

OEUVRES

COMPLÈTES

DE BUFFON

ET DE SES CONTINUATEURS.

TOME XIV.

IMPRIMERIE DE P.-M. DE VROOM.

OEUVRES

COMPLÈTES

DE BUFFON,

SUIVIES DE SES CONTINUATEURS

DAUBENTON, LACÉPÈDE, CUVIER, DUMÉRIL, POIRET,
LESSON ET GEOFFROY-S^T-HILAIRE.

BUFFON ET DAUBENTON.

OISEAUX.

TOME IV.

SEULE ÉDITION COMPLÈTE,

AVEC FIGURES COLORIÉES.

A BRUXELLES,

CHEZ TH. LEJEUNE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DES ÉPERONNIERS, n^o 8, n^o 397.

—
1830.

HISTOIRE NATURELLE.

LES CRABIERS.

CES oiseaux sont des hérons encore plus petits que l'aigrette d'Europe; on leur a donné le nom de *crabiers*, parce qu'il y en a quelques espèces qui se nourrissent de *crabes* de mer, et prennent des écrevisses dans les rivières. Dampier et Wafer en ont vu au Brésil, à Timor, à la Nouvelle-Hollande (1); ils sont donc répandus dans les deux hémis-

sphères. Barrière dit que quoique les crabiers des îles de l'Amérique prennent des crabes, ils mangent aussi du poisson, et qu'ils pêchent sur les bords des eaux douces, ainsi que les hérons. Nous en connaissons neuf espèces dans l'ancien continent, et treize dans le nouveau.

CRABIERS DE L'ANCIEN CONTINENT.

LE CRABIER CAIOT (2).

PREMIÈRE ESPÈCE.

ARDEA SQUAIOTTA, Lath., Linn., Gmel., Vieill. (3).

ALDROVANDE dit qu'en Italie, dans le Bolognais, on appelle cet oiseau *quaiot*, *quaiotta*, apparemment par quelque rapport de ce mot à son cri; il a le bec jaune et les pieds verts; il porte sur la tête une belle touffe de plumes effilées, blanches au milieu, noires aux

deux bords; le haut du corps est recouvert d'un chevelu de ces longues plumes minces et tombantes, qui forment sur le dos de la plupart de ces oiseaux crabiers, comme un second manteau; elles sont dans cette espèce d'une belle couleur rousse.

(1) Voyez Dampier, Voyage autour du monde; Rouen, 1715, tom. 4, pag. 66, 69 et 111; et le Voyage de Wafer à la suite de Dampier, tom 5, pag. 61.

(2) *Ardea species, vulgò squaiotta.* (Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 401, avec une mauvaise figure.) *Squaiotto Aldrovandi.* (Willoughby, Ornithol., pag. 207.) *Squaiotto Italarum.* (Jonston, Avi.,

pag. 104. — Charleton, Exercit., pag. 110, n° 6. — *Idem*, Onomast., pag. 103, n° 6. — Ray, Synops. avi., pag. 99, n° 9.) *Ardea cristata, castanea, pennis scapularibus in exortu albis; cristâ in medio albâ, ad latera nigrâ, reetricibus castaneis; rostro luteo, apice nigricante; pedibus viridibus.* . . . *Cancrofagus* (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 466.)

(3) Voyez la note de la page 7. DESM. 1829.

LE CRABIER ROUX ⁽¹⁾.

SECONDE ESPÈCE.

ARDEA BADIA, Lath., Gmel., Vieill.

SELON Schwenckfeld, ce crabier est rouge (*ardea rubra*), ce qui veut dire d'un roux vif, et non pas *marron*, comme traduit M. Brisson; il est de la grosseur d'une corneille; son dos est roux (*dorso rubicundo*).

son ventre blanchâtre, les ailes ont une teinte de bleuâtre; et leurs grandes pennes sont noires. Ce crabier est connu en Silésie et s'y nomme héron rouge (*rother reger*); il niche sur les grands arbres.

LE CRABIER MARRON ⁽²⁾.

TROISIÈME ESPÈCE.

ARDEA ERYTHROPUS, Lath., Linn., Gmel., Vieill. ⁽³⁾.

APRÈS avoir ôté ce nom, mal donné à l'espèce précédente, par M. Brisson, nous l'appliquons à celle que le même naturaliste appelle *rousse*, quoique Aldrovande la dise de couleur uniforme, passant du jaunâtre au marron; *ex croceo ad colorem castaneæ vergens*: mais s'il n'y a pas méprise dans les expressions, ces couleurs sont distribuées contre l'ordinaire, étant plus foncées dessous le corps et plus claires sur le dos et les ailes ⁽⁴⁾; les plumes longues et étroites qui recouvrent la tête et flottent sur le cou, sont variées de jaune et de noir; un cercle rouge entoure l'œil qui est jaune; le bec noir à la pointe, est vert bleuâtre près de la tête; les

pieds sont d'un rouge foncé; ce crabier est fort petit, car Aldrovande comptant tous les crabiers pour des hérons, dit *cateris ardeis ferè omnibus minor est*. Ce même naturaliste paraît donner comme simple variété le crabier ⁽⁵⁾, dont M. Brisson a fait sa trente-sixième espèce; ce crabier a les pieds jaunes et quelques taches de plus que l'autre sur les côtés du cou; du reste il lui est entièrement semblable, *per omnia similis*: nous n'hésiterons donc pas à les rapporter à une seule et même espèce; mais Aldrovande paraît peu fondé dans l'application particulière qu'il fait du nom de *cirris* à cette espèce. Scaliger, à la vérité, prouve assez bien que le *cirris* de Virgile n'est point l'alouette (*galerita*), comme on l'interprète ordinairement; mais quelque espèce d'oiseau de rivage aux *pieds rouges*, à la *tête huppée*, et qui devient la proie de l'aigle de mer (*halicetus*); mais cela n'indique pas que le *cirris* soit une espèce de héron, et moins encore cette espèce particulière de crabier qui n'est pas plus huppé que d'autres; et Scaliger lui-même applique tout ce qu'il dit du *cirris* à l'aigrette, quoique à la vérité, avec aussi peu de certitude ⁽⁶⁾. C'est ainsi que ces discussions érudites, faites sans étude de la nature, loin de l'éclairer, n'ont servi qu'à l'obscurcir.

(1) *Ardea rubra, vulgò sand reger, rother reger.* (Schwenckfeld, *Avi. Siles.*, pag. 225.) *Ardea supernè castanea, infernè sordidè alba; teniâ longitudinali candidâ à gutture ad ventrem usquè productâ; tectricibus alarum superioribus ad cæruleum vergentibus; remigibus nigris, rectricibus castaneis; rostro fusco; pedibus rubris.... Cancrofagus castaneus.* (Brisson, *Ornithol.*, tom. 5, pag. 468.)

(2) *Ardea hæmatopus, fortè cirris Virgillii Scaligero.* (Aldrovande, *Avi.* tom. 3, pag. 397, avec une mauvaise figure, pag. 398. — Willoughby, *Ornithol.*, pag. 206. — Ray, *Synops. avi.*, pag. 99, n° 7.) *Ardea cristata ex croceo ad castaneum vergens, supernè dilutiùs, infernè saturatiùs; capite superiore et cristâ lutescente et nigro variegatis, rectricibus ex croceo ad castaneum vergentibus; rostro viridi cæruleo, apice nigro; pedibus saturatè rubris.... Cancrofagus rufus.* (Ornithol., tom. 5, pag. 469.)

(3) Voyez la note de la page 7.

DESM. 1829.

(4) *Pronè intensiùs, supernè et super alis romisitiùs,* (pag. 377, *lin. ultim.*)

(5) *Ardea castaneæ coloris alia.* (*Avi.*, tom. 3, pag. 399.)

(6) *Vid. Scalig. comment. in cirr. apud Aldrov., tom. 3, pag. 397.*

LE GUACCO⁽¹⁾.

QUATRIÈME ESPÈCE.

ARDEA COMATA, Lath., Linn., Gmel., Vieill. (2).

C'EST encore ici un petit crabier connu en Italie, dans les vallées du Bolognais, sous le nom de *sguacco*. Son dos est d'un jaune rembruni (*ex luteo ferrugineus*); les plumes des jambes sont jaunes; celles du ventre blanchissantes; les plumes minces et

tombantes de la tête et du cou, sont variées de jaune, de blanc et de noir: ce crabier est plus hardi et plus courageux que les autres hérons; il a les pieds verdâtres, l'iris de l'œil jaune, entourée d'un cercle noir.

LE CRABIER DE MAHON*.

CINQUIÈME ESPÈCE.

ARDEA COMATA, Linn., Gmel. — ARDEA RALLOIDES, Scop., Mayer, Temm., Vieill. (3).

CET oiseau, nommé dans nos planches enluminées, *héron huppé de Mahon*, est un crabier, même de petite taille, et qui n'a pas dix-huit pouces de longueur; il a les ai-

les blanches; le dos roussâtre; le dessus du cou d'un roux jaunâtre, et le devant gris-blanc; sa tête porte une belle et longue huppe de brins gris-blancs et roussâtres.

LE CRABIER DE COROMANDEL**.

SIXIÈME ESPÈCE.

ARDEA COROMANDELIANA, Linn., Gmel.

Ce crabier a du rapport avec le précédent; il a de même du roux sur le dos, du roux jaune et doré sur la tête et au bas du devant du cou, le reste du plumage blanc, mais il

est sans huppe; cette différence, qui pourrait s'attribuer au sexe, ne nous empêcherait pas de le rapporter à l'espèce précédente, si celle-ci n'était plus grande de près de trois pouces.

(1) *Ardeæ* genus, quam *sguacco* vocant. (Aldrovande, *Avi.*, tom. 3, pag. 400, avec une figure peu caractérisée. — Willoughby, *Ornithol.*, pag. 206. — Ray, *Synops.*, pag. 99, n° 8.) *Ardea cristata*, superne luteo rufescens, inferne candicans, capite cristato et collo lutescente, albo et nigro variegatis; tricebis candicantibus; rostro luteo rufescente; pedibus virescentibus.... *Cancrofolagus luteus*. (Brisson, *Ornithol.*, tom. 5, pag. 472.)

(2) Voyez la note de la page 7. DESM. 1829.

* Voyez les planches enluminées, n° 348.

(3) D'après les recherches de M. Meyer, les *ardeæ castanea*, Gmel., ou *ralloides* Scop., *squaiotta*, *marsiglii*, *pumila*, *erythropus* et *malaccensis*, Gmel., ne sont que des variétés ou des âges différents du crabier de Mahon, ou *ardeæ comata*, Gmel. L'*ardeæ senegalensis*, planche enluminée 315, en est aussi un jeune âge. C'est peut-être la véritable grue des îles Baléares de Pline. (Cuv., *Reg. anim.*, tom. 1, pag. 512.) DESM. 1829.

** Voyez les planches enluminées, n° 910.

LE CRABIER BLANC ET BRUN *

SEPTIÈME ESPÈCE.

ARDEA MALACCENSIS, Lath., Linn., Gmel. (1).

Le dos brun ou couleur de terre d'ombre, tout le cou et la tête marqués de longs traits de cette couleur sur un fond jaunâtre; l'aile

et le dessus du corps blancs; tel est le plumage de ce crabier que nous avons reçu de Malaca : il a dix-neuf pouces de longueur.

LE CRABIER NOIR **

HUITIÈME ESPÈCE.

ARDEA NOVÆ-GUINEÆ, Lath., Linn., Gmel.

M. SONNERAT a trouvé ce crabier à la Nouvelle-Guinée; il est tout noir, et a dix pouces de longueur. Dampier place à la Nouvelle-Guinée de petits *preneurs d'écrevisses*

à plumage *blanc de lait* (2); ce pourrait être quelque espèce de crabier, mais qui ne nous est pas jusqu'ici parvenue, et que cette notice seule nous indique.

LE PETIT CRABIER *** (3).

NEUVIÈME ESPÈCE.

ARDEA PHILIPPENSIS, Lath., Linn., Gmel.

C'EST assez caractériser cet oiseau que de lui donner le nom de *petit crabier*; il est en effet plus petit que tous les crabiers, plus même que le *blongios*, et n'a pas onze pouces de longueur. Il est naturel aux Philippines; il a le dessus de la tête, du cou et du

dos, d'un roux-brun; le roux se trace sur le dos par petites lignes transversales ondulantes sur le fond brun : le dessus de l'aile est noirâtre, frangé de petits festons inégaux, blancs roussâtres; les pennes de l'aile et de la queue sont noires.

LE BLONGIOS **** (4).

DIXIÈME ESPÈCE.

ARDEA MINUTA et ARDEA DANUBIALIS, Gmel., Cuv., Vieill. (5).

Le blongios est en ordre de grandeur, la dernière de ces nombreuses espèces que la

nature a multipliées en répétant la même forme sur tous les modules, depuis la taille

* Voyez les planches enluminées, n° 911, sous le nom de *crabier de Malac*.

(1) Voyez la note de la page 7.

** Voyez les planches enluminées, n° 926.

(2) Voyage autour du monde, tom. 5, pag. 81.

*** Voyez les planches enluminées, n° 898, sous le nom de *crabier des Philippines*.

(3) *Ardea supernè castaneo et nigricante transversim et undatim striata, infernè griseo-rufescens; capite castaneo, in parte posteriore nigro-variegato; collo superiore dilutè castaneo, collo inferiore et pectore griseis, ad castaneum vergentibus; reetricibus nigricantibus; rostro superius nigricante, infernè albo-flavicante; pedibus griseo-fuscis...* Can-

crofagus philippensis. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 474.)

**** Voyez les planches enluminées, n° 323 sous le nom de *blongios de Suisse*.

(4) *Ardea supernè nigro-viridescens, infernè dilutè fulva; collo superiore griseo-fulvo, ad castaneum vergente; pennis in colli inferioris imâ parte longissimis; pectoris maculis longitudinalibus nigricantibus vario; reetricibus nigro-virescentibus; rostro viridi-flavicante, superius apice nigricante, pedibus virescentibus...* *Ardeola*. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 497.)

(5) Voyez l'article du *Butor brun rayé, ardea danubialis*, ci-après. DESM. 1829.

du grand héron, égal à la cigogne, jusqu'à celle du plus petit crabier et du blongios, qui n'est pas plus grand qu'un râle; car le blongios ne diffère des crabiers que par les jambes un peu basses, et le cou en proportion encore plus long: aussi les Arabes de Barbarie, suivant le docteur Shaw, lui donnent-ils le nom de *boo-onk*, long cou, ou, à la lettre, *père du cou* (1). Il l'allonge et le jette en avant comme par ressort en marchant, ou lorsqu'il cherche sa nourriture; il a le dessus de la tête et du dos noirs à reflets verdâtres, ainsi que les plumes des ailes et de la queue; le cou, le ventre, le dessus des ailes d'un roux-marron, mêlé de blanc et de jaunâtre; le bec et les pieds sont verdâtres.

Il paraît que le blongios se trouve fréquemment en Suisse; on le connaît à peine dans nos provinces de France où on ne l'a rencontré qu'égaré, et apparemment emporté par quelque coup de vent, ou poussé

de quelque oiseau de proie (2). Le blongios se trouve sur les côtes du Levant aussi bien que sur celles de Barbarie; M. Edwards en représente un qui lui était venu d'Alep; il diffère de celui que nous venons de décrire, en ce que ses couleurs étaient moins foncées, que les plumes du dos étaient frangées de roussâtre, et celles du devant du cou et du corps marquées de petits traits bruns (3): différences qui paraissent être celles de l'âge ou du sexe de l'oiseau; ainsi, ce blongios du Levant dont M. Brisson fait sa seconde espèce (4), et le blongios de Barbarie, ou *boo-onk* du docteur Shaw, sont les mêmes, selon nous, que notre blongios de Suisse.

Toutes les espèces précédentes de crabiers appartiennent à l'ancien continent; nous allons faire suivre celles qui se trouvent dans le nouveau, en observant pour les crabiers la même distribution que pour les hérons.

CRABIERS DU NOUVEAU CONTINENT.

LE CRABIER BLEU (5).

PREMIÈRE ESPÈCE.

ARDEA CÆRULEA Lath., Linn., Gmel., Vieill.

Ce crabier est très-singulier en ce qu'il a le bec bleu comme tout le plumage, en sorte que sans ses pieds verts, il serait entièrement bleu; les plumes du cou et de la tête

ont un beau reflet violet sur bleu; celles du bas du cou, du derrière de la tête et du bas du dos, sont minces et pendantes; ces dernières ont jusqu'à un pied de long; elles couvrent la queue et la dépassent de quatre doigts; l'oiseau est un peu moins gros qu'une

(1) Voyage du docteur Shaw. (La Haye, 1743, tom. 1, pag. 330.)

(2) J'ai vu un de ces petits hérons, de la grandeur d'un merle; il s'était laissé prendre à la main dans le jardin des Dames du Bon-Pasteur à Dijon; je le vis enfermé dans une cage à faire couver des serins; son plumage ressemblait à celui d'un râle de prairie; il était fort vif, et s'agitait sans cesse dans sa cage, plutôt par une sorte d'inquiétude, que pour chercher à s'échapper; car, lorsqu'on approchait de sa cage, il s'arrêtait, menaçait du bec, et le lançait comme par ressort. Je n'ai jamais rencontré ce très-petit héron dans aucune des provinces où j'ai chassé, il faut qu'il soit de passage. (Note communiquée par M. Hébert.)

(3) *Little brown bittern*. (Edwards, Glan, p. 135, pl. 275.)

(4) Le blongios tacheté. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 500.)

(5) *The blew heron*. (Gatesby, Carolina, tom. 1, pag. 76, avec une belle figure.) *Ardea cæruleo-nigra*. (Sloane, Jamic., tom. 2, pag. 315, avec une mauvaise figure, tab. 263, fig. 3. — Ray, Synops. avi., pag. 189, n° 3.) *Ardea occipite cristata*, corpore cæruleo... *Ardea cærulea*. (Linnaeus, Syst. Nat., ed. 10, gen. 76, sp. 3.) *Ardea cyanea*. (Klein, Avi., pag. 124, n° 7.) *Ardea cristata*, cærulea; capite cristâ et collo ad violaceum vergentibus; pennis in colli inferioris imâ parte strictissimis, longissimis; spatio rostrum inter et oculos nudo, rostroque caruleis; pedibus viridibus... *Cancrofagus cæruleus*. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 484.)

corneille, et pèse quinze onces; on en voit quelques-uns à la Caroline, et seulement au printemps; néanmoins Catesby ne paraît pas croire qu'ils y fassent leurs petits, et il

dit qu'on ignore d'où ils viennent. Cette même belle espèce, se retrouve à la Jamaïque, et paraît même s'être divisée en deux races ou variétés dans cette île.

LE CRABIER BLEU A COU BRUN*.

SECONDE ESPÈCE.

ARDEA CÆRULESCENS, Lath., Vieill. — ARDEA CÆRULEA, Var. β ,
Linn., Gmel.

Tout le corps de ce crabier est d'un bleu sombre, et malgré cette teinte très-foncée, nous n'en eussions fait qu'une espèce avec la précédente, si la tête et le cou de celui-ci n'étaient d'un roux-brun, et le bec d'un

jaune foncé; au lieu que le premier à la tête et le bec bleus. Cet oiseau se trouve à Cayenne, et peut avoir dix-neuf pouces de longueur.

LE CRABIER GRIS-DE-FER⁽¹⁾.

TROISIÈME ESPÈCE.

ARDEA VIOLACEA, Lath., Linn., Gmel., Vieill.

CET oiseau, que Catesby donne pour un butor, est certainement un petit héron ou crabier; tout son plumage est d'un bleu obscur et noirâtre, excepté le dessus de la tête qui est relevé en huppe d'un jaune pâle, d'où partent à l'occiput trois ou quatre brins blancs; il y a aussi une large raie

blanche sur la joue jusqu'aux coins du bec; l'œil est protubérant, l'iris en est rouge et la paupière verte; de longues plumes effilées naissent sur les côtés du dos et viennent en tombant dépasser la queue; les jambes sont jaunes; le bec est noir et fort, et l'oiseau pèse une livre et demie. On voit, dit Catesby, de ces crabiers à la Caroline, dans la saison des pluies; mais dans les îles de Bahama, ils sont en bien plus grand nombre et font leurs petits dans des buissons qui croissent dans les fentes des rochers; ils sont en si grande quantité dans quelques-unes de ces îles, qu'en peu d'heures, deux hommes peuvent prendre assez de leurs petits pour charger un canot; car ces oiseaux, quoique déjà grands et en état de s'enfuir, ne s'émeuvent que difficilement et se laissent prendre par nonchalance; ils se nourrissent de crabes plus que de poisson, et les habitants de ces îles les nomment *preneurs de canores*. Leur chair, dit Catesby, est de très-bon goût, et ne sent point le marécage.

* Voyez les planches enluminées, n° 349, sous la dénomination de *héron bleuâtre de Cayenne*.

(1) *Crested bittern*. (Catesby, tom. 1, pag. et pl. 79.) *Grey-crested bittern*. (Browne, Hist. nat. of Jamaica, pag. 478.) *Ardea cærulea*. (Sloane, Jamaica, tom. 2, pag. 314—Ray, Synops. avi., pag. 189, n° 2.) *Ardea cristá flavá*, corpore nigro-cærulescente, fasciâ temporalí albâ. *Ardea violacea*. (Linneus, Syst. Nat., ed. 10, gen. 76, sp. 12. — Klein, Avi., pag. 124, n° 9.) *Ardea cristata*, supernè albo et nigro striata, infernè obscurè cærulea; capite nigro-cærulescente, vertice pallidè luteo; tenniâ longitudinali in genis, et pennis in occipite strictissimis, longissimis candidis; spatio rostrum inter et oculos nudo viridi; rostro nigro; pedibus luteis. . . . *Cancerofagus bahamensis*. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 481.)

LE CRABIER BLANC A BEC ROUGE ⁽¹⁾.

QUATRIÈME ESPÈCE.

ARDEA EQUINOCTIALIS, Lath., Linn., Gmel. ⁽²⁾.

UN bec rouge et des pieds verts, avec l'iris de l'œil jaune, et la peau qui l'entoure rouge comme le bec, sont les seules couleurs qui tranchent sur le beau blanc du plumage de cet oiseau; il est moins grand qu'une corneille, et se trouve à la Caroline,

au printemps et jamais en hiver; son bec est un peu courbé, et Klein remarque à ce sujet, que dans plusieurs espèces étrangères du genre des hérons, le bec n'est pas aussi droit que dans nos hérons et nos butors ⁽³⁾.

LE CRABIER CENDRÉ ⁽⁴⁾.

CINQUIÈME ESPÈCE.

ARDEA CYANOPUS, Lath., Linn., Gmel.

CE crabier de la Nouvelle-Espagne n'est pas plus gros qu'un pigeon; il a le dessus du corps cendré clair; les plumes de l'aile mi-parties de noir et de blanc; le dessous du corps blanc; le bec et les pieds bleuâtres; à ces couleurs, on peut juger que le

P. Feuillée se trompe, en rapportant cette espèce à la famille du butor, autant qu'en lui appliquant mal à propos le nom de *calidris*, qui appartient aux oiseaux nommés *chevaliers*, et non à aucune espèce de crabier ou de héron.

LE CRABIER POURPRÉ ⁽⁵⁾.

SIXIÈME ESPÈCE.

ARDEA SPADICEA, Lath., Linn., Gmel., Vieill.

SEBA dit que cet oiseau lui a été envoyé du Mexique, mais il lui applique le nom de *xoxouquihoactli*, que Fernandez donne à une espèce du double plus grande, et qui est notre *holou* ou neuvième espèce de héron d'Amérique: ce crabier pourpré n'a

qu'un pied de longueur; le dessus du cou, du dos et des épaules, est d'un marron pourpré; la même teinte éclaircie couvre tout le dessous du corps; les plumes de l'aile sont rouge-bai foncé; la tête est rouge-bai clair, avec le sommet noir.

(1) *The little white heron.* (Catesby, Carolina., tom. I, pag. 77, avec une belle figure.) *Ardea alba minor carolinensis.* (Klein, Avi., pag. 124, n° 10.) *Ardea in toto corpore alba; spatio rostrum inter et oculos nudo, rostroque rubris; pedibus viridibus.... Ardea carolinensis caudida.* (Brisson, Ornithol., tom. 5; pag. 435.)

(2) M. Vieillot dit que cet oiseau appartient à l'espèce du héron zilalat. DESM. 1829.

(3) Ordo avi., pag. 122.)

(4) Héron ou *calidris leucophaea.* (Feuillée, Journal d'observations physiques, pag. 287, édition

1725.) *Ardea supernè dilutè cinerea, infernè alba; remigibus partim nigris, partim candidis; rectricibus dilutè cinereis; rostro cyaneo, apice nigro; pedibus cæruleis.... Ardea americana cinerea.* (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 406.)

(5) *Ardea mexicana seu avis xoxouquihoactli.* (Seba, Thes., vol. I, pag. 100.) *Ardea castaneo-purpurea, supernè saturatius, infernè dilutiùs; capite dilutè spadiceo, vertice nigro, remigibus saturatè spadiceis; rectricibus castaneo-purpureis.... Ardea mexicana purpurascens.* (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 422.)

LE CRACRA (1).

SEPTIÈME ESPÈCE.

ARDEA CRACRA, Linn., Gmel.

CRACRA est le cri que ce crabier jette en volant, et le nom que les Français de la Martinique lui donnent; les naturels de l'Amérique l'appellent *jaboutra*; le P. Feuillée, qui l'a trouvé au Chili, le décrit dans les termes suivants: il a la taille d'un gros poulet, et son plumage est très-varié; il a le sommet de la tête cendré bleu, le haut du dos tanné, mêlé de couleur feuille-

morte; le reste du manteau est un mélange agréable de bleu cendré, de vert-brun et de jaune; les couvertures de l'aile sont partie d'un vert obscur, bordées de jaunâtre, et partie noires; les plumes sont de cette dernière couleur et frangées de blanc; la gorge et la poitrine sont variées de taches feuille-morte sur fond blanc; les pieds sont d'un beau jaune.

LE CRABIER CHALYBÉE (2).

HUITIÈME ESPÈCE.

ARDEA CÆRULEA, Lath., Linn., Gmel.

Le dos et la tête de ce crabier sont de couleur *chalybée*, c'est-à-dire couleur d'acier poli; il a les longues plumes de l'aile verdâtres, marquées d'une tache blanche à la pointe; le dessus de l'aile est varié de brun,

de jaunâtre et de couleur d'acier; la poitrine et le ventre sont d'un blanc varié de cendré et de jaunâtre; ce petit crabier est à peine de la grandeur d'un pigeon; il se trouve au Brésil: c'est là tout ce qu'en dit Marcgrave.

LE CRABIER VERT (3).

NEUVIÈME ESPÈCE.

ARDEA VIRESCENS, Lath., Linn., Gmel., Vieill. (4).

CET oiseau, très-riche en couleurs, est dans son genre l'un des plus beaux; de

longues plumes d'un vert doré, couvrent le dessus de la tête, et se détachent en

(1) Héron ou *ardea varia*. (Feuillée, Journal d'observations physiques, pag. 268 (édit. 1725); Héron ou *ardea varia major chilensis*.) (*Idem*, *ibid.*, pag. 57.) *Ardea superne cinereo-cærulescente, viridi obscuro et rufescente varia, inferne cinerea; vertice cinereo-cærulescente; collo superiore fusco, xerampelino vario; collo inferiore et pectore candidis, maculis xerampelinis variegatis; rectricibus nigro-virescentibus; rostro superne nigro, inferne fusco-flavicante, pedibus flavis.... Cancro-fagus americanus.* (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 477.)

(2) *Ardeola*. (Marcgrave, Hist. nat. Brasil., pag. 210, avec une figure défectueuse que Pison, Jonston et Willoughby ont copiée. — Jonston, Avi., pag. 144. — Willoughby, Ornithol., pag. 210. — Ray, Synops. avi., pag. 101, n° 18.) *Cocoi primus*. (Pison, Hist. nat., pag. 89.) *Ardea superne nigro-chalybea, fusco et flavicante varia, inferne alba, cinerco et pallidè luteo variegata; capite superiore*

nigro-chalybeo, dilutè fusco notato; rectricibus virescentibus; spatio rostrum inter et oculos nudo, luteo; rostro superius, fusco, inferne albo-flavicante; pedibus luteis.... Cancro-fagus brasiliensis. (Ornithol., tom. 5, pag. 479.)

(3) *The small bittern*. (Catesby, Carol., tom. 1, pag. et pl. 80.) *Ardea stellaris minima*. (Klein, Avi., pag. 123, n° 6.) *Ardea occipite sub cristato, dorso viridi, pectore rufescente.... Ardea virescens*. (Linneus, Syst. Nat., ed. 10, gen. 76, sp. 15.) *Ardea superne viridi-aurea, cupri puri colore varians, inferne fusco-castanea; gutture albo, maculis fuscis vario; collo castaneo, albido in parte inferiore variegato; pennis in colli inferioris imâ parte stric-tissimis longissimis, marginibus alarum griseo-fulvis; rectricibus viridi-aureis cupri puri colore variantibus; rostro superius fusco; inferius flavicante; pedibus griseo-fuscis.... Cancro-fagus viridis.* (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 486.)

(4) Voyez la note de la pag. 14. DESM. 1829.

huppe; des plumes de même couleur, étroites et flottantes, couvrent le dos; celles du cou et de la poitrine sont d'un roux ou rougeâtre foncé; les grandes plumes de l'aile sont d'un vert très-sombre; les couvertures d'un vert doré vif, la plupart bordées de fauve ou de marron. Ce joli crabier a dix-

huit pouces de longueur; il se nourrit de grenouilles et de petits poissons comme de crabes; il ne paraît à la Caroline et en Virginie que l'été, et vraisemblablement il retourne en automne dans les climats plus chauds, pour y passer l'hiver.

LE CRABIER VERT TACHETÉ * (1).

DIXIÈME ESPÈCE.

ARDEA VIRESCENS, Lath., Linn., Gmel., Vieill. (2).

CET oiseau, un peu moins grand que le précédent, n'en diffère pas beaucoup par les couleurs; seulement il a les plumes de la tête et de la nuque d'un vert doré sombre et à reflet bronzé, et les longs effilés du manteau du même vert doré, mais plus clair; les plumes de l'aile, d'un brun foncé, ont leur côté extérieur nuancé de vert doré,

et celles qui sont les plus près du corps, ont une tache blanche à la pointe; le dessus de l'aile est moucheté de points blancs, sur un fond brun nuancé de vert doré; la gorge tachetée de brun sur blanc; le cou est marron et garni au bas de plumes grises tombantes. Cette espèce se trouve à la Martinique.

LE ZILATAT (3).

ONZIÈME ESPÈCE.

ARDEA ÆQUINOCTIALIS, Lath., Linn., Gmel., Vieill. (4).

Nous abrégeons ainsi le nom mexicain de *hoitzilaztatl*, pour conserver à ce crabier l'indication de sa terre natale; il est tout blanc, avec le bec rougeâtre vers la pointe et les jambes de même couleur; c'est l'un des plus petits de tous les crabiers, étant à peine de la grandeur d'un

pigeon. M. Brisson en fait néanmoins son dix-neuvième héron; mais cet ornithologiste ne paraît avoir établi, entre ses hérons et ses crabiers, aucune division de grandeur, la seule pourtant qui puisse classer ou plutôt nuancer des espèces, qui d'ailleurs portent en commun les mêmes caractères.

* Voyez les planches enluminées, n° 912, sous la dénomination de *crabier tacheté de la Martinique*.

(1) *Ardea supernè viridi-aurea, cupri puri colore varians, infernè grisea; gutture albo maculis fuscis vario; collo castaneo, albido in parte inferiore variegato; pennis in colli inferioris imâ parte strictissimis et longissimis, marginibus alarum albidis; alis supernè albo punctulatis: reetricibus obscurè viridi-aureis, cupri puri colore variantibus, lateralibus apice griseo-fuscis; rostro superius nigricante, infernè albo-flavicante; pedibus fuscis. . . . Cancrofa-gus viridis nœvius. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 490.)*

(2) Cet oiseau est la femelle du précédent.

DESM. 1829.

(3) *Hoitzilaztatl. (Fernandez, Hist. Nov.-Hispan., pag. 27, cap. 62. — Ray, Synops. avi., pag. 102, n° 22.) Ardea in toto corpore alba; spatîo rostrum inter et oculos nudo luteo; rostro purpureo; pedibus pallidè purpurascensibus. . . . Ardea mexicana caudida. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 437.)*

(4) Dans le *Systema Naturæ* de Gmelin, on trouve réunis sous la dénomination de *ardea æquinoctialis* le crabier blanc à bec rouge de Buffon, décrit pag. 11; la gazette blanche de la pag. 393, tom. 3, et l'oiseau qui fait le sujet de cet article, sous le nom de héron blanc du Mexique. Il est possible que le premier et le dernier appartiennent à une même espèce; mais il y a tout lieu de croire qu'il ne faut pas leur réunir la gazette blanche. DESM. 1829.

LE CRABIER ROUX A TÊTE ET QUEUE VERTES*.

DOUZIÈME ESPÈCE.

ARDEA LUDOVIANA, Lath., Gmel., Vieill.

Ce crabier n'a guère que seize pouces de longueur; il a le dessus de la tête et la queue d'un vert sombre; même couleur sur une partie des couvertures de l'aile, qui sont frangées de fauve; les longues plumes min-

ces du dos sont teintées d'un pourpre faible; le cou est roux, ainsi que le ventre, dont la teinte tire au brun. Cette espèce nous a été envoyée de la Louisiane.

LE CRABIER GRIS A TÊTE ET QUEUE VERTES**.

TREIZIÈME ESPÈCE.

ARDEA VIRESCENS, Lath., Gmel., Vieill. (1).

Ce crabier, qui nous a été envoyé de Cayenne, a beaucoup de rapports avec le précédent, et tous deux en ont avec le crabier vert, neuvième espèce, sans cependant lui ressembler assez pour n'en faire

qu'une seule et même espèce: la tête et la queue sont également d'un vert sombre, ainsi qu'une partie des couvertures de l'aile; un gris ardoisé-clair domine sur le reste du plumage.

LE BEC-OUVERT***.

HIANS PONTICERIANA, Lacép. — ANASTOMUS CINEREUS, Vieill. — ARDEA PONTICERIANA, Linn., Gmel.

Après l'énumération de tous les grands hérons et des petits, sous le nom de crabiers, nous devons placer un oiseau qui, sans être de leur famille, en est plus voisin que d'aucune autre; tous les efforts du nomenclateur tendent à contraindre et à forcer les espèces d'entrer dans le plan qu'il leur trace, et de se renfermer dans les limites idéales qu'il veut placer au milieu de l'ensemble des productions de la nature; mais toute l'attention du naturaliste doit se porter au contraire à suivre les nuances de la dégradation des êtres et chercher leurs rap-

ports sans préjugé méthodique; ceux qui sont aux confins des genres, et qui échappent à ces règles fautives, qu'on peut appeler *scholastiques*, s'en trouvent rejetés sous le nom d'*anomaux*; tandis qu'aux yeux du philosophe, ce sont les plus intéressants et les plus dignes de son attention; ils font, en s'écartant des formes communes, les liaisons et les degrés par lesquels la nature passe à des formes plus éloignées; telle est l'espèce à laquelle nous donnons ici le nom de *bec-ouvert*; elle a des traits qui la rappellent au genre des hérons, et en même temps elle en a d'autres qui l'en éloignent; elle a de plus une de ces singularités ou défectiosités que nous avons déjà remarquées sur un petit nombre d'êtres, reste des essais imparfaits que, dans les premiers temps, dut produire et détruire la force organique de la nature. Le nom de *bec-ouvert* marque

* Voyez les planches enluminées, n° 909, sous la dénomination de *crabier de la Louisiane*.

** *Idem*, n° 908.

(1) Cet oiseau est un mâle adulte de l'espèce du crabier vert. DESM. 1829.

*** Voyez les planches enluminées, n° 932.

cette difformité; le bec de cet oiseau est en effet ouvert et béant sur les deux tiers de sa longueur, la partie du dessus et celle de dessous, se déjetant également en dehors, laissant entre elles un large vide, et ne se rejoignent qu'à la pointe. On trouve cet oiseau aux Grandes-Indes, et nous l'avons reçu de Pondichéry; il a les pieds et les jambes du héron, mais n'en porte qu'à demi le caractère sur l'ongle du doigt du milieu,

qui s'alongit bien en dedans en lame avancée, mais qui n'est point dentelé à tranche; les plumes de ces ailes sont noires; tout le reste du plumage est d'un gris cendré clair; son bec, noirâtre à la racine, est blanc ou jaunâtre dans le reste de sa longueur, avec plus d'épaisseur et de largeur que celui du héron; la longueur totale de l'oiseau est de treize ou quatorze pouces. On ne nous a rien appris de ses habitudes naturelles.

LE BUTOR * (1).

ARDEA STELLARIS, Linn., Gmel., Cuv., Vieill.

QUELQUE ressemblance qu'il y ait entre les hérons et les butors, leurs différences sont si marquées qu'on ne peut s'y méprendre; ce sont en effet deux familles distinctes et assez éloignées, pour ne pouvoir se réunir

ni même s'allier. Les butors ont les jambes beaucoup moins longues que les hérons, le corps un peu plus charnu, et le cou très-fourni de plumes, ce qui le fait paraître beaucoup plus gros que celui des hérons. Malgré l'espèce d'insulte attaché à son nom,

* Voyez les planches enluminées, n° 789.

(1) En grec, *Αστειραξ, ερωδος, οκνος*; en latin, *ardea stellaris, botaurus, butio* (inque paludiferis *butio* *bubit aquis*, Aut. Philomelæ); en italien, *trombotto, trombone*; dans le Ferrarais et le Boulonnais, *terrabusso*; en portugais, *gazola*; en allemand, dans les différents idiomes, *meer-rind, los-rind, ros-dumpf, moss-ochs, moss-kou, rortrum, ross-reigel, wasser-ochs, erd-bull*; tous noms analogues aux marais et aux roseaux qu'il habite, ou au mugissement qu'il y fait entendre; en suédois, *roer-drum*; en hollandais, *pitoo*; en anglais, *bittern*, ou *miredrum* chez les Anglais septentrionaux; en écossais, *buttoor*; en breton, *galevand*; en polonais, *bak* ou *bunk*; en illyrien, *bukacs*; en turc, *gelve*.

Butor. (Belon, Hist. nat. des Oiseaux, pag. 192, avec une mauvaise figure qui ressemble plus à un martin-pêcheur qu'à un butor, suivant la remarque d'Aldrovande.) *Butor*, nommé par aucuns, de nom corrompu, *pittoer*. (*Idem*, Portraits d'Oiseaux, pag. 42, b, avec la même figure.) *Ardea stellaris* minor, quam *botaurum* vel *butorium* recentiores vocant. (Gesner, *Avi.*, pag. 214, avec une mauvaise figure.) *Ardea stellaris* Plinio et Aristoteli. (*Idem*, *Icon. avi.*, pag. 120.) *Ardea asterias*, sive *stellaris*. (Aldrovande, *Avi.*, tom. 3, pag. 403, avec une figure fautive.) Jonston, qui le plus souvent n'est qu'un copiste, répète les figures et les notices de Gesner et d'Aldrovande, et donne encore le butor sous les noms de *gruscriopa* et de *mos-kuv*. *Ardea stellaris*. (Schwenckfeld, *Avi. Siles.*, pag. 225.

—Willoughby, *Ornithol.*, pag. 207.—Ray, *Synops. avi.*, pag. 100, n° a, 11.—Sibbald., *Scot. illustr.*, part. 2, lib. 3, pag. 18.—Klein, *Avi.*, pag. 125, n° 4.—Mus. Worm., pag. 307.—Marsigl., *Danub.*, tom. 5, pag. 16, avec une très-mauvaise figure, tab. 6.—Charleton, *Exercit.*, pag. 110, n° 5.—*Idem*. *Onomat.*, pag. 103, n° 5.) *Botaurus ornithologis*, aliis *butio*. (Raczynski, *Hist. nat. Polon.*, pag. 273.) *Botaurus, ardea palustris* vel *arundinum*. (*Idem*, *Auctuar.*, pag. 368.) *The bittern*. (*Brit. Zool.*, pag. 117.) *Der grosse rohrdomel*. (Frisch, tom. 2, divis. 12, sect. 1, pl. 12.) *Ardea pallida*, *pennis in dorso fulvis*. (Barrère, *Ornithol.*, clas. 4, gen. 1, sp. 2.) *Ardea capite læviusculo*, *suprà testacea maculis transversis, subtùs pallidior maculis oblongis fascis...* *Ardea stellaris*. (Linnaeus, *Syst. Nat.*, ed. 10, gen. 76, sp. 16.) *Ardea vertice nigro*; *pectore pallido maculis longitudinalibus nigricantibus*. (*Idem*, *Fauna suec.*, n° 134.) *Ardea stellaris*, danis, *kordrum*. (Brunnich., *Ornithol. borealis*, n° 155.) *Ardea supernè rufescente et nigro varia*, *infernè dilutè fulva maculis longitudinalibus variegata*; *vertice nigricante, collo supernè nigricante, infernè fusco transversim striato*; *pennis in colli inferioris imà parte longissimis*; *uropygio fulvo nigricante transversim striato*; *rectricibus binis intermediis nigricantibus, rufescente marginalis, lateralibus fulvis, maculis nigricantibus variegatis*; *rostro fusco, infernè viridescente*; *pedibus viridi-flavicanibus...* *Botaurus*. (Brisson, *Ornithol.*, tom. 5, pag. 444.)

le butor est moins stupide que le héron, mais il est encore plus sauvage; on ne le voit presque jamais; il n'habite que les marais d'une certaine étendue où il y a beaucoup de joncs; il se tient de préférence sur les grands étangs environnés de bois; il y mène une vie solitaire et paisible, couvert par les roseaux, défendu sous leur abri du vent et de la pluie, également caché pour le chasseur qu'il craint, et pour la proie qu'il guette; il reste des jours entiers dans le même lieu et semble mettre toute sa sûreté dans la retraite et l'inaction, au lieu que le héron, plus inquiet, se remue et se découvre davantage en se mettant en mouvement tous les jours vers le soir; c'est alors que les chasseurs l'attendent au bord des marais couverts de roseaux où il vient s'abattre; le butor, au contraire, ne prend son vol à la même heure que pour s'élever et s'éloigner sans retour; ainsi ces deux oiseaux, quoique habitants des mêmes lieux, ne doivent guère se rencontrer et ne se réunissent jamais en famille commune.

Ce n'est qu'en automne et au coucher du soleil, selon Willoughby, que le butor prend son essor pour voyager ou du moins pour changer de domicile; on le prendrait dans son vol, pour un héron, si de moment à moment il ne faisait entendre une voix toute différente, plus retentissante et plus grave, *cōb*, *cōb*; et ce cri, quoique désagréable, ne l'est pas autant que la voix effrayante qui lui a mérité le nom de butor; *botaurus*, quasi *boatus tauri* (1); c'est une espèce de mugissement *hi-rhōnd* qu'il répète cinq ou six fois de suite au printemps, et qu'on entend d'une demi-lieue; la plus grosse contre-basse rend un son moins ronflant sous l'archet: pourrait-on imaginer que cette voix épouvantable fût l'accent du tendre amour? mais ce n'est en effet que le cri du besoin physique et pressant d'une nature sauvage, grossière et farouche jusque dans l'expression du désir; et ce butor, une fois satisfait, fuit sa femelle ou la repousse lors même qu'elle le recherche avec empressement (2), et sans que ses avances aient au-

cun succès après une première union presque momentanée; aussi vivent-ils à part chacun de leur côté. « Il m'est souvent arrivé », dit M. Hébert, de faire lever en même temps deux de ces oiseaux; j'ai toujours remarqué qu'ils partaient à plus de deux cents pas l'un de l'autre, et qu'ils se posaient à égale distance. » Cependant il faut croire que les accès du besoin et les approches instantanées se répètent peut-être à d'assez grands intervalles, s'il est vrai que le butor mugisse tant qu'il est en amour (3); car ce mugissement commence au mois de février (4), et on l'entend encore au temps de la moisson. Les gens de la campagne disent que, pour faire ce cri mugissant, le butor plonge le bec dans la vase; le premier ton de ce bruit énorme ressemble en effet à une forte aspiration, et le second à une expiration retentissante dans une cavité (5); mais ce fait supposé est très-difficile à vérifier, car cet oiseau est toujours si caché qu'on ne peut le trouver ni le voir de près; les chasseurs ne parviennent aux endroits d'où il part qu'en traversant les roseaux, souvent dans l'eau jusqu'au-dessus du genou.

A toutes ces précautions pour se rendre invisible et inabordable, le butor semble ajouter une ruse de défiance; il tient sa tête élevée, et comme il a plus de deux pieds et

» lui fait, et par l'abondance de vivres qu'elle lui apporte. » Mais toutes ces particularités prises d'un ancien discours moral (Discours de M. de La Chambre, sur l'*amitié*), ne sont apparemment que le roman de l'oiseau.

(3) *Nec diutiùs mugit quàm libidine tentatur.* (Willoughby.)

(4) *Nota.* C'est sûrement des cris du butor dont il s'agit dans le passage des Problèmes d'Aristote (sect. 2, 35), où il parle de ce mugissement pareil à celui d'un taureau, qui se fait entendre au printemps du fond des marais, et dont il cherche une explication physique dans des vents emprisonnés sous les eaux et sortant des cavernes; le peuple en rendait des raisons superstitieuses, et ce n'était réellement que le cri d'un oiseau.

(5) *Nota.* Aldrovande a cherché quelle était la conformation de la trachée-artère relativement à la production de ce son extraordinaire: plusieurs oiseaux d'eau, à voix éclatante, comme le cygne, ont un double larynx; le butor, au contraire, n'en a point, mais la trachée, à sa bifurcation, forme deux poches enflées, dont les anneaux de la trachée ne garnissent qu'un côté; l'autre est recouvert d'une peau mince, expansible, élastique; c'est de ces poches enflées que l'air retenu se précipite en mugissant.

(1) *Botaurus*, quòd *boatum tauri* edat. (Willoughby.)

(2) Suivant M. Salerne (Ornithol., pag. 313), c'est la femelle qui fait seule tous les frais de l'amour, de l'éducation et du ménage, tant est grande la paresse du mâle. « C'est elle qui le sollicite et l'invite à l'amour par les fréquentes visites qu'elle

demi de hauteur, il voit par-dessus les roseaux sans être aperçu du chasseur; il ne change de lieu qu'à l'approche de la nuit dans la saison d'automne, et il passe le reste de sa vie dans une inaction qui lui a fait donner par Aristote le surnom de *paresseux* (1); tout son mouvement se réduit en effet à se jeter sur une grenouille ou un petit poisson qui vient se livrer lui-même à ce pêcheur indolent.

Le nom d' *asterias* ou de *stellaris* , donné au butor par les anciens, vient suivant Scaliger, de ce vol du soir par lequel il s'élançait droit en haut vers le ciel, et semble se perdre sous la voûte étoilée: d'autres tirent l'origine de ce nom des taches dont est semé son plumage, lesquelles néanmoins sont disposées plutôt en pinceaux qu'en étoiles; elles chargent tout le corps de mouchetures ou hachures noirâtres; elles sont jetées transversalement sur le dos, dans un fond brun-fauve, et tracées longitudinalement sur un fond blanchâtre au-devant du cou, à la poitrine et au ventre; le bec du butor est de la même forme que celui du héron; sa couleur, comme celle des pieds est verdâtre; son ouverture est très-large, il est fendu fort au-delà des yeux; tellement qu'on les dirait situés sur la mandibule supérieure; l'ouverture de l'oreille est grande; la langue courte et aiguë, ne va pas jusqu'à la moitié du bec, mais la gorge est capable de s'ouvrir à y loger le poing (2); ses longs doigts s'accrochent aux roseaux et servent à le soutenir sur leurs débris flottants (3), il fait grande capture de grenouilles; en automne, il va dans les bois chasser aux rats, qu'il prend fort adroitement, et avale tout entiers (4); dans cette saison il devient fort

gras (5); quand il est pris il s'irrite (6), se défend, et en veut surtout aux yeux (7); sa chair doit être de mauvais goût, quoiqu'on en mangeât autrefois dans le même temps que celle du héron faisait un mets distingué (8).

Les œufs du butor sont gris-blancs verdâtres; il en fait quatre ou cinq, pose son nid au milieu des roseaux, sur une touffe de joncs, et c'est assurément par erreur, et en confondant le héron et le butor, que Belon dit qu'il perche son nid au haut des arbres (9); ce naturaliste paraît se tromper également en prenant le butor pour l' *onocrotale* de Pline, quoique distingué d'ailleurs, dans Plinæ même, par des traits assez reconnaissables. Au reste, ce n'est que par rapport à son mugissement si gros, suivant l'expression de Belon, qu'il n'y a *bœuf* qui pût crier si haut, que Plinæ a pu appeler le butor un *petit oiseau* , si tant est qu'il faille, avec Belon, appliquer au butor le passage de ce naturaliste, où il parle de l'oiseau *taurus* , qui se trouve, dit-il, dans le territoire d'Arles, et fait entendre *des mugissements pareils à ceux d'un bœuf* (10).

Le butor se trouve partout où il y a des marais assez grands pour lui servir de retraite; on le connaît dans la plupart de nos provinces; il n'est pas rare en Angleterre (11), et assez fréquent en Suisse (12) et en Autriche (13); on le voit aussi en Silésie (14), en Danemarck (15), en Suède (16). Les régions les plus septentrionales de l'Amérique ont de même leur espèce de butor, et l'on en trouve d'autres espèces dans les contrées méridionales; mais il paraît que notre

(5) Schwenckfeld, pag. 225.

(6) Irritata mirè inflatur ac intumescit, rostroque se munit. (Schwenck., *ibid.*)

(7) Cet oiseau a cela de particulier, qu'il essaie toujours à crever les yeux; pour laquelle chose les paysans qui en prennent, les voulant garder en vie, les tiennent toujours cigliés. (Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 193.)

(8) Belon.

(9) Gesner ne connaît pas mieux sa nichée, quand il dit qu'on y trouve douze œufs.

(10) Est quæ boum mugitus imitetur, in arelatensi agro; taurus appellata, aliqui parva. (Plin., lib. 10, cap. 57.)

(11) British Zoology, pag. 105.)

(12) Gesner.

(13) Elench. austr. 348.

(14) Schwenckfeld. Avi. Siles., pag. 225.

(15) Bruennich., Ornithol. boreal.

(16) Fauna suecica.

(1) Hist. anim., lib. 9, cap. 18. Le butor cheminant va plus lentement qu'on ne saurait dire, et est appelé par Aristote, *lourd* et *paresseux* ; et était aussi nommé *phoix* , d'un esclave paresseux nommé *Phoix* , qui fut transformé en butor; encore pour aujourd'hui le vulgaire se ressent de son antipathie sur ce passage, qu'en injuriant un homme paresseux, pense l'outrager de le nommer *butor* . (Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 193.)

(2) Gula sub rostro in immensum dilatatur, ut vel pugnum admittat. (Willoughby, pag. 208.)

(3) La grande longueur des ongles, et particulièrement de celui de derrière est remarquable; Aldrovande dit que de son temps on s'en servait en forme de cure-dent.

(4) In ventriculo murium pili et ossiculi inventi. (Willoughby, Ornithol., pag. 208.)

butor, moins dur que le héron, ne supporte pas nos hivers, et qu'il quitte le pays quand le froid devient trop rigoureux; d'habiles chasseurs nous assurent ne l'avoir jamais rencontré aux bords des ruisseaux ou des sources dans le temps des grands froids; et s'il lui faut des eaux tranquilles et des marais, nos longues gelées doivent être pour lui une saison d'exil. Willoughby semble l'insinuer, et regarder son vol élané après le coucher du soleil en automne, comme un départ pour des climats plus chauds.

Aucun observateur ne nous a donné de meilleurs renseignements que M. Baillon sur les habitudes naturelles de cet oiseau; voici l'extrait de ce qu'il a bien voulu m'en écrire.

« Les butors se trouvent dans presque toutes les saisons de l'année à Montreuil-sur-mer, et sur les côtes de Picardie, quoiqu'ils soient voyageurs; on les voit en grand nombre dans le mois de décembre; quelquefois une seule pièce de roseaux en cache des douzaines.

« Il y a peu d'oiseaux qui se défendent avec autant de sang-froid; il n'attaque jamais, mais lorsqu'il est attaqué, il combat courageusement et se bat bien, sans se donner beaucoup de mouvements. Si un oiseau de proie fond sur lui, il ne fuit pas; il l'attend debout et le reçoit sur le bout de son bec qui est très-aigu; l'ennemi blessé s'éloigne en criant. Les vieux buzards n'attaquent jamais le butor, et les faucons communs ne le prennent que par derrière et lorsqu'il vole; il se défend même contre le chasseur qui l'a blessé, au lieu de fuir il l'attend, lui lance dans les jambes des coups de bec si violents, qu'il perce les bottines et pénètre fort avant dans les chairs; plusieurs chasseurs en ont été blessés grièvement; on est obligé d'assommer ces oiseaux, car ils se défendent jusqu'à la mort.

« Quelquefois, mais rarement le butor se renverse sur le dos, comme les oiseaux de proie, et se défend autant des griffes qu'il a très-longues, que du bec; il prend cette attitude lorsqu'il est surpris par un chien.

« La patience de cet oiseau égale son courage; il demeure, pendant des heures en-

» tières, immobile, les pieds dans l'eau et caché par les roseaux; il y guette les an- guilles et les grenouilles; il est aussi indolent et aussi mélancolique que la cigogne: hors le temps des amours où il prend du mouvement et change de lieu, dans les autres saisons on ne peut le trouver qu'avec des chiens. C'est dans les mois de février et de mars que les mâles jettent, le matin et le soir, un cri qu'on pourrait comparer à l'explosion d'un fusil d'un gros calibre; les femelles accourent de loin à ce cri, quelquefois une douzaine entoure un seul mâle, car, dans cette espèce comme dans celle des canards, il existe plus de femelles que de mâles; ils piaffent devant elles et se battent contre les mâles qui surviennent. Ils font leurs nids presque sur l'eau, au milieu des roseaux, dans le mois d'avril; le temps de l'incubation est de vingt-quatre à vingt-cinq jours; les jeunes naissent presque nus, et sont d'une figure hideuse; ils semblent n'être que cou et jambes; ils ne sortent du nid que plus de vingt jours après leur naissance; le père et la mère les nourrissent, dans les premiers temps, de sangsues, de lézards et de frai de grenouilles, et ensuite de petites anguilles; les premières plumes qui leur viennent sont rousses, comme celles des vieux; leurs pieds et le bec sont plus blancs que verts. Les buzards, qui dévastent les nids de tous les autres oiseaux de marais, touchent rarement à celui du butor; le père et la mère y veillent sans cesse, et le défendent; les enfants n'osent en approcher, ils risqueraient de se faire crever les yeux.

« Il est facile de distinguer les butors mâles, par la couleur et par la taille, étant plus beaux, plus roux et plus gros que les femelles; d'ailleurs ils ont les plumes de la poitrine et du cou plus longues.

« La chair de cet oiseau, surtout celle des ailes et de la poitrine, est assez bonne à manger, pourvu que l'on en ôte la peau, dont les vaisseaux capillaires sont remplis d'une huile âcre et de mauvais goût, qui se répand dans les chairs par la cuisson, et lui donne alors une forte odeur de marécage.»

OISEAUX DE L'ANCIEN CONTINENT.

QUI ONT RAPPORT AU BUTOR.

LE GRAND BUTOR ⁽¹⁾.

PREMIÈRE ESPÈCE.

ARDEA BOTTAURUS, Lath., Linn., Gmel., Vieill.

GESNER est le premier qui ait parlé de cet oiseau, dont l'espèce nous paraît faire la nuance entre la famille des hérons et celle des butors ; les habitants des bords du lac Majeur en Italie, l'appellent *ruffey*, suivant Aldrovande ; il a le cou roux avec des taches de blanc et de noir ; le dos et les ailes sont de couleur brune, et le ventre est roux ; sa longueur, de la pointe du bec à l'extrémité de la queue, est au moins de trois pieds et demi, et jusqu'aux ongles de plus de quatre pieds ; le bec a huit pouces ; il est jaune ainsi que les pieds : la figure, dans Aldro-

vande, présente une huppe, dont Gesner ne parle pas ; mais il dit que le cou est grêle, ce qui semble indiquer que cet oiseau n'est pas un franc butor ; aussi Aldrovande remarque-t-il que cette espèce paraît mêlée de celles du héron gris et du butor, et qu'on la croirait métive de l'une et de l'autre, tant elle tient du héron gris par la tête, les taches de la poitrine, la couleur du dos et des ailes et la grandeur ; en même temps qu'elle ressemble au butor par les jambes et par le reste du plumage, à l'exception qu'il n'est point tacheté.

LE PETIT BUTOR ⁽²⁾.

SECONDE ESPÈCE.

ARDEA MARSIGLI, Lath., Linn., Gmel., Vieill. ⁽³⁾.

CETTE petite espèce de butor, vue sur le Danube par le comte Marsigli, a le plumage roussâtre, rayé de petites lignes brunes ; le devant du cou blanc et la queue blanchâtre ;

son bec n'a pas trois pouces de long ; en jugeant, par cette longueur du bec, de ses autres dimensions que Marsigli ne donne pas, et en les supposant proportionnelles, ce bu-

(1) *Ardea stellaris major*. (Gesner *Avi.*, pag. 218, avec une mauvaise figure répétée. — *Icon. avi.* pag. 119. — Aldrovande, *Avi.*, tom. 3, pag. 408, avec la figure prise de Gesner ; et pag. 410, une figure plus reconnaissable, sous le nom de *ardea stellaris major*, sive *rubra cirrata*. — Willoughby, *Ornithol.*, pag. 208. — Ray, *Synops. avi.*, pag. 100, n° 13. — Jonston, *Avi.*, pag. 105, sous le nom de *ardea stellaris major* ; et tab. 50, sous celui de *ardea cinerea alba*.) *Ardea maxima lutescens*, maculis nigris sagittatis densissimè aspera. (Barrère, *Ornithol.*, clas. 4, gen. 1, sp. 1.) *Ardea cristata maculosa fusca*. (*Idem, ibid.*, clas. 4, gen. 1, sp. 3.) *Ardea cristata superne cinereo fusca*, inferne rufa ; vertice et cristâ nigris ; collo ad latera rufo ; teniâ longitudinali nigra notato, inferiore albo, maculis longitu-

dinalibus nigris et albo rufescentibus vario ; pennis in colli inferioris imâ parte longissimis ; rectricibus cinereo fuscis ; rostro flavicante ; pedibus fuscis... *Botaurus major*. (Brisson, *Ornithologie*, tom. 5, pag. 455.)

(2) *Ardea viridi-flavescens*, nova species. (Marsigli, *Danub.*, tom. 5, pag. 22, avec une figure mal coloriée, tab. 9. — Klein, *Avi.*, pag. 124, n° 3.) *Ardea rufescens*, fusco striata ; gutture et collo inferiore candidis ; rectricibus albicantibus ; rostro superius obscurè fusco, infernè flavo ; pedibus fuscis... *Botaurus minor*. (Brisson, *Ornithol.*, tom. 5, pag. 452.)

(3) Selon M. Meyer, cet oiseau ne différerait pas spécifiquement du crabier de Mahon, décrit ci-avant, pag. 8. DESM. 1829.

tor doit être le plus petit de tous ceux de notre continent.

Au reste, nous devons observer que Mar-

sigli paraît se contredire sur les couleurs de cet oiseau, en l'appelant *ardea viridi-flavescens*.

LE BUTOR BRUN RAYÉ (1).

TROISIÈME ESPÈCE.

ARDEA DANUBIALIS, Lath., Linn., Gmel., Vieill. (2).

C'est encore ici un oiseau du Danube ; Marsigli le désigne par le nom de *butor brun*, et le regarde comme faisant une espèce particulière ; il est aussi petit que le précédent ;

tout son plumage est rayé de lignes brunes, noires et roussâtres, mêlées confusément, de manière qu'il en résulte en gros une couleur brune.

LE BUTOR ROUX (3).

QUATRIÈME ESPÈCE.

ARDEA SOLONIENSIS, Lath., Linn., Gmel.

Tout le plumage de ce butor est d'une couleur uniforme, roussâtre-claire sous le corps, et plus foncée sur le dos ; les pieds sont bruns, et le bec est jaunâtre ; Aldrovaude dit que cette espèce lui a été envoyée d'Épidaure, et il y réunit celle d'un jeune butor, pris dans les marais près de Bologne, qui même n'avait pas encore les couleurs de l'âge adulte : il ajoute que cet oiseau lui a paru appartenir de plus près aux butors qu'aux hérons. Au reste, il se pourrait, suivant la conjecture de M. Salerne, que ce fût cette même petite espèce de butor qui se voit quelquefois en Sologne, et que l'on y

connait sous le nom de *quoimeau* (4). Marsigli place aussi sur le Danube cette espèce qui est la troisième d'Aldrovaude, et les auteurs de l'Ornithologie italienne disent qu'elle est naturelle au pays de Bologne (5).

Il paraît qu'elle se trouve aussi en Alsace, car M. le docteur Hermann nous a mandé qu'il avait eu un de ces butors roux, qui a constamment refusé toute nourriture, et s'est laissé mourir d'inanition ; il ajoute que, malgré ses longues jambes, ce butor montait sur un petit arbre dont il pouvait embrasser la tige en tenant le bec et le cou verticalement et dans la même ligne (6).

(1) *Ardea fusca*, nova species. (Marsigl., Danub., tom. 5, pag. 24, avec une figure assez bonne, tab. 10.) *Ardea lineolis fuscis, nigris et rufescentibus striata*: collo inferiore et pectore albicantibus ; rectricibus fusco, nigro et rufescente striatis ; rostro superius fusco, infernè flavo, pedibus griseis, lineolis atris notatis. . . . *Botaurus striatus*. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 454.)

(2) M. Cuvier rapporte cette espèce à celle du blongios, *ardea minuta*, décrite ci-avant, pag. 8.

DESM. 1829.

(3) *Ardea stellaris tertium genus*. (Aldrovaude, Avi., tom. 3, pag. 410, avec une figure qui paraît assez bonne, pag. 411. — Willoughby, Ornithol.,

pag. 208. — Ray, Synops. avi, pag. 100, n° 12. — Marsigl., Danub., tom. 5, pag. 18, avec une figure inexacte, tab. 7.) *Ardea supernè nigricans*, infernè rufescens ; vertice nigro ; collo ferrugineo ; uropygio albo ; rectricibus nigricantibus ; rostro supernè nigricante infernè corneo colore tincto ; pedibus fuscis. . . . *Botaurus rufus*. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 458.)

(4) Histoire des oiseaux de Salerne, pag. 313.

(5) *Sgarza stellare rossiccia*. (Gerini, tom. 4, pag. 50.)

(6) Extrait d'une lettre de M. le docteur Hermann, à M. de Montbeillard, datée de Strasbourg, le 22 septembre 1779.

LE PETIT BUTOR DU SÉNÉGAL*.

CINQUIÈME ESPÈCE.

ARDEA SENEGALENSIS, Lath., Linn., Gmel.

Nous rapporterons aux butors l'oiseau donné dans nos planches enluminées sous le nom de petit *héron du Sénégal*, qui en effet paraît, à son cou raccourci et bien garni de plumes, être un butor plutôt qu'un hé-

ron ; il est aussi d'une très-petite espèce, puisqu'il n'a pas plus d'un pied de longueur. Il est assez exactement représenté dans la planche, pour que l'on n'ait pas besoin d'une autre description.

LE POUACRE OU BUTOR TACHETÉ⁽¹⁾.

SIXIÈME ESPÈCE.

ARDEA GARDENI, Gmel., Vieill. — ARDEA NYCTICORAX, Var., Meyer, Cuv., Kulh. — ARDEA MACULATA, Frisch, Linn., Gmel.⁽²⁾.

Les chasseurs ont donné le nom de *pouacre* à cet oiseau ; sa grosseur est celle d'une corneille, et il a plus de vingt pouces du bec aux ongles ; tout le fond de son plumage est brun, foncé aux penes de l'aile, clair au-devant du cou et au-dessous du corps ; parsemé sur la tête, le dessus du cou, du dos et sur les épaules, de petites taches blanches, placées à l'extrémité des plumes ; chaque penne de l'aile est aussi terminée par une tache blanche.

Nous lui rapporterons le *pouacre de Cayenne*, représenté dans nos planches enluminées n° 939, qui paraît n'en différer qu'en ce que le fond du plumage sur le dos est plus noirâtre, et que le devant du corps est tacheté de pinceaux bruns, sur fond blanchâtre ; légères différences qui ne paraissent pas caractériser assez une diversité d'espèce entre ces oiseaux, d'autant plus que la grandeur est la même.

OISEAUX DU NOUVEAU CONTINENT

QUI ONT RAPPORT AU BUTOR.

L'ÉTOILÉ⁽³⁾.

PREMIÈRE ESPÈCE.

ARDEA VIRESCENS, Var. γ, Linn., Gmel.⁽⁴⁾.

CET oiseau est le *butor brun de la Caroline* de Catesby ; il se trouve aussi à la Ja-

maïque, et nous lui donnons le nom d'*étoilé*, parce que son plumage, entièrement brun,

* Voyez les planches enluminées, n° 315.

(1) *Der swartze reiger*. (Frisch, vol. 2, divis. 12, sect. 1, pl. 9.) *Ardea fusca*, supernè saturatiùs, infernè dilutiùs ; supernè albo punctulata ; rectricibus fuscis ; spatio rostrum inter et oculos nudo virescente ; rostro supernè fusco, infernè flavo-virescente ; pedibus fusco-virescentibus. . . . *Botaurus nevius*. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 462.)

(2) Selon M. Meyer, les *ardea grisea*, *maculata*

et *badia* de Gmelin, se rapportent à différents états du *bihoreau*. DESM. 1829.

(3) *Brown bittern*. (Catesby, *Carolin.*, tom. 1, pag. 78, avec une belle figure.) *Small bittern*

(4) Cet oiseau ne paraît être qu'une simple variété du *crabier vert* de Buffon, *ardea virescens*.

DESM. 1829.

est semé sur l'aile de quelques taches blanches jetées comme au hasard dans cette teinte obscure; ces taches lui donnent quelque rapport avec l'espèce précédente; il est un peu moins grand que le butor d'Europe, il fréquente les étangs et les rivières loin

de la mer, et dans les endroits les plus élevés du pays. Outre cette espèce, qui paraît répandue dans plusieurs contrées de l'Amérique septentrionale, il paraît qu'il en existe une autre vers la Louisiane, plus semblable à celle d'Europe (1).

LE BUTOR JAUNE DU BRÉSIL (2).

SECONDE ESPÈCE.

ARDEA FLAVA, Lath., Linn., Gmel., Vieill.

PAR les proportions même que Marcgrave donne à cet oiseau, en le rapportant aux hérons, on juge que c'est plutôt un butor qu'un héron; la grosseur du corps est celle d'un canard; le cou est long d'un pied; le corps, de cinq pouces et demi; la queue, de quatre; les pieds et la jambe, de plus de neuf; tout le dos, avec l'aile, est en plumes brunes lavées de jaune; les plumes de l'aile sont mi-parties de noir et de cendré, et

coupées transversalement de lignes blanches; les longues plumes pendantes de la tête et du cou, sont d'un jaune pâle, ondé de noir; celles du bas du cou, de la poitrine et du ventre, sont d'un blanc ondé de brun et frangées de jaune à l'entour. Nous remarquerons comme chose singulière, qu'il a le bec dentelé vers la pointe, tant en bas qu'en haut.

LE PETIT BUTOR DE CAYENNE*.

TROISIÈME ESPÈCE.

ARDEA UNDULATA, Lath., Linn., Gmel.

Ce petit butor n'a guère qu'un pied ou treize pouces de longueur; tout son plumage, sur un fond gris roussâtre, est tacheté de brun-noir par petites lignes trans-

versales très-pressées, ondulantes et comme vermiculées en forme de zigzags et de pointes au bas du cou, à l'estomac et aux flancs; le dessus de la tête est noir; le cou, très-fourmi de plumes, paraît presque aussi gros que le corps.

(Sloane, *Jamaïc.*, pag. 315, n° 5. — Ray, *Synops. avi.*, pag. 189, n° 4.) *Ardea minor*, sub-fusco grisea, cruribus brevioribus. (Browne, *Hist. nat. of Jamaïc.*, pag. 478.) *Ardea fusca*. (Klein, *Avi.*, pag. 124, n° 8.) *Ardea fusca*, supernè saturatiùs, infernè dilutiùs; alis supernè albo punctulatis, reetricibus cinereo-carulescentibus, spatio rostrum inter et oculos nudo, et rostro inferiore viridibus, rostro superiore nigro-virescente; pedibus flavo-virescentibus.... *Botaurus americanus nævius*. (Brisson, *Ornithol.*, tom. 5, pag. 464.)

(1) Les butors sont des oiseaux aquatiques qui vivent de poisson; ils ont le bec très-gros; ils sont connus en France, ainsi je n'en dirai rien davantage. (Le Page Dupratz, *Histoire de la Louisiane*, tom. 2, pag. 218.)

(2) *Alia ardæ species*. (Marcgrave, *Hist. nat. Brasil.*, pag. 210. — Jonston, *Avi.*, pag. 143.) *Ardea brasiliensis*, stellari similis Marcgravii. (Willoughby, *Ornithol.*, pag. 209.) *Ardea brasiliensis*, cineræ similis Marcgravii. (Ray, *Synops. avi.*, pag. 101, n° 16.) *Ardea supernè fusca*, rufescente striata, infernè alba fusco striata; marginibus penarum rufescentibus; capite et collo superiore rufescentibus, nigro striatis; reetricibus partim nigris, partim cinereis, albo transversim striatis; rostro superius fusco, in exortu et infernè flavo-virescente; pedibus obscurè griseis.... *Botaurus brasiliensis*. (Brisson, *Ornithol.*, tom. 5, pag. 460.)

* Voyez les planches enluminées, n° 763.

LE BUTOR DE LA BAIE D'HUDSON (1).

QUATRIÈME ESPÈCE.

ARDEA STELLARIS, Var., Lath., Gmel. — ARDEA MOKOHO, Vieill. (2).

LA livrée commune à tous les butors est un plumage fond roux ou roussâtre plus ou moins haché et coupé de lignes et de traits bruns ou noirâtres ; et cette livrée se re-

trouve dans le butor de la baie d'Hudson ; il est moins gros que celui d'Europe ; sa longueur, du bec aux ongles, n'est guère que de deux pieds six pouces.

L'ONORÉ*.

CINQUIÈME ESPÈCE.

ARDEA TIGRINA, Lath., Linn., Gmel., Vieill. (3).

Nous plaçons, à la suite des butors du nouveau continent, les oiseaux nommés *onorés*, dans nos planches enluminées. Ce nom se donne à Cayenne, à toutes les espèces de hérons ; cependant les onorés dont il s'agit ici nous paraissent se rapporter de beaucoup plus près à la famille du butor ; ils en ont la forme et les couleurs, et n'en diffèrent qu'en ce que leur cou est moins fourni

de plumes quoique plus garni et moins grêle que le cou des hérons. Ce premier onoré est presque aussi grand, mais un peu moins gros que le butor d'Europe ; tout son plumage est agréablement marqué et largement coupé par bandes noires transversales, en zigzags, sur fond roux au-dessus du corps et gris-blanc au-dessous.

L'ONORÉ RAYÉ**

SIXIÈME ESPÈCE.

ARDEA LINEATA, Lath., Linn., Gmel., Vieill. (4).

CETTE espèce est un peu plus grande que la précédente, et la longueur de l'oiseau est de deux pieds et demi ; les grandes plumes de l'aile et la queue sont noires ; tout le manteau est joliment ouvragé par de petites lignes très-fines de roux, de jaunâtre et de brun, qui courent transversalement en ondulant et formant des demi-festons ; le des-

sus du cou et la tête sont d'un roux vif, coupé encore de petites lignes brunes ; le devant du cou et du corps est blanc, légèrement marqué de quelques traits bruns.

Ces deux espèces d'onorés nous ont été envoyées par M. de La Borde, médecin du roi à Cayenne ; ils se cachent dans les ravines creusées par les eaux dans les savanes, et ils fréquentent le bord des rivières ; pen-

(1) *Bittern from Hudson-Bay.* (Edwards, History of Birds, tom. 3, pag. et pl. 136.) — *Ardea supernè rufescens, nigricante transversim striata, infernè candicans, maculis longitudinalibus rufescentibus, nigro aspersis, varia; vertice nigricante; collo inferiore albo, maculis longitudinalibus rufescentibus, nigro marginatis, vario; pennis in colli inferioris imâ parte longissimis; rectricibus rufescentibus, nigricante transversim striatis; rostro superius et apice nigricante, infernè luteo; pedibus flavis.* *Botaurus freti Hudsonis.* (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 449.)

(2) Cet oiseau est considéré comme appartenant à une espèce différente de celle du butor, par M. Vieillot. DESM. 1829.

* Voyez les planches enluminées, n° 790, sous la dénomination d'onoré de Cayenne.

(3) L'onoré est rangé, par M. Vieillot, dans la division des hérons proprement dits, et non dans celle des Butors. DESM. 1829.

** Voyez les planches enluminées, n° 860.

(4) M. Vieillot range encore cet oiseau parmi les hérons proprement dits. DESM. 1829.

dans les sécheresses ils se tiennent fourrés dans les herbes épaisses; ils partent de très-loin, et on n'en trouve jamais deux ensemble; lorsque l'on en blesse un, il ne faut l'approcher qu'avec précaution, car il se met sur la défensive, en retirant le cou et frappant un grand coup de bec, et cherchant à le diriger dans les yeux; les habitudes de l'onoré sont les mêmes que celles de nos hérons.

M. de La Borde a vu un onoré privé ou

plutôt captif dans une maison; il y était continuellement à l'affût des rats; il les attrapait avec une adresse supérieure à celle des chats; mais quoiqu'il fût depuis deux ans dans la maison, il se tenait toujours dans les endroits cachés, et quand on l'approchait il cherchait, d'un air menaçant, à fixer les yeux. Au reste, l'une et l'autre espèce de ces onorés paraissent être sédentaires chacune dans leur contrée, et toutes deux sont assez rares.

L'ONORÉ DES BOIS ⁽¹⁾.

SEPTIÈME ESPÈCE.

ARDEA BRASILIENSIS, Lath., Linn., Gmel., Vieill. ⁽²⁾.

On appelle ainsi cette espèce à la Guiane; nous lui laissons cette dénomination suivant notre usage de conserver aux espèces étrangères le nom qu'elles portent dans leur pays natal, puisque c'est le seul moyen pour les habitants de les reconnaître, et pour nous de les leur demander. Celle-ci se trouve à la Guiane et au Brésil; Marcgrave la comprend sous le nom générique de *soco*, avec les hérons; mais elle nous paraît avoir beaucoup de rapport aux deux espèces pré-

cedentes d'onorés, et par conséquent aux butors; le plumage est, sur le dos, le croupion, les épaules, d'un noirâtre tout pointillé de jaunâtre: et, ce qui n'est pas ordinaire, ce plumage est le même sur la poitrine, le ventre et les côtés; le dessus du cou est d'un blanc mêlé de taches longitudinales, noires et brunes. Marcgrave dit que le cou est long d'un pied, et que la longueur totale du bec aux ongles est d'environ trois pieds.

LE BIHOREAU * ⁽³⁾.

ARDEA NYCTIGORAX, Lath., Linn., Gmel., Vieill. ⁽⁴⁾.

La plupart des naturalistes ont désigné le bihoreau sous le nom de *corbeau de nuit*

(*nycticorax*); et cela d'après l'espèce de croisement étrange, ou plutôt de râlement

(1) *Soco Brasiliensibus*. (Marcgrave, Hist. nat. Brasil., pag. 199, avec une figure peu exacte. — Jonston, Avi., pag. 136. — Willoughby, Ornithol., pag. 209. — Ray, Synops. avi., pag. 100, n° 14. *Cocoi tertius*. (Pison, Hist. nat., pag. 90, avec la figure empruntée de Marcgrave.) *Ardea sylvatica coloris ferruginei*: onoré des bois par les Français de la Guiane. (Barrère, France équinox., pag. 125.) *Ardea americana, sylvatica, coloris ferruginei*. (*Idem*, Ornithol., clas. 4, gen. 1, sp. 14.) *Ardea subfusca major, collo et pectore albo undatis*. (Browne, Nat. Hist. of Jamaica., pag. 478.) *Ardea nigricans, flavescens punctulata*; capite et collo superiore fuscis, nigro punctulatis; collo inferiore albo, maculis longitudinalibus

nigris fuscis vario: rectricibus nigricantibus; rostro nigro; pedibus fuscis... *Ardea brasiliensis*. (Brissou, Ornithol., tom. 5, pag. 441.)

(2) Autre espèce de héron de la division des hérons proprement dits, selon M. Vieillot.

DESM. 1829.

* Voyez les planches enluminées, n° 758 le mâle, et n° 759 femelle.

(3) Eu allemand, *nach-rab, bunder-reger*,

(4) Le bihoreau est, dans le genre des hérons, le type d'une petite division d'oiseaux caractérisés par quelques plumes grêles et raides implantées dans l'occiput. DESM. 1829.

effrayant et lugubre qu'il fait entendre pendant la nuit (1); c'est le seul rapport que le bihoreau ait avec le corbeau, car il ressemble au héron par la forme et l'habitude du corps; mais il en diffère en ce qu'il a le cou plus court et plus fourni; la tête plus grosse, et le bec moins effilé et plus épais; il est aussi plus petit, n'ayant qu'environ vingt pouces de longueur; son plumage est noir, à reflet vert sur la tête et la nuque; vert obscur sur le dos; gris de perle sur les ailes et la queue, et blanc sur le reste du corps; le mâle porte, sur la nuque du cou, des brins, ordinairement au nombre de trois, très-déliés, d'un blanc de neige (2), et qui

schild-reger, en anglais, *night-raven*; en flamand, *quack*; en vieux français, *roupeau*.

Bihoreau, ou røpeau, espèce de héron. (Belon, Hist. nat. des Ois., pag. 197, avec une mauvaise figure, pag. 198.) Bihoreau, Roupeau, (*Idem*, Portraits d'oiseaux, pag. 44, a, avec la même figure.) *Nycticorax*. (Gesner, Avi., pag. 627, avec une très-mauvaise figure; la même, Icon. avi., pag. 18. — Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 271, avec la figure prise de Gesner, pag. 272. — Jonston, Avi., pag. 95, avec la même figure tab. 20. — Sibbald., Scot. illust., part. 2, lib. 3, pag. 15. — Charleton, Exercit., pag. 79, n° 9. — *Idem*, Onomazti., pag. 71, n° 9.) *Ardea varia*. (Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 226.) *Ardea varia schwenckfeldii*; *corvus nocturnus agricolæ*. (Klein, Avi., pag. 123, n° 5.) *Ardea cinerea minor*. (Jonston, Avi., pag. 103, avec la figure empruntée d'Aldrovande, tab. 50.) Ray, Synops. avi., pag. 99, n° 3. — Rzaczynski, Auctuar., Hist. Polon. pag. 364. — Marsigl., Danub., tom. 5, pag. 10, avec une très-mauvaise figure, tab. 3. (*Ardea cinerea minor*, *Germanis nycticorax*. (Willoughby, Ornithol., pag. 204.) *Ardea cirrata, alba, dorso nigro*. (Barrière, Ornithol., clas. 4, gen. 1, sp. 7. (*Ardea cristâ occipitis tripennî dependente, dorso nigro, abdomine flavescente... nycticorax*. (Linnaeus, Syst. Nat., ed. 10, gen. 76, sp. 9.) *Der aschgraue reiger, mit 3. Nacken federn*. (Frisch, vol. 2, divis. 12, sect. 1, pl. 10.) Corbeau de nuit. (Albin, tom 2, pag. 43, avec une figure mal coloriée, pl. 67.) *Ardea supernè obscurè viridis, infernè alba, vertice nigro viridescente; taniâ in synclipse et supra oculos candidâ; pennis tribus in occipite strictissimis, longissimis, candidis; collo superiore albo cinerascence; uropygio dilutè cinereo, remigibus cinereis; rostro nigricante; pedibus viridi-flavicantibus... Nycticorax*. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 226.) — *Nota*. Il paraît qu'il se trouve aux Antilles un bihoreau semblable à celui d'Europe, et qu'on reconnaît dans l'*Ardea cinerea rostro curviori* du P. Feuillée, Obs., pag. 411.

(1) *Vesperè et noctu alsonâ voce molestat*, (Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 226.)

(2) Entre les plumes noires du dessus de sa tête,

ont jusqu'à cinq pouces de longueur; de toutes les plumes d'aigrette, celles-ci sont les plus belles et les plus précieuses (3); elles tombent au printemps, et ne se renouvellent qu'une fois par an; la femelle est privée de cet ornement, et elle est assez différente du mâle, pour avoir été méconnue par quelques naturalistes. La neuvième espèce de héron de M. Brisson, n'est en effet que cette même femelle (4); elle a tout le manteau d'un cendré roussâtre, des taches en pinceaux de cette même teinte sur le cou, et le dessus du corps gris-blanc.

Le bihoreau niche dans les rochers, suivant Belon, qui dérive de là son ancien nom *roupeau* (5); mais selon Schwenckfeld et Willoughby, c'est sur les aulnes près des marais, qu'il établit son nid (6); ce qui ne peut se concilier qu'en supposant que ces oiseaux changent d'habitude à cet égard suivant les circonstances, en sorte que dans les plaines de Silésie ou de la Hollande, ils s'établissent sur les arbres aquatiques, au lieu que sur les côtes de Bretagne, où Belon les a vus, ils nichent dans les rochers; on assure que leur ponte est de trois ou quatre œufs blancs (7).

Le bihoreau paraît être un oiseau de passage; Belon en a vu un exposé sur le marché au mois de mars; Schwenckfeld assure qu'il part de Silésie au commencement de l'automne, et qu'il revient avec les cigognes au printemps (8); il fréquente également les rivages de la mer et les rivières ou marais de l'intérieur des terres: on en trouve en France dans la Sologne (9); en Toscane sur les lacs de Fucecchio et de Bientine (10); mais l'espèce en est partout plus rare que celle du héron; elle est aussi moins répandue et ne s'est pas étendue jusqu'en Suède (11).

sortent d'autres petites plumes blanches. Longues et déliées, qu'il fait moult beau voir. (Belon.)

(3) Elles se vendent à haut prix, dit Schwenckfeld, et notre jeune noblesse aime à les porter en panache sur le chapeau. (Avi. Siles., pag. 226.)

(4) Le héron gris. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 412.)

(5) Nat. des Oiseaux, pag. 197.

(6) Nidificans gregatim, in alnis et fructibus densis. (Schwenckfeld, pag. 226; voyez aussi Willoughby, pag. 204.)

(7) Willoughby, Schwenckfeld.

(8) Avi. Siles., pag. 226.

(9) Hist. nat. des Oiseaux, pag. 310.

(10) Ornithologie italienne, tom. 4, pag. 49.

(11) Nous en jugeons par le silence que garde sur cette espèce Linnaeus dans son Fauna Suecica.

Avec des jambes moins hautes et un cou plus court que le héron, le bihoreau cherche sa pâture moitié dans l'eau, moitié sur terre, et vit autant de grillons, de limaces et autres insectes terrestres, que de grenouilles et de poissons (1); il reste caché pendant le jour, et ne se met en mouvement qu'à l'approche de la nuit, c'est alors qu'il fait entendre son cri *ka, ka, ka*, que Willoughby

compare aux sanglots du vomissement d'un homme (2).

Le bihoreau a les doigts très-longs : les pieds et les jambes sont d'un jaune verdâtre ; le bec est noir (3), et légèrement arqué dans la partie supérieure ; ses yeux sont brillants, et l'iris forme un cercle rouge ou jaune-oreille autour de la prunelle.

LE BIHOREAU DE CAYENNE*.

ARDEA CAYENNENSIS, Lath., Linn., Gmel. — ARDEA SEXSETACEA, Vieill.

Ce bihoreau d'Amérique est aussi grand que celui d'Europe, mais il paraît moins gros dans toutes ses parties ; le corps est plus menu ; les jambes sont plus hautes ; le cou, la tête et le bec sont plus petits ; le plumage est d'un cendré bleuâtre sur le cou et au-dessous du corps ; le manteau est noir frangé

de cendré sur chaque plume ; la tête est enveloppée de noir, et le sommet en est blanc ; il y a aussi un trait blanc sous l'œil ; ce bihoreau porte un panache composé de cinq ou six brins, dont les uns sont blancs et les autres sont noirs.

L'OMBRETTTE**⁽⁴⁾.

SCOPUS UMBRETTA, Linn., Gmel., Cuv., Vieill.⁽⁵⁾

C'EST à M. Adanson que nous devons la connaissance de cet oiseau qui se trouve au Sénégal ; il est un peu plus grand que le

bihoreau ; la couleur de terre d'ombre, ou de gris-brun foncé de son plumage lui a fait donner le nom d'ombrette ; il doit être placé comme espèce anormale entre les genres des oiseaux de rivage, car on ne peut le rapporter exactement à aucun de ces genres ; il pourrait approcher de celui des hérons s'il n'avait un bec d'une forme entièrement différente, et qui même n'appartient qu'à lui ; ce bec, très-large et très-épais près de la tête, s'allonge ou s'aplatissant par les côtés ; l'arête de la partie supérieure se relève dans toute sa longueur, et paraît s'en détacher par deux rainures tracées de chaque côté ; ce que M. Brisson exprime, en disant que le bec semble composé de plusieurs pièces articulées ; et cette arête rabattue sur le bout du bec, le termine en pointe recourbée ; ce bec est long de trois pouces trois lignes ; le pied joint à la partie nue de la jambe a quatre pouces et demi ; cette dernière partie seule a deux pouces. Ces dimensions ont été prises sur un de ces oiseaux, conservé au

(1) Schwenckfeld.

(2) *Nycticorax*, quod interdū clamet voce absonā, et tanquam vomiturientis. (Willoughby, pag. 204.)

(3) Schwenckfeld paraît se tromper sur la couleur des pieds et sur celle du bec ; mais Klein se trompe davantage en exagérant les expressions de Schwenckfeld qu'il transcrit ; Schwenckfeld dit : *Rostrum obscuré rubet... crura nigricant cum rubedine* ; Klein écrit : *Rostro sanguineo prout et pedes* ; ce qui ne peut jamais convenir au bihoreau, et le rend méconnaissable.

* Voyez les planches enluminées, n° 899.

** *Idem*, n° 796.

(4) *Scopus fuscus*, supernè saturatus, infernè dilatatus ; *rectricibus caudæ inferioribus*, *rectricibus que dilutè fuscis*, *fusco saturatoire transversim striatis...* *Scopus* (α Σκxz) *umbra* (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 503.)

(5) Le genre ombrette, *scopus*, créé par Brisson, a été adopté par tous les ornithologistes modernes.

Cabinet du Roi. M. Brisson semble en donner de plus grandes; les doigts sont engagés vers la racine, par un commencement de membrane plus étendue entre le doigt exté-

térieur et celui du milieu; le doigt postérieur n'est point articulé comme dans les hérons, à côté du talon, mais au talon même.

LE COURLIRI OU COURLAN*.

ARDEA SCOLOPAGEA, Linn., Gmel. — ARAMUS SCOLOPAGEUS, Vieill. — RALLUS ARDEOIDES, Spix. (1).

Le nom de courlan ou courliri ne doit pas faire imaginer que cet oiseau ait de grands rapports avec les courlis; il en a beaucoup plus avec les hérons, dont il a la stature et presque la hauteur; sa longueur, du bec aux ongles, est de deux pieds huit pouces; la partie nue de la jambe, prise avec le pied, a sept pouces; le bec en a quatre; il est droit dans presque toute sa longueur, il se courbe faiblement vers la pointe, et ce n'est que par ce rapport que le courlan s'approche des courlis, dont il diffère par la taille, et toute l'habitude de sa forme est très-ressem-

blante à celle des hérons; de plus on voit à l'ongle du grand doigt, la tranche saillante du côté intérieur, qui représente l'espèce de peigne dentelé de l'ongle du héron; le plumage du courlan est d'un beau brun qui devient rougeâtre et cuivreux aux grandes plumes de l'aile et de la queue; chaque plume du cou porte dans son milieu un trait de pinceau blanc. Cette espèce est nouvelle et nous a été envoyée de Cayenne, sous le nom de *courliri*, d'où on lui a donné celui de *courlan* dans nos planches enluminées.

LE SAVACOU** (2).

CANCROMA COCHLEARIA, Linn., Gmel., Cuv., Vieill. (3).

Le savacou est naturel aux régions de la Guiane et du Brésil; il a assez la taille et les

proportions du bihoreau; et par les traits de conformation, comme par la manière de vivre, il paraîtrait avoisiner la famille des

* Voyez les planches enluminées, n° 848.

(1) M. Cuvier, Reg. anim., 2^e édit., tom. 1, pag. 508, donne la description du courlan après celle de la grue commune, et ajoute qu'on ne peut placer cet oiseau qu'entre les grues et les hérons.

DESM. 1829.

** Voyez les planches enluminées, n° 38 et 869.

(2) *Savacou* ou *saouacou*, à Cayenne; *rapapa*, par les sauvages garipanes; *tamatia*, au Brésil; c'est le second *tamatia* de Maregrave, le premier est un oiseau tout différent: voyez l'article des Oiseaux barbés.

Tamatia Brasiliensis dicta. (Maregrave, Hist. nat. Brasil., pag. 208, avec une très-mauvaise figure. — Jonston, Avi., pag. 143. *Gallinula aqua-*

tica, *tamatia Brasiliensis* dicta Maregravii. — Willoughby, Ornithol., pag. 238. — Ray, Synops. avi., pag. 116, n° 12.) *Cancroflugus major* rostro cochlearis instar excavato, ingluvie magna extuberante. (Barrère, France équinox., pag. 128.) *Cochlearius fuscus*; ventre candicente variegato; rectricibus fuscis. . . . *Cochlearius fuscus*. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 509.) *Cochlearius supernè cinereo-albus, infernè fusco-rufescens*; capite superiore nigro; syncipite, genis et collo inferiore albis: dorso supremo saturatè cinereo; rectricibus cinereo albis. . . . *Cochlearius. Idem, ibidem.*

(3) Le genre *savacou* est, selon M. Cuvier, intermédiaire aux grues et aux hérons. DESM. 1829.

hérons, si son bec large et singulièrement épaté ne l'en éloignait beaucoup et ne le distinguait même de tous les autres oiseaux de rivage; cette large forme de bec a fait donner au savacou le surnom de *cuiller*; ce sont en effet deux cuillers appliquées l'une contre l'autre par le côté concave; la partie supérieure porte sur sa convexité deux rainures profondes qui partent des narines, et se prolongent de manière que le milieu forme une arête élevée qui se termine par une petite pointe crochue; la moitié inférieure de ce bec, sur laquelle la supérieure s'emboîte, n'est pour ainsi dire qu'un cadre sur lequel est tendue la peau prolongée de la gorge; l'une et l'autre mandibule sont tranchantes par les bords, et d'une corne solide et très-dure; ce bec a quatre pouces des angles à la pointe, et vingt lignes dans la plus grande largeur.

Avec une arme si forte, qui tranche et coupe, et qui pourrait rendre le savacou redoutable aux autres oiseaux, il paraît s'en tenir aux douces habitudes d'une vie paisible et sobre; si l'on pouvait inférer quelque chose de noms appliqués par les nomenclateurs, un de ceux que lui donne Barrère, nous indiquerait qu'il vit de crabes (1); mais au contraire, il semble s'éloigner par goût du voisinage de la mer; il habite les savanes noyées, et se tient le long des rivières où la marée ne monte point (2); c'est là que perché sur les arbres aquatiques il attend le passage des poissons dont il fait sa proie, et sur lesquels il tombe en plongeant et se relevant sans s'arrêter sur l'eau (3); il marche le cou arqué et le dos voûté, dans une attitude qui paraît gênée, et avec un air aussi triste que celui du héron (4); il est sauvage et se tient loin des lieux habités (5); ses yeux placés fort près de la racine du bec, lui donnent un air farouche; lorsqu'il est pris, il fait craquer son bec, et dans la colère ou l'agitation, il relève les longues plumes du sommet de sa tête.

Barrère a fait trois espèces de savacou (6),

(1) *Carcroftagus*, etc. Voyez la nomenclature.

(2) Observations faites à Cayenne par M. Sonnini de Manoncour.

(3) Mémoires communiqués par M. de La Borde, médecin du roi à Cayenne.

(4) *Dorso incurvato incedens*, et *collo incurvato*. (Maregrave.)

(5) M. de La Borde.

(6) *Onocrotalus americanus*, *cinereus*, non *maculosus*. (Barrère, Ornithol., clas 3, gen. 11, sp. 1.)

que M. Brisson réduit à deux (7), et qui probablement se réduisent à une seule; en effet, le savacou gris et le savacou brun, ne diffèrent notablement entre eux que par le long panache que porte le dernier; et ce panache pourrait être le caractère du mâle; l'autre que nous soupçonnons être la femelle a un commencement ou un indice de ce même caractère dans les plumes tombantes du derrière de la tête; et pour la différence du brun au gris dans leur plumage, on peut d'autant plus la regarder comme étant de sexe ou d'âge, qu'il existe, dans le *savacou varié* (8), une nuance qui les rapproche. Du reste, les formes et les proportions du savacou gris et du savacou brun sont entièrement les mêmes, et nous sommes d'autant plus portés à n'admettre ici qu'une seule espèce, que la nature qui semble les multiplier en se jouant sur les formes communes et les traits du plan général de ses ouvrages, laisse au contraire comme isolées et jetées aux confins de ce plan, les formes singulières qui s'éloignent de cette forme ordinaire, comme on peut le voir par les exemples de la spatule, de l'avocette, du phénicoptère, etc., dont les espèces sont uniques et n'ont que peu ou point de variétés.

Le savacou brun et huppé (*planche enluminée*, n° 869), que nous prenons pour le mâle, a plus de gris-roux que de gris bleuâtre dans son manteau; les plumes de la nuque du cou sont noires et forment un panache long de sept à huit pouces, tombant sur le dos; ces plumes sont flottantes et quelques-unes ont jusqu'à huit lignes de largeur.

Le savacou gris (*planche enluminée*, n° 38), qui nous paraît être la femelle, a tout le manteau gris-blanc bleuâtre, avec une petite zone noire sur le haut du dos; le dessous du corps est noir mêlé de roux; le devant du cou et le front sont blancs; la coiffe de la tête tombante derrière en pointe, est d'un noir bleuâtre.

L'un et l'autre ont la gorge nue; la peau qui la recouvre paraît susceptible d'un renflement considérable; c'est apparemment ce que veut dire Barrère par *ingluvie extube-*

Onocrotalus americanus. cinereus maculatus. (*Idem, ibidem*, sp. 2; et le *carcroftagus major*, rapporté dans la nomenclature.)

(7) *A. cochlearius navius*. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 508.)

(8) Rapporté de Cayenne par M. Sonnini.

rante. Cette peau, suivant Marcgrave, est jaunâtre ainsi que les pieds; les doigts sont grêles et les phalanges en sont longues; on peut encore remarquer que le doigt postérieur est articulé à côté du talon, près du doigt extérieur comme dans les hérons; la

queue est courte et ne passe pas l'aile pliée; la longueur totale de l'oiseau est d'environ vingt pouces. Nous devons observer que nos mesures ont été prises sur des individus un peu plus grands que celui qu'a décrit M. Brisson, qui était probablement un jeune.

LA SPATULE * (1).

PLATALEA LEUCORODIA, Linn., Gmel., Lath., Cuv., Vieill.

QUOIQUE la spatule soit d'une figure très-caractérisée et même singulière, les nomenclateurs n'ont pas laissé de la confondre sous des dénominations impropres et étrangères, avec des oiseaux tous différents; ils l'ont appelée *héron blanc* (2) et *pélican* (3), quoiqu'elle soit d'une espèce différente de celle

du héron (4), et même d'un genre fort éloigné de celui du véritable pélican; ce que Belon reconnaît, en même temps qu'il lui donne le nom de *poche* qui n'appartient encore qu'au pélican (5), et celui de *cuiller*, qui désigne plutôt le phénicoptère ou flamman, qu'on appelle *bec à cuiller*, ou le sâvacou qu'on nomme aussi *cuiller*; le nom de

* Voyez les planches enluminées, n° 405.

(1) En grec, *λευκορωδιος*; par emprunt de nom avec le héron blanc, et par erreur, *πελαγαν*; en latin, *platea*, *platelea*; en hébreu, *kaath*, suivant Gesner; en italien, *beccaroveglia*; en allemand, *pelecan*; *loeffler*, en suisse, *schufler*; en flamand, *lepe-laer*; en anglais, *spoonbill*, *shoveler*; en suédois, *pelecan*; en russe, *calpêtre*; en polonais, *pelican*, *plaskonos*; en illyrien, *bucacz*; en catalan, *pellicano*, à Madagascar, *fangali-am-bava*, c'est-à-dire bêche au bec.

Pale, poche et cueillier. (Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 194, avec une fig. peu exacte.) Pale, poche, cueillier, truble. (*Idem*, Portraits d'oiseaux, pag. 34, a, la même fig.) *Pelecanus*, (Gesner, Avi., pag. 665, avec une mauvaise fig., pag. 666.) *Pelecanus*, *platea* *vel* *platelea*. (*Idem*, Icon. avi., pag. 92, avec une fig. qui n'est pas meilleure.) *Albardeola*, *platea* *Plinii*, *platelea* *Cicero-nis*, quam *pelecanum* facit *ornithologus*. (Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 384, avec une fig. assez reconnaissable, pag. 385; et une autre moins bonne, pag. 386.) *Ardea* *alba*. (Jonston, Avi, pag. 103, avec une fig. empruntée d'Aldrovande, tab. 46, sous le titre, *pelecanus*, *sive* *platea*.) *Platea* *sive* *pelecanus* *Aldrovandi*. (Willoughby, Ornithol., pag. 212. — Ray, Synops. Avi., pag. 102, n° 1. — Sibbald., Scot. illustr., part. 2, lib. 13, pag. 18) *Platea* *leucorodius* *Willoughbeii*. (Klein, Avi., pag. 126, n° 1.) *Platea*. (Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 341.) *Platea* *candida*. (Barrère, Ornithol., clas. 3, gen. 29, sp. 1.) *Ardea* *alba*, *cochlearia*, *plateola*. (Charleton, Exercit., pag. 109, n° 2. *Idem*, Onomazt., pag. 103, n° 2.) *Platea*, *sive* *pelicanus* *Aldrovandi*, etc. (Marsigl., Danub.,

tom. 5, pag. 28, avec une fig. peu exacte, tab. 12.) *Pelicanus* *Gesneri*, *platea* *Plinii*, *platelea* *Cicero-nis*, etc. (Rzaczynski, Auctuar., Hist. nat. Polon., pag. 407.) *Pelecanus*. (Moehr., Avi., gen. 60.) *Platea* *corpore* *albo*. *Leucorodius* (Linnaeus, Syst. Nat., ed. 10, gen. 73, sp. 1.) *Albardeola*. (Mus. Worm., pag. 310.) *Platyrinchos*. (Mus. Besler, pag. 36, n° 4, avec une assez bonne figure de la tête, tab. 9, n° 4.) *Der* *loeffel* *reiger*. (Frisch., vol. 2, divis. 12, sect. 1, pl. 7 et 8.) *Palette*. (Anciens Mémoires de l'Académie, tom. 3, part. 3, pag. 23, avec une fig. exacte, pl. 5.) *Pélican*. (Kolbe, Description du cap de Bonne-Espérance, tom. 3, pag. 173, avec une fig. reconnaissable, pag. 172; n° 4.) *Petit héron ou bec à cuiller*. (Albin, tom. 2, pag. 42, avec une mauvaise fig., pl. 66.) *Platea* *cristata*, *in toto corpore candida*, *oculorum ambitu* *et gutture nudis*, *nigris*. . . . *Platea*. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 352.)

(2) *Leukerodios* que Gaza a traduit *albardeola*. . . . *Petit fluvios ardea* *et albardeola* (*leukerodios*) *que magnitudine minor est*, *rostrum recto porrectoque*. (Aristot., lib. 8, cap. 3. Voyez Aldrovande, tom. 3, pag. 384.)

(3) Gesner; voyez la nomenclature.

(4) Il serait difficile, disent MM. de l'Académie, de justifier l'idée de placer cet oiseau parmi les hérons, les différences étant trop fortes et trop nombreuses, et les ressemblances, comme d'avoir un panache sur la tête, de vivre de poissons, trop faibles et trop communes avec d'autres espèces. (Mémoires de l'Académie des sciences, depuis 1666 jusqu'en 1669, tom. 5, part. 3, pag. 25.)

(5) Nature des Oiseaux, liv. 3, pag. 154.

pale ou *palette* conviendrait mieux, en ce qu'il se rapproche de celui de *spatule* que nous avons adopté, parce qu'il a été reçu ou son équivalent dans la plupart des langues (1), et qu'il caractérise la forme extraordinaire du bec de cet oiseau; ce bec aplati dans toute sa longueur, s'élargit en effet vers l'extrémité, en manière de spatule, et se termine en deux plaques arrondies, trois fois aussi larges que le corps du bec même; configuration d'après laquelle Klein donne à cet oiseau le surnom *anomalaroster* (2); ce bec, anomal en effet par sa forme, l'est encore par sa substance qui n'est pas ferme, mais flexible comme du cuir, et qui par conséquent est très-peu propre à l'action que Cicéron et Pline lui attribuent, en appliquant mal à propos à la spatule, ce qu'Aristote a dit avec beaucoup de vérité du pélican; savoir, qu'il fond sur les oiseaux plongeurs et leur fait relâcher leur proie en les mordant fortement par la tête (3), sur quoi, par une méprise inverse, on a attribué au pélican le nom de *platelea*, qui appartient réellement à la spatule. Scaliger, au lieu de rectifier ces erreurs, en ajoute d'autres: après avoir confondu la spatule et le pélican, il dit, d'après Suidas, que le *pelicanos* est le même que le *dendrocolaptès* coupeur d'arbres, qui est le pic (4); et transportant ainsi la spatule du bord des eaux au fond des bois, il lui fait percer les arbres avec un bec uniquement propre à fendre l'eau ou fouiller la vase (5).

En voyant la confusion qu'a répandue sur la nature cette multitude de méprises scientifiques, cette fausse érudition, entassée

sans connaissance des objets, et ce chaos des choses et des noms encore obscurcis par les nomenclateurs; je n'ai pu m'empêcher de sentir que la nature, partout belle et simple, eût été plus facile à connaître en elle-même, qu'embarrassée de nos erreurs, ou surchargée de nos méthodes, et que malheureusement on a perdu, pour les établir et les discuter, le temps précieux qu'on eût employé à la contempler et à la peindre.

La spatule est toute blanche, elle est de la grosseur du héron, mais elle a les pieds moins hauts et le cou moins long, et garni de petites plumes courtes; celles du bas de la tête sont longues et étroites, elles forment un panache qui retombe en arrière; la gorge est couverte et les yeux sont entourés d'une peau nue; les pieds et le nu de la jambe sont couverts d'une peau noire, dure et écailleuse; une portion de membrane unit les doigts vers leur jonction, et par son prolongement les frange et les borde légèrement jusqu'à l'extrémité; des ondes noires transversales se marquent sur le fond de couleur jaunâtre du bec dont l'extrémité est d'un jaune quelquefois mêlé de rouge; un bord noir, tracé par une rainure, forme comme un ourlet relevé tout autour de ce bec singulier, et l'on voit en dedans une longue gouttière sous la mandibule supérieure; une petite pointe recourbée en dessous termine l'extrémité de cette espèce de palette qui a vingt-trois lignes dans sa plus grande largeur, et paraît antérieurement sillonnée de petites stries qui rendent sa surface un peu rude et moins lisse qu'elle ne l'est en dehors; près de la tête la mandibule supérieure est si large et si épaisse que le front semble y être entièrement engagé; les deux mandibules près de leur origine sont également garnies intérieurement vers les bords de petits tubercules ou mamelons sillonnés, lesquels ou servent à broyer les coquillages que le bec de la spatule est tout propre à recueillir, ou à retenir et arrêter une proie glissante; car il paraît que cet oiseau se nourrit également de poissons, de coquillages, d'insectes aquatiques et de vers.

La spatule habite les bords de la mer, et ne se trouve que rarement dans l'intérieur des terres (6), si ce n'est sur quelques

(1) *Platea*, *platelea schuster*, *spoon-bill*, etc.; voyez la nomenclature.

(2) Ordo avium, pag. 126; mais ce naturaliste se trompe comme les autres, en pensant que le *pelicanos* d'Aristote est la spatule.

(3) Aristot., Hist. animal., lib. 9, cap. 14. Legi etiam scriptum hic esse avem quamdam quæ platelea nominetur; eam sibi cibum querere advolantem ad eas aves quæ se in mari mergerent, quæ cum emersissent, piscemque cepissent, usque adeo premere earum capita mordicis, dum ille captum amitterent, quod ipsa invaderet. (Cicero, lib. 2, De nat. Deor.) Platea nominatur advolans ad eas quæ se in mari mergunt, et capita illarum morsu corripiens, donec capturam extorqueat. (Plin., lib. 10, cap. 56.)

(4) Voyez l'histoire du Pic.

(5) Voyez les Mémoires de l'Académie, à l'endroit cité ci-devant.

(6) La cuiller est extrêmement rare dans ce pays-ci: on en tua une près de Chartres, il y a quelques années. (Salerne, Ornith., pag. 317.)

lacs (1), et passagèrement aux bords des rivières; elle préfère les côtes marécageuses, on la voit sur celles du Poitou, de la Bretagne (2), de la Picardie et de la Hollande: quelques endroits sont même renommés par l'affluence des spatules qui s'y ressemblent avec d'autres espèces aquatiques; tels sont les marais de Sevenhuis, près de Leyde (3).

Ces oiseaux font leur nid à la sommité des grands arbres voisins des côtes de la mer, et le construisent de bûchettes; ils produisent trois ou quatre petits; ils font grand bruit sur ces arbres dans le temps des nichées, et y reviennent régulièrement tous les soirs se percher pour dormir (4).

De quatre spatules décrites par MM. de l'Académie des Sciences (5), et qui étaient toutes blanches, deux avaient un peu de noir au bout de l'aile, ce qui ne marque pas une différence de sexe, comme Aldrovande l'a cru, ce caractère s'étant trouvé également dans un mâle et dans une femelle; la langue de la spatule est très-petite, de forme triangulaire, et n'a pas trois lignes en toutes dimensions; l'œsophage se dilate en descendant, et c'est apparemment dans cet élargissement que s'arrêtent et se digèrent les petites moules et autres coquillages que la spatule avale, et qu'elle rejette quand la chaleur du ventricule en a fondu la chair (6); elle a un gésier doublé d'une membrane calleuse, comme les oiseaux granivores; mais au lieu des *cœcum*, qui se trouvent dans ces oiseaux à gésier, on ne lui remarque que deux petites éminences très-courtes à l'extrémité de l'*iléon*; les intestins ont sept pieds de longueur; la trachée-artère est semblable à celle de la grue, et fait dans le thorax une double inflexion; le cœur a un

péricarde, quoique Aldrovande dise n'en avoir point trouvé (7).

Ces oiseaux s'avancent en été jusque dans la Bothnie occidentale et dans la Laponie, où l'on en voit quelques-uns suivant Linnæus; en Prusse, où ils ne paraissent également qu'en petit nombre, et où, durant les pluies d'automne, ils passent en venant de Poïgne (8); Rzaczynski dit qu'on en voit, mais rarement, en Volhynie (9); il en passe aussi quelques-uns en Silésie, dans les mois de septembre et d'octobre (10); ils habitent, comme nous l'avons dit, les côtes occidentales de la France; on les retrouve sur celles d'Afrique, à Bissao, vers Sierra-Leona (11); en Égypte, selon Granger (12); au cap de Bonne-Espérance, où Kolbe dit qu'ils vivent de serpents autant que de poissons, et où on les appelle *slangen-veeter*, mange-serpents (13); M. Commerson a vu des spatules à Madagascar, où les insulaires leur donnent le nom de *fangali-am-bava*, c'est-à-dire *bêche-au-bec* (14). Les nègres dans quelques cantons appellent ces oiseaux *vang-van*; et dans d'autres *vourou-doudon*, oiseaux du diable, par des rapports superstitieux (15). L'espèce, quoique peu nombreuse, est donc très-répandue et semble même avoir fait le tour de l'ancien continent. M. Sonnerat l'a trouvée jusqu'aux îles Philippines (16), et quoiqu'il en distingue deux espèces, le manque de huppe, qui est la principale différence de l'une à l'autre, ne nous paraît pas former un caractère spécifique, et jusqu'à ce

(7) Voyez les Mémoires de l'Académie, à l'endroit cité.

(8) Klein, de Avibus erraticis, pag. 165 et 193.

(9) Auctuar., Hist. nat. Polon., pag. 408

(10) Aviar. Siles., pag. 314, Schwencfeld en cet endroit paraît confondre le pélican avec la spatule, puisqu'il y rapporte, d'après Isidore et saint Jérôme, la fable de la résurrection des petits du pélican, par le sang qu'il verse de sa poitrine, quand le serpent les lui a tués.

(11) Voyez la relation de Bruce, Hist. générale des Voyages, tom. 2, pag. 590.

(12) Voyage de Granger. Paris, pag. 237.

(13) Kolbe, Description du cap de Bonne-Espérance, tom. 3, pag. 173; sa notice n'est pas juste en tout, et il nomme mal à propos l'oiseau *pélican*: mais la figure est celle de la spatule.

(14) *Vourou-gondron*, suivant Flaccourt.

(15) Les Nègres lui donnent ce nom, parce que, lorsqu'ils l'entendent, ils s'imaginent que son cri annonce la mort à quelqu'un du village. (Note laissée par M. Commerson.)

(16) Voyage à la Nouvelle-Guinée, pag. 89.

(1) Comme sur ceux de Bientina et de Fucecchio en Toscane, suivant Gerini, *Storia degl' uccelli*, tom. 4, pag. 53. Il se trompe d'ailleurs en appelant cet oiseau *pélican*.

(2) La pale est un oiseau moult commun ez rivages de notre Océan, sur les marches de Bretagne; comme aussi le héron blanc. (Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 194.)

(3) Albin, tom. 2, pag. 42. In Hollandiâ non longè à Lugduno-Batavorum infinito earum nidos vidimus. (Jonston, pag. 152.)

(4) Belon.

(5) Mémoires de l'Académie, depuis 1666 jusqu'en 1669, tom. 3, partie 3, pag. 27 et 29.

(6) *Platea cum devoratis se implevit conchis. calore ventris coctas evomit, atque ex his esculenta legit, testas excremens.* (Plin., lib. 10, cap. 56.)

jour nous ne connaissons qu'une seule espèce de spatule qui se trouve être à peu près la même du nord au midi, dans tout l'ancien continent; elle se trouve aussi dans le nouveau, et quoiqu'on ait encore ici divisé l'espèce en deux, on doit les réunir en une et convenir que la ressemblance de ces spatules d'Amérique avec celle d'Europe, est si grande, qu'on doit attribuer leurs petites différences à l'impression du climat.

* La spatule d'Amérique (1) est seulement un peu moins grande dans toutes ses dimensions que celle de l'Europe; elle en diffère encore par la couleur rose ou d'incarnat qui relève le fond blanc de son plumage sur le cou, le dos et les flancs; les ailes sont plus fortement colorées, et la teinte de rouge va jusqu'au cramoisi sur les épaules et les couvertures de la queue, dont les plumes sont rouges; la côte de celles de l'aile est marquée d'un beau carmin; la tête comme la

gorge est nue; ces belles couleurs n'appartiennent qu'à la spatule adulte, car on en trouve de bien moins rouges sur tout le corps et encore presque toutes blanches, qui n'ont point la tête dégarnie, et dont les plumes de l'aile sont en partie brunes, restes de la livrée du premier âge. Barrère assure (2) qu'il se fait, dans le plumage des spatules d'Amérique, le même progrès en couleur avec l'âge, que dans plusieurs autres oiseaux, comme les courlis rouges et les phénicoptères ou flamants, qui, dans leurs premières années, sont presque tout gris ou tout blancs, et ne deviennent rouges qu'à la troisième année; il résulte de là que l'oiseau couleur de rose du Brésil, ou *Pajaja* de Marcgrave (3), décrit dans son premier âge avec les ailes d'un incarnat tendre; et la spatule cramoisie de la Nouvelle-Espagne, ou la *tlauhquechul* de Fernandez, décrite dans l'âge adulte, ne sont qu'un seul et même oiseau. Marcgrave dit qu'on en voit quantité sur la rivière de Saint-François ou de Sérégippe, et que sa chair est assez bonne. Fernandez lui donne les mêmes habitudes qu'à notre spatule, de vivre au bord de la mer, de petits poissons, qu'il faut lui donner vivants quand on veut la nourrir en domesticité (4), *ayant*, dit-il, *expérimenté qu'elle ne touche point aux poissons morts* (5).

Cette spatule couleur de rose se trouve dans le nouveau continent, comme la blanche dans l'ancien, sur une grande étendue, du nord au midi, depuis les côtes de la Nouvelle-Espagne et de la Floride (6), jusqu'à la Guiane et au Brésil: on la voit

* Voyez les planches enluminées, n° 165.

(1) *Ajaia Brasiliensis*, *colherado Lusitanis*, *Belgis lepelaer*. (Marcgrave, *Hist. nat. Bras.*, pag. 204.) *Ayala*. (Laët, *Nov. orb.*, pag. 575. — Jonston, *Avi.*, pag. 139 et 150.) *Platea brasiliensis*, *ajaja dicta*, etc. (Willoughby, *Ornithol.*, pag. 213. — Ray, *Synops. avi.*, pag. 102, n° 3. *Platea brasiliensis*. (Klein, *Avi.*, pag. 126, n° 2.) *Ardea rosea*, *spatula dicta*. (Barrère, *France équinox.*, pag. 124.) *Platea americana*, *albo roseo* que colore mixta. (*Idem*, *Ornithol.*, clas. 3, gen. 29, sp. 2.) *Platalea corpore sanguineo*, *ajaja*. (Linnaeus, *Syst. Nat.*, ed. 10, gen. 73, sp. 2.) *Platea rosea*, *capite anteriore et gutture nudis*, *candicanibus*, *collo supremo candido*; *tectricibus caudæ superioribus et inferioribus coccineis*; *rectricibus roseis*. . . . *Platea rosea*. (Brisson, *Ornithol.*, tom 5, pag. 356.)

Tlauhquechul. (Fernandez, *Hist. avi. Nov. Hisp.*, pag. 49, cap. 178. — Jonston, *Avi.*, pag. 126. — Charleton, *Exercit.*, pag. 119, n° 2. — *Idem*, *Onomast.*, pag. 116, n° 3.) *Avis vivivora* (Nieremberg, pag. 214.) *Ardea phenicea*, *spatula dicta*. (Barrère, *France équinox.*, pag. 125.) *Platea americana phenicea*. (*Idem*, *Ornithol.*, clas. 2, gen. 29, sp. 3.) *Platea sanguinea tota*. (Klein, *Avi.*, pag. 126, n° 3.) *Tlauhquechul*, seu *platea mexicana*, etc. (Willoughby, *Ornithol.*, pag. 213. — Ray, *Synops. avi.*, pag. 102, n° 2.) *Platea incarnata*. (Sloane, *Jamaïc.*, pag. 316, n° 7.) *Platea corpore sanguineo*, *tlauhquechul*, seu *platea mexicana*. (Linnaeus, *Syst. Nat.*, ed. 10, gen. 73, sp. 2, var. *β.*) *Platea coccinea*; *capite anteriore et gutture nudis*, *candicanibus*; *torque nigro*; *collo supremo candido*; *rectricibus coccineis*. . . . *Platea coccinea*. (Brisson, *Ornithol.*, tom. 4, pag. 359.)

(2) France équinoxiale, pag. 125.

(3) Voyez la nomenclature précédente.

(4) La spatule d'Europe ne refuse pas de vivre en captivité; on peut, dit Belon, la nourrir d'intestins de volailles. Klein en a long-temps conservé une dans un jardin, quoiqu'elle eût eu l'aile cassée d'un coup de feu.

(5) C'est apparemment de cette particularité que Nieremberg a pris occasion de l'appeler *avis vivivora*.

(6) Voyez Le Page du Pratz, *Histoire de la Louisiane*, tom. 2, pag. 116. On nous a envoyé de la Balize (à la Nouvelle-Orléans) un gros oiseau qu'on appelle *spatule*, à cause de son bec qui a cette forme; il a le plumage blanc qui devient d'un rouge clair: il se rend familier, et reste dans les basses-cours. (Extrait d'une lettre de M. de Fontette, du 20 octobre 1750.)

aussi à la Jamaïque (1), et vraisemblablement dans les autres îles voisines ; mais l'espèce, peu nombreuse, n'est nulle part rassemblée : à Cayenne, par exemple, il y a peut-être dix fois plus de courlis que de spatules, leurs plus grandes troupes sont de neuf ou dix au plus, communément de deux ou trois ; et souvent ces oiseaux sont accompagnés des phénicoptères ou flammanets. On voit le matin et le soir les spatules au bord de la mer, ou sur des troncs flottants près de la rive ; mais vers le milieu du jour, dans le temps de la plus grande chaleur, elles entrent dans les criques et se perchent très-haut sur les arbres aquatiques ; néanmoins elles sont peu sauvages, elles passent en mer très-près des canots, et se laissent approcher assez à terre pour qu'on les tire, soit posées, soit au vol ; leur beau plumage est souvent sali par la vase où elles entrent fort avant pour pêcher. M. de La Borde, qui a fait ces observations sur leurs mœurs, nous confirme celle de Barrère au sujet de la couleur, et nous assure que ces spatules de la Guiane, ne prennent qu'avec l'âge et vers la troisième année, cette belle couleur rouge, et que les jeunes sont presque entièrement blanches (2).

M. Baillon, auquel nous devons un grand nombre de bonnes observations, admet deux espèces de spatules, et me mande que toutes deux passent ordinairement sur les côtes de Picardie dans les mois de novembre et d'avril, et que ni l'une ni l'autre n'y séjournent ; elles s'arrêtent un jour ou deux près de la mer et dans les marais qui en sont voisins ; elles ne sont pas en nombre, et paraissent être très-sauvages.

(1) The american scarlet pelean, or spoon-bill, blauhquechul Fernand. ajaia Brasil., etc. (Sloane, *Jamaïc*, vol. 2, pag. 217.)

(2) Mémoires de M. de La Borde, médecin du roi à Cayenne.

La première est la spatule commune, qui est d'un blanc fort éclatant, et n'a point de huppe. La seconde espèce est huppée et plus petite que l'autre, et M. Baillon croit que ces différences, avec quelques autres variétés dans les couleurs du bec et du plumage, sont suffisantes pour en faire deux espèces distinctes et séparées.

Il est aussi persuadé que toutes les spatules naissent grises comme les hérons-aigrettes, auxquels elles ressemblent par la forme du corps, le vol et les autres habitudes ; il parle de celles de Saint-Domingue comme formant une troisième espèce ; mais il nous paraît, par les raisons que nous avons exposées ci-devant, que ce ne sont que des variétés qu'on peut réduire à une seule et même espèce, parce que l'instinct et toutes les habitudes naturelles qui en résultent, sont les mêmes dans ces trois oiseaux.

M. Baillon a observé sur cinq de ces spatules qu'il s'est donné la peine d'ouvrir, que toutes avaient le sac rempli de chevrettes, de petits poissons et d'insectes d'eau, et comme leur langue est presque nulle, et que leur bec n'est ni tranchant ni garni de dentelures, il paraît qu'ils ne peuvent guère saisir ni avaler des anguilles ou d'autres poissons qui se défendent, et qu'ils ne vivent que de très-petits animaux, ce qui les oblige à chercher continuellement leur nourriture.

Il y a apparence que ces oiseaux font dans de certaines circonstances, le même claquement que les cigognes, avec leur bec, car M. Baillon en ayant blessé un, observa qu'il faisait ce bruit de claquement, et qu'il l'exécutait en faisant mouvoir très-vite et successivement les deux pièces de son bec, quoique ce bec soit si faible qu'il ne peut serrer le doigt que mollement.

LE BÉCASSE * (1).

SCOLOPAX RUSTICOLA, Linn., Gmel., Vieill., Cuv. (2).

LA bécasse est peut-être, de tous les oiseaux de passage, celui dont les chasseurs font le plus de cas, tant à cause de l'excellence de sa chair que de la facilité qu'ils trouvent à se saisir de ce bon oiseau stupide, qui arrive dans nos bois vers le

milieu d'octobre en même temps que les grives (3). La bécasse vient donc, dans cette saison de chasse abondante, augmenter encore la quantité du bon gibier (4); elle descend alors des hautes montagnes où elle habite pendant l'été, et d'où les premiers

* Voyez les planches enluminées, n° 885.

(1) En grec, *σκολοπαξ*, que Gaza traduit *gallinago*; en grec moderne *ξυλοραυς* ou *ξυλοραυα* « La bécasse » qui avait anciennement nom *scolopax*, se ressent encore quelque peu de son antique appellation grecque, car encore pour le jour d'hui la nomment *xilornitha*, c'est-à-dire poule de bois, qui est conforme à sa diction latine *gallinago*. » (Belon, Obs., pag. 12) ; en latin, *perdix rustica, rusticula*. (Belon se trompe, suivant la remarque d'Aldrovande, en prenant la *perdix rustica* des anciens pour le râle. La bécasse n'est point non plus la *gallina rustica* de Columelle, puisqu'il dit celle-ci semblable à la poule domestique, *gallina villatica*); en italien, *becassa, becaccia, gallinella, gallina arciera* ou *rusticella et salvatica*; en Lombardie, *gallinacia*; en Toscane, *acceggia*; à Rome, *pizzarda*, suivant Olina, *dal pizzo, che tanto vale quanto dir becco*; en catalan, *beccada*; en allemand, *schnepffe, schnepffhun, gross-schnepffe, pusch-schnepffe, wald-schnepffe, holtz-schnepffe, berg-schnepffe*; en flamand, *sneppe*; en polonais, *slomka et pardwa*, en turc, *tcheluk*; en suédois, *merkulla*; en anglais, *wood-cock*, (de *wood-cock*, on avait fait dans l'ancien français *wit-coc*, et ensuite *vit-de-cog*. Belon corrige déjà cette dénomination ridicule; elle se conserve encore en Normandie); en Guienne, *bécade*; en Poitou, *acée, de acus*, suivant Burel; dans Cotgrave, *assée, bec-dasse*, ou *solart*; le mot *bécasse* s'écrivait anciennement *béquasse*.

Bécasse. (Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 272, avec une figure peu exacte, pl. 273.) Bécasse, bécasse grande, béquasse, vilcoq. (*Idem*, Portraits d'Oiseaux, pag. 56, b, même figure.) *Gallina rustica*. (Gesner, Avi., pag. 477.) *Rusticula vel perdix rustica major*. (*Idem*, *ibidem*, pag. 501, avec une figure peu exacte, pag. 502. — *Idem*, *Icon. avi.*, pag. 110, avec la même figure.) *Scolopax sive perdix rustica*. (Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 471, avec une mauvaise figure, pag. 473.) *Scolopax*. (Jonston, Avi., pag. 110, avec la figure empruntée d'Aldrovande, tab. 31; et une autre aussi peu

exacte, tab. 53, sous le nom de *rusticola*. — Willoughby, Ornithol., pag. 213, avec une figure, tab. 53. — Sibbald., Scot. illustr., part. 2, lib. 3, pag. 18.) *Scolopax, gallinago maxima*. (Ray, Synops. avi., pag. 104, n° 1, a.) *Scolopax simpliciter Aristotelis, Aldrovandi*. (Klein, Avi., pag. 99, n° 1.) *Scolopax, rusticula major*. (Charleton, Exercit., pag. 112, n° 7. — *Idem*, *Onomast.*, pag. 108, n° 7 *Rusticula*. (Mochring, Avi., gen. 97.) *Scolopax subtis fulva, supernè cinerea*. (Barrère, Ornithol., clas. 3, gen. 12, sp. 1.) *Scolopax rostro recto laevi, pedibus cinereis, femoribus tectis, fasciâ frontis nigrâ*. . . . *Rusticola*. (Linnæus, Syst. Nat., edit. 10, gen. 77, sp. 7.) *Numenius rostri apice laevi, capite lineâ utrinquè nigrâ, reetricibus nigris, apice albis*. (*Idem*, Fauna suecica, n° 141.) *Perdix rustica major, scolopax, etc.* (Rzaczynski, Hist. nat. Polon., pag. 292. — *Idem*, *Auctuar.*, pag. 409.) *Perdix rustica major*. (Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 329.) *Wood-cock*. (Borl., Nat. hist. of Cornwallis, pag. 245.) *Die wald schnepfe*. (Frisch, vol. 2, divis. 12, sect. 4, pl. 3 et 4, le mâle et la femelle; et 7 une bécasse blanche.) Bécasse. (Albin, tom. 1, pag. 62, avec une figure peu exacte, pl. 79.) *Scolopax supernè castaneo, nigro et griseo variegata, infernè griseo rufescens, nigricante transversim striata; tæniâ utrinquè, rostrum inter et oculum nigrâ; gutture candicante; collo superiore tæniis quatuor transversis nigris insignito; uropygio castaneo, nigricante transversim striato; reetricibus nigris, apice griseis, maculis triangularibus castaneis in margine exteriore notatis*. . . . *Scolopax*. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 292.)

(2) Type du sous-genre Bécasse, dans le grand genre Bécasse proprement dit, selon M. Cuvier.

DESM. 1829.

(3) *Sapè numero adventantibus turdis autumnò, et capitur scolopax*. (Aloysius Mundella. Apud Gesner, pag. 485.)

(4) Le temps de sa chasse est bien désigné dans le poète Nemesianus.

Cùm nemus omne suo viridî spoliatur honore

..... Præda est facilis et amena scolopax.

frimas déterminent son départ et nous l'amènent, car ses voyages ne se font qu'en hauteur dans la région de l'air, et non en longueur, comme se font les migrations des oiseaux qui voyagent de contrées en contrées (1); c'est des sommets des Pyrénées et des Alpes, où elle passe l'été, qu'elle descend aux premières neiges qui tombent sur ces hauteurs dès le commencement d'octobre, pour venir dans les bois des collines inférieures et jusque dans nos plaines.

Les bécasses arrivent la nuit et quelquefois le jour, par un temps sombre (2), toujours une à une ou deux ensemble et jamais en troupes; elles s'abattent dans les grandes haies, dans les taillis, dans les futaies, et préfèrent les bois où il y a beaucoup de terreau et de feuilles tombées; elles s'y tiennent retirées et tapies tout le jour, et tellement cachées, qu'il faut des chiens pour les faire lever, et souvent elles partent sous les pieds du chasseur; elles quittent ces endroits fourrés et le fort du bois à l'entrée de la nuit, pour se répandre dans les clairières, en suivant les sentiers; elles cherchent les terres molles, les paquis humides à la rive du bois, et les petites mares, où elles vont pour se laver le bec et les pieds qu'elles se sont remplis de terre, en cherchant leur nourriture. Toutes ont les mêmes allures, et l'on peut dire en général que les bécasses sont des oiseaux sans caractère, et dont les habitudes individuelles dépendent toutes de celles de l'espèce entière.

La bécasse bat des ailes avec bruit en partant; elle file assez droit dans une futaie;

(1) La bécasse est oiseau se tenant l'esté ez haultes montaignes des Alpes, Pyrénées, Savoye et Auvergne, où les avons souvent veues en temps d'esté; mais elles se partent l'hiver pour venir chercher pâture çà bas par les plaines et bois taillis, et d'autant qu'il y a de telles haultes montaignes en Grèce, ce n'est étrange qu'Aristote n'ait dit qu'elles sont passagères: et de fait, la bécasse ne ressemble les autres qui s'en vont du tout hors de la région, en tant qu'elles changent seulement leur demeure; l'esté en la montaigne, et l'hiver ez plaines, là où tandis que les haultes montaignes sont congelées, hantant les sources chaudes et autres lieux humides pour pâturer, tirent les achées, qu'on dit autrement les verms, hors de terre avec leur long bec; et pour ce faire, volent soir et matin, faisant leur demeure le jour aux lieux couverts, et la nuit découverts. (Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 273.)

(2) Cælo nebuloso advolare et avolare dicuntur. (Willoughby.)

mais dans les taillis elle est obligée de faire souvent le crochet; elle plonge en volant derrière les buissons, pour se dérober à l'œil du chasseur (3); son vol, quoique rapide, n'est ni élevé ni long-temps soutenu; elle s'abat avec tant de promptitude, qu'elle semble tomber comme une masse abandonnée à toute sa pesanteur; peu d'instant après sa chute elle court avec vitesse; mais bientôt elle s'arrête, élève sa tête, regarde de tous côtés pour se rassurer avant d'enfoncer son bec dans la terre. Plin compare avec raison la bécasse à la perdrix, pour la célérité de sa course (4), car elle se dérobe de même, et lorsqu'on croit la trouver où elle s'est abattue, elle a déjà piété et fui à une grande distance.

Il paraît que cet oiseau, avec de grands yeux, ne voit bien qu'au crépuscule, et qu'il est offensé d'une lumière plus forte; c'est ce que semblent prouver ses allures et ses mouvements qui ne sont jamais si vifs qu'à la nuit tombante et à l'aube du jour; et ce désir de changer de lieu avant le lever ou après le coucher du soleil, est si pressant et si profond, qu'on a vu des bécasses renfermées dans une chambre prendre régulièrement un essor de vol tous les matins et tous les soirs; tandis que pendant le jour ou la nuit, elles ne faisaient que piétter sans s'élaner ni s'élever; et apparemment les bécasses, dans les bois, restent tranquilles quand la nuit est obscure; mais lorsqu'il y a clair de lune, elles se promènent en cherchant leur nourriture; aussi les chasseurs nomment la pleine lune de novembre, la *lune des bécasses*, parce que c'est alors qu'on en prend en grand nombre; les pièges se tendent ou la nuit ou le soir, elles se prennent à la pantenne, au rejet, au lacet; on les tue au fusil sur les mares, sur les ruisseaux et les gués à la chute. La pantenne ou *pentière* est un filet tendu entre deux grands arbres, dans les clairières et à la rive des bois où l'on a remarqué qu'elles arrivent ou passent dans le vol du soir; la chasse sur les mares se fait aussi le soir: le chasseur cabané sous une feuillée épaisse, à portée du ruisseau ou de la mare fréquentée par les bécasses, et qu'il approprie encore pour les attirer, les attend à la chute; et peu de temps après le coucher du soleil, surtout par les vents doux de sud et de

(3) *Idem.*

(4) *Rusticula et perdices currunt.* (Plin.)

sud-ouest, elles ne manquent pas d'arriver une à une ou deux ensemble, et s'abattent sur l'eau où le chasseur les tire presque à coup sûr : cependant cette chasse est moins fructueuse et plus incertaine que celle qui se fait aux pièges dormants, tendus dans les sentiers, et qu'on appelle rejets (1); c'est une baguette de coudrier ou d'autre bois flexible et élastique, plantée en terre et courbée en ressort, assujettie près du terrain à un trébuchet que couronne un nœud coulant de crin ou de ficelle; on embarrasse de branchages les restes du sentier où l'on a placé le rejet, ou bien si l'on tend sur les paquis, on y pique des genêts ou des genièvres en filets, pliés de manière qu'il ne reste que le petit passage qu'occupe le piège, afin de déterminer la bécasse qui suit les sentiers, et n'aime pas s'élever ou sauter, à passer le pas du trébuchet, qui part dès qu'il est heurté, et l'oïseau, saisi par le nœud coulant, est emporté en l'air par la branche qui se redresse; la bécasse ainsi suspendue, se débat beaucoup, et le chasseur doit faire plus d'une tournée dans sa tendue le soir, et plus d'une encore sur la fin de la nuit; sans quoi le renard, chasseur plus diligent, et averti de loin par les battements d'ailes de ces oiseaux, arrive et les emporte les uns après les autres, et, sans se donner le temps de les manger, il les cache en différents endroits pour les retrouver au besoin. Au reste, on reconnaît les lieux que hante la bécasse à ses fientes, qui sont de larges fécales blanches et sans odeur; pour l'attirer sur les paquis où il n'y a point de sentiers, on y trace des sillons; elle les suit, cherchant les vers dans la terre remuée, et donne en même temps dans les collets ou lacets de crin disposés le long du sillon.

Mais n'est-ce pas trop de pièges pour un oiseau qui n'en sait éviter aucun? La bécasse est d'un instinct obtus et d'un naturel stupide (2); elle est moult sottie bête, dit Belon; elle l'est vraiment beaucoup si elle se laisse

prendre de la manière qu'il nomme *folâtrerie* : un homme couvert d'une cape couleur de feuilles sèches, marchant courbé sur deux courtes béquilles, s'approche doucement, s'arrêtant lorsque la bécasse le fixe, continuant d'aller lorsqu'elle recommence à errer jusqu'à ce qu'il la voie arrêtée la tête basse, alors frappant doucement de ses deux bâtons l'un contre l'autre; la bécasse s'y amusera et affolera tellement, dit notre vieux naturaliste, que le chasseur l'approchera d'assez près pour lui passer un lacet au cou (3).

Est-ce en la voyant se laisser approcher ainsi que les anciens ont dit qu'elle avait pour l'homme un merveilleux penchant (4)? En ce cas elle le placerait bien mal, et dans son plus grand ennemi; il est vrai qu'elle vient en longeant les bois, jusque dans les haies des fermes et des maisons champêtres. Aristote le remarque (5); mais Albert se trompe en disant qu'elle cherche les lieux cultivés et les jardins pour y recueillir des semences (6), puisque la bécasse ni même aucun oiseau de son genre ne touchent aux fruits et aux graines; la forme de leur bec étroit, très-long et tendre à la pointe, leur interdirait seule cette sorte d'aliment, et en effet, la bécasse ne se nourrit que de vers (7); elle fouille dans la terre molle des petits marais et des environs des sources, sur les paquis fangeux, et dans les prés humides qui bordent les bois; elle ne gratte point la terre avec les pieds; elle détourne

(3) Nat. des Oiseaux, pag. 273.

(4) Et hominem mirè diligit. (Aristot., Hist. animal., lib. 9, cap. 26.

(5) Gallinago per sepes hortorum capitur (*Idem, ibidem.*) Si vede ancora presso luoghi abitati, massime lungo le siepi. (Olina.)

(6) In lib. 9. Aristot.

(7) Solis vermibus alitur; nunquam grana attingit. (Schwenckfeld.) Dès qu'elles entrent dans le bois, elles courent sur les tas de feuilles sèches, elles les retournent ou les écartent pour prendre les vers qui sont dessous : les bécasses ont cette habitude commune avec les vanneaux et les pluviers, qui les prennent par le même moyen sous l'herbe ou le blé vert; mais j'ai observé que ces derniers oiseaux, dont j'ai élevé plusieurs dans mon jardin, frappaient la terre avec le pied autour des trous où il y avait des vers, apparemment pour les faire sortir de leur retraite au moyen de la commotion, et les prenaient souvent même avant qu'ils ne fussent entièrement sortis de terre. (Note communiquée par M. Baillon, de Montreuil-sur-Mer.)

(1) En Bourgogne, *regipeaux*; en Champagne et en Lorraine, *regimpeaux*.

(2) Apud nos, dit Willoughby, ob stoliditatem infamis est hæc avis, adeo ut scolopax pro stolido proverbialiter accipiat. C'est apparemment encore d'après ce caractère de stupidité que le docteur Shaw nous dit qu'on la nomme en Barbarie *hammar el hadjel*, l'âne des perdrix. (Shaw, Travels, pag. 253.)

seulement les feuilles avec son bec, les jetant brusquement à droite et à gauche. Il paraît qu'elle cherche et discerne sa nourriture par l'odorat (1) plutôt que par les yeux qu'elle a mauvais (2); mais la nature semble lui avoir donné, dans l'extrémité du bec, un organe de plus et un sens particulier, approprié à son genre de vie; la pointe en est charnue plutôt que cornée, et paraît susceptible d'une espèce de tact propre à démêler l'aliment convenable dans la terre fangeuse; et ce privilège d'organisation a de même été donné aux bécassines, et apparemment aussi aux chevaliers, aux barges et autres oiseaux qui fouillent la terre humide pour trouver leur pâture (3).

Du reste le bec de la bécasse est rude et comme barbelé aux côtés vers son extrémité, et creusé sur sa longueur de rainures profondes; la mandibule supérieure forme seule la pointe arrondie du bec, en débordant la mandibule inférieure, qui est comme tronquée et vient s'adapter en dessous par un joint oblique: c'est de la longueur de son bec, que cet oiseau a pris son nom dans la plupart des langues, à remonter jusqu'à la

grecque (4); sa tête, aussi remarquable que son bec, est plus carrée que ronde, et les os du crâne font un angle presque droit sur les orbites des yeux; son plumage qu'Aristote compare à celui du francolin (5), est trop connu pour le décrire; et les beaux effets de clair-obscur, que des teintes hachées, fondues, lavées de gris, de bistre et de terre d'ombre, y produisent, quoique dans le genre sombre, seraient difficiles et trop longues à décrire dans le détail.

Nous avons trouvé à la bécasse, une vésicule du fiel, quoique Belon se soit persuadé qu'elle n'en avait point (6); cette vésicule verse sa liqueur par deux conduits dans le duodénum; outre les deux cœcums ordinaires, nous en avons trouvé un troisième placé à environ sept pouces des premiers, et qui avait avec l'intestin une communication tout aussi manifeste; mais comme nous ne l'avons observé que sur un seul individu, ce troisième cœcum est peut-être une variété individuelle ou un simple accident; le gésier est musculueux, doublé d'une membrane ridée sans adhérence; on y trouve souvent de petits graviers que l'oiseau avale sans doute en mangeant les vers de terre; le tube intestinal a deux pieds neuf pouces de longueur.

Gesner donne la grosseur de la bécasse avec plus de justesse, en l'égalant à la perdrix, que ne fait Aristote, qui la compare à la poule (7), et cette comparaison semble nous indiquer que la race commune des poules, chez les Grecs, était bien plus petite que la nôtre; le corps de la bécasse est en tout temps fort charnu, et très-gras sur la fin de l'automne (8); c'est alors, et pendant la plus grande partie de l'hiver, qu'elle fait un mets recherché (9), quoique

(1) Voici comment M. Bowles a vu que l'on nourrissait des bécasses à Saint-Ildephonse, où l'enfant don Louis avait une volière remplie de toutes sortes d'oiseaux.

« Il y avait, dit-il, une fontaine qui coulait continuellement pour entretenir le terrain humide... et au milieu un pin et des arbrisseaux pour la même fin. On apportait des gazons frais les plus garnis de vers que l'on pouvait trouver; ces vers avaient beau se cacher, lorsque la bécasse avait faim, elle les sentait à l'odorat, plantait son bec dans la terre, jamais plus haut que les narines, en tirait les vers, et levant le bec en l'air, elle l'étendait sur elle de toute sa longueur, et avalait doucement de cette façon sans aucun mouvement de déglutition. Toute cette opération se faisait en un instant, et le mouvement de la bécasse était si égal et si imperceptible, qu'elle paraissait ne rien faire. Je n'ai pas vu qu'elle ait manqué une seule fois son coup; c'est pour cela, et parce qu'elle ne plantait jamais son bec dans la terre que jusqu'à l'orifice des narines, que je conclus que c'est l'odorat qui la guide pour chercher sa nourriture. » (Histoire naturelle d'Espagne, par G. Bowles, in-8°, pag. 454 et suivantes.)

(2) Non illa oculis, quibus est obtusior, etsi Sint nimium grandes, sed acutis naribus instat, Impresso in terram rostri mucrone. . . .
Nemesianus.

(3) Cette belle remarque nous est communiquée par M. Hébert.

(4) Σκολοπέξ à Σολοπη, pal ou pieux. Scolopax, quod rostra palo, scolopos, similia; quod sensu et ab Hebrais kore; à nostris lang-nasen; lang-schnabel dicitur. (Klein, Avi., pag. 99.) Voyez la nomenclature.

(5) *Colore attagenæ.*

(6) Non plus, dit-il, que le pluvier, le pigeon et la tette-chèvre. (Nat. des Oiseaux, pag. 273.)

(7) Magnitudine quanta gallina est. (Arist., lib. 9, cap. 26.)

(8) Olina et Longolius disent qu'on l'engraisse avec une pâte faite de farine de blé sarazin (*farina d'orzo*) et de figues sèches; ce qui nous paraît difficile pour un oiseau si sauvage, et inutile pour un gibier aussi gras dans sa saison.

(9) Il paraît, au récit d'Olina, que la chasse en

sa chair soit noire et ne soit pas fort tendre ; mais comme chair ferme elle a la propriété de se conserver long-temps ; on la cuit sans ôter les entrailles, qui, broyées avec ce qu'elles contiennent, font le meilleur assaisonnement de ce gibier. On observe que les chiens n'en mangent point ; il faut que ce fumet ne leur convienne pas et même qu'il leur répugne beaucoup, car il n'y a guère que les barbets qu'on puisse accoutumer à rapporter la bécasse ; la chair des jeunes a moins de fumet, mais elle est plus tendre et plus blanche que celle des bécasses adultes ; toutes s'amaigrissent à mesure que le printemps s'avance, et celles qui restent en été sont, dans cette saison, dures, sèches et d'un fumet trop fort.

C'est à la fin de l'hiver, c'est-à-dire au mois de mars que presque toutes les bécasses quittent nos plaines pour retourner sur leurs montagnes (1), rappelées par l'amour à la solitude, si douce avec ce sentiment. On voit ces oiseaux au printemps partir apparés (2) ; ils volent alors rapidement et sans s'arrêter pendant la nuit ; mais le matin ils se cachent dans les bois pour y passer la journée, et en partent le soir pour continuer leur route (3) ; tout l'été ils se tiennent dans les lieux les plus solitaires et les plus élevés des montagnes où ils nichent ; comme dans celles de Savoie, de Suisse, du Dauphiné, du Jura, du Bugey et des Vosges : il en reste quelques-uns dans les cantons élevés de l'Angleterre et de la France, comme en Bourgogne, en Champagne, etc. Il n'est pas même sans exemples que quelques couples de bécasses se soient arrêtés dans nos provinces de plaine, et y aient niché, retardées apparemment par quelques accidents, et surprises dans la saison de l'amour, loin des lieux où les portent leurs habitudes naturelles (4). Edwards a pensé

qu'elles allaient toutes, comme tant d'autres oiseaux, dans les contrées les plus reculées du Nord (5) ; apparemment il n'était pas informé de leur retraite aux montagnes, et de l'ordre de leurs routes, qui, tracées sur un plan différent de celui des autres oiseaux, ne se portent et s'étendent que de la montagne à la plaine, et de la plaine à la montagne.

La bécasse fait son nid par terre, comme tous les oiseaux qui ne se perchent pas (6) ; ce nid est composé de feuilles ou d'herbes sèches, entre-mêlées de petits brins de bois ; le tout rassemblé sans art, et amoncelé contre un tronc d'arbre, ou sous une grosse racine ; on y trouve quatre ou cinq œufs oblongs, un peu plus gros que ceux du pigeon commun ; ils sont d'un gris roussâtre, marbré d'ondes plus foncées et noirâtres. On nous a apporté un de ces nids avec les œufs, dès le 15 d'avril. Lorsque les petits sont éclos, ils quittent le nid et courent quoique encore couverts de poil follet ; ils commencent même à voler avant d'avoir d'autres plumes que celles des ailes ; ils fuient ainsi voletant et courant quand ils sont découverts ; on a vu la mère et le père, prendre sous leur gorge un des petits, le plus faible sans doute, et l'emporter ainsi à plus de mille pas ; le mâle ne quitte pas la femelle, tant que les petits ont besoin de leurs secours : il ne fait entendre sa voix que dans le temps de leur éducation et de ses amours ; car il est muet, ainsi que la femelle, pendant le reste de l'année (7) ; quand elle couve, le mâle est presque toujours couché près d'elle, et ils semblent encore jouir en reposant mutuellement leur bec sur le dos l'un de l'autre : ces oiseaux d'un naturel solitaire et sauvage, sont donc aimants et tendres ; ils deviennent même

continue tout l'hiver en Italie ; les grands froids au fort de l'hiver, dans nos provinces, obligent les bécasses de s'éloigner un peu ; cependant il en reste encore quelques-unes dans nos bois, près des fontaines chaudes.

(1) Elle ne fait pas son nid qu'elle ne soit retournée à la montagne. (Belon.)

(2) Vere primo Angliam deserunt, prius tamen matrimonio copulatur, et binè mas et femina, unà volant. (Willoughby.)

(3) Observation faite par M. Baillon, de Montreuil-sur-mer.

(4) Voyez une lettre datée d'Abbeville, du 15 mai 1773, dans les affiches de province, du 23 juin sui-

vant, sur une nichée de bécasse avec des petits déjà grands, trouvée le 14 mai dans les bois de la terre de Pont-de-Remy.

(5) Edwards, addition à la seconde partie, traduit. franç., pag. 12.

(6) Nidulantur humi... perdecies... atque alia parum volantis generis ; ex his item alauda, et gallinago, et coturnix, nunquam in arbore consistunt sed humi. (Aristot., lib 9, cap. 8.)

(7) Ces petits cris ont des tons différents, passant du grave à l'aigu, *go, go, go, go, pidi, pidi, pidi, cri, cri, cri* ; ces derniers semblent être de colère entre plusieurs mâles rassemblés : ils ont aussi une espèce de croisement *couan, couan*, et un certain grondement *frou, frou, frou*, lorsqu'ils se poursuivent.

jaloux, car l'on voit les mâles se battre jusqu'à se jeter par terre et se piquer à coups de bec, en se disputant la femelle; ils ne deviennent donc stupides et craintifs, qu'après avoir perdu le sentiment de l'amour, presque toujours accompagné de celui du courage.

L'espèce de la bécasse est universellement répandue; Aldrovande et Gesner en ont fait la remarque (1). On la trouve dans les contrées du Midi comme dans celles du Nord, dans l'Ancien et dans le Nouveau-Monde; on la connaît dans toute l'Europe, en Italie, en Allemagne, en France, en Pologne, en Russie (2), en Silésie (3), en Suède (4), en Norwège (5), et jusqu'en Groenland, où elle a le nom de *suarsuck*, et où, par un composé suivant le génie de la langue, les Groenlandais en ont un pour signifier le *chasseur aux bécasses* (6); en Islande, la bécasse fait partie du gibier qui abonde sur cette île quoique semée de glaces (7); on la retrouve aux extrémités septentrionales et orientales de l'Asie, où elle est commune, puisqu'elle est nommée dans les langues kamtchadale, korïaque et kourile (8). M. Gmelin en a vu quantité à Mangasea, en Sibérie sur le Jénisca, et quoique les bécasses y soient en grand nombre, elles ne font qu'une très-petite partie de cette multitude d'oiseaux d'eau et de rivage de toutes espèces, qui, dans cette saison, se rassemblent sur les bords et les eaux de ce fleuve (9).

La bécasse se trouve de même en Perse (10),

en Égypte aux environs du Caïre (11), et ce sont apparemment celles qui vont dans ces régions, qui passent à Malte en novembre, par les vents de nord et de nord-est, et ne s'y arrêtent qu'autant qu'elles y sont retenues par le vent (12). En Barbarie, elles paraissent comme dans nos contrées, en octobre et jusqu'en mars (13); et il est assez singulier que cette espèce remplisse en même temps le Nord et le Midi, ou du moins puisse s'habituer dans la zone torride, en paraissant naturelle aux zones froides; car M. Adanson a trouvé la bécasse dans les îles du Sénégal (14); d'autres voyageurs l'ont vue en Guinée (15) et sur la côte d'Or (16); Kœmpfer en a remarqué en mer, entre la Chine et le Japon (17), et il paraît que Knox les a aperçues à Ceylan (18). Et puisque la bécasse occupe tous les climats, et se trouve dans le nord de l'ancien continent, il n'est pas étonnant qu'elle se retrouve au Nouveau-Monde; elle est commune aux Illinois et dans toute la partie méridionale du Canada (19), ainsi qu'à la Louisiane, où elle est un peu plus grosse qu'en Europe, ce que l'on attribue à l'abondance de nourriture (20); elle est plus rare dans les provinces plus septentrionales de l'Amérique; mais la bécasse de la Guiane, connue à Cayenne sous le nom de *bécasse des savanes*, nous paraît assez différer de la nôtre, pour former une espèce séparée; nous la donnerons après avoir décrit les variétés peu nombreuses de cette espèce en Europe.

VARIÉTÉ DE LA BÉCASSE.

I. LA BÉCASSE BLANCHE (21). Cette variété est rare, du moins dans nos contrées (22);

quelquefois son plumage est tout blanc; plus souvent encore mêlé de quelques ondes de gris ou de marron; le bec est d'un blanc

(1) Nullâ non in regione reperitur hæc avis. (Aldrovande, tom. 3, pag. 474.) Reperitur hæc avis in omnibus ferè regionibus. (Gesner, pag. 485.)

(2) Rzaeczyusky, Hist. nat. Polon., pag. 292.

(3) Montibus nostris familiaris. (Schwenckfeld, pag. 329.)

(4) *Fauna succica*, n° 141.

(5) Brunich, Ornithol. boreal., pag. 48.

(6) *Saursuksiorpok*. (Dict. groenlandais d'Égède.)

(7) Voyez Anderson, Histoire générale des Voyages, tom. 18, pag. 20.

(8) En Kamtchadale, *saakouloutch*; chez les Korïaques, *scheieia*; et aux îles Kouriles *petlovai*. (Voyez les vocabulaires de ces langues dans l'Histoire générale des Voyages, tom. 19, pag. 359.)

(9) Gmelin, Voyage en Sibérie.

(10) Voyage de Chardin, Amsterdam, 1711, tom. 2, pag. 30.

(11) Voyage d'Égypte, par Granger, pag. 237.

(12) Observation communiquée par M. le chevalier Desmazey.

(13) Shaw, Travels, etc., pag. 253.

(14) Voyage au Sénégal, pag. 169.

(15) Bosman, Voyage en Guinée; Utrecht, 1705.

(16) Hist. génér. des Voyages, tom. 4, pag. 245.

(17) Kempfer, Hist. du Japon, tom. 1, pag. 44.

(18) Hist. génér. des Voyages, tom. 8, pag. 547.

(19) Histoire de la Nouvelle-France, par P. Charlevoix, tom. 3, pag. 155.

(20) Le Page du Pratz, Hist. de la Louisiane, tom. 2, pag. 126.

(21) *Scolox alba*; (Klein, Avi., pag. 100, n° 6.) *White wood-scock*. (Albin, tom. 3, pag. 36.) *peolox candida*. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 297.)

(22) On en tua une près de Grenoble, au mois de

jaunâtre; les pieds sont d'un jaune pâle avec les ongles blancs; ce qui semblerait indiquer que cette blancheur tient à une dégénération différente du changement de noir en blanc, qu'éprouvent les animaux dans le Nord, et cette dégénération dans l'espèce de la bécasse est assez semblable à celle du nègre blanc dans l'espèce humaine (1).

II. LA BÉCASSE ROUSSE. Dans cette variété tout le plumage est roux sur roux, par odes plus foncées sur un fond plus clair; elle paraît encore plus rare que la première; l'une et l'autre furent tuées à la chasse du roi, au mois de décembre 1775, et Sa Majesté nous

fit l'honneur de nous les envoyer par M. le comte d'Angivillers, pour être placées dans son Cabinet d'histoire naturelle (2).

III. Les chasseurs prétendent distinguer deux races de bécasses (3), la *grande* et la *petite*; mais comme le naturel et les habitudes sont les mêmes dans ces deux bécasses, et qu'en tout le reste elles se ressemblent; nous ne regarderons cette petite différence de taille, que comme accidentelle ou individuelle ou comme celle du jeune à l'adulte, laquelle par conséquent ne constitue pas deux races séparées entre deux oiseaux qui du reste sont les mêmes, puisqu'ils s'unissent et produisent ensemble (4).

OISEAU ÉTRANGER

QUI A RAPPORT A LA BÉCASSE.

LA BÉCASSE DES SAVANES*.

SCOLOPAX PALUDOSA, Linn., Gmel., Cuv. — SCOLOPAX MEDIA, Meyer (5).

CETTE bécasse de la Guiane, quoique du quart plus petite que celle de France, a néanmoins le bec encore plus long; elle est aussi un peu plus haut montée sur ses pieds, qui sont bruns comme le bec; le gris-blanc, coupé et varié par barres de noir, domine

décembre 1774. Lettre de M. de Morges, datée de Grenoble le 29 février 1775.

(1) C'est une variété albine de la bécasse.

DESM. 1829.

(2) Autre simple variété de couleur de la bécasse.

DESM. 1829.

(4) J'ai remarqué plusieurs fois qu'il paraît y avoir deux espèces de bécasse. Les premières qui arrivent sont les plus grosses; elles ont les pieds gris, tirant légèrement sur le rose; les autres sont plus petites, leur plumage est semblable à celui de la grande bécasse, mais elles ont les pieds de couleur bleue; et on a observé que lorsque l'on prend cette petite espèce aux environs de Montreuil en Picardie, la grande bécasse y devient plus rare. (Note communiquée par M. Baillon, de Montreuil-sur-Mer.)

(4) Ce n'est encore qu'une simple variété de la bécasse ordinaire.

DESM. 1829.

* Voyez les planches enluminées, n° 895.

(5) Du sous-genre bécasse, dans le grand genre bécasse.

DESM. 1829.

dans son plumage, moins mêlé de roux que celui de notre bécasse; avec ces différences extérieures que le climat a peut-être fait naître, celles des mœurs et des habitudes qu'il produit aussi, se reconnaissent dans la bécasse des savanes; elle demeure habituellement dans ces immenses prairies naturelles, d'où l'homme et les chiens ne l'ont point encore chassée, parce qu'ils n'y sont point établis; elle se tient dans les *coulées*; on appelle ainsi les enfoncements des savanes, où il y a toujours de la vase et des herbes épaisses et hautes, évitant néanmoins celles où la marée monte et dont l'eau est salée. Dans la saison des pluies, ces petites bécasses cherchent les hauteurs et s'y tiennent dans les herbes; c'est là qu'elles s'apparient et qu'elles nichent sur de petites élévations dans des trous tapissés d'herbes sèches; les pontes ne sont que de deux œufs; mais elles se réitèrent, et ne finissent qu'en juillet; les pluies passées, ces bécasses reviennent aux coulées, c'est-à-dire des lieux élevés aux plus bas, ce qui leur est commun avec les bécasses d'Europe. Le feu qu'on met souvent aux savanes, en septembre et octobre, les

chassant devant lui, elles refluent en grand nombre dans les lieux voisins des parties incendiées; mais elles semblent éviter les bois, et lorsqu'on les poursuit, elles n'y font jamais remise, et s'en détournent pour regagner les savanes. Cette habitude est contraire à celle de la bécasse d'Europe; néanmoins, elles partent comme cette dernière, toujours sous les pieds du chasseur; elles ont la même pesanteur en se levant, le même vol bruyant, et elles fientent de même en commençant à filer. Lorsqu'une de ces bécasses est tirée, elle ne va pas se reposer loin, mais fait plusieurs tours avant de s'abattre; communément elles partent deux à

deux, quelquefois trois ensemble, et lorsqu'on en voit une, on peut être assuré que la seconde n'est pas loin; on les entend, à l'approche de la nuit, se rappeler par un cri de ralliement un peu rauque, assez semblable à cette voix basse *ka, ka, ka, ka*, que fait souvent entendre la poule domestique; elles se promènent la nuit, et on les voit au clair de la lune venir se poser jusqu'aux portes des habitations. M. de La Borde, qui a fait ces observations à Cayenne, nous assure que la chair de la bécasse des savanes est au moins aussi bonne que celle de la bécasse de France.

LA BÉCASSINE * (1).

PREMIÈRE ESPÈCE.

SCOLOPAX GALLINAGO, Linn., Gmel., Lath., Cuv., Vieill. (2).

La bécassine est très-bien nommée, puisqu'en ne la considérant que par la figure,

on pourrait la prendre pour une petite espèce de bécasse; ce serait une petite bécasse,

* Voyez les planches enluminées, n° 883.

(1) En italien, *pizzardella*; en anglais, *sutte*, *snipe*; en allemand, *schnepfflin*, *wasser-schnepff*, *heers-schnepff*, comme *bécasse des seigneurs*, à cause de sa délicatesse; *grass-schnepff*, bécasse d'herbes, parce qu'elle se cache dans les herbages des marais; en suédois, *mallsnaepa*, *wald-snaepa*; en polonais, *bekas*, *kosielek*, *baranek*; en turc, *jelve*.

Bécassine ou bécasseau. (Belon, Nat. des Ois., pag. 215, avec une mauvaise figure.) Bécassine, *bécasseau*, *bécasse petite*: (*idem*. Portraits d'oiseaux, pag. 44, a, avec une figure passable.) Gallinago, sive rusticola minor. (Gesner, Avi., pag. 505, avec une fig. peu exacte. — *Idem*, Icon. avi., pag. 112, avec la même figure.) Scolopax, gallinago minor Belonii. (*Idem*, *ibidem*, pag. 484, avec une très-mauvaise figure.) Scolopax, seu gallinago minor, et scolopax minor. (Joust., Avi., pag. 110, avec la figure empruntée d'Aldrovande, pl. 31, et prise de Gesner, pl. 27.) Gallinago minor Aldrovandi. (Willoughby, Ornithol. pag. 214, avec une figure peu ressemblante, pl. 53.) Gallinago minor. (Ray, Synops. avi., pag. 105, n° a 2. — Sibbald, Scot. illustr., part. 2, lib. 3, pag. 18.) Perdix rustica minor. (Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 330.) Rusticola gallinago Gaze; scolopax minor aliis. (Rzaczynski, Hist. nat. Pol., pag. 295.) Gallinago minor Willoughbey. (*Idem*, *ibidem*; pag. 381.) Perdix rustica minor, scolopax minor, etc. (*Idem*, Auctuar. pag. 410.) Gallinago, scolopax minor (Charleton,

Exercit., pag. 112, n° 8. *Idem*, Onomazt., pag. 108, n° 8.) Gallinago, scolopax minor. (Marsigl. Danub., tom. 5, pag. 34, avec une figure peu exacte, tab. 15.) Scolopax media. (Klein, Avi., pag. 99, n° 2.) Scolopax, quæ capella celestis aphanorum. (*Idem*, pag. 100, n° 3.) Nota. Klein se trompe ici en appliquant à la bécassine le nom de *capella celestis*, comme Rzaczynski et Schwenckfeld en lui donnant ceux d'*aix* et de *himmels-getz*, qui désignent le vanneau. — *Die heer schnepff*. (Frisch., vol. 2, div. 12, sect. 4, pl. 6.) Scolopax rostro recto, apice tuberculato, pedibus fuscis; lineis frontis fuscis quaternis... Gallinago. (Linnaeus, Syst. Nat., ed. 10, gen. 77, sp. 11.) Numenius capite lineis quatuor fuscis longitudinalis rostri apice tuberculoso, femoribus semi-nudis. (*Idem*, Fauna Suec., n° 143.) Scolopax cinerea minor, rostro nigro. (Barrère, Ornithol., clas. 3, gen. 12, sp. 2.) Bécassine. (Albin, tom. 1, pag. 63, avec une figure mal coloriée, pl. 71.) Scolopax supernè nigricante et fulvo diluto variegata, infernè alba; gutture fulvo; capite superiore triplici teniâ longitudinalibus dilutè fulvâ notato; dorsi fasciis quatuor longitudinalibus dilutè fulvis insignito; uropygio fusco-nigricante, albo-fulvescente transversim striato; rectricibus in exortu nigricantibus, in extremitate fulvis, nigricante transversim striatis... Gallinago. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 298.)

(2) Du sous-genre des bécasses dans le grand genre bécasse *scolopax*. DESM. 1829.

dit Belon, si elle n'estoit de mœurs différentes; en effet, la bécassine, a, comme la bécasse, le bec très-long et la tête carrée; le plumage madré de même, excepté que le roux s'y mêle moins, et que le gris-blanc et le noir y dominant; mais ces ressemblances, bornées à l'extérieur, n'ont pas pénétré l'intérieur; le résultat de l'organisation n'est pas le même, puisque les habitudes naturelles sont opposées. La bécassine ne fréquente pas les bois; elle se tient dans les endroits marécageux des prairies, dans les herbages et les osiers qui bordent les rivières; elle s'élève si haut en volant qu'on l'entend encore lorsqu'on l'a perdue de vue; elle a un petit cri chevrotant, *mée, mée, mée*, qui lui a fait donner par quelques nomenclateurs, le surnom de *chèvre volante* (1); elle jette aussi en prenant son essor un petit cri court et sifflé; elle n'habite les montagnes en aucune saison; elle diffère donc de la bécasse par le naturel et par les habitudes, autant qu'elle lui ressemble par le plumage et la figure.

En France, les bécassines paraissent en automne; on en voit quelquefois trois ou quatre ensemble, mais le plus souvent on les rencontre seules; elles partent de loin, d'un vol très-preste, et après trois crochets elles filent deux ou trois cents pas, ou pointent en s'élevant à perte de vue; le chasseur sait faire fléchir leur vol et les amener près de lui en imitant leur voix. Il en reste tout l'hiver dans nos contrées autour des fontaines chaudes et des petits marais voisins de ces fontaines; au printemps elles repassent en grand nombre, et il paraît que cette saison est celle de leur arrivée en plusieurs pays où elles nichent, comme en Allemagne (2), en Silésie (3), en Suisse (4); mais en France il n'en reste que quelques-unes pendant l'été, et elles nichent dans nos marais; Willoughby l'observe de même pour l'Angleterre (5); on trouve leur nid en juin; il est placé à terre, sous quelque grosse racine d'aune ou de saule; dans les endroits

marécageux où le bétail ne peut parvenir; il est fait d'herbes sèches et de plumes, et contient quatre ou cinq œufs de forme oblongue, d'une couleur blanchâtre avec des taches rousses; les petits quittent le nid en sortant de la coque: ils paraissent laids et informes; la mère ne les en aime pas moins; elle en a soin jusqu'à ce que leur grand bec trop mou soit devenu plus ferme, et ne les quitte que quand ils peuvent aisément se pourvoir d'eux-mêmes.

La bécassine pique continuellement la terre sans qu'on puisse bien dire ce qu'elle mange; on ne trouve dans son estomac qu'un résidu terreux et des liqueurs, qui sont apparemment la substance fondue des vers dont elle se nourrit; car Aldrovande remarque qu'elle a le bout de la langue terminé comme les pics, par une pointe aiguë, propre à percer les vers qu'elle fouille dans le vase.

Dans cette espèce de bécassine, la tête a un mouvement naturel de balancement horizontal, et la queue un mouvement de haut en bas; elle marche pas à pas, la tête haute, sans sautiller ni voltiger; mais on la surprend rarement dans cette situation, car elle se tient soigneusement cachée dans les roseaux et les herbes des marais fangeux, où les chasseurs ne peuvent aller trouver ces oiseaux qu'avec des espèces de raquettes faites de planches légères, mais assez larges pour ne point enfoncer dans le limon; et comme la bécassine part de loin et très-rapidement, et qu'elle fait plusieurs crochets avant de filer, il n'y a pas de tiré plus difficile; on la prend plus aisément avec un rejet, semblable à celui qu'on place dans les sentiers des bois, pour prendre la bécasse.

La bécassine est ordinairement fort grasse, et sa graisse, d'une saveur fine, n'a rien du dégoût des graisses ordinaires (6); on la cuit comme la bécasse, sans la vider, et partout on la recherche comme un gibier exquis.

Au reste, quoiqu'on ne manque guère de trouver en automne des bécassines dans nos marais (7), l'espèce n'en est pas aussi nombreuse aujourd'hui qu'elle l'était ci-de-

(1) Klein, Schwencfeld, Rzaczynski.

(2) Apud Aldrov., tom. 3, pag. 478.

(3) Aviar. (Silos., pag. 330.)

(4) *Advena est secundum æquinoctium vernum, neque a marginibus lacuum et stagnorum quoquam discedit.* (Gesner, Avi., pag. 488.)

(5) *Apud nos nonnullæ per totam æstatem manent, et in palustribus nidificant... pars maxima aliò abit.* (Willoughby, pag. 214.)

(6) Elle est fournie de haute graisse, qui réveille l'appétit endormi, provoque à bien discerner le goût des francs vins; quoi sachant, ceux qui sont bien rentés la mangent pour leur faire bonne bouche. (Belon, Nat. des Oiseaux.)

(7) On voit une quantité prodigieuse de ces oi-

vant (1), mais elle est répandue encore plus universellement que celle de la bécasse ; on la rencontre dans toutes les parties du monde ; quelques voyageurs éclairés en ont fait la remarque (2) ; on nous l'a envoyée de Cayenne, où on l'appelle *bécassine de Savane* (3) ; M. Frezier l'a trouvée dans les campagnes du Chili (4) ; elle est commune à la Louisiane, où elle vient jusqu'au près des habitations (5), de même qu'au Canada (6) et à Saint-Domingue (7). Dans l'ancien continent on la trouve depuis la Suède (8) et la Sibérie (9), jusqu'à Ceylan (10) et au Japon (11) ; nous l'avons reçue du cap de Bonne-Espérance (12) ; elle s'est portée sur

les terres lointaines de l'Océan Austral (13) ; aux îles Malouines, où M. de Bougainville l'a vue, et où il remarque qu'elle a des habitudes conformes à ces lieux solitaires, où rien ne l'inquiète ; son nid est au milieu de la campagne ; on la tire aisément, elle n'a nulle défiance et ne fait point le crochet en partant (14), nouvelle preuve que les habitudes timides des animaux fugitifs devant l'homme leur sont imprimées par la crainte ; et cette crainte dans la bécassine paraît encore se réunir à la forte aversion qu'elle a pour l'homme, car elle est du nombre de ces oiseaux qu'en aucune manière on ne peut apprivoiser. Longolius assure qu'on peut élever et tenir la bécasse en volière, et même la nourrir pour l'engraisser, mais que la chose a été tentée sur la bécassine inutilement et sans succès (15).

seaux dans les marais entre Laon, Notre-Dame-de-Liesse, La Fère, Péronne, Amiens, Calais. (Note communiquée par M. Hébert.)

(1) C'est un gibier si fréquent en temps d'hiver, que n'avons quasi vu rien de plus commun par les plaines des pays méditerranés. (Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 216.)

(2) Il est à remarquer que les bécassines se trouvent dans beaucoup plus de pays du monde qu'aucun autre oiseau ; elles sont communes dans presque toute l'Europe, l'Asie et l'Amérique. (Voyage autour du monde, par le capitaine Cook, tom. 4, pag. 268.)

(3) Avec la chair de fort bon goût, cette bécassine de la Guiane ne prend guère de graisse, non plus que la bécasse de ce pays ; suivant M. de La Borde ; elle ne pond de même que deux œufs. La diminution du nombre d'œufs à chaque ponte paraît avoir lieu dans tous les pays où les oiseaux les récoltent.

(4) Voyage à la mer du Sud, pag. 74.

(5) Le Page du Praz, Hist. de la Louisiane, tom. 2, pag. 127.

(6) Nouvelle France, tom. 3, pag. 155.

(7) M. le chevalier Lefebvre Deshayes remarque, qu'un mois après leur arrivée, elles deviennent si grasses, qu'elles paraissent aussi pesantes que des caillies : elles restent dans l'île jusqu'en février.

(8) *Fauna Suecica*.

(9) Gmelin, Voyage en Sibérie, tom. 1, pag. 218, tom. 2, pag. 56.

(10) Knox, dans l'Hist. génér. des Voyages, tom. 8, pag. 547.

(11) Kœmpfer, Hist. nat. du Japon, tom. 1, pag. 112 et 113.

(12) Cette bécassine du cap de Bonne-Espérance est un peu plus grande, avec le bec encore plus long et les jambes un peu plus grosses que la nôtre, ce qui n'empêche pas qu'on ne les reconnaisse très-

clairement pour être de la même espèce ; elle est différente d'une autre bécassine du Cap, qui y paraît indigène, et que nous donnerons tout-à-l'heure.

(13) Nous trouvâmes, vers la partie septentrionale d'*Ulitea* (île voisine de *Taiti*), des criques très-profondes, et au fond des marais remplis d'une grande quantité de canards et de bécassines, plus sauvages que nous ne l'attendions ; nous apprîmes bientôt que les insulaires, qui aiment à les manger, ont coutume de les poursuivre. (Forster, second Voyage de Cook, tom. 1, pag. 434.)

(14) Voyage autour du monde, par M. de Bougainville, tom. 1, in-8°, pag. 124.)

(15) *Apud Aldrovand.*, tom. 3, pag. 478.

(16) *Mares a foeminis neque magnitudine, neque colore differunt.* (Willoughby, pag. 124.)

LA PETITE BÉCASSINE SURNOMMÉE LA SOURDE* (1).

SECONDE ESPÈCE.

SCOLOPAX GALLINULA, Linn., Gmel., Lath., Vieill., Cuv. (2).

La petite bécassine n'a que moitié de la grandeur de l'autre; *d'où vient*, dit Belon, *que les pourvoyeurs l'appellent deux pour un*. Elle se cache dans les roseaux des étangs, sous les joncs secs et les glayeuls tombés au bord des eaux; elle s'y tient si obstinément cachée, qu'il faut presque marcher dessus pour la faire lever, et qu'elle part sous les pieds, comme si elle n'entendait rien du bruit que l'on fait en venant à elle; c'est de-là que les chasseurs l'ont appelée *la sourde*; son vol est moins rapide et plus direct que celui de la grande bécassine; sa chair n'est pas d'un goût moins délicat, et sa graisse et aussi fine; mais l'espèce n'en paraît pas aussi nombreuse, ou du moins n'est pas aussi généralement répandue: Willoughby, qui écrivait en Angleterre, remarque qu'elle y est moins commune que la grande bécassine (3); Linnæus n'en fait pas mention dans le dénombrement des oiseaux de Suède; cependant elle se

trouve en Danemarck, suivant M. Brunnich (4). Cette petite bécassine a le bec moins long à proportion que l'autre; son plumage est le même, avec quelques reflets cuivreux sur le dos, et de longs traits de pinceaux roussâtres sur des plumes couchées aux côtés du dos, et qui étant allongées, soyeuses et comme effilées, ont apparemment donné lieu au nom de *haarschnepff* que les Allemands lui donnent, selon M. Klein.

Ces petites bécassines restent presque toute l'année et nichent dans nos marais; leurs œufs, de même couleur que ceux de la grande bécassine, sont seulement plus petits à proportion de l'oiseau qui n'est pas plus gros qu'une alouette. On a souvent pris cette petite bécassine pour le mâle de la grande, et Willoughby corrige cette erreur populaire, en avouant qu'il le croyait lui-même avant de les avoir comparées (5), ce qui n'a pas empêché Albin de tomber de nouveau dans cette même erreur (6).

* Voyez les planches enluminées; n° 884.

(1) En anglais, *jud-cock*, *jack-snipe*; en flamand, *hals-snep*; en danois, *ror-sneppe*; en polonais, *ksik*; dans l'Orléanais, *becquerolle* ou *boucriolle*; et *foucault*, suivant M. Salerne: ce qui paraît revenir au nom obscène que lui donnent, suivant Belon, les paysans des côtes. Voyez *Nature des Oiseaux*, pag. 217. En Picardie et dans le Boulonnais, *hanipon*, suivant le même M. Salerne.

Plus petite espèce de bécassine. (Belon, *Nat. des Oiseaux*, pag. 217.) — *Cinclus quartus*, *gallinago minima* Belonii. (Aldrovande, *Avi.*, tom. 3, pag. 493, avec une très-mauvaise figure. — Jonston, *Avi.*, pag. 112, avec la figure prise d'Aldrovande, tab. 53.) *Gallinago minima*, seu *tertia* Belonii. (Willoughby, *Ornithol.*, pag. 214. — Ray, *Synops.*, pag. 105, n° 3.) *Gallinago minima*. Poloniskik. (Raczynski, *Hist. nat. Polon.*, pag. 295.) *Scolopax minima*. (Klein, *Avi.*, pag. 100, n° 4.) *Cinclus*. (Charleton, *Exercit.*, pag. 113, n° 11. Idem, *Onomast.*, pag. 108, n° 11.) *Scolopax minima*, ex fulvo et castaneo colore maculata. (Barrère, *Ornithol.*, clas. 3, Gen. 12, Spec. 3.) *Die haar pudel*, oder kleinste schneepff. (Frisch, vol 2, div. 12, sect. 4, pl. 8.) Mâle de la

bécassine. (Albin, tom. 3., pag. 36, avec une figure mal coloriée, planche 86.) *Bécot*. (Salerne, *Ornithol.*, pag. 325.) *Scolopax superna* nigro et fulvo variegata, nigro-violaceo et viridi aureo colore variante, infernè fusco, fulvo obscuro et albido varia; ventre albo; gutture albo fulvescente; capite superiore duplici tæniâ longitudinali dilutè fulva notato, dorso fasciis quatuor longitudinalibus dilutè fulvis insignito; uropygio splendide violaceo, pennis albido in apice marginatis; reetricibus binis intermediis nigricantibus, fulvo marginatis, lateralibus fuscis, fulvo variegatis. *Gallinago minor*. (Brisson, tom. 5, pag. 303.)

(2) Espèce du genre et du sous-genre bécasse.

DESM. 1829.

(3) *Ornithol.*, pag. 214.

(4) *Ornithol. borealis*, n° 163.

(5) *Vulgus jack snipe*, vocat marem majoris speciei erroneè credens; in quem errore ego fui; et a D. Lister admonitus, recognovi. (Willoughby, pag. 214.)

(6) Tom. 3, pag. 36, la figure de la petite bécassine, avec ce titre: *mâle de la bécassine*.

LA BRUNETTE⁽¹⁾.

TROISIÈME ESPÈCE.

SCOLOPAX PUSILLA et TRINGA PUSILLA, Linn., Gmel.⁽²⁾.

WILLOUGHBY donne cet oiseau sous le nom de *dunlin*, qui peut se rendre par *brunette* (3) : il le dit indigène aux parties septentrionales de l'Angleterre (4). C'est une petite bécassine de la taille de la précédente, et qui paraît en différer assez peu ; elle a le ventre noirâtre ondé de blanc, et

le dessus du corps tacheté de noir et d'un peu de blanc sur un fond brun-roux ; du reste, elle est de la même figure, et a les mêmes habitudes que notre petite bécassine ; ainsi c'est une espèce très-voisine ou peut-être une simple variété de l'espèce précédente.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT AUX BÉCASSINES.

LA BÉCASSINE DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE * (5).

PREMIÈRE ESPÈCE.

SCOLOPAX CAPENSIS, Linn., Gmel. — RHYNCHOEA CAPENSIS, Cuv.

— ROSTRATULA CAPENSIS, Vieill.⁽⁶⁾

ELLE est un peu plus grande que notre bécassine commune, mais elle a le bec beaucoup moins long ; les couleurs de son plumage sont un peu moins sombres ; un gris-bleuâtre haché de petites ondes noires fait le fond du manteau que traverse une ligne

blanche, tirée de l'épaule au croupion ; une petite zone noire marque le haut de la poitrine ; le ventre est blanc ; la tête est coiffée de cinq bandes, l'une roussâtre au sommet, deux grises de chaque côté, puis deux blanches qui engagent l'œil et s'étendent en arrière.

(1) *Scolopax supernè rufa*, maculis nigris ; et pauco albo variegata, infernè alba ; gutture, collo inferiore et pectore maculis nigricantibus variis ; medio ventre nigricante, albo undulato ; rectricibus binis intermediis fuscis rufo maculatis, lateralibus fusco-albicantibus... Gallinago Anglicana. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 309.)

(2) M. Cuvier remarque que la Brunette de Buffon, *dunlin* des Anglais, n'est que l'alouette de mer à collier, ou la petite maubèche grise, en plumage d'été. Conséquemment il la place dans son sous-genre alouette de mer, *pelidna*, qui dépend du genre *scolopax*. DESM. 1829.

(3) *Dun*, en anglais, signifie brun, de couleur obscure ou tannée ; *dunlin* est un diminutif.

(4) *Dunlin septentrionalium Anglorum*, gallinagini minima par ; victum in limo colligit, etc. (Willoughby, Ornithol. pag. 226. — Ray, Synops. avi., pag. 109.)

* Voyez les planches enluminées, n° 270.

(5) *Scolopax supernè saturatè cinerea*, nigricante transversim striata et violacea adumbrata, infernè alba ; fasciâ longitudinali in capite superiore albo refuscente maculatâ ; oculorum ambitu et tæniâ propè oculos candidis ; genis, gutture et collo inferiore rufis ; tæniâ in summo pectore transversâ nigricante ; fasciâ utrimquè a scapulis versus uropygium albo-flavicante, maculis nigricantibus utrimquè præditâ ; rectricibus cinereis, nigricante transversim striatis et flavicante maculatis... Gallinago capitis Bonæ-Spei. (Brisson, Ornithol. Supplément, pag. 141.)

(6) Plusieurs espèces appartiennent au sous-genre rhynchée de M. Cuvier ou chorlite (*Rostratula*) de M. Vieillot, Gmelin et M. Temminck les considèrent toutes comme des variétés du *scolopax capensis* de Gmelin, M. Vieillot, au contraire, les

LA BÉCASSINE DE MADAGASCAR *

SECONDE ESPÈCE.

SCOLOPAX CAPENSIS, Var. ♂, Linn., Gmel. (1).

CETTE bécassine est très-jolie par la disposition et le mélange des couleurs de son plumage; la tête et le cou sont de couleur rousse, traversée d'un trait blanc qui passe sur l'œil, et qui est surmonté d'un trait noir; le bas du cou est ceint d'un large collet noir; les plumes du dos sont noirâtres, festonnées de gris; le roussâtre, le gris, le noirâtre sont coupés sur les couvertures de l'aile par de petites festons ondoiyants et

serrés; les plumes moyennes de l'aile et celles de la queue sont coupées transversalement par bandes variées de cet agréable mélange, séparées par trois ou quatre rangs de taches ovales d'un beau roux-clair, encadré de noir; les grandes plumes sont traversées de bandes alternativement noires et rousses; le dessous du corps est blanc. Cette bécassine a près de dix pouces de longueur.

LA BÉCASSINE DE LA CHINE *

TROISIÈME ESPÈCE.

SCOLOPAX CAPENSIS, Var. ♀. — ROSTRATULA SINENSIS, Vieill. (2).

ELLE est un peu moins grosse que notre grande bécassine, mais elle est un peu plus haute sur jambes; elle a le bec presque aussi long; son plumage est moins sombre; il est chamarré sur le manteau par taches assez larges et par festons, de gris-brun, de blenâtre, de noir et de roux-clair; la poitrine est ornée d'un large feston noir; le dessous du corps est blanc; le cou est piqué de gris-blanc et de roussâtre; et la tête est traversée de traits noirs et blancs.

LA BÉCASSINE DE MADRAS donnée par M. Brisson (3) aurait assez de rapport par les couleurs, telles qu'il les décrit, avec cette bécassine de la Chine; mais un caractère qui manque à celle-ci est ce *doigt postérieur aussi long que ceux de devant*, que M. Brisson attribue à la bécassine de Madras, et qui, ce semble, dans les règles de la nomenclature, aurait dû lui faire exclure cet oiseau du genre des bécassines (4).

sépare comme spécifiquement distinctes, sous le noms de chorlites du cap de Bonne-Espérance, de la Chine et des Indes. (Voyez ci-après.)

DESM. 1829.

* Voyez les planches enluminées, n° 922.

(1) Ce n'est qu'une variété de l'espèce précédente. M. Vieillot le reconnaît avec les autres ornithologistes.

DESM. 1829.

* Voyez les planches enluminées, n° 881.

(2) Voyez la note de la bécassine du cap de Bonne-Espérance, à la page précédente.

DESM. 1829.

(3) *Scolopax supernè nigricante et fulvo variegata, infernè alba; gutture et collo inferiore fulvis, maculis nigricantibus variis; capite superiore triplici*

*tæniâ longitudinali fusco-nigricante notato; dorso fasciis duabus longitudinalibus fusco-nigricantibus insignito; tæniâ transversâ in pectore nigra; rectricibus nigro, fulvo et nigro variegatis... Gallinago Maderaspātana. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 308.) Ray a donné cette bécassine; gallinago Maderaspātana, perdicis colore. (Synops. avi., pag. 193, n° 2, avec une mauvaise figure, tab. 1, fig. 2; il la nomme en anglais *partridge-snipe; bécasse-perdrix*, à cause de ses couleurs.)*

(4) C'est le *scolopax maderaspātana* de Gmel. M. Cuvier ni M. Vieillot ne citent cet oiseau; mais il est probable qu'il appartient à la division ou sous-genre des rhynchées du premier, ou chorlites du second de ces naturalistes. DESM. 1829.

LES BARGES ⁽¹⁾.

De tous ces êtres légers sur lesquels la nature a répandu tant de vie et de grâces, et qu'elle paraît avoir jetés à travers la grande scène de ses ouvrages, pour animer le vide de l'espace et y produire du mouvement, les oiseaux de marais sont ceux qui ont eu le moins de part à ses dons ; leurs sens sont obtus ; leur instinct est réduit aux sensations les plus grossières, et leur naturel se borne à chercher, à l'entour des marécages, leur pâture sur la vase ou dans la terre fangeuse ; comme si ces espèces attachées au premier limon, n'avaient pu prendre part au progrès plus heureux et plus grand qu'ont fait successivement toutes les autres productions de la nature dont les développements se sont étendus et embellis par les soins de l'homme ; tandis que ces habitants des marais sont restés dans l'état imparfait de leur nature brute.

En effet, aucun d'eux n'a les grâces ni la gaieté de nos oiseaux des champs ; ils ne savent point, comme ceux-ci, s'amuser, se réjouir ensemble, ni prendre de doux ébats entre eux sur la terre ou dans l'air ; leur vol n'est qu'une fuite, une traite rapide d'un froid marécage à un autre ; retenus sur le sol humide, ils ne peuvent comme les hôtes des bois, se jouer dans les rameaux, ni même s'y poser ; ils gissent à terre et se tiennent à l'ombre pendant le jour ; une vue faible, un naturel timide, leur font préférer l'obscurité de la nuit, ou la lueur des crépuscules, à la clarté du jour, et c'est moins par les yeux que par le tact ou par l'odorat qu'ils cherchent leur nourriture ; c'est ainsi que vivent les bécasses, les bécassines et la plupart des autres oiseaux de marais, entre lesquels les barges forment une petite famille, immédiatement au-dessous de celle de la bécasse ; elles ont la même forme de corps, mais les jambes plus hautes et le bec encore plus long, quoique conformé de même ; à pointe mousse et lisse, droit ou

un peu fléchi, et légèrement relevé. Gesner se trompe en leur prêtant un bec aigu et propre à darder les poissons (2) ; les barges ne vivent que des vers et vermisseaux qu'elles tirent du limon. On trouve dans leur gésier, des graviers, la plupart transparents, et tout semblables à ceux que contiennent aussi le gésier de l'avocette (3) ; leur voix est assez extraordinaire, car Belon la compare au bêlement étouffé d'un chèvre (4) ; ces oiseaux sont inquiets et partent de loin, et jettent un cri de frayeur en partant ; ils sont rares dans les contrées éloignées de la mer, et ils se plaisent dans les marais salés ; ils ont sur nos côtes, et en particulier sur celles de Picardie (5), un passage régulier dans le mois de septembre ; on les voit en troupes et on les entend passer très-haut, le soir au clair de la lune ; la plupart s'abatent dans les marais ; la fatigue les rend alors moins fuyards ; ils ne prennent leur vol qu'avec peine, mais ils courent comme des perdrix, et le chasseur en les tournant, les rassemble assez pour en tuer plusieurs d'un seul coup ; ils ne séjournent qu'un jour ou deux dans le même lieu, et souvent dès le lendemain on n'en trouve plus un seul dans ces marais, où ils étaient la veille en si grand nombre ; ils ne nichent pas sur nos côtes (6) ; leur chair est délicate et très-bonne à manger (7).

Nous distinguons huit espèces dans le genre de ces oiseaux.

(2) *Rostro eis recta et acuta ad victum è piscibus apta.* (Gesner, Avi., verb. Totanus.)

(3) Observation faite par M. Baillon, sur les barges de passage sur les côtes de Picardie, et qui lui fait penser que ces oiseaux et l'avocette viennent alors des mêmes pays.

(4) La barge... estant soupçonneuse, et qui ne laisse approcher les hommes guère près d'elle ; s'il advient quelquefois qu'elle s'élève avec peur, commence à jeter un cri tel que les boucs ou chèvres font en béellant lorsqu'elles ont la gueule pleine. (Belon, Nat. des oiseaux, pag. 205.)

(5) Les barges s'appellent *taterlas* en Picardie.

(6) Observation faite sur les côtes de Picardie, par M. Baillon, de Montreuil-sur-Mer.

(7) C'est un oiseau ez délices des François. (Belon.)

(1) Ces oiseaux forment un sous-genre bécasse, *scolopax*, sous les noms de *limosa*, selon Brisson et M. Cuvier, de *totanus*, d'après Bechstein, et de *limicola* suivant M. Vieillot. DESM. 1829.

LA BARGE COMMUNE* (1).

PREMIÈRE ESPÈCE.

SCOLOPAX LIMOSA, Linn., Gmel. — LIMOSA MELANURA, Leisler. — TOTANUS LIMOSA, Bechst. (Adultes en hiver.)

SCOLOPAX BELGICA et SCOLOPAX ÆGOCEPHALA, Linn., Gmel. — TOTANUS ÆGOCEPHALUS, Bechst. — LA GRANDE BARGE ROUSSE, Buffon. (Adultes en été.)

TOTANUS RUFUS, Bechst. (Jeune de l'année.) (2).

Le plumage de cette barge est d'un gris uniforme, à l'exception du front et de la gorge, dont la couleur est roussâtre; le ventre et le croupion sont blancs; les grandes pennes de l'aile sont noirâtres au dehors, blanchâtres en dedans; les pennes moyennes et les grandes couvertures ont beaucoup de blanc; la queue est noirâtre et terminée de blanc; les deux plumes extérieures sont blanches, et le bec est noir à la pointe, et rougeâtre dans sa longueur qui

est de quatre pouces; les pieds avec la partie nue des jambes en ont quatre et demi; la longueur totale, de la pointe du bec au bout de la queue, est de seize pouces, et de dix-huit jusqu'au bout des doigts.

M. Hébert nous a dit avoir tué quelques barges de cette espèce en Brie; il paraît donc qu'elles s'abattent quelquefois dans le milieu des terres, ou qu'elles y sont poussées par quelque coup de vent.

LA BARGE ABOYEUSE* (3).

SECONDE ESPÈCE.

TOTANUS GLOTTIS et TOTANUS FISTULANS, Bechst. — GLOTTIS CHLOROPUS, Nilson. — TOTANUS GLOTTIS, Cuv. (4).

Il faut que le cri de cet oiseau ressemble à un aboiement, puisqu'il en a pris chez les

Anglais le nom d'*aboyeur* (*barker*), sous lequel Albin, et ensuite M. Adanson, l'ont

* Voyez les planches enluminées, n° 874.

(1) Barge. (Belon, Nat. des oiseaux, pag. 205, avec une mauvaise figure, pag. 206; la même, Portraits d'oiseaux, pag. 48, a.) Barge Gallorum. (Aldrovande, Aviar., tom. 3, pag. 434.) *Totanus*. (*Idem*, pag. 431. — Jonston, Aviar., pag. 108. — Moehring, Aviar., gen. 88.) *Fedoa secunda*, quæ eadem cum *totano Aldrovandi*. (Willoughby, Ornithol., pag. 216. — Ray, Synops. avi., pag. 105, n° a 5.) Barge Gallorum, quam ægocephalum facit Belonius. (Jonston, Aviar., p. 106. — Charleton, Exercit., pag. 111, n° 10. *Idem*, Onomast., pag. 104, n° 10.) *Totanus cinereus*, rostro prælongo. (Barvère, Ornithol., clas. 4, gen. 4, sp. 1.) *Scolopax rusticola Aldrovandi*. (Klein, Avi., pag. 100, n° 5.) *Scolopax rostro lævi*, pedibus fuscis, remigibus maculâ alâ; quatuor primis immaculatis. *Limosa*. (Linæus, Syst. Nat., ed. 10, gen. 77, sp. 10.) *Numenius uropygio albo*, reetricibus nigris basi albis; remigibus transversâ alâ maculâ, exceptis quatuor primis. (*Idem*, Fauna Suecica, n° 144.) *Limosa supernæ griseo-fusca*, pennis nigricantibus, ad margines maculis rufis variegatis intersertis, infernè alba, gutture albo rufescente; collo griseo et rufescente vario, lineolis longitudinalibus fuscis in imâ parte notato; pectore

griseo candicante, tæniis transversis fuscis variegato; uropygio fusco; reetricibus in exortu albis, in extremitate nigris, octo intermediis apice griseis, tribus utrimquè lateralibus albo in apice marginatis... *Limosa*. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 262.)

(2) La synonymie de cette espèce a été bien éclaircie par M. Temminck. Il faut, d'après cet auteur, lui rapporter la grande barge rousse (pl. enlum. 916), décrite ci-après, pag. 50. Desm. 1820.

* Voyez les planches enluminées, n° 876, sous le nom de *barge grise*.

(3) *Totanus*. (Gesner, Avi., pag. 518; et Icon. Avi., pag. 115.) *Totanus ornithologi*. (Aldrovande, Aviar., tom. 3, pag. 429.) Petit corlieu ou aboyeur des Anglais. (Albin, tom. 2, pag. 45, avec une figure mal coloriée, pl. 71.) *Glarcola, barker Albini*. (Klein, Avi., pag. 102, n° 12.) *Limosa supernæ griseo-fusca*, maculis nigricantibus varia, infernè alba; capite et collo superioribus fusco-nigricantibus, marginibus pennarum albidis, collo inferiore et pectore lineis longitudinalibus fusco nigricantibus variegatis; tæniâ supra oculos et uropygio candidis; reetricibus albis, fusco transversim striatis, lateralibus interiùs versùs exortum penitus candidis... *Limosa grisea*. (Briss., Orn., t. 5, pag. 267.)

(4) Il faut distinguer cet oiseau, qui est un che-

indiqué (1); la dénomination de *barge grise* qu'elle porte dans nos planches enluminées, ne la distingue pas assez de la première espèce qui est grise aussi, et même plus uniformément que celle-ci, dont le manteau gris-brun est frangé de blanchâtre autour de chaque plume; celles de la queue sont rayées transversalement de blanc et de noirâtre. Cette barge diffère aussi de la première,

par la longueur; elle n'a que quatorze pouces de longueur de la pointe du bec au bout des doigts.

Elle habite les marécages des côtes maritimes de l'Europe, tant de l'Océan que de la Méditerranée (2); on la trouve dans les marais salants, et, comme les autres barges, elle est timide et fuit de loin; elle ne cherche aussi sa nourriture que pendant la nuit (3).

LA BARGE VARIÉE (4).

TROISIÈME ESPÈCE.

TOTANUS GLOTTIS et TOTANUS FISTULANS, Bechst. — GLOTTIS CHLOROPUS, Nilson. — TOTANUS GLOTTIS, Cuv. (5).

Si la plupart des nomenclateurs n'avaient pas donné cette barge comme distinguée de la précédente, et sous des noms différents, nous ne ferions de toutes deux qu'une seule et même espèce; les couleurs du plumage sont les mêmes; la forme, entièrement semblable, ne diffère qu'en ce que celle-ci est un peu plus grande, ce qui n'indique pas toujours une diversité d'espèces; car l'observation nous a souvent démontré que, dans la même espèce, il se trouve des variétés dans lesquelles le bec et les jambes sont quelquefois plus longs ou plus courts d'un demi-pouce; tout le plumage de cette barge est

comme celui de l'aboyeuse, varié de blanc, et cette couleur frange et encadre le gris brun des plumes du manteau; la queue est rayée de même, et le dessous du corps est blanc. Les Allemands donnent à toutes deux le nom de *meer-houu*; les Suédois les appellent *glcutt* (6); ces noms paraissent exprimer un abolement. Serait-ce sur ce même nom que Gesner, par une fausse analogie, aurait pris ces barges pour l'oiseau *glottis* d'Aristote, dont il a fait ailleurs une poule sultane ou un rasle? Albin tombe ici dans une erreur palpable, en prenant cette barge pour la femelle du chevalier aux pieds rouges.

valier, de celui que M. Cuvier désigne sous le nom de barge aboyeuse, ou à queue rayée, qui est une véritable barge. Cette barge aboyeuse n'est d'ailleurs pas distincte de l'espèce suivante, ou barge variée, et toutes deux ne sont que le chevalier aux pieds verts.

DESM. 1829.

(1) Supplément à l'Encyclopédie, article Aboyeur.

(2) M. Adanson.

(3) Albin.

(4) *Limosa*. (Gesner, Avi., pag. 519. *Idem*, Icon. avi., pag. 114.) *Glottis lingulaca Gazæ*. (*Idem*, Avi., pag. 520.) *Limosa Venetorum*... (Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 434.) *Pluvialis major*. (*Idem*, *ibid.*, pag. 535. — Willoughby, Ornithol., pag. 220. — Ray, Synops., pag. 106, n° a, 8; et 190, n° 6. — Charleton, Exercit., pag. 114, n° 3. *Idem*, Onomazt., pag. 109, n° 3. — Raczynski, Auctuar., Hist. nat. Polon., pag. 415. — Marsigli, Danub., tom. 5, pag. 48.) *Scolopax rostro recto basi infe-*

riori rubro; pedibus virescentibus... *Glottis*. (Linnæus, Syst. Nat., ed. 10, gen. 77, sp. 9.) *Numenius pedibus virescentibus, uropygio albo, remigibus lineis albis fuscisque undulatis*. (*Idem*, *Fauna Suecica*, n° 142.) Femelle du chevalier aux pieds rouges. (Albin, tom. 2, pag. 43, avec une mauvaise figure, pl. 69.) *Limosa supernè saturatè fusca, marginibus penarum albidis, infernè alba; gutture albo rufescente, collo albedo, maculis longitudinalibus fuscis vario; uropygio fusco, marginibus penarum candidis; reetricibus albis, nigricante transversim striatis*... *Limosa grisea major*. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 272.)}

(5) Cet oiseau ne diffère pas spécialement du précédent, et il appartient comme lui au sous-genre chevalier, dans le grand genre bécasse.

DESM. 1829.

(6) *Fauna Suecica*, n° 142.

LA BARGE ROUSSE * (1).

QUATRIÈME ESPÈCE.

SCOLOPAX LEUCOPHÆA, Lath. — SCOLOPAX LAPPONICA, Gmel. — LIMOSA RUFÆ, Briss., Temm. — TOTANUS GLOTTIS, Meyer. — TOTANUS LEUCOPHÆUS, Bechst. (2).

ELLE est à peu près de la grosseur de l'aboyeuse; elle a tout le devant du corps et le cou d'un beau roux; les plumes du manteau brunes et noirâtres sont légèrement frangées de blanc et de roussâtre; la queue est rayée transversalement de cette dernière couleur et de brun. On voit cette barge sur

nos côtes; elle se trouve aussi dans le Nord et jusqu'en Laponie; on la retrouve en Amérique; elle a été envoyée de la baie d'Hudson en Angleterre; c'est un exemple de plus de ces espèces aquatiques, communes aux terres du nord des deux continents.

LA GRANDE BARGE ROUSSE * (3).

CINQUIÈME ESPÈCE.

SCOLOPAX LIMOSA et SCOLOPAX ÆGOCEPHALA, Gmel. (4).

CETTE barge est en effet plus grande que la précédente; mais elle n'a de roux que le cou, et des bords roussâtres aux plumes noirâtres du dos; la poitrine et le ventre sont rayés transversalement de noirâtre sur le fond blanc sale; la longueur de cette barge, du bec aux ongles, est de dix-sept pouces: outre ces différences, qui paraissent la distinguer assez de la barge rousse, un observateur, nous assure que ces deux espèces passent toujours séparément sur nos

côtes (5). La grande barge rousse diffère même de toutes les autres, par les mœurs, s'il est vrai, comme le dit Willoughby, qu'elle se promène la tête haute sur les plages sablonneuses et découvertes, sans chercher à se cacher; le même naturaliste observe que c'est mal à propos qu'on lui donne en quelques endroits de la côte d'Angleterre le nom de *stone plover*, qui est proprement celui de notre courlis de terre ou grand pluvier; mais c'est encore plus mal à propos

* Voyez les planches enluminées, n° 900.

(1) Totanus fulvus, maculis fuscis. (Barrière Ornith., clas. 4, gen. 4, sp. 2.) Scolopax rostro subrecurvato, pedibusque nigris, pectore ferrugineo... Scolopax lapponica. (Linnæus, Syst. nat., ed. 10, gen. 77, sp. 12.) Recurvirostra, pectore croceo. (*Idem*, Fauna Suecica, n° 138. — *Nota*. M. Linnæus, en rangeant cette barge à côté de l'avocette, sous le nom de *Recurvirostra*, remarque en même temps que son bec n'est que très-faiblement fléchi ou recourbé en haut.) Red breasted godvi. (Edwards, tom. 3, pag. et pl. 138.) Limosa supernè nigricans, marginibus pennarum rufescentibus, infernè ferruginea; tæniâ supra oculos rufescente, uropygio albo rufescente, maculis longitudinalibus nigricantibus vario; rectricibus fuscis, albo transversim striatis... Limosa rufa. (Brisson, Ornith., tom. 5, pag. 281.)

(2) Cet oiseau qui est du sous-genre des barges, est appelé *barge aboyeuse* ou à *queue rayée*, par M. Cuvier. DESM. 1829.

* Voyez les planches enluminées, n° 916.

(3) Barge, seu ægocephalus Belonit. (Willoughby, Ornith., pag. 215. — Ray, Synops. avi., pag. 105, n° a, 4.) Marsigl., Danub. pag. 36.) Glareola ægocephalus. (Klein, Avi. pag. 102, n° 11.) Scolopax rostro recto, pedibus virescentibus, capite colloque rufescentibus; remigibus tribus nigris basi albis... OÆgocephala. (Linnæus, Syst. Nat., ed. 10, gen. 77, sp. 13.) Francolin. (Albin, tom. 2, pag. 44, avec une figure mal coloriée, planche 70. — Limosa supernè nigricans, marginibus pennarum rufescentibus, infernè sordidè alba, maculis transversis nigricantibus varia; tæniâ supra oculos albo-rufescente; collo rufo, infernè nigricante transversim striato; uropygio candido, maculis nigricantibus vario; rectricibus nigricantibus, albo transversim striatis... Limosa rufa major (Brisson, Ornithol., tom 5, pag. 284.)

(4) Cette grande barge rousse ne diffère pas spécialement de la barge commune décrite ci-avant, pag. 48. C'est un individu en plumage d'été ou de noces. DESM. 1829.

(5) Observation faite sur celles de Normandie.

que le traducteur d'Albin a rendu les noms de *godwit* et d'*OEgocephalus*, qui désignent la barge, par celui de Francolin. Cette grande barge rousse qui se trouve sur nos côtes et sur celles d'Angleterre, se porte également sur les côtes de Barbarie. On la reconnaît dans la notice que donne le docteur Shaw, de son *godwit of Barbary* (1).

LA BARGE ROUSSE DE LA BAIE D'HUDSON⁽²⁾.

SIXIÈME ESPÈCE.

SCOLOPAX FEDOA, Linn., Gmel. — SCOLOPAX MARMOREA, Lath. —
LIMICULA MARMOREA, Vieill. (3).

QUOIQ'IL y ait dans le plumage de cette barge, comparé à celui de la précédente, des différences qui consistent principalement en ce que celle-ci a plus de roux, et que même sa taille soit un peu plus grande, nous ne laissons pas de la regarder comme espèce très-voisine de celle de notre grande barge rousse, et peut-être même l'espèce est-elle originairement la même.

Cette barge rousse de la baie d'Hudson, est, comme l'observe Edwards, la plus

grande espèce de ce genre; elle a seize pouces du bout du bec à celui de la queue, et dix-neuf à celui des doigts; tout son plumage sur le manteau est d'un fond brun-roux rayé transversalement de noir; les premières grandes plumes de l'aile sont noirâtres, les suivantes d'un rouge-bai pointillé de noir; celles de la queue sont rayées transversalement de cette même couleur et de roux.

LA BARGE BRUNE⁽⁴⁾.

SEPTIÈME ESPÈCE.

SCOLOPAX FUSCA, Linn., Gmel. — TOTANUS FUSCUS, Leisler, Bechst.
— CHEVALIER NOIR, Cuv. — TRINGA ATRA, Linn., Gmel. (5).

ELLE est de la taille de la barge aboyeuse; le fond de sa couleur est un brun foncé et noirâtre, relevé de petites lignes blanchâ-

tres, dont les plumes du cou et du dos sont frangées, ce qui les fait paraître agréablement nuées ou écaillées; les plumes moyennes de l'aile et ses couvertures sont de même lisées et pointillées de blanchâtre par les bords; ses premières grandes plumes ne montrent en dehors qu'un brun uni; celles de la queue sont rayées de brun et de blanc.

(1) Shaw, Travels, etc., pag. 255.

(2) Greater american godwit, or curlew from Hudson-Bay. (Edwards, tom. 3, pag. et pl. 137.) Scolopax rostro recto, longo, pedibus fuscis, remigibus secundariis rufis, nigro punctulatis. Fedoa. (Linnaeus, Syst. Nat., ed. 10, gen. 77, sp. 8.) Limosa supernè fusco-rufescens, nigro transversim striata; infernè albo rufescens; teniâ supra oculos, genis et gutture candidis; uropygio rufo nigricante transversim striato; collo inferiore et pectore rufescentibus, collo inferiore maculis longitudinalibus nigris, pectore maculis transversis fuscis vario; rectricibus rufis, nigro transversim striatis... Limosa americana rufa. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 287.)

(3) Cet oiseau est rapporté par M. Cuvier au sous-genre des barges, dans le genre bécasse.

DESM. 1829.

* Voyez les planches enluminées, n° 875.

(4) Limosa supernè fusco-nigricans, marginibus pennarum albidis, infernè saturatè cinerea, albo variegata; vertice cinereo nigricante; uropygio candido, rectricibus binis intermediis fusco-nigricantibus, candicante transversim striatis, lateralibus fuscis, albo transversim striatis... Limosa fusca. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 276.)

(5) Cet oiseau n'est point une barge, et on doit le rapporter à l'espèce du chevalier noir de M. Cuvier, qui est le chevalier-arlequin, *totanus fuscus*, Temminck, sous un habit d'été. DESM. 1829.

LA BARGE BLANCHE ⁽¹⁾.

HUITIÈME ESPÈCE.

LIMICULA ALBA, Vieill. — RECURVIROSTRA ALBA, Lath., Linn., Gmel. ⁽²⁾.

M. EDWARDS observe que le bec de cette barge fléchit en haut, comme celui de l'avocette, caractère dont la plupart des barges portent quelque légère trace; mais qui est fortement marqué dans celle-ci; elle est à peu près de la taille de la barge rousse; son bec, noir à la pointe, est orangé dans le reste de sa longueur; tout le plumage est blanc, à l'exception d'une teinte de jaunâtre sur les grandes pennes de l'aile et de la queue. Edwards croit que le plumage blanc est la livrée de ces oiseaux de la baie d'Hudson, et

qu'ils reprennent leurs plumes brunes en été.

Au reste, il paraît que plusieurs espèces de barges sont descendues plus avant dans les terres de l'Amérique, et qu'elles sont parvenues jusqu'aux contrées méridionales; car Sloane place à la Jamaïque, notre troisième espèce (3); et Fernandez semble désigner deux barges dans la Nouvelle-Espagne, par les noms de *chiquatotoll*, oiseau semblable à notre bécasse (4), et *Elototoll*, oiseau du même genre, qui se tient à terre sous les tiges de maïs (5).

LES CHEVALIERS ⁽⁶⁾.

« LES François, dit Belon, voyant un oysillon haut en cruché sur ses jambes, quasi comme estant à cheval, l'ont nommé *chevalier*. » Il serait difficile de trouver à ce nom d'autre étymologie: les oiseaux chevaliers sont en effet fort haut montés; ils sont plus petits de corps que les barges, et néanmoins ils ont les pieds tout aussi longs: leur bec, plus raccourci, est au reste conformé de même, et dans la nombreuse suite des espèces diverses qui, de la bécasse, descendent jusqu'au cincle, c'est après les barges que doivent se placer les chevaliers: comme elles, ils vivent dans les prairies humides et dans les endroits marécageux; mais ils fré-

quentent aussi les bords des étangs et des rivières, entrant dans l'eau jusqu'au-dessus des genoux (7); sur les rivages ils courent avec vitesse, et telle petite corpulence, dit Belon, *montée dessus si hautes échasses, chemine gaïement et court moult légèrement*.

Les vermisses sont leur pâture ordinaire; en temps de sécheresse, ils se rabattent sur les insectes de terre, et prennent des scarabées, des mouches, etc.

Leur chair est estimée (8), mais c'est un mets assez rare, car ils ne sont nulle part en grand nombre, et d'ailleurs ils ne se laissent approcher que difficilement.

Nous connaissons six espèces de ces oiseaux.

(1) White godwit, from Hudson-Bay. (Edwards, Hist. of Birds, tom. 3, pag. et pl. 139, figure postérieure.) *Limosa candida*; marginibus alarum, remigibus majoribus, rectricibusque albo flavicantibus... *Limosa candida*. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 290.)

(2) Selon M. Vieillot, cet oiseau est du sous-genre des barges, et non du genre avocette, dont il n'a pas les pieds palmés. DESM. 1829.

(3) *Glottis*, seu *pluvialis major* Aldrovandi. (Sloane, Jamaïc. pag. 317, n° 9.)

(4) Aviar. Nov.-Hispan., pag. 47, cap. 168.

(5) *Elototoll*, seu avis basis spicæ maysi. (*Ibid.* pag. 48, cap. 169.)

(6) Les chevaliers composent, dans le genre BÉCASSE, *scolopax*, de Linné, un petit sous-genre nommé *totanus* par Bechstein et MM. Cuvier, Vieillot et Temminck. DESM. 1829.

(7) Belon, Nature des oiseaux, page 208.

(8) *Idem*, *ibidem*.

LE CHEVALIER COMMUN* (1).

PREMIÈRE ESPÈCE.

TRINGA PUGNAX, Linn., Gmel., Vieill. — MACHETES PUGNAX, Cuv. (2).

Il paraît être de la grosseur du pluvier doré, parce qu'il est fort garni de plumes, et en général les chevaliers sont moins charnus qu'ils ne semblent l'être; celui-ci a près d'un pied du bec à la queue, et un peu plus du bec aux ongles: presque tout son plumage est nué de gris-blanc et de roussâtre; toutes les plumes sont frangées de ces deux couleurs et noirâtres dans le milieu; ces mêmes couleurs de blanc et de roussâtre sont finement pointillées sur la tête, et s'étendent sur l'aile dont elles bordent les petites plumes; les grandes sont noirâtres; le dessous du corps et le croupion sont blancs; M. Brisson dit que les pieds de cet oiseau sont d'un rouge pâle, et, en conséquence, il lui applique des phrases qui conviennent mieux à

l'oiseau de l'espèce suivante (3); il se pourrait aussi qu'il y eût variété dans celle-ci, puisque le chevalier représenté dans nos planches enluminées a les pieds gris ou noirâtres, de même que le bec.

C'est sur un rapport assez léger de ressemblance dans les couleurs, que Belon a cru reconnaître le chevalier dans le *Calidris* d'Aristote (4). Le chevalier fréquente les bords des rivières, se trouve même quelquefois sur nos étangs, mais plus ordinairement sur les rivages de la mer. On en voit dans quelques-unes de nos provinces de France, et particulièrement en Lorraine; on en voit aussi sur toutes les plages sablonneuses des côtes d'Angleterre; il s'est porté jusqu'en Suède (5), en Danemarck et même en Norwège (6).

* Voyez les planches enluminées, n° 844.

(1) *Tringa pennis in medio fuscis*, ad margines griseis supernè vestita, infernè alba; collo inferiore griseo, marginibus pennarum albidis; reetricibus griseo fuscis, albido in apice marginatis, quatuor intermediis et binis utrimquè extimis nigricante transversim striatis; pedibus dilutè rubris.... Totanus. (Brisson, Ornithol., tom. 5, page 188.)

(2) Suivant M. Temminck, cet oiseau est une femelle adulte ou un jeune après la mue d'automne, du combattant dont M. Cuvier forme un petit sous-genre sous le nom de *machetes*. DESM. 1829.

(3) *Erythropus major*. (Gesner, Icon. Avi., pag. 101, avec une très-mauvaise figure.) *Gallinula aquatica* primum genus, quod vulgò germanicè vocant rotbein, id est erythropodem. (*Idem*, Avi. pag. 504, avec la même figure.) *Gallinula erythropus major* ornithologi. (Aldrovande, Avi. tome 3, pag. 553, avec une figure méconnaissable.) *Gallinula erythropus major*. (Jonston, Avi., pag. 110, avec la mauvaise figure d'Aldrovande copiée, tab. 31.) *Gallinula erythropus major* Gesneri Aldrovando.

(Willoughby, Ornithol., pag. 221.) *Gallinula erythropus major* Gesneri. (Ray, Synops. avi., pag. 107, n° 2, 1 — Sibbald, Scot. illustr., part. 2, lib. 3, pag. 19. — Marsigl. Danub., tom. 5, pag. 50, avec une très-mauvaise figure, tab. 23.) *Gallinula erythropus*. (Charleton, Exercit., pag. 112, n° 2. *Idem*, Onomazt., pag., 107, n° 2.) *Glareola prima*. (Schwenckfeld, Avi. siles., pag. 281. — Klein, Avi., pag. 101, n° 1, *Glareola prima* Schwenckfeldii, *erythropus primus* Gesneri; *redshanca* Turneri. (Rzacz. Auctuar., Hist. nat. Polon., pag. 383.)

(4) Il nous a semblé que c'est lui qu'Aristote a nommée *calidris*; car au troisième chapitre du huitième livre des Animaux, il dit: *Quinettiam calidris, cui cinereus color distinctus variè*. (Nat. des oiseaux, pag. 207.)

(5) Fauna Suecica.

(6) Totanus, dans rodbeene, Norwegis, late-tite, Iare-titring runnich. (Ornithol. boreal., n° 157.)

LE CHEVALIER AUX PIEDS ROUGES* (1).

SECONDE ESPÈCE.

SCOLOPAX CALIDRIS, TRINGA GAMBETTA et TRINGA STRIATA, Linn., Gmel.
— TOTANUS CALIDRIS et TOTANUS STRIATUS, Bechst., Vieill. — SCOLOPAX CALIDRIS, Linn., Gmel. (2).

LES pieds rouges de ce bel oiseau le rendent d'autant plus remarquable, qu'il a plus de la moitié de la jambe nue; son bec, noirâtre à la pointe, est du même rouge vif à la racine; ce chevalier est de la même grandeur et figure que le précédent; son plumage est blanc sous le ventre, légèrement ondulé de gris et de roussâtre sur la poitrine et le devant du cou; varié sur le dos, de roux et de noirâtre par petites bandes transversales bien marquées sur les petites penes de l'aile, dont les grandes sont noirâtres.

C'est certainement de cette espèce que Belon a parlé sous le nom de *chevalier rouge*; quoique M. Brisson, en appliquant cette dénomination à sa seconde espèce, la rapporte en même temps à sa première notice de Belon. M. Ray n'a pas mieux connu cet oiseau, quand il soupçonne que ce pourrait être le même que la grande barge grise (3).

Le chevalier aux pieds rouges s'appelle *courrier* sur la Saône; il est connu en Lorraine (4) et dans l'Orléanais, où néanmoins il est assez rare (5); M. Hébert nous dit en avoir vu dans la Brie en avril; il se pose sur les étangs, dans les endroits où l'eau n'est pas bien haute; il a la voix agréable et un petit sifflet semblable à celui du bécasseau. C'est le même oiseau qui est connu dans le Boulonnais sous le nom de *Gambetta* (6), nom dérivé de la hauteur de ses jambes. On trouve aussi cet oiseau en Suède (7), et il se pourrait qu'il eût, comme plusieurs autres, passé d'un continent à l'autre. L'*Yacatopil* du Mexique de Fernandez paraît être fort voisin de notre chevalier aux pieds rouges, tant par les dimensions que par les couleurs (8); il faut même que quelques espèces de ce genre se soient portées plus avant dans les contrées de l'Amérique, puisque Dutertre compte le chevalier au nombre des

* Voyez les planches enluminées, n° 845, sous le nom de *gambette*.

(1) *Chevalier rouge*. (Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 207, avec une figure reconnaissable, pag. 208; la même, Portraits d'oiseaux, pag. 56, b.) *calidris Belonii*. (Aldrovande, Avi. tom. 3, pag. 431. — Jonston, Avi. pag. 108.) *Calidris Belonii, fedoa*. (Charleton, Exercit., pag. 112, n° v. *Idem*, Onomazt. pag. 106, n° v.) *Chevalier*. (Gesner, Avi., pag. 795.) *Calidris nigra, quæ gambetta*. (Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 434.) *Gambetta Aldrovandi*. (Willoughby, Ornith., pag. 222. — Ray, Synops. avi., pag. 107, n° 2.) — *Totanus alter*. (*Idem*, pag. 106, n° 11. — Willoughby, pag. 221.) *Gambetta italica dicta*. (Jonston, Avi., pag. 109.) *Glareola alba, primæ similis, pedibus ex luteo rubentibus*. (Klein, Avi., pag. 101, n° 1.) *Scolopax, rostro recto, basi rubro, pedibus coccineis, remigibus secundariis albis*... Totanus. (Linnæus, Syst. nat., ed. 10. Gen. 77, Sp. 4.) *Tringa rostro nigro basi rubra, pedibus coccineis*. (Fauna Suecica, n° 149.) *Chevalier aux pieds rouges*. (Albin, tom. 2, pag. 43, avec une figure mal coloriée, pl. 68.) *Tringa pennis in medio fuscis ad margines griseis supernè vestita, infernè alba, maculis griseo-fuscis varia, uropygio candido; reetricibus griseo-fuscis, nigricante transversim striatis, albo in apice*

marginatis; pedibus rubris... Totanus ruber. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 192.)

(2) M. Temminck rétablit ainsi la synonymie très-embrouillée de cet oiseau qui est son chevalier gambette, *totanus calidris*, et le chevalier aux pieds rouges, de M. Cuvier.

1° Mâles et femelles en hiver; le chevalier aux pieds rouges Gérardin.

2° Jeunes prenant la livrée d'hiver: *tringa striata*, Lath., Gmel.; *chevalier rayé*, Buffon.

3° Plumage d'été ou de nocce: *Totanus calidris*, Bechst.; *scolopax calidris et tringa gambetta*, Gmel., *totanus novius*, Briss.; *chevalier aux pieds rouges*, Buffon (celui décrit dans cet article).

(3) Synops. avi., pag. 106, n° 11.

(4) M. Lottinger.

(5) Ornithologie de Salerne, pag. 331.

(6) *Gambetta*. Aldrovande; voyez la nomenclature.

(7) Fauna Suecica, n° 149.

(8) *Yacatopil, seu rostrum sudis, avis est columbi silvestris magnitudine, rostro quatuor digitos longo, tenui... cruribus luteis. Color universi corporis, ex albo, cinereo, nigro et fusco permixtus est... advena lacu Mexicano... vescitur vermibus... ad gallinulas referenda.* (Fernandez, Hist. Nov-Hisp., pag. 29, cap. 69.)

oiseaux de la Guadeloupe (1), et que Labat l'a reconnu dans la multitude de ceux de l'île d'*Aves* (2); d'autre part, un de nos correspondants (3) nous assure en avoir vu à Cayenne et à la Martinique en grand nom-

bre. Ainsi nous ne pouvons douter que ces oiseaux ne soient répandus dans presque toutes les contrées tempérées et chaudes des deux continents.

LE CHEVALIER RAYÉ* (4).

TROISIÈME ESPÈCE.

TRINGA STRIATA et TRINGA GAMBETTA, Linn., Gmel. — TOTANUS CALIDRIS, Vieill. (5).

IL est à peu près de la taille de la grande bécassine; tout son manteau, sur fond gris et mêlé de roussâtre, est rayé de traits noirâtres, couchés transversalement; la queue est coupée de même sur le fond blanc; le cou porte les mêmes couleurs, excepté que

les pinceaux bruns y sont tracés le long de la tige des plumes; le bec, noir à sa pointe, est à sa racine d'un rouge tendre ainsi que les pieds. Nous rapporterons à cette espèce le *chevalier tacheté* de Brisson (6), qui ne paraît être qu'une très-légère variété (7).

LE CHEVALIER VARIÉ** (8).

QUATRIÈME ESPÈCE.

TRINGA PUGNAX, Linn., Gmel., Vieill. — MACHETES PUGNAX, Cuv. — TRINGA LITTOREA, Linn., Gmel. — TOTANUS CINEREUS, Briss. (9).

Cet chevalier qui est le même que le *chevalier cendré* de M. Brisson, nous paraît

mieux désigné par l'épithète de *varié*, puisque, suivant la phrase même de cet aca-

(1) Tome 2, pag. 277.

(2) Nouveau Voyage aux îles de l'Amérique, tom. 8, pag. 28.

(3) M. de La Borde.

* Voyez les planches enluminées, n° 827.

(4) *Tringa pennis* griseo-fuscis, fusco-nigricante transversim striatis supernè vestita, infernè alba; tæniis transversis, aliis longitudinalibus fuscis varia; collo fusco, marginibus pennarum in collo superiore albo-rufescentibus, in collo inferiore albis; uropygio candido; reetricibus albis, fusco-nigricante transversim striatis; binis intermediis in albo colore griseo-fusco maculatis, pedibus pallidè rubris.... *Totanus striatus*. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 196.)

(5) Celui-ci est de la même espèce que le chevalier aux pieds rouges décrit ci-avant; seulement c'est un jeune individu prenant le plumage d'hiver, tandis que l'autre est un adulte en plumage d'été. DESM. 1829.

(6) *Tringa pennis* in medio nigricantibus, ad margines griseo-rufescentibus supernè vestita, infernè alba, maculis nigricantibus varia; uropygio et imo ventre candidis, lateribus reetricibusque albo et nigricante transversim striatis; pedibus rubris.... *Totanus navius* (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 200.)

(7) Comparez les figures dans cet auteur même. *Ibid.*, pl. 18, fig. 1 et 2.)

** Voyez les planches enluminées, n° 300.

(8) *Chevalier noir* (Belon, Nat., des oiseaux pag. 208.) *Calidris nigra Belonii*. (Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 432. — Jonston, Avi., pag. 109. — Charleton, Exercit., pag. 112, n° 2. *Idem*, Onomazi., pag. 107, n° 2) *Charadrius nigricans*. (Barrère, Ornithol., clas. 4, gen. 10, sp. 3.) *Tringa rostro lævi, pedibus fuscis, remigibus fuscis, remigibus fuscis; rachis primâ niveâ*.... *Tringa littorea*. (Linnaeus, Syst. Nat., ed. 10, gen. 78, sp. 12. *Tringa remigibus fuscis, primâ rachis nivea*. (*Idem*, Fauna Suecica, n° 151.) Héron blanc de M. Oldham. (Albin, tom. 3, pag. 37, avec une figure mal coloriée, planche 89.) *Tringa pennis* in medio nigricantibus, ad margines rufis supernè vestita, infernè albo-rufescentibus, vertice nigricante; collo inferiore et pectore griseo-rufescentibus, uropygio cinerofusco, maculis nigricantibus vario; reetricibus splendè griseo fuscis, versus apicem tæniâ nigricante circumferentiâ parallèlâ notatis, in apice rufescente marginatis, octo intermediis versus apicem exterius rufescente maculatis; pedibus saturatè cinereis.... *Totanus cinereus*. (Brisson, Ornithol., tome 5, pag. 203.)

(9) Cet oiseau est un jeune de l'année du tringa ou bécasseau combattant. Temminck; *machetes pugnax*, Cuvier, qui forme, selon ce dernier naturaliste, un petit sous-genre dans le genre bécasse.

démicien, il a dans le plumage autant de noirâtre et de roux que de gris ; la première couleur couvre le dessus de la tête et le dos, dont les plumes sont bordées de la seconde, c'est-à-dire de roux ; les ailes sont également noirâtres et frangées de blanc ou de roussâtre ; ces teintes se mêlent à du gris sur tout le devant du corps ; les pieds et le bec sont noirs ; ce qui a donné lieu à Belon d'appeler cet oiseau *chevalier noir*, par opposition à celui qui a les pieds rouges ; tous deux sont de la même grosseur, mais celui-ci a les jambes moins hautes.

Il paraît que cet oiseau fait son nid de fort bonne heure, et qu'il revient dans nos contrées avant le printemps ; car Belon dit que, dès la fin d'avril, on apporte de leurs petits, dont le plumage ressemble alors beaucoup à celui du rasle, et qu'autrement

on n'a point accoutumé de voir ces chevaliers, sinon en hiver (1). Au reste ils ne nichent pas également sur toutes nos côtes de France : par exemple, nous sommes bien informés qu'ils ne font que passer en Picardie ; ils y sont amenés par le vent de nord-est, au mois de mars avec les barges ; ils y font peu de séjour, et ne repassent qu'au mois de septembre. Ils ont quelques habitudes semblables à celles des bécassines, quoiqu'ils aillent moins de nuit, et qu'ils se promènent davantage pendant le jour ; on les prend de même au rejetair (2). Linnæus dit que cette espèce se trouve en Suède ; Albin, par une méprise inconcevable, appelle *héron blanc* ce chevalier, dont la plus grande partie du plumage est noirâtre, et qui dans aucune partie de sa forme n'a de ressemblance au héron.

LE CHEVALIER BLANC (3).

CINQUIÈME ESPÈCE.

SCOLOPAX CANDIDA, Linn., Gmel. — TOTANUS CANDIDUS, Vieill. (4).

Ce chevalier se trouve à la baie d'Hudson ; il est à peu près de la taille du chevalier, première espèce ; tout son plumage est blanc, le bec et les pieds sont orangés.

Edwards pense que ces oiseaux sont du nombre de ceux que le froid de l'hiver fait

blanchir dans le nord ; et qu'en été ils reprennent leur couleur brune, couleur dont les grandes penes des ailes et de la queue, dans la figure de cet auteur, présentent encore une teinte, et qui se marque par petites ondes sur le manteau.

(1) Nature des Oiseaux, pag. 208.

(2) M. Baillon, qui nous communique ces faits, y joint l'observation suivante sur un de ces oiseaux qu'il a fait nourrir. « J'en ai gardé un petit, l'an passé, dans mon jardin, plus de quatre mois ; j'ai remarqué que, dans les temps de sécheresse, il prenait des mouches, des scarabées et d'autres insectes, sans doute à défaut de vers ; il mangeait aussi du pain trempé dans l'eau, mais il fallait qu'il y eût été macéré pendant un jour. La mue lui a donné, au mois d'août, de nouvelles plumes aux ailes, et il est parti au mois de septembre ; il était devenu familier, au point de suivre pas à pas le jardinier lorsqu'il avait sa bêche ; il accourait dès qu'il voyait arracher une plante d'herbe, pour prendre les vers qui se découvraient ; aussitôt qu'il avait mangé, il courait se

laver dans une jatte remplie d'eau ; je ne lui ai jamais vu de terre sèche sur le bec ou aux jambes ; cet acte de propreté est commun à tous les vermivores. »

(3) White red-shank, or pool-snipe. (Edwards, tom. 3, pag. et pl. 139, figure antérieure.) *Tringa candida*, maculis transversis griseo-rufescentibus supernè variegata ; remigibus majoribus griseis, rectricibus candidis, griseo-rufescente transversim striatis, pedibus aurantiis... *Totanus candidus*. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 207.)

(4) Cet oiseau appartient au genre chevalier, *Totanus*, de M. Vieillot ; par conséquent il rentre dans le sous-genre du même nom, selon M. Cuvier. DESM. 1829.

LE CHEVALIER VERT⁽¹⁾.

SIXIÈME ESPÈCE.

RALLUS BENGALENSIS, Linn., Gmel. — RHYNCHÆA BENGALENSIS, Cuv.
— ROSTRATULA BENGALENSIS, Vieill. (2).

ALBIN, après avoir appelé ce chevalier *Rôle d'eau de Bengale*, le fait venir des Indes occidentales; la figure qu'il en donne est très-mauvaise; on y reconnaît cependant le bec et les jambes d'un chevalier; suivant la notice, ses couleurs ont une teinte de

vert sur le dos et sur l'aile, excepté les trois ou quatre premières plumes qui sont pourpres et coupées de taches orangées; il y a du brun sur le cou et les côtés de la tête, et du blanc à son sommet ainsi qu'à la poitrine.

LES COMBATTANTS,

VULGAIREMENT PAONS DE MER * (3).

TRINGA PUGNAX, Linn., Gmel. Vieill., Temm. — MACHETES PUGNAX, Cuv. (4).

Il est peut-être bizarre de donner à des animaux un nom qui ne paraît fait que

pour l'homme en guerre; mais ces oiseaux nous imitent; non-seulement ils se livrent

(1) *Rôle d'eau de Bengale*. (Albin, tom. 3, pag. 38, avec une figure très-mal coloriée, pl. 90.) *Rallus aquaticus Bengalensis*. (Klein, Avi., pag. 104, n° 5.) *Ralus corpore, vertice, oculisque albis, capite, colloque nigris, alis dorsoque viridibus, remigibus primariis rubro maculatis*. . . . *Rallus Bengalensis*. (Linnaeus, Syst. Nat., ed 10, gen. 83, sp. 4.) *Tringa superne viridis, inferne alba; capite ad latera, gutture et collo saturate fuscis; vertice, oculorum ambitu et uropygio candidis; reetricibus purpureis, maculis aurantiis variegatis; pedibus luteo-viridescensibus*. . . . *Totanus Bengalensis*. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 209.)

(2) Du sous-genre RHYNCHÉE dans le genre bécasse, de M. Cuvier, et du genre CHORLITE, *Rostratula*, Vieillot. DESM. 1829.

(*) Voyez les planches enluminées, n° 305, le mâle, sous le nom de *paon de mer*; et n° 306, la femelle.

(3) Sur nos côtes de Picardie, *paon de marais*, grosse gorge ou *cotteret garu*, en flamand, *Kemperkens* (combattant ou duelliste); en anglais, *ruffe* (le mâle), *reeve* (la femelle); en suédois et en danois, *brunshane* (le mâle lorsqu'il porte sa crinière au printemps, et lorsqu'il l'a perdue après la mue, *staal sneppe*; en polonais, *ptak bitny*.

Avis pugnax, kamperkens Belgis. (Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 413, avec plusieurs figures différentes; voyez ci-après. *Avis pugnax*. (Jonston, Avi., pag. 105, avec des figures empruntées d'Aldro-

vande. — Willoughby, Ornithol., pag. 224, avec des figures assez exactes du mâle et de la femelle. — Ray, Synops. avi., pag. 107 n° a, 3. — Rzaczynski, Auctuar., Hist. nat. Polon., pag. 367. — Charleton, Exercit., pag. 110, n° 5. *Idem*, Onomast., pag. 104, n° 5. — Marsigli, Danub., tom. 5, pag. 52, avec une figure peu exacte.) *Glareola pugnax*. (Klein, Avi., pag. 102, n° 10.) *Philomachus*. (Moehring, Avi., gen. 93.) *Tringa pedibus rubris, reetricibus tribus lateralibus immaculatis; facie papillis granulatis carneis*. . . *Pugnax*. (Linnaeus, Syst. Nat., ed 10, gen. 78, sp. 1.) *Tringa facie papillis granulatis minimis carneis, rostro pedibusque rubris*. (*Idem*, Fauna Suecica, n° 145.) *Pugnax*. (Brunnich, Ornithol. boreal., n° 169 et 169.) *Tringa pugnax, rostro pedibusque rubris, reetricibus lateralibus immaculatis, facie papillis granulatis carneis*. (Müller, Zoolog. Dan., n° 191.) *Streit schneppf, oder kampfhöhlein*. (Frisch, vol. 2, div. 12, sect. 4, pl. 9, 10, 11, 12; mais M. Frisch se trompe en donnant sa figure 16 pour la femelle qui ne doit point porter de crinière.) *Héron étoilé ou blanc*. (Albin, tom. 1, pag. 64, avec de mauvaises figures coloriées du mâle et de la femelle, planches 72 et 73.) *Tringa versicolor* (capite anteriore papilloso, pennis in collo inferiore longissimis, *mas*); *reetricibus lateralibus griseo-fuscis*. . . *Pugnax*. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 240.)

(4) Cet oiseau, qui forme un petit sous-genre parmi les bécasses dans la méthode de M. Cuvier, a une

entre eux des combats seul à seul, des assauts corps à corps, mais ils combattent aussi en troupes réglées, ordonnées et marchant l'une contre l'autre (1); ces phalanges ne sont composées que de mâles, qu'on prétend être dans cette espèce beaucoup plus nombreux que les femelles (2); celles-ci attendent à part la fin de la bataille, et restent le prix de la victoire; l'amour paraît donc être la cause de ces combats, les seuls que doive avouer la nature, puisqu'elle les occasionne, et les rend nécessaires par un de ses excès, c'est-à-dire par la disproportion qu'elle a mise dans le nombre des mâles et des femelles de cette espèce.

Chaque printemps, ces oiseaux arrivent par grandes bandes, sur les côtes de Hollande, de Flandre et l'Angleterre, et, dans tous ces pays, on croit qu'ils viennent des contrées plus au nord; on les connaît aussi sur les côtes de la mer d'Allemagne, et ils sont en grand nombre en Suède, et particulièrement en Scanie (3); il s'en trouve de même de Danemarck jusqu'en Norwége (4), et Müller dit en avoir reçu trois de Finmarchie. L'on ne sait où ces oiseaux se retirent pour passer l'hiver (5); comme ils nous arrivent régulièrement au printemps et qu'ils séjournent sur nos côtes pendant deux ou trois mois, il paraît qu'ils cher-

chent les climats tempérés; et si les observateurs n'assuraient pas qu'ils viennent du côté du nord, on serait bien fondé à présumer qu'ils arrivent au contraire des contrées du midi; cela me fait soupçonner qu'il en est de ces oiseaux combattants comme des bécasses que l'on a dit venir de l'est, et s'en retourner à l'ouest ou au sud, tandis qu'elles ne font que descendre des montagnes dans les plaines ou remonter de la plaine aux montagnes. Les combattants peuvent de même ne pas venir de loin, et se tenir en différents endroits de la même contrée, dans les différentes saisons; et comme ce qu'ils ont de singulier, je veux dire leurs combats et leur plumage de guerre, ne se voit qu'au printemps, il est très-possible qu'ils passent en d'autres temps sans être remarqués, et peut-être en compagnie des maubèches ou des chevaliers, avec lesquels ils ont beaucoup de rapports et même de ressemblance.

Les combattants sont de la taille du chevalier aux pieds rouges, un peu moins hauts sur jambes; ils ont le bec de la même forme, mais plus court; les femelles sont ordinairement plus petites que les mâles (6), et se ressemblent par le plumage qui est blanc, mélangé de brun sur le manteau; mais les mâles sont au printemps si différents les uns des autres, qu'on les prendrait chacun pour un oiseau d'espèce particulière; de plus de cent qui furent comparés devant M. Klein, chez le gouverneur de Scanie, on n'en trouva pas deux qui fussent entièrement semblables (7); ils diffèrent ou par la taille, ou par les couleurs, ou par la forme et le volume de ce gros collier en forme d'une crinière épaisse de plumes enflées qu'ils portent autour du cou: ces plumes ne naissent qu'au commencement du printemps, et ne subsistent qu'autant que durent les amours; mais indépendamment de cette production de surcroît dans ce temps, la surabondance des molécules organiques se manifeste encore par l'éruption d'une multitude de papilles charnues et sanguinolentes, qui s'élevèrent sur le devant de la tête et à l'entour des yeux (8); cette double production suppose dans ces oiseaux une si grande énergie des puissances productrices,

synonymie très-compiquée et très-confuse. Nous allons la rectifier d'après M. Temminck.

1^o *Plumage d'automne et d'hiver, Tringa variegata*, Beannich.

2^o *Plumage d'été ou de nocce. Tringa Pugnax*, Lath., Linn., Gmel.; le combattant, Buffon (sujet du présent article.)

3^o *Jeunes de l'année. Tringa littorea*; Lath., Linn., Gmel.; *Tringa grenovicensis*, Lath., *Totanus cinereus*, Briss: le chevalier varié, Buffon (voyez ci-avant pag. 55.)

4^o *Est femelle adulte et les jeunes après la mue d'automne: Tringa equestris*, Lath.; le chevalier commun, Buffon (voyez ci-avant pag. 53), et surtout la planche enluminée, n^o 844. DESM. 1829.

(1) Interdium turmatim volitant, illic dimicantes ubi se in terram demittunt. (Klein, Avi., pag. 102.)

(2) Mares ex his plurimos esse, paucas feminas, ideoque mares initio invicem acerrimo puelio sese mutuo occidere, donec cum feminis numero pares evaserint, et singuli singulis conjungi possint. Aldrovaude, tom. 3, pag. 413.)

(3) Fauna Suecica.

(4) Zoolog. Danic., pag. 24.

(5) Charleton dit (Onomast., pag. 104): Quotannis immenso numero ex septentrione in paludes agri Licolinensis advolant, et post tres menses discedunt nescio quò.

(6) Rzaczynski.

(7) Ordo avium, pag. 102.

(8) In mare facies infantis parvis papillis carneis aspersa. Linnaeus, Faun. Suec.

qu'elle leur donne , pour ainsi dire , une autre forme plus avantageuse , plus forte , plus fière qu'ils ne perdent qu'après avoir épuisé partie de leurs forces dans les combats , et répandu ce surcroît de vie dans leurs amours. « Je ne connais pas d'oiseau , nous » écrit M. Baillon , en qui le physique de » l'amour paraisse plus puissant que dans » celui-ci ; aucun n'a les testicules aussi » forts par rapport à sa taille ; ceux du com- » battant ont chacun près de six lignes de » diamètre , et un pouce ou plus de lon- » gueur ; le reste de l'appareil des parties » génitales est également dilaté dans le » temps des amours ; on peut de là conce- » voir quelle doit être son ardeur guerrière , » puisqu'elle est produite par son ardeur » amoureuse et qu'elle s'exerce contre ses » rivaux. J'ai souvent suivi ces oiseaux dans » nos marais (de Basse-Picardie) , où ils ar- » rivent au mois d'avril , avec les chevaliers , » mais en moindre nombre ; leur premier » soin est de s'apparier , ou plutôt de se dis- » puter les femelles ; celles-ci , par de pe- » tits cris , enflamment l'ardeur des combat- » tants ; souvent la lutte est longue , et quel- » quefois sanglante ; le vaincu prend la » fuite , mais le cri de la première femelle » qu'il entend lui fait oublier sa défaite , » prêt à entrer en lice de nouveau , si quel- » que antagoniste se présente ; cette petite » guerre se renouvelle tous les jours le ma- » tin et le soir , jusqu'au départ de ces oi- » seaux , qui a lieu dans le courant de mai , » car il ne nous reste que quelques traîneurs , » et l'on n'a jamais trouvé de leurs nids » dans nos marais. »

Cet observateur exact et très-instruit remarque qu'ils partent de Picardie par les vents de sud et de sud-est , qui les portent sur les côtes d'Angleterre , où , en effet , on sait qu'ils nichent en très-grand nombre , particulièrement dans le comté de Lincoln ; on y en fait même une petite chasse ; l'oiseleur saisit l'instant où ces oiseaux se battent , pour leur jeter son filet (1) ; et on est dans l'usage de les engraisser en les nourrissant avec du lait et de la mie de pain ; mais on est obligé pour les rendre tranquilles de les tenir renfermés dans des endroits obscurs , car aussitôt qu'ils voient la lumière ils se battent (2) ; ainsi l'esclavage ne peut rien diminuer de leur humeur guerrière ;

(1) Willoughby.

(2) *Idem*.

dans les volières où on les renferme , ils vont présenter le défi à tous les autres oiseaux (3) ; s'il est un coin de gazon vert , ils se battent à qui l'occupera (4) ; et comme s'ils se piquaient de gloire , ils ne se montrent jamais plus animés que quand il y a des spectateurs (5). La crinière des mâles est non-seulement pour eux un parement de guerre , mais une sorte d'armure , un vrai plastron , qui peut parer les coups ; les plumes en sont longues , fortes et serrées ; ils les hérissent d'une manière menaçante lorsqu'ils s'attaquent , et c'est surtout par les couleurs de cette livrée de combat qu'ils diffèrent entre eux ; elle est rousse dans les uns , grise dans d'autres , blanche dans quelques-uns , et d'un beau noir-violet chatoyant coupé de taches rousses dans les autres ; la livrée blanche est la plus rare : ce panache d'amour ou de guerre , ne varie pas moins par la forme que par les couleurs , durant tout le temps de son accroissement ; on peut voir dans Aldrovande les huit figures qu'il donne de ces oiseaux avec leurs différentes crinières (6).

Ce bel ornement tombe par une mue qui arrive à ces oiseaux vers la fin de juin , comme si la nature ne les avait parés et munis que pour la saison de l'amour et des combats ; les tubercules vermeils qui couvraient leur tête pâlissent et s'oblitérent , et ensuite elle se recouvre de plumes ; dans cet état on ne distingue plus guère les mâles des femelles , et tous ensemble partent alors des lieux où ils ont fait leurs nids et leur ponte ; ils nichent en troupes comme les hérons , et cette habitude commune a seule suffi pour qu'Aldrovande les ait rapprochés de ces oiseaux ; mais la taille et la conformation entière des combattants est si différente , qu'ils sont très-éloignés de toutes les espèces de hérons ; et l'on doit , comme nous l'avons déjà dit , les placer entre les chevaliers et les maubèches.

(3) Il y a à la Chine des oiseaux qu'on nomme *oiseaux de combat* , et que les Chinois nourrissent , non pour chanter , mais pour donner le spectacle de petits combats qu'ils se livrent avec acharnement. (Voyez l'Histoire générale des Voyages , tom. 6 , pag. 487.) Il n'y a pas pourtant d'apparence que ce soient ici nos combattants , puisque ces oiseaux chinois ne sont pas , dit-on , plus gros que des linots.

(4) Klein.

(5) *Pugnare incipiunt* , dit Willoughby , *presertim si astat quispiam*.

(6) Au reste , de ces huit figures que donne Aldrovande , sur des dessins que le comte d'Artemberg lui avait envoyés de Flandre , l'une paraît être la femelle ,

LES MAUBÈCHES ⁽¹⁾.

DANS l'ordre des petits oiseaux de rivages, on pourrait placer les maubèches après les chevaliers et avant le bécasseau ; elles sont un peu plus grosses que ce dernier, et moins grandes que les premiers ; elles ont le bec plus court ; les jambes sont moins hautes ; et leur taille plus raccourcie, paraît plus épaisse que celle des chevaliers : leurs habi-

tudes doivent être les mêmes, celles du moins qui dépendent de la conformation et de l'habitation ; car ces oiseaux fréquentent également les bords sablonneux de la mer. Nous manquons d'autres détails sur leurs mœurs, quoique nous en connaissons quatre espèces différentes.

LA MAUBÈCHE COMMUNE ⁽²⁾.

PREMIÈRE ESPÈCE.

TRINGA GRISEA, CINEREA et CANUTUS, Linn., Gmel. — TRINGA FERRUGINEA, Meyer. — TRINGA ISLANDICA, Lath. ⁽³⁾.

ELLE a dix pouces de la pointe du bec aux ongles, et un peu plus de neuf pouces jusqu'au bout de la queue ; les plumes du dos, du dessus de la tête et du cou, sont d'un brun noirâtre, et bordées de marron-clair ; tout le devant de la tête, du cou et du corps, est de cette dernière couleur ; les neuf premières plumes de l'aile, sont d'un brun foncé en dessus du côté extérieur, et les quatre plus près du corps sont brunes, et les intermédiaires d'un gris brun et bordées d'un léger filet blanc. Les maubèches ont le bas de la jambe nu, et le doigt du milieu uni jusqu'à

la première articulation, par une portion de membrane avec le doigt extérieur. Au reste, nous ne pouvons être ici de l'avis de M. Brisson, ni rapporter, comme il le fait, à la maubèche, la *rusticula sylvatica*, de Gesner, oiseau plus grand que la bécasse, et gros comme la poule ⁽⁴⁾ ; il est même difficile de le rapporter à aucune espèce connue ; mais Gesner semble vouloir nous épargner une discussion infructueuse, en avertissant qu'il compte peu lui-même sur des notices qu'il n'a données que sur de simples dessins ⁽⁵⁾, qui sont en effet très-défectueux, ou pour mieux dire informes.

cinq autres des mâles dans différentes périodes de mue ou d'accroissement de leur crinière ; et la huitième, à laquelle Aldrovande trouve lui-même quelque chose de monstrueux, ou du moins d'absolument étranger à l'espèce du combattant, paraît n'être qu'une mauvaise figure du grèbe cornu, que ce naturaliste n'a pas connu, et dont nous parlerons dans la suite.

(1) Les maubèches forment, pour M. Cuvier, un petit sous-genre dans le genre bécasse, sous le nom de *calidris*. DESM. 1829.

(2) *Tringa supernè fusco-nigricans, marginibus penarum dilutè castaneis, infernè castanea; uropygio cinereo-fusco, nigricante transversim striato, marginibus penarum albidis; lateribus in parte infimâ, fusco-nigricante, albo et dilutè castaneo transversim striatis; rectricibus griseo-fuscis; lateribus externis albo marginatis... calidris.* La Maubèche. (Brisson, Ornithol., tome V, pag. 226.)

(3) Voici la rectification de la synonymie de cet oiseau, qui est fort embrouillée. *Maubèche* des Français, *Sandpiper* et *Canut* des Anglais.

1^o *Mâles et femelles en hiver. Tringa cinerea et Canutus*, Gmel.; *Maubèche grise*, Buffon (voyez ci-après page 431); et planches enluminées, n^o 366.

2^o *Jeunes de l'année, avant la première mue. Tringa cinerea*, Schinz.

3^o *Plumage d'été ou de nocce. Tringa islandica*, Lath., Gmel.; *Tringa ferruginea*, Meyer; *Tringa rufa*, Wilson.

4^o *Jeunes à leur première mue de printemps. Calidris*, Brisson (la figure, mais non la description qui est celle d'un combattant); *Tringa nevica* et *Tringa australis*, Gmel.; *maubèche tachetée*, Buffon (voyez ci-après, page 430), et planches enluminées, n^o 365.

(4) Voyez Gesner. *Avi.*, pag. 505 et 504. *Rusticula sylvatica*; et *Icon. avi.*, pag. 3. — Aldrovande, *Avi.*, tom. 3, pag. 476. — Jonston, *Avi.*, pag. 110. *Nota.* Ces deux naturalistes ne font sur cet article que copier Gesner.

(5) Gesner, *ibidem*.

LA MAUBECHÉ TACHETÉE* (1).

SECONDE ESPÈCE.

TRINGA GRISEA, CINEREA et CANUTUS, Linn., Gmel. — TRINGA FERRUGINEA, Meyer. — TRINGA ISLANDICA, Lath. (2).

CETTE maubèche diffère de la précédente, en ce que le cendré-brun du dos et des épaules, est varié d'assez grandes taches, les unes rousses, les autres d'un noirâtre tirant sur le violet. Ce caractère suffit pour la distinguer; elle est aussi un peu moins grande que la première. Le détail du reste des couleurs est bien représenté dans la planche enluminée.

LA MAUBECHÉ GRISE* (3).

TROISIÈME ESPÈCE.

TRINGA GRISEA, CINEREA et CANUTUS, Linn., Gmel. — TRINGA FERRUGINEA, Meyer. — TRINGA ISLANDICA, Lath. (4).

CETTE maubèche, un peu plus grosse que la maubèche tachetée, l'est moins que la maubèche commune; le fond de son plumage est gris; le dos est entièrement de cette couleur; la tête est d'un gris ondulé de blanc-châtre; les plumes du dessus des ailes, et celles du croupion sont grises et bordées de blanc; les premières des grandes penes de l'aile sont d'un brun noirâtre, et le devant du corps est blanc, avec de petits traits noirs en zigzags sur les côtés, la poitrine et le devant du cou.

LA SANDERLING (5).

QUATRIÈME ESPÈCE.

CHARADRIUS CALIDRIS, Linn., Gmel. — ARENARIA, CALIDRIS, Bechst., Meyer. — CALIDRIS GRISEA, Meyer. — CALIDRIS ARENARIA, Illig., Temm. (6).

Nous laissons à cet oiseau le nom de *sanderling*, qu'on lui donne sur les côtes d'An-

gleterre; c'est la plus petite espèce des maubèches; elle n'a guère que sept pouces de

(1) Voyez les planches enluminées, n° 365.

(2) *Tringa superne cinereo-fusca maculis nigricante, violaceis rufisque varia, inferne dilute castanea; collo inferiore albo rufescente, maculis fuscis castaneisque variegato; uropygio cinereo fusco, nigricante transversim striato, marginibus penarum candidis; lateribus nigricante maculatis; reetricibus binis intermediis cinereis, albo marginatis, lateribus cinereo-fuscis, scapo albo præditis, utrimque extima lineâ longitudinali candidâ exterius notata. . . Calidris naevia.* (Brisson, Ornithol., tome 5, page 230.)

(3) La maubèche tachetée est un jeune de la maubèche commune, décrite ci-avant, à l'époque de la mue de printemps.

DESM. 1829.

* Voyez les planches enluminées, n° 366.

(4) *Tringa superne grisea, inferne alba, pennis in collo inferiore, pectore et lateribus tenuâ fuseâ undata circumferentiæ parallelâ notatis, in ventre lineolâ longitudinali fuscâ versus apicem insignitis; uropygio dilute griseo, pennis duplici tenuâ fuseâ*

circumferentiæ parallelâ notatis, albo marginatis, reetricibus griseis, saturatiùs griseâ margini parallelâ insignitis, margine candidâ. . . Calidris grisea.

(Brisson, Ornithol., tome V, pag. 223.)

(5) La maubèche grise est un adulte en plumage d'hiver, de la maubèche commune décrite ci-avant.

DESM. 1829.

(6) *Arenaria, sanderling, pensantiæ in cornubiâ curwillet dicta.* (Willoughby, Ornithol., page 225.) *Sanderling de Cornouaille.* (Albin, tome 2, page 48, avec une mauvaise figure, planche 74.) *Tringa superne grisea, scapis penarum nigris, inferne nivea; capite anteriore albo; tenuâ utrimque a rostro ad oculos griseâ; uropygio dilute griseo, reetricibus alarum superioribus minimis nigricantibus; reetricibus binis intermediis fuscis, lateribus griseis, omnibus candicante marginatis. . . Calidris grisea minor.* (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 236.)

(7) Cet oiseau forme le type du genre *arenaria*, Bechstein, ou *calidris*, Illig., que M. Cuvier con-

longueur; son plumage est à peu près le même que celui de la maubèche grise, excepté qu'elle a tout le devant du cou et le dessous du corps très-blancs. On voit ces petites maubèches voler en troupes et s'abattre sur les sables des rivages; on les connaît sous le nom de *Carwillet* sur les côtes de

Cornouailles. Willoughby donne à son sanderling, quatre doigts à chaque pied; Ray, qui semble pourtant n'en parler que d'après Willoughby, ne lui en donne que trois, ce qui caractériserait un pluvier et non pas une maubèche.

LE BÉCASSEAU * (1).

TRINGA OCHROPUS, Linn., Gmel. — TOTANUS OCHROPUS, Temm., Vieill., Cuv. (2).

Nos nomenclateurs ont compris sous le nom de *Bécasseau* un genre entier de petits oiseaux de rivages, *Maubèches*, *Guignettes*, *Cincla*, *Alouettes de mer*, que quelques naturalistes ont désignés aussi confusément

sous le nom de *Tringa*: tous ces oiseaux, à la vérité, ont dans leur petite taille une ressemblance de conformation avec la bécasse; mais ils en diffèrent par les habitudes naturelles autant que par la grandeur; comme

sidère comme un simple sous-genre du genre bécasse.

Ce naturaliste remarque, que le sanderling a été confondu avec l'alouette de mer en plumage d'hiver, autrement la petite maubèche, *tringa arenaria*. Brisson, notamment, donne la figure d'un oiseau et la description de l'autre. Le *calidris tringoides* de Vieillot paraît une mauvaise figure de cet oiseau en plumage d'été. Cuvier, Règne animal, seconde édition, tome. I, page 526. DESM. 1829.

* Voyez les planches eulaminées, n° 843 (*).

(1) Autre bécassine. (Belon, Hist. nat. des Oiseaux, pag. 216.) *Tringa*. (Aldrovand., Aviar., tom. 3, pag. 480.) *Tringa alia, seu secunda*. (*Idem, ibid.*) *Tringa tertia*. (*Idem, ibid.*) — *Cinclus Belonii*. (*Idem, ibid.*) *Cinclus tertius*. (*Idem, ibid.*, pag. 490.) — *Gallinula rhodopus*, sive *phœnicopus*. (*Idem, ibid.*, pag. 456.) *Ochropus medius*. (*Idem, ibid.*, pag. 461, avec différentes figures prises de Gesner et de Belon, et toutes plus ou moins mauvaises.) — *Tringas*. (Gesner, Aviar., pag. 501.) — *Rhodopus*. (*Idem, Icon. avi.*, pag. 106.) — *Gallinulæ aquaticæ quintum genus*, quod *rhodopodem* appellamus, vulgus germanicum *steingaelyl*. (*Idem, Aviar.*, pag. 508.) — *Ochropus medius*. (*Idem, Icon. avi.*, pag. 107.) — *Gallinulæ aquaticæ octavum genus*, vulgò dictum *mattknillis*: nobis *ochropus medius*. (*Idem, Aviar.*, pag. 511.) — *Gallinulæ aquaticæ species secunda de novo adjecta*. (*Idem, ibid.*, pag. 516, et sous ces différents articles, des figures toutes fautive et la plupart méconnaissables.) — *Tringa* Aldrovandi.

(Willoughby, Ornithol., pag. 222.) *Tringa tertia* Aldrovandi. (*Idem, pag. 223.*) — *Cinclus tertius* Aldrovandi. (*Idem, pag. 227.*) — *Gallinula rhodopus sive phœnicopus* Gesu. (*Idem, pag. 223.*) *Tringa* Aldrovandi, *cinclus Belonii*. (Ray, Synops. avi., pag. 108, n° a, 7.) *Tringa tertia* Aldrovandi. (*Idem, ibid.*, pag. 110, n° 14.) *Tringa prima*. (Jonston, Aviar., pag. 111.) *Tringa altera*. (*Idem, pag. 112.*) *Tringa tertia*. (*Idem, ibid.*) — *Gallinula-rhodopus*. (*Idem, pag. 110.*) *Gallinula ochropus medius*. (*Idem, ibid.*) *Cinclus congener altera*. (*Idem, pag. 112.*) *Gallinula ochropus*. (Charleston, Exercit., pag. 112, n° 3.) *Gallinula ochra*. (*Idem, Onomazt.*, pag. 107, l^o 3.) *Glaerola quarta*. (Schwenckfeld, Aviar. Siles., pag. 282.) *Glaerola octava*. (*Idem, pag. 283.*) — Klein, Aviar., pag. 101, n° 4, n° 7.) *Gallinula octava* Gesneri. (Rzaczynski, Auctuar., Hist. nat. Polon., pag. 380.) *Tringa nigra albo punctata*, pectore maculato, abdomine subalbido, pedibus virescentibus. (Linnæus, Fauna suecica, n° 152.) *Tringa rostro lævi*, pedibus virescentibus, corpore albo punctato, pectore subalbido. *Glaerola*. (*Idem, Syst. nat.*, ed. 10, gen. 78, sp. 11.) *Tringa supernè splendide fusca*, maculis candicantibus varia, infernè alba, tæniâ supra oculos candidâ; collo inferiore cinereo-fusco maculato; lateribus cinereo-fuscis, albo transversim striatis; reetricibus binis intermediis in exortu albis, apice fusco-nigricantibus, albo transversim striatis, lateralibus candidis, ad apicem fusco nigricante transversim striatis. . . . *Tringa*, le bécasseau appelé vulgairement *cul-blanc*. (Brisson, Ornith., tom. 5, pag. 177.)

(*) Cette planche représente un jeune de l'année. DESM. 1829.

(2) Cet oiseau appartient au sous-genre chevalier, dans le genre bécasse de M. Cuvier. DESM. 1829.

d'ailleurs ces petites familles subsistent séparément les unes des autres, et sont très-distinctes, nous restreignons ici le nom de *Bécasseau* à la seule espèce connue vulgairement sous le nom de *cul-blanc des rivages*; cet oiseau est comme la bécassine commune, mais il a le corps moins allongé; son dos est d'un cendré-roussâtre, avec de petites gouttes blanchâtres au bord des plumes; la tête et le cou sont d'un cendré plus doux, et cette couleur se mêle par pinceaux au blanc de la poitrine, qui s'étend de la gorge à l'estomac et au ventre; le croupion est de cette même couleur blanche; les plumes de l'aile sont noirâtres et agréablement tachetées de blanc en dessous (1); celles de la queue sont rayées transversalement de noirâtre et de blanc; la tête est carrée comme celle de la bécasse, et le bec est de la même forme en petit.

Le bécasseau se trouve au bord des eaux et particulièrement sur les ruisseaux d'eau vive; on le voit courir sur les graviers ou raser au vol la surface de l'eau; il jette un cri lorsqu'il part, et vole en frappant l'air par coups détachés; il plonge quelquefois dans l'eau quand il est poursuivi. Les sous-buses lui donnent souvent la chasse; elles le surprennent lorsqu'il se repose au bord de l'eau ou lorsqu'il cherche sa nourriture; car le bécasseau n'a pas la sauvegarde des oiseaux qui vivent en troupes, et qui communément ont une sentinelle qui veille à la sûreté commune: il vit seul dans le petit canton qu'il s'est choisi le long de la rivière ou de la côte (2), et s'y tient constamment sans s'écarter bien loin. Ces mœurs solitaires et sauvages ne l'empêchent pas d'être sensible; du moins il a dans la voix une expression de sentiment assez marqué; c'est un petit sifflet fort doux et modulé sur des accents de langueur, qui, répandus sur le calme des eaux, ou se mêlant à leur murmure, porte au recueillement et à la mélancolie; il paraît que c'est le même oiseau qu'on appelle *sifflason* sur le lac de Genève, où on le prend à l'appau avec des joncs englués. Il est connu également sur le lac de Nantua, où on le nomme *pivette* ou pied-vert; on le voit aussi dans le mois de juin sur le Rhône et la Saône; et dans l'automne sur les graviers

de l'Ouche en Bourgogne; il se trouve même des bécasseaux sur la Seine, et l'on remarque que ces oiseaux, solitaires durant tout l'été, lors du passage se suivent par petites troupes de cinq ou six, se font entendre en l'air dans les nuits tranquilles. En Lorraine ils arrivent dans le mois d'avril, et repartent dès le mois de juillet (3).

Ainsi le bécasseau, quoique attaché au même lieu pour tout le temps de son séjour, voyage néanmoins de contrées en contrées, et même dans des saisons où la plupart des autres oiseaux sont encore fixés par le soin des nichées; quoiqu'on le voie pendant les deux tiers de l'année, sur nos côtes de Basse-Picardie, on n'a pu nous dire s'il y fait ses petits; on lui donne dans ces cantons le nom de *petit chevalier* (4); il s'y tient à l'embouchure des rivières, et suivant le flot, il ramasse le menu frai de poisson et les vermicelles sur le sable, que tour à tour la lame d'eau couvre et découvre. Au reste, la chair du bécasseau est très-délicate, et même l'emporte pour le goût sur celle de la bécassine, suivant Belon, quoiqu'elle ait une légère odeur de musc (5). Comme cet oiseau secoue sans cesse la queue en marchant, les naturalistes lui ont appliqué le nom de *cin-cle*, dont la racine étymologique signifie secousse, mouvement (6); mais ce caractère ne le désigne pas plus que la guignette et l'alouette de mer, qui ont dans la queue le même mouvement, et un passage d'Aristote prouve clairement que le bécasseau n'est point le cin-cle; ce philosophe nomme les trois plus petits oiseaux de rivages, *tringas*, *schaeniclos*, *cin-clos*. Nous croyons que ces trois noms représentent les trois espèces du bécasseau, de la guignette et de l'alouette de mer: « De ces trois oiseaux, dit-il, qui vivent sur les rivages, le *cin-cle* et le *schaeniclos* sont les plus petits, le *tringas* est le plus grand et de la taille de la grive (7): » voilà la grandeur du bécasseau bien désignée, et celle du scheniclos et du cin-cle, fixée au dessous; mais pour déterminer lequel de ces deux derniers noms doit s'appliquer

(3) Observations de M. Lottinger.

(4) Observations sur les oiseaux de nos côtes occidentales, communiquées par M. Baillon.

(5) Nature des oiseaux, pag. 226.

(6) Κινκλέων. Voyez Hesychius.

(7) *Tringas* locus et flumina petit, ut etiam *cin-clos* et *schaeniclos* (que Gaza traduit *junco*); sed inter minores has, majuscula est, turdo enim æquiparatur. (Hist. animal., lib. 8 cap. 4.)

(1) Qui lui ouvre les ailes, regardant par dessous, lui voit des madrures de blanc de fort bonne grâce. (Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 226.)

(2) Solitariae plerumque degunt. (Willoughby.)

proprement, ou à la guignette, ou à l'alouette de mer, ou à notre petit cincle, les indications nous manquent. Au reste, cette légère incertitude n'approche pas de la confusion où sont tombés les nomenclateurs au sujet du bécasseau : il est, pour les uns, une *ponle d'eau*; pour d'autres, une *perdrix de mer*; quelques-uns, comme nous venons de le voir, l'appellent *cincle*; le plus grand nombre lui donnent le nom de *tringa*, mais en le pervertissant par une application générale, tandis qu'il était spécifique et propre dans son origine; et c'est ainsi que ce seul et même oiseau, reproduit sous tous

ces différents noms, a donné lieu à cette multitude de phrases dont on voit sa nomenclature chargée, et à tout autant de figures plus ou moins méconnaissables, sous lesquelles on a voulu le représenter; confusion dont se plaint avec raison Klein, en s'écriant sur l'impossibilité de se reconnaître au milieu de ce chaos de figures fautive que prodiguent les auteurs, sans se consulter les uns les autres, et sans connaître la nature; de manière que leurs notices, également indigestes, ne peuvent servir à les concilier (1).

LA GUIGNETTE ^{*(2)}.

TRINGA HYPOLEUCOS, Gmel., Lath. — TOTANUS HYPOLEUCOS, Vieill., Temm. — TOTANUS MACULARIUS, Wilson ⁽³⁾.

On pourrait dire que la guignette n'est qu'un petit bécasseau, tant il y a de ressemblance entre ces deux oiseaux pour la forme et même pour le plumage. La guignette a la gorge et le ventre blancs; la poitrine tachetée de pinceaux gris sur blanc; le dos et le croupion gris, non mouchetés de blanchâtre; mais légèrement ondulés de noirâtre, avec un petit trait de cette couleur sur la côte de chaque plume, et dans le tout on aperçoit un reflet rougeâ-

tre; la queue est un peu plus longue et plus étalée que celle du bécasseau; la guignette la secoue même en marchant. C'est d'après cette habitude que plusieurs naturalistes lui ont appliqué le nom de *motacilla*, quoique déjà donné à une multitude de petits oiseaux, tels que la bergeronette, la lavandière, le troglodite, etc.

La guignette vit solitairement le long des eaux, et cherche, comme les bécasseaux, les grèves et les rives de sable; on en voit beaucoup vers les sources de la Moselle,

(1) *Dolemus insuperabilem aliquandò sollicitudinem de conciliandis figuris quas nobis propinarunt auctores.* (Klein, *Ordo Avium*, pag. 22.)

* Voyez les planches énumérées, n° 850, sous la dénomination de *petite alouette de mer*.

(2) En allemand, *fysterlin*; en suédois, *snaeppa*; en Yorkshire, *sand-piper*; sur le lac de Genève, *bécassine*, selon Willoughby.

Motacilla genus. (Gesner, *Aviar.*, pag. 119, avec une très-mauvaise figure répétée. *Icon. avi.*, pag. 123, et une autre aussi mauvaise, pag. 106 du même ouvrage, avec le nom de *Hypoleucos gallinula aquatica* sextum genus, quod hypoleucos cognominis; vulgus germanicum appellat *fysterlin*. *Idem*, *Avi.*, pag. 59. Notice copiée dans *Aldrovande*, tom. 3, pag. 469.) *Motacilla* seu *cincle* genus. (*Aldrovande*, *Avi.*, tom. 3, pag. 485, avec des mauvaises figures de Gerner.) *Tringa minor*. (*Willoughby*, *Ornithol.*, pag. 223, avec une figure peu exacte, pl. 55. — *Ray*, *Synopsis avium*, pag. 108, n° a, 6. — *Charleton*,

Exercit., pag. 112, n° 9.) *Gallinula hypoleucos*. (*Jonston*, *Avi.*, pag. 110.) *Tringa quinta*. (*Idem*, pag. 112.) *Tringa rostro laevi*, corpore cinereo liturris nigris, subtus albo. (*Linnæus*, *Fauna Suecica*, n° 147.) *Tringa rostro laevi*, pedibus lividis, corpore cinereo liturris nigris, subtus albo.... *Hypoleucos*. (*Idem*, *Syst. nat.*, ed. 10, gen. 78, sp. 9.) *Tringa superne splendide griseo-fusca*, lineis longitudinalibus et transversis undatisque fusco nigricantibus varia, inferne alba; gutture, collo inferiore et pectore supremo cinereo albis, pennis lineâ longitudinali fuscâ in medio notatis; rectricibus decem intermediis griseo-fuscis, viridescente adumbratis, fusco-nigricante transversim et undatim striatis utrimquè extimâ, inferius griseo-fusco transversim striatâ, binis extimâ proximis apice albis.... *Guignetta*. (*Brisson*, *Ornithol.*, tom. 5, pag. 183.)

(3) Du sous-genre chevalier dans le genre bécasse de M. Cuvier. DESM. 1829.

dans les Vosges, où cet oiseau est appelé *lambiche*. Il quitte cette contrée de bonne heure, et dès le mois de juillet après avoir élevés ses petits.

La guignette part de loin en jetant quelques cris, et on l'entend pendant la nuit crier sur les rivages d'une voix gémissante (1); habitude qu'apparemment elle partage avec le bécasseau, puisque, suivant la remarque de Willoughby, le *pilsenkegen* de Gesner,

oiseau gémissant, plus grand que la guignette, paraît être le bécasseau.

Du reste l'une et l'autre de ces espèces se portent assez avant dans le nord (2), pour être parvenues aux terres froides et tempérées du nouveau continent; et en effet, un bécasseau envoyé de la Louisiane, ne nous a paru différer presque en rien de celui de nos contrées.

LA PERDRIX DE MER * (3).

C'est très-improprement qu'on a donné le nom de *perdrix* à cet oiseau de rivage, qui n'a d'autre rapport avec la perdrix qu'une faible ressemblance dans la forme de son bec. Ce bec étant en effet assez court, convexe en dessus, comprimé par les côtés, courbé vers la pointe, ressemble assez au bec des gallinacées; mais la forme du corps et la coupe des plumes, éloignent cet oiseau du genre des gallinacées, et semblent le rapprocher de celui des hirondelles, dont il a la forme et les proportions, ayant comme elles, la queue fourchue, une grande envergure et la coupe des ailes en pointe: quelques auteurs ont donné à cet oiseau le nom de *glareola* (4), qui a rapport à sa manière de vivre sur les grèves des rivages de la mer; et en effet, cette perdrix de mer, va comme

le cincle, la guignette et l'alouette de mer, cherchant les vermineux et les insectes aquatiques, dont elle fait sa nourriture; elle fréquente aussi le bord des ruisseaux et des rivières, comme sur le Rhin, vers Strasbourg, où, suivant Gesner, on lui donne le nom allemand de *koppriegerle*. Kramer ne l'appelle *pratincola*, que parce qu'il en a vu un grand nombre dans de vastes prairies qui bordent un certain lac de la Basse-Autriche (5); mais partout, soit sur les bords des rivières et des lacs, ou sur les côtes de la mer, cet oiseau cherche les grèves ou rives sablonneuses (6), plutôt que celles de vase.

On connaît quatre espèces ou variétés de ces perdrix de mer, qui paraissent former une petite famille isolée au milieu de la nombreuse tribu des petits oiseaux de rivage.

(1) *Vocem noctu lachrymantis aut lamentantis instar edit.* Willoughby, pag. 223.

(2) *Fauna Suecica*, nos 147 et 152.

* Voyez les planches enluminées, n° 882.

(3) *Pratincola*. (Kramer, *Elench. Austr.-Infer.*, pag. 381, avec une figure assez bonne.) *Glareola secunda*, vulgò, *kobel regerlin, sund-vogel*. (Schwenckfeld, *Avi. Siles.*, pag. 281.) *Gallinula aquatica undecimum genus, quod erythropodem minorem appello, vulgus koppriegerle*. (Gesner, *Avi.*, pag. 513, avec une très-mauvaise figure.) *Erythropus minor*. (*Idem*, *Icon, avi.*, même figure.) *Gallinula erythropus minor*. (Aldrovande, *Avi.*, tom. 3, pag. 454, avec une figure nullement ressemblante.) *Hirundo marina avis*. (*Idem*, tom. 2, pag. 696, avec une figure assez reconnaissable quoique peu exacte, pag. 697.) *Hirundo marina Aldrovandi*. (Willoughby, *Ornithol.*, pag. 156. — Ray, *Synops. avi.*, pag. 72, où il observe fort bien que ce nom d'*hirondelle* n'est donné qu'improprement à cet oiseau.) *Gallinula erythropus minor*. (Joaston, *Avi.*, pag. 110.) *Hirundo marina*. (*Idem*, pag. 82. — Charleton, *Exercit.*, OISEAUX. *Tome IV.*

pag. 96, n° 5. *Onomast.*, pag. 90, n° 5.) *Hirundinis ripariae species*. (Marsigl., *Danub.*, tom. 5, pag. 96, avec une figure peu exacte, tab. 46.) *Glareola supernè splendidè griseo-fusca, infernè ex albo non nihil rufescens: gutture et collo inferiore albo rufescentibus; lineà circumdati; pectore griseo-rufescente; lateribus dilutè castaneis; rectricibus quatuor utrinquè extimis in exortu albis, versus apicem fusco-nigricantibus, tribus extimè proximis exteriùs griseo-fusco maculatis...* *Glareola; la perdrix de mer*. (Brisson, *Ornithol.*, tom. 5, pag. 141.)

(4) Le genre GLAROLE ou PERDRIX DE MER, *glareola*, est l'avant-dernier de l'ordre des échassiers dans la méthode de M. Cuvier. Il forme avec les genres vaginale et flamant, une sorte d'appendice à cet ordre. On peut même considérer ces trois genres comme appartenant à autant de petites familles distinctes.

DESM. 1829.

(5) *Lacus nisebiteriensis*. (Kramer, *Elench.*, pag. 381.)

(6) Schwenckfeld.

LA PERDRIX DE MER GRISE.

PREMIÈRE ESPÈCE.

GLAREOLA AUSTRIACA, Linn., Gmel. — GLAREOLA TORQUATA, Meyer, Temm. — HIRUNDO PRATICOLA, Linn., éd. 12. — GLAREOLA SENEGALENSIS et NÆVIA, Linn., Gmel. — GLAREOLA PRATICOLA, Leach (1).

La première est la perdrix de mer, représentée dans nos planches enluminées, n° 882, et qui, avec l'espèce suivante, se voit, mais rarement, sur les rivières dans quelques-unes de nos provinces, particulièrement en Lorraine, où M. Lotinger nous assure l'avoir vue. Tout son plumage est d'un gris teint de roux sur les flancs et les petites penes de

laile; elle a seulement la gorge blanche et encadrée d'un filet noir; le croupion blanc et les pieds rouges; elle est à peu près de la grosseur d'un merle. *L'hirondelle de mer* d'Aldrovande (2), qui du reste se rapporte assez à cette espèce, paraît y former une variété, en ce que, suivant ce naturaliste, elle a les pieds très-noirs.

LA PERDRIX DE MER BRUNE (3).

SECONDE ESPÈCE.

GLAREOLA AUSTRIACA, Linn., Gmel., Cuv. — GLAREOLA SENEGALENSIS, Briss., Gmel., etc. (4).

Cette perdrix de mer qui se trouve au Sénégal, et qui est de même grosseur que la nôtre, n'en diffère qu'en ce qu'elle est entièrement brune; et nous sommes fort portés à croire que cette différence du gris

au brun n'est qu'un effet de l'influence du climat; en sorte que cette seconde espèce pourrait bien n'être qu'une race ou variété de la première.

LA GIAROLE (5).

TROISIÈME ESPÈCE.

GLAREOLA AUSTRIACA, Linn., Gmel., Cuv. — GLAREOLA NÆVIA, Gmel., etc. (6).

C'est le nom que porte en Italie l'espèce de perdrix de mer, à laquelle Aldrovande

rapporte, avec raison, celle du *melampus* ou pied noir de Gesner; caractère par lequel

(1) Cette espèce est la plus anciennement connue dans le genre glaréole; les trois autres n'en sont que des variétés. DESM. 1829.

(2) Avi., tom. 2, pag. 696.

(3) *Glareola in toto corpore fusca: reatricibus interioribus et subtus cinereo-fuscis...* *Glareola Senegalensis, la perdrix de mer du Sénégal.* (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 148.)

(4) Variété de la précédente. Voyez sa synonymie. DESM. 1829.

(5) *Gallinula melampus, quam ancupes nostri giarolam vocant.* (Aldrovande, Avi., tom. 3, p. 464, avec une mauvaise figure.) *Gallinula aquaticae septimum genus, quod rotknillis vocant, melampodem cognovimo.* (Gesner, Avi., pag. 510, avec une

très-mauvaise figure.) *Melampus.* (*Idem*, Icon. avi., pag. 107, même figure.) *Gallinula melampus Gesneri Aldrovando, rot-kaussel baltneri.* (Willoughby, Ornithol., pag. 225. — Ray, Synops. avi., pag. 109, n° 9.) *Glareola, gallinula melampus Gesneri.* (Klein, Avi., pag. 101, n° 9.) *Gallinula melampus Willoughbeyi, Polonis kokofska.* (Rzaczynski, Auctuar. Hist. nat. Polon., pag. 380.) *Glareola supernè fusca, maculis obscurioribus varia, infernè rufa, maculis fuscis et albicantibus variegata; capite et collo pectori concoloribus; imò ventre rufo-candicante: nigris maculis vario; reatricibus candicantibus, apice nigris...* *Glareola naevia.* (Brisson, Ornith., t. 5, p. 147.)

(6) Variété de la perdrix de mer grise. — Voyez sa synonymie, pag. 446. DESM. 1829.

ce dernier auteur prétend qu'on peut distinguer cet oiseau de tous les autres de ce genre, dont aucun n'a les pieds noirs : le nom qu'il donne en allemand (*rotknillis*),

est analogue au fond de son plumage roux ou rougeâtre au cou et sur la tête, où il est tacheté de blanchâtre et de brun; l'aile est cendrée, et les plumes en sont noires.

LA PERDRIX DE MER A COLLIER ⁽¹⁾.

QUATRIÈME ESPÈCE.

GLAREOLA AUSTRIACA, Linn., Gmel., Var. *β*. — *GLAREOLA TORQUATA*, Briss., etc. ⁽²⁾.

Le nom *riegerle* que les Allemands donnent à cet oiseau, indique qu'il est remuant et presque toujours en mouvement ⁽³⁾; en effet, dès qu'il entend quelque bruit, il s'agite, court et part en criant d'une petite voix perçante; il se tient sur les rivages, et ses habitudes sont à peu près les mêmes que celles des guiguettes; mais en supposant que la figure donnée par Gesner soit exacte dans la forme du bec, cet oiseau appartient au genre de la perdrix de mer, tant par ce caractère que par la ressemblance des couleurs; le dos est cendré ainsi que le dessus de l'aile, dont les grandes plumes sont noi-

râtes; la tête est noire, avec deux lignes blanches sur les yeux; le cou est blanc, et un cercle brun l'entoure au bas comme un collier; le bec est noir et les pieds sont jaunâtres. Du reste, cette perdrix de mer doit être la plus petite de toutes, étant à peine aussi grande que le cincle, qui de tous les oiseaux de rivage est le plus petit. Schwencfeld dit que cette perdrix de mer niche sur les bords sablonneux des rivières, et qu'elle pond sept œufs oblongs; il ajoute qu'elle court très-vite, et y fait entendre pendant les nuits d'été un petit cri, *tul, tul*, d'une voix retentissante.

L'ALOUETTE DE MER * ⁽⁴⁾.

TRINGA SUBARCUATA, Temm. — *SCOLOPAX AFRICANA*, Gmel. — *NUMENIUS AFRICANUS PYGMEUS* et *SUBARCATUS*, Bechst ⁽⁵⁾.

CET OISEAU n'est point une alouette quoiqu'il en ait le nom; il ne ressemble même à l'a-

louette que par la taille qui est à peu près égale, et par quelques rapports dans les

(1) *Gallinula aquatica duodecim genus, quod ochropodem minorem nomino, vulgus riegerle...* (Gesner, Avi., pag. 514, avec une figure peu exacte.) *Ochropus minor.* (*Idem*, Icon. avi., pag. 19. — Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 461, avec la figure empruntée de Gesner. — Johnston, Avi., pag. 110.) *Glareola quinta, nobis tulfis, sand-regerlin.* (Schwencfeld, Avi., Siles., pag. 282. — Klein, Avi., pag. 101, n° 6.) *Glareola superne griseo fusca, inferne subalbida; maculâ in syncipite nigrâ; maculâ utrimquè circa oculos, gutture et collo candidis; torque fusco; reetricibus griseo-fuscis...* *Glareola torquata.* (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 514.)

(2) Troisième variété de la perdrix de mer grise. Voyez sa synonymie, pag. 446. DESM. 1829.

(3) *Riegerle vocant, quasi nutriculam dixeris, regen enim nobis moveri est.* (Gesner, Avi. p. 514.)

* Voyez les planches enluminées, n° 851.

(4) En anglais, *stint*; en allemand, *stein-bicker*; *stein-beysser*; en hollandais, *strand-looper*. Alouette de mer. (Belon, Nat. des oiseaux, pag. 217, avec une figure très-peu exacte; répétée, *portraits d'ai-*

(5) Ces citations n'ont rapport qu'à la planche indiquée sous le n° 851, qui représente très-exactement un hécaesau cocorli en mue ou dans le passage de sa livrée d'été à celle d'hiver.

Quant à la description qui suit, elle ne fait point connaître les couleurs du plumage ni les formes de l'oiseau indiqué dans le titre sous le nom d'alouette de mer; aussi est-il probable qu'il y est question de plusieurs espèces différentes de petits échassiers, dont on sait que les caractères sont si peu tranchés et si variables selon les sexes, les âges et les saisons de l'année. DESM. 1829.

couleurs du plumage sur le dos (1); mais il en diffère par tout le reste, soit par la forme, soit par les habitudes, car l'alouette de mer vit au bord des eaux sans quitter les rivages; elle a le bas des jambes nu et le bec grêle, cylindrique et obtus comme les autres oiseaux *scolopaces*; et seulement plus court à proportion que celui de la petite bécassine à laquelle cette alouette de mer ressemble assez par le port et la figure.

C'est en effet sur les bords de la mer que se tiennent de préférence ces oiseaux, quoiqu'on les trouve aussi sur les rivières; ils volent en troupes souvent si serrées qu'on ne manque pas d'en tuer un grand nombre d'un seul coup de fusil; et Belon s'étonne de la quantité de ces alouettes aquatiques, dont il a vu les marchés garnis sur nos cô-

tes (2); selon lui, c'est un meilleur manger que n'est l'alouette elle-même; mais ce petit gibier, bon en effet quand il est frais, prend un goût d'huile dès qu'on le garde. C'est apparemment de ces alouettes de mer que parle M. Salerne, sous le nom de *guignettes* (3); lorsqu'il dit *qu'elles vont en troupes*, puisque la guignette vit solitaire: si l'on tue une de ces alouettes dans la bande, les autres voltigent autour du chasseur, comme pour sauver leur compagne. Fidèles à se suivre, elles s'entre-appellent en parlant, et volent de compagnie en rasant la surface des eaux; la nuit on les entend se réclamer et crier sur les grèves et dans les petites îles.

On les voit rassemblées en automne; les couples que le soin des nichées avait séparés, se réunissent alors avec les nouvelles familles qui sont ordinairement de quatre ou cinq petits; les œufs sont très-gros relativement à la taille de l'oiseau; il les dépose sur le sable nu; le bécasseau et la guignette ont la même habitude, et ne font point de nid; l'alouette de mer fait sa petite pêche le long du rivage, en marchant et secouant continuellement la queue.

Ces oiseaux voyagent comme tant d'autres, et changent de contrées; il paraît même qu'ils ne sont que de passage sur quelques-unes de nos côtes; c'est du moins ce que nous assure un bon observateur (4) de celles de Basse-Picardie; ils arrivent dans ces parages au mois de septembre par les vents d'est, et ne font que passer; ils se laissent approcher à vingt pas, ce qui nous fait présumer qu'on ne les chasse pas dans le pays d'où ils viennent.

Au reste, il faut que les voyages de ces oiseaux les aient portés assez avant au nord, pour qu'ils aient passé d'un continent à l'autre: car on en retrouve l'espèce bien établie dans les contrées septentrionales et méridionales de l'Amérique, à la Louisiane (5); aux Antilles (6), à la Jamaï-

seaux, pag. 50.) *Cinclus*, seu *motacilla maritima*. (Gesner, *Avi.*, pag. 616, avec une mauvaise figure, pag. 617.) *Cinclus*. (*Idem*, *Icon. avi.*, pag. 112, avec une figure qui n'est pas meilleure. — Aldrovande, *Avi.*, tom. 3, pag. 490.) *Cinclus ornithologi* et *Turneri*. (*Idem*, *ibid.*) *Scheniclos*, sive *Junco Belonii*. (*Idem*, *ibid.*, pag. 487, avec des figures toutes fantives.) *Cinclus*. (Jonston, *Avi.*, pag. 112.) *Tringa quarta*. (*Idem*, *ibid.*) *Junco Belonii*. (*Idem*, *tab.* 53, figure empruntée d'Aldrovande.) *Cinclus prior Aldrovandi*. (Ray, *Synops. avi.*, pag. 110, n° a, 13.) *The stint*. (Willoughby, *Ornithol.*, pag. 226.) *Avis the stint dicta*. (Sibbald, *Scot. illustr.*, part. 2, lib. 3, pag. 19.) *Scheniclus*. (Moehring, *Avi.*, *Gen.* 94. — *Junco*. (Charleton, *Exercit.*, pag. 113, n° 10, *Onomast.*, pag. 108, n° 10.) *Tringa pulla maculis minoribus rotundis albis variegata*, ventre albicante. (Browne, *nat. Hist. of Jamaic.*, pag. 477.) *Gallinago minima ex fusco et albo varia*. (Sloane, *Jamaic.*, pag. 320, n° 14. — Ray, *Synops. avi.*, pag. 190, n° 11.) *Sanderling d'arbres*. (Albin, *tom.* 3, pag. 37, avec une figure mal coloriée, planche 88.) *Tringa pennis in medio secundum scapum fuscis*, ad margines griseis supernè vestita, infernè alba; tæniâ utrimquè a rostro ad oculos candicante; gutture et collo inferiori albidis, maculis fuscis variegatis; rectricibus griseis, binis intermediis exterius saturatè fuscis. . . . *Cinclus*, l'*alouette de mer*. (Brissou, *Ornithol.*, tom. 5, pag. 211.)

(1) Les François voyant un petit oysillon vivre le long des eaux, et principalement ez lieux marécageux près la mer, et estre de la corpulence d'une alouette, au moins quelque peu plus grandet (Willoughby dit, *tantillo minor*, ce qui prouve qu'il y a des variétés), n'ont sçeu lui trouver appellation plus propre que de le nommer *alouette de mer*; et le voyant voler en l'aer, on le trouve de même couleur, sinon qu'il est plus blanc par-dessous le ventre et plus brun dessus le dos qu'une alouette. (Belon, *Nat. des oiseaux*, pag. 217.)

(2) L'on ne peut voir plus grand merveille de ce petit oiseau, que d'en voir apporter cinq ou six cents douzaines, en un jour de samedi en hiver. (Belon, *Nat. des oiseaux*, *loco citato*.)

(3) *Ornithologie*, pag. 340.

(4) M. Baillon.

(5) Le Page Dupratz; *Hist. de la Louisiane*, tom. 2, pag. 118.

(6) Les alouettes de mer et autres petits oiseaux de marine, se trouvent en telle quantité dans toutes

que (1), à Saint Domingue, à Cayenne (2). Les deux *alouettes de mer de Saint Domingue*, que donne séparément M. Brisson (3), paraissent n'être que des variétés de notre espèce d'Europe; et dans l'ancien continent, l'espèce est répandue du nord au midi; car on

reconnait l'alouette de mer au cap de Bonne-Espérance, dans l'oiseau que donne Kolbe sous le nom de *bergeronette* (4), et au nord, dans le *stint* d'Écosse, de Willoughby et de Sibbald.

LE CINGLE * (5).

TRINGA VARIABILIS, Meyer, Temm. — TRINGA ALPINA, TRINGA CINCLUS et TRINGA RUFICOLLIS, Gmel. — SCOLOPAX PUSILLA, Gmel. — CINCLUS TORQUATUS, BRISS.

ARISTOTE a donné le nom de *cinclus* à l'un des plus petits oiseaux de rivages, et nous croyons devoir adopter ce nom pour le plus petit de tous ceux qui composent cette nombreuse tribu dans laquelle on comprend les chevaliers, le bécasseau, la guignette, la perdrix et l'alouette de mer. Notre cincle même paraît n'être qu'une espèce secondaire et subalterne de l'alouette de mer; un peu plus petit et moins haut sur ses jambes, il a les mêmes couleurs, avec la seule différence qu'elles sont plus marquées; les pinceaux sur le manteau sont tracés plus nettement; et l'on voit une zone de taches de cette couleur sur la poitrine: c'est ce qui l'a fait nommer alouette de mer à collier par M. Brisson (6). Le cincle a d'ailleurs les mêmes

mœurs que l'alouette de mer, on la trouve fréquemment avec elle, et ces oiseaux passent de compagnie; il y a dans la queue le même mouvement de secousse ou de tremblement, qu'Aristote paraît attribuer au cincle (7), mais nous n'avons pas vérifié si ce qu'il en dit de plus peut convenir au nôtre, savoir, qu'une fois pris, il devient très-aisément privé, quoiqu'il soit plein d'astuce pour éviter les pièges (8). Quant à la longue et obscure description d'Aldrovande sur le cincle, tout ce qu'on en peut conclure, ainsi que des figures multipliées et toutes défectueuses qu'il en donne, c'est que les deux oiseaux que les Italiens nomment *giarolo* et *giaroncello* répondent à notre cincle et à notre alouette de mer.

les salines, que c'est une chose prodigieuse. (Dutertre, tom. 2, pag. 277.)

(1) Sloane, pag. 320: Browne, 477.

(2) On voit toute l'année de ces oiseaux à Cayenne, et sur toute la côte; dans les grandes marées ils se rassemblent, et quelquefois en si grand nombre, que les bords des rivières où le flux monte, en sont couverts, soit à terre, soit au vol; leurs troupes vont très-serrées, et il arrive quelquefois d'en tuer quarante et cinquante d'un seul coup de fusil. Les habitants de Cayenne en font aussi la chasse pendant la nuit sur les sables, où ces oiseaux mangent de petits vers que la mer a laissés en se retirant; ils se perchent quelquefois sur les palétuviers au bord de l'eau; leur chair est très-bonne à manger. Dans le temps des pluies, à Saint-Domingue et à la Martinique, on les voit en aussi grand nombre, mais on ne sait pas comment ils nichent, ni les endroits où ils font leurs pontes. (Remarques faites par M. de La Borde, médecin du roi à Cayenne.)

(3) L'alouette de mer de Saint-Domingue, Brisson, Ornith., tom. 5, pag. 219. La petite alouette de mer de Saint-Domingue. (*Ibidem*, pag. 222.)

(4) Description du Cap, tom. 3 pag. 160.

* Voyez les planches enluminées, n° 852.

(5) *Tringa pennis in medio nigricantibus, ad margines rufis supernè vestita, infernè alba; uropygio griseo-fusco; pennis in medio obscurioribus; gutture et collo inferiore maculis fuscis variegatis; pectore fusco, marginibus penarum candidis; rectricibus griseis, binis intermediis interius saturatè fuscis, lateralibus interiùs albo marginatis, scapo albo præditis...* Cinclus torquatus. (Brisson, Ornith., tom. 5, pag. 216.)

(6) Voyez sa onzième espèce du genre du *Bécasseau* et la figure.

(7) Cinclus... *Laesus est: incontinens eum parte suâ posteriore.* (Hist. animal., lib. 9, cap. 12.)

(8) *Astutus et captu difficilis est, sed captus omnino facilè mitescit.* (*Ibid.*)

L'IBIS ⁽¹⁻²⁾

De toutes les superstitions qui aient jamais infecté la raison, et dégradé, avili l'espèce humaine, le culte des animaux serait sans doute la plus honteuse, si l'on n'en considérait pas l'origine et les premiers motifs : comment l'homme en effet a-t-il pu s'abaisser jusqu'à l'adoration des bêtes? Y a-t-il une preuve plus évidente de notre état de misère dans ces premiers âges où les espèces nuisibles, trop puissantes et trop nombreuses, entouraient l'homme solitaire, isolé, dénué d'armes et des arts nécessaires à l'exercice de ses forces? Ces mêmes animaux, devenus depuis ses esclaves, étaient alors ses maîtres, ou du moins des rivaux redoutables; la crainte et l'intérêt firent donc naître des sentiments abjects et des pensées absurdes, et bientôt la superstition, recueillant les unes et les autres, fit également des dieux de tout être utile ou nuisible.

L'Égypte est l'une des contrées où ce culte des animaux s'est établi le plus anciennement et s'est conservé, observé le plus scrupuleusement pendant un grand nombre de siècles; et ce respect religieux qui nous est attesté par tous les monuments, semble nous indiquer que dans cette contrée les hommes ont lutté très-long-temps contre les espèces malfaisantes.

En effet, les crocodiles, les serpents, les sauterelles et tous les autres animaux immondes renaissaient à chaque instant, et pullulaient sans nombre sur le vaste limon

d'une terre basse profondément humide et périodiquement abreuvée par les épanchements du fleuve; et ce limon fangeux, fermentant sous les ardeurs du tropique, dut soutenir long-temps et multiplier à l'infini toutes ces générations impures, informes, qui n'ont cédé la terre à des habitants plus nobles que quand elle s'est épurée.

Des essais de petits serpents venimeux, nous disent les premiers historiens (3), *sortis de la vase échauffée des marécages, et volant en grandes troupes, eussent causé la ruine de l'Égypte, si les ibis ne fussent venus à leur rencontre pour les combattre et les détruire*; n'y a-t-il pas toute apparence que ce service, aussi grand qu'inattendu, fut le fondement de la superstition qui supposa dans ces oiseaux tutélaires quelque chose de divin? les prêtres accréditèrent cette opinion du peuple; ils assurèrent que les dieux, s'ils daignaient se manifester sous une forme sensible, prendraient la figure de l'ibis. Déjà dans la grande métamorphose, leur dieu bienfaisant, *Thoth* ou Mercure, inventeur des arts et des lois, avait subi cette transformation (4); et Ovide, fidèle à cette antique mythologie, dans le combat des dieux et des géants, cache Mercure sous les ailes d'un ibis, etc. (5) : mais mettant toutes ces fables à part, il nous restera l'histoire des combats de ces oiseaux contre les serpents. Hérodote assure être allé sur les lieux pour en être témoin : « Non loin de » *Butus*; dit-il, aux confins de l'Arabie, où » les montagnes s'ouvrent sur la vaste plaine » de l'Égypte, j'ai vu les champs couverts » d'une incroyable quantité d'ossements en- » tassés, et des dépouilles des reptiles que

(1) *Ibis* en grec : les Romains adoptèrent ce nom. L'ibis n'en a point dans les langues de l'Europe, comme inconnu à ces climats. Selon Albert, il se nommait en égyptien *Leheras*. On trouve dans Avicenne le mot *anschuz*, pour signifier l'ibis; mais saint Jérôme traduit mal *janschaph* (Levitic., 2, Isai., 34), par ibis, puisqu'il s'agit là d'un oiseau de nuit. Quelques interprètes rendent par *ibis* le mot hébreu *tinschemet*.

(2) Cet article purement historique ne se rapporte pas à un assez grand oiseau d'Afrique décrit ci-après sous le nom d'*ibis blanc*; mais à une espèce voisine du courlis, que MM. Cuvier et Savigny ont fait connaître avec détail. C'est l'*ibis religiosa*, Cuv., ou *tantalus aethiopicus*, Lath.; le véritable ibis des Égyptiens. DESM. 1829.

(3) Hérodote. Euterp., num. 76. Élien, Solin, Marcellin, d'après toute l'antiquité.— De serpentibus memorandi maximè; quos parvos admodum, sed veneni præsentis, certo anni tempore, ex limo concretarum paludum emergere, in magno examine volantes Ægyptum tendere, atque in ipso introitu finium, ab avibus quas ibides vocant, adverso agmine excipi pugnâque confici traditum est. (Mela., lib. 3, cap. 8.)

(4) Plat. in Phædr.

(5) Metam., lib. 5.

» les ibis y viennent attaquer et détruire au moment qu'ils sont près d'envahir l'Égypte (1). » Cicéron cite ce même fait en adoptant le récit d'Hérodote (2), et Pline semble le confirmer lorsqu'il représente les Égyptiens invoquant religieusement leurs ibis à l'arrivée des serpents (3).

On lit aussi dans l'historien Josèphe, que Moïse allant en guerre contre les Éthiopiens, emporta, dans des cages de *papyrus*, un grand nombre d'ibis pour les opposer aux serpents (4). Ce fait, qui n'est pas fort vraisemblable, s'explique aisément par un autre fait rapporté dans la description de l'Égypte par M. de Maillet : « Un oiseau, dit-il, qu'on nomme *Chapon de Pharaon* (et qu'on reconnaît pour l'ibis), suit pendant plus de cent lieues les caravanes qui vont à La Mecque, pour se repaître des voieries que la caravane laisse après elle; et en tout autre temps il ne paraît aucun de ces oiseaux sur cette route (5). » L'on doit donc penser que les ibis suivirent ainsi le peuple hébreu dans sa course en Égypte; et c'est ce fait que Josèphe nous a transmis en le désignant, et en attribuant à la prudence d'un chef merveilleux ce qui n'était qu'un effet de l'instinct de ces oiseaux; et cette armée contre les Éthiopiens et les cages de *papyrus*, ne sont là que pour embellir la narration, et agrandir l'idée qu'on devait avoir du génie d'un tel commandant.

Il était défendu, sous peine de la vie, aux Égyptiens, de tuer les ibis (6); et ce peuple, aussi triste que vain, fut inventeur de l'art

lugubre des momies, par lequel il voulait, pour ainsi dire, éterniser la mort, malgré la nature bienfaisante, qui travaille sans cesse à en effacer les images; et non-seulement les Égyptiens employaient cet art des embaumements pour conserver les cadavres humains, mais ils préparaient avec autant de soin les corps de leurs animaux sacrés (7). Plusieurs puits des momies dans la plaine de Saccara, s'appellent *puits des oiseaux*, parce qu'on n'y trouve en effet que des oiseaux embaumés, et surtout des ibis renfermés dans de longs pots de terre cuite, dont l'orifice est bouché d'un ciment. Nous avons fait venir plusieurs de ces pots, et après les avoir cassés, nous avons trouvé dans tous une espèce de poupée formée par les langes qui servent d'enveloppes au corps de l'oiseau, dont la plus grande partie tombe en poussière noire en développant son *suaire*: on y reconnaît néanmoins tous les os d'un oiseau avec des plumes empâtées dans quelques morceaux qui restent solides. Ces débris nous ont indiqué la grandeur de l'oiseau, qui est à peu près égale à celle du courlis; le bec qui s'est trouvé conservé dans deux de ces momies, nous en a fait reconnaître le genre: ce bec a l'épaisseur de celui de la cigogne, et par sa courbure il ressemble au bec du courlis, sans néanmoins en avoir les canelures; et comme la courbure en est égale sur toute sa longueur (8), il paraît par ces caractères qu'on doit placer l'ibis entre la cigogne et le courlis; en effet, il tient de si près à ces deux genres d'oiseaux, que les naturalistes modernes l'ont rangé avec les derniers, et que les anciens l'avaient placé avec le premier. Hérodote avait très-bien caractérisé l'ibis, en disant qu'il a le *bec fort arqué et la jambe haute comme la grue*; il en distingue deux espèces (9), « la

(1) Est autem Arabia locus ad Butum urbem ferè positus, ad quem locum ego me contuli inquirens de serpentibus volucris. Eò quum perveni osso serpentum aspexi et spinas, multitudine supra modum ad enarrandum; spinarum quippe acervi erant etiam magni, et his alii atque alii minores, ingenti numero; est autem hic locus ubi spinæ jacebant hujuscè modi: ex arctis montibus introitus in vastam planitiem Ægyptiæ contiguam. Feritur ex Arabia serpentes alatos ineunte statim vere in Ægyptium volare, sed iis ad ingressum illius planitiæ occurrentes aves ibides non permittere, sed ipsos interimere. Et ob id opus ibi magno honore ab Ægyptiis haberi Arabes aiunt, consistentibus et ipsis Ægyptiis, idcirco se his avibus honorem exhibere. (Herodot. Euterp., nos 75, 76. Ex interpret. Laur. Vallæ.)

(2) Lib. 1, de Nat. Deorum.

(3) Hist. Nat., lib. 10, cap. 28.

(4) Antiq. Judaïc., lib. 2, cap. 10.

(5) Description de l'Égypte, part. 2, pag. 23.

(6) Herodot., *ubi supra*.

(7) Belon renvoie à son livre de *medicato Cadavere*, pour les diverses manières dont les Égyptiens faisaient embaumer, ou, comme il dit, *confire* les ibis, et dans cet ouvrage il n'en dit autre chose, sinon qu'on les trempait dans la *cedria*, comme toutes les autres momies.

(8) Voyez un de ces becs représenté dans Edwards, planche 105.

(9) Ejus avis species talis est, nigra tota vehementer est, cruribus instar gruis, rostro maximum in modum adunco... et hæc quidem species est nigrarum quæ cum serpentibus pugnant. At earum quæ ante pedes hominibus versantur magis (nam duplices ibides sunt), nudum caput ac totum collum, pennæ candidæ, præter caput cervicemque, et ex-

» première, dit-il, a le plumage tout noir ;
 » la seconde, qui se rencontre à chaque pas,
 » est toute blanche, à l'exception des plumes
 » de l'aile et de la queue qui sont très-noires,
 » et du dénuement du cou et de la tête qui
 » ne sont couverts que de la peau. »

Mais ici il faut dissiper un nuage jeté sur ce passage d'Hérodote, par l'ignorance des traducteurs, ce qui donne un air fabuleux et même absurde à son récit. Au lieu de rendre, *των δὲν ποσὶ μέλλον εἰδυμένων ποσὶ ἀνθρώπων*, à la lettre : *quæ pedibus hominum obversantur sapius* ; « celles qu'on rencontre à chaque pas. » On a traduit, *hæ quidem habent pedes veluti hominis*. « Ces ibis ont les pieds » faits comme ceux de l'homme. » Les naturalistes ne comprenant pas ce que pouvait signifier cette comparaison disparate, firent, pour l'expliquer ou la pallier, d'inutiles efforts. Ils imaginèrent qu'Hérodote, décrivant l'ibis blanc, avait eu en vue la cigogne, et avait pu abusivement caractériser ainsi ses pieds, par la faible ressemblance que l'on peut trouver des ongles aplatis de la cigogne à ceux de l'homme ; cette interprétation satisfaisait peu ; et l'ibis aux pieds humains aurait dû dès-lors être relégué dans les fables : cependant il fut admis comme un être réel sous cette absurde image ; et l'on ne peut qu'être étonné de la trouver encore aujourd'hui exprimée tout entière, sans discussion et sans adoucissement, dans les Mémoires d'une savante Académie (1) ; tandis que cette chimère n'est, comme l'on voit, que le fruit d'une méprise du traducteur de ce premier historien grec, que sa candeur à prévenir de l'incertitude de ses récits, quand il ne les fait que sur des rapports étrangers, eût dû faire plus respecter dans les sujets où il parle d'après lui-même.

Aristote en distinguant, comme Hérodote, les deux espèces d'ibis, ajoute que la blanche est répandue dans toute l'Égypte, excepté vers Peluse, où l'on ne voit au contraire que des ibis noirs qui ne se trouvent pas dans tout le reste du pays (2). Pline répète

cette observation particulière (3) ; mais du reste, tous les anciens, en distinguant les deux ibis par la couleur, semblent leur donner en commun tous les autres caractères, figure, habitudes, instinct, et leur domicile de préférence en Égypte, à l'exclusion de toute autre contrée (4). On ne pouvait même, suivant l'opinion commune, les transporter hors de leur pays, sans les voir consumés de regret (5). Cet oiseau, si fidèle à sa terre natale, en était devenu l'emblème : la figure de l'ibis dans les hiéroglyphes, désigne presque toujours l'Égypte, et il est peu d'images ou de caractères, qui soient plus répétés dans tous les monuments. On voit ces figures d'ibis sur la plupart des obélisques, sur la base de la statue du Nil, au *belvédère* à Rome, de même qu'au jardin des Tuileries à Paris. Dans la médaille d'Adrien, où l'Égypte paraît prosternée, l'ibis est à ses côtés ; on a figuré cette oiseau avec l'éléphant, sur les médailles de Q. Marius, pour désigner l'Égypte et la Libye théâtres de ses exploits, etc.

D'après le respect populaire et très-ancien pour cet oiseau fameux, il n'est pas étonnant que son histoire ait été chargée de fables ; on a dit que les ibis se fécondaient et engendraient par le bec (6) ; Solin paraît n'en pas douter ; mais Aristote se moque avec raison de cette idée de pureté virginale dans cet oiseau sacré (7). Pierius parle d'une merveille d'un genre bien opposé ; il dit que selon les anciens, le basilic naissait d'un œuf d'ibis, formé dans cet oiseau des venins de tous les serpents qu'il dévore ; ces mêmes anciens ont encore écrit que le crocodile et les serpents, touchés d'une plume d'ibis, demeuraient immobiles comme par enchantement, et que souvent même ils mouraient sur-le-champ. Zoroastre, Démocrite et Philé ont avancé ces fait ; d'autres auteurs ont dit que la vie de cet oiseau divin était excessive-ment longue ; les prêtres d'Hermopolis prétendaient même qu'il pouvait être immortel,

trema alarum et natium, hæc omnia quæ dixi sunt vehementer nigra, crura verò et rostrum alteri consentanea. (Euterp., num. 76.)

(1) L'autre espèce (l'ibis blanc) a les pieds taillés comme les pieds humains. (Mémoire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, tom. 9, pag. 28.)

(2) Ibes in Ægypto daum sunt generum : aliæ candidæ, aliæ nigre. Cæterâ in terrâ Ægypti albæ sùnt ; in Pelusio non sùnt : contra in illâ non sùnt

nigræ, in Pelusio sùnt. (Hist. animal., lib. 9, cap. 27.)

(3) Ibis circa Pelusium tantùm nigra est ; cæteris omnibus locis candida. (Hist. Nat., lib. 10, cap. 30.)

(4) Strabon en place aussi sur un lac d'eau douce, vers Lichas, aux extrémités de l'Afrique, *in extremâ Africâ*.

(5) Ælien.

(6) *Idem*.

(7) *De Generat. animal.*, lib. 3, cap. 6.

et pour le prouver, ils montrèrent à Appion un ibis si vieux (1), disaient-ils, qu'il ne pouvait plus mourir.

Ce n'est là qu'une partie des fictions enfantées dans la religieuse Égypte, au sujet de cet ibis; la superstition porte tout à l'excès; mais si l'on considère le motif de sagesse que put avoir le législateur en consacrant le culte des animaux utiles, on sentira qu'en Égypte il était fondé sur la nécessité de conserver et de multiplier ceux qui pouvaient s'opposer aux espèces nuisibles. Cicéron (2) remarque judicieusement, que les Égyptiens n'eurent d'autres animaux sacrés que ceux desquels il leur importait que la vie fût respectée, à cause de la grande utilité qu'ils en tiraient (3); jugement sage et bien différent de celui de l'impétueux Juvénal, qui compte parmi les crimes de l'Égypte sa vénération pour l'ibis, et déclame contre ce culte, que la superstition exagéra sans doute, mais que la sagesse dut maintenir; puisque telle est en général la faiblesse de l'homme, que les législateurs les

plus profonds ont cru devoir en faire le fondement de leurs lois.

En nous occupant maintenant de l'histoire naturelle et des habitudes réelles de l'ibis, nous lui reconnaitrons non-seulement un appétit véhément de la chair de serpents, mais encore une forte antipathie contre tous les reptiles: il leur fait la plus cruelle guerre. Bolon assure qu'il va toujours les tuant quoique rassasié (4). Diodore de Sicile dit que jour et nuit l'ibis se promène sur la rive des eaux, guettant les reptiles, cherchant leurs œufs et détruisant en passant les scarabées et les sauterelle (5). Accoutumés au respect qu'on leur portait en Égypte, ces oiseaux venaient sans crainte au milieu des villes; Strabon rapporte qu'ils remplissaient les rues et les carrefours d'Alexandrie, jusqu'à l'importunité et à l'incommodité, consommant à la vérité les immondices, mais attaquant aussi ce qu'on mettait en réserve, et souillant tout de leur fiente; inconvénients qui pouvaient en effet choquer un Grec délicat et poli, mais que des Égyptiens, grossièrement religieux, souffraient avec plaisir.

Ces oiseaux posent leurs nids sur les palmiers, et le placent dans l'épaisseur de feuilles piquantes pour le mettre à l'abri de l'assaut des chats leurs ennemis (6). Il paraît que la ponte est de quatre œufs; c'est du moins ce que l'on peut inférer de l'explication de la table Isiaque par Pignorius; il est dit que l'ibis marque sa ponte par les mêmes nombres que la lune marque ses temps, *ad lunæ rationem ova fingit* (7); ce qui ne paraît pouvoir s'entendre autrement, qu'en disant avec le docteur Shaw, que l'ibis fait autant d'œufs qu'il y a de phases de la lune, c'est-à-dire quatre. Ælien, expliquant pourquoi cet oiseau est consacré à la lune, indique la durée de l'incubation, en disant qu'il met autant de jours à faire éclore ses petits (8), que l'astre d'Isis en met à parcourir le cercle de ses phases (9).

(1) Appion, apud Ælium.

(2) *Ægyptii nullam belluam, nisi ob aliquam utilitatem quam ex eâ caperent, consecrarunt; velut ibes, maximam vim serpentium conficiunt, cum sint aves excelsæ, eraribus rigidis, corneo proceroque rostro; avertunt pestem ab Ægypto, cum volucres angues, ex vastitate Libyæ; vento africo invecitas, interficiunt atque consumunt, ex quo fit ut illæ nec morsu vivæ nocent nec odore mortuæ; eam ob rem invocantur ab Ægyptiis ibes.* (De Nat. Deorum, lib. I.)

Nota. Je ne puis m'empêcher de remarquer ici une méprise de M. Perrault sur ce passage, il dit (anciens Mémoires de l'Académie, tom. 3. part. 3), « que suivant le témoignage de Cicéron, le cadavre de l'ibis ne sent jamais mauvais; » et là-dessus il observe que celle qui fut disséquée, quoique morte depuis plusieurs jours, n'était point infecte; dans ce préjugé il lui trouve même une odeur agréable. Il se peut que l'ibis, comme tous les oiseaux de chair sèche, soit long-temps avant de se corrompre; mais pour le passage de Cicéron, il est clair qu'il se rapporte aux serpents, « qui, dit-il, ainsi dévorés par les ibis, ne nuisent vivants par leurs morsures, ni morts par leur puanteur. »

(3) Il paraît difficile d'abord d'appliquer cette raison au culte du crocodile; mais outre qu'il n'était adoré que dans une seule ville du Nome Arsinoïte, et que l'ichneumon, son antagoniste, l'était dans toute l'Égypte, cette ville des crocodiles ne les adorait que par crainte et pour les tenir éloignés par un culte, à la vérité insensé, d'un lieu où naturellement le fleuve ne les avait point portés.

OISEAUX. Tome IV.

(4) Nature des oiseaux, pag. 200.

(5) Apud Aldrov., tom. 3, pag. 315.

(6) Philé, de Propriet. animal.

(7) Mens. Isid. Explic., pag. 76.

(8) Plutarque nous assure que le petit ibis venant de naître pèse deux dragmes. (De Isid. et Osir.)

(9) Clément Alexandrin, décrivant les repas religieux des Égyptiens, dit qu'entre autres objets, on portait à l'entour des convives un ibis; cet oiseau par le blanc et le noir de son plumage étant l'emblème de la lune obscure et lumineuse. (Stromat.,

Pline et Gallien attribuent à l'ibis l'invention du clystère comme celle de la saignée à l'hippopotame (1); et ce ne sont point, ajoute le premier, les seules choses où l'homme ne fut que le disciple de l'industrie des animaux (2). Selon Plutarque, l'ibis ne se sert pour cela que d'eau salée, et M. Perraut, dans sa description anatomique de cet oiseau, prétend avoir remarqué le trou du bec par lequel l'eau peut être lancée.

Nous avons dit que les anciens distinguaient deux espèces d'ibis, l'une blanche et l'autre noire; nous n'avons vu que la blanche, et nous l'avons fait représenter dans nos planches enluminées; et à l'égard de l'ibis noir, quoique M. Perraut prétende qu'il a été apporté en Europe plus souvent que l'ibis blanc, cependant aucun naturaliste ne l'a vu depuis Belon, et nous n'en savons que ce qu'en a dit cet observateur.

L'IBIS BLANC* (3).

TANTALE D'AFRIQUE, CUV. — TANTALUS IBIS, LINN. (4).

CET oiseau est un peu plus grand que le courlis et l'est un peu moins que la cigogne: sa longueur, de la pointe du bec au bout des ongles, est d'environ trois pieds et demi: Hérodote en donne la description, en disant que cet oiseau a les jambes hautes et nues; la face et le front également dénués de plumes; le bec arqué; les plumes de la queue et des ailes noires, et le reste du plumage blanc. Nous ajouterons à ces caractères

quelques autres traits dont Hérodote n'a pas fait mention: le bec est arrondi et terminé en pointe mousse; le cou est d'une grosseur égale dans toute sa longueur; il n'est pas garni de plumes pendantes comme le cou de la cigogne.

M. Perraut ayant décrit et disséqué un de ces oiseaux, qui avait vécu à la ménagerie de Versailles (5), en fit la comparaison avec la cigogne, et il trouva que celle-ci était plus grande, mais que l'ibis avait à proportion le bec et les pieds plus longs; dans la cigogne, les pieds n'avaient que quatre parties de la longueur totale de l'oiseau, et dans l'ibis, ils en avaient cinq, et il observa la même distance proportionnelle entre leurs becs et leurs cous; les ailes lui parurent fort grandes; les plumes en étaient noires, et du reste tout le plumage était d'un blanc assez roussâtre, et n'était diversifié que par quelques taches pourprées et rougeâtres sous les ailes; le haut de la tête, le tour des yeux et le dessous de la gorge étaient dénués de plumes et couverts d'une peau rouge et ridée; le bec à la racine était gros, arrondi; il avait un pouce et demi de diamètre, et il était courbé dans toute sa longueur; il était d'un jaune clair à l'origine, et d'un orangé foncé vers l'extrémité; les côtés de ce bec sont tranchants et assez durs pour couper les serpents (6), et c'est probablement de cette manière que cet oiseau les détruit; car son bec, ayant la pointe mousse et comme tronquée, ne les perceait que difficilement.

Le bas des jambes était rouge, et cette

lib. 5, pag. 671.) Et suivant Plutarque (de Isid. et Osjr.), on trouvait dans la manière dont le blanc était tranché avec le noir dans ce plumage, une figure de croissant de l'astre des nuits.

(1) Galen., liv. de Phlebot.

(2) Simile quiddam (solertiæ hippopotami, sibi junco venam aperientis), et volueris in eadem Ægypto monstravit, que vocatur ibis: rostri adnucitate per eam partem se perluens, quæ reddi ciborum onera maximè salubre est. Nec hæc sola a multis animalibus reperta sunt usui futura et homini. (Plin., lib. 8, cap. 26.) Purgationem quæ ibis utitur, saluginem adhibens, advertisse et imitati postea Ægypti dicuntur. (Plat., de Solert.)

* Voyez les planches enluminées, n° 389.

(3) Ibis non ex toto nigra. (Prosper. Alp. Ægypt., vol. 1, pag. 199.) — Ardea capite levi, corpore albo, rostro flavescente, apice pedibusque nigris.... ibis. (Linnæus, Syst. Nat., ed. 10, gen. 76, sp. 18.) Numenius sordidè albo-rufescens; capite anteriore nudo, rubro; lateribus rubro-purpureo et corneo colore maculatis; remigibus majoribus nigris; rectricibus sordidè albo-rufescentibus, rostro in exortu dilutè luteo, in extremitate aurantio; pedibus griseis.... ibis candida. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 349.)

(4) Cet oiseau du Sénégal n'est pas, ainsi qu'on l'a cru long-temps, l'ibis des anciens. Le véritable ibis appartient à un sous-genre du genre bécasse établi par M. Cuvier, et qui renferme également l'ibis ou courlis rouge d'Amérique, et l'ibis ou courlis vert d'Europe.

DESM. 1829.

(5) Anciens Mémoires de l'Académie, tom. 3, part. 3.

(6) Corneo proceroque rostro. (Cicer., ubi supra.)

partie à laquelle Belon ne donne pas un pouce de longueur, dans sa figure de l'ibis noir, en avait plus de quatre dans cet ibis blanc; elle était, ainsi que le pied, toute garnie d'écaillés hexagones; les écaillés qui recouvrent les doigts étaient coupées en tablettes; les ongles étaient pointus, étroits et noirâtres; des rudiments de membrane bordaient des deux côtés le doigt du milieu, et ne se trouvaient que du côté intérieur dans les deux autres doigts.

Quoique l'ibis ne soit point granivore, son ventricule est une espèce de gésier, dont la membrane est rude et ridée; on a vu plus d'une fois ces conformations disparates dans l'organisation des oiseaux: par exemple, on a remarqué dans le casoar, qui ne mange point de chair, un ventricule membraneux comme celui de l'aigle (1).

M. Perrault trouva aux intestins quatre pieds huit pouces de longueur; le cœur était médiocre, et non pas excessivement grand

comme l'a prétendu Mérula (2); la langue très-courte, cachée au fond du bec, n'était qu'un petit cartilage recouvert d'une membrane charnue; ce qui a fait croire à Solin que cet oiseau n'avait point de langue; le globe de l'œil était petit, n'ayant que six lignes de diamètre. « Cet ibis blanc, dit » M. Perrault, et un autre qu'on nourrissait » encore à la ménagerie de Versailles, et » qui avaient tous deux été apportés d'É- » gypte, étaient les seuls oiseaux de cette » espèce que l'on eût jamais vus en France. » Selon lui, toutes les descriptions des auteurs modernes n'ont été prises que sur celles des anciens. Cette remarque me paraît assez juste, car Belon n'a décrit ni même reconnu l'ibis blanc en Égypte, ce qui ne serait pas vraisemblable si l'on ne supposait pas qu'il l'a pris pour une cigogne; mais cet observateur est à son tour le seul des modernes qui nous ait dépeint l'ibis noir.

L'IBIS NOIR (3).

TANTALUS NIGER, Linn., Gmel. (4).

CET oiseau, dit Belon, est un peu moins gros qu'un courlis; il est donc moins grand que l'ibis blanc, et il doit être aussi moins haut de jambes (5); cependant nous avons remarqué que les anciens ont dit les deux

ibis semblables en tout, à la couleur près; celui-ci est entièrement noir, et Belon semble indiquer qu'il a le front et la face en peau nue, en disant que sa tête est faite comme celle d'un Cormoran; néanmoins

(1) Une particularité intéressante de cette description concerne la route du chile dans les intestins des oiseaux: on fit des injections dans la veine mésentérique d'une des cigognes que l'on disséqua avec l'ibis, et la liqueur passa dans la cavité des intestins; de même, ayant rempli de lait une portion de l'intestin, et l'ayant lié par les deux bouts, la liqueur comprimée passa dans la veine mésentérique. Peut-être, ajoute l'anatomiste, cette voie est-elle commune à tout le genre des oiseaux: et comme on ne leur a point trouvé de veines lactées, on peut soupçonner avec raison que c'est là la route du chile, pour passer des intestins dans le mésentère.

(2) Memorab., lib. 3, cap. 1.

(3) Ibis. (Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 199, avec une figure qui, suivant toute apparence, est très-peu exacte; la même, Portraits d'oiseaux, pag. 44, b, sous le nom d'espèce de cigogne noire. — Gesner, Avi., pag. 567. — Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 312. — Willoughby, Ornithol., pag. 312. — Ray, Synops. avi., pag. 98. — Jonston, Avi., pag. 101.) Nota. Ces naturalistes ne parlent de l'ibis noir, et n'en donnent la figure que d'après Belon. — Ibis. (Prosp. Alp. Ægypt., vol. 1, pag. 199. —

Moehring, Avi., gen. 80.) Ibis nigra. (Charlet., Exercit., pag. 108, n° 2. Idem, Onomazt, pag. 102, n° 2.) Numenius holoserius. (Klein, Avi., n° 9.) Gallinago silvestris aquatica. (Gaz. Rup. Besl., figure mauvaise, pag. 19. — Mus. Besl., pag. 31, n° 2, figure qui n'est pas meilleure, tab. 8 n° 2.) Ibis nigra. (Linnæus, Syst. Nat., ed. 10, gen. 76, sp. 18, var. β .) Numenius niger; capite anteriore nudo, rubro; rectricibus nigris; rostro pedibusque rubris... ibis. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 347.)

(4) Cet oiseau appartient au même groupe que l'ibis des anciens, c'est-à-dire au sous-genre ibis dans le genre bécasse de M. Cuvier. L'ibis noir de Belon, selon M. Savigny, est très-rare en Égypte; et l'oiseau que ce naturaliste désigne sous ce même nom n'est autre, suivant M. Vieillot, que l'ibis vert. (Scolopax Falcinellus, Linn. Gmel.) Desr. 1829.

(5) Cet ibis noir est aussi haut enjambé comme un butor, et a le bec contre la tête plus gros que le pouce, pointu par le bout, vaulté et quelque peu courbé, et tout rouge, comme aussi les cuisses et les jambes. (Observ. de Belon; Paris, 1555, liv. 2, pag. 102.)

Hérodote, qui paraît avoir voulu rendre ses deux descriptions très-exactes, ne donne point à l'ibis noir ce caractère de la tête et du cou dénués de plumes; quoi qu'il en soit,

tout ce qu'on a dit des autres caractères et des habitudes de ces deux oiseaux leur a également été attribué en commun sans exception ni différence.

LE COURLIS * (1).

PREMIÈRE ESPÈCE.

NUMENIUS ARQUATUS, Lath., Cuv., Vieill., Temm. — SCOLOPAX ARQUATA, Linn., Gmel.

LES noms composés des sons imitatifs de la voix, du chant, des cris des animaux, sont pour ainsi dire les noms de la nature; ce sont aussi ceux que l'homme a imposé les premiers; les langues sauvages nous offrent mille exemples de ces noms donnés par instinct; et le goût, qui n'est qu'un instinct plus exquis, les a conservés plus ou moins

dans les idiomes des peuples policés, et surtout dans la langue, grecque plus pittoresque qu'aucune autre, puisqu'elle peint même en dénommant. La courte description qu'Aristote fait du courlis n'aurait pas suffi sans son nom *elorios*, pour le reconnaître et le distinguer (2) des autres oiseaux. Les noms

* Voyez les planches enluminées, n° 818.

(1) En grec, *ελωριος*, *νομιμηριος*; en latin, *numenius*, *arquata*, *falcinellus*; en italien, *arcase*, *torquato*; dans le Milanais, *caroli*; en Pouille, *tarlino*, *terlino*; sur le lac Majeur, *spinzago*; à Venise, *arcuato*; dans le Boulonnais, *pivier*, suivant Aldrovande, ce qui semble pourtant le confondre avec le pluvier: en catalan, *polit*; en anglais, *curlew*, *water-curlew*; en allemand, *brach-vogel*, *wind-vogel*, *wetter-vogel*; sur le Rhin vers Strasbourg, *regen-vogel*; sur le lac de Constance, *greny*; en silésien, *geisz-vogel*, suivant Schwenckfeld, qui lui attribue aussi les noms de *brach-hun*, *giloch*, mais qui paraît se tromper en lui appliquant celui de *himmel-geisz*, approprié au vanneau; en hollandais, *hanikens* (le *schrve* des Frisons, qu'Aldrovande et Gesner prennent pour le courlis, est plutôt le râle, *schrve*, *crex*, noms imitatifs); en danois, *heel-spove*, *regn-spaaer*; en norvégien, *lang-neeb*, *spue*; en lapon, *gusgastak*. Dans nos provinces on lui donne différents noms; en Poitou, *turlu* ou *corbigeau*; en Bretagne, *corbichet*; en Picardie, *turlui* ou *courleru*; en Bourgogne, *curlu*, *turlu*; en basse Normandie, *corlui*; tous noms pris de sa voix, car il se nomme lui-même: en quelques endroits, *bécasse de mer*.

Corlis et corlieu. (Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 204; et Portraits d'oiseaux, pag. 47, b, avec une mauvaise figure.) *Arquata seu numenius*. (Gesner, Avi., pag. 221, avec une figure assez reconnaissable, pag. 222. *Idem*, Icon. avi., pag. 113.) *Numenius veterum*, vel ei cognatus, *arquata major*; *arquata seu numenius*. (Aldrovande, Avi., tom. 3,

pag. 424. — Mus. Worm., pag. 307.) *Arquata*. Jouston, Avi., pag. 108.) *Numenius Aldrovandi*, sive *arquata*. (Willoughby, Ornithol., pag. 216. — Marsigl., Danub., pag. 38.) *Numenius sive arcuata major*. (Ray, Synops. avi., pag. 103, n° 1, d.) *Numenius*, *arquata*, Gesneri, Aldrovandi. (Klein, Avi., pag. 109, n° 1. — Sibbald, Scot. illustr., part. 2, lib. 3, pag. 18.) *Pardalus primus*. (Schwenckfeld, Avi., Siles., pag. 315. — Rzaczynski, Auctuar. hist. nat. Polon., pag. 365.) *Arquata*, *arcuata*, *numenius veterum*, *curlinus*. (Charleton, Exercit., pag. 111, n° 2. *Idem*, Onomazi., pag. 106, n° 2.) *Arquata albicans*, *maculis sub-castaneis*. (Barrère, Ornithol., clas. 4, gen. 9, sp. 1. — *Numenius*, Moehring, Avi., gen. 87.) *Scolopax rostro arcuato*, *pedibus caerulescentibus*, *alis nigris maculis niveis*. . . . *Arquata*. (Linnaeus, Syst. Nat., ed. 10, gen. 77, sp. 5.) *Numenius rostra arcuato*, *alis nigris*, *maculis niveis*, *pedibus caerulescentibus*. (*Idem*, Fauna Suecica, n° 139.) *The curlew*. (Brit. Zool., pag. 118.) *Arquata*. (Brunnich, Ornithol. boreal., n° 158.) *Scolopax arquata*. (Müller, Zoolog. Danic., n° 179.) *Courlis de mer*. (Salerne, Ornithol., pag. 319.) *Numenius pennis in medio fusconigricantibus*, *in utroque margine fulvis supernè vestitus*, *infernè albus*; *guttare albedo*, *maculis griseis vario*; *pectore et lateribus ad fulvum vergentibus*, *maculis transversis fuscis insignitis*; *uropygio candido maculis longitudinalibus fuscis notato*; *rectricibus binis intermediis griseis*, *lateribus albis*, *omnibus fusco transversim striatis*. . . . *Numenius*. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 311.)

(2) *Elorios avis est apud mare vicitans, similiter ut crex; caelo tranquillo ad littus pascitur.*

français *courlis*, *curlis*, *turlis*, sont des mots imitatifs de sa voix (1); et dans d'autres langues, ceux de *curlaw*, *caroli*, *tarlino*, etc. (2), s'y rapportent de même; mais les dénominations d'*arquata* et de *falcinellus* sont prises de la courbure de son bec arqué en forme de faux (3); il en est de même du nom *numenius*, dont l'origine est dans le mot *néoménié*, temps du croissant de la lune; ce nom a été appliqué au courlis, parce que son bec est à peu près en forme de croissant. Les Grecs modernes l'ont appelé *macrimiti* ou long nez (4), parce qu'il a le bec très-long, relativement à la grandeur de son corps; ce bec est assez grêle, sillonné de rainures, également courbé dans toute sa longueur, et terminé en pointe mousse; il est faible et d'une substance tendre, et ne paraît propre qu'à tirer les vers de la terre molle; par ce caractère les courlis pourraient être placés à la tête de la nombreuse tribu d'oiseaux à longs becs effilés, tels que les bécasses, les barges, les chevaliers, etc., qui sont autant d'oiseaux de marais que de rivage, et qui, n'étant point armés d'un bec propre à saisir ou percer les poissons, sont obligés de s'en tenir aux vers et aux insectes, qu'ils fouillent dans la vase et dans les terres humides et limoneuses.

Le courlis a le cou et les pieds longs; les jambes en partie nues, et les doigts engagés vers leur jonction par une portion de membrane; il est à peu près de la grosseur d'un chapon; sa longueur totale est d'environ deux pieds; celle de son bec de cinq à six pouces, et son envergure de plus de trois pieds; tout son plumage est un mélange de gris-blanc, à l'exception du ventre et du croupion qui sont entièrement blancs; le brun est tracé par pinceaux, sur toutes les parties supérieures, et chaque plume est frangée de gris-blanc ou de roussâtre; les grandes plumes de l'aile sont d'un brun noirâtre (5); les plumes du dos ont le lustre de

la soie; celles du cou sont duvetées, et celles de la queue, qui dépasse à peine les ailes pliées, sont, comme les moyennes de l'aile, coupées de blanc et de brun noirâtre. Il y a peu de différence entre le mâle et la femelle (6) qui est seulement un peu plus petite (7), et dès-lors la description particulière que Linnæus a donnée de cette femelle est superflue (8).

Quelques naturalistes ont dit que quoique la chair du courlis sente le marais, elle ne laisse pas d'être fort estimée, et mise par quelques-uns au premier rang entre les oiseaux d'eau (9). Le courlis se nourrit de vers de terre, d'insectes, de menus coquillages (10) qu'il ramasse sur les sables et les vases de la mer, ou sur les marais, et dans les prairies humides; il a la langue très-courte et cachée au fond du bec; on lui trouve de petites pierres (11), et quelquefois des graines (12) dans le ventricule qui est musculeux comme celui des granivores (13); au-dessus de ce gésier, l'œsophage s'enfle en manière de poche, tapissée de papilles glanduleuses (14); il se trouve deux cœcums de trois ou quatre doigts de longueur dans les intestins (15).

Ces oiseaux courent très-vite et volent en troupes (16); ils sont de passage en France,

créé ce semble exprès pour les courlis, exclue précisément plus de la moitié des espèces de courlis qui n'ont pas le plumage moucheté, et par conséquent ne sont point des *pardales*.

(6) Le courlis est constant en son plumage, n'étant coutumier de changer sa couleur, et n'ayant beaucoup de distinction du mâle à la femelle. (Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 204.

(7) Willoughby.

(8) Numenius Rudbeckii, Fauna Suecica, n° 139.

(9) Willoughby, Ornithol., pag. 216. (Belon; Nat. des Oiseaux.

(10) *Idem*; Willoughby dit avoir trouvé une fois une grenouille.

(11) Gesner.

(12) Albin.

(13) Willoughby.

(14) *Idem*.

(15) *Idem*.

(16) C'est apparemment d'après la vitesse de sa course que Hesychius donne au courlis le nom de *trochilus* (apud Aldrov., pag. 424). appliqué d'ailleurs, et avec plus de justesse, à un petit oiseau qui est le troglodyte. Ce nom de *trochilus* se trouve à la vérité donné à un oiseau aquatique dans un passage de Cléarque dans Athénée (lib. 3); mais ce qui manifeste l'erreur de Hesychius, c'est que, dans ce même passage, le courlis, *elorios*, est nommé

(1) Il a gagné son nom françois de son cri, car en volant il prononce *cortlieu*. (Belon.)

(2) Voyez la nomenclature.

(3) *Arquatam appellare volui hanc avem, quod rostrum ejus inflectatur instar arcus*. (Gesner, pag. 215.) Il dérive de la même source le nom d'*arcase* que lui donne les Italiens.

(4) Belon, Observat., pag. 12.

(5) C'est sur ce caractère de plumage moucheté ou *pardé* que Schwencckfeld forme le nom et le genre de ses *pardales*; mais le malheur attaché à tous les raffinements de nomenclature veut que ce genre,

et s'arrêtent à peine dans nos provinces intérieures; mais ils séjournent dans nos contrées maritimes, comme en Poitou, en Anis (1) et en Bretagne le long de la Loire où ils nichent (2). On assure qu'en Angleterre, ils n'habitent les côtes de la mer qu'en hiver, et qu'en été, ils vont nicher dans l'intérieur du pays vers les montagnes (3); en Allemagne ils n'arrivent que dans la saison des pluies et par de certains vents; car les noms qu'on leur donne dans les différents dialectes de la langue allemande ont tous rapport aux vents, aux pluies ou aux orages (4); on en voit dans l'automne en Silésie (5), et ils se portent en été jusqu'à la mer Baltique (6) et au golfe de Bothnie (7); on les trouve également en Italie et en Grèce, et il paraît que leurs migrations s'étendent au-delà de la mer Méditerranée, car ils passent à Malte deux fois l'année, au printemps et en automne (8); d'ailleurs, les voyageurs ont rencontré des courlis dans presque toutes les parties du monde (9); et quoique leurs

notices se rapportent, pour la plupart, aux différentes espèces étrangères de cette famille assez nombreuse; néanmoins il paraît que l'espèce d'Europe se retrouve au Sénégal (10) et à Madagascar; car l'oiseau représenté n° 198 de nos planches enluminées (11) est si semblable à notre courlis, que nous croyons devoir le rapporter à la même espèce; il ne diffère en effet du courlis d'Europe, que par un peu plus de longueur dans le bec, et de netteté dans les couleurs, différences légères qui ne font tout au plus qu'une variété, qu'on peut attribuer à la seule influence du climat: on rencontre quelquefois des courlis blancs (12), comme l'on trouve des bécasses blanches, des merles, des moineaux blancs; mais ces variétés purement individuelles sont des dégénéractions accidentelles qui ne doivent pas être regardées comme des races constantes.

comme différent du *trochilus*, et ce *trochilus* de Cléarque, habitant les rives des eaux, sera ou le *coureur* ou quelqu'un de ces petits oiseaux, *guignettes*, *cincles*, ou *pluviers à collier*, qui se tiennent sans cesse sur les rivages, et qu'on y voit courir avec célérité.

(1) On en voit en Poitou des milliers de tout gris. (Salerne, Ornith., pag. 320.)

(2) *Idem*.

(3) British. Zoolog., pag. 118. Voyez aussi Nat. History of Cornwall., pag. 247.

(4) Wind-vogel, regen-vogel, wetter-vogel. (Voyez la nomenclature; *tempestatum præsagus*, dit Klein, en parlant du courlis.)

(5) Schwenckfeld.

(6) Klein.

(7) Fauna Suecica. (Brunnich, Ornithol. boreal.)

(8) Observation communiquée par M. le commandeur Desmazey.

(9) On trouve des corlieux à la Nouvelle-Hollande. (Cook, premier Voyage, tom. 4, pag. 110.) A la Nouvelle-Zélande. (*Idem*, *ibidem*, tom. 3, pag. 119.) En quantité à Tinian, dans les lacs salés. (Anson, dans l'Hist. générale des Voyages, tom. 11, pag. 173.) Au Chili. (Frezier, Voyage à la mer du Sud, pag. 111.) Dans une excursion sur la terre des États, nous primes de nouvelles espèces d'oiseaux, entre autres un joli corlien gris; il avait le cou jaunâtre, et c'était un des plus beaux oiseaux que nous

eussions jamais vus. (Forster, second Voyage de Cook, tom. 4, pag. 62.) Dans l'île de Mai (une des îles du cap Vert), nous trouvâmes des corlieux. (Relation de Roberts, Histoire générale des Voyages, tom. 2, pag. 370.) Le pays de Natal produit diverses sortes d'oiseaux... On y voit un grand nombre de canards... Il y en a d'autres qui ressemblent à peu près à nos corlis, dont la chair est noire, mais fort bonne à manger. (Dampier, Nouveau Voyage autour du monde; Rouen, 1715, tom. 2, pag. 392.) A la baie de Campêche il y a des canards, des corlieux, des pélicans, etc. (*Idem*, *ibidem*, tom. 3, pag. 315.) Il y a de deux sortes de corlieux qui diffèrent en grosseur aussi bien qu'en couleur; les plus gros sont de la grosseur des coqs d'Inde (ceci paraît exagéré); ils ont les jambes longues et le bec crochu; ils sont d'une couleur obscure: leurs ailes sont mêlées de noir et de blanc; leur chair est noire, mais bonne et fort saine; nos Anglais les appellent *double corlieux*, parce qu'ils sont du double plus gros que les autres. Les petits corlieux sont d'un brun-obscur; ils ont les jambes aussi bien que le bec de même que les précédents; ils sont plus estimés que les autres, parce que leur chair est beaucoup plus délicate. (*Idem*, tom. 3, pag. 316.)

(10) On trouve beaucoup d'oiseaux aquatiques dans les marais du Sénégal, tels que les courlis, bécasses, sarcelles. (Voyage au Sénégal, par M. Adanson, pag. 138.)

(11) Numenius Madagascariensis. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 321.)

(12) Salernac, Ornithol., pag. 320.

LE CORLIEU OU PETIT COURLIS * (1),

SECONDE ESPÈCE.

NUMENIUS PHÆOPUS, Lath., Cuv., Vieill. — SCOLOPAX BOREALIS et SCOLOPAX PHÆOPUS, Linn., Gmel. — NUMENIUS HUDSONICUS, Lath.

Le corlieu est de moitié moins grand que le courlis auquel il ressemble par la forme, par le fond des couleurs et même par leur distribution (2); il a aussi le même genre de vie et les mêmes habitudes; cependant, ces deux espèces sont très-distinctes; elles subsistent dans les mêmes lieux sans se mêler ensemble, et restent à la distance que met entre elles l'intervalle de grandeur trop considérable pour qu'elles puissent se réunir; l'espèce du corlieu paraît être plus particulièrement attachée à l'Angleterre (3), où, suivant les auteurs de la Zoologie britannique, elle est plus commune que celle du grand courlis. Il paraît, au contraire, qu'elle est fort rare dans nos provinces. Selon ne l'a pas connue, et il y toute apparence qu'elle n'est pas plus fréquente en Italie qu'en France, car Aldrovande n'en a parlé que confusément d'après Gesner, et il répète le double emploi qu'a fait ce naturaliste, en

donnant deux fois parmi les poules d'eau ce petit courlis, sous les dénominations de *phæopus* et de *gallinula* (4); car l'on reconnaît le corlieu ou petit courlis aux noms de *regen-vogel* et de *tarangolo*, aussi bien qu'à la plupart des traits de la description qu'il en donne. Willoughby s'est aperçu le premier de cette méprise de Gesner, et il a reconnu le même oiseau dans trois notices répétées par cet auteur (5); au reste, Gesner s'est encore trompé en rapportant à ce petit courlis, le nom de *wind-vogel* et de *wetter-vogel*, qui appartiennent au grand courlis (6); et quant à l'oiseau que M. Edwards a donné sous le nom de *petit ibis* (*Glan. planche 356*), c'est certainement un petit courlis; mais dont le plumage était, comme l'observe ce naturaliste lui-même, dans un état de mue, et dont la description ne pourrait par conséquent établir distinctement l'espèce de cet oiseau.

* Voyez les planches enluminées, n° 842.

(1) En italien, *tarangolo* ou *taraniolo*; en anglais, *wimbrel*; en allemand, *regen-vogel*, *wind-vogel* (noms déjà donnés au courlis), et dans quelques cantons, *brach-hun*, *brach-vogel*. *Arquata minor nostras*. (Willoughby, Ornithol., pag. 217. — Ray, Synops. avi., pag. 103, n° A. 2.) *Numenius minor*. (Klein, avi., pag. 109, n° 2.) *Arquata minor*. (Rzaczynski, Auctuar. hist. nat. Polon., pag. 366.) *Phæopus altera*, *arquata minor*. (Gesner, Avi., pag. 499, avec une figure qui ne ressemble point du tout; la même, Icon. avi., pag. 103.) *Gallinula*, *quam nostri vocant brach-hun vel phæopus*. (*Idem*, Avi., p. 498, avec une figure aussi mauvaise.) *Gallinula phæopus altera*, *seu arquata minor*. (Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 458. *Ibid.*) *gallinula phæopus*, avec les figures copiées de Gesner; Willoughby, répète les notices. (Ornithol., pag. 217.) *Scolopax rostro arcuato*, *pedibus cærulescentibus maculis dorsalibus fuscis*, *rhomboidalibus*. . . *Phæopus*. (Linnæus, Syst. Nat., ed. 10, gen. 77, sp. 6.) *Numenius rostro arcuato*, *dorso maculis fuscis rhomboidalibus*, *pedibus cærulescentibus*. (*Idem*, Fauna Suecica, n° 140.) *Wimbrel* ou petit corlieu. (Edwards, Glanures, pag. 204, planche 307.) — *The wimbrel*.

(Brit. Zoolog., pag. 119.) *Petit courlis*. (Salerne, Ornithol., pag. 321.) *Numenius pennis in medio saturatè fuscis ad margines griseis supernè vestitis infernè albus; capite superiore fusco, tæniâ in medio longitudinali, maculis cinereo albis, variè insignito; maculâ rostrum inter et oculos candidâ, pectore et lateribus, ad fulvum vergentibus, maculis in pectore longitudinalibus, in lateribus transversis fuscis; uropygio candido; reetricibus sex intermediis griseo fuscis tribus utrinquè extimis albis exterius ad fulvum vergentibus, omnibus fusco transversim striatis*. . . *Numenius minor*. (Brisson, Ornithol., t. 5, pag. 317.)

(2) Magnitudine excepta *arquate majori similima*, *dimidio minor*. (Willoughby, Ornithol.)

(3) *Arquata nostras*. (Brit. Zool.)

(4) Voyez la nomenclature.

(5) Ornithol., pag. 217.

(6) L'oiseau nommé *toréa* aux îles de la Société, et qui est appelé dans le Voyage de Cook *petit corlieu*, ne paraît pas être de la famille des courlis: il est dit que le *toréa* se trouve autour des vaisseaux, et nous ne savons pas qu'aucun courlis s'avance en mer ni quitte le rivage.

LE COURLIS VERT OU PETIT COURLIS* (1).

TROISIÈME ESPÈCE.

IBIS VERT, IBIS FALCINELLUS, Cuv., Vieill. — TANTALUS FALCINELLUS, Lath., Linn., Gmel. (2).

Cet oiseau est connu sous le nom de *courlis d'Italie*, mais on peut aussi le désigner par sa couleur; il est plus grand que ne le dit M. Brisson, et qu'il n'est représenté dans nos planches enluminées, car Aldrovande assure qu'il approche de la taille du héron, dont quelquefois même les Italiens lui donnent le nom (3); celui de *falcinello*, que ce naturaliste et Gesner paraissent lui appliquer exclusivement, peut convenir aussi bien à tous les autres courlis qui ont également le bec courbé en forme de faux; celui-ci a la

tête, le cou, le devant du corps et les côtés du dos d'un beau marron foncé; le dessus du dos, des ailes et la queue d'un vert bronzé ou doré, suivant les reflets de lumière; le bec est noirâtre ainsi que les pieds et la partie nue de la jambe. Gesner n'a décrit qu'un oiseau jeune qui n'avait encore ni sa taille, ni ses couleurs; ce courlis, commun en Italie se trouve aussi en Allemagne (4), et le courlis du Danube de Marsigli (5), cité par M. Brisson (6), n'est, selon toute apparence, qu'une variété dans cette espèce.

LE COURLIS BRUN (7).

QUATRIÈME ESPÈCE.

IBIS FUSCATA, Vieill. — TANTALUS MANILLENSIS, Lath., Linn., Gmel. (8).

M. SONNERAT a trouvé ce courlis aux Philippines dans l'île de Luçon; il est de la taille du grand courlis d'Europe; tout son plu-

mage est d'un brun-roux; ses yeux sont entourés d'une peau verdâtre; l'iris est d'un rouge de feu; son bec est verdâtre, et ses pieds sont d'un rouge de laque.

* Voyez les planches enluminées, n° 819, sous le nom de *courlis d'Italie*.

(1) *Falcinellus*. (Gesner., Avi., pag. 220.) *Falcata*. (Icon. avi., pag. 116, avec une mauvaise figure.) *Falcinellus, sive avis falcata*. (Aldrovande, Avi., pag. 422.— Jonston, Avi., pag. 105.— Charleton, Exercit., pag. 110, n° 7. *Idem*, Onomast., pag. 103, n° 7.) *Falcinellus Gesneri* et Aldrovandi. (Willoughby, Ornithol., pag. 218.) *Numenius sub-aquilus*. (Klein, Avi., pag. 110, n° 8.) *Nota*. Il est bon de remarquer l'étrange généalogie de cette dénomination: de *falcinellus*, Klein a fait *falconellus*, et de *falconellus, sub-aquilus*; ainsi ce courlis est devenu, par une suite de l'abus des mots, un petit faucon, un petit aigle, et n'est tout simplement qu'un courlis.) Le fauconneau, *falcinellus*. (Salerne, Ornithol., pag. 322.) *Falcinellus Gesneri, etc.* (Marsigl. Danub., tom. 5, pag. 42, avec une figure assez bonne, planche 18; le même oiseau, tab. 20, avec une figure beaucoup moins exacte.) *Numenius supernè obscurè viridi-aureus, cupri puri colore varians, infernè cinereo-fuscus, capite superiore fusco, lineis longitudinalibus albidis vario, guttore et collo*

fusco-castaneis, gutture et collo inferioris parte supremâ lineis longitudinalibus albidis variegatis; reetricibus viridi-aureis cupri puri colore variantibus; caudâ non nihil bifurcâ... Numenius viridis. (Brisson; Ornithol., tom. 5, pag. 326.)

(2) Cet oiseau est du même sous-genre *ibis* (dans le genre *bécasse*, Cuv.) que le véritable *ibis* d'Égypte. DESM. 1829.

(3) *Airon nigro Italis nominatur avis aucupibus nostris falcinello dicta.* (Aldrovande, pag. 422.)

(4) Il y porte, suivant Gesner, les noms de *weltscher-vogel, sichter, sagiser*.

(5) Marsigl. Danub., tom. 5, pag. 40, pl. 18.

(6) *Numenius splendide castaneus, pectore viridi; reetricibus splendide castaneis... Numenius castaneus.* (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 329.)

(7) Sonnerat, Voyage à la Nouvelle-Guinée, pag. 85.

(8) Du genre des *ibis*, selon M. Vieillot; sous-genre *ibis*, dans le genre *bécasse*, Cuv.

DESM. 1829.

LE COURLIS TACHETÉ⁽¹⁾.

CINQUIÈME ESPÈCE.

NUMENIUS ATRICAPILLUS, Vieill. — NUMENIUS LUZONIENSIS, Lath. —
SCOLOPAX LUZONIENSIS, Linn., Gmel.⁽²⁾

Ce courlis, qui se trouve aussi à l'île de Luçon, aurait, comme le précédent, beaucoup de rapport avec notre grand courlis, s'il n'était pas d'un tiers plus petit; il en diffère encore en ce qu'il a le sommet de la tête noir, et les couleurs différemment distribuées; elles sont jetées sur le dos, beaucoup de rapport avec notre grand courlis, s'il n'était pas d'un tiers plus petit; il en diffère encore en ce qu'il a le sommet de la

tête noir, et les couleurs différemment distribuées; elles sont jetées sur le dos, beaucoup de rapport avec notre grand courlis, s'il n'était pas d'un tiers plus petit; il en diffère encore en ce qu'il a le sommet de la

LE COURLIS A TÊTE NUE*.

SIXIÈME ESPÈCE.

IBIS CALVA, Vieill. — TANTALUS CALVUS, Lath., Linn., Gmel. —
IBIS CALVUS, Cuv.⁽³⁾

L'ESPÈCE de ce courlis est nouvelle et très-singulière; sa tête entière est nue, et le sommet en est relevé par une sorte de bourlet, couché et roulé en arrière de cinq lignes d'épaisseur, et recouvert d'une peau très-rouge, très-mince, et sous laquelle on sent immédiatement la protubérance osseuse qui forme le bourlet; le bec est du même rouge que ce couronnement de la tête; le haut du cou et le devant de la gorge sont aussi dénués de plumes, et la peau est sans doute vermeille dans l'oiseau vivant; mais nous ne l'avons vu que livide sur l'individu mort que nous décrivons, et qui nous a été apporté du cap de Bonne-Espérance, par

M. de La Ferté. Il a toute la forme du courlis d'Europe; sa taille est seulement plus forte et plus épaisse; son plumage sur un fond noir, offre dans les penes de l'aile, des reflets de vert et de pourpre changeants; les petites couvertures sont d'un violet pourpré assez fort de teinte, mais plus léger sur le dos, le cou et le dessous du corps; les pieds et la partie nue de la jambe, sur la longueur d'un pouce, sont rouges comme le bec qui est long de quatre pouces neuf lignes: ce courlis, mesuré de la pointe du bec à l'extrémité de la queue, a deux pieds un pouce, et un pied et demi de hauteur dans son attitude naturelle.

LE COURLIS HUPPÉ**.

SEPTIÈME ESPÈCE.

IBIS CRISTATA, Cuv., Vieill. — TANTALUS CRISTATUS, Lath.,
Linn., Gmel.

La huppe distingue ce courlis de tous les autres, qui généralement ont la tête plus ou moins lisse ou recouverte de petites plumes fort courtes; celui-ci, au contraire, porte

une belle touffe de longues plumes, partie blanches et partie vertes, qui se jettent en arrière en panache; le devant de la tête et le tour du haut du cou sont verts; le reste du cou, le dos et le devant du corps, sont d'un

(1) Sonnerat, Voyage à la Nouvelle-Guinée, pag. 85.

(2) Cet oiseau est un vrai courlis pour M. Vieillot. DESM. 1829.

* Voyez les planches enluminées, n° 867.
OISEAUX. Tome IV.

(3) M. Cuvier place cet oiseau dans son sous-genre ibis, l'un de ceux qu'il admet dans le genre bécasse. DESM. 1829.

** Voyez les planches enluminées, n° 841.

beau roux marron ; les ailes sont blanches ; le bec et les pieds sont jaunâtres ; une large espace de peau nue environne les yeux ; le cou bien garni de plumes paraît moins long et moins grêle que dans les autres courlis : ce bel oiseau huppé se trouve à Madagascar. Les sept espèces de courlis que nous venons de décrire, appartiennent toutes à l'ancien continent, et nous en connaissons aussi huit autres dans le nouveau.

COURLIS DU NOUVEAU CONTINENT.

LE COURLIS ROUGE * (1).

PREMIÈRE ESPÈCE.

IBIS RUBRA, Cuv., Vieill. — TANTALUS RUBER ; Lath., Linn., Gmel. (2).

Les terres basses et les plages de vase qui avoisinent les mers et les grands fleuves de l'Amérique méridionale, sont peuplées de plusieurs espèces de courlis ; la plus belle de ces espèces, et la plus commune à la Guiane, est celle du courlis rouge ; tout son plumage est écarlate, à l'exception de la pointe des premières pennes de l'aile qui est noire ; les pieds, la partie nue des jambes et le bec sont

rouges ou rougeâtres (3), ainsi que la peau nue qui couvre le devant de la tête, depuis l'origine du bec jusqu'au-delà des yeux ; ce courlis est aussi grand, mais un peu moins gros que le courlis d'Europe ; ses jambes sont plus hautes, et son bec plus long est aussi plus robuste, et beaucoup plus épais vers la tête ; le plumage de la femelle est d'un rouge moins vif que celui du mâle (4) ; mais l'un et l'autre ne prennent qu'avec l'âge cette belle couleur ; leurs petits naissent couverts d'un duvet noirâtre (5) ; ils deviennent ensuite cendrés, puis blancs lorsqu'ils commencent à voler (6), et ce n'est que dans la seconde ou troisième année que ce beau rouge paraît par nuances successives, et prend plus d'éclat à mesure qu'ils avancent en âge.

Ces oiseaux se tiennent en troupes, soit en volant, soit en se posant sur les arbres, où, par leur nombre et leur couleur de feu, ils offrent le plus beau coup-d'œil (7) ; leur vol est soutenu et même assez rapide, mais ils ne se mettent en mouvement que le matin et le soir ; par la chaleur du jour ils entrent dans les criques, et s'y tiennent au frais sous les palétuviers, jusque vers les

* Voyez les planches enluminées, n° 81 ; ce courlis adulte, n° 80 ; le même à l'âge de deux ans.

(1) *Guara Brasiliensibus*. (Maregrave, Hist. nat. Bras., pag. 203. — De Laet, Nov.-Orb., p. 575. — Jouston, Avi., pag. 139 et 151. — Willoughby, Ornithol., pag. 219. — Charleton, Exercit., p. 119, n° 3. *Idem*, Onomast., pag. 116, n° 3. — Mus. Worm., pag. 308.) *Mus. reg. Soc.* (Grew., part. 1, pag. 66.) Sloane, Jamaic., pag. 317. — Ray, Synops. Avi., pag. 104, n° 6.) *Numenius indicus* (Clus. exotic. Auctuar., p. 366.) *Numenius ruber*. (Klein, Avi., pag. 109, n° 5. — *Idem*, *ardea porphyrio*, pag. 124, n° 11.) *Arquata phænicea*. (Barrère, France équinox., pag. 126. *Idem*, Ornith., clas. 4, gen. 9, sp. 6. — *Ibis*, Moehring, Avi., gen. 80.) *Avis porphyrio Amboinensis*, seu *ardea rubra*, corallina, ibidis species. (Scha, Thesaur., vol. 1, pag. 98.) *Scolopax rostro arcuato ; pedibus rubris, corpore sanguineo, alarum apicibus nigris*. . . . *Scolopax rubra*. (Linnaeus, Syst. Nat., ed. 10, gen. 77, sp. 1.) *Redcurlew*. (Catesby, Carolin., tom. 1, pag. 98, avec une assez belle figure, planche 84.) *Numenius coccineus, capite anteriore nudo ; pallide rubro ; remigibus binis majoribus apice nigro-chalybeis ; rectricibus coccineis scapis primâ medietate albis ; rostro pedibusque pallidè rubris*. . . . *Numenius Brasiliensis coccineus*. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 344.)

(2) Du sous-genre *ibis* dans le genre *ibis*, Cuvier. Du genre *ibis*, Vieill. DESM. 1829.

(3) Cette couleur du bec peut varier ; Maregrave le dit *blanc cendré* ; Clusius, *jaune d'ochre*.

(4) Catesby.

(5) Maregrave.

(6) De Laet.

(7) Les guaras volent en troupes, et leur plumage écarlate forme un très-beau spectacle sous les rayons du soleil. (Hist. générale des voyages, tom. 14, pag. 304.)

trois ou quatre heures qu'ils retournent sur les vases, d'où ils reviennent aux criques pour passer la nuit. On ne voit guère un de ces courlis seul, ou si quelque'un s'est détaché de la troupe, il ne tarde pas à la rejoindre; mais ces attroupements sont distingués par âges, et les vieux tiennent assez constamment leurs bandes séparées de celles des jeunes. Les couvées commencent en janvier et finissent en mai; ils déposent leurs œufs sur les grandes herbes qui croissent sous les palétuviers, ou dans les broussailles sur quelques bûchettes rassemblées, et ces œufs sont verdâtres. On prend aisément les petits à la main, lors même que la mère les conduit à terre pour chercher les insectes et les petits crabes, dont ils font leur première nourriture; ils ne sont point farouches et s'habituent aisément à vivre à la maison. « J'en ai élevé un, dit M. de La Borde, que j'ai gardé pendant plus de deux ans; il prenait de ma main ses aliments avec beaucoup de familiarité, et ne manquait jamais l'heure du déjeuner ni du dîner; il mangeait du pain, de la viande crue, cuite ou salée, du poisson: tout l'accrochait; il donnait cependant la préférence aux entrailles de poissons et de volailles, et pour les recueillir il avait soin de faire souvent un tour à la cuisine; hors de là il était continuellement occupé autour de la maison à chercher des vers de terre, ou dans un jardin à suivre le labour du nègre jar dinier; le soir il se retirait de lui-même dans un poulailler où couchaient une centaine de volailles; il se juchait sur la plus haute barre, chassait à grands coups de bec toutes les poules qui voulaient s'y placer, et s'amusait souvent pendant la nuit à les inquiéter; il s'éveillait de grand matin, et commençait par faire trois ou quatre tours au vol autour de la maison, quelquefois il allait jusqu'au bord de la mer, mais sans s'y arrêter. Je ne lui ai entendu aucun cri qu'un petit croassement qui paraissait une expression de peur à la vue d'un chien ou d'un autre animal; il avait pour les chats beaucoup d'antipathie sans les craindre, il fondait sur eux avec intrépidité et à grands coups de bec. Il a fini par être tué tout près de la maison par un chasseur qui le prit pour un courlis sauvage. »

Ce récit de M. de La Borde s'accorde assez avec le témoignage de Laet, qui ajoute qu'on a vu quelques-uns de ces oiseaux s'unir et

produire en domesticité (1); nous présumons donc qu'il serait aussi facile qu'agréable d'élever et de multiplier cette belle espèce qui ferait l'ornement des basses-cours (2), et peut-être ajouterait aux délices de la table, car la chair de cet oiseau, déjà bonne à manger, pourrait encore se perfectionner, et perdre, avec une nourriture nouvelle, le petit goût de marais qu'on lui trouve (3), outre que, s'accrochant de toutes sortes d'aliments et de tous les débris de la cuisine, il ne coûterait rien à nourrir; au reste, nous ignorons si, comme le dit Marcgrave, ce courlis trempe dans l'eau tout ce qu'on lui donne avant de le manger (4).

Dans l'état sauvage, ces oiseaux vivent de petits poissons, de coquillages, d'insectes qu'ils recueillent sur la vase quand la marée se retire; jamais ils ne s'écartent beaucoup des côtes de la mer, ni ne se portent sur les fleuves loin de leur embouchure; ils ne font qu'aller et venir dans le même canton où on les voit toute l'année. L'espèce en est néanmoins répandue dans la plupart des contrées les plus chaudes de l'Amérique (5); on les trouve également aux embouchures de Rio-Janeiro (6), du Maragnon, etc., aux îles de Bahama (7), et aux Antilles (8); les Indiens du Brésil qui aiment à se parer de leurs belles plumes, donnent à ces courlis le nom de *guara*: celui de *flamant*, qu'on leur a donné à Cayenne, se rapporte au beau rouge de flamme de leur plumage; et c'est mal à propos que dans cette colonie l'on applique ce nom de *flamant* indifféremment à tous les courlis (9). C'est aussi sans fondement que le voyageur Cauche rapporte au cour-

(1) *Pariunt quoque sub tectis.* (Nov.-Orb., p. 575.)

(2) En même temps que nous écrivons ceci, il y a un courlis rouge vivant à la ménagerie de S. A. S. monseigneur le prince de Condé, à Chantilly.

(3) On le mange en ragoûts et on en fait d'assez bons civets, mais il faut auparavant le rôtir à moitié pour lui enlever une partie de son huile qui a un goût de marée. (Note donnée par un colon de Cayenne.) — La chair du courlis rouge est un mets très-estimé. (Essay on the nat. Hist. of Guiana, pag. 172.)

(4) *Viciatit piscibus, carne, adjuncta semper aquâ.* (Marcgrave, pag. 203.) *Viciatit carnibus, piscibus, aliisque edulis semper aquâ temperatis.* (Laet, pag. 575.)

(5) Gatesby.

(6) Marcgrave.

(7) Gatesby.

(8) Sloane.

(9) Voyez Barrère.

Ils rouge du Brésil son courlis violet de Madagascar, à moins qu'il n'ait entendu faire seulement comparaison de figure entre ces deux oiseaux; car la couleur violette qu'il attribue au sien est bien différente du bril-

lant écartate de notre courlis rouge : tout ce que nous pouvons inférer de sa notice, c'est qu'il se trouve à Madagascar une espèce de courlis à plumage violet (1), qu'aucune autre relation ne nous fait d'ailleurs connaître.

LE COURLIS BLANC * (2).

SECONDE ESPÈCE.

IBIS ALBUS, Cuv. — TANTALUS ALBUS et TANTALUS COCO, Linn., Gmel. (3).

On pourrait prendre ce courlis pour le courlis rouge portant sa première couleur; mais Catesby qui a connu l'un et l'autre, donne celui-ci comme étant d'espèce différente; il est en effet un peu plus grand que le courlis rouge; il a les pieds, le bec, le tour des yeux et le devant de la tête d'un rouge pâle; tout le plumage blanc, à l'exception des quatre premières penes de l'aile, qui sont d'un vert obscur à leur extrémité. Ces oiseaux arrivent à la Caroline en grand nombre, vers le milieu de septembre, qui est la saison

des pluies; ils fréquentent les terres basses et marécageuses; ils y demeurent environ six semaines, et disparaissent ensuite jusqu'à l'année suivante; apparemment ils se retirent vers le sud pour nicher dans un climat plus chaud (4). Catesby dit avoir trouvé des grappes d'œufs dans plusieurs femelles peu de temps avant leur départ de la Caroline; elles ne diffèrent pas des mâles par les couleurs, et tous deux ont la chair et la graisse jaunes comme du safran.

LE COURLIS BRUN A FRONT ROUGE (5).

TROISIÈME ESPÈCE.

IBIS FUSCA, Vieill. — TANTALUS FUSCUS, Lath., Linn., Gmel. (6).

Ces courlis bruns arrivent à la Caroline avec les courlis blancs de l'espèce précé-

dente, et mêlés dans leurs bandes; ils sont de même grandeur, mais en plus petit nom-

(1) Les hérons de ce pays (de Madagascar) ont de grands et gros becs qui se courbent peu à peu en bas à la façon des coutelas polonais; leurs plumes sont violettes; les ailes finissent avec la queue; leurs cuisses, jusqu'au noeud de la jambe, sont couvertes de petites plumes; les jambes longues et déchargées d'un gris de lave, comme est aussi le bec; le poussin est noir, lorsqu'il grandit il est cendré, puis après blanc, puis rouge, et enfin colombin ou d'un violet clair; il vit de poisson. Il s'en trouve de semblables au Brésil, appelés *guara*; la figure est dans Marcgravius. (*Voyage à Madagascar et au Brésil*, par Franc. Cauche; Paris, 1651, pag. 133.)

* Voyez les planches enluminées, n° 915.

(2) *White curlew*. (Catesby, Carolina, tom. 1, pag. 82, avec une belle figure, planche 82.) *Numenius albus*. (Klein, Avi., pag. 109, n° 3.) *Scolopax rostro arcuato, pedibus rubris corpore albo, alarum apicibus viridibus...* *Scolopax alba*. (Linnaeus, Syst. Nat., ed. 10, gen. 77, sp. 2.) *Numenius albus; capite anteriore nudo, pallidè rubro; remigibus quatuor majoribus apice nigro-virescentibus; rectricibus candidis; rostro pedibusque pallidè rubris....*

Numenius Brasiliensis candidus. (Brisson, Ornit., tom. 5, pag. 339.)

(3) M. Cuvier indique cet oiseau comme appartenant au sous-genre *ibis*, dans son genre bécasse.

DESM. 1829.

(4) Nous avons reçu ce courlis blanc de la Guiane; mais il paraît que c'est sans autorité que M. Brisson le fait natif du Brésil.

(5) *Brown curlew*. (Catesby, tom. 1, pag. 83, avec une figure.) *Arquata cinerea*. (Barrère, France équinox., pag. 126, *Idem*, Ornithol., clas. 4, gen. 9, sp. 5.) *Numenius fuscus*. (Klein, Avi., pag. 109, n° 4.) *Scolopax rostro arcuato, pedibus rubris, corpore fusco, caudâ basi albâ...* *Scolopax fusca*. (Linnaeus, Syst. Nat., ed. 10, gen. 77, sp. 3.) *Numenius superne fuscus; inferne albus, capite anteriore nudo, pallidè rubro. capite posteriore et collo dilutè fuscis; uropygio candido; réctricibus fuscis; rostro pedibusque pallidè rubris...* *Numenius Brasiliensis fuscus*. (Briss., Ornith., t. 5, p. 341.)

(6) Du genre *ibis*, Vieill., qui correspond au sous-genre du même nom dans le genre bécasse de M. Cuvier.

DESM. 1829.

bre, *y ayant bien*, dit Catesby, *vingt courlis blancs pour un brun*. Ceux-ci sont en effet tout bruns sur le dos, les ailes et la queue, et sont d'un gris-brun sur la tête et le cou, et tout blancs sur le croupion et le ventre; ils ont le devant de la tête dégarni de plumes, et couvert d'une peau d'un rouge

pâle, le bec et les pieds sont de même couleur. Ils ont, comme les courlis blancs, la chair et la graisse jaunes : ces deux espèces d'oiseaux arrivent et repartent ensemble; ils passent en hiver de la Caroline à des contrées plus méridionales, comme à la Guiane où ils sont nommés *flamants gris*.

LE COURLIS DES BOIS*.

QUATRIÈME ESPÈCE.

IBIS CAYENNENSIS, Cuv. — TANTALUS CAYENNENSIS, Lath., Linn., Gmel. (1).

CET oiseau, que les colons de Cayenne ont appelé *flamant des bois*, vit en effet dans les forêts le long des ruisseaux et des rivières, et il se tient loin des côtes de la mer que les autres courlis ne quittent guère; il a aussi des mœurs différentes et ne va point en troupes, mais seulement accompagné de sa femelle; il se pose, pour pêcher, sur les bois qui flottent dans l'eau; il n'est pas plus grand que le courlis vert d'Europe, mais son cri est beaucoup plus fort; tout son plumage porte une teinte de vert très-foncé,

sur un fond brun sombre, qui de loin paraît noir, et qui de près offre de riches reflets bleuâtres ou verdâtres; les ailes et le haut du cou ont la couleur et l'éclat de l'acier poli; on voit des reflets bronzés sur le dos, et d'un lustre pourpré sur le ventre et le bas du cou; les joues sont dénuées de plumes. M. Brisson n'a pas fait mention de cette espèce, quoique Barrère l'ait indiquée deux fois sous les noms d'*arquata viridis sylvatica*, et de *flamant des bois* (2).

LE GOUARONA (3).

CINQUIÈME ESPÈCE.

NUMENIUS GUARAUNA, Lath., Vieill. — SCOLOPAX GUARAUNA, Linn., Gmel. (4).

GUARA est, comme nous l'avons vu, le nom du courlis rouge chez les Brésiliens; ils nomment *guarana* ou *gouarona* celui-ci, dont le plumage est d'un brun-marron, avec des reflets verts au croupion, aux épaules et au côté extérieur des plumes de l'aile; la tête et le cou sont variés de petites lignes longitudinales blanchâtres sur un fond brun.

Cet oiseau a deux pieds de longueur du bec aux ongles (5); il a beaucoup de rapports avec le courlis vert d'Europe, et paraît être le représentant de cette espèce en Amérique; sa chair est assez bonne au rapport de Marcgrave, qui dit en avoir mangé souvent; on le trouve à la Guiane aussi bien qu'au Brésil.

* Voyez les planches enluminées, n° 820.

(1) Il est cité par M. Cuvier comme appartenant au sous-genre *ibis*, dans le genre *bécasse*.

DESM. 1829.

(2) France équinox., pag. 127, Ornithol., pag. 74.

(3) *Guarana*. (Pison, Hist. nat., pag. 91.) *Guaratana Brasiliensibus*. (Marcgrave, Hist. nat. Bras., pag. 204. — Jonston, Avi., pag. 139. — Ray, Synops. avi., pag. 104, n° 7. — Willoughby, Ornithol., pag. 215.) *Rusticola maritima minor*. (Barrère, France équinox., pag. 147. (Numenius castaneo-fuscus; capite, gutture et collo fuscis, lineolis longitudinalibus albidis variegatis; uropygio,

pennis scapularibus et tectricibus alarum superioribus splendide fuscis, viridi colore variantibus; reetricibus supernè concoloribus, subtitis penitibus fuscis... Numenius Americannus fuscus. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 330.)

(4) M. Vieillot place cet oiseau dans son genre Courlis, qui n'est qu'un sous-genre dans le genre *bécasse* pour M. Cuvier. DESM. 1829.

(5) Marcgrave dit qu'il est *magnitudine iacu*; or, l'yacou (voyez volume 1 de cette histoire des oiseaux, pag. 294), est à peine aussi gros qu'une poule ordinaire, taille qui couvient tout à fait à un courlis.

L'ACALOT ⁽¹⁾.

SIXIÈME ESPÈCE.

IBIS MEXICANA, Vieill. — TANTALUS MEXICANUS, Lath., Linn., Gmel. ⁽²⁾.

Nous abrégons ainsi le nom d'*acacalotl*, que porte ce courlis au Mexique, où il est indigène : il a, comme la plupart des autres, le front dénué de plumes et couvert d'une peau rougeâtre ; son bec est bleu ; le cou et le derrière de la tête sont revêtus de plumes brunes, mêlées de blanc et de vert ; ses ailes brillent de reflets verts et pourpres ; et c'est apparemment d'après ces caractères que M. Brisson a cru devoir l'appeler *courly varié* ; mais il est aisé de voir par le nom de *corbeau aquatique*, que lui donnent Fernandez et Nieremberg, que ces couleurs portent sur un fond sombre et approchant du noir. M. Adanson, en observant que cet oiseau diffère du courlis d'Europe, en ce qu'il a le front chauve, l'assimile par ce trait à l'ibis, au *guara*, au *curicaca*, dont il

forme un genre particulier ; mais le caractère par lequel il sépare ces oiseaux des courlis, savoir la nudité du devant de la tête, ne nous paraît pas suffisant, vu qu'en tout le reste la forme de ces oiseaux est semblable, et que cette différence elle-même se nuance entre eux par degrés ; en sorte qu'il y a des espèces, comme celle du courlis vert qui n'ont que le tour des yeux nu, tandis que d'autres, comme celui ci, ont une grande partie du front nue : nous avons cru devoir séparer le *curicaca* du courlis, à cause de sa grandeur et de quelques autres différences essentielles, particulièrement de celle de la forme du bec. Du reste, nous ne voyons pas ce qui a pu engager ce savant naturaliste à placer ces oiseaux dans la famille des *vaneaux* ⁽³⁾.

LE MATUITUI DES RIVAGES ⁽⁴⁾.

SEPTIÈME ESPÈCE.

IBIS GRISEUS, Vieill. — TANTALUS GRISEUS, Lath., Linn., Gmel. ⁽⁵⁾.

Si cet oiseau nous était mieux connu, nous le séparerions peut-être comme le *curicaca* de la famille des courlis, vu que Marcgrave et Pison le disent semblable en petit au *curicaca*, lequel s'éloigne du courlis par le caractère du bec autant que par la taille ; mais avant de savoir si ce caractère du bec convient également au *matuitui*, nous ne pouvons que l'indiquer ici, en observant

néanmoins que le nom de *petit courlis*, que lui donne M. Brisson, paraît mal appliqué, puisque cet oiseau est à peu près de la grosseur d'une poule ⁽⁶⁾, c'est-à-dire de la première grandeur dans le genre des courlis. Au reste, ce *matuitui* des rivages est différent d'un autre petit *matuitui*, dont parle ailleurs Marcgrave, qui n'est guère plus gros qu'une alouette ⁽⁷⁾, et qui paraît être un petit pluvier à collier.

(1) *Acacalotl, seu corvus aquaticus.* (Fernandez, Hist. Nov.-Hisp., pag. 15, cap. 9.) *Corvus aquaticus.* (Nieremberg, pag. 215. — Jonston, Avi., pag. 127. — Willoughby, Ornithol., pag. 218.) *Numenius supernè purpureo, viridi et nigricante varius, infernè fuscus, rubro variegatus, capite anteriore nudo, albo rufescente, collo fusco, albo, viridi et rufescente vario ; rectricibus, cupri puri colore variantibus, rostro cyaneo ; pedibus nigricantibus...* *Numenius mexicanus varius.* (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 333.)

(2) Du genre *ibis*, selon M. Vieillot. DESM. 1829.

(3) Voyez Supplément à l'Encyclopédie, article *Acacalotl*.

(4) *Matuitui.* (Pison, Hist. Nat., pag. 88.) *Curi-*

caca alia species, matuitui dicta. (Marcgrave, Hist. Bras., pag. 191. — Jonston, Avi., pag. 131. — Willoughby, Ornithol., pag. 218.) *Numenius albidus ; capite anteriore nudo, nigro ; capite posteriore et collo griseis ; uropygio nigro-virescente ; remigibus majoribus et rectricibus supernè nigro-virescentibus, subtus nigris ; rostro fusco-rufescente ; pedibus pallidè rubris...* *Numenius americanus minor.* (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 338.)

(5) M. Vieillot rapporte la description de cet oiseau dans son article *Ibis* du nouv. Dict. d'hist. nat. DESM. 1829.

(6) Marcgrave et M. Brisson lui-même.

(7) Marcgrave, pag. 199 ; et différent aussi d'un

LE GRAND COURLIS DE CAYENNE *.

HUITIÈME ESPÈCE.

IBIS ALBICOLLIS, Vieill., Cuv. — TANTALUS ALBICOLLIS, Lath., Linn., Gmel. (1).

Il est plus gros que le courlis d'Europe, et il nous a paru le plus grand des courlis; il a tout le manteau, les grandes plumes de l'aile et le devant du corps d'un brun ondé

de gris et lustré de vert; le cou est blanc roussâtre, et les grandes couvertures de l'aile sont blanches. Cette description suffit pour le distinguer de tous les autres courlis.

LE VANNEAU ** (2).

PREMIÈRE ESPÈCE.

TRINGA VANELLUS, Linn., Gmel., Lath., Vieill. — TRINGA CRISTATUS, Meyer., Temm.

Le vanneau paraît avoir tiré son nom dans notre langue et en latin moderne, du bruit que font ses ailes en volant, qui est assez

semblable au bruit d'un van qu'on agite pour purger le blé; son nom anglais *lapwing* a le même rapport au battement fréquent et bruyant de ses ailes. Les Grecs, outre les

troisième *matuiti* du même auteur, qui est un martin-pêcheur. (Voyez tom. 3 de cette Histoire des oiseaux, pag. 310.)

* Voyez les planches enluminées, n° 976, sous la dénomination de *courlis à cou blanc, de Cayenne*.

(1) Du sous-genre *ibis*, dans le genre *bécasse*, Cuv., et du genre *ibis*, Vieill. DESM. 1829.

** Voyez les planches enluminées, n° 242.

(2) En grec, *Αἴξ*, *αἴξ*, et *Ταῶς αἴγτος*; en latin moderne, *capella*, *vanellus*; en italien, *paonzello*, *pavonzino*, en allemand, *kywit*, et vulgairement *kimmel-geisz* (chèvre volante, chèvre du ciel); en anglais, *lapwing* et *bastard plover*; en suisse, *gyfitz*, *gywitz*, *blaw grüner gyfitz*; en hollandais, *kiwidt*, en portugais, *byde*; en illyrien, *czyzka*, en polonais, *czyzka*, *kozielek*, en suédois, *wipa*, *howipa*; en turc, *gulguruk*; en plusieurs de nos provinces, *dix-huit*, *pipite*, *hivite*.

Vanneau. (Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 209, avec une mauvaise figure, pag. 210; vanneau, dix-huit, papechien, *idem*, Portraits d'oiseaux, pag. 47, a, avec la même figure.) *Capra*. (Gesner, *Aves*, p. 240.) *Capella avis*. (*Idem*, *ibid.*, pag. 109.) *Capra vel capella*. (*Idem*, Icon. avi., pag. 99.) *Capella, seu vanellus*. (Aldrovande, *Avi.*, tom. 3, pag. 523, avec une figure assez bonne, pag. 526. — Willoughby, Ornithol., pag. 228. — Ray, *Synops.*, pag. 110, n° a, 1. — Sibbald, *Scot. illustr.*, part. 2, lib. 3, pag. 19.) *Vanellus*. (Jonston, *Avi.*, pag. 113, avec une figure empruntée d'Aldrovande, planche 53;

une autre prise de Gesner, planche 27, sous le nom de *capella*. — Schwenckfeld, *Avi.*, Siles., pag. 365.) *Capella, seu copra*. (Rzaczynski, *Hist. nat. Pol.*, pag. 273.) *Vanellus Aldrovandi*. (*Idem*, *Auctuar.*, pag. 425.) *Capella*. (Charleton, *Exercit.*, pag. 113. *Idem*, *Onomast.*, pag. 109. — Moehring, *Avi.*, Gen. 92.) *Gavia vulgaris*. (Klein, *Avi.*, pag. 19, n° 1. *Tringa cristata dependente, pectore nigro*. (Linnaeus, *Fauna Suecica*, n° 148. — *Idem*, *Syst. Nat.*, ed. 10, gen. 78, sp. 2.) *Vanellus torquatus*, *pectore albo, dorso et alis virescentibus*. (Barrère, *Ornithol.*, clas. 4, gen. 6.) *Vanneau*. (Albin, tom. 1, pag. 65, avec une figure mal coloriée, planche 74.) *Lapwing*. (*Zool. Brit.*, pag. 122, avec une figure bien dessinée, mais mal coloriée.) *Vanellus cristatus* *supernè viridi aureus, infernè albus; capite superiore nigro viridante; cristà nigrà; tæniâ infra oculos nigricante; guttore albo, collo inferiore nigro viridante; penais in apice albo fimbriatis: rectricibus decem intermedüs primâ medietate candidis, alterâ nigris, apice albidò marginatis, utrinquè extimâ candidâ, maculâ nigrâ interius insignitâ*. . . *Vanellus*. (Brisson, *Ornithol.*, tom. 5, pag. 94.) *Nota*. Belon dit que les Romains appelaient le vanneau *parcus*; mais il se trompe doublement sur ce mot, en l'attribuant à Pline, dans lequel il ne se lit pas, et que Hermolaüs a décrit le premier, et en rapportant au vanneau ce que Pline dit réellement du *parra*, qui est un *hibou*, qu'il a deux cornes à la tête.

noms d'*aex* et d'*aega* (1), relatifs à son cri, lui avaient donné celui de *paon sauvage* (*παων αειγιος*), à cause de son aigrette et de ses jolies couleurs ; cependant cette aigrette du vanneau est bien différente de celle du paon ; elle ne consiste qu'en quelques longs brins effilés très-déliés ; et les couleurs de son corps, dont le dessous est blanc, n'offrent, sur un fond assez sombre, leurs reflets brillants et dorés, qu'à l'œil qui les recherche de près. On a aussi donné au vanneau le nom de *dix-huit*, parce que ces deux syllabes prononcées faiblement, expriment assez bien son cri, que dans plusieurs langues on a cherché à rendre également par des sons imitatifs (2). Il donne en partant un ou deux coups de voix, et se fait aussi entendre par reprises dans son vol, même durant la nuit (3) ; il a les ailes très-fortes, et il s'en sert beaucoup ; vole long-temps de suite et s'élève très-haut ; posé à terre, il s'élançe, bondit, et parcourt le terrain par petits vols coupés.

Cet oiseau est fort gai ; il est sans cesse en mouvement, folâtre et se joue de mille façons en l'air ; il s'y tient par instants dans toutes les situations, même le ventre en haut, ou sur le côté, et les ailes dirigées perpendiculairement ; et aucun oiseau ne caracole et ne voltige plus lestement.

Les vanneaux arrivent dans nos prairies en grandes troupes au commencement de mars ou même dès la fin de février, après le dernier dégel, et par le vent de sud. On les voit alors se jeter dans les blés verts (4), et couvrir le matin les prairies marécageuses

(1) *Aex* en grec signifie chèvre, et semble avoir rapport au bêlement ou chevrottement, auquel on peut comparer la voix du vanneau, d'où viennent aussi les noms de *capra*, *capella celestis*, que lui donnent divers auteurs. *Nota.* Aristote nomme l'*aex* avec le *penelops* et le *vulpanser*, oiseaux du genre des canards et palmipèdes : on croirait donc légitimement l'oiseau *aex* de cette classe, si Belon n'assurait positivement (Observ., pag. 11) avoir retrouvé ce même nom d'*aex*, donné encore aujourd'hui au vanneau dans la Grèce.

(2) *Gyffytz*, *giwitz*, *hiwitz*, *czieik*, etc. (Voyez la nomenclature) ; tous noms qui, suivant les dialectes, se prononcent avec le même accent. En suivant cette analogie, on ne peut guère douter que l'oiseau nommé *bigitz* dans Tragus, qui le compte au nombre de ceux qu'on mange en Allemagne, ne soit encore le vanneau.

(3) *Caprae tremulam vocem imitatur volando noctu.* (Rzaczynski, Hist., pag. 273.)

(4) Belon, Nat. des Oiseaux, liv. 4, chap. 17.

pour y chercher les vers qu'ils font sortir de terre par une singulière adresse : le vanneau qui rencontre un de ces petits tas de terre en boulettes ou chapelets, que le ver a rejeté en se vidant, le débarrasse d'abord légèrement, et ayant mis le trou à découvert, il frappe à côté la terre de son pied, et reste l'œil attentif et le corps immobile : cette légère commotion suffit pour faire sortir le ver, qui, dès qu'il se montre, est enlevé d'un coup de bec (5). Le soir venu, ces oiseaux ont un autre manège ; ils courent dans l'herbe, et sentent sous leurs pieds les vers qui sortent à la fraîcheur ; ils en font ainsi une ample pâture, et vont ensuite se laver le bec et les pieds dans les petites mares ou dans les ruisseaux.

Ces oiseaux se laissent difficilement approcher, et semblent distinguer de très-loin le chasseur ; on peut les joindre de plus près lorsqu'il fait un grand vent, car alors ils ont peine à prendre leur essor. Quand ils sont attroupés et prêts à s'élever ensemble, tous agitent leurs ailes par un mouvement égal, et comme elles sont doublées de blanc et qu'ils sont fort près les uns des autres, le terrain couvert par leur multitude et que l'on voyait noir, paraît blanc tout à coup ; mais cette grande société que forment les vanneaux à leur arrivée, tend à se rompre dès que les premières chaleurs du printemps se font sentir, et deux à trois jours suffisent pour les séparer. Le signal est donné par des combats que les mâles se livrent entre eux ; les femelles semblent fuir, et sortent les premières du milieu de la troupe, comme si ses querelles ne l'intéressaient pas ; mais, en effet, pour attirer après elles ces combattants, et leur faire contracter une société plus intime et plus douce, dans laquelle chaque couple sait se suffire durant les trois mois que durent les amours et le soin de la nichée.

La ponte se fait en avril ; elle est de trois ou quatre œufs oblongs, d'un vert sombre, fort tachetés de noir, la femelle les dépose dans les marais sur les petites buttes ou

(5) Pour m'assurer de cette particularité, nous dit M. Baillon, j'ai mis la même ruse en usage ; j'ai battu dans le blé vert et dans le jardin, la terre avec le pied pendant peu de temps, et j'ai vu les vers en sortir ; j'ai enfoncé un pieu que j'ai ensuite tourné en tout sens pour ébranler la terre ; ce moyen, qu'on dit être employé par le courlis, réussissait encore plus vite ; les vers sortaient en foule, même à une toise du pieu.

mottes de terre élevées au-dessus du niveau du terrain : précaution qu'elle semble prendre pour les mettre à l'abri de la crue des eaux, mais qui néanmoins lui ôte les moyens de cacher son nid, et le laisse entièrement à découvert ; pour en former l'emplacement, elle se contente de tondre à fleur de terre un petit rond dans l'herbe, qui bientôt se flétrit à l'entour par la chaleur de la couveuse : si on trouve l'herbe fraîche, on juge que les œufs n'ont point encore été couvés. On dit ces œufs bons à manger, et dans plusieurs provinces on les ramasse à milliers pour les porter dans les marchés ; mais n'est-ce point offenser, appauvrir la nature, que de détruire ainsi ses tendres germes dans les espèces que nous ne pouvons d'ailleurs multiplier ? Les œufs de poule et des autres oiseaux domestiques sont à nous par les soins que nous prenons pour leur multiplication ; mais ceux des oiseaux libres n'appartiennent qu'à la mère commune de tous les êtres.

Le temps de l'incubation du vanneau, comme de la plupart des autres oiseaux, est de vingt jours ; la femelle couve assidûment : si quelque objet inquiétant la force à se lever de son nid, elle piette un certain espace en se traînant dans l'herbe, et ne s'envole que lorsqu'elle se trouve assez éloignée de ses œufs, pour que son départ n'en indique pas la place ; les vieilles femelles à qui on a enlevé leurs œufs, ne s'exposent plus à nicher à découvert dans les marais ; elles se retirent dans les blés qui montent en tuyau, et y font plus tranquillement une seconde ponte ; les jeunes, moins expérimentées, s'exposent, après une première perte, à une seconde, et font quelquefois jusqu'à trois pontes successives dans les mêmes lieux ; mais les dernières ne sont plus que de deux œufs, ou même d'un seul.

Les petits vanneaux, deux ou trois jours après leur naissance, courent dans l'herbe, et suivent leurs père et mère : ceux-ci, à force de sollicitude, trahissent souvent leur petite famille, et la décèlent en passant et repassant sur la tête du chasseur avec des cris inquiets, qui redoublent à mesure qu'on approche de l'endroit où les petits se sont tapés à terre au premier signe d'alarme : se sentant pressés, ils partent en courant, et il est difficile de les prendre sans chien, car ils sont aussi alertes que les perdreaux. Ils sont alors tout couverts d'un duvet noirâtre, voilé sous de longs poils blancs ; mais dès le

mois de juillet ils entrent dans la mue qui donne à leur plumage ses belles couleurs.

Dès lors la grande société commence à se renouer ; tous les vanneaux d'un marais, jeunes et vieux se rassemblent ; ils se joignent aux bandes des marais voisins, et forment en peu de jours des troupes de cinq ou six cents. On les voit planer dans l'air ou errer dans les prairies, et se répandre après les pluies dans les terres labourées.

Ces oiseaux passent pour inconstants, et en effet ils ne se tiennent guère plus de vingt-quatre heures dans le même canton ; mais cette inconstance est fondée sur un besoin réel ; un canton épuisé de vers en un jour, le lendemain la troupe est forcée de se transporter ailleurs. Au mois d'octobre les vanneaux sont très-gras ; c'est le temps où ils trouvent la plus ample pâture, parce que, dans cette saison humide, les vers sortent de terre à milliers ; mais les vents froids qui soufflent vers la fin de ce mois, en les faisant rentrer en terre, obligent les vanneaux de s'éloigner : c'est même la cause de la disparition de tous les oiseaux vermivores ou mangeurs de vers, et de leur départ de nos contrées, ainsi que de toutes celles du Nord aux approches du froid ; ils vont chercher leur nourriture dans le Midi, où commence alors la saison des pluies ; mais par une semblable nécessité ils sont forcés de quitter au printemps ces terres du Midi ; l'excès de la chaleur et de la sécheresse y causant en été le même effet que l'excès du froid de nos hivers, par rapport à la disparition des vers qui ne se montrent à la surface de la terre, que lorsqu'elle est en même temps humide et tempérée (1).

(1) M. Baillon, à qui nous sommes redevables des meilleurs détails de cette histoire du vanneau, nous confirme dans cette idée, sur la cause du retour des oiseaux du midi au nord, par une observation qu'il a faite lui-même aux Antilles : « La terre, dit-il, est, durant six mois de l'année, d'une dureté comme d'une sécheresse extrême aux Antilles ; elle ne reçoit pas dans tout ce temps une seule goutte d'eau ; j'y ai vu dans les vallées des gergnes de quatre pouces de largeur et de plusieurs pieds de profondeur ; il est impossible qu'aucun ver séjourne alors à la superficie ; aussi pendant ce temps de sécheresse on n'aperçoit dans ces îles aucun oiseau vermivore : mais dès les premiers jours de la saison des pluies, on voit ces oiseaux arriver par essaims, que j'ai jugé venir des terres basses et noyées des côtes orientales de la Floride, des îles Caiques, des îles Turques, et d'une foule d'autres îlots inhabités, situés au nord et au nord-ouest des Antilles. Tous

Et cet ordre du départ et du retour des oiseaux qui vivent de vers, est le même dans tout notre hémisphère; nous en avons une preuve particulière pour l'espèce du vanneau; au Kamtschatka, le mois d'octobre s'appelle *le mois des vanneaux* (1); et c'est alors le temps de leur départ de cette contrée comme des nôtres.

Belon dit que le vanneau est *connu en toute terre*: effectivement l'espèce en est très-répandue. Nous venons de dire que ces oiseaux se sont portés jusqu'à l'extrémité orientale de l'Asie: on les trouve également dans les contrées intérieures de cette vaste région (2), et on en voit par toute l'Europe. A la fin de l'hiver ils paraissent à milliers dans nos provinces de Brie et de Champagne (3); on en fait des chasses abondantes; il s'en prend des volées au filet à miroir; on le tend pour cela dans une prairie (4), on place entre les nappes quelques vanneaux empaillés et un ou deux de ces oiseaux vivants pour servir d'appelants, ou bien l'oiseleur caché dans sa loge imite leur cri de réclame avec un appeau de fine écorce (5); à ce cri perfile la troupe entière s'abat et donne dans les filets. Olina place dans le courant de novembre les grandes captures de vanneaux, et il paraît à sa narration qu'on voit ces oiseaux attroupés tout l'hiver en Italie (6).

Le vanneau est un gibier assez estimé (7), cependant ceux qui ont tiré la ligne délicate de l'abstinence pieuse, l'ont, comme par faveur, admis parmi les mets de la mortification. Le vanneau a le ventricule très-muscleux, doublé d'une membrane sans

adhérence, recouvert par le foie, et contenant pour l'ordinaire quelques petits cailloux; le tube intestinal est d'environ deux pieds de longueur; il y a deux *cæcums* dirigés en avant, chacun de plus de deux pouces de long; une ventricule du fiel adhérente au foie et au duodénum; le foie est grand et coupé en deux lobes (8); l'œsophage, long d'environ six pouces, est dilaté en poche avant son insertion; le palais est hérissé de petites pointes charnues qui se couchent en arrière; la langue étroite, arrondie par le bout à dix lignes de long. Willoughby observe que les oreilles sont placées dans le vanneau plus bas que dans les autres oiseaux (9).

Il n'y a pas de différence de grandeur entre le mâle et la femelle, mais il y en a quelques-unes dans les couleurs du plumage, quoique Aldrovande dise n'y en avoir point remarqué: ces différences reviennent, en général, à ce que les couleurs de la femelle sont plus faibles, et que les parties noires sont mélangées de gris; sa huppe est aussi plus petite que celle du mâle, dont la tête paraît être un peu plus grosse et plus arrondie; la plume de ces oiseaux est épaisse, et son duvet bien fourni; ce duvet est noir près du corps; le dessous et le bord des ailes vers l'épaule sont blancs, ainsi que le ventre, les deux plumes extérieures de la queue et la première moitié des autres; il y a un point blanc de chaque côté du bec, et un trait de même couleur sur l'œil en façon de sourcil; tout le reste du plumage est d'un fond noir, mais enrichi de beaux reflets d'un luisant métallique, changeant en vert et en rouge doré, particulièrement sur la tête et les ailes; le noir sur la gorge et le devant du cou est mêlé de blanc par taches; mais ce noir forme sur la poitrine un large plastron arrondi; il est, ainsi que le noir des penes de l'aile, lustré de vert bronzé; les couvertures de la queue sont rousses; mais comme il se trouve assez fréquemment de la diversité dans le plumage d'un individu à un autre, un plus grand détail dans la description deviendrait superflu: nous observerons seulement que la huppe n'est point implantée sur le front, mais à l'occiput, ce qui lui donne plus de grâce; elle est composée de cinq ou six brins délicats, effilés, d'un beau noir, dont les deux supérieurs

ces lieux humides sont le berceau des oiseaux d'eau de ces îles, et peut-être d'une partie du grand continent de l'Amérique.»

(1) *Pikis koatch*: *pikis* est le nom de l'oiseau. (Voyez Gmelin, Voyage en Sibérie.)

(2) Les vanneaux sont en grande quantité en Perse. (Lettres édifiantes, trentième recueil, p. 317.)

(3) Dans cette province, et particulièrement dans le canton du Bassigny, on en fait une chasse de nuit aux flambeaux; la lumière les réveille, et on prétend qu'elle les attire. (Note communiquée par M. Petitjean.)

(4) Aldrovande, *Avi.*, tom. 3, pag. 528.

(5) Olina, *Uccell.*, pag. 21.

(6) M. Hébert nous assure qu'il en reste quelques-uns en Brie jusqu'au sort de l'hiver.

(7) Il est beaucoup dans quelques provinces: en Lorraine, un ancien proverbe dit: « Qui n'a pas mangé de vanneau, ne sait pas ce que gibier vaut. »

(8) Willoughby.

(9) *Idem*, Ornithol., pag. 228.

couvrent les autres et sont beaucoup plus longs ; le bec noir, assez petit et court, n'ayant pas plus de douze ou treize lignes, est renflé vers le bout ; les pieds sont hauts et minces et d'un rouge brun, ainsi que le bas des jambes qui est dénué de plumes sur sept ou huit lignes de hauteur ; le doigt extérieur et celui du milieu sont joints à l'origine par une petite membrane ; celui de derrière est très-court et ne pose point à terre ; la queue ne dépasse pas l'aile pliée ; la longueur totale de l'oiseau est de onze ou douze pouces, et sa grosseur approche de celle du pigeon commun.

On peut garder les vanneaux en domesticité ; il faut, dit Olina, les nourrir de cœur de bœuf dépecé en filets ; quelquefois on en met dans les jardins, où ils servent à détruire les insectes (1) ; ils y restent volontiers, et ne cherchent point à s'enfuir ; mais,

comme le remarque Klein, cette facilité qu'on trouve à captiver cet oiseau, vient plutôt de stupidité que de sensibilité (2) ; et d'après le maintien et la physionomie de ces oiseaux, tant vanneaux que pluviers, cet observateur prétend qu'on peut prononcer qu'ils n'ont qu'un instinct fort obtus (3).

Gesner parle de vanneaux blancs et de vanneaux bruns tachetés et sans aigrette ; mais il n'en dit pas assez pour faire juger si les premiers ne sont pas simplement des variétés accidentelles ; il nous paraît se tromper sur les seconds, et prendre le pluvier pour le vanneau ; il semble s'en douter lui-même, car il avoue ailleurs qu'il connaissait peu le pluvier, qui est très-rare en Suisse, et n'y paraît presque jamais, tandis que les vanneaux y viennent en très-grand nombre : il y a même une espèce à laquelle on a donné le nom de *vanneau suisse*.

LE VANNEAU SUISSE* (4).

SECONDE ESPÈCE.

VANELLUS MELANOGASTER, Bechst., Temm., — TRINGA SQUATAROLA, Lath., Linn., Gmel. (Mâle et femelle en hiver.) — TRINGA SQUATAROLA VARIA. (Jeune avant la mue.) — TRINGA HELVETICA, Linn., Gmel. (Mâle en plumage de noce.) (5)

Ce vanneau est à très-peu près de la taille du vanneau commun ; il a tout le dessus du corps varié transversalement d'ondes de blanc et de brun ; le devant du corps est noir

ou noirâtre ; le ventre est blanc ; les grandes plumes de l'aile sont noires, et la queue est traversée de bandes comme le dos. La dénomination de *vanneau suisse* pourrait donc venir de cet habillement mi-parti ; cette étymologie est peut-être aussi plausible que celle de *vanneau de Suisse*, car cet oiseau ne se trouve point exclusivement en Suisse (6), et paraît dans nos contrées ; mais il est vrai qu'il y est beaucoup plus rare que l'autre, et qu'on ne l'y voit jamais en troupes nombreuses.

M. Brisson fait de l'oiseau *ginochiella* d'Aldrovande, une troisième espèce sous la dénomination de *grand vanneau* (7), qui convient bien peu au *ginochiella*, puisque dans

(1) J'ai eu souvent des vanneaux dans mon jardin ; je les ai beaucoup étudiés, et ils s'agitaient comme les cailles dans le temps du départ, et criaient beaucoup pendant plusieurs jours ; j'en ai accoutumé plusieurs à vivre de pain et de chair crue pendant l'hiver ; je les tenais dans la cave, mais ils y maigrissent beaucoup. (Note communiquée par M. Baillon.)

(2) *Stolidæ aves, faciliè cicurandæ.* (Avi., pag. 19.)

(3) *Pardales omnes caput minus formosum, physiognomicis stupidum.* (Avi., pag. 20.)

* Voyez les planches enluminées, n° 853.

(4) *Vanellus nigricans, superne maculis transversis albis variis ; syncipite albido, capite et collo superioribus fuscis, marginibus pennarum albidis, imò ventre albo ; rectricibus candidis fusco-nigricante transversim striatis ; utrinquè extimâ exterius penitùs candidâ.... Vanellus Helveticus.* (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 107.)

(5) Du sous-genre des vanneaux-pluviers, *squatarola*, dans le genre vanneau, selon M. Cuvier.

DESM. 1829.

(6) Il y a même une raison très-légitime de douter que cet oiseau s'y trouve absolument, c'est que Gesner, cet observateur si savant, n'en fait aucune mention, et qu'il n'aurait certainement pas manqué de connaître un oiseau de son pays.

(7) *Ginochiella vulgò.* (Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 538.) *Le grand vanneau de Bologne.* (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 110.)

la figure qu'en donne Aldrovande, et qu'il dit de grandeur naturelle, cet oiseau est représenté moins grand que le vanneau commun. Au reste, il est très-difficile de prononcer sur la réalité d'une espèce à la vue d'une figure imparfaite, d'autant que si les pieds et le bec ne sont pas mal représentés, cet oiseau n'est point un vanneau. On pourrait y rapporter plutôt le *grand pluvier* ou *courli de terre*, dont nous parlerons à l'article des

Pluviers, si la différence de taille ne s'y opposait pas encore. Aldrovande, dans la courte notice qu'il a jointe à sa figure, dit que le bec a la pointe aiguë, ce qui ne caractérise pas plus un pluvier qu'un vanneau; ainsi, sans établir l'espèce de cet oiseau, nous nous contenterons d'en avoir placé ici la notice, à laquelle, depuis Aldrovande, personne n'a rien ajouté.

LE VANNEAU ARMÉ DU SÉNÉGAL * (1).

TROISIÈME ESPÈCE.

PARRA SENEGALENSIS, Linn., Gmel. — *VANELLUS ATRICAPILLUS*, Vieill. (2).

Ce vanneau du Sénégal est de la grosseur du nôtre, mais il a les pieds fort hauts, et la partie nue de la jambe longue de vingt lignes; cette partie est, comme les pieds, de couleur verdâtre; le bec est long de seize lignes, et surmonté près du front d'une bandelette étroite de membrane jaune très-mince, retombante et coupée en pointe de chaque côté; il a le devant du corps d'un gris-brun clair; le dessus de même couleur, mais plus foncée; les grandes plumes de l'aile noires; les plus près du corps d'un blanc sale; la queue est blanche dans sa première moitié, ensuite noire, et enfin blanche à la pointe. Cet oiseau est armé au pli de l'aile d'un petit éperon corné, long de deux lignes, et terminé en pointe aiguë.

On reconnaît cette espèce, dans une notice de M. Adanson, à l'habitude que nous avons remarquée dans la famille des van-

neaux, qui est de crier beaucoup, et de poursuivre les gens avec clameurs pour peu qu'on approche de l'endroit où ils se tiennent; aussi les Français du Sénégal ont-ils appelé *criards* ces vanneaux armés, que les nègres nomment *net-net*. « Dès qu'ils voient » un homme, dit M. Adanson, ils se met- » tent à crier à toute force et à voltiger au- » tour de lui, comme pour avertir les autres » oiseaux, qui, dès qu'ils les entendent, » prennent leur vol pour s'échapper; ces » oiseaux sont les fléaux des chasseurs (3). » Cependant le naturel de nos vanneaux est paisible, et l'on n'observe pas qu'ils aient querelle avec aucun oiseau; mais l'érgot aux ailes dont la nature a pourvu ceux-ci, les rend apparemment plus guerriers, et l'on assure qu'ils se servent de cet éperon comme d'une arme offensive contre les autres oiseaux (4).

LE VANNEAU ARMÉ DES INDES **.

QUATRIÈME ESPÈCE.

VANELLUS GOENSIS, Cuv. — *PARRA GOENSIS*, Linn., Gmel. (5).

UNE seconde espèce de vanneau armé nous est venue de Goa, et n'est pas encore con-

nue des naturalistes: ce vanneau des Indes est de la grandeur de celui d'Europe, mais

* Voyez les planches enluminées, n° 362.

(1) *Vanellus griseo-fuscus*, *supernè saturatiùs infernè dilutiùs*, *syncipite candido*; *gutturè nigro*, *imò ventre sordidè albo*; *rectricibus primà medietate sordidè albis*, *alterà nigris*; *sordidè albo-rufescente terminatis*; *membranà atrinquè rostrum inter et oculum luteà*, *deorsùm dependente*; *alis armatis*.... *Vanellus senegalensis armatus*. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 111.)

(2) Du sous-genre des vanneaux proprement dits dans le genre vanneau, selon M. Cuvier.

DESM. 1829.

(3) Voyage au Sénégal; Paris, 1757, pag. 44.

(4) *Ibidem*.

** Voyez les planches enluminées, n° 807, sous le nom de *vanneau de Goa*.

(5) Du sous-genre des vanneaux proprement dits, dans le genre vanneau, Cuv. DESM. 1829.

il a le corps plus mince et plus haut monté ; il porte un petit ergot au pli de chaque aile, et dans son plumage on reconnaît la livrée commune des vanneaux ; les grandes plumes de l'aile sont noires ; la queue mi-partie de blanc et de noir est roussâtre à la pointe ; une teinte pourprée couvre les épaules ; le dessous du corps est blanc ; la gorge et le devant du cou sont noirs ; le sommet de la tête et le dessus du cou sont noirs aussi ;

avec une ligne blanche sur les côtés du cou ; le dos est brun ; l'œil paraît entouré d'une portion de cette membrane excroissante qu'on remarque plus ou moins dans la plupart des vanneaux et des pluviers armés, comme si ces deux excroissances de l'ergot et du casque membraneux avaient, dans leur production, quelque rapport secret et quelque cause simultanée.

LE VANNEAU ARMÉ DE LA LOUISIANE * (1).

CINQUIÈME ESPÈCE.

PARRA LUDOVICIANA, Linn., Gmel. — *VANELLUS LUDOVICIANUS*, Cuv. (2).

CELUI-CI est un peu moins grand que le vanneau armé du Sénégal, mais il a les jambes et les pieds à proportion aussi longs, et son arme est plus forte et longue de quatre lignes ; il a la tête coiffée de chaque côté d'une double bandelette jaune posée latéralement, et qui entourant l'œil, se taille en arrière en petite échancrure, et se prolonge en avant sur la racine du bec en deux lambeaux allongés ; le sommet de la tête est noir ; les grandes plumes de l'aile le sont aussi ; la queue de même avec la pointe blanche ; le reste du plumage sur un fond gris, est teint

de brun roussâtre ou rougeâtre sur le dos, et rougeâtre-clair ou couleur de chair sur la gorge et le devant du cou ; le bec et les pieds sont d'un jaune verdâtre.

Nous regarderons comme variété de cette espèce la huitième de M. Brisson, qu'il a donnée sous le nom de *vanneau armé de Saint-Domingue* (3) ; les proportions sont à très-peu près les mêmes, et les différences ne paraissent pas excéder celles que l'âge ou le sexe mettent dans des oiseaux de même espèce.

LE VANNEAU ARMÉ DE CAYENNE *.

SIXIÈME ESPÈCE.

PARRA CAYENNENSIS, Linn., Gmel. — *VANELLUS CAYENNENSIS*, Cuv. (4).

Ce vanneau est au moins de la grandeur du nôtre, mais il est plus haut monté ; il est aussi armé d'un ergot à l'épaule ; du reste il ressemble tout à fait à notre vanneau par la teinte et les masses des couleurs ; il a l'épaule couverte d'une plaque d'un gris

bleuâtre ; un mélange de cette couleur et de teintes vertes et pourprées est étendu sur le dos ; le cou est gris, mais un large plastron noir s'arrondit sur la poitrine ; le front et la gorge sont noirs ; la queue est mi-partie de noir et de blanc, comme dans le van-

* Voyez les planches enluminées, n° 835.

(1) *Vanellus supernè griseo fuscus, infernè albolufvescens; capite superiore nigro; rectricibus albolufvescentibus, nigro terminalis, albo fulvescente in apice marginalis; membranâ utrinquè rostrum inter et oculum luteo-aurantiâ, supra oculum ductâ et deorsum dependente; alis armatis...* *Vanellus ludovicianus armatus.* (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 115.)

(2) M. Cuvier place cet oiseau dans le sous-genre des vanneaux proprement dits, de son genre vanneau, *vanellus*. Il paraît disposé à croire que le

vanellus gallicanus de Temminck n'en diffère pas par l'espèce. DESM. 1829.

(3) *Vanellus dilutè fulvus, infernè ad roseum colorem inclinaus; rectricibus dilutè fulvis, lateribus interiùs ad roseum colorem vergentibus; membranâ utrinquè rostrum inter et oculum luteâ, supra oculum ductâ et deorsum dependente, alis armatis...* *Vanellus dominicensis armatus.* (Ornithol., tom. 5, pag. 118.)

** Voyez les planches enluminées, n° 836.

(4) Du sous-genre des vanneaux proprement dits, dans le genre vanneau, Cuv. DESM. 1829.

neau d'Europe : et pour compléter les rapports, celui de Cayenne porte à l'occiput une petite aigrette de cinq ou six brins assez courts.

Il paraît qu'il se trouve aussi au Chili une espèce de vanneau armé ; et si la notice qu'en donne Frezier n'a rien d'exagéré, cette espèce est plus fortement armée qu'au-

cune des précédentes, puisque les ergots ou éperons ont un pouce de longueur. C'est encore une espèce criarde comme celle du Sénégal. « Dès que ces oiseaux voient un homme, dit M. Frezier, ils se mettent à » voltiger autour de lui et à crier, comme » pour avvertir les autres oiseaux qui, à ce » signal, prennent de tous côtés leur vol (1). »

LE VANNEAU-PLUVIER * (2).

TRINGA SQUATAROLA, Linn., Gmel — VANELLUS MELANOGASTER, Bechst., Cuv. (3).

C'est cet oiseau que Belon nomme *pluvier gris*, et qui ressemble effectivement autant et peut-être plus au pluvier qu'au vanneau ; il porte, à la vérité comme le dernier, ce petit doigt postérieur dont le pluvier est dépourvu, différence par laquelle les naturalistes ont séparé ces oiseaux ; mais on doit observer que ce doigt est plus petit que dans le vanneau ; qu'il est à peine apparent, et que, de plus, cet oiseau ne porte dans son plumage aucune livrée de celui du vanneau. Ce sera donc, si l'on veut, un vanneau, parce qu'il a un quatrième doigt, ou bien ce sera un pluvier, parce qu'il n'a point d'aigrette, et aussi parce qu'il a les couleurs

et les mœurs des pluviers. Klein refuse même, avec quelque raison, d'admettre comme caractère générique, cette différence légère dans les doigts, qu'il ne regarde que comme une anomalie ; et alléguant pour exemple cette espèce même, il dit que le faux doigt, ou plutôt l'onglet postérieur qui se distingue à peine, ne lui semble pas l'éloigner suffisamment du pluvier, et qu'en général ces deux genres du pluvier et du vanneau se rapprochent dans leurs espèces, de manière à ne composer qu'une grande famille, ce qui nous paraît juste et très-vrai ; aussi les naturalistes indécis ont-ils appelé l'oiseau dont nous parlons, tantôt vanneau et tantôt pluvier (voyez la nomenclature).

(1) Voyage à la mer du Sud ; Paris, 1732, pag. 74.

* Voyez les planches enluminées, n° 854, sous la dénomination de *vanneau gris*.

(2) Pluvier gris. (Belon, Nat. des oiseaux, pag. 262, avec une mauvaise figure. *Idem*, Portraits d'oiseaux, pag. 63, b, avec la même figure.) *Pardalus*. (Gesner, Avi., pag. 639.) *Pluvialis cinerea*, seu *pardalus Aristotelis*. (Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 533.) *Pluvialis cinerea*. (Jouston, Avi., pag. 114. — Ray, Synops. avi., pag. 111, n° a, 3. — Charleton, Exercit., pag. 113, n° 1. *Idem*, Onomazt., pag. 109, n° 1. Razczynski, Auctuar. hist. nat. Polon., pag. 415.) *Pluvialis cinerea*, *squatarola*, *Venetis dicta*. (Willoughby, Ornithol., pag. 229.) Marsigli, Danub., tom. 5, pag. 65, avec une figure défectueuse, surtout par le bec qui est trop long.) *Pardalus secundus*, *vanellus fuscus*, *kivita fusca*, *merula novalium*. (Schwenckfeld, Aviar. Siles., pag. 316.) *Pluvialis cinerea flavescens*. (Sibbald, Scot. illustr., part. 2, lib. 3, p. 19.) *Gavia seu pluvialis cinerea*. (Klein, Avi., pag. 20, n° 3.) *Pluvialis totus cinereus*. (Barrière, Ornithol., clas. 4, gen. 7, sp. 2.) *Tringa rostro nigro*, *pedibus virescentibus*, *corpore griseo*, *subtus albidulo*. . . . *Squatarola*. (Linnaeus, Syst. Nat., edit. 10, gen. 78, sp. 13.) *Tringa nigro-fusca*, *subtus alba*,

rostris nigro, *pedibus virescentibus*. (*Idem*, *Fauna suecica*, n° 155.) *Pluvier gris*. (Albin, tom. 1, pag. 67, avec une figure mal coloriée.) *Vanellus supernè griseo-fuscus marginibus penarum albidis*, *infernè albo et fusco nigricante variis*, *gutturè et imò ventre albis*, *rectricibus candidis fusco transversim striatis*. . . *Vanellus griseus*. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 100.)

(3) Du sous-genre des vanneaux-pluviers, *squatarola*, dans le grand genre vanneau, Cuv. L'oiseau figuré dans la planche enluminée, n° 854, est un jeune avant la mue.

Voici la synonymie de cette espèce, selon M. Temminck.

Mâle et femelle en plumage d'hiver, *tringa squatarola*. Gmel., Lath.; *vanneau varié*, Buff., pl. enlum., n° 923.

Jeune avant la mue, *tringa squatarola varia*, Gmel.; le *vanneau pluvier* du présent article de Buffon ; le *vanneau gris*, pl. enlum., 854.

Les vieux en plumage parfait, *mâle et femelle*, *vanellus melanogaster*, Bechst.; *tringa helvetica*, Gmel., Lath.; *charadrius apricarius*, Wilson., Amer. Ornith.; *vanneau suisse*, Buff., et pl. enlum., n° 853. DESM 1829.

C'est pour terminer le différend et rapprocher ces analogies, que nous l'avons appelé *vanneau-pluvier*. Les oiseleurs l'ont nommé *pluvier de mer*, dénomination impropre puisqu'il va de compagnie avec les pluviers ordinaires, et que Belon le prend pour l'appelant ou le roi de leurs bandes, car les chasseurs disent que cet appelant est plus grand et a la voix plus forte que les autres (1). Il est en effet un peu plus gros que le pluvier doré; il a le bec à proportion plus long et plus fort; tout son plumage est gris cendré clair, et presque blanc sous le corps, mêlé de taches brunâtres au-dessus du corps et sur les côtés; les plumes de l'aile sont noirâtres; la queue est courte et n'excède pas l'aile pliée.

Aldrovande conjecture, avec assez de vraisemblance, qu'Aristote a fait mention de cet oiseau sous le nom de *pardalis* (2); sur quoi il faut remarquer que ce philosophe ne paraît pas parler du *pardalis* comme d'un oiseau qu'il connaissait par lui-même, car voici ses termes: « le *pardalis* est, dit-on, un oiseau (*avicula quædam perhibetur*) qui ordinairement vole en troupes; on n'en rencontre pas un isolé des autres; son plumage est cendré; sa grandeur celle du *Mollicæas*; il vole et court également bien; sa voix n'est point forte, mais son cri est fréquent (3). » Ajoutez que le nom de *Pardalis* marque un plumage tacheté: tout le reste des traits se rapporte également bien à un oiseau de la famille du pluvier ou du vanneau.

Willoughby nous assure que cet oiseau se voit fréquemment dans les terres de l'État de Venise, où on le nomme *Squatarola* (4).

Marsigli le compte parmi les oiseaux des rives du Danube; Schwenckfeld, entre ceux de Silésie, Rzaczynski, au nombre de ceux de Pologne, et Sibbald le nomme dans la liste des oiseaux de l'Écosse; d'où l'on voit que cette espèce, comme toute la famille des vanneaux, est extrêmement répandue. Est-ce une particularité de son histoire naturelle que Linnæus a voulu marquer, lorsqu'il l'a nommé, dans une de ses éditions, *Tringa augusti mensis* (5), et se trouve-t-il au mois d'août en Suède? Du reste, le doigt postérieur de ce vanneau-pluvier est si petit et si peu apparent, que nous ne ferons pas difficulté de lui rapporter, avec M. Brisson, le *Vanneau brun* de Schwenckfeld (6), quoiqu'il dise expressément qu'il n'a point de doigt postérieur (7).

Nous rapporterons encore à cette espèce, comme très-voisine, celle du *vanneau varié** de M. Brisson (8): Aldrovande ne donne sur cet oiseau qu'une figure sans notice; mais son titre seul indique qu'il a connu la grande ressemblance qui est entre ces deux oiseaux (9); toutes leurs proportions sont à très-peu près les mêmes; le fond du plumage ne diffère que de quelques teintes, seulement il est encore plus tigré dans ce vanneau varié, que nous regardons comme une seconde race dans l'espèce du vanneau-pluvier. L'un et l'autre, suivant M. Brisson, fréquentent les bords de la mer; mais il est clair, par les témoignages que nous venons de citer, que ces oiseaux se trouvent aussi dans des pays éloignés de la mer, et même fort avant dans l'intérieur des terres en différentes contrées.

(1) Nature des Oiseaux, pag. 262.

(2) Hist. animal., lib. 9, cap. 23.

(3) *Pardalis etiam avicula quædam perhibetur quæ magnâ ex parte gregatim volat, nec singularem hanc videris; colore tota cinereo est, magnitudine proximâ mollicipiti, sed pennis et pedibus bonis; vocem frequentem nec gravem emittit.* (Hist. animal., lib. 9, cap. 23.)

(4) The grey plover. Ornithol., pag. 229.

(5) Syst. Nat., ed. 10, gen. 60, sp. 11.

(6) *Pardalus secundus, vanellus fuscus.* (Avi. Siles., pag. 316.)

(7) *Curibus sine calice. Idem, ibidem.*

* Voyez les planches enluminées, n° 923.

(8) *Vanneau varius.* (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 103.)

(9) *Pardali Belonii congener.* (Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 530.)

LES PLUVIERS ⁽¹⁾

L'INSTINCT social n'est pas donné à toutes les espèces d'oiseaux ; mais dans celles où il se manifeste, il est plus grand, plus décidé que dans les autres animaux ; non-seulement leurs attroupements sont plus nombreux et leur réunion plus constante que celle des quadrupèdes ; mais il semble que ce n'est qu'aux oiseaux seuls qu'appartient cette communauté de goûts, de projets, de plaisirs, et cette union des volontés qui fait le lien de l'attachement mutuel, et le motif de la liaison générale : cette supériorité d'instinct social dans les oiseaux suppose d'abord une nombreuse multiplication, et vient ensuite de ce qu'ils ont plus de moyens et de facultés de se rapprocher, de se rejoindre, de demeurer et voyager ensemble ; ce qui les met à portée de s'entendre et de se communiquer assez d'intelligence, pour connaître les premières lois de la société qui, dans toute espèce d'êtres, ne peut s'établir que sur un plan dirigé par des vues concertées. C'est cette intelligence qui produit entre les individus l'affection, la confiance et les douces habitudes de l'union, de la paix et de tous les biens qu'elle procure. En effet, si nous considérons les sociétés libres ou forcées des animaux quadrupèdes, soit qu'ils se réunissent furtivement et à l'écart dans l'état sauvage, soit qu'ils se trouvent rassemblés avec indifférence ou regret sous l'empire de l'homme et attroupés en domestiques ou en esclaves, nous ne pourrions les comparer aux grandes sociétés des oiseaux, formées par pur instinct, entretenues par goût, par affection, sous les auspices de la pleine liberté. Nous avons vu les pigeons chérir leur commun domicile, et s'y plaire d'autant plus qu'ils y sont plus nombreux ; nous voyons les caillies se rassembler, se reconnaître, donner et suivre l'avis général du départ ; nous savons que les oiseaux gallinacés ont

(1) Le genre pluvier, *charadrius*, Linn., est très-voisin de celui des vanneaux ; aussi quelques-unes de ses espèces ont-elles été placées tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre de ces genres ; et ce n'est guère que par la présence d'un petit pouce chez les vanneaux, et son absence chez les pluviers, que ces oiseaux sont distincts.

DESM. 1829.

même, dans l'état sauvage, des habitudes sociales que la domesticité n'a fait que seconder sans contraindre leur nature ; enfin, nous voyons tous les oiseaux qui sont écartés dans les bois, ou dispersés dans les champs, s'attrouper à l'arrière-saison, et après avoir égayé de leurs jeux les derniers beaux jours de l'automne, partir de concert pour aller chercher ensemble des climats plus heureux et des hivers tempérés ; et tout cela s'exécute indépendamment de l'homme, quoique à l'entour de lui, et sans qu'il puisse y mettre obstacle ; au lieu qu'il anéantit ou contraint toute société, toute volonté commune dans les animaux quadrupèdes ; en les désunissant il les a dispersés ; la marmotte, sociale par instinct, se trouve reléguée, solitaire à la cime des montagnes ; le castor encore plus aimant, plus uni, et presque policé, a été repoussé dans le fond des déserts ; l'homme a détruit ou prévenu toute société entre les animaux ; il a éteint celle du cheval, en soumettant l'espèce entière au frein (2) ; il a gêné celle même de l'éléphant, malgré la puissance et la force de ce géant des animaux, malgré son refus constant de produire en domesticité. Les oiseaux seuls ont échappé à la domination du tyran ; il n'a rien pu sur leur société qui est aussi libre que l'empire de l'air ; toutes ses atteintes ne peuvent porter que sur la vie des individus ; il en diminue le nombre, mais l'espèce ne souffre que cet échec et ne perd ni la liberté, ni son instinct ; ni ses mœurs. Il y a même des oiseaux que

(2) Les chevaux redevenus sauvages dans les plaines de Buenos-Ayres, vont par grandes troupes, courent ensemble, paissent ensemble, et donnent toutes les marques de s'aimer, de s'entendre, de se plaire rassemblés. Il en est de même des chiens sauvages, en Canada et dans les autres contrées de l'Amérique septentrionale. On ne doit pas plus douter que les autres espèces domestiques, celle du chameau, depuis si long-temps soumise ; celle du bœuf et du mouton, dont l'homme a dénaturé la société en mettant toute l'espèce en servitude, ne fussent aussi naturellement sociales, et ne se donnassent, dans l'état sauvage ennoblé par la liberté, ces marques touchantes de penchant et d'affection, dont nous les voyons entre eux encore consoler leur esclavage.

nous ne connaissons que par les effets de cet instinct social, et que nous ne voyons que dans les moments de l'attroupement général et de leur réunion en grande compagnie : telle est en général la société de la plupart des espèces d'oiseaux d'eau, et en particulier celle des pluviers.

Ils paraissent en troupes nombreuses dans nos provinces de France, pendant les pluies d'automne, et c'est de leur arrivée dans la saison des pluies, qu'on les a nommés *Pluviers* (1); ils fréquentent, comme les vanneaux, les fonds humides et les terres limoneuses où ils cherchent des vers et des insectes; ils vont à l'eau le matin pour se laver le bec et les pieds qu'ils se sont remplis de terre en la fouillant, et cette habitude leur est commune avec les bécasses, les vanneaux, les courlis et plusieurs autres oiseaux qui se nourrissent de vers; ils frappent la terre avec leurs pieds pour les faire sortir, et ils les saisissent souvent même avant qu'ils ne soient hors de leur retraite (2). Quoique les pluviers soient ordinairement fort gras, on leur trouve les intestins si vides, qu'on a imaginé qu'ils pouvaient vivre d'air (3); mais apparemment la substance fondante du ver se tourne toute en nourriture et donne peu d'excréments; d'ailleurs ils paraissent capables de supporter un long jeûne. Schwenckfeld dit avoir gardé un de ces oiseaux quatorze jours, qui, pendant tout ce temps, n'avalait que de l'eau et quelques grains de sable.

Rarement les pluviers se tiennent plus de vingt-quatre heures dans le même lieu; comme ils sont en très-grand nombre, ils ont bientôt épuisé la pâture vivante qu'ils venaient y chercher; dès-lors ils sont obligés de passer à un autre terrain, et les premières neiges les forcent de quitter nos contrées et de gagner les climats plus tempérés; il en reste néanmoins en assez grande quantité dans quelques-unes de nos provinces ma-

ritimes (4), jusqu'au temps des fortes gelées; ils repassent au printemps (5), et toujours attroupés; on ne voit jamais un pluvier seul, dit Longolius (6); et suivant Belon, leurs plus petites bandes sont au moins de cinquante; lorsqu'ils sont à terre, ils ne s'y tiennent pas en repos; sans cesse occupés à chercher leur nourriture, ils sont presque toujours en mouvement; plusieurs font sentinelle, pendant que le gros de la troupe se repaît, et au moindre danger ils jettent un cri aigu qui est le signal de la fuite. En volant ils suivent le vent, et l'ordre de leur marche est assez singulier; ils se rangent sur une ligne en largeur, et volant ainsi de front, ils forment dans l'air des zones transversales fort étroites et d'une très-grande longueur; quelquefois il y a plusieurs de ces zones parallèles assez peu profondes, mais fort étendues en lignes transversales.

A terre, ces oiseaux courent beaucoup et très-vite; ils demeurent attroupés tout le jour, et ne se séparent que pour passer la nuit; ils se dispersent le soir sur un certain espace où chacun gîte à part; mais dès le point du jour le premier éveillé ou le plus soucieux, celui que les oiseleurs nomment *l'appelant*, mais qui est peut-être la sentinelle, jette le cri de réclame, *hui, hieu, huit*, et dans l'instant tous les autres se rassemblent à cet appel; c'est le moment qu'on choisit pour en faire la chasse. On tend avant le jour un rideau de filet, en face de l'endroit où l'on a vu le soir ces oiseaux se coucher; les chasseurs en grand nombre font enceinte, et dès les premiers cris du pluvier appelant, ils se couchent contre terre, pour laisser ces oiseaux passer et se réunir; lorsqu'ils sont rassemblés, les chasseurs se lèvent, jettent des cris et lancent des bâtons en l'air; les pluviers effrayés partent d'un vol bas et vont donner dans le filet qui tombe en même temps; souvent toute la troupe y reste prise. Cette grande chasse est toujours suivie d'une capture abondante; mais un oiseleur seul, s'y prenant plus simplement, ne laisse pas de faire bonne chasse: il se

(1) L'étymologie de Gesner qui tire ce nom à *pulvere*, est beaucoup moins vraisemblable et bien moins propre au pluvier, y ayant d'ailleurs un très-grand nombre d'oiseaux pulvérateurs.

(2) Note communiquée par M. Baillon, de Montreuil-sur-Mer.

(3) *Autor de Nat. rer., apud Aldrov., pag. 531.* — Albert réfute bien ceux qui disent que le pluvier vit d'air, et que c'est pour cela qu'on ne trouve rien dans ses intestins; mais il en rend à son tour une mauvaise raison, quand il dit que cet oiseau n'a que l'intestin *jejunum*.

OISEAUX. Tome IV.

(4) En Picardie, suivant M. Baillon, il reste beaucoup de ces oiseaux aux environs de Montreuil-sur-Mer, jusqu'au temps des grandes gelées.

(5) On les voit, nous dit M. le chevalier Desmazy, passer régulièrement à Malte deux fois l'année, au printemps et en automne, avec la foule des autres oiseaux qui franchissent la Méditerranée, et pour qui cette île est un lieu de station et de repos.

(6) *Apud Aldrov., tom. 3, pag. 532.*

cache derrière son filet, il imite avec un appeau d'écorce la voix du pluvier appelant, et il attire ainsi les autres dans le piège (1); on en prend des quantités dans les plaines de Beauce et de Champagne. Quoique fort communs dans la saison, ils ne laissent pas d'être estimés comme un bon gibier: Belon dit que de son temps un pluvier se vendait souvent autant qu'un lièvre, il ajoute qu'on préférerait les jeunes, qu'on nomme *guillemots*.

La chasse que l'on fait des pluviers et leur manière de vivre dans cette saison, est presque tout ce que nous savons de ce qui a rapport à leur histoire naturelle: hôtes passagers plutôt qu'habitants de nos campagnes, ils disparaissent à la chute des neiges, ne font que repasser au printemps, et nous quittent quand les autres oiseaux nous arrivent; il semble que la douce chaleur de cette saison charmante, qui réveille l'instinct assoupi de tous nos animaux, fasse sur les pluviers une impression contraire; ils vont dans les contrées plus septentrionales établir leur couvée et élever leurs petits, car pendant tout l'été nous ne les voyons plus. Ils habitent alors les terres de la Laponie et des autres provinces du nord de l'Europe (2), et apparemment aussi celles de l'Asie; leur marche est la même en Amérique, car les pluviers sont du nombre des oiseaux communs aux deux continents, et on les voit passer au printemps à la baie d'Hudson, pour aller encore plus au nord (3). Arrivés en troupes dans ces contrées septentrionales pour y nicher, ils se séparent par couples:

la société intime de l'amour rompt ou plutôt suspend pour un temps la société générale de l'amitié, et c'est sans doute dans cette circonstance que M. Klein, habitant de Dantzick, les a observés, quand il dit que le pluvier se tient solitairement dans les lieux bas et les près (4).

L'espèce qui, dans nos contrées, paraît nombreuse autant au moins que celle du vanneau, n'est pas aussi répandue: suivant Aldrovande, on prend moins de pluviers en Italie que de vanneaux (5), et ils ne vont point en Suisse ni dans d'autres contrées que le vanneau fréquente (6); mais peut-être aussi le pluvier se portant plus au nord, regagne-t-il dans les terres septentrionales ce que le vanneau paraît occuper de plus que lui en étendue du côté du midi; et il paraît le regagner encore dans le Nouveau-Monde où les zones moins distinctes, parce qu'elles sont plus généralement tempérées et plus également humides, ont permis à plusieurs espèces d'oiseaux de s'étendre du nord dans un midi tempéré, tandis qu'une zone trop ardente borne et repousse dans l'ancien monde presque toutes les espèces des régions moyennes.

C'est au pluvier doré, comme représentant la famille entière des pluviers, qu'il faut rapporter ce que nous venons de dire de leurs habitudes naturelles; mais cette famille est composée d'un grand nombre d'espèces dont nous allons donner l'énumération et la description.

LE PLUVIER DORÉ * (7).

PREMIÈRE ESPÈCE.

CHARADRIUS PLUVIALIS, Linn., Gmel., Lath., Vieill., Temm., Cuv. (8).

Le pluvier doré est de la grosseur d'une tourterelle: sa longueur du bec à la queue,

ainsi que du bec aux ongles, est d'environ dix pouces; il a tout le dessus du corps ta-

(1) Aldrovande, tom. 3, pag. 532.

(2) Voyez Collection académique, partie étrangère, tom. 11, Académie de Stockholm, pag. 60.

(3) Histoire générale des Voyages, tom. 15, pag. 267.

(4) Solitaria est in locis demissis pratisque. (Avi., pag. 20.)

(5) Aldrovande, tom. 3, pag. 533.

(6) *Helvetiis incognita aut certè rarissima avis.* (Gesner, Avi., pag. 683.) Il remarque au même endroit que la figure lui en avait été envoyée de France par Rondelet.

* Voyez les planches enluminées, n° 904.

(7) En anglais, *green plover*, en allemand, *pulvler*, *palrosz*, *see-taube*, *grüner kiwit*; en italien, *piviero*; en catalan, *dorada*; en silésien, *brachvogel*; en polonais, *ptak-dessezowy*; en suédois, *aokerhoens*; en norvégien, *akertoe*, en lapon, *hutti*. On prétend, dit M. Salerne, que la ville de Piviers ou Pihiviers en Gâtinois, a pris son nom du

(8) Type du sous-genre des pluviers proprement dits, dans le genre pluvier, Cuv. Desm. 1829.

cheté de traits de pinceau jaunes, entremêlés de gris-blanc, sur un fond brun noirâtre; ces traits jaunes brillent dans cette teinte obscure et font paraître le plumage doré. Les mêmes couleurs, mais plus faibles, sont mélangées sur la gorge et la poitrine; le ventre est blanc; le bec noir, et il est, ainsi que dans tous les pluviers, court, arrondi et renflé vers le bout; les pieds sont noirâtres, et le doigt extérieur est lié jusqu'à la première articulation par une petite membrane à celui du milieu; les pieds n'ont que trois doigts, et il n'y a pas de vestige de doigt postérieur ou de talon; ce caractère, joint au renflement du bec, est établi parmi les ornithologistes comme distinctif de la famille des pluviers; tous ont aussi une partie de la jambe, au-dessus du genou, dé-

nuée de plumes; le cou court; les yeux grands; la tête un peu trop grosse à proportion du corps; ce qui convient à tous les oiseaux *scotopaces* (1), dont quelques naturalistes ont fait une grande famille sous le nom de *pardales* (2), qui ne peut néanmoins les renfermer tous, puisqu'il y en a plusieurs espèces, et notamment dans les pluviers, qui n'ont pas le plumage *pardé* ou *tigré*.

Au reste, il y a peu de différence dans le plumage entre le mâle et la femelle de cette espèce (3); néanmoins les variétés individuelles ou accidentelles sont très-fréquentes, et au point que, dans la même saison, à peine sur vingt-cinq ou trente pluviers dorés, en trouvera-t-on deux exactement semblables; ils ont plus ou moins de jaune, et quelquefois si peu qu'ils paraissent tous gris (4). Quelques-uns portent des taches noires sur la poitrine, etc. Ces oiseaux, suivant M. Baillon, arrivent sur les côtes de Picardie à la fin de septembre ou au commencement d'octobre, tandis que dans nos autres provinces plus méridionales, ils ne passent qu'en novembre et même plus tard; ils repassent en février et en mars (5); on les voit en été dans le nord de la Suède, en Dalécarlie et dans l'île d'Océland (6), dans la Norwège, l'Islande et la Laponie (7). C'est par ces terres arctiques qu'ils paraissent avoir communiqué au Nouveau-Monde, où ils semblent s'être répandus plus loin que dans l'ancien, car on trouve le pluvier doré

grand nombre de pluviers qu'on voit dans ses environs.

Pluvier. (Belon, Hist. nat. des oiseaux, pag. 260.) *Pluvialis*. (Gesner, Avi., pag. 714. — Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 528.) *Pluvialis viridis*. (Willoughby, Ornithol., pag. 229. — Ray, Synops., pag. 111, n° a, 2; et pag. 190, n° 9. — Sibbald, Scot. illustr., part. 2, lib. 3, pag. 19. — Sloane, Jamaica., pag. 318, n° 10, avec une très-mauvaise figure, tab. 269, fig. 1.) *Pluvialis flavescens*. (Jouston, Avi., pag. 113.) *Pluvialis flavo-virescens*. (Charleton Exercit., pag. 113, n° 2. *Idem*, Onomazt., pag. 109, n° 2.) *Gavia viridis*. (Klein, Avi., pag. 19, n° 2.) *Pluvialis viridis, seu pardalis*. (Marsigl. Danub., tom. 5, pag. 54, avec une figure inexacte, tab. 25.) *Pluvier vert*. (Albin, tom. 1, pag. 66, avec une figure mal coloriée, pl. 75.) *Nota*. Klein remarque que la figure du pluvier doré d'Albin est aussi mauvaise pour les couleurs; que l'est pour le dessin celle de Marsigli, où cet oiseau est représenté avec un doigt postérieur assez long, quoiqu'il n'en ait point du tout. — *Rechte brachvogel*. (Frisch, vol. 2, XII, II, pl. 9.) *Pluvialis cinereus, luteis et albis maculis*. (Barrère, Ornith., clas. 4, gen. 7, sp. 1.) *Pluvialis viridis Gesneri, pardalus tertius Schwenckfeldii, vivago Bodini; gallina novalis media*. (Rzeczyński, Auctuar. Hist. nat. Polon., pag. 415.) *Pardalus tertius*. (Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 317.) *Charadrius*. (Moebring, Avi., gen. 90.) *Charadrius nigro lutescenteque variegatus, pectore concolore*. (Linnæus, Fauna Suec., n° 157.) *Charadrius pedibus cinereis corpore nigro viridique maculato, sub'us albedo*. *Pluvialis*. (*Idem*, Syst. Nat., ed. 10, gen. 79, sp. 8.) *Pluvialis supernè nigricans, maculis flavescenscentibus varia, infernè alba; collo inferiore et pectore griseis, maculis flavescenscentibus variegatis; recurvibus nigricantibus, albo flavicante transversim striatis*. . . *Pluvialis aurea*. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 43.)

(1) Comme bécasses, bécassines, barges; etc.

(2) Klein, Schwenckfeld.

(3) Aldrovande, Belon.

(4) M. Baillon, qui a observé ces oiseaux en Picardie, assure que leur plumage est gris dans le premier âge; qu'à la première mue, en août et en septembre, il leur vient déjà quelques plumes qui ont la teinte de jaune, ou qui sont tachetées de cette couleur; mais que ce n'est qu'au bout de quelques années que cet oiseau prend une belle teinte dorée: il ajoute que les femelles naissent toutes grises, qu'elles conservent long-temps cette couleur; que ce n'est qu'en vieillissant que leur plumage se colore d'un peu de jaune, et qu'il est très-rare d'en voir qui aient le plumage aussi uniformément beau que celui des mâles. Ainsi on ne doit pas être surpris de la variété des couleurs que l'on remarque dans l'espèce de ces oiseaux, puisqu'elles sont produites par la différence de sexe et d'âge. *Note communiquée par M. Baillon.*

(5) M. Lottinger a observé de même leur passage en Lorraine.

(6) Linnæus, Fauna Suecica.

(7) Brunnich, Ornithol. borealis, pag. 57.

à la Jamaïque (1), la Martinique, Saint-Domingue (2) et Cayenne, à quelques légères différences près. Ces pluviers, dans les provinces méridionales du Nouveau-Monde, habitent les savannes, et viennent dans les pièces de canne à sucre où l'on a mis le feu; leurs troupes y sont nombreuses et se laissent difficilement approcher; elles y voyagent, et on ne les voit à Cayenne que dans le temps des pluies.

M. Brisson établit une seconde espèce, sous le nom de *petit pluvier doré* (3), d'après l'autorité de Gesner (4), qui néanmoins n'avait jamais vu ni connu le pluvier par

lui-même. Schwenckfeld et Rzaczynski font aussi mention de cette petite espèce, et c'est vraisemblablement encore d'après Gesner, car le premier, en même temps qu'il nomme cet oiseau petit pluvier, le dit de la grosseur de la tourterelle (5), et Rzaczynski n'y ajoute rien d'assez particulier pour faire croire qu'il l'ait observé et reconnu distinctement (6). Nous regarderons donc ce petit pluvier doré comme une variété purement individuelle, et qui ne nous paraît pas même faire race dans l'espèce.

LE PLUVIER DORÉ A GORGE NOIRE (7).

SECONDE ESPÈCE.

CHARADRIUS PLUVIALIS, Var., Temm., Vieill., Cuv. — CHARADRIUS APRICARIUS, Linn., Gmel. (8).

CETTE espèce se trouve souvent avec la précédente dans les terres du Nord, où elles subsistent et multiplient sans se mêler ensemble. Edwards a reçu celle-ci de la baie d'Hudson, et Linnæus l'a trouvée en Suède, en Smolande et dans les champs incultes de l'Oëland : c'est le *pluvialis minor nigroflavus* de Rudbeck. Il a le front blanc, et porte une bandelette blanche qui passe sur les yeux et les côtés du cou, descend en devant et entoure une plaque noire qui lui couvre la gorge : le reste du dessous du

corps est noir; tout le manteau d'un brun sombre et noirâtre, est agréablement moucheté d'un jaune vif, distribué par taches dentelées au bord de chaque plume; la grandeur de ce pluvier est la même que celle du pluvier doré; nous ne savons pas si c'est par antiphrase et relativement à la faiblesse de ses yeux, ou parce que réellement ce pluvier a la vue plus perçante qu'aucun autre oiseau de ce genre, que les Anglais de la baie d'Hudson l'ont surnommé *œil-de-faucon* (hawk's-eye).

(1) Sloane, pag. 318.

(2) *Pluvialis supernè nigricans, maculis flavicantibus varia, infernè alba; collo inferiore et pectore dilutè griseis, marginibus pennarum flavescens; rectricibus fuscis, albo flavicante ad margines maculatis...* *Pluvialis dominicensis aurea.* (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 47.)

(3) *Pluvialis supernè nigricans, maculis flavescens varia, infernè alba, rectricibus nigricantibus, albo flavicante ad margines maculatis....* *Pluvialis aurea minor.* (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 47.)

(4) *Pluvialis altera species.* Gesner, Avi., p. 716.

(5) Gallina novalis minor, turturis ferè magnitudine, iisdem locis ubi prior degit, simili modo capitur. (Aviar. Siles., pag. 318.)

(6) Voyez Rzaczynski, *pluvialis seu pardalus mi-*

nor; gallina novalis minor Schwenckfeldii. (Auctuar. Hist. nat. Polon., pag. 415.)

(7) En Smolande, *myrpytta*; en Oëland, *alwargrim*; à la baie d'Hudson, *hawk's-eye spotted plover.* (Edwards, tom. 3, pag. et planche 140.) *Charadrius nigro lutescente variegatus, pectore nigro.* (Linnæus, Fauna Suecica, n° 156.) *Charadrius pectore nigro, rostro basi gibbo, pedibus cinereis; charadrius apricarius. Idem, Syst. Nat., ed. 10, pag. 79, sp. 7. Pluvialis supernè nigricans, maculis flavo-aurantiis varia, infernè nigra; teniâ in syncope albâ, supra oculos et secundum colli latera protensâ collum inferius ambiante; rectricibus fusco et nigro transversim striatis....* *Pluvialis aurea freti Hudsonis.* (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 51.)

(8) MM. Vieillot et Temminck ne voient dans cet oiseau que le plumage parfait d'été. DESM. 1829.

LE GUIGNARD * (1).

TROISIÈME ESPÈCE.

CHARADRIUS MORINELLUS, Linn., Gmel., Temm., Cuv. — CHARADRIUS SIBIRIGUS, Linn., Gmel. — CHARADRIUS TATARIGUS et ASIATICUS, Pallas (2).

Le Guignard est appelé par quelques-uns *petit pluvier*; il est en effet d'une taille inférieure à celle du pluvier doré, et n'a guère que huit pouces et demi de longueur; il a tout le fond du manteau d'un gris brun, avec quelque lustre de vert; chaque plume du dos, ainsi que les moyennes de l'aile, sont bordées et encadrées d'un trait de roux; le dessus de la tête est brun noirâtre; les côtés et la face sont tachetés de gris et de blanc; le devant du cou et la poitrine sont d'un gris ondulé et arrondi en plastron, au-dessous duquel, après un trait noir, est une zone blanche, et c'est à ce caractère que l'on reconnaît le mâle; l'estomac est roux, le ventre noir, et le bas-ventre blanc.

Le guignard est très-connu par la bonté

de sa chair, encore plus délicate et plus succulente que celle du pluvier. L'espèce paraît plus répandue dans le Nord que dans nos contrées, à commencer par l'Angleterre; elle s'étend en Suède et jusque en Laponie (3); cet oiseau a deux passages marqués, en avril et en août, dans lesquels il se porte des marais aux montagnes, attiré par des scarabées noirs, qui font la meilleure partie de sa nourriture, avec des vers et des petits coquillages terrestres, dont on lui trouve les débris dans les intestins (4). Willoughby décrit la chasse que l'on fait des guignards dans le comté de Norfolk, où ils sont en grand nombre; cinq ou six chasseurs partent ensemble, et quand ils ont rencontré ces oiseaux, ils tendent une nappe de filets à une certaine distance, en les laissant entre eux et le filet; ensuite ils s'avancent doucement en frappant des cailloux ou des morceaux de bois; ces oiseaux paresseux se réveillent, étendent un pied, une aile, et ont peine à se mettre en mouvement; les chasseurs croient bien faire de les imiter, en étendant le bras, la jambe, et pensent les amuser et occuper leurs yeux par ce ménage apparemment très-inutile (5); mais enfin les guignards s'approchent du filet lentement, d'une marche engourdie, et le filet tombant, couvre la troupe stupide.

C'est d'après ce caractère de pesanteur et de stupidité, que les Anglais ont nommé cet oiseau *dotterel*, et leur nom latin *morinellus*, paraît se rapporter à la même origine. Klein dit que leur tête est encore plus

* Voyez les planches enluminées, n° 832.

(1) En anglais, *dotterel*, en lapon, *lahul*. — *Morinellus anglorum*. (Gesner, Icon. avi., pag. 131, avec une mauvaise figure.) *Morinellus avis anglica*. *Idem*, Avi., pag. 615, avec la même figure. — Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 540, avec une figure peu ressemblante. — Willoughby, Ornithol., p. 230, avec la figure empruntée d'Aldrovande, planche 55. — Ray, Synops. avi., pag. 111, n° a, 4.) *Morinellus*. (Sibbald, Scot. illust., part. 2, lib. 3, pag. 19. — Charleton, Exercit., pag. 111, n° 1. — *Idem*, Onomazt., pag. 106, n° 1.) *Gavia morinellus simpliciter*. (Klein, Avi., pag. 21, n° 5.) *Charadrius pectoris ferrugineo*; lineâ albâ transversâ collum pectusque distinguente. (Linnaeus, Fauna Suecic., n° 158.) *Charadrius pectoris ferrugineo*, fasciâ superciliorum pectorisque lineari albâ, pedibus nigris... *Morinellus*. (*Idem*, Syst. Nat., ed. 10, gen. 79, sp. 6.) *Dotralle*. (Albin, tom. 2, pag. 40, avec des figures passables du mâle, planche 61; et de la femelle, planche 62.) *Pluvialis superâ griseo-fusca*, marginibus pennarum rufescentibus, capite superiore fuliginoso, rufescente vario, teniâ poné oculos albo rufescente; ventre supremo fuliginoso (*mas*); imo ventre albo, reetricibus griseis, apice fuscis; quatuor utringue extimis albo terminalis... *Pluvialis minor*, sive *morinellus*. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 54.)

(2) M. Cuvier place cet oiseau dans le sous-genre des pluviers proprement dits, de son genre pluvier.

DESM. 1829.

(3) Dans la sixième édition du *Systema Naturæ*, il est désigné sous le nom de *charadrius laponicus*, gen. 61, sp. 5.

(4) Lettre du docteur Lister à M. Ray. (*Transactions philosophiques*, n° 175, art. 3.)

(5) Un auteur, dans Gesner, va jusqu'à dire que cet oiseau attentif et comme charmé aux mouvements du chasseur, imite tous ses gestes, et en oublie le soin de sa conservation, au point de se laisser approcher et couvrir du filet que l'on tient à la main. (Voyez Aldrovande, tom. 3, pag. 540.)

arrondie que celle de tous les autres oiseaux de la famille des pluviers, et il en tire un indice de leur stupidité, par analogie avec cette race de pigeons que l'on a nommés *pigeons fous*, et qui ont en effet la tête plus ronde que les autres (1). Willoughby croit avoir remarqué sur les guignards, que les femelles sont un peu plus grandes que les mâles, sans autres différences extérieures.

Quant à la seconde espèce de guignard qu'établit M. Brisson, sous le nom de *guignard d'Angleterre* (2); quoique l'autre se trouve déjà en Angleterre, nous ne la re-

garderons que comme une simple variété. Albin représente cet oiseau trop petit dans sa figure, puisque, dans sa description, il lui assigne plus de poids et les mêmes proportions qu'au guignard ordinaire; et en effet, leur plus grande différence consiste en ce que le premier guignard n'a pas de bande transversale au bas de la poitrine, et qu'il a toute cette partie, avec l'estomac et le devant du cou d'un gris-blanc lavé de jaunâtre: il me semble donc que c'est multiplier mal à propos les espèces, que de les établir sur les différences aussi légères.

LE PLUVIER A COLLIER * (3).

QUATRIÈME ESPÈCE.

CHARADRIUS HIATICULA, Linn., Gmel., Vieill., Temm., Cuv. (4).

Nous distinguerons d'abord deux races dans cette espèce, une grande et une petite: la première de la taille du mauvis; la seconde à peu près de celle de l'alouette, et c'est à cette dernière que se rapporte tout

ce que l'on a dit du pluvier à collier (5); parce qu'elle est plus répandue et plus connue que la première (6); mais dans le réel l'une ne peut être qu'une variété de l'autre; car il se trouve encore des variétés entre

(1) Capita barum avium, præ reliquis sui generis, sunt circinata magis, prout capita columbarum quas *Morelchen* nostrates appellunt, derivandum à græco vocabulo morytos, quod stupida avis est. (Klein, Avi., pag. 21.)

(2) *Morinellus anglicanus*. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 58. *Dotterel de Lincoln*. (Albin, tom. 2, pag. 40.) *Gavia morinellus altera*. (Klein, Avi., pag. 21, n° 7.)

* Voyez les planches enluminées, n° 920, le grand pluvier à collier; et 921, le petit pluvier à collier.

(3) En anglais, *sealark*; en polonois, *zoltaczek*; en suédois, *strand pipare*; en lapon, *pago*; en brésilien, *matuitui*. *Charadrius, sive hiaticula*. (Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 536, avec une mauvaise figure, pag. 537. — Jonston, Avi., pag. 114, avec la figure empruntée d'Aldrovande, tab. 53. — Willoughby, Ornithol., pag. 230, avec une figure peu exacte, tab. 57. — Ray, Synops. Avi., pag. 112, n° a, 6. — *Idem*, pag. 190, n° 13.) *Charadrius*. (Charlet., Exercit., pag. 114, n° 15. — *Idem*, Onomast., pag. 100, n° 15. — Sibbald. Scot. illust., part. 2, lib. 3, pag. 19. — Sloane, Jamaica., pag. 319, n° 13, avec une très-mauvaise figure, tab. 267, n° 2.) *Matuitui Brasiliensis*. (Margrave, Hist. Nat. Brasil., pag. 199, avec une figure très-défectueuse. — Jonston, Avi., pag. 136, avec la figure prise de Margrave, tab. 58.) *Gavia littoralis*. (Klein, Avi., pag. 21, n° 6.) *Charadrius pectore nigro, fronte nigricante, lineolâ albâ, vertice fusca*. (Linnæus, Fauna Suecica, n° 159. — *Idem*, Syst. Nat., ed. 10, gen. 79, sp. 2.) *Charadrius seu hiaticula Wil-*

loughbeii (et par erreur, *icterus galgulus aliorum*). (Rzaczyński, Auctuar., pag. 370.) *Kleinstkiewit*. (Frisch, tom. 2, XII, II, pl. 7.) *Alouette de mer*. (Albin, tom. 1, pag. 70, avec une figure passable, pl. 80.) *Pluvialis supernè griseo-fusca, infernè albâ; tæniâ in syncipite transversâ, candidâ, nigro circumdata; fasciâ per oculos nigrâ; torque duplici, supremo albo, infimo nigro; reetricibus octo intermediis griseo-fuscis, versus apicem nigricantibus, tribus utrinquè lateralibus apice albis, sequenti in exortu in apice candidâ, in medio fusco-nigricante, utrinquè extimâ candidâ interiùs fusco nigricante maculata. . . Pluvialis torquata minor*. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 63.)

(4) Du sous-genre des pluviers proprement dits, dans le genre pluvier, Cuv. DESM. 1829.

(5) Et toute la nomenclature précédente.

(6) *Pluvialis supernè griseo-fusca, infernè albâ; tæniâ supra oculos albo rufescente; torque duplici, supremo albo, infimo nigricante; reetricibus octo intermediis griseo-fuscis, versus apicem nigricantibus, apice albis, binis utrinquè extimis candidis, extimâ exteriùs griseo-fusco, proximè sequenti, nigricantè maculata. . . Pluvialis torquata*. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 60.) An *charadrius fuscus, fronte collarique dorsali abdomineque albis; reetricibus lateralibus utrinquè candidis, pedibus nigris. . . Charadrius Alexandrinus*. (Linnæus, Syst. Nat., ed. 10, gen. 79, sp. 3.) Vel *charadrius fasciâ pectorali nigrâ, supercilliis albis; reetricibus apice albis, fasciâ nigrâ, pedibus cæruleis. . . Charadrius Ægyptius*. (*Idem, ibidem*, sp. 5.)

elles qui semblent les rapprocher par nuances.

Ces oiseaux ont la tête ronde et le bec fort court et bien garni de plumes à sa racine; ce bec est blanc ou jaune dans sa première moitié, noir à sa pointe; le front est blanc; il y a un bandeau noir sur le sommet de la tête et une calotte grise la recouvre; cette calotte est bordée d'une bandelette noire qui prend sur le bec et passe sous les yeux; le collier est blanc, et la poitrine porte un plastron noir; le manteau est gris-brun; les plumes de l'aile sont noires; le dessous du corps est d'un beau blanc comme le front et le collier.

Tel est en gros le plumage du pluvier à collier; si l'on voulait présenter toutes les diversités en distribution ou en étendue de ces couleurs, un peu plus claires et plus foncées, plus brouillées ou plus nettes, il faudrait faire autant de descriptions, et l'on établirait presque autant d'espèces que l'on verrait d'individus; au milieu de ces différences légères et vraiment individuelles ou locales, on reconnaît le pluvier à collier le même dans presque tous les climats; on nous l'a apporté de Sibérie, du cap de Bonne-Espérance, des Philippines (1), de la Louisiane et de Cayenne (2); M. Cook l'a rencontré dans le détroit de Magellan (3), et M. Ellis à la baie d'Hudson (4). Ce pluvier à collier est l'oiseau que Marcgrave appelle *matuitui* du Brésil (5), et Willoughby en le remarquant, est frappé de la conséquence qu'offre ce fait, savoir, qu'il y a des oiseaux communs à l'Amérique méridionale et à l'Europe (6); fait étonnant en lui-même, et qui ne trouve d'explication que dans le principe que nous avons établi sur la nature des oiseaux d'eau et de rivage, lesquels voyagent de proche en proche, et s'accoutument

à toutes les régions, parce que leur vie tient à un élément qui rend plus égaux tous les climats, et y fournit partout le même fonds de nourriture, en sorte qu'ils ont pu s'établir du nord au midi, et se trouver également bien sous les tropiques et dans les zones froides.

Nous regarderons donc comme une de ces espèces privilégiées qui se sont répandues sur tout le globe, celle du pluvier à collier, malgré quelques variétés dans le plumage de ces oiseaux, suivant les différents climats (7); ces différences extérieures, quand le reste des traits est le même ainsi que le naturel, ne doivent être regardées que comme la teinte locale, et pour ainsi dire la livrée des climats, livrée que les oiseaux prennent ou dépouillent plus ou moins en changeant de ciel.

Les pluviers à collier vivent au bord des eaux; on les voit le long de la mer en suivre les marées. Ils courent très-vite sur la grève, en interrompant leur course par de petits vols, et toujours en criant. En Angleterre, on trouve leur nid sur les rochers des côtes; ces oiseaux y sont très-communs, comme dans la plupart des régions du Nord, en Prusse (8), en Suède (9), et plus encore en Laponie pendant l'été. On en voit aussi quelques-uns sur nos rivières, et, dans quelques provinces, on les connaît sous le nom de *gravières*, en d'autres sous celui de *criards*, qu'ils méritent bien par les cris importuns et continuels qu'ils font entendre, pour peu qu'ils soient inquiétés et tant qu'ils nourrissent leurs petits, ce qui est long, car ce n'est qu'au bout d'un mois ou cinq semaines que les jeunes commencent à voler. Les chasseurs nous assurent que ces pluviers ne font point de nids, et qu'ils pondent,

(1) Sonnerat, Voyage à la Nouvelle-Guinée, pag. 83.

(2) A Cayenne on le nomme *collier*, et les Espagnols de Saint-Domingue, en le voyant habillé de noir et de blanc, comme leurs moines, l'appellent *frailecitos*; et les Indiens, *theгле*, *theгле*, d'après son cri. (Voyez Feuillée, Observ., édit. 1725, Préface, pag. 7.)

(3) A la baie Famine. (Second Voyage de Cook, tom. 2, pag. 64.)

(4) Vers la rivière Nelson. (Voyez Ellis, Voyage à la baie d'Hudson; Paris, 1749, tom. 2, pag. 50.)

(5) *Matuitui Brasiliensisibus*. (Marcgrave, Hist. nat. Brasil, pag. 199.)

(6) Ornithologie, pag. 121.

(7) C'est encore, à ce qu'il nous paraît, une de ces variétés, et qui, pour quelques différences dans le noir ondulé de la poitrine et les plumes de la queue, mélangées de blanc et de noir avec un peu de roux, ne mérite pas qu'on en fasse une espèce particulière, qu'a donnée Sloane, sous l'indication de *pluvialis ex fusco et albo varia, caudâ longiore*. (Jamaïc., pag. 318, n° 11; et d'après laquelle Ray et M. Brisson ont fait une espèce. — Ray, Synops. avi., pag. 190, n° 10.) *Pluvialis supernè obscurè fusca, infernè alba*; pectore nigris maculis vario; torque albo; rectricibus albidis, rufo et nigricante variegatis... *Pluvialis Jamaïcensis torquata*. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 75.)

(8) Rzaczynski.

(9) Linnæus.

sur le gravier du rivage, des œufs verdâtres tachetés de brun; les père et mère se cachent dans les trous et sous les avances des rives (1), habitudes d'après lesquelles les ornithologistes ont cru reconnaître, dans cet oiseau, le *charadrius* d'Aristote, lequel, suivant la force du mot, est *habitant des rives rompues des torrents* (2), et dont le plumage, ajoute ce philosophe, *n'a rien d'agréable, non plus que la voix* (3) : le dernier trait dont Aristote peint son charadrius, qui *sort la nuit et se cache le jour* (4), sans caractériser aussi précisément le pluvier à collier, peut néanmoins avoir rapport

à ses allures du soir et à son cri, que l'on entend très-tard et jusque dans la nuit. Quoi qu'il en soit, le charadrius est du nombre des oiseaux dans lesquels l'ancienne médecine, ou plutôt l'ancienne superstition chercha des vertus occultes : il guérissait de la jaunisse; toute la cure consistait à le regarder (5); l'oiseau lui-même, à l'aspect de l'ictérique, détournait les yeux, comme se sentant affecté de son mal (6). De combien de remèdes imaginaires la faiblesse humaine n'a-t-elle pas cherché à flatter, en tout genre, ses maux réels!

LE KILDIR (7).

CINQUIÈME ESPÈCE.

CHARADRIUS VOCIFERUS, Lath., Linn., Gmel., Vieill. (8).

C'est le nom que porte en Virginie ce pluvier criard, et nous le lui conserverons d'autant plus volontiers, que Catesby le dit formé sur le cri de l'oiseau. Ces pluviers, très-communs à la Virginie et à la Caroline, sont détestés des chasseurs, parce que leurs clamours donnent l'alarme et font fuir tout gibier. On voit dans l'ouvrage de Catesby, une bonne figure de cet oiseau, qu'il compare en grandeur à la bécassine; il est assez haut monté sur jambe; tout son manteau est gris-brun, et le dessus de la tête, en forme de calotte, est de la même couleur; le front, la gorge, le dessous du corps et le tour du haut du cou sont blancs; le bas du cou est entouré d'un collier noir, au-dessous duquel se trace un demi-collier blanc; et il y a de plus une bande noire sur la poitrine, qui

s'étend d'une aile à l'autre; la queue est assez longue et noire à l'extrémité; le reste et ses couvertures supérieures sont d'une couleur rousse; les pieds sont jaunâtres; le bec est noir; l'œil est grand et entouré d'un cercle rouge : ces oiseaux restent toute l'année à la Virginie et à la Caroline; on les trouve également à la Louisiane (9), et l'on ne remarque pas de différence dans le plumage entre le mâle et la femelle.

Une espèce voisine, ou peut-être la même, et qui n'a pas besoin d'une autre description, est celle du pluvier à collier de Saint-Domingue, n° 236 de nos planches enluminées, et la dixième de M. Brisson (10); à

glaise, *kil-dir*. — Pluvier criard. (Catesby, Hist. nat. Carol., tom. 1, pag. 71.) *Gavia brachyptera, vocifera*. (Klein, Avi., pag. 21, n° 8.) *Charadrius fasciis pectori, colli, frontis, genarumque nigris, caudâ luteâ fasciâ nigrâ, pedibus pallidis*... *Charadrius vociferus*. (Linneus, Syst. Nat., ed. 10, gen. 79, sp. 4.) *Pluvialis supernè griseo-fusca, infernè alba, tæniâ in syncephite caudâ, per oculos protensâ; maculâ in vertice et tæniâ infra oculos nigris; torque duplici, supremo albo, infimo nigro; uropygio rufo; rectricibus in exortu rufis, versûs apicem nigris, apice rufescentibus*... *Pluvialis Virginiana torquata*. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 68.)

(8) Du sous-genre des pluviers proprement dits, dans le genre pluvier, Cuv. DESM. 1829.

(9) M. le docteur Mauduit l'a reçu de cette contrée et le conserve dans son cabinet.

(10) *Pluvialis supernè griseo-fusca, marginibus penarum rufescentibus, infernè alba; tæniâ in syncephite caudâ, supra oculos protensâ; macula in vei-*

(1) *In cavernis ad littora latitat.* (Klein, pag. 21.)

(2) Aristophane donne au charadrius la fonction d'apporter de l'eau dans la ville des oiseaux.

(3) ... *Colunt alie loca fragosa, et saxa, et cavernas; ut quem à præruptis torrentium alveis charadrius appellamus (quasi hiaticulam dixeris). Prava hæc avis et colore et voce.* (Aristot., Hist. animal., lib. 9, cap. 11.)

(4) *Et noctu apparet; die aufugit.* (*Ibidem.*)

(5) En conséquence, le marchand de ce beau remède cachait soigneusement son oiseau, n'en vendant que la vue : sur quoi les Grecs avaient fondé un proverbe pour ceux qui tiennent cachée une chose précieuse et utile. *Charadrius imitans.* (Voyez Gesner, pag. 246.)

(6) Héliodore, *Æthiopic.*, lib. 3.

(7) *Kil-deer*, ou, suivant la prononciation an-

quelques différences près dans les couleurs celui-ci, aux plumes de l'aile, ces deux de la queue, et une teinte plus foncée dans oiseaux sont les mêmes.

LE PLUVIER HUPPÉ (1).

SIXIÈME ESPÈCE.

CHARADRIUS SPINOSUS, Var. β , Linn., Gmel., Cuv. (2).

Ce pluvier, qui se trouve en Perse, est à peu près de la taille du pluvier doré; mais il est un peu plus haut de jambes; les plumes du sommet de sa tête sont d'un noir lustré de vert; elles sont ramassées en touffe portée en arrière, et forment une huppe de près d'un pouce de longueur; il y a du blanc sur les joues, l'occiput et les côtés du cou; tout le manteau et brun-marron foncé; un trait de noir tombe de la gorge sur la poitrine, qui est, ainsi que l'estomac, d'un noir relevé d'un beau lustre de violet; le

bas-ventre est blanc; la queue, blanche à son origine, est noire à son extrémité; les plumes de l'aile sont noires aussi, et il y a du blanc dans les grandes couvertures.

Ce pluvier est armé et porte, au pli de l'aile, un éperon qu'Edwards a négligé de figurer dans sa planche 47, mais qu'on retrouve dans sa 208^e, où il représente la femelle qui diffère du mâle, en ce que tout son cou est blanc, et que sa couleur noire n'est nuancée d'aucun reflet.

LE PLUVIER A AIGRETTE* (3).

SEPTIÈME ESPÈCE.

CHARADRIUS SPINOSUS, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Cuv. (4).

Ce pluvier est encore armé aux épaules; les plumes de l'occiput, s'allongeant en filets, comme dans le vanneau, lui forment une aigrette de plus d'un pouce de longueur; il est de la grosseur du pluvier doré, mais plus haut sur ses jambes, ayant un pied, du bec aux ongles, et seulement onze pouces du bec à l'extrémité de la queue; il a le haut de la tête ainsi que la huppe, la gorge et le plastron sur l'estomac, noirs, aussi bien que

les grandes plumes de l'aile et la pointe de celles de la queue; le manteau est d'un gris brun; les côtés du cou, le ventre et les grandes couvertures de l'aile sont d'un blanc teint de fauve; l'éperon du pli de l'aile est noir, fort et long de six lignes; cette espèce se trouve au Sénégal, et paraît également naturelle à quelques-unes des régions chaudes de l'Asie; car un pluvier qui nous a été envoyé d'Alep s'est trouvé tout-à-fait semblable à ce pluvier du Sénégal.

tice nigrâ; torque duplici, supremo albo, infimo nigro; uropygio rufo; reetricibus binis intermediis griseo-fuscis, apice rufescentibus; binis utrinque proximis griseo-fuscis, versus apicem nigris; apice rufescentibus; tribus utrinque extimis rufis, versus apicem nigris, apice albis, extimâ in exortu albâ, nigricante transversim striata. . . Pluvialis Dominicana torquata. (Brissou, Ornithol., tom. 5, pag. 70.)

(1) Pluvier des Indes à gorge noire. (Edwards, tom. 1, pag. et pl. 47.) *Gavia, seu vanellus indicus*. (Klein, Avi., pag. 22, n° 10.) *Charadrius gulfâ*, pileo, pectoreque nigris, occipitio cristato, dorso testaceo, pedibus nigris. . . *Charadrius cristatus*. (Linnæus, Syst. Nat., ed. 10, gen. 79, sp. 1.) *Pluvialis cristata* supernè castaneo-fusca, infernè nigra; pectore ad violaceum inclinante; imo ventre albo; capite superiore et cristâ nigro-viridantibus; genis,

occipitio et collo ad latera candidis; reetricibus albis, apice nigris. . . *Pluvialis persica cristatâ*. (Brissou, Ornithol., tom. 5, pag. 84.)

(2) Cet oiseau est une simple variété du suivant. Il appartient à la division des pluviers proprement dits, dans le genre pluvier, Cuv. DESM. 1829.

* Voyez les planches enluménées, n° 801, sous le nom de *pluvier armé du Sénégal*.

(3) *Pluvialis cristata*, supernè grisea, infernè albo-rufa; capite, cristâ, gutture et maculâ ferri equini emulâ in medio vertice nigris, reetricibus albo-rufis, nigro terminatis, binis utrinque extimis, albo-fulvo in apice marginatis, albis armatis. . . *Pluvialis senegalensis armata*. (Brissou, Ornithol., tom. 5, pag. 86.)

(4) Du sous-genre des pluviers proprement dits, dans le genre pluvier, Cuv. DESM. 1829.

LE PLUVIER COIFFÉ*.

HUITIÈME ESPÈCE.

CHARADRIUS PILEATUS, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Cuv. (1).

UNE coiffure assez particulière nous sert à caractériser ce pluvier ; c'est un morceau de membrane jaune qui lui passe sur le front, et par son extension entoure l'œil ; une coiffe noire, allongée en arrière en deux ou trois brins, cache le haut de la tête, dont le chignon est blanc, et une large mentonnière noire, prenant sous l'œil, enveloppe la gorge et fait le tour du haut du cou ; tout

le devant du corps est blanc ; le manteau est gris roussâtre ; les penes de l'aile et le bout de la queue sont noirs, les pieds rouges, et le bec porte une tache de cette couleur vers la pointe. Ce pluvier, dont l'espèce n'était pas connue, se trouve au Sénégal, comme le précédent, mais il est moins grand d'un quart, et il n'a pas d'éperon au pli de l'aile.

LE PLUVIER COURONNÉ**.

NEUVIÈME ESPÈCE.

CHARADRIUS CORONATUS, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Cuv. (2).

CE pluvier, qui se trouve au cap de Bonne-Espérance, est un des plus grands de son genre ; il a un pied de longueur, et les jambes plus hautes que le pluvier doré ; elles sont couleur de rouille ; il a la tête coiffée de noir, et dans ce noir on voit une bande blanche en diadème, qui fait le tour entier de la tête et forme une sorte de couronne ; le devant du cou est gris ; du noir par grosses ondes se mêle au gris sur la poitrine ; le

ventre est blanc ; la queue blanche dans sa première moitié, ainsi qu'à son extrémité, porte une bande noire qui traverse le blanc ; les penes de l'aile sont noires, et les grandes couvertures blanches ; tout le manteau est blanc ; les grandes penes de l'aile sont noires, et les grandes couvertures blanches ; tout le manteau est brun, lustré de verdâtre et de pourpre.

LE PLUVIER A LAMBEAUX***.

DIXIÈME ESPÈCE.

CHARADRIUS BILOBUS, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Cuv. (3).

UNE membrane jaune plaquée aux angles du bec de ce pluvier, et pendante des deux côtés, en deux lambeaux pointus, nous sert à le caractériser, il se trouve au Malabar ; il est de la grosseur de notre pluvier, mais il a de plus hautes jambes, qui sont de couleur jaunâtre ; il porte derrière les yeux un trait blanc qui borde la calotte noire de la

tête ; l'aile est noire et tachetée de blanc dans les grandes couvertures ; on voit aussi du noir brodé de blanc à la pointe de la queue ; le manteau et le cou sont d'un gris fauve, et le dessous du corps est blanc ; c'est la livrée ordinaire, et pour ainsi dire uniforme du plumage de la plupart de toutes les espèces de pluviers.

* Voyez les planches enluminées, n° 834, sous le nom de *pluvier du Sénégal*.

(1) Du sous-genre des pluviers proprement dits, dans le genre pluvier, Cuv. DESM. 1829.

** Voyez les planches enluminées, n° 800, sous le nom de *pluvier du cap de Bonne-Espérance*.

(2) Du sous-genre des pluviers proprement dits, dans le genre pluvier, Cuv. DESM. 1829.

*** Voyez les planches enluminées, n° 880, sous le nom de *pluvier de la côte de Malabar*.

(3) Du sous-genre des pluviers proprement dits, dans le genre pluvier, Cuv. DESM. 1829.

LE PLUVIER ARMÉ DE CAYENNE*.

ONZIÈME ESPÈCE.

C'est un pluvier à collier de la grandeur du nôtre, mais il est beaucoup plus haut de jambes; il a aussi le bec plus long et la tête moins ronde; une large bande noire couvre le front, engage les yeux, et va se joindre au noir qui garnit le derrière du cou, le haut du dos, et s'arrondit en plastron sur la poitrine; la gorge est blanche, ainsi que le devant du cou et le dessous du corps; une plaque grise entourée d'un bord blanc, forme une calotte derrière la tête; la première moitié de la queue est blanche, et le reste est noir; les pennes de l'aile et les épaulés sont noires aussi; le reste du man-

teau est gris mêlé de blanc; des éperons assez longs percent au pli des ailes.

Il nous paraît que l'*amacozque* de Fernandez (*cap. XII, pag. 17*), *oiseau criard au plumage mêlé de blanc et de noir et à double collier, qu'on voit toute l'année sur le lac du Mexique, où il vit de vermisseeaux aquatiques*, est un pluvier; on pourrait l'assurer si Fernandez eût donné la forme de ses pieds.

Quant à la treizième espèce de M. Brisson, ce n'est rien moins qu'un pluvier, mais une petite outarde ou notre *charge*. (*Voyez l'article de cet oiseau, volume 1 de cette Histoire des oiseaux, pag. 189.*)

LE PLUVIAN**.

CHARADRIUS MELANOCEPHALUS, Lath., Linn., Gmel., Cuv. ⁽¹⁾. — PLUVIANUS MELANOCEPHALUS, Vieill.

L'OISEAU nommé *pluvian* dans nos planches enluminées se rapporte au pluvier, en ce qu'il n'a que trois doigts; le *pluvian* n'est guère plus grand que le petit pluvier à collier, si ce n'est que son cou est plus long et son bec plus fort; il a le dessus de la tête,

du cou et du dos noirs, un trait de cette couleur sur les yeux, et quelques ondes noires sur la poitrine; les grandes pennes de l'aile sont mêlées de noir et de blanc: les autres parties de l'aile, pennes moyennes et couvertures, sont d'un joli gris; le devant du cou est d'un blanc roussâtre, et le ventre blanc; mais le bec est plus gros et plus épais que celui du pluvier; le renflement y est moins marqué; ces différences, qui semblent faire une nuance de genre plutôt que d'espèce, nous ont engagé à lui donner un nom particulier, et qui en même temps eût rapport aux pluviers.

* Voyez les planches enluminées, n° 833.

** *Idem*, n° 918.

(1) Cet oiseau forme pour M. Vieillot le type d'un genre particulier qu'il a établi sous le nom de *pluvian*. M. Cuvier le place dans le sous-genre des pluviers proprement dits, de son genre pluvier.

DESM. 1829.

LE GRAND PLUVIER,

VULGAIREMENT APPELÉ COURLIS DE TERRE* (1).

CHARADRIUS OEDICNEMUS, Lath., Linn., Gmel. — OEDICNEMUS EUROPEUS, Vieill. — OEDICNEMUS CREPITANS, Temm., Cuv. (2).

IL est peu de chasseurs et d'habitants de la campagne dans nos provinces de Picardie, d'Orléanais, de Beauce, de Champagne et de Bourgogne, qui se trouvant sur le soir, dans les mois de septembre, d'octobre et de novembre, au milieu des champs, n'aient entendu les cris répétés *turrlui, turrlui*, de ces oiseaux; c'est leur voix de rappel, qu'ils font souvent retentir d'une colline à l'autre, et c'est probablement de ce son articulé, et semblable au cri des vrais courlis, qu'on a donné à ce grand pluvier le nom de courlis de terre. Belon dit qu'au premier aspect, il trouva, dans cet oiseau, tant de ressemblance avec la petite outarde, qu'il lui en appliqua le nom; cependant, ce

n'est ni une outarde ni un courlis, c'est plutôt un pluvier; mais en même temps qu'il tient de près aux pluviers par plusieurs caractères communs, il s'en éloigne assez par quelques autres, pour qu'on puisse le regarder comme étant d'une espèce isolée, parce qu'il porte des traits d'une conformation particulière, et que ses habitudes naturelles sont différentes de celles des pluviers.

D'abord cet oiseau est beaucoup plus grand que le pluvier doré; il est même plus gros que la bécasse; ses jambes épaisses ont un renflement marqué au dessous du genou qui paraît gonflé; caractère d'après lequel Belon l'a nommé *jambe-enflée* (3); il n'a, comme le pluvier, que trois doigts fort

* Voyez les planches enluminées, n° 919.

(1) En italien, *corus*, suivant Gesner et Aldrovande; à Rome, *carlotte*, selon Willoughby; en Angleterre, et particulièrement dans le pays de Cornouailles et de Norfolk, *stone-curler*; en quelques endroits de l'Allemagne, selon Gesner, *triel* ou *griel*; sur nos côtes de Picardie, cet oiseau est appelé *le saint-germer*.

Ostardeau ou *oedicnemus*. (Belon, Hist. Nat. des Oiseaux, pag. 239, avec une figure peu exacte; la même, Portraits d'oiseaux, pag. 57, a.) *Oedicnemus Belonii*. (Aldrovande, Avi., tom. 2, pag. 98, avec deux figures peu exactes, pag. 99 et 100. — Jonston, Avi., pag. 43, avec les deux figures d'Aldrovande. — Willoughby, Ornithol., pag. 227, avec une mauvaise figure, tab. 58; et une autre empruntée d'Aldrovande, tab. 77.) *Fedoa tertia species*. (*Idem*, pag. 216.) *Fedoa nostra tertia*. (Ray, Synops. avi., pag. 105, n° a, 6.) *Oedicnemus Belonii*. (*Idem*, *ibid.*, pag. 108, n° a, 4. — Charleton, Exercit., pag. 83, n° 11. *Idem*, Onomazt., pag. 74, n° 11.) *Arquata congener, seu minor*. (*Idem*, Exercit., pag. 111; et Onomazt., pag. 106.) *Charadrius*. Gesner, Avi., pag. 256, avec une mauvaise figure.) *Charadrius Aristotelis*. (*Idem*, Icon. avi., p. 125, avec la même figure.) *Charadrius brevicaudus, rufescens, maculatus*. (Barrère, Ornithol., clas. 4, gen. 10, sp. 1.) *Charadrius griseus, remigibus primoribus duabus nigris, medio albis, rostro acuto,*

pedibus cinereis. . . . *Oedicnemus*. (Linnæus, Syst. Nat., ed. 10, gen. 79, sp. 9.) *Gavia rostro virescente, conico, acuto*. (Klein, Avi., pag. 20, n° 4.) *The Norfolk plover*. (Brit. Zoolog., pag. 27, avec une assez belle figure, planche 97.) *Grosse brachvogel, oder gluth*. (Frisch, vol. 2, tab. 215.) Outarde, ostarde ou bitarde. (Albin, tom. 1, pag. 61, avec une mauvaise figure enluminée, planche 69.) *Pluvialis superne griseo-fulva, pennis in medio fuscis, circa margines fulvis, inferne fulva, medio penarum, in collo inferiore et supremo pectore fusco; tenia supra et infra oculos albo-fulvescente; lineola infra oculos fuscâ; reetricibus sex intermediis griseis, fasciis fuscis circumferentia parallelis, tribus utrinque extimis candidis, binis utrinque extimæ proximis nigricante transversim striatis, lateribus nigricante terminatis*. . . . *Pluvialis major oedicnemus vulgò dicta*. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 76.)

(2) Type du genre *oedicnemus* de M. Temminck, qui forme le premier sous-genre du grand genre pluvier de M. Cuvier.

DESM. 1829.

(3) C'est la force du mot *oedicnemus*, composé par notre vieux naturaliste qui parle ainsi de cet oiseau : « Une particularité enseigne qu'il a, et n'est en nul autre, c'est qu'il a les jambes grosses au-dessous du pli des genoux, qui provient de l'os de la jambe qui est gros outre-mesure en cet endroit-là; donc pour le faire mieux connaître lui avons laissé le nom *oedicnemus*. » (Nature des Oiseaux, p. 240.)

courts ; ses jambes et ses pieds sont jaunes ; son bec est jaunâtre depuis son origine jusque vers le milieu de sa longueur , et noirâtre jusqu'à son extrémité ; il est de la même forme , mais plus gros que celui du pluvier ; tout le plumage sur un fond gris blanc et gris roussâtre , est moucheté par pinceaux de brun et de noirâtre , dont les traits sont assez distincts sur le cou et la poitrine , et plus confus sur le dos et sur les ailes , qui sont traversées d'une bande blanchâtre ; deux traits de blanc roussâtre passent dessus et dessous l'œil ; le fond est de couleur roussâtre sur le dos et le cou , et il est blanc sous le ventre qui n'est point moucheté.

Cet oiseau a l'aile grande ; il part de loin , surtout pendant le jour , et vole alors assez bas près de terre ; il court sur les pelouses et dans les champs aussi vite qu'un chien , et c'est de là qu'en quelques provinces , comme en Beauce , on lui a donné le nom d'*arpenteur* (1) ; il s'arrête tout court après avoir couru tenant son corps et sa tête immobiles (2) , et au moindre bruit il se tapit contre terre ; les mouches , les scarabées , les petits limaçons , et autres coquillages terrestres , sont le fond de sa nourriture , avec quelques autres insectes qui se trouvent dans les terres en friche , comme grillons et courtilières (3) ; car il ne se tient guère que sur le plateau des collines , et il habite de préférence les terres pierreuses , sablonneuses et sèches. En Beauce , dit M. Salerne , une mauvaise terre s'appelle *une terre à courlis*. Ces oiseaux , solitaires et tranquilles pendant la journée , se mettent en mouvement à la chute du jour ; ils se répandent alors de tous côtés en volant rapidement , et criant de toutes leurs forces sur les hauteurs ; leurs voix , qui s'entend de très-loin , est un son plaintif semblable à celui d'une flûte tierce , et prolongé sur trois ou quatre tons , en montant du grave à l'aigu ; ils ne cessent de crier pendant la plus grande partie de la nuit , et c'est alors qu'ils se rapprochent de nos habitations (4).

Ces habitudes nocturnes sembleraient indiquer que cet oiseau voit mieux la nuit que

le jour ; cependant il est certain que sa vue est très-perçante pendant le jour ; d'ailleurs , la position de ses gros yeux le met en état de voir par derrière comme par devant ; il découvre le chasseur d'assez loin , pour se lever et partir bien avant que l'on soit à portée de le tirer ; c'est un oiseau aussi sauvage que timide ; la peur seule le tient immobile durant le jour , et ne lui permet de se mettre en mouvement et de se faire entendre qu'à l'entrée de la nuit : ce sentiment de crainte est même si dominant que quand on entre dans une chambre où on le tient renfermé , il ne cherche qu'à se cacher , à fuir , et va , dans son effroi , donner tête baissée et se heurter contre tout ce qui se rencontre. On prétend que cet oiseau fait pressentir les changements de temps et qu'il annonce la pluie ; Gesner a remarqué que , même en captivité , il s'agite beaucoup avant l'arrivée d'un orage.

Au reste , ce grand pluvier ou courlis de terre , fait une exception dans les nombreuses espèces , qui , ayant une portion de la jambe nue , sont censés habiter les rivages et les terres fangeuses , puisqu'il se tient toujours loin des eaux et des terrains humides , et n'habite que les terres sèches et les lieux élevés (5).

Ces habitudes ne sont pas les seules par lesquelles il diffère des pluviers. Le temps de son départ et la saison de son séjour ne sont pas les mêmes que pour les pluviers ; il part en novembre pendant les dernières pluies d'automne ; mais avant d'entreprendre le voyage , ces oiseaux se réunissent en troupes de trois ou quatre cents , à la voix d'un seul qui les appelle , et leur départ se fait pendant la nuit (6). On les revoit de bonne heure au printemps , et dès la fin de mars ils sont de retour en Beauce , en Sologne , en Berri et dans quelques autres provinces de France. La femelle ne pond que deux ou quelquefois trois œufs sur la terre nue , entre deux pierres (7) , ou dans un petit creux qu'elle forme sur le sable des landes et des dunes (8) ; le mâle la poursuit vi-

(1) Voyez Salerne , Ornithol. , pag. 334 , qui paraît avoir très-bien observé cet oiseau.

(2) Albin.

(3) M. Baillon , qui a observé cet oiseau sur les côtes de Picardie , nous dit qu'il mange aussi de petits lézards noirs qui se trouvent dans les dunes , et même de petites couleuvres.

(4) M. Sloane.

(5) D'où l'on peut voir avec combien peu de fondement Gesner l'a pris pour le *charadrius* des anciens , qui est décidément un oiseau de rivage. (Voyez ci-devant l'article *Pluvier à collier*.)

(6) M. Salerne.

(7) *Idem*.

(8) Durant les huit jours que j'ai erré dans les sables arides qui couvrent les bords de la mer , depuis l'embouchure de la Somme , jusqu'à l'extrémité du

vement dans le temps des amours ; il est aussi constant que vif et ne la quitte pas ; il l'aide à conduire ses petits , à les promener , et à leur apprendre à distinguer leur nourriture ; cette éducation est même longue ; car quoique les petits marchent et suivent leurs père et mère , peu de temps après qu'ils sont nés , ils ne prennent que tard assez de force dans l'aile pour pouvoir voler. Belon en a trouvé qui ne pouvaient encore voler à la fin d'octobre , ce qui lui a fait croire que la ponte des œufs ou la naissance des petits ne se faisait que bien tard (1). Mais M. le chevalier Desmazy , qui a observé ces oiseaux à Malte (2) , nous a appris qu'ils y font régulièrement deux pontes , l'une au printemps , et la dernière au mois d'août. le même observateur assure que l'incubation est de trente jours ; les jeunes sont un fort boa gibier , et on ne laisse pas de manger aussi les vieux , qui ont la chair plus noire et plus sèche. La chasse à Malte en était réservée au grand-maitre de l'ordre , avant que l'espèce de nos perdrix n'eût été portée dans cette île , vers le milieu du dernier siècle (3).

Ce grand pluvier ou courlis de terre , ire s'avance point en été dans le Nord , comme font les pluviers ; du moins Linnæus ne le nomme point dans la liste des oiseaux de

Boulonnais , j'ai rencontré un nid qui m'a paru être du *saint-germer* : pour m'en assurer , je suis demeuré constamment assis jusqu'au soir sur le sable , dont j'avais élevé devant et autour de moi un petit tertre pour me cacher ; les oiseaux de ces sables , accoutumés à en voir changer la surface que les vents transportent , ne prennent aucune inquiétude d'y trouver de nouveaux creux ou de nouvelles élévations ; je fus payé de ma peine : le soir l'oiseau vint à ses œufs , et je le reconnus pour le saint-germer ou le courlis de terre ; son nid , posé à plat-terre et à découvert dans une plaine de sable , ne consistait qu'en un petit creux d'un ponce et de forme elliptique , contenant trois œufs assez gros , et d'une couleur singulière. (*Observation faite par M. Baillon, de Montreuil-sur-Mer.*)

(1) Nature des Oiseaux , pag. 240.

(2) On l'appelle à Malte *talariide*.

(3) Sous le grand-maitre Martin de Redin. (Note communiquée par M. le chevalier Desmazy ; une autre note spécifie les perdrix rouges.)

Suède. Willoughby assure qu'on le trouve en Angleterre dans le comté de Norfolk , et dans le pays de Cornouailles (4) ; cependant Charleton (5) , qui se donne pour chasseur expérimenté , avoue que cet oiseau lui est absolument inconnu ; son instinct sauvage , ses allures de nuit , ont pu le dérober longtemps aux yeux des observateurs , et Belon , qui le premier l'a reconnu en France , remarque qu'alors personne ne put lui en dire le nom (6).

J'ai eu , pendant un mois ou cinq semaines , un de ces oiseaux à ma campagne ; on le nourrissait de soupe , de pain et de viande cuite ; il aimait ce dernier mets de préférence aux autres : il mangeait non-seulement pendant le jour , mais aussi pendant la nuit ; car après lui avoir donné le soir sa provision de nourriture , on a remarqué que le lendemain matin elle était fort diminuée.

Ces oiseaux m'a paru d'un naturel paisible , mais craintif et sauvage , et je crois que c'est en effet par cette raison qu'on le voit rarement courir pendant le jour dans l'état de liberté , et qu'il préfère l'obscurité de la nuit , pour se réunir avec ses semblables. J'ai remarqué que dès qu'il apercevait quelqu'un , même de loin , il cherchait à s'enfuir , et que sa peur était si grande qu'il se heurtait contre tout ce qu'il rencontrait en voulant se sauver. Il est donc du nombre des animaux qui sont faits pour vivre éloignés de nous , et à qui la nature a donné pour sauvegarde l'instinct de nous fuir.

Celui dont il s'agit ici n'a point fait connaître son cri ; il faisait seulement quelquefois entendre , pendant les deux ou trois dernières nuits qui ont précédé sa mort , une sorte de sifflement très-faible , qui n'était peut-être qu'une expression de souffrance , car il avait alors sur la racine du bec et dans les pieds de fort grandes blessures , qu'il s'était faites en frappant contre les fils de fer de sa cage , dans laquelle il se remuait brusquement dès qu'il apercevait quelque objet nouveau.

(4) Willoughby, Albin.

(5) *Onomasticon zoicum*.

(6) Nature des Oiseaux , pag. 240.

L'ÉCHASSE * (1).

CHARADRIUS HIMANTOPUS, Lath., Linn., Gmel. — HIMANTOPUS MELANOPTERUS, Meyer, Temm. — HIMANTOPUS ALBIGOLLIS, Vieill. (2).

L'ÉCHASSE est, dans les oiseaux, ce que la gerboise est dans les quadrupèdes ; ses jambes, trois fois longues comme le corps, nous présentent une disproportion monstrueuse ; et en considérant ces excès ou plutôt ces défauts énormes, il semble que quand la nature essayait toutes les puissances de sa première vigueur, et qu'elle ébauchait le plan de la forme des êtres, ceux en qui les proportions d'organes s'unirent avec la faculté de se reproduire, ont été les seuls qui se soient maintenus : elle ne put donc adopter, à perpétuité, toutes les formes qu'elle avait tentées ; elle choisit d'abord les plus belles pour en composer le tout harmonieux des êtres qui nous environnent ; mais au milieu de ce magnifique spectacle, quelques productions négligées, et quelques formes moins heureuses, jetées comme des ombres au tableau, paraissent être les restes de ces dessins mal assortis, et de ces composés disparates qu'elle n'a laissés subsister que

pour nous donner une idée plus étendue de ses projets ; et l'on ne peut mieux saisir une de ces disproportions qui contrastent avec le bel accord et la grâce répandue sur toutes ses œuvres, que dans cet oiseau, dont les jambes excessivement longues, lui permettent à peine de porter son bec à terre pour prendre sa nourriture ; et de plus, ces jambes si disproportionnées sont comme des échasses grêles, faibles et fléchissantes (3), supportant mal le petit corps de l'oiseau et retardant sa course plus qu'elles ne l'accélèrent : enfin trois doigts beaucoup trop courts pour les jambes, assent mal sur ses pieds ce corps chancelant, trop loin du point d'appui (4). Aussi les noms que les anciens et les modernes ont donnés dans toutes les langues à cet oiseau, marquent la faiblesse de ses jambes molles et ployantes, ou leur excessive longueur (5).

L'échasse paraît néanmoins se dédommager, par le vol, de la lenteur de sa marche

* Voyez les planches enluminées, n° 878.

(1) En grec, *ἰμυαντρονίος*, nom qui se trouve latinisé dans Pline, *himantopus* ; les Italiens, suivant Belon, appellent l'échasse *merlo aquaiolo grande* ; les Allemands, *froemder vogel* ; les Flamands, *mathoen* ; les Anglais, *long-legs*, et à la Jamaïque, *red legged crane* ; Sibbald lui donne encore les noms allemands de *dunn-bein*, *riemen-bein*.

Grand chevalier d'Italie. (Belon, Portraits d'oiseaux, pag. 53, a, avec une figure peu exacte.) *Himantopus Plinii*. (Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 443. — Willoughby, Ornithol., pag. 219. — Sibbald, Scot. illustr., part. 2, lib. 3, pag. 18. — Marsigl., Danub., tom. 5, pag. 46 : aucune des figures données par ces naturalistes n'est exacte. — Klein, Avi., pag. 22. — Ray, Synops. avi., pag. 106, n° 9. *Idem*, pag. 190, n° 7.) *Himantopus Maderaspata*, e nigro albens ; eruribus rubris. (*Idem*, *ibid.*, pag. 193, n° 1.) *Hæmatopus*. (Gesner, Avi., pag. 547, avec une figure peu exacte ; la même, Icon. avi., pag. 137.) *Himantopus*. (Jonston, Avi., pag. 109, avec des figures empruntées d'Aldrovande. — Charleton, Exercit., pag. 112, n° 3. — *Idem*, Onomat., pag. 107, n° 3. — Sloane, Jamaïc., pag. 316, n° 6, avec une très-mauvaise figure,

pl. 267.) *Himantopus castaneus*, rostro nigro, tibiis pedibusque sanguineis. (Barrère, Ornithol., clas. 4, gen. 2, sp. 2.) *Charadrius supra niger*, subtus albus, rostro nigro, capite longiore, pedibus rubris longissimis. (Linnæus, Syst. Nat., ed. 10, gen. 79, sp. 10.) *Himantopus candidus*, dorso supremo et alis nigro-viridantibus ; occipitio nigro : rectricibus decem intermediis cinereo-albis, utriusque extimâ ferè penitibus candidâ.... *Himantopus*. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 33.)

(2) Le genre échasse a été fondé par Brisson et adopté par tous les ornithologistes. M. Cuvier ne le considère que comme un sous-genre du grand genre *hécasse*. DESM. 1829.

(3) *Poplitum curvatis insignis est, articulo tam flexili, ut in scleto etiam tibia ad femur tota reflectatur.* (Aldrovande, tom. 3, pag. 444.)

(4) *Crura femoraque mirâ longitudine, admodum gracilia et debilia, eoque debiliora ad insistendum quod digito postico careat, et anteriores pro pedum longitudine brevissimi.* (Aldrov., tom. 3, pag. 444.)

(5) *Himantopus* ; *loripes*. Le nom d'*himantopus* a quelquefois été changé en celui d'*hæmatopus*, et ensuite appliqué à l'*huitrier* ou *pie de mer*, c'est une double erreur. (Voyez l'article suivant.)

pénible (1); ses ailes sont longues et dépassent la queue qui est assez courte; leur couleur, ainsi que celle du dos, est d'un noir lustré de bleu verdâtre; le derrière de la tête est d'un gris brun; le dessus du cou est mêlé de noirâtre et de blanc; tout le dessous est blanc depuis la gorge jusqu'au bout de la queue; les pieds sont rouges et ils ont huit pouces de hauteur, y compris la partie nue de la jambe qui en a plus de trois; le nœud du genou se marque fortement au milieu du jet lisse et grêle de ces pieds démesurés; le bec est noir, cylindrique, un peu aplati par les côtés vers la pointe, long de deux pouces dix lignes, implanté bas sur un front relevé, qui rend la tête ronde.

Nous sommes peu instruits des habitudes naturelles de cet oiseau, dont l'espèce est faible et en même temps rare (2). Il est vraisemblable qu'il vit d'insectes et de vermineux, au bord des eaux et des marais. Plin l'indique sous le nom d'*himantopus*, et dit « qu'il naît en Égypte, qu'il se nourrit principalement de mouches, et qu'on n'a jamais pu le conserver que quelques jours en Italie (3). » Cependant Belon en

parle comme d'un oiseau naturel à cette contrée (4), et le comte Marsigli l'a vu sur le Danube. Il paraît aussi qu'il fréquente les terres du Nord, quoique Klein dise qu'on ne l'a jamais vu sur les côtes de la Baltique (5); mais Sibbald, en Écosse, en a très-bien décrit un qui avait été tué près de Dumfrise (6).

L'échasse se trouve aussi dans le nouveau continent; Fernandez en a vu une espèce ou plutôt une variété, dans la Nouvelle-Espagne; et il dit que cet oiseau, habitant des régions froides, ne descend que l'hiver au Mexique (7); cependant Sloane le place parmi les oiseaux de la Jamaïque (8). Il résulte de ces autorités contraires en apparence, que l'espèce de l'échasse, quoique très-peu nombreuse, se trouve répandue ou plutôt dispersée comme celle du pluvier à collier, dans des régions très-éloignées. Au reste, l'échasse du Mexique indiquée par Fernandez, est un peu plus grande que celle d'Europe; elle a du blanc mêlé dans le noir des ailes; mais ces différences ne nous paraissent pas assez grandes pour en faire une espèce séparée (9).

L'HUITRIER,

VULGAIREMENT PIE DE MER * (10).

HENATOPUS OSTRALEGUS, Linn., Gmel., Vicill., Temm., Cuv. (11).

Les oiseaux qui sont dispersés dans nos champs, ou retirés sous l'ombrage de nos

forêts, habitent les lieux les plus riants, et les retraites les plus paisibles de la nature;

(1) *Incessus, nisi aequali alarum expansione librata sit, difficilis videtur in tantâ crurum et pedum longitudinè et exilitate.* (Sibbald.)

(2) On nous a envoyé une échasse de Beauvoir en Bas-Poitou, comme un oiseau inconnu; ce qui prouve qu'il ne paraît que fort rarement sur ces côtes: celui-ci fut tué sur un vieux marais salant; on remarqua que, dans son vol, ses jambes, raidies en arrière, dépassaient la queue de huit pouces.

(3) *Nascitur in Ægypto himantopus; insisit ternis digitis; præcipuè et pabulum muscæ; vita in Italiâ paucis diebus.* (Plin, lib. 10, cap. 46.) Oppien nomme aussi l'*himantopus* (Exentis, lib. 2); mais son commentateur se trompe, quand il attribue à l'*himantopus* la singularité d'avoir le bec supérieur mobile, ce qu'on a dit du phénicoptère, qu'on a pu aussi appeler *himantopède*, à cause de ses longues jambes, ce qui est vraisemblablement le principe de l'erreur.

(4) En le nommant *grand chevalier d'Italie.* (Portraits d'oiseaux, pag. 53, a.)

(5) *Himantopus quod sciam, nostris oris nunquam visus.* (Klein, pag. 24.)

(6) Sibbald, Scot. illustr., part. 2, lib. 3, p. 19.

(7) Hist. Nov.-Hisp., cap. 22, pag. 19.

(8) Jamaïc., pag. 316, n° 6.

(9) *Comaltecal.* Fernandez. *Himantopus candidus, alis albo et nigro variis, capite superiore nigro; rectricibus candidis.* *Himantopus Mexicanus.* (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 36.)

* Voyez les planches enluminées, n° 929.

(10) Quelquefois *décasse de mer*; en anglais, *sea-pie*, *oyster-catcher*; en gothland, *marspitt*; dans l'île d'Oëland, *strandsk jura* (Linn.); en Norwège,

(11) Ce genre créé par Gmelin a été adopté par tous les ornithologistes. M. Cuvier le place après le genre Vanneau. DESM. 1829.

mais elle n'a pas fait à tous cette douce destinée ; elle en a confiné quelques-uns sur les rivages solitaires, sur la plage nue que les flots de la mer disputent à la terre, sur ces rochers contre lesquels ils viennent mugir et se briser, et sur les écueils isolés et battus de la vague bruyante. Dans ces lieux déserts et vagabonds pour tous les autres êtres, quelques oiseaux, tels que l'huitrier, savent trouver la subsistance, la sécurité, les plaisirs même et l'amour ; celui-ci vit de vers marins, d'huîtres, de patelles et autres coquillages qu'il ramasse dans les sables du rivage ; il se tient constamment sur les bancs, les rescifs découverts à basse-mer, sur les grèves où il suit le reflux, et ne se retire que sur les falaises sans s'éloigner jamais des terres ou des rochers. On a aussi donné à cet huitrier ou mangeur d'huîtres, le nom de *pie de mer*, non-seulement à cause de son plumage noir et blanc, mais encore parce qu'il fait, comme la pie, un bruit ou cri continu, surtout lorsqu'il est en troupe ; ce cri aigre

tield, glib, strand-shiure, strand-skade ; aux îles Féroë, *kielder* ; en Islande, *tildur* (le mâle), *tildra* (la femelle), suivant M. Brunnich (*Ornithol. borealis*, pag. 183), ce qui indiquerait une différence extérieure entre le mâle et la femelle, dont les auteurs ne parlent pas ; en latin de nomenclature, *ostralega* ; et par un nom formé du grec, mais qui ne caractérise point en particulier cet oiseau *hæmatopus*.

Pie ou bécasse de mer. (Belon, Nature des Oiseaux, pag. 203, avec une mauvaise figure ; la même, Portraits d'oiseaux, pag. 46, a.) *Hæmatopus*. (*Idem*, Observ., pag. 18. — Gesner, Avi., p. 546.) *Hæmatopus Belonii*. (Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 447. — Jonston, Avi. pag. 106. — Ray, Synops. avium, pag. 105, n° a, 7.) *Hæmatopus Belonii*, pica marina Anglorum et Gallorum. (Willoughby, Ornithol., pag. 110, avec une très-mauvaise figure, planche 55.) *Hæmatopus*. (Sibbald, Scot. illustr., part. 2, lib. 3, pag. 19. — Linnæus, Fauna Suecica, n° 161. — Moehring, Avi., gen. 81. — Charleton, Exercit., pag. 111, n° 11. *Idem*, Onomast., p. 105, n° 11.) *Pica marina*. (*Idem*, Exercit., pag. 76, n° 4 ; et Onomast., pag. 68, n° 4.) *Hæmatopus*, *ostralega*. (Linnæus, Syst. Nat., ed. 10, gen. 81, sp. 1.) *The oyster-catcher*, le preneur d'huîtres. (Catesby, Hist. nat. of Carolin., tom. 1, pag. 85.) Oiseau appelé *hæmatopus marinus*. (Feuillée, Journal d'observations physiques, pag. 289, édit. 1725.) Pie de mer. (Albin, tom. 1, pag. 68, avec une figure mauvaise et mal coloriée, planche 78.) *Ostralega superne nigra*, infernè et in uropygio alba ; capite et collo nigris, minutâ maculâ infra oculos candidâ ; rectricibus in exortu albis ; capite nigris.... *Ostralega*, pica marina vulgò dicta. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 38.)

OISEAUX. Tome IV.

et court est répété sans cesse en repos et en volant.

Cet oiseau ne se voit que rarement sur la plupart de nos côtes ; cependant on le connaît en Saintonge (1) et en Picardie (2) ; il pond même quelquefois sur les côtes de cette dernière province, où il arrive en troupes très-considérables par les vents d'est et de nord-ouest ; ces oiseaux s'y reposent sur les sables du rivage, en attendant qu'un vent favorable leur permette de retourner à leur séjour ordinaire : on croit qu'ils viennent de la Grande-Bretagne, où ils sont en effet fort communs, particulièrement sur les côtes occidentales de cette île (3) ; ils se sont aussi portés plus avant vers le nord ; car on les trouve en Gottland, dans l'île d'Oëland (4), dans les îles du Danemark et jusqu'en Islande et en Norwège (5). D'un autre côté de la terre de Feu et sur celles du détroit de Magellan (6) ; il en a retrouvé à la baie Dusky dans la Nouvelle-Zélande ; Dampier les a reconnus sur les rivages de la Nouvelle-Hollande (7) ; et Kœmpfer assure qu'ils sont aussi communs au Japon qu'en Europe (8) ; ainsi l'espèce de l'huitrier peuple tous les rivages de l'ancien continent, et l'on ne doit pas être étonné qu'il se retrouve dans le nouveau. Le P. Feuillée l'a observé sur la côte de la terre-ferme d'Amérique (9) ; Wafer, au Darien (10) ; Catesby, à la Caroline et aux îles Bahama (11) ; le Page du Pratz, à la

(1) Belon, Nature des Oiseaux, pag. 203.

(2) Note communiquée par M. Baillon, de Montreuil-sur-Mer.

(3) Ad littus Angliæ occidentale frequentes observavimus. (Willoughby, pag. 220.)

(4) Fauna Suecica, n° 161.

(5) Brunnich, Ornithol. borealis, n° 189.

(6) Des pies de mer ou preneurs d'huîtres noires habitent avec beaucoup d'autres oiseaux le bord des côtes, entourées d'immenses lits flottants de passerelles, à la pointe orientale de la terre de Feu et du détroit. (Cook, second Voyage autour du monde, tom. 4, pag. 21.)

(7) Voyez Histoire générale des Voyages, tom. 11, pag. 221.

(8) Histoire Naturelle du Japon, tom. 1, p. 113.

(9) Journ. d'observ., pag. 290. *Nota*. Cet observateur décrit fort bien l'huitrier, et son bec rouge de corail, et tranchant à l'extrémité, en manière de petite cognée ; mais il n'est sûrement pas exact en disant que les jambes de cet oiseau sont blanchâtres, ce qui contredirait le nom d'*hæmatopus* qu'il lui applique lui-même.

(10) Voyage de Wafer à la suite de ceux de Dampier, tom. 4, pag. 234.

(11) Carolin., tom. 1, pag. 85.

Louisiane (1), et cette espèce, si répandue, l'est sans variété; elle est partout la même, et paraît isolée et distinctement séparée de toutes les autres espèces (2). Il n'en est point, en effet, parmi les oiseaux de rivage qui ait, avec la taille de l'huîtrier et ses jambes courtes, un bec de la forme du sien, non plus que ses habitudes et ses mœurs.

Cet oiseau est de la grandeur de la corneille; son bec long de quatre pouces, est rétréci et comme comprimé verticalement au-dessus des narines, et aplati par les côtés, en manière de coin jusqu'au bout, dont la coupe carrée forme un tranchant; structure particulière (3), qui rend ce bec tout-à-fait propre à détacher, soulever, arracher du rocher et des sables, les huîtres et les autres coquillages dont l'huîtrier se nourrit.

Il est du petit nombre des oiseaux qui n'ont que trois doigts (4); ce seul rapport a suffi aux méthodistes pour le placer dans l'ordre de leurs nomenclatures à côté de l'outarde (5); on voit combien il en est éloigné dans l'ordre de la nature, puisque non-seulement il habite sur les rivages de la mer, mais qu'il nage encore quelquefois sur cet élément, quoique ses pieds soient presque absolument dénués de membranes: il est vrai que, suivant M. Baillon (6), qui a

observé l'huîtrier sur les côtes de Picardie, la manière dont il nage semble n'être que passive, comme s'il se laissait aller à tous les mouvements de l'eau s'en sans donner aucun: mais il n'en est pas moins certain qu'il ne craint point d'affronter les vagues, et qu'il peut se reposer sur l'eau et quitter la mer lorsqu'il lui plaît d'habiter la terre.

Son plumage blanc et noir et son long bec lui ont fait donner les noms également impropres de *pie de mer* et de *bécasse de mer*; celui d'huîtrier lui convient, puisqu'il exprime sa manière de vivre: Catesby n'a trouvé dans son estomac que des huîtres et Willoughby des patelles encore entières (7); ce viscère est ample et musculéux (8), suivant Belon, qui dit aussi que la chair de l'huîtrier est noire et dure, avec un goût de sauvagine (9): cependant, selon M. Baillon (10), cet oiseau est toujours gras en hiver, et la chair des jeunes est assez bonne à manger; il a nourri un de ces huîtriers pendant plus de deux mois; il le tenait dans son jardin où il vivait principalement de vers de terre comme les courlis, mais il mangeait aussi de la chair crue et du pain, dont il semblait s'accommoder fort bien; il buvait indifféremment de l'eau douce ou de l'eau de mer, sans témoigner plus de goût pour l'une que pour l'autre; cependant dans l'état de nature, ces oiseaux ne fréquentent point les marais ni l'embouchure des rivières, et ils restent constamment dans le voisinage et sur les eaux de la mer; mais c'est peut-être parce qu'ils ne trouveraient pas dans les eaux douces une nourriture aussi analogue à leur appétit que celle qu'ils se procurent dans les eaux salées.

L'huîtrier ne fait point de nid; il dépose ses œufs qui sont grisâtres et tachés de noir, sur le sable nu hors de la portée des eaux, sans aucune préparation préliminaire; seulement il semble choisir pour cela le haut des dunes, et les endroits parsemés de débris de coquillages. Le nombre des œufs est ordinairement de quatre ou cinq, et le temps de l'incubation est de vingt ou vingt-un jours; la femelle ne les couve point assidû-

(1) Le bec-de-bache est ainsi nommé, à cause de son bec qui est rouge, et formé comme le tranchant d'une bache; il a aussi les pieds d'un fort beau rouge; c'est pour cela qu'on lui donne assez souvent le nom de *pied-rouge*: comme il ne vit que de coquillages, il se tient sur les bords de la mer, et on ne le voit dans les terres que lorsqu'il prévoit quelque grand orage, que sa retraite annonce et qui ne tarde pas à le suivre. (Le Page Dupratz, Histoire de la Louisiane, tom. 2, pag. 117.)

(2) On ne peut s'assurer que la pie de mer des îles Malouines de M. de Bougainville, soit l'huîtrier, plutôt que quelque espèce de pluvier; car il dit que cet oiseau se nourrit de chevrettes, *qu'il a un sifflement aisé à imiter*, ce qui indique un pluvier; de plus qu'il a *les pattes blanches*, ce qui ne convient pas à la vraie pie de mer ou à l'huîtrier qui les a rouges. (Voyage autour du monde, in-8°, tom. 1, pag. 124.)

(3) Voyez Le Page Dupratz, cité ci-devant.

(4) De tous les oiseaux dont nous avons eu connaissance, n'en avons vu aucun qui n'eût quatre doigts ez pieds, excepté le pluvier, le guillemot, la canne petière, l'otarde et la pie de mer qui fut anciennement nommée *hematopus*. (Belon, Observ., pag. 12.)

(5) Brisson, clas. 3, ordre 16.

(6) Note communiquée par M. Baillon, de Montreuil-sur-Mer.

(7) Page 220.

(8) Il a le jargeuil ou gésier moult grand, fort et robuste. (Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 290.)

(9) Feuillée, au contraire, lui prête un goût agréable. (Observ., pag. 290.)

(10) Suite des notes communiquées par cet observateur.

ment; elle fait à cet égard ce que font presque tous les oiseaux des rivages de la mer, qui laissant au soleil, pendant une partie du jour, le soin d'échauffer leurs œufs, les quittent pour l'ordinaire à neuf ou dix heures du matin, et ne s'en rapprochent que vers les trois heures du soir, à moins qu'il ne survienne de la pluie; les petits, au sortir de l'œuf, sont couverts d'un duvet noirâtre; ils se traînent sur le sable dès le premier jour, ils commencent à courir peu de temps après et se cachent alors si bien dans les touffes d'herbages, qu'il est difficile de les trouver (1).

L'huitrier a le bec et les pieds d'un beau rouge de corail; c'est d'après ce caractère que Belon l'a nommé *hæmatopus*, en le prenant pour l'*himantopus* de Plinie; mais ces deux noms ne doivent être ni confondus ni appliqués au même oiseau; *hæmatopus* signifie à *jambes rouges* et peut convenir à l'huitrier, mais ce nom n'est point de Plinie, quoique Daléchamp l'ait lu ainsi; et l'*himantopus*, oiseau à jambes hautes, grêles et flexibles, suivant la force du terme (*loripes*), n'est point l'huitrier, mais bien plutôt l'échasse. Un mot de Plinie, dans le même passage, eût pu suffire à Belon, pour revenir de son erreur; *præcipuè ei pabulum muscæ* (2), l'*himantopus* qui se nourrit de mouches, n'est pas l'huitrier qui ne vit que de coquillages.

Willoughby en nous avertissant de ne point confondre cet oiseau sous le nom d'*hæmantopus*, avec l'*himantopus* à jambes longues et molles, semble nous indiquer encore une méprise dans Belon, qui, en décrivant l'huitrier, lui attribue cette mollesse de pieds, assez incompatible avec son genre de vie, qui le conduit sans cesse sur les galets, ou le confine sur les rochers; d'ailleurs on sait

que les pieds et les doigts de cet oiseau sont revêtus d'une écaille raboteuse, ferme et dure (3). Il est donc plus que probable qu'ici, comme ailleurs, la confusion des noms a produit celle des objets; le nom d'*himantopus* doit donc être réservé pour l'échasse à qui seul il convient; et celui d'*hæmantopus*, également applicable à tant d'oiseaux qui ont les pieds rouges, ne suffit pas pour désigner l'huitrier et doit être retranché de sa nomenclature.

Des trois doigts de l'huitrier, deux, l'extérieur et celui du milieu, sont unis jusqu'à la première articulation, par une portion de membrane, et tous sont entourés d'un bord membraneux; il a les paupières rouges comme le bec, et l'iris est d'un jaune doré; au-dessous de chaque œil est une petite tache blanche; la tête, le cou, les épaules sont noirs, ainsi que le manteau des ailes; mais ce noir est plus foncé dans le mâle que dans la femelle; il y a un collier blanc sous la gorge; tout le dessous du corps, depuis la poitrine, est blanc ainsi que le bas du dos, et la moitié de la queue, dont la pointe est noire; une bande blanche, formée par les grandes couvertures, coupe dans le noir brun de l'aile; ce sont apparemment ces couleurs qui lui ont fait donner le nom de la *pie*, quoiqu'il en diffère à tous autres égards, et surtout par le peu de longueur de sa queue, qui n'a que quatre pouces; et que l'aile pliée recouvre aux trois quarts; les pieds avec la petite partie de la jambe dénuée de plumes au-dessus du genou, n'ont guère plus de deux pouces de hauteur, quoique la longueur de l'oiseau soit d'environ seize pouces.

(1) Note communiquée par M. Baillon, de Montreuil-sur-Mer.

(2) Plin., lib. 10, cap. 47.

(3) Les jambes sont fortes et épaisses... et ses pieds sont remarquables par la peau rude et écailleuse dont ils sont couverts... La nature leur ayant non-seulement donné un bec formé de manière à venir à bout d'ouvrir les huîtres; mais ayant aussi armé leurs jambes et leurs pieds contre les bords tranchants des écailles. (Catesby, tom. 1, pag. 85.)

LE COURE-VITE*.

CHARADRIUS GALLICUS, Linn., Gmel. — CURSORIUS EUROPÆUS, Lath., Temm., Cuv. — TACHYDROMUS EUROPÆUS, Illig., Vieill. (1).

Les deux oiseaux représentés dans les nos 795 et 892 de nos planches enluminées, sont d'un genre nouveau, et il faut leur donner un nom particulier; ils ressemblent au pluvier par les pieds qui n'ont que trois doigts, mais ils en diffèrent par la forme du bec qui est courbé, au lieu que les pluviers l'ont droit et renflé vers le bout. Le premier de ces oiseaux, représenté n° 795, a été tué en France, où il était apparemment égaré, puisque l'on n'en a point vu d'autre; la rapidité avec laquelle il courrait sur le rivage le fit appeler *coure-vite*. Depuis, nous avons reçu de la côte de Coromandel un oiseau tout pareil pour la forme, et qui ne diffère de celui-ci que par les couleurs; en sorte qu'on peut le regarder comme une variété de la même espèce, ou tout au moins comme une espèce très-voisine; ils ont tous deux les jambes plus hautes que les pluviers; ils sont aussi

grands, mais moins gros; ils ont les doigts des pieds très-courts, particulièrement les deux latéraux. Le premier a le plumage d'un gris lavé de brun-roux; il y a sur l'œil un trait plus clair et presque blanc, qui s'étend en arrière, et l'on voit au-dessous un trait noir qui part de l'angle extérieur de l'œil; le haut de la tête est roux; les plumes de l'aile sont noires, chaque plume de la queue, excepté les deux du milieu, porte une tache noire avec une autre tache blanche vers la pointe.

Le second **, qui est venu de Coromandel, est un peu moins grand que le premier; il a le devant du cou et la poitrine d'un beau roux-marron, qui se perd dans du noir sur le ventre; les plumes de l'aile sont noires; le manteau est gris; le bas du ventre est blanc; la tête est coiffée de roux à peu près comme celle du premier; tous deux ont le bec noir et les pieds blanc-jaunâtres.

LE TOURNE-PIERRE*** (2).

TRINGA INTERPRES, Lath., Linn., Gmel. — ARENARIA, Briss. — ARENARIA INTERPRES, Vieill. — MORINELLA COLLARIS, Meyer. — STREPSILAS COLLARIS, Illig., Temm. (3).

Nous adoptons le nom de *tourne-pierre*, donné par Catesby, à cet oiseau qui a l'habi-

tude singulière de retourner les pierres au bord de l'eau, pour trouver dessous les vers

* Voyez les planches enluminées, n° 795 et 892.

(1) Le genre *coure-vite*, fondé par Latham, a été adopté par tous les ornithologistes modernes; seulement Illiger en a changé le nom contre celui de *tachydromus*.
DESM. 1829.

** Voyez les planches enluminées, n° 892.

*** *Idem*, n° 856, sous le nom de *contonchaud*.

(2) *Turn-stone*. (Catesby, Carolina, tom. 1,

pag. et pl. 72, figure médiocre.) *Turn-stone from Hudson-Bay*. (Edwards, tom. 3, pag. et pl. 141,

(3) Le *tourne-pierre* a été considéré par les divers ornithologistes comme le type d'un genre auquel ils ont imposé les divers noms qui ont été rapportés ci-dessus. M. Cuvier place cet oiseau dans le sous-genre *tourne-pierre*, *strepsilas*, de son grand genre bécasse.
DESM. 1829.

et les insectes dont il fait sa nourriture ; tandis que les autres oiseaux de rivage se contentent de la chercher sur les sables ou dans la vase. « Étant en mer, dit Catesby, » à quarante lieues de la Floride, sous la latitude de trente-un degrés, un oiseau vola sur notre vaisseau et y fut pris. Il était fort adroit à tourner les pierres qui se rencontraient devant lui ; dans cette action, il se servait seulement de la partie supérieure de son bec, tournant avec beaucoup d'adresse et fort vite, des pierres de trois livres de pesanteur (1). » Cela suppose une force et une dextérité particulières, dans un oiseau qui est à peine aussi gros que la maubèche ; mais son bec est d'une substance plus dure et plus cornée que celle du bec grêle et mou de tous ces petits oiseaux de rivage, qui l'ont conformé comme celui de la bécasse ; aussi le tourne-pierre forme-t-il, au milieu de leur genre nombreux, une petite famille isolée ; son bec dur et assez épais à la racine, va en diminuant et finit en pointe aiguë ; il est un peu comprimé dans sa partie supérieure, et paraît se relever en haut par une légère courbure ; il est noir et long d'un pouce ; les pieds dénués de membranes sont assez courts et de couleur orangée.

Le plumage du tourne-pierre ressemble à celui du pluvier à collier, par le blanc et le noir qui le coupent, sans cependant y tracer distinctement un collier, et en se mêlant à du roux sur le dos ; cette ressem-

blance dans le plumage, est apparemment la cause de la méprise de MM. Browne, Willoughby et Ray, qui ont donné à cet oiseau le nom de *morinellus*, quoiqu'il soit d'un genre tout différent des pluviers, ayant un quatrième doigt, et tout une autre forme de bec.

L'espèce du tourne-pierre est commune aux deux continents ; on la connaît sur les côtes occidentales de l'Angleterre, où ces oiseaux vont ordinairement en petites compagnies de trois ou quatre (2). On les connaît également dans la partie maritime de la province de Norfolk (3), et dans quelques îles de Gottland (4) ; et nous avons lieu de croire que c'est ce même oiseau auquel, sur nos côtes de Picardie, on donne le nom de *bune* ; nous avons reçu du cap de Bonne-Espérance un de ces oiseaux qui était de même taille, et, à quelques légères différences près, de même couleur que ceux d'Europe. M. Catesby en vu près des côtes de la Floride, et nous ne pouvons deviner pourquoi M. Brisson donne ce tourne-pierre d'Amérique comme différent de celui d'Angleterre (5) ; puisque Catesby dit formellement qu'il le reconnut pour le même (6) ; d'ailleurs nous avons aussi reçu de Cayenne ce même oiseau, avec la seule différence qu'il est de taille un peu plus forte ; et M. Edwards fait mention d'un autre qui lui avait été envoyé des terres voisines de la baie d'Hudson ; ainsi cette espèce, quoique faible et peu nombreuse en individus, s'est, comme plusieurs autres espèces d'oiseaux aquatiques, répandue du nord au midi dans les deux continents, en suivant les rivages de la mer qui leur fournit partout la subsistance.

Le tourne-pierre gris de Cayenne nous paraît être une variété dans cette espèce, et à laquelle nous rapporterons les deux individus représentés dans nos planches enluminées, nos 340 et 857, sous les dénominations de *coulon-chaud de Cayenne*, et de

avec une belle figure.) *Morinellus marinus* (D. Brown), ou *sea-dotterel*. (Willoughby, Ornith., pag. 231, avec une mauvaise figure, tab. 58.—Ray, *Sinops. avi.*, pag. 112, n° a, 15.) *Tringa nigro*, albo, ferrugineoque variegata, pectore abdomineque albo ; gottlandis tolek. (Linneus, *Fauna Suecica*, n° 154.) *Tringa pedibus rubris*, corpore nigro, albo, ferrugineoque vario, pectore abdomineque albo. Interpres. (*Idem*, *Syst. Nat.*, ed. 10, gen. 78, sp. 4.) *Gavia quæ pluvialis arenaria nostra*, Raii. (Klein, *Avi.*, pag. 21, n° 9.) *Cinclus* (Moehr., *Avi.*, gen. 95.) *Arenaria superuè nigro*, fusco et ferrugineo varia, inferuè alba ; genis et collo inferiore nigris ; collo superiore et uropygio candidis ; rectricibus binis intermedis in exortu albis, in reliqua longitudine fuscis, in apice albo marginatis, quatuor utrinquè proximis primâ medietate candidis, alterâ fuscis, albo terminatis, utrinquè extimâ candidâ, maculâ fuscâ interiùs notatâ.... *Arenaria*. (Le coulou-chaud, Brisson, *Ornithol.*, tom. 5, pag. 132.)

(1) *Carolina*, tom. 1, pag. 72.

(2) Willoughby, *Ornithol.*, pag. 231.

(3) *Idem*, *ibid.*

(4) *Heligholmen et clasen*. (*Fauna Suecica*, n° 154.)

(5) En comparant cet oiseau avec la description que M. Willoughby donne de son alouette de mer (tourne-pierre), je trouvai que c'était la même espèce. (Catesby, *ubi supra*.)

(6) Le coulou-chaud cendré. (Brisson, *Ornithol.*, tom. 5, pag. 137.)

coulon-chaud gris de Cayenne (1) ; car nous ne voyons entre eux aucune différence assez marquée pour avoir droit de les séparer ; nous étions même portés à les regarder comme les femelles de la première espèce, dans laquelle le mâle doit avoir les couleurs

plus fortes ; mais nous suspendons pour cela notre jugement, parce que Willoughby assure qu'il n'y a point de différence dans le plumage entre le mâle et la femelle des tourne-pierres qu'il a décrits.

LE MERLE D'EAU* (2).

TURDUS CINCLUS, Lath. — STURNUS CINCLUS, Linn., Gmel. — CINCLUS AQUATICUS, Bechst., Temm. — HYDROBATA CINCLUS, Vieill. (3).

Le merle d'eau n'est point un merle quoiqu'il en porte le nom ; c'est un oiseau aquatique qui fréquente les lacs et les ruisseaux des hautes montagnes, comme le merle en fréquente les bois et les vallons ; il lui ressemble aussi par la taille qui est seulement un peu plus courte, et par la couleur presque noire de son plumage ; enfin il porte un plastron blanc comme certaines espèces de merles ; mais il est aussi silencieux que le vrai merle est jaseur ; il n'en a pas les mou-

vements vifs et brusques, il ne prend aucune de ses attitudes, et ne va ni par bonds ni par sauts ; il marche légèrement d'un pas compté, et court au bord des fontaines et des ruisseaux qu'il ne quitte jamais (4), fréquentant de préférence les eaux vives et courantes, dont la chute est rapide, et le lit entrecoupé de pierres et de morceaux de roches.

On le rencontre au voisinage des torrents et des cascades, et particulièrement sur les eaux limpides qui coulent sur le gravier (5).

(1) Ces deux oiseaux appartiennent à l'espèce appelée *strepsilas collaris* par M. Temminck.

DESAM. 1829.

* Voyez les planches entaminées, n° 940.

(2) Les Italiens, aux environs de Belinzone, l'appellent *terlichivollo* ; et ceux du lac Majeur, *folun d'aqua*, suivant Gesner ; les Allemands, *bachamsel*, *wasser-amsel* ; les Suisses, *wasser-trostle* ; les Anglais, *water-ouzel* ; les Suédois, *watn-stare*.

Merula aquatica. (Gesner, Aviar., pag. 608, avec une figure assez reconnaissable ; il en parle encore, pag. 501, sous le nom de *turdus aquaticus* ; et pag. 333, sous celui de *cornix aquatica*.) *Merula aquatica vel rivalis*. (*Idem*, Icon. avi., pag. 123.) *Merula aquatica ornithologi*. (Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 485.) *Turdus aquaticus*. (*Idem*, *ibid.*, pag. 487.—Klein, Avi., pag. 68, n° 18.) *Merula aquatica*. (Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 302.—Junston, Avi., pag. 112.—Willoughby, Ornithol., pag. 104.—Ray, Synops. avi., pag. 66, n° a, 7.—Charleton, Exercit., pag. 113, n° 12.—*Idem*, Onomazt., pag. 108, n° 12.) *Trynga*. (*Idem*, Exercit., pag. 112, n° 9 ; et Onomazt., pag. 108, n° 9.) *The water ouzel*. (British. Zoolog., pag. 92, avec une figure mal coloriée.) *Motacilla pectorale albo*, corpore nigro. (Linnæus, Fauna Suecica, n° 216.) *Sturnus niger*, pectore albo... *Cinclus*. (*Idem*, Syst. Nat., ed. 10, gen. 94, sp. 4.) *Merle*

d'eau. (Albin, tom. 2, pag. 26, avec une figure coloriée, pl. 39.) *Tringa supernè fusco nigricans* ; genis, gutture, collo inferiore et pectore niveis ; ventre supremo fusco-rufescente ; imò ventre, rectricibusque nigricantibus.... *Merula aquatica*. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 252.)

(3) Le merle d'eau de Buffon n'appartient pas réellement à la division des oiseaux échassiers ; aussi presque tous les zoologistes se sont-ils accordés à le placer dans les passereaux, auprès des étourneaux et des merles. M. Cuvier le considère comme formant un genre particulier, auquel il conserve le nom de cincle, *cinclus*, que lui a donné Bechstein.

DESAM. 1829.

(4) *Secūs flumina vivit, nec ab iis hieme discedit.* (Schwenckfeld, pag. 302.)

(5) Le merle d'eau à l'ouverture de la bouche fort ample ; les plumes sont enduites de graisse comme dans le canard, ce qui lui sert à plonger plus facilement sous l'eau où il se promène en gobant des chevrettes d'eau douce et d'autres insectes aquatiques ; il se fait un nid de mousse par terre près des ruisseaux, voûté en haut en forme de four ; ses œufs sont au nombre de quatre. (*Extrait d'une lettre écrite par M. le docteur Hermann, à M. de Montbeillard, datée de Strasbourg, le 22 septembre 1774.*)

Ses habitudes naturelles sont très-singulières ; les oiseaux d'eau qui ont les pieds palmés nagent sur l'eau ou se plongent ; ceux de rivage montés sur de hautes jambes nues y entrent assez avant sans que leur corps y trempe ; le merle d'eau y entre tout entier en marchant et en suivant la pente du terrain ; on le voit se submerger peu à peu d'abord jusqu'au cou, et ensuite par-dessus la tête qu'il ne tient pas plus élevée que s'il était dans l'air ; il continue de marcher sous l'eau, descend jusqu'au fond et s'y promène comme sur le rivage sec ; c'est à M. Hébert que nous devons la première connaissance de cette habitude extraordinaire, et que je ne sache appartenir à aucun autre oiseau. Voici les observations qu'il a eu la bonté de me communiquer.

« J'étais embusqué sur les bords du lac de Nantua dans une cabane de neige et de branches de sapins , où j'attendais patiemment qu'un bateau qui ramait sur le lac fit approcher quelques canards sauvages ; j'observais sans être aperçu ; il y avait devant ma cabane une petite anse, dont le fond en pente douce pouvait avoir deux ou trois pieds de profondeur dans son milieu. Un merle d'eau s'y arrêta, et y resta plus d'une heure que j'eus le temps de l'observer tout à mon aise ; je le voyais entrer dans l'eau , s'y enfoncer, repaître à l'autre extrémité de l'anse, revenir sur ses pas ; il en parcourait tout le fond et ne paraissait pas avoir changé d'élément ; en entrant dans l'eau il n'hésitait ni se détournait : je remarquai seulement à plusieurs reprises , que toutes les fois qu'il y entrait plus haut que les genoux, il déployait ses ailes et les laissait pendre jusqu'à terre. Je remarquai encore que tant que je pouvais l'apercevoir au fond de l'eau, il me paraissait comme revêtu d'une couche d'air qui le rendait brillant ; semblable à certains insectes du genre des scarabées , qui sont toujours dans l'eau au milieu d'une bulle d'air ; peut-être n'abaissait-il ses ailes en entrant dans l'eau , que pour se ménager cet air ; mais il est certain qu'il n'y manquait jamais, et il les agitait alors comme s'il eût tremblé. Ces habitudes singulières du merle d'eau étaient inconnues à tous les chasseurs à qui j'en ai parlé , et sans le hasard de la cabane de neige, je les aurais peut-être toujours ignorées ; mais je puis assurer que l'oiseau venait presque à mes pieds, et pour l'ob-

server long-temps je ne le tuai point (1). »

Il y a peu de faits plus curieux dans l'histoire des oiseaux, que celui que nous offre cette observation. Linnæus avait bien dit qu'on voit le merle d'eau descendre et remonter les courants avec facilité (2) ; et Willoughby, que, quoique cet oiseau ne soit pas palmipède, il ne laisse pas de se plonger ; mais l'un et l'autre paraissent avoir ignoré la manière dont il se submerge pour marcher au fond de l'eau. On conçoit que pour cet exercice, il faut au merle d'eau des fonds de gravier et des eaux claires, et qu'il ne pourrait s'accommoder d'une eau trouble, ni d'un fond de vase ; aussi ne le trouve-t-on que dans les pays de montagnes, aux sources des rivières et des ruisseaux qui tombent des rochers, comme en Angleterre dans le canton de Westmoreland, et dans les autres terres élevées (3) ; en France dans les montagnes du Beugey et des Vosges, et en Suisse (4). Il se pose volontiers sur les pierres, entre lesquelles serpentent les ruisseaux ; il vole fort vite en droite ligne, en rasant de près la surface de l'eau comme le martin-pêcheur ; en volant il jette un petit cri, surtout dans la saison de l'amour au printemps ; on le voit alors avec sa femelle, mais dans tout autre temps on le rencontre seul (5) ; la femelle pond quatre ou cinq œufs ; cache son nid avec beaucoup de soin, et le place souvent près des roues des usines construites sur les ruisseaux (6).

La saison où M. Hébert a observé le merle d'eau prouve qu'il n'est point oiseau de passage ; il reste tout l'hiver dans nos montagnes, il ne craint pas même la rigueur de l'hiver en Suède, où il cherche même les chutes d'eau et les fontaines rapides qui ne sont point prises de glaces (7).

Cet oiseau a les ongles forts et courbés, avec lesquels il se prend au gravier en marchant au fond de l'eau : du reste, il a le pied conformé comme le merle de terre et

(1) Note communiquée par M. Hébert à M. le comte de Buffon.

(2) *Fluenta descendit ascenditque dexteritate summâ, licet fissipes.* (Fauna Suec.)

(3) Willoughby.

(4) *In Alpibus helveticis frequens.* (*Idem.*)

(5) *Avis est solitaria, et cum pari suo duntaxat coeundi et pariendi tempore volat.* (*Idem.*)

(6) M. Lottinger.

(7) *Habitat apud nos per integrum annum; hyeme ad voragine fluviorum et cataractas degens.* (Fauna suecica.)

des autres oiseaux de ce genre ; il a comme eux le doigt et l'ongle postérieurs plus forts que ceux de devant , et ces doigts sont bien séparés et n'ont point de membrane intermédiaire , quoique Willoughby ait cru y en apercevoir ; la jambe est garnie de plumes jusque sur le genou ; le bec est court et grêle , l'une et l'autre mandibule allant également en s'effilant et se cintrant légèrement vers la pointe ; sur quoi nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que par ce caractère M. Brisson n'aurait pas dû le placer dans le genre du *bécasseau* , dont un des caractères est d'avoir le *bout du bec obtus*.

Avec le bec et les pieds courts , et un cou raccourci , on peut imaginer qu'il était nécessaire que le merle d'eau apprit à mar-

cher sous l'eau , pour satisfaire son appétit naturel et prendre les petits poissons et les insectes aquatiques dont il se nourrit ; son plumage épais et fourni de duvet paraît impénétrable à l'eau , ce qui lui donne encore la facilité d'y séjourner ; ses yeux sont grands , d'un beau brun , avec les paupières blanches , et il doit les tenir ouverts dans l'eau pour distinguer sa proie.

Un beau plastron blanc lui couvre la gorge et la poitrine ; la tête et le dessus du cou jusque sur les épaules et le bord du plastron blanc , sont d'un cendré roussâtre ou marron ; le dos , le ventre et les ailes , qui ne dépassent pas la queue , sont d'un cendré noir et ardoisé ; la queue est fort courte et n'a rien de remarquable.

LA GRIVE D'EAU ⁽¹⁾.

TRINGA MACULARIA, Lath., Linn., Gmel. — TOTANUS MACULARIUS, Vicill. ⁽²⁾.

EDWARDS appelle *tringa tacheté* l'oiseau que , d'après M. Brisson , nous nommons ici *grive d'eau* ; il a effectivement le plumage grivelé et la taille de la petite grive ; il a les pieds faits comme le merle d'eau , c'est-à-dire les ongles assez grands et crochus , et celui de derrière plus que ceux de devant ; mais son bec est conformé comme celui du cincle , des maubèches et des autres petits oiseaux de rivage , et de plus le bas de la

jambe est nu ; ainsi cet oiseau n'est pas une grive ni même une espèce voisine de leur genre , puisqu'il n'en tient qu'une ressemblance de plumage , et que le reste des traits de sa conformation l'apparente aux familles des oiseaux d'eau. Au reste , cette espèce paraît être étrangère , et n'a que peu de rapports avec nos oiseaux d'Europe ; elle se trouve en Pensylvanie ; cependant M. Edwards présume qu'elle est commune aux deux continents , ayant reçu , dit-il , un de ces oiseaux de la province d'Essex , où à la vérité il paraissait égaré , et le seul qu'on y ait vu.

Le bec de la grive d'eau est long de onze à douze lignes ; il est de couleur de chair à sa base , et brun vers la pointe ; la partie supérieure est marquée de chaque côté d'une canelure qui s'étend depuis les narines jusqu'à l'extrémité du bec ; le dessus du corps , sur un fond brun olivâtre , est grivelé de tâches noirâtres , comme le dessous l'est aussi sur un fond plus clair et blanchâtre ; il y a une barre blanche au-dessus de chaque œil ; et les penes de l'aile sont noirâtres ; une petite membrane joint vers la racine le doigt extérieur à celui du milieu.

(1) *Spotted tringa*. (Edwards, Glan., pag. 139, planche 277, figure inférieure.) *Tringa supernè rufescente-olivacea*, *infernè alba*, *supernè* et *infernè maculis nigricantibus varia* : *tenuâ supra oculos candidâ*, *fasciâ duplici in alis transversâ albâ*; *rectricibus binis intermediis rufescente-olivaceis*, *tenuâ transversâ fuscâ in apice notatis*, *lateralibus albis*, *nigricante transversim striatis*. . . . *Turdus aquaticus*. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 255.)

(2) M. Vieillot place cet oiseau dans son genre chevalier , *totanus*, qui n'est qu'un sous-genre de *bécasse* dans le *Règne animal* de M. Cuvier. Ce dernier naturaliste cite avec doute un *totanus macularius* de Wilson (qui n'est pas celui-ci), comme se rapportant à l'espèce de la guignette (*Tringa hypoleucos*, Linn.), pl. enl., n° 850. DESM. 1829.

LE CANUT ⁽¹⁾.

TRINGA CANUTUS, Lath., Linn., Gmel. — TRINGA GRISEA, TRINGA CINEREA, Linn., Gmel., Temm. ⁽²⁾.

Il y a apparemment dans les provinces du nord quelque anecdote sur cet oiseau, qui lui aura fait donner le nom d'oiseau du *roz Canut*, puisque Edwards le nomme ainsi (3); il ressemblerait beaucoup au vanneau gris, s'il était aussi grand, et si son bec n'était autrement conformé; ce bec est assez gros à sa base, et va en diminuant jusqu'à l'extrémité qui n'est pas fort pointue, mais qui cependant n'a pas de renflement comme le bec du vanneau; tout le dessus du corps est cendré et ondulé; les pointes blanches des grandes couvertures tracent une ligne sur l'aile; des croissants noirâtres, sur un fond gris blanc, marquent les plumes du croupion; tout le dessous du corps est blanc, marqué de taches grises sur la gorge et la poitrine; le bas de la jambe est nu; la queue ne dépasse pas les ailes plées, et le canut est certainement de la grande tribu des petits oiseaux de rivage. Willoughby dit qu'il vient de ces oiseaux canuts dans la province de Lincoln, au commencement de l'hiver, qu'ils y séjournent deux ou trois mois, allant en troupes, se tenant sur les bords de la mer, et qu'ensuite ils disparaissent; il ajoute en avoir vu de même en Lancastershire, près de Liverpool. Edwards a trouvé celui qu'il a décrit au marché de Londres, pendant le grand hiver de 1740, ce qui semble indi-

quer que ces oiseaux ne viennent au sud de la Grande-Bretagne que dans les hivers les plus rudes; mais il faut qu'ils soient plus communs dans le nord de cette île, puisque Willoughby parle de la manière de les engraisser, en les nourrissant de pain trempé de lait, et du goût exquis que cette nourriture leur donne; il ajoute qu'on distinguerait, au premier coup d'œil, cet oiseau des maubèches et guiguettes (*wingæ*), par la barre blanche de l'aile, quand il n'y aurait pas d'autres différences. Il observe encore que le bec est d'une substance plus forte que ne l'est généralement celle du bec de tous les oiseaux qui l'ont conformé comme celui de la bécasse.

Une notice donnée par Linnæus, et que M. Brisson rapporte à cette espèce (4), marquerait qu'elle se trouve en Suède, outre que son nom indique assez qu'elle appartient aux provinces du nord; cependant il y a ici une petite difficulté; le canut appelé *knot* en Angleterre, a tous les doigts séparés et sans membrane, suivant Willoughby; l'oiseau canut de Linnæus a le doigt extérieur uni par la première articulation à celui du milieu (5). En supposant donc que ces deux observateurs aient également bien vu, il faut ou admettre ici deux espèces, ou ne point rapporter au *knot* de Willoughby le *tringa* de Linnæus.

(1) *The knot*. (Edwards, *Glan.*, pag. 137, planche 276.) *Knot agri lincolniensis*. (Willoughby, *Ornithol.*, pag. 224.) *Canuti avis*, *id est*, *knot lincolniensis*. (Ray, *Synops. avi.*, p. 108, n° a, 5.) *Calidris cinerea*. (Charleton, *Exercit.*, pag. 112, n° 1. *Idem*, *Onomazt.*, pag. 107, n° 1.) *Tringa rostro levi, pedibus cinerascensibus, remigibus primoribus serratis*. . . . *Canutus*. (Linnæus, *Syst. Nat.*, ed. 10, gen. 78, sp. 10.) *Tringa supernè cinereo-fusca, marginibus pennarum dilutioribus, infernè alba, maculis nigricantibus varia; tæniâ supra oculos candidâ, fasciâ in alis transversâ albâ, nropygio albo et cinereo-fusco lunulætim variegato; reetricibus decem intermediis cinereo fuscis, utrinquè extimâ candidâ*. . . . *Canutus*. (Brisson, *Ornithol.*, tom. 5, pag. 253.)

OISEAUX. Tome IV.

(2) Cet oiseau ne diffère pas spécifiquement de la maubèche (*) dont M. Cuvier forme le sous-genre *calidris* dans le grand genre bécasse. M. Temminck le range dans son genre bécasseau, *tringa*.

Desm. 1829.

(3) *Canuti regis avis*; the *knot*. (Suivant Willoughby, c'est parce que le roi Canut aimait singulièrement la viande de ces oiseaux.)

(4) *Tringa cinerea, remigibus secundariis basi totaliter albis, reetricibus quatuor mediis immaculatis*. (Linnæus, *Fauna Suecica*, n° 150.)

(5) *Ultimus digitus medio annexus infimo articulo*. (*Fauna Suecica*, ubi suprâ.)

(*) Voyez pag. 60 de ce volume.

LES RALES.

Ces oiseaux forment une assez grande famille, et leurs habitudes sont différentes de celles des autres oiseaux de rivage, qui se tiennent sur les sables et les grèves; les râles n'habitent au contraire que les bords fangeux des étangs et des rivières, et surtout les terrains couverts de glayeuls et autres grandes herbes de marais. Cette manière de vivre est habituelle et commune à toutes les espèces de râles d'eau; le seul râle de terre habite dans les prairies, et c'est du cri désagréable ou plutôt du râlement de ce dernier oiseau, que s'est formé, dans notre langue, le nom de *râle* pour l'espèce entière; mais tous se ressemblent en ce qu'ils ont le corps grêle et comme aplati par les flancs,

la queue très-courte et presque nulle; la tête petite; le bec assez semblable pour la forme à celui des gallinacées; mais seulement bien plus allongé quoique moins épais; tous ont aussi une portion de la jambe au-dessus du genou, dénuée de plumes, avec les trois doigts antérieurs lisses, sans membranes et très-longs; ils ne retirent pas leurs pieds sous le ventre en volant, comme font les autres oiseaux, ils les laissent pendants; leurs ailes sont petites et fort concaves, et leur vol est court: ces derniers caractères sont communs aux râles et aux poules d'eau, avec lesquelles ils ont, en général, beaucoup de ressemblances.

LE RALE DE TERRE OU DE GENÊT, VULGAIREMENT ROI DES CAILLES* (1).

PREMIÈRE ESPÈCE.

RALLUS CREX, Linn., Gmel., Vieill., Cuv. — GALLINULA CREX, Lath., Temm. — CREX PRATENSIS, Bechst. (2).

DANS les prairies humides, dès que l'herbe est haute, et jusqu'au temps de la récolte,

il sort des endroits les plus touffus de l'herbage, une voix rauque ou plutôt un cri bref,

* Voyez les planches enluminées, n° 750.

(1) En grec, *αργυροπτερος*; en latin moderne, *rallus*; en italien, *re de quaglia*; en anglais, *daherhen*, *land-rail*; en écossais, *corn-creek*; en allemand, *schryck*, *schrye*, *wachtel-hanig*; en silésien, *schnercher*; en suédois, *horn-knarren*; et dans l'Upland, *aangsaerpa*; en polonais, *chrosciel*, *derkacz*, *kasper*; en danois, *shov-snarre*; en norvégien, *aker-rive*, *ager-lone*.

Râle rouge ou de genêt. (Belou, Nat. des Oiseaux, pag. 214, avec une mauvaise figure; la même, Portraits d'oiseaux, pag. 49, b.) Nota. Le même Belou dans ses Observations, pag. 19, se méprend en appliquant au râle noir, qui est le râle d'eau, le nom de *roi des cailles* qui n'appartient qu'au râle de genêt. — Ortygometa. (Gesner, Avi., pag. 360; et Icon. av., pag. 71, mauvaise figure. — Aldrovande, Avi., tom. 2, pag. 174. — Willoughby, Ornithol., pag. 122. — Ray, Synops., pag. 58, n° a, 8. — Jonston, Avi., pag. 48. — Schweuckfeld, Avi. Siles., pag. 313. — Sibbald, Scot. illustr., part. 2, lib. 3, pag. 16. — Moehring, Avi., gen. 85. — Charleton, Exercit., pag. 83, n° 14. Onomazt., pag. 75, n° 14.) Ortygometa Aldrovandi, Gesneri, cenchramus Pli-

nii; coturnix magna, rex coturnicum, rallus terrestris. (Rzaczynski, Auctuar. hist. nat. Polon., p. 400.) Ortygometa tota rufa, plerumquæ in genistis degens. (Barrère, Ornithol., clas. 3, gen. 35, sp. 1.) Ortygometa alis rufo-ferrugineis. (Linnaeus, Fauna Suecica, n° 162.) Crex. (Gesner, Avi., pag. 362. — Aldrovande, tom. 3, pag. 428. — Charleton, Exercit., pag. 111, n° 3. Onomazt., pag. 106, n° 3.) Rallus terrestris. (Klein, Avi., pag. 102, n° 1.) Rallus alis rufo-ferrugineis. (Linnaeus, Syst. Nat., ed. 10, gen. 83, sp. 1.) Rallus Crex, alis rufo-ferrugineis. (Müller, Zoolog. Danic., n° 218.) Rallus, Brunnich. (Ornithol. boreal., n° 192.) Roi ou mère des cailles. (Albin, tom. 1, pag. 27, avec une figure mal coloriée, planche 32.) The land-rail. (Brit. Zoolog., pag. 131.) Rallus pennis in medio nigricantibus, ad margines griseo-rufescentibus superne vestitus, inferne albo-rufescens; genis, collo inferiore et pectore dilute cinereis; lateribus rufis, albo transversim striatis; rectricibus in medio nigricantibus, ad margines griseo-rufescentibus. . . . Rallus genistarum, sive ortygometa. Le râle de genêt ou roi des cailles. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 159.)

(2) M. Cuvier adopte le genre *rallus* de Linné.

aigre et sec, *crek*, *crek*, *crek*, assez semblable au bruit que l'on exciterait en passant et appuyant fortement le doigt sur les dents d'un gros peigne; et lorsqu'on s'avance vers cette voix, elle s'éloigne, et on l'entend venir de cinquante pas plus loin; c'est le râle de terre qui jette ce cri; qu'on prendrait pour le croassement d'un reptile (1); cet oiseau fuit rarement au vol, mais presque toujours en marchant avec vitesse et passant à travers le plus touffu des herbes, il y laisse une trace remarquable. On commence à l'entendre vers le 10 ou le 12 de mai, dans le même temps que les cailles, qu'il semble accompagner en tout temps, car il arrive et repart avec elles (2). Cette circonstance, jointe à ce que le râle et les cailles habitent également les prairies, qu'il y vit seul, et qu'il est beaucoup moins commun et un peu plus gros que la caille, a fait imaginer qu'il se mettait à la tête de leurs bandes, comme chef ou conducteur de leur voyage (3); et c'est ce qui lui a fait donner le nom de *roi des cailles*; mais il diffère de ces oiseaux par les caractères de conformation, qui tous sont communs avec les autres râles, et en général avec les oiseaux de marais (4), comme Aristote l'a fort bien remarqué (5). La plus grande ressemblance que ce râle ait avec la caille est dans le plumage, qui néanmoins est plus brun et plus doré; le fauve domine sur les ailes; le noirâtre et le roussâtre forment les couleurs du corps; elles sont tracées sur le flanc, par lignes transversales, et toutes sont plus pâles dans la famille, qui est aussi un peu moins grosse que le mâle.

C'est encore par l'extension gratuite d'une

et l'oiseau décrit dans cet article est un de ceux qu'il cite comme lui appartenant. M. Temminck divise au contraire ce genre de manière à n'y conserver que le râle d'eau; et il réunit le râle de terre et la marouette aux poules d'eau ou gallinules, ainsi que l'a fait Latham.

DESM. 1829.

(1) Vox instar coaxantium ranarum, sed subtilior et acutior, ita ut rubetram assereret, nisi unico spiritu pluries ingemineret. (Longolius, apud Gesnerum.)

(2) Longolius, *ibid.*

(3) Cum coturnices abeunt, ducibus lingulacâ, oto et ortygometra proficiscuntur; atque etiam cynchramo a quo revocantur noctu. (Aristot., Hist. animal., lib. 8, cap. 12.)

(4) Communiter, sed perperam, cum coturnicibus confunditur, nihil cum coturnice commune habens. (Klein.)

(5) Ortygometra formâ perindè ac lacustres aves. (Lib. 8, cap. 12.)

analogie mal fondée que l'on a supposé au râle de terre une fécondité aussi grande que celle de la caille; des observations multipliées nous ont appris qu'il ne pond guère que huit à dix œufs, et non pas dix-huit et vingt: en effet, avec une multiplication aussi grande que celle qu'on lui suppose, son espèce serait nécessairement plus nombreuse qu'elle ne l'est en individus, d'autant que son nid fourré dans l'épaisseur des herbes est difficile à trouver: ce nid fait négligemment avec un peu de mousse ou d'herbe sèche, est ordinairement placé dans une petite fosse du gazon; les œufs, plus gros que ceux de la caille, sont tachetés de marques rougeâtres plus larges; les petits courent dès qu'ils sont éclos, en suivant leur mère, et ils ne quittent la prairie que quand ils sont forcés de fuir devant la faux qui rase leur domicile. Les couvées tardives sont enlevées par la main du faucheur; tous les autres se jettent alors dans les champs de blé noir, dans les avoines et dans les friches couvertes de genêts, où on les trouve en été, ce qui les a fait nommer *râles de genêt*: quelques-uns retournent dans les prés en regain, à la fin de cette même saison.

Lorsque le chien rencontre un râle, on peut le reconnaître à la vivacité de sa quête, au nombre de faux arrêts, à l'opiniâtreté avec laquelle l'oiseau tient et se laisse quelquefois serrer de si près, qu'il se fait prendre; souvent il s'arrête dans sa fuite, et se blotit, de sorte que le chien, emporté par son ardeur, passe par-dessus et perd sa trace: le râle, dit-on, profite de cet instant d'erreur de l'ennemi pour revenir sur sa voie et donner le change; il ne part qu'à la dernière extrémité, et s'élève assez haut avant de filer; il vole pesamment et ne va jamais loin; on en voit ordinairement la remise, mais c'est inutilement qu'on va la chercher, car l'oiseau a déjà piété plus de cent pas, lorsque le chasseur y arrive; il sait donc suppléer par la rapidité de sa marche (6) à la lenteur de son vol; aussi se sert-il beaucoup plus de ses pieds que de ses ailes, et, toujours couvert sous les herbes, il exécute à la course tous ses petits voyages et ses croisières multipliées dans les prés et les champs; mais quand arrive le temps du grand voyage, il trouve,

(6) Albin tombe ici dans une étrange méprise; on appelle, dit-il, cet oiseau *rallus* ou *grallus*, parce qu'il marche doucement.

comme la caille, des forces inconnues, pour fournir au mouvement de sa longue traversée (1); il prend son essor la nuit, et, secondé d'un vent propice, il se porte dans nos provinces méridionales, d'où il tente le passage de la Méditerranée. Plusieurs périssent sans doute dans cette première traite ainsi que dans la seconde pour le retour, où l'on a remarqué que ces oiseaux sont moins nombreux qu'à leur départ.

Au reste, on ne voit le râle de terre dans nos provinces méridionales que dans ce temps du passage; il ne niche pas en Provence (2); et quand Belon dit qu'il est rare en Candie, quoiqu'il soit aussi commun en Grèce qu'en Italie (3), cela indique seulement que cet oiseau ne s'y trouve guère que dans les saisons de ses passages au printemps et en automne (4). Du reste, les voyages du râle s'étendent plus loin vers le Nord que vers le Midi, et malgré la pesanteur de son vol, il parvient en Pologne (5), en Suède (6), en Danemarck et jusqu'en Norwège (7), il est rare en Angleterre, où l'on prétend qu'il ne se trouve que dans quelques cantons (8); quoiqu'il soit assez commun en Irlande (9). Ses migrations semblent suivre en Asie le même ordre qu'en Europe. Au Kamtschatka, comme en Europe, le mois de mai est également celui de l'arrivée de ces oiseaux; ce mois s'appelle *Tava-koatch*, mois des râles, *tava* est le nom de l'oiseau.

Les circonstances qui pressent le râle d'aller nicher dans les terres du nord, sont

autant la nécessité des subsistances, que l'agrément des lieux frais qu'il cherche de préférence; car, quoiqu'il mange des graines, surtout celles de genêt, de trèfle, de grémil, et qu'il s'engraisse en cage de millet et de grains (10), cependant les insectes, les limaçons, les vermisseaux sont non-seulement ses aliments de choix, mais une nourriture de nécessité pour ses petits, et il ne peut la trouver en abondance que dans les lieux ombragés et les terres humides (11); cependant, lorsqu'il est adulte, tout aliment paraît lui profiter également, car il a beaucoup de graisse, et sa chair est exquise; on lui tend, comme à la caille, un filet, où on l'attire par l'imitation de son cri, *crek, crek, crek*, en frottant rudement une lame de couteau sur un os dentelé (12).

La plupart des noms qui ont été donnés au râle dans les diverses langues, ont été formés des sons imitatifs de ce cri singulier (13); et c'est à cette ressemblance que Turner et quelques autres naturalistes, ont cru le reconnaître dans le *crex* des anciens; mais, quoique ce nom de *crex* convienne parfaitement au râle, comme son imitatif de son cri, il paraît que les anciens l'ont appliqué à d'autres oiseaux. Philé donne au *crex* une épithète qui désigne que son vol est pesant et difficile (14), ce qui convient en effet à notre râle; Aristophane le fait venir de Libye: Aristote dit qu'il est *querelleur*, ce qui pourrait encore lui avoir été attribué par analogie avec la caille; mais il ajoute que le *crex* cherche à détruire la nichée du merle (15), ce qui ne convient plus au râle, qui n'a rien de commun avec les oiseaux des forêts. Le *crex* d'Hérodote est encore moins un râle, puisqu'il le compare en grandeur à l'ibis qui est dix fois plus grand (16). Au reste, l'avocette et la sarcelle ont quelquefois un cri de *crex, crex*; et l'oiseau, à qui Belon entendit répéter ce cri au bord du Nil, est, suivant sa notice, une espèce de barge; ainsi, le son que représente le mot *crex*, appartenant à plusieurs espèces différentes, ne suffit pas pour désigner le râle, ni aucun de ces différents oiseaux en particulier.

(1) Je demandai aux Tatares, comment cet oiseau, ne pouvant voler, se retirait en hiver; ils me dirent que tous les Tatares et les Assaniens savaient bien qu'il ne pouvait par lui-même passer dans un autre pays; mais que lorsque les grues se retirent en automne, chacune prend un râle sur son dos et le porte en un pays plus chaud. (Gmelin, Voyage en Sibérie, tom. 2, pag. 115.)

(2) Mémoires communiqués par M. le marquis de Piolenc.

(3) Observations, pag. 19.

(4) Un passage d'Aldrovande insinue que hors ces temps, il est presque inconnu dans cette dernière contrée: ob raritatem ejus in agris nostris, an pulverator sit ignoramus. (Avis., tom. 2, pag. 74.)

(5) Rzaczynski.

(6) Frequentissima Upsalæ. (Faun. Succ.)

(7) Müller, Bruonich.

(8) Turner dit n'en avoir pas vu ni entendu ailleurs qu'en Northumbrie, mais le docteur Tancrède Robinson assure qu'on en trouve aussi dans la partie septentrionale de la Grande-Bretagne, et Sibbald le compte parmi les oiseaux d'Écosse.

(9) Willoughby, Ray.

(10) Aldrovande.

(11) Willoughby, Schwencckfeld, Linnæus.

(12) Longolius, apud Gesner.

(13) Schryck, schnerck, korn-knaerr, corn-crek, et notre mot même de râle. Voyez la nomenclature.

(14) Βραδυπτερος.

(15) Lib. 9, cap. 1.

(16) Voyez l'article de l'ibis.

LE RALE D'EAU* (1).

SECONDE ESPÈCE.

RALLUS AQUATICUS, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Temm., Cuv. (2).

Le râle d'eau court le long des eaux stagnantes, aussi vite que le râle de terre dans les champs; il se tient de même toujours

caché dans les grandes herbes et les joncs (3), il n'en sort que pour traverser les eaux à la nage et même à la course, car on le voit souvent courir légèrement sur les larges feuilles du *Nénuphar*, qui couvrent les eaux dormantes (4); il se fait de petites routes à travers les grandes herbes; on y tend des lacets, et on les prend d'autant plus aisément (5), qu'il revient constamment à son gîte et par le même chemin. Autrefois on en faisait le vol à l'épervier ou au faucon (6); et dans cette petite chasse, le plus difficile était de faire partir l'oiseau de son fort; il s'y tient avec autant d'opiniâtreté que le râle de terre dans le sien: il donne la même peine au chasseur, la même impatience au chien, devant lequel il fuit avec ruse, et ne prend son vol que le plus tard qu'il peut; il est de la grosseur à peu près du râle de terre, mais il a le bec plus long, rougeâtre près de la tête; il a les pieds d'un rouge obscur. Ray dit que quelques individus les ont jaunes, et que cette différence vient peut-être de celle du sexe. Le ventre et les flancs sont rayés transversalement de bandes blanches, sur un fond noirâtre; disposition de couleurs commune à tous les râles; la gorge, la poitrine, l'estomac, sont, dans celui-ci, d'un beau gris ardoisé: le manteau est d'un roux brun-olivâtre.

On voit des râles d'eau autour des sources chaudes, pendant la plus grande partie de l'hiver; cependant ils ont, comme les râles de terre, un temps de migration marqué. Il en passe à Malte, au printemps et en au-

* Voyez les planches enluminées, n° 749.

(1) en anglais, *water-rail*, et par quelques-uns, *bilcock* et *brook-ou-zell*; en allemand, *schwartz wasser-heunte*, *aesch-heuntin*; Gesner lui donne quel que part le nom de *samethounle*, poule d'eau de soie, à cause de son plumage doux et moelleux comme la soie; à Venise on l'appelle *forzane* ou *porzana*, nom qui se donne également aux poules d'eau; en danois, *wagtel-konge*; en norvégien, *band-rire*, *strand-snarre*; *vand-hone*, *vand-wagtel*; aux îles Ferroë, *jord-koene*.

Râle noir. (Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 112, avec une figure répétée; Portraits d'oiseaux, pag. 49, a, avec la fausse dénomination de *roi* et *mère des cailles*.) *Gallinaginis* vel *gallinulae* genus nomine ignoto, quod *samethounle* nomino. (Gesner, Avi. pag. 517.) *Gallinulae* aquaticae species de novo adjecta. (*Idem*, *ibid.*, pag. 515.) *Gallinula serica*. (*Idem*, Icon. avi. pag. 101.) *Gallinula* seu *gallinago serica dicta*. (Aldrovaude, Avi., tom. 3, pag. 470.) *Ortygometra* *Belonii*. (*Idem*, *ibid.*, pag. 455.) *Ralla* *Anglorum* et *Gallorum* ex *gallinularum* genere. (*Idem*, *ibid.*) *Rallus aquaticus* *Aldrovandi*. (Willoughby, Ornithol. pag. 234. — Ray, Synops. Avi., pag. 113, n° a, 2; et 190, n° 12. — Klein, Avi., pag. 103, n° 2.) *Gallinula serica* *Gesneri*, *Aldrovandi*. (Willoughby, Ornithol., pag. 234. — Ray, Synops. avi., pag. 113, n° a, 2; et 190, n° 12. — Klein, Avi. pag. 103, n° 2.) *Gallinula serica* *Gesneri*, *Aldrovandi*. (Willoughby, pag. 235. — Ray, Synops., pag. 114, n° 4.) *Glareola sexta*, item *septima*. (Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 283. — Klein, Avi., pag. 101, n° 3.) *Gallinago cinerea*, *glareola septima* *Schwenckfeldii*. (Raczynski, Auctuar. hist. nat. Polon., pag. 381.) *Ortygometra subtilis* *albescens*, *tergere* *fulvo*, *maculis* *castaneis*. (Barrère, Ornithol., clas. 3, gen. 35, sp. 2.) *Gallinula serica*. (Charleton, Oenomazt. pag. 107, n° 4.) *Gallinula holoserica*. (*Idem*, Exercit., pag. 112, n° 4.) *Gallinula chloropus*, rarior species. (Marsigl. Danub. tom. 5, pag. 68, avec une mauvaise figure, tab. 32.) *Rallus alis* *griseis* *fusco-maculatis*, *hypocondriis* *albo-maculatis*, *rostris* *luteo*. *Rallus aquaticus*. (Linnaeus, Syst. Nat., ed. 10, gen. 83, sp. 2. — Müller, Zoolog. Danic. n° 219. — Brunnich, Ornithol. boreal., n° 193.) Râle d'eau. (Albin, tom. 1, pag. 67, et pl. 77.) *Rallus pennis* in medio nigricantibus, ad margines fusco-rufescente-olivaceis supernè vestitus, infernè cinereus, pennis in imo ventre apice dilutè fulvo marginatis; lateribus nigricantibus, albo trans-

versim striatis; reetricibus nigricantibus, utrinquè fusco-rufescente-olivaceo fimbriatis. . . *Rallus aquaticus*. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 151.)

(2) Du genre râle, *rallus*, selon M. Cuvier. M. Temminck ne conserve que cette seule espèce d'Europe, dans ce genre. DESM. 1829.

(3) L'on a donné le premier lieu de bien courir au rasle, tellement que disant, *courir comme un rasle*, signifie courir bien vite. (Belon.)

(4) Klein.

(5) Les paysans sachant qu'il se musse par-dehors les hayes le long des ruisseaux, observent sa marche pour y tendre; par ainsi le prennent souvent au lacet. (Belon.)

(6) Belon, Gesner.

tomne (1); M. le vicomte de Querhoënt en a vu à cinquante lieues des côtes de Portugal, le 17 avril; ces râles d'eau étaient si fatigués, qu'ils se laissaient prendre à la main (2); M. Gmelin en a trouvé dans les terres arrosées par le Don (3); Selon les appelle *râles noirs*, et dit que ce sont oiseaux

connus en toutes contrées, dont l'espèce est plus nombreuse que celle du râle de terre, qu'il nomme *râle rouge*.

Au reste, la chair du râle d'eau est moins délicate que celle du râle de terre, elle a même un goût de marécage, à peu près pareil à celui de la poule d'eau.

LA MAROQUETTE * (4).

TROISIÈME ESPÈCE.

RALLUS PORZANA, Linn., Gmel., Cuv., Vieill. — GALLINULA PORZANA, Lath., Temm. (5).

La marouette est un petit râle d'eau, qui n'est pas plus gros qu'une alouette; tout le fond de son plumage est d'un brun olivâtre, tacheté et nué de blanchâtre, dont le lustre, sur cette teinte sombre, le fait paraître comme émaillé, et c'est ce qui l'a fait appeler *râle perlé*; Frisch l'a nommé *poule d'eau perlée*, dénomination impropre, car la marouette n'est point une poule d'eau, mais un râle. Elle paraît dans la même saison que le grand râle d'eau; elle se tient sur les étangs marécageux; elle se cache et niche dans les roseaux: son nid, en forme de gondole, est composé de joncs qu'elle sait entrelacer, et pour ainsi dire, amarrer par un des bouts à une tige de roseau, de manière que le petit bateau ou berceau flottant peut s'élever, et s'abaisser avec l'eau, sans en être emporté; la ponte est de sept ou huit œufs; les petits, en naissant, sont tout noirs; leur éducation est courte, car, dès qu'ils sont éclos, ils courent, nagent, plongent, et bientôt se séparent; chacun va vi-

vre seul, aucun ne se recherche, et cet instinct solitaire et sauvage prévaut même dans le temps des amours; car, à l'exception des instants de l'approche nécessaire, le mâle se tient écarté de sa femelle, sans prendre auprès d'elle aucun des tendres soins des oiseaux amoureux, sans l'amuser, ni l'égayer par le chant, sans ressentir, ni goûter ces doux plaisirs qui rétracent et rappellent ceux de la jouissance; tristes êtres qui ne savent pas respirer près de l'objet aimé; amours encore plus tristes, puisqu'elles n'ont pour but qu'une insipide fécondité.

Avec ces mœurs sauvages et ce naturel stupide, la marouette ne paraît guère susceptible d'éducation, ni même faite pour s'approprier; nous en avons cependant élevé une; elle a vécu, durant tout un été, avec de la mie de pain et du chenevis; lorsqu'elle était seule, elle se tenait constamment dans une grande jatte pleine d'eau, mais, dès qu'on entrait dans le cabinet où elle était renfermée, elle courait se cacher dans un petit coin obscur, sans qu'on l'ait jamais entendu crier ni murmurer; cependant, lorsqu'elle est en liberté, elle fait entendre une voix aigre et perçante, assez semblable au cri d'un petit oiseau de proie; et quoique ces oiseaux n'aient aucun attrait pour la société, on observe néanmoins que l'un n'a pas plutôt crié, qu'un autre lui répond, et que bientôt ce cri est répété par tous les autres du canton.

La marouette, comme tous les râles, tient si fort devant les chiens, que souvent le chasseur peut la saisir avec la main ou l'abattre avec un bâton; s'il se trouve un buisson dans sa fuite, elle y monte, et du haut de son asile regarde passer les chiens

(1) Note communiquée par M. Desmazy.

(2) Je tentai, dit M. de Querhoënt, d'en élever quelques-uns; ils se portèrent à merveille d'abord; mais après quinze jours de captivité, leurs longues jambes se paralysèrent, et ils ne pouvaient plus se traîner que sur les genoux; ils périrent ensuite. *Nota.* Gesner dit en avoir long-temps nourri un, et l'avoir trouvé un oiseau chagrin et querelleur.

(3) Voyage en Sibérie, tom. 2, pag. 115.

* Voyez les planches enluminées, n° 751.

(4) On l'appelle *girardine* en Picardie, et dans le Milanais, *girardina*; en quelques endroits de la France, *cocoun*, suivant M. Brisson; dans le Boulonnais, *porzana*; en Alsace, *winkernell*, selon Gesner.

(5) Du genre râle, *rallus*, selon M. Cuvier, et du genre des poules d'eau, *gallinula*, suivant M. Temminck. DESM. 1829.

en défaut; cette habitude lui est commune avec le râle d'eau; elle plonge, nage, et même nage entre deux eaux, lorsqu'il s'agit de se dérober à l'ennemi.

Ces oiseaux disparaissent dans le fort de l'hiver, mais ils reviennent de très-bonne heure au printemps, et, dès le mois de fé-

vrier, ils sont communs dans quelques provinces de France et d'Italie; on les connaît en Picardie sous le nom de *girardine*. C'est un gibier délicat et recherché, ceux surtout que l'on prend en Piémont, dans les rizières, sont très-gras et d'un goût exquis.

OISEAUX ÉTRANGERS DE L'ANCIEN CONTINENT

QUI ONT RAPPORT AU RALE.

LE TIKLIN OU RALE DES PHILIPPINES ** (1).

PREMIÈRE ESPÈCE.

RALLUS PHILIPPENSIS, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Cuv. (2).

On donne aux Philippines le nom de *Tiklin* à des oiseaux du genre des râles; et nous en connaissons quatre différentes espèces, sous ce même nom et dans ce même climat. Celle-ci est remarquable par la netteté et l'agréable opposition des couleurs: une plaque grise couvre le devant du cou; un autre plaque d'un roux marron en couvre le dessus et la tête; une ligne blanche surmonte l'œil et forme un long sourcil; tout

le dessous du corps est comme émaillé de petites lignes transversales, alternativement noires et blanches en festons; le manteau est brun, nué de roussâtre et parsemé de petites gouttes blanches sur les épaules et au bord des ailes, dont les penes sont mélangées de noir, de blanc et de marron; ce tiklin est un peu plus grand que notre râle d'eau.

LE TIKLIN BRUN ** (3).

SECONDE ESPÈCE.

RALLUS FUSCUS, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Cuv. (4).

Le plumage de cet oiseau est d'un brun sombre uniforme, et seulement lavé sur la gorge et la poitrine d'une teinte de pourpre

vineux, et coupé sous la queue par un peu de noir et de blanc sur les couvertures inférieures. Ce tiklin est aussi petit que la marouette.

* Voyez les planches enluminées, n° 774.

(1) *Rallus pennis in medio nigricantibus, ad margines griseo-rufescentibus supernè vestitus, infernè fusco et griseo transversim striatus; tæniâ supra oculos albidâ, per oculos castaneo-fusca; collo inferiore griseo-rufescente, griseo-fusco transversim striato; rectricibus in medio nigricantibus ad margines griseo-rufescentibus, lateribus interiùs spadiceo maculatis. . . Rallus Philippensis.* (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 163.)

(2) Du genre râle, *rallus*, Cuv. Desm. 1829.

** Voyez les planches enluminées, n° 773.

(3) *Rallus supernè fuscus, infernè fusco-vinaceus, gutture dilatatore; imo ventre griseo fusco; rectricibus caudè inferioribus nigris, albo transversim striatis; rectricibus fuscis. . . Rallus Philippensis fuscus.* (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 173.)

(4) Du genre râle, *rallus*, Cuv. Desm. 1829.

LE TIKLIN RAYÉ (1).

TROISIÈME ESPÈCE.

RALLUS STRIATUS, Lath., Linn., Gmel., Cuv. (3).

CELUI-CI est de la même taille que le précédent ; le fond de son plumage est d'un brun fauve, traversé et comme ouvragé de lignes blanches ; le dessus de la tête et du

cou est d'un brun marron ; l'estomac, la poitrine et le cou, sont d'un gris olivâtre, et la gorge d'un blanc roussâtre.

LE TIKLIN A COLLIER (3).

QUATRIÈME ESPÈCE.

RALLUS TORQUATUS, Lath., Linn., Gmel., Cuv. (4).

CELUI-CI est un peu plus gros que notre râle de genêt ; il a le manteau d'un brun teint d'olivâtre sombre ; les joues et la gorge sont de couleur de suie ; un trait blanc part de l'angle du bec, passe sous l'œil et s'étend

en arrière ; le devant du cou, la poitrine, le ventre, sont d'un brun noirâtre, rayé de lignes blanches ; une bande d'un beau marron, large d'un doigt, forme un demi-collier, au dessus de la poitrine.

OISEAUX ÉTRANGERS DU NOUVEAU CONTINENT

QUI ONT RAPPORT AU RALE.

LE RALE A LONG BEC*.

PREMIÈRE ESPÈCE.

RALLUS LONGIROSTRIS, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Cuv. (5).

LES espèces de râles sont plus diversifiées et peut-être plus nombreuses dans les terres noyées et marécageuses du nouveau continent, que dans les contrées plus sèches de

l'ancien. On verra par la description particulière de ces espèces, qu'il y en a deux bien plus petites que les autres, et que celle-ci est au contraire plus grande qu'aucune

(1) Rallus supernè fusco-nigricans, pennis maculis transversis albidis utrinquè notatis, infernè cinereo-olivaceus; colli superioris parte supremâ castaneâ; gutture albo-rufescente; imo ventre, lateribus et rectricibus fusco-nigricantibus, albedo transversim. . . Rallus Philippensis striatus. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 167.)

(2) M. Cuvier cite cette espèce parmi celles qu'il admet dans le genre râle. M. Vieillot paraît ne pas la distinguer du râle des Philippines, *rallus philippensis*. DESM. 1829.

(3) Rallus supernè fuscus, ad olivaceum obscurum inclinand, infernè fuliginosus, albo transversim striatus; tenid infra oculos candidâ; fasciâ supra pectus transversâ castaneâ; rectricibus fuscis, oris exterioribus ad olivaceum obscurum vergentibus. . . Rallus philippensis torquatus. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 170.)

(4) Cette espèce est indiquée par M. Cuvier comme appartenant au genre râle. DESM. 1829.

* Voyez les planches enluminées, n° 849.

(5) Du genre râle, Cuv.

DESM. 1829.

de nos espèces européennes; le bec de ce grand râle est aussi plus long, même à proportion que celui des autres râles; son plumage est gris, un peu roussâtre sur le devant du corps, et mêlé de noirâtre ou de brun sur le dos et les ailes; le ventre est rayé de bandelettes transversales, blanches et noires, comme dans la plupart des autres râles.

On trouve à la Guiane deux espèces ou du moins deux variétés de ces râles à long bec, qui diffèrent beaucoup par la grosseur, les uns étant de la taille de la barge, et les autres, tel que celui de la planche 849, n'étant qu'un peu plus gros que notre râle d'eau.

LE KIOLO*.

SECONDE ESPÈCE.

RALLUS CAYENNENSIS, Lath., Linn., Gmel., Cuv. — *RALLUS KIOLO*, Vieill. (1).

C'EST par ce nom que les naturels de la Guiane expriment le cri ou pialement de ce râle; il le fait entendre le soir, à la même heure que les tinamous, c'est-à-dire à six heures, qui est l'instant du coucher du soleil dans le climat équinoxial. Les kiolos se réclament par ce cri, pour se rallier avant la nuit, car tout le jour ils se tiennent seuls, fourrés dans les halliers humides; ils y font leur nid entre les petites branches basses des buissons, et ce nid est composé d'une seule sorte d'herbe rougeâtre; il est relevé

en petite voûte de manière que la pluie ne peut y pénétrer. Ce râle est un peu plus petit que la marouette; il a le devant du corps et le sommet de la tête d'un beau roux, et le manteau lavé de vert olivâtre, sur un fond brun. Les nos 368 et 753 de nos planches enluminées ne représentent que le même oiseau, qui ne diffère que par le sexe et l'âge. Il nous paraît aussi que le râle de Pensylvanie, donné par Edwards, est le même que celui-ci (2).

LE RALE TACHETÉ DE CAYENNE**.

TROISIÈME ESPÈCE.

RALLUS VARIEGATUS, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Cuv. (3).

Ce beau râle, qui est aussi un des plus grands, a l'aile d'un blanc roux; le reste

du plumage est tacheté, moucheté, liseré de blanc, sur un fond d'un beau noir. Il se trouve à la Guiane comme les précédents.

* Voyez les planches enluminées, n° 368, sous le nom de râle de Cayenne; et n° 753, sous la dénomination de râle à ventre roux de Cayenne.

(1) Du genre râle, selon M. Cuvier. DESM. 1829.

(2) The american water-rail. (Edwards, *Glean. pag. 144*, pl. 279.) *Rallus supernè nigricans marginibus pennarum rufescentibus, infernè obscurè fulvus; genis cinereis; taniâ utriusque supra oculos,*

summo pectore et marginibus alarum candidis; maculâ in alis castanea; lateribus et imo ventre saturatè fuscis albo transversim striatis; reetricibus nigricantibus rufescente terminatis... *Rallus pensilvanicus.* (Brisson, *Supplément*, pag. 138.)

** Voyez les planches enluminées, n° 775.

(3) Du genre râle, Cuv.

DESM. 1829.

LE RALE DE VIRGINIE ⁽¹⁾.

QUATRIÈME ESPÈCE.

RALLUS VIRGINIANUS, Edw., Cuv. — RALLUS CAROLINUS, Linn., Gmel.
— RALLUS STOLIDUS, Vieill. — GALLINULA CAROLINA, Lath. ⁽²⁾.

CET oiseau, qui est de la grosseur de la caille, a plus de rapport avec le roi des cailles ou râle de genêt, qu'avec les râles d'eau; il paraît qu'on le trouve dans l'étendue de l'Amérique septentrionale, jusqu'à la baie d'Hudson ⁽³⁾, quoique Catesby dise ne l'avoir vu qu'en Virginie; il dit que son plumage est tout brun, et il ajoute que ces

oiseaux deviennent si gras en automne, qu'ils ne peuvent échapper aux sauvages qui en prennent un grand nombre en les lassant à la course, et qu'ils sont aussi recherchés à la Virginie, que les *oiseaux de riz* le sont à la Caroline, et l'ortolan en Europe.

LE RALE BIDI-BIDI * ⁽⁴⁾.

CINQUIÈME ESPÈCE.

RALLUS JAMAICENSIS, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Cuv. ⁽⁵⁾.

BIDI-BIDI est le cri et le nom de ce petit râle à la Jamaïque; il n'est guère plus gros qu'une fauvette: sa tête est toute noire; le dessus du cou, le dos, le ventre, la queue et les ailes, sont d'un brun qui est varié de

raies transversales blanchâtres sur le dos, le croupion et le ventre; les plumes de l'aile et celles de la queue sont semées de gouttes blanches; le devant du cou et l'estomac sont d'un cendré bleuâtre.

LE PETIT RALE DE CAYENNE *.

SIXIÈME ESPÈCE.

RALLUS MINUTUS, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Cuv. ⁽⁶⁾.

CE joli petit oiseau n'est pas plus gros qu'une fauvette; il a le devant du cou et la poitrine d'un blanc légèrement teint de fauve et de jaunâtre; les flancs et la queue sont rayés transversalement de blanc et de

noir; le fond des plumes du manteau est noir, varié sur le dos de taches et de lignes blanches, avec des franges roussâtres. C'est le plus petit des oiseaux de ce genre, qui est assez nombreux en espèces.

Du reste, ce genre du râle paraît encore

(1) The american rail, or soree. (Catesby, Carolin., tom. 1, pag. et pl. 70.) Rallus terrestris americanus. (Klein, Avi., pag. 103, n° 4.) Rallus Carolinus. (Linnaeus, Syst. Nat., ed. 10, gen. 83, sp. 5.) Rallus supernus fuscus, infernus fusco-rufescens; reetricibus fuscis... Rallus virginianus. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 175.) *Nota.* L'on doit rapporter au *soree* de Catesby l'oiseau donné par Edwards, sous la dénomination de *little american water-hen*, pag. et pl. 144; comme ce naturaliste l'observe lui-même, et non pas en faire, avec M. Brisson, une espèce de poule sultane.

(2) M. Cuvier cite cette espèce parmi celles qu'il admet dans le genre râle. DESM. 1829.

(3) Voyez Edwards, pag. et pl. 144.

(4) The least water-hen. (Edwards, Glan., pag. 142, pl. 278.) Rallus supernus fusco-rufescens, tenuis nigricantibus transversim variegatus; infernus obscurè fuscus, cinereo-albo transversim striatus; capite et gutture nigris; collo inferiore et pectore cinereo-cærulescentibus; alis maculis albis rotundis aspersis; reetricibus supernè fusco-rufescentibus, nigricante transversim striatis, maculis rotundis albis insignitis... Rallus jamaicensis. (Brisson, Ornithol., Supplément, pag. 140.)

(5) Cet oiseau est cité par M. Cuvier comme appartenant au genre râle. DESM. 1829.

* Voyez les planches enluminées, n° 847.

(6) Du genre râle, Cuv. DESM. 1829.

plus répandu que varié : la nature a produit ou porté de ces oiseaux sur les terres les plus lointaines. M. Cook en a vu au détroit de Magellan (1); il en a trouvé dans différentes îles de l'hémisphère austral, à Anamocka (2), à Tanna (3), à l'île Norfolk (4); les îles de la Société ont aussi deux espèces de râles, un petit râle noir tacheté (*poonée*), et un petit râle aux yeux rouges (*mai-ho*).

Et il paraît que les deux *acolins* de Fernandez, qu'il appelle des *cailles d'eau* (5), sont des râles, dont l'espèce est propre au grand lac de Mexique; sur quoi nous avons déjà remarqué qu'il faut se garder de confondre ces *acolins* ou râles de Fernandez, avec les *colins* du même naturaliste, qui sont des oiseaux que l'on doit rapporter aux perdrix.

LE CAURALE

OU PETIT PAON DES ROSES *.

SCOLOPAX HELIAS, Lath. — ARDEA HELIAS, Linn., Gmel. — EURYPYGA HELIAS, Illig. — HELIAS PHALÆNOIDES, Vieill. (6).

À le considérer par la forme du bec et des pieds, cet oiseau serait un râle, mais sa queue est beaucoup plus longue que celle d'aucun oiseau de cette famille; pour exprimer en même temps cette différence et ces rapports, il a été nommé *caurale* (râle à queue) dans nos planches enluminées; nous lui conserverons ce nom plutôt que celui de *petit paon des roses* qu'on lui donne à Cayenne; son plumage est à la vérité riche en couleurs, quoiqu'elles soient toutes sombres (7); et pour en donner une idée, on ne peut mieux le comparer qu'aux ailes de ces beaux papillons phalènes, où le noir, le brun, le roux, le fauve et le gris blanc, entremêlés en ondes, en zones, en zigzags, forment de toutes ces teintes un ensemble moelleux et doux. Tel est le plumage du caurale, particulièrement sur les ailes et la queue; la tête est coiffée de noir, avec de longues plumes blanches dessus et dessous

l'œil; le bec est exactement un bec de râle, excepté qu'il est d'une dimension un peu longue, comme toutes celles de cet oiseau, dont la tête, le cou et le corps sont plus allongés que dans le râle; sa queue, longue de cinq pouces, dépasse l'aile pliée de deux; son pied est gros et haut de vingt-six lignes, et la partie nue de la jambe l'est de dix; le rudiment de membrane entre le doigt extérieur et celui du milieu, est plus étendu et plus marqué que dans le râle. La longueur totale, depuis la pointe du bec qui a vingt-sept lignes jusqu'à celle de la queue, est de quinze pouces.

Cet oiseau n'a point encore été décrit, et n'est connu que depuis quelque temps; on le trouve, mais assez rarement, dans l'intérieur des terres de la Guiane, en remontant les rivières, dont il habite les bords; il vit solitaire et fait entendre un sifflement lent et plaintif, qu'on imite pour le faire approcher.

(1) Second Voyage, tom. 4, pag. 29.

(2) *Idem*, tom. 3, pag. 22.

(3) *Idem*, tom. 3, pag. 184.

(4) *Idem*, tom. 3, pag. 341.

(5) Hist. avi. Nov.-Hispan., cap. 10, pag. 16. Acolin, seu aquatica coturnix. Sturno magnitudine par... inferna corporis candida, lateribus fulvo maculatis; superiora fulva, maculis nigricantibus candidisque lineis quatuor pennis ambientibus,

distincta. (Et cap. 131, pag. 42. Acolin altera.)

* Voyez les planches enluminées, n° 782.

(6) M. Cuvier place cet oiseau dans le genre des grues, à la suite de la division qui comprend les grues proprement dites. DESM. 1829.

(7) On imaginerait peut-être quelque rapport de cet oiseau au paon, du moins dans sa manière d'étaler ou de soutenir sa queue; mais on nous assure qu'il ne la relève point.

LA POULE D'EAU * (1).

GALLINULA CHLOROPUS, Lath., Vieill., Cuv. — FULICA CHLOROPUS, Linn., Gmel. — GALLINULA FUSCA, Lath. — FULICA FUSCA, Linn., Gmel. — GALLINULA MACULATA, FLAVIPES et FISTULANS, Lath. — FULICA MACULATA, FLAVIPES et FISTULANS, Linn., Gmel. (2).

La nature passe par nuances de la forme du râle à celle de la poule d'eau qui a de même

* Voyez les planches enluminées, n° 877.

(1) Anglais, *water-hen*, *more-hen*; en allemand, *rottblaschen*; en polonais, *kokoska*.

Gallinula chloropus major. (Aldrovande, *Avi.*, tom. 3, pag. 449. — Jouston, *Avi.*, pag. 109. — Willoughby, *Ornithol.*, pag. 233. — Ray, *Synops. avi.*, pag. 113, n° a, 1; et 190, n° 15. — Rzeczyński, *Auctuar. hist. nat. Polon.*, pag. 371. — Sibbald, *Scot. illustr.*, part. 2., lib. 3, pag. 19. — Sloane, *Jamaic.*, pag. 320, n° 15.) *Gallinula chloropus*. (Charletou, *Exercit.*, pag. 112, n° 1. Onomast. pag. 107, n° 1.) *Fulica major pulla*, fronte cerâ coccineâ oblongo-quadrata glabrâ, obducto, membrânâ digitorum angustissimâ. (Browne, *Nat. hist. of Jamaica.*, pag. 479.) *Fulica fronte calvâ*, corpore nigro, digitis simplicibus. . . *Chloropus*. (Linnæus, *Syst. Nat.*, ed. 10, gen. 82, sp. 2.) *Fulica chloropus*, fronte fulvâ, armillis rubris, pedibus simplicibus, corpore nigricante. (Müller, *Zoolog. Dan.* n° 217.) Poule d'eau ou *fulica chloropus*. (Féuillée, *Journal d'observ. physiq.* (édit. 1725), pag. 393.) Grande poule d'eau ou de marais. (Albin, tom. 2, pag. 46, avec une figure mal coloriée du mâle, planche 72; et tom. 3, 91, une figure aussi mauvaise de la femelle, sous le nom de poule de marais.) *Gallinula supernè fusco-olivacea*, infernè saturatè cinerea, marginibus pennarum albis; membrana in syncope saturatè rubra; capite, collo et pectore nigricantibus, marginibus alarum candidis; reetricibus saturatè fuscis, cruribus tenuè rubrâ circumdatis. . . *Gallinula*. (Brisson, *Ornithol.*, tom. 6, pag. 3.)

(2) Ainsi qu'on le voit dans cette synonymie, cet oiseau, très-commun en Europe, a été considéré par les ornithologistes comme appartenant à diverses espèces. Le *gallinula chloropus* et l'état adulte, le *gallinula fusca* est le jeune jusqu'à l'époque de la seconde mue d'automne; enfin le *gallinula maculata*, *flavipes* et *fistulans*; se rapportent à des variétés qu'on observe dans des jeunes de l'année. Selon M. Temminck, la *smirring* et la *glout* de Buffon se rapportent aussi à cette espèce.

M. Cuvier place la poule d'eau dans le sous-genre *gallinula* du genre *foulque*. DESM. 1829.

le corps comprimé par les côtés, le bec d'une figure semblable, mais plus accourci, et plus approchant par-là du bec des gallinacées; la poule d'eau a aussi le front dénué de plumes et recouvert d'une membrane épaisse; caractères dont certaines espèces de râles présentent les vestiges (3); elle vole aussi les pieds pendants; enfin elle a les doigts allongés comme le râle, mais garnis dans toute leur longueur d'un bord membraneux; nuance par laquelle se marque le passage des oiseaux fissipèdes, dont les doigts sont nus et séparés, aux oiseaux palmipèdes qui les ont garnis et joints par une membrane tendue de l'un à l'autre doigt: passage dont nous avons déjà vu l'ébauche dans la plupart des oiseaux de rivage qui ont ce rudiment de membrane tantôt entre les trois doigts, et tantôt entre deux seulement, l'extérieur et celui du milieu.

Les habitudes de la poule d'eau répondent à sa conformation; elle va à l'eau plus que le râle, sans cependant y nager beaucoup, si ce n'est pour traverser d'un bord à l'autre; cachée durant la plus grande partie du jour dans les roseaux ou sous les racines des aulnes, des saules et des osiers, ce n'est que sur le soir qu'on la voit se promener sur l'eau; elle fréquente moins les marécages et les marais que les rivières et les étangs; son nid, posé tout au bord de l'eau, est construit d'un assez gros amas de débris de roseaux et de joncs entrelacés; la mère quitte son nid tous les soirs, et couvre ses œufs auparavant avec des brins de joncs et d'herbes: dès que les petits sont éclos, ils courent comme ceux du râle, et suivent de même leur mère qui les mène à l'eau; c'est à cette faculté naturelle que se rapporte sans

(3) In rallo calvities seu lobus carneus in fronte admodum exiguus, et vix observabilis. (Willoughby.)

doute le soin de prévoyance que le père et la mère montrent, en plaçant leur nid toujours très-près des eaux. Au reste, la mère conduit et cache si bien sa petite famille, qu'il est très-difficile de la lui enlever (1); pendant le très-petit temps qu'elle la soigne; car bientôt ces jeunes oiseaux, devenus assez forts pour se pourvoir d'eux-mêmes, laissent à leur mère féconde le temps de produire et d'élever une famille cadette, et même l'on assure qu'il y a souvent trois pontes dans un an (2).

Les poules d'eau quittent en octobre les pays froids et les montagnes (3), et passent tout l'hiver dans nos provinces tempérées, où on les trouve près des sources et sur les eaux vives qui ne gèlent pas (4); ainsi la poule d'eau n'est pas précisément un oiseau de passage, puisqu'on la voit toute l'année dans différentes contrées, et que tous ses voyages paraissent se borner des montagnes à la plaine, et de la plaine aux montagnes.

Quoique peu voyageuse et partout assez peu nombreuse, la poule d'eau paraît avoir été placée par la nature dans la plupart des régions connues, et même dans les plus éloignées. M. Cook en a trouvé à l'île Norfolk (5) et à la Nouvelle-Zélande (6); M. Adanson dans une île du Sénégal (7); M. Gmelin, dans la plaine de Mangasea en Sibérie, près du Jénisca (8), où il dit qu'elles sont en très-grand nombre; elles ne sont pas

moins communes dans les Antilles, à la Guadeloupe (9), à la Jamaïque (10), et à l'île d'Avés, quoiqu'il n'y ait point d'eau douce dans cette dernière île; on en voit aussi beaucoup en Canada (11); et pour l'Europe la poule d'eau se trouve en Angleterre, en Écosse (12), en Prusse (13), en Suisse, en Allemagne et dans la plupart de nos provinces de France. Il est vrai que nous ne sommes pas assurés que toutes celles qu'indiquent les voyageurs soient de la même espèce que la nôtre. M. Le Page du Pratz dit expressément qu'à la Louisiane elle est la même qu'en France (14), et il paraît encore que la poule d'eau décrite par le P. Feuillée à l'île Saint-Thomas, n'en est pas différente (15); d'ailleurs nous en distinguons trois espèces ou variétés, que l'on assure ne se pas mêler, quoique vivant ensemble sur les mêmes eaux, sans compter quelques autres espèces rapportées par les nomenclateurs, au genre de la poule sultane, et qui nous paraissent appartenir de plus près à celui de la poule d'eau, et quelques autres encore dont nous n'avons que l'indication ou des notices imparfaites.

Les trois races ou espèces reconnues dans nos contrées peuvent se distinguer par la grandeur; l'espèce moyenne est la plus commune, celle de la grande et celle de la petite poule d'eau, dont Belon a parlé sous le nom de *poulette d'eau*, sont un peu plus rares. La poule d'eau moyenne approche de la grosseur d'un poulet de six mois; sa longueur du bec à la queue est d'un pied, et du bec aux ongles de quatorze à quinze pouces; son bec est jaune à la pointe et rouge à la base; la plaque membraneuse du front est aussi de cette dernière couleur, ainsi que le bas de la jambe au-dessus du genou; les pieds sont verdâtres; tout le plumage est d'une couleur sombre gris-fer, nué de blanc sous le corps, et gris-brun verdâtre en dessus; une ligne blanche borde l'aile; la queue en se relevant laisse voir du blanc aux plumes latérales de ses couvertures inférieures; du reste, tout le plumage est épais, serré et garni de duvet. Dans la

(1) Les poules d'eau cachent si bien leurs petits, que je n'en ai jamais vu, quoique j'aie beaucoup chassé au marais dans toutes les saisons. (Note de M. Hébert.)

(2) Willoughby.

(3) Observations faites dans les Vosges-Lorraines, par M. Lottinger.

(4) Observations faites en Brie, par M. Hébert.

(5) Second Voyage, tom. 3, pag. 341.

(6) Les poules d'eau ou de bois de la Nouvelle-Zélande sont de l'espèce du râle, et si douces et si peu sauvages, qu'elles restaient devant nous, et nous regardaient, jusqu'à ce qu'on les tuât à coups de bâton. Elles ressemblent beaucoup aux poules ordinaires de nos basses-cours, dont elles ont la grosseur; la plupart sont de couleur noir-sale et d'un brun foncé, et très-bonnes en pâté et en friassée. Quoique ces poules soient assez nombreuses là (à la baie Dusky), je n'en ai jamais vu ailleurs qu'une; c'est peut-être que, ne pouvant voler, elles habitent les bords des bois, et se nourrissent de ce que la mer répand sur la grève. (Cook, second Voyage, tom. 1, pag. 209.)

(7) Voyage au Sénégal, pag. 169.

(8) Voyage en Sibérie, tom. 2, pag. 56.

(9) Dutertre, tom. 2, pag. 277.

(10) Sloane, Browne.

(11) Histoire générale des Voyages, tom. 15, p. 227.

(12) Rzaczynski, Auctuar. pag. 371.

(13) Gesner.

(14) Histoire de la Louisiane, tom. 2, pag. 117.

(15) Journal d'observations (édit. 1725), p. 393.

fémele qui est un peu plus petite que le mâle, les couleurs sont plus claires, les ondes blanches du ventre sont plus sensibles, et la gorge est blanche; la plaque frontale, dans les jeunes, est couverte d'un duvet plus semblable à des poils qu'à des plumes. Une jeune poule d'eau, que nous avons ouverte, avait dans son estomac des débris de petits poissons et d'herbes aquatiques mêlées de graviers; le gésier était fort

épais et musculueux, comme celui de la poule domestique; l'os du *sternum* nous a paru beaucoup plus petit qu'il ne l'est généralement dans les oiseaux, et si cette différence ne tenait pas à l'âge, cette observation pourrait confirmer en partie l'assertion de Belon, qui dit que le *sternum*, aussi bien que l'*ischion* de la poule d'eau est de forme différente de celle de ces mêmes os dans les autres oiseaux.

LA POULETTE D'EAU (1).

GALLINULA FUSCA, Lath. — FULICA FUSCA, Linn., Gmel. — GALLINULA CHLOROPUS, Cuv., Vieill. (2).

Ce nom diminutif, donné par Belon, ne doit pas faire imaginer que cette poule d'eau soit considérablement plus petite que la précédente; il y a peu de différence; mais on observe que, dans les mêmes lieux, les deux espèces se tiennent constamment séparées sans se mêler; leurs couleurs sont à peu près les mêmes: Belon trouve seulement à celle-ci une teinte bleuâtre sur la poitrine, et il remarque qu'elle a la paupière blanche; il ajoute que sa chair est très-tendre, et que les os sont minces et fragiles. Nous avons eu une de ces poulettes d'eau; elle ne vécut que depuis le 22 novembre jusqu'au 10 décembre, à la vérité sans autre aliment que

de l'eau; on la tenait enfermée dans un petit réduit qui ne tirait de jour que par deux carreaux percés à la porte: tous les matins, aux premiers rayons du jour, elle s'élançait contre ces vitres, à plusieurs reprises différentes; le reste du temps, elle se cachait le plus qu'elle pouvait, tenant la tête basse; si on la prenait à la main, elle donnait des coups de bec, mais ils étaient sans force. Dans cette dure prison on le lui entendit pas jeter un seul cri. Ces oiseaux sont en général très-silencieux; on a même dit qu'ils étaient muets, cependant lorsqu'ils sont en liberté, ils font entendre un petit son réitéré, *bri, bri, bri*.

LA PORZANE OU LA GRANDE POULE D'EAU (3).

GALLINULA FUSCA, Var., Lath. (4).

CETTE poule d'eau doit être commune en Italie, aux environs de Bologne, puisque

les oiseteurs de cette contrée lui ont donné un nom vulgaire (*porzana*); elle est plus

(1) Poulette d'eau. (Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 211, avec une mauvaise figure, répétée, Portraits d'oiseaux, pag. 48, *b*, sous le titre de *poulette d'eau* ou bien *rîle grand*.) *Rallus Italarum*. (Gesner, Avi., pag. 392, avec une très-mauvaise figure; la même, Icon. avi., pag. 90. — Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 98. — Jonston, Avi., pag. 99. — Charleton, Exercit., pag. 107. n° 2. Onomast., p. 101, n° 2.) *Gallinula alia chloropus, fulicæ similis* Belonii. (Aldrovande, tom. 3, pag. 496, avec la figure prise de Belon. — Willoughby, Ornithol., p. 234.) *Gallinula supernè fusco-olivacea, infernè cinerea, marginibus penarum albis, membranâ in syncipite flavo-olivaceâ, collo inferiore saturatè cinereo, ad olivaceum vergente; marginibus alarum candidis; reetricibus decem intermediis fusco-olivaceis, utrinquè extimâ candidâ.* *Gallinula minor*. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 6.)

(2) Selon MM. Meyer, Temminck, Vieillot et Cuvier, cet oiseau n'est que le jeune âge de la poule d'eau ordinaire, décrite ci-avant, p. 191. DESM. 1829.

(3) *Gallinula chloropus altera, Bononia porzana dicta*. (Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 109. — Willoughby, Ornithol., pag. 233. — Ray, Synops. avi., pag. 114, n° 3. — Klein, Avi., pag. 103, n° 2. — Rzaczynski, Auctuar. hist. nat. Polon., pag. 371.) *Gallinula supernè castanea, infernè obscurè cinerea, marginibus penarum albis, membranâ in syncipite flavicante; capite et collo nigricantibus; imo ventre albo; reetricibus decem intermediis castaneis, utrinquè extimâ candidâ.*... *Gallinula major*. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 9.)

(4) Selon MM. Meyer et Temminck, cet oiseau n'est encore qu'une variété des jeunes individus dans l'espèce de la poule d'eau. Voyez pag. 132 de ce volume. DESM. 1829.

grande dans toutes ses dimensions que notre poule d'eau commune. Sa longueur, du bec à la queue, est de près d'un pied et demi ; elle a le dessus du bec jaunâtre et la pointe noirâtre ; le cou et la tête sont aussi noirâtres ; le manteau est d'un brun marron ; le

reste du plumage revient à celui de la poule d'eau commune, avec laquelle on nous assure que celle-ci se rencontre quelquefois sur nos étangs ; les couleurs de la femelle sont plus pâles que celles du mâle.

LA GRINETTE (1).

GALLINULA NÆVIA, Lath. — FUSICA NÆVIA, Linn., Gmel. (2).

CET oiseau, que les nomenclateurs ont placé dans le genre de la poule sultane, nous paraît appartenir à celui de la poule d'eau. On lui donne à Mantoue le nom *porzana* (3), que la grande poule d'eau porte à Bologne ; cependant elle est beaucoup plus petite, puisque, suivant Willoughby, elle est moindre que le râle, et son bec est très-

court. A en juger par ses différents noms, elle doit être fort connue dans le Milanais (4) : on la trouve aussi en Allemagne, suivant Gesner ; ce naturaliste n'en dit rien autre chose, sinon qu'elle a les pieds gris, le bec partie rougeâtre et partie noir, le manteau brun-roux, et le dessous du corps blanc.

LA SMIRRING (5).

GALLINULA CHLOROPUS, Lath., Vieill., Cuv. — FULICA FLAVIPES, Linn., Gmel. (6).

CE nom, que Gesner pense avoir été donné par onomatopée ou imitation de cri, est en Allemagne celui d'un oiseau qui paraît appartenir au genre de la poule d'eau, Rzaczynski, en le comptant parmi les espèces naturelles à la Pologne, dit qu'il se tient

sur les rivières, et niche dans les balliers qui les bordent ; il ajoute que la célérité, avec laquelle il court, lui a fait quelquefois donner le nom de *trochilus* ; et ailleurs (*Auct. pag.*, 380), il le décrit dans les mêmes termes que Gesner : « Le fond de tout son

(1) Grinetta, mediolani gillerdine, poliopus gallinula minor Aldrovandi. (Willoughby, Ornithol., pag. 235.) *Poliopus*. (Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 465. — Ray, Synops. avi., pag. 114, n° 5. — Gesner, Icon. avi., pag. 104.) Gallinula aquatica tertium genus, quod deffyt nominatur vulgò, a nobis poliopus. (*Idem*, Avi., pag. 506, avec une très-mauvaise figure, copiée par les précédents.) Petite poule d'eau. (Albin, tom. 2, pag. 47, figure mal coloriée, planche 73.) Porphyrio supernè pennis in medio nigris, ad margines sordidè rufis, albo fimbriatis, vestitus, infernè rufescens, lateribus fusco et albo transversim striatis ; calvitio in fronte croceo ; tæniâ utriquè, supra oculos cinereo-albâ ; gutture cinereo-cærulescente ; collo inferiore et pectore, maculis nigris aspersis ; marginibus alarum candidis ; rectricibus fusco-nigricantibus, rufo adumbratis, binis intermediis albo utriquè fimbriatis. . . . Porphyrio nævius. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 538.)

(2) M. Meyer rapporte cet oiseau à l'espèce de la marouette, décrite ci-avant, pag. 126. M. Cuvier le considère comme un jeune râle de genêt.

DESM. 1829.

(3) Aldrovande.

(4) A Milan, dit Aldrovande, on l'appelle *grugnetta* ; à Mantoue, *porzana* ; à Bologne, *porcellana* ; ailleurs, *girardella columba*, tom. 3, p. 465 ; à Florence, *tordo gelsemino*, selon Willoughby.

(5) Gallinula aquatica quartum genus, schmirring dictum, nobis ochropus magnus. (Gesner, Avi., pag. 507, avec une très-mauvaise figure ; la même, Icon. avi., p. 103. — Aldrovande, tom. 3, p. 461. — Jonston, Avi., pag. 110. — Willoughby, p. 236. — Ray, Synops., pag. 115, n° 6.) Glareola tertia. (Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 281. — Klein, Avi., pag. 101, n° 2.) Gallinula aquatica ornithologis, Polonis kokoszka wodna. (Rzaczynski, Hist. nat. Polon., pag. 281. *Idem*, Auctuar., pag. 380.) — Porphyrio supernè rufus, maculis nigricantibus variis, infernè albus ; calvitio in fronte pallidè flavo, palpebris croceis, pennis basim rostri ambientibus, et genis candidis ; rectricibus rufis, nigricante maculatis. . . . Porphyrio rufus. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 534.)

(6) Cet oiseau ne diffère pas spécifiquement de la poule d'eau décrite ci-avant p. 132. DESM. 1829.

» plumage, dit-il, est roux ; les petites plu- » noires ; des taches de cette même couleur
 » mes de l'aile sont d'un rouge de brique ; » parsement le cou , le dos , les ailes et le
 » la tête , le tour des yeux et le ventre , sont » queue ; les pieds et la base du bec sont
 » blancs ; les grandes plumes de l'aile sont » jaunâtres. »

LA GLOUT⁽¹⁾.

GALLINULA CHLOROPUS, Lath., Vieill., Cuv. — FULICA FISTULANS,
 Linn., Gmel.⁽²⁾

CET oiseau est une poule d'eau, suivant Gesner ; il dit qu'elle fait entendre une voix aiguë et haute, comme le son d'un fifre ; elle est brune, avec un peu de blanc à la pointe

des ailes ; elle a du blanc autour des yeux, au cou, à la poitrine et au ventre ; les pieds sont verdâtres et le bec est noir.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT A LA POULE D'EAU.

LA GRANDE POULE D'EAU DE CAYENNE*.

GALLINULA CAYENNENSIS, Lath. — FULICA CAYENNENSIS, Linn., Gmel.
 — RALLUS MAXIMUS, Vieill.⁽³⁾

L'OISEAU ainsi nommé dans nos planches enluminées paraît s'approcher du héron par la longueur du cou, et s'éloigner encore de de la poule d'eau par la longueur du bec ; néanmoins il lui ressemble par le reste de sa conformation. C'est la plus grande des poules d'eau ; elle a dix-huit pouces de longueur : le cou et la tête, la queue, le bas-ventre et les cuisses sont d'un gris brun ; le manteau

est d'un olivâtre sombre ; l'estomac et les plumes des ailes sont d'un roux ardent et rougeâtre ; ces oiseaux sont très-communs dans les marais de la Guiane, et l'on en voit jusque dans les fossés de la ville de Cayenne ; ils vivent de petits poissons et d'insectes aquatiques ; les jeunes ont le plumage tout gris, et ils ne prennent du rouge qu'à la mue.

LE MITTEK⁽⁴⁾.

LES relations du Groënland nous parlent, sous ce nom, d'un oiseau qu'elles indiquent

en même temps comme une poule d'eau ; mais qui pourrait aussi bien être quelque espèce de plongeon ou de grèbe. Le mâle a le dos et le cou blanc ; le ventre noir, et la

(1) Gallinula aquatica secundum genus, quod glutte nominant quasi glottidem. (Gesner, Avi., p. 505, avec une mauvaise figure, répétée, p. 105, sous le nom de *glottis*. Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 452. — Jonston, pag. 110.) Porphyrio supernè fuscus, infernè albus ; calvitio in fronte viridi flavicante ; genis candidis ; reatricibus fuscis... Porphyrio fuscus. (Brisson, Ornithol., tom. 5, p. 531.)

(2) Ce n'est encore qu'une variété de la poule d'eau ; voyez ci-avant pag. 132. DESM. 1829.

* Voyez les planches enluminées, n° 352.

(3) Selon MM. Cuvier et Vieillot, cet oiseau est un véritable râle, et non une gallinule. DESM. 1829.

(4) Cet oiseau, sur lequel on ne possède que le peu de lignes dont se compose cet article, ne saurait être rapporté plutôt au genre gallinule qu'aux genres plongeon ou grèbe. Aussi n'a-t-il été admis dans aucune méthode ornithologique. DESM. 1829.

tête tirant sur le violet; les plumes de la femelle sont d'un jaune mêlé et bordé de noir, de manière à paraître grises de loin. Ces oiseaux sont fort nombreux dans le Groenland, principalement en hiver; on les voit, dès le matin, voler en troupes des baies vers les îles, où ils vont se repaître de coquillages, et le soir, ils reviennent à leurs retraites dans les baies pour y passer la nuit; ils suivent en volant les détours de la côte,

et les sinuosités des détroits entre les îles: rarement ils volent sur terre, à moins que la force du vent, surtout quand il souffle du nord, ne les oblige à se tenir sous l'abri des terres; c'est alors que les chasseurs les tirent de quelque pointe avancée dans la mer, d'où l'on va en canot pêcher ceux qui sont tués, car les blessés vont à fond et ne reparaissent guère (1).

LE KINGALIK.

RALLUS BARBARICUS, Linn., Gmel. (2).

Les mêmes relations nomment encore poule d'eau cet oiseau de Groenland; il est plus grand que le canard, et remarquable par une protubérance dentelée qui lui croît sur le bec entre les narines, et qui est d'un jaune orangé; le mâle est tout noir, excepté qu'il a les ailes blanches, et le dos marqué de blanc; la femelle n'est que brune.

Ce sont là tous les oiseaux étrangers que nous croyons devoir rapporter au genre de la poule d'eau, car il ne nous paraît pas que les oiseaux nommés par Dampier *poules gloussantes*, soient de la famille des poules

d'eau, d'autant plus qu'il semble les assimiler lui-même aux crabiers, et à d'autres oiseaux du genre des hérons (3). Et de même la belle poule d'eau de Buenos-Ayres du P. Feuillée n'est pas une vraie poule d'eau, *puisqu'elle a les pieds comme le canard* (4); enfin, la petite poule d'eau de Barbarie (*water-hen*), à ailes tachetées du docteur Shaw, qui est moins grosse qu'un pluvier, nous paraît appartenir plutôt à la famille du râle, qu'à celle de la poule d'eau proprement dite (5).

LE JACANA * (6).

PREMIÈRE ESPÈCE.

PARRA JACANA, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Cuv. (7).

Le jacana des Brasiiliens, dit Marcgrave, doit être mis avec les poules d'eau auxquelles

il ressemble par le naturel, les habitudes, la forme du corps raccourci, la figure du

(1) Histoire générales des Voyages, t. 19, p. 44.

(2) M. Vieillot, en rapportant à l'article des *râles* du Nouveau Dictionnaire d'Histoire naturelle ce qui est relatif à cet oiseau, annonce qu'il n'est pas probable qu'il y soit bien placé. DESM. 1829.

(3) Les poules gloussantes ressemblent beaucoup aux chasseurs ou mangeurs d'écrevisses, mais elles n'ont pas les jambes tout à fait si longues; elles se tiennent toujours dans des lieux humides et marécageux, quoiqu'elles aient le pied de la même figure que les oiseaux de terre; elles gloussent d'ordinaire comme nos poules qui ont des petits, et c'est pour cela que nos Anglais les appellent *poules gloussantes*. Il y en a quantité dans la baie de Campêche, et ailleurs dans les Indes occidentales.... Les chasseurs

d'écrevisses, les *poules gloussantes* et les *goldens*, pour la figure et la couleur, ressemblent à nos hérons d'Angleterre, mais ils sont plus petits. (Dampier, Voyages autour du monde; Rouen, 1715, tom. 4, pag. 67.)

(4) Observations, tom 1, pag. 255.

(5) Shaw, Travels, pag. 255.

* Voyez les planches enluminées, n° 322.

(6) Jacana quarta species. (Marcgrave, Hist. nat. Brasil., pag. 191.) Avis cornuta. (Nieremberg, pag. 214.) Yolualcuachili, seu caput chilli nocturnum. (Fernandez, Hist. Nov.-Hisp., pag. 50, cap. 81.)

(7) Du genre jacana (*parrá*) de M. Cuvier. DESM. 1829.

bec et la petitesse de la tête ; néanmoins il nous paraît que le jacana diffère essentiellement des poules d'eau par des caractères singuliers et même uniques , qui le séparent et le distinguent de tous les autres oiseaux : il porte des éperons aux épaules et des lambeaux de membranes sur le devant de la tête ; il a les doigts et les ongles excessivement grands ; le doigt de derrière est d'ailleurs aussi long que celui du milieu en devant ; tous les ongles sont droits , ronds , effilés comme des stiletts ou des aiguilles : c'est apparemment de cette forme particulière de ses ongles incisifs et poignants , qu'on a donné au jacana le nom de *chirurgien* (1). L'espèce en est commune sur tous les marais du Brésil , et nous sommes assurés qu'elle se trouve également à la Guiane et à Saint-Domingue ; on peut aussi présumer qu'elle existe dans toutes les régions et les différentes îles de l'Amérique , entre les tropiques et jusqu'à la Nouvelle-Espagne ; quoique Fernandez ne paraisse en parler que sur des relations et non d'après ses propres connaissances , puisqu'il fait venir ces oiseaux des côtes du Nord , tandis qu'ils sont naturels aux terres du Midi.

Nous connaissons quatre ou cinq jacanas , qui ne diffèrent que par les couleurs , leur grandeur étant la même. Celle de Fernandez est la quatrième de Marcgrave ; la tête , le cou et le devant du corps de cet oiseau sont d'un noir teint de violet ; les grandes plumes de l'aile sont verdâtres ; le reste du manteau est d'un beau marron pourpré ou mordoré ; chaque aile est armée d'un éperon pointu qui sort de l'épaule , et dont la forme est exactement semblable à celle de ces épines

ou crochets dont est garnie la raie bouclée ; de la racine du bec naît une membrane qui se couche sur le front , se divise en trois lambeaux , et laisse encore tomber un barbillon de chaque côté ; le bec est droit , un peu renflé vers le bout , et d'un beau jaune-jonquille , comme les éperons ; la queue est très-courte ; et ce caractère , ainsi que ceux de la forme du bec , de la queue , les doigts et la hauteur des jambes , dont la moitié est dénuée de plumes , conviennent également à toutes les espèces de ce genre. Marcgrave paraît exagérer leur taille en la comparant à celle du pigeon ; car les jacanas n'ont pas le corps plus gros que la caille , mais seulement porté sur des jambes bien plus hautes ; leur cou est aussi plus long et leur tête est petite ; ils sont toujours fort maigres (2) , et cependant l'on dit que leur chair est mangeable.

Le jacana de cette première espèce est assez commun à Saint-Domingue , d'où il nous a été envoyé sous le nom de *chevalier mordoré armé* , par M. Lefebvre Deshayes. « Ces oiseaux , dit-il , vont ordinairement » par couples , et lorsque quelque accident » les sépare , on les entend se rappeler par » un cri de réclame ; ils sont très-sauvages , » et le chasseur ne peut les approcher qu'en » usant de ruses , en se couvrant de feuil- » lages , ou se coulant derrière les buissons , » les roseaux. On les voit régulièrement à » Saint-Domingue durant ou après les pluies » des mois de mai ou de novembre ; néan- » moins il en paraît quelques-uns après » toutes les fortes pluies qui font déborder » les eaux , ce qui fait croire que les lieux » où ces oiseaux se tiennent habituellement , » ne sont pas éloignés : du reste , on ne les » trouve pas hors des lagons , des marais » ou des bords des étangs ou des ruisseaux. » Le vol de ces oiseaux est peu élevé , » mais assez rapide ; ils jettent en partant » un cri aigu et glapissant qui s'entend de » loin , et qui paraît avoir quelque rapport » à celui de l'effraie ; aussi les volailles dans » dans les basses-cours s'y méprennent et » s'épouvantent à ce cri , comme à celui d'un » oiseau de proie , quoique le jacana soit » fort éloigné de ce genre ; il semblerait que » la nature en ait voulu faire un oiseau bel- » liqueux , à la manière dont elle a eu soin » de l'armer ; néanmoins on ne connaît pas » l'ennemi contre lequel il peut exercer ses » armes. »

Ce rapport , avec les vanneaux armés , qui

— Ray, Synops. avi., pag. 178, n° 5. — Jonston, pag. 126.) Gallinula Brasiliensis quarta Marcgravii. (Willoughby, Ornithol., pag. 237. — Ray, Synops., pag. 115, n° 11.) Anser chilensis, seu caput nocturnum. (Charlet, Exercit., pag. 119, n° 1. Onomast., pag. 115, n° 1.) Le jacana. (Edwards, Glan., pl. 357.) Jacana supernè castaneo-purpurea, infernè ex nigro ad violaceum inclinans; syncipite membranâ bipartitâ rubro-aurantiâ obducto; capite, gutture et collo ex nigro ad violaceum vergentibus; remigibus viridi olivaceis, in extremitate fusco marginatis; rectricibus binis intermediis fuscis, castaneo-purpureo mixtis, lateralibus castaneo-purpureis, omnibus apice nigro violaceis. . . . Jacana armata fusca. Le chirurgien brun. (Brisson, Ornithol., tom. 4, pag. 125.)

(1) C'est sous ce nom qu'ils sont connus à Saint-Domingue.

(2) Marcgrave.

sont des oiseaux querelleurs et criards, joint à celui de la conformation du bec, paraît avoir porté quelques naturalistes à réunir avec eux les jacanas sous un même genre (1); mais la figure de leur corps et de leur tête les en éloigne et les rapprocherait de celui de la poule d'eau si la conformation de leurs pieds ne les en séparait encore; et cette conformation des pieds est en effet si singulière, qu'elle ne se trouve dans aucun autre oiseau: on doit donc regarder les jaca-

nas comme formant un genre particulier, et qui paraît propre au nouveau continent. Leur séjour sur les eaux et leur conformation indiquent assez qu'ils vivent et se nourrissent de la même manière que les autres oiseaux de rivage; et quoique Fernandez dise qu'ils ne fréquentent que les eaux salées des bords de la mer, il paraît, selon ce que nous venons de rapporter, qu'ils se trouvent également dans l'intérieur des terres, sur les étangs d'eau douce.

LE JACANA NOIR (2).

SECONDE ESPÈCE.

PARRA NIGRA, Lath., Linn., Gmel. Vieill. (3).

TOUTE la tête, le cou, le dos et la queue de ce jacana, sont noirs; le haut des ailes et leurs pointes sont de couleur brune; le reste est vert, et le dessous du corps est brun; les éperons de l'aile sont jaunes, ainsi

que le bec, de la racine duquel s'élève sur le front une membrane rougeâtre. Marcgrave nous donne cette espèce comme naturelle au Brésil.

LE JACANA VERT (4).

TROISIÈME ESPÈCE.

PARRA VIRIDIS, Lath., Linn., Gmel., Vieill. (5).

MARCGRAVE loue la beauté de cet oiseau dont il a fait sa première espèce de ce genre; il a le dos, les ailes et le ventre teints de vert sur un fond noir; et l'on voit sur le cou briller de beaux reflets gorge de pigeon; la tête est coiffée d'une membrane d'un bleu

de turquoise; le bec et les ongles qui sont d'un rouge de vermillon dans leur première moitié, sont jaunes à la pointe. L'analogie nous persuade que cette espèce est armée comme les autres, quoique Marcgrave ne le dise pas.

(1) M. Adanson. (Voyez Supplément de l'Encyclopédie, article *Aguapeca*.)

(2) *Jacana tertia species*. (Marcgrave, Hist. nat. Bras., pag. 191. — Jonston, Avi., pag. 131.) *Gallinula Brasiliensis tertia Marcgravii*. (Willoughby, Ornithol., pag. 237. — Ray, Synops. avi., pag. 115, n° 10.) *Jacana superna nigra*, inferna fusca; capite anteriore membranâ rufâ obducto; remigibus viridibus, apice fuscis; reetricibus nigris; alis armatis... *Jacana armata nigra*. Le chirurgien noir. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 124.)

(3) M. Cuvier remarque que cette espèce du *parra nigra* n'existe que sur l'autorité un peu équivoque de Marcgrave. DESM. 1829.

(4) *Jacana Brasiliensis*, prima; Belgis water-

hen. (Marcgrave, Hist. nat. Bras., pag. 190, avec une mauvaise figure.) *Jacana*. (Pison, Hist. nat., pag. 90, avec la figure copiée de Marcgrave. — Jonston, Avi., pag. 130.) *Gallinula brasiliensis*, jacana dicta. (Willoughby, Ornithol., pag. 237. — Ray, Synops. avi., pag. 115, n° 8.) *Jacana nigro-viridans*; capite anteriore membranâ dilatâ ceruleâ obducto; capite, collo et pectore splendidè violaceo colore variantibus; tetricibus caudæ inferioribus albis; reetricibus nigro-viridantibus... *Jacana*. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 121.)

(5) Cette espèce, qui ne repose que sur la description de Marcgrave, paraît à M. Cuvier se rapporter à l'espèce du talève. DESM. 1829.

LE JACANA-PÉCA (1).

QUATRIÈME ESPÈCE.

PARRA BRASILIENSIS, Lath., Linn., Gmel., Vieill. (2).

Les Brasiiliens donnent à cet oiseau le nom d'*agua pecaca*; nous l'appelons *jacana-péca*, pour réunir son nom générique à sa dénomination spécifique et pour le distinguer des autres jacanas; ses traits sont cependant peu différents de ceux de l'espèce précédente; « il a, dit Marcgrave, des cou- » leurs plus faibles et les ailes plus brunes; » chaque aile est armée d'un éperon, dont » l'oiseau se sert pour sa défense, mais sa » tête n'a point de coiffe membraneuse. » Le nom de *porphyrio*, sous lequel Barrère a donné ce jacana, semble indiquer qu'il a les pieds rouges. Le même auteur dit que l'espèce en est commune à la Guiane, où les Indiens l'appellent *kapoua*, et nous présumons que c'est à cet oiseau qu'il doit se rapporter la note suivante de M. de La Borde. « La petite espèce de poule d'eau ou *chirurgien* aux ailes armées, est, dit-il, très- » commune à la Guiane; elle habite les » étangs d'eau douce et les mares; on trouve

» ordinairement ces oiseaux par paires; » mais quelquefois aussi on en voit jusqu'à » vingt ou trente ensemble. Il y en a tou- » jours en été dans les fossés de la ville de » Cayenne; et dans le temps des pluies ils » viennent même jusque dans les places de » la nouvelle ville; ils se gisent dans les » joncs, et entrent dans l'eau jusqu'au mi- » lieu de la jambe; ils vivent de petits pois- » sons et d'insectes aquatiques. » Au reste, il paraît qu'il y a dans la Guiane, comme au Brésil, plusieurs espèces ou variétés de ces oiseaux, et qu'on les connaît sous des noms différents. M. Aublet nous a donné une notice dans laquelle il dit que l'oiseau chirurgical est assez commun à la Guiane dans les mares, les bassins et petits lacs des savanes; qu'il se pose sur les larges feuilles d'une plante aquatique, appelée vulgairement *volet* (*nymphaea*); et que les naturels ont donné à cet oiseau le nom de *kinkin*, mot qu'il exprime par un son aigu.

LE JACANA VARIÉ * (3).

CINQUIÈME ESPÈCE.

PARRA VARIABILIS, Lath., Linn., Gmel., Vieill. (4).

Le plumage de cet oiseau est en effet plus varié que celui des autres jacanas, sans sortir néanmoins des couleurs dominantes et

communes à tous; ces couleurs sont le verdâtre, le noir et le marron pourpré; il y a de chaque côté de la tête une bande blan-

(1) *Jacana alia species Brasiliensibus aguapeca dicta.* (Marcgrave, Hist. nat. Bras., pag. 191. — Jonston, Aviar., pag. 130.) *Gallinula brasiliensis aguapeca dicta.* (Willoughby, Ornithol., pag. 257. — Ray, Synops. avi., pag. 115, n° 9.) *Gallinula aquatica minor, allicura, alis cornutis.* (Barrère, France équinox., pag. 132.) *Porphyrio americanus, allicurus, alis cornutis.* (*Idem*, Ornithol., class. 3 gen. 34, sp. 5.) *Jacana nigro-viridans; alis ad fuscum vergentibus, armatis; rectricibus nigro-viridantibus.*... *Jacana armata.* Le jacana armé ou le chirurgical. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 123.)

(2) M. Cuvier exprime quelques doutes sur la réalité de cette espèce d'oiseau, dont la première description est due à Marcgrave. DESM. 1829.

* Voyez les planches enluminées, n° 846.

(3) Poule d'eau aux ailes éperonnées. (Edwards,

tom. 1, page et planche 48, figure exacte.) *Rallus digitis triuncialibus, calcaneo biunciali, aculeiformi, anomalo.* (Klein, Avi., pag. 104, n° 7.) *Fulica fronte carunculata, corpore variegato, humeris spinosis, digitis simplicibus, ungue postico longissimo.*... *Fulica spinosa.* (Linnaeus, Syst. Nat., ed. 10, gen. 82, sp. 4.) *Jacana superna castaneo-purpurea, inferna alba; syncypite membranâ tripartitâ rubro-aurantiâ obducta; tæniâ supra oculos candidâ; fasciâ nigrâ a rostro per oculos et secundum colli latera productâ; remigibus viridibus, in extremitate nigro marginatis; rectricibus castaneo-purpureis; alis armatis.*... *Jacana armata varia.* Le chirurgical varié. (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 129.)

(4) Ce n'est encore, dans l'opinion de M. Cuvier, que le jeune âge du jacana commun ou *parra jacana*.

DESM. 1829.

che qui passe par-dessus les yeux ; le devant du cou est blanc, ainsi que tout le dessous du corps ; on peut voir la planche enluminée pour le détail des autres couleurs qu'il serait difficile de rendre, le front est couvert d'une membrane d'un rouge orangé, et il y

a des éperons sur les ailes. Cet oiseau nous est venu du Brésil ; Edwards le donne comme venant de Carthagène, ce qui montre, comme nous l'avons observé, que les jacanas sont communs aux diverses contrées de l'Amérique, situées entre les tropiques.

LA POULE SULTANE * (1)

OU LE PORPHYRION.

GALLINULA PORPHYRIO, Lath., — FULICA PORPHYRIO, Linn., Gmel.
— PORPHYRIA CHLORYNOTHOS (2).

Les modernes ont appelé *poule sultane*, un oiseau fameux chez les Anciens, sous le nom de *porphyrio*. Nous avons déjà plusieurs fois remarqué combien les dénomina-

tions, données par les Grecs, et la plupart, fondées sur des caractères distinctifs, étaient supérieures aux noms formés comme au hasard dans nos langues récentes, sur des rapports ou fictifs ou bizarres, et souvent démentis par l'inspection de la nature. Le nom de *poule sultane* nous en fournit un nouvel exemple : c'est apparemment en trouvant quelque ressemblance avec la poule et cet oiseau de rivage, bien éloigné pourtant du genre gallinacée, et en imaginant un degré de supériorité sur la poule vulgaire, par sa beauté ou par son port, qu'on l'a nommée *poule sultane* ; mais le nom de *porphyrio*, en rappelant à l'esprit le rouge ou le pourpre du bec et des pieds, était plus caractéristique et bien plus juste. Que ne pouvons-nous rétablir toutes les belles ruines de l'antiquité savante, et rendre à la nature ces images brillantes et ces portraits fidèles, dont les Grecs l'avaient peinte et toujours animée, hommes spirituels et sensibles qu'avaient touchés les beautés qu'elle présente, et la vie que partout elle respire !

Faisons donc l'histoire du porphyrio avant de parler de la poule sultane. Aristote, dans Athénée (3), décrit le porphyrio comme un oiseau fissipède à longs pieds, au plumage bleu, dont le bec, couleur de pourpre, est très-fortement implanté dans le front (4), et dont la grandeur est celle

* Voyez les planches enluminées, n° 810, sous la dénomination de *Talève de Madagascar*.

(1) En grec, πορφυρον, nom que les Romains adoptèrent. — *Porphyrio*. (Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 226. *Idem*, Portraits d'oiseaux, pag. 52, a, avec une mauvaise figure.) *Porphyrio*. (Gesner, Avi., pag. 716, avec une figure assez reconnaissable. La même, Icon. avi., pag. 126. — Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 437. — Jonston, Avi., pag. 106. — Willoughby, Ornithol., pag. 238. — Ray, Synops. avi., pag. 116, n° 13. — Clusius, Exotic. auct., pag. 370. — Charleton, Exercit., pag. 110, n° 6. *Idem*, Onomast., pag. 104, n° 6.) *Fulica fronte calvâ, corpore violaceo, digitis simplicibus...* *Porphyrio*. (Linnaeus, Syst. Nat., ed. 10, gen. 82, sp. 3.) *Rallus aquaticus, rostro, fronte, pedibusque rubris; reliquo corpore cyaneo, sub caudâ plumis albis.* (Klein, Avi., pag. 104, n° 6.) *Porphyrio caesus, pedibus et rostro sanguineis.* (Barrère, Ornithol., class. 3, gen. 34, sp. 3.) *Poule sultane ou bluët.* (Edwards, tom. 2, pag. et pl. 87.) *Oiseau pourpre ou porphyrio.* (Albin, tom. 3, pag. 35, avec une mauvaise figure très-mal coloriée, pl. 84.) *Porphyrio supernè obscurè viridis, infernè splendè violaceus; calvitio in fronte saturatè rubro; capite et collo superioribus splendè violaceis; genis, gutture et collo inferiore œruleo violaceis; tectricibus caudæ inferioribus albis; rectricibus obscurè viridibus...* *Porphyrio.* (Brisson, Ornithol., tom. 5, pag. 122.)

(2) Du sous-genre *talève* ou *poule sultane* (*porphyrio*, Briss.) dans le genre foulque, *fulica* de M. Cuvier. DESM. 1829.

(3) Deipnos. 9.

(4) Ad caput vehementiùs obstrictum.

du coq domestique. Suivant la leçon d'Athénée, Aristote aurait ajouté qu'il y a cinq doigts aux pieds de cet oiseau; ce qui serait une erreur, dans laquelle néanmoins quelques autres anciens auteurs sont tombés (1); une autre erreur plus grande des écrivains modernes est celle d'Isidore, copié dans Albert, qui dit que le porphyryon a l'un des pieds faits pour nager et garni de membranes, et l'autre propre à courir comme les oiseaux de terre; ce qui est non seulement un fait faux; mais contraire à toute idée de nature, et ne peut signifier autre chose, sinon que le porphyryon est un oiseau de rivage, qui vit aux confins de la terre et de l'eau. Il paraît en effet que l'un et l'autre élément fournit à sa subsistance; car il mange, en domesticité, des fruits, de la viande et du poisson; son ventricule est conformé comme celui des oiseaux qui vivent également de graines et de chair (2).

On l'éleve donc aisément: il plaît par son port noble, par sa belle forme, par son plumage brillant et riche en couleurs mêlées de bleu pourpré et de vert d'aigue-marine; son naturel est paisible; il s'habitue avec ses compagnons de domesticité, quoique d'espèce différente de la sienne, et se choisit entre eux quelque ami de prédilection (3).

Il est de plus oiseau pulvérateur, comme le coq; néanmoins il se sert de ses pieds comme d'une main, pour porter les aliments à son bec (4); cette habitude paraît résulter des proportions du cou qui est court, et des jambes qui sont très-longues, ce qui rend pénible l'action de ramasser avec le bec sa nourriture à terre. Les anciens avaient fait la plupart de ces remarques sur le porphyryon, et c'est un des oiseaux qu'ils ont le mieux décrit.

Les Grecs, les Romains, malgré leur luxe déprédateur, s'abstiennent également de manger du porphyryon; ils le faisaient venir de Libye (5), du Comagène et des îles Ba-

léares (6), pour le nourrir (7) et le placer dans les palais et dans les temples où on le laissait en liberté (8), comme un hôte digne de ces lieux par la noblesse de son port, par la douceur de son naturel et par la beauté de son plumage.

Maintenant, si nous comparons à ce porphyryon des anciens notre poule sultane, représentée n° 810 des planches enluminées, il paraît que cet oiseau, qui nous est arrivé de Madagascar, sous le nom de *talève* (9), est exactement le même. MM. de l'Académie des Sciences, qui en ont décrit un semblable (10), ont reconnu comme nous le porphyryon dans la poule sultane; elle a environ deux pieds du bec aux ongles: les doigts sont extraordinairement longs et entièrement séparés, sans vestiges de membranes, ils sont disposés à l'ordinaire, trois en avant et un en arrière; c'est par erreur qu'ils sont représentés deux et deux dans Gesner; le cou est très-court, à proportion de la hauteur des jambes qui sont dénuées de plumes; les pieds sont très-longs; la queue très-courte; le bec en forme de cône, aplani par les côtés, est assez court, et le dernier trait qui caractérise cet oiseau, c'est d'avoir, comme les foulques, le front chauve et chargé d'une plaque qui, s'étendant jusqu'au sommet de la tête, s'élargit

gion. Suivant Diodore de Sicile, il venait des porphyryons du fond de la Syrie, avec diverses autres espèces d'oiseaux remarquables par leurs riches couleurs.

(6) *Laudatissimi in Comagene. . . .* Balesares insulæ nobiliorem mittunt. (Plin., lib. 10, cap. 46 et 49.) Ces expressions de Plin. *laudatissimi, nobiliorem*, ne doivent avoir ici rapport qu'à la grandeur ou à la beauté, et non à la bonté du goût, puisqu'on ne mangeait pas cet oiseau.

(7) Les anciens Romains, hommes haultains, et amateurs de choses singulières, se faisoient apporter des bestes de toutes parts, pour avoir le plaisir de les voir: entre autres il leur estoit apporté un oiseau de Lybie, lequel ils nommoient de nom grec *porphyryio*. (Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 226.)

(8) Voyez *Ælien*, lib. 3, cap. 41.

(9) Le *talève* est un oiseau de rivière de la grosseur d'une poule, qui a les plumes violettes, le front, le bec et les pieds rouges. Flacourt en parle avec admiration. (Histoire générale des Voyages, tom. 8, pag. 606.) *Nota*. Les navigateurs français connaissent cet oiseau sous le nom de *poule bleue*. (Les poules bleues de Madagascar ont fait des petits à l'île de France. (Remarques faites en 1773 par M. le vicomte de Querboënt.)

(10) Mémoires de l'Académie, depuis 1666 jusqu'en 1669, tom. 3, part. 3.

(1) Voyez Athénée.

(2) Mémoires de l'Académie des sciences, depuis 1666 jusqu'à 1669, tom. 3, part. 3.

(3) Voyez, dans *Ælien*, l'histoire d'un porphyryon qui mourut de regret, après avoir perdu le coq son camarade.

(4) *Omnem cibum aquâ subindè tingens, deindè pede ad rostrum, veluti manu, afferens.* (Plin., lib. 10, cap. 46.)

(5) Alexandre de Myndes, dans Athénée, compte le porphyryon au nombre des oiseaux de Libye, et témoigne qu'il était consacré aux dieux dans cette ré-

en ovale, et paraît être formée par un prolongement de la substance cornée du bec ; c'est ce qu'Aristote, dans Athénée, exprime, quand il dit que le porphyrion a le bec fortement attaché à la tête. MM. de l'Académie ont trouvé deux *cæcum*s assez grands qui s'élargissent en sacs ; et le renflement du bas le Œsophage leur a paru tenir lieu d'un jabot, dont Pline a dit que cet oiseau manquait (1).

Cette poule sultane, décrite par MM. de l'Académie, est le premier oiseau de ce genre, qu'on ait été vu par les modernes ; Gesner n'en parle que sur des relations et d'après un dessin ; Willoughby dit qu'aucun naturaliste n'a vu le porphyrion : nous devons à M. le marquis de Nesle la satisfaction de l'avoir vu vivant, et nous lui témoignons notre respectueuse reconnaissance, que nous regardons comme une dette de l'Histoire Naturelle qu'il enrichit tous les jours par son goût éclairé autant que généreux : il nous a mis à portée de vérifier en grande partie, sur sa poule sultane, ce que les anciens ont dit de leur porphyrion. Cet oiseau est effectivement très-doux, très-innocent, et en même temps timide, fugitif, aimant, cherchant la solitude et les lieux écartés, se cachant tant qu'il peut manger ; lorsqu'on l'approche, il a un cri d'effroi, d'une voix d'abord assez faible, ensuite plus aiguë, et qui se termine par deux ou trois coups d'un son sourd et intérieur ; il a pour le plaisir d'autres petits accents moins bruyants et plus doux ; il paraît préférer les fruits et les racines, particulièrement celles des chicorées à tout autre aliment, quoiqu'il puisse vivre aussi de graines ; mais lui ayant fait présenter du poisson, le goût naturel s'est marqué, il l'a mangé avec avidité ; souvent il trempe ses aliments à plusieurs fois dans l'eau ; pour peu que le morceau soit gros, il ne manque pas de le prendre à sa patte et de l'assujettir entre ses longs doigts, en ramenant contre les autres celui de derrière, et tenant le pied à demi élevé ; il mange en morcelant.

Il n'y a guère d'oiseaux plus beaux par les couleurs ; le bleu de son plumage moelleux et lustré est embelli de reflets brillants ; ses longs pieds et la plaque du sommet de la tête avec la racine du bec, sont d'un beau

rouge, et une touffe de plumes blanches sous la queue, relève l'éclat de sa belle robe bleue. La femelle ne diffère du mâle, qu'en ce qu'elle est un peu plus petite ; celui-ci est plus gros qu'une perdrix, mais un peu moins qu'une poule. M. le marquis de Nesle a rapporté ce couple de Sicile, où, suivant la notice qu'il a eu la bonté de nous communiquer, ces poules sultanes sont connues sous le nom de *gallo-fagiani* ; on les trouve sur le lac de Lentini, au-dessus de Catane ; on les vend à un prix médiocre dans cette ville, ainsi qu'à Syracuse et dans les villes voisines ; on en voit de vivantes dans les places publiques, où elles se tiennent à côté des vendeuses d'herbes et de fruits pour en recueillir les débris. Ce bel oiseau, logé chez les Romains dans les temples, se ressent un peu, comme l'on voit, de la décadence de l'Italie ; mais une conséquence intéressante que présente ce dernier fait, c'est qu'il faut que la race de la poule sultane se soit naturalisée en Sicile par quelques couples de ces porphyrions apportés d'Afrique ; et il y a toute apparence que cette belle espèce s'est propagée de même dans quelques autres contrées, car nous voyons, par un passage de Gesner, que ce naturaliste était persuadé qu'il se trouve de ces oiseaux en Espagne et même dans nos provinces méridionales de France (2).

Au reste, cet oiseau est un de ceux qui se montrent le plus naturellement disposés à la domesticité, et qu'il serait agréable et utile de multiplier. Le couple nourri dans les volières de M. le marquis de Nesle, a niché au dernier printemps (1778) ; on a vu le mâle et la femelle travailler de concert à construire le nid : ils le posèrent à quelque hauteur de terre, sur une avance du mur, avec des bûchettes et de la paille en quantité ; la ponte fut de six œufs blancs d'une coque rude, exactement ronds et de la grosseur d'une demi-bille de billard ; la femelle n'étant pas assidue à les couvrir, on les donna à une poule, mais ce fut sans succès. On pourrait, sans doute, espérer de voir une autre ponte réussir plus heureusement, si elle était couvée et soignée par la mère elle-même ; il faudrait pour cela ménager à ces oiseaux le calme et la retraite qu'ils semblent chercher, surtout dans le temps de leurs amours.

(1) Description anatomique d'une poule sultane. Mémoires de l'Académie, depuis 1666 jusqu'en 1669, tom. 3, part. 3, pag. 56.

(2) Rara avis, ni fallor, in Narbonensi provincia, frequentior Hispania. (Gesner, Avi. pag. 776.)

OISEAUX

QUI ONT RAPPORT A LA POULE SULTANE.

L'espèce primitive et principale de la poule sultane, étant originaire des contrées du midi de notre continent, il n'est pas vraisemblable que les régions du nord nourrissent des espèces secondaires dans ce genre : aussi trouvons-nous qu'il en faut rejeter plusieurs de celles qui y ont été rangées par M. Brisson, et qui sont ses 4, 5, 6, 7 et 8^{me} espèces, auxquelles il suppose gratuitement la plaque frontale, quoique Gesner, dont il a tiré les indications relatives à ces oiseaux, ne désigne cette plaque, ni dans ses notices ni dans ses figures. La seconde de ces espèces paraît être un râle, et nous l'avons rapportée à ce genre d'oiseaux ; les quatre autres sont des poules d'eau, comme l'auteur original dit lui-même ; et quand à la neu-

vième espèce du même M. Brisson, qu'il appelle *poule sultane de la baie d'Hudson*, elle doit être également ôtée de ce genre, à raison du climat, d'autant que M. Edwards la donne en effet comme une foulque, quoiqu'il remarque en même temps qu'elle se rapporte mieux au râle. Malgré ces retranchements, il nous restera encore trois espèces dans l'ancien continent, qui paraissent faire la nuance entre notre poule sultane (1), les foulques et les poules d'eau ; et nous trouverons aussi dans le nouveau continent trois espèces d'oiseaux qui semblent être les représentants, en Amérique, de la poule sultane et de ses espèces subalternes de l'ancien continent.

LA POULE SULTANE VERTE (2).

PREMIÈRE ESPÈCE.

GALLINULA VIRIDIS, Lath. — FULICA VIRIDIS, Linn., Gmel., Vieill. (3).

CET oiseau que nous rapportons à la poule sultane, d'après M. Brisson, est bien plus petit que cette poule et pas plus gros qu'un râle ; il a tout le dessus du corps d'un vert sombre, mais lustré, et tout le dessous du

corps blanc, depuis les joues et la gorge jusqu'à la queue ; le bec et la plaque frontale sont d'un vert jaunâtre : on le trouve aux Indes orientales.

LA POULE SULTANE BRUNE*.

SECONDE ESPÈCE.

RALLUS PHŒNICURUS, Linn., Gmel. — PORPHYRIO PHŒNICURUS, Vieill. (4).

CETTE poule sultane qui vient de la Chine, a quinze à seize pouces de longueur ; elle ne

brille point des riches couleurs qui semblent propres à ce genre d'oiseaux, et il se pour-

(1) M. Forster a trouvé à Middelbourg, l'une des îles des Amis, des foulques à plumage bleu, qui paraissent être des poules sultanes. (Voyez second Voyage de Cook, tom. 2, pag. 69.)

(2) *Porphyrio supernè obscurè viridis, infernè albus; calvitio in fronte viridi-flavicante; genis candidis; reetricibus obscurè viridibus...* *Porphyrio viridis.* (Brisson, Ornithol. tom. 5, pag. 529.)

(3) Selon Sonnini, ce serait par erreur que Brisson

aurait indiqué cet oiseau comme propre aux Indes orientales. M. Vieillot pense que si cette remarque est fondée on peut le rapporter à son *porphyrio blanc et bleu* qui est du Paraguay. DESM. 1829.

* Voyez les planches enluminées, n° 896, sous le nom de *poule sultane de la Chine.*

(4) M. Cuvier indique cet oiseau comme appartenant au sous-genre *gallinule*, dans son genre *foulque fulica.* DESM. 1829.

rait qu'on n'eût ici représenté qu'une femelle ; elle a tout le dessus du corps brun ou d'un cendré noirâtre ; le ventre roux ; le devant du corps , du cou , de la gorge et le tour des yeux blancs ; du reste , la plaque

frontale est assez petite , et le bec s'éloigne un peu de la forme conique du bec de la vraie poule sultane ; il est plus allongé , et il se rapproche de celui des poules d'eau.

L'ANGOLI⁽¹⁾.

TROISIÈME ESPÈCE.

GALLINULA MADERASPATANA, Lath. — *FULICA MADERASPATANA*, Linn., Gmel., Vieill. (2).

Nous abrégeons ce nom de celui de *caunangoli*, que porte vulgairement à Madras l'oiseau que les gentous nomment *boollucory*. Il est difficile de décider si l'on doit plutôt le rapporter aux poules sultanes , qu'aux poules d'eau , ou même aux râles : tout ce que nous en savons se borne à la courte notice qu'en donne Pétiver dans son addition au *Synopsis* de Ray (3) ; mais cette notice faite , comme toutes les autres de ce fragment , sur des figures envoyées de Madras , n'exprime point les caractères distinctifs qui pourraient désigner le genre de cet

oiseau. M. Brisson , qui en fait sa dixième poule sultane , lui prête en conséquence la plaque nue au front , dont la notice ne dit rien ; elle lui donne au contraire un bec longuet (*rostrum acutum, teres, longiusculum*) , avec les noms de *crex* et de *railhen*, qui semblent la rappeler au râle ; mais sa taille est bien supérieure à celle de cet oiseau , et même à celle de la poule d'eau ; il ressemble donc plus à la poule sultane (*magnitudine anatis*) ; c'est tout ce que nous pouvons dire de cette espèce , jusqu'à ce qu'elle nous soit mieux connue.

LA PETITE POULE SULTANE⁽⁴⁾.

QUATRIÈME ESPÈCE.

GALLINULA MARTINICA, Lath. — *FULICA MARTINICENSIS*, Linn., Gmel. — *PORPHYRIO TAVOUA*, Vieill. (5).

Le genre de la poule sultane se retrouve , comme nous l'avons dit , au Nouveau-Monde , sinon en espèces exactement les mêmes , du moins en espèces analogues. Celle-ci , qui est naturelle à la Guiane , n'est qu'un peu plus grande que le râle d'eau ; du reste , elle ressemble si bien à notre poule sultane ,

qu'il y a peu d'exemples dans toute l'histoire des oiseaux , de rapports aussi parfaits , et de représentations aussi exactes dans les deux continents (6) ; son dos est d'un vert bleuâtre , et tout le devant du corps est d'un bleu violet , doux et moelleux , qui couvre aussi le cou et la tête , en prenant une teinte

(1) *Crex indica*, ex albo cinerea , nigroque mixta , append. ad *Synops.* (Ray, pag. 194, n° 6.) *Porphyrio supernè cinereus*, infernè albus ; calvitio in fronte et genis candidis ; collo inferiore et pectore maculis lunulatis nigris aspersis ; rectricibus cinereis. . . . *Porphyrio Maderaspatanus*. (Brisson, *Ornithol.*, tom. 5, pag. 543.)

(2) Cette espèce , qui n'est connue que par la description que Brisson en a donnée , n'est pas citée par M. Cuvier. DESM. 1829.

(3) *Mantissa avium Maderaspat.* a Jo. Petiverio ; ad calcem *Synops. avi.* (Ray, pag. 194.)

(4) *Porphyrio supernè obscurè viridis*, infernè

splendide violaceus , calvitio in fronte rubro ; capite splendide violaceo ; collo superiore viridi caruleo ; tectricibus caudæ inferioribus albis ; rectricibus obscurè viridibus. . . . *Porphyrio minor*. (Brisson, *Ornithol.*, tom. 5, pag. 526.)

(5) M. Cuvier cite cette espèce comme une vraie tête ou porphyron , dans le genre foulque.

DESM. 1829.

(6) C'est la raison pour laquelle on n'a point donné cette petite poule sultane dans nos planches enluminées , des objets , que la différence de grandeur , trop peu sentie entre des figures réduites , distingue seule , devant paraître répétés.

plus foncée; elle nous paraît la même que celle dont M. Brisson fait sa seconde espèce; mais ce n'est qu'en conséquence du préjugé qui lui a fait transporter la grande poule

sultane en Amérique, qu'il transporte aux Grandes-Indes cette espèce réellement américaine, et que nous avons reçue de Cayenne.

LA FAVORITE*.

CINQUIÈME ESPÈCE.

GALLINULA FLAVIROSTRIS, Lath. — FULICA FLAVIROSTRIS, Linn., Gmel.
— PORPHYRIO FLAVIROSTRIS, Vieill. (1).

C'EST le nom donné, dans nos planches enluminées, à une petite poule sultane, qui est à peu près de la grandeur de la précédente et du même pays; il se pourrait qu'elle ne fût que la femelle dans cette même espèce, d'autant plus que les couleurs sont

les mêmes et seulement plus faibles; le vert bleuâtre des ailes et des côtés du cou sont d'une teinte affaiblies; le brun perce sur le dos et domine sur la queue; tout le devant du corps est blanc.

L'ACINTLI (2).

SIXIÈME ESPÈCE.

GALLINULA MELANOCEPHALA, Lath., — FULICA MELANOCEPHALA, Linn., Gmel., Cuv. (3).

CET oiseau mexicain, que M. Brisson rapporte à notre poule sultane ou au porphyrio des anciens, en diffère par plusieurs caractères; outre l'opposition des climats qui ne permet guère de penser qu'un oiseau de vol pesant, et qui est naturel aux régions du midi, ait passé d'un continent à l'autre, l'acintli n'a pas les doigts et les pieds rouges, mais jaunes ou verdâtres; tout son plumage est d'un pourpre noirâtre, entremêlé de quelques plumes blanches. Fernandez lui donne le nom de *quachilton* et d'*yacacintli*; nous avons adopté le dernier et l'avons abrégé, mais la dénomination de *avis siliquastrini capitis*, que ce même auteur lui applique est très-significative, et désigne la plaque frontale, aplatie comme une large silique, caractère par lequel cet oiseau s'u-

nit à la famille de la foulque ou de la poule sultane. Ce même auteur ajoute que l'acintli chante comme le coq, pendant la nuit et dès le grand matin; ce qui pourrait faire douter qu'il soit en effet du genre de notre poule sultane, dans laquelle on n'a pas remarqué cette habitude, et dont la voix n'a rien du clairon bruyant et sonore du coq.

Un oiseau d'espèce très-voisine de celle de l'acintli, si ce n'est le même, est décrit par le père Feuillée, sous le nom de *poule d'eau* (4); il a le caractère de la poule sultane; le large écusson aplati sur le front; toute la robe bleue, excepté un capuchon de noir sur la tête et le cou. En outre, le père Feuillée remarque des différences de couleurs entre le mâle et la femelle (5), qui

* Voyez les planches enluminées, n° 897, sous le nom de *favorite de Cayenne*.

(1) Du sous-genre talève, dans le genre foulque, *fulica*, selon M. Cuvier. DESM. 1829.

(2) Quachilton seu avis siliquastrini capitis, alias yacacintli. (Fernandez, Hist. avi. Nov.-Hisp., pag. 20, cap. 26.) Quachilton. (Nieremberg, pag. 217. — Jonston, Avi., pag. 127.) Quachillo, sive porphyrio americanus. (Willoughby, Ornithol., pag. 238. — Ray, Synops. avi., pag. 116, n° 14.)

(3) L'acintli ou plutôt yacacintli de Fernandez n'est connu que par la description que cet auteur en a donnée. Buffon lui a rapporté, mais sans qu'on puisse adopter son opinion avec confiance, un oiseau décrit par le P. Feuillée, et auquel les ornithologistes ont appliqué la dénomination de *gallinula* ou de *fulica melanocephala*. DESM. 1829.

(4) Poule ou *gallinula palustris*. (Feuillée, Observ. (édit. 1725), pag. 288.) Porphyrio melanocephalus. (Brisson, Ornithol., tom 5, p. 526.)

(5) La femelle a son couronnement fauve-foncé,

ne se trouvent pas dans nos poules sultanes, dont la femelle est seulement plus petite que le mâle, mais auquel elle ressemble parfaitement par les couleurs.

La nature a donc produit, à de grandes distances, des espèces du genre de la poule sultane, mais toujours dans les latitudes

méridionales. Nous avons vu que notre poule sultane se trouve à Madagascar. M. Forster en a trouvé dans la mer du Sud (1), et la poule d'eau couleur de pourpre, que le même naturaliste voyageur a vue à Anamooka, paraît encore être un oiseau de cette même famille (2).

LA FOULQUE* (3).

FULICA ATRA, Linn., Gmel., Vieill., Cuv., Temm. — FULICA ATERRINA, et FULICA ÆTHIOPS, Linn., Gmel. (4).

L'ESPÈCE de la foulque, qui dans notre langue se nomme aussi *morelle*, doit être regardée comme la première famille par où commence la grande et nombreuse tribu des

véritables oiseaux d'eau. La foulque, sans avoir les pieds entièrement palmés, ne le cède à aucun des autres oiseaux nageurs, et reste même plus constamment sur l'eau qu'au-

son manteau de même couleur, son parement blanc, son vol verdâtre, mêlé d'un peu de fauve, les penes d'un bleu céleste, mêlé d'un peu de vert; ces oiseaux sont fort maigres, et ont un goût marécageux assez désagréable. (Feuillée, *ibid.*)

(1) Le reste du canton était plein d'herbages, et au milieu était un petit marécage où nous vîmes un grand nombre de poules sultanes. (Second Voyage de Cook, tom. 2, pag. 34.)

(2) *Ibidem*, tom. 3, pag. 18.

* Voyez les planches enluminées, n° 197.

(3) En grec, *φουλκίς* (selon des conjectures, car ce nom ne se trouve pas dans les naturalistes grecs. Dans Aristote, lib. 9, cap. 35, *Gaza* traduit *κεφφός* par *fulica*, mais ce nom de *kephos*, *cephus*, paraît appartenir bien plutôt au goëland ou à la mouette; en grec moderne, *λουφξ*; en latin, *fulica*, *fulix*; en italien, *follega*, *follata*; et sur le lac Majeur, *pulton*; en catalan *folte*, *follega*, *gallinasa de aigua*; en anglais, *coot*; en allemand *wasser-houn*, *rorheunte*, *taucherlein*; en Souabe, *blasz*, *blessing*, en Basse-Saxe, *zapp*; en suisse, *belch*, *belleque*, *belchinen*; en hollandais, *meer-coot*; en suédois, *blaos-klacka*; en danois, *blis-hone*, *blas-and*, *ward-hone*; en polonais, *lyska*, *dzika* ou *kacza*, dans plusieurs de nos provinces de France, *judelle* ou *joudelle*; *blérie*, en Picardie.

Poule d'eau. (Belon, Hist. nat. des oiseaux, pag. 281, avec une figure peu exacte; le même, Portraits d'oiseaux, pag. 39, b, avec les noms de poule d'eau, foulque, foucque, foulcré, jodelle, joudarde, belleque.) *Fulica* veterum. (Gesner, Avi., pag. 389.) *Fulica recentiorum*. (*Idem*, *ibid.*, pag. 390.) *Fulica*. (*Idem*, Icon. avi., pag. 91. — Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 91. — Jonston,

Avi., pag. 98. — Willoughby, Ornithol., pag. 239. — Ray, Synops. avi., pag. 116, n° a, 1. — Charleton, Exercit., pag. 107, n° 16. Onomast., pag. 101, n° 16. — Moehring, Avi., gen. 78. — Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 263. — Sibbald, Scot. illustr., part. 2, lib. 3, pag. 20. — Klein, Avi., pag. 150, n° 1. — Acta Upsal., ann. 1750, pag. 22.) *Phalaris*. (Gesner, Avi., pag. 130. — Aldrovande, tom. 3, pag. 260. — Jonston, pag. 90.) *Fulica*, *fulix* Latinis. (Mus. Worm., pag. 306.) *Fulica*, sive *fulix*; *phalaris* Varroni, *mergus niger* Alberto magno. (Rzaczyński, Hist. nat. Polon., pag. 280.) *Fulica minor* Gesneri, *gallina aquatica* et *arundinum*. (*Idem*, Auctuar., pag. 379.) *Fulica atra*, fronte incarnatâ, armillis luteis, pedibus pinnatis, corpore nigricante. (Müller, Zool. Dan., n° 216.) *Fulica fronte calvâ equali*. (Linnaeus, Fauna Suec., n° 130.) *Fulica fronte calvâ*, corpore nigro, digitis lobatis... *Fulica atra*. (*Idem*, Syst. Nat., ed. 10, gen. 82, sp. 1.) *Fulica nigricans*, *syncypite glabro*. (Barrère, Ornithol., clas. 11, gen. 1, sp. 1.) *Fulica major pulla*, fronte cerâ albâ supernè acuminatâ glabrâ obductâ, membranâ digitorum latiori, lacera. (Browne, nat. Hist. of Jamaica, pag. 479.) *Fulica cinerea*, supernè saturatûs, infernè dilutûs; capite collo nigricantibus; marginibus alarum candidis: fronte nudâ, coccineâ; cruribus tenui flavicante circumdatûs; rectricibus saturatè cinereis, versûs apicem cinereo-nigricantibus... *Fulica*. (Brisson, Ornithol., tom. 4, pag. 23.)

(4) Du sous-genre des foulques ou morelles, dans le genre foulque, *fulica*, selon M. Cuvier.

Le *fulica æthiops* de Sparmann est un jeune individu de cette espèce, avant la mue, et *fulica leucorix* du même auteur en est une variété accidentelle.

DESM. 1829.

cun d'eux , si l'on en excepte les plongeurs. Il est très-rare de voir la foulque à terre ; elle y paraît si dépaysée , que souvent elle se laisse prendre à la main ; elle se tient tout le jour sur les étangs qu'elle préfère aux rivières , et ce n'est guère que pour passer d'un étang à un autre , qu'elle prend pied à terre , encore faut-il que la traversée ne soit pas longue , car pour peu qu'il y ait de distance , elle prend son vol , en le portant fort haut ; mais ordinairement ses voyages ne se font que de nuit (1).

Les foulques , comme plusieurs autres oiseaux d'eau , voient très-bien dans l'obscurité , et même les plus vieilles ne cherchent leur nourriture que pendant la nuit (2) ; elles restent retirées dans les joncs pendant la plus grande partie du jour , et lorsqu'on les inquiète dans leur retraite , elles s'y cachent et s'enfoncent même dans la vase plutôt que de s'envoler : il semble qu'il leur en coûte pour se déterminer au mouvement du vol , si naturel aux autres oiseaux , car elles ne partent de la terre ou de l'eau qu'avec peine ; les plus jeunes foulques , moins solitaires et moins circonspectes sur le danger , paraissent à toutes les heures du jour , et jouent entre elles en s'élevant droit vis-à-vis l'une de l'autre , s'élançant hors de l'eau et retombant par petits bonds ; elles se laissent aisément approcher , cependant elles regardent et fixent le chasseur , et plongent si prestement à l'instant qu'elles aperçoivent le feu , que souvent elles échappent au plomb meurtrier ; mais dans l'arrière-saison , quand ces oiseaux , après avoir quitté les petits étangs , se sont réunis sur les grands , l'on en fait des chasses dans lesquelles on en tue plusieurs centaines (3) : on s'embarque pour cela sur nombre de nacelles qui se rangent en ligne , et croisent la largeur de l'étang ; cette petite flotte alignée pousse ainsi devant elle la troupe de foulques , de manière à la conduire et à la renfermer dans quelque

anse ; pressés alors par la crainte et la nécessité , tous ces oiseaux s'envolent ensemble pour retourner en pleine eau , en passant par-dessus la tête des chasseurs qui font un feu général , et en abattent un grand nombre ; on fait ensuite la même manœuvre vers l'autre extrémité de l'étang , où les foulques se sont portées ; ce qu'il y a de singulier , c'est que ni le bruit et le feu des armes et des chasseurs , ni l'appareil de la petite flotte , ni la mort de leurs compagnons ne puissent engager ces oiseaux à prendre la fuite ; ce n'est que la nuit suivante qu'ils quittent des lieux aussi funestes , et encore y trouve-t-on quelques traîneurs le lendemain.

Ces oiseaux paresseux ont à juste titre plusieurs ennemis ; le busard mange leurs œufs et enlève leurs petits , et c'est à cette destruction qu'on doit attribuer le peu de population dans cette espèce , qui par elle-même est très-féconde ; car la foulque pond dix-huit à vingt œufs , d'un blanc sale et presque aussi gros que ceux de la poule ; et quand la première couvée est perdue , souvent la mère en fait une seconde de dix à douze œufs (4). Elle établit son nid dans des endroits noyés et couverts de roseaux secs ; elle en choisit une touffe , sur laquelle elle en enfasse d'autres , et ce tas élevé au dessus de l'eau est garni dans son creux de petites herbes sèches et de sommités de roseaux , ce qui forme un gros nid assez informe et qui se voit de loin (5) ; elle couve pendant vingt-deux ou vingt-trois jours , et dès que les petits sont éclos , ils sautent hors du nid et n'y reviennent plus ; la mère ne les réchauffe pas sous ses ailes ; ils couchent sous les joncs à l'entour d'elle ; elle les conduit à l'eau , où dès leur naissance ils nagent et plongent très-bien ; ils sont couverts d'un duvet noir enfumé , et paraissent très-lairs ; on ne leur voit que l'indice de la plaque blanche qui doit orner leur front. C'est alors que l'oiseau de proie leur fait une guerre cruelle , et il enlève souvent la mère et les petits (6). Les vieilles foulques

(1) Je n'en ai jamais vu voler pendant le jour que pour éviter le chasseur ; mais j'en ai entendu traverser au-dessus de ma tête à toutes les heures de la nuit. (Observation de M. Hébert.)

(2) Selon M. Salerne , la foulque , au défaut d'autre nourriture (qui pourtant ne doit guère lui manquer) , plonge et arrache du fond de l'eau la racine du grand jouc (*scirpus*) , qui est blanche et succulente , et la donne à sucer à ses petits. (Ornithol. de Salerne , pag. 567.)

(3) Particulièrement en Lorraine , sur les grands étangs de Tiaucourt et de l'Indre.

(4) Observation communiquée par M. Baillon.

(5) Il y a peu d'apparence que la foulque , comme le dit M. Salerne , fasse deux nids , l'un pour couvrir , l'autre pour loger sa couvée éclos ; ce qui peut avoir donné lieu à cette idée , c'est que les petits ne reviennent plus en effet au nid une fois qu'ils l'ont quitté , mais se glissent avec leur mère dans les joncs.

(6) Le même M. Salerne prétend qu'elle sait se défendre de l'oiseau de proie , en lui présentant les

qui ont perdu plusieurs fois leur couvée, instruites par le malheur, viennent établir leur nid le long du rivage, dans les glaieuls, où il est mieux caché; elles tiennent leurs petits dans ces endroits fourrés et couverts de grandes herbes; ce sont ces couvées qui perpétuent l'espèce, car la dépopulation des autres est si grande, qu'un bon observateur qui a particulièrement observé les mœurs de ces oiseaux (1), estime qu'il en échappe au plus un dixième à la serre des oiseaux de proie, particulièrement des busards.

Les foulques nichent de bonne heure au printemps, et on leur trouve de petits œufs dans le corps dès la fin de l'hiver (2); elles restent sur nos étangs pendant la plus grande partie de l'année, et dans quelques endroits elles ne le quittent pas même en hiver (3). Cependant en automne elles se réunissent en grande troupe, et toutes partent des petits étangs pour se rassembler sur les grands; souvent elles y restent jusqu'en décembre, et lorsque les frimas, les neiges et surtout la gelée les chassent des cantons élevés et froids, elles viennent alors dans la plaine, où la température est plus douce, et c'est le manque d'eau plus que le froid qui les oblige à changer de lieu. M. Hébert en a vu dans un hiver très-rude sur le lac de Nantua qui ne gèle que tard, il en a vu dans les plaines de la Brie, mais en petit nombre (4), en plein hiver; cependant il y a toute apparence que le gros de l'espèce gagne peu à peu les contrées voisines qui sont plus tempérées; car comme le vol de ces oiseaux est pénible et pesant, ils ne doivent pas aller fort loin; en effet ils repa- raissent dès le mois de février.

On trouve la foulque dans toute l'Europe, depuis l'Italie jusqu'en Suède; on la connaît également en Asie (5); on la voit en

griffes, qu'elle porte en effet assez aiguës; mais il paraît que cette faible défense n'empêche pas qu'elle ne soit le plus souvent la proie de son ennemi.

(1) M. Baillon.

(2) Belon.

(3) Comme en Basse-Picardie, suivant les observations de M. Baillon.

(4) Il y a apparence que ce n'est pas le froid qui les chasse, mais le manque d'eau; j'en ai tué par de fortes gelées, et j'en ai vu pendant le rigoureux hiver de 1757 sur le lac de Nantua qui gèle très-tard. (Note communiquée par M. Hébert.)

(5) Dans la Perse, on voit quantité de morelles. (Lettres édifiantes, trentième Recueil, pag. 317.)

Groenland, si Egède traduit bien deux noms groenlandais qui, selon la version, désignent la grande et la petite foulque (6). On en distingue en effet deux espèces, ou plutôt deux variétés, deux races qui subsistent sur les mêmes eaux sans se mêler ensemble, et ne diffèrent qu'en ce que l'une est un peu plus grande que l'autre; car ceux qui veulent distinguer la grande foulque ou *macroule*, de la petite foulque ou *morelle*, par la couleur de la plaque frontale, ignorent que dans l'une et l'autre cette partie ne devient rouge que dans la saison des amours, et qu'en tout autre temps cette plaque est blanche, et pour tout le reste de la conformation, la macroule et la morelle sont entièrement semblables (7).

Cette membrane épaisse et nue, qui leur couvre le devant de la tête, en forme d'écusson, et qui a fait donner par les anciens à la foulque l'épithète de *chauve*, paraît être un prolongement de la couche supérieure de la substance du bec, qui est molle et presque charnue près de la racine; ce bec est taillé en cône, aplati par les cotés, et il est d'un blanc bleuâtre, mais qui devient rougeâtre, lorsque, dans le temps des amours, la plaque frontale prend sa couleur vermeille.

Tout le plumage est garni d'un duvet épais, recouvert d'une plume fine et serrée; il est d'un noir plombé, plein et profond sur la tête et le cou, avec un trait blanc au pli de l'aile. Aucune différence n'indique le sexe; la grandeur de la foulque égale celle de la poule domestique, et sa tête et le corps ont à peu près la même forme; ses doigts sont à demi palmés, largement frangés des deux côtés d'une membrane découpée en festons, dont les nœuds se rencontrent à chaque articulation des phalanges; ces membranes sont, comme les pieds, de couleur plombée; au-dessus du genou, une petite portion de la jambe nue est cerclée de rouge; les cuisses sont grosses et charnues. Ces oiseaux ont un gésier, deux grands *cæcum*s, une ample vésicule de fiel (8). Ils vivent

(6) *Navia*, Groenlandis fulica; *naviarlursoak*, fulica major, nigris prædicta alis et tergo. (Egède, Dict. Groenl. Hafniae.)

(7) M. Klein ne les regarde, et peut-être avec raison, que comme deux variétés de la même espèce. (Voyez Ordo avium, pag. 151, n° 3.)

(8) Belon.

principalement, ainsi que les poules d'eau, d'insectes aquatiques, de petits poissons, de sangsues; néanmoins ils recueillent aussi les graines et avalent de petits cailloux; leur chair est noire, se mange en maigre, et sent un peu le marais.

Dans son état de liberté la foulque a deux cris différents, l'un coupé, l'autre trainant; c'est ce dernier qu'Aratus a voulu désigner

en parlant du présage que l'on en tirait (1), comme il paraît que c'est du premier que Pline entend parler, en disant qu'il annonce la tempête (2); mais la captivité lui fait apparemment une impression d'ennui si forte, qu'elle perd la voix ou la volonté de la faire entendre, et l'on croirait qu'elle est absolument muette.

LA MACROULE OU GRANDE FOULQUE (3).

FULICA ATRA, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Cuv., Temm. (4).

Tout ce que nous venons de dire de la foulque ou morelle convient à la macroule; leurs habitudes naturelles, ainsi que leur figure, sont les mêmes; seulement celle-ci est un peu plus grande que la première; elle a aussi la plaque chauve du front plus large. Un de ces oiseaux, pris au mois de mars 1779, aux environs de Montbard, dans des vignes, où un coup de vent l'avait jeté, nous a fourni les observations suivantes, durant un mois que l'on a pu le conserver vivant. Il refusa d'abord toute espèce de nourriture apprêtée, le pain, le fromage, la viande cuite ou crue: il rebuta également les vers de terre et les petites grenouilles mortes ou vivantes, et il fallut l'embêquer de mie de pain trempé; il aimait beaucoup à être dans un baquet plein d'eau; il s'y reposait des heures entières; hors de là il cherchait à se cacher; cependant il n'était point farouche, se laissait prendre, repoussant seulement de quelques coups de

bec la main qui voulait le saisir, mais si mollement, soit à cause du peu de dureté de son bec, soit par la faiblesse de ses muscles, qu'à peine faisait-il une légère impression sur la peau; il ne témoignait ni colère, ni impatience, ne cherchait point à fuir, et ne marquait ni surprise, ni crainte. Mais cette tranquillité stupide, sans fierté, sans courage, n'était probablement que la suite de l'étourdissement où se trouvait cet oiseau dépaycé, trop éloigné de son élément et de toutes ses habitudes; il avait l'air d'être sourd et muet; quelque bruit que l'on fit tout près de son oreille, il y paraissait insensible, et ne tournait par la tête; et quoiqu'on le poursuivait et l'agaçât souvent, on ne lui a pas entendu jeter le plus petit cri. Nous avons vu la poule d'eau également muette en captivité. Le malheur de l'esclavage est donc encore plus grand qu'on ne le croit, puisqu'il y a des êtres auxquels il ôte la faculté de s'en plaindre.

(1) *Haud modicos tremulo fundens è gutture cantus.* (Apud Cicer., lib. 1, Nat. Deor.)

(2) Et *fulicæ matutino clangore tempestatem.* (Lib. 18, cap. 35.)

(3) Autre espèce de poule d'eau, autrement nommée *macroule* ou *diable de mer*. (Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 182.) *Alia fulicæ species, quam Galli macroule, vel diable de mer, appellant.* (Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 89. — Jonston, Avi., pag. 99. — Rzaczynski, Auctuar. hist. nat. Polon., pag. 380.) *Fulica major Belonii.* (Willoughby, Ornithol., pag. 239. — Ray, Synops., pag. 117, n° 2. — Klein, Avi., pag. 151, n° 2.) *Cotta major, sive calva.*

(Charleton, Exercit., pag. 107, n° 1. *Onomast.*, pag. 101, n° 1.) *Fulica crasso corpore aterrima.* (Barrère, Ornithol., clas. 2, gen. 1, sp. 2.) *Fulica cinerea, supernè saturatius, non nihil ad olivaceum inclinans infernè dilatiùs; capite et collo nigricantibus; marginibus alarum candidis; fronte nudà candidà; cruribus tenui rubrà circumdati; rectricibus cinereo-nigricantibus.*... *Fulica major.* (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 28.)

(4) Cet oiseau ne diffère pas spécifiquement du précédent.

LA GRANDE FOULQUE A CRÊTE*.

FULICA CRISTATA, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Cuv. (1).

DANS cette foulque, la plaque charnue du front est relevée et détachée en deux lambeaux qui forment une véritable crête : de plus, elle est notablement plus grande que la macroule, à laquelle elle ressemble en

tout par la figure et le plumage. Cette espèce nous est venue de Madagascar; ne serait-elle au fond que la même que celle d'Europe, agrandie et développée par l'influence d'un climat plus actif et plus chaud?

LES PHALAROPES (2).

NOUS devons à M. Edwards la première connaissance de ce nouveau genre de petits oiseaux qui, avec la taille, et à peu près la conformation du cincle ou de la guignette, ont les pieds semblables à ceux de la foulque : caractère que M. Brisson a exprimé par le nom de *phalarope* (3), tandis que M. Edwards, s'en tenant à la première analogie, ne leur donne que celui de *tringa*. Ce sont, en effet, de petits bécasseaux, ou petites guignettes, auxquelles la nature a donné des pieds de foulque. Ils paraissent appartenir aux terres ou plutôt aux eaux des régions les plus septentrionales; tous ceux que M. Edwards a représentés venaient de la

baie d'Hudson, et nous en avons reçu un de Sibérie. Cependant, soit qu'ils voyagent ou qu'ils s'égarant, il en paraît quelquefois en Angleterre, puisque M. Edwards fait mention d'un de ces oiseaux, tué en hiver dans le comté d'York; il en décrit quatre différents, qui se réduisent à trois espèces; car il rapporte lui-même le phalarope de sa planche 46, comme femelle ou jeune, à celui de sa planche 143, et cependant M. Brisson en a fait de chacun une espèce séparée. Pour notre phalarope de Sibérie, il est encore le même que le phalarope de la baie d'Hudson, planche 143 d'Edwards, qui fera ici notre première espèce.

LE PHALAROPE CENDRÉ** (4).

PREMIÈRE ESPÈCE.

PHALAROPUS HYPERBOREUS et FUSCUS, Lath., Vieill. — TRINGA HYPERBOREA et FUSCA, Linn., Gmel. — LOBIPES HYPERBOREA, Cuv. (5).

IL a huit pouces de longueur du bec à la queue, qui ne dépasse pas les ailes pliées;

son bec est grêle, aplati horizontalement, long de treize lignes, légèrement renflé et

* Voyez les planches enluminées, n° 797.

(1) De la division des foulques ou morelles, dans le genre foulque de M. Cuvier. DESM. 1829.

(2) Les Phalaropes forment, pour M. Cuvier, un sous-genre dans son grand genre BÉCASSE, *scolopax*, M. Vieillot change leur nom en celui de CRYMOPHILE, qu'il adopte comme générique dans sa *Galerie des Oiseaux*, etc. DESM. 1829.

(3) En adoptant celui de *phalaris* pour le vrai nom grec de la foulque.

** Voyez les planches enluminées, n° 766, sous le nom de *phalarope de Sibérie*.

(4) Coot-footed tringa. (Edwards, Hist. of Birds, pag. et planche 143 (le mâle). Ibid., planche 46, la femelle.) *Larus fidipes alter nostras*. D. Johnson. (Willoughby, Ornithol., pag. 270. — Ray, Synops. avi., pag. 132, n° a. 7.) *Tringa fusca rostro tenui*. (Klein, Avi., pag. 151, n° 3.) *Tringa rostro subu-*

(5) M. Cuvier remarque que c'est à tort que M. Meyer confond avec cet oiseau les *tringa lobatta* et *falicaria*, dont il forme son sous-genre phalarope, tandis qu'il place celui-ci dans un autre sous-genre, sous le nom de *lobipède à hausse-col*. DESM. 1829.

fléchi vers la pointe; il a ses petits pieds largement frangés, comme la foulque, d'une membrane en festons, dont les coupures ou les nœuds répondent de même aux articulations des doigts; il a le dessus de la tête, du cou et du manteau d'un gris légèrement ondé sur le dos de brun et de noirâtre; il porte un hausse-col blanc, encadré d'une

ligne de roux-orangé; au dessous est un tour de cou gris, et tout le dessous du corps est blanc. Willoughby dit tenir du docteur Johnson que cet oiseau a la voix perçante et clameuse de l'hirondelle de mer; mais il a tort de le ranger avec ces hirondelles, surtout après avoir d'abord reconnu qu'il a un rapport aussi évident avec les foulques (1).

LE PHALAROPE ROUGE (2).

SECONDE ESPÈCE.

TRINGA LOBATA et TRINGA FULICARIA, Linn., Gmel. — PHALAROPUS RUFUS, Bechst., Meyer. — CRYMOPHILUS RUFUS, Vieill. — TRINGA HYPERBOREA, Var. — FULICARIA, Gmel. (3).

Ce phalarope a le devant du cou, la poitrine et le ventre d'un rouge de brique; le dessus du dos, de la tête et du cou, avec la gorge, d'un roux-brun tacheté de noirâtre; le bec tout droit, comme celui de la gui-

nette ou du bécasseau; les doigts largement frangés de membranes en festons: il est un peu plus grand que le précédent, et de la grosseur du merle d'eau.

LE PHALAROPE A FESTONS DENTELÉS (4).

TROISIÈME ESPÈCE.

TRINGA LOBATA, Linn., Gmel. — PHALAROPUS LABATUS, Lath., Cuv. — CRYMOPHILUS RUFUS, Vieill. (5).

Les festons découpés, lisses dans les deux espèces précédentes, sont dans celle-ci déli-

catement dentelés par les bords, et ce caractère le distingue suffisamment: il a, comme le premier, le bec aplati horizonta-

lato apice inflexo, pedibus virescentibus lobatis; abdomine albedo... Tringa lobata. (Linnaeus, Syst. nat., ed. 10, gen. 78, sp. 5.) Phalaropus supernè cinereus, infernè albus, tenià per oculos nigricante; fasciâ longitudinali in utroque colli latere rufâ, colli inferioris parte infimâ cinereâ; uropygio albo et nigricante transversim striato; teniâ in alis transversâ candidâ; reetricibus nigricantibus... Phalaropus cinereus. (Brisson, Ornithol., tom. 6, p. 15 (le mâle). Phalaropus supernè obscurè fuscus, marginibus penarum dilutioribus, infernè albus; capite superiore nigro; collo cinereo; teniâ in alis transversâ candidâ; reetricibus obscurè fuscis, fusco dilutiore sîmbriatis... Phalaropus fuscus. (Idem, ibidem, pag. 18, la femelle).

(1) Voyez Willoughby, pag. 271.

(2) Red-coot-footed tringa. (Edwards, Hist. pag. et pl. 142.) Tringa rostro recto, pedibus lobatis sub fuscis, abdomine ferrugineo... Fulicaria. Linnaeus, Syst. nat., ed. 10, gen. 78, sp. 6. — Phalaropus supernè rufescens, pennis in medio nigricantibus, infernè rubricæ fabrilis colore tinctus; teniâ supra oculos dilutè rufescente; uropygio albo;

nigricante maculato, teniâ in alis transversâ candidâ, reetricibus in medio nigricantibus, ad margines rufescentibus... Phalaropus rufescens. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 20.)

(3) M. Cuvier forme de cet oiseau un sous-genre parmi les bécassas, auquel correspond le genre crymophyle de M. Vieillot, et celui-ci ne doit pas être confondu avec le sous-genre lobipède de M. Cuvier, qui appartient également au genre bécasse, et a pour type l'espèce précédente. DESM. 1829.

(4) Grey-coot-footed tringa. (Edwards, Glan., pag. 206, planche 308.) — Snipe or tringa. Trans. philos., vol. L, pag. 255; par le même M. Edwards. — Phalaropus supernè cinereo-cærulescens, pennis in medio nigricantibus, infernè albus; vertice nigricante; teniâ in alis transversâ candidâ, reetricibus nigricantibus, dilutè cinereo sîmbriatis... Phalaropus. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 12.)

(5) Cet oiseau est de la même espèce que le précédent, c'est-à-dire le *crimophyle roux* de M. Vieillot; M. Cuvier le place dans son sous-genre phalarope, du genre bécasse. DESM. 1829.

lement, un peu renflé vers la pointe, et creusé en dessus de deux canelures; les yeux sont un peu reculés vers le derrière de la tête; dont le sommet porte une tache noirâtre, le reste en est blanc, ainsi que tout le devant et le dessous du corps; le dessus

est d'un gris ardoisé, avec des teintes de brun et des taches obscures longitudinales: il est de la grosseur de la petite bécassine, dont le traducteur d'Edwards lui donne mal à propos le nom.

LE GRÈBE * (1).

PREMIÈRE ESPÈCE.

PODICEPS CRISTATUS, Lath., Cuv. — *COLYMBUS CRISTATUS* et *COLYMBUS URINATOR*, Gmel. (2).

Le grèbe est bien connu par ces beaux manchons d'un blanc argenté qui ont, avec la moelleuse épaisseur du duvet, le ressort de la plume et le lustre de la soie; son plumage sans apprêt, et en particulier celui de la poitrine est en effet un beau duvet très-serré, très-ferme, bien peigné, et dont les brins lustrés se couchent et se joignent, de manière à ne former qu'une surface glacée, luisante et aussi impénétrable au froid de l'air qu'à l'humidité de l'eau. Ce vêtement à toute épreuve était nécessaire au grèbe, qui, dans les plus rigoureux hivers, se tient contamment sur les eaux comme nos plongeurs, avec lesquels on l'a souvent confondu sous le nom commun de *colymbus*, qui par son

étymologie convient également à des oiseaux habiles à plonger et à nager entre deux eaux; mais ce nom n'exprime pas leurs différences, car les espèces de la famille du grèbe diffèrent essentiellement de celles des plongeurs, en ce que ceux-ci ont les pieds pleinement palmés, au lieu que les grèbes ont la membrane des pieds divisée et coupée par lobes à l'entour de chaque doigt, sans compter d'autres différences particulières que nous exposerons dans leurs descriptions comparées. Aussi les naturalistes exacts, en attachant aux plongeurs les noms de *mergus*, *uria*, *æthya*, fixent celui de *colymbus* aux grands et petits grèbes, c'est-à-dire aux grèbes proprement dits, et aux *castagneux*.

Par sa conformation, le grèbe ne peut être qu'un habitant des eaux; ses jambes placées tout-à-fait en arrière, et presque enfoncées dans le ventre, ne laissent paraître que des pieds en forme de rames, dont la position et le mouvement naturel sont de se jeter en dehors, et ne peuvent soutenir à terre le corps de l'oiseau que quand il se tient droit à plomb. Dans cette position, on conçoit que le battement des ailes ne peut, au lieu de l'élever en l'air, que le renverser en avant, les jambes ne pouvant seconder l'impulsion que le corps reçoit des ailes; ce n'est que par un grand effort qu'il prend son vol à terre; et comme s'il sentait combien il y est étranger, on a remarqué qu'il cherche à l'éviter, et que, pour n'y être point poussé, il nage toujours contre le vent (3); et lorsque par malheur la vague le porte sur le

* Voyez les planches enluminées, n° 941.

(1) En grec, *κολυμβος*, du verbe *κολυμβειν*, qui signifie nager; en latin, *colymbus*; en anglais, *dobchick-diver*, *arsfoot-diver*, *great loon-diver*; en allemand, *deucchel*; à Venise, *fisanelle*.

Colymbus major (Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 251. — Willoughby, Ornithol., pag. 256. — Ray, Synops., pag. 125, n° 6. — Klein, Avi., pag. 150, n° 3. — Jounston, Avi., pag. 89. — Charleton, Exercit., pag. 101, n° 7, l. Onomast., pag. 96, n° 7, l. — Moehring, Avi., gen. 77.) The greater dobchick. (Edwards, Glan., part. 3, pl. 360, petite figure.) *Colymbus supernè obscurè fuscus*, *infernè albo argentèus*; *teetricibus alarum superioribus minoribus et majoribus corpori finitimis, remigibusque a tredecim ad vigesimam quartam usquè candidis*. . . . *Colymbus*, le grèbe. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 34.)

(2) Du sous-genre grèbe, dans le genre plongeur, Cuv. Le *podiceps cristatus* est l'individu adulte, et le *podiceps urinator* le jeune de l'année avant la mue. DESEM. 1829.

(3) Oppien, Excusic., lib. 2.

rivage, il y reste en se débattant, et faisant des pieds et des ailes des efforts presque toujours inutiles pour s'élever dans l'air ou retourner à l'eau; on le prend donc souvent à la main, malgré les violents coups de bec dont il se défend; mais son agilité dans l'eau est aussi grande que son impuissance sur terre; il nage, plonge, fend l'onde et court à sa surface en effleurant les vagues avec une surprenante rapidité; on prétend même que ses mouvements ne sont jamais plus vifs, plus prompts et plus rapides que lorsqu'il est sous l'eau (1); il y poursuit les poissons jusqu'à une très-grande profondeur (2); les pêcheurs le prennent souvent dans leurs filets; il descend plus bas que les macreuses qui ne se prennent que sur les bancs de coquillages découverts au reflux, tandis que le grèbe se prend à mer-pleine, souvent à plus de vingt pieds de profondeur.

Les grèbes fréquentent également la mer et les eaux douces, quoique les naturalistes n'aient guère parlé que de ceux que l'on voit sur les lacs, les étangs et les anses des rivières (3). Il y en a plusieurs espèces sur nos mers de Bretagne, de Picardie et dans la Manche (4). Le grèbe du lac de Genève qui se trouve aussi sur celui de Zurich et les autres lacs de la Suisse (5), et quelquefois sur celui de Nantua, et même sur certains étangs de Bourgogne et de Lorraine, est l'espèce la plus connue; il est un peu plus gros que la foulque; sa longueur du bec au croupion est d'un pied cinq pouces, et du bec aux ongles d'un pied neuf à dix pouces; il a tout le dessus du corps d'un brun foncé, mais lustré, et tout le devant d'un très-beau blanc argenté; comme tous les autres grèbes, il a la tête petite, le bec droit et pointu, aux angles duquel est un petit espace en peau nue et rouge qui s'étend jusqu'à l'œil; les ailes sont courtes et peu proportionnées à la grosseur du corps; aussi l'oiseau s'élève-t-il difficilement; mais ayant pris le vent, il ne laisse pas de fournir un long

vol (6); sa voix est haute et rude (7); la jambe, ou, pour mieux dire, le tarse est élargi et aplati latéralement; les écailles dont il est couvert forment à sa partie postérieure une double dentelure; les ongles sont larges et plats; la queue manque absolument à tous les grèbes; ils ont cependant au croupion les tubercules d'où sortent ordinairement les plumes de la queue; mais ces tubercules sont moindres que dans les autres oiseaux, et il n'en sort qu'un bouquet de petites plumes, et non de véritables penes.

Ces oiseaux sont communément fort gras; non-seulement ils se nourrissent de petits poissons, mais ils mangent de l'algue et d'autres herbes (8), et avalent du limon (9); on trouve aussi assez souvent des plumes blanches dans leur estomac, non qu'ils dévorent des oiseaux, mais apparemment parce qu'ils prennent la plume qui se joue sur l'eau pour un petit poisson. Au reste, il est à croire que les grèbes vomissent, comme le cormoran, les restes de la digestion, du moins trouve-t-on au fond de leur sac des arêtes pelotonnées et sans altération.

Les pêcheurs de Picardie vont sur la côte d'Angleterre dénicher des grèbes, qui, en effet, ne nichent pas sur celles de France (10); ils trouvent ces oiseaux dans des creux de rochers, où apparemment ils volent, faute d'y pouvoir grimper, et d'où il faut que leurs petits se précipitent dans la mer; mais, sur nos grands étangs, le grèbe construit son nid avec des roseaux et des joncs entrelacés; il est à demi plongé et comme flottant sur l'eau, qui cependant ne peut l'emporter, car il est affermi et arrêté contre les roseaux (11), et non tout-à-fait à flot, comme le dit Linnæus; on y trouve ordinairement deux œufs et rarement plus de trois; on voit, dès le mois de juin, les petits grèbes nouveau-nés nager avec leur mère (12).

Le genre de ces oiseaux est composé de deux familles, qui diffèrent par la grandeur. Nous conserverons aux grands le nom de *grèbes*, et aux petits celui de *castagneux*; cette division est naturelle, ancienne, et

(1) Willoughby.

(2) Schwenckfeld.

(3) In stagnis, piscinis et fluminibus non admodum rapidis. (*Idem.*)

(4) Celles du petit grèbre; du grèbre huppé, suivant M. Baillon. Voyez ci-après l'énumération des espèces.

(5) Gesner.

(6) Willoughby.

(7) Altâ voce clamant. (Gesner.) C'est un oiseau de cri moult étrange. (Belon.)

(8) Willoughby.

(9) Schwenckfeld.

(10) Observations de M. Baillon.

(11) Observations de M. Lottinger.

(12) *Idem.*

paraît indiquée dans Athénée par les noms *parvus* ; cependant il y a dans la famille des *colymbis* et de *colymbida* ; car cet auteur joint constamment à ce dernier l'épithète de grands grèbes des espèces considérablement plus petites les unes que les autres.

LE PETIT GRÈBE * (1).

SECONDE ESPÈCE.

PODICEPS OBSCURUS et PODICEPS CORNUTUS, Lath. — COLYMBUS OBSCURUS, COLYMBUS CORNUTUS et COLYMBUS CASPICUS, Linn., Gmel. (2).

CELUI-CI, par exemple, est plus petit que le précédent, et c'est presque la seule différence qui soit entre eux ; mais si cette différence est constante, ils ne sont pas de la même espèce, d'autant que le petit grèbe est connu dans la Manche (3), et habite sur la mer, au lieu que le grand grèbe se trouve plus fréquemment dans les eaux douces.

LE GRÈBE HUPPÉ ** (4).

TROISIÈME ESPÈCE.

PODICEPS CRISTATUS, Lath., Cuv. — COLYMBUS CRISTATUS et COLYMBUS URINATOR, Linn., Gmel.

LES plumes du sommet de la tête de ce grèbe s'allongent un peu en arrière, et lui forment une espèce de huppe qu'il hausse ou baisse selon qu'il est tranquille ou agité ; il est plus grand que le grèbe commun, ayant au moins deux pieds du bec aux ongles ; mais il n'en diffère pas par le plumage ; tout le devant de son corps est de même, d'un beau blanc argenté, et le dessus d'un brun noirâtre, avec un peu de blanc dans

les ailes, et ces couleurs forment la livrée générale des grèbes.

Il résulte des notices comparées des ornithologistes, que le grèbe huppé se trouve également en mer et sur les lacs, dans la Méditerranée comme sur nos côtes de l'Océan : son espèce même se trouve dans l'Amérique septentrionale, et nous l'avons reconnue dans l'*acitli* du lac du Mexique, de Hernandez.

* Voyez les planches enluminées, n° 942.

(1) Foulque noire et blanche. (Edwards, pag. et pl. 96.) *Colymbus supernè fusco-nigricans, infernè albus*; capite superiore nigro-virescente; teniâ utrinquè a rostro ad oculum nudâ saturatè rubrâ; maculâ utrinquè rostrum inter et oculum, marginibus alarum remigibusque intermediis candidis.... *Colymbus minor*. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 56.)

(2) Cet oiseau se rapporte à l'espèce du grèbe cornu. Il en est le jeune de la première année.

DESM. 1829.

(3) Observations de M. Baillon.

** Voyez les planches enluminées, n° 944.

(4) Grand plongeon de rivière. (Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 178. *Idem*, Portraits d'oiseaux, pag. 38, b, figure passable.) *Colymbus major cristatus*. (Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 253. — Willoughby, Ornithol., pag. 257. — Marsigli, Danub., tom. 5, pag. 80, avec une figure assez exacte, si la

membrane des doigts était fendue.) *Colymbus major Belonii*. (Jouston, Avi., pag. 89.) *Colymbus cristatus Willoughbei*. (Rzaczynski, Auctuar. Hist. nat. Polon., pag. 373.) *Avis quædam, agri cestrensis incolis Cargoes dicta*. (Charleton, Exercit., pag. 107, n° 3. — Klein, Avi., pag. 151.) *Colymbus subtus albus, supernè fuscus, rostro et pedibus virescentibus*. (Barrère, Ornithol., clas. 2, gen. 2, sp. 1.) *Acitli, mergus americanus*. (Hernandez, Hist. Mexic., pag. 686. — Ray, Synops. avi., pag. 125.) Grand plongeon de mer: (Albin, tom. 2, pag. 49, avec une figure mal coloriée, pl. 75.) *Catabria*. (Supplément de l'Encyclopédie.) *Colymbus cristatus supernè obscurè fuscus, infernè albo-argentens*; teniâ a naribus ad oculos candicante; gutture fasciculo plumoso longiori utrinquè donato; tectricibus alarum superioribus minoribus, et majoribus, corpori finitimis, remigibusque a decimâ-quintâ ad vigesimam-quartam usquè candidis.... *Colymbus cristatus*. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 38.)

L'on a observé que les jeunes grèbes de cette espèce, et apparemment il en est de même des autres, n'ont qu'après la mue leur beau blanc satiné; l'iris de l'œil, qui est toujours fort brillant et rougeâtre, s'en-

flamme et devient d'un rouge de rubis dans la saison des amours; on assure que cet oiseau détruit beaucoup de jeunes merlans, de frai d'esturgeon, et qu'il ne mange des chevrettes que faute d'autre nourriture (1).

LE PETIT GRÈBE HUPPÉ (2).

QUATRIÈME ESPÈCE.

PODICEPS CORNUTUS, Lath., Temm., Vieill. — PODICEPS OBSCURUS, Lath.

— COLYMBUS CORNUTUS et COLYMBUS OBSCURUS, Linn., Gmel. — PODICEPS CAPSICUS, Lath (3).

Ce grèbe n'est pas plus gros qu'une sarcelle, et il diffère du précédent, non-seulement par la taille, mais encore en ce que les plumes du sommet de la tête, qui forment la huppe, se séparent en deux petites touffes, et que les taches de brun-marron se mêlent au blanc du devant du cou. Quant à

l'identité, soupçonnée par M. Brisson, de cette espèce avec celle du grèbe cendré de Willoughby (4), il est difficile d'en rien décider; ce dernier naturaliste et Ray ne parlant de leur grèbe cendré que sur un simple dessin de M. Browne.

LE GRÈBE CORNU * (5).

CINQUIÈME ESPÈCE.

PODICEPS CRISTATUS, Lath., Cuv., Vieill., Temm. — COLYMBUS CRISTATUS et COLYMBUS URINATOR, Linn., Gmel. (7).

Ce grèbe porte une huppe noire, partagée en arrière et divisée comme en deux

cornes; il a de plus une sorte de crinière ou de chevelure enflée, rousse à la racine,

(1) Observations faites dans la Manche par M. Baillon, de Montreuil-sur-Mer.

(2) *Colymbus cristatus*, supernè obscurè fuscus, infernè albo-argenteus, cristâ duplici; collo inferiore maculis castaneis vario: remigibus a tredecimâ ad vigesimam-tertiam usquè candidis.... *Colymbus cristatus minor*. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 42.)

(3) C'est le jeune âge du grèbe cornu.

DESM. 1829.

(4) An *colymbus*, seu *podiceps cinereus*. (D. Browne? Willoughby, pag. 257); et *colymbus cinereus major*. (Raii Synops., pag. 124, n° a, 1. Brisson, *ibid.*)

* Voyez les planches enluminées, n° 400.

(5) *Aliud mergi genus quod in lacu tigurino invenitur*. (Gesner, Avi., pag. 138, avec une figure peu exacte.) *Colymbus major*, *pygoscelis*; *uria vel urinatrix major*. (*Idem*, Icon. avi., pag. 88.) *Colymbus alius major*, *cristatus et cornutus*. (Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 253. — Willoughby, Ornithol., pag. 257. — Ray, Synops. avi., pag. 124, n° a, 2. — Klein, Avi., pag. 149, n° 1. — Rzaczynski, Auctuar. Hist. nat. Polon., pag. 373.) *Mergus ma-*

ior Schwenckfeldii. (*Idem*, *ibid.*, pag. 393.) *Mergus major*. (Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 298.) *Mergus cirrhatus*, seu *cristatus*. (Charleton, Exercit., pag. 101, n° 5. Onomast., pag. 95, n° 5.) *Colymbus cristatus*, seu *aureus*. (Mus. Worm., pag. 304.) *Admirandæ avis cucullatæ aquaticæ species*. (Mus. Besler., pag. 32, n° 4, avec une figure assez exacte, tab. 8, n° 4.) *Ardea exotica aurita*. (Petiver, Gazoph., avec une mauvaise figure, tab. 43, fig. 12.) *Actili*, seu *aqueus lepus*. (Fernandez, Hist. avi. Nov.-Hispan., pag. 41, cap. 130.) *Lepus aqueus*. (Nieremberg, pag. 209.) *Colymbus pedibus lobato-fissis*, *capite rufo*, *collari nigro*, *remigibus secundariis albis*.... *Colymbus cristatus*. (Linnaeus, Syst. Nat., ed. 10, gen. 68, sp. 2.) *Colymbus pedibus lobato-divisis*; *capite nigro*. (*Idem*, Fauna Suecica, n° 122.) *Colymbus cristatus pedibus lobatis*, *capite rufo*, *collari nigro*. Danis Topped havskier, toppet dykker. Island., selfond. (Müller, Zoolog. Dan., n° 157.) Plongeon

(6) Le grèbe cornu de Buffon est l'individu adulte auquel se rapporte le grèbe proprement dit. (Voyez ci-avant, pag. 153, et le grèbe huppé, pag. 155.)

DESM. 1829.

noire à la pointe, coupée en rond autour du cou, ce qui lui donne une physionomie tout étrange, et l'a fait regarder comme une espèce de monstre (1); il est un peu plus grand que le grèbe commun; son plumage est le même, à l'exception de la crinière et des flancs qui sont roux.

L'espèce de ce grèbe cornu paraît être

fort répandue; on la connaît en Italie, en Suisse, en Allemagne, en Pologne, en Hollande, en Angleterre (2). Comme cet oiseau est d'une figure fort singulière, il a été partout remarqué; Fernandez, qui l'a fort bien décrit au Mexique, ajoute qu'il y est surnommé *lièvre-d'eau* (3), sans en dire la raison.

LE PETIT GRÈBE CORNU * (4).

SIXIÈME ESPÈCE.

PODICEPS CORNUTUS, Lath., Temm. — PODICEPS OBSCURUS, Lath. —
COLYMBUS CORNUTUS et COLYMBUS OBSCURUS, Linn., Gmel. (5).

Il y a la même différence pour la taille entre les deux grèbes cornus, qu'entre les deux grèbes huppés; le petit grèbe cornu a les deux pinceaux de plumes qui, partant de derrière les yeux, lui forment ses cornes d'un roux-orangé; c'est aussi la couleur du devant du cou et des flancs; il a le haut du cou et la gorge garnis de plumes renflées, mais non tranchées, ni coupées en crinière; ces plumes sont d'un brun teint de verdâtre; ainsi que le dessus de la tête; le manteau

est brun, et le plastron est d'un blanc argenté, comme dans les autres grèbes. C'est de celui-ci en particulier que Linnæus dit que le nid est flottant sur l'eau dans les ansees; il ajoute que ce grèbe pond quatre ou cinq œufs, et que sa femelle est toute grise (6).

Il est connu dans la plupart des contrées de l'Europe, soit maritimes, soit méditerranées (7). M. Edwards l'a reçu de la baie d'Hudson (8); ainsi, il se trouve encore

huppé. (Albin, tom. 1, pag. 71, avec une mauvaise figure, pl. 81.) *Colymbus cristatus*, supernè obscurè fuscus, infernè albo-argenteus; capite superiore nigricante; capite ad latera, guttureque dilutè fulvis; collo supremo rufo, in medio longis pennis nigris circumdata; tectricibus alarum superioribus minoribus et majoribus corpori fuitimis, remigibusque a decimà-quintà ad vigesimam-quintam usque candidis... *Colymbus cornutus*. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 45.)

(1) Voyez Mus. Besler, et la figure que donne Aldrovande à la suite des paons de mer, et dont nous avons déjà parlé.

(2) Voyez les auteurs cités dans la nomenclature.

(3) *Aqueus lepus*. (Fernandez, cap. 130.)

* Voyez les planches enluminées, n° 404, fig. 2, sous le nom de *grèbe d'Esclaovonie*.

(4) *Colymbus minor*, *colymbis, uria*, vel *urinator minor*. *Pygoscelis minor*. *Mergulus*. (Gesner, Icon. avi., pag. 89.) *Colymbus minor*. (Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 256. — Jonston, Avi., pag. 89. — Klein, pag. 150, n° 4. — Charleton, Exercit., pag. 102, n° 7, 2. Onomast., pag. 96, n° 7, 2.) *Colymbus seu podiceps minor*. (Willoughby, Ornithol., pag. 258. — Ray, Synops. avi., pag. 125, n° 4, 3, et 190, n° 14. — Sibbald, Scot. illustr., part. 2, lib. 3, pag. 20. — Marsigl., Dan., tom. 5, pag. 82, avec une figure peu exacte, tab. 39. — Sloane, Jamaica, p. 322, n° 4.) *Colymbus minor pullus*. (Browne, nat. Hist. of Jamaica., pag. 480.) *Mergulus*. (Schwenckfeld,

Avi. Siles., pag. 299.) *Colymbus pedibus lobatis*, capite nigro, auribus cristato ferrugineis... *Colymbus auritus* (Syst. Nat., ed. 10, gen. 68, sp. 3.) *Colymbus pedibus lobato-divisis*; capite rufo; ostrobothnis fiorna. (*Idem*, Fauna Suecica, n° 123.) *Colymbus auritus*, pedibus lobatis, capite nigro, auribus cristatis ferrugineis. Dan., sølhøne; Norv., søhørre; Island., flave-flit. (Müller, Zool. Dan., n° 158.) Eared or horned dobchick. (Edwards, Hist., pag. et pl. 145.) Petit plongeon de mer. (Albin, tom. 2, pag. 56, avec une mauvaise figure, pl. 76.) *Colymbus supernè obscurè fuscus*, infernè albo-argenteus; capite et collo supremo nigro-virescentibus; collo inferiore castaneo; fasciulo plumoso aurantio-rufescente ponè utrumque oculum; tenià utrinquè a rostro ad oculum nudà coccinea; remigibus a duodecimà ad vigesimam-sextam candidis... *Colymbus cornutus minor*. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 50.)

(5) Le petit grèbe cornu est un individu adulte du grèbe cornu de Buffon, auquel se rapportent aussi le petit grèbe, pag. 262, et le petit grèbe huppé, pag. 155, du même auteur. Desm. 1829.

(6) Fauna Suecica, n° 123.

(7) Voyez les citations de la nomenclature.

(8) Edwards, plan. 145. *Nota*. Nous n'hésiterons pas de rapporter ici, malgré quelques différences de grandeur, l'*eared dobchick* du même M. Edwards, plan. 96, dont M. Brisson a fait son grèbe à oreilles (tom. 6, pag. 54), au petit grèbe cornu; la comparaison des figures d'Edwards suffit pour reconnai-

dans l'Amérique septentrionale; mais cette raison ne paraît pas suffisante pour lui rapporter, avec M. Brisson, l'*Yacapitza* de Fernandez (1), qui, à la vérité, paraît bien être un grèbe, mais que rien ne caractérise assez pour assurer qu'il est particulièrement de cette espèce; et quant au *trapazorola* de

Gesner, que M. Brisson y rapporte également, il y a beaucoup plus d'apparence que c'est le castagneux, ou tout au moins il est certain que ce n'est pas un grèbe cornu, puisque Gesner dit formellement qu'il n'a nulle espèce de crête (2).

LE GRÈBE DUC-LAART (3).

SEPTIÈME ESPÈCE.

PODICEPS THOMENSIS, Lath. — *COLYMBUS THOMENSIS*, Linn., Gmel. (4).

Nous conserverons à ce grèbe le nom que lui donnent les habitants de l'île Saint-Thomas, où il a été observé et décrit par le P. Feuillée. Ce qui le distingue le plus est une tache noire qui se trouve au milieu du beau blanc du plastron, et la couleur des

ailles qui est d'un roux-pâle; sa grosseur, dit le P. Feuillée, est celle d'une jeune poule; il observe aussi que la pointe du bec est légèrement courbée, caractère qui se marque également dans l'espèce suivante.

LE GRÈBE DE LA LOUISIANE*.

HUITIÈME ESPÈCE.

PODICEPS LUDOVIGIANUS, Lath. — *COLYMBUS LUDOVIGIANUS*, Linn., Gmel. (5).

OUTRE le caractère de la pointe du bec, légèrement courbée, ce grèbe diffère de la plupart des autres, en ce que son plastron n'est pas pleinement blanc, mais fort chargé

aux flancs de brun et de noirâtre, avec le devant du cou de cette dernière teinte; il est aussi moins grand que le grèbe commun.

LE GRÈBE A JOUES GRISES OU LE JOUGRIS**.

NEUVIÈME ESPÈCE.

PODICEPS RUBRICOLLIS, Lath., — *PODICEPS SUBCRISTATUS*, Jacq. — *COLYMBUS RUBRICOLLIS* et *SUBCRISTATUS*, Linn., Gmel. — *COLYMBUS PAROTIS*, Sparm. (6).

Pour dénommer particulièrement des espèces qui sont en grand nombre, et dont les

différences sont souvent peu sensibles, il faut quelquefois se contenter de petits caractères

le plus grand rapport entre ces oiseaux, et les deux huppées de plumes qui leur partent des yeux se portent en arrière, peuvent, avec autant ou aussi peu de raison, s'appeler des oreilles que des cornes.

(1) Cap. 68, pag. 29.

(2) *Colymbo longe minor est, insuper nullam cristam jubamve habet trapazorola.*

(3) Espèce de plongeon ou *mergus major leucoplæus*. Feuillée, Journal d'Observations, pag. 391 (édit. 1725). — *Colymbus superne obscurè fuscus, inferne albus, maculis griseis variegatus; macula utrinque rostrum inter et oculum candida; maculæ*

in medio pectore nigra; remigibus pallidè rufis. . . . *Colymbus insulæ Sancti-Thomæ.* (Brisson, Ornith., tom. 6, pag. 58.)

(4) M. Cuvier ne cite pas cette espèce.

DESM. 1829.

* Voyez les planches enluminées, n° 943.

(5) Cité par M. Cuvier à la suite des espèces d'Europe qui composent le sous-genre grèbe dans le genre plongeon.

DESM. 1829.

** Voyez les planches enluminées, n° 931.

(6) C'est la troisième espèce citée, par M. Cuvier, parmi les grèbes d'Europe. DESM. 1829.

tères, qu'autrement on ne penserait pas à relever; telle est la nécessité qui a fait donner à ce grèbe le nom de *jougris*, parce qu'en effet il a les joues et la mentonnière

grises; le devant de son cou est roux, et son manteau d'un brun noir: il est à peu près de la grandeur du grèbe cornu.

LE GRAND GRÈBE*.

DIXIÈME ESPÈCE.

PODICEPS CAYENNENSIS, Lath. — *COLYMBUS CAYENNENSIS*, Linn., Gmel. (1).

C'est moins par les dimensions de son corps que par la longueur de son cou, que ce grèbe est le plus grand des oiseaux de ce genre; cette longueur du cou fait qu'il a la tête de trois ou quatre pouces plus élevée que celle du grèbe commun, quoiqu'il ne soit ni plus gros, ni plus grand; il a le manteau brun; le devant du corps d'un roux brun, couleur qui s'étend sur les flancs, et qui ombre le blanc du plastron, lequel n'est guère net qu'au milieu de l'estomac: il se trouve à Cayenne.

Par l'énumération que nous venons de faire, on voit que les espèces de la famille du grèbe sont répandues dans les deux continents; elles semblent aussi s'être portées d'un pôle à l'autre. Le *kaar-saak* (2) et l'*esarokitsok* (3) des Groenlandais sont, à ce qu'il paraît, des grèbes; et du côté du pôle austral, M. de Bougainville a trouvé aux îles Malouines deux oiseaux qui nous paraissent être des grèbes plutôt que des plongeurs (4).

* Voyez les planches enluminées, n° 404, fig. 1, sous le nom de *grèbe de Cayenne*.

(1) M. Cuvier ne mentionne pas cette espèce.
DESM. 1829.

(2) L'oiseau que les Groenlandais appellent *kaar-saak*, en pensant exprimer son cri par ce nom, est une sorte de *colymbus*; selon eux il présage la pluie ou le beau temps, suivant que le ton de sa voix est rauque et rapide, ou doux et prolongé; ils l'appellent aussi l'*oiseau d'été*, n'attendant la belle saison que lorsqu'ils ont vu cet oiseau. La femelle va pondre auprès des étangs d'eau douce, et on prétend qu'elle chérit sa couvée au point de rester dessus quand même la place est inondée. (Histoire générale des Voyages, tom. 19, pag. 45.) Le canard de Groenland, à *bec pointu*, avec une *touffe sur la tête*, dont parle Crantz, paraît aussi être un grèbe. (Voyez *ibid.*, pag. 43.)

(3) *Esarokitsok* Groenlandis, *colymbus major*, plumis candidis et nigris; minoribus præditus alis. (Egède, Dict. Groenland.)

(4) Il y a (aux îles Malouines) deux espèces de

plongeurs de la petite taille; l'un a le dos de couleur cendrée et le ventre blanc; les plumes du ventre sont si soyeuses, si brillantes et d'un tissu si serré, que nous les primes pour le grèbe, dont on fait des manchons précieux; cette espèce est rare. L'autre, plus commune, est toute brune, ayant le ventre un peu plus clair que le dos; les yeux de ces animaux sont semblables à des rubis; leur vivacité surprenante augmente encore par l'opposition du cercle de plumes blanches qui les entoure, et qui leur fait donner le nom de *plongeur à lunettes*. Ils font deux petits, sans doute trop délicats pour souffrir la fraîcheur de l'eau lorsqu'ils n'ont encore que le duvet; car alors la mère les voûte sur son dos. Ces deux espèces n'ont point les pieds palmés à la façon des autres oiseaux d'eau; leurs doigts séparés sont garnis de chaque côté d'une membrane très-forte; en cet état chaque doigt ressemble à une feuille arrondie du côté de l'ongle, d'autant plus qu'il part du doigt des lignes qui vont se terminer à la circonférence des membranes, et que le tout est d'un vert de feuilles, sans avoir beaucoup d'épaisseur. (Voyage autour du monde, par M. Bougainville, tom. 1, in-8°, pag. 117 et 118.)

LE CASTAGNEUX * (1).

PREMIÈRE ESPÈCE.

PODICEPS MINOR, Lath. — COLYMBUS MINOR et COLYMBUS HEBRIDICUS, Linn., Gmel (2).

Nous avons dit que le castagneux est une grèbe beaucoup moins grand que tous les autres; on peut même ajouter qu'à l'exception du petit petrel, c'est le plus petit de tous les oiseaux navigateurs; il ressemble aussi au petrel par le duvet dont il est couvert, au lieu de plumes; mais du reste il a le bec, les pieds et tout le corps entièrement conformés comme les grèbes: il porte à peu près les mêmes couleurs, mais comme il a du brun-châtain ou couleur de marron sur le dos, on lui a donné le nom de *castagneux*. Dans quelques individus le devant du corps est gris, et non pas d'un blanc lustré (3); d'autres sont plus noirâtres que bruns sur le dos, et cette variété dans les couleurs a été désignée par Aldrovande (4).

* Voyez les planches enluminées, n° 905.

(1) Petit plongeon nommé *castagneux* ou *zoucet*. (Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 177, avec une assez bonne figure; la même, Portraits d'oiseaux, p. 38, a.) *Mergus parvus fluviatilis*. (Gesner, Avi., p. 141.) *Colymbus* et *colymbis*, vel *urinatix*. (*Idem*, *ibid.*, pag. 128.) *Mergus minimus fluviatilis* Belonii. (Aldrovande, tom. 3, pag. 257.) *Colymbus tertius*. (Jouston, Avi., pag. 89.) *Colymbus cinereus*, *rostratus* et *pedibus nigris*. (Catal. Cabusset, Barrère, Ornithol., clas. 2, gen. 2, sp. 2.) *Colymbus supernè fuscus*, ad *fulvum vergens*, *inferè albo argenteus*; *collo inferiore griseo-fulvo*; *imo ventre griseo*, *uropygio infimo albo*; *remigibus a decimâ-sexâ ad vigesimam-primam usquè candidis*, *griseo fusco maculatis*. . . *Colymbus fluviatilis*. Le grèbe de rivière ou le castagneux. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 59.)

(2) M. Cuvier cite, d'après Meyer, cet oiseau comme formant la quatrième espèce d'Europe du sous-genre grèbe dans le genre plongeon.

DESM. 1829.

(3) Belon.

(4) *Colymbi minoris aliud genus*. (Aldrovande,

Le castagneux n'a, pas plus que le grèbe, la faculté de se tenir et de marcher sur la terre; ses jambes trainantes et jetées en arrière ne peuvent s'y soutenir (5), et ne lui servent qu'à nager; il a peine à prendre son vol, mais une fois élevé, il ne laisse pas d'aller loin (6): on le voit sur les rivières tout l'hiver, temps auquel il est fort gras; mais quoiqu'on l'ait nommé *grèbe de rivière*, on en voit aussi sur la mer, où il mange des chevrettes, des éperlans (7), de même qu'il se nourrit de petites écrevisses et de menus poissons dans les eaux douces. Nous lui avons trouvé dans l'estomac des grains de sable; il a ce viscère musculéux et revêtu intérieurement d'une membrane glanduleuse, épaisse et peu adhérente; les intestins, comme l'observe Belon; sont très-grêles; les deux jambes sont attachées au derrière du corps par une membrane qui déborde quand les jambes s'étendent, et qui est attachée fort près de l'articulation du tarse; au-dessus du croupion sont, en place de queue, deux petits pinceaux de duvet, qui sortent chacun d'un tubercule: on remarque encore que les membranes des doigts sont encadrées d'une bordure dentelée de petites écailles symétriquement rangées.

Au reste, nous croyons que le *trapazorolu* de Gesner est notre castagneux; ce naturaliste dit que c'est le premier oiseau qui reparaisse, après l'hiver, sur les lacs de Suisse.

Avi., tom. 3, pag. 257.) *Colymbus fluviatilis nigricans*. (Brisson, tom. 6, pag. 62.)

(5) Ses jambes lui traînent par derrière, tellement qu'on le jugerait quasi tout esné. (Belon.)

(6) *Idem*.

(7) *Idem*.

LE CASTAGNEUX DES PHILIPPINES*.

SECONDE ESPÈCE.

COLYMBUS MINOR, Var β , Linn., Gmel. (1).

QUOIQUE ce castagneux soit un peu plus grand que celui de l'Europe, et qu'il en diffère par deux grands traits de couleur rousse qui lui teignent les joues et les côtes du cou, ainsi que par une teinte de pourpre, jetée sur son manteau, ce n'est peut-être que le même oiseau modifié par le climat. Nous pourrions prononcer plus affirmativement, si les limites qui séparent les espèces, ou la chaîne qui les unit, nous étaient mieux connues; mais qui peut avoir

suivi la grande filiation de toutes les généalogies dans la nature? Il faudrait être né avec elle, et avoir, pour ainsi dire, des observations contemporaines. C'est beaucoup, dans le court espace qu'il nous est permis de saisir, d'observer ses passages, d'indiquer ses nuances, et de soupçonner les transformations infinies qu'elle a pu subir ou faire, depuis les temps immenses qu'elle a travaillé ses ouvrages.

LE CASTAGNEUX A BEC CERCLÉ (2).

TROISIÈME ESPÈCE.

COLYMBUS PODICEPS, Linn., Gmel. — PODICEPS CAROLINENSIS, Lath., Cuv., Vieill. (3).

UN petit ruban noir qui environne le milieu du bec, en forme de cercle, est le caractère par lequel nous avons cru devoir distinguer ce castagneux; il a de plus une tache noire remarquable à la base de la

mandibule inférieure du bec; son plumage est tout brun, foncé sur la tête et le cou, clair et verdâtre sur la poitrine; on le trouve sur les étangs d'eau douce, dans les parties inhabitées de la Caroline.

LE CASTAGNEUX DE SAINT-DOMINGUE (4).

QUATRIÈME ESPÈCE.

COLYMBUS PODICEPS, Linn., Gmel. — PODICEPS CAROLINENSIS, Lath., Cuv., Vieill. (5).

ON voit que la famille des castagneux ou petits grèbes n'est pas moins répandue que

celle des grands: celui-ci, qui se trouve à Saint-Domingue, est encore plus petit que

* Voyez les planches enluminées, n° 945.

(1) C'est oiseau n'est point mentionné par M. Cuvier. DESM. 1829.

(2) Pied-bill dobchick. (Catesby, tom. I, pag. 91.) *Colymbus fuscus*. (Klein, Avi., pag. 150, n° 5.) *Colymbus pedibus lobatis*, corpore fusco, rostro fasciâ sesqui alterâ... *Podiceps*. (Linneus, Syst. Nat., ed. 10, gen. 68, sp. 4.) *Colymbus fuscus*, supernè saturatius, infernè dilutius; pectore ad olivaceum vergente; gutture nigro; imo ventre sordidè albo; remigibus fuscis... *Colymbus fluviatilis Carolinensis*. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 63.)

(3) M. Vieillot regarde, avec Mauduit, le *Podiceps ludovicianus* de Lath., comme n'étant qu'un jeune individu ou une femelle de cette espèce. M. Cuvier, en citant la planche enluminée 943 de Buffon, semble admettre le même rapprochement. DESM. 1829.

(4) *Colymbus supernè nigricans*, infernè cinereo-albo-argenteus, maculis fuscis aspersus; collo inferiore griseo-fusco-nigricante; remigibus ab octavâ ad undecimam usquè cinereo-albis... *Colymbus fluviatilis Dominicanensis*. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 64.)

(5) M. Cuvier ne cite pas cette espèce. DESM. 1829.

le castagnoux d'Europe : sa longueur du bec au croupion n'est guère que de sept pouces et demi ; il est noirâtre sur le corps, et gris-blanc argenté, tacheté de brun en dessous.

LE GRÈBE-FOULQUE*.

CINQUIÈME ESPÈCE.

PLOTUS SURINAMENSIS, Lath. — HELIORNIS SURINAMENSIS, Vieill. —
 PODOA SURINAMENSIS, Illig. (1).

La nature trace des traits d'union presque partout où nous voudrions marquer des intervalles et faire des coupures ; sans quitter brusquement une forme pour passer à une autre, elle emprunte de toutes deux, et compose un être mi-parti, qui réunit les deux extrêmes, et rempli jusqu'au moindre vide de l'ensemble d'un tout, où rien n'est isolé. Tels sont les traits de l'oiseau grèbe-foulque, jusqu'à ce jour inconnu, et qui nous a été envoyé de l'Amérique méridionale : nous lui avons donné ce nom, parce qu'il

porte les deux caractères du grèbe et de la foulque ; il a comme elle une queue assez large et d'assez longues ailes ; tout son manteau est d'un brun olivâtre, et tout le devant du corps est d'un très-beau blanc ; les doigts et les membranes dont ils sont garnis sont barrés transversalement de raies noires et blanches ou jaunâtres, ce qui fait un effet agréable. Au reste, ce grèbe-foulque, qui se trouve à Cayenne, est aussi petit que le castagnoux.

LES PLONGEONS (2-3).

Quoique beaucoup d'oiseaux aquatiques aient l'habitude de plonger, même jusqu'au fond de l'eau, en poursuivant leur proie, on a donné de préférence le nom de plongeon à une petite famille particulière de ces oiseaux plongeurs, qui diffèrent des autres en ce qu'ils ont le bec droit et pointu, et les trois doigts antérieurs joints ensemble par une membrane entière, qui jette un rebord

le long du doigt intérieur, duquel néanmoins le postérieur est séparé. Les plongeurs ont de plus les ongles petits et pointus (4), la queue très-courte et presque nulle, les pieds très-plats et placés tout à fait à l'arrière du corps ; enfin, la jambe cachée dans l'abdomen, disposition très-propre à l'action de nager, mais très-contraire à celle de marcher : en effet, les plongeurs, comme les grèbes, sont obligés, sur terre, à se tenir debout dans une situation droite et presque perpendiculaire, sans pouvoir maintenir l'équilibre dans leurs mouvements, au lieu qu'ils se meuvent dans l'eau d'une manière si preste et si prompte, qu'ils évitent la balle, en plongeant à l'éclair du feu, au même instant que le coup part (5) ;

* Voyez les planches entamées, n° 893.

(1) M. Cuvier place cet oiseau dans son sous-genre grèbefoulque, du genre plongeon. Ce sous-genre correspond au genre *heliornis* de Bonnaterre, et au genre *podoa* d'Illiger. DESM. 1829.

(2) Le plongeon, en général, se nomme en grec *αἰθυα* ; en latin, *mergus* ; en hébreu et en persan, *kaath* ; en arabe, *semag* ; en italien, *mergo*, *mergone* ; en anglais, *diver*, *donker* ; en allemand, *ducher*, *duchent*, *taucher* ; en groenlandais, *naviarsoak* (Égède).

(3) Les oiseaux décrits sous ce nom appartiennent au genre plongeon de M. Cuvier, et forment son sous-genre des plongeurs proprement dits.

DESM. 1829.

(4) C'est du grèbe et non pas du plongeon qu'il faut entendre ce que Schwenckfeld dit, que seul, entre les oiseaux, il a les ongles aplatis : *mergo unico inter aves lati sunt ungues.* (Theriotroph. Silus., pag. 29.)

(5) Les plongeurs de la Louisiane sous les mêmes

aussi les bons chasseurs, pour tirer ces oiseaux, adaptent à leur fusil un morceau de carton qui, en laissant la mire libre, dérobe l'éclair de l'amorce à l'œil de l'oiseau.

Nous connaissons cinq espèces dans le genre du plongeon, dont deux, l'une assez grande et l'autre plus petite, se trouvent

également sur les eaux douces, dans l'intérieur des terres et sur les eaux salées, près des côtes de la mer; les trois autres espèces paraissent attachées uniquement aux côtes maritimes, et spécialement au mers du Nord: nous allons donner la description de chacune en particulier.

LE GRAND PLONGEON * (1).

PREMIÈRE ESPÈCE.

COLYMBUS GLACIALIS et COLYMBUS IMMER, Linn., Gmel., Vieill., Temm. (2).

Ce plongeon est presque de la grandeur et de la taille de l'oie. Il est connu sur les lacs de Suisse, et le nom de *fluder* qu'on lui donne sur celui de Constance, marque, selon Gesner, sa pesanteur à terre et l'impuissance de marcher, malgré l'effort qu'il fait des ailes et des pieds à la fois; il ne prend son essor que sur l'eau; mais dans cet élément ses mouvements sont aussi faciles et aussi légers que vifs et rapides: il plonge à de très-grandes profondeurs, et nage entre deux eaux à cent pas de distance, sans reparaitre pour respirer; une portion d'air, renfermée dans la trachée-

que les nôtres, et lorsqu'ils voient le feu du bassinet, ils plongent si promptement que le plomb ne peut les toucher, ce qui les a fait nommer *mangeurs de plomb*. (Le Page du Pratz, Hist. de la Louisiane, tom. 2, pag. 115.)

* Voyez les planches enluminées, n° 914.

(1) Avis colymbis congener, quæ in acronio lacu fluder dicitur. (Gesner, Avi., pag. 140.) Avis fluder, seu colymbus maximus. (Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 253.) Colymbus maximus Gesneri. (Willoughby, Ornithol., pag. 260. — Ray, Synops. avi., pag. 126, n° 8.) Colymbus maximus. (Jonston, Avi., pag. 89. — Klein, Avi., pag. 150, n° 6.) Mergus supernè saturatè fuscus, marginibus pennarum cinereis, infernè albus: capite et collo superioribus fuscis; capite ad latera minutis maculis candidis vario; torque fusco-nigricante; reetricibus saturatè fuscis, albo in apice marginatis... Mergus major. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 105.)

(2) Voici la synonymie de cette espèce telle que la donne M. Temminck et que l'adopte M. Cuvier dans la seconde édition du Règne animal.

Les *vieux individus* se rapportent au *colymbus glacialis* de Gmelin et de Latham, à l'*imbrim* ou grand plongeon de la mer du Nord, de Buffon, décrit ci-après, pag. 166, et à la planche enluminée, n° 952.

Les *jeunes de l'année* sont: le *colymbus immer*, Gmel. et Lath. (celui de cet article), ou le grand

plongeon de Buffon, la planche enluminée 914, selon M. Temminck, se rapporte au plongeon lomme ou à ventre noir. DESM. 1829.

artère dilatée, fournit pendant ce temps à la respiration de cet amphibie ailé, qui semble moins appartenir à l'élément de l'air qu'à celui des eaux; il en est de même des autres plongeurs et des grèbes; ils parcourent librement et en tout sens les espaces dans l'eau; ils y trouvent leur subsistance, leur abri, leur asile, car si l'oiseau de proie paraît en l'air, ou qu'un chasseur se montre sur le rivage, ce n'est point au vol que le plongeon confie sa fuite et son salut; il plonge, et, caché sous l'eau, se dérobe à l'œil de tous ses ennemis; mais l'homme, plus puissant encore par l'adresse que par la force, sait lui faire rencontrer des embûches jusqu'au fond de son asile; un filet, une ligne dormante, amorcée d'un petit poisson, sont les pièges auxquels l'oiseau se prend en avalant sa proie; il meurt ainsi en voulant se nourrir, et dans l'élément même sur lequel il est né, car on trouve son nid posé sur l'eau, au milieu des grands joncs, dont le pied est baigné.

Aristote observe, avec raison, que les plongeurs commencent leur nichée dans le premier printemps, et que les mouettes ne nichent qu'à la fin de cette saison ou au commencement de l'été (3); mais c'est improprement que Pline, qui souvent ne fait que copier ce premier naturaliste, le contredit ici, en employant le nom de *mergus* pour désigner un oiseau d'eau qui niche sur les arbres (4); cette habitude, qui appartient

plongeon de Buffon, la planche enluminée 914, selon M. Temminck, se rapporte au plongeon lomme ou à ventre noir. DESM. 1829.

(3) *Gavia æstate pariunt; mergi a brumâ, ineunte vere.* (Hist. animal. lib. 5, cap. 9.)

(4) *Mergi et in arboribus pariunt.* (Lib. 10, cap. 32); et de même il confond le plongeon avec certaines mouettes, quand il lui attribue l'habitude

au cormoran et à quelques autres oiseaux d'eau, n'est nullement celle du plongeon, puisqu'il niche au bas des joncs.

Quelques observateurs ont écrit que ce grand plongeon était fort silencieux ; cependant Gesner lui attribue un cri particulier et fort éclatant (2), mais apparemment on ne l'entend que rarement.

Au reste, Willoughby semble reconnaître dans cette espèce une variété qui diffère de

la première, en ce que l'oiseau a le dos d'une seule couleur uniforme (1), au lieu que le grand plongeon commun a le manteau ondé de gris-blanc sur gris-brun, avec un même brun nué et pointillé de blanchâtre, sur le dessus de la tête et du cou, qui de plus est orné, vers le bas, d'un demi-collier teint des mêmes couleurs, terminées par le beau blanc de la poitrine et du dessous du corps.

LE PETIT PLONGEON* (3).

SECONDE ESPÈCE.

COLYMBUS STELLATUS, *COLYMBUS SEPTENTRIONALIS* et *COLYMBUS STRIATUS*,
Lath., Linn., Gmel. (4).

Ce petit plongeon ressemble beaucoup au grand par les couleurs, et a de même tout le devant du corps blanc ; le dos et le dessus du cou et de la tête d'un cendré noirâtre, tout parsemé de petites gouttes blanches ; mais ses dimensions sont bien moindres ; les plus gros ont tout au plus un pied neuf pouces du bout du bec à celui de la queue ; deux pieds jusqu'au bout des doigts, et deux pieds et demi d'envergure ; tandis que le grand plongeon en a plus de quatre, et deux pieds et demi du bec aux ongles. Du reste, leurs habitudes naturelles sont à peu près les mêmes.

On voit en tout temps les plongeurs de cette espèce sur nos étangs, qu'ils ne quittent que quand la place les force à se transporter sur les rivières et les ruisseaux d'eau vive ; ils partent pendant la nuit, et ne s'é-

loignent que le moins qu'ils peuvent de leur premier domicile. L'on avait déjà remarqué, du temps d'Aristote, que l'hiver ne les faisait pas disparaître (5). Ce philosophe dit aussi que leur ponte est de deux ou trois œufs ; mais nos chasseurs assurent qu'elle est de trois ou quatre, et disent que, quand on approche du nid, la mère se précipite et se plonge, et que les petits, tout nouvellement éclos, se jettent à l'eau pour la suivre. Au reste, c'est toujours avec bruit et avec un mouvement très-vif des ailes et de la queue, que ces oiseaux nagent et plongent ; le mouvement de leurs pieds se dirige en nageant, non d'avant en arrière, mais de côté et se croisant en diagonale. M. Hébert a observé ce mouvement en tenant captif un de ces plongeurs, qui, retenu seulement par un long fil, préparait toujours cette direction ; il paraissait n'avoir rien perdu de sa liberté naturelle ; il était sur une rivière où il trouvait sa vie en happant de petits poissons.

de dévorer les excréments des autres oiseaux :
Mergi soliti sunt devorare quæ cæteræ reddunt.
(*Idem*, *ibid.* cap. 47.)

(1) *Vox alta, sui generis.*

(2) *Ornithologie*, pag. 260.

* Voyez les planches enluminées, n° 992, sous la dénomination de *plongeon*.

(3) *Colymbus maximus caudatus*. (Willoughby, *Ornithol.*, pag. 258. (Willoughby parle réellement dans cet article du petit plongeon ; la dénomination de *maximus* est par conséquent mal appliquée ; voyez ci-après la discussion de la nomenclature.) *Mergus supernæ cinereo-fusco lineolis candicantibus varius, infernæ albus; capite et collo superioribus cinereis, pennis ad latera cinereo-albo fimbriatis, taniã ad anum transversã, reetricibusque cinereo-fuscis*.... *Mergus minor*. (Brisson, *Ornithol.*, tom. 6, pag. 108.)

(4) La synonymie de cette espèce est encore fort embrouillée. Voici celle que M. Temminck adopte :

Individus adultes; colymbus septentrionalis, Gmel., Lath. Plongeon à gorge rouge, Buff., décrit ci-après, pag. 168 ; et pl. enlum. 308 (figure très-exacte).

Jeunes de l'année ; *colymbus stellatus*, Gmel., Lath. ; le plongeon cat-marin, Buff. (voyez la page suivante), et le petit plongeon (du présent article), pl. enlum., n° 992 (très-exacte).

Après la seconde mue ; *colymbus striatus*, Gmel., Lath. ; *colymbus borealis*, Brunnich.

DESM. 1829.

(5) *Neutra earum (mergus et gavia) conditur.*
(*Hist. animal.*, lib. 5, cap. 9.)

LE PLONGEON CAT-MARIN.

TROISIÈME ESPÈCE.

COLYMBUS STELLATUS, COLYMBUS SEPTENTRIONALIS et COLYMBUS STRIATUS, Linn., Gmel., Lath. (1).

Cet plongeon, fort semblable à notre petit plongeon d'eau douce, nous a été envoyé des côtes de Picardie, qu'il fréquente surtout en hiver, et où les pêcheurs l'appellent *cat-marin* (chat de mer), parce qu'il mange et détruit beaucoup de frai de poisson : souvent ils le prennent dans les filets, tendu pour les macreuses, avec lesquelles ce plongeon arrive ordinairement; car on observe qu'il s'éloigne l'été, comme s'il allait passer cette saison plus au nord : quelques-uns cependant, au rapport des matelots, nichent dans les Sorlingues, sur des rochers où ils ne peuvent arriver qu'en partant de l'eau par un effort de saut, aidé du mouvement des vagues, car sur terre (2), ils sont comme les autres plongeurs, dans l'impuissance de s'élever par le vol; ils ne peuvent même courir que sur les vagues, qu'ils effleurent rapidement dans une attitude droite, et la partie postérieure du corps plongée dans l'eau.

Cet oiseau entre avec la marée dans les embouchures des rivières; les petits merlans, le frai de l'esturgeon et du congre, sont ses mets de préférence : comme il nage presque aussi vite que les autres oiseaux volent, et qu'il plonge aussi bien qu'un poisson, il a tous les avantages possibles pour se saisir de cette proie fugitive.

(1) Cet oiseau, comme le précédent, n'est qu'un jeune de l'année du plongeur à gorge rouge de Buffon, décrit ci-après, pag. 168, *colymbus septentrionalis*, Gmel. (Voyez notre note de la page 164 où la synonymie de cette espèce est exposée, d'après M. Temmiuck.) DESM. 1829.

(2) J'ai trouvé un jour deux de ces plongeurs jetés au bord de la mer par les vagues; ils étaient couchés sur le sable, remuant les pieds et les ailes, et se traînant à peine; je les ramassai comme des pierres; cependant ils n'étaient point blessés, et l'un d'eux, jeté en l'air, vola, se plongea, et se joua dans l'eau à nos yeux. (Observation communiquée par M. Bailou, de Montreuil-sur-Mer.)

Les jeunes, moins adroits et moins exercés que les vieux, ne mangent que des chevrettes; cependant les uns et les autres, dans toutes les saisons, sont extrêmement gras. M. Baillon, qui a très-bien observé ces plongeurs sur les côtes de Picardie, et qui nous donne ces détails, ajoute que, dans cette espèce, la femelle diffère du mâle par la taille, étant de deux pouces à peu près au-dessous des dimensions de celui-ci, qui sont de deux pieds trois pouces de la pointe du bec au bout des ongles, et de trois pieds deux pouces de vol : le plumage des jeunes, jusqu'à la mue, est d'un noir enfumé, sans aucune des taches blanches dont le dos des vieux est parsemé.

Nous rapporterons à cette espèce, comme variété, un plongeur à tête noire (3), dont M. Brisson a fait sa cinquième espèce, en lui appliquant des phrases de Willoughby et de Ray, lesquelles désignent l'imbrim ou grand plongeur des mers du Nord, dont nous allons parler, et qui ne doivent pas être rapportées aux petits plongeurs (4).

Au reste, une remarque que l'on a faite, sans l'appliquer spécialement à une espèce particulière de plongeurs, c'est que la chair de ces oiseaux devient meilleure lorsqu'ils ont vécu dans la baie de Lough-Foyle, près de Londonderry en Irlande, d'une certaine plante, dont la tige est tendre et presque aussi douce, dit-on, que celle de la canne à sucre.

(3) *Colymbus circa insulam Jersey occisus*. (Willoughby, pag. 239.)

(4) *Colymbus maximus caudatus*. (Willoughby, pag. 258.) *Mergus maximus*. (Ray, pag. 125, n° a, 4.) *Nota*. M. Brisson fait un triple emploi de ce numéro de Ray, qui désigne le seul *imbrim*. Le n° 1, pag. 141, de Klein, que le même M. Brisson rapporte encore au petit plongeur, est aussi le *mergus maximus farvensis, seu arcticus*, ou l'*imbrim*.

L'IMBRIM

OU GRAND PLONGEON DE LA MER DU NORD* (1).

QUATRIÈME ESPÈCE.

COLYMBUS INNER et COLYMBUS GLACIALIS, Gmel., Lath. (2).

IMBRIM est le nom que porte à l'île Feroë ce grand plongeon, connu aux Orcades sous celui d'*embergoose*. Il est plus gros qu'une oie, ayant près de trois pieds du bec aux ongles, et quatre pieds de vol; il est aussi très-remarquable par un collier échancré en travers du cou, et tracé par de petites raies longitudinales, alternativement noires et blanches; le fond de couleur dans lequel tranche cette bande est noir, avec des reflets verts au cou, et violets sur la tête; le manteau est à fond noir, tout parsemé de mouchetures blanches; tout le dessous du corps est d'un beau blanc.

Ce grand plongeon paraît quelquefois en Angleterre, dans les hivers rigoureux (3); mais en tout autre temps il ne quitte pas les mers du Nord, et sa retraite ordinaire est aux

Orcades, aux îles de Feroë, sur les côtes d'Islande, et vers le Groenland; car il est aisé de le reconnaître dans le *tuglek* des Groenlandais (4).

Quelques écrivains du Nord, tels que Hoieirus, médecin de Berghen, ont avancé que ces oiseaux faisaient leurs nids et leurs pontes sous l'eau (5), ce qui, loin d'être vrai, n'est pas même vraisemblable (6); et ce qu'on lit à ce sujet dans les Transactions philosophiques (7), que l'imbrim tient ses œufs sous ses ailes, et les couve ainsi en les portant partout avec lui, me paraît également fabuleux. Tout ce qu'on peut inférer de ces contes, c'est que probablement cet oiseau niche sur des écueils ou des côtes désertes, et que jusqu'à ce jour aucun observateur n'a vu son nid.

* Voyez les planches enluminées, n° 952.

(1) *Haubryre*, par les Islandais, selon Anderson, qui dit que cet oiseau ressemble beaucoup au vautour, *geir-fugl*, par sa grosseur et par ses cris; mais ce prétendu vautour est un harle. (Voyez Hist. nat. d'Islande et de Groenland, tom. 1, pag. 94.) *Anser nostratibus embergoose dictus.* (Sibbald, Scot. illustr., part. 2, lib. 3, pag. 21.) *Colymbus maximus stellatus nostras.* (*Idem, ibid.* pag. 20. — Klein, Avi. pag. 130, n° 12.) *Mergus maximus farrensis.* (Mus. Worm., pag. 303.) *Mergus maximus farrensis, sive arcticus.* (Clus. Exotic., lib. 5, cap. 6, pag. 102. — Nierenberg, pag. 216. — Jonston, pag. 159. — Willoughby, Ornithol., pag. 259. — Ray, Synops. avi. pag. 125, n° a, 4. — Klein, Avi., pag. 141, n° 1. — Charleton, Exercit. pag. 102, n° 11, Onomast., pag. 96, n° 11. — Hldbrimel., Clus. exotic. auct., pag. 367. — Nierenberg, pag. 237. — Jonston, pag. 129.) Grand plongeon de mer ou de Terre-Neuve. (Albin, tom. 3, pag. 39, pl. 93.) *Mergus supernè niger, maculis candidis varius, infernè albus; capite et collo nigro-virescentibus, violaceo colore variantibus; tæniis transversim in collo inferiùs et ad latera albo et nigro longitudi-*

naliter striatis; reetricibus nigricantibus... *Mergus major nævius.* (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 120.)

(2) Cet oiseau est l'individu adulte d'une espèce dont le grand plongeon de Buffon (décrit ci-après, pag. 163) est le jeune. Il est désigné spécialement par les auteurs sous le nom de *colymbus immer*, tandis que l'autre l'est par celui de *colymbus glacialis*. (Voyez leur synonymie dans notre note de la page 316.) DESM. 1829.

(3) Ray. — Nous en avons même reçu un qui a été tué cet hiver (1780) sur la côte de Picardie.

(4) Le *tuglek*, dit Crantz, est un plongeon de la grosseur d'un coq-d'Inde, et de la couleur d'un étourneau, avec le ventre blanc, et le dos noir parsemé de blanc; le cou est vert, avec un collier rayé de blanc; le bec est étroit et pointu, épais d'un pouce, et long de quatre; sa longueur de la tête à la queue est de deux pieds, et cinq pieds d'envergure. (Histoire générale des Voyages, tom. 19, pag. 45.)

(5) Voyez Sibbald.

(6) M. Klein refuse, avec raison, d'en rien croire: *Huic historie, dit-il, non habeo fidem.*

(7) N° 473, pag. 61.

LE LUMME

OU PETIT PLONGEON DE LA MER DU NORD* (1).

CINQUIÈME ESPÈCE.

COLYMBUS ARCTICUS, Linn., Gmel., Lath, Cuv. (2).

LUMME ou *loom* en lapon, veut dire *boiteux*; et ce nom peint la démarche chancelante de cet oiseau, lorsqu'il se trouve à terre, où néanmoins il ne s'expose guère, nageant presque toujours, et nichant à la rive même de l'eau sur les côtes désertes; peu de gens ont vu son nid, et les Islandais disent qu'il couve ses œufs sous ses ailes en pleine mer (3); ce qui n'est guère plus vrai-

semblable que la couvée de l'imbrim sous l'eau.

Le lumme est moins grand que l'imbrim, et n'est que de la taille du canard; il a le dos noir, parsemé de petits carrés blancs; la gorge noire, ainsi que le devant de la tête, dont le dessus est couvert de plumes grises; le haut du cou est garni de semblables plumes grises, et paré en devant d'une longue pièce nuée de noir changeant en violet et en vert; un duvet épais, comme celui du cygne, revêt toute la peau, et les Lapons se font des bonnets d'hiver (4) de ces bonnes fourrures.

* Voyez les planches enluminées, n° 308 (la femelle), sous la dénomination de *plongeon à gorge rouge de Sibérie*.

(1) *Loom* ou *lom*, en suédois et en lapon; *apa*, en groenlandais, suivant Anderson, *moquo*, dans Edwards. — *Lumme*. (Mus. Worm., pag. 304. — Anderson, Hist. nat. d'Islande et de Groenland, tom. 1, pag. 93; et tom. 2, pag. 51.) *Colymbus arcticus*, lumme wormio dictus. (Willoughby, Ornithol., pag. 259. — Sibbald, Scot. illustr., part. 2, lib. 3, pag. 20. — Ray, Synops. avi., pag. 125, n° 7.) *Mergus arcticus simpliciter*. (Klein, Avi., pag. 141, n° 2.) *Colymbus pedibus palmatis indivisis*. (Linnæus, Fauna Suecica, n° 121.) *Colymbus pedibus palmatis indivisis*, gutture nigro-purpurecente. . . . *Colymbus arcticus*. (*Idem*, Syst. Nat., ed. 10, gen. 68, sp. 1.) *Singularis hirundinis aquaticæ exoticæ species*. (Mus. Besler, pag. 31, n° 3.) Plongeon marqueté. (Edwards, tom. 3, page et planche 146.) Le grand plongeon à queue, connu au nord du Canada, sous le nom de *huart*. (Salerne, Ornithol., pag. 379.) *Mergus supernè splendor niger, infernè albus; capite posteriore et collo superiore cinereis; collo ad latera albo, maculis nigris vario; tenâ longitudinali in collo inferiore nigrâ; violaceo et viridi variante; pennis scapularibus, alisque maculis albis variegatis; reetricibus nigris. . . . Mergus gutture nigro*. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 115.)

(2) Voici la nouvelle synonymie de cette espèce : Individus adultes, *colymbus arcticus*, Gmel., Lath.; Edwards, 146; Nauman, supp. 30, fig. 69.

Les jeunes, planche enluminée, n° 914, attribuée à tort au grand plongeon de la page 163.

Quant à la figure enluminée, citée ici sous le n° 368, comme la femelle du lumme, sous le nom de plongeon à gorge rouge de Sibérie, il faut la rapporter au mâle adulte de l'espèce du petit plongeon (*Colymbus stellatus*, Gmel.), décrit pag. 164.

DESM. 1829

(3) Voyez Anderson, Hist. nat. d'Isl. et de Groenl., tom. 1, pag. 93.

Il paraît que ces plongeurs ne quittent guère la mer du Nord, quoique de temps en temps, au rapport de Klein, ils se montrent sur les côtes de la Baltique (5), et qu'ils soient bien connus dans toute la Suède (6); leur principal domicile est sur les côtes de Norwège, d'Islande et de Groenland; ils les fréquentent pendant tout l'été, et y font leurs petits, qu'ils élèvent avec des soins et une sollicitude singulière. Anderson nous fournit à ce sujet des détails qui seraient intéressants s'ils étaient tous exacts: il dit que la ponte n'est que de deux œufs, et qu' aussitôt qu'on petit lumme est assez fort pour quitter le nid, le père et la mère le conduisent à l'eau, l'un volant toujours au-dessus de lui pour le défendre de l'oiseau de proie, l'autre au-dessous pour le recevoir sur le dos en cas de chute, et que si malgré ce secours le petit tombe à terre, ses parents s'y précipitent avec lui, et, plutôt que de l'abandonner, se laissent prendre par les hommes ou manger par les renards, qui ne manquent jamais de guetter ces occasions, et qui, dans ces régions glacées et dépourvues de gibier de terre, dirigent toute leur sagacité et toutes leurs ruses à la chasse des oi-

(4) Fauna Suecica. (Voyez aussi l'Histoire générale des Voyages, tom. 15, pag. 309.)

(5) *Sæpissimè nos in Prussia salutat*. (Ordo avium, pag. 141.)

(6) *Habitat in lacubus Sueciæ, ubique vulgaris*. (Fauna Suecica.)

seaux (1). Cet auteur ajoute que, quand une fois les lummes ont gagné la mer avec leurs petits, ils ne reviennent plus à terre; il assure même que les vieux qui par hasard ont perdu leur famille, ou qui ont passé le temps de nicher, n'y viennent jamais, nageant toujours par troupes de soixante ou de cent. « Si on jette, dit-il, un petit dans la » mer, devant une de ces troupes, tous les » lummes viennent sur-le-champ l'entourer, » et chacun s'empresse de l'accompagner, au » point de se battre entre eux autour de lui, » jusqu'à ce que le plus fort l'emmène; mais » si par hasard la mère du petit survient, toute » la querelle cesse sur-le-champ, et on lui » cède son enfant (2). »

A l'approche de l'hiver, ces oiseaux s'éloignent et disparaissent jusqu'au retour du printemps. Anderson conjecture que, déclinant entre le sud et l'ouest, ils se retirent vers l'Amérique; et M. Edwards reconnaît en effet que cette espèce est commune aux mers septentrionales de ce continent et de celui de l'Europe; nous pouvons y ajouter celles du continent de l'Asie, car le plongeon à gorge rouge, venu de Sibérie et donné sous cette indication dans nos planches éclaircies (3), est exactement le même que celui de la planche 97 d'Edwards, que ce naturaliste donne comme la femelle du lumme, d'après le témoignage non suspect de son correspondant M. Isham, bon observateur, qui lui avait rapporté l'un et l'autre de Groenland (4).

Dans la saison que les lummes passent sur les côtes de Norwége, leurs différents cris servent aux habitants de présage pour le beau temps ou les pluies (5); c'est apparemment par cette raison qu'ils épargnent la vie de cet oiseau, et qu'ils n'aiment pas même à le trouver pris dans leurs filets (6).

Linnæus distingue dans cette espèce une

(1) Voyez Anderson, tom. 2, pag. 52.

(2) *Ibid.* pag. 53.

(3) N° 308.

(4) C'est de cette femelle du lumme, que M. Brisson a fait sa troisième espèce de plongeon, sous la dénomination de *plongeon à gorge rouge*, à laquelle aussi doit se rapporter le n° 3 de la pag. 141 de l'Ordo avium de Klein.

(5) Ubi imbres largiores imminere presentiscit, nido ab inundatione metuens, querulo sono aërem verberat; e contra cum cœli serenitatem, Jatis acclamationibus et alio gratiore sono pullis applaudit. (Worm. apud Willoug., pag. 260.)

(6) Wormius, *ibidem*.

variété (7), et dit, avec Wormius, que le lumme niche à plat sur le rivage au bord même de l'eau; sur quoi M. Anderson semble n'être pas d'accord avec lui-même (8). Au reste, le *lumb* du Spitzberg, de Martens, paraît, suivant l'observation de M. Ray, être différent des lummes de Groenland et d'Islande, puisqu'il a le *bec crochu*; quoique d'ailleurs son affection pour ses petits, la manière dont il les conduit à la mer en les défendant de l'oiseau de proie, lui donnent beaucoup de rapports avec ces oiseaux par les habitudes naturelles (9); et quant aux *loms* du navigateur Barnetz, rien n'empêche qu'on ne les regarde comme les mêmes oiseaux que nos lummes, qui peuvent bien en effet fréquenter la Nouvelle-Zemble (10).

(7) Varietas, cui caput et latera colli cineres, tergum colli albis nigrisque lineolis, dorsum fuscum absque punctis albis, pectus anticè cinereo alboque maculatum. (Fauna Suecica, n° 121.)

(8) Tom. 1 de son Histoire naturelle d'Islande et de Groenland, pag. 93, il dit que le lumme niche sur les rives désertes au bord de l'eau, *tellement qu'il peut rentrer immédiatement de la mer dans son nid; et même boire restant assis sur ses œufs*; et tom. 2, pag. 52, il prétend que les lummes font leurs nids *sur les plus hauts rochers, et sur de petits morceaux saillants du roc*. Cette contrariété ne peut se concilier qu'en disant, que ces oiseaux savent placer leurs nids suivant que la côte leur offre pour cela une grève plate ou des bords escarpés.

(9) Le bec du *lumb* ressemble fort à celui du pigeon plongeon, excepté qu'il est un peu plus dur et plus crochu. Cet oiseau est aussi gros qu'un canard médiocre. . . . On voit ordinairement les petits près des vieux qui leur enseignent à nager et à plonger; les vieux transportent les jeunes des rochers dans l'eau en les prenant dans leur bec; le bourgmestre, qui est un oiseau de proie, cherche à les leur enlever. . . ; mais ces oiseaux aiment si fort leurs petits, qu'ils se laissent plutôt tuer que de les abandonner, et ils les défendent de la même manière qu'une poule défend ses poussins; ils les couvrent en nageant. . . . Ils volent en grandes troupes, et leurs ailes ont alors la même figure que celles des hirondelles; en volant ils les remuent extrêmement. . . . Leur cri est fort désagréable, et semblable à peu près à celui du corbeau, et il n'y a point d'oiseau qui crie plus que celui-là, si ce n'est le *rotger d'hiver*. (Recueil des Voyages du Nord, tom. 2, pag. 95.)

(10) Le nom de *Loms* que Barentz donne à cette baie (dans la mer Glaciale, sous la Nouvelle-Zemble), fut pris d'une espèce d'oiseaux qu'il y vit en abondance, et qui, suivant la signification hollandaise du mot, sont extraordinairement lourds; ils ont le corps si gros, en comparaison des ailes, qu'on est surpris qu'ils pussent élever une si pesante masse.

LE HARLE * (1).

PREMIÈRE ESPÈCE.

MERGUS MERGANSER, Linn., Gmel., Lath., Vieill., Cuv., Temm. (Le mâle.) — MERGUS CASTOR, Linn., Gmel., Lath. (La femelle et les jeunes.) (2)

Le harle, dit Belon, fait autant de dégât sur un étang, qu'en pourrait faire un bièvre ou castor; c'est pourquoi, ajoute-t-il, le peuple donne le nom de bièvre à cet oiseau; mais Belon paraît se tromper ici avec le peuple au sujet du bièvre ou castor qui ne mange pas de poisson, mais de l'écorce et du bois tendre, et c'est à la loutre qu'il fallait comparer cet oiseau ichthyophage, puisque, de tous les animaux quadrupèdes, aucun ne détruit autant de poissons que la loutre.

Le harle est d'une grosseur intermédiaire entre le canard et l'oie; mais sa taille, son plumage et son vol raccourci, lui donnent plus de rapport avec le canard: c'est avec

peu de justesse que Gesner lui a donné la dénomination de *merganser*, oie-plongeon, par la seule ressemblance du bec, puisque cette ressemblance est très-imparfaite. Le bec du harle est à peu près cylindrique et droit jusqu'à la pointe, comme celui du plongeon; mais il en diffère en ce que cette pointe est crochue et fléchie en manière d'ongle courbe, d'une substance dure et cornée; et il en diffère encore en ce que les bords en sont garnis de dentelures dirigées en arrière; la langue est hérissée de papilles dures et tournées en arrière comme les dentelures du bec, ce qui sert à retenir le poisson glissant, et même à le conduire dans le gosier de l'oiseau; aussi, par

Ces oiseaux font leurs nids sur des montagnes escarpées, et ne couvent qu'un œuf à-la-fois. La vue des hommes les effarouche si peu, qu'on peut en prendre un dans son nid, sans que les autres s'envolent ou quittent même leur situation. (Histoire générale des Voyages, tom. 15, pag. 104.)

* Voyez les planches enluminées, n° 951, le mâle; 953, la femelle.

(1) En anglais, *goosander*, et la femelle, *dundiver*, *sparling-fowl*; en allemand, *meer-rach*, *welisch-cent*; et sur le lac de Constance *gan ou ganner*; en italien, autour du lac Majeur, *garnaney*; en polonais, *krak morski*; en norvégien, *fish-and*, *mort-and*; en irlandais, *skor-and*, *geiv-fugl*.

Merganser. (Gesner, Avi., p. 135. — Aldrovande, tom. 3, pag. 285. — Jonston, Avi., pag. 89. — Willoughby, Ornithol., pag. 253. — Ray, Synops. avi., pag. 134, n° a, 1. — Rzaczynski, Auctuar. hist. nat. Polon., pag. 392. — Sibbald, Scot. illustr., part. 2, lib. 3, pag. 20. — Charleton, Exercit., pag. 101, n° 6. Onomast., pag. 95, n° 6. — Marsigl. Danub., tom. 5, pag. 76. — Mus. Worm., pag. 300.) *Mergus*. (Moelring, Avi., gen. 62.) *Serrator simpliciter*. (Klein, Avi., pag. 140, n° 1.) *Mergus merganser*. (Müller, Zool. Dan., n° 133.) *Merganser* *supernè splendè uiger*, *uropygio cinereo* (*mas*), *cinereus* (*femina*), *infernè albo fulvescens*; *capite et collo supremo obscurè viridibus*, *violaceo colore variantibus* (*mas*), *sordidè rufis* (*femina*); *remi-*

gibus decem primoribus cinereo-fuscis, *rectricibus cinereis*, *scapo nigricante donatis*. . . *Merganser*. *Le Harle*. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 231.)

Nota. Les phrases suivantes paraissent désigner la femelle: *Mergus cirratus*, *sive longiroster major*. (Gesner, Avi., pag. 134. — Aldrovande, tom. 3, pag. 283.) *Mergus cirratus*. (Jonston, Avi., p. 89. — Barrère, Ornith., clas. 1, gen. 3, sp. 1.) *Anas raucedula*. (Gesner, Avi., pag. 133. — Aldrovande, tom. 3, pag. 281.) *Mergus ruber*. (Gesner, Avi., pag. 281. — Jonston, pag. 96. — Charleton, Exercit., pag. 101, n° 4. Onomast., pag. 95, n° 4.) *Mergus vertice et collo rubentibus*. (Barrère, Ornith., clas. 1, gen. 3, sp. 3.) *Castor*, *seu fiber*, *Belonii*. (Aldrovande, tom. 3, pag. 285.) *Bièvre* oiseau. (Belon, Nat. des oiseaux, pag. 163; et Portraits d'oiseaux, pag. 33, a.) *Oie de mer*. (Albin, tom. 1, pag. 76, planche 78.) *Merganser cristatus*, *supernè cinereus*, *pennis colli et uropygii cinereo albo in apice marginatis*, *infernè albo-fulvescens*, *capite et collo supremo spadiceis*; *gutturè albo*; *remigibus decem primoribus cinereo-fuscis*, *rectricibus cinereis*. . . *Merganser cinereus*. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 254.)

(2) M. Cuvier admet le genre harle, *mergus*, des ornithologistes, et le place le dernier dans l'ordre des palmipèdes, c'est-à-dire à la fin de la série entière des oiseaux.

DESJ. 1829.

une voracité peu mesurée, avale-t-il des poissons beaucoup trop gros pour entrer tout entiers dans son estomac; la tête se jogue la première dans l'œsophage, et se digère avant que le corps puisse y descendre.

Le harle nage tout le corps submergé, et la tête seule hors de l'eau (1); il plonge profondément, reste long-temps sous l'eau et parcourt un grand espace avant de remonter : quoiqu'il ait les ailes courtes, son vol est rapide, et le plus souvent il file au-dessus de l'eau (2), et il paraît alors presque tout blanc, aussi l'appelle-t-on *harle blanc* et quelques endroits, comme en Brie, où il est assez rare; cependant il a le devant du corps lavé de jaune pâle; le dessus du cou avec toute la tête est d'un noir changeant en vert par reflets, et la plume, qui en est fine, soyeuse, longue, est relevée en hérissure, depuis la nuque jusque sur le front, grossit beaucoup le volume de la tête; le dos est de trois couleurs, noir sur le haut et sur les grandes plumes des ailes, blanc sur les moyennes et la plupart des couvertures, et joliment liséré de gris sur blanc au croupion; la queue est grise; les yeux, les pieds et une partie du bec sont rouges.

Le harle est, comme on voit, un fort bel oiseau, mais sa chair est sèche et mauvaise à manger (3); la forme de son corps est large et sensiblement aplatie sur le dos; on a observé que la trachée-artère a trois renflements, dont le dernier, près de la bifurcation, renferme un labyrinthe osseux (4); cet appareil contient de l'air que l'oiseau peut respirer sous l'eau (5). Belon dit aussi avoir remarqué que la queue du harle est souvent comme froissée et rebroussée par le bout, et qu'il se perche et fait son nid, comme le cormoran, sur les arbres ou dans les rochers (6); mais Aldrovande dit au contraire, et avec plus de vraisemblance, que le harle niche au rivage et ne quitte pas les eaux. Nous n'avons pas eu occasion de vérifier ce fait; ces oiseaux ne paraissent que de loin à loin dans nos provinces de France,

et toutes les notices que nous en avons reçues nous apprennent seulement qu'il se trouve en différents lieux et toujours en hivernant (7); on croit en Suisse que son apparition sur les lacs annonce un grand hiver (8), et quoique cet oiseau doit être assez connu sur la Loire, puisque c'est là, suivant Belon, qu'on lui a imposé le nom de *harle* ou *herle*; il semble d'après cet observateur lui-même, qu'il se transporte en hiver dans des climats beaucoup plus méridionaux, car il est du nombre des oiseaux qui viennent du nord jusqu'en Égypte pour y passer l'hiver, suivant Belon, quoique, d'après ses propres observations, il paraisse que cet oiseau se trouve sur le Nil en toute autre saison que celle de l'hiver (9), ce qui est assez difficile à concilier.

Quoi qu'il en soit, les harles ne sont pas plus communs en Angleterre qu'en France (10), et cependant ils se portent jusqu'en Norvège (11), en Islande (12), et peut-être plus avant dans le Nord. On reconnaît le harle dans le *Geir-Fugl* des Islandais, auquel Anderson donne mal à propos le nom de *vautour* (13), à moins qu'on ne suppose que le harle par sa voracité est le vautour de la mer; mais il paraît que ces oiseaux n'habitent pas constamment la côte d'Islande, puisque les habitants, à chacune de leurs apparitions, ne manquent pas d'attendre quelque grand événement (14).

(7) Harle tué le 15 février (1778) près de Montbard, sur un étang, où on le voyait depuis plusieurs jours. — Harle tué près du Croisic sur les marais salants. (Lettre de M. de Querhoënt, du 13 février.) Harle tué à Bourbon-Lancy, et envoyé à M. Hébert en mars 1774.

(8) Gesner.

(9) Ce nous sembla chose fort nouvelle de voir, ce mois de septembre, un oiseau de rivière, lequel les Français (pour ce qu'il fait grand dommage aux étangs comme un castor) le nomment *bièvre*, et les Latins *vulpanser*, promenant ses petits nouvellement éclos dedans le Nil. Les oiseaux de rivière qui communément se retirent des pays septentrionaux au temps d'hiver, se vont rendre en Égypte, et là couvent leurs petits, et s'en retournent l'été, fuyant la violente chaleur du soleil qui leur serait intolérable. (Observations de Belon, Paris, 1555, p. 100.)

(10) In Angliâ rarissimè visitur. (Charleton, *Onomazt. zoic.*, pag. 95.)

(11) Müller, *Zoolog. Danic.*, 133.

(12) Mus. Worm., pag. 300. — Charleton, *ibid.*

(13) Vautour d'Islande. (Histoire naturelle d'Islande et de Groenland, tom. 1, pag. 94.)

(14) *Idem, ibidem.*

(1) Caput inter nandum sublime attollit. (Aldrovande, tom. 3, pag. 283.) Cum natat non nisi caput exserit. (Mus. Worm., pag. 300.)

(2) Rzaczynski, *Auctuar.*, pag. 392.

(3) Belon rapporte le proverbe populaire, que, qui voudrait régaler le diable, lui servirait bièvre et cormoran.

(4) Willoughby, pag. 253.

(5) Nature des oiseaux, pag. 164.

(6) *Idem, ibid.*

Dans le genre du harle, la femelle est constamment et considérablement plus petite que le mâle; elle en diffère aussi, comme dans la plupart des espèces d'oiseaux d'eau, par ses couleurs; elle a la tête rousse et le manteau gris, et c'est de cette femelle, dé-

rite par Belon sous le nom de *bièvre*, que M. Brisson fait son septième harle, comme on peut s'en convaincre en comparant sa notice, page 254, et sa figure, *planche* 25, avec notre planche enluminée, n° 953, qui représente cette femelle.

LE HARLE HUPPÉ* (1).

SECONDE ESPÈCE.

MERGUS SERRATOR, Linn., Gmel., Lath., Vieill., Cuv., Temm. (Les adultes). — MERCUS SERRATOR SERRATUS, Var. α , Gmel. — MERGUS SERRATOR NIGER, Var. γ , Gmel. (2).

Le harle commun que nous venons de décrire, n'a qu'un toupet et non pas une huppe; celui-ci porte une huppe bien formée, bien détachée de la tête, et composée de brins fins et longs, dirigés de l'occiput en arrière; il est de la grosseur du canard; sa tête et le haut du cou sont d'un noir-violet, changeant en vert doré; la poitrine est d'un roux varié de blanc; le dos noir; le croupion et les flancs sont rayés en zigzags de brun et de gris-blanc; l'aile est variée de noir, de brun, de blanc et de cendré; il y a des deux côtés de la poitrine, vers les épaules, d'assez longues plumes blanches, bordées de noir, qui recouvrent le coude de l'aile lorsqu'elle est pliée; le bec et les pieds

sont rouges. La femelle diffère du mâle en ce qu'elle a la tête d'un roux terne; le dos gris et tout le devant du corps blanc, faiblement teint de fauve sur la poitrine.

Suivant Willoughby, cette espèce est très-commune sur les lagunes de Venise; et comme Müller témoigne qu'on la trouve en Danemarck, en Norvège, et que Linnæus dit qu'elle habite aussi en Laponie (3), il est très-probable qu'elle fréquente les contrées intermédiaires: et, en effet, Schwenckfeld assure que cet oiseau passe en Silésie, où on le voit au commencement de l'hiver sur les étangs dans les montagnes. M. Salerne dit qu'il est fort commun sur la Loire (4); mais, par la manière dont il en parle, il paraît l'avoir très-mal observé.

* Voyez les planches enluminées, n° 207, le mâle.

(1) Herle. (Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 164.) *Anatis species*, herle, seu harle Gallis dicta. (Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 236.) *Mergus quem Belonius gallicè herle vocat.* (Jonston, Avi., p. 89.) *Anas longirostra secunda.* (Schwenckfeld, Avi., Siles., pag. 206.) *Serrator cirratus.* (Klein, Avi., pag. 104, n° 2.) Harle. (Albin, tom. 2, pag. 65, pl. 101.) Plongeon à poitrine rouge. (Edwards, pag. et pl. 95.) *Mergus cristà dependente*, capite nigro-cærulescente, collarì albo. *Merganser.* (Linnæus, Syst. Nat., ed. 10, gen. 62, sp. 2. — *Idem*, Fauna Suecica, n° 113.) *Suecis wark-jogel, hjoer-fogel.* — *Mergus serrator cristà dependente.* Danis, tot-and, shroekke. Island., vatussend. (Müller, Zoolog. Danic., n° 134.) Ces phrases désignent le mâle; toutes les suivantes paraissent se rapporter à la femelle. — *Anas longirostra.* (Gesner, Avi., pag. 133.) *Anas longirostra sive mergus longiroster.* (Aldrovande, Avi., 3 pag. 282.) *Mergus longirostrus.* (Jonston, pag. 96.) *Mergus cirratus fuscus, venetiis serula.* (Willoughby, Ornithol., pag. 255. — Ray, Synops. Avi., pag. 135, n° a, 4.) *Anas longirostra prima.* (Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 205.) *Mergus cirratus fuscus; anas longirostra*

Gesneri, serula Venetorum. (Rzaczynski, Auctuar., pag. 393 et 434.) *Mergus longirostrus.* (Charleton, Exercit., pag. 101, n° 3. Onomast., pag. 95, n° 3.) *Mergus longirostrus Jonstoni.* (Barrère, Ornithol., clas. 1, gen. 3, sp. 2.) *Mergus cristà dependente; capite nigro maculis ferrugineis. Serrator.* (Linnæus, Syst. Nat., ed. 10, gen. 62, sp. 3. — *Idem*, Fauna Suecica, n° 114.) *Mergus cristatus, supernè splendidiù niger, uropygio fusco et cinereo-albo transversim et undatim striato (mas) cinereus (femina), infernè albus; capite et collo supremo nigro-violaceis obscurè viridi colore variantibus (mas) sordidiù rufis (femina), torque (albo mas); collo infimo et pectore supremo rufescente, albo et nigro variegatis; remigibus undecim primoribus fusco-nigricantibus; rectricibus fuscis, exterius ad margines cinereo-albo variegatis... Merganser cristatus.* (Brisson, Ornithol., tom. 4, pag. 237.)

(2) Le harle à manteau noir de Buffon (voyez ci-après, pag. 173) ne diffère pas spécifiquement de cet oiseau. Desm. 1829.

(3) *Knipa Schæfferi.* (Lapp. illustr.) Voyez Fauna Suecica.

(4) Voyez Ornithologie de Salerne, pag. 401.

LA PIETTE OU LE PETIT HARLE HUPPÉ * (1).

TROISIÈME ESPÈCE.

MERGUS ALBELLUS, Linn., Gmel., Lath., Cuv., Vieill., Temm. (Vieux mâle.) **MERGUS MINUTUS**, Linn., Lath. — **MERGUS ASIATICUS**, S. G. Gmel. — **MERGUS STELLATUS**, Brunnich. — **MERGUS PANNONIGUS**, Scopoli. (La femelle et les jeunes de l'année.)

La piette est un joli petit harle à plumage pie, et auquel on a donné quelquefois le nom de *religieuse*, sans doute à cause de la netteté de sa belle robe blanche, de son manteau noir et de sa tête coiffée en effilés blancs, couchés en mentonnière, et relevés en forme de bandeau, que coupe par derrière un petit lambeau de voile d'un violet-vert obscur; un demi-collier noir sur le haut du cou achève la parure modeste et piquante de cette petite religieuse ailée; elle

est aussi fort connue sous le nom de *piette* sur les rivières d'Arc et de Somme en Picardie, où il n'est pas de paysan, dit Belon, qui ne la sache nommer; elle est un peu plus grande que la sarcelle, mais moindre que le morillon; elle a le bec noir, et les pieds d'un gris plombé; l'étendue du blanc et du noir dans son plumage est fort sujette à varier de sorte que quelquefois il est presque tout blanc (2); la femelle n'est pas aussi belle que le mâle; elle n'a point de huppe, sa tête est rousse, et le manteau est gris.

* Voyez les planches enluminées, n° 449, le mâle; 450, la femelle.

(1) Piette. (Belon, Nat. des oiseaux, pag. 171. *Idem*, Portraits d'oiseaux, pag. 36, a.) *Mergus varius major*, vulgò *mergus Rheni* et *monialis alba*; *Germanis*, *wysse nonn*. (Gesner, Icon. pag. 87.) *Mergus rhenanus*. (*Idem*, Avi., pag. 181.) *Mergus varius*. (*Idem*, *ibid.*, pag. 132.) *Mergus alius major cirratus* (dénomination fautive, puisque ce harle est un des plus petits). (*Idem*, *ibid.*, pag. 132.) *Mergus Rheni Ornithologi*. (Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 274.) *Albellus aquaticus*. (*Idem*, *ibid.*, pag. 276.) *Albellus alter seu mergo mustelari leucomelano congener*. (*Idem*, *ibid.*) *Albellus alter Aldrovandi*. (Willoughby, Ornithol., pag. 254.) *Mergus rheni Gesnero*. Aldrovandi. (*Idem*, pag. 255.) *Mergus rhenanus, quibusdam monialis alba*. (Jonston, Avi., pag. 96.) *Mergus major* (falsò) *Gesneri*; *albellus alter Aldrovandi, the white nun*. (Ray, Synops. avi., pag. 135, n° a, 3.) *Mergus rhenanus, quibusdam monialis alba*. (Charleton, Exercit., pag. 101, n° 1. *Onomast.*, pag. 95, n° 1.) *Anas longirostra quinta et septima Schwenckf. nonn endlin, eyszendlin*. (Avi. Siles., pag. 208 et 209.) *Anas albella*. (Klein, Avi., pag. 135, n° 30.) *Serrator minimus*. (*Idem*, *ibid.*, pag. 140, n° 4.) *Mergus cristá dependente subtus nigra, corpore albo, dorso nigro, alis variegatis...*

Albellus. (Linnæus, Syst. Nat., ed. 10, gen. 62, sp. 4.) Plongeon de mer. (Albin, tom. 1, pag. 78, planche 89.) Cane blanche en Sologne. (Salerne, Hist. des Oiseaux, pag. 402.) *Merganser cristatus supernè splendidè niger, infernè albo argenteus*; *capite et collo candidis, cristá partim candidá, partim obscurè viridi-violeacea*; *maculá per oculos nigro-viridescente*; *torque semicirculari in collo superiore nigro*; *remigibus decem primoribus nigricantibus*; *rectricibus cinereis (mas)*. *Merganser cristatus minor, sive albellus*. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 243.) *Nota*. La femelle, dans cette espèce, comme dans les précédentes, est fort différente du mâle pour le plumage, et c'est à elle que se rapportent les phrases suivantes. — *Mergus varius*, qui *monialis fusca* dicitur. (Gesner, Avi., pag. 133.) *Mergus argentinensis*. (*Idem*, *ibid.*) *Mergus mustelaris*. (*Idem*, *ibid.*, pag. 132.) *Mergus varius*, quem circa Argentoratam Germani monialeni fuscam appellant. (Aldrov., Avi., tom. 3, pag. 282.) *Merganser supernè cinereo-fuscus, infernè albo-argenteus*, *partibus capitis et collo supremi superioribus fulvis, gutture albo*; *colli inferioris infimá parte cinereo-albá, remigibus decem primoribus nigricantibus*; *rectricibus cinereis (femina)*. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 243.)

(2) Belon.

LE HARLE A MANTEAU NOIR.⁽¹⁾

QUATRIÈME ESPÈCE.

MERGUS SERRATOR, Linn., Gmel., Lath., Vieill., Temm.⁽²⁾

Nous réunissons ici sous la même espèce le harle noir et le harle blanc et noir de M. Brisson, qui sont les troisième et sixième harles de Schwenckfeld, parce qu'il nous paraît qu'il y a entre eux moins de différences que l'on n'en observe dans ce genre entre le mâle et la femelle, d'autant plus que ces deux harles sont à peu près de la même taille; Belon qui en a décrit un sous le nom de tiers, dit qu'on l'appelle ainsi parce qu'il est comme moyen, ou en tiers entre la canne et le morillon, et que ses ailes, par leur bigarure, imitent la variété des ailes du morillon; mais il a tort de joindre son harle tiers à cet oiseau, puisque le bec est entièrement différent de celui du morillon; et quant à sa taille, elle est plus

approchante de celle du canard. Au reste, il a la tête, le dessus du cou, le dos, les grandes plumes de l'aile et le croupion noirs, et tout le devant du corps d'un beau blanc, avec la queue brune. Cette description convient donc en entier au harle blanc et noir de M. Brisson, et elle convient également à son harle noir, excepté qu'au cou de celui-ci on voit du rouge bai, et qu'il a la queue noire; tous deux ont le bec et les pieds rouges. Schwenckfeld en disant du premier qu'on le voit rarement en Silésie, n'insinue pas que le dernier y soit plus commun, en observant qu'il paraît quelques-uns de ces oiseaux sur les rivières au mois de mars à la fonte des glaces (3).

LE HARLE ÉTOILÉ.⁽⁴⁾

CINQUIÈME ESPÈCE.

MERGUS ALBELLUS et MERGUS MINUTUS, Linn., Gmel. — MERGUS STELLATUS, Brunnich. — MERGUS PANNONICUS, Scop., etc.⁽⁵⁾

La grande différence de livrée entre le mâle et la femelle, dans le genre des harles, a causé plus d'un double emploi dans l'énu-

mération de leurs espèces, comme on peut le remarquer dans les listes de nos nomenclateurs: nous soupçonnons fortement qu'il y

(1) Tiers. (Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 165.) Mergus niger. (Gesner, Avi., 153.) Aliud mergi genus. (*Idem, ibid.*, pag. 132.) Mergus alter. (Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 276.) Mergus niger. (*Idem, ibid.*, pag. 281. — Jonston, Avi., pag. 96.) Mergus niger Jonstoni. (Barrère, Ornithol., clas. 1, gen. 3, sp. 4.) Anas longirostra tertia. (Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 207.) Anas longirostra sexta. (*Idem, ibid.*, pag. 208.) Merganser supernè niger, infernè albus, remigibus majoribus nigris; reetricibus fuscis.... Merganser leucomelanus. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 250.) Merganser supernè niger, infernè albus; collo spadiceo; tæniâ transversâ in alis candidâ; remigibus majoribus, reetricibusque nigris.... Merganser niger. (*Idem, ibid.*, pag. 251.)

(2) Selon M. Temminck, cet oiseau est un individu mâle adulte du harle huppé, *mergus serrator*, décrit ci-devant, pag. 171. DESM. 1829.

(3) Aviar. Sillesiæ, pages 207 et 208.

(4) Mergus albus. (Gesner, Avi., pag. 133.) Alterum mergi varii genus. (*Idem, ibid.*, pag. 132.)

Tertium mergi varii genus, seu mergus glacialis. (Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 279.) Mergus albus. (*Idem, ibid.*, pag. 282. — Jonston, Avi., pag. 89.) Mergus glacialis. (*Idem, pag. 96.* — Willoughby, Ornithol., pag. 254. — Charleton, Exercit., pag. 101, n° 2. Onomast., pag. 95, n° 2.) Mergus glacialis Gesnero. (Ray, Synops. avi., pag. 135.) Anas stellata. (Klein, Avi., pag. 135, n° 29.) Mergus capite griseo lavi. Mergus minutus. (Linnæus, Syst. Nat., ed. 10, gen. 62, sp. 5.) Mergus capite griseo, cristâ destituto. (*Idem, Fauna Suecica*, n° 115.) Merganser supernè fusco-nigriscans, infernè albus; capite superiore spadiceo; maculâ per oculos nigrâ, infra oculos stellatâ candidâ; reetricibus alarum superioribus albis; remigibus quatuordecim primoribus nigris; reetricibus fusco-nigriscantibus.... Merganser stellatus. (Brisson, tom. 6, pag. 252.)

(5) Suivant M. Temminck, cet oiseau n'est qu'une femelle ou un jeune mâle de la piette ou petit harle huppé de la page précédente. DESM. 1829.

a encore ici une de ces méprises qui ne sont que trop communes en nomenclature. Il nous paraît que l'espèce de ce harle étoilé, mieux décrite et mieux connue, ne sera peut-être qu'une femelle des espèces précédentes : Willoughby le pensait ainsi ; il dit que ce même harle étoilé, qui est le *mergus glacialis* de Gesner, n'est que la femelle de la piette ; et ce qui semble le prouver, c'est que le *mergus glacialis* se trouve quelquefois tout blanc ; particularité qui appartient à la piette. Quoi qu'il en soit, M. Brisson tire la dénomination de *harle étoilé* d'une

tache blanche figurée en étoile, que porte, à ce qu'il dit, ce harle, au dessous d'une tache noire qui lui enveloppe les yeux ; le dessus de la tête est d'un rouge bai ; le manteau d'un brun noirâtre ; tout le devant du corps est blanc, et l'aile est mi-partie de blanc et de noir ; le bec est noir ou de couleur plombée, comme dans la piette, et la grosseur de ces deux oiseaux est à peu près la même. Gesner dit que ce harle porte en Suisse le nom de *canard des glaces* (*ysentle*), parce qu'il ne paraît sur les lacs qu'un peu avant le grand froid qui vient les glacer (1).

LE HARLE COURONNÉ * (2).

SIXIÈME ESPÈCE.

Mergus cucullatus, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Cuv. (3).

Ce harle, qui se trouve en Virginie, est très-remarquable par sa tête couronnée d'un beau limbe, noir à la circonférence et blanc au milieu, et formé de plumes relevées en disque, ce qui fait un bel effet, mais qui ne paraît bien que dans l'oiseau vivant (4), et que par cette raison notre planche enluminée ne rend pas ; on le voit dans la belle figure que Catesby a donnée de cet oiseau qu'il a dessiné vivant ; sa poitrine et son ventre sont blancs ; le bec, la face, le cou et le dos sont noirs ; les plumes de la queue

et de l'aile brunes ; celle de l'aile les plus intérieures sont noires et marquées d'un trait blanc. Ce harle est à peu près de la grosseur du canard ; la femelle est toute brune, et sa huppe est plus petite que celle du mâle. Fernandez a décrit l'un et l'autre sous le nom mexicain d'*ecatotolt*, en y ajoutant le surnom de *avis venti*, oiseau du vent, sans en indiquer la raison. Ces oiseaux se trouvent au Mexique et à la Caroline, aussi bien qu'en Virginie, et se tiennent souvent sur les rivières et les étangs.

(1) Il paraît du reste que c'est mal à propos que ce même naturaliste, et après lui M. Brisson, rapportent à ce harle le nom de *pylstert* ou *pylstaart*, qui, en hollandais, signifie à la lettre *queue de flèche*, et qui est constamment appliqué au *paille-en-queue*, dans la relation de Tasman. (Voyez ci-après l'article du *Paille-en-Queue*.)

* Voyez les planches enluminées, n° 935, le mâle, sous la dénomination de *harle huppé de Virginie*, n° 936, la femelle.

(2) Round-crested duck. (Catesby, Carolin., tom. 1, pag. 94, avec une belle figure.) Harle à crête. (Edwards, Glan., pl. 360.) Ecatotolt seu avis venti. (Fernandez, Hist. avi. Nov.-Hispan., pag. 24, cap. 46. — *Idem*, pag. 33, cap. 95.) Altera ecatotolt. (*Idem*, pag. 24, cap. 47.) Avis venti. (Nieremberg, pag. 222.) Heatotolt altera. (*Idem*, *ibid.* — Jonston, Avi, pag. 128. — Willoughby,

Ornithol., pag. 301. — Ray, Synops. avi., pag. 175.) Serrator cucullatus. (Klein, Avi., pag. 140, n° 3.) Mergus cristá globosá utrinqué albá, corpore suprâ fusco, subtús albo. Mergus cucullatus. (Linnæus, Syst. nat., ed. 10, gen. 62, sp. 1.) Merganser cristatus supernè nigricans, infernè albus, imo ventre fusco ; capite et collo nigris ; cristá orbiculari nigrâ, utrinqué in medio candidâ, remigibus majoribus retricibusque fuscis (*mas*). Merganser cristatus, in toto corpore fuscus, cristá orbiculari (*femina*).... Merganser Virginianus cristatus. (Brisson, Ornithol., tom., pag. 258.)

(3) M. Cuvier cite cette espèce parmi celles dont l'existence lui paraît bien constatée dans le genre harle DESM. 1829.

(1) Magnâ crista exornatur, orbiculari, ac corona modo eminenti. (Nieremberg.)

LE PÉLICAN* (1).

PELECANUS ONOCROTALUS, Linn., Gmel., Lath., Vieill., Cuv., Temm.
 — PELECANUS ROSEUS, Gmel., Lath. (Individus adultes.) — PELECANUS
 PHILIPPENSIS, PELECANUS FUSCUS et PELECANUS MANILLENSIS, Gmel.,
 Lath. (2).

Le pélican est plus remarquable, plus intéressant pour un naturaliste par la hauteur de sa taille, et par le grand sac qu'il porte sous le bec, que par la célébrité fabuleuse de son nom, consacré dans les emblèmes religieux des peuples ignorants; on a représenté sous sa figure la tendresse paternelle se déchirant le sein pour nourrir de son sang sa famille languissante; mais cette

fable que les Égyptiens racontaient déjà du vautour (3), ne devait pas s'appliquer au pélican qui vit dans l'abondance (4), et auquel la nature a donné de plus qu'aux autres oiseaux pêcheurs une grande poche dans laquelle il porte, et met en réserve l'ample provision du produit de sa pêche.

Le pélican égale ou même surpasse en grandeur le cygne (5), et ce serait le plus

* Voyez les planches enluminées, n° 87.

(1) En grec, *ονοκροταλος*, *πελεκωνος*, dans Oppien, *πελεκωνος*; en latin, *onocrotalus*; et en ancien latin, *truo*, suivant Verrius Flaccus et Festus; en ancien français, *livane*, selon Cotgrave et Belon; en hébreu, *hakik*; en chaldéen, *catha*; en arabe, *luk* et *alhausal*, c'est-à-dire, *goitier*; en persan, *hik* (Aldrovaude), *tacab*, c'est-à-dire, *porteur d'eau*; et *miso*, mouton, à cause de sa grosseur (Chardin); en égyptien, *begas*, ou *gemel-el-bahr* (chameau de la rivière, Vansleb); en turc, *sackagusck*; dans l'ancienne langue vandale, *bukriez* (Wolfgang Lazius); en espagnol, *grote*; en italien, *agrotto*; à Rome, *truo*; et vers Sienna et Mantoue, *agrotti*; dans les Alpes de Savoie, *goitreuse*, à cause de sa poche, semblable au goitre, auquel les habitants de ces cantons sont sujets; en anglais, *pelecane*; en allemand, *meer-gans*, *schnee-gans*; et en Autriche, *ohn-vogel*; en polonais, *bak*, *bak cudzoziemski*, en russe, *baba*; en grec moderne, *toubano* (Spon, Voyage en Dalmatie; aux îles d'Amérique, et dans les relations, *grand gosier*; en mexicain, *atototl*; et par les Espagnols des Indes, *alcatraz*; aux Philippines, *pagala*; par les nègres de Guinée, *pokko*; en siamois, *noktho*.

Pélican. (Belon, Nat des oiseaux, pag. 153, avec une mauvaise figure, pag. 154.) Pélican, livane. (Le même, portraits d'oiseaux, pag. 30, b, même figure.) *Onocrotalus*. (Gesner, avi., pag. 630, avec une figure peu exacte, répétée; Icon, avi., pag. 94.) *Onocrotalus seu pelecanus*. (Aldrovaude, Avi., tom. 3, pag. 42, avec de mauvaises figures, pages 48 et 49. — Willoughby, Ornithol., pag. 246. — Ray, Synops. avi., pag. 121, n° 1. — Jonston, Avi., pag. 91. — Marsigli, Danub., tom. 5, pag. 74, tab. 35.) *Onocrotalus avis*. (Bontius, Ind. orient.,

pag. 67.) *Onocrotalus truo*. (Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 311.) *Plancus gulo, onocrotalus albus*. (Klein, Avi., pag. 124, n° 1.) *Onocrotalus*. (Charleton, Exercit., pag. 100, n° 1.) *Onomazt.*, pag. 94, n° 1. — Moehring, Avi., Gen., 65.) *Onocrotalus Plinio, pelicanus Belonio*, Aldrovaude; *truo festo*. Rzaczynski, Hist. nat. Polon., pag. 288. (Idem, Auctuar., pag. 399.) *Pelecanus gulá saccatá*. *Onocrotalus*. (Linnæus, Syst. Nat., ed. 10, Gen. 66, sp. 1.) *Alcatraz*. (Nieremberg, pag. 223.) *Atototl*. (Hernandez, pag. 673.) Pélican. (Anciens Mémoires de l'Académie des Sciences, tom. 3, part. 3, pag. 189, avec une figure exacte. — Edwards, tom. 2, pag. 92, avec une belle figure.) *Onocrotalus albus*, ad carneum colorem non nihil inclinans; *remigibus majoribus nigris; reetricibus candidis*. . . . *Onocrotalus*. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 519.)

(2) M. Cuvier adopte le genre *pelecanus* de Linné, et y forme un sous-genre des pélicans proprement dits.

M. Temminck rapporte comme figure du jeune âge la planche enluminée de Buffon, n° 965. Il n'adopte pas le rapprochement que M. Cuvier fait du pélican brun de Buffon avec cette espèce. Il le considère comme formant une race très-distincte, propre aux climats d'Amérique. DESM. 1829.

(3) Voyez Orus Apollo.

(4) Saint Augustin et Saint Jérôme paraissent être les auteurs de l'application de cette fable, originellement égyptienne, au pélican. (Vid. Excerpt. ex Hieronim. apud Lupum de olivet. in Ps. 101.)

(5) M. Edwards estime celui qu'il décrit du double plus grand et plus gros que le cygne. Celui dont parle Ellis était, dit-il, deux fois plus fort qu'un gros cygne. (Voyage à la baie d'Hudson, tom. 1, pag. 52.)

grand des oiseaux d'eau (1), si l'albatrosse n'était pas plus épais, et si le flamant n'avait pas les jambes beaucoup plus hautes; le pélican les a au contraire très-basses, tandis que ses ailes sont si largement étendues, que l'envergure en est de onze ou douze pieds (2). Il se soutient donc très-aisément et très-long-temps dans l'air; il s'y balance avec légèreté et ne change de place que pour tomber à plomb sur sa proie, qui ne peut échapper, car la violence du choc et la grande étendue des ailes qui frappent et couvrent la surface de l'eau la font bouillonner, tourner (3), et étourdissent en même temps le poisson, qui dès-lors ne peut fuir; c'est de cette manière que les pélicans pêchent lorsqu'ils sont seuls (4); mais en troupes ils savent varier leurs manœuvres et agir de concert; on les voit se disposer en ligne et nager de compagnie, en formant un grand cercle qu'ils resserrent peu à peu pour y renfermer le poisson (5), et se partager la capture à leur aise.

Ces oiseaux prennent, pour pêcher, les heures du matin et du soir où le poisson est le plus en mouvement, et choisissent les lieux où il est le plus abondant; c'est un spectacle de les voir raser l'eau, s'élever de quelques pieds au-dessus, et tomber le cou raide et leur sac à demi plein, puis se relevant avec effort retomber de nouveau (6), et continuer ce manège jusqu'à ce que cette large besace soit entièrement remplie; ils vont alors manger et digérer à l'aise sur quelques pointes de rochers, où ils restent en repos et comme assoupis jusqu'au soir (7).

Il me paraît qu'il serait possible de tirer parti de cet instinct du pélican, qui n'avale pas sa proie d'abord, mais l'accumule en provision, qu'on pourrait en faire, comme

du cormoran, un pêcheur domestique; et l'on assure que les Chinois y ont réussi (8). Labat raconte aussi que des sauvages avaient dressé un pélican qu'ils envoyaient le matin après l'avoir rougi de racou, et qui le soir revenait au carbet, le sac plein de poissons qu'ils lui faisaient dégorger (9).

Cet oiseau doit être un excellent nageur; il est parfaitement *palmpjes*, ayant les quatre doigts réunis par une seule pièce de membrane; cette peau et les pieds sont rouges ou jaunes, suivant l'âge (10). Il paraît aussi que c'est avec l'âge qu'il prend cette belle teinte de couleur rose tendre et comme transparente, qui semble donner à son plumage blanc le lustre d'un vernis.

Les plumes du cou ne sont qu'un duvet court, celles de la nuque sont plus allongées, et forment une espèce de crête ou de petite huppe (11); la tête est aplatie par les côtés; les yeux sont petits et placés dans deux larges joues nues; la queue est composée de dix-huit pennes; les couleurs du bec sont du jaune et du rouge pâle sur un fond gris, avec des traits de rouge vif sur le milieu et vers l'extrémité; ce bec est aplati en-dessus comme une large lame relevée d'une arête sur sa longueur, et se terminant par une pointe en croc; le dedans de cette lame, qui fait la mandibule supérieure, présente cinq nervures saillantes, dont les deux extérieures forment des bords tranchants; la mandibule inférieure ne consiste qu'en deux branches flexibles qui se prêtent à l'extension de la poche membraneuse qui leur est attachée, et qui pend au-dessous comme un sac en forme de nasse. Cette poche peut contenir plus de vingt pintes de liquide (12); elle est si large et si longue, qu'on y peut placer le pied (13), ou y faire entrer le bras

(1) Je partis le 2 octobre pour me rendre à l'île de Griel, par ce canal qui est parallèle au bras principal du Niger.... Il était tout couvert de pélicans ou grands gosiers, qui se promenaient gravement comme des cygnes sur les eaux; ce sont, sans contredit, après l'autruche, les plus grands oiseaux du pays. (Adanson, Voyage au Sénégal, pag. 136.)

(2) Les pélicans décrits par MM. de l'Académie des Sciences avaient onze pieds d'envergure, ce qui est, suivant leur remarque, le double des cygnes et des aigles.

(3) Petr. martyr. Nov.-Orb., decad. I, liv. 6.

(4) Voyez Labat, Dutertre.

(5) Adanson, Voyage au Sénégal, pag. 136.

(6) Nieremberg, Hist. nat., lib. 10, pag. 223.

(7) Voyez Labat, Dutertre.

(8) Voyez le Voyage de Pirard, Paris. 1619, tom. 1, pag. 376; mais Pirard se trompe en se persuadant que cet oiseau ne se voit qu'à la Chine.

(9) Nouveau Voyage aux îles de l'Amérique, tom. 8, pag. 296.

(10) Aldrovande.

(11) C'est ce que Belon exagère dans sa figure, en lui donnant un panache qu'il compare mal à propos à celui du vanneau; en quoi Gesner et Aldrovande l'ont suivi dans les leurs. Celle de Gesner est encore plus vicieuse, en ce qu'elle porte cinq doigts.

(12) La longueur du bec du pélican que je mesurai était de plus d'un pied et demi, et son sac contenait près de vingt-deux pintes d'eau. (Adanson, Voyage au Sénégal, pag. 136.)

(13) Belon.

jusqu'au coude (1). Ellis dit avoir vu un homme y cacher sa tête (2), ce qui ne nous fera pourtant pas croire ce que dit Sanctius (3), qu'un de ces oiseaux laissa tomber du haut des airs un enfant nègre qu'il avait emporté dans son sac.

Ce gros oiseau paraît susceptible de quelque éducation, et même d'une certaine gaieté malgré sa pesanteur (4) : il n'a rien de farouche, et s'habitue volontiers avec l'homme (5). Belon en vit un dans l'île de Rhodes, qui se promenait familièrement par la ville (6), et Culmann, dans Gesner, raconte l'histoire fameuse de ce pélican qui suivait l'empereur Maximilien, volant sur l'armée quand elle était en marche, et s'élevant quelquefois si haut, qu'il ne paraissait plus que comme une hirondelle, quoiqu'il eût quinze pieds (du Rhin), d'un bout des ailes à l'autre.

Cette grande puissance de vol serait néanmoins étonnante dans un oiseau qui pèse vingt-quatre ou vingt-cinq livres, si elle n'était merveilleusement secondée par la grande quantité d'air dont son corps se gonfle, et aussi par la légèreté de sa charpente; tout son squelette ne pèse pas une livre et demie (7); les os en sont si minces qu'ils ont de la transparence, et Aldrovande prétend qu'ils sont sans moelle (8). C'est sans doute à la nature de ces parties solides qui ne s'ossifient que tard, que le pélican

doit sa très-longue vie (9); l'on a même observé qu'en captivité il vivait plus longtemps que la plupart des autres oiseaux (10).

Au reste, le pélican, sans être tout à fait étranger à nos contrées, y est pourtant assez rare, surtout dans l'intérieur des terres. Nous avons au Cabinet les dépouilles de deux de ces oiseaux, l'un tué en Dauphiné, et l'autre sur la Saône (11) : Gesner fait mention d'un qui fut pris sur le lac de Zurich, et qui fut regardé comme un oiseau inconnu (12). Il n'est pas commun dans le nord de l'Allemagne (13), quoiqu'il y en ait un grand nombre dans les provinces méridionales qu'arrose le Danube (14); ce séjour sur le Danube est une habitude ancienne à ces oiseaux, car Aristote, les rangeant au nombre de ceux qui s'attroupent (15), dit qu'ils s'envolent du Strymon, et que, s'attendant les uns les autres au passage de la montagne, ils vont s'abattre tous ensemble et nicher sur les rives du Danube (16). Ce fleuve et le Strymon paraissent donc limiter les contrées où ils se portent en troupes du nord au midi dans notre continent, et c'est faute d'avoir bien connu leur route que Pline les fait venir des extrémités septentrionales de la Gaule (17); car ils y sont étrangers, et paraissent l'être encore plus en

(9) Turner parle d'un pélican privé qui vécut cinquante ans. On conserva pendant quatre-vingts celui dont Culmannus écrit l'histoire, et dans sa vieillesse il était nourri, par ordre de l'empereur, à quatre écus par jour.

(10) D'un grand nombre de pélicans nourris à la ménagerie de Versailles, aucun n'est mort pendant l'espace de douze ans, durant lequel temps, de toutes les espèces gardées à la ménagerie, il n'en est aucune dont il ne soit mort quelque animal. (Mémoires de l'Académie des Sciences, cités plus haut.)

(11) M. de Violenc nous mande qu'il en a tué un dans un marais près d'Arles; et M. Lottinger, un autre sur un étang entre Dieuze et Sarrebourg.

(12) Voyez Aldrovande, tom. 3, pag. 51.

(13) Avis peregrina... rarò bas terras frequentat... anno 1585, Uratislaviae onocrotalus captus fuit. (Schwenckfeld, pag. 312.)

(14) Rzaczynski.

(15) Gregales aves sunt grus, olor, pelican. (Hist. animal., lib. 8, cap. 12.)

(16) Et pelicanes (que Scaliger et Gaza rendent mal par *plateæ*) loca mutant, volantque à Strymone fluvio ad Danubium, atque ibi pariunt; universæ abeunt, expectanturque à prioribus posteriores, propterea quòd priorum prospectus super volantium montis objectu interceptur posterioribus. (Aristot., loco citato.)

(17) Hist. Nat., lib. 10.

(1) Gesner.

(2) Tom. 1, pag. 52.

(3) Dans Aldrovande, tom. 3, pag. 50.

(4) C'est un oiseau gai, hété et vioge. (Belon.) C'était une chose divertissante à voir lorsque nous pousions et animions contre lui de jeunes garçons ou bien nos chiens, comment il savait admirablement bien se mettre en état de défense, se jetant avec beaucoup d'impétuosité sur les chiens ou sur les garçons et les frappant fort joliment avec son bec, que ceux-ci repoussaient de même; de sorte qu'on aurait dit qu'on battait deux morceaux de bois l'un contre l'autre, ou qu'on jouait avec des cliquettes. (Voyage en Guinée, par Guillaume Bosman, Utrecht, 1705, lettre XV^e.)

(5) Rzaczynski parle d'un pélican nourri pendant quarante ans à la cour de Bavière, qui se plaisait beaucoup en compagnie, et paraissait prendre un plaisir singulier à entendre de la musique. (Auctuar., pag. 399.)

(6) Observation, pag. 69.

(7) Anciens mémoires de l'Académie des Sciences, tom. 3, part. 13, pag. 198.

(8) Anciens mémoires de l'Académie des Sciences, tom. 3, pag. 51.

Suède et dans les climats plus septentrionaux, du moins si l'on en juge par le silence des naturalistes du Nord (1), car ce qu'en dit Olaus Magnus n'est qu'une compilation mal digérée, de ce que les anciens ont écrit sur l'*onocrotale*, sans aucun fait qui prouve son passage ou son séjour dans les contrées du Nord. Il ne paraît pas même fréquenter l'Angleterre, puisque les auteurs de la Zoologie britannique ne le comptent pas dans le nombre de leurs animaux bretons, et que Charleton rapporte qu'on voyait de son temps dans le parc de Windsor des pélicans envoyés de Russie (2). Il s'en trouve en effet, et même assez fréquemment sur les lacs de la Russie Rouge et de la Lithuanie, de même qu'en Volhinie, en Podolie et en Pokutie, comme le témoigne Rzaczynski (3); mais non pas jusque dans les parties les plus septentrionales de la Moscovie, comme le prétend Ellis. En général ces oiseaux paraissent appartenir spécialement aux climats plus chauds que froids. On en tua un de la plus grande taille et qui pesait vingt-cinq livres dans l'île de Majorque, près la baie d'Alcudia, en juin 1773 (4); il en paraît régulièrement sur les lacs de Mantoue et d'Orbitello (5), on voit d'ailleurs, par un passage de Martial, que les pélicans étaient communs dans le territoire de Ravenne (6). On les trouve aussi dans l'Asie-Mineure (7), dans la Grèce (8), et dans plusieurs endroits de la Méditerranée et de la Propontide (9); Belon a même observé leur passage étant en mer, entre Rhodes et Alexandrie; ils volaient en troupes du nord au midi, se dirigeant vers

l'Égypte (10), et ce même observateur jouit une seconde fois de ce spectacle vers les confins de l'Arabie et de la Palestine (11). Enfin, les voyageurs nous disent que les lacs de la Judée et de l'Égypte, les rives du Nil en hiver, et celles du Strymon en été, vues du haut des collines, paraissent blanches par le grand nombre de pélicans qui les couvrent (12).

En rassemblant les témoignages des différents navigateurs, nous voyons que les pélicans se trouvent dans toutes les contrées méridionales de notre continent, et qu'ils se trouvent avec peu de différences et en plus grand nombre dans celles du Nouveau-Monde. Ils sont très-communs en Afrique sur les bords du Sénégal et de la Gambia, où les Nègres leur donnent le nom de *Pokko* (13), la grande langue de terre qui barre l'embouchure de la première de ces rivières en est remplie (14); on en trouve de même à Loango et sur les côtes d'Angola (15), de Sierra Leona (16) et de Guinée (17); sur la baie de Saldana ils sont mêlés à la multitude d'oiseaux qui semble remplir l'air et la mer de cette plage (18). On les trouve à Madagascar (19), à Siam (20), à la Chine (21), aux îles de la Sonde (22) et aux Philippines (23), sur-

(10) Belon, Observations, pag. 90.

(11) *Idem*, *ibid.* pag. 139. Lorsque passions par la plaine de Rama, les voyons passer deux à deux comme cygnes, volant assez bas par-dessus nos têtes; combien qu'on les voie voler aussi en grosses troupes comme des cygnes. (Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 155.)

(12) *Idem*, *ibidem*, pag. 154.

(13) Relation de Moore. (Histoire générale des Voyages, tom. 3, pag. 304.) Voyage de Le Maire aux Canaries; Paris, 1695, pag. 104.

(14) Histoire générale des Voyages, tom. 2, p. 488. Relation de Brue.

(15) Relation de Pigafetta, pag. 92; mais Merolla se trompe en prenant pour des pélicans certains oiseaux noirs dont il vit grand nombre sur la route de Singa. (Voyez son voyage, pag. 636.)

(16) Histoire générale des Voyages, tom. 3, p. 226. Relation de Finch.

(17) Voyage de Degenes; Paris, 1698, pag. 41.

(18) Histoire générale des Voyages, tom. 2, p. 46. Relation de Douanton.

(19) Voyage de François Cauche, Paris, 1651, pag. 136.

(20) Second voyage du P. Tachard, dans l'Histoire générale des Voyages, tom. 11, pag. 311.

(21) Voyez Picard, cité plus haut.

(22) In littoribus Javæ et circumjacentium insularum. Pison, Hist. nat., lib. 5, pag. 69.

(23) Transactions philosophiques, n° 285.

(1) Linnæus, Müller, Brunnich.

(2) Onomasticou Zoicon, pag. 94.

(3) Auctuar., pag. 399.

(4) Journal historique et politique, 20 juillet 1773.

(5) Belon, Nature des Oiseaux, pag. 155.

(6) Turpe Ravennatis guttur onocrotali. (Mart.)

(7) Des onocrotales se nourrissent dans un lac qui est au-dessus de la ville d'Antioche. (Belon, Observations, pag. 161.)

(8) Nous tuâmes à coups de pierre (aux environs de Patras) un de ces gros oiseaux que nous appelons *pélican*; les Latins, *onocrotali*, et les Grecs modernes, *toubano*; je ne sais si c'était le froid qui l'empêchait de voler; il a un sac sous le bec, où nous fîmes entrer plus de quinze pots d'eau; aussi les Grecs disent qu'il va porter de l'eau dans les montagnes aux petits oiseaux. Il est fort commun en ces quartiers-là, aussi bien que du côté de Smyrne. (Voyage en Dalmatie, par Jacobi Spon et Georges Vuheler; Lyon, 1678, tom. 2, pag. 41.)

(9) Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 152.

tout aux pêcheries du grand lac de Manille (1). On en rencontre quelquefois en mer (2); et enfin on en a vu sur les terres lointaines de l'océan Indien, comme à la Nouvelle-Hollande (3), où M. Cook dit qu'ils sont d'une grosseur extraordinaire (4).

En Amérique, on a reconnu des pélicans depuis les Antilles (5) et la terre ferme (6), l'isthme de Panama (7) et la baie de Campêche (8), jusqu'à la Louisiane (9) et aux autres terres voisines de la baie d'Hudson (10). On en voit aussi sur les îles et les anses inhabitées près de Saint-Domingue (11); et en plus grande quantité sur ces petites îles couvertes de la plus belle verdure, qui avoisinent la Guadeloupe, et que différentes espèces d'oiseaux semblent s'être partagées pour leur servir de retraite: l'une de ces îles a même été nommée l'*Île aux Grands-Gosiers* (12). Ils grossissent encore les peuplades des oiseaux qui habitent l'île d'Avés (13); la côte très-poissonneuse des Sambales les attire en grand nombre (14); et dans celle de Panama on les voit fondre en troupes sur les bancs de sardines que les grandes marées y poussent; enfin, tous les écueils et les îlets voisins sont couverts de ces oiseaux en si grand nombre, qu'on en charge des canots, et qu'on en fond la graisse dont on se sert comme d'huile (15).

Le pélican pêche en eau douce comme en mer, et dès-lors on ne doit pas être surpris de le trouver sur les grandes rivières; mais il est singulier qu'il ne s'en tienne pas aux terres basses et humides, arrosées par de grandes rivières, et qu'il fréquente aussi les pays les plus secs, comme l'Arabie et la Perse (16), où il est connu sous le nom de porteur d'eau (*tacab*); on a observé que comme il est obligé d'éloigner son nid des eaux trop fréquentées par les caravanes, il porte de très-loin de l'eau douce dans son sac à ses petits; les bons musulmans disent très-religieusement que Dieu a ordonné à cet oiseau de fréquenter le désert pour abreuver au besoin les pèlerins qui vont à La Mecque, comme autrefois il envoya le corbeau qui nourrit Élie dans la solitude (17); aussi les Égyptiens, en faisant allusion à la manière dont ce grand oiseau garde de l'eau dans sa poche, l'ont surnommé le *chameau de la rivière* (18).

Au reste, il ne faut pas confondre le *pélican de Barbarie* dont parle le docteur Shaw (19), avec le véritable pélican, puisque ce voyageur dit qu'il n'est pas plus gros qu'un vanneau. Il en est de même du pélican de Kolbe, qui est l'oiseau spatule (20). Pigafetta, après avoir bien reconnu le pélican à la côte d'Angola (21), se trompe en donnant son nom à un oiseau de Loango à jambes hautes comme le héron (22); nous doutons aussi beaucoup que l'*alcatraz*, que quelques voyageurs disent avoir rencontré en pleine mer entre l'Afrique et l'Amérique (23), soit notre pélican, quoique les Espagnols des Philippines et du Mexique lui aient donné le nom d'*alcatraz*; car le pélican s'éloigne peu des côtes, et sa rencontre sur mer annonce la proximité de la terre (24).

Des deux noms *pélican* (25) et *onocro-*

(1) Sonnerat, Voyage à la Nouvelle-Guinée.

(2) Le 13 décembre, après avoir passé le tropique; plusieurs oiseaux nous vinrent visiter; il y en avait quantité de ceux qu'on appelle *grand gosier*. (Voyage de Le Guat, Amsterdam, 1708, tom. 1, pag. 97.)

(3) Histoire générale des Voyages, tom. 9, p. 221.

(4) Premier voyage, tom. 4, pag. 110; et tom. 3, pag. 360 et 363.

(5) Dutertre, Labat, Sloane. Il y eut en 1656, au mois de septembre, une grande mortalité de ces oiseaux, particulièrement des jeunes; car toutes les côtes des îles de Saint-Vincent, de Becouya, et de tous les Grenadins, étaient bordées de ces oiseaux morts. (Dutertre, Histoire générale des Antilles, tom. 2, pag. 271.)

(6) Ovedio.

(7) Wafer.

(8) Dampier, tom. 3, pag. 316.

(9) Histoire générale des Voyages, tom. 14, p. 456.

(10) *Ibidem*, pag. 663.

(11) Note communiquée par M. le chevalier Deshayes.

(12) Dutertre.

(13) Labat, tom. 8, pag. 28.

(14) Wafer.

(15) Ovedio, livre 5.

(16) Voyage de Chardin; Amsterdam, 1711, t. 2, pag. 30.

(17) *Idem*, *ibid.*

(18) Gemel-el-Bahr. (Vansleb, Voyage en Egypte; Paris, 1677, pag. 102.)

(19) Anas platycynchos ou pélican de Barbarie... de la grandeur du vanneau... (Voyage en Barbarie; La Haye, 1743, tom. 1, pag. 328.)

(20) Description du cap de Bonne-Espérance, part. 3, chap. 19.

(21) *Idem*, *ibidem*.

(22) Voyez Hist. gén. des Voyages, t. 4, p. 588.

(23) *Ibidem*, tom. 1, pag. 448.

(24) Sloane, Hist. of Jamaica, pag. 322.

(25) Aristote, lib. 9, cap. 10.

tale (1) que les anciens ont donné à ce grand oiseau, le dernier a rapport à son étrange voix, qu'ils ont comparé au braiement d'un âne (2). Klein imagine qu'il rend ce son bruyant le cou plongé dans l'eau (3); mais ce fait paraît emprunté du butor, car le pélican fait entendre sa voix rauque loin de l'eau, et jette en plein air ses plus hauts cris (4). Élien décrit et caractérise bien le pélican sous le nom de *céla* (5); mais l'on ne sait pas pourquoi il le donne pour un oiseau des Indes, puisqu'il se trouve et sans doute se trouvait dès-lors dans la Grèce.

Le premier nom de *pélican* a été le sujet d'une méprise des traducteurs d'Aristote, et même de Cicéron et de Pline (6); on a traduit *pélican* par *platea*, ce qui a fait confondre le *pélican* avec la spatule; et Aristote lui-même, en disant du *pélican* qu'il avale des coquillages minces, et les rejette à demi digérés pour en séparer les écailles (7), lui attribue une habitude qui convient mieux à la spatule, vu la structure de son œsophage (8); car le sac du pélican n'est pas un estomac où la digestion soit seulement commencée; et c'est improprement que Pline compare la manière dont l'*Onocrotale* (pélican) avale et reprend ses aliments à celle des animaux qui ruminent (9): « Il n'y a rien ici, dit très-bien M. Perrault, qui ne soit dans le plan général de l'organisation des oiseaux; tous ont un jabot dans lequel se resserre leur nourriture; le pélican l'a au dehors, et le porte sous le bec (10), au lieu de l'avoir caché en dedans

» et placé au bas de l'œsophage; mais ce jabot extérieur n'a point la chaleur digestive de celui des autres oiseaux, et le pélican rapporte frais dans cette poche les poissons de sa pêche à ses petits. Pour les dégorger, il ne fait que presser ce sac sur sa poitrine; et c'est cet acte très-naturel qui peut avoir donné lieu à la fable si généralement répandue, que le pélican s'ouvre la poitrine pour nourrir ses petits de sa propre substance (11). »

Le nid du pélican se trouve communément au bord des eaux; il le pose à plate-terre (12), et c'est par erreur, et en confondant, à ce qu'il paraît, la spatule avec le pélican, que M. Salerne dit qu'il niche sur les arbres (13). Il est vrai qu'il s'y perche malgré sa pesanteur et ses larges pieds palmés; et cette habitude qui nous eût moins étonnés dans les pélicans d'Amérique, parce que plusieurs oiseaux d'eau s'y perchent (14), se trouve également dans les pélicans d'Afrique et d'autres parties de notre continent (15).

1666 jusqu'en 1699, tom. 3, part. 3, pag. 18 et suivantes.

(1) Voyez le docteur Shaw, cité dans l'addition au tom. 2 d'Edwards, pag. 10.

(2) Belon, Sonnerat et autres. — Ils pondent sans façon à plate-terre, et couvent ainsi leurs œufs... J'en ai trouvé jusqu'à cinq sous une femelle, qui ne se donnait pas la peine de se lever pour me laisser passer; elle se contentait de me donner quelques coups de bec, et de crier quand je la frappais pour l'obliger de quitter ses œufs... Il y en avait quantité de jeunes sur notre flet... J'en pris deux petits que j'attachai par le pied à un piquet, où j'eus le plaisir, pendant quelques jours, de voir leur mère qui les nourrissait, et qui demeurait tout le jour avec eux, passant la nuit sur une branche au-dessus de leur tête; ils étaient devenus tous trois si familiers, qu'ils souffraient que je les touchasse, et les jeunes prenaient fort gracieusement les petits poissons que je leur présentais, qu'ils mettaient d'abord dans leur havresac. Je crois que je me serais déterminé à les emporter si leur malpropreté ne m'en avait empêché; ils sont plus sales que les oies et les canards, et on peut dire que toute leur vie est partagée en trois temps, chercher leur nourriture, dormir, et faire à tous moments des tas d'ordures larges comme la main. (Labat, Nouveau Voyage aux îles de l'Amérique, tom. 8, pag. 294 et 296.)

(3) Ornithologie, pag. 369.

(4) Voyez l'article des Tinamous et des Perdrix de la Guiane, tom. 2 de cette Histoire des Oiseaux.

(5) On les voit (en Guinée) se percher, au bord de la rivière, sur quelque arbre, où ils attendent, pour fondre sur le poisson, qu'il paraîsse à fleur-

(1) Pline, lib. 10, cap. 47.

(2) Belon, Nature des Oiseaux, pag. 153.

(3) Ordo avi., pag. 143.

(4) Lorsque les pêcheurs s'approchèrent pour le tirer, il jeta des cris effroyables. Relation d'un pélican pris sur le lac d'Albufera, près d'Alcudia dans l'île de Majorque. (Journal historique et politique, 20 juillet 1773.)

(5) Le même nom de *céla* exprime en grec un goitre, une gorge gonflée.

(6) Voyez l'article de la *Spatule*.

(7) Voyez Aristote, Hist. animal., lib. 9, cap. 14; ex recens. Scaliger.

(8) Voyez Mémoires de l'Académie des sciences, depuis 1666 jusqu'en 1699, tom. 3, part. 3, p. 189 et suivantes.

(9) *Onocrotalo*. . . . faucibus inest uteri genus; huc omnia inexplabile animal congerit, mira ut sit capacitas; mox perfectâ rapinâ, sensum indè in os reddita, in veram alvum, ruminantis more, refert. (Plin., lib. 10, cap. 47.)

(10) Mémoires de l'Académie des sciences, depuis

Du reste, cet oiseau, aussi vorace que grand déprédateur (1), engloutit dans une seule pêche autant de poissons qu'il en faudrait pour le repas de six hommes. Il avale aisément un poisson de sept ou huit livres; on assure qu'il mange aussi des rats (2), et d'autres petits animaux. Pison dit avoir vu avaler un petit chat vivant par un pélican si familier, qu'il venait au marché où les pêcheurs se hâtaient de lui lier son sac, sans quoi il leur enlevait subitement quelques pièces de poisson (3).

Il mange de côté, et quand on lui jette un morceau, il le happe. Cette poche, où il emmaganise toutes ses captures, est composée de deux peaux; l'interne est continue à la membrane de l'œsophage, l'extérieure n'est qu'un prolongement de la peau du cou; les rides qui la plissent servent à retirer le sac, lorsqu'étant vide il devient flasque. On se sert de ces poches de pélican comme de vessies pour enfermer le tabac à fumer; aussi les appelle-t-on dans nos îles *blagues* ou *blades* (4), du mot anglais *blader*, qui signifie vessie. On prétend que ces peaux préparées sont plus belles et plus douces que des peaux d'agneau (5). Quelques marins

s'en font des bonnets (6); les Siamois en filent des cordes d'instruments (7), et les pêcheurs du Nil se servent du sac, encorc attaché à la mâchoire, pour en faire des vases propres à rejeter l'eau de leurs bateaux, ou pour en contenir et garder, car cette peau ne se pénètre ni se corrompt par son séjour dans l'eau (8).

Il semble que la nature ait pourvu, par une attention singulière, à ce que le pélican ne fût point suffoqué; quand, pour engloutir sa proie, il ouvre à l'eau sa poche tout entière, la trachée-artère, quittant alors les vertèbres du cou, se jette en avant, et, s'attachant sous cette poche, y cause un gonflement très-sensible; en même temps deux muscles en sphincter resserrent l'œsophage, de manière à fermer toute entrée à l'eau (9). Au fond de cette même poche est cachée une langue si courte, qu'on a cru que l'oiseau n'en avait point (10); les narines sont aussi presque invisibles et placées à la racine du bec; le cœur est très-grand; la rate très-petite; les cœcums également petits, et bien moindres à proportion que dans l'oie, le canard et le cygne (11). Enfin, Aldrovande assure que le pélican n'a que douze côtes (12); et il observe qu'une forte membrane, fournie de muscles épais, recouvre les bras des ailes.

Mais une observation très-intéressante est celle de M. Méry et du P. Tachard (13), sur

d'eau. (Voyage de Gennes au détroit de Magellan; Paris, 1698, pag. 41.) Nous vîmes ces gros oiseaux qu'on nomme *pélicans*, se percher sur les arbres, quoiqu'ils aient les pieds comme l'oison.... Ils font des œufs gros comme un pain d'un sou. (Voyage à Madagascar, par Fr. Cauche, pag. 136.)

(1) Inexplebile animal, dit Pline.

(2) Il aime passionnément les rats et les avale tout entiers.... Quelquefois nous le faisons approcher, et comme s'il eût voulu nous en donner le divertissement, il faisait sortir de son jabot un rat, et le jetait à nos pieds. (Bosman, Voyage en Guinée, lettre 15.)

(3) Pison, Hist. nat., lib. 5, pag. 69.

(4) On prépare ces blagues en les frottant bien entre les mains pour en assouplir la peau; et pour achever de l'amollir on l'enduit de beurre de cacao, puis on la passe de nouveau dans les mains, ayant soin de conserver la partie qui est couverte de plumes comme un ornement. (Note communiquée par M. le chevalier Deshayes.) Les matelots tuent le pélican pour avoir sa poche, dans laquelle ils mettent un boulet de canon, et qu'ils suspendent ensuite pour lui faire prendre la forme d'un sac à mettre leur tabac. (Le Page du Pratz, Histoire de la Louisiane, tom. 2, pag. 113.)

(5) Nos gens en tuèrent beaucoup, non pas pour les manger....; mais pour avoir leurs *blagues*; c'est ainsi qu'on appelle le sac dans lequel ils mettent leur poisson. Tous nos fumeurs s'en servent pour mettre leur tabac haché.... On les passe comme

des peaux d'agneaux, et elles sont bien plus belles et plus douces; elles deviennent de l'épaisseur d'un bon parchemin, mais extrêmement souples, douces et maniables. Les femmes espagnoles les bordent d'or et de soie d'une manière très-fine et très-délicate; j'ai vu de ces ouvrages qui étaient d'une grande beauté. (Labat, tom. 8, pag. 299.)

(6) Nous faisons des bonnets des sacs que ces oiseaux avaient au cou. (Voyage à Madagascar, par Fr. Cauche; Paris 1651, pag. 136.)

(7) Second voyage du P. Tachard, Histoire générale des Voyages, tom. 9, pag. 311.

(8) Observations de Belon; Paris, 1555, pag. 99.

(9) Mémoires de l'Académie des Sciences, p. 196.

(10) Gesner.

(11) Aldrovande.

(12) *Idem*, tom. 3, pag. 51.

(13) Dans le voyage que nous fîmes à la mine d'aimant, M. de La Marre blessa un de ces grands oiseaux que nos gens appellent *grand-gosier*, et les Siamois *noktho*.... Il avait sept pieds et demi, les ailes étendues.... Dans la dissection on trouva sous la panicule charnu des membranes très-déliées, qui enveloppaient tout le corps, et qui, en se repliant diversement, formaient plusieurs sinus considérables, surtout entre les cuisses et le ventre, entre les ailes

l'air répandu sous la peau du corps entier du pélican; on peut même dire que cette observation est un fait général qui s'est manifesté d'une manière plus évidente dans le pélican, mais qui peut se reconnaître dans tous les oiseaux, et que M. Lory, célèbre et savant médecin de Paris, a démontré par la communication de l'air jusque dans les os et les tuyaux des plumes des oiseaux. Dans le pélican, l'air passe de la poitrine dans les sinus axillaires, d'où il s'insinue dans les vésicules d'une membrane cellulaire épaisse et gonflée, qui recouvre les muscles et enveloppe tout le corps, sous la membrane où les plumes s'implantent; ces vésicules en sont enflées au point que, pressant le corps de cet oiseau, on voit une quantité d'air fuir

de tous côtés sous les doigts. C'est dans l'expiration que l'air comprimé dans la poitrine passe dans les sinus, et de là se répand dans toutes les vésicules du tissu cellulaire; on peut même, en soufflant dans la trachée-artère, rendre sensible à l'œil cette route de l'air (1), et l'on conçoit dès lors combien le pélican peut augmenter par là son volume sans prendre plus de poids, et combien le vol de ce grand oiseau doit en être facilité.

Du reste, la chair du pélican n'avait pas besoin d'être défendue, chez les Juifs, comme immonde (2); car elle se défend d'elle-même par son mauvais goût, son odeur de marécage et sa graisse huileuse (3); néanmoins quelques navigateurs s'en sont accommodés (4).

VARIÉTÉS DU PÉLICAN.

Nous avons observé, dans plusieurs articles de cette Histoire naturelle, qu'en général les espèces des grands oiseaux, comme celles des grands quadrupèdes, existent seules, isolées et presque sans variétés; que, de plus, elles paraissent être partout les mêmes, tandis que sous chaque genre ou dans chaque famille de petits animaux, et surtout dans celles des petits oiseaux, il y a une multitude de races plus ou moins proches parentes, auxquelles on donne improprement le nom d'*espèces*. Ce nom espèce, et la notion métaphysique qu'il renferme, nous éloigne souvent de la vraie connaissance des nuances de la nature dans ses productions, beaucoup plus que les noms de *variétés*, de *races* et de *familles*. Mais cette

filiation perdue dans la confusion des branches et des rameaux parmi les petites espèces, se maintient entre les grandes; car elles admettent tout au plus quelques variétés qu'il est toujours aisé de rapporter à l'espèce première comme une branche immédiate à sa souche. L'autruche, le casoar, le condor, le cygne, tous les oiseaux majeurs, n'ont que peu ou point de variétés dans leurs espèces. Ceux qu'on peut regarder comme les seconds en ordre de grandeur ou de force, tels que la grue, la cigogne, le pélican, l'albatrosse, ne présentent qu'un petit nombre de ces mêmes variétés, comme nous allons l'exposer dans celles du pélican qui se réduisent à deux.

(Second Voyage du P. Tachard, Histoire générale des Voyages, tom. 9, pag. 311.)

(1) Voyez l'Histoire de l'Académie des Sciences, depuis 1666 jusqu'en 1699, tom. 2, pag. 144 et suivantes.

(2) *Moyse*, auteur hébreu, a dit, dans le onzième chapitre du Lévitique, que le cygne et l'*onocrotalus* étaient oiseaux immondes. (Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 155.)

(3) Dutertre, Labat.

(4) Leur chair est meilleure que celle des boubies et des guerriers. (Dampier, Voyage autour du monde; Rouen, 1715, tom. 3, pag. 317.)

et les côtés et sous le jabot; il y en avait à mettre les deux pouces: ces grands sinus se partageaient en plusieurs petits canaux, qui, à force de se diviser, dégénéraient enfin en une infinité de petits rameaux sans issue, qui n'étaient plus sensibles que par les bulles d'air qui les enflaient; de sorte qu'en pressant le corps de cet oiseau, on entendait un petit bruit, semblable à celui qu'on entend lorsqu'on presse les parties membraneuses d'un animal qu'on a soufflé.... On découvre avec la sonde, et en soufflant, la communication de ces membres avec le poumon.

LE PÉLICAN BRUN* (1).

PREMIÈRE VARIÉTÉ.

PELECANUS FUSCUS, Lath., Vieill., Cuv., Temm. (2).

Nous avons déjà remarqué que le plumage du pélican est sujet à varier, et que, suivant l'âge, il est plus ou moins blanc et teint d'un peu de couleur de rose; il semble varier aussi par d'autres circonstances, car il est quelquefois mêlé de gris et de noir; ces différences ont été observées entre des individus qui néanmoins étaient certainement tous de la même espèce (3); or, il y a si peu loin de ces mélanges de couleur à une teinte générale grise ou brune, que M. Klein n'a pas craint de prononcer affirmativement que le pélican brun et le pélican blanc n'étaient que des variétés de la même espèce (4). Hans Sloane, qui avait bien observé les pélicans bruns d'Amérique, avoue aussi qu'ils lui paraissent être les mêmes que les pélicans blancs (5): Oviedo, parlant des *grands-gosiers* à plumage cendré que l'on rencontre sur les rivières aux Antilles, remarque qu'il

s'y en trouve en même temps d'un fort beau blanc (6); et nous sommes portés à croire que la couleur brune est la livrée des plus jeunes, car l'on a observé que ces pélicans bruns étaient généralement plus petits que les blancs. Ceux qu'on a vus près de la baie d'Hudson, étaient aussi plus petits et de couleur cendrée (7); ainsi leur blanc ne vient pas de l'influence du climat froid. La même variété de couleur s'observe dans les climats chauds de l'ancien continent. M. Sonnerat, après avoir décrit deux pélicans des Philippines, l'un brun, l'autre couleur de rose, soupçonne, comme nous, que c'est le même oiseau plus ou moins âgé (8); et, ce qui confirme notre opinion, c'est que M. Brisson nous a donné un pélican des Philippines qui semble faire la nuance entre les deux, et qui n'est plus entièrement gris ou brun, mais qui a encore les ailes et une partie du dos de cette couleur et le reste blanc (9).

* Voyez les planches enluminées, n° 957.

(1) *Onocrotalus sive pelicanus fuscus*. (Sloane, *Jamaïc.*, pag. 322, n° 1. — Ray, *Synops. avi.*, pag. 191, n° 8.) *Pelecanus sub-fuscus gplá distensilli*. (Browne, *nat. Hist. of Jamaïc.*, pag. 483.) *Alcatrazes grandes de la isla Espanola*. (Oviedo, *lib. 14*, cap. 6.) *Onocrotalus pedibus cæruleis et brevioribus, rostro cochleato*. (Feuillée, *Journal d'observations*, pag. 257.) *Nota*. La description de Feuillée est confuse et paraît fautive. *Pelecanus fuscus*. (Linnaeus, *Syst. Nat.*, ed. 10, gen. 66, sp. 1, Variet. 1.) *Pélican*. (Ellis; *Voyage à la baie d'Hudson*, tom. 1, p. 52.) *Pélican d'Amérique*. (Edwards, pag. et pl. 93, avec une belle figure.) *Grand-gosier*. (Dutertre, *Histoire naturelle des Antilles*, tom. 2, pag. 271.) *Onocrotalus cinereo-fuscus supernè mediis pennarum candicantibus; capite et collo candidis; remigibus majoribus nigris; reetricibus cinereo-fuscis*.... *Onocrotalus fuscus*. (Brisson, *Ornithol.*, tom. 6, pag. 524.)

(2) MM. Temminck, Vieillot et Cuvier considèrent cet oiseau comme formant une espèce distincte de celle du pélican ordinaire. Il ne faut pas le confondre avec le *pelecanus fuscus* d'Edwards, 93, qui n'est qu'un jeune âge de ce dernier.

DES M. 1829.

(3) Les uns avaient tout le plumage blanc, avec ce ton léger et transparent de couleur de chair, excepté les ailes où il y avait du gris et du noir aux grandes penne; les autres étaient d'une couleur de chair ou de rose beaucoup plus décidée. *Mémoires de l'Académie des sciences*, cités plus haut. — Le pélican tué sur le lac d'Albufera avait le dos d'un gris noirâtre. (*Journal politique* cité plus haut.)

(4) Varietates itaque sunt *onocrotalus albus* et *fuscus*; varietates *onocrotali Edwardi africanus* et *americanus*. (Klein, *Ordo avi.*, pag. 142.)

(5) *Jamaïc.*, pag. 322.

(6) *Histoire générale des Voyages*, tom. 13, pag. 228.

(7) Ellis et l'*Histoire des Voyages*, tom. 14, pag. 663; et tom. 15, pag. 268.

(8) *Voyage à la Nouvelle-Guinée*, pag. 91.

(9) *Onocrotalus supernè griseo-cinereus infernè albus, uropygio concolore; capite et collo candicantibus. tæniâ in collo superiore longitudinali fusco et albidovariegatâ; remigibus majoribus cinereo-nigricantibus, reetricibus cinereo-albis, scapis nigricantibus, lateralibus in exortu candidis*.... *Onocrotalus Philippensis*. (Brisson, *Ornithol.*, tom. 6, pag. 527.)

LE PÉLICAN A BEC DENTELÉ⁽¹⁾.

SECONDE VARIÉTÉ.

PELECANUS THAGUS, Lath. — PELECANUS ONOCROTALUS, Var. β , Linn., Gmel.⁽²⁾.

Si la dentelure du bec de ce pélican du Mexique est naturelle et régulière, comme celle du bec du harle et de quelques autres oiseaux, ce caractère particulier suffirait pour en faire une espèce différente de la première, quoique M. Brisson ne la donne que comme variété (3); mais si cette dentelure n'est formée que par la rupture accidentelle de la tranche mince des bords du

bec, comme nous l'avons remarqué sur le bec de certains calaos, cette différence accidentelle, loin de faire un caractère constant et naturel, ne mérite pas même d'être admise comme variété, et nous sommes d'autant plus portés à le présumer, qu'on trouve, selon Hernandez, dans les mêmes lieux, le pélican ordinaire et ce pélican à bec dentelé (4).

LE CORMORAN^{* (5)}.PELECANUS CARBO, Linn., Gmel., Lath., Cuv., Vieill. — CARBO CORMORANUS, Meyer., Temm. — HYDROCORAX CARBO, Vieill.⁽⁶⁾.

Le nom cormoran se prononçait ci-devant *carmaran*, *cormarin*, et vient de corbeau

marin ou *corbeau de mer*. Les Grecs appelaient ce même oiseau *corbeau chauve* (7);

(1) Atototl, alcatraz, onocrotalus mexicanus dentatus. (Hernandez, Hist. Mexic., pag. 672, avec une figure grossière. — Atototl, Fernand., pag. 41, cap. 128.)

(2) M. Cuvier ne cite pas cette espèce dont l'existence ne nous paraît pas suffisamment constatée.

DESM. 1829.

(3) Onocrotalus rostro denticulato. (*Varietas*, a. Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 523.)

(4) Hernandez, ubi supra.

* Voyez les planches enluminées, n° 927.

(5) En grec, $\varphi\alpha\lambda\alpha\kappa\omicron\rho\omicron\rho\acute{\alpha}\xi$; en latin *corvus aquaticus*; en italien, *corvo marino*; en espagnol, *cuervo calvo*; en allemand, *scarb*, *wasserrabe*; en silésien, *see-rabe*; en anglais, *cormorant*; en suédois, *hafstjaeder*; en norvégien, *shary*; et à l'île de Feroë, *hupling*; en polonais, *krukwozny*; dans quelques-unes de nos provinces de France, *crot-pescherot*.

Cormoran. (Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 161. *Idem*, Portraits d'oiseaux, mauvaise figure.) *Phalacrocorax*. (Gesner, Avi., pag. 683.) *Corvus aquaticus*. (*Idem*, *ibid.*, pag. 350. — *Idem*, Icon., avi., pag. 84, figure reconnaissable. — Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 261. — Willoughby, Ornithol., pag. 248. — Ray, Synops. avi., pag. 122, n° a, 3. — Sibbald, Scot. illustr., part. 2, lib. 3, pag. 20. — Marsigli., Danub., tom. 5, pag. 76, avec une très-

mauvaise figure, pl. 36.) *Carbo aquaticus*. (Gesner, Avi., pag. 136.) *Morfex*. (*Idem*, *ibid.* Aldrovande, Charleton, Jonston, répété sous ce nom *morfex*, et sous celui de *phalacrocorax*, les notices de Gesner.) *Corvus lacustris*. (Schwenckfeld, Avi., pl. 246.) *Corvus Sinarum marinus*. (Nieremberg, pag. 224.) *Corvus aquaticus major*. (Rzaczynski, Auct. hist. nat. Polon., pag. 374.) *Plancus corvus lacustris*. (Klein, Avi., pag. 144, n° 5.) *Pelecanus subtius albicans*, *rectricibus quatuordecim*. (Linnaeus, Fauna Suecica, n° 116.) *Pelecanus caudá æquali*, *corpore nigro*, *rostró edentulo*. . . . *Carbo*. (*Idem*, Syst. Nat., ed. 10, gen. 66, sp. 3.) *Cormorant*. (Albin, tom. 2, pag. 53, avec une mauvaise figure, pl. 81.) *Le cormoran*. (Salerne, Hist. des Oiseaux, pag. 371.) *Phalacrocorax cristatus*, *supernè cupri colore obscuro tinctus et ad viride inclinans*, *marginibus pennarum nigro-virescentibus*, *infernè nigro virescens*, *uropygio concolore*; *capite superiore et collo supremo lineolis longitudinalibus albis variegatis*; *gutturè et maculá ad crura exteriora candidis*; *rectricibus nigricantibus*. . . . *Phalacrocorax*. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 511.)

(6) Les cormorans proprement dits, dont cet oiseau est le type, forment, selon M. Cuvier, un sous-genre dans le grand genre pélican.

DESM. 1829.

(7) *Phalacrocorax*, à la lettre, *corbeau chauve* :

cependant il n'a rien de commun avec le corbeau que son plumage noir ; qui même diffère de celui du corbeau en ce qu'il est duveté et d'un noir moins profond.

Le cormoran est un assez grand oiseau à pieds palmés, aussi bon plongeur que nageur, et grand destructeur de poisson ; il est à peu près de la grandeur de l'oie, mais d'une taille moins fournie, plutôt mince qu'épaisse, et alongée par une grande queue plus étalée que ne l'est communément celle des oiseaux d'eau ; cette queue est composée de quatorze plumes raides, comme celles de la queue du pic ; elles sont, ainsi que presque tout le plumage, d'un noir lustré de vert ; le manteau est ondulé de festons noirs sur un fond brun ; mais ces nuances varient dans différents individus, car M. Salerne dit que la couleur du plumage est quelquefois d'un noir verdâtre ; tous ont deux taches blanches au côté extérieur des jambes, avec une gorgerette blanche, qui ceint le haut du cou en mentonnière, et il y a des brins blancs, pareils à des soies, hérissés sur le haut du cou et le dessus de la tête, dont le devant et les côtés sont chauves (1) ; une peau, également nue, garnit le dessous du bec, qui est droit jusqu'à la pointe, où il se recourbe fortement en un croc très-aigu.

Cet oiseau est du petit nombre de ceux qui ont les quatre doigts assujettis et liés ensemble par une membrane d'une seule pièce, et dont le pied muni de cette large rame semblerait indiquer qu'il est très-grand nageur ; cependant il reste moins dans l'eau que plusieurs autres oiseaux aquatiques, dont la palme n'est ni aussi continue, ni aussi élargie que la sienne ; il prend fréquemment son essor, et se perche sur les arbres : Aristote lui attribue cette habitude, exclusivement à tous les autres oiseaux palmipèdes (2) ; néanmoins il l'a commune avec le pélican, le fou, la frégate, l'anhinga et l'oiseau du tropique ; et ce qu'il y a de singulier, c'est que ces oiseaux for-

ment, avec lui, le petit nombre des espèces aquatiques qui ont les quatre doigts entièrement engagés par des membranes continues ; c'est cette conformité qui a donné lieu aux ornithologistes modernes de rassembler ces cinq ou six oiseaux en une seule famille, et de les désigner en commun sous le nom générique de *pélican* (3) ; mais ce n'est que dans une généralité scholastique et en forçant l'analogie, que l'on peut, sur le rapport unique de la similitude d'une seule partie, appliquer le même nom à des espèces qui diffèrent autant entre elles que celle de l'oiseau du tropique, par exemple, et celle du véritable pélican.

Le cormoran est d'une telle adresse à pêcher et d'une si grande voracité, que, quand il se jette sur un étang, il y fait seul plus de dégât qu'une troupe entière d'autres oiseaux pêcheurs ; heureusement il se tient presque toujours au bord de la mer, et il est rare de le trouver dans les contrées qui en sont éloignées (4). Comme il peut rester long-temps plongé (5), et qu'il nage sous l'eau avec la rapidité d'un trait, sa proie ne lui échappe guère, et il revient presque toujours sur l'eau avec un poisson en travers de son bec : pour l'avaler, il fait un singulier manège, il jette en l'air son poisson, et il a l'adresse de le recevoir la tête la première, de manière que les nageoires se couchent au passage du gosier, tandis que la peau membraneuse qui garnit le dessous du bec, prête et s'étend autant qu'il est nécessaire pour admettre et laisser passer le corps entier du poisson, qui souvent est fort gros en comparaison du cou de l'oiseau.

Dans quelques pays, comme à la Chine, et autrefois en Angleterre (6), on a su mettre à profit le talent du cormoran pour la pêche, et en faire, pour ainsi dire, un pêcheur domestique, en lui bouclant d'un anneau le bas du cou pour l'empêcher d'avaler sa proie, et l'accoutumant à revenir à son maître, en rapportant le poisson qu'il porte dans le bec. On voit, sur les rivières de la Chine, des cormorans ainsi bouclés, perchés sur l'avant

dans Aristote, on lit simplement *corax* ; mais c'est d'un oiseau d'eau qu'il s'agit, et aux caractères que le philosophe lui donne, on reconnaît clairement le cormoran.

(1) *Quædam animalia naturaliter calvent, sicut struthiocameli et corvi aquatici, quibus apud Græcos nomen est indè. (Plin., lib. 2, cap. 38.)*

(2) *Qui corvus appellatur.... Insidet arboribus et nidulatur in iis, hic unus ex genere palmipedum. (Aristot., Hist. animal., lib. 8, cap. 111.)*

OISEAUX. Tome IV.

(3) Klein, Linné, ont formé cette famille ; le cormoran y figure sous le nom de *pelecanus carbo* ; la frégate, sous celui de *pelecanus aquilus*, etc.

(4) Le 27 janvier (1779), on m'apporta un cormoran que l'on venait de tuer au bord de la rivière d'Ouche ; il était perché sur un saule. (Extrait d'une lettre de M. Hébert.)

(5) *Longo spatio urinari potest. (Schwenckfeld.)*

(6) Suivant Lynceus dans Willoughby.

des bateaux, s'élançant et plonger au signal qu'on donne en frappant sur l'eau un coup de rame, et revenir bientôt en rapportant leur proie qu'on leur ôte du bec; cet exercice se continue jusqu'à ce que le maître, content de la pêche de son oiseau, lui délie le cou et lui permette d'aller pêcher pour son propre compte (1).

La faim seule donne de l'activité au cormoran; il devient paresseux et lourd, dès qu'il est rassasié; aussi prend-il beaucoup de graisse, et quoiqu'il ait une odeur très-forte, et que sa chair soit de mauvais goût, elle n'est pas toujours dédaignée par les matelots, pour qui le rafraîchissement le plus simple ou le plus grossier, est souvent plus délicieux que les mets les plus fins ne le sont pour notre délicatesse (2).

Du moins les navigateurs peuvent trouver ce mauvais gibier sur toutes les mers, car on a rencontré le cormoran dans les parages les plus éloignés, aux Philippines (3), à la Nouvelle-Hollande (4), et jusqu'à la Nouvelle Zélande (5). Il y a dans la baie de Saldana une île nommée l'Île des Cormorans, parce qu'elle est, pour ainsi dire, couverte de ces oiseaux (6); ils ne sont pas moins communs dans d'autres endroits voisins du cap de Bonne-Espérance. « On en voit quelquefois », dit M. le vicomte de Querhoënt, « des volées de plus de trois cents dans la rade du Cap; ils sont peu craintifs, ce qui vient sans doute de ce qu'on leur fait peu la guerre; ils sont naturellement paresseux; j'en ai vu rester plus de six heures de suite sur les bouées de nos ancres: ils ont le bec garni en dessous d'une peau d'une belle couleur orangée, qui s'étend

» sous la gorge de quelques lignes, et s'enfle » à volonté; l'iris est d'un beau vert clair; la » pupille noire; le tour des paupières bordé » d'une peau violette; la queue conformée » comme celle du pic, ayant quatorze entières » dures et aiguës. Les vieux sont entièrement » noirs, mais les jeunes de l'année » sont tous gris, et n'ont point la peau orangée » sous le bec; ils étaient tous très- » gras (7). »

Les cormorans sont aussi en très-grand nombre au Sénégal, au rapport de M. Adanson (8); nous croyons également les reconnaître dans les *plutons* de l'île Maurice du voyageur Leguat (9); et ce qu'il y a d'assez singulier dans leur nature, c'est qu'ils supportent également les chaleurs de ce climat et les frimas de la Sibérie: il paraît néanmoins que les rudes hivers de ces régions froides les obligent à quelques migrations; car on observe que ceux qui habitent en été les lacs des environs de Sélingenskoï, où on leur donne le nom de *baclans*, s'en vont en automne au lac de Baikal, pour y

(7) Remarques faites en 1774 par M. le vicomte de Querhoënt, alors enseigne des vaisseaux du roi.

(8) On arriva le 8 octobre à Lammaï (petite île du Niger); les arbres y étaient couverts d'une multitude si prodigieuse de cormorans, que les Laptots remplirent, en moins d'une demi-heure, un canot, tant de jeunes qui furent pris à la main ou abattus à coups de bâton, que de vieux, dont chaque coup de fusil faisait tomber plusieurs douzaines. (Voyage au Sénégal, pag. 80.)

(9) Sur un rocher, près de l'île Maurice, il venait des oiseaux que nous appelions *plutons*, parce qu'ils sont tout noirs comme des *corbeaux*. Ils en ont à peu près aussi la forme et la grosseur, mais le bec est plus long et crochu par le bout; le pied est en pied de *canard*; ces oiseaux demeurent six mois de l'année en mer, sans qu'on les voie paraître, et les autres six mois, ceux du voisinage venaient les passer sur notre rocher et y faisaient leur ponte. Ils ont le cri presque aussi fort que le mugissement du veau, et ils font un fort grand bruit la nuit; pendant le jour ils étaient fort tranquilles, et si peu farouches, qu'on leur prenait leurs œufs sous eux sans qu'ils remuassent; ils pondaient dans les trous du rocher le plus avant qu'ils peuvent. Ces oiseaux sont fort gras, de fort mauvais goût, puant extrêmement et très-mal sains. Quoique leurs œufs ne soient guère meilleurs que leur chair, nous ne laissions pas d'en manger dans la nécessité; ils sont blancs et aussi gros que ceux de nos poules; quand on les leur avait ôtés, ils se retiraient dans leurs trous, et se battaient les uns contre les autres jusqu'à se mettre tout en sang. (Voyage de François Leguat; Amsterdam, 1708, tom. 2, pages 45 et 46.)

(1) Voyez Nieremberg, pag. 224. — Voyage à la Chine, par de Feynes; Paris, 1630, pag. 173. — Hist. générale des Voyages, tom. 6, pag. 221.

(2) Leur chair a furieusement le goût de poisson; malgré cela elle est assez bonne, parce qu'ils sont fort gras. (Dampier, Voyage autour du monde, tom. 3, pag. 234.) Nous tuâmes un grand nombre de cormorans que nous vîmes perchés sur leurs nids dans les arbres, et qui, étant rôtis ou cuits à l'étuvée, nous donnèrent un excellent mets. (Premier Voyage autour du monde, par M. Cook, tom. 3, pag. 139.)

(3) Où il porte le nom de *colocolo*. (Voyez les Transactions philosophiques, n° 285, art. 111; et l'Histoire générale des Voyages, tom. 10, pag. 412.)

(4) Cook, Premier Voyage, tom. 4, pag. 111.

(5) *Ibidem*, tom. 3, pag. 119.

(6) Voyez Flaccourt, Voyage à Madagascar; Paris, 1661, pag. 246.

passer l'hiver (1). Il en doit être de même des *ouriles* ou cormorans de Kamtschatka, bien décrits par M. Kraschenicoff (2), et reconnaissables dans le récit fabuleux des Kamtschadales, qui disent que ces oiseaux ont échangé leur langue avec les chèvres sauvages, contre les touffes de soies blanches qu'ils ont au cou et aux cuisses (3), quoiqu'il soit faux que ces oiseaux n'aient point de langue, et qu'ils crient soir et matin, dit Steller, d'une voix semblable au son d'une petite trompette enrouée (4).

Ces cormorans de Kamtschatka passent la nuit rassemblés par troupes sur les saillies des rochers escarpés, d'où ils tombent souvent à terre pendant leur sommeil, et deviennent alors la proie des renards qui sont toujours à l'affût. Les Kamtschadales vont pendant le jour dénicher leurs œufs, au risque de tomber dans les précipices ou dans la mer; et pour prendre les oiseaux même, ils ne font qu'attacher un nœud coulant au

bout d'une perche, le cormoran lourd et indolent une fois gité ne bouge pas, et ne fait que tourner la tête à droite et à gauche, pour éviter le lacet qu'on lui présente, et qu'on finit par lui passer au cou.

Le cormoran a la tête sensiblement aplatie, comme presque tous les oiseaux plongeurs; les yeux sont placés très en avant et près des angles du bec, dont la substance est dure, luisante comme de la corne; les pieds sont noirs, courts et très-forts; le tarse est fort large et aplati latéralement; l'ongle du milieu est intérieurement dentelé en forme de scie, comme celui du héron; les bras des ailes sont assez longs, mais garnis de pennes courtes, ce qui fait qu'il vole pesamment, comme l'observe Schwenckfeld; mais ce naturaliste est le seul qui dise avoir remarqué un osselet particulier, lequel, prenant naissance derrière le crâne, descend, dit-il, en lame mince pour s'implanter dans les muscles du cou (5).

LE PETIT CORMORAN OU LE NIGAUD (6).

PELECANUS GRACULUS, Lath., Linn., Gmel., Cuv. — HYDROCORAX GRACULUS, Vieill. — HALIÆUS GRACULUS, Illig. — CARBO GRACULA, Meyer (7).

La pesanteur ou plutôt la paresse naturelle à tous les cormorans, est encore plus grande et plus lourde dans ce petit cormoran, puis-

qu'elle lui a fait donner, par tous les voyageurs, le surnom de *shagg*, *niais* ou *nigaud*. Cette petite espèce de cormoran n'est

(1) Les habitants de ces cantons croient que lorsque les baclans font leurs nids sur le haut d'un arbre, il devient sec; en effet, nous avons vu que tous les arbres où il y avait des nids de ces oiseaux étaient desséchés; mais il se peut qu'ils ne le fassent que sur des arbres déjà secs. (Gmelin, Voyage en Sibérie, tom. 1, pag. 244.)

(2) Histoire générale des Voyages, tom. 19, pag. 272.

(3) *Idem*, *ibid.*

(4) *Idem*, *ibid.*

(5) E cranio occipitis nascitur ossiculum trium digitorum longitudine, quod tenue, latiusculum, ab ortu sensim in acutum mucronem gracilescit, et musculis colli implantatur, quale in nullâ ave hæcæus videre contigit. (Schwenckfeld, pag. 246.)

(6) En anglais, *shagg*, *cowt* et *sea-crow*. Les Français, aux îles Falkland, ont appelé ces oiseaux *nigauds*, à cause de leur stupidité, qui paraît si grande, qu'ils ne peuvent pas apprendre à éviter la mort. (Forster, dans le second Voyage de Cook, tom. 4, pag. 30.)

Corvus aquaticus minor, sive graculus palmipes.

(Willoughby, Ornithol., pag. 249. — Sibbald, Scot. illustr., part 2, sp. 3, pag. 20. — Ray, Synops. avi., pag. 123, n° a, 4.) Graculus palmipes (Aristotelis, seu corvus aquaticus minor. (Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 272. — Jonston, Avi., pag. 95.) Graculus palmipes; corvus marinus, mergus magnus niger. (Charleton, Exercit., pag. 101, n° 6. Onomast., pag. 95, n° 6.) Corvus aquaticus minor. (Rzeczyński, Auctuar. hist. nat. Polon., pag. 375.) Plaucus corvus minor aquaticus. (Klein, Avi., pag. 145, n° 6.) Pelecanus subtus fuscus; reetricibus duodecim. (Linnaeus, Fauna Suecica, n° 117.) Pelecanus carunculatus. (Forster, Observ., pag. 34.) Cormoran. (Anciens Mémoires de l'Académie des sciences, depuis 1666 jusqu'à 1699, tom. 3, partie 3, pag. 213.) Le petit cormoran. (Salerne, Ornithol., pag. 373.) Phalacrocorax superne nigro-viridescens; inferne cinereo-albus; gutture candido; imo ventre griseo-fusco; reetricibus nigricantibus.... Phalacrocorax minor. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 516.)

(7) MM. Temminck et Cuvier rapportent à cette espèce, comme en étant le jeune âge, le petit fou

pas moins répandue que la première ; elle se trouve surtout dans les îles et les extrémités des continents austraux : MM. Cook et Forster l'ont trouvée établie à l'île de Géorgie ; cette dernière terre inhabitée , presque inaccessible à l'homme , est peuplée de ces petits cormorans qui en partagent le domaine avec les pinguis , et se cantonnent dans les touffes de ce gramin grossier , qui est presque le seul produit de la végétation dans cette froide terre , ainsi que dans celle des États , où l'on trouve de même ces oiseaux en grande quantité (1). Une île qui , dans le détroit de Magellan , en parut toute peuplée , reçut de M. Cook le nom d'*Ile Shagg* ou *Ile des Nigauds* (2) ; c'est là , c'est à ces extrémités du globe , où la nature engourdie par le froid laisse encore subsister cinq ou six espèces d'animaux volatiles ou amphibies , derniers habitants de ces terres envahies par le refroidissement ; ils y vivent dans un calme apathique , qu'on peut regarder comme le prélude du silence éternel , qui bientôt doit régner dans ces lieux. « On » est étonné , dit M. Cook , de la paix qui » est établie dans cette terre ; les animaux » qui l'habitent paraissent avoir formé une » ligue pour ne pas troubler leur tranquillité mutuelle ; les lions de mer occupent la » plus grande partie de la côte ; les ours » marins habitent l'intérieur de l'île ; et les » nigauds les rochers les plus élevés ; les » pinguis s'établissent où il leur est plus » aisé de communiquer avec la mer , et les » autres oiseaux choisissent des lieux plus » retirés. Nous avons vu tous ces animaux » se mêler et marcher ensemble comme un » troupeau domestique ou comme des volailles dans une basse-cour , sans jamais » essayer de se faire du mal. »

Dans ces terres à demi glacées , entièrement dénuées d'arbres , les nigauds nichent sur les flancs escarpés ou les saillies des rochers avancés sur la mer (3). Dans quelques

cantons on trouve leurs nids sur les petits mondrains où croissent des glayeuls (4) , ou sur des touffes élevées de ce grand gramin dont nous venons de parler (5). Ils y sont cantonnés et rassemblés par milliers ; le bruit d'un coup de fusil ne les disperse pas , ils ne font que s'élever à quelques pieds de hauteur , et ils retombent ensuite sur leurs nids (6). Cette chasse n'exige pas même l'arme à feu , car on peut les tuer à coups de perches et de bâtons , sans que l'aspect de leurs compagnons gisants et morts auprès d'eux , les émeuve assez pour les faire fuir et se soustraire au même sort (7). Au reste , leur chair , celle des jeunes surtout , est assez bonne à manger (8).

Ces oiseaux ne vont pas loin en mer , et rarement perdent de vue la terre (9) ; ils sont comme les pinguis , revêtus d'une plume très-fournie et très-propre à les défendre du froid rigoureux et continu des régions glaciales qu'ils habitent (10). M. Forster paraît admettre plusieurs espèces ou variétés dans celle de cet oiseau (11) ; mais comme il ne s'explique pas nettement sur leur diversité , et qu'il ne suffit pas , sans doute de la différente manière de nicher sur des mondrains ou dans des crevasses de rochers pour différencier des espèces , nous ne décrivons ici que le seul petit cormoran ou nigaud , que nous connaissons dans nos contrées.

On en voit en assez grand nombre sur la côte de Cornouailles en Angleterre et dans la mer d'Irlande , surtout à l'île de Man (12) ; il s'en trouve aussi sur les côtes de la Prusse (13) , et en Hollande près de Sevenhuis , où ils nichent sur les grands arbres (14). Willoughby dit qu'ils nagent le corps plongé et la tête seule hors de l'eau , et qu'aussi agiles , aussi prestes dans cet élément , qu'ils sont lourds sur la terre , ils évitent le coup de fusil en y enfonçant la tête à l'instant

brun de Cayenne , de Buffon , décrit ci-après pag. 208.

M. Temminck pense d'ailleurs que c'est à tort que M. Cuvier a réuni à l'espèce du nigaud le *pelecanus cristatus* d'Olafsen et de Latham. Il en fait une espèce particulière , sous le nom de largup.

DESM. 1829.

(1) Observations de M. Forster , à la suite du second Voyage de Cook , pag. 34.

(2) Cook , second Voyage , tom. 4 , pag. 29.

(3) Second Voyage du capitaine Cook , tom. 4 , pag. 30.

(4) Second Voyage , de Cook , pag. 72.

(5) *Ibidem* , pag. 59.

(6) *Ibidem* , tom. 4 , pag. 30.

(7) *Ibidem* , pag. 59.

(8) *Ibidem* , pag. 58. — Histoire des navig. aux terres Australes , tom. 2 , pag. 6.

(9) Observations de Forster , pag. 192.

(10) Cook , second Voyage , tom. 4 , pag. 61.

(11) Voyez Forster , Observ. , pag. 186 ; et Cook , tom. 4 , pag. 72.

(12) Ray , Synops. avi. , pag. 123.

(13) Klein.

(14) Ray , loco citato.

qu'ils voient le feu. Du reste, ce petit cormoran a les mêmes habitudes naturelles que le grand (1), auquel il ressemble en général par la figure et les couleurs; les différences consistent en ce qu'il a le corps et les membres plus petits et plus minces, que son plumage est brun sous le corps, que sa gorge n'est pas nue, et qu'il n'y a que douze pennes à la queue (2).

Quelques ornithologistes ont donné à ce petit cormoran le nom de *geai à pieds palmés* (3); mais c'est avec aussi peu de raison que le vulgaire en a eu d'appeler le grand cormoran *corbeau d'eau*. Ces *geais à pieds palmés*, que le capitaine Wallis a rencontrés dans la mer Pacifique (4), sont apparemment de l'espèce de notre petit cormoran, et nous lui rapporterons également les *jolis cormorans* que M. Cook a vu nichés par grosses troupes dans de petits creux que ces oiseaux semblaient avoir agrandis eux-mêmes contre la roche feuilletée, dont les coupes escarpées bordent la Nouvelle-Zélande (5).

L'organisation intérieure de cet oiseau offre plusieurs singularités que nous rapporterons ici d'après les observations de MM. de l'Académie des sciences (6). Un anneau osseux embrasse la trachée-artère au-dessus de la bifurcation; le pylore n'est point percé au bas de l'estomac, comme à l'ordinaire, mais ouvert dans le milieu du ventricule, en laissant la moitié d'en bas pendante au-dessous, comme un sac; et cette partie inférieure est fort charnue et assez forte de muscles pour faire remonter par sa contrac-

tion les aliments jusqu'à l'orifice du pylore; l'œsophage souflé s'enfle jusqu'à paraître faire continuité avec le ventricule, qui, sans cela, en est séparé par un étranglement; les intestins sont renfermés dans un épiploon, fourni de beaucoup de graisse de la consistance du suif; ce fait est une exception à ce que dit Pline, qu'en général les animaux ovipares n'ont pas d'épiploon (7). La figure des reins est aussi particulière; ils ne sont point séparés en trois lobes, comme dans les autres oiseaux; mais dentelés en crête de coq sur leur portion convexe, et séparés du reste du bas-ventre par une membrane qui les recouvre; la cornée de l'œil est d'un rouge vif, et le cristallin approche de la forme sphérique, comme dans les poissons; la base du bec est garnie d'une peau rouge qui entoure aussi l'œil; l'ouverture des narines n'est qu'une fente si petite qu'elle a échappé aux observateurs, qui on dit que les cormorans grands et petits n'avaient point de narines; le plus grand doigt dans les deux espèces est l'extérieur, et ce doigt est composé de cinq phalanges, le suivant de quatre, le troisième de trois, et de dernier, qui est le plus court, de deux phalanges seulement; les pieds sont d'un noir luisant et armés d'ongles pointus (8); sous les plumes est un duvet très-fin et aussi épais que celui du cygne; de petites plumes soyeuses et serrées; comme du velours, couvrent la tête, d'où M. Perrault infère que le cormoran n'est point le corbeau chauve *phalacrocorax* des anciens; mais il aurait dû modifier son assertion, ayant lui-même observé précédemment qu'il se trouve aux bords de la mer un grand cormoran différent du petit cormoran qu'il décrit; et ce grand cormoran qui a la tête chauve, est, comme nous l'avons vu, le véritable *phalacrocorax* des anciens.

(1) Pour avaler le poisson, il le jette en l'air et le reçoit dans son bec la tête la première. Nous lui avons vu faire ce manège avec tant d'adresse, qu'il ne manque jamais son coup. (Anciens Mémoires de l'Académie des sciences, tom. 3, partie 3, pag. 214.)

(2) Ray, Willoughby.

(3) *Graculus palmipes*. (Voyez la nomenclature.)

(4) Par 20 degrés 50 minutes latitude nord. (Premier Voyage de Cook, tom. 2, pag. 180.)

(5) Cook, second Voyage, tom. 1, pag. 244.

(6) Anciens Mémoires de l'Académie des sciences, tom. 3, part. 3, pag. 213 et suivantes.

(7) Lib. 2, cap. 37.

(8) M. Perrault réfute sérieusement la fable de Gesner, qui dit (lib. 3, cap. de Corv. aquat.) qu'il y a une espèce de cormoran qui a un pied membraneux avec lequel il nage, et l'autre dont les doigts sont nus, et avec lequel il saisit sa proie.

LES HIRONDELLES DE MER ⁽¹⁻²⁾.

DANS le grand nombre de noms transportés pour la plupart sans raison, des animaux de la terre à ceux de la mer, il s'en trouve quelques-uns d'assez heureusement appliqués, comme celui d'hirondelle qu'on a donné à une petite famille d'oiseaux pêcheurs qui ressemblent à nos hirondelles par leurs longues ailes et leur queue fourchue, et qui, par leur vol constant à la surface des eaux, représentent assez bien sur la plaine liquide les allures des hirondelles de terre dans nos campagnes et autour de nos habitations : non moins agiles et aussi vagabondes, les hirondelles de mer rasent les eaux d'une aile rapide et enlèvent en volant les petits poissons qui sont à la surface de l'eau, comme nos hirondelles y saisissent les insectes; ces rapports de forme et d'habitudes naturelles leur ont fait donner, avec quelque fondement, le nom d'*hirondelles*, malgré les différences essentielles de la forme du bec et de la conformation des pieds, qui, dans les hirondelles de mer, sont garnis de petites membranes retirées entre les doigts, et ne leur servent pas pour nager (3); car il semble que la nature n'ait confié ces oiseaux qu'à la puissance de leurs ailes qui sont extrêmement longues et échan-crées comme celles de nos hirondelles; ils en font le même usage pour planer, cingler, plonger dans l'air en élevant, rabaisant, coupant, croisant leur vol de mille et mille manières (4), suivant que le caprice, la gaieté

ou l'aspect de la proie fugitive dirigent leurs mouvements; ils ne la saisissent qu'au vol ou en se posant un instant sur l'eau sans la poursuivre à la nage, car ils n'aiment point à nager, quoique leurs pieds à demi membraneux puissent leur donner cette facilité; ils résident ordinairement sur les rivages de la mer, et fréquentent aussi les lacs et les grandes rivières. Ces hirondelles de mer jettent en volant de grands cris aigus et perçants, comme les martinets, surtout lorsque, par un temps calme, elles s'élèvent en l'air à une grande hauteur, ou quand elles s'attroupent en été pour faire de grandes courses; mais en particulier dans le temps des nichées, car elles sont alors plus inquiètes et plus clameuses que jamais; elles répètent et redoublent incessamment leurs mouvements et leurs cris; et comme elles sont toujours en très-grand nombre, l'on ne peut, sans en être assourdi, approcher de la plage où elles ont déposé leurs œufs ou rassemblé leurs petits (5); elles arrivent par troupes sur nos côtes de l'Océan au commencement de mai (6); la plupart y demeurent et n'en quittent pas les bords; d'autres voyagent plus loin et vont chercher les lacs, les grands étangs (7), en suivant les rivières; partout elles vivent de petite pêche, et même quelques-unes gobent en l'air les insectes volants; le bruit des armes à feu ne les effraie pas; ce signal de danger, loin de les écarter, semble les attirer, car à l'instant où le chasseur en abat une dans sa troupe, les autres se précipitent en foule à l'entour de leur compagne blessée, et tombent avec elle jusqu'à fleur-d'eau. On remar-

(1) En anglais, *sea-swallow*; en allemand, *seeschwalbe*; en suédois, et dans d'autres langues du nord, *taern*, *terns*, *stirn*, d'où Turner a dérivé le nom de *sterna*, adopté par les nomenclateurs pour distinguer ce genre d'oiseaux. Sur nos côtes de l'Océan, les hirondelles de mer s'appellent *goëlettes*.

(2) M. Cuvier adopte le genre hirondelle de mer ou *sterna* des ornithologistes. DESM. 1829.

(3) D'où vient qu'Aldrovande, en regardant les hirondelles de mer comme de petits goélants, les distingue par le nom de goélants à pieds fendus: (Voyez son chapitre de *Larus fidipedibus*, Ornitholog., lib. 19, cap. 10.)

(4) Les marins donnent à tous ces oiseaux légers qu'on trouve au large le nom de *croiseurs* lorsqu'ils sont grands, et de *goëlettes* lorsqu'ils sont petits. (Remarques faites par M. le vicomte de Quer-

hoënt.) Par les notices jointes aux remarques de cet excellent observateur, nous reconnaissons en effet dans ces *croiseurs* et ces *goëlettes* des hirondelles de mer.

(5) C'est d'elles et de leurs cris importuns, que Turner dérive le proverbe fait pour le vain habil des parieurs impitoyables; *larus parturit*.

(6) Observation faite sur celles de Picardie, par M. Baillon.

(7) Comme celui de l'Indre, près de Dieuze en Lorraine, qui, en embrassant ses détours et ses golfes, a sept lieues de circuit.

que de même que nos hirondelles de terre arrivent quelquefois au coup de fusil, ou du moins qu'elles n'en sont pas assez émues pour s'éloigner beaucoup : cette habitude ne viendrait-elle pas d'une confiance aveugle ? Ces oiseaux, emportés sans cesse par un vol rapide, sont moins instruits que ceux qui sont tapis dans les sillons ou perchés sur les arbres ; ils n'ont pas appris comme eux à nous observer, nous reconnaître et fuir leurs plus dangereux ennemis.

Au reste, les pieds de l'hirondelle de mer ne diffèrent de ceux de l'hirondelle de terre, qu'en ce qu'il sont à demi palmés ; car ils sont de même très-courts, très-petits et presque inutiles pour la marche ; les ongles pointus qui arment les doigts ne paraissent pas plus nécessaires à l'hirondelle de mer qu'à celle de terre, puisque toutes deux saisissent également leur proie avec le bec ; celui des hirondelles de mer est droit, effilé en pointe, lisse, sans dentelures, et aplati par les côtés ; les ailes sont si longues, que l'oiseau en repos paraît en être embarrassé, et que dans l'air il semble être tout aile : mais si cette grande puissance de vol fait de l'hirondelle de mer un oiseau aérien, elle se présente comme un oiseau d'eau par ses autres attributs, car, indépendamment de la membrane échancrée entre les doigts, elle a, comme presque tous les oiseaux aquatiques, une petite portion de la jambe dénuée de plumes, et le corps revêtu d'un duvet fourni et très-serré.

Cette famille des hirondelles de mer est composée de plusieurs espèces, dont la plupart ont franchi les océans et peuplé leurs rivages ; on les trouve depuis les mers, les lacs (1) et les rivières du Nord (2), jusque dans les vastes plages de l'Océan au-

stral (3) ; et on les rencontre dans presque toutes les régions intermédiaires (4). Nous allons en donner les preuves, en faisant la description de leurs différentes espèces, et nous commencerons par celles qui fréquentent nos côtes.

(3) M. Cook a vu des hirondelles de mer vers les Marquises, qui sont les îles vues par Mendana. (Second Voyage, tom. 2, pag. 238.) Le même navigateur s'est vu accompagné par ces oiseaux, depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'au-delà du quarante-unième degré de latitude australe. (*Ibid.*, tom. 1, pag. 88.) Le capitaine Wallis les a rencontrés par vingt-sept degrés de latitude, et cent six de longitude ouest, dans la grande mer du Sud. (Premier Voyage de Cook, tom. 2, pag. 75.) Les îles basses du tropique, dans tout cet archipel qui environne Taïti, sont remplies de volées d'hirondelles de mer, de boubies, de frégates, etc. (Observations de Forster, à la suite du second Voyage de Cook, pag. 7.) Les hirondelles de mer vont coucher sur les buissons à Taïti ; M. Forster, dans une course avant le lever du soleil, en prit ainsi plusieurs qui dormaient le long du chemin. (Second Voyage de Cook, tom. 2, pag. 332.)

(4) Il se trouve des hirondelles de mer aux Philippines, à la Guiane, à l'Ascension. (Voyez à la suite de cet article les notices des espèces.) On reconnaît aisément pour des hirondelles de mer les oiseaux que rencontra Dampier dans les parages de la Nouvelle-Guinée. Le 30 juillet, tous les oiseaux qui avaient escorté jusque-là le vaisseau l'abandonnèrent, mais on en vit d'une toute autre espèce, qui étaient de la grosseur des vanneaux avec le plumage gris, le tour des yeux noirs, le bec rouge et pointu, les ailes longues et la queue fourchue comme les hirondelles. (Histoire générale des Voyages, tom. II, pag. 217.) Le 13 juillet 1773, à trente-cinq degrés deux secondes de latitude, et deux degrés quarante-huit secondes de longitude, pendant un violent coup de vent de nord-ouest, M. de Querboënt vit beaucoup de damiers, de croiseurs, et les premières petites goëlettes ; elles sont au moins de moitié plus petites que les damiers ; elles ont les ailes fort longues et conformées comme celles de notre martinet ; elles se tiennent ordinairement en grandes troupes, et s'approchent très-près des vaisseaux, mais sans affecter de les suivre. (Remarque faite à bord du vaisseau du roi *la Victoire*, par M. le vicomte de Querboënt.)

(1) Le nom même de *taern*, *terns*, donné par les septentrionaux à ces hirondelles, signifie lac.

(2) M. Gmelin dit avoir vu des bandes innombrables sur le Jénisca vers Mangasea en Sibérie. (Voyage en Sibérie, tom. 2, pag. 56.)

LE PIERRE-GARIN

OU LA GRANDE HIRONDELLE DE MER DE NOS CÔTES * (1).

PREMIÈRE ESPÈCE.

STERNA HIRUNDO, Lath., Linn., Gmel. (2).

Nous plaçons ici, comme première espèce, la plus grande des hirondelles de mer qui se voient sur nos côtes; elle a près de treize pouces du bout du bec aux ongles, près de seize jusqu'au bout de la queue, et presque deux pieds d'envergure; sa taille fine et mince, le joli gris de son manteau, le beau blanc de tout le devant du corps, avec une calotte noire sur la tête, et le bec et les pieds rouges, en font un bel oiseau.

Au retour du printemps, ces hirondelles

qui arrivent en grandes troupes sur nos côtes maritimes, se séparent en bandes, dont quelques-unes pénètrent dans l'intérieur de nos provinces, comme dans l'Orléanais (3), en Lorraine (4), en Alsace (5), et peut-être plus loin, en suivant les rivières, et s'arrêtant sur les lacs et sur les grands étangs; mais le gros de l'espèce reste sur les côtes, et se porte au loin sur les mers. M. Ray a observé que l'on a coutume d'en trouver en quantité à cinquante lieues au large des côtes les plus occidentales de l'Angleterre, et qu'au-delà de cette distance, on ne laisse pas d'en rencontrer encore dans toute la traversée jusqu'à Madère; qu'enfin cette grande multitude paraît se rassembler pour nicher aux sauvages, petites îles désertes, peu distantes des Canaries (6).

Sur nos côtes de Picardie, ces hirondelles de mer s'appellent *pierres-garins*. Ce sont, dit M. Baillon, des oiseaux aussi vifs que légers, des pêcheurs hardis et adroits: ils se précipitent dans la mer sur le poisson qu'ils guettent, et, après avoir plongé, se relèvent, et souvent remontent en un instant à la même hauteur où ils étaient en l'air; ils digèrent le poisson presque aussi promptement qu'ils le prennent, car il se fond en peu de temps dans leur estomac; la partie qui touche le fond du sac se dissout la première; et l'on a observé ce même effet dans les hérons et les mouettes; mais en tout la force digestive est si grande dans ces hirondelles de mer, qu'elles peuvent aisément prendre un second repas en une heure ou deux après le premier; elles se battent fréquemment en se disputant leur proie, et avalent des poissons plus gros que le pouce et dont la queue leur sort par le bec. Celles que l'on prend et qu'on nourrit

* Voyez les planches enluminées, n° 987.

(1) C'est proprement cette espèce dont le nom en suédois est *taerna*; en hollandais, *iesterre*; en suisse, *schirring*; en polonais, *jaskolka-morsha* ou *kulig-morski*; en islandais, *therne*, *krúta*; en japonais, *shierrek*; en groenlandais, *emerkotulak*, suivant Müller.

Sterna. (Gesner, *Avi.*, pag. 586. — Aldrovande, *Avi.*, tom. 3, pag. 78. — Jonston, *Avi.*, pag. 94.) *Larus minor*, *sterna vel stirna*. (Gesner, *Icon.*, *avi.*, pag. 96.) *Sterna Turneri*, *speurer baltneri*. (Willoughby, *Ornithol.*, pag. 268. — Sibbald, *Scot. illustr.*, part. 2, lib. 3, pag. 21. — Ray, *Synops.*, pag. 131, n° a, 1, et 191, n° 7, sous le nom de *hirundomarina major*, *patines de Oviedo*.) *Hirundo marina*, *sterna Tuneri*. (Rzaczynski, *Auctuar. hist. nat. Polon.*, pag. 385.) *Larus albicans*. (Marsigl. *Danub.*, tom. 5, pag. 88. Klein, *Avi.*, pag. 138, n° 10.) *Larus*. (Moehring, *Avi.*, gen. 74.) *Sterna caudá forcipatá*, *rectricibus duabus extimis albo nigroque dimidiatis*; *hirundo*. (Linnaeus, *Syst. nat.*, ed. 10, gen. 70, sp. 2.) *Sterna rectricibus extimis maximis dimidiato albis nigrisque*. (*Idem*, *Fauna Suecica*, n° 127.) *Sterna hirundo*, *caudá forcipatá*; *rectricibus duabus extimis albo nigroque dimidiatis*. (Müller, *Zoolog. Dan.*, n° 170.) *Goland* ou *larus minor melanocephalos*. (Feuillée, *Observations physiques*, édit. 1725, pag. 410.) *La grande alouette de mer*. (Albin, tom. 2, pag. 57, avec une figure mal coloriée, pl. 88.) *L'hirondelle de mer*. (Salerne; *Ornithol.*, pag. 392.) *Sterna superné cinereo-alba*, *inferné nivea*; *capite superiore nigro*; *remigibus septem primoribus interioribus versus scapulum cinereo-nigricantibus*; *rectricibus cinereo-albis*. . . . *Sterna major*. *La grande hirondelle de mer*. (Brisson, *Ornithol.*, tom. 6, pag. 203.)

(2) M. Cuvier cite cette espèce qu'il nomme *hirondelle de mer à bec rouge*. DESM. 1829.

(3) M. Salerne dit qu'en Sologne on l'appelle *petit criard*.

(4) M. Lottinger.

(5) Sur le Rhin, vers Strasbourg, on lui donne le nom de *speurer*, suivant Gesner.

(6) *Synops. avi.*, pag. 191.

quelquefois dans les jardins (1), ne refusent pas de manger de la chair, mais il ne paraît pas qu'elles y touchent dans l'état de liberté.

Ces oiseaux s'apparient dès leur arrivée, dans les premiers jours de mai : chaque femelle dépose dans un petit creux, sur le sable nu, deux ou trois œufs fort gros, eu égard à sa taille; le canton de sable qu'elles choisissent pour cela est toujours à l'abri du vent du nord et au-dessous de quelque petite dune; si l'on approche de leurs nichées. les pères et mères se précipitent du haut de l'air, et arrivent à l'homme en jetant de grands cris redoublés d'inquiétude et de colère.

Leurs œufs ne sont pas tous de la même couleur; les uns sont fort bruns, d'autres sont gris, et d'autres presque verdâtres; apparemment ces derniers sont ceux des jeunes couples, car ils sont un peu plus petits, et l'on sait que dans tous les oiseaux dont les œufs sont teints, ceux des vieux ont les couleurs plus foncées et sont un peu plus gros et moins pointus que ceux des jeunes, surtout dans les premières pontes : la femelle, dans cette espèce, ne couve que la nuit, et pendant le jour quand il pleut; elle abandonne ses œufs à la chaleur du soleil dans tous les autres temps. « Lorsque le printemps est beau, m'écrivit M. Baillon, et surtout quand les nichées ont commencé par un temps chaud, les trois œufs qui composent ordinairement la ponte des pierres-garins éclosent en trois jours consécutivement; le premier ponde devance d'un jour le second, qui de même devance le troisième, parce que le développement du germe, qui ne date dans celui-ci que de l'instant de l'incubation commencée, a été hâté dans les deux autres par la chaleur du soleil qu'ils ont éprouvée sur le sable; si le temps a été pluvieux ou seulement né-

buleux lors de la ponte, cet effet n'arrive pas, et les œufs éclosent ensemble; la même remarque a été faite sur les œufs des alouettes et des pics de mer, et l'on peut croire qu'il en est encore de même pour tous les oiseaux qui pondent sur le sable nu des rivages.

« Les petits pierres-garins éclosent couverts d'un duvet épais, gris blanc et semé de quelques taches noires sur la tête et le dos; ils se traînent et quittent le nid dès qu'ils sont nés; le père et la mère leur apportent de petits lambeaux de poissons, particulièrement du foie et des ouïes; la mère venant le soir couvrir l'œuf non éclos, les nouveau-nés se mettent sous ses ailes; ces soins maternels ne durent que peu de jours; les petits se réunissent pendant la nuit et se serrent les uns contre les autres; les père et mère ne sont pas long-temps non plus à leur donner à manger dans le bec; mais sans descendre chaque fois jusqu'à terre, ils laissent tomber, et font pour ainsi dire, pleuvoir sur eux la nourriture; les jeunes déjà voraces s'entrebattent et se la disputent entre eux en jetant des cris; cependant leurs parents ne cessent pas de veiller sur eux du haut de l'air; un cri qu'ils jettent en planant donne l'alarme, et à l'instant les petits demeurent immobiles tapis sur le sable; ils seraient alors difficiles à découvrir, si les cris même de la mère n'aidaient à les faire trouver; ils ne fuient pas, et on les ramasse à la main comme des pierres.

« Ils ne volent que plus de six semaines après qu'ils sont éclos, parce qu'il faut tout ce temps à leurs longues ailes pour croître; semblables en cela aux hirondelles de terre qui restent plus long-temps dans le nid que tous les autres oiseaux de la même grandeur, et en sortent mieux emplumés; les premières plumes qui poussent à ces jeunes pierres-garins sont d'un gris blanc sur la tête, le dos et les ailes; les vraies couleurs ne viennent qu'à la mue; mais jeunes et vieux ont tous le même plumage à leur retour au printemps; la saison du départ de nos côtes de Picardie est vers la mi-août, et j'ai remarqué l'année dernière, 1779, qu'il s'était fait par un vent de nord-est. »

(1) J'en ai eu plusieurs dans mon jardin où je n'ai pu les garder long-temps, à cause de l'importunité de leurs cris continuels, même pendant la nuit. Ces oiseaux captifs perdent d'ailleurs presque toute leur gaieté; faits pour s'ébattre en l'air, ils sont gênés à terre; leurs pieds courts s'embarrassent dans tout ce qu'ils rencontrent. (Extrait d'un Mémoire de M. Baillon, sur les pierres-garins, d'où nous tirons les détails de l'histoire de ces oiseaux.)

LA PETITE HIRONDELLE DE MER * (1).

SECONDE ESPÈCE.

STERNA MINUTA, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Cuv. (2).

CETTE petite hirondelle de mer ressemble si bien à la précédente pour les couleurs, qu'on ne la distinguerait pas sans une différence de taille considérable et constante entre ces deux races ou espèces, celle-ci n'étant pas plus grosse qu'une alouette; mais elle est aussi criarde (3), aussi vagabonde que la grande; cependant elle ne refuse pas de vivre en captivité lorsqu'elle se trouve prise à l'embûche, que, dès le temps de

Belon, les pêcheurs lui dressaient sur l'eau, en faisant flotter une croix en bois, au milieu de laquelle ils attachaient un petit poisson pour amorce, avec des gluaux fichés aux quatre coins, entre lesquels l'oiseau tombant sur sa proie empêche ses ailes (4). Ces petites hirondelles de mer fréquentent, ainsi que les grandes, les côtes de nos mers, les lacs et les rivières, et elles en partent de même aux approches de l'hiver.

LA GUIFETTE ** (5).

TROISIÈME ESPÈCE.

STERNA NIGRA, STERNA FISSIPES, STERNA NÆVIA, Linn., Gmel., Lath., Vieill., Temm. (6).

Nous adoptons, pour désigner cette espèce d'hirondelle de mer, le nom de *Gui-*

fette qu'elle porte sur nos côtes de Picardie; son plumage, blanc sous le corps, est assez

* Voyez les planches enluminées, n° 996.

(1) En anglais, *lesser sea-swallow*; en allemand, *klein see-schwalbe*, et vers Strasbourg, *fischerlin*; en polonais, *rybitw*.

Petite mouette blanche. (Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 171; et Portraits d'oiseaux, pag. 35, b, avec une mauvaise figure, sous le nom d'*hirondelle de mer*.) *Larus piscator*. (Gesner, Avi., pag. 587; et Ieon, avi., pag. 96. — Jouston, Avi., pag. 93. — Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 80, et pag. 71, sous le titre, *Larus albus minor*. *Larus piscator* Aldrovandi et Gesneri, *fischerlin* Léonardi Balmeri. (Willoughby, Ornithol., pag. 269. — Ray, Synops. avi., pag. 131, n° a, 2.) *Larus minor cinereus*. (Schwenckfeld, Avi., Siles., pag. 293. — Klein, Avi., pag. 138, n° 11 et n° 13, sous le titre, *larus piscator Aldrovandi*.) *Larus fluvialis*, seu *gavia*, Gesnero *piscator*. (Rzaczyński, Hist. nat. Polon., pag. 285; et Auctuar., pag. 388, sous le titre, *Larus minor cinereus Schwenckfeldii*, *gavia minor*. *Larus piscator*. (Charleton, Exercit., pag. 120, n° 3 Onomat., pag. 94, n° 3.) *Larus subcinereus*, rostro et pedibus croceis. (Barrère, Ornithol., clas. 1, gen. 4, sp. 3.) *Sterna cauda subforficata* corpore cano, capite rostroque nigro, pedibus rubris; *sterna nigra*. (Linnaeus, Syst. Nat., ed. 10, gen. 70, sp. 3.) *Sterna supra cauda*, capite rostroque nigro, pedibus rubris. (Idem, Fauna Suec., n° 128.) La mouette pécheuse ou hirondelle de mer. (Salerno, Ornithol., p. 393.) Petite hirondelle de mer. (Albin, tom. 2, pag. 90.) *Sterna supernè cinerea*, infernè nivea; syncipite

albo, vertice et occipitio nigris; remigibus tribus primoribus nigricantibus, interiùs maximà parte albis; reetricibus caudicis, ... *Sterna minor*. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 206.)

(2) Citée par M. Cuvier. DESM. 1829.

(3) Elle est si criarde qu'elle en étonne l'aer, et fait ennui aux gens qui banteut l'esté par les marais et le long des petites rivières. (Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 171.)

(4) Idem, *ibid*.

** Voyez les planches enluminées, n° 924.

(5) *Kirr-meuw*. (Klein, Avi., pag. 107, n° 10.) *Rallus cinereus facie lari*. (Idem, *ibid*., p. 103, n° 3.) *Rallus subtus albedo flavescens*, cervice cerulescenti maculato, digitis marginatis. ... *Rallus lariformis*. (Linnaeus, Syst. nat., ed. 10, gen. 83, sp. 3.) *Larus cinereus fissipes*, rostro ac pedibus rufescentibus. (Marsigl. Danub., tom. 5, pag. 92.) Mouette à pieds fendus. (Albin, tom. 2, pag. 54, planche 82.) *Sterna supernè fusca*, marginibus penarum rufescentibus, infernè alba, rufescente ad latera adumbrata, maculâ pone oculos nigricante; uropygio dilutè cinereo; remigibus majoribus interiùs versus scapum et ad apicem saturatè cinereis; reetricibus dilutè cinereis, ad apicem saturatioribus et albo rufescente marginatis, utrinquè extimè exteriùs candidâ. ... *Sterna naevia*. L'hirondelle de mer tachetée. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 216.)

(6) Voici la synonymie de cette espèce, d'après M. Temminck.

Plumage de printemps ou des noces. — *Sterna*

agréablement varié de noir derrière la tête, de brun nué de roussâtre sur le dos, et d'un joli gris frangé de blanchâtre sur les ailes ; elle est de taille moyenne entre les deux précédentes, mais en diffère en plusieurs choses pour les mœurs. M. Baillon, qui en parle par comparaison avec la grande espèce appelée *pierre-garin*, dit qu'elles se trouvent également sur les côtes de Picardie ; mais qu'elles diffèrent par plusieurs caractères : 1^o les guifettes ne vont pas, comme les *pierres-garins*, chercher habituellement leur nourriture à la mer ; elles ne sont pas piscivores, mais plutôt insectivores, se nourrissant autant de mouches et autres insectes volants qu'elles saisissent en l'air, que de ceux qu'elles vont prendre dans l'eau ; 2^o elles sont peu clameuses, et n'importunent pas, comme les *pierres-garins*, par leurs cris continuels ; 3^o elles ne pondent point sur le sable nu, mais choisissent dans

les marais une touffe d'herbe ou de mousse sur quelque motte isolée au milieu de l'eau ou sur ses bords ; elles y apportent quelques brins d'herbes sèches et y déposent leurs œufs, qui sont ordinairement au nombre de trois ; 4^o elles couvent constamment leurs œufs pendant dix-sept jours, et ils éclosent tous le même jour.

Les petits ne peuvent voler qu'au bout d'un mois, et cependant ils partent avec leurs père et mère d'assez bonne heure, et souvent avant les *pierres-garins* ; on en voit voler le long de la Seine et de la Loire dans le temps de leur passage : au reste, les guifettes ont les allures du vol toutes semblables à celles des *pierres-garins* ou grandes hirondelles de mer ; elles sont de même continuellement en l'air ; elles volent le plus souvent en rasant l'eau ou les herbes, et s'élèvent aussi fort haut et très-rapidement.

LA GUIFETTE NOIRE OU L'ÉPOUVANTAIL * (1).

QUATRIÈME ESPÈCE.

STERNA NIGRA, STERNA FISSIPES et STERNA NÆVIA, Linn., Gmel., Lath., Vieill., Cuv. (2).

CET oiseau a tant de rapport avec le précédent, qu'on l'appelle *guifette noire* en Picardie : le nom d'*épouvantail*, qu'on lui donne ailleurs, vient apparemment de la

teinte obscure de cendré très-foncé qui lui noircit la tête, le cou et le corps ; ses ailes seules sont du joli gris qui fait la livrée commune des hirondelles de mer ; sa grandeur est à peu près la même que la guifette com-

nigra ; *Sterna fissipes* et *Sterna obscura*. Linn., Gmel., Lath. ; guifette noire ou épouvantail, de Buffon (voyez l'article suivant), plume enlum., n^o 333 ; l'hirondelle de mer à tête noire ou gachet, Buff. (Voyez la page suivante.)

Jeunes de l'année avant la mue d'automne. — *Sterna nævia*, Gmel. ; la guifette de cet article, et pl. enlum. 924. DESM. 1829.

* Voyez les planches enluminées, n^o 333.

(1) En allemand, *schwartz maw*, *klein schwarze see-schwalbe* ; et sur le Rhin vers Strasbourg, *mey-wogel* ; en anglais, *scare-crow*, *small black sea-swallow*.

Larus niger. (Gesner, Avi., pag. 588 ; et Icon. avi., pag. 97. — Jonston, pag. 94. — Aldrovande, tom. 3, pag. 81.) *Larus niger fidipes*. (*Idem. ibid.*, pag. 82.) *Larus niger* Gesneri. (Willoughby, Ornithol., pag. 269. — Ray, Synops., pag. 131, n^o a, 3.) *Larus niger fidipes*, alis longioribus, Aldrovandi. (Willoughby, pag. 270. — Ray, Synops., pag. 131, n^o 4.) *Larus niger fidipes noster*. (Willoughby, pag. 270.) *Larus minor fidipes nostras*. (Ray, Synops., pag. 132, n^o a, 6.)

Larus niger. (Charleton, Exercit., pag. 100. n^o 4. Onomast., pag. 95, n^o 4.) *Larus minor niger*, *meva nigra*. (Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 294. — Klein, Avi., pag. 138, n^o 12.) *Larus minor niger* Schwenckfeldii. (Rzaczynski, Auctuar. hist. nat. Polon., pag. 389.) *Larus pyrenaicus totus ater*. (Barrère, Ornithol., clas. 1, gen. 4, sp. 5.) La mouette noire. (Salerno, Ornith., pag. 394.) La moquette noire à pieds fendus, pag. 395. La petite mouette du pays à pieds fendus (*Idem. ibid.*), *Nota*. Dans ces trois articles c'est toujours le même oiseau. *Sterna supernè cinerea*, infernè cinereo-nigricans ; capite et collo superiore nigricantibus ; imo ventre niveo ; rectricibus cinereis, utrinquè extimâ exterius cinereo-albâ... *Sterna nigra*. L'hirondelle de mer noire ou l'épouvantail. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 211.)

(2) Cette guifette noire, qui est le *sterna nigra* des auteurs, ne diffère pas spécifiquement de l'oiseau décrit dans l'article précédent. C'est un individu en plumage de printemps ou de nosces. (Voyez notre note de la page précédente.) DESM. 1829.

mune; son bec est noir, et ses petits pieds sont d'un rouge obscur; on distingue le mâle à une tâche blanche placée sous la gorge.

Ces oiseaux n'ont rien de lugubre que le plumage, car ils sont très-gais, volent sans cesse, et font, comme les autres hirondelles de mer, mille tours et retours dans les airs;

ils nichent comme les autres guifettes sur les roseaux dans les marais, et font trois ou quatre œufs d'un vert sale, avec des taches noirâtres qui forment une zone vers le milieu (1); ils chassent de même aux insectes ailés, et leur ressemblent encore par toutes les allures (2).

LE GACHET (3).

CINQUIÈME ESPÈCE.

STERNA NIGRA, STERNA FISSIPES, STERNA OBSCURA et STERNA NÆVIA, Linn., Gmel., Lath., Cuv., Temm. (4).

UN beau noir couvre la tête, la gorge, le cou et le haut de la poitrine de cette hirondelle de mer, en manière de chaperon ou de domino; son dos est gris; son ventre blanc; elle est un peu plus grande que les guifettes: l'espèce n'en paraît pas fort commune sur nos côtes, mais elle se retrouve sur celles de l'Amérique, où le P. Feuillée l'a décrite (5), et où il a observé que ces

oiseaux pondent sur la roche nue, deux œufs très-gros pour leur taille, et marbrés de taches d'un pourpre sombre, sur un fond blanchâtre. Au reste, l'individu observé par ce voyageur était plus grand que celui qu'a décrit M. Brisson, qui néanmoins les rapporte tous deux à la même espèce, à laquelle, sans en dire la raison, il a imposé le nom de *gachet*.

(1) Willoughby.

(2) Observations communiquées par M. Baillon, de Montreuil-sur-Mer.

(3) *Goeland ou Larus albo niger*, hirundinis caudâ. (Feuillée, Journal d'observations, édit. 1725, pag. 260.) Petite hirondelle de mer. (Albin. tom. 2, pag. 58, planche 89.) *Sterna superæ saturatè cinerea, alba*; capite, collo et pectore supremo nigris; oculorum ambitu cinereo-albo; reetricibus saturatè cinereis, utrinquè extimâ exterius albâ, saturatè cinereo marginatâ. . . L'hirondelle de mer à tête noire ou le gachet. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 214.)

(4) Le gachet appartient encore à l'espèce de la guifette, et en est un individu en plumage de printemps ou de noces. DESM. 1829.

(5) Elle semble désignée sous le nom de *busc* dans le passage suivant du navigateur Dampier. « Nous vîmes quelques *boubies* et des *buses*, et la nuit nous primes un de ces derniers oiseaux; il était différent pour la couleur et la figure de tous ceux que j'avais vus jusqu'ici; il avait le bec long

et délié comme tous les autres oiseaux de cette espèce: le pied plat comme les *canards*; la queue plus longue, large et plus fourchue que celle des *hirondelles*; les ailes fort longues; le dessus de la tête d'un noir de charbon; de petites raies noires autour des yeux, et un cercle blanc assez large qui les enfermait de l'un et de l'autre côté; le jabot, le ventre et le dessous des ailes étaient blancs; mais il avait le dos et les dessous des ailes d'un noir pâle ou de couleur de fumée. . . On trouve de ces oiseaux dans la plupart de ces lieux situés entre les deux tropiques, de même que dans les Indes orientales et sur la côte du Brésil; ils passent la nuit à terre, de sorte qu'ils ne vont pas à plus de trente lieues en mer, à moins qu'ils ne soient chassés par quelque tempête; lorsqu'ils viennent autour des vaisseaux, il ne manquent presque jamais de s'y percher la nuit, et ils se laissent prendre sans remuer; ils font leurs nids sur les collines ou les rochers voisins de la mer. » (Nouv. Voyage autour du monde, par Dampier; Rouen, 1715, tom. 4, pag. 129.)

L'HIRONDELLE DE MER DES PHILIPPINES (2).

SIXIÈME ESPÈCE.

STERNA PHILIPPENSIS, Lath., Vieill. — STERNA STOLIDA, Lath., Linn., Gmel., Cuv. (3).

CETTE hirondelle de mer trouvée à l'île Panay, l'une des Philippines, par M. Sonnerat, est indiquée dans son voyage à la Nouvelle-Guinée; sa grandeur est égale à celle de notre pierre-garin, et peut être est-elle de la même espèce, modifiée par l'influence du climat; car elle a, comme le

pierre-garin, tout le devant du corps blanc, le dessus de la tête tacheté de noir, et n'en diffère que par les ailes et la queue qui sont grisâtres en dessous, et d'un brun de terre d'ombre au-dessus; le bec et les pieds sont noirs.

L'HIRONDELLE DE MER A GRANDE ENVERGURE

SEPTIÈME ESPÈCE.

STERNA FULIGINOSA, Lath., Linn., Gmel., Vieill. (5).

QUOIQUE ce caractère d'une grande envergure semble appartenir à toutes les hirondelles de mer, il peut néanmoins s'appliquer spécialement à celle-ci, qui, sans être plus grande de corps que notre hirondelle de mer commune, a deux pieds neuf pouces d'envergure; elle a sur le front un petit croissant blanc, avec le dessus de la tête et de la queue d'un beau noir, et tout le dessous du corps blanc; le bec et les pieds noirs. Nous devons à M. le vicomte de Querhoënt la connaissance de cette espèce qu'il a trouvée à l'île de l'Ascension, et sur laquelle il nous a communiqué la notice suivante. « Il est inconcevable combien il y a de ces hirondelles à l'Ascension; l'air en est quelquefois obscurci, et j'ai vu de petites plaines qu'elles couvraient entièrement; elles sont très-piaillardes et tent continuellement des cris aigus et aigres, exactement semblables à ceux de la fresaye: elles ne sont pas craintives; elles volaient au-dessus de moi, presque à me toucher; celles qui étaient sur leurs

» nids ne s'envolaient point quand je les
» approchais, mais me donnaient de grands
» coups de bec quand je voulais les prendre; sur plus de six cents nids de ces oiseaux, je n'en ai vu que trois où il y eût deux petits ou deux œufs, tous les autres n'en avaient qu'un; ils les font à plate-terre, auprès de quelque tas de pierre, et tous les uns auprès des autres. Dans une partie de l'île, où une troupe s'était établie, je trouvai dans tous les nids le petit déjà grand, et pas un seul œuf; le lendemain je rencontrai un autre établissement où il n'y avait dans chaque nid qu'un œuf qui commençait à être couvé et pas un petit: cet œuf, dont la grosseur me surprit, est jaunâtre avec des taches brunes, et d'autres taches d'un violet pâle, plus multipliées au gros bout; sans doute ces oiseaux font plusieurs pontes par an. Les petits dans leur premier âge sont couverts d'un duvet gris-blanc; quand on veut les prendre dans le nid, ils dégorgent aussitôt le poisson qu'ils ont dans l'estomac. »

(1) L'hirondelle de mer de l'île Panay. (Sonnerat, Voyage à la Nouvelle-Guinée, pag. 125.)

(2) Selon M. Cuvier, le *sterna philippensis* (Sonnerat, premier Voyage, pl. 85) ne paraît pas diffé-

rer du *sterna stolidus*, ou grand noddin noir, oiseau fou, etc.

DESM. 1829.

(3) Cette espèce n'est pas citée par M. Cuvier.

DESM. 1829.

LA GRANDE HIRONDELLE DE MER DE CAYENNE*.

HUITIÈME ESPÈCE.

STERNA CAYANA, Lath., Vicill., Cuv. — STERNA CAYENNENSIS, Linn., Gmel. (1).

On pourrait donner à cette espèce la dénomination de *très-grande hirondelle de mer*, car elle surpasse de plus de deux pouces, dans ses principales dimensions, le pierre-garin qui est la plus grande de nos hirondelles de mer d'Europe. Celle-ci se trouve à Cayenne; elle a, comme la plupart des espèces de son genre, tout le dessous du corps blanc; une calotte noire derrière la tête, et les plumes du manteau frangées, sur fond gris, de jaunâtre ou roussâtre faible.

Nous n'avons connaissance que de ces

huit espèces d'hirondelles de mer, et nous croyons devoir séparer de cette famille d'oiseaux celui dont M. Brisson a fait sa *troisième espèce*, sous la dénomination d'*hirondelle cendée* (2), parce qu'il a les ailes courtes, et que la grande longueur des ailes paraît être le trait le plus marqué, et l'attribut constant par lequel la nature ait caractérisé les hirondelles de mer, et parce qu'aussi leurs habitudes naturelles dépendent, pour la plupart, de cette conformation qui leur est commune à toutes.

L'OISEAU DU TROPIQUE OU LE PAILLE-EN-QUEUE (3-4).

Nous avons vu des oiseaux se porter du nord au midi, et parcourir d'un vol libre tous les climats de la terre et des mers; nous en verrons d'autres confinés aux régions polaires comme les derniers enfants de la nature mourante sous cette sphère de glace (5); celui-ci semble au contraire être attaché au char du soleil sous la zone brûlante que bornent les tropiques (6): volant sans cesse sous ce ciel enflammé, sans s'écarter des

deux limites extrêmes de la route du grand astre, il annonce aux navigateurs leur prochain passage sous ces lignes célestes; aussi tous lui ont donné le nom d'*oiseau du tropique*, parce que son apparition indique l'entrée de la zone torride, soit qu'on arrive par le côté du nord ou par celui du sud, dans toutes les mers du monde que cet oiseau fréquente également.

C'est même aux îles les plus éloignées et jetées le plus avant dans l'océan équinoxial des deux Indes, telles que l'Ascension, Sainte-Hélène, Rodrigue et celles de France et de Bourbon, que ces oiseaux semblent surgir par choix, et s'arrêter de préférence. Le vaste espace de la mer Atlantique du côté du nord, paraît les avoir égarés jusqu'aux Bermudes (7), car c'est le point du globe où

* Voyez les planches enluminées, n° 988.

(1) Espèce de sterne citée par M. Cuvier.

DESM. 1829.

(2) Ornithologie, tom. 6, pag. 210.

(3) Paille-en-cul, fétu-en-cul, queue-de-flèche; en anglais *the tropick bird*; en hollandais *pylstaart*; en espagnol, *rabo de junco*; en latin moderne, *lepturus*.

(4) M. Cuvier adopte le genre Phaëton de Linné. DESM. 1829.

(5) Voyez, dans les derniers articles de cette Histoire, ceux de l'*albatrosse*, du *pétrel*, du *macareux*, du *pinguin*.

(6) C'est sans doute dans cette île que M. Linnéus lui donne le nom poétique de Phaëton, *Phaëton athereus*; voyez ci après les nomenclatures.

(7) On ne voit guère ces oiseaux qu'entre les tropiques, et à des distances très-grandes de terre; cependant un des lieux où ils multiplient est éloigné du tropique du Nord de près de 9 degrés; c'est les îles Bermudes, où j'ai vu ces oiseaux venir faire leur couvée dans les fentes de hauts rochers qui environnent ces îles. (Catesby, Carolin. append., pag. 14.)

ils se sont le plus écartés des limites de la zone torride; ils habitent et traversent toute la largeur de cette zone (1), et se retrouvent à son autre limite vers le midi, où ils peuplent cette suite d'îles que M. Cook nous a découvert sous le tropique austral, aux Marquises (2), à l'île de Pâques (3), aux îles de la Société et à celles des Amis (4). MM. Cook et Forster ont aussi rencontré ces oiseaux (5) en divers endroits de la pleine-mer vers ces mêmes latitudes (6): car quoique leur apparition soit regardée comme

un signe de la proximité de quelque terre, il est certain qu'ils s'en éloignent quelquefois à des distances prodigieuses, et qu'ils se portent ordinairement au large à plusieurs centaines de lieues (7).

Indépendamment d'un vol puissant et très-rapide, ces oiseaux ont, pour fournir ces longues traites, la faculté de se reposer sur l'eau (8), et d'y trouver un point d'appui au moyen de leurs larges pieds entièrement palmés, et dont les doigts sont engagés par une membrane comme ceux des cormorans, des fous, des frégates, auxquels la paille-en-queue ressemble par ce caractère, et aussi par l'habitude de se percher sur les arbres (9); cependant il a beaucoup plus de rapports avec les hirondelles de mer qu'avec aucun de ces oiseaux; il leur ressemble par la longueur des ailes qui se croisent sur la queue lorsqu'il est en repos; il leur ressemble encore par la forme du bec qui néanmoins est plus fort, plus épais et légèrement dentelé sur les bords.

Sa grosseur est à peu près celle d'un pigeon commun; le beau blanc de son plumage suffirait pour le faire remarquer, mais son caractère le plus frappant est un double long brin qui ne paraît que comme une paille implantée à sa queue, ce qui lui a fait donner le nom de *paille-en-queue*. Ce double long brin est composé de deux filets chacun formé d'une côte de plume presque nue, et seulement garnie de petites barbes très-courtes, et ce sont des prolongements des deux penes du milieu de la queue, laquelle du reste est très-courte et presque nulle; ces brins ont jusqu'à vingt-deux ou

(1) On trouve les oiseaux du tropique dans toutes les grandes et petites Antilles. (Voyez Dutertre, Labat, Rochefort, etc. (En allant par mer du Fort-Saint-Pierre au Fort-Royal de la Martinique, distance de sept lieues, on trouve des rochers à pic très-élevés qui forment la côte de l'île; c'est dans les trous de ces rochers que les pailles-en-cul font leurs pontes.) (Remarques de M. de La Borde, médecin du Roi à Cayenne.)

(2) Second Voyage du capitaine Cook, tom. 2, pag. 238.

(3) *Ibidem*, pag. 220.

(4) Dans les premières de ces îles, son nom est *manoo'roa* (*manoo* veut dire *oiseau*).

(5) L'île que l'Asman découvrit par 22 degrés 36 minutes de latitude sud, reçut le nom d'île de *Pylstaart*, qui caractérise l'oiseau du tropique: *Pylstaart*, veut dire à la lettre *flèche-en-queue*. (Voyez Forster, Second Voyage du capitaine Cook, tom. 2, pag. 83.)

(6) Par 27 degrés 4 secondes latitude sud, et 103 degrés 30 secondes longitude ouest, dans les premiers jours de mars, nous vîmes des oiseaux du tropique. (Cook, Second Voyage, tom. 2, pag. 179.) Nous vîmes des frégates, des mouettes et des oiseaux du tropique que nous crûmes venir de l'île Saint-Matthieu, ou de celle de l'Ascension, que nous avions laissées derrière nous. (*Idem, ibid.*, pag. 44.) Le 22 mai (1767) l'observation donna 111 degrés de longitude ouest, et 20 degrés 18 secondes latitude sud; le même jour nous vîmes des bonites, des dauphins et des oiseaux de tropique. (Voyage du capitaine Wallis, Collection d'Hawkesworth, tom. 2, pag. 76.) Étant par les 20 degrés 52 secondes latitude sud, et 115 degrés 38 secondes longitude ouest, on prit pour la première fois deux bonites, et on aperçut plusieurs compagnies de ces oiseaux qu'on rencontre sous le tropique. (Voyage autour du monde, par le commodore Byron, pag. 121.) A 18 degrés de latitude australe (longitude de Juan Fernandez), courant à l'ouest, on aperçut quantité de queues-de-flèche. (Relation de Le Maire dans l'Histoire générale des Voyages, tom. 10, pag. 436.) Par 29 degrés de latitude sud, vers 133 degrés de longitude ouest, nous rencontrâmes le premier oiseau du tropique. (Cook, Second Voyage, tom. 1, pag. 284.)

(7) Nous vîmes une paille-en-cul (par 20 degrés de latitude nord, et 336 degrés de longitude). Je fus surpris d'en trouver à une aussi grande distance de terre que nous étions alors; notre capitaine, qui avait fait plusieurs voyages aux îles de l'Amérique, voyant ma surprise, m'assura que ces oiseaux partaient le matin des îles pour venir chercher leur vie sur ces vastes mers, et le soir retournaient à leur gîte, de sorte que, selon le point de midi, il faut qu'ils s'éloignent des îles environ de cinq cents lieues. (Feuillée, Observations (1725), pag. 170.)

(8) Labat croit même qu'ils y dorment. (Nouveaux Voyages aux îles de l'Amérique, tom. 6.)

(9) Pendant trois mois que j'ai passés au Port-Louis de l'île-de-France, je n'y ai vu aucun oiseau de mer, que quelques pailles-en-queue qui traversaient la rade pour aller dans le bois. (Remarques faites par M. le vicomte de Querboënt, à bord du vaisseau du roi la *Victoire*, en 1773 et 1774.)

vingt-quatre pouces de longueur, souvent l'un des deux est plus long que l'autre, et quelquefois il n'y en a qu'un seul, ce qui tient à quelque accident ou à la saison de la mue, car ces oiseaux les perdent dans ce temps, et c'est alors que les habitants d'Otaïti et des autres îles voisines ramassent ces longues plumes dans leurs bois, où ces oiseaux viennent se reposer pendant la nuit (1); ces insulaires en forment des touffes et des panaches pour leurs guerriers (2); les Caraïbes des îles de l'Amérique se passent ces longs brins dans la cloison du nez pour se rendre plus beaux ou plus terribles (3).

On conçoit aisément qu'un oiseau d'un vol aussi haut, aussi libre, aussi vaste, ne peut s'accoutumer de la captivité (4) : d'ailleurs

ses jambes courtes et placées en arrière, le rendent aussi pesant, aussi peu agile à terre, qu'il est leste et léger dans les airs. On a vu quelquefois ces oiseaux, fatigués ou déroutés par les tempêtes, veoir se poser sur le mât des vaisseaux, et se laisser prendre à la main (5); le voyageur Leguat parle d'une plaisante guerre entre eux et les matelots de son équipage dont ils enlevaient les bonnets (6).

On distingue deux ou trois espèces de paille-en-queue, mais qui ne semblent être que des races ou variétés qui tiennent de très-près à la souche commune. Nous allons donner la notice de ces espèces, sans prétendre qu'elles soient en effet spécifiquement différentes.

LE GRAND PAILLE-EN-QUEUE * (7).

PREMIÈRE ESPÈCE.

PHAETON ÆTHEREUS, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Cuv.

C'est surtout par la différence de grandeur que nous pouvons distinguer les espèces ou variétés de ces oiseaux; celui-ci égale ou même surpasse la taille d'un gros pigeon de volière; ses pailles ou brins ont près de deux pieds de longueur, et l'on voit sur son plumage tout blanc de petites lignes noi-

res en hachures au-dessus du dos, et un trait noir en fer-à-cheval qui embrasse l'œil

(5) Histoire universelle des Voyages, par Montfraisier; Paris, 1707, pag. 17.

(6) Ces oiseaux nous firent une guerre singulière; ils nous surprenaient par derrière et nous enlevaient nos bonnets de dessus la tête, et cela était si fréquent et si importun, que nous étions obligé d'avoir toujours des bâtons pour nous défendre d'eux; nous les prévenions quelquefois, lorsque nous apercevions devant nous leur ombre au moment qu'ils étaient prêts à faire leur coup. Nous n'avons jamais pu savoir de quel usage leur pouvaient être des bonnets, ni ce qu'ils ont fait des nôtres qu'ils ont attrapés. (Voyages et Aventures de François Leguat; Amsterdam, 1708, tom. 1, pag. 107.)

* Voyez les planches enluminées, n° 998, sous la dénomination de *paille-en-queue de Cayenne*.

(7) Avis tropicorum. (Willoughby, Ornithol., pag. 250.) Avis tropicorum nostratibus nautis. (Ray, Synops., avi., pag. 123, n° 6; et pag. 191, n° 4.) *Plancus tropicus*. (Klein, Avi., pag. 145, n° 7.) *Lepturus*. (Moeching, Avi., gen. 67.) *Phaeton rectricibus duabus longissimis, rostro serrato, digito postico adnato*. . . . *Phaeton æthereus*. (Linnæus, Syst. Nat., ed. 10, gen. 67, sp. 1.) Fétu-en-cul ou oiseau du tropique. (Dutertre, Histoire des Antilles, tom. 2, pag. 276.) *Lepturus albo-argenteus, supernè cinereo-nigricante transversim striatus; teniâ supra oculos splendide nigra, rectricibus candidis, scapis in exortu nigris*. . . . *Lepturus*. Le paille-en-cul. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 480.)

(1) Comme nous partîmes avant le lever du soleil, *Takea* et son frère qui nous accompagnaient, prirent des hirondelles de mer qui dormaient sur des buissons le long du chemin: ils nous dirent que plusieurs oiseaux aquatiques venaient se reposer sur les montagnes après avoir voltigé tout le jour sur la mer pour chercher de la nourriture, et que l'oiseau du tropique en particulier s'y cachait. Les longues plumes de sa queue, qu'il dépose toutes les années, se trouvent communément à terre, et les naturels les recherchent avec empressement. (Forster, Second Voyage de Cook, tom. 2, pag. 332.)

(2) Voyez Observations de Forster, pag. 188.

(3) Dutertre, Histoire générale des Antilles, tom. 2, pag. 276.

(4) J'ai nourri pendant long-temps un jeune paille-en-queue: j'étais obligé, quoiqu'il fût grand, de lui ouvrir le bec pour lui faire avaler la viande dont je le nourrissais; jamais il ne voulut manger seul. Autant ces oiseaux ont l'air leste au vol, autant ils paraissent lourds et stupides en cage; comme ils ont les jambes très-courtes, tous leurs mouvements sont gênés; le mien dormait presque tout le jour. (Remarques faites à l'île-de-France, par M. le vicomte de Querhoënt.)

par l'angle intérieur ; le bec et les pieds sont rouges. Ce paille-en-queue, qui se trouve à l'île Rodrigue, à celle de l'Ascen-

sion et à Cayenne, paraît être le plus grand de tous ces oiseaux.

LE PETIT PAILLE-EN-QUEUE* (1).

SECONDE ESPÈCE.

PHAETON ÆTHEREUS, Var. β , Linn., Gmel., Vieill., Cuv. (2).

CELUI-CI n'est que de la taille d'un petit pigeon commun ou même au-dessous ; il a, comme le précédent, le fer-à-cheval noir sur l'œil, et de plus il est tacheté de noir sur les plumes de l'aile voisines du corps, et sur les grandes pennes ; tout le reste de son plumage est blanc, ainsi que les longs brins ; les bords du bec qui, dans le grand paille-en-queue, sont découpés en petites dents de scie rebroussées en arrière, le sont beaucoup moins dans celui-ci ; il jette par intervalle un petit cri, *chiric, chiric*, et pose son nid dans des trous de rochers escarpés ; on n'y trouve que deux œufs, suivant le père Feuillée, qui sont bleuâtres et un peu plus gros que des œufs de pigeon.

Par la comparaison que nous avons faite de plusieurs individus de cette seconde espèce, nous avons remarqué à quelques-uns des teintes de rougeâtre ou de fauve sur le fond blanc de leur plumage ; variété que nous croyons provenir de l'âge, et à laquelle

nous rapporterons le *paille-en-queue fauve* de M. Brisson (3), avec d'autant plus d'apparence qu'il le donne comme plus petit que le *paille-en-queue blanc* ; nous avons aussi remarqué des variétés considérables, quoique individuelles, dans la grandeur de ces oiseaux ; et plusieurs voyageurs nous ont assuré que les jeunes n'ont pas le plumage d'un blanc pur, mais tacheté ou sali de brun ou de noirâtre ; ils diffèrent aussi des vieux en ce qu'ils n'ont point encore de longs brins à la queue, et que leurs pieds qui doivent devenir rouges sont d'un bleu pâle. Cependant nous devons observer que, quoique Catesby assure en général que ces oiseaux ont les pieds et le bec rouges, cela n'est vrai sans exception que pour l'espèce précédente et la suivante, car dans celle qui est l'espèce commune à l'île-de-France, le bec est jaunâtre ou couleur de corne, et les pieds sont noirs.

LE PAILLE-EN-QUEUE A BRINS ROUGES**.

TROISIÈME ESPÈCE.

PHAETON PHENICURUS, Lath., Vieill., Cuv. — PHAETON PHENICUROS, Linn., Gmel.

Les deux filets ou longs brins de la queue sont dans cette espèce du même rouge que

le bec ; le reste du plumage est blanc, à l'exception de quelques taches noires sur

* Voyez les planches enluminées, n° 369, sous la dénomination de *Paille-en-queue de l'île-de-France*.

(1) The tropick bird. (Catesby, Carolin. append., pag. 14. Edwards, pl. 149.) Alcyon media alba, reatricibus binis intermediis longissimis. (Browne, nat. Hist. of Jamaica, pag. 582.) Paille-en-cul ou *Iarus leucomelanus*, caudâ longissimâ bipenni. (Observations physiques du P. Feuillée (1725), pag. 116.) Lepturus albo-argenteus ; taniâ supra oculos ; pennis scapularibus versus extremitatem, fasciâque supra alas nigris ; reatricibus candidis, scapis in exortu nigris.... Lepturus candidus. Le

OISEAUX. Tome IV.

Paille-en-cul blanc. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 485.)

(2) Cet oiseau n'est qu'une simple variété du précédent.

DESM. 1829.

(3) Lepturus albo-fulvescens ; taniâ supra oculos, pennis scapularibus versus extremitatem, fasciâque supra alas nigris ; reatricibus albo-fulvescentibus, scapis in exortu nigricantibus.... Lepturus fulvus. Le paille-en-cul fauve. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 489.)

** Voyez les planches enluminées, n° 979, sous la dénomination de *paille-en-queue de l'île-de-France*.

Paille près du dos , et du trait noir en fer-à-cheval qui engage l'œil. M. le vicomte de Querhoënt a eu la bonté de nous communiquer la note suivante au sujet de cet oiseau qu'il a observé à l'île-de-France. « Le paille-en-queue à filet rouge niche dans cette île, aussi bien que le paille-en-queue commun ; le dernier dans des creux d'arbres de la grande île ; l'autre , dans des trous des petits îlets du voisinage. On ne voit presque jamais le paille-en-queue à filets rouges venir à la grande terre ; et hors le temps des amours, le paille-en-queue ne la fréquente aussi que rarement ; ils passent leur vie à pêcher au large , et ils viennent se reposer sur la petite île du Coin-de-Mire , qui est à deux lieues au vent de l'île-de-France , où se trouvent aussi beaucoup

» d'autres oiseaux de mer. C'est en septem-
 » bre et en octobre que j'ai trouvé des nids
 » de paille-en-queue (1) ; chacun ne contient
 » que deux œufs d'un blanc jaunâtre, mar-
 » quetés de taches rouges ; on m'assure qu'il
 » ne se trouve souvent qu'un œuf dans le
 » nid du grand paille-en-queue ; aussi
 » aucune des espèces ou variétés de ce bel
 » oiseau du tropique ne paraît être nom-
 » breuse (2). »

Du reste , ni l'une ni l'autre de ces trois espèces ou variétés que nous venons de décrire , ne paraît attachée spécialement à aucun lieu déterminé ; souvent elles se trouvent les deux premières ou les deux dernières ensemble , et M. le vicomte de Querhoënt dit les avoir vues toutes trois réunies à l'île de l'Ascension.

LES FOUS ⁽³⁻⁴⁾

DANS tous les êtres bien organisés , l'instinct se marque par des habitudes suivies , qui toutes tendent à leur conservation ; ce sentiment les avertit et leur apprend à fuir ce qui peut nuire , comme à chercher ce qui peut servir au maintien de leur existence et même aux aisances de la vie : les oiseaux dont nous allons parler semblent n'avoir reçu de la nature que la moitié de cet instinct ; grands et forts , armés d'un bec robuste , pourvus de longues ailes et de pieds entièrement et largement palmés ; ils ont tous les attributs nécessaires à l'exercice de leurs facultés , soit dans l'air ou dans l'eau ; ils ont donc tout ce qu'il faut pour agir et

pour vivre , et cependant ils semblent ignorer ce qu'il faut faire ou ne pas faire pour éviter de mourir ; répandus d'un bout du monde à l'autre , et des mers du Nord à celles du Midi , nulle part ils n'ont appris à connaître leur plus dangereux ennemi ; l'aspect de l'homme ne les effraie ni ne les intimide ; ils se laissent prendre non-seulement sur les vergues des navires en mer (5) , mais à terre , sur les îlets et les côtes où on les tue à coups de bâton , et en grand nombre , sans que la troupe stupide sache fuir ni prendre son essor , ni même se détourner des chasseurs qui les assomment l'un après

qui est dit à l'article du Martin , volume 2 , pag. 40 de cette Histoire des Oiseaux.

(2) Remarques faites en 1773 par M. le vicomte de Querhoënt , alors enseigne des vaisseaux du roi.

(3) En anglais , *booby*, fou, stupide, d'où on a fait le non de *boubie* , qui se lit si fréquemment dans les relations de la mer du Sud ; par les Portugais des Indes , *paxaros bobos* ou *foles oiseaux* ; en latin moderne et de nomenclature , *sula*. Le soir nous vîmes plusieurs de ces oiseaux qu'on appelle *foles* à cause de leur naïveté. (Observations du P. Feuillée, pag. 96.)

(4) Les fous composent , pour M. Cuvier , un des sous-genres du genre pélican. DESM. 1829.

(5) On a donné le nom de *foles* à ces oiseaux , à cause de leur grande stupidité , de leur air niais , et

(1) En les cherchant , le hasard me fit être spectateur d'un combat entre les *martins* et les *pailles-en-queue* ; conduit dans un bois où l'on me dit qu'un de ces oiseaux s'était établi , je m'assis à quelque distance de l'arbre désigné , et où je vis assemblés plusieurs martins ; peu de temps après , le paille-en-queue se présenta pour entrer dans son trou , les martins fondirent alors sur lui , l'attaquèrent de toutes parts , et quoiqu'il ait le bec très-fort , il fut obligé de prendre la fuite ; il fit plusieurs autres tentatives qui ne lui furent pas plus heureuses , quoique réuni à la fin avec son camarade. Les martins fiers de leur victoire ne quittèrent point l'arbre , et y étaient encore lorsque je partis. (Suite de la note de M. de Querhoënt.) Nota. Rapprochez ceci de ce

l'autre et jusqu'au dernier (1). Cette indifférence au péril ne vient ni de fermeté ni de courage, puisqu'ils ne savent ni résister, ni se défendre, et encore moins attaquer, quoiqu'ils en aient tous les moyens, tant par la force de leur corps que par celle de leurs armes (2). Ce n'est donc que par imbecillité qu'ils ne se défendent pas, et de quelque cause qu'elle provienne, ces oiseaux sont plutôt stupides que fous, car l'on ne peut donner à la plus étrange privation d'instinct, un nom qui ne convient tout au plus qu'à l'abus qu'on en fait.

Mais comme toutes les facultés intérieures

de l'habitude de secouer continuellement la tête, et de trembler lorsqu'ils sont posés sur les vergues d'un navire ou ailleurs, où ils se laissent aisément prendre avec les mains. (Observations du P. Feuillée, édition 1725, pag. 98.) Si le fol voit un navire, soit en pleine-mer, soit proche de terre, il se vient percher sur les mâts, et quelquefois, si l'on avance la main, il se vient mettre dessus. Dans mon voyage aux îles, il y en a eu un qui passa tant de fois par-dessus ma tête, que je l'enfilai d'un coup de demi-pique. (Dutertre, Histoire générale des Antilles, tom. 2, pag. 275.) Ces oiseaux ne sont point farouches, soit à terre, soit à la mer; ils approchent du bâtiment sans paraître rien craindre, lorsque leur pêche les y conduit; les coups de fusils, ni tout autre bruit, ne les éloignent pas. J'ai quelquefois vu des fous solitaires venir rôder le soir autour du bâtiment et se reposer au bout des vergues, où les matelots allaient les prendre, sans qu'ils fissent mine de s'envoler. (Observations communiquées par M. de La Borde, médecin du roi à Cayenne.—Voyez aussi Labat, Nouveau Voyage aux îles de l'Amérique; Paris, 1722, tom. 6, pag. 481.—Leguat, tom. 1, pag. 196.)

(1) C'est un oiseau fort simple, et qui ne s'ôte qu'à peine du chemin des gens. (Dampier, tom. 1, pag. 66.) Il y a, dans cette île de l'Ascension, des fous en si grande quantité, que nos matelots en tuaient cinq ou six d'un coup de bâton. (Voyage au détroit de Magellan, par de Genes; Paris, 1698, pag. 62.) Nos soldats en tuèrent (dans cette même île de l'Ascension) une quantité étonnante. (Observations faites par M. le vicomte de Querhoënt, enseigne des vaisseaux du roi.)

(2) Les fous sont de certains oiseaux ainsi appelés, à cause qu'ils se laissent prendre à la main; le jour ils sont sur des rochers, d'où ils ne sortent que pour aller pêcher; le soir, ils viennent se retirer sur les arbres; lorsqu'ils y sont une fois perchés, quand on y mettrait le feu, je crois qu'ils ne s'envoleraient point; c'est pourquoi on les peut prendre jusqu'au dernier sans qu'ils branlent; ils cherchent pourtant à se défendre le mieux qu'ils peuvent avec leur bec, mais ils ne sauraient faire de mal. (Histoire des Aventuriers boucaniers; Paris, 1686, tom. 1, pag. 117.)

et les qualités morales des animaux résultent de leur constitution, on doit attribuer à quelque cause physique cette incroyable inertie qui produit l'abandon de soi-même, et il paraît que cette cause consiste dans la difficulté que ces oiseaux ont à mettre en mouvement leurs trop longues ailes (3); impuissance peut-être assez grande, pour qu'il en résulte cette pesanteur qui les retient sans mouvement dans le temps même du plus pressant danger et jusque sous les coups dont on les frappe.

Cependant lorsqu'ils échappent à la main de l'homme, il semble que leur manque de courage les livre à un autre ennemi qui ne cesse de les tourmenter; cet ennemi est l'oiseau appelé la *frégate*, elle fond sur les fous dès qu'elle les aperçoit, les poursuit sans relâche, et les force, à coups d'ailes et de bec, à lui livrer leur proie, qu'elle saisit et avale à l'instant (4); car ces fous imbeciles et lâches ne manquent pas de rendre gorge à la première attaque (5), et vont ensuite

(3) *Nota.* Nous verrons que la frégate elle-même, malgré la puissance de son vol, paraît éprouver une peine semblable à prendre son essor. (Voyez ci-après l'article de cet oiseau.)

(4) J'ai eu le plaisir de voir les frégates donner la chasse aux fous; lorsqu'ils se retirent par bandes le soir au retour de leur pêche, les frégates viennent les attendre au passage, et, fondant sur eux, les obligent tous de crier comme à l'aide, et, en criant, à vomir quelques-uns des poissons qu'ils portent à leurs petits; ainsi les frégates profitent de la pêche de ces oiseaux, qu'elles laissent ensuite poursuivre leur route. (Feuillée, Observ. (1725) pag. 98.) Les fous viennent se reposer la nuit dans l'île (Rodrigue), et les frégates, qui sont de grands oiseaux, que l'on appelle ainsi, parce qu'ils sont légers et bons voliers, les attendent tous les soirs sur la cime des arbres, ils s'élèvent fort haut, et fondent sur eux, comme le faucon sur sa proie, non pour les tuer, mais pour leur faire rendre gorge: le fou frappé de cette manière par la frégate, rend le poisson, que celle-ci attrape en l'air; souvent le fou crie et fait difficulté d'abandonner sa proie, mais la frégate se moque de ses cris, s'élève et s'élance de nouveau, jusqu'à ce qu'elle l'ait contraint d'obéir. (Voyage de François Leguat; Amsterdam, 1708, pag. 105.)

(5) Catesby décrit un peu différemment les combats du fou et de son ennemi, qu'il appelle le *pirate*. Ce dernier, dit-il, ne vit que de la proie des autres et surtout du fou; dès que le pirate s'aperçoit qu'il a pris un poisson, il vole avec fureur vers lui, et l'oblige de se plonger sous l'eau pour se mettre en sûreté; le pirate, ne pouvant le suivre, plane sur l'eau jusqu'à ce que le fou ne puisse plus respirer; alors il l'attaque de nouveau, jusqu'à ce que le fou

chercher une autre proie qu'ils perdent souvent de nouveau par la même piraterie de cet oiseau frégate.

Au reste, le fou pêche en planant, les ailes presque immobiles, et tombant sur le poisson à l'instant qu'il paraît à la surface de l'eau (1); son vol, quoique rapide et soutenu, l'est infiniment moins que celui de la frégate; aussi les fous s'éloignent-ils beaucoup moins au large, et leur rencontre en mer annonce assez sûrement aux navigateurs le voisinage de quelque terre (2). Néanmoins quelques-uns de ces oiseaux qui fréquentent

las et hors d'haleine, soit obligé d'abandonner son poisson; il retourne à la pêche pour souffrir de nouveaux assauts de son infatigable ennemi.

(1) Ray.

(2) Les boubies ne vont pas fort loin en mer, et communément ne perdent pas la terre de vue. (Forster, Observation, pag. 192.) Peu de jours après notre départ de Java, nous vîmes des boubies autour du vaisseau pendant plusieurs nuits consécutives; et comme on sait que ces oiseaux vont se jucher le soir à terre, nous en conjecturâmes qu'il y avait quelque île dans les environs; c'est peut-être l'île de Selam, dont le nom et la situation sont marqués très-diversément dans différentes cartes. (Premier Voyage de Cook, tom. 4, pag. 314.) Notre latitude était de 24 degrés 28 secondes (le 21 mai 1770, près de la Nouvelle-Hollande); nous avons trouvé pendant les derniers jours plusieurs oiseaux de mer appelés *boubies*, ce qui ne nous était pas encore arrivé. La nuit du 21, il en passa près du vaisseau une petite troupe qui vola au nord-ouest; et le matin depuis environ une heure avant le lever du soleil jusqu'à une demi-heure après, il y en eut des volées continues qui vinrent du nord nord-ouest, et qui s'enfuirent au sud-sud-est; nous n'en vîmes aucun qui prit une autre direction; c'est pour cela que nous conjecturâmes qu'il y avait au fond d'une baie profonde qui était au sud de nous, un lagon ou une rivière ou canal d'eau basse où ces oiseaux allaient chercher des aliments pendant le jour, et qu'il y avait au nord dans le voisinage quelque île où ils se retiraient. (Premier Voyage de Cook, tom. 3, p. 356.)

Nota. Nous ne devons pas dissimuler que quelques voyageurs, entre autres le P. Feuillée (Observations, pag. 98, édit. 1725), disent qu'on trouve des fous à plusieurs centaines de lieues en mer; et que M. Cook lui-même ne semble pas les regarder, du moins dans certaines circonstances, comme des avant-coureurs de terre plus sûrs que les frégates, avec lesquelles il les range dans le passage suivant. (Le temps fut agréable, et nous vîmes chaque jour quelques-uns de ces oiseaux, qu'on regarde comme des signes du voisinage de terre, tels que les boubies, les frégates, les oiseaux du tropique, et les mouettes. Nous crûmes qu'ils venaient de l'île Saint-Matthieu ou de l'Ascension, que nous avions laissées assez près de nous.) (Second Voyage, tom. 2, pag. 44.)

les côtes de notre nord (3), se sont trouvés dans les îles les plus lointaines et les plus isolées au milieu des océans (4). Ils y habitent par peuplades avec les mouettes, les oiseaux du tropique, etc., et la frégate, qui les poursuit de préférence, n'a pas manqué de les y suivre.

Dampier fait un récit curieux des hostilités de l'oiseau frégate qu'il appelle le *guerrier*, contre les fous qu'il nomme *boubies* (5), dans les îles Alcranes, sur la côte d'Yucatan: « La foule de ces oiseaux y est » si grande, que je ne pouvais, dit-il, passer dans leur quartier sans être incommodé » de leurs coups de bec; j'observai qu'ils » étaient rangés par couples, ce qui me fit » croire que c'était le mâle et la femelle.... » Les ayant frappés, quelques-uns s'envolèrent, mais le plus grand nombre resta, » ils ne s'envolaient point malgré les efforts » que je faisais pour les y contraindre. Je » remarquai aussi que les boubies laissaient » toujours des gardes auprès de leurs petits, » surtout dans le temps où les vieux allaient » faire leurs provisions en mer; on voyait » un assez grand nombre de guerriers malades ou estropiés, qui paraissaient hors » d'état d'aller chercher de quoi se nourrir; » ils ne demeuraient pas avec les oiseaux » de leur espèce, et soit qu'ils fussent exclus » de la société, ou qu'ils s'en fussent séparés volontairement, ils étaient dispersés » en divers endroits, pour y trouver apparemment l'occasion de piller. J'en vis un » jour plus de vingt sur une des îles, qui » faisaient de temps en temps des sorties en » plate campagne pour enlever du butin, » mais ils se retiraient presque aussitôt; ce » lui qui surprenait une jeune boubie sans » garde, lui donnait d'abord un grand coup » de bec sur le dos pour lui faire rendre

(3) Voyez l'article ci-après du *Tou de Bassan*.

(4) A l'île Rodrigue. (Voyage de Leguat, tom. 1, pag. 105.) A celle de l'Ascension. (Cook, second Voyage, tom. 4, pag. 175.) Aux îles Calamianes. (Gemelli Careri, dans l'Histoire générale des Voyages, tom. 11, pag. 500.) A Timor. (*Ibid.*, pag. 244.) A Sabuda, dans les parages de la Nouvelle-Guinée. (Dampier, *ibidem*, pag. 231.) A la Nouvelle-Hollande. (*Idem*, *ibidem*, pag. 221; et Cook, premier Voyage, tom. 4, pag. 110.) Dans toutes les îles semées sous le tropique austral. (Forster, Observations, pag. 7.) Aux grandes et aux petites Antilles, (Feuillée, Labat, Dutertre, etc.) A la baie de Campêche. (Dampier, tom. 3, pag. 315.)

(5) C'est le mot anglais *booby*, sot, stupide.

» gorge, ce qu'elle faisait à l'instant ; elle
 » rendait un poisson ou deux de la grosseur
 » du poignet, et le vieux guerrier l'avalait
 » encore plus vite. Les guerriers vigoureux
 » jouent le même tour aux vieilles boubies
 » qu'ils trouvent en mer ; j'en vis un, moi-
 » même, qui vola droit contre une boubie,
 » et qui d'un coup de bec lui fit rendre un
 » poisson qu'elle venait d'avalier ; le guerrier
 » fondit si rapidement dessus, qu'il s'en sai-
 » sit en l'air avant qu'il fût tombé dans
 » l'eau (1). »

C'est avec les cormorans que les oiseaux fous ont le plus de rapport par la figure et l'organisation, excepté qu'ils n'ont pas le bec terminé en croc, mais en pointe légèrement courbée ; ils en diffèrent encore en ce que leur queue ne dépasse point les ailes ; ils ont les quatre doigts unis par une seule pièce de membrane ; l'ongle de celui du milieu est dentelé intérieurement en scie ; le tour des yeux est en peau nue ; leur bec droit, conique, est un peu crochu à son extrémité, et les bords sont finement dentelés ; les narines ne sont point apparentes, on ne voit à leur place que deux rainures en creux ; mais ce que ce bec a de plus remarquable, c'est que sa moitié supérieure est comme articulée et faite de trois pièces,

jointes par deux sutures, dont la première se trace vers la pointe qu'elle fait paraître comme un ongle détaché ; l'autre se marque vers la base du bec près de la tête, et donne à cette moitié supérieure la faculté de se briser et de s'ouvrir en haut, en relevant sa pointe à plus de deux pouces de celle de la mandibule inférieure (2).

Ces oiseaux jettent un cri fort qui participe de ceux du corbeau et de l'oie, et c'est surtout quand la frégate les poursuit qu'ils font entendre ce cri, ou lorsque étant rassemblés ils sont saisis de quelque frayeur subite (3). Au reste, ils portent en volant le cou tendu et la queue étalée, ils ne peuvent bien prendre leur vol que de quelque point élevé, aussi se perchent-ils comme les cormorans. Dampier remarque même qu'à l'île d'Aves ils nichent sur les arbres, quoique ailleurs on les voie nicher à terre (4), et toujours en grand nombre dans un même quartier ; car une communauté, non d'instinct, mais d'imbécillité, semble les rassembler ; ils ne pondent qu'un œuf ou deux ; les petits restent long-temps couverts d'un duvet très-doux et très-blanc dans la plupart : mais le reste des particularités qui peuvent concerner ces oiseaux doit trouver sa place dans l'énumération de leurs espèces.

LE FOU COMMUN (5).

PREMIÈRE ESPÈCE.

PELECANUS SULA, Linn., Gmel, Vieill. (6).

Cet oiseau, dont l'espèce paraît être la plus commune aux Antilles, est d'une taille

moyenne entre celles du canard et de l'oie ; sa longueur, du bout du bec à celui de la

(1) Nouveau Voyage autour du monde, par Guillaume Dampier, Rouen, 1715, t. 3, p. 256 et 257.

(2) Ce qu'il y a de plus remarquable dans ces oiseaux, c'est que la mandibule supérieure de leur bec, à deux pouces au-dessous de la bouche, est articulée de manière qu'elle peut s'élever deux pouces au-dessus de la mandibule inférieure, sans que le bec soit ouvert. (Catesby, Carolin., tom. 1, pag. 86.)

(3) Nous avons été à la chasse des chèvres, la nuit (dans l'île de l'Ascension) ; les coups de fusil que nous tirâmes avaient effrayé les fous du voisinage ; ils criaient tous ensemble, et les autres de proche en proche leur répondaient, ce qui faisait un tapage épouvantable. (Note communiquée par M. le vicomte de Querhoënt, etc.)

(4) Dampier, tom. 1, pag. 66. Nota. M. Valmont de Bomare, en cherchant la raison qui a fait donner à cet oiseau le nom de *fou*, se trompe beaucoup en disant qu'il est le seul des palmipèdes qui se perche ;

puisque non-seulement le cormoran, mais le pélican, l'anbinga, l'oiseau du tropique se perchent ; et, ce qui est de plus singulier, tous ces oiseaux sont ceux du genre le plus complètement palmipède, puisqu'ils ont les quatre doigts liés par une membrane.

(5) *The booby*. (Catesby, Carolin., tom. 1, p. 87.) *Le fou*. (Dutertre, Histoire générale des Antilles, tom. 2, pag. 275.) *Cancerofagus minor vulgarissimus*. Barère, France équinox., pag. 128.) *Anas angustirostra*, *stultus* vulgò dicta. (*Idem, ibid.*, pag. 122.) *Mergus Americanus fuscus stultus* vulgò dictus.

(6) M. Cuvier remarque que les espèces de fous ne sont pas encore suffisamment déterminées, à l'exception du fou de Bassan et du fou brun (*pelecanus sula*, Linn.) ; et il rapporte à ce dernier le n° 87 de Catesby et la planche enluminée, n° 973, qui est citée par Buffon comme se rapportant à son petit fou. (Voyez ci-après, pag. 207.) DESM. 1829.

queue, est de deux pieds cinq pouces, et d'un pied onze pouces au bout des ongles; son bec a quatre pouces et demi, et sa queue près de dix; la peau nue qui entoure les yeux est jaune, ainsi que la base du bec, dont la pointe est brune; les pieds sont d'un jaune pâle (1); le ventre est blanc, et tout le reste du plumage est d'un cendré brun.

Toute simple qu'est cette livrée, Catesby observe que seule elle ne peut caractériser cette espèce, tant il s'y trouve de variétés individuelles. « J'ai observé, dit-il, que l'un » de ces individus avait le ventre blanc et le » dos brun; un autre, la poitrine blanche » comme le ventre, et d'autres étaient entiè- » rement bruns (2). » Aussi quelques voya- » geurs semblent avoir désigné cette espèce de fous par le nom d'*oiseau fauve* (3). Leur chair est noire et sent le marécage; cependant les matelots et les aventuriers des Antilles s'en

sont souvent repus. Dampier raconte qu'une petite flotte française, qui échoua sur l'île d'Aves, tira parti de cette ressource, et fit une telle consommation de tous ces oiseaux, que le nombre en diminua beaucoup dans cette île (4).

On les trouve en grande quantité, non-seulement sur cette île d'Aves, mais dans celle de Remire, et surtout au Grand-Connétable, roc taillé en pain de sucre et isolé en mer, à la vue de Cayenne (5); ils sont aussi en très-grand nombre sur les îles qui avoisinent la côte de la Nouvelle-Espagne, du côté de Caraque (6); et il paraît que cette même espèce se rencontre sur la côte du Brésil (7), et aux îles Bahama, où l'on assure qu'ils pondent tous les mois de l'année deux ou trois œufs ou quelquefois un seul sur la roche toute nue (8).

LE FOU BLANC (9).

SECONDE ESPÈCE.

PELECANUS PISCATOR, Lath., Linn., Gmel., Vieill. (10).

Nous venons de remarquer beaucoup de diversité du blanc au brun dans l'espèce

précédente; cependant il ne nous paraît pas que l'on puisse y rapporter celle-ci, d'autant

(*Idem*, Ornithol., clas. 1, gen. 3, sp. 7.) Anseri Bassano congener fusca avis. (Sloane, Jamaïc., pag. 322, avec une figure fautive, tab. 271, fig. 2, en ce qu'elle représente le doigt de derrière dégagé. — Ray, Synops. avi., pag. 191, n° 6.) Anœthetus major melinus subitùs albidus, rostro serrato, dentato. (Browne, nat. Hist. of Jamaïc., pag. 481.) Plancus morus simpliciter. (Klein, Avi., pag. 144.) n° 4.) *Pelecanus caudâ cunei-formi, rostro serrato, remigibus omnibus nigris...* *Piscator*. (Linnæus, Syst. Nat., ed. 10, gen. 66, sp. 5.) *Sula supernè cinereo-fusca; capite et collo concoloribus, infernè alba; rectricibus cinereo-fuscis; oculorum ambitu nudo, luteo...* *Sula. Le fou*. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 495.)

(1) Catesby.

(2) Carolin., tom. 1, pag. 87.

(3) Les oiseaux que nos Français, aux Antilles, appellent *fauves*, à cause de la couleur de leur dos, sont blancs sous le ventre; ils sont de la grosseur d'une poule d'eau, mais ils sont ordinairement si maigres, qu'il n'y a que leurs plumes qui les fassent valoir; ils ont les pieds comme les canes, et le bec pointu comme les bécasses; ils vivent de petits poissons, de même que les frégates: mais ils sont les plus stupides des oiseaux de mer et de terre qui sont aux Antilles; car, soit qu'ils se lassent facilement de voler, ou qu'ils prennent les navires pour des rochers flottants, aussitôt qu'ils en aperçoivent quelqu'un,

surtout si la nuit approche, ils viennent incontinent se poser dessus, et ils sont si étourdis qu'ils se laissent prendre sans peine. (Histoire naturelle et morale des Antilles, Rotterdam, 1658, pag. 148.)

(4) Voyage autour du monde, tom. 1, pag. 66.

(5) Barrère, France équinoxiale, pag. 122.

(6) Ce qui fait que ces oiseaux, ainsi que beaucoup d'autres, sont en si grande quantité dans ces parages, c'est la multitude incroyable de poissons qui s'y trouvent et qui les attire; elle est telle, qu'à peine a-t-on enfoncé dans l'eau des lignes après lesquelles il y a vingt ou trente hameçons, qu'on les retire avec un poisson pris à chacun. (Note communiquée par M. de La Borde, médecin du roi à Cayenne.)

(7) On trouve sur ces îles (Sainte-Anne, côte du Brésil) quantité de gros oiseaux qu'on nomme *fous*, parce qu'ils se laissent prendre sans peine; en peu de temps nous en primes deux douzaines... Leur plumage est gris; on les écorche comme on fait les lapins. (Lettre édifiantes, XV^e Recueil, pag. 339.)

(8) Caroline, tom. 1, pag. 87.

(9) Fou de la seconde sorte. (Dutertre, Histoire générale des Antilles, tom. 2, pag. 275.) *Sula candida remigibus majoribus fuscis; rectricibus candidis; oculorum ambitu nudo, rubro. Le fou blanc*. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 501.)

(10) Cette espèce est une de celle dont la distinction n'est pas encore certaine. M. Cuvier ne la cite pas. Desm. 1829.

plus que Dutertre, qui a vu ces deux oiseaux vivants, les distingue l'un de l'autre; ils sont en effet très-différents, puisque l'un a blanc ce que l'autre a brun; savoir, le dos, le cou et la tête, et que d'ailleurs celui-ci est un peu plus grand: il n'a de brun que les penne de l'aile et partie de ses couvertures; de plus, il paraît être moins stupide; il ne se perche guère sur les arbres et vient encore moins se faire prendre sur les vergues des navires (1); cependant cette seconde espèce habite dans les mêmes lieux avec la première; on les trouve également à l'île de l'Ascension. « Il y a, dit M. le vicomte de

» Querhoënt, dans cette île, des milliers de
» fous *communs*; les blancs sont moins nom-
» breux; on voit les uns et les autres perchés
» sur des monceaux de pierres, ordinaire-
» ment par couples; on les y trouve à toutes
» les heures, et ils n'en partent que lorsque
» la faim les oblige d'aller pêcher; il ont
» établi leur quartier général sous le vent de
» l'île; on les y approche en plein jour, et
» on les prend même à la main. Il y a encore
» des fous qui diffèrent des précédents; étant
» en mer, par les 10 degrés 36 secondes de
» latitude nord; nous en avons vu qui
» avaient la tête noire (2). »

LE GRAND FOU (3).

TROISIÈME ESPÈCE.

PELECANUS BASSANUS, Lath., Linn., Var. β , Vieill. (4).

Cet oiseau, le plus grand de son genre, est de la grosseur de l'oie, et il a six pieds d'envergure; son plumage est d'un brun foncé et semé de petites taches blanches sur la tête, et de taches plus larges sur la poitrine, et plus larges encore sur le dos; le ventre est d'un blanc terne; le mâle a les couleurs plus vives que la femelle.

Ce grand oiseau se trouve sur les côtes de la Floride, et sur les grandes rivières de cette contrée. « Il se submerge, dit Catesby, » et reste un temps considérable sous l'eau, » où j'imagine qu'il rencontre des requins » ou d'autres grands poissons voraces, qui » souvent l'estropient ou le dévorent, car » plusieurs fois il m'est arrivé de trouver sur » le rivage de ces oiseaux estropiés ou morts. »

Un individu de cette espèce fut pris dans les environs de la ville d'Eu le 18 octobre 1772; surpris très-loin en mer par le gros temps, un coup de vent l'avait sans doute amené et jeté dans nos côtes; l'homme qui le trouva n'eut pour s'en rendre maître d'autre peine que celle de lui jeter son habit sur le corps. On le nourrit pendant quelque temps; les premiers jours, il ne voulait pas se baisser pour prendre le poisson qu'on mettait devant lui, et il fallait le présenter à la hauteur du bec pour qu'il s'en saisit; il était aussi toujours accroupi, et ne voulait pas marcher; mais peu après, s'accoutumant au séjour de la terre, il marcha, devint assez familier, et même se mit à suivre son maître avec importunité, en faisant entendre de temps en temps un cri aigre et rauque (5).

(1) Dutertre, *ubi suprà*.

(2) Le capitaine Cook trouve des *fous blancs* à l'île Norfolk. (Second Voyage, tom. 3, pag. 341.)

(3) *Great booby*. (Catesby, *Corolin.*, tom. 1, pag. 86, avec une figure de la tête.) *Plancus congener* anseri Bassano. (Klein., *Avi.*, pag. 144, n° 3.) *Sula supernè saturatè fusca*, albo maculata, capite, collo et pectore concoloribus, infernè sordidè alba; reatricibus fuscis; oculorum ambitu nudo, nigri-

cante. *Sula major*. (Brisson, *Ornithol.*, tom. 4, pag. 407.)

(4) Cet oiseau est admis comme simple variété dans l'espèce du *fou de bassan*, ci-après décrit, par la plupart des ornithologistes. DESM. 1829.

(5) Extrait d'une lettre de M. l'abbé Vincent, professeur au collège de la ville d'Eu, insérée dans le Journal de physique du mois de juin 1773.

LE PETIT FOU*.

QUATRIÈME ESPÈCE.

PELECANUS PARVUS, Linn., Gmel. — PELECANUS SULA, Linn., Cuv.
— DISPORUS PARVUS, Illig. — SULA PARVA, Kulh. (1).

C'est en effet le plus petit que nous connaissions dans ce genre d'oiseaux fous; sa longueur, du bout du bec à celui de la queue, n'est guère que d'un pied et demi; il a la

gorge, l'estomac et le ventre blancs, et tout le reste du plumage est noirâtre; il nous a été envoyé de Cayenne.

LE PETIT FOU BRUN ** (2).

CINQUIÈME ESPÈCE.

PELECANUS GRACULUS, et PELECANUS FIBER, Linn., Gmel. — CARBO GRACULA, Meyer. — HALIÆUS GRACULUS, Illig. (3).

Cet oiseau diffère du précédent en ce qu'il est entièrement brun, et, quoiqu'il soit aussi plus grand, il l'est moins que le fou brun commun de la première espèce; ainsi nous laisserons ces deux espèces séparées, en at-

tendant que de nouvelles observations nous indiquent s'il faut les réunir; toutes deux se trouvent dans les mêmes lieux, et particulièrement à Cayenne et aux îles Caribes (4).

LE FOU TACHETÉ ***.

SIXIÈME ESPÈCE.

PELECANUS BASSANUS, Lath., Linn., Gmel., Cuv., Vieill. — SULA ALBA, Meyer., Temm. (5).

PAR ses couleurs et même par sa taille, cet oiseau pourrait se rapporter à notre troisième espèce de fous, si d'ailleurs il n'en différait pas trop par la brièveté des ailes, qui même sont si courtes dans l'individu représenté, *planche 986*, que l'on serait tenté de douter que cet oiseau appartint réellement à la famille des fous, si d'ailleurs les

caractères du bec et des pieds ne paraissent l'y rappeler. Quoi qu'il en soit, cet oiseau, qui est de la grosseur du grand plongeon, a, comme lui, le fond du plumage d'un brun noirâtre tout tacheté de blanc, plus finement sur la tête, plus largement sur le dos et les ailes, avec l'estomac et le ventre ondé de brunâtre, sur fond blanc.

* Voyez les planches enluminées, n° 973, sous la dénomination de *fou de Cayenne*.

(1) M. Cuvier, en citant la planche enluminée, n° 973, comme se rapportant au *pelecanus sula* de Linné, ou *booby* de Catesby, fig. 1, pl. 87, paraît rapporter ce petit fou de Buffon à l'espèce du fou commun, décrite ci-devant, pag. 205.

** Voyez les planches enluminées, n° 974, sous la dénomination de *fou brun de Cayenne*.

(2) *Fol* ou *fiber marinus*, rostro acutissimo, adunco, serrato. (Feuillée, Observat., édit. 1725, pag. 98.) *Larus piscator cinereus*. (Barrère, France équinox., pag. 134.) *Anseri Bassano congener*, avis cinereo alba. (Sloane, Jamaica., tom. 1, pag. 31. —

Ray, Synops. avi., pag. 191, n° 5.) *Sula cinereo-fusca*, supernè saturatius, infernè dilutius; uropygio cinereo albo; rectricibus binis intermediis cinereis, lateralibus cinereo-fuscis, utrinquè extimâ apice cinereo albâ; oculorum ambitu nudo, rubro.... le *fou brun*. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 499.)

(3) Ce palmipède est le jeune âge du petit cormoran ou nigaud, décrit ci-devant, p. 187. DESM. 1829.

(4) Ray.

*** Voyez les planches enluminées, n° 986, sous la dénomination de *fou tacheté de Cayenne*.

(5) Cet oiseau se rapporte à l'espèce suivante. (Voyez les notes et la synonymie qui accompagnent la description de celle-ci.) DESM. 1829.

LE FOU DE BASSAN* (1).

SEPTIÈME ESPÈCE.

PELECANUS BASSANUS, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Temm., Cuv. — SULA ALBA, Meyer. — DISPORUS BASSANUS, Illig. (Vieux individus des deux sexes.) — SULA MAJOR, Briss. — PELECANUS MACULATUS, Gmel. (Jeunes, d'un à deux ans.) (2)

L'ÎLE de Bass ou Bassan, dans le petit golfe d'Édimbourg, n'est qu'un très-grand rocher qui sert de rendez-vous à ces oiseaux qui sont d'une grande et belle espèce; on les a nommés *fous de Bassan*, parce qu'on croyait qu'ils ne se trouvaient que dans ce seul endroit (3); cependant on sait, par le témoignage de Clusius et de Sibbald, qu'on en rencontre également aux îles de Feroë (4), à l'île d'Alise (5) et dans les autres îles Hébrides (6).

Cet oiseau est de la grosseur d'une oie; il a près de trois pieds de longueur et plus de cinq d'envergure; il est tout blanc, à l'exception des plus grandes plumes de l'aile qui sont brunes ou noirâtres, et du derrière de la tête qui paraît teint de jaune (7); la peau nue du tour des yeux est d'un beau bleu, ainsi que le bec qui a jusqu'à six pouces de long, et qui s'ouvre au point de donner passage à un poisson de la taille d'un gros maquereau; et cet énorme morceau ne suffit pas toujours pour satisfaire sa voracité. M. Bailon nous a envoyé un de ces fous qui a été pris en pleine mer, et qui s'était étouffé lui-même, en avalant un trop gros poisson (8). Leur pêche ordinaire, dans l'île de Bassan et aux Ébudes, est celle des harengs; leur chair retient le goût du poisson; cependant celle des jeunes (9), qui sont toujours très-gras (10), est assez bonne pour qu'on prenne la peine de les aller dénicher, en se suspendant à des cordes et descendant le long des

* Voyez les planches enluminées, n° 278.

(1) En anglais, *soland goose*; aux îles Feroë, *sula. Anser bassanus*. (Sibbald, Scot. illustr., part. 2, lib. 3, pag. 20. — Willoughby, Ornithol., pag. 247. — Ray, Synops. avi., pag. 121, n° a, 2. — Charleston, Exercit., pag. 100, n° 4. Onomast., pag. 95, n° 4.) *Anser bassanus vel scoticus*. (Gesner, Avi., pag. 163; et Icon. avi., pag. 83. — Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 162. — Jonston, Avi., pag. 94.) *Sula hoieri*. (Clusius, Exotic. auctuar., pag. 367. Willoughby, pag. 249. — Ray, pag. 123, n° 5.) *Plancus anser bassanus*. (Klein, Avi., pag. 66.) *Pelecanus caudâ cuneiformi, rostro serrato; remigibus primoribus nigris. Bassanus*. (Linnæus, Syst. nat., ed. 10, gen. 66, sp. 4.) Oie de Solan. (Albin, tom. 1, pag. 75, pl. 86.) L'oie de Bassan. (Salerno, Ornithol., pag. 371.) *Sula candida; remigibus primoribus fuscis; rectricibus candidis; oculorum ambitu nigro...* *Sula Bassana*. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 503.)

(2) Le fou tacheté de Buffon, décrit ci-avant, est un jeune individu de cette espèce. DESM. 1829.

(3) Ray.

(4) Clusius, Exotic., auctuar., pag. 36. — Hector Boëtius, dans sa Description de l'Écosse, dit aussi que ces oiseaux nichent sur une des îles Hébrides; mais ce qu'il ajoute, savoir, qu'ils y apportent pour cela tant de bois, qu'il fait la provision de l'année pour les habitants, paraît fabuleux, d'autant plus qu'il paraît que ces oiseaux, à l'île de Bassan, pondent comme les autres fous de l'Amérique, sur la roche nue. (Voyez Gesner, apud Aldrov., tom. 3, pag. 162.)

(5) Sibbald, Scot. illustr., part. 2, lib. 3, p. 20.

(6) Quelques personnes nous assurent qu'il paraît quelquefois de ces fous, jetés par les vents, sur les

côtes de Bretagne, et même jusqu'au milieu des terres, et qu'on en a vu aux environs de Paris.

(7) Je serais tenté de croire que c'est une marque de vieillesse; cette tache jaune est de la même nature que celle qu'ont au bas du cou les spatules; j'en ai vu en qui cette partie était presque dorée; la même chose arrive aux poules blanches, elles jaunissent en vieillissant. (Note communiquée par M. Bailon.) *Nota*. Ray est de cet avis, quant au fou de Bassan.... *Totus albus, exceptis alis, et vertice, ætate fulvescit*. (Synops. avi., pag. 121; et suivant Willoughby, les petits, dans le premier âge, sont marqués de brun ou de noirâtre sur le dos.)

(8) Envoi fait de Montreuil-sur-Mer par M. Bailon, en décembre 1777; mais c'est un conte que l'on fit à Gesner de lui dire que cet oiseau, voyant un nouveau poisson, rendait celui qu'il venait d'avalier, et et ainsi n'emportait jamais que le dernier qu'il eût pêché. (Vide apud Aldrov., Avi., tom. 3, p. 162.)

(9) *Pulli adulti nobis in deliciis habentur, nec in ullâ carne saporem ex carne et pisce mixtam delicatiss invenire magis est*. (Sibbald.)

(10) Gesner dit que les Écossais font, de la graisse de ces oiseaux, une espèce de très-bon onguent.

rochers ; on ne peut prendre les jeunes que de cette manière ; il serait aisé de tuer les vieux à coups de bâton ou de pierres (1), mais leur chair ne vaut rien (2). Au reste, ils sont tout aussi imbécilles que les autres fous (3).

Ils nichent à l'île de Bassan dans les trous du rocher où ils ne pondent qu'un œuf (4) ; le peuple dit qu'ils le couvent simplement en posant dessus un de leurs pieds (5) ; cette idée a pu venir de la largeur du pied de cet oiseau ; il est largement palmé, et le doigt du milieu, ainsi que l'extérieur, ont chacun près de quatre pouces de longueur, et tous les quatre sont engagés par une pièce entière de membrane ; la peau n'est point adhérente aux muscles, ni collée sur le corps ; elle n'y tient que par de petits faisceaux de fibres placés à distances inégales, comme d'un à deux pouces, et capables de s'allonger d'autant ; de manière qu'en tirant la peau flasque, elle s'étend comme une membrane, et qu'en la soufflant, elle s'enfle comme un ballon. C'est l'usage que sans doute en fait l'oiseau pour renfler son vo-

lume, et se rendre par là plus léger dans son vol : néanmoins on ne découvre pas de canaux qui communiquent du thorax à la peau ; mais il se peut que l'air y parvienne par le tissu cellulaire, comme dans plusieurs autres oiseaux. Cette observation, qui sans doute aurait lieu pour toutes les espèces de fous, a été faite par M. Daubenton le jeune, sur un fou de Bassan, envoyé frais de la côte de Picardie.

Ces oiseaux qui arrivent au printemps pour nicher dans les îles du Nord, les quittent en automne (6), et, descendant plus au Midi, se rapprochent, sans doute, du gros de leurs espèces qui ne quittent pas les régions méridionales ; peut-être même, si les migrations de cette dernière espèce étaient mieux connues, trouverait-on qu'elle se rallie et se réunit avec les autres espèces sur les côtes de la Floride, rendez-vous général des oiseaux qui descendent de notre nord, et qui ont assez de puissance de vol pour traverser les mers d'Europe en Amérique.

LA FRÉGATE * (7)

PELECANUS AQUILUS, Lath., Linn., Gmel., Cuv. — TACHYPETES AQUILA, Vieill. (8).

LE meilleur voilier, le plus vite de nos vaisseaux, la frégate, a donné son nom à l'oi-

seau qui vole le plus rapidement et le plus constamment sur les mers ; la frégate est en

(1) Note communiquée par M. le chevalier Bruce, le 30 mai 1774.

(2) C'est un oiseau fétide à l'excès ; pour avoir préparé celui que je conserve dans mon cabinet, mes mains en ont gardé l'odeur pendant plus de quinze jours ; et quoique j'aie passé la peau à l'eau de soude, et qu'elle ait reçu plusieurs fumigations de soufre depuis deux ans, il lui reste encore de son odeur. (Suite des notes communiquées par M. Baillon.)

(3) In dominibus nutrita stupidissima avis. (Sibbald.)

(4) Sibbald.

(5) Suite de la note de M. le chevalier Bruce.

(6) Sibbald.

* Voyez les planches enluminées, n° 961, sous la dénomination de grande frégate de Cayenne.

(7) En anglais, *frigate-bird* ; à la Jamaïque, *man of war bird* ; en espagnol, *rabi-horcado* ; en portu-

gais, *rabo-forcado* ; aux îles de la Société, *otta'ha* ; au Brésil, *caripira*.

Frégate. (Dutertre, Hist. générale des Antilles, tom. 2, pag. 269 et suiv.) Frégate ou vultur marinus leucocephalus. (Feuillée, Journal d'observ., édit. 1725, pag. 107.) Nota. L'individu décrit par cet observateur paraît femelle. *Fregata* avis, Rochefortio et Dutertre. (Ray, Synops. avi., pag. 153.) *Rabi-horcado todos negros* (Oviedo liv. 14, cap. 1.) *Rabi-horcado todos negros de Oviedo*. (Ray, Synops. avi., pag. 122, n° 15.) *Rabi-horcado*. (Nieremberg, tab. 78.) *Avis rabi-horcado Lusitanis*. (Petiver Gazophil., tab. 54,

(8) M. Vieillot forme un genre particulier *trachypètes*, pour placer cet oiseau. M. Cuvier admet les frégates comme formant un simple sous-genre dans le grand genre pélican. DESM. 1829.

effet, de tous ces navigateurs ailés, celui dont le vol est le plus fier, le plus puissant et le plus étendu; balancé sur des ailes d'une prodigieuse longueur, se soutenant sans mouvement sensible, cet oiseau semble nager paisiblement dans l'air tranquille pour attendre l'instant de fondre sur sa proie avec la rapidité d'un trait; et lorsque les airs sont agités par la tempête, légère comme le vent, la frégate s'élève jusqu'aux nues, et va chercher le calme, en s'élançant au-dessus des orages (1) : elle voyage en tout sens, en hauteur comme en étendue; elle se porte au large à plusieurs centaines de lieues (2), et fournit tout d'un vol ces traites immenses, auxquelles la durée du jour ne suffisant pas, elle continue sa route dans les ténèbres de la nuit, et ne s'arrête

sur la mer que dans les lieux qui lui offrent une pâture abondante (3).

Les poissons qui voyagent en troupes dans les hautes mers, comme les poissons volants, fuient par colonnes et s'élancent en l'air pour échapper aux bonites, aux dorades qui les poursuivent, n'échappent point à nos frégates; ce sont ces mêmes poissons qui les attirent au large (4); elles discernent de très-loin les endroits où passent leurs troupes en colonnes, qui sont quelquefois si serrées qu'elles font bruire les eaux et blanchir la surface de la mer; les frégates fondent alors du haut des airs, et fléchissant leur vol de manière à raser l'eau sans la toucher (5), elles enlèvent en passant le poisson qu'elles saisissent avec le bec, les griffe, et souvent avec les deux à la fois, selon qu'il se présente, soit en nageant sur la surface de l'eau ou bondissant dans l'air.

Ce n'est qu'entre les tropiques, ou un peu au delà (6), que l'on rencontre la fré-

fig. 1; encore une copie de la même figure.) *Carpira*. (Joan. de Laet., Nov. Orb., pag. 575.—Jonston, Avi., pag. 150.) *Fregata marina*, apus, subtus alba, supernè nigra. (Barrère, Ornithol., clas. 4, gen. 8, sp. 1.) *Hirundo marina major*, apus, rostro adunco. (*Idem*, France équinox., pag. 133.) *Aleyon major pulla*, caudâ longiori bifurcâ. (Browne, Nat. hist. of Jamaïc., pag. 483.) *Atagen*. (Moehring, Avi., gen. 108. — Oiseau de frégate. Allin, tom. 3, pag. 33, avec une mauvaise figure, pl. 80.) *Pelecanus caudâ forficatâ*, corpore nigro, capite abdomineque albis. *Aquilus*. (Linnaeus, Syst. Nat., ed. 10, gen. 66, sp. 2.) *Sula in toto corpore nigra*, caudâ bifurcâ; oculorum ambitu nudo, nigro (mas). *Sula nigra*, ventre albo; caudâ bifurcâ; oculorum ambitu nudo, nigro (fœmina). *Fregata*. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 506.)

(1) Si quando pluvie impetuis, aut ventorum vis urgeat, nubes ipsas transcendunt et in mediam aëris regionem eunt, donec præ altitudine visibus humanis se subducant, et inconspicue evadant. (Ray, pag. 150.)

(2) *Ad trecentas interdum leucas in altum volant*. (*Idem*.) Il n'y a point d'oiseau au monde qui vole plus haut, plus long-temps, plus aisément, et qui s'éloigne plus de terre que celui-ci.... On le trouve au milieu de la mer à trois ou quatre cents lieues des terres; ce qui marque en lui une force prodigieuse et une légèreté surprenante; car il ne faut pas penser qu'il se repose sur l'eau, comme les oiseaux aquatiques; il y pèrirait s'il y était une fois; outre qu'il n'a pas les pieds disposés pour nager, ses ailes sont si grandes et ont besoin d'un si grand espace pour prendre le mouvement nécessaire pour s'élever, qu'il ne ferait que battre l'eau sans pouvoir jamais sortir de la mer, si une fois il s'y était abattu; d'où il faut conclure que quand on le trouve à trois ou quatre cents lieues des terres, il faut qu'il fasse sept ou huit cents lieues avant de pouvoir se reposer. (Labat, nouveaux Voyages aux îles de l'Amérique, Paris, 1722, tom. 6.)

(3) Sur le soir, nous vîmes plusieurs oiseaux qu'on appelle *frégates*; à minuit j'en entendis d'autres autour du bâtiment; à cinq heures du matin, nous aperçûmes l'île de l'Ascension. (Voyage du capitaine Wallis, — Premier Voyage de Cook, tom. 2, pag. 200.)

(4) Les dauphins et les bonites donnaient la chasse à des bandes de poissons volants, ainsi que nous l'avions observé dans la mer Atlantique; tandis que plusieurs grands oiseaux noirs à longues ailes et à queue fourchue, qu'on nomme communément *frégates*, s'élevaient fort haut en l'air, et descendant dans la région inférieure, fondaient avec une vitesse étonnante sur un poisson qu'ils voyaient nager, et ne manquaient jamais de le frapper de leur bec. (Second Voyage du capitaine Cook, tom. 1, pag. 291.)

(5) Quelque haut que la frégate puisse se trouver en l'air, quoique souvent elle s'y guide si haut qu'elle se dérobe à la vue des hommes, elle ne laisse pas de reconnaître fort clairement les lieux où les dorades donnent la chasse aux poissons volants, et alors elle se précipite du haut de l'air comme une foudre, non toutefois jusqu'au ras de l'eau; mais en étant à dix ou douze toises, elle fait comme une grande caracole, et se baisse insensiblement jusqu'à venir raser la mer au lieu où la chasse se donne, et en passant elle prend le petit poisson au vol ou dans l'eau, du bec des griffes, et souvent de tous les deux ensemble. (DuRoi, Histoire générale des Antilles, tom. 2, pag. 269 et suivantes.)

(6) Par 30 degrés 30 secondes de latitude sud, nous commençâmes à voir des *frégates*. (Cook, Second Voyage, tom. 2, pag. 178.) Par 27 degrés 56 secondes longitude ouest, les premiers jours de mars, nous rencontrâmes grand nombre d'oiseaux,

gates dans les mers des deux mondes (1). Elle exerce sur les oiseaux de la zone torride une espèce d'empire; elle en force plusieurs, particulièrement les fous, à lui servir comme de pourvoyeurs; les frappant d'un coup d'aile on les pinçant de son bec crochu, elle leur fait dégorger le poisson qu'ils avaient avalé, et s'en saisit avant qu'il ne soit tombé (2). Ces hostilités lui ont fait donner par les navigateurs le surnom de *guerrier* (3), qu'elle mérite à plus d'un titre, car son audace la porte à braver l'homme même. « En débarquant à l'île de l'Ascension, dit M. le vicomte de Querhoënt, nous fûmes entourés d'une nuée de frégates; d'un coup de canne j'en terrassai une qui voulait me prendre un poisson que je tenais à la main; en même temps plusieurs volaient à quelques pieds de la chaudière qui bouillait à terre, pour en enlever la viande, quoiqu'une partie de l'équipage fût à l'entour. »

Cette témérité de la frégate tient autant à

tels que des frégates, des oiseaux du tropique, etc. (*Ibidem*, pag. 179.)

(1) Vers Ceylan, dans celles de l'Inde. (Voyez Mandeslo, suite d'Oléarius, tom. 2, pag. 517; et particulièrement dans la traversée de Madagascar aux Maldives.) À l'Ascension. (Voyez Cook, Second Voyage, tom. 4, pag. 175.) À l'île de Pâques. (*Idem*, tom. 2, pag. 220.) Aux Marquises. (*Idem*, pag. 238.) À Taïti, et dans toutes les îles basses de l'Archipel du tropique austral. (Forster, Observations, pag. 7.) Sur la côte du Brésil, où cet oiseau est nommé *caripira*. (Voyez l'Histoire générale des Voyages, tom. 14, pag. 303.) À celle de Caraque, à l'île d'Avés et dans toutes les Antilles. (Voyez Duterte, Rochefort, Labat, etc.)

(2) Ces oiseaux nommés *frégates* donnent la chasse aux oiseaux appelés *fous*; les frégates les font lever de dessus les rochers où ils sont perchés, et lorsqu'ils ont pris leur vol, ces mêmes frégates les battent en volant avec le bout de leurs ailes; les fous, qui ne le sont pas trop dans cette rencontre, pour mieux s'échapper de leurs ennemis, et comme s'ils voulaient les amuser, vomissent tout le poisson qu'ils ont péché; les frégates, qui ne cherchent autre chose, le reçoivent à mesure que les autres le jettent, avant qu'il tombe dans l'eau. C'est à la vérité la chose la plus divertissante qu'on puisse voir, et que j'ai vu dans l'Amérique. (Histoire des aventuriers boucaniers, Paris, 1686, tom. 1, pag. 118.) Suivant Oviedo, les frégates font la même guerre aux pélicans, lorsqu'ils viennent dans la baie de Panama, pêcher aux sardines dans le temps des grandes marées. (Voyez Ray, Synops avi., pag. 153.)

(3) Voyez Dampier, nouveau Voyage autour du monde, tom. 1, pag. 6.

la force de ses armes et à la fertilité de son vol qu'à sa voracité: elle est en effet armée en guerre; des serres perçantes, un bec terminé par un croc très-aigu, les pieds courts et robustes, recouverts de plume, comme ceux des oiseaux de proie, le vol rapide, la vue perçante; tous ces attributs semblent lui donner quelque rapport avec l'aigle, et en faire de même le tyran de l'air au-dessus des mers (4); mais, du reste, la frégate, par sa conformation, tient beaucoup à l'élément de l'eau; et quoiqu'on ne la voie presque jamais nager, elle a cependant les quatre doigts engagés par une membrane échan-crée (5); et, par cette union de tous les doigts, elle se rapproche du genre du cormoran, du fou, du pélican, que l'on doit regarder comme de parfaits palmipèdes; d'ailleurs le bec de la frégate, très-propre à la proie, puisqu'il est terminé par une pointe perçante et recourbée, diffère néanmoins essentiellement du bec des oiseaux de proie terrestres, parce qu'il est très-long, un peu concave dans sa partie supérieure, et que le croc placé tout à la pointe, semble faire une pièce détachée, comme dans le bec des fous, auquel celui de la frégate ressemble par ces sutures (6), et par le défaut de narines apparentes.

La frégate n'a pas le corps plus gros qu'une poule, mais ses ailes étendues ont huit, dix et jusqu'à quatorze pieds d'envergure (7): c'est au moyen de ces ailes prodigieuses qu'elle exécute ses longues courses, et qu'elle se porte jusqu'au milieu des mers, où elle est souvent l'unique objet qui s'offre, entre le ciel et l'Océan, aux regards ennuyés des navigateurs (8); mais cette longueur excessive des ailes embarrasse l'oiseau guerrier comme l'oiseau poltron, et empêche la frégate, comme le fou, de reprendre leur

(4) Dans le genre scholastique du *pélican*, la frégate est nommée *pelicanus aquilus*. (Voyez Forster, Observations, pag. 186.)

(5) Dampier n'y avait pas regardé d'assez près, lorsqu'il dit qu'elle a les *pieds faits comme ceux des autres oiseaux terrestres*. (Nouveau Voyage autour du monde, tome 1, pag. 66.)

(6) Voyez ci-dessus l'article des Fous.

(7) Voyez là-dessus dans M. Brisson, Ornithol., tom. 4, pag. 508, le témoignage de M. Poivre.

(8) Nous n'étions accompagnés d'aucun oiseau dans notre route: un boobi blanc ou une frégate frappait de temps en temps nos regards dans le lointain (c'était entre le 20^e et le 15^e degré de latitude sud). (Second Voyage de Cook, tom. 3, pag. 49.)

vol lorsqu'ils sont posés ; en sorte que sous leurs ailes se laissent assommer au lieu de prendre leur essor (1). Il leur faut une pointe de rocher ou la cime d'un arbre, et encore n'est-ce que par effort qu'ils s'élèvent en partant (2). On peut même croire que tous ces oiseaux à pieds palmés qui se perchent, ne le font que pour reprendre plus aisément leur vol, car cette habitude est contraire à la structure de leurs pieds, et c'est la trop grande longueur de leurs ailes qui les force à ne se poser que sur des points élevés, d'où ils puissent, en partant, mettre leurs ailes en plein exercice.

Aussi les frégates se retirent et s'établissent en commun sur des écueils élevés ou des îlets boisés pour nicher en repos (3). Dampier remarque qu'elles placent leurs nids sur les arbres dans les lieux solitaires et voisins de la mer (4) ; la ponte n'est que d'un œuf ou deux ; ces œufs sont d'un blanc teint de couleur de chair, avec de petits points d'un rouge cramoisi ; les petits, dans

(1) J'allai un des derniers donner la chasse aux frégates dans leur île, au cul-de-sac de la Guadeloupe ; nous étions trois ou quatre personnes, et en moins de deux heures nous en primes trois ou quatre cents ; nous surprîmes les grandes sur les branches ou dans leur nid, et comme elles ont beaucoup de peine à prendre leur vol, nous avions le temps de leur sangler au travers des ailes des coups de bâton dont elles demeuraient étourdiées. (Dutertre, tom. 2, pag. 269.) Elles quittent difficilement leurs œufs, et se laissent assommer dessus à coups de bâton ; je me suis plusieurs fois trouvé témoin et acteur de cette boucherie. (Extrait des observations communiquées par M. de La Borde, médecin du roi à Cayenne.)

(2) Dutertre.

(3) Les rochers qui sont en mer et les petites îles inhabitées servent de retraites à ces oiseaux ; c'est en ces lieux déserts qu'ils font leurs nids. (Histoire naturelle et morale des Antilles, page 148. — Ces oiseaux ont en fort long-temps une petite île dans le petit cul-de-sac de la Guadeloupe, qui leur servait comme de domicile, où toutes les frégates des environs venaient se reposer la nuit, et faire leurs nids dans la saison. Cette petite île a été nommée *Nette aux frégates*, et en porte encore le nom, quoiqu'elles aient changé de lieu ; car ces années 1643 et 1644, plusieurs personnes leur firent une si rude chasse, qu'elles furent contraintes d'abandonner cette île. (Dutertre, Histoire générales des Antilles, tom. 2, pag. 269.)

(4) Cet oiseau fait son nid sur des arbres quand il en trouve, et lorsqu'il n'en trouve point il le fait à terre. (Nouveau Voyage autour du monde, tom. 1, pag. 66.)

le premier âge, sont couverts d'un duvet gris-blanc ; ils ont les pieds de la même couleur, et le bec presque blanc (5) ; mais par la suite la couleur du bec change ; il devient ou rouge ou noir et bleuâtre dans son milieu, et il en est de même de la couleur des doigts ; la tête est assez petite et aplatie en dessus ; les yeux sont grands, noirs et brillants et environnés d'une peau bleuâtre (6). Le mâle adulte a sous la gorge une grande membrane charnue d'un rouge-vif, plus ou moins enflée ou pendante : personne n'a bien décrit ces parties, mais si elles n'appartiennent qu'au mâle, elles pourraient avoir quelque rapport à la fraise du dindon, qui s'enfle et rougit dans certains moments d'amour ou de colère.

On reconnaît de loin les frégates en mer, non-seulement à la longueur démesurée de leurs ailes, mais encore à leur queue très-fourchue (7) ; tout le plumage est ordinairement noir avec reflet bleuâtre, du moins celui du mâle (8) ; celles qui sont brunes (9), comme la petite *frégate* figurée dans Edwards (10), paraissent être les jeunes, et celles qui ont le ventre blanc sont les femelles. Dans le nombre des frégates vues à l'île de l'Ascension par M. le vicomte de Querhoënt, et qui toutes étaient de la même grandeur, les unes paraissaient toutes noires, les autres avaient le dessus du corps d'un brun foncé, avec la tête et le ventre blancs ; les plumes de leur cou sont assez longues pour que les insulaires de la mer du Sud s'en fassent des bonnets (11). Ils esti-

(5) Observation faite par M. le vicomte de Querhoënt à l'île de l'Ascension.

(6) Fenillée, Observations, pag. 107.

(7) Les Portugais ont donné à la frégate le nom de *rabo-forcado*, à cause de sa queue très-fourchue.

(8) *Marium plumæ omnes nigre; velut corvi.* (Ray.)

(9) Les plumes du dos et des ailes sont noires, grosses et fortes ; celles qui couvrent l'estomac et les cuisses sont plus délicates et moins noires ; on voit dont toutes les plumes sont brunes sur le dos et aux ailes, et grises sous le ventre ; on dit que ces dernières sont les femelles ou peut-être les jeunes. (Labat.)

(10) Glaucures, pag. 209, pl. 309. La petite frégate. (Brisson, tom. 6, pag. 509.)

(11) La plupart des hommes de l'île de Pâques, portent sur leur tête un cercle tressé avec de l'herbe, et garni d'une grande quantité de ces longues plumes noires qui décorent le cou des frégates ; d'autres ont

ment aussi beaucoup la graisse, ou plutôt l'huile qu'ils tirent de ces oiseaux, par la grande vertu qu'ils supposent à cette graisse contre les douleurs de rhumatisme et les engourdissements (1). Du reste, la frégate a, comme le fou, le tour des yeux dé garni de plumes; elle a de même l'ongle du doigt

du milieu dentelé intérieurement: ainsi les frégates, quoique persécuteurs nés des fous, sont néanmoins voisins et parents; triste exemple, dans la nature, d'un genre d'êtres qui, comme nous, trouvent souvent leurs ennemis dans leurs proches!

LES GOELANDS ET LES MOUETTES (2-3).

Ces deux noms, tantôt réunis et tantôt séparés, ont moins servi jusqu'à ce jour à distinguer qu'à confondre les espèces comprises dans l'une des plus nombreuses familles des oiseaux d'eau. Plusieurs naturalistes ont nommé *goëlands* ce que d'autres ont appelé *mouettes*, et quelques-uns ont indifféremment appliqué ces deux noms comme synonymes à ces mêmes oiseaux; cependant il doit subsister, entre toute expression nominale, quelques traces de leur origine ou quelques indices de leurs différences, et il me semble que les noms *goëlands* et *mouettes* ont en latin leurs correspondants *larus* et *gavia*, dont le premier doit se traduire par *goëland*, et le second par *mouette*. Il me paraît de plus que le nom *goëland* désigne les plus grandes espèces de ce genre,

et que celui de *mouette* ne doit être appliqué qu'aux plus petites espèces. On peut même suivre, jusque chez les Grecs, les vestiges de cette division, car le mot *kepphos*, qui se lit dans Aristote, dans Aratus et ailleurs, désigne une espèce ou une branche particulière de la famille du *laros* ou goëland: Suidas et le scholiaste d'Aristophane, traduisent *kepphos* par *larus*; et si Gaza ne l'a point traduit de même dans Aristote (4), c'est que, suivant la conjecture de Pierius, ce traducteur avait en vue le passage des Géorgiques où Virgile, paraissant rendre à la lettre les vers d'Aratus, au lieu de *kepphos* qui se lit dans le poète grec, a substitué le nom de *fulica*; mais si la *fulica* des anciens est notre *foulque* ou *morelle*, ce que lui attribue ici le poète latin, de présager la

d'énormes chapeaux de plumes de goëland brun. (Second Voyage du capitaine Cook, tom. 2, p. 194.)

(1) L'huile ou la graisse de ces oiseaux est un souverain remède pour la goutte sciatique, et pour toutes les autres provenant de causes froides; on en fait cas dans toutes les Indes comme d'un médicament précieux. (Dutertre, Histoire générale des Antilles, tom. 2, pag. 269.) Les flibustiers tirent cette huile qu'on appelle *huile de frégates*, en faisant bouillir de grande chaudières pleines de ces oiseaux; elles se vend fort cher dans nos îles. (Extrait des Mémoires communiqués par M. de La Borde, médecin du roi à Cayenne.) On doit faire chauffer la graisse et en faire de fortes frictions sur la partie affligée afin d'ouvrir les pores, et mêler de bonne eau-de-vie ou de l'esprit de vin dans la graisse, ou moment qu'on en veut faire l'application: bien des gens ont reçu une parfaite guérison, ou du moins de grands soulagemens par ce remède que je donne ici sur la foi d'autrui, n'ayant pas eu occasion de le mettre en pratique. (Lahat, Nouveau Voyage aux îles de l'Amérique, tom. 6.)

(2) En grec, *λαρος* et *καπος* (voyez le Discours); dans Eustathe, *καξ*, et ailleurs *κακηξ*, nom qui paraît formé par onomatopée, ou imitation du cri de l'oiseau: Lycophron appelle des vieillards *κακηξας*; blancs ou grisonnants, comme le plumage du goëland. Quant à la conjecture de Belon (Observ., pag. 52), qui dérive le nom de *laros* de celui d'un petit poisson qui se pêche dans le golfe de Salonique, et dont le goëland est avide, elle paraît peu fondée, et le poisson aura plutôt reçu son nom de celui de l'oiseau dont il est la proie. En latin, *larus* et *gavia*; sur nos côtes de la Méditerranée *gabian*; sur celles de l'Océan, *mauves*, en allemand, *mew*, *mewe* (miauleurs, *meuwen*, miauler); en groenlandais, *alpa* (selon Égède), *navia*, dans Anderson.

(3) Le genre *larus* de tous les ornithologistes est admis par M. Cuvier, qui y forme deux sous-genres, 1^o celui des goëlands, et 2^o celui des mauves ou mouettes. DESM. 1829.

(4) Lib. 9, cap. 35.

tempête en se jouant sur le sable (1), ne lui convient point du tout (2), puisque la foulque ne vit pas dans la mer, et ne se joue pas sur le sable, où même elle ne se tient qu'avec peine. De plus, ce qu'Aristote attribue à son *kepphos*, d'avalier l'écume de la mer comme une pâture, et de se laisser prendre à cette amorce (3), ne peut guère se rapporter qu'à un oiseau vorace comme le goëland ou la mouette : aussi Aldrovande conclut-il de ces inductions comparées, que le nom de *laros* dans Aristote est générale, et que celui de *kepphos* est spécifique, ou plutôt particulier à quelque espèce subalterne de ce même genre. Mais une remarque que Turner a faite sur la voix de ces oiseaux semble fixer ici nos incertitudes ; il regarde le mot de *kepphos* comme un son imitatif de la voix d'une mouette, qui termine ordinairement chaque reprise de ses cris aigus par un petit accent bref, une espèce d'éternuement *beph*, tandis que le goëland termine son cri par un son différent et plus grave, *cob*.

Le nom grec *kepphos* répondra donc, dans notre division, au nom latin *gavia*, et désignera proprement les espèces inférieures du genre entier de ces oiseaux, c'est-à-dire les mouettes : de même le nom grec *laros* ou *larus* en latin, traduit par *goëland*, sera celui des grandes espèces. Et pour établir un terme de comparaison dans cette échelle de grandeur, nous prendrons pour *goëlands* tous ceux de ces oiseaux dont la taille surpasse celle du canard, et qui ont dix-huit ou vingt pouces de la pointe du bec à l'extrémité de la queue, et nous appellerons *mouettes* tous ceux qui sont au-dessous de ces dimensions ; il résultera de cette division que la sixième espèce, donnée par M. Brisson sous la dénomination de *première mouette*, doit être mise au nombre des goëlands, et que plusieurs des goëlands

de Linnæus ne seront que des mouettes ; mais avant que d'entrer dans cette distinction des espèces, nous indiquerons les caractères généraux et les habitudes communes au genre entier des uns et des autres.

Tous ces oiseaux goëlands et mouettes sont également voraces et criards ; on peut dire que ce sont les vautours de la mer ; ils la nettoient des cadavres de toute espèce qui flottent à sa surface, ou qui sont rejetés sur les rivages ; aussi lâches que gourmands, ils n'attaquent que les animaux faibles, et ne s'acharnent que sur les corps morts. Leur port ignoble, leurs cris importuns, leur bec tranchant et crochu, présentent les images désagréables d'oiseaux sanguinaires et basement cruels ; aussi les voit-on se battre avec acharnement entre eux pour la curée, et même lorsqu'ils sont renfermés et que la captivité aigrit encore leur humeur féroce, ils se blessent sans motif apparent, et le premier dont le sang coule devient la victime des autres, car alors leur fureur s'accroît et ils mettent en pièces le malheureux qu'ils avaient blessé sans raison (4) ; cet excès de cruauté ne se manifeste guère que dans les grandes espèces ; mais toutes, grandes et petites, étant en liberté, s'épient, se guettent sans cesse pour se piller et se dérober réciproquement la nourriture ou la proie : tout convient à leur voracité (5) : le poisson frais ou gâté, la chair sanglante, récente ou corrompue, les os même, tout se digère et se consume dans leur estomac (6) ; ils avalent l'amorce et l'hameçon ; ils se précipitent avec tant de violence, qu'ils s'enferment eux-mêmes sur

(4) Observation faite par M. Baillon, à Montreuil-sur-Mer.

(5) J'ai souvent donné à mes mouettes des buses, des corbeaux, des chats nouveau-nés, des lapins et autres animaux et oiseaux morts ; elles les ont dévorés avec autant d'avidité que les poissons ; j'en ai encore deux qui avalent très-bien des étourneaux, des alouettes marines sans leur ôter une seule plume ; leur gosier est un gouffre qui engloutit tout. (Note communiquée par M. Baillon.)

(6) Elles rejettent ces corps lorsqu'elles ont abondamment d'autre nourriture ; mais à défaut d'aliments meilleurs, elles conservent tout dans leur estomac, et tout s'y consume par la chaleur de ce viscère. L'extrême voracité n'est pas le seul caractère qui rapprochent ces oiseaux des vautours et autres oiseaux de proie ; les mouettes souffrent la faim aussi patiemment qu'eux ; j'en ai vu vivre chez moi neuf jours sans prendre aucune nourriture. (Note du même observateur.)

(1) Camque mariæ
In sicco ludunt fulicæ, tibi tempora signant
Infecta et pluvii et tempestate sonorâ.

Virg., Georg. II.

(2) L'épithète que Cicéron, traduisant ces mêmes vers d'Aratus, donne à la foulque, lui convient aussi peu qu'elle convient bien au goëland :

Cana fulix itidem fugiens à gurgite ponti
Nuntiat horribiles clamans instare procellas.

Lib. I, de nat. Deor.

(3) Κεppos (que Gaza traduit *fulicæ*) spumâ capiuntur ; appetunt enim eam avidius et inspersu ejus venantur. (Hist. animal., lib. 9, cap. 35.)

une pointe que le pêcheur place sous le harenng ou la pélamide qu'il leur offre en appât (1), et cette manière n'est pas la seule dont on puisse les leurer ; Oppien a écrit qu'il suffit d'une planche peinte de quelques figures de poisson, pour que ces oiseaux viennent se briser contre ; mais ces portraits de poissons devaient donc être aussi parfaits que ceux des raisins de Parrhasius !

Les goélands et les mouettes ont également le bec tranchant, allongé, aplati par les côtés avec la pointe renforcée et recourbée en croc, et un angle saillant à la mandibule inférieure ; ces caractères, plus apparents et plus prononcés dans les goélands, se marquent néanmoins dans toutes les espèces de mouettes ; c'est même ce qui les sépare des hirondelles de mer, qui n'ont ni le croc à la partie supérieure du bec, ni la saillie à l'inférieure, sans compter que les plus grandes hirondelles de mer le sont moins que les plus petites mouettes. De plus, les mouettes n'ont pas la queue fourchue, mais pleine ; leur jambe, ou plutôt leur tarse, est fort élevé, et même les goélands et les mouettes s'écraient de tous les oiseaux à pieds palmés les plus hauts de jambes, si le flamant, l'avocette et l'échasse ne les avaient encore plus longues, et si démesurées qu'ils sont à cet égard des espèces de monstres (2). Tous les goélands et mouettes ont les trois doigts engagés par une palme pleine, et le doigt de derrière dégagé, mais très-petit ; leur tête est grosse, ils la portent mal et presque entre les épaules, soit qu'ils marchent ou qu'ils soient en repos ; ils courent assez vite sur les rivages, et volent encore mieux au-dessus des flots ; leurs longues ailes, qui lorsqu'elles sont pliées dépassent la queue, et la quantité de plumes dont leur corps est garni, les rendent très-légers (3) ; ils sont aussi fournis d'un duvet fort épais (4), qui est d'une couleur bleuâ-

tre, surtout à l'estomac ; ils naissent avec ce duvet, mais les autres plumes ne croissent que tard, et ils n'acquiescent complètement leurs couleurs, c'est-à-dire le beau blanc sur le corps, et du noir ou gris bleuâtre sur le manteau qu'après avoir passé par plusieurs mues, et dans leur troisième année. Oppien paraît avoir eu connaissance de ce progrès de couleurs, lorsqu'il dit qu'en vieillissant ces oiseaux deviennent bleus.

Ils se tiennent en troupes sur les rivages de la mer ; souvent on les voit couvrir de leur multitude les écueils et les falaises qu'ils font retentir de leurs cris importuns, et sur lesquelles ils semblent fourmiller, les uns prenant leur vol, les autres s'abattant pour se reposer, et toujours en très-grand nombre : en général, il n'est pas d'oiseau plus commun sur les côtes, et l'on en rencontre en mer jusqu'à cent lieues de distance ; ils fréquentent les îles et les contrées voisines de la mer dans tous les climats ; les navigateurs les ont trouvés partout (5) ; les plus

(5) Les mouettes sont aussi communes au Japon qu'en Europe. (Kämpfer, Histoire du Japon, t. 1, p. 113.) Il y en a diverses espèces au cap de Bonne-Espérance, dont le cri est le même que celui des goélands d'Europe. (Observations communiquées par M. le vicomte de Querhoënt.) Tant que nous fûmes sur ce banc, qui s'étend à la hauteur du cap des Anguilles (par le travers de Madagascar), nous vîmes des mouettes. (Premier Voyage de Cook, t. 4, pag. 315.) Les mêmes voyageurs ont vu des mouettes au cap Froward, dans le détroit de Magellan. (*Ibidem*, tom. 2, p. 31.) A la Nouvelle-Hollande. (*Ibidem*, tom. 4, pag. 110.) A la Nouvelle-Zélande. (Cook, Second Voyage, tom. 3, pag. 251.) Aux îles voisines de la terre des États. (*Ibidem*, tom. 4, pag. 73.) Dans toutes les îles basses de l'Archipel du tropique austral. (Observations de Forster, à la suite du capitaine Cook, pag. 7.) Plusieurs des hommes de l'île de Pâques portaient un cerceau de bois entouré de plumes blanches de mouettes qui se balançaient en l'air. (Second Voyage de Cook, tom. 2, pag. 194.) Des nuées de goélands fournissent en grande partie cette fiente qui couvre l'île d'Iquique, et qui se transporte sous le nom de *guana*, dans la vallée d'Arica. (Legentil, Voyage autour du monde, Paris, 1725, tom. 1, pag. 87.) Le goéland de la Louisiane est semblable à celui de France. (Le Page Dupratz, Histoire de la Louisiane, tom. 2, p. 118.) Une quantité de mauves ou mouettes et d'autres oiseaux venaient (aux îles Malouines) planer sur les eaux, et fondaient sur le poisson avec une vitesse extraordinaire ; ils nous servaient à reconnaître le temps propre à la pêche de la sardine ; il suffisait de les tenir un moment suspendus, et ils rendaient en-

(1) Forster, dans le Second Voyage de Cook, tom. 1, pag. 291.

(2) Voyez ci-après les articles de ces oiseaux.

(3) Nous disons en proverbe, *tu es aussi léger qu'une mouette*. (Martens, dans le Recueil des Voyages du Nord ; Rouen, 1716, tom. 2, pag. 95.)

(4) Aldrovande prétend qu'en Hollande on fait beaucoup d'usage du duvet de mouette ; mais il est difficile de croire ce qu'il ajoute, savoir, que ce duvet se renfle en pleine lune, par une correspondance sympathique avec l'état de la mer, dont le flux est alors le plus enflé. (Voyez cet auteur, de *Avibus*, tom. 3, pag. 70.)

grandes espèces paraissent attachées aux côtes des mers du Nord (1). On raconte que les goëlands des îles de Feroë sont si forts et si voraces, qu'ils mettent souvent en pièces des agneaux, dont ils emportent des lambeaux dans leurs nids (2); dans les mers glaciales on les voit se réunir en grand nombre sur les cadavres des baleines (3); ils se tiennent sur ces masses de corruption sans en craindre l'infection; ils y assouvissent à l'aise toute leur voracité, et en tirent en même temps l'ample pâture qu'exige la gourmandise innée de leurs petits; ces oiseaux déposent à milliers leurs œufs et leurs nids jusque sur les terres glacées des deux zones polaires (4); ils ne les quittent pas en hiver, et semble être attachés au climat où ils se trouvent, et peu sensibles au changement de toute température (5).

core dans sa forme ce poisson qu'ils venaient d'engloutir; ces oiseaux pondent autour des étangs, sur les plantes vertes semblables au nénuphar, une grande quantité d'œufs très-bons et très-sains. (Voyage autour du monde, par M. Bougainville, in-8°, t. 1, pag. 120.)

(1) Elles abondent sur celles de Groenland, au point que la langue groenlandaise a un mot propre pour exprimer la chasse que vont donner à ce mauvais gibier, les habitans de ces terres glacées : *ak-palliarpok. Laros venatum proficiscitur.* (Egède; Dict. Groenland.)

(2) Forster, Second Voyage de Cook, t. 1, p. 150.

(3) Voyez l'Histoire générale des Voyages, t. 19, pag. 48; et ci-après l'article du *Grisard* ou *Malle-mucke*.

(4) Le 5 juin, on avait déjà vu des glaces, qui surprisent si fort qu'on les prit d'abord pour des cygnes. . . . Le 11, par-delà les 75 degrés de latitude, on descendit sur l'île Baëren, où on trouva quantité d'œufs de mouettes. (Relation de Guillaume Barentz; Histoire générale des Voyages, tom. 15, pag. 112.) On s'avança jusqu'à l'île qu'Olivier Noort avait nommée l'île du Roi (près du détroit de Lemaire); quelques matelots descendus au rivage trouvèrent la terre presque entièrement couverte des œufs d'une espèce particulière de mouette; on pouvait étendre la main dans quarante-cinq nids sans changer de place, et chaque nid contenait trois ou quatre œufs un peu plus gros que ceux des vanneaux. (Journal de Lemaire et Schouten, dans le Recueil de la Compagnie hollandaise, tom. 4, pag. 578.)

(5) Les oiseaux qui passent en plus grand nombre au printemps vers la baie d'Hudson, pour aller faire leurs petits vers le nord, et qui reviennent vers les pays méridionaux en automne, sont les cygnes, les oies, les canards, les sarcelles, les pluviers. . . ; mais les mouettes passent l'hiver dans le pays au milieu des neiges et des glaces. (Histoire générale des Voyages, tom. 15, pag. 267.)

OISEAUX. Tome IV.

Aristote, sous un ciel à la vérité infiniment plus doux, avait déjà remarqué que les goëlands et les mouettes ne disparaissent point, et restent toute l'année dans les lieux où ils ont pris naissance.

Il en est de même sur nos côtes de France, où l'on voit plusieurs espèces de ces oiseaux en hiver comme en été; on leur donne, sur l'Océan, le nom de *mauves* ou *miaux*, et celui de *gabians* sur la Méditerranée; partout ils sont connus, notés par leur voracité et par la désagréable importunité de leurs cris redoublés; tantôt ils suivent les plages basses de la mer, et tantôt ils se retirent dans le creux des rochers pour attendre le poisson que les vagues y jettent; souvent ils accompagnent les pêcheurs afin de profiter des débris de la pêche: cette habitude est sans doute la seule cause de l'amitié pour l'homme que les anciens attribuaient à ces oiseaux (6). Comme leur chair n'est pas bonne à manger (7), on dédaigne de les chasser et on les laisse approcher sans les tirer (8).

Curieux d'observer par nous-mêmes les habitudes de ces oiseaux, nous avons cherché à nous en procurer quelques-uns de vivants, et M. Baillon, toujours empressé à répondre obligamment à nos demandes, nous a envoyé le grand goëland à manteau noir, première espèce, et le goëland à manteau gris, seconde espèce; nous les avons

(6) Oppien, in *Ereut*.

(7) On n'en pourrait pas goûter sans vomir, si, avant de les manger, on ne les avait exposés à l'air pendus par les pattes, la tête en bas, pendant quelques jours, afin que l'huile ou la graisse de baleine sorte de leur corps, et que le grand air en ôte le mauvais goût. (Recueil des Voyages du Nord, t. 2, pag. 89.)

(8) Les sauvages des Antilles s'accoutument néanmoins de ce mauvais gibier. « Il y a, dit le P. Duterre, quantité de petites Nettes qui en sont si remplies, que tous les sauvages, en passant, en chargent leurs pirogues, qui tiennent bien souvent autant qu'une chaloupe; mais c'est une chose plaisante de les voir accommoder par ces sauvages; car ils les jettent tout entiers dans le feu sans les vider ni plumer, et la plume venant à se brûler, il se fait une croûte tout autour de l'oiseau, dans laquelle il se cuit. Quand ils le veulent manger, ils lèvent cette croûte, puis ouvrent l'oiseau par la moitié; je ne sais ce qu'ils font pour le garder de la corruption; car je leur en ai vu manger qui étaient cuits huit jours auparavant, ce qui est d'autant plus surprenant qu'il ne faut que douze heures pour faire corrompre la plupart des viandes du pays. » (Histoire générale des Antilles, tom. 2, pag. 274.)

gardés près de quinze mois dans un jardin où nous pouvions les observer à toute heure ; ils donnèrent d'abord des signes évidents de leur mauvais naturel, se poursuivant sans cesse, et le plus grand ne souffrant jamais que le petit mangeât ni se tint à côté de lui ; on les nourrissait de pain trempé et d'intestins de gibier, de volaille et autres débris de cuisine dont ils ne rebutaient rien, et en même temps ils ne laissaient pas de recueillir et de chercher dans le jardin les vers et limaçons qu'ils savent bien tirer de leurs coquilles ; ils allaient souvent se baigner dans un petit bassin, et au sortir de l'eau ils se secouaient, battaient des ailes en s'élevant sur leurs pieds et lustraient ensuite leur plumage, comme font les oies et les canards ; ils rôdaient pendant la nuit, et souvent on les a vus se promener à dix et onze heures du soir : ils ne cachent pas, comme la plupart des autres oiseaux, leur tête sous l'aile pour dormir ; ils la tournent seulement en arrière en plaçant leur bec entre le dessus de l'aile et le dos.

Lorsqu'on voulait prendre ces oiseaux, ils cherchaient à mordre et pinçaient très-serré ; il fallait, pour éviter le coup de bec et s'en rendre maître, leur jeter un mouchoir sur la tête ; lorsqu'on les poursuivait, ils accéléraient leur course en étendant leurs ailes : d'ordinaire ils marchaient lentement et d'assez mauvaise grâce ; leur paresse se marquait jusque dans leur colère, car quand le plus grand poursuivait l'autre, il se contentait de le suivre au pas, comme s'il n'eût pas été pressé de l'atteindre ; ce dernier à son tour ne semblait doubler le pas qu'autant qu'il le fallait pour éviter le combat, et dès qu'il se sentait suffisamment éloigné, il s'arrêtait, et répétait la même manœuvre autant de fois qu'il était nécessaire pour être

toujours hors de la portée de son ennemi, après quoi tous deux restaient tranquilles, comme si la distance suffisait pour détruire l'antipathie. Le plus faible ne devrait-il pas toujours trouver ainsi sa sûreté en s'éloignant du plus fort ? mais malheureusement la tyrannie est, dans les mains de l'homme, un instrument qu'il déploie et qu'il étend aussi loin que sa pensée.

Ces oiseaux nous parurent avoir oublié pendant tout l'hiver l'usage de leur ailes ; ils ne marquèrent aucune envie de s'envoler ; ils étaient à la vérité très-abondamment nourris, et leur appétit, tout véhément qu'il est, ne pouvait guère les tourmenter ; mais au printemps ils sentirent de nouveaux besoins et montrèrent d'autres désirs : on les vit s'efforcer de s'élever en l'air, et ils auraient pris leur essor si leurs ailes n'eussent été rognées de plusieurs pouces ; ils ne pouvaient donc que s'élaner comme par bonds ou pirouetter sur leurs pieds les ailes étendues : le sentiment d'amour, qui renaît avec la saison, parut surmonter celui d'antipathie et fit cesser l'inimitié entre ces deux oiseaux ; chacun céda au doux instinct de chercher son semblable, et quoiqu'ils ne se convinsent pas étant d'espèce trop différentes, ils semblèrent se rechercher ; ils mangèrent, dormirent et reposèrent ensemble ; mais des cris plaintifs et des mouvements inquiets exprimaient assez que le plus doux sentiment de la nature n'était qu'irrité sans être satisfait.

Nous allons maintenant faire l'énumération des différentes espèces de ces oiseaux, dont les plus grandes seront comprises, comme nous l'avons dit, sous le nom de *goëlands*, et les petites sous celui de *mouettes*.

LE GOELAND A MANTEAU NOIR* (1).

PREMIÈRE ESPÈCE.

LARUS MARINUS, Lath., Linn., Gmel., Cuv. (Vieux individus.) LARUS NÆVIUS, Lath., Linn., Gmel. (Jeunes de l'année et ceux d'un an.) (2)

Nous lui donnons la première place comme au plus grand des goëlands; il a deux pieds et quelquefois deux pieds et demi de longueur; un grand manteau d'un noir ou noirâtre ardoisé lui couvre son large dos; tout le reste du plumage est blanc; son bec fort et robuste, long de trois pouces et demi, est jaunâtre, avec une tache rouge à l'angle saillant de la mandibule inférieure; la paupière est d'un jaune aurore; les pieds, avec

leur membrane, sont d'une couleur de chair blanchâtre et comme farineux.

Le cri de ce grand goëland, que nous avons gardé tout une année, est un son enroué, *qua, qua, qua*, prononcé d'un ton rauque et répété fort vite; mais l'oiseau ne le fait pas entendre fréquemment; et lorsqu'on le prenait, il jetait un autre cri doux et très-aigre.

LE GOELAND A MANTEAU GRIS** (3).

SECONDE ESPÈCE.

LARUS ARGENTATUS, Brunn. Linn., Gmel., Temm. — LARUS MARINUS VARIUS, Lath. (Vieux en plumage d'hiver); LARUS GLAUCUS, Benicken. (Plumage d'été ou de noces.) (4).

Le gris cendré, étendu sur le dos et les épaules, est une livrée commune à plusieurs espèces de mouettes, et qui distingue ce

goëland; il est un peu moins grand que le précédent (5), et, à l'exception de son manteau gris et des échancrures noires aux

* Voyez les planches enluminées, n° 990, sous la dénomination de *noir-manteau*.

(1) En suédois, *homaoka*; en danois, *swat-bag*, *blaa-mange*; en norvégien, *hav-maase*; en lapon, *gairo*; en islandais, *swart-bakur*; en groenlandais, *naviarlursoak*. — Bien décrit dans Clusius sous le nom de *larus ingens marinus*. (Exotic., lib. 5, cap. 9, pag. 104.) *Larus maximus ex albo et nigro seu cæruleo nigricante varius*. (Willoughby, Ornithol., pag. 261. — Sibbald, Scot. illustr., part. 2, lib. 3, pag. 20.) *Larus maximus ex albo et nigro-cæruleo nigricante varius, maximus ingens Clusii*. (Ray, Synops. avi., pag. 127, n° a, 1.) *Larus maximus Willoughbeii*. (Rzaczynski, Hist. nat. Polon., pag. 389.) *Larus maximus ex albo et nigro vel subcæruleo varius*. (Klein, Avi., pag. 136, n° 1.) *Larus albus, dorso nigro. Larus maximus*. (Linnaeus, Syst. Nat., ed. 10, gen. 69, sp. 3.) *Larus maximus albus, dorso nigro*. (Müller, Zoolog. Danic., pag. 20, n° 163.) *Gavia*. (Moelring, Avi., gen. 70.) The great black and white gull. (British Zoolog., pag. 140.) Grande mouette noire et blanche. (Albin, tom. 3, pag. 39, pl. 94.) Le grand goisland noir et blanc. (Salerne, Ornithol., p. 385.) *Larus supernè splendidè niger, infernè albus; capite*

et collo concoloribus; remigibus nigris, apice albis, rectricibus candidis. *Larus niger*. . . (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 158.)

(2) Le goëland à manteau noir de cet article est l'individu adulte d'une espèce dont le goëland *varid* ou *grisard* de Buffon, décrit ci-après pag. 222, est le jeune de la première année.

Le premier a reçu des nomenclateurs le nom de *larus marinus*, et le second, celui de *larus nævius*. DESM. 1829.

** Voyez les planches enluminées, n° 253, sous le nom de *goëland cendré*.

(3) *Larus supernè cinereus, infernè albus; capite et collo concoloribus; remigibus cinereis, apice albis, quatuor primoribus versus apicem nigricantibus, extimâ exterioribus nigricante; rectricibus candidis. Larus cinereus*. . . (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 160.)

(4) Selon M. Temminck, l'oiseau décrit dans cet article est un individu en plumage de noces d'une espèce dont le goëland à manteau gris et blanc de Buffon (voyez ci-après pag. 225) est un jeune, à sa troisième année et en mue. DESM. 1829.

(5) *Nota*. Le module est trop grand de moitié dans la planche enluminée.

grandes pennes de l'aile, il a de même tout le reste du plumage blanc; l'œil est brillant et l'iris jaune comme dans l'épervier; les pieds sont de couleur de chair livide; le bec, qui dans les jeunes est presque noirâtre, est d'un jaune pâle dans les adultes, et d'un beau jaune presque orangé dans les vieux; il y a une tache rouge au renflement du demi-bec inférieur, caractère commun à plusieurs des espèces de goélants et de mouettes. Celui-ci fuit devant le précédent, et n'ose lui disputer la proie; mais il s'en venge sur les mouettes qui lui sont inférieures en forces; il les pille, les poursuit et leur fait une guerre continuelle; il fréquente beaucoup, dans les mois de novembre et de décembre, nos côtes de Normandie et de Picardie, où on l'appelle *gros miaulard*, et *bleu-manteau*, comme l'on appelle *noir-manteau* celui de la première espèce: celui-ci a plusieurs cris très-distincts qu'il nous a fait entendre dans le jardin où il a vécu avec le précédent: le premier et le plus fréquent de ces cris semble rendre ces deux syllabes *quiou*, qui

partent comme d'un coup de sifflet, d'abord bref et aigu, et qui finit en traînant sur un ton plus bas et plus doux; ce cri unique ne se répète que par intervalles, et, pour le produire, l'oiseau allonge le cou, incline la tête et semble faire effort; son second cri, qu'il ne jetait que quand on le poursuivait ou qu'on le serrait de près, et qui par conséquent était une expression de crainte ou de colère, peut se rendre par la syllabe *tia*, *tia*, prononcée en sifflant et répétée fort vite. On peut observer en passant que, dans tous les animaux les cris de colère ou de crainte sont toujours plus aigus et plus brefs que les cris ordinaires. Enfin, vers le printemps, cet oiseau prit un nouvel accent de voix très-aigu et très-perçant, qu'on peut exprimer par le mot *quieute* ou *pieute*, tantôt bref et répété précipitamment, et tantôt trainé sur la finale *eute*, avec des intervalles marqués, comme ceux qui séparent les soupirs d'une personne affligée. Dans l'un et l'autre cas, ce cri paraît être l'expression plaintive du besoin inspiré par l'amour non satisfait.

LE GOELAND BRUN⁽¹⁾.

TROISIÈME ESPÈCE.

LARUS CATARRACTES, Lath., Linn., Gmel. — LESTRIS CATARRACTES, Illig., Temm. — STERCORARIUS CATARRACTES⁽²⁾.

Ce goéland a le plumage d'un brun sombre uniforme sur le corps entier, à l'exception du ventre qui est rayé transversalement de brun sur le gris, et des grandes pennes de l'aile qui sont noires; il est encore un peu moins grand que le précédent; sa longueur, du bec à l'extrémité de la queue, n'est que d'un pied huit pouces, et d'un pouce de moins du bec aux ongles qui sont aigus et robustes. Ray observe que ce goéland, par

toute l'habitude du corps, a l'air d'un oiseau de rapine et de carnage; et telle est en effet la physionomie basse et cruelle de tous ceux de la race sanguinaire des goélants. C'est à celui-ci que les naturalistes semblent être convaincus de rapporter l'oiseau *catarractes* d'Aristote⁽³⁾, lequel, suivant que l'indique son nom, tombe sur l'eau comme un trait pour y saisir sa proie, ce qui se rapporte très-bien à ce que dit Willoughby de notre goéland, qu'il foud avec tant de rapidité

(1) En anglais, *brown gull*, et dans le pays de Cornouailles, *gannet*; en danois, *sild-maage*; en norvégien, *gul-fotring*, *eymor*; en islandais, *weyde-bialla*; et le petit, *soe-unge*, *shecre*, *granafur*.

Larus fuscus. (Klein, Avi., pag. 137, n° 7.) *Catarractes*. Gesner, Avi., pag. 246.) *Catharracta*. (Aldrovande, Avi. tom. 3, pag. 84. — Jonston, Avi., pag. 94. — Charleton, Exercit., pag. 100, n° 6; et Onomazt., pag. 95, n° 6. — Ray, Synops., pag. 129, n° 7.) *Catarractes noster*. (Willoughby, Ornithol., pag. 265. — Ray, pag. 128, n° a, 6.) Sibbald, Scot. illust., part. 2, lib. 3, 20.) Larus fuscus, albus dorso fusco. (Müller, Zoolog. Danic.,

pag. 29, n° 164.) Mouette brune. (Albin, tom. 2, pag. 55, pl. 85.) La catarracte ordinaire ou goéland brun, et la catarracte d'Aldrovande. (Salerne, pag. 389.) Larus supernè obscurè fuscus, capite et collo concoloribus, infernè griseus, fusco transversim striatus; remigibus majoribus, reatricibusque nigris; reatricibus lateralibus in exortu albidis. Larus fuscus. (Brisson, tom. 6, pag. 165.)

(2) Cet oiseau ne diffère pas spécifiquement du labbe ou stercoraire, décrit ci-après, pag. 233.

DESM. 1829.

(3) Hist. animal., lib 9, cap. 12.

sur un poisson que les pêcheurs attachent sur une planche pour l'attirer, qu'il s'y casse la tête. De plus, le *catarractes* d'Aristote est sûrement un oiseau de mer, puis, suivant ce philosophe, il boit de l'eau marine (1). Le goéland brun se trouve en effet sur les plus vastes mers, et l'espèce en paraît également établie sous les latitudes élevées du côté des deux pôles; elle est commune aux îles de Feroë, et vers les côtes de l'Écosse (2); elle semble être encore plus répandue dans les plages de l'Océan austral, et il paraît que c'est l'oiseau que nos navigateurs ont désigné sous le nom de *cordonnier*, sans qu'on puisse entrevoir la raison de cette dénomination (3); les Anglais, qui ont rencontré nombre de ces oiseaux dans le Port-Egmont, aux îles Falkland ou Malouines, leur ont donné le nom de *poule du Port-Egmont*, et ils en parlent souvent sous

ce nom dans leurs relations (4). Nous ne pouvons mieux faire que de transcrire ce qu'on en lit de plus détaillé dans le second voyage du célèbre capitaine Cook. « L'oi- » seau, dit-il, que dans notre premier voyage » nous avons nommé *poule du Port-Egmont*, » voltigea plusieurs fois sur le vaisseau (par » 64 degrés 12 minutes latitude sud, et » 40 degrés longitude est); nous reconnûmes » que c'était la grande mouette du Nord, *larus » catarractes*, commune dans les hautes lati- » tudes des deux hémisphères; elle était » épaisse et courte, à peu près de la grosseur » d'une grande corneille, d'une couleur de » brun foncé ou de chocolat, avec une raie » blanchâtre en forme de demi lune au-dessous » de chaque aile. On m'a dit que ces poules » se trouvent en abondance aux îles de Feroë, » au nord de l'Écosse, et qu'elles ne s'éloi-

(1) Rien de moins vrai, sans doute, que ce que dit Oppien; que le *catarractes* se contente de déposer ses œufs sur les algues, et laisse au vent le soin de les faire couver; si ce n'est ce qu'il ajoute, que vers le temps où les petits doivent éclore, le mâle et la femelle prennent chacun entre leurs serres les œufs d'où ils prévoient que doit sortir un petit de leur sexe, et que les laissant tomber à plusieurs reprises dans la mer, les petits éclosent dans cet exercice.

(2) *Catarractes noster*. (Sibbald.)

(3) Suivant les notes que M. le vicomte de Querhoënt a eu la bonté de nous communiquer, les cordonniers se sont rencontrés sur sa route, non-seulement vers le cap de Bonne-Espérance, mais à des latitudes plus basses ou plus hautes en pleine-mer: cet observateur semble aussi distinguer une grande et une petite espèce de ces oiseaux cordonniers, comme il paraît à la note suivante:

« Je crois que les habitants des eaux vivent avec plus d'union et plus de société que ceux de terre, quoique d'espèces et de tailles fort différentes; on les voit se poser assez près les uns des autres sans aucune défiance; ils chassent de compagnie, et je n'ai vu qu'une seule fois un combat entre une grande cuvergure (une frégate, suivant toute apparence) et un *cordonnier* de la petite espèce; il dura assez long-temps dans l'air; chacun se défendait à coups d'ailes et de bec. Le *cordonnier*, infiniment plus faible, esquiva par son agilité les coups redoutables de son adversaire, sans céder; il était battu, lorsqu'un damier qui se trouva dans le voisinage, accourut, passa et repassa plusieurs fois entre les combattants, et parvint à les séparer: le *cordonnier* reconnaissant suivit son libérateur, et vint avec lui aux environs du vaisseau. » (Remarques faites à bord du vaisseau du roi *la Victoire*, par M. le vicomte de Querhoënt, en 1773 et 1774.)

(4) Le 24 février, à 44 degrés 40 minutes, sur les côtes de la Nouvelle-Zélande, M. Banks étant dans la chaloupe, tua deux *poules du Port-Egmont*, semblables en tout à celles que nous avions trouvées en grand nombre sur l'île de Faco, et qui furent les premières que nous vîmes sur cette côte, quoique nous en eussions rencontré quelques-unes peu de jours avant que nous découvrissions terre. (Premier Voyage de Cook, tome 3, pag. 223 et 224.) Par 50 degrés 14 minutes latitude sud, et 95 degrés 18 minutes longitude ouest, comme plusieurs oiseaux voltigeaient autour du bâtiment, nous profitâmes du calme pour en tuer quelques-uns; l'un était de l'espèce dont nous avons souvent parlé sous le nom de *poule du Port-Egmont*, de l'espèce du goéland, à peu près de la grosseur d'un corbeau, d'un plumage brun foncé, excepté au-dessous de chaque aile, où il y a des plumes blanches; les autres oiseaux étaient des albatrosses et des fanchets. (Cook, Second Voyage, tom. 2, pag. 173.) Sur les îles voisines de la terre des États, nous comptâmes entre les oiseaux de mer, des *poules du Port-Egmont*. (*Idem, ibid.*, tom. 4, pag. 73.) Les oiseaux qu'on rencontre dans le canal de Noël, près la terre de Feu, sont des nigauds, et cette espèce d'hirondelle dont on a parlé si souvent dans ce Voyage, sous le nom de *poule du Port-Egmont*. (*Idem, ibid.*, pag. 43.) Il y avait aussi (à la Nouvelle-Géorgie), des albatrosses, des mouettes communes, et cette espèce que j'appelle *poule du Port-Egmont*. (*Idem, ibid.*, p. 86.) Par 54 degrés de latitude australe, nous aperçûmes une poule du Port-Egmont et quelques passe-pierres. Les navigateurs ont communément regardé ces rencontres comme signes certains du voisinage de terre; mais je ne puis confirmer cette opinion, nous n'eûmes alors connaissance d'aucune terre, et il n'est pas possible qu'il y en eût une plus près que la Nouvelle-Zélande, ou la terre de Van Diemen, dont nous étions éloignés de deux cent soixante lieues. (*Idem, ibid.*, tom. 1, pag. 151.)

» gneut jamais de terre. Il est sûr que jus-
 » qu' alors je n'en avais jamais vu à plus de
 » quarante lieues au large; mais je ne me
 » souviens pas d'en avoir aperçu moins de
 » deux ensemble, au lieu qu'ici j'en trouvai
 » une seule qui était peut-être venue de
 » fort loin sur les îles de glaces; quelques
 » jours après, nous en vîmes une autre de

» la même espèce, qui s'élevait à une grande
 » hauteur au-dessus de nos têtes, et qui
 » nous regardait avec beaucoup d'attention,
 » ce qui fut une nouveauté pour nous, qui
 » étions accoutumés à voir tous les oiseaux
 » aquatiques de ce climat se tenir près de
 » la surface de la mer. »

LE GOËLAND VARIÉ OU LE GRISARD * (1).

QUATRIÈME ESPÈCE.

LARUS NÆVIUS, Lath., Linn., Gmel. — LARUS MARINUS, Lath., Linn.,
 Gmel., Vieill. (2).

Le plumage de ce goëland est bachelé et moucheté de gris brun sur fond blanc; les grandes plumes de l'aile sont noires; le bec noir, épais et robuste, est long de quatre pouces. Ce goëland est de la plus grande espèce; il a cinq pieds d'envergure, mesure prise sur un individu envoyé vivant de Montreuil-sur-Mer, par M. Baillon: ce grisard avait long-temps vécu dans une basse-cour, où il avait fait périr son camarade à force de le battre; il montrait cette familiarité basse de l'animal vorace, que la faim seule attache à la main qui le nourrit; celui-ci avalait des poissons plats presque aussi

larges que son corps; et prenait aussi, avec la même voracité, de la chair crue, et même de petits animaux entiers, comme des taupes, des rats et des oiseaux (3). Un goëland de même espèce qu'Anderson avait reçu de Groenland (4), attaquait les petits animaux, et se défendait à grands coups de bec contre les chiens et les chats, auxquels il se plaisait à mordre la queue. En lui montrant un mouchoir blanc on était sûr de le faire crier d'un ton perçant, comme si cet objet lui eût représenté quelqu'un des ennemis qu'il peut avoir à redouter en mer.

* Voyez les planches enluminées, n° 266.

(1) En anglais, *great grey gull*; et dans le pays de Cornouailles, *wagull*; en hollandais, *malle-mucke*; aux îles Féroë, *skua*; en norvégien, *shue*, *kav-orre*.

Caniard, colin ou grisard. (Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 167, et Portraits d'Oiseaux, pag. 34, b.) *Malle-mucke*. (Recueil des Voyages du Nord; Rouen, 1716, tom. 2, pag. 82.) Procélaire du Nord. (Mémoires de l'Académie de Stockholm; Collection académique, partie étrangère, tom. 11, pag. 55.) *Larus marinus maximus*, ex albo, nigro et fusco varius, groenlandicus. (Anderson, Hist. nat. d'Is. et de Groenl., tom. 2, pag. 66.) The brown and ferruginous gull. (British. Zoolog. pag. 140.) *Larus catarractes griseus*. (Müller, Zoolog. Danic., pag. 21, n° 167.) *Skua*. (Nieremberg, pag. 237.) *Skua hoieri*. (Clus. Exotic. auct., pag. 369.) *Wagell Cornubiensium*. (Willoughby, Ornithol., pag. 266.) *Wagellus Cornubiensium*. (Ray, Synops. avi., pag. 130, n° a, 13.) *Malle-mucka*. (Klein, Avi., pag. 170, n° 11.) *Larus griseus maximus*. (*Idem*, *ibid.*, pag. 137, n° 7.) *Larus major*. (Aldrovaude, Avi., tom. 3, pag. 64.) *Larus cinereus major*. (Charleton, Exercit., pag. 100, n° 1. Onomast., pag. 94, n° 1.) *Larus major*

Aldrovandi, *hybernus baltneri*. (Ray, Synops. avi., pag. 129, n° 10.) *Winder-meb*, *larus hybernus baltneri*. (Willoughby, pag. 267.) *Buphagus*. (Moebring, Avi., gen. 71.) Grande mouette grise. (Albia, tom. 2, pag. 54, planche 83.) Le *malle-mucke*, goëland varié ou grisard. (Salerne, Ornithol., pag. 390.) *Larus supernè albo et griseo-fusco*, *infernè albo*, et *griseo varius*; *gutturè candido*; *remigibus majoribus supernè obscurè fuscis*, *subtùs cinereis*; *rectricibus in exortu albis*, *fusco variegatis*, *deindè fasciis*, *albido in apice marginatis*. *Larus varius*, sive *skua*. . . Le goëland varié ou le grisard. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 167.)

(2) Cet oiseau, nommé *larus nævius* par les nomenclateurs, est le jeune de la première année de l'espèce décrite ci-avant, pag. 219, sous le nom de goëland à manteau noir, *larus marinus* des auteurs. DESM. 1829.

(3) D'où vient, apparemment, que l'on a appliqué au grisard la fable que fait Ovidé (Hist. Ind. occid., lib. 14, cap. 18), d'un oiseau qui a un pied palmé pour nager, et l'autre armé de griffes de proie pour saisir. (Voyez Hoierus, dans l'Exotic. de Clusius.)

(4) Hist. nat. d'Islande et de Groenland, tom. 2, pag. 56.

Tous les grisards, suivant les observations de M. Baillon, sont dans le premier âge d'un gris sale et sombre; mais, dès la première mue, la teinte s'éclaircit, le ventre et le cou sont les premiers à blanchir, et, après trois mues, le plumage est tout ondulé et moucheté de gris et de blanc, tel que nous l'avons décrit; ensuite le blanc gagne à mesure que l'oiseau vieillit, et les plus vieux grisards finissent par blanchir presque entièrement (1). L'on voit donc combien on hasarderait de créer d'espèces dans une seule, si l'on se fondait sur ce caractère unique, puisque la nature y varie à ce point les couleurs suivant l'âge.

Dans le grisard, comme dans tous les autres goëlands et mouettes, la femelle ne paraît différer du mâle que par la taille, qui est un peu moindre. Belon avait déjà observé que les grisards ne sont pas communs sur la Méditerranée; que ce n'est que par accident qu'il s'en rencontre dans les terres (2), mais qu'ils se tiennent en grand nombre sur nos côtes de l'Océan; ils se sont portés bien loin sur les mers, puisqu'on nous assure en avoir reçu de Madagascar (3); néanmoins le véritable berceau de cette espèce paraît être dans le Nord. Ces oiseaux sont les premiers que les vaisseaux rencontrent en approchant du Groenland (4); et ils suivent constamment ceux qui vont à la pêche de la baleine jusqu'au milieu des glaces. Lorsqu'une baleine est morte et que son cadavre surnage, ils se jettent dessus par milliers et en enlèvent de tous côtés des lambeaux (5); quoique les pêcheurs s'efforcent de les écarter en les frappant à coups de gaules ou d'avirons, à peine leur font-ils lâcher prise à moins de les assommer (6). C'est cet archarnement stupide qui

leur a mérité le surnom de *sottes bêtes*, *malle-mucke* en hollandais (7); ce sont en effet de sots et vilains oiseaux qui se battent et se mordent, dit Martens, en s'arrachant l'un l'autre les morceaux, quoiqu'il y ait sur les grands cadavres où ils se repaissent de quoi assouvir pleinement leur voracité.

Belon trouve quelque rapport entre la tête du grisard et celle de l'aigle; mais il y en a bien plus entre ses mœurs basses et celles du vautour. Sa constitution forte et dure le rend capable de supporter les temps les plus rudes; aussi les navigateurs ont remarqué qu'il s'inquiète peu des orages en mer. Il est d'ailleurs bien garni de plumes, qui nous ont paru faire la plus grande partie du volume de son corps très-maigre; cependant nous ne pouvons pas assurer que ces oiseaux soient tous et toujours maigres, car celui que nous avons vu l'était par accident, il avait un hameçon accroché dans le palais, qui s'y était recouvert d'une callosité, et qui devait l'empêcher d'avaler aisément.

Suivant Anderson, il y a sous la peau une membrane à air, semblable à celle du pélican (8); ce même naturaliste observe que son *malle-mucke* de Groenland est à quelques égards différent de celui de Spitzberg, décrit par Martens; et nous devons remarquer sur cela que Martens lui-même semble réunir, sous ce nom de *malle-mucke*, deux oiseaux qu'il distingue d'ailleurs (9), et dont le second, ou celui de Spitzberg, paraît, à la structure de son bec, articulé de plusieurs pièces, et surmonté de *narines en tuyaux*, aussi bien qu'à son *croassement de grenouilles*, être un petrel, plutôt qu'un goëland. Au reste, il paraît qu'on doit admettre dans l'espèce du grisard, une race ou variété plus grande que l'espèce commune, et

(1) *Lari ætate pennarum colore magnoperè variant.* (Müller, Zool. Danic., pag. 21.)

(2) M. Lottinger prétend avoir vu quelques-uns de ces oiseaux sur les grands étangs de Lorraine, dans le temps des pêches; et M. Hermann nous parle d'un grisard tué aux environs de Strasbourg.

(3) Notes, communiquées par M. le docteur Mauduit.

(4) Klein, *Ordo avium*, pag. 170.

(5) Les harengs fournissent aussi beaucoup à la pâture de ces légions d'oiseaux: Zörgdrager dit avoir vu quantité d'arêtes de harengs auprès des nids des oiseaux aquatiques sur les rochers du Groenland. (Pêche de la baleine, partie 2, chapitre 7.)

(6) Voyez Mémoires de l'Académie de Stockholm; Collection académique, partie étrangère, tom. 11, pag. 55.

(7) Du mot *mall*, qui veut dire *sot*, *stupide*; et du mot *mocke*, qui, dans l'ancien allemand, signifie *bête*, *animal*. Merlens dérive ce dernier autrement, et prétend qu'il désigne la manière dont ces oiseaux atroupés tombent sur les baleines, comme des nuées de mouches; mais l'étymologie d'Anderson nous paraît la meilleure.

(8) Il ajoute quelques autres détails anatomiques. (Chaque lobe du poumon forme comme un poumon séparé, en forme de bourse; le cristallin de l'œil est sphérique, comme celui des poissons; le cœur n'a qu'une concavité; le bec est percé de quatre narines, deux apparentes et deux cachées sous les plumes, à la racine du bec. (Hist. nat. d'Islande et de Groenland, tom. 2, pag. 67.)

(9) Voyez le Recueil des Voyages du Nord; Rouen, 1716, tom. 2, pag. 82 et suivantes.

dont le plumage est plutôt ondé que tacheté ou rayé : cette variété, qui a été décrite par M. Lidbeck (1), se rencontre sur le golfe de Bothnie; et certains individus ont jusqu'à

huit à dix pouces de plus, dans leurs principales dimensions, que nos grisards communs.

LE GOELAND A MANTEAU GRIS-BRUN OU LE BOURGMESTRE (2).

CINQUIÈME ESPÈCE.

LARUS FUSCUS, Lath., Linn., Gmel., Vieill. — LARUS FLAVIPES, Meyer (3).

Les Hollandais qui fréquentent les mers du Nord pour la pêche de la baleine, se voient sans cesse accompagnés par des nuées de mouettes et de goélands. Ils ont cherché

à les distinguer par les noms significatifs ou imitatifs de *malle-mucke*, *kirnew*, *ratsher*, *kutgeghesf* (4), et ont appelé celui-ci *burgemeister* ou *bourgmestre*, à cause de sa démarche grave et de sa grande taille, qui le leur a fait regarder comme le magistrat qui semble présider avec autorité au milieu de ces peuplades turbulentes et voraces (5). Ce goéland bourgmestre est en effet de la première grandeur, et aussi gros que le goéland noir-manteau; il a le dos gris-brun, ainsi que les pennes de l'aile, dont les unes sont terminées de blanc; les autres de noir, le reste du plumage blanc; la paupière est bordée de rouge ou de jaune; le bec est de cette dernière couleur, avec l'angle inférieur fort saillant et d'un rouge vif; et que Martens exprime fort bien, en disant qu'il semble avoir une cerise au bec. Et c'est probablement par inadvertance ou en comptant pour rien le doigt postérieur qui est en effet très-petit, que ce voyageur ne donne que trois doigts à son bourgmestre, car on le reconnaît avec certitude et à tous les autres traits. pour le même oiseau que le grand goéland des côtes d'Angleterre, appelé dans ces parages *herring-gull*, parce qu'il y pêche aux harengs (6). Dans les mers du Nord, ces oiseaux vivent des cadavres des grands poissons; « lorsqu'on traîne une » baleine à l'arrière du vaisseau, dit Martens, ils s'attroupent et viennent enlever » de gros morceaux de son lard; c'est alors

(1) Dans les Mémoires de l'Académie de Stockholm. (Voyez la Collection académique, partie étrangère, tom. 11, pag. 54.)

(2) En suédois, *maos*; en anglais, *herring-gull*; en hollandais, *burgemeester*; et il nous paraît qu'on doit y rapporter le *krykie* des Norwégiens, le *skierro* des Lapons, et le *tattarak* des Groenlandais.

Burgher-meister Spitzbergensis Friderici Martensii. (Ray, Synops. avi., pag. 127, n° 3.) *Bürgermeister*: (Klein, Avi., pag. 169, n° 4; et *Plautus Proconsul*, pag. 148, n° 7.) *Larus cinereus maximus*. *Herring-gull*. (Willoughby, Ornithol., pag. 262. — Klein, pag. 137, n° 2. — Ray, pag. 127, n° a, 2, — Sibbald, Scot., part. 2, lib. 3, pag. 20. — Sloane, Jamaic, pag. 322, n° 3.) *Larus albus dorso cinereo-fusco*. (Linnaeus, Fauna Suecica, n° 126.) *Larus albus dorso fusco*. *Larus fuscus*. (*Idem*, Syst. Nat., ed. 10, gen. 69, sp. 4.) *Larus cinereus maximus marinaris piscator*. (Marsigl. Danub., tom. 5, pag. 84, tab. 40, très-mauvaise figure.) *Goéland ou larus leucomelanus, caudâ brevissimâ*. (Feuillée, Journal d'observations (1714), pag. 371.) *Le grand goisland cendré*. (Salerne, Ornithol., pag. 386.) *Le bourgmestre*. (*Idem*, pag. 383.) *Larus supernè griseo-fuscus, infernè albus, capite, collo et uropygio concoloribus; remigibus griseo-fuscis, apice albis, binis extimis extremitate nigris; reetricibus candidis. Larus griseus*. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 162.) *Nota*. Il paraît que l'on doit rapporter ici le *larus tridactylus albicans* de Müller, Zoolog. Danic., n° 161, ainsi que le *lacus subtilis albus, dorso, rostro et pedibus fuscus*; en catalan, *gabina*, de Barrère, Ornithol., clas. I, gen. 4, sp. 4.

(3) La synonymie de ce goéland n'est pas vraisemblablement encore suffisamment éclaircie; et la plupart des citations rassemblées par Buffon dans la note suivante se rapportent à d'autres espèces.

DES. 1829.

(4) Voyez l'article précédent et les suivants.

(5) Il y a en Groenland une quantité prodigieuse d'oiseaux aquatiques, et l'on y voit toutes les espèces dont Martens donne la description dans son Voyage de Spitzberg, et plusieurs autres dont il n'a pas fait mention. (Anderson, tom. 2, pag. 50.)

(6) Willoughby.

» qu'on les tue plus aisément, car il est
 » presque impossible de les atteindre dans
 » leurs nids qu'ils posent au sommet et dans
 » les fentes des plus hauts rochers. Le *bourg-*
 » *mestre*, ajoute-t-il, se fait redouter du
 » *mallemucke* qui s'abat devant lui, tout ro-
 » buste qu'il est, et se laisse battre et pincer
 » sans se revancher. Lorsque le bourgmest-
 » tre vole, sa queue blanche s'étale comme
 » un éventail; son cri tient de celui du cor-
 » beau; il donne la chasse aux jeunes *lombs*,
 » et souvent on le trouve auprès des che-
 » vaux marins (*morses*) dont il paraît qu'il
 » avale la fiente (1). »

Suivant Willoughby, les œufs de ce goë-

land sont blanchâtres, parsemés de quel-
 ques taches noirâtres, et aussi gros que
 des œufs de poule. Le P. Feuillée fait men-
 tion d'un oiseau des côtes du Chili et du
 Pérou, qui, par sa figure, ses couleurs et
 sa voracité, ressemble à ce goëland du
 Nord; mais qui probablement est plus pe-
 tit, car ce voyageur-naturaliste dit que ses
 œufs ne sont qu'un peu plus gros que ceux
 de la perdrix; il ajoute qu'il a trouvé l'esto-
 mac de ce goëland tout rempli des plumes
 de certains petits oiseaux des côtes de la mer
 du Sud, que les gens du pays nomment *to-*
coquito.

LE GOËLAND A MANTEAU GRIS ET BLANC (2).

SIXIÈME ESPÈCE.

LARUS ARGENTATUS, Brunn., Linn., Gmel., Temm. — *LARUS MARINUS*
VARIUS, Lath., etc. (3).

Il est assez probable que ce goëland, dé-
 crit par le P. Feuillée, et qui est à peu près
 de la grosseur du goëland à manteau gris,
 n'est qu'une nuance ou une variété de cette
 espèce, ou de quelque autre des précédentes,
 prise à un période différent d'âge : ses traits
 et sa figure semblent nous l'indiquer; le
 manteau, dit Feuillée, est gris mêlé de
 blanc, ainsi que le dessus du cou, dont le
 devant est gris clair, de même que tout le
pavement; les plumes de la queue sont d'un
 minime obscur, et le sommet de la tête est
 gris; il ajoute comme une singularité, sur
 le nombre des articulations des doigts, que

l'intérieur n'a que deux articulations, celui
 du milieu trois, et l'extérieur quatre, ce qui
 le rend le plus long; mais cette structure,
 la plus favorable à l'action de nager, en ce
 qu'elle met la plus grande largeur de la rame
 du côté du plus grand arc de son mouve-
 ment, est la même dans un grand nombre
 d'oiseaux d'eau, et même dans plusieurs
 oiseaux de rivage : nous l'avons observée en
 particulier sur le jacana, la poule sultane,
 la poule d'eau; le doigt extérieur a dans ces
 oiseaux quatre phalanges, celui au milieu
 trois, et l'intérieur deux phalanges seule-
 ment.

(1) Recueil des Voyages du Nord; Rouen, 1718, tom. 11, pag. 89.

(2) Goëland ou *larus clamide leucophaea*, alis brevioribus. (Feuillée, Journal d'observ., édit. 1725, pag. 12. — Klein, Avi., pag. 139, n° 17.) *Larus superne albo et griseo varius, inferne albidus; vertice griseo; imo ventre candido; remigibus majoribus,*

rectricibusque obscure griseis, exterius rufescente marginatis, rectricibus lateralibus interius maximè parte albis. Gavia grisea. (Brisson, Ornith., tom. 6, pag. 171.)

(3) Cet oiseau est, selon M. Temminck, le jeune âge du goëland à manteau gris. (Voyez ci-devant pag. 219.) DESM. 1829.

LA MOUETTE BLANCHE * (1).

PREMIÈRE ESPÈCE.

LARUS EBURNEUS, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Temm. (2).

D'APRÈS ce que nous avons dit des grisards qui blanchissent dans sa vieillesse, on pourrait croire que cette mouette blanche n'est qu'un vieux grisard; mais elle est beaucoup moins grande que ce goëland; elle n'a le bec, ni si grand, ni si fort, et son plumage d'un blanc parfait n'a aucune teinte ni tache de gris. Cette mouette blanche n'a guère que quinze pouces de longueur du bout du bec à celui de la queue; on la reconnaît à la notice donnée dans le Voyage au Spitzberg du capitaine Phipps (3); il observe fort bien que cette espèce n'a point été décrite par Linnæus, et que l'oiseau nommé par Martens *ratsher*, ou le sénateur, lui ressemble parfaitement, au caractère des pieds près, auxquels Martens n'attribue que

trois doigts; mais si l'on peut penser que le quatrième doigt, en effet très-petit, ait échappé à l'attention de ce navigateur, on reconnaitra à tout le reste notre mouette blanche dans son *ratsher*: sa blancheur, dit-il, surpasse celle de la neige, ce qui se marque lorsque l'oiseau se promène sur les glaces, avec une gravité qui lui a fait donner ce nom de *ratsher* ou *sénateur*; sa voix est basse et forte, et, au lieu que les petites mouettes ou *kirmews* semblent dire *kir* ou *kair*; le sénateur dit *kar*; il se tient ordinairement seul, à moins que quelque proie n'en rassemble un certain nombre. Martens en a vu se poser sur le corps des morses, et se repaître de leur fiente (4).

LA MOUETTE TACHETÉE OU LE KUTGEGHEF ** (5).

SECONDE ESPÈCE.

LARUS TRIDACTYLUS, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Meyer, Cuv. —
RARUS RISSA, Linn., Gmel. (6).

« DANS le temps, dit Martens, que nous »
» découpons la graisse des baleines, quan-

» tité de ces oiseaux venaient criant près de »
» notre vaisseau; ils semblaient prononcer

* Voyez les planches enluminées, n° 994, sous le nom de *goëland blanc du Spitzberg*.

(1) Larus eburneus, immaculatus, pedibus plumbeo-cinereis. (Voyage du capitaine Phipps au pôle boréal, in-4°, pag. 161.)

(2) L'oiseau décrit dans cet article est un individu âgé, en plumage d'été ou de noces.

DESM. 1829.

(3) Pages 191 et 192. Tota avis nivea, immaculata; rostrum plumbeum, orbitæ aulorum crocæe, pedes cinereo-plumbei, ungues nigri. Digitus posticus articulatus, unguiculatus. Alæ caudâ longiores. Cauda æqualis, pedibus longior. Longitudo totius avis, ab apice rostri ad sinem caudæ unicas 16. Longitudo inter apices alarum expansarum 37, rostri 2.

(4) Voyez le Recueil des Voyages du Nord; Rouen 1716, tom. 2, pag. 89. — Le sénateur. (Salerne, Ornithol., pag. 382.)

** Voyez les planches enluminées, n° 387, sous la dénomination de *mouette cendrée tachetée*.

(5) En Angleterre, au pays de Cornouailles, *tarrock*; en Écosse, *kittiwake*; en Gotland, *mave*; en Laponie, *straul-kutgeghef*. (Recueil des Voyages du Nord; Rouen, 1716, tom. 2, pag. 95.) Mouette cendrée, gavian, glammer. (Belon, Portraits d'oiseaux, pag. 35, a; et Nat. des Oiseaux, pag. 169, avec une mauvaise figure.) Larus kutgeghef. (Klein, Avi., pag. 148, n° 9; et 169, n° 4.) Larus cinereus piscator. (*Idem*, pag. 137, n° 5.) Larus cinereus Belouffi. (Willoughby, Ornithol., pag. 263. — Ray, Synops. avi., pag. 128, n° 4.) Larus albo cinereus, torque cinereo. (Aldrovande,

(6) L'oiseau décrit dans cet article est dans le plumage d'hiver, de l'espèce de la mouette tridactyle. Le *larus rissa* est le même oiseau en plumage d'été ou de noces. DESM. 1829.

Kutgeghéf. Ce nom rend en effet l'espèce d'éternement, *keph, keph*, que diverses mouettes captives nous ont fait entendre, et d'où nous avons conjecturé que le nom grec *kepos* pouvait bien dériver. Quant à la taille, cette mouette *kutgeghéf* ne surpasse pas la mouette blanche; elle n'a de même que quinze pouces de longueur; le plumage, sur un fond de beau blanc en devant du corps, et de gris sur le manteau, est distingué par quelques traits de ce même gris, qui forment sur le dessus du cou comme un demi-collier; et par des taches de blanc et de noir mélangé sur les couvertures de l'aile, avec des variétés néanmoins dont nous allons faire mention. Le doigt de derrière, qui est très-petit dans toutes les mouettes, est presque nul dans celle-ci, comme l'observent Belon et Ray (1); et c'est de là sans doute que Martens ne lui donne que trois doigts, il ajoute que cette mouette vole toujours avec rapidité contre le vent, quelque violent qu'il soit; mais qu'elle a, dans l'oiseau *strontjager* (2), un persécuteur opiniâtre et qui la tourmente pour l'obliger à rendre sa fiente, qu'il avale avidement; on verra dans l'article suivant que c'est par erreur qu'on attribue ce goût dépravé au *strontjager* (3).

Avi. tom. 3, pag. 73. — Willoughby, Ornithol., pag. 266.) *Larus cinereus minor*. (Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 73. — Willoughby, pag. 268.) *Larus cinereus alter*. (Jonston, Avi., pag. 93.) *Larus cinereus major* Belonii, *hirundo marina*, *vultur piscarius*; *gyrfalco marinus* aliquibus dictus. (Marsigl. Danub., tom. 5, pag. 86, tab. 41.) *Larus albus*, dorso cano. *Larus canus*. (*Idem*, Syst. Nat., ed. 10, gen. 69, sp. 2.) *Avis kittiwake*.) Sibbald, Scot. illustr., part. 2, lib. 3, pag. 26.) The tarroch. (British. Zoolog. pag. 142.) Mouette blanche. (Albin, tom. 2, pag. 55, pl. 84.) La mouette cendrée de Belon. (Salerne, Ornithol., pag. 387.) *Larus supernè cinereus*, infernè niveus; *rectricibus alarum superioribus minoribus in exortu cinereis*, in apice fusco nigricantibus; *remigibus sex primoribus in extremitate, quatuor extimis exterioribus nigris*, quinta et sexta albâ maculâ apice notatis; *rectricibus caudidis*, decem intermediis apice nigris. *Gavia cinerea nævia*. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 185.)

(1) N'y a quasi point d'ergot derrière en son pied. (Belon.) *Digiti postici obtinet quoddam rudimentum, potius quàm digitum; tuberculum scilicet carneum nullo ungue munitum, quâ notâ ab aliis speciebus facile discernitur.* (Ray.)

(2) A la lettre, *chasse-merde*.

Au reste, ce n'est pas seulement dans les mers du Nord que se trouve cette mouette tachetée; on la voit sur les côtes d'Angleterre (4), d'Écosse (5). Belon, qui l'a rencontrée en Grèce, dit qu'il l'eût reconnue au seul nom de *laros*, qu'elle y porte encore; et Martens, après l'avoir observée au Spitzberg, l'a retrouvée dans la mer d'Espagne, un peu différente à la vérité, mais assez reconnaissable pour ne s'y pas méprendre; d'où il infère très-judicieusement que des animaux d'une même espèce, mais placés dans des climats très-différents et très-éloignés, doivent toujours porter quelque empreinte de cette différence des climats; elle est assez grande ici pour qu'on ait fait deux espèces d'une seule; car la *mouette cendrée* de M. Brisson (6), doit certainement se rapporter à la *mouette cendrée tachetée* (7), comme le simple coup-d'œil sur les deux figures qu'il en donne l'indique assez; mais ce qui le prouve, c'est la comparaison que nous avons faite d'une suite d'individus, où toutes les nuances du plus ou moins de noir et de blanc dans l'aile se marquent, depuis la livrée décidée de mouette tachetée, telle que la représente notre planche enluminée, jusqu'à la simple couleur grise et presque entièrement dénuée de noir, telle que la *mouette cendrée* de M. Brisson; mais le demi-collier gris, ou quelquefois noirâtre, marqué sur le haut du cou, est un trait de ressemblance commune entre tous les individus de cette espèce.

De grandes troupes de ces mouettes parurent subitement aux environs de Semur en Auxois, au mois de février 1775, on les tuait fort aisément, et on en trouvait de mortes ou demi-mortes de faim dans les prairies, dans les champs et au bord des ruisseaux; en les ouvrant on ne trouvait dans leur estomac que quelques débris de poissons, et une bouillie noirâtre dans les intestins. Ces oiseaux n'étaient pas connus dans le pays; leur apparition ne dura que quinze jours; ils étaient arrivés par un grand vent de midi qui soufla tout ce temps (8).

(3) Voyez ci-après l'article du *Stercoraire*.

(4) Tarroch Cornubiensibus. (Ray.)

(5) *Avis kittiwake*. (Sibbald, Scot. illustr.)

(6) Espèce 8, pag. 175.

(7) Espèce 11, pag. 185.

(8) Observation communiquée par M. de Montbeillard.

LA GRANDE MOUETTE CENDRÉE OU MOUETTE A PIEDS BLEUS * (1).

TROISIÈME ESPÈCE.

LARUS CANUS, Linn., Leisler, Vieill. (Plumage d'été ou de noces.)
— LARUS CYANORHYNCHUS, Meyer, Cuv. — (Vieux en plumage
d'hiver.) LARUS HYBERNUS, Gmel. — LARUS PROCELLOSUS, Bechst.
(Le jeune âge, deuxième année, après la mue d'automne.) (2)

LA couleur bleuâtre des pieds et du bec, constante dans cette espèce, doit la distinguer des autres qui ont généralement les pieds d'une couleur de chair plus ou moins vermeille ou livide; la mouette à pieds bleus a de seize à dix-sept pouces de longueur de la pointe du bec à celle de la queue; son manteau est d'un cendré clair; plusieurs des pennes de l'aile sont échanquées de noir; tout le reste du plumage est d'un blanc de neige.

Willoughby semble désigner cette espèce comme la plus commune en Angleterre (3); on la nomme *grand emiaulle* sur nos côtes

de Picardie, et voici les observations que M. Baillon a faites sur les différentes nuances de couleur que prend successivement le plumage de ces mouettes dans la suite de leurs mues, suivant les différents âges. Dans la première année les pennes des ailes sont noirâtres; ce n'est qu'après la seconde mue qu'elles prennent un noir décidé, et qu'elles sont variées de taches blanches qui les relèvent; aucune jeune mouette n'a la queue blanche; le bout en est toujours noir ou gris; dans ce même temps la tête et le dessus du cou sont marqués de quelques taches qui peu à peu s'effacent et le cèdent au blanc pur; le bec et les pieds n'ont leurs couleurs pleines que vers l'âge de deux ans.

A ces observations très-intéressantes, puisqu'elles doivent servir à empêcher qu'on ne multiplie les espèces sur des simples variétés individuelles, M. Baillon en ajoute quelques-unes sur le naturel particulier de la mouette à pieds bleus. Elle s'apprivoise plus difficilement que les autres, et cependant elle paraît moins farouche en liberté; elle se bat moins, et n'est pas aussi vorace que la plupart des autres; mais elle n'est pas aussi gaie que la petite mouette dont nous allons parler. Captive dans un jardin, elle cherchait les vers de terre; lorsqu'on lui présentait de petits oiseaux, elle n'y touchait que quand ils étaient à demi déchirés: ce qui montre qu'elle est moins carnassière que les goélands; et comme elle est moins vive et moins gaie que les petites mouettes dont il nous reste à parler, elle paraît tenir le milieu, tant pour le naturel que pour la taille, entre les unes et les autres.

* Voyez les planches enluminées, n° 977.

(1) Larus cinereus minor. (Willoughby, Ornithol., pag. 262.) *Nota.* Ce ne peut être que par rapport au goéland gris que l'épithète de *minor*, peut être attribuée à cette mouette. (Ray, Synops. avi., pag. 127, n° a, 3. — Klein, avi., pag. 137, n° 4.) Sibbald, Scot. illustr., part. 2, lib. 3, pag. 20. — Charleton, Exercit., pag. 100, n° 2. Onomast., pag. 94, n° 2.) Le petit goisland cendré. (Salerno, Ornith., pag. 387.) Larus supernè dilutè cinereus; infernè niveus; capite et collo superioribus albis, fusco maculatis; remigibus sex primoribus in extremitate, quatuor extimis exterioribus nigris, quinta exterioribus nigro marginatis binis extimis alba maculata versus apicem notatis, reatricibus candidis. Gavia cinerea major. (Brisson, Ornithol., tom. 6, p. 182.)

(2) L'oiseau décrit dans cet article est un adulte en plumage parfait d'hiver. Il faut rapporter à son espèce la mouette d'hiver de Buffon (voyez ci-après pag. 231), comme un jeune après la première mue d'automne, ou à l'âge d'un an, aussi après la seconde mue d'automne.

DESM. 1829.

(3) The common sea-mew.

LA PETITE MOUETTE CENDRÉE * (1).

QUATRIÈME ESPÈCE.

LARUS RIDIBUNDUS, Linn., Gmel., Leisler, Temm. (Plumage d'été.)
 — LARUS CINERARIUS, Gmel. (Vieux en plumage d'hiver.) — LARUS
 ERYTHROPUS, Gmel. — LARUS CANESCENS, Bechst. (2).

La différente couleur de ses pieds, et une plus petite taille, distinguent cette mouette de la précédente, à laquelle du reste elle ressemble parfaitement par les couleurs; on voit le même cendré clair et bleuâtre sur le manteau, les mêmes échancrures noires tachetées de blanc aux grandes penes de l'aile, et enfin le même blanc de neige sur tout le reste du plumage, à l'exception d'une mouche noire que porte constamment cette petite mouette aux côtés du cou derrière l'œil; les plus jeunes ont, comme pour livrée, des taches brunes sur les couvertures de l'aile; dans les plus vieilles, les plumes du ventre ont une légère teinte de couleur de rose, et ce n'est qu'à la seconde ou troisième année que les pieds et le bec deviennent d'un beau rouge; auparavant ils sont livides.

Celle-ci et la mouette rieuse sont les deux plus petites de toute la famille; elles ne sont que de la grandeur d'un gros pigeon, avec beaucoup moins d'épaisseur de corps; ces mouettes cendrées n'ont que treize à quatorze pouces de longueur; elles

sont très-jolies, très-propres et fort remuantes; moins méchantes que les grandes, et sont cependant plus vives; elles mangent beaucoup d'insectes; on les voit, durant l'été, faire mille évolutions dans l'air après les scarabées et les mouches; elles en prennent une telle quantité, que souvent leur oesophage en est rempli jusqu'au bec; elles suivent sur les rivières la marée montante (3), et se répandent à quelques lieues dans les terres, prenant dans les marais les vermis-seaux et les sangsues, et le soir elles retournent à la mer. M. Baillon, qui a fait ces observations, ajoute qu'elles s'habituent aisément dans les jardins et y vivent d'insectes, de petits lézards et d'autres reptiles. Néanmoins, on peut les nourrir de pain trempé, mais il faut toujours leur donner beaucoup d'eau, parce qu'elles se lavent à chaque instant le bec et les pieds; elles sont fort criardes, surtout les jeunes, et, sur la côte de Picardie, on les appelle *petites miaulles*. Il paraît que le nom de *tattaret* leur a aussi été donné relativement à leur cri (4);

* Voyez les planches enluminées, n° 969, sous la dénomination de *petit goëland*.

(1) En italien, *gavina*, *galetra*, et sur le lac de Côme, *guleder*; en Suisse, *holbrod*, *holbrouder*; et sur le lac de Constance, *alenbock*; en polonais, *mewa*, *rubitew-morski*; en turc, *bahase*.

Mouette blanche. (Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 170.) *Larus cinereus*. (Gesner, Avi., pag. 585); et *Larus maximus albus* (pag. 589). *Larus cinereus primus*. (Jonston, Aviarium, pag. 93. — Barrère, Ornithol., clas. 1, gen. 4, sp. 1.) *Larus cinereus major* (falsò). (Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 72.) *Larus albus major* (falsò). (*Idem, ibidem*, pag. 71.) *Larus albus major* (falsò) *Belonii*. (Willoughby, Ornithol., pag. 264. — Ray, Synops. avi., pag. 129, n° 9.) *Larus albus major* (falsò). (Sibbald, Scot. illustr., part. 2, lib. 3, pag. 20.) *Larus marinus*. (Rzaczynski, Hist. nat. Polon., pag. 286.) Et *Larus cinereus*, seu *gavia cinerea* Aldrovandi. *Hirundo marina* Gesneri. (Auctuar., pag. 389.) La grande mouette blanche. (Salerne, Ornithol., pag. 390.) *Larus supernè dilutè cinereus*, *infernè niveus*; *capite et albo concoloribus*; *maculá utrinquè ponè oculos fuscá*, *remigibus septem primoribus nigro*

terminatis, *interiùske marginatis*; *extimá exterius nigro fimbriatá sexta et septima albá maculá apice notatis*, *rectricibus candidis*. *Gavia cinerea minor*. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 178.)

(2) La petite mouette cendrée de cet article est un vieux individu en plumage parfait d'hiver, d'une espèce à laquelle appartient aussi la mouette rieuse de Buffon, décrite page suivante, qui est un oiseau en plumage d'été ou de noces.

M. Cuvier rapporte à la même espèce le *larus hybernus* de Gmelin. DESM. 1829.

(3) Quelquefois elles les remontent fort haut: M. Baillon en a vu sur la Loire à plus de cinquante lieues de son embouchure.

(4) Le *tattaret* est la petite mouette ordinaire; elle tire ce nom de son cri. C'est le plus petit, mais le plus joli des oiseaux de cette classe; il serait tout blanc, s'il n'avait le dos azuré. Les *tattarets* font leurs nids par troupes sur la cime des rochers les plus escarpés, et si quelqu'un approche de leur voisinage, ils se mettent à voler avec des cris perçants, comme s'ils voulaient effrayer et faire fuir les hommes par ce grand bruit. (Histoire générale des Voyages, tom. 19, pag. 47.)

et rien n'empêche qu'on ne regarde comme les mêmes oiseaux ces mouettes grises, dont parlent les relations des Portugais aux Indes orientales, sous le nom de *garaios*, et que les navigateurs rencontrent en quantité dans la traversée de Madagascar aux Maldives (1). C'est encore à quelque espèce

semblable, ou à la même, que doit se rapporter l'oiseau nommé à Luçon *tambilagan*, et qui est une mouette grise de la petite taille (2), suivant la courte description qu'en donne Camel dans sa notice des oiseaux des Philippines, insérée dans les Transactions philosophiques (3).

LA MOUETTE RIEUSE* (4).

CINQUIÈME ESPÈCE.

LARUS RIDIBUNDUS, Lath., Linn., Gmel. — **LARUS CINERARIUS** et **LARUS ERYTHROPUS**, Gmel. (5).

Le cri de cette petite mouette a quelque ressemblance avec un éclat de rire, d'où vient son surnom de *rieuse*; elle paraît un peu plus grande qu'un pigeon, mais elle a, comme toutes les mouettes, bien moins de corps que de volume apparent; la quantité de plumes fines dont elle est revêtue la rend très-légère, aussi vole-t-elle presque continuellement sur les eaux, et pour le peu de temps qu'elle est à terre, on l'y voit très-

remuante et très-vive; elle est aussi fort crierde, particulièrement durant les nichées, temps où ces petites mouettes sont plus rassemblées (6); la ponte est de six œufs olivâtres tachetés de noir; les jeunes sont bonnes à manger, et, suivant les auteurs de la Zoologie Britannique, l'on en prend grand nombre dans les comtés d'Essex et de Stafford.

Quelques-unes de ces mouettes rieuses s'établissent sur les rivières et même sur des

(1) Sur cette route on voit en tout temps quantité d'oiseaux, comme des mouettes grises, que les Portugais appellent *garaios*. . . Ces mouettes venaient se poser sur les vaisseaux et se laissaient prendre à la main, sans s'épouvanter de l'aspect des hommes, comme n'en ayant jamais vu; elles avaient le même sort que les poissons volants qu'elles chassent dans ces mers, et qui étant poursuivis par les oiseaux et par les poissons tout ensemble, se jettent quelquefois dans les vaisseaux. (Voyages qui ont servi à l'établissement de la compagnie des Indes orientales; Amsterdam, 1702, tom. 1, pag. 277.)

(2) *Tambilagan*, *Luzoniensibus*; *gavia gallinâ minor*, *coloris cinerei*. (Fr. Camel, de Avib. Philipp.)

(3) N° 285.

* Voyez les planches enluminées, n° 970.

(4) En anglais, *laughing-gull*, *pewit-gull*, *black-cap*; en allemand, *grosser see-schwalbe*, *grauer fischer*; en polonais, *rybitw popielasty wiekszy, kulg*; en mexicain, *pipixcan*.

Kirmew. (Recueil des Voyages du Nord; Rouen 1716, tom. 2, pag. 104.) Mouette rieuse. (Catesby, tom. 1, pag. et pl. 89.) *The pewit-gull*. (British Zoolog., pag. 143.) *Cephus Turneri*. (Gesner, Avib., pag. 249.) *Larus cinereus alter*, rostro et pedibus rubris. (Aldrovande, Avib., tom. 3, pag. 73. — Rzaczyński, Auctuar. hist. nat. Polon., pag. 389.) *Larus cinereus ornithologi Aldrovandi*. (Willoughby, Ornithol., pag. 264. — Ray, Synops. avib., pag. 128, n° a, 5.) *Larus major cinereus*, *baltneri*. (Willoughby, pag. 263. — Ray, pag. 129, n° 8. —

Rzaczyński, Auctuar., pag. 388.) *Larus cinereus tertius*. (Jonston, Aviar., pag. 93.) *Larus major* (falsè), *cinereus*. (Schwenckfeld, Avib. Siles., pag. 293.) *Larus albus erythrocephalus*. (*Idem*, *ibid.*, pag. 293. — Klein, Avib., pag. 138, n° 8.) *Larus minor capite nigro*, rostro rubro. (*Idem*, *ibid.*, pag. 139, n° 16.) *Larus albus*, capite alarumque apicibus nigris, rostro, rubro. *Atricilla*. (Linnaeus, Syst. Nat., ed. 10, gen. 69, sp. 5.) *Larus rostro pedibusque miniaceis*, *austriacis*, *grauer fischer*. (Kramer, Elench., pag. 345.) *Pipixcan*, seu *avis furax*. (Fernandez, Hist. avib. Nov.-Hispan., cap. 89.) . . . Mouette à tête brune. (Albin, tom. 2, pag. 56, pl. 86.) . . . Le grand goisland gris ou mouette rieuse de Catesby. (Salerne, Ornithol., pag. 390.) La mouette cendrée de Gesner. (*Idem*, pag. 389.) *Larus supernè cinereus*, *infernè niveus*; capite et collo supremo cinereo-nigricantibus (capite anteriore albo maculato femina); *remigibus sex primoribus in extremitate*, *tribus extimis exterioribus nigris*, *sextâ albâ maculâ apice notatâ*; *rectricibus candidis*. *Gavia ridibunda*. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 192.) . . . *Larus supernè cinereus*, *infernè niveus*; capite fusco-nigricante; *remigibus decem primoribus albis*, *nigro utrinquè marginatis et terminatis*; *rectricibus candidis*. *Gavia ridibunda phœnicopos*. (*Idem*, *ibid.*, pag. 196.)

(5) Cet oiseau est l'individu en plumage de noces de la mouette décrite dans l'article précédent, sous son plumage d'hiver. DESM. 1829.

(6) *Gregalim nidificant et pariunt*. (Ray.)

étangs, dans l'intérieur des terres (1); et il paraît qu'elles fréquentent d'ailleurs les mers des deux continents. Catesby les a trouvées aux îles de Bahama (2); Fernandez les décrit sous le nom mexicain de *pipixcan*, et, comme toutes les autres mouettes, elles abondent surtout dans les contrées du nord. Martens, qui les a observées à Spitzberg, et qui les nomme *kirmews*, dit qu'elles pondent sur une mousse blanchâtre, dans laquelle on distingue à peine leurs œufs, parce qu'ils sont à peu près de la couleur de cette mousse, c'est-à-dire d'un blanc sale ou verdâtre, piqueté de noir; ils sont de la grosseur des œufs de pigeon, mais fort pointus par un bout; le moyeu de l'œuf est rouge, et le blanc est bleuâtre. Martens dit qu'il en mangea et qu'il les trouva fort bons et du même goût que les œufs de vanneaux. Le père et la mère s'élancent courageusement contre ceux qui enlèvent leur nichée, et cherchent même à les en écarter à coups de bec, et en jetant de grands cris. Le nom de *kirmews*, dans sa première syllabe *kir*, exprime ce cri, suivant le même voyageur, qui cependant observe qu'il a trouvé des différences dans la voix de ces oiseaux, suivant qu'il les a rencontrés dans les régions polaires, ou dans des parages moins septentrionaux, comme vers les côtes d'Écosse, d'Irlande et dans les mers d'Allemagne; il prétend qu'en général on trouve de la différence dans les cris des animaux de même espèce, selon les climats où ils vivent: ce qui pourrait très-bien être surtout pour les oiseaux, le

cri n'étant dans les animaux que l'expression de la sensation la plus habituelle, et celle du climat étant dominante dans les oiseaux, plus sensibles que tous les autres animaux aux variations de l'atmosphère et aux impressions de la température.

Martens remarque encore que ces mouettes à Spitzberg ont les plumes plus fines et plus chevelues qu'elles ne les ont dans nos mers; cette différence tient encore au climat: une autre, qui ne nous paraît tenir qu'à l'âge, est dans la couleur du bec et des pieds; dans les uns ils sont rouges, et sont noirs dans les autres: mais ce qui prouve que cette différence ne constitue pas deux espèces distinctes, c'est que la nuance intermédiaire s'offre dans plusieurs individus, dont les uns ont le bec rouge et les pieds seulement rougeâtres (3); d'autres, le bec rouge à la pointe seulement, et dans le reste, noir (4). Ainsi nous ne reconnaitrons qu'une mouette rieuse, toute la différence sur laquelle M. Brisson se fonde pour en faire deux espèces séparées ne consistant que dans la couleur du bec et des pieds. Quant à celles du plumage, si la remarque de cet ornithologiste est juste, notre planche enluminée représente la femelle de l'espèce, reconnaissable en ce qu'elle a le front et la gorge marqués de blanc, au lieu que dans le mâle toute la tête est couverte d'une calotte noire; les grandes plumes de l'aile sont aussi en partie de cette couleur; le manteau est cendré-bleuâtre, et le reste du corps blanc.

LA MOUETTE D'HIVER (5).

SIXIÈME ESPÈCE.

LARUS CANUS Linn., Leisler, Vieill. — LARUS CYANORHYNCHUS, Meyer,
— LARUS HYBERNUS, Gmel. (6).

Nous soupçonnons que l'oiseau désigné sous cette dénomination pourrait bien

n'être pas autre que notre mouette tachetée, laquelle paraît en Angleterre, pendant l'hi-

(1) Kramer, Schwencfeld. On voit de ces oiseaux sur la Tamise près de Gravesend, suivant Albin.

(2) Carolina, tom. 1, pag. 89.

(3) Rostrum sanguineum, pedes obscuré sanguinei. (Ray.)

(4) Rostrum nigrum, propè extremum rubescens. (Fernandez.)

(5) En anglais, *winter-mew*; et dans le Cambridgeshire *coddimoddy*. — Larus fuscus, seu hy-

bernus. (Willoughby, Ornithol., pag. 266. — Ray, Synops., pag. 130, n° a, 14. — Klein, Avi., p. 138. n° 9.) The winter-mew. (British Zoolog., p. 142.)

(6) Cette mouette d'hiver est un individu à l'âge d'un an après sa seconde mue d'automne, de l'espèce décrite ci-avant pag. 477, sous le nom de *grande Mouette cendrée* ou *Mouette à pieds bleus*.

DESJ. 1829.

ver, dans l'intérieur des terres; et notre conjecture se fonde sur ce que ces oiseaux, dont la grandeur est la même, ne diffèrent, dans les descriptions des naturalistes, qu'en ce que la mouette d'hiver a du brun partout où notre mouette tachetée porte du gris; et l'on sait que le brun tient souvent la place du gris dans la première livrée de ces oiseaux, sans compter la facilité de confondre l'une et l'autre teinte dans une description ou dans une enluminure. Si celle que donne la Zoologie britannique paraissait meilleure, nous parlerions avec plus de confiance: quoi qu'il en soit, cette mouette que l'on voit en Angleterre se nourrit en hiver de vers de terre, et les restes à demi digérés que ces oiseaux rejettent par le bec, forment cette matière gélatineuse, connue sous le nom de *star-shot* ou *star-gelly* (1).

Après l'énumération des espèces de goëlands et des mouettes bien décrites et distinctement connues, nous ne pouvons qu'en indiquer quelques autres, qu'on pourrait vraisemblablement rapporter aux précédentes, si les notices en étaient plus complètes.

1^o Celle que M. Brisson donne sous le nom de *petite mouette grise* (2), tout en disant qu'elle est de *la taille de la grande mouette cendrée*, et qui ne paraît en effet différer de cette espèce ou de celle du goëland à manteau gris, qu'en ce qu'elle a du blanc mêlé de gris sur le dos (3).

2^o Cette grande mouette de mer, dont parle Anderson (4), laquelle pêche un excellent poisson, appelé en Islande *runnagen*, l'apporte à terre et n'en mange que le foie; sur quoi les paysans instruisent leurs enfants à courir sur la mouette aussitôt qu'elle arrive à terre, pour lui enlever sa proie.

3^o L'oiseau tué par M. Banks par la latitude d'un degré sept minutes nord, et la longitude de vingt-huit degrés cinquante minutes, et qu'il nomma *mouette à pieds noirs*, ou *larus crepidatus* (5). Les excréments de cet oiseau parurent d'un rouge-vif, approchant de celui de la liqueur du coquillage *hélix* qui flotte dans ces mers (6); on peut croire que ce coquillage sert de nourriture à l'oiseau.

4^o La mouette nommée par les insulaires de Luçon, *taringting*, et qui, au caractère de vivacité qu'on lui attribue, et à son habitude de courir rapidement sur les rivages, peut également être la petite mouette grise, ou la mouette rieuse (7).

5^o La mouette du lac de Mexico, nommée par les habitants *acuicuitzcatl*, et dont Fernandez ne dit rien de plus (8).

6^o Enfin, un goëland observé par M. le vicomte de Querhoënt à la rade du cap de Bonne-Espérance, et qui, suivant la notice qu'il a eu la bonté de nous donner, doit être une sorte de noir-manteau, mais dont les pieds, au lieu d'être rouges, sont de couleur vert-de-mer.

Guaca-guacu. (Maregrave. Histoire natur. Brasil., pag. 205.) La mouette d'hiver. (Salerne, Ornith., pag. 392.) La mouette du Brésil. (*Idem*, pag. 360.) *Larus supernè cinereus*, *infernè niveus*; capite albo, maculis fuscis vario; collo superiore fusco; tectricibus alarum superioribus minoribus cinereo et nigricante variis; remigibus septem primoribus in extremitate, primâ in totum, quatuor sequentibus exterius nigricantibus; reetricibus candidis, arcâ, transversâ nigrâ versus apicem notatis. *Gavia hyberna*. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 189.)

(1) Voyez la Zoologie britannique, pag. 142.

(2) Ornithologie, tom. 6, pag. 173.

(3) M. Temminck cite la petite mouette grise de Brisson, comme étant un jeune individu en mue et en hiver de la mouette rieuse. (Voyez ci-avant les

articles de la petite mouette cendrée et de la mouette rieuse.) DESM. 1829.

(4) Histoire naturelle d'Islande et de Groenland, tom. 1, pag. 88.

(5) Premier Voyage de Cook, tom. 2, pag. 232.

(6) L'hélix est un petit poisson de la grosseur d'un limaçon et qui flotte sur l'eau; il a une coquille très-fragile, dans laquelle se trouve une liqueur que l'animal jette quand on le touche, et qui est d'un rouge pourpre le plus beau qu'on puisse voir. (*Idem*.)

(7) *Gavia vivissima*, *velocissimè* per littora discurrrens, *taringting Luzoniensibus*. (Fr. Camel, de Avib. Philipp., *Transact. philosoph.*, n^o 285.)

(8) Hist. avi. Nov.-Hisp., pag. 17, cap. 14.

LE LABBE OU LE STERCORAIRE* (1).

LARUS GREPIDATUS et LARUS PARASITICUS, Lath., Linn., Gmel. — CATARACTA, PARASITICA, Retz. — STERCORARIUS LONGICAUDUS, Briss. — STERCORARIUS GREPIDATUS, Vicill. — LESTRIS PARASITICUS, Boié, Temm. (2).

Voici un oiseau qu'on rangerait parmi les mouettes, en ne considérant que sa taille et ses traits ; mais s'il est de la famille, c'est un parent dénaturé, car il est le persécuteur éternel et déclaré de plusieurs de ses proches, et particulièrement de la petite mouette cendrée, tachetée, de l'espèce nommée *kutgeghef* par les pêcheurs du Nord. Il s'attache à elle, la poursuit sans relâche, et, dès qu'il l'aperçoit, quitte tout pour se mettre à sa suite ; selon eux, c'est pour en avaler la fiente, et dans cette idée ils lui ont imposé le nom de *strontjager*, auquel répond celui de *stercoraire* ; mais nous lui donnerons, ou plutôt nous lui conserverons le nom de *labbe*, car il y a toute apparence que cet oiseau ne mange pas la fiente, mais le poisson que la

mouette poursuivie rejette de son bec ou vomit (3) ; d'autant plus qu'il pêche souvent lui-même, qu'il mange aussi de la graisse de baleine, et que dans la grande quantité de subsistances qu'offre la mer aux oiseaux qui l'habitent, il serait bien étrange que celui-ci se fût réduit à un mets que tous les autres rejettent. Ainsi le nom de stercoraire paraît donné mal à propos, et l'on doit préférer celui de *labbe*, par lequel les pêcheurs désignent cet oiseau, afin d'éviter que son nom puisse induire en erreur sur son naturel et ses habitudes.

(3) Quelques naturalistes ont écrit que certaines espèces de mouettes en poursuivent d'autres pour manger leurs excréments ; j'ai fait tout ce qui a dépendu de moi pour vérifier ce fait, que j'ai toujours répugné de croire ; je suis allé nombre de fois au bord de la mer, à l'effet d'y faire des observations, j'ai reconnu ce qui a donné lieu à cette fable ; le voici :

Les mouettes se font une guerre continuelle pour la curée ; du moins les grosses espèces et les moyennes ; lorsqu'une sort de l'eau avec un poisson au bec, la première qui l'aperçoit fond dessus pour le lui prendre ; si celle-ci ne se hâte de l'avalier ; elle est poursuivie à son tour par de plus fortes qu'elle, qui lui donnent de violents coups de bec ; elle ne peut les éviter qu'en fuyant ou en écartant son ennemi ; soit donc que le poisson la gêne dans son vol, soit que la peur lui donne quelque émotion, soit enfin qu'elle sache que le poisson qu'elle porte est le seul objet de la poursuite, elle se hâte de le vomir ; l'autre qui le voit tomber, le reçoit avec adresse et avant qu'il ne soit dans l'eau ; il est rare qu'il lui échappe.

Le poisson paraît toujours blanc en l'air, parce qu'il réfléchit la lumière, et il semble, à cause de la raideur du vol, tomber derrière la mouette qui le vomit. Ces deux circonstances ont trompé les observateurs.

J'ai vérifié le même fait dans mon jardin ; j'ai poursuivi, en criant, de grosses mouettes, elles ont vomit en courant le poisson qu'elles venaient d'avalier ; je le leur ai rejeté, elles l'ont très-bien reçu en l'air, avec autant d'adresse que des chiens. (Note communiquée par M. Baillon, de Montreuil-sur-Mer.)

* Voyez les planches enluminées, n° 991.

(1) *Strontjager*. (Recueil des Voyages du Nord ; Rouen, 1719, tom. 6, pag. 89.) Le chasse-merde ou stercoraire. (Salerne, Ornith., pag. 382.) *Stercorarius fuscus*, *supernè saturatiùs*, *infernè dilutiùs* ; *rectricibus saturatè fuscis* . . . *Stercorarius*. Le stercoraire. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 150.)

(2) Voici la synonymie de cet oiseau d'après M. Temminck.

Vieux individu des deux sexes, en livrée parfaite. — *Larus parasiticus*, Lath., Gmel. ; *Cataracta parasitica*, Retz ; *Stercorarius longicaudus*, Briss. ; le *labbe à longue queue*, Buff., décrit page suivante, et figuré pl. enl. n° 762.

Livrée du moyen âge, mâle et femelle. *Lestris crepidatus*, Temm., Manuel d'Ornithol., première édition, pag. 515 ; le stercoraire, Briss. ; le labbe ou stercoraire du présent article de Buffon, avec la planche enluminée, n° 991.

Les jeunes de l'année, au sortir du nid. — *Larus crepidatus*, Lath., Linn., Gmel. ; *Cataracta cephus*, Brunn. ; le *labbe à courte queue*, Cuv., Rég. anim., première édition ; Edwards, pl. 149.

Les stercoraires forment, pour M. Vieillot, le genre *stercorarius* ; pour Illiger, le genre *lestris*. M. Cuvier en forme un simple sous-genre dans le grand genre *larus* ou mouette. DESM. 1829.

Personne ne les a mieux décrites que *Ghister*, dans les Mémoires de l'Académie de Stockholm (1). « Le vol du labbe, dit-il, est » très-vif et balancé, comme celui de l'autour; » le vent le plus fort ne l'empêche pas de se » diriger assez juste pour saisir en l'air les » petits poissons que les pêcheurs lui jettent; » lorsqu'ils l'appellent *lab*, *lab*, il vient aussitôt et prend le poisson cuit ou cru, et » les autres aliments qu'on lui jette; il » prend même des harengs dans la barque » des pêcheurs, et, s'ils sont salés, il les » lave avant de les avaler; on ne peut guère » l'approcher ni le tirer que lorsqu'on lui » jette un appât; mais les pêcheurs ména- » gent ces oiseaux, parce qu'ils sont pour » eux l'annonce et le signe presque certain » de la présence du hareng; et, en effet, » lorsque le labbe ne paraît pas, la pêche » est peu abondante. Cet oiseau est presque » toujours sur la mer, on n'en voit ordinai- » rement que deux ou trois ensemble, et » très-rarement cinq ou six. Lorsqu'il ne » trouve pas de pâture à la mer, il vient sur » le rivage attaquer les mouettes, qui crient » dès qu'il paraît; mais il fond sur elles, » les atteint, se pose sur leur dos, et leur » donnant deux ou trois coups, les force à » rendre par le bec le poisson qu'elles ont » dans l'estomac, qu'il avale à l'instant. Cet » oiseau, ainsi que les mouettes, pond ses » œufs sur les rochers; le mâle est plus noir » et un peu plus gros que la femelle. »

Quoique ce soit au labbe à longue queue que ces observations paraissent avoir particulièrement rapport, nous ne laissons pas de les regarder comme également propres à

l'espèce dont nous parlons, qui a la queue taillée de manière que les deux plumes du milieu sont à la vérité les plus longues, mais sans néanmoins excéder les autres de beaucoup; sa grosseur est à peu près celle de notre petite mouette, et sa couleur est d'un cendré-brun, ondé de grisâtre (2); les ailes sont fort grandes, et les pieds sont conformés comme ceux des mouettes, et seulement un peu moins forts; les doigts sont plus courts; mais le bec diffère davantage de celui de ces oiseaux, car le bout de la mandibule supérieure est armé d'un onglet ou crochet qui paraît surajouté; caractère par lequel le bec du labbe se rapproche de celui des pétrels, sans cependant avoir comme eux les narines en tuyaux.

Le labbe a dans le port et l'air de tête quelque chose de l'oiseau de proie; et son genre de vie hostile et guerrier ne dément pas sa physionomie; il marche le corps droit, et crie fort haut; il semble, dit Martens, prononcer *i-ja* ou *johan*, quand c'est de loin qu'on l'entend, et que sa voix retentit. Le genre de vie de ces oiseaux les isole nécessairement et les disperse: aussi le même navigateur observe-t-il qu'il est rare qu'on les trouve rassemblés; il ajoute que l'espèce ne lui a pas paru nombreuse, et qu'il n'en a vu que fort peu dans les parages de Spitzberg. Les vents orageux du mois de novembre 1779, poussèrent deux de ces oiseaux sur les côtes de Picardie; ils nous ont été envoyés par les soins de M. Baillon, et c'est d'après ces individus que nous avons fait la description précédente.

LE LABBE A LONGUE QUEUE* (3).

LARUS PARASITICUS, Lath., Linn., Gmel. — *STERCORARIUS LONGICAUDUS*, Briss., Vieill. — *LARUS PARASITICUS*, Lath., Gmel. — *LESTRIS PARASITICUS*, Boié, Temm. (4).

Le prolongement des deux plumes du milieu de la queue en deux brins détachés et

divergents, caractérise l'espèce de cet oiseau, qui est au reste de la même taille que

(1) Voyez la collection académique, partie étrangère, tom. 11, pag. 51.

(2) *Nota.* Cette couleur est plus claire au dessous du corps, et quelquefois, selon Martens, le ventre est blanc.

* Voyez les planches enluminées, n° 762, sous la dénomination de *stercoraire à longue queue de Sibérie*.

(3) *Sterna rectricibus maximis nigris*; Suecis, *swartlasse*; Angermannis, *labben*. (Linnæus, *Fauna Suecica*, n° 129.) *Larus parasiticus*. (*Idem*, *Syst.*

(4) Cet oiseau ne diffère pas spécifiquement du précédent. C'est l'adulte en plumage parfait, tandis que le premier présente la livrée de l'âge moyen.

le labbe précédent; il a sur la tête une calotte noire; son cou est blanc, et tout le reste du plumage est gris; quelquefois les deux longues plumes de la queue sont noires (1). Cet oiseau nous a été envoyé de Sibérie, et nous pensons que c'est cette même espèce que M. Gmelin a rencontrée dans les plaines de Mangasea, sur les bords du fleuve Jénisca (2). Elle se trouve aussi en Norwège (3), et même plus bas, dans la Finmarchie, dans l'Angermanie (4); et M. Edwards l'a reçue de la baie d'Hudson, où il remarque que les Anglais appellent cet oiseau, sans doute à cause de ses hostilités contre la mouette, *the man of war bird*, le vaisseau de guerre ou l'oiseau guerrier; mais il faut remarquer que ce nom de vaisseau de guerre ou guerrier étant déjà donné, et beaucoup plus à propos à la frégate, on ne doit pas l'appliquer à celui-ci. Cet auteur ajoute qu'à la longueur des ailes, et à la faiblesse des pieds, il aurait jugé que cet oiseau devait se tenir plus souvent en mer et au vol, que sur terre et posé; en même temps il observe que les pieds sont rudes comme une lime, et propres à se soutenir sur le corps glissant des grands poissons: ce naturaliste juge, comme nous, que le

labbe, par la forme de son bec, fait la nuance entre les mouettes et les pétrels.

M. Brisson fait une troisième espèce de stercoiraire ou de labbe, sous la dénomination de *stercoiraire rayé* (5); mais comme il ne l'établit que sur la description que donne M. Edwards d'un individu qu'il regarde lui-même comme la femelle du stercoiraire à longue queue (6), nous n'adopterons pas cette troisième espèce; nous pensons, avec M. Edwards, que ce n'est qu'une variété de sexe ou d'âge, à laquelle même on pourrait peut-être rapporter notre première espèce; car sa ressemblance avec cet individu d'Edwards, et la conformité des habitudes naturelles de tous ces oiseaux paraissent l'indiquer; et dans ce cas, il n'y aurait réellement qu'une seule espèce d'oiseau labbe ou stercoiraire, dont l'adulte ou le mâle porterait les deux longues plumes à la queue, et dont la femelle aurait, à peu près comme le représente notre planche enluminée n° 991, tout le corps brun, ou, comme le dépeint Edwards, le manteau d'un cendré brun-foncé sur les ailes et la queue, avec le devant du corps d'un gris blanc-sale; les cuisses, le bas-ventre et le croupion croisés de lignes noirâtres et brunes.

L'ANHINGA * (7).

PLOTUS MELANOGASTER; Lath., Linn., Gmel., Vieill., Cuv. (8).

Si la régularité des formes, l'accord des proportions de l'ensemble de toutes les par-

ties donnent aux animaux ce qui fait à nos yeux la grâce et la beauté; si leur rang près

Nat., ed. 10, gen. 69, sp. 9.) Strundt-jager. (Ray, Synops. avi., pag. 127, n° 2.) Plautus stercoiraire, stront-jager; schyt-vaalk. (Klein, Avi., pag. 148, n° 10.) Avis Norvegica kyuffwa vel tjufwa. (Mus. Danic., 1, S. 11, n° 20.) Truen, seu fur. (Bart. Act. 1, pag. 91.) Arctick bird. (Edwards, tom. 3, pag. et pl. 148.) Stercoiraire superne saturatè cinereus, inferne albus; capite superius nigricante; collo candido; imo ventre dilutè cinereo; reetricibus cinereo-nigricantibus, binis intermediis longissimis... Stercoiraire longicaudus. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 155.)

(1) Linnæus, Fauna Suecica.

(2) Voyage en Sibérie, tom. 2, pag. 56.

(3) Mus. Danic.

(4) Fauna Suecica.

(5) Stercoiraire superne fuscus, pennis apice rufescente marginatis, inferne sordidè albus, fusco transversim striatus; capite fusco; gutture fusco candicante, reetricibus in exortu albidis, in reliqua longitudine saturatè fuscis... Stercoiraire striatus. (Brisson, tom. 6, pag. 152.)

(6) Arctick bird. (Edwards, tom. 3, pag. et pl. 149.)

* Voyez les planches enluminées, n° 959, l'anlinga de Cayenne et n° 960, l'anlinga noir de Cayenne.

(7) C'est le nom brésilien taopinamboux de cet oiseau; les Français de la Guiane l'appellent plon-

(8) M. Cuvier admet le genre anbinga, *plotus*, Linn. DESM. 1829.

de nous n'est marqué que par ces caractères ; si nous ne les distinguons qu'autant qu'ils nous plaisent , la nature ignore ces distinctions , et il suffit , pour qu'ils lui soient chers , qu'elle leur ait donné l'existence et la faculté de se multiplier ; elle nourrit également au désert l'élégante gazelle et le difforme chameau , le joli chevrotain et la gigantesque giraffe ; elle lance à-la-fois dans les airs l'aigle superbe et le hideux vautour ; elle cache sous terre et dans l'eau mille générations d'insectes de formes bizarres et disproportionnées ; enfin , elle admet les composés les plus disparates , pourvu que , par les rapports résultants de leur organisation , ils puissent subsister et se reproduire ; c'est ainsi que sous la forme d'une feuille elle fait vivre les *mantes* ; que sous une coque sphérique , pareille à celle d'un fruit , elle emprisonne les oursins ; qu'elle filtre la vie et la ramifie , pour ainsi dire , dans les branches de l'étoile de mer ; qu'elle aplatit en marteau la tête de la zygène , et arrondit en globe épineux le corps entier du poisson-lune. Mille autres productions de figures non moins étranges ne nous prouvent-elles pas que cette mère universelle a tout tenté pour enfanter , pour répandre la vie et l'étendre à toutes les formes possibles ? Non contente de varier le trait primitif de son dessin dans chaque genre , en le fléchissant sous les contours auxquels il pouvait se prêter , ne semble-t-elle pas avoir voulu tracer d'un genre à un autre , et même de chacun à tous les autres , des lignes de communication , des fils de rapprochement et de jonction , au moyen desquels rien n'est coupé et tout s'enchaîne , depuis le plus riche et le plus hardi de ses chefs-d'œuvre , jusqu'aux

plus simples de ses essais ? Ainsi , dans l'histoire des oiseaux , nous avons vu l'autruche , le casoar , le dronte , par le raccourcissement des ailes et la pesanteur du corps , par la grosseur des ossements de leurs jambes , faire la nuance entre les animaux de l'air et ceux de la terre ; nous verrons de même le pingouin , le manchot , oiseaux demi-poissons , se plonger dans les eaux et se mêler avec leurs habitants ; et l'anhinga , dont nous allons parler , nous offre l'image d'un reptile enté sur le corps d'un oiseau ; son cou long et grêle à l'excès , sa petite tête cylindrique roulée en fuseau , de même venue avec le cou , et effilée en un long bec aigu , ressemble à la figure et même au mouvement d'une couleuvre , soit par la manière dont cet oiseau étend brusquement son cou en partant de dessus les arbres , soit par la façon dont il le repli et le lance dans l'eau pour darder les poissons.

Ces singuliers rapports ont également frappé tous ceux qui ont observé l'anhinga dans son pays natal (1) (le Brésil et la Guiane) ; ils nous frappent de même jusque dans sa dépouille desséchée et conservée dans nos cabinets. Le plumage du cou et de la tête n'en dérobe point la forme grêle , c'est un duvet serré et ras comme le velours ; les yeux d'un noir brillant avec l'iris doré , sont entourés d'une peau nue ; le bec a sa pointe barbelée de petites dentelures rebroussées en arrière ; le corps n'a guère que sept pouces de longueur , et le cou seul en a le double.

L'excessive longueur du cou n'est pas la seule disproportion qui frappe dans la figure de l'anhinga ; sa grande et large queue , formée de douze plumes étalées , ne s'écarte pas moins de la coupe courte et arrondie de celle de la plupart des oiseaux nageurs ; néanmoins l'anhinga nage et même se plonge tenant seulement la tête hors de l'eau , dans laquelle il se submerge en entier au moindre soupçon de danger , car il est très-farouche , et jamais on ne le surprend à terre ;

geon, et les naturels du pays *carava*. *Anhinga Brasiliensis tupinambis*. (Maregrave, *Hist. Brasil.*, pag. 218.—Jonston, *Avi.*, pag. 149.—Willoughby, *Ornithol.*, pag. 250 : ces deux auteurs ont copié la figure de Maregrave, qui, sans être exacte, est pourtant très-reconnaissable.—Ray, *Synops.*, *avi.*, pag. 124, no 7.) *Plautus Brasiliensis, anhinga vocatus*, (Klein, *Avi.*, pag. 145, no 8.) *Plinix*. (Moehring, *Avi.*, gen. 63.) *Mergus longi-rostrus, cervice longiori*. (*Idem*, *Ornithol.*, clas. 1, gen. 3, sp. 6.) *L'anhinga*. (Salerne, *Ornithol.*, pag. 375.) *Anhinga supernè nigricans, maculis albidis varia, infernè albo-argentea, capite et collo superiore griseo-rufescentibus; gutture et collo inferiore griseis; uropygio rectricibusque splendè nigris*. . . . *Anhinga*. (Brisson, *Ornithol.*, tom. 6, pag. 476.)

(1) *Collum tenue, teres, pedem longum; caput parvum longiusculum, serpentinè æmulum. . . . solertissima avis in capiendis piscibus; nam, more serpentum, contracta priùs collo, ejaculatur rostrum in pisces*. (Maregrave, *Hist. Brasil.*, pag. 218.) *L'anhinga* ressemble en quelque sorte à un serpent, surtout lorsqu'il prend sa volée de dessus les arbres, où il se perche ordinairement, pour de là plonger et pêcher. (Barrère, France équinoxiale, pag. 135.)

il se tient toujours sur l'eau ou perché sur les plus hauts arbres, le long des rivières et des savanes noyées; il pose son nid sur ces arbres et y vient passer la nuit; cependant il est du nombre des oiseaux parfaitement palmipèdes, ayant les quatre doigts engagés par une membrane d'une seule pièce, avec l'ongle et celui du milieu dentelé intérieurement en scie. Ces rapports de conformation et d'habitudes naturelles semblent rapprocher l'anHINGA des cormorans et des fous; mais sa petite tête cylindrique et son bec effilé en pointe sans crochet, le distinguent et le séparent de ces deux genres d'oiseaux. Au reste, on a remarqué que la peau de l'anHINGA est fort épaisse, et que sa chair est ordinairement très-grasse, mais d'un goût huileux désagréable, et Marcgrave ne la trouve guère meilleure que celle du goëland, qui est assurément fort mauvaise.

Aucun des trois anHINGAS représentés dans nos planches enluminées, ne ressemble parfaitement à celui dont ce naturaliste a donné la description. L'anHINGA du n° 960 a bien, comme celui de Marcgrave, le dessus du dos pointillé, le bout de la queue liseré de gris, et le reste d'un noir luisant; mais il a

aussi tout le corps noir, et n'a pas la tête et le cou gris, et la poitrine d'un blanc argenté. Celui du n° 959 n'a point la queue liserée; néanmoins nous croyons que ces deux individus, apportés de Cayenne, sont non-seulement de la même espèce entre eux, mais encore de la même espèce que l'anHINGA du Brésil, décrit par Marcgrave; les différences de couleurs qu'ils présentent, n'excédant point du tout celles que l'âge ou le sexe peuvent mettre dans le plumage des oiseaux, et particulièrement des oiseaux d'eau. Marcgrave fait observer de plus que son anHINGA avait les ongles recourbés et très-aigus, et qu'il s'en sert pour saisir le poisson; que ses ailes sont grandes, et se portent, étant pliées, jusqu'au milieu de sa longue queue; mais il paraît lui donner une taille un peu trop forte en l'égalant au canard: l'anHINGA que nous connaissons peut avoir trente pouces, ou même plus, de la pointe du bec à celle de la queue; mais cette grande queue et son long cou, occupent la plus grande partie de cette dimension, et son corps ne paraît pas beaucoup plus gros que celui d'un morillon.

L'ANHINGA ROUX*.

PLOTUS MELANOGASTER, Var. β , Linn., Gmel, Vieill. (1).

Nous venons de voir que l'anHINGA est naturel aux contrées de l'Amérique méridionale, et malgré la possibilité du voyage pour un oiseau navigateur et de plus muni de longues ailes, malgré l'exemple des cormorans et des fous qui ont traversé toutes les mers, nous aurions restreint celui-ci sous la loi du climat, et n'aurions pas cru, sur

* Voyez les planches enluminées, n° 107, sous le nom d'*anHINGA du Sénégal*.

(1) M. Cuvier paraît considérer, comme formant une espèce particulière, cet anHINGA du Sénégal, que les autres ornithologistes ont réuni à l'*anHINGA* proprement dit, qui est d'Amérique, comme n'en étant qu'une simple variété. DESM. 1829.

une simple dénomination, qu'il se trouvât au Sénégal, si une note de M. Adanson, jointe à l'envoi d'un de ces oiseaux, ne nous assurait qu'il y a en effet une espèce d'anHINGA sur cette côte de l'Afrique, où les naturels du pays lui donnent le nom de *kandar*. Cet anHINGA de Sénégal représenté n° 107 de nos planches enluminées, diffère de ceux de Cayenne, en ce qu'il a le cou et le dessus des ailes d'un fauve roux, tracé par pinceaux sur un fond brun noirâtre, avec le reste du plumage noir. Du reste, la figure, le port et la grandeur sont absolument les mêmes que dans les anHINGAS d'Amérique.

LE BEC-EN-CISEAUX * (1).

RYNCKOPS NIGRA, Linn., Gmel., Lath., Vieill., Cuv. (2).

Le genre de vie, les habitudes et les mœurs dans les animaux, ne sont pas aussi libres qu'on pourrait l'imaginer ; leur conduite n'est pas le produit d'une pure liberté de volonté ni même un résultat de choix, mais un effet nécessaire qui dérive de la conformation, de l'organisation et de l'exercice de leurs facultés physiques ; déterminés et fixés chacun à la manière de vivre que cette nécessité leur impose et prescrit, nul ne cherche à l'enfreindre, ne peut s'en écarter ; c'est par cette nécessité tout aussi variée que leurs formes, que se sont trouvés peuplés tous les districts de la nature ; l'aigle ne quitte point ses rochers, ni le héron

ses rivages ; l'un fond du haut des airs sur l'agneau qu'il enlève ou déchire par le seul droit que lui donne la force de ses armes, et par l'usage qu'il fait de ses serres cruelles : l'autre, le pied dans la fange, attend, à l'ordre du besoin, le passage de la proie fugitive ; le pic n'abandonne jamais la tige des arbres, à l'entour de laquelle il lui est ordonné de ramper ; la barge doit rester dans ses marais ; l'alouette, dans ses sillons ; la fauvette, dans ses bocages ; et ne voyons-nous pas tous les oiseaux granivores chercher les pays habités et suivre nos cultures (3) ? tandis que ceux qui préfèrent à nos grains les fruits sauvages et les baies, constants à nous fuir, ne quittent pas les bois et les lieux escarpés des montagnes, où ils vivent loin de nous et seuls avec la nature qui d'avance leur a dicté ses lois et donné les moyens de les exécuter ; elle retient la gelinotte sous l'ombre épaisse des sapins ; le merle solitaire, sur son rocher ; le loriot, dans les forêts dont il fait retentir les échos, tandis que l'outarde va chercher les friches arides, et le râle les humides prairies : ces lois de la nature sont des décrets éternels, immuables, aussi constants que la forme des êtres ; ce sont ses grandes et vraies propriétés qu'elle n'abandonne ni ne cède jamais, même dans les choses que nous croyons nous être appropriées ; car de quelque manière que nous les ayons acquises, elles n'en restent pas moins sous son empire : et n'est-ce pas pour le démontrer qu'elle nous a chargé de loger des hôtes importuns et nuisibles, les rats dans nos maisons, l'hirondelle sous nos fenêtres, le moineau sur nos toits ; et lorsqu'elle amène la cigogne au haut de nos vieilles tours en ruine, où s'est déjà cachée la triste famille des oiseaux de nuit, ne semble-t-elle pas se hâter de reprendre sur nous des possessions

* Voyez les planches enluminées, n° 357, sous la dénomination de *bec-en-ciseaux de Cayenne*.

(1) *The cut-water*, le coupeur d'eau. (Catesby, *Carolin.*, tom. 1, pag. 90, avec une belle figure.) *Avis Carolinensis*, rostro cultriformi. (Petiver, *Gazoph. nat.*, figure du bec, tab. 76.) *Larus piscator ater*, rostro depresso, forcices referente ; (par les Indiens de la Guiane, *taya-taya*. (Barrère, France équinox., pag. 135.) *Ryehopsalia dorso nigro*, ventre albo. (*Idem*, Ornithol., clas. 1, gen. 7, sp. 1.) *Rynchops nigra*, subtus alba, rostro basi rubro. (Linnaeus, *Syst. Nat.*, ed. 10, gen. 71, sp. 5.) *Plotus rostro conico inaequali*. (Klein, *Avi.*, pag. 124, n° 2.) *Avis Maderaspata major novaculae facie*. (Ray, *Synops. Avi.*, pag. 194, n° 5, avec une mauvaise figure, tab. 1, figure 5. — Edwards, *Glanur.*, pl. 281, la figure du bec, fig. a.) *Phalacrocorax*. (Moehring, *Avi.*, gen. 109.) *Nota*. On a pu remarquer combien dans toute la nomenclature de Moehring, les noms sont pervertis de leur sens naturel appliqués d'une façon bizarre : sa méprise d'appliquer ici le nom de cormoran au bec-en-ciseaux, vient, suivant toute apparence, de l'expression de Ray, qui, eu le désignant, se sert du mot de *sea-crow*. Le bec-en-ciseaux. (Salerne, Ornithol., pag. 397.) *Ryehopsalia supernè fusco-nigricans*, infernè alba ; capite anteriore concolore ; reetricibus quatuor utrinquè extimis candidis, secundum scapi longitudinem fusco notatis.... *Ryehopsalia*. Le bec-en-ciseaux. (Erisson, Ornithol., tom. 6, pag. 223.)

(2) Le genre *rinchops* de Linné est adopté par M. Cuvier, qui le place immédiatement après les mouettes et les hirondelles de mer. DESM. 1829.

(3) Voyez ce qui est dit tom. 3, pag. 90 de cette Histoire des oiseaux, sur les perroquets qui se sont portés dans la Caroline et à la Virginie, depuis qu'on y a planté des vergers.

usurpées pour un temps ; mais qu'elle a chargé la main sûre des siècles de lui rendre.

Ainsi les espèces nombreuses et diverses des oiseaux, portées par leur instinct et fixées par leurs besoins dans les différents districts de la nature, se partagent, pour ainsi dire, les airs, la terre et les eaux ; chacune y tient sa place et y jouit de son petit domaine et des moyens de subsistance que l'étendue ou le défaut de ses facultés restreint ou multiplie. Et comme tous les degrés de l'échelle des êtres, tous les points de l'existence possible doivent être remplis, quelques espèces, bornées à une seule manière de vivre, réduites à un seul moyen de subsister, ne peuvent varier l'usage des instruments imparfaits qu'ils tiennent de la nature : c'est ainsi que les cuillers arrondis du bec de la spatule paraissent uniquement propres à ramasser les coquillages ; que la petite lanière flexible et l'arc rebroussé du bec de l'avocette la réduisent à vivre d'un aliment aussi mou que le frai des poissons ; que l'huître n'a son bec en hache que pour ouvrir les écailles, d'entre lesquelles il tire sa pâture ; et que le bec-croisé pourrait à peine se servir de sa pince brisée s'il ne savait pas l'appliquer pour soulever l'enveloppe en écailles qui recèle la graine des sapins ; enfin, que l'oiseau nommé *bec-en-ciseaux*, ne peut ni mordre de côté, ni ramasser devant soi, ni becqueter en avant, son bec étant composé de deux pièces excessivement inégales, dont la mandibule inférieure allongée et avancée hors de toute proportion, dépasse de beaucoup la supérieure, qui ne fait que tomber sur celle-ci, comme un rasoir sur son manche (1). Pour atteindre et saisir avec cet instrument disproportionné, et pour se servir d'un organe aussi défectueux, l'oiseau est réduit à raser en volant la surface de la mer et à la sillonner avec la partie inférieure du bec plongée dans l'eau afin d'attrapper en dessous le poisson et l'enlever en passant (2). C'est de ce manège ou plutôt de cet exercice nécessaire et pénible, le seul qui puisse le faire

vivre, que l'oiseau a reçu le nom de *coupeur d'eau* de quelques observateurs, comme par celui de bec-en-ciseaux, on a voulu désigner la manière dont tombent l'une sur l'autre les deux moitiés inégales de son bec, dont celle d'en-bas, creusée en gouttière, relevée de deux bords tranchants, reçoit celle d'en haut qui est taillée en lame.

La pointe du bec est noire, et sa partie près de la tête est rouge, ainsi que les pieds qui sont conformés comme ceux des mouettes. Le bec-en-ciseaux est à peu près de la taille de la petite mouette cendrée ; il a tout le dessous du corps, le devant du cou et le front blancs ; il a aussi un trait blanc sur l'aile, dont quelques-unes des plumes, ainsi que les latérales de la queue sont en partie blanches ; tout le reste du plumage est noir ou d'un brun noirâtre ; dans quelques individus c'est même simplement du brun, ce qui paraît désigner une variété d'âge (3) ; car, selon Catesby, le mâle et la femelle sont de la même couleur.

On a trouvé ces oiseaux sur les côtes de la Caroline et sur celles de la Guiane ; ils sont nombreux dans ce dernier parage et paraissent en troupes, presque toujours au vol, ne s'abattant sur les vases que pour se reposer ; quoique leurs ailes soient très-longues, on a remarqué que leur vol est lent (4) ; s'il était rapide, il ne leur permettrait pas de discerner la proie qu'ils ne peuvent enlever qu'en passant : suivant les observations de M. de La Borde, ils vont dans la saison des pluies nicher sur les îlots et particulièrement sur le *Grand-Connétable* près des terres de Cayenne.

L'espèce paraît propre aux mers de l'Amérique, et pour la placer aux Indes orientales, il ne suffit pas de la notice donnée par le continuateur de Ray, sur un simple dessin envoyé de Madras, et qui pouvait avoir été fait ailleurs (5). Il nous paraît aussi que le

deux lames. (Mémoires sur l'Histoire naturelle de la Guiane, communiqués par M. de La Borde, médecin du roi à Cayenne.)

(3) *Ryghopsalia fulea*; varietas. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 227.) *Ryghopsalia fulva*, rostro nigro. (Barrère, Ornithol., clas. 1, gen. 7, sp. 11.) *Ryghopsalia fulva*. (Linnaeus, Syst. Natur., ed. 10, gen. 71, sep. 2.)

(4) Mémoires communiqués par M. de La Borde.

(5) *Avem olim e Carolina accipi*; icon autem hic ab arce Madreas patana mittitur; malabaricis coddelaucaka, summodroa cauky. (Append. ad Synops. avi., pag. 194, n° 5.)

(1) Maxilla superior inferiore multò brevior, et in illam, ut novacula in manubrium suum, incidit. (Ray.)

(2) Ils se nourrissent de petits poissons qu'ils pêchent en volant, dans les endroits où l'eau de la mer est fort basse ; ils ont presque toujours le bec inférieur dans l'eau ; quand ils sentent quelque poisson sur cette partie inférieure du bec, ils serrent alors les deux parties, qu'on pourrait appeler les

coupeur d'eau des mers méridionales, cité souvent par le capitaine Cook, n'est pas le même que notre bec-en-ciseaux de la Guiane, quoiqu'on leur ait donné le même nom; indépendamment de la différence des climats et de la chaleur de la Guiane au

grand froid des mers australes, il paraît par deux endroits des relations de M. Cook, que ces coupeurs d'eau sont des pétrels (1), et qu'ils se rencontrent aux plus hautes latitudes, et jusque entre les îles de glaces, avec les albatrosses et les pingouins (2).

LE NODDI * (3).

STERNA STOLIDA, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Cuv. — STERNA PHILIPPENSIS, Lath., Vieill. (4).

L'HOMME si fier de son domaine, et qui en effet commande en maître sur la terre qu'il habite, est à peine connu dans une autre grande partie du vaste empire de la nature; il trouve sur les mers des ennemis au-dessus

de ses forces, des obstacles plus puissants que son art, et des périls plus grands que son courage: ces barrières du monde qu'il a osé franchir sont les écueils où se brise son audace, où tous les éléments conjurés

(1) Nous eûmes une nouvelle occasion d'examiner deux différents albatros, et une grosse espèce noire de coupeur d'eau, *procellaria æquinoctialis*; nous marchions depuis neuf semaines sans voir aucune terre. (Cook, Second Voyage, tom. 1, pag. 50.) Le vent était frais, et cependant nous avançâmes peu à cause d'une grosse mer qui venait du Nord; nous commençâmes à voir quelques-uns de ces *pétrels*, si connus de nos marins sous le nom de *coupeur d'eau*; nous étions par 58 degrés 10 secondes de latitude sud, et 50 degrés 54 secondes de longitude est. (*Idem, ibid.*, pag. 125.)

(2) Nous étions au milieu des glaces (par 61 degrés 51 minutes latitude sud; 95 degrés longitude est); nous n'avions plus que peu d'oiseaux à l'entour de nous; ils étaient de l'espèce des albatrosses, des pétrels bleus et des coupeurs d'eau. (Cook, Second Voyage, tom. 1, pag. 142.) Durant notre traversée, au milieu des îles de glaces, les pingouins, les coupeurs d'eau nous parurent en moindre nombre, mais les pingouins commencèrent à se montrer. (*Idem, pag. 94.*) Comme le temps était souvent calme, M. Banks descendit dans un petit bateau pour tirer des oiseaux, et il rapporta quelques albatrosses et des coupeurs d'eau; ces derniers étaient plus petits que ceux que nous avions vus au détroit de Lemaire, et avaient une couleur plus foncée sur le dos. (Premier Voyage, tom. 2, pag. 297.) On voit des coupeurs d'eau le long de la côte du Chili. (Relation du capitaine Carteret. Premier Voyage de Cook, tom. 1, pag. 203.)

* Voyez les planches enluminées, n° 997, sous le nom de *mouette brune de la Louisiane*.

(3) *Noddy*, en anglais, signifie sot, étourdi, et cette dénomination a rapport au naturel de l'oiseau.

(Voyez ci-dessus son histoire)... *Thouarou*, chez les Indiens de la Guiane; *nodies*, *noddies*, *noddy*, dans les relations des mers du Sud; *ojo*, en langue taïtienne.

A *noddy*, hirundo marina minor, capite albo, passer stultus Nierembergii. (Ray, Synops. avi., p. 190 et 154.) Passer stultus. (Eus. Nieremberg, p. 207.—Jonston, Aviar., p. 126. — Willoughby, Ornithol., p. 297.—Charletou, Exercit., p. 118, n° 22. Onomazt., pag. 115, n° 22.) Larus Americanus minor stolidus, corpore fusco rubente, vertice albo. (D. Sloane. — Ray, Synops., pag. 132, n° 10.) Hirundo marina minor capite albo. (Sloane, Jamaica, tom. 1, p. 31. — Ray, pag. 190, n° 2. — Barrère, France équinox., pag. 134.) — Larus americanus castaneus capite albo. (*Idem*, Ornith., clas. 1, gen. 4, sp. 8.) *Auræthetus minor fuscus*, vertice cinereo, rostro glabro. (Browne, nat. Hist. of Jamaica, pag. 481.) Larus, hirundo marina minor capite albo. (Klein, Avi., pag. 139, n° 15.) *Sterna caudâ cuneiformi*, corpore nigro fronte albicante sterna stolidâ. (Linnaeus, Syst. Nat., ed. 10, gen. 7, sp. 1.) The noddy. (Catesby, Carolin., tom. 1, p. et pl. 88.) La petite mouette d'Amérique ou le thouarou de la Guiane. (Salerne, Ornithol., pag. 396.) Larus fuscus, syn-cipite candicante; capite superiore cinereo-albo, tenia utrinquè longitudinali supra oculos nigricante; rectricibus fusco nigricantibus. Gavia fusca. La mouette brune. (Brisson, Ornithol., tom. 6, p. 199.)

(4) M. Cuvier forme un petit sous-genre des noddys dans le genre sterne ou hirondelle de mer, et il regarde comme ne différant pas spécifiquement du noddy décrit dans le présent article, l'hirondelle de mer des Philippines de Buffon. (Voyez ci-avant p. 197.)

DESMA. 1828.

contre lui, conspirent à sa perte, où la nature en un mot veut régner seule sur un domaine qu'il s'efforce vainement d'usurper; aussi n'y paraît-il qu'en fugitif plutôt qu'en maître. S'il en trouble les habitants, si même quelques-uns d'entre eux tombés dans ses filets ou sous les harpons, deviennent les victimes d'une main qu'ils ne connaissent pas, le plus grand nombre, à couvert au fond de ses abîmes, voit bientôt les frimas, les vents et les orages balayer de la surface des mers ces hôtes importuns et destructeurs, qui ne peuvent que par instant troubler leur repos et leur liberté.

Et en effet, les animaux que la nature, avec des moyens et des facultés bien plus faibles en apparence, a rendus bien plus forts que nous contre les flots et les tempêtes, tels que la plupart des oiseaux pélagiens, ne nous connaissent pas; ils se laissent approcher, saisir même avec une sécurité que nous appelons stupide, mais qui montre bien clairement combien l'homme est pour eux un être nouveau, étranger, inconnu, et qui témoigne de la pleine et entière liberté dont jouit l'espèce, loin du maître qui fait sentir son pouvoir à tout ce qui respire près de lui. Nous avons déjà vu, et nous verrons encore plusieurs exemples de cette imbécillité apparente, ou plutôt de cette profonde sécurité qui caractérise les oiseaux des grandes mers. Le noddi dont il est ici question a été nommé *moineau fou*, *passer stultus*; dénomination néanmoins très-impropre, puisque le noddi n'est rien moins qu'un moineau, et qu'il ressemble à une grande hirondelle de mer ou à une petite mouette, et que dans la réalité il forme une espèce moyenne entre ces deux genres d'oiseaux, car il a les pieds de la mouette et le bec conformed comme celui de l'hirondelle de mer; tout son plumage est d'un brun noir, à l'exception d'une plaque blanche en forme de calotte au sommet de la tête; sa taille est à peu près celle de la grande hirondelle de mer.

Nous avons adopté le nom de *noddi* qui se lit fréquemment dans les relations des voyageurs anglais (1), parce qu'il exprime l'étourderie ou l'assurance folle, avec laquelle cet oiseau vient se poser sur les mâts et sur les vergues des navires (2), et même

sur la main que les matelots lui tendent (3).

L'espèce ne paraît pas s'être étendue fort au-delà des tropiques (4); mais elle est très-nombreuse dans les lieux qu'elle fréquente. A Cayenne, nous dit M. de la Borde, « il y » a cent noddis ou *thouroux* pour un fou » ou une frégate; ils couvrent surtout le » rocher du Grand-Connétable, d'où ils » viennent voltiger autour des vaisseaux, et » lorsqu'on tire un coup de canon, ils se » lèvent et forment par leur multitude un » nuage épais. » Catesby les a également vus pêcher en grand nombre, volant ensemble et s'abaissant continuellement à la surface de la mer, pour enlever les petits poissons, dont les troupes en colonnes sont chassées et pressées par les grands vents. Cette pêche semble se faire de la part de ces oiseaux avec beaucoup de plaisir et de gaieté, si l'on en juge par la variété de leurs cris, par le grand bruit qu'ils font et qu'on entend de quelques milles (5). Tout ceci, ajoute

fous, se laissent prendre à la main sur les vergues et dans les autres agrès de vaisseau où ils viennent se poser. (Catesby.)

(3) Les *thouroux* (c'est le nom du noddy à la Guiane) vont faire leur pêche fort au large en compagnie des fous et des frégates; je ne les ai pas vus se reposer sur l'eau, comme font les goélands; mais la nuit ils viennent rôder autour des vaisseaux pour chercher à se reposer, et les matelots les prennent en se couchant sur le haut de la dunette, et en tendant la main sur laquelle ils ne font pas de façon de se poser. (Mémoires communiqués par M. de la Borde, médecin du roi à Cayenne.)

(4) Catesby, tom. 1, pag. 88. *Noddis et oiseaux d'œufs* (qui paraissent être quelque espèce d'hirondelle de mer.) Par 27 degrés 4 secondes latitude sud, et 103 degrés 56 secondes longitude ouest, dans les premiers jours de mars. (Second Voyage du capitaine Cook, tom. 2, pag. 179.) Le 28 février, par 33 degrés 7 secondes latitude sud, et 102 degrés 33 secondes longitude ouest (en rentrant vers le tropique), nous commençâmes à voir des poissons volants; *des oiseaux d'œufs et des noddis*, qui, à ce qu'on dit, ne vont pas à plus de soixante ou quatre-vingts lieues de terre; mais on n'est pas assuré de cela: personne ne sait à quelle distance s'écartent des côtes les oiseaux de mer; pour moi, je ne crois point qu'il y en ait un seul sur lequel on puisse compter avec certitude pour annoncer le voisinage des terres. (*Idem*, *ibidem*, pag. 178.) On voit des noddys à plus de cent lieues de terre. (Catesby, Carolin., tom. 1, pag. 88.)

(5) Catesby.

(1) Voyez celles des Voyages de Dampier, du capitaine Cook, etc.

(2) Ce sont des oiseaux stupides, qui, comme les OISEAUX. *Tom. IV.*

Catesby, n'a lieu que dans le temps des nichées et de la ponte qui se fait sur le rocher

tout nu (1); après quoi chaque nodd se porte au large et erre seul sur le vaste Océan.

L'AVOCETTE * (2).

RECURVIROSTRA AVOCETTA, Lath., Linn., Gmel., Cuv., Vieill., Temm. (3).

LES oiseaux à pieds palmés ont presque tous les jambes courtes, l'avocette les a très-longues, et cette disproportion, qui suffirait presque seule pour distinguer cet oiseau des autres palmipèdes, est accompagnée d'un caractère encore plus frappant par sa singularité; c'est le renversement du bec, sa courbure tournée en haut présente un arc de cercle relevé, dont le centre est au-dessus de la tête; ce bec est d'une substance ten-

dre et presque membraneuse à sa pointe (4); il est mince, faible, grêle, comprimé horizontalement, incapable d'aucune défense et d'aucun effort. C'est encore une de ces erreurs, ou si l'on veut de ces essais de la nature, au-delà desquels elle n'a pu passer sans détruire elle-même son ouvrage; car en supposant à ce bec un degré de courbure de plus, l'oiseau ne pourrait atteindre ni saisir aucune sorte de nourriture, et l'organe donné pour la subsistance et la vie, ne serait qu'un obstacle qui produirait le dépérissement et la mort. L'on doit donc regarder le bec de l'avocette comme l'extrême des modèles qu'a pu tracer ou du moins conserver la nature; et c'est en même temps et par la même raison le trait le plus éloigné du dessin des formes sous lesquelles se présente le bec dans tous les autres oiseaux.

Il est même difficile d'imaginer comment cet oiseau se nourrit à l'aide d'un instrument avec lequel il ne peut ni becqueter ni saisir, mais tout au plus sonder le limon le plus mou; aussi se borne-t-il à chercher dans

(1) Comme sur les rochers des îles de Bahama. (Catesby, tom. 1, pag. 88.) De l'île de Rocca. (Dampier, tom. 1, pag. 711.) Au côté méridional de Sainte-Hélène gisent certaines petites îles qui ne sont proprement que des rochers, où nous voyons des milliers de mouettes noires, dont les œufs, qui sont très-bons à manger, étaient déposés sur ce rocher. La multitude de ces oiseaux était telle qu'on les prenait à milliers, et ils se laissaient tuer à coups de bâton; d'où vient sans doute qu'on les a nommés *mouettes folles*. (Recueil des Voyages de la Compagnie des Indes orientales; Amsterdam, 1702, tom. 4, pag. 17.)

* Voyez les planches enluminées, n° 353.

(2) Ce nom vient de l'italien, *avocetta*; l'avocette porte encore en italien les noms de *beccotorto*, *beccorella*; et sur le lac Majeur, *spinzago d'aqua*, pour la distinguer de l'autre *spinzago*, qui est le courlis. En allemand, *fremder wasser-vogel*, *schabel*, *schnabel*; et en Autriche, *krabschabl*; en anglais, *scooper*; en suédois, *skiaer-flaecha*; en danois, *klyde*, *lan-fugl*, *forkert*; en turc, *zeluk* ou *keluk*.

Avocetta recurvirostra. (Gesner, Avi., pag. 231; et Icon. avi., pag. 93, avec une figure peu exacte.) *Avocetta Italica dicta*. (Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 288.—Willoughby, Ornithol., pag. 240.—Ray, Synops., pag. 117, n° a, 1.—Marsigl. Danub., tom. 4, pag. 72.) *Avocetta Italorum*. (Jonston, Avi., pag. 90.) *Avocetta recurvirostra*. (Charleton, Exercit., pag. 102, n° 8. *Idem*, Onomaz., pag. 96, n° 8.) *Plotus recurviroster*. (Klein, Avi., pag. 142, n° 1.) *Recurvirostra*, seu *avocetta Italorum*. (Rzaczyński, Auctuar. hist. nat. Polon., pag. 345.) *Trochilus*. (Moehring, Avi., gen. 86.) *Recurvirostra subtus alba*, *supernè nigricans*, *pedibus*

cyaneis. (Barrère, Ornithol., clas. 1, gen. 5, sp. 1.) *Recurvirostra albo nigroque varia*. . . *Avocetta*. (Linnaeus, Syst. nat., ed. 10, gen. 80, sp. 1. *Idem*, Fauna suecica, n° 137.—Müller, Zoolog. Danic., n° 214.—Brunnich, Ornithol. boreal., n° 188.—Kramer, Elench. austr. infer., pag. 348, n° 1.) Herle ou *avocetta* des Italiens. (Albin, tom. 1, pag. 87, planche 101, figure mal coloriée.) L'avocette. (Salerne, Ornithol., pag. 359.) *Avocetta candida*; capite superiore, colli superioris parte supremâ, teniâ à scapulis ad uropygium, et fasciâ in alis obliquâ nigris; rectricibus candidis. . . *Avocetta*. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 538.)

(3) M. Cuvier place le genre *Avocetta*, qu'il adopte, dans l'ordre des échassiers, dans la famille des longirostres, et à la suite du genre des bécasses. Desm. 1829.

(4) Ferè coriaceum, apice membranaceum. (Linnaeus.)

L'écume des flots le frai des poissons qui paraît être le principal fonds de sa nourriture ; il se peut aussi qu'il mange des vers, car l'on ne trouve ordinairement dans ses viscères qu'une matière glutineuse, grasse au toucher, d'une couleur tirant sur le jaune-orangé, dans laquelle on reconnaît encore le frai du poisson et des débris d'insectes aquatiques ; cette substance gélatineuse est toujours mêlée dans le ventricule de petites pierres blanches et cristallines (1), et quelquefois il y a dans les intestins une matière grise ou d'un vert terreux, qui paraît être ce sédiment limoneux que les eaux douces, entraînées par les pluies, déposent sur le fond de leur lit ; l'avocette fréquente les embouchures des rivières et des fleuves (2), de préférence aux autres plages de la mer.

Cet oiseau, qui n'est qu'un peu plus gros que le vanneau, a les jambes de sept à huit pouces de hauteur ; le cou long et la tête arrondie ; son plumage est d'un blanc de neige sur tout le devant du corps, et coupé de noir sur le dos ; la queue est blanche, le bec noir, et les pieds sont bleus.

On voit l'avocette courir, à la faveur de ses hautes jambes, sur des fonds couverts de cinq à six pouces d'eau ; mais pour parcourir les eaux plus profondes, elle se met à la nage, et dans tous ses mouvements elle paraît vive, alerte, inconstante ; elle séjourne peu dans les mêmes lieux, et dans ses passages sur nos côtes de Picardie en avril et en novembre, elle part souvent dès le lendemain de son arrivée ; en sorte que les chasseurs ont grand peine à en tirer ou saisir quelques-unes ; elles sont encore plus rares dans l'intérieur des terres que sur les côtes. Cependant M. Salerne dit qu'on en a vu s'avancer assez loin sur la Loire, et il assure que ces oiseaux sont en grand nombre sur les côtes du Bas-Poitou, et qu'ils y font leurs nichées (3).

Il paraît, à la route que tiennent les avocettes dans leur passage, qu'aux approches

de l'hiver elles voyagent vers le midi, et tournent au printemps dans le nord ; car il s'en trouve en Danemarck (4), en Suède, à la pointe du sud de l'île d'Oeland (5), sur les côtes orientales de la Grande-Bretagne (6) ; il en arrive aussi des volées sur la côte occidentale de cette île, qui n'y séjournent qu'un mois ou deux, et disparaissent à l'approche du grand froid (7) ; ces oiseaux ne font que passer en Prusse (8) ; on les voit très-rarement en Suisse, et suivant Aldrovande ils ne paraissent guère plus souvent en Italie ; cependant ils y sont bien connus et bien nommés (9). Quelques chasseurs ont assuré que leur cri peut s'exprimer par les syllabes *crex, crex* ; mais ce léger indice ne suffit pas pour qu'on puisse soupçonner que l'oiseau nommé *crex* par Aristote soit le même que l'avocette ; car le *crex*, dit ce philosophe, est en guerre avec le loriot et le merle ; or il est très-certain que l'avocette n'a rien à démêler avec ces deux oiseaux des bois ; et d'ailleurs ce cri *crex, crex*, est également celui de la barge et du râle de terre.

On trouve à la plupart des avocettes de la boue sur le croupion, et les plumes en paraissent usées par les frottements ; apparemment ces oiseaux essuient leur bec à leurs plumes, ou l'y logent pour dormir, sa forme ne paraissant pas moins embarrassante pour le placer durant le repos, que pour s'en servir dans l'action, à moins que l'oiseau ne dorme, comme les pigeons, la tête sur la poitrine.

L'observateur qui nous communique ces faits (10), est persuadé que l'avocette, dans le premier âge, est grise, et ce qui fonde son opinion, c'est qu'au temps du passage de novembre on en voit plusieurs qui ont les extrémités des plumes scapulaires grises, ainsi que celles du croupion ; or, ces plumes et celles qui couvrent les ailes sont celles qui conservent le plus long-temps la livrée

(1) Willoughby dit n'y avoir trouvé rien autre chose.

(2) Du moins sur nos côtes de Picardie, où ces observations ont été faites.

(3) L'avocette est très-rare dans l'Orléanais... Au contraire rien n'est plus commun sur les côtes du Bas-Poitou ; et dans la saison des nids, les paysans en prennent les œufs par milliers pour les manger ; quand on la fait lever de dessus son nid, elle contrefait l'estropiée, autant et plus que tout autre oiseau. (Salerne, Ornithol., pag. 360.)

(4) Müller, Zoolog. Danic., no 214. Habitat in Cimbrîa, Sielandiâ. (Brunnich, Ornithol. boreal., no 188.)

(5) Habitat in Oelandiâ apice Australi. (Linnaeus, Fauna Suecica, no 537.)

(6) Ray, Synops., pag. 117. Willoughby, pag. 240.

(7) Charleton, Onomaz. Zoic., pag. 96.

(8) Rzaczyński, Auctuar. hist. nat. Polon., pag. 435. Avocetta aliquandò hospes apud nos. (Klein, De avib. erratic., pag. 193.)

(9) Voyez la nomenclature.

(10) M. Baillon, de Montreuil-sur-Mer.

de la naissance : la couleur terne des grandes plumes des ailes, et la teinte pâle des pieds, qui dans l'adulte sont d'un beau bleu, ne laissent pas douter d'ailleurs que les avocettes à plumage mêlé de gris ne soient les jeunes ; il y a peu de différences extérieures dans cette espèce entre le mâle et la femelle ; les vieux ont beaucoup de noir, mais les vieilles femelles en ont presque autant ; seulement il paraît que la taille de celles-ci est généralement un peu plus petite, et que la tête des premiers est plus ronde, avec le tubercule charnu qui s'élève sous la peau près

de l'œil, plus enflé ; il n'y a pas non plus de quoi établir une variété dans l'espèce, sur ce que les avocettés de Suède ont le croupion noir, selon Linnæus, et que celles qui vivent en grand nombre sur un certain lac de Basse-Autriche ont le croupion blanc, comme le fait observer Kramer (1).

Soit timidité, soit finesse, l'avocette évite les pièges, et elle est fort difficile à prendre (2) ; son espèce, comme on l'a vu, n'est bien commune nulle part, et paraît peu nombreuse en individus.

LE COUREUR ⁽⁴⁾.

CORRIRA ITALICA, Lath., Linn., Gmel., Vieill. ⁽⁴⁾.

Tous les oiseaux qui nagent et dont les doigts sont unis par des membranes, ont le pied court, la jambe reculée et souvent en partie cachée dans le ventre ; leurs pieds construits et disposés comme des rames à large palme, à manche raccourci, à position oblique, semblent être faits exprès pour aider

le mouvement du petit navire animé. L'oiseau est lui-même le vaisseau, le gouvernail et le pilote ; mais, au milieu de cette grande troupe de navigateurs ailés, trois espèces d'oiseaux forment comme un groupe isolé ; ils ont à la vérité les pieds garnis d'une membrane comme les autres oiseaux nageurs, mais ils sont en même temps montés sur de grandes jambes ou plutôt sur de hautes échasses, et par ce caractère ils se rapprochent des oiseaux de rivage, et tenant à deux grands genres très-différents, ces trois espèces forment un de ces degrés intermédiaires, une de ces nuances qu'en tout a tracées la nature.

Ces trois oiseaux à pieds palmés et à hautes jambes, sont, l'avocette, dont nous venons de parler, le flamant ou *phénicoptère* des anciens, et le *coureur*, ainsi nommé, dit Aldrovaude, de la célérité avec laquelle on le voit courir sur les rivages ; ce naturaliste, par qui seul nous connaissons cet oiseau, nous apprend qu'il n'est pas rare en Italie : nous ne le connaissons point en France, et selon toute apparence il ne se trouve pas dans les autres contrées de l'Europe, ou du moins il y est extrêmement rare. Charleton dit en avoir vu un individu, sans faire mention du lieu d'où il venait ; selon Aldrovaude, les cuisses de cet oiseau coureur sont courtes à proportion de la hauteur des jambes ; le bec jaune dans son étendue est

(1) Elench. Aust. Infer., pag. 348.

(2) J'ai fait mettre en usage et employé moi-même toutes les ruses possibles, pour prendre de ces oiseaux vivants ; je n'ai jamais pu y parvenir. (Observations communiquées par M. Baillon.)

(3) Aldrovaude lui applique les noms grecs de *celeos* et de *trochilos* ; et c'est d'après celui de *corrira*, qu'on lui donne en Italie, que nous avons formé celui de *coureur*. *Trochilus*, vulgô *corrira*. (Aldrovaude, Avi., tom. 3, p. 288. — Willoughby, Ornith., pag. 240.) *Trochilus*, *corrira*, seu *tabellaria* Aldrovandii. (Charleton, Exercit., pag. 102, n° 9, Onomazt., pag. 97, n° 9. — Ray, Synops. avi., p. 118, n° 3.) *Trochilus*. (Jouston, Avi., pag. 90. *Idem*, *corrira*, pag. 111.) Le *trochile ou coureur*. (Salerne, Ornithol., pag. 362.) *Corrira supernè ferruginea*, *infernè alba*; *rectricibus binis intermediis candidis*, *apice nigris*. *Corrira*, le coureur. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 542.)

(4) Le genre coureur, *corrira*, a été formé pour placer un oiseau décrit trop succinctement, et dessiné d'une manière trop défectueuse par Aldrovaude, pour qu'on puisse être assuré de la réalité de son existence. Aucun naturaliste moderne n'a eu l'occasion de le voir ; aussi MM. Cuvier, Temminck et Vieillot dans son Ornithologie élémentaire, n'en font-ils aucune mention. DESM. 1829.

noir à la pointe, il est court et ne s'ouvre pas beaucoup; le manteau est couleur de gris de fer et le ventre blanc; deux plumes blanches à pointe noire couvrent la queue. C'est tout ce que rapporte ce naturaliste, sans rien ajouter sur les dimensions ni la grandeur du corps qui, dans sa figure, sont à peu près les mêmes que celles du pluvier.

Aristote et Athénée parlent également d'un oiseau à course rapide, sous le nom de *trochilos*, en disant qu'il vient en temps calme chercher sa nourriture sur l'eau; mais ce trochilos est-il un oiseau palmipède et nageur, comme le dit Aldrovande qui le rapporte à son oiseau coureur, ou, comme l'indique Élien, le trochilos n'est-il pas un oiseau de rivage du genre des poules d'eau ou des pluviers à collier? C'est ce qui

me paraît difficile à décider par le peu de renseignements que nous ont laissé les anciens. Tout ce qui résulte de leurs notices, c'est que ce *trochilos* est de la classe des oiseaux aquatiques, et c'est au moins avec une espèce de convenance qu'Élien lui applique ce que l'antiquité disait de l'oiseau qui entre hardiment dans la gueule du crocodile pour manger les sangsues, et qui l'avertit de l'approche de la mangouste *ichneumon*: cette fable a été appliquée, avec autant d'absurdité qu'il est possible d'en mettre à l'application d'une fable, à un petit oiseau des bois, qui est le roitelet-troglodyte, et cela par une erreur de noms, le roitelet-troglodyte ayant quelquefois reçu le nom de *trochilos* à cause de son vol tournoyant (1).

LE FLAMMANT OU LE PHÉNICOPTÈRE* (2).

PHOENICOPTERUS RUBER, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Cuv. (3).

DANS la langue de ce peuple spirituel et sensible, les Grecs, presque tous les mots

peignaient l'objet ou caractérisaient la chose, et présentaient l'image ou la description

(1) Voyez l'article du Troglodyte, vol. 2.

* Voyez les planches enluminées, n° 63.

(2) En grec, φοινικοπτερος; en latin, *phœnicopterus*; en espagnol, et aux îles du cap Vert, *flamenco*; en portugais, *flamingo*; dans les anciens ornithologistes, *flambant* ou *flammant*, d'où par dégénération, *flamant* et *flamand*; *tokoko*, à Cayenne, suivant Barrère; autrefois en France, selon M. Duhamel (ancienne histoire de l'Académie royale des sciences, pag. 213), *bécharu*, comme qui dirait *bec de charrue*, de la forme de son bec courbé comme un soc; en langue madégaïse ou de Madagascar, *sambe*, selon Flacourt.—Flamant ou flambant. (Belou, Nat. des Oiseaux, pag. 199.) *Bécharu*. (Histoire de l'Académie des sciences, t. 2, part. 3, pag. 43, avec une assez mauvaise figure, planche 9.) *Phœnicopterus*. (Gesner, Avi., p. 689; et Icon. avi., pag. 136.—Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 319.—Jouston, Avi., pag. 102.—Willoughby, Ornithol., pag. 240.) *Nota*. Les figures données par ces auteurs, et copiées de celles de Gesner, ne sont point exactes. (Ray, Synops. avi., pag. 117, n° 2; et 190, n° 1.—Charleton, Exercit., p. 108, n° 3. Onomast., pag. 102, n° 5.—Sloane, Jamaïc., pag. 321, n° 17.) *Phœnicopterus* Plinii, Aldrovandi. (Klein, Avi., pag. 126, lit. B.) *Phœnicopterus* avis. (Mus. Worm., pag. 309.) *Phœnicopterus* aucto-

rum. (Moehring, Avi., gen. 59.) *Phœnicopterus* Americanus. (Séba, vol. 1, pag. 103, tab. 67, fig. 1.) *Phœnicopterus* pullus, vertice et angulis alarum coccineis. (Browne, nat. Hist. of Jamaïc., pag. 480.) *Phœnicopterus* ruber, remigibus primoribus nigris. *Phœnicopterus* ruber. (Linnæus, Syst. Nat., ed. 10, gen. 72, sp. 1.) *Phœnicopterus* ex cinereo puniceus minori rostro. (Barrère, Ornith., clas. 1, gen. 8, sp. 1.) *Phœnicopterus* roseus. (*Idem*, *ibid.*, sp. 2.) *Phœnicopterus* Guyanensis, crassiori rostro, totus phœnicus. (*Idem*, *ibid.*, sp. 3.) *Phœnicopterus*, phœnicus rostro falcato, ad extremum nigro. (*Idem*, France équinox., pag. 140.) *Flamenco*. (Jouston, Avi., p. 130.) Avis quam Hispani flamenco vocant. (De Laet, Nov. Orb., pag. 13.) *Flamand*. (Kolbe, Description du cap de Bonne-Espérance, tom. 3, pag. 142.) *Flambant* ou *flamand*. (Dutert., Hist. des Antilles, t. 2, pag. 267.) *Flamant*. (Catesby, tom. 1, pag. 73, avec une bonne figure, planche 73; et de plus une figure de la tête, planche 74.) *Flamant* ou *flamboyant*. (Albin, tom. 2, pag. 51, avec une figure mauvaise et mal coloriée, planche 77.) *Le flammant* ou *flambant*. (Salerae, Ornithol., pag. 260.) *Phœnicopterus* coccineus, remigibus plerisque nigris; rectricibus coccineis.... *Phœnicopterus*. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 532.)

(3) M. Cuvier place le genre flammant, *phani-*

abrégée de tout être idéal ou réel. Le nom de *phénicoptère*, oiseau à l'aile de flamme (1), est un exemple de ces rapports sentis qui font la grâce et l'énergie du langage de ces Grecs ingénieux ; rapports que nous trouvons si rarement dans nos langues modernes, lesquelles ont souvent même défiguré leur mère en la traduisant. Le nom de phénicoptère traduit par nous ne peignit plus l'oiseau, et bientôt, ne représentant plus rien, perdit ensuite sa vérité dans l'équivoque. Nos plus anciens naturalistes français prononçaient *flambant* ou *flammant* : peu à peu l'étymologie oubliée permit d'écrire *flamant* ou *flamand*, et d'un oiseau couleur de feu ou de flamme (2), on fit un oiseau de Flandre ; on lui supposa même des rapports avec les habitants de cette contrée où il n'a jamais paru (3). Nous avons donc cru devoir rappeler ici son ancien nom qu'on aurait dû lui conserver comme plus riche et si bien approprié, que les Latins crurent devoir l'adopter (4).

Cette aile couleur de feu n'est pas le seul caractère frappant que porte cet oiseau ; son bec, d'une forme extraordinaire, aplati et fortement fléchi en dessus vers son milieu, épais et carré en dessous, comme une large cuiller ; ses jambes, d'une excessive hauteur ; son cou long et grêle ; son corps plus haut monté, quoique plus petit que celui de la cigogne, offrent une figure d'un beau bizarre et d'une forme distinguée parmi les plus grands oiseaux de rivage.

C'est avec raison que Willoughby, parlant de ces grands oiseaux à pieds demi-palmés

qui hantent le bord des eaux, sans néanmoins nager ni plonger, les appelle des espèces isolées, formant un genre à part et peu nombreux, car le flamman en particulier paraît faire la nuance entre la grande tribu des oiseaux de rivage et celle tout aussi grande des oiseaux navigateurs, desquels il se rapproche par les pieds à demi-palmés, et dont la membrane étendue entre les doigts, et de l'une à l'autre pointe, se retire dans son milieu par une double échancrure (5) ; tous les doigts sont très-courts, et l'extérieur fort petit ; le corps l'est aussi relativement à la longueur des jambes et du cou. Scaliger le compare à celui du héron, et Gesner à celui de la cigogne, en remarquant, ainsi que Willoughby, la longueur extraordinaire de son cou effilé. Quand le flamman a pris son entier accroissement, dit Catesby, il n'est pas plus pesant qu'un canard sauvage, et cependant il a cinq pieds de hauteur (6). Ces grandes différences dans la taille, indiquées par ces auteurs, tiennent à l'âge, ainsi que les variétés qu'ils ont remarquées dans le plumage ; il est en général doux, soyeux et lavé de teintes rouges plus ou moins vives et plus ou moins étendues ; les grandes plumes de l'aile sont constamment noires, et ce sont les couvertures grandes et petites, tant intérieures qu'extérieures, qui portent ce beau rouge de feu dont les Grecs, frappés, tirèrent le nom de phénicoptère. Cette couleur s'étend et se nuance par degrés de l'aile au dos et au croupion, sur la poitrine, et enfin sur le cou, dont le plumage au haut et sur la tête n'est plus qu'un duvet ras et velouté ; le sommet de la tête dénué de plumes, un cou très-grêle, avec un large bec, donnent à cet oiseau un air tout extraordinaire ; son crâne paraît élevé et sa gorge dilatée en avant pour recevoir la mandibule inférieure du bec qui est très-large dès l'origine ; les deux mandibules forment un canal arrondi et droit jusque vers le milieu de leur longueur ; après quoi la mandibule supérieure, fléchit tout d'un coup par une forte courbure, et de convexe qu'elle était devient une lame plate : l'inférieure se plie à proportion, conservant toujours la forme d'une large gouttière ; et la mandibule supérieure, par une autre petite courbure à sa pointe, vient s'appliquer

copterus, dans une sorte de division intermédiaire aux échassiers et aux palmipèdes avec les vaginales et les giaroles. DESM. 1829.

(1) Φοινικτος, purpureus, flammeus ; πτερος, ala.

(2) Toutes ses plumes sont de couleur incarnat, et quand il vole à l'opposite du soleil, il paraît tout flamboyant comme un brandon de feu. (Duterte, Histoire nat. des Antilles, pag. 267.)

(3) Willoughby, en remarquant cette dénomination trompeuse, dit que loin que cet oiseau soit fréquent en Flandre, il ne croit pas même qu'on l'y ait jamais vu : sur quoi Gesner s'abandonne à plusieurs mauvais raisonnements (lib. 3, de Avib.), trouvant dans la grandeur de ces oiseaux du rapport avec la stature des Flamands, supposant d'ailleurs faussement que la plupart de ceux que l'on voit nous sont apportés de Flandre.

(4) Pline, Apicius, Juvénal, Suétone, tous ont retenu le mot grec, en y ajoutant seulement la terminaison latine *phanicopterus*.

(5) Ce que Duterte exprime très-bien, en disant que ses pieds sont à demi marins. (Histoire natur. des Antilles, pag. 267.)

(6) Hist. nat. of Carolin., tom. 1, pag. 73.

sur l'extrémité de la mandibule inférieure ; les bords de toutes deux sont garnis en dedans d'une petite dentelure noire , aiguë , dont les pointes sont tournées en arrière. Le docteur Grew , qui a décrit très-exactement ce bec (1) , y remarque de plus un filet qui règne en dedans sous la partie supérieure et la partage par le milieu ; il est noir depuis sa pointe jusqu'à l'endroit où il fléchit , et de là jusqu'à la racine il est blanc dans l'oiseau mort , mais apparemment sujet à varier dans le vivant , puisque Gesner le dit d'un rouge vif ; Aldrovande , brun ; Willoughby , bleuâtre , et Séba , jaune. « A une » tête ronde et petite , dit Dutertre , est taché un grand bec long de quatre pouces , » moitié rouge et moitié noir , et recourbé » en forme de cuiller. » MM. de l'Académie des Sciences , qui ont décrit cet oiseau sous le nom de *bécharu* (2) , disent que le bec est d'un rouge pâle , et qu'il contient une grosse langue bordée de papilles charnues , tournées en arrière , qui remplit la cavité ou la large cuiller de la mandibule inférieure. Wormius décrit aussi ce bec extraordinaire , et Aldrovande remarque combien la nature s'est jouée dans sa conformation. Ray parle de sa figure étrange , mais aucun d'eux ne l'a examinée assez soigneusement pour décider un point que nous désirerions d'être à portée d'éclaircir ; c'est de savoir si , dans ce bec singulier , c'est , comme l'ont dit plusieurs naturalistes , la partie supérieure qui est mobile , tandis que l'inférieure est fixe et sans mouvement (3).

Des deux figures de cet oiseau , données par Aldrovande , et qui lui avaient été envoyées de Sardaigne , l'une n'exprime point les caractères du bec qui sont assez bien rendus dans l'autre ; et nous devons remarquer à ce sujet que , dans notre planche enluminée même , les traits de ce bec , son renflement , son aplatissement , ne sont pas assez fortement prononcés ; et qu'il est figuré trop pointu.

Pline semble mettre cet oiseau au nombre des cigognes , et Séba se persuade mal à propos , que le phénicoptère chez les anciens était rangé parmi les ibis. Il n'appartient ni

à l'un ni à l'autre de ces genres ; non-seulement son espèce est isolée , mais seul il fait un genre à part : et du reste , quand les anciens placent ensemble les espèces analogues , ce n'est point dans les idées étroites , ni suivant les méthodes scholastiques de nos nomenclateurs , c'est en observant dans la nature par quelles ressemblances des mêmes facultés , des mêmes habitudes , elle rapproche certaines espèces , les rassemble et en forme , pour ainsi dire , un groupe réuni par des manières communes de vivre et d'être.

On peut s'étonner avec raison de ne point trouver dans Aristote le nom du phénicoptère , quoique nommé dans le même temps par Aristophane , qui le range dans la troupe des oiseaux de marais (*λαμναίαι*) ; mais il est rare et peut-être étranger dans la Grèce. Héliodore (4) dit expressément que le phénicoptère est un oiseau du Nil : l'ancien Scholiaste sur Juvénal (5) dit aussi qu'il est fréquent en Afrique ; cependant il ne paraît pas que ces oiseaux demeurent constamment dans les climats les plus chauds , car on en voit quelques-uns en Italie , et en beaucoup plus grand nombre en Espagne (6) ; et il est peu d'années où il n'en arrive pas quelques-uns sur nos côtes de Languedoc et de Provence , particulièrement vers Montpellier et Martigues (7) , et dans les marais près d'Arles (8) ; d'où je m'étonne que Belon , observateur si instruit , dise qu'on n'en voit aucun en France qui n'y ait été apporté d'ailleurs (9). Cet oiseau aurait-il étendu ses migrations d'abord en Italie , où autrefois il ne se voyait pas , et ensuite jusque sur nos côtes ?

Il est , comme on le voit , habitant des contrées du Midi , et se trouve dans l'ancien continent , depuis les côtes de la Méditerranée jusqu'à la pointe la plus australe de l'Afrique (10) ; on en trouve en grand nom-

(4) Ethiopie , lib. 6.

(5) Satyre 11 , vers 139.

(6) Belon , Nat. des Oiseaux , pag. 199.

(7) Lister , annot. in Apicium , lib. 5 , cap. 7. — Ray , Synops. , pag. 117.

(8) Peiresc. vita , lib. 2.

(9) Il n'est point vu au pays de deça , si on ne l'apporte prisonnier , et combien qu'il soit oiseau pa-lustre , toutefois il n'est guères pris de ce côté de la mer océane ; mais il est quelquefois vu en Italie , et plus souvent en Espagne qu'ailleurs , car on lui fait passer la mer. (Nat. des Oiseaux , pag. 199.)

(10) Ces oiseaux sont fort communs au Cap ; pen-

(1) Mus. reg. Soc. , pag. 67.

(2) Anciens Mémoires de l'Académie des Sciences , tom. 3 , part. 3 , pag. 43.

(3) Cette assertion se trouve dans le fragment de *Ménippe* , d'après lequel Rondellet l'a répété. Wormius , Cardan et Charleton prétendent l'avoir vérifiée.

bre dans les îles du cap Vert, au rapport de Mandeslo, qui exagère la grosseur de leur corps, en le comparant à celui du cygne (1). Dampier rencontra quelques nids de ces oiseaux dans celle de Sal (2); ils sont en quantité dans les provinces occidentales de l'Afrique, à Angola, Congo et Bissao, où, par respect superstitieux, les Nègres ne souffrent pas qu'on tue un seul de ces oiseaux; ils les laissent paisiblement s'établir jusqu'au milieu de leurs habitations (3). On les trouve de même à la baie de Saldana (4), et dans toutes les terres voisines du cap de Bonne-Espérance, où ils passent le jour sur la côte, et se retirent la nuit au milieu des grandes herbes qui se trouvent dans quelques endroits des terres adjacentes (5).

Au reste, le flammant est certainement un oiseau voyageur, mais qui ne fréquente que les climats chauds et tempérés, et ne visite pas ceux du Nord; il est vrai qu'on le

voit dans certaines saisons paraître en divers lieux, sans qu'on sache précisément d'où il arrive; mais jamais on ne l'a vu s'avancer dans les terres septentrionales, et, s'il en paraît quelques-uns dans nos provinces intérieures de France, seuls et égarés, ils semblent y avoir été jetés par quelque coup de vent. M. Salerne rapporte, comme chose extraordinaire (6), qu'on en a tué un sur la Loire. C'est dans les climats chauds que ses courses s'exécutent, et il les a portées de l'un à l'autre continent, car il est du petit nombre d'oiseaux communs aux terres méridionales de tous deux (7).

On en voit au Valparais, à la Conception, à Cuba (8), où les Espagnols les nomment *flamencos* (9); il s'en trouve à la côte de Vénézuëla près de l'île Blanche et de l'île d'Aves, et sur l'île de la Roche, qui n'est qu'un amas d'écueils (10); ils sont bien connus à Cayenne, où les naturels du pays leur donnent le nom de *tococo*; on les voit border le rivage de la mer ou voler en troupe (11); on les retrouve dans les îles de Barbade (12). Hans Sloane les place dans le catalogue des oiseaux de la Jamaïque (13);

dant le jour ils se tiennent sur le bord des lacs ou des rivières, et la nuit ils se retirent sur les montagnes. (Kolbe, Description du cap de Bonne-Espérance, tom. 2, pag. 172.)

(1) On y voit (des îles du cap Vert), entre autres, une sorte d'oiseaux que les Portugais appellent *flamingos*, qui ont le corps blanc et les ailes d'un rouge vif, approchant de la couleur de feu, et qui sont aussi gros qu'un cygne. (Voyage de Mandeslo, pag. 688.)

(2) Histoire générale des Voyages, tom. 12, pag. 229.

(3) Les flamingos sont en grand nombre dans le canton, et si respectés par les Mandingos d'un village à demi-lieue de Geves, qu'il s'y en trouve des milliers; ces oiseaux sont de la grandeur d'un coq d'Inde... Les habitants du même village portent le respect si loin pour ces animaux, qu'ils ne souffrent pas qu'on leur fasse le moindre mal. Ils les laissent tranquilles sur les arbres au milieu de leurs habitations, sans être importunés de leurs cris, qui se font entendre néanmoins d'un quart de lieue. Les Français en ayant tué quelques-uns dans cet asile, furent forcés de les cacher sous l'herbe, de peur qu'il ne prit envie aux Nègres de venger sur eux la mort d'un oiseau si révéré. (Relation de Brue, Hist. générale des Voyages, tom. 2, pag. 590.)

(4) Dans la multitude d'oiseaux qu'on voit à la baie de Saldana, les pélicans, les *flamingos*, les corbeaux, qui tous ont un collier blanc autour du cou, quantité de petits oiseaux de différentes espèces, sans compter ceux de la mer, dont la variété est innombrable, remplissent tellement l'air, les arbres et la terre, qu'on ne peut se remuer sans en faire partir un grand nombre. (Relation de Doughton, Histoire générale des Voyages, tom. 2, pag. 46.)

(5) Histoire générale des Voyages, tom. 5, p. 201.

(6) Page 362.

(7) On voit dans l'île Maurice (île de France), beaucoup de certains oiseaux qu'on appelle *géants*, parce que leur tête s'élève à la hauteur d'environ six pieds; ils sont extrêmement haut montés, et ont le cou fort long; le corps n'est pas plus gros que celui d'une oie; ils passent dans les lieux marécageux, et les chiens les surprennent souvent, à cause qu'il leur faut beaucoup de temps pour s'élever de terre. Nous en vîmes un jour un à Rodrigue, et nous le prîmes à la main, tant il était gras; c'est le seul que nous ayons remarqué, ce qui me fait croire qu'il y avait été poussé par quelque vent, à la force duquel il n'avait pu résister; ce gibier est assez bon. (Voyages de Franç. Leguat; Amsterdam, 1700, tome 2, pag. 72.)

(8) Dans les petites îles, sous Cuba, à qui Colomb donna le nom de *Jardin de la Reine*, on voit des oiseaux rouges de la forme des grues, qui ne se trouvent que dans ces îles, où ils vivent d'eau salée, ou plutôt de ce qu'ils y trouvent propre à les nourrir. (Herrera, cap. 13.)

(9) De Laet, Descrip. Ind. occid., lib. 1, cap. 11.

(10) *Idem*, lib. 18, cap. 16.

(11) Barrère, Hist. nat. de la France équinox. Les bois à Cayenne sont peuplés de *flammands*, de colibris, d'occos et de toucaus. (Voyage de Froger.)

(12) Klein, de Avib. errat, pag. 165.

(13) Hist. natur. of Jamaica, tom. 2, pag. 321. These are common in the Marshy and fenny places, and likewise shallow bays of Jamaica.

Dampier les retrouve à Rio de la Hacha (1) ; ils sont en très-grand nombre à Saint-Domingue (2), aux Antilles, et aux îles Caribes (3), où ils se tiennent dans les petits lacs salés et sur les lagunes. Celui dont Séba donne la figure, lui avait été envoyé de Curaçao (4) ; on en trouve également au Pérou (5), jusqu'au Chili (6). Enfin il est peu de régions de l'Amérique méridionale où quelques voyageurs n'aient rencontré ces oiseaux.

Ces flamnants d'Amérique sont partout les mêmes que ceux de l'Europe et d'Afrique ; l'espèce de ces oiseaux semble être unique et plus isolée qu'aucune autre, puisqu'elle s'est refusée à toute variété.

Ces oiseaux font leurs petits sur les côtes de Cuba et des îles de Bahama (7), dans les plages noyées et sur les îles basses, telles que celles d'Aves (8), où Labat trouva nombre de ces oiseaux et leurs nids (9) ; ce sont de petits tas de terre glaise et de fange

amassée du marais, relevés d'environ vingt pouces en pyramide au milieu de l'eau, où leur base baigne toujours, et dont le sommet tronqué, creux et lissé, sans aucun lit de plumes ni d'herbes, reçoit immédiatement les œufs que l'oiseau couve en reposant sur ce petit monticule (10), les jambes pendantes, dit Catesby, comme un homme assis sur un tabouret, et de manière qu'il ne couve ses œufs que du croupion et du bas-ventre. Cette singulière situation est nécessitée par la longueur de ses jambes, qu'il ne pourrait jamais ranger sous lui s'il était accroupi. Dampier décrit de même leur manière de nicher dans l'île de Sal (11). C'est toujours dans les lagunes et les mares salées qu'ils placent leurs nids ; ils ne font que deux œufs ou trois au plus (12), ces œufs sont blancs, gros comme ceux de l'oie et un peu plus allongés (13) ; les petits ne commencent

(1) J'ai vu des flamingos à Rio de la Hacha, et à une île située près du continent de l'Amérique, vis-à-vis de Curaçao, et que les pirates appellent l'île de *Flamingo*, à cause de la prodigieuse quantité de ces oiseaux qui y nichent. (Dampier, Nouveau Voyage autour du monde, tom. 1, pag. 94.)

(2) À Saint-Domingue, les flamingos hordent les marais en grandes troupes, et comme ils ont les pieds d'une extrême hauteur, on les prendrait de loin pour un escadron rangé en bataille. (Hist. générale des Voyages, tom. 12, pag. 228.) Les endroits que les flamnants fréquentent le plus volontiers à Saint-Domingue, sont les marécages de la *Gonave* et de l'île à *Vache*, petites îles situées, l'une à l'ouest du Port-au-Prince, l'autre au sud de la ville des Cayes. Ces îles leur plaisent, et parce qu'elles sont inhabitées, et parce qu'il s'y trouve plusieurs lagons et marais d'eau salée ; ils fréquentent aussi beaucoup le fameux étang de *Riquille*, qui appartient aux Espagnols. On en voit à l'est de la plaine du *Cul-de-sac*, dans un grand étang qui contient plusieurs îlots ; mais du reste, on observe que le nombre de ces oiseaux diminue à mesure que l'on dessèche les marécages et que l'on abat les hautes futaies qui garnissent les bords des grands étangs. (Extrait des Mémoires communiqués par M. le chevalier Lefebvre Deshayes.)

(3) Hernandez, Rochefort.

(4) Thes., tab. 67.

(5) De Laët.

(6) Frésier, pag. 73.

(7) Catesby, Nat. hist. of Carolina, tom. 1, pag. 73.

(8) Cinquante lienes sous le vent de la Dominique.

(9) Histoire générale des Voyages, tom. 15, pag. 673.

OISEAUX. Tome IV.

(10) On me montra quantité de leurs nids ; ils ressemblent à des cônes tronqués, composés de terre grasse, d'environ dix-huit à vingt pouces de hauteur, sur autant de diamètre par le bas ; ils les font toujours dans l'eau, c'est-à-dire dans des mares ou des marécages : ces cônes sont solides jusqu'à la hauteur de l'eau, et ensuite vides comme un pot avec un trou en haut ; c'est là-dedans qu'ils pondent deux œufs qu'ils couvent en s'appuyant contre et couvrant le trou avec leur queue ; j'en ai rompu quelques-uns sans y trouver ni plumes, ni herbes, ni aucune chose pour reposer les œufs ; le fond est un peu concave et les parois fort unies. (Labat, tom. 4, pag. 425.)

(11) Ils font leur nid dans les marais où il y a beaucoup de boue qu'ils amoncellent avec leurs pattes, et en font de petites hauteurs qui ressemblent à de petites îles, et qui paraissent hors de l'eau d'un pied et demi de haut ; ils font le fondement de ces éminences larges, et le conduisent toujours en diminuant jusqu'au sommet, où ils laissent un petit trou pour pondre ; quand ils pondent ou qu'ils couvent, ils se tiennent debout, non sur l'éminence, mais tout auprès, les jambes à terre et dans l'eau, se reposant contre leur monceau de terre, et couvrant leur nid de leur queue : ils ont les jambes fort longues, et comme ils font leurs nids à terre, ils ne peuvent, sans endommager leurs œufs ou leurs petits, avoir les jambes dans leur nid, ni s'asseoir dessus, ni s'appuyer tout le corps qu'à la faveur de cet admirable instinct que la nature leur a donné ; ils ne pondent jamais que deux œufs et rarement moins. Les jeunes ne peuvent voler qu'ils n'aient presque toutes leurs plumes, mais ils courent avec une vitesse prodigieuse. (Dampier, tom. 1, pag. 93.)

(12) They never lay more than three eggs, and seldom fewer. (Philos. Transact., n° 350.)

(13) Décrit sur des œufs de *tokoko* ou *flamant* de Cayenne, au Cabinet du Roi.

à voler que lorsqu'ils ont acquis presque toute leur grandeur; mais ils courent avec une vitesse singulière (1), peu de jours après leur naissance.

Le plumage est d'abord d'un gris clair, et cette couleur devient plus foncée à mesure que leurs plumes croissent, mais il leur faut dix ou onze mois pour l'entier accroissement de leur corps, et ce n'est qu'alors qu'ils commencent à prendre leur belle couleur, dont les teintes sont faibles dans la jeunesse, et deviennent plus fortes et plus vives à mesure qu'ils avancent en âge (2). Suivant Catesby, il se passe deux ans avant qu'ils acquièrent toute leur belle couleur rouge (3). Le P. Dutertre fait la même remarque (4); mais, quel que soit le progrès de cette teinte dans leur plumage, l'aile est colorée la première, et le rouge y est toujours plus éclatant que partout ailleurs; cette couleur s'étend ensuite de l'aile sur le croupion, puis sur le dos et la poitrine et jusque sur le cou; il y a seulement dans quelques individus de légères variétés de nuances qui paraissent suivre les différences du climat; par exemple, nous avons remarqué le rouge plus ponceau dans le flamant du Sénégal, et plus orangé dans celui de Cayenne: seule différence qui ne suffit pas pour constituer deux espèces comme l'a fait Barrère (5).

Leur nourriture, dans tout pays, est à peu près la même; ils mangent des coquillages, des œufs de poissons et des insectes aquatiques: ils les cherchent dans la vase en y plongeant le bec et partie de la tête; ils remuent en même temps et continuellement les pieds de haut en bas pour porter la proie avec le limon dans leur bec, dont

la dentelure sert à la retenir. C'est, dit Catesby, une petite graine ronde semblable au millet, qu'ils élèvent ainsi en agitant la vase, qui fait le grand fonds de leur nourriture; mais cette prétendue graine n'est vraisemblablement autre chose que des œufs d'insectes, et surtout des œufs de mouches et moucherons, aussi multipliés dans les plages noyées de l'Amérique, qu'ils peuvent l'être dans les terres basses du Nord, où M. de Maupertuis dit avoir vu des lacs tout couverts de ces œufs d'insectes qui ressemblaient à de la graine de mil (6). Apparemment ces oiseaux trouvent aux îles de l'Amérique cet aliment en abondance; mais sur les côtes d'Europe, on les voit se nourrir de poisson, les dentelures dont leur bec est armé n'étant pas moins propres que des dents à retenir cette proie glissante.

Ils paraissent comme attachés aux rivages de la mer; si l'on en voit sur des fleuves, comme sur le Rhône (7), ce n'est jamais bien loin de leur embouchure; ils se tiennent plus constamment dans les lagunes, les marais salés et sur les côtes basses; et l'on a remarqué, quand on a voulu les nourrir, qu'il fallait leur donner à boire de l'eau salée (8).

Ces oiseaux sont toujours en troupes, et pour pêcher ils se forment naturellement en file, ce qui de loin présente une vue singulière, comme de soldats rangés en ligne (9); ce goût de s'aligner leur reste, même lorsqu'ils sont placés l'un contre l'autre, ils se reposent sur la plage (10); ils établissent des sentinelles et font alors une espèce de

(6) Voyage en Laponie pour la mesure de la terre. Tom. 3 des OEuvres de Maupertuis, pag. 116.

(7) Peiresc. vita, lib. 2.

(8) Gregatim degunt et juxta littora, atque in ipsiis marinis fluctibus victum quaerunt, salsis undis ita assuetæ, ut quum ab Indis aluntur (nam et cicurantur), sal potui ipsarum necessario admisceatur. (De Laët, Descrip. Ind. occid., lib. 2, cap. 2.) Labat et Charlevoix disent la même chose.

(9) Les flamings bordent les marais en grandes troupes à Saint-Domingue, et comme ils ont les pieds d'une extrême hauteur, on les prendrait de loin pour un escadron rangé en bataille. (Hist. générale des Voyages, tom. 12, pag. 229.)

(10) Ils se tiennent ordinairement sur leurs jambes l'un contre l'autre, sur une seule ligne; dans cette situation il n'y a personne qui, à la distance d'un demi-mille, ne les prit pour un mur de briques, parce qu'ils en ont exactement la couleur. (Relation de Roberts; Histoire générale des Voyages, tom. 2, pag. 364.)

(1) The young ones cannot fly til they are almost full grown; but will run prodigiously fast. (Philosop. Transact., n° 350.)

(2) Ils diffèrent en couleur, d'autant qu'ils ont le plumage blanc quand ils sont jeunes; puis après, à mesure qu'ils croissent, ils deviennent couleur de rose, et enfin quand ils sont âgés, tout incarnat. (De Laët, pag. 583. Voyez aussi Labat, tom. 8, pag. 291.)

(3) Hist. nat. of Carolina, tom. 1, pag. 73.

(4) Les jeunes sont beaucoup plus blancs que les vieux, ils rougissent à mesure qu'ils avancent en âge; j'en ai vu aussi quelques-uns qui avaient les ailes mêlées de plumes rouges, noires et blanches; je crois que ce sont les mâles. (Histoire des Antilles.)

(5) Phœnicopterus ex cinereo puniceus; phœnicopterus roseus; phœnicopterus phœniceus. (Ornithol. Specim. nov.)

garde, suivant l'instinct commun à tous les oiseaux qui vivent en troupes; et quand ils pèchent, la tête plongée dans l'eau, un d'eux est en vedette, la tête haute (1); et si quelque chose l'alarme, il jette un cri bruyant qui s'entend de très-loin, et qui est assez semblable au son d'une trompette (2); dès-lors toute la troupe se lève et observe dans son mouvement de vol un ordre semblable à celui des grues: cependant lorsqu'on surprend ces oiseaux, l'épouvante les rend immobiles et stupides, et laisse au chasseur tout le temps de les abattre presque jusqu'au dernier. C'est ce que témoigne Dutertre (3), et c'est aussi ce qui peut concilier les récits contraires des voyageurs, dont les uns représentent les flamants comme des oiseaux défiants (4) et qui ne se laissent guère approcher (5), tan-

dis que d'autres les disent lourds, étonnés (6), et se laissant tuer les uns après les autres (7).

Leur chair est un mets recherché; Catesby la compare pour sa délicatesse à celle de la perdrix; Dampier dit qu'elle est de fort bon goût quoique maigre; Dutertre la trouve excellente, malgré un petit goût de marais; et la plupart des voyageurs en parlent de même (8). M. de Peiresc est presque le seul qui la dise mauvaise; mais à la différence que peuvent y mettre les climats, il faut joindre l'épuisement de ces oiseaux qui n'arrivent sur nos côtes que fatigués d'un long vol. Les anciens en ont parlé comme d'un gibier exquis (9). Philostrate le compte entre les délices des festins (10); Juvénal reprochant aux Romains leur luxe déprédateur, dit qu'on les voit couvrir leurs tables et des oiseaux rares de Scythie et du superbe phénicoptère. Apicius donne la manière savante de l'assaisonner (11), et ce fut

(1) Ils sont toujours en garde contre la surprise de leurs ennemis, et l'on prétend qu'il y en a quelques-uns en sentinelle, tandis que les autres sont occupés à chercher leur vie; avec cela, on dit qu'ils évitent la poudre d'assez loin, ainsi on les approche difficilement. Nos anciens boucaiers se servaient, pour les tuer, d'un stratagème semblable à celui dont on dit que les Floridiens usent pour approcher les cerfs; ils se couvraient d'une peau de bœuf, et prenant le dessous du vent, ils approchaient leur proie sans que les *flamants*, accoutumés à voir paître des bœufs dans les campagnes, en fussent effarouchés, de sorte qu'ils les tiraient à leur aise. (Histoire de Saint-Domingue, par le P. Charlevoix; Paris, 1730, tom. 1, pag. 30. Voyez la même chose, Hist. nat. et morale des Antilles, pag. 151.)

(2) Ces oiseaux ont le ton de voix si fort, qu'il n'y a personne en les entendant, qui ne crût que ce sont des trompettes qui sonnent; ils sont toujours en bandes, et pendant qu'ils ont la tête cachée; barbotant dans l'eau, comme les cygnes, pour trouver leur mangeaille, il y en a toujours un en sentinelle tout debout, le cou étendu, l'œil circonspect et la tête inquiète; sitôt qu'il aperçoit quelqu'un, il sonne de la trompette, donne l'alarme au quartier, prend le vol tout le premier, et tous les autres le suivent. (Hist. nat. des Antilles.)

(3) Que si on peut les surprendre, ils sont si faciles à tuer, que les moindres blessures les font demeurer sur la place. (*Ibidem.*)

(4) Ils ont l'ouïe et l'odorat si subtils, qu'ils évitent de loin les chasseurs et les armes à feu; pour éviter aussi toute surprise, ils se posent volontiers en des lieux découverts et au milieu des marécages, d'où ils peuvent apercevoir de loin leurs ennemis, et il y en a toujours un de la bande qui fait le guet. (Rocheport, Histoire des Antilles.)

(5) Ces oiseaux se laissent approcher difficilement: Dampier et deux autres chasseurs, s'étant placés le soir près du lieu de leur retraite, les surprirent avec

tant de bonheur, qu'ils en tuèrent quatorze de leurs trois coups. (Relation de Robertz; Histoire générale des Voyages, tom. 2, pag. 364.)

(6) *Stolida avis*, dit Klein.

(7) Un homme, en se cachant de manière qu'ils ne puissent le voir, en peut tuer un grand nombre; car le bruit d'un coup de fusil ne leur fait pas changer de place, ni la vue de ceux qui sont tués au milieu d'eux n'est pas capable d'épouvanter les autres; ni de les avertir du danger où ils sont; mais ils demeurent les yeux fixes, et pour ainsi dire étonnés, jusqu'à ce qu'ils soient tous tués, ou du moins la plupart. (Catesby, Nat. hist. of Carolin., tom. 1, pag. 73.)

(8) Ces oiseaux sont en grand nombre dans les pays du Cap; leur chair est saine et de bon goût: on assure que leur langue a le goût de la moëlle. (Histoire générale des Voyages, tom. 5, pag. 201.) Ils sont gras et leur chair est délicate. (Rocheport.)

(9) Caligula devenu assez fou pour se croire Dieu, avait choisi le phénicoptère avec le paon pour les hosties exquis qu'on devait immoler à sa divinité; et la veille du jour où il fut massacré, dit Suétone, il s'était aspergé dans un sacrifice du sang d'un phénicoptère.

(10) Vita Apollon., lib. 8.

(11) Phœnicopterum elixas, lavas, ornas; includis in cacabum; adjicies aquam, salem et acetum modicum. Dimidiâ cocturâ alligas fasciculum porri et coriandri, ut coquantur. Propè cocturam defrutum mittis, coloras: adjicies in mortarium piper, cuminum, coriandrum, laseris radicem, mentham, rutam; fricabis; suffundis acetum: adjicies caryotam. Jus de suo sibi perfundis; reexinanies in eundem cacabum: amilo obligas; jus perfundis, et inferes. *Aliter*: Assas avem; teres piper, ligusticum, apii semen, sesamum, defrutum, petroselinum, mentham, ce-

cet homme dont la voracité, dit Pline, *engloutissait les races futures* (1), qui découvrit à la langue du phénicoptère cette saveur qui la fit rechercher comme le morceau le plus rare (2). Quelques-uns de nos voyageurs, soit dans le préjugé des anciens ou d'après leur propre expérience, parlent aussi de l'excellence de ce morceau (3).

La peau de ces oiseaux, garnie d'un bon duvet, sert aux mêmes usages que celle du cygne (4). On peut les apprivoiser assez aisément, soit en les prenant jeunes dans le nid (5), soit même en les attrapant déjà grands dans les pièges ou de toute autre manière (6); car quoiqu'ils soient très-sau-

vages dans l'état de liberté, une fois captifs le flammant paraît soumis, et semble même affectionné; et en effet il est plus farouche que fier, et la même crainte qui le fait fuir, le subjugué quand il est pris. Les Indiens en ont d'entièrement privés (7). M. de Peirese en avait vu de très-familiers, puisqu'il donne plusieurs détails sur leur vie domestique (8). Ils mangent plus de nuit que de jour, dit-il, et trempent dans l'eau le pain qu'on leur donne; ils sont sensibles au froid et s'approchent du feu jusqu'à se brûler les pieds, et lorsqu'une de leurs jambes est impotente, ils marchent avec l'autre en s'aidant du bec et l'appuyant à terre comme un pied ou une béquille; ils dorment peu et ne reposent

pam siccam, caryotam; melle, vino, liquamine, aceto, oleo et defruto temperabis. (De Obson. et Condim., lib. 6, cap. 7.)

(1) Phénicopteri linguam præcipuè esse saporis Apicius docuit, nepotum omnium allissimus gurgis.

(2) Lampride compte parmi les excès d'Héliogabale, celui d'avoir fait paraître à sa table des plats remplis de langues de phénicoptères. Suétone dit que Vitellius rassemblant les délices de toutes les parties du monde, faisait servir à la fois, dans ses festins, les foies de scares, les laités de murènes, les cervelles de faisans, et les langues de phénicoptères; et Martial, faisant honte aux Romains de leurs goûts destructeurs, fait dire à cet oiseau, que son beau plumage a frappé les yeux, et que sa langue est devenue la proie des gourmands, tout comme si cette langue eût dû piquer leur goût dépravé, autant que la langue musicale et charmante du rossignol, autre tendre victime de ces déprédateurs :

Dat mihi penna rubens nomen; sed lingua gulosis
Nostra sapit: quid, si garrula lingua foret?

(3) Mais surtout leur langue passe pour le plus friand morceau qui puisse être mangé. (Dutertre.) Ils ont la langue fort grosse, et vers la racine un peloton de graisse qui fait un excellent morceau. Un plat de langues de flamings serait, suivant Dampier, un mets digne de la table des rois. (Histoire générale des Voyages, tom. 2, pag. 364. Relation de Roberiz.)

(4) On les écorche, et de leurs peaux on fait des ceintures que l'on dit être très-utiles à ceux qui sont travaillés de froideurs et de débilité d'estomac. (Dutertre.)

(5) Je souhaitais fort d'en avoir de jeunes pour les apprivoiser; car on en vient à bout, et j'en ai vu de fort familiers chez le gouverneur de la Martinique... En moins de quatre ou cinq jours, les jeunes que nous primes venaient manger dans nos mains; cependant je les tenais toujours attachés, sans me fier trop à eux, car un qui s'était déiaiché, s'enfuit vite comme un lièvre, et mon chien eut de la peine à l'arrêter. (Labat, Nouveau Voyage aux îles d'Amérique, tom. 8, pag. 291 et 292.)

(6) Un flammant sauvage étant venu se poser dans

une mare près de notre habitation, on y chassa un flammant domestique qui vivait dans la basse-cour, et le négriillon qui le soignait, porta le baquet dans lequel il le nourrissait au bord de la mare à quelque distance, et se cacha auprès; le flammant domestique ne tarda pas à s'en approcher, et le flammant sauvage de le suivre; celui-ci voulant prendre sa part des aliments, le premier se mit à le chasser et à le battre, de manière que le petit nègre qui faisait le mort à terre, trouva l'instant de le prendre en l'arrêtant par les jambes. Un de ces oiseaux, pris à peu près de même, a vécu quinze ans dans nos basses-cours; il vivait de bon accord avec les volailles, et caressait même ses compagnons de chambrée, les dindons et les canards, en les grattant sur le dos avec le bec. Il se nourrissait du même grain que ces volailles, pourvu qu'il fût mêlé avec un peu d'eau; au reste, il ne pouvait manger qu'en tournant le bec pour prendre les aliments de côté; il barbotait d'ailleurs comme les canards, et connaissait si bien ceux qui avaient coutume d'avoir soin de lui, que quand il avait faim il allait à eux, et les tirait avec le bec par les vêtements; il se tenait très-souvent dans l'eau jusqu'à mi-jambe, ne changeant guère de place, et plongeant de temps en temps sa tête au fond, afin d'attraper de petits poissons, dont il se serait nourri de préférence au grain; quelquefois il courait sur l'eau en la battant alternativement avec ses pattes, et en se soutenant par le mouvement de ses ailes à moitié étendues; il ne se plaisait point à nager, mais à trépigner dans peu d'eau; quand il tombait, il ne se relevait qu'avec très-difficulté, aussi ne s'appuyait-il jamais sur son ventre pour dormir, il retirait seulement une de ses jambes sous lui, restait sur l'autre comme sur un piquet, passait son cou sur son dos, et cachait sa tête entre le bout de son aile et son corps, toujours du côté opposé à la jambe qui était pliée. (Lettre de M. Pommies, Commandant de milice au quartier de Nipes, à Saint-Domingue, communiquée par M. le chevalier Lefebvre Deshayes.)

(7) Ab Indis domi aluntur; nam et cieurantur. (Descr. Ind. occid., lib. 1, cap. 2.)

(8) Peirese. vita, lib. 3.

que sur une jambe, l'autre retirée sous le ventre ; néanmoins ils sont délicats et assez difficiles à élever dans nos climats ; même il paraît qu'avec assez de docilité pour se plier aux habitudes de la captivité, cet état

est très-contraire à leur nature, puisqu'ils ne peuvent le supporter long-temps, et qu'ils y languissent plutôt qu'ils ne vivent, car ils ne cherchent pas à se multiplier, et jamais ils n'ont produit en domesticité (1).

LE CYGNE * (2).

LE CYGNE A BEC ROUGE, CUV. — ANAS OLOR, Linn., Gmel., Lath., Vieill.

LE CYGNE A BEC NOIR, CUV. — ANAS CYGNUS, Linn., Gmel., Lath., Vieill. (3).

DANS toute société, soit des animaux, soit des hommes, la violence fait les tyrans, la douce autorité fait les rois : le lion et le tigre sur la terre, l'aigle et le vautour dans les airs, ne règnent que par la guerre, ne dominant que par l'abus de la force et par la cruauté ; au lieu que le cygne règne sur

les eaux à tous les titres qui fondent un empire de paix, la grandeur, la majesté, la douceur, avec des puissances, des forces, du courage et la volonté de ne pas abuser, et de ne les employer que pour la défense : il sait combattre et vaincre, sans jamais attaquer : roi paisible des oiseaux d'eau,

(1) Barrère, lib. 3.

* Voyez les planches enluminées, n° 913.

(2) En grec, *κυκνος, κύνος* ; en latin, *olor* ; en arabe, *baskak, cinnana*. Nota. M. Brisson, dans ses dénominations du cygne, dit, en hébreu, *tinschemet*, suivant Aldrovande ; or, Aldrovande commence son premier chapitre du cygne par dire tout le contraire ; l'hébreu, dit-il expressément, n'a aucun mot qui désigne proprement et clairement le cygne. Saint Jérôme traduit *tinschemet, cygnus*. Les septante traduisent *racha, cygnus*, et en même temps rangent le *racha* parmi les oiseaux immondes, ce qui prouve que ce n'est point le cygne. Samtes Pagola trouve le cygne dans *kaneta* ; et Rabbi Kinki, commentant ce mot, qu'il prononce *soetha*, assure que c'est une chauve-souris. — En italien, *cino, cygno* ; à Venise, *cesano* ; dans le Ferrarois, *cisano* ; en espagnol, *cisne* ; en catalan, *signe* ; en allemand, *schwan* ; en Saxe et en Suisse, *oelb, elbsch, elbish*, que Frisch fait dériver d'*albus* ; en anglais, *swan*. Le petit *cygnet*, le privé *tame-swan*, le sauvage *wild-swan, elk*, et selon quelques-uns, *hooper* ; en suédois, *swan* ; en illyrien, *labut* ; en polonois, *labec* ; aux Philippines et spécialement à l'île de Luçon, *tagac*.

Cyne, cygne. (Belon, Nat., pag. 151 ; et Portraits d'oïss., pag. 30, a.) *Cygnus*. (Gesner, Avi., pag. 371. — Jouston, Avi., pag. 90. — Charleton, Exercit., pag. 103, n° 10. Onomast., pag. 97, n° 10. — Mus. Worm., pag. 299. — Prosp. Alpin. Ægypt., vol. 1, pag. 199.) *Cygnus, cygnus, olor*. (Gesner, Icon. avi., pag. 81. — Rzeczyński, Hist. Nat. Polon., pag. 278. Auctuar., pag. 377.) *Cygnus*. (Aldrov.,

Avi., tom. 3, pag. 1.) *Olor*. (Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 310.) *Anser cygnus*. (Klein, Avi., pag. 128, n° 1.) *Cygnus ferus*. (Willoughby, Ornithol., pag. 272. — Ray, Synops. avi., pag. 136, n° a, 2. — Sibbald., Scot. illustr., pag. 2, lib. 3, pag. 21. — Marsigl. Danub., tom. 5, pag. 98.) *Cygnus mansuetus*. (Willoughby, pag. 271. — Ray, pag. 136, n° a, 1. — Sibbald., *ubi supra*. — Marsigl., *ubi supra*.) *Anser candidus, pedibus nigris, rostro luteo, cervice longiori*. (Barrère, Ornithol., clas. 1. gen. 2, sp. 5.) *Anser rostro semicylindrico ; cerâ flavâ ; corpore albo*. (Linnaeus, Fauna Suec., n° 88. — *Idem*, Syst. Nat., ed. 10, gen. 6, sp. 1.) *Cygnus (ferus)*. (*Ibid.* vers. 1.) *Cygnus mansuetus*. — *Der schwan*. (Frisch, tom. 2, pl. 152.) *Cygne sauvage*. (Edwards, Hist., pag. et pl. 150.) *Cygue*. (Albin, tom. 3, pl. 96.) *Le cygne privé*. (Salerne, Ornithol., pag. 404.) *Le cygne sauvage*. (*Idem, ibid.*, pag. 405.) *Anser in toto corpore albus ; tuberculo in exortu rostri carnoso nigro ; remigibus rectricibusque candidis*. *Cygnus, le cygne*. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 288.) *Anser in toto corpore albus ; rostro in exorta luteo ; remigibus rectricibusque candidis*. *Cygnus ferus, le cygne sauvage*. (*Idem, ibid.*, pag. 292.)

(3) Buffon réunit dans cet article l'histoire des deux espèces de cygnes qu'on trouve en Europe : 1° son cygne proprement dit (pl. enlum., n° 913), qui est le cygne tuberculé ou domestique de M. Temminck, ou *cygne à bec rouge*, Cuv., *anas olor*, Linn. ; et 2° son cygne sauvage, ou cygne à bec jaune de M. Temminck, *cygne à bec noir* de M. Cuvier, *anas cygnus*, Linn. DESM. 1829.

il brave les tyrans de l'air; il attend l'aigle sans le provoquer, sans le craindre; il repousse ses assauts, en opposant à ses armes la résistance de ses plumes, et les coups précipités d'une aile vigoureuse qui lui sert d'épée (1), et souvent la victoire couronne ses efforts (2). Au reste, il n'a que ce fier ennemi; tous les autres oiseaux de guerre le respectent, et il est en paix avec toute la nature (3); il vit en ami plutôt qu'en roi au milieu des nombreuses peuplades des oiseaux aquatiques, qui toutes semblent se ranger sous sa loi; il n'est que le chef, le premier habitant d'une république tranquille (4), où les citoyens n'ont rien à craindre d'un maître qui ne demande qu'autant qu'il leur accorde, et ne veut que calme et liberté.

Les grâces de la figure, la beauté de la forme répendent, dans le cygne, à la douceur du naturel; il plait à tous les yeux; il décore, embellit tous les lieux qu'il fréquente; on l'aime, on l'applaudit, on l'admire (5);

(1) *Vim summam in alis habet.* (Schwenckfeld.) Scaliger author est (Exercit. 231, n° 1), si cygni alâ pulsetur aquila, de hâc actum esse. (Aldrovande.)

(2) *Pugnat cum aquilâ vultur, item olor; et superat olor saepe.* (Aristot., Hist. animal., lib. 9, cap. 2.) *Aquilam invadentem, olores repugnando vincunt; ipsi nunquam lacessunt.* (Idem, *ibid.*, cap. 16.) Oppien dit la même chose.

(3) *Illic innocui latè pascuntur olores.* (Ovid., Amor. 2, eleg. 6.)

(4) Les anciens croyaient que le cygne épargnait non-seulement les oiseaux, mais même les poissons; ce qu'Hésiode indique, dans son Bouclier d'Hercule, en représentant des poissons nageant tranquillement à côté du cygne.

(5) L'intérêt, dit M. Baillon, qui a déterminé l'homme à dompter les animaux, et à apprivoiser des oiseaux, n'a eu aucune part à la domesticité du cygne. Sa beauté et l'élégance de sa forme l'ont engagé à l'approcher de son habitation, uniquement pour l'orner. Il a eu, dans tous les temps, plus d'égards pour lui que pour les autres êtres dont il s'est rendu maître; il ne l'a pas tenu captif; il l'a destiné à décorer les eaux de ses jardins, et l'a laissé y jouir de toutes les douceurs de la liberté... L'abondance et le choix de la nourriture ont augmenté le volume du corps du cygne privé; mais sa forme n'en a perdu rien de son élégance; il a conservé les mêmes grâces et la même souplesse dans tous ses mouvements; son port majestueux est toujours admiré; je doute même que tous ces agréments soient aussi étendus dans le sauvage. (Note communiquée par M. Baillon, conseiller du roi, et son bailli de Wabou, à Montreuil-sur-Mer, que nous avons eu, et que nous aurons encore plusieurs fois occasion de citer.)

nulle espèce ne le mérite mieux; la nature en effet n'a répandu sur aucune autant de ces grâces nobles et douces qui nous rappellent l'idée de ses plus charmants ouvrages: coupe de corps élégante, formes arrondies, gracieux contours (6), blancheur éclatante et pure (7), mouvements flexibles et ressentis, attitudes tantôt animées, tantôt laissées dans un mol abandon; tout dans le cygne respire la volupté, l'enchantement que nous font éprouver les grâces et la beauté; tout nous l'annonce, tout le peint comme l'oiseau de l'amour (8), tout justifie la spirituelle et riante mythologie, d'avoir donné ce charmant oiseau pour père à la plus belle des mortelles (9).

A sa noble aisance, à la facilité, la liberté de ses mouvements sur l'eau, on doit le reconnaître, non-seulement le premier des navigateurs ailés, mais comme le plus beau modèle que la nature nous ait offert pour l'art de la navigation (10). Son cou élevé et sa poitrine relevée et arrondie, semblent en effet figurer la proue du navire fendante l'onde; son large estomac en représente la carène; son corps penché en avant pour cingler, se redresse à l'arrière et se relève en poupe; la queue est un vrai gouvernail; les pieds sont de larges rames, et ses grandes ailes demi-ouvertes au vent et doucement enflées, sont les voiles qui poussent le vaisseau vivant; navire et pilote à-la-fois.

Fier de sa noblesse, jaloux de sa beauté,

(6) *Mollior et cygni plumis Galatea.* (Ovid., Metam. 13.)

(7) Blanc comme un cygne. Ce proverbe est de toutes les nations; les Grecs l'avaient, *κυκκου λελευτερος*, Suidas. — Galatea, candidior cygnis, dit Virgile. — Dans la langue des Syriens, le nom du blanc et le nom du cygne étaient le même. (Guillem., Pastregius., lib. de Orig. rerum.)

(8) Horace attelle des cygnes au char de Vénus:

Quæ Cnidon
Fulgentesque tenet Cycladas, et Paphon,
Junctis visit oboribus. (Carm. lib. 3.)

(9) Hélène, née de Lédâ et d'un cygne, dont, suivant l'antiquité, Jupiter avait pris la figure, Euripide, pour peindre la beauté d'Hélène, en faisant en même temps allusion à sa naissance, la désigne (*Orest.*, act. 5) par l'épithète *ομμα κυκκουπετρον*, formé cygnéâ.

(10) Nulle figure plus fréquente sur les navires des anciens que la figure du cygne; elle paraissait à la proue, et les nautoniers en tiraient un augure favorable.

le cygne semble faire parade de tous ses avantages ; il a l'air de chercher à recueillir des suffrages , à captiver les regards , et il les captive en effet , soit que voguant en troupe on voie de loin , au milieu des grandes eaux , cingler la flotte ailée , soit que s'en détachant et s'approchant du rivage aux signaux qui l'appellent (1), il vienne se faire admirer de plus près en étalant ses beautés et développant ses grâces par mille mouvements doux , ondulants et suaves (2).

Aux avantages de la nature , le cygne réunit ceux de la liberté ; il n'est pas du nombre de ces esclaves que nous puissions contraindre ou renfermer (3) ; libre sur nos eaux , il n'y séjourne , ne s'établit qu'en y jouissant d'assez d'indépendance pour exclure tout sentiment de servitude et de captivité (4) ; il veut à son gré parcourir les eaux , débarquer au rivage , s'éloigner au large ou venir , longeant la rive , s'abriter sous les bords , se cacher dans les joncs , s'enfoncer dans les anses les plus écartées , puis quittant sa solitude revenir à la société et jouir du plaisir qu'il paraît prendre et goûter en s'approchant de l'homme , pourvu qu'il trouve en nous ses hôtes et ses amis , et non ses maîtres et ses tyrans.

Chez nos ancêtres , trop simples ou trop sages pour remplir leurs jardins des beautés froides de l'art , en place des beautés vives de la nature , les cygnes étaient en possession de faire l'ornement de toutes les pièces d'eau (5) ; ils animaient , égayaient

les tristes fossés des châteaux (6) ; ils décoraient la plupart des rivières (7) , et même celle de la capitale (8) , et l'on vit l'un des plus sensibles et des plus aimables de nos princes , mettre au nombre de ses plaisirs , celui de peupler de ces beaux oiseaux les bassins de ses maisons royales (9) ; on peut encore jouir aujourd'hui du même spectacle sur les belles eaux de Chantilly , où les cygnes font un des ornements de ce lieu vraiment délicieux , dans lequel tout respire le noble goût du maître.

Le cygne nage si vite , qu'un homme marchant rapidement au rivage , a grande peine à le suivre. Ce que dit Albert , *qu'il nage bien , marche mal , et vole médiocrement* , ne doit s'entendre , quant au vol , que du cygne abâtardi par une domesticité forcée ; car libre sur nos eaux et surtout sauvage , il a le vol très-haut et très-puissant ; Hésiode lui donne l'épithète d'*altivolans* (10) , Homère le range avec les oiseaux grands voyageurs , les grues et les oies (11) ; et Plutarque attribue à deux cygnes , ce que Pindare feint des deux aigles que Jupiter fit partir des deux côtés opposés du monde , pour en marquer le milieu au point où ils se rencontrèrent (12).

Le cygne , supérieur en tout à l'oie quine vit guère que d'herbages et de graines , sait se procurer une nourriture plus délicate et moins commune (13) ; il ruse sans cesse pour

Quam summis sumptibus , Gelo tyrannus , Agrigenti struxerat piscinam cygnis enutriendis , antiquitas commemorat. (Aldrovande.)

(6) Olim in Galliâ , Angliâ , Belgio , apud magnates in aquis perennibus enutriti ; tanquam avium nobilissimum genus , specie suâ ejusmodi loca magnifica stumopere adornantium. (Aldrovande.)

(7) Suivant Volaterran , on n'en nourrissait pas moins de quatre mille sur la Tamise. (Voyez Volaterr. Geogr.)

(8) Témoin le nom de *l'île aux cygnes* , donné encore à ce terrain qu'embrassait la Seine au-dessous des Invalides. — On voyait autrefois la Seine couverte de cygnes , principalement au-dessous de Paris. (Salerne.)

(9) Innumeros in agro Engolismensi , Francisci I operâ , in fonte tenario , educatos , Bruerinus testis est. (Jonston.)

(10) *Αετοπτερος*. Scut. Herc.

(11) Iliad. B.

(12) Plutarque , au traité : Pourquoi les Oracles ont cessé.

(13) Le cygne vit de graines et de poissons , surtout d'anguilles ; il avale aussi des grenouilles , des sangsues , des limaçons d'eau et de l'herbe ; il digère aussi promptement que le canard , et mange considérablement. (M. Baillon.)

(1) Le cygne nage avec beaucoup de grâce et rapidement quand il veut ; il vient à ceux qui l'appellent. (Salerne , pag. 405.) *Nota*. M. Salerne dit , au même endroit , que quand on veut faire venir le cygne à soi , on l'appelle *godard*. — Suivant M. Frisch , on lui donne en allemand le nom de *frank* , et il s'approche à ce nom.

(2) Aspectu in navigando venustus ; quippe pulchritudine suâ contemplantis remoratur. (Aldrovande.)

(3) Le cygne renfermé dans une cour est toujours triste ; le gravier lui blesse les pieds : il fait tous ses efforts pour fuir et s'envoler , et il part en effet si l'on n'a pas l'attention de lui couper les ailes à chaque mue ; j'en ai vu un , dit M. Baillon , qui a vécu ainsi pendant trois ans , il était inquiet ou sombre , toujours maigre et silencieux , au point qu'on n'a jamais entendu sa voix ; on le nourrissait néanmoins largement de pain , de son , d'avoine , d'écrevisses et de poissons ; il s'est envolé quand on a cessé de rognier ses ailes.

(4) Le cygne privé aime la liberté , et ne peut point être renfermé. (Salerne.)

(5) Ce goût n'avait pas été inconnu des anciens :

attraper et saisir du poisson; il prend mille attitudes différentes pour le succès de sa pêche, et tire tout l'avantage possible de son adresse et de sa grande force; il sait éviter ses ennemis ou leur résister; un vieux cygne ne craint pas dans l'eau le chien le plus fort, son coup d'aile pourrait casser la jambe d'un homme, tant il est prompt et violent; enfin il paraît que le cygne ne redoute aucune embûche, aucun ennemi, parce qu'il a autant de courage que d'adresse et de force (1).

Les cygnes sauvages volent en grandes troupes, et de même les cygnes domestiques marchent et nagent attroupés; leur instinct social est en tout très-fortement marqué (2). Cet instinct le plus doux de la nature, suppose des mœurs innocentes, des habitudes paisibles, et ce naturel délicat et sensible qui semble donner aux actions produites par ce sentiment l'intention et le prix des qualités morales (3). Le cygne a de plus l'avantage de jouir jusqu'à un âge extrêmement avancé de sa belle et douce existence (4); tous les observateurs s'accordent à lui donner une très-longue vie; quelques-uns même en ont porté la durée jusqu'à trois cents ans; ce qui sans doute est fort exagéré; mais Willoughby ayant vu une oie qui, par preuve certaine, avait vécu cent ans, n'hésite pas à conclure de cet exemple, que la vie du cygne peut et doit être plus longue, tant

parce qu'il est plus grand, que parce qu'il faut plus de temps pour faire éclore ses œufs; l'incubation dans les oiseaux répondant au temps de la gestation dans les animaux, et ayant peut-être quelque rapport au temps de l'accroissement du corps, auquel est proportionnée la durée de la vie; or, le cygne est plus de deux ans à croître, et c'est beaucoup, car dans les oiseaux le développement entier du corps est bien plus prompt que dans les animaux quadrupèdes.

La femelle du cygne couve pendant six semaines au moins (5); elle commence à pondre au mois de février: elle met, comme l'oie, un jour d'intervalle entre la ponte de chaque œuf; elle en produit de cinq à huit, et communément six ou sept (6); ces œufs sont blancs et oblongs, ils ont la coque épaisse et sont d'une grosseur très-considérable; le nid est placé, tantôt sur un lit d'herbes sèches au rivage (7), tantôt sur un tas de roseaux abattus, entassés et même flottants sur l'eau (8). Le couple amoureux se prodigue les plus douces caresses, et semble chercher dans le plaisir les nuances de la volupté; ils y préludent en entrelaçant leurs cous; ils respirent ainsi l'ivresse d'un long embrassement (9); ils se communiquent le feu qui les embrase, et lorsqu'enfin le mâle s'est pleinement satisfait, la femelle brûle encore, elle le suit, l'excite, l'enflamme de nouveau, et finit par le quitter à regret pour aller éteindre le reste de ses feux en se lavant dans l'eau (10).

(1) Le cygne, m'écrivit le même observateur, ruse sans cesse pour saisir les poissons qui sont sa nourriture de préférence. . . . Il sait éviter les coups que ses ennemis peuvent lui porter. Si un oiseau de proie menace les petits, le père et la mère les défendent avec intrépidité; ils les rangent autour d'eux, et l'oiseau ravisseur n'ose plus approcher; si quelques chiens veulent les assaillir, ils vont au-devant et les attaquent; au reste, le cygne plonge et fuit si la force de son ennemi est supérieure à la résistance qu'il peut lui opposer; néanmoins ce n'est guère que dans l'obscurité de la nuit et pendant le sommeil que les cygnes sont quelquefois surpris par les renards et les loups.

(2) Gregales aves sunt, grus, olor. (Aristot., lib. 8, cap. 12.)

(3) Suapte naturâ mites et pacati. (Ælian.) Nec prohibitate victus, morum, prolis, senectutis vacant. (Aristot.) Mirabili vitæ prohibitate et innocentia est, moresque ejus mites admodum placidique. (Bartholin.)

(4) Et senectâ prosperâ. (Aristot.) Quod ad senectutem facile perveniat, eamque commodè ferat, testis Aristoteles. Vulgò trecentissimum annum attingere creditur, quod mihi verisimile non est. (Aldrov.)

(5) Willoughby.

(6) Ova quinquè vel sex parit. (Willoughby.) Cum domesticus est septem ut plurimum, ova parit. (Schwenckfeld.) M. Salerne dit: Sa ponte est de deux ou trois œufs; quelquefois il en fait jusqu'à six.

(7) Schwenckfeld.

(8) Frisch.

(9) Tempore libidinis blandientes inter se mas et femina, alternatim capita cum suis collis inflectunt, velut amplexandi gratiâ; nec mora, ubi coierint, mas consocius læsam à se fœminam fugit; illa impatientem fugientem insequitur. Nec diutina noxa quin reconciliantur; fœmina, tandem maris pœsecutione relicta, post coitum frequenti caude mota et rostri, aquis se mergens, purificat. (Jonston.)

(10) D'où vient l'opinion de sa prétendue pudeur, qui, selon Albert, est telle qu'elle ne voudrait pas manger après ces moments avant que de s'être lavée. Le docteur Bartholin, enchérisant encore sur cette idée de la pudicité du cygne, assure que cherchant à éteindre ses feux, il mange des orties, recette qui serait apparemment aussi bonne pour un docteur que pour un cygne.

Les fruits d'amours si vives sont tendrement chéris et soignés ; la mère recueille nuit et jour ses petits sous ses ailes , et le père se présente avec intrépidité pour les défendre contre tout assaillant (1) ; son courage dans ces moments n'est comparable qu'à la fureur avec laquelle il combat un rival qui vient le troubler dans la possession de sa bien-aimée ; dans ces deux circonstances , oubliant sa douceur , il devient féroce et se bat avec acharnement (2) , souvent un jour entier ne suffit pas pour vider leur duel opiniâtre ; le combat commence à grands coups d'ailes , continue corps à corps , et finit ordinairement par la mort d'un des deux , car ils cherchent réciproquement à s'étoffer en se serrant le cou et se tenant par force la tête plongée dans l'eau (3) ; ce sont vraisemblablement ces combats qui ont fait croire aux anciens que les cygnes se dévoraient les uns les autres (4) ; rien

n'est moins vrai , mais seulement ici , comme ailleurs , les passions furieuses naissent de la passion la plus douce , et c'est l'amour qui enfante la guerre (5).

En tout autre temps ils n'ont que des habitudes de paix , tous leurs sentiments sont dictés par l'amour ; aussi propres que voluptueux , ils font toilette assidue chaque jour ; on les voit arranger leur plumage , le nettoyer , le lustrer et prendre de l'eau dans leur bec pour la répandre sur le dos , sur les ailes , avec un soin qui suppose le désir de plaire , et ne peut être payé que par le plaisir d'être aimé. Le seul temps où la femelle néglige sa toilette est celui de la couvée , les soins maternels l'occupent alors tout entière , et à peine donne-t-elle quelques instants aux besoins de la nature et à sa subsistance.

Les petits naissent fort laids et seulement couverts d'un duvet gris ou jaunâtre , comme les oisons ; leurs plumes ne poussent que quelques semaines après , et sont encore de la même couleur ; ce vilain plumage change à la première mue , au mois de septembre ; ils prennent alors beaucoup de plumes blanches , d'autres plus blondes que grises , surtout à la poitrine et sur le dos ; ce plumage chamarré tombe à la seconde mue , et ce n'est qu'à dix-huit mois et même à deux ans d'âge que ces oiseaux ont pris leur belle robe d'un blanc pur et sans tache ; ce n'est aussi que dans ce temps qu'ils sont en état de produire.

Les jeunes cygnes suivent leur mère pendant le premier été , mais ils sont forcés de la quitter au mois de novembre ; les mâles adultes les chassent pour être plus libres auprès des femelles ; ces jeunes oiseaux , tous exilés de leur famille , se rassemblent par la nécessité de leur sort commun ; ils se réunissent en troupes et ne se quittent plus que pour s'apparier et former eux-mêmes de nouvelles familles.

Comme le cygne mange assez souvent des herbes de marécages et principalement de

(1) M. Morin, Dissertation sur le chant du cygne , dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions , tom. 5, pag. 214. Pullos miré amant et pro illis acriter dimicant. (Albert.)

(2) La Charente a son commencement et sources de deux fontaines , l'une nommée *Charannat* , et l'autre l'admirable alyme *Louvre* , lesquelles rangées et associées en un , donnent être et nom à la belle Charente ; or , sont-elles un vrai repaire et retraite d'un nombre de cygnes quasi infini , qui est bien l'oiseau le plus noble , le plus aimable et le plus familier de tous autres oiseaux de rivières ; il est vrai qu'il est treux , et si fait dire colère quand il est irrité ; ce qu'à été vu en une maison joignant ladite Louvre : deux cygnes s'étant attaqués l'un à l'autre en telle furie , qu'ils combattirent jusqu'à l'extrémité de la vie ; quoi voyant , quatre autres de leurs compagnons soudain y accoururent , et comme si ce fussent personnes , lâchèrent à les séparer et les réduire en concorde et mutuel amour ; en bonne foi méritant mieux le nom de prodige , que nom qu'on lui sut donner. Mais si on leur démontre pareille douceur qu'est la leur naturelle , et qu'on les amadoue et applandisse un peu , lors ils se montrent doux et paisibles , et prennent plaisir à voir la face de l'homme. (Cosmographie du Levant , par André Thevet ; Lyon , 1554 , pag. 189 et 190.)

(3) Nous certifions tous ces faits , comme témoins oculaires. (M. Morin , à l'endroit cité.)

(4) Aristot. , lib. 9 , cap. 1. Elien était encore plus mal informé , lorsqu'il dit que le cygne tue quelquefois ses petits. Au reste , ces fausses idées tenaient peut-être moins à des faits d'histoire naturelle , qu'à des traditions mythologiques : en effet , tous les *Cygnus* de la fable furent de fort méchants personnages : *Cygnus* , fils de Mars , fut tué par Hercule , parce qu'il était voleur de grand chemin ;

Cygnus , fils de Neptune , avait poignardé Philonomé sa mère , il fut tué par Achille ; enfin le beau *Cygnus* , ami de Phaëton , et fils d'Apollon comme lui , était inhumain et cruel.

(5) M. Frisch prétend que ce sont les plus vieux cygnes qui sont les plus méchants et qui troublent les plus jeunes , et que pour assurer la tranquillité des couvées , il faut diminuer le nombre de ces vieux mâles.

l'algue, il s'établit de préférence sur les rivières d'un cours sinueux et tranquille, dont les rives sont bien fournies d'herbages; les anciens ont cité le Méandre (1), le Minicio (2), le Strymon (3), le Caystre (4), fleuves fameux par la multitude des cygnes dont on les voit couverts (5); l'île chérie de Vénus, Paphos, en était remplie (6). Strabon parle des cygnes d'Espagne (7), et suivant Ælien l'on en voyait de temps en temps paraître sur la mer d'Afrique (8), d'où l'on peut juger, ainsi que par d'autres indications (9), que l'espèce se porte jusque dans les régions du Midi; néanmoins celles du Nord semblent être la vraie patrie du cygne et son domicile de choix, puisque c'est dans les contrées septentrionales qu'il niche et multiplie. Dans nos provinces nous ne voyons guère de cygnes sauvages que dans les hivers les plus rigoureux (10). Gesner dit qu'en Suisse on s'attend à un rude et long hiver quand on voit arriver beaucoup de cygnes

sur les lacs. C'est dans cette même saison rigoureuse qu'ils paraissent sur les côtes de France, d'Angleterre et sur la Tamise, où il est défendu de les tuer, sous peine d'une grosse amende (11); plusieurs de nos cygnes domestiques partent alors avec les sauvages si l'on n'a pas pris la précaution d'ébarber les grandes plumes de leurs ailes.

Néanmoins quelques-uns nichent et passent l'été dans les parties septentrionales de l'Allemagne, dans la Prusse (12) et la Pologne (13); et en suivant à peu près cette latitude, on les trouve sur les fleuves près d'Azof et vers Astracan (14), en Sibérie chez les Jakutes (15), à Séléginskoi (16), et jusqu'au Kamtschatka (17); dans cette même saison des nichées, on les voit en très-grand nombre sur les rivières et les lacs de Laponie (18); ils s'y nourrissent d'œufs et de chrysalides d'une espèce de moucheron (19) dont souvent la surface de ces lacs est couverte. Les Lapons les voient arriver au printemps du côté de la mer d'Allemagne (20): une partie s'arrête en Suède et surtout en Scanie (21). Horrebows prétend qu'ils restent toute l'année en Islande, et qu'ils habitent la mer lorsque les eaux douces sont glacées (22);

(1) Voyez Théocrite, edill. 19.

(2) Et qualem infelix amisit Mantua campum, pascentem niveos herboso flumine cygnos. (Virgil., Georg. 2.) Minicius ingenti cyenos habet andâ nantantes. (Bap. Mantuan.)

(3) Encore aujourd'hui l'on voit sur le Strymon grande quantité de cygnes. (Belon, Observ., p. 55.)

(4) Homère parle des cygnes du Caystre. (Iliad. 2.) Propercé l'appelle le *fleuve aux cygnes*: Et quâ cyenei visenda est ora Caystri. (Eleg. 9. Voyez aussi Ovid., Métam. 2, 5.)

(5) Il faut y joindre le Pô :

Anne Padosæ
Dant souitum rauci per stagna loquacia cygni.
VIRG. *Æneid.* 11.
..... Eridani ripas diffugiens nudavit olor.
SIL. ITAL. lib. 14.

(6) Scoliastr. in Lycophr.

(7) Georg., lib. 3.

(8) Hist. animal., lib. 10, cap. 36.

(9) Suivant Fr. Camel, le cygne se trouve à Luçon, où on le nomme *tagac* (Trausact. philosoph., numb. 285); mais cet auteur ne nous dit pas si c'est la race du cygne privé transporté, ou l'espèce naturelle et sauvage, qui se trouve dans cette capitale des Philippines.

(10) Observations de MM. Lottinger, de Querboënt, de Piolenc. — Dans les forts hivers il en vient sur le Loiret. (Salerne, pag. 406.) En 1709, les cygnes chassés du Nord par l'excès du froid, parurent en quantité sur les côtes de Bretagne et de Normandie. (Frisch.) Les grands froids et les tempêtes de cet hiver ont amené sur la côte beaucoup d'oiseaux de mer, et entre autres beaucoup de cygnes. (Lettre datée de Montaudoin, le 20 mars 1776.)

(11) British. Zoolog.

(12) In recenti habo Prussie greges numerosæ consistunt. (Klein.) In lacustribus ductus Legnicensis nidificant. (Schwenckfeld, pag. 310.)

(13) Comme le témoigne Rzaczynski de plusieurs lacs de Poméranie, de Volhynie et de Pologne, vers la Baltique. (Auctuar. 377.)

(14) Guldenstaedt, Discours sur les productions de la Russie; Pétersbourg. 1776, pag. 22.

(15) Gmelin, dans l'Histoire générale des Voyages, tom. 18, pag. 300.

(16) *Idem*, Voyage en Sibérie, tom. 1, pag. 208.

(17) Le cygne est si commun à Kamtschatka, tant dans l'hiver que dans l'été, qu'il n'y a personne qui n'en mange; dans le temps qu'il mue on le classe avec des chiens et on l'assomme avec des massues; en hiver on le prend sur les rivières. (Kracheninikow., Histoire du Kamtschatka, tom. 2, pag. 56.)

(18) Faun. Suec.

(19) Nommé par Linnæus, *culex pipiens*.

(20) Observation de Samuel Rheen, pasteur à Pitha en Laponie; dans Klein, de Avib. errat., p. 172.

(21) Linnæus, Fauna Suecica.

(22) Il ajoute que « pendant la mue les cygnes s'avancent dans les terres, et cherchent en troupes les eaux qui sont dans les montagnes; c'est alors que les habitants les poursuivent et les attrapent ou qu'ils les tuent facilement, parce qu'ils ne peuvent voler. Leur chair est bonne, surtout la poitrine des jeunes, qui fait un mets délicat; leurs plumes et

mais s'il en demeure en effet quelques-uns, le grand nombre suit la loi commune de migration, et fait un hiver que l'arrivée des glaces du Groënland rend encore plus rigoureux en Islande qu'en Laponnie.

Ces oiseaux se sont trouvés en aussi grande quantité dans les parties septentrionales de l'Amérique que dans celles de l'Europe. Ils peuplent la baie d'Hudson, d'où vient le nom de *cary-swan's-nest* que l'on peut traduire *porte-nid de cygne*, imposé par le capitaine Button à cette longue pointe de terre qui s'avance du nord dans la baie. Ellis a trouvé des cygnes jusque sur l'île de *Marbre*, qui n'est qu'un amas de rochers bouleversés, à l'entour de quelques petits lacs d'eau douce (1); ces oiseaux sont de même très-nombreux au Canada (2), d'où il paraît qu'ils vont hiverner en Virginie (3) et à la Louisiane (4); et ces cygnes du Canada et de la Louisiane, comparés à nos cygnes sauvages, n'ont offert aucune différence. Quant aux cygnes à tête noire des îles Malouines et de quelques côtes de la mer du Sud, dont parlent les voyageurs (5),

principalement leur duvet font un article intéressant du commerce. (Relation authentique de l'Islande, tirée des Mémoires de M. Horrebows. Journal étranger, avril 1758.)

(1) Histoire générale des Voyages, tom. 14, p. 670.

(2) Les cygnes et autres grands oiseaux de rivière fourmillent partout, si ce n'est au voisinage des habitations dont ils n'approchent point. (Histoire de la Nouvelle-France, par le P. Charlevoix; Paris, 1744, tom. 3, pag. 556.) Aux Illinois, il y a quantité de cygnes. (Lettres édifiantes, 11^e recueil, pag. 310.) Mais pour des cygnes qu'ils appellent *horthey*, il y en a principalement vers les Épicuriens. (Voyage au pays des Hurons, par le P. Sagard Théodat; Paris, 1632, pag. 304.)

(3) *Cygni hieme in Virginia magna in copia sunt.* (De Laët, Nov. orb., pag. 88.)

(4) Les cygnes de la Louisiane sont tels qu'en France, avec cette seule différence qu'ils sont plus gros; cependant, malgré leur grosseur et leur poids, ils s'élèvent si haut en l'air, que souvent on ne les reconnaît qu'à leur cri aigu; leur chair est très-bonne à manger, et leur graisse est un spécifique pour les humeurs froides. Les naturels font un grand cas des plumes de cygnes; ils en font les diadèmes de leurs souverains, et des chapeaux, et en tressent les petites plumes comme les perruquiers font les cheveux, pour servir de couvertures aux femmes nobles. Les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe se font des palatines de la peau garnie de son duvet. (Le Page du Pratz, Histoire de la Louisiane, p. 113.)

(5) Parmi les oiseaux à pieds palmés, le cygne tient le premier rang; il ne diffère de ceux d'Europe

l'espèce en est trop mal décrite, pour décider si elle doit se rapporter ou non à celle de notre cygne.

Les différences qui se trouvent entre le cygne sauvage et le cygne privé, ont fait croire qu'ils formaient deux espèces distinctes et séparées (6); le cygne sauvage est plus petit; son plumage est communément plus gris que blanc (7); il n'a pas de caroncule sur le bec qui toujours est noir à la pointe, et qui n'est jaune que près de la tête; mais, à bien apprécier ces différences, on verra que l'intensité de la couleur, de même que la caroncule ou bourrelet charnu du front, sont moins des caractères de nature que des indices et des empreintes de domesticité; les couleurs du plumage et du bec étant sujettes à varier dans les cygnes comme dans les autres oiseaux domestiques, on peut donner pour exemple le cygne privé à bec rouge dont parle le docteur Plott (8); d'ailleurs cette différence dans la couleur du plumage n'est pas aussi grande qu'elle le paraît d'abord; nous avons vu que les jeunes cygnes domestiques naissent et restent long-temps gris; il paraît que cette couleur subsiste plus long-temps encore dans les sauvages, mais qu'enfin ils deviennent blancs avec l'âge; car Edwards a observé que, dans le grand hiver de 1740, on vit aux environs de Lon-

que par son cou d'un noir velouté, qui fait un admirable contraste avec la blancheur du reste de son corps; ses pattes sont couleur de chair. Cette espèce de cygne que nous vîmes aux îles Malouines, se trouve aussi dans la rivière de la Plata et au détroit de Magellan, où j'en ai tué un dans le fond du port Galant. (Voyage autour du monde, par M. de Bougainville, tom. 1, in-8^o, pag. 114 et 115.) Nous vîmes sur le rivage de la mer du Sud quelques cygnes; ces derniers qui ne sont pas si gros que les nôtres, sont blancs hormis la tête, la moitié du cou et les jambes qui sont noires. (Voyage de Coréal; Paris, 1722, tom. 2, pag. 213.)

(6) Willoughby, et Ray d'après lui.

(7) *Nota.* Le cygne représenté dans nos planches enluminées est le cygne domestique; un individu sauvage conservé au Cabinet du Roi, est tout d'un gris-blanc universel sur tout le plumage, mais plus foncé et presque brun sur le dos et le sommet de la tête.

(8) British. Zoolog., pag. 149. — *Nota.* On doit encore rapporter ici ces cygnes que Redi a vus dans les chasses du grand-duc, lesquels avaient les plumes de la tête et du cou marquées à la pointe d'une teinte jaune ou orangée; particularité qui lui sert à expliquer l'épithète de *purpurei* qu'Horace donne quelque part aux cygnes.

dres plusieurs de ces cygnes sauvages qui étaient entièrement blancs; le cygne domestique doit donc être regardé comme une race tirée anciennement et originairement de l'espèce sauvage. MM. Klein, Frisch et Linnæus l'ont présumé comme moi, quoique Willoughby et Ray prétendent le contraire.

Belon regarde le cygne comme le plus grand des oiseaux d'eau (1), ce qui est assez vrai, en observant néanmoins que le pélican a beaucoup plus d'envergure (2); que le grand albatros a tout au moins autant de corpulence (3), et que le flamant ou phénicoptère a bien plus de hauteur, eu égard à ses jambes démesurées (4). Les cygnes, dans la race domestique, sont constamment un peu plus gros et plus grands que dans l'espèce sauvage; il y en a qui pèsent jusqu'à vingt-cinq livres; la longueur du bec à la queue est quelquefois de quatre pieds et demi, et l'envergure de huit pieds; au reste, la femelle est en tout un peu plus petite que le mâle.

Le bec, ordinairement long de trois pouces et plus, est, dans la race domestique, surmonté à sa base par un tubercule charnu, renflé et proéminent, qui donne à la physiologie de cet oiseau une sorte d'expression; ce tubercule est revêtu d'une peau noire, et les côtés de la face, sous les yeux, sont aussi couverts d'une peau de même couleur; dans les petits cygnes de la race domestique, le bec est d'une teinte plombée, il devient ensuite jaune ou orangé avec la pointe noire; dans la race sauvage le bec est entièrement noir avec une membrane jaune au front; sa forme paraît avoir servi de modèle pour le bec des deux familles les plus nombreuses des oiseaux palmipèdes, les oies et les canards; dans tous, le bec est aplati, épaté, dentelé sur les bords, arrondi en pointe mousse (5), et terminé à sa partie supérieure par un ongle de substance cornée.

Dans toutes les espèces de cette nombreuse tribu, il se trouve, au-dessous des plumes extérieures, un duvet bien fourni, qui garantit le corps de l'oiseau des impressions de l'eau. Dans le cygne, ce duvet est

d'une grande finesse, d'une mollesse extrême et d'une blancheur parfaite; on en fait de beaux manchons et des fourrures aussi délicates que chaudes.

La chair du cygne est noire et dure, et c'est moins comme un bon mets que comme un plat de parade, qu'il était servi dans les festins chez les anciens (6), et par la même ostentation chez nos ancêtres (7); quelques personnes m'ont néanmoins assuré que la chair des jeunes cygnes était aussi bonne que celle des oies du même âge.

Quoique le cygne soit assez silencieux, il a néanmoins les organes de la voix conformés comme ceux des oiseaux d'eau les plus loquaces; la trachée-artère descendue dans le sternum fait un coude (8), se relève, s'appuie sur les clavicules, et de là, par une seconde inflexion, arrive aux poumons. A l'entrée et au-dessus de la bifurcation, se trouve placé un vrai larynx garni de son os hyoïde, ouvert dans sa membrane en bec de flûte: au-dessous de ce larynx le canal se divise en deux branches, lesquelles, après avoir formé chacune un renflement, s'attachent au poumon (9); cette conformation, du moins quant à la position du larynx, est commune à beaucoup d'oiseaux d'eau, et même quelques oiseaux de rivage ont les mêmes plis et inflexions à la trachée-artère, comme nous l'avons remarqué dans la grue, et, selon toute apparence, c'est ce qui donne à leur voix ce retentissement bruyant et rauque, ces sons de trompette

(6) Voyez Athen. Deipnos. Les Romains l'engraissaient comme l'oie, après lui avoir crevé les yeux, ou en le renfermant dans une prison obscure. (Voyez Plutarque, *De esu carn.*)

(7) Les cygnes sont oiseaux ez délices françoises, car l'on a coutume de les nourrir ez douves des châteaux situés en l'eau; l'on n'a guère coutume de les manger, sinon ez festins publics ou ez maisons des grands seigneurs (Belon, *Nat. des Oiseaux*, p. 151.) *Moscovitarum duces in epulis hospitum cygnos apponunt.* (Aldrovande.)

(8) *Nota.* Selvo Willoughby, cette particularité de conformation est propre au cygne sauvage, et ne se trouve point la même dans le cygne domestique; ce qui semble fonder ce que nous allons rapporter de la différence de leur voix; mais cela ne suffirait peut-être pas pour prouver que leurs espèces soient différentes: cette diversité n'excédant pas la somme des impressions, tant intérieures qu'extérieures, que la domesticité et ses habitudes peuvent produire à la longue sur une race assujettie.

(9) Bartholin. *Cygni anatome ejusque cantus.* (Hafnia, 1680, n° 26. Voyez aussi Aldrovande.)

(1) Entre les oiseaux de rivière, le cygne est de plus grande corpulence, comme des terrestres l'autruche. (*Nat. des Oiseaux*, pag. 151.)

(2) Voyez l'article de cet oiseau, pag. 175.

(3) Voyez ci-après l'article de l'albatros.

(4) Voyez l'article de cet oiseau, pag. 245.

(5) *Tenet os sine acumine rostrum.* (Ovid.)

ou de clairon qu'ils font entendre du haut des airs et sur les eaux.

Néanmoins la voix habituelle du cygne privé est plutôt sourde qu'éclatante ; c'est une sorte de *strideur*, parfaitement semblable à ce que le peuple appelle le *jurement du chat*, et que les anciens avaient bien exprimé par le mot imitatif *drensant* (1) : c'est, à ce qu'il paraît, un accent de menace ou de colère ; l'on n'a pas remarqué que l'amour en eût de plus doux (2), et ce n'est point du tout sur des cygnes presque muets, comme le sont les nôtres, dans la domesticité, que les anciens avaient pu modeler ces cygnes harmonieux qu'ils ont rendus si célèbres. Mais il paraît que le cygne sauvage a mieux conservé ses prérogatives, et qu'avec le sentiment de la pleine liberté, il en a aussi les accents : l'on distingue en effet dans ses cris, ou plutôt dans les éclats de sa voix, une sorte de chant mesuré, modulé (3) ; des sons bruyants de clairon, mais

dont les tons aigus et peu diversifiés sont néanmoins très-éloignés de la tendre mélodie, et de la variété douce et brillante du ramage de nos oiseaux chanteurs.

Au reste, les anciens ne s'étaient pas contentés de faire du cygne un chanteur merveilleux ; seul entre tous les êtres qui frémissent à l'aspect de leur destruction, il chantait encore au moment de son agonie, et préludait par des sons harmonieux à son dernier soupir : c'était, disaient-ils, près d'expirer, et faisant à la vie un adieu

paru y faire attention ; mais si dans le bassin où ils nagent avec leurs petits, on vient à jeter une oie, le mâle, après avoir poussé des sons sourds, fond sur l'oie avec impétuosité, et la saisissant au cou, il lui plonge, à très-fréquentes reprises, la tête dans l'eau, et la frappe en même temps de ses ailes ; ce serait fait de l'oie si l'on ne venait à son secours : alors les ailes étendues, le cou droit et la tête haute, le cygne vient se placer vis-à-vis de sa femelle, et pousse un cri auquel la femelle répond par un cri plus bas d'un demi-ton. La voix du mâle va du *la* au *si bémol*, celle de la femelle, du *sol dièse* au *la*. La première note est brève et de passage, et fait l'effet de la note que nos musiciens appellent *sensible* ; de manière qu'elle n'est jamais détachée de la seconde, et se passe comme un *conté* ; observez qu'heureusement pour l'oreille, ils ne chantent jamais tous deux à-la-fois ; en effet si, pendant que le mâle entonne le *si bémol*, la femelle faisait entendre le *la*, ou que le mâle donnât le *la*, tandis que la femelle donne le *sol dièse*, il en résulterait la plus âpre et la plus insupportable des dissonances : ajoutons que ce dialogue est soumis à un rythme constant et réglé, à la mesure à deux temps. Du reste, l'inspecteur n'a assuré qu'au temps de leurs amours, ces oiseaux ont un cri encore plus perçant, mais beaucoup plus agréable. Nous joindrions ici une observation intéressante, qui ne nous a été communiquée qu'après l'impression des premières pages de cet article. « Il y a une saison où l'on voit les cygnes se réunir et former une sorte d'association républicaine pour le bien commun ; c'est celle des grands froids. Pour se maintenir au milieu des eaux, dans le temps qu'elles se glaçant, ils s'attroupent et ne cessent de battre l'eau de toute la largeur de leurs ailes, avec un bruit qu'on entend de fort loin, et qui se renouvelle avec d'autant plus de force, dans les moments du jour et de la nuit, que la gelée prend avec plus d'activité ; leurs efforts sont si efficaces, qu'il n'y a pas d'exemple que la troupe des cygnes ait quitté l'eau dans les plus longues gelées, quoiqu'on ait vu quelquefois un cygne seul et écarté de l'assemblée générale, pris par la glace au milieu des canaux. » (Extrait de la note rédigée par M. Grouvelle, secrétaire des commandements militaires de S. A. S. M. le Prince de Condé.)

(1) Grus gruit, inque glomis cygni prope flumina drensant. (Ovid.)

(2) Observations faites à Chantilly, suivant les vues de M. le marquis d'Amézaga, et que M. Grouvelle, secrétaire des commandements militaires de S. A. S. M. le Prince de Condé, a bien voulu prendre soin de rédiger. « Leur voix, dans la saison des amours, et les accents qui leur échappent alors dans les moments les plus doux, ressemblent plus à un murmure qu'à aucune espèce de chant. » (Voyez, dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, tom. 5, in-4^o, la Dissertation de M. Morin, intitulée : Pourquoi les cygnes qui chantaient autrefois si bien, chantent aujourd'hui si mal?)

(3) M. l'abbé Arnaud, dont le génie est fait pour ranimer les restes précieux de la belle et savante antiquité, a bien voulu concourir avec nous à vérifier et à apprécier ce que les anciens ont dit du chant du cygne. Deux cygnes sauvages qui se sont établis d'eux-mêmes sur les magnifiques eaux de Chantilly, semblent s'être venus offrir exprès à cette intéressante vérification. M. l'abbé Arnaud est allé jusqu'à noter leur chant, ou pour mieux dire leurs cris harmonieux, et il nous en écrit en ces termes : « On ne peut pas dire exactement que les cygnes de Chantilly chantent, ils crient ; mais leurs cris sont véritablement et constamment modulés ; leur voix n'est point douce, elle est au contraire aiguë, perçante et très-peu agréable ; je ne puis la mieux comparer qu'au son d'une clarinette embouchée par quelqu'un à qui cet instrument ne serait point familier. Presque tous les oiseaux canores répondent au chant de l'homme, et surtout au son des instruments ; j'ai joué pendant long-temps du violon auprès de nos cygnes, sur tous les tons et sur toutes les cordes ; j'ai même pris l'intonation de leurs propres accents, sans qu'ils aient

triste et tendre, que le cygne rendait ces accents si doux et si touchants, et qui, pareils à un léger et douloureux murmure, d'une voix basse (1), plaintive et lugubre (2), formaient son chant funèbre (3); on entendait ce chant, lorsqu'au lever de l'aurore, les vents et les flots étaient calmés (4); on avait même vu des cygnes expirant en musique, et chantant leurs hymnes funéraires (5). Nulle fiction en histoire naturelle, nulle fable chez les anciens n'a été plus célébrée, plus répétée, plus accréditée; elle s'était emparée de l'imagination vive et sen-

sible des Grecs; poètes (6), orateurs (7), philosophes même l'ont adoptée (8), comme une vérité trop agréable pour vouloir en douter. Il faut bien leur pardonner leurs fables, elles étaient aimables et touchantes; elles valaient bien de tristes, d'arides vérités, c'étaient de doux emblèmes pour les âmes sensibles. Les cygnes, sans doute, ne chantent point leur mort; mais toujours, en parlant du dernier essor et des derniers élans d'un beau génie prêt à s'éteindre, on rappellera avec sentiment cette expression touchante : *c'est le chant du cygne!*

L'OIE * (9).

ANAS ANSER, Linn., Gmel., Lath., Cuv., Vieill., Temm.

ANAS SEGETUM, Linn., Gmel., Temm., Cuv., Vieill. (10).

DANS chaque genre, les espèces premières ont emporté tous nos éloges, et n'ont laissé

aux espèces secondes que le mépris tiré de leur comparaison. L'oie, par rapport au

(1) *Parvus cygni canor.* (Lucret., lib. 4.)

(2) *Olorum morte narratur flebilis cantus.* (Plin.)

(3) Suivant Pythagore, c'était un chant de joie par lequel cet oiseau se félicitait de passer à une meilleure vie.

(4) *Dilenculo ante solis ortum, tanquam in aere vacuo, per id tempus audiendi clariùs, in maris litoribus, silente fluctu.* (Aldrovande.)

(5) *Canere soliti sunt, et præcipuè jamjam morituri. Volant etiam in pelagus longius, et jam quidam cum in mari Africo navigarent, multos canentes voce flebili, et mori nonnullos conspexere.* (Aristot., lib. 9, cap. 12.)

(6) Callimaque, Eschile, Théocrite, Euripide, Lucrèce, Ovide, Propertius, parlent du chant du cygne, et en tirent des comparaisons.

(7) Voyez Cicéron; voyez aussi Pausanias et autres.

(8) Socrate dans Platon, et Aristote lui-même, mais d'après l'opinion commune, et sur des rapports étrangers. (Voyez le passage de son Histoire naturelle cité plus haut.)

* Voyez les planches enluminées, n° 985, l'oie sauvage.

(9) En ancien français, *ouë*; le mâle, *jars*, et le petit, *oison*; en grec, $\chi\eta\gamma$; et en grec moderne, $\chi\eta\gamma$; en latin, *anser*; en arabe, *ouze*, *uze*, *avaz*, *kahi*; en italien, *oca*, *papava*; en catalan, *hoca*; en allemand, *gans*, *ganser*, *ganserich*, et le jeune, *ganselin*; en flamand, *gans*, et la femelle, *goes*; en Suisse, *ganss*; en frison, *gassz*; en illyrien, *gansy*,

hus; en espagnol, *ganso*, *pato*, le mâle, *ansar*, *ansarea* ou *bivar*; et le jeune, *patico*, *hijo de pato*; en anglais, *gose*, *goose*; en suédois, *goas*; en danois, *gaas*; en polonais, *ges*, *gasiar*; par les Nègres de la côte d'Or, *apatta*.

Anser. (Gesner, Icon. avi., pag. 73, avec une figure peu exacte.—Frisch, tab. 157, figure exacte.—Charletou, Exercit., pag. 103, n° 11; Onomast., pag. 98, n° 11.—Rzaczynski, Hist. nat. Polon., pag. 300. Auctuar., pag. 432.) *Anser domesticus.* (Gesner, Avi., pag. 141.—Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 99, avec des figures peu exactes de l'oie, pag. 102; de l'oison, pag. 103.—Jonstou, Avi., pag. 92, figure empruntée d'Aldrovande.—

(10) Cet article renferme, comme le précédent, l'histoire de deux espèces distinctes du genre *anas* de Linnée. La première est l'*anas anser ferus* de Latham et de Gmelin; *anas cinereus*, de Meyer, qui a produit toutes les variétés de nos basses-cours; elle a pour caractère, à l'état sauvage, d'être grise, avec le manteau brun ondulé de gris et le bec tout orangé. La seconde est l'*anas segetum* de Latham, de Gmelin, de Temminck, de Cuvier, de Meyer, etc., l'oie sauvage de Buffon, représentée planche enluminée, n° 985, qui arrive dans l'automne en France, et qui est fort voisine de la précédente, mais qui a les ailes plus longues que la queue, quelques taches blanches au front et le bec orangé, noir à sa base et au bout.
DESM. 1830.

cygne, est dans le même cas que l'âne vis-à-vis du cheval, tous deux ne sont pas prisés

Willoughby, Ornithol., pag. 273, figure peu exacte, table 75. — Ray, Synops. avi., pag. 136, n° a, 3; et 191, n° 8. — Schwenckfeld, Avi. Siles., p. 209. — Sloane, Jamaïc., pag. 323, n° 5. — Sibbald., Scot. illustr., part. 2. lib. 3, pag. 21.) Anser domesticus rusticus. (Klein, Avi., pag. 129, n° 2.) Anas rostro semi-cylindrico, corpore infra cinereo, subtus pallidiore, collo striato. Anser domesticus. (Linnaeus, Syst. nat., ed. 10, gen. 61, sp. 7, var. 2.) Anas rostro semi-cylindrico, corpore supra cinereo, subtus albedo, reatricibus margine albis. (Idem, Fauna Suec., n° 90.) Anas. (Moebing, Avi., gen. 61.) Anas anser rostro semi-cylindrico, corpore supra cinereo, subtus pallidiore, collo striato. (Muller, Zoolog. Danic., n° 112.) Cignus subcinerens subtus albidus, rostro recto, latiusculo. (Browne, Nat. Hist. of Jamaïc., pag. 480.) Anser versicolor; anser domesticus. (Brisson, Ornithol., pag. 262.) L'oie domestique. (Salerne, Hist. des Oiseaux, pag. 406.) Oie privée. (Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 156, avec une mauvaise figure, pag. 157.) Oie, jars. (Le même, Portraits d'Oiseaux, pag. 31, a.)

Nota. Ces phrases et ces noms se rapportent à la race domestique de l'oie; les phrases et les noms suivants appartiennent à son espèce sauvage.

En allemand, *wilde gans*, *grawe gans*, *schnee gans*; en espagnol, *ansar bravo*; en italien, *oca salvatica*; en anglais, *wild goose*, *greytagg*; en suédois, *will goas*; en polonais, *ger dziba*; en groënlandais, *nerlech*; en huron, *ahonque*; en mexicain, *tlalacatl*.

Oie sauvage. (Belon, Nat. des Oiseaux, p. 158.) Anser ferus. (Gesner, Icon. avi., pag. 72, figure peu exacte. — Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 147, avec une figure empruntée de Gesner, pag. 150; et une autre, pag. 151, qui n'est pas meilleure. — Jonston, Avi., pag. 93, avec une figure copiée d'Aldrovande. — Willoughby, Ornith., pag. 274, avec une mauvaise figure, pl. 69. — Ray, Synops. avi., pag. 136, n° a, 4. — Charleton, Exercit., pag. 103, n° 1; Onomast., pag. 98, n° 1. — Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 212. — Rzaczynski, Hist. Nat. Polon., pag. 269. Auctuar., pag. 359. — Sibbald., Scot. illustr., part. 2, lib. 3, pag. 21. — Marsigl., Daub., tom. 5, pag. 100, avec une figure peu exacte, pl. 48.) Anser ferus silvestris, vel immansuetus. (Gesner, Avi., pag. 158.) Anser ferus simpliciter. (Klein, Avi., pag. 129, n° 3.) Anser ferus alius, sive tertius silvestris. (Aldrov., Avi., tom. 3, pag. 155, avec une figure très-défectueuse, pag. 153.) Anser ferus alius sive flandricus. (Idem, *ibid.*, pag. 155.) Anser palustris noster, grey tagg dictus. (Ray, Synops. avi., pag. 138, n° a, 3.) Anser silvestris. (Frisch, tab. 155, figure exacte.) Tlalacatl, seu anser montanus. (Fernandez, Hist. Nov. Hisp., pag. 34, cap. 98.) Anser cinereus corpore subrotundo. (Barrère, Ornithol., clas. 1, gen. 2, sp. 3.) Anas rostro semi-cylindrico,

à leur juste valeur; le premier degré de l'infériorité paraissant être une vraie dégradation, et rappelant en même temps l'idée d'un modèle plus parfait, n'offre, au lieu des attributs réels de l'espèce secondaire, que ses contrastes désavantageux avec l'espèce première: éloignant donc pour un moment la trop noble image du cygne, nous trouverons que l'oie est encore dans le peuple de la basse-cour un habitant de distinction; sa corpulence, son port droit, sa démarche grave, son plumage net et lustré, et son naturel social qui la rend susceptible d'un fort attachement et d'une longue reconnaissance; enfin sa vigilance très-anciennement célébrée, tout concourt à nous présenter l'oie comme l'un des plus intéressants et même des plus utiles de nos oiseaux domestiques; car indépendamment de la bonne qualité de sa chair et de sa graisse, dont aucun autre oiseau n'est plus abondamment pourvu, l'oie nous fournit cette plume délicate sur laquelle la mollesse se plaît à reposer, et cette autre plume, instrument de nos pensées et avec laquelle nous écrivons ici son éloge.

On peut nourrir l'oie à peu de frais et l'élever sans beaucoup de soins (1); elle s'accommode à la vie commune des volailles, et souffre d'être renfermée avec elles dans la même basse-cour (2), quoique cette manière de vivre et cette contrainte surtout soient peu convenables à sa nature; car il faut pour qu'elle se développe en entier et pour former de grands troupeaux d'oies, que leur habitation soit à portée des eaux

corpore supra cinereo, subtus pallidiore, collo striato; anser ferus. (Linnaeus, Syst. nat., ed. 10, gen. 61, sp. 7, var. 1.) Anas rostro semi-cylindrico, corpore supra cinereo, subtus albedo; reatricibus margine albis. (Fauna Suec., n° 90.) Oie sauvage. (Albin, tom. 1, pag. 79, avec une figure mal coloriée, pl. 90. — Salerne, pag. 408.) Anser superne cinereo-fuscus, marginibus pennarum dilutioribus, inferne albidus, imo ventre vivo; reatricibus nigricantibus, externis et apice albo fimbriatis, utrinque extimâ penitus candidâ. Anser silvestris. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 265.)

(1) Non magnam curam poscit; ob id rusticis grata. (Schwenck.)

(2) Les bonnes ménagères sachant bien que la nourriture des oies est de meurt grand profit, en font grande estime, pour ce qu'elles ne font aucune dépense; et pour les avoir meilleures, les font choisir de grande corpulence et de blanche couleur. (Belon.)

et des rivages, environnés de grèves spacieuses et de gazons ou terres vagues sur lesquelles ces oiseaux puissent paître et s'ébattre en liberté (1). On leur a interdit l'entrée des prairies, parce que leur fiente brûle les bonnes herbes et qu'ils les fauchent jusqu'à terre avec le bec, et c'est par la même raison qu'on les écarte aussi très-soigneusement des blés verts, et qu'on ne leur laisse les champs libres qu'après la récolte.

Quoique les oies puissent se nourrir de gramens et de la plupart des herbes, elles recherchent de préférence le trefle, le fenu grec, la vesce, les chicorées et surtout la laitue, qui est le plus grand régal des petits oisons (2); on doit arracher de leur pâturage la jusquiame, la ciguë et les orties (3), dont la piqûre fait le plus grand mal aux jeunes oiseaux. Pline assure, peut-être légèrement, que, pour se purger, les oies mangent de la sidérite.

La domesticité de l'oie est moins ancienne et moins complète que celle de la poule; celle-ci pond en tout temps, plus en été, moins en hiver; mais les oies ne produisent rien en hiver, et ce n'est communément qu'au mois de mars qu'elles commencent à pondre; cependant celles qui sont bien nourries pondent dès le mois de février, et celles auxquelles on épargne la nourriture, ne font souvent leur ponte qu'en avril; les blanches, les grises, les jaunes et les noires suivent cette règle, quoique les blanches paraissent plus délicates et qu'elles soient en effet plus difficiles à élever; aucune ne fait de nid dans nos basses-cours (4), et ne

pond ordinairement que tous les deux jours, mais toujours dans le même lieu; si on enlève leurs œufs, elles font une seconde et une troisième ponte, et même une quatrième dans les pays chauds (5). C'est sans doute à raison de ces pontes successives que M. Salerne dit qu'elles ne finissent qu'en juin (6); mais si l'on continue à enlever les œufs, l'oie s'efforce de continuer à pondre, et enfin elle s'épuise et périt, car le produit de ses pontes, et surtout des premières, est nombreux; chacune est au moins de sept et communément de dix, douze ou quinze œufs, et même de seize suivant Pline (7); cela peut être vrai pour l'Italie, mais dans nos provinces intérieures de France, comme en Bourgoigne et en Champagne, on a observé que les pontes les plus nombreuses n'étaient que de douze œufs: Aristote remarque (8) que souvent les jeunes oies, comme les poulettes, avant d'avoir eu communication avec le mâle, pondent des œufs clairs et inféconds, et ce fait est général pour tous les oiseaux.

Mais si la domesticité de l'oie est plus moderne que celle de la poule, elle paraît être plus ancienne que celle du canard, dont les traits originaires ont moins changé, en sorte qu'il y a plus de distance apparente entre l'oie sauvage et la privée, qu'entre les canards. L'oie domestique est beaucoup plus grosse que la sauvage, elle a les proportions du corps plus étendues et plus souples, les ailes moins fortes et moins roides; tout a changé de couleur dans son plumage, elle ne conserve rien ou presque rien de son état primitif, elle paraît même avoir oublié les douceurs de son ancienne liberté, du moins elle ne cherche point, comme le canard, à la reconquerir; la servitude paraît l'avoir trop affaiblie; elle n'a plus la force de soutenir assez son vol pour pouvoir accompagner ou suivre ses frères sauvages, qui, fiers de leur puissance,

(1) *Anser nec sine herbâ, nec sine aquâ facile sustinetur.* (Pallad.)

(2) *Lactuca mollissimum olus libentissime ab illis appetitur et pullis utilissima esca. Ceterum vicia, trifolium, fenum græcum, et agrestis fatiba illis conseratur.* (Columell.)

(3) Aldrovanle, tom. 3, pag. 115.

(4) Elles s'enfoncent sous la paille pour y pondre et mieux cacher leurs œufs; elles ont conservé cette habitude des sauvages, qui vraisemblablement percent les endroits les plus fourrés des joncs et des plantes marécageuses pour y couver; et dans les lieux où on laisse ces oies domestiques presque entièrement libres, elles ramassent quelques matériaux sur lesquels elles déposent leurs œufs. « Dans l'île Saint-Domingue, dit M. Baillon, où beaucoup d'habitants ont des oies privées semblables aux nôtres, elles pondent dans les savanes auprès des ruisseaux et caux; elles composent leurs aires de quelques

bris d'herbes sèches, de paille de maïs ou de mil; les femelles y sont moins fécondes qu'en France, leur plus grande ponte est de sept ou huit œufs.» (Note communiquée par M. Baillon.)

(5) *Non plus quater in anno parunt, teste Varro: Columella ter tantum ait, et id dummodo fetus non excludat: et Plinius, si mendax non est, his tantum parere vult.* (Aldrovanle.)

(6) Histoire des Oiseaux, pag. 407.

(7) Lib. 10, cap. 55.

(8) Lib. 6, cap. 12.

semblent la dédaigner et même la méconnaître (1).

Pour qu'un troupeau d'oies privées prospère et s'augmente par une prompte multiplication, il faut, dit Columelle, que le nombre des femelles soit triple de celui des mâles (2); Aldrovande en permet six à chacun (3), et l'usage ordinaire dans nos provinces est de lui en donner au-delà de douze et même jusqu'à vingt : ces oiseaux préludent aux actes de l'amour en allant d'abord s'égarer dans l'eau ; ils en sortent pour s'unir et restent accouplés plus longtemps et plus intimement que la plupart des autres, dans lesquels l'union du mâle et de la femelle n'est qu'une simple compression, au lieu qu'ici l'accouplement est bien réel et se fait par intromission, le mâle étant tellement pourvu de l'organe nécessaire à cet acte (4), que les anciens avaient consacré l'oie au dieu des jardins.

Au reste, le mâle ne partage que ses plaisirs avec la femelle, et lui laisse tous les soins de l'incubation (5), et quoiqu'elle couve constamment, et si assidûment qu'elle en oublie le boire et le manger, si on ne place tout près du nid sa nourriture (6); les économes conseillent néanmoins de charger une poule des fonctions de mère auprès des jeunes oisons, afin de multiplier ainsi le nombre des couvées, et d'obtenir de l'oie une seconde et même une troisième ponte; on lui laisse cette dernière ponte; elle couve aisément dix à douze œufs, au lieu que la poule ne peut couvrir avec succès que cinq de ces mêmes œufs; mais il serait curieux de vérifier si, comme le dit Columelle, la

mère oie plus avisée que la poule, refuserait de couvrir d'autres œufs que les siens.

Il faut trente jours d'incubation, comme dans la plupart des grandes espèces d'oiseaux (7), pour faire éclore les œufs, à moins, comme le remarque Pline (8), que le temps n'ait été fort chaud, auquel cas il en écote dès le vingt-cinquième jour. Pendant que l'oie couve, on lui donne du grain dans un vase et de l'eau dans un autre à quelque distance de ces œufs qu'elle ne quitte que pour aller prendre un peu de nourriture; on a remarqué qu'elle ne pond guère deux jours de suite, et qu'il y a toujours au moins vingt-quatre heures d'intervalle et quelquefois deux ou trois jours entre l'exclusion de chaque œuf.

Le premier aliment que l'on donne aux oisons nouveaux-nés est une pâte de retrait de mouture ou de son gras pétri avec des chicorées ou des laitues hachées, c'est la recette de Columelle, qui recommande en outre de rassasier le petit oison avant de le laisser suivre sa mère au pâturage, parce que, autrement, si la faim le tourmente, il s'obstine contre les tiges d'herbes ou les petites racines, et pour les arracher il s'efforce au point de se démettre ou se rompre le cou (9). La pratique commune dans nos campagnes en Bourgogne est de nourrir les jeunes oisons nouvellement éclos avec du cerfeuil haché, huit jours après on y mêle un peu de son très-peu mouillé, et l'on a attention de séparer le père et la mère lorsqu'on donne à manger aux petits, parce qu'on prétend qu'ils ne leur laisseraient que peu de choses ou rien; on leur donne ensuite de l'avoine, et, dès qu'ils peuvent suivre aisément leurs mères, on les mène sur la pelouse auprès de l'eau.

Les monstruosités sont peut-être encore plus communes dans l'espèce de l'oie que dans celle des autres oiseaux domestiques. Aldrovande a fait graver deux de ces monstres, l'un a deux corps avec une seule tête, l'autre a deux têtes et quatre pieds avec un seul corps. L'excès d'embonpoint que l'oie est sujette à prendre et que l'on cherche à

(1) Je me suis informé, dit M. Baillon, à beaucoup de chasseurs qui tuent des oies sauvages tous les ans, je n'en ai trouvé aucun qui en ait vu de privées parmi ces sauvages ou qui en ait tué de métives. Et si quelquefois des oies privées s'échappent, elles ne deviennent pas libres: elles vont se mêler dans les marais voisins, parmi d'autres également privées; elles ne font que changer de maître. (Note communiquée par M. Baillon.)

(2) De Re Rust., lib. 8, cap. 13.

(3) Avi., tom. 3, pag. 112.

(4) In ansera genitale evidens cum recens init. (Aristot., Hist. animal., lib. 3, cap. ultim.)

(5) Avium magna pars incubat, quemadmodum de columbis diximus, feminae mare succedente; saltem tandiù dum abest femina, sibi cibum quærens; at anseres feminae solæ incubant, atque perpetuò insident postquam id agere instituerint. (Idem, *ibid.*)

(6) Aldrovande.

(7) Arist., Hist. animal., lib. 6, cap. 6.

(8) Lib. 10, cap. 59.

(9) Saturetur pullus antequam ducatur in pascuum; si enim fame premitur, cum pervenerit in pascuum, fruticibus aut solidioribus herbis oblectatur ita pertinaciter, ut collum abruptat. (Columell.)

lui donner, doit causer dans sa constitution des altérations qui peuvent influer sur la génération; en général les animaux très-gras sont peu féconds, la graisse trop abondante change la qualité de la liqueur séminale et même celle du sang; une oie très-grasse à qui on coupa la tête, ne rendit qu'une liqueur blanche, et, ayant été ouverte, on ne lui trouva pas une goutte de sang rouge (1); le foie surtout se grossit de cet embonpoint d'obstruction d'une manière étonnante: souvent une oie engraisée aura le foie plus gros que tous les autres viscères ensemble (2); et ces foies gras que nos gourmands recherchent, étaient aussi du goût des Apicius romains. Pline regarde comme une question intéressante de savoir à quel citoyen l'on doit l'invention de ce mets, dont il fait honneur à un personnage consulaire (3). Ils nourrissaient l'oie de figues, pour en rendre la chair plus exquise (4), et ils avaient déjà trouvé qu'elle s'engraisait beaucoup plus vite étant renfermée dans un lieu étroit et obscur (5); mais il était réservé à notre gourmandise, plus que barbare, de clouer les pieds et de crever ou coudre les yeux de ces malheureuses bêtes, en les gorgeant en même temps de boulettes, et les empêchant de boire pour les étouffer dans leur graisse (6). Communément et plus humainement on se contente de les enfermer pendant un mois, et il ne faut guère qu'un boisseau d'avoine pour engraisser une oie au point de la rendre très-bonne; on distingue même le moment où on peut cesser de leur donner autant de nourriture, et où elles sont assez grasses,

par un signe extérieur très-évident; elles ont alors sous chaque aile une pelotte de graisse très-apparente; au reste, on a observé que les oies élevées au bord de l'eau coûtent moins à nourrir, pondent de meilleure heure, et s'engraissent plus aisément que les autres.

Cette graisse de l'oie était très-estimée des anciens comme topique nerveux et comme cosmétique; ils en conseillent l'usage pour raffermir le sein des femmes nouvellement accouchées, et pour entretenir la netteté et la fraîcheur de la peau: ils ont vanté, comme médicament, la graisse d'oie que l'on préparait à Comagène avec un mélange d'aromates (7). Aldrovande donne une liste de recettes où cette graisse entre comme spécifique contre tous les maux de la matrice, et Willoughby prétend trouver, dans la fiente d'oie, le remède le plus sûr de l'ictère. Du reste, la chair de l'oie n'est pas en elle-même très-saine, elle est pesante et de difficile digestion (8); ce qui n'empêchait pas qu'une oie ou, comme on disait, une *ouë* (9), ne fût le plat de régal des soupers de nos ancêtres (10), et ce n'est que depuis le transport de l'espèce du dindon de l'Amérique en Europe, que celle de l'oie n'a dans nos basses-cours, comme dans nos cuisines, que la seconde place.

Ce que l'oie nous donne de plus précieux, c'est son duvet; on l'en dépouille plus d'une fois l'année; dès que les jeunes oisons sont forts et bien emplumés, et que les penes des ailes commencent à se croiser sur la queue, ce qui arrive à sept semaines ou deux mois d'âge, on commence à les plumer sous le ventre, sous les ailes et au cou; c'est donc sur la fin de mai ou au commencement de juin qu'on leur enlève leurs premières plumes; ensuite cinq à six semaines après, c'est-à-dire dans le courant de juillet, on les leur enlève une seconde fois, et encore au commencement de septembre pour

(1) Collect. académiq., part. étrang., tom. 4, pag. 146.

(2) *Aspice quàm tument magno jecur anseris majus.* (Martial.)

(3) *Nostri sapientiores anseris jecoris bonitatem novere; fertilibus in magnam amplitudinem crescit, exemptum quoque lacte augetur; nec sine causâ in questione est qui primus tantum bonum invenit, Scipio Metellus vir consularis an M. Sestius eâdem ætate eques Romanus.* (Plin., lib. 10, cap. 22.)

(4) *Pinguibus aut fœcis pastum jecur anseris albi.* (Horace, dans le repas de Nasidienus.)

(5) Columelle.

(6) J.-B. Porta, raffinant sur cette cruauté, ose bien donner l'horrible recette de rôtir l'oie toute vive, et de la manger membre à membre, tandis que le cœur palpite encore. (Voyez Aldrovande, tom. 3, pag. 133.)

(7) Lib. 19, cap. 3.

(8) Galen.

(9) Suivant M. Salerne, le nom de la *rue aux Ours*, à Paris, est fait par corruption de *rue aux Ouës*, qui est son vrai nom, venu de la quantité d'oies exposées chez les rôtisseurs qui peuplaient autrefois cette rue, et qui y sont encore en nombre.

(10) Témoin l'oie de M. Patelin, et l'oie de la *Saint-Martin*, dont parle Schwenckfeld, aussi bien que du préage que le peuple tirait de l'os du dos de cette oie, d'un rude hiver si l'os était clair, et d'un hiver mou s'il paraissait taché ou terne.

la troisième et dernière fois. Ils sont assez maigres pendant tout ce temps, les molécules organiques de la nourriture étant en grande partie absorbées par la naissance ou l'accroissement des nouvelles plumes ; mais dès qu'on les laisse se remplumer de bonne heure en automne ou même à la fin de l'été, ils prennent bientôt de la chair et ensuite de la graisse, et sont déjà très-bons à manger vers le milieu de l'hiver ; on ne plume les mères qu'un mois ou cinq semaines après qu'elles ont couvé, mais on peut dépouiller les mâles et les femelles qui ne couvent pas deux ou trois fois par an. Dans les pays froids leur duvet est meilleur et plus fin. Le prix que les Romains mettaient à celui qui leur venait de Germanie fut plus d'une fois la cause de la négligence des soldats à garder les postes de ce pays, car ils s'en allaient par cohortes entières à la chasse des oies (1).

On a observé sur les oies privées, que les grandes penes des ailes tombent, pour ainsi dire, toutes ensemble et souvent en une nuit ; elles paraissent alors honteuses et timides ; elles fuient ceux qui les approchent ; quarante jours suffisent pour la pousse des nouvelles penes, alors elles ne cessent de voler et de les essayer pendant quelques jours.

Quoique la marche de l'oie paraisse lente, oblique et pesante, on ne laisse pas d'en conduire des troupeaux fort loin à petites journées (2). Pline dit que de son temps on les amenait du fond des Gaules à Rome, et que, dans ces longues marches, les plus fatiguées se mettent aux premiers rangs, comme pour être soutenues et poussées par la masse de la troupe (3) ; rassemblées encore de plus près pour passer la nuit, le bruit le plus léger les éveille, et toutes ensemble crient ; elles jettent aussi de grands cris lorsqu'on leur présente de la nourriture, au lieu qu'on rend le chien muet en lui offrant cet ap-

pât (4) ; ce qui a fait dire à Columelle, que les oies étaient les meilleures et les plus sûres gardiennes de la ferme (5) ; et Végèce n'hésite pas de les donner pour la plus vigilante sentinelle que l'on puisse poser dans une ville assiégée (6) : tout le monde sait qu'au Capitole elles avertirent les Romains de l'assaut que tentaient les Gaulois, et que ce fut le salut de Rome ; aussi le censeur fixait-il chaque année une somme pour l'entretien des oies, tandis que le même jour ou foucettait des chiens dans une place publique comme pour les punir de leur coupable silence dans un moment aussi critique (7).

Le cri naturel de l'oie est une voix très-bruyante, c'est un son de trompette ou de clairon, *clangor*, qu'elle fait entendre très-fréquemment et de très-loin ; mais elle a de plus d'autres accents brefs qu'elle répète souvent ; et, lorsqu'on l'attaque ou l'effraie, le cou tendu, le bec béant, elle rend un sifflement que l'on peut comparer à celui de la couleuvre : les Latins ont cherché à exprimer ce son par des mots imitatifs, *strepit*, *gratitit*, *stridet* (8).

Soit crainte, soit vigilance (9), l'oie répète à tout moment ses grands cris d'avertissement ou de réclame ; souvent toute la troupe répond par une acclamation générale, et de tous les habitants de la basse-cour aucun n'est aussi vociférant ni plus bruyant. Cette grandeloquacité ou vocifération avait fait donner, chez les anciens, le nom d'oie aux indiscrets parleurs, aux méchants écrivains et aux bas délateurs ; comme sa démarche gauche et son allure de mauvaise grâce nous font encore appliquer ce

(4) *Ælian.*, lib. 12, cap. 33.

(5) *Anser rusticis gratus, quod solertiore curam præstat quàm canis, nam clangore prodit insidiantem.* (*R. Rust.*, lib. cap. 13.) Ovide, décrivant la cabane de Philémon et Baucis, dit : *Unicus anser erat minimæ custodia villæ.*

(6) *De Re milit.*, lib. 4, cap. 26.

(7) *Est et anseri pervigil cura, Capitolio testata defenso, per id tempus cantum silentio proditis rebus ; quamobrem cibaria anserum censors locant. Eadem de causâ supplicia annua canes pendunt inter ædem juvenutis et summani, vivi in sambucâ arbore fixi.* (*Plin.*, lib. 10, cap. 22.)

(8) *Argutos inter strepere anser olores.* (*Virg.*) *Cacabat hinc perdit ; hinc gratitit improbus anser.* (*Aut. Philomel.*)

(9) *Aliæ verecundæ et cautæ, ut anseres.* (*Arist.*, *Hist. anim.*, lib. 1, cap. 1.)

(1) *Plumæ e Germaniâ laudatissimæ... pretium plumæ in libras denari quinti... et inde crimina plerumque auxiliorum præfectis a vigili statione, ad hæc aucupia dimissis cohortibus totis.* (*Plin.*, lib. 10, cap. 22.)

(2) On les mène, tout en paissant, quelquefois douze à quinze lieues loin et même davantage. (*Salerne*, *Hist. des Oiseaux*, pag. 407.)

(3) *Mirum a Morinis usque Romam pedibus venire : fessi proferuntur ad primos, ita ceteri stipatione naturali propellunt eos.* (*Plin.*, lib. 10, cap. 59.)

même nom aux gens sots et niais (1); mais, indépendamment des marques de sentiment, des signes d'intelligence que nous lui reconnaissons (2), le courage avec lequel elle défend sa couvée et se défend elle-même contre l'oiseau de proie (3), et certains traits d'attachement, de reconnaissance même très-singuliers, que les anciens avaient recueillis (4), démontrent que ce mépris serait très-mal fondé, et nous pouvons ajouter à ces traits un exemple de la plus grande constance d'attachement (5) : le fait nous a

été communiqué par un homme aussi véridique qu'éclairé, auquel je suis redevable

(1) On connaît le proverbe : *Franc oison, bête comme une oie*.

(2) C'est l'oie qui paraît être le sens le plus subtil de l'oie; Lucrèce semble croire que c'est l'odorat.

Humanum longè præsentit odorem
Romulidarum arcis servator candidus anser.
Nat. Rer., lib. 4.

(3) *Grandi alarum robore hostem propulsat; dejectum ab anserè falconem se vidisse testatur Scalliger*, dit Aldrovande, qui ajoute qu'elle a de grandes et vieilles querelles avec l'aigle; mais que, suivant toute apparence, l'antipathie ne se porte pas au point que le dit Albert, lorsqu'il prétend qu'une plume d'aigle renfermée dans du duvet d'oie le consume et le dévore. (Voyez Aldrovande, tom. 3, pag. 118.)

(4) *Illis iussu famam amoris... quod exemplis comprobatum... Argis dilectâ formâ pueri, nomine Oleni; et Glaucæ Ptolomeo regi cithara canentis... et quodam visi adanare: ita comes perpetuo adhæsisse Læcydi philosopho dicitur anser, ut nunquam ab eo, non in publico, non in balneis, non noctu, non interdum digressus.* (Plin., *Hist. nat.*, lib. 10, cap. 22.)

(5) Nous donnons cette note dans le style naïf du concierge de Ris, terre appartenante à M. Anisson Dupéron, où s'est passée la scène de cette amitié si constante et si fidèle. « On demande à Emmanuel comment l'oie à plumage blanc, appelé *Jacquot*, s'est apprivoisé avec lui? Il faut savoir d'abord qu'ils étoient deux mâles, ou *jars*, dans la basse-cour, un gris et un blanc, avec trois femelles : c'étoit toujours querelle entre ces deux jars à qui auroit la compagnie de ces trois dames; quand l'un ou l'autre s'en étoit emparé, il se mettoit à leur tête et empêchoit que l'autre n'en approchât. Celui qui s'en étoit rendu le maître dans la nuit, ne vouloit pas les céder le matin; enfin les deux galans en vinrent à des combats si furieux, qu'il falloit y courir. Un jour entre autres, attiré du fond du jardin par leurs cris, je les trouvai, leurs cous entrelacés, se donnant des coups d'ailes avec une rapidité et une force étonnante; les trois femelles tournoient autour, comme voulant les séparer, mais inutilement; enfin le jar blanc eut du dessous, se trouva renversé et étoit très-maltraité par l'autre; je les séparai, heureuse-

ment pour le blanc, qui y auroit perdu la vie. Alors le gris se mit à crier, à chanter et à battre les ailes en courant rejoindre ses compagnes, en leur faisant à chacune tour à tour un ramage qui ne finissoit pas, et auquel répondoient les trois dames, qui vinrent se ranger autour de lui. Pendant ce temps-là le pauvre Jacquot faisoit pitié, et se retirant tristement jetoit de loin des cris de condoléance; il fut plusieurs jours à se rétablir, durant lesquels j'eus occasion de passer par les cours où il se tenoit; je le voyois toujours exclus de la société, et à chaque fois que je passois il me venoit faire des harangues, sans doute pour me remercier du secours que je lui avois donné dans sa grande affaire. Un jour il s'approcha si près de moi, me marquant tant d'amitié, que je ne pus m'empêcher de le caresser en lui passant la main le long du cou et du dos, à quoi il parut être si sensible, qu'il me suivit jusqu'à l'issue des cours; le lendemain je repassai et il ne manqua pas de courir à moi, je lui fis la même caresse, dout il ne se rassasioit pas, et cependant par ses façons il avoit l'air de vouloir me conduire du côté de ses chères amies; je l'y conduisis en effet, en arrivant il commença sa harangue et l'adressa directement aux trois dames, qui ne manquèrent pas d'y répondre; aussitôt le conquérant gris sauta sur Jacquot, je les laissai faire pour un moment, il étoit toujours le plus fort; enfin je pris le parti de mon Jacquot, qui étoit dessous, je le mis dessus, il revint dessous, je le remis dessus, de manière qu'ils se battirent onze minutes, et par le secours que je lui portai il devint vainqueur du gris, et s'empara des trois demoiselles. Quand l'amî Jacquot se vit le maître, il n'osoit plus quitter ses demoiselles, et par conséquent il ne venoit plus à moi quand je passois, il me donnoit seulement de loin beaucoup de marques d'amitié en criant et battant des ailes, mais ne quittoit pas sa proie de peur que l'autre ne s'en emparât; le temps se passa ainsi jusqu'à la couvaison, qu'il ne me parloit toujours que de loin; mais quand ses femmes se mirent à couver, il les laissa et redoubla son amitié vis-à-vis de moi. Un jour m'ayant suivi jusqu'à la glacière tout au haut du parc, qui étoit l'endroit où il falloit le quitter, poursuivant ma route pour aller aux bois d'Orangis, à une demi-lieue de là, je l'enfermai dans le parc; il ne se vit pas plutôt séparé de moi, qu'il jeta des cris étranges; je suivis cependant mon chemin, et j'étois environné au tiers de la route des bois, quand le bruit d'un gros vol me fit tourner la tête, je vis mon Jacquot qui s'abattit à quatre pas de moi : il me suivit dans tout le chemin, partie à pied, partie au vol, me devançant souvent, et s'arrêtant aux croisnières des chemins pour voir celui que je voulois prendre; notre voyage dura ainsi depuis dix heures du matin jusqu'à huit heures du soir, sans que mon compagnon eût manqué de me suivre dans tous les détours du bois, et sans qu'il parût fatigué. Dès lors il se mit à

d'une partie des soins et des attentions que j'ai éprouvés à l'imprimerie royale pour l'impression de mes ouvrages. Nous avons aussi reçu de Saint-Domingue une relation assez semblable, et qui prouve que, dans certaines circonstances, l'oie se montre capable d'un attachement personnel très-vif et très-fort, et même d'une forte amitié passionnée qui la fait languir et périr loin de celui qu'elle a choisi pour l'objet de son affection.

Dès le temps de Columelle, on distinguait deux races dans les oies domestiques : celle des blanches plus anciennement, et celle à plumage varié, plus récemment privée; et cette oie, selon Varron, n'était pas aussi féconde que l'oie blanche (1); aussi prescrivent-ils au fermier de ne composer son troupeau que de ces oies toutes blanches, parce qu'elles sont aussi les plus grosses (2), en quoi Belon paraît être entièrement de leur avis (3); cependant Gesner a écrit à peu

près dans le même temps, que l'on croyait avoir en Allemagne de bonnes raisons de préférer la race grise, comme plus robuste sans être moins féconde; ce qu'Aldrovande confirme également pour l'Italie; comme si la race la plus anciennement domestique se fût à la longue affaiblie: et, en effet, il ne paraît pas que les oies grises ou variées soient aujourd'hui, ni pour la taille, ni pour la fécondité, inférieures aux oies blanches.

Aristote, en parlant des deux races ou espèces d'oies, l'une plus grande et l'autre plus petite, dont l'instinct est de vivre en troupes (4), semble, par la dernière, entendre l'oie sauvage: et Plinè traite spécialement de celle-ci, sous le nom de *ferus anser* (5). En effet, l'espèce de l'oie est partagée en deux races ou grandes tribus, dont l'une, depuis long-temps domestique, s'est affectionnée à nos demeures, et a été propagée, modifiée par nos soins, et l'autre beaucoup plus nombreuse, nous a échappé et est restée libre et sauvage; car on ne voit entre l'oie domestique et l'oie sauvage de différences que celles qui doivent résulter de l'esclavage sous l'homme d'une part, et de l'autre de la liberté de nature (6). L'oie sauvage est maigre et de taille plus légère que l'oie domestique; ce qui s'observe de même entre plusieurs races privées par rapport à leur tige sauvage, comme dans celle du pigeon domestique comparée à celle du bizet; l'oie sauvage a le dos d'un gris brunâtre, le ventre blanchâtre et tout le corps nu d'un blanc roussâtre, dont le bout de chaque plume est frangé. Dans l'oie domestique cette couleur roussâtre a varié, elle a pris des nuances de brun ou de blanc, elle a même disparu entièrement dans la race blanche (7). Quelques-unes ont acquis une huppe sur la tête (8), mais ces changements

me suivre et à m'accompagner partout, au point d'en devenir importun, ne pouvant aller à aucun endroit qu'il ne fût sur mes pas, jusqu'à venir un jour me trouver dans l'église, une autre fois, comme il me cherchoit dans le village, en passant devant la croisée de M. le curé, il m'entendit parler dans sa chambre, et trouva la porte de la cour ouverte, il entre, monte l'escalier, et en entrant fait un cri de joie qui fit grand peur à M. le curé.

» Je m'afflige en vous contant de si beaux traits de mon bon et fidèle ami Jacquot, quand je pense que c'est moi qui ai rompu le premier une si belle amitié; mais il a fallu m'en séparer par force; le pauvre Jacquot croyoit être libre dans les appartements les plus honnêtes comme dans le sien, et après plusieurs accidens de ce genre, on me l'enferma et je ne le vis plus; mais son inquiétude a duré plus d'un an, et il en a perdu la vie de chagrin, il est devenu sec comme un morceau de bois, suivant ce que l'on m'a dit; car je n'ai pas voulu le voir, et l'on m'a caché sa mort jusqu'à plus de deux mois après qu'il a été défunt. S'il falloit répéter tous les traits d'amitié que ce pauvre Jacquot m'a donnés, je ne finirois pas de quatre jours, sans cesser d'écrire; il est mort dans la troisième année de son règne d'amitié; il avoit en tout sept ans et deux mois.»

(1) De Re Rust., lib. 8, cap. 13.

(2) Antiqui jubebant ut quam amplissimi corporis, et albi coloris elegantur; quod genus illud varium, quod a fero mitigatum, domesticum factum est, nec tam fecundum sit, nec tam pretiosum. (Aldrovande.)

(3) L'on trouve de deux sortes d'oies privées, dont l'une, qui est plus farouche, est plus grande et de meilleure couleur, et est trouvée plus féconde; l'autre, qui est à l'oie sauvage, est de moindre cor-

pulence et aussi de moindre revenu; et les ménagères les prennent toutes blanches, fuyant celles dont les oisons sont d'autres couleurs; car celles qui ne sont constamment à tenir leur couleur, sont estimées de mauvaise race. (Belon, Nat. des Oiseaux.)

(4) Gregales aves sunt grus.... anser minor. (Aristot., lib. 8, cap. 15.)

(5) Hist. Nat., lib. 10, cap. 22.)

(6) S'il y a une différence entre l'oie privée et la sauvage, c'est si peu qu'il ne se peut quasi connaître; la privée a pris son origine de la sauvage. (Belon.)

(7) Color, ut in avibus domesticis varius, vel fuscus, scilicet, vel cinereus, vel albus, vel ex fusco et albo mixtus. Mas plerumque albus est. (Ray.)

(8) Anser versicolor cirratus. (Barrère, Ornithol.,

sont peu considérables en comparaison de ceux que la poule, le pigeon et plusieurs autres espèces ont subis en domesticité ; aussi l'oie et les autres oiseaux d'eau que nous avons réduits à cet état domestique, sont ils beaucoup moins éloignés de l'état sauvage, et beaucoup moins soumis ou captivés que les oiseaux gallinacés, qui semblent être les citoyens naturels de nos basses-cours. Et, dans les pays où l'on fait de grandes éducations d'oies, tout le soin qu'on leur donne pendant la belle saison, consiste à les rappeler ou ramener le soir à la ferme, et à leur offrir des réduits commodes et tranquilles pour faire leur ponte et leur nichée, ce qui suffit, avec l'asile et l'aliment qu'elles y trouvent en hiver, pour les affectionner à leur demeure et les empêcher de désertier ; le reste du temps elles vont habiter les eaux, ou elles viennent s'ébattre et se reposer sur les rivages ; et, dans une vie aussi approchante de la liberté de la nature, elles en reprennent presque tous les avantages, force de constitution, épaisseur et netteté de plumage, vigueur et étendue de vol (1) ; dans quelques contrées même où l'homme moins civilisé, c'est à-dire moins tyran, laisse encore les animaux plus libres, il y a de ces oies qui, réellement sauvages pendant tout l'été, ne redeviennent domestiques que pour l'hiver ; nous tenons ce fait de M. le docteur Sanchez, et voici la relation intéressante qu'il nous en a communiquée.

« Je partis d'Azof, dit ce savant médecin, dans l'automne de 1736 ; me trouvant malade, et de plus craignant d'être enlevé par les Tartares Cubans, je résolus de marcher en côtoyant le Don ; pour coucher chaque nuit dans les villages des Cosaques, sujets à la domination de Russie. Dès les premiers soirs je remarquai une grande quantité d'oies en l'air, lesquelles s'abattaient et se répandaient sur les habitations ; le troisième jour surtout, j'en vis un si grand nombre au coucher du soleil, que je m'informai des cosaques, où je prenais ce soir-là quartier, si les oies que je voyais étaient domestiques, et si elles venaient de loin, comme il me semblaient par leur vol élevé ? Ils me répondi-

rent, étonnés de mon ignorance, que ces oiseaux venaient des lacs qui étaient fort éloignés du côté du nord, et que chaque année au dégel, pendant les mois de mars et avril, il sortait de chaque maison des villages six ou sept paires d'oies, qui toutes ensemble prenaient leur vol et disparaissaient pour ne revenir qu'au commencement de l'hiver, comme on le compte en Russie, c'est-à-dire à la première neige ; que ces troupes arrivaient alors augmentées quelquefois au centuple, et que, se divisant, chaque petite bande cherchait, avec sa nouvelle progéniture, la maison où elles avaient vécu pendant l'hiver précédent. J'eus constamment ce spectacle chaque soir, durant trois semaines ; l'air était rempli d'une infinité d'oies qu'on voyait se partager en bandes ; les filles et les femmes, chacune à la porte de leurs maisons, les regardant, se disaient, *voilà mes oies, voilà les oies d'un tel*, et chacune de ces bandes meltait en effet pied à terre dans la cour où elle avait passé l'hiver précédent (2). Je ne cessai de voir ces oiseaux que lorsque j'arrivai à *Nova-Paulska*, où l'hiver était déjà assez fort. »

C'est apparemment d'après quelques relations semblables qu'on a imaginé, comme le dit Belon, que les oies sauvages qui nous arrivent en hiver, étaient domestiques dans d'autres contrées ; mais cette idée n'est pas fondée, car les oies sauvages sont peut-être de tous les oiseaux les plus sauvages et les plus farouches, et d'ailleurs la saison d'hiver où nous les voyons est le temps même où il faudrait supposer qu'elles fussent domestiques ailleurs.

On voit passer en France des oies sauvages dès la fin d'octobre ou les premiers jours de novembre (3). L'hiver, qui commence

(2) Les habitants font une boucherie de ces oies pendant que leurs plumes sont en duvet ; ils les coupent en deux et les séchent ; le duvet, fameux par sa bonté, est l'objet d'un grand commerce ; la viande sèche se transporte en Ukraine, d'où les Cosaques tirent en retour de l'eau-de-vie de grain et quelques habillements. (Extrait de la même relation de M. le docteur Sanchez.)

(3) C'est au mois de novembre, m'écrit M. Hébert, qu'on voit en Brie les premières oies sauvages, et il en passe dans cette province jusqu'aux fortes gelées, en sorte que le passage dure à peu près deux mois. Les bandes de ces oies sont de dix ou douze, jusqu'à vingt ou trente, et jamais plus de cinquante ; elles s'abattent dans les plaines ensemencées de blés et y

class. 1, gen. 2, sp. 1.) *Anser cirratus*, varietas. (Brisson, Ornith., tom. 6, pag. 265.)

(1) *Silvestres anseres volacissimæ; nec multò minùs in Belgio domestici.* (Scalig., advers. Cardan.)

alors à s'établir sur les terres du Nord, détermine leur migration; et, ce qui est assez remarquable, c'est que l'on voit dans le même temps des oies domestiques manifester par leur inquiétude et par des vols fréquents et soutenus, ce désir de voyager (1);

causent assez de dommages, pour déterminer les cultivateurs attentifs à faire garder leurs champs par des enfants, qui par leurs cris en font fuir les oies; c'est dans les temps humides qu'elles font plus de dégâts, parce qu'elles arrachent le blé en le pâturant, au lieu que pendant la gelée elles ne font qu'en couper la pointe, et laissent le reste de la plante attaché à la terre.

(1) Mon voisin, à Mirande, nourrit un troupeau d'oies, qu'il réduit chaque année à une quinzaine, en se défaisant d'une partie des vieilles, et conservant une partie des jeunes. Voici la troisième année que je remarque que pendant le mois d'octobre ces oies prennent une sorte d'inquiétude, que je regarde comme un reste du désir de voyager; tous les jours, vers les quatre heures du soir, ces oies prennent leur volée, passent par-dessus mes jardins, font le tour de la plaine au vol, et ne reviennent à leur gîte qu'à la nuit; elles se rappellent par un cri que j'ai très-bien reconnu pour être le même que celui que les oies sauvages répètent dans leur passage pour se rassembler et se tenir compagnie. Le mois d'octobre a été cette année celui où l'herbe des pâturages a repoussé; indépendamment de cette abondante nourriture, le propriétaire de ce troupeau leur donne du grain tous les soirs dans cette saison, par la crainte qu'il a d'en perdre quelques-unes. L'an passé il s'en égara une qui fut retrouvée deux mois après à plus de trois lieues: passé la fin d'octobre, ou les premiers jours de novembre, ces oies reprennent leur tranquillité; je conclus de cette observation, que la domesticité la plus ancienne (puisque celle des oies dans ce pays, où il n'en naît point de sauvages, doit être de la plus haute antiquité), n'efface point entièrement ce caractère imprimé par la nature, ce désir inné de voyager. L'oie domestique abâtardie, appesantie, toute un voyage, s'exerce tous les jours; et quoique abondamment nourrie et ne manquant de rien, je répondrais que s'il en passait de sauvages dans cette saison, il s'en débancherait toujours quelques-unes, et qu'il ne leur manque que l'exemple et un peu de courage pour désertier; je répondrais encore que si on faisait ces mêmes informations dans les provinces où on nourrit beaucoup d'oies, on verrait qu'il s'en perd chaque année, et que c'est dans le mois d'octobre. Je ne sache pourtant pas que toutes les oies que l'on nourrit dans les basses-cours, donnent ces marques d'inquiétude; mais il faut considérer que ces oies sont presque dans la captivité, et qu'elles ne connaissant point le pâturage au vue de l'horizon; ce sont des esclaves en qui s'est perdue toute idée de leur ancienne liberté. (Observation communiquée par M. Hébert.)

reste évident de l'instinct subsistant, et par lequel ces oiseaux, quoique depuis longtemps privés, tiennent encore à leur état sauvage par les premières habitudes de nature.

Le vol des oies sauvages est toujours très-élevé (2), le mouvement en est doux et ne s'annonce par aucun bruit ni sifflement, l'aile en frappant l'air ne paraît pas se déplacer de plus d'un pouce ou deux de la ligne horizontale; ce vol se fait dans un ordre qui suppose des combinaisons et une espèce d'intelligence supérieure à celle des autres oiseaux, dont les troupes partent et voyagent confusément et sans ordre. Celui qu'observent les oies semble leur avoir été tracé par un instinct géométrique; c'est à-la-fois l'arrangement le plus commode pour que chacun suive et garde son rang, en jouissant en même temps d'un vol libre et ouvert devant soi, et la disposition la plus favorable pour fendre l'air avec plus d'avantage et moins de fatigue pour la troupe entière; car elles se rangent sur deux lignes obliques formant un angle à peu près comme un V, ou si la bande est petite, elle ne forme qu'une seule ligne; mais ordinairement chaque troupe est de quarante ou cinquante: chacun y garde sa place avec une justesse admirable. Le chef qui est à la pointe de l'angle et fend l'air le premier, va se reposer au dernier rang lorsqu'il est fatigué; et tour-à-tour les autres prennent la première place. Plin s'est plu à décrire ce vol ordonné et presque raisonné (3); « il n'est per- » sonné, dit-il, qui ne soit à portée de le » considérer, car le passage des oies ne se » fait pas de nuit, mais en plein jour. »

On a même remarqué quelques points de partage où les grandes troupes de ces oiseaux se divisent, pour de là se répandre en diverses contrées: les anciens ont indiqué le mont Taurus, pour la division des troupes d'oies dans toute l'Asie mineure (4);

(2) Il n'y a que dans les jours de brouillards que les oies sauvages volent assez près de terre pour pouvoir les tirer. (*Idem.*)

(3) *Liburnicarum more rostrato impetu feruntur, facilius ita findentes aëra, quam si recta fronte impellerent, a tergo sensim dilatante se cunco, porrigitur agmen largè que impellentis præbetur auxæ. Colla imponunt præcedentibus; fessos duces ad terga recipiunt.* (Plin., lib. 10, cap. 23.)

(4) Oppien (*Exegetic. 2*) dit qu'au passage du mont Taurus, les oies se précédaient contre leur naturel jaseur qui les décelearait aux aigles, en s'ob-

le mont *Stella*, maintenant *Cossonosi* (en langue turque, *champs des oies*), où se rendent à l'arrière-saison de prodigieuses troupes de ces oiseaux, qui de là semblent partir pour se disperser dans toutes les parties de notre Europe (1).

Plusieurs de ces petites troupes ou bandes secondaires se réunissant de nouveau, en forment de plus grandes et jusqu'au nombre de quatre ou cinq cents que nous voyons quelquefois en hiver s'abattre dans nos champs, où ces oiseaux causent de grands dommages (2), en pâturant les blés qu'ils cherchent en grattant jusque dessous la neige; heureusement les oies sont très-vagabondes, restent peu dans un endroit, et ne reviennent guère dans le même canton; elles passent tout le jour sur la terre dans les champs ou les prés, mais elles vont régulièrement tous les soirs se rendre sur les eaux des rivières ou des plus grands étangs; elles y passent la nuit entière, et n'y arrivent qu'après le coucher du soleil; il en survient même après la nuit fermée, et l'arrivée de chaque nouvelle bande est célébrée par de grandes acclamations, auxquelles les arrivantes répondent de façon que sur les huit ou neuf heures et dans la nuit la plus profonde, elles font un si grand bruit et poussent des clameurs si multipliées qu'on les croirait assemblées par milliers.

On pourrait dire que dans cette saison les oies sauvages sont plutôt oiseaux de plaine qu'oiseaux d'eau, puisqu'elles ne se rendent à l'eau que la nuit pour y chercher leur sûreté; leurs habitudes sont bien différentes et même opposées à celles des canards qui quittent les eaux à l'heure où s'y rendent les oies, et qui ne vont pâturer dans les champs que la nuit et ne reviennent à l'eau que quand les oies la quittent. Au reste, les oies sauvages, dans leur retour au printemps, ne s'arrêtent guère sur nos terres; on n'en voit même qu'un très-petit nombre dans les airs, et il y a apparence que ces oiseaux voyageurs ont pour le départ et le retour deux routes différentes.

Cette inconstance dans leur séjour, jointe

struant le bec avec un caillou; et le bon Plutarque répète ce conte: in Moral. de Garrulit.

(1) Rzaczynski, Hist. polon., pag. 270.

(2) In Bataviam, anseres numerosissimi migrationis tempore confluant adeo ut segetes per longissima intervalla brevi tempore devastent. (Aldrov., Avi., tom. 3, pag. 155.)

à la finesse de l'ouïe de ces oiseaux et à leur défiance circonspection, font que leur chasse est difficile (3), et rendent même inutiles la plupart des pièges qu'on leur tend; celui qu'on trouve décrit dans Aldrovande est peut-être le plus sûr de tous et le mieux imaginé. « Quand la gelée, dit-il, tient les » champs secs, on choisit un lieu propre à » coucher un long filet assujéti et tendu par » des cordes, de manière qu'il soit prompt » et preste à s'abattre, à peu près comme les » nappes du filet d'alouette, mais sur un » espace plus long, qu'on recouvre de pous- » sière; on y place quelques oies privées » pour servir d'appareils; il est essentiel de » faire tous ces préparatifs le soir, et de ne » pas approcher ensuite du filet, car si le » matin les oies voyaient la rosée ou le givre » abattus, elles en prendraient défiance. » Elles viennent donc à la voix de ces appe- » lants, et, après de longs circuits et plu- » sieurs tours en l'air, elles s'abattent: l'oi- » seleur caché à cinquante pas, dans une » fosse, tire à temps la corde du filet, et » prend la troupe entière ou partie sous sa » nappe (4). »

Nos chasseurs emploient toutes leurs ruses pour surprendre les oies sauvages; si la terre est couverte de neige, ils se revêtent de chemises blanches par-dessus leurs habits; en d'autres temps ils s'enveloppent de branches et de feuilles, de manière à paraître un buisson ambulante; ils vont jusqu'à s'affubler d'une peau de vache, marchant en quadrupèdes, courbés sur leur

(3) Il est presque impossible, dit M. Hébert, de les tirer à l'arrivée, parce qu'elles volent trop haut, et qu'elles ne commencent à s'abaisser que quand elles sont au-dessus des eaux: j'ai tenté, ajoute-t-il, avec aussi peu de succès, de les surprendre le matin à l'aube du jour; je passais la nuit entière dans les champs, le bateau était préparé dès la veille; nous nous y embarquâmes long-temps avant le jour, et nous nous avançions à la faveur des ténèbres bien avant sur l'eau et jusqu'aux derniers roseaux; néanmoins nous nous trouvions toujours trop loin de la bande pour tirer, et ces oiseaux trop défiantes s'élevaient tout en parlant assez haut pour ne passer sur nos têtes que hors de la portée de nos armes; toutes ces oies ainsi rassemblées parlaient ensemble, et attendaient le grand jour, à moins qu'on ne les eût inquiétées; ensuite elles se séparaient et s'éloignaient par bandes, et peut-être dans le même ordre qu'elles s'étaient réunies le soir précédent.

(4) Petr. Crescent. apud Aldrov., Avi., tom. 3, pag. 157.

fusil ; et souvent ces stratagèmes ne suffisent pas pour approcher les oies, même pendant la nuit. Ils prétendent qu'il y en a toujours une qui fait sentinelle le cou tendu et la tête élevée, et qui, au moindre danger, donne à la troupe le signal d'alarme. Mais, comme elles ne peuvent prendre subitement l'essor, et qu'elles courent trois ou quatre pas sur la terre, et battent des ailes pendant quelques moments avant que de pouvoir s'élever dans l'air, le chasseur a le temps de les tirer.

Les oies sauvages ne restent dans ce pays-ci tout l'hiver que quand la saison est douce, car dans les hivers rudes, lorsque nos rivières et nos étangs se glacent, elles s'avancent plus au midi, d'où l'on en voit revenir quelques-unes qui repassent vers la fin de mars pour retourner au nord ; elles ne fréquentent donc les climats chauds et même la plupart des régions tempérées que dans le temps de leurs passages ; car nous ne sommes pas informés qu'elles nichent en France (1) ; quelques-unes seulement nichent en Angleterre, ainsi qu'en Silésie et en Bohème (2), d'autres en plus grand nombre vont nicher dans quelques cantons de la grande Pologne et de la Lithuanie (3) ; néanmoins le gros de l'espèce ne s'établit que plus loin dans le nord (4), et sans s'arrêter ni sur les côtes de l'Irlande (5) et de l'Écosse, ni même en tous les points de la lon-

gue côte de Norvège (6) ; on voit ces oiseaux se porter en troupes immenses jusque vers le Spitzberg, le Groënland (7) et les terres de la baie d'Hudson (8), où leur graisse et leur fiente (9) sont une ressource pour les malheureux habitants de ces contrées glacées. Il y en a de même des troupes innombrables sur les lacs et les rivières de la Lapponie (10), ainsi que dans les plaines de Mangasea, le long du Jénisca (11), dans plusieurs autres parties de la Sibérie, jusqu'au Kamtschatka, où elles arrivent au mois de mai, et d'où elles ne partent qu'en novembre après avoir fait leur ponte. M. Steller les ayant vues passer devant l'île de Bering, volant en automne vers l'est, et au prin-

(6) Il n'y a en Norvège que deux espèces d'oies sauvages ; les grises passent l'été dans le district de Nortland. Les Norvégiens croient qu'elles viennent pendant l'hiver en France. . . . On ne sait où ces oies font leur couvée ; cependant on a remarqué qu'il y en a qui multiplient sur la côte de Riefilde en Norvège. (Hist. natur. de Norvège, par Pontoppidan.)

(7) On trouva un grand golfe (nord-ouest de l'île Bären, entre le Spitzberg et le Groënland), et au milieu une île remplie d'oies sauvages et de leurs nids. Heemskerke et Barentz ne doutèrent point que ces oies ne fussent les mêmes qu'on voit venir tous les ans en fort grand nombre dans les Provinces-Unies, surtout au Wiesingen, dans le Zuiderzée, dans la Nord-Hollande et la Frise, sans qu'on eût pu s'imaginer jusqu'alors où elles faisaient leur ponte. (Recueil des Voyages de la compagnie des Indes ; Amsterdam, 1702, tom. 1, pag. 35.)

Les oies sauvages grises arrivent à l'entrée de l'été au Groënland, pour faire leurs œufs et élever leurs petits. Il y a apparence qu'elles viennent des côtes de l'Amérique les plus voisines ; elles y retournent pour l'hiver. (Cranz, dans l'Histoire générale des Voyages, tom. 19, pag. 45.)

(8) A la fin d'avril, les canards arrivent en abondance à la baie d'Hudson (Histoire générale des Voyages, page 657.) Sur la rivière Nelson, on trouve quantité d'oies, de canards, de cygnes. (Ellis, Voyage à la baie d'Hudson, tom. 2, pag. 50.) Robert Lade place aussi une quantité d'oies sur le fleuve Ruppert, dans la même baie. (Voyage du capitaine Robert Lade ; Paris, 1744, tom. 1, pag. 358.)

(9) Ad condiendos cibos loco butyri, anserum adipe utuntur septentrionales. (Olaus Magnus, Hist. sept., lib. 19, cap. 7.) La fiente d'oie sèche sert de mèche aux Esquimaux pour mettre dans leurs lampes en guise de coton ; c'est une pauvre ressource, mais qui vaut encore mieux que rien du tout. (Ellis, tom. 2, pag. 171.)

(10) Voyage en Lapponie, dans les OEuvres de Regnard, tom. 1, pag. 180.

(11) Gmelin, Voyage en Sibérie, tom. 1, pag. 218.

(1) Si voyions qu'elles fissent leurs petits en ce pays, nous accorderions qu'on pourroit bien prendre leurs œufs et les faire couvrir aux oyes privées ou aux poules, et lors les pourroit-on apprivoiser. (Belon.)

(2) Coeunt post hiemis solsticium ; initio veris pariunt ova ad summum quindecim. (Schweuckfeld.)

(3) In majori Polonia Notes Fluvius propter maximum numerum anserum ferorum ibi commorantium famosus. In Lithuanâ, Polesiâ hieme aliqui agunt ; quia tempore verno ibidem foetificant. (Hist. natur. Polon., pag. 270.)

(4) Micam in septentrionalibus multitudinem anserum scribit, Olaus Magnus, cubationis tempore redire à meridionalibus plagis. (Aldrov., tom. 3, pag. 155.)

(5) Les oies sauvages ne viennent en Islande qu'au printemps. . . . On ne sait si ces oiseaux y font leurs petits, d'autant plus qu'on remarque qu'ils ne s'arrêtent point et qu'ils continuent leur voyage vers le nord ; ce n'est à proprement parler qu'un oiseau de passage. (Relation authentique de l'Islande, tirée des Mémoires de M. Horrebows ; Journal étranger, avril 1758.)

temps vers l'ouest (1), présume qu'elles viennent d'Amérique au Kamtschatka; ce qu'il y a de plus certain, c'est que la plus grande partie de ces oies du nord-est de l'Asie gagne les contrées du midi vers la Perse (2), les Indes (3) et le Japon, où l'on observe leur passage de même qu'en Europe; on assure même qu'au Japon la sécurité dont on les fait jouir leur fait oublier leur défiance naturelle (4).

Un fait qui semble venir à l'appui du passage des oies de l'Amérique en Asie, c'est que la même espèce d'oie sauvage qui se voit en Europe et en Asie, se trouve aussi à la Louisiane (5), au Canada (6), à la Nouvelle-Espagne (7) et sur les côtes occidentales de l'Amérique septentrionale; nous ignorons si cette même espèce se trouve également dans toute l'étendue de l'Amérique méridionale; nous savons seulement que la race de l'oie privée transportée d'Europe au Brésil, passe pour y avoir acquis une chair plus dé-

licate et de meilleur goût (8); et qu'au contraire elle a dégénéré à Saint-Domingue, où M. le chevalier Lefebvre Deshayes a fait plusieurs observations sur le naturel de ces oiseaux en domesticité, et particulièrement sur les signes de joie que donne l'oie mâle à la naissance des petits (9). M. Deshayes nous apprend de plus qu'on voit à Saint-Domingue une oie de passage qui, comme en Europe, est un peu moins grande que l'espèce privée; ce qui semble prouver que ces oies voyageuses se portent fort avant dans les terres méridionales du Nouveau-Monde, comme dans celles de l'ancien continent, où elles ont pénétré jusque sous la zone torride (10), et paraissent même l'avoir traversée tout entière. Car on trouve au Séné-

(1) Histoire générale des Voyages, tom. 19, pag. 272.

(2) En Perse il y a des oies, canards, pluviers, grues, hérons, plongeurs, bécasses, partout; mais en plus grande quantité dans les provinces septentrionales. (Voyage de Chardin; Amsterdam, 1711.)

(3) Il y a des oies, des canards, des cercelles, des hérons, etc., au royaume de Guzarate, aux Indes orientales. (Voyage de Mandeslo, suite d'Oléarius, tom. 2, pag. 234.) Il y en a aussi au Tinquin. (Dampier, Nouveau Voyage autour du monde; Rouen, 1715, tom. 3, pag. 30.)

(4) On distingue au Japon deux sortes d'oies sauvages qui ne se mêlent jamais; les unes blanches comme la neige, avec les extrémités des ailes fort noires; les autres d'un gris cendré; toutes si communes et si familières, qu'elles se laissent facilement approcher. Quoiqu'elles fassent beaucoup de dégât dans les campagnes, il est défendu de les tuer sous peine de mort, pour assurer le privilège de ceux qui achètent le droit. Les paysans sont obligés d'entourer leurs champs de filets pour les défendre de leurs ravages. (Kempfer, tom. 1, pag. 112.)

(5) Le Page du Praiz, tom. 2, pag. 114.

(6) Les oies et tous les grands oiseaux de rivière sont partout en abondance au Canada, excepté vers les habitations, dont on ne les voit point approcher. (Histoire générale des Voyages, tom. 15, pag. 227.) Il y a chez les Hurons des oies sauvages qu'ils appellent *abonque*. (Voyage au pays des Hurons, par le P. Sagard Théodat, récollet; Paris, 1632.)

(7) *Tlalacall*, *anser montanus* est, *domesticus similis*. . . cum *silvestri nostrati* aut *omnino idem*, aut *congenere*. (Fernandez, Hist. avi. Hisp., pag. 34, cap. 98. — Voyez aussi Gemelli-Carreri, tom. 6, pag. 212.)

(8) On prétend avoir remarqué que les canards et les oies d'Europe transportés au Brésil, y ont acquis un goût plus fin; au contraire des poules qui en devenant plus grandes et plus fortes, ont perdu une partie de leur goût. (Hist. générale des Voyages, tom. 14, pag. 305.)

(9) Quoique l'oie souffre ici d'être plumée de son duvet trois fois l'année, son espèce néanmoins est moins précieuse dans un climat où la santé défend, en dépit de la mollesse, de dormir sur le duvet, et où la paille fraîche est le seul lit où le sommeil puisse s'abattre; la chair de l'oie n'est pas non plus aussi bonne à Saint-Domingue qu'en France; jamais elle n'est bien grasse; elle est flandreuse, et celle du canard d'Inde mérite à tous égards la préférence. (Observation communiquée par M. le chevalier Lefebvre Deshayes.)

Les naturalistes n'ont pas parlé, ce me semble, des témoignages singuliers de joie que le jars ou le mâle donne à ses petits les premières fois qu'il les voit manger; cet animal démontre sa satisfaction en levant la tête avec dignité, et en trépigant des pieds, de façon à faire croire qu'il danse. Ces signes de contentement ne sont pas équivoques, puisqu'ils n'ont lieu que dans cette circonstance, et qu'ils sont répétés presque à chaque fois qu'on donne à manger aux oisons dans leur premier âge. Le père néglige sa propre subsistance pour se livrer à la joie de son cœur: cette danse dure quelquefois long-temps, et quand quelque distraction, comme celle des volailles qu'il classe loin de ses petits, la lui fait interrompre, il la reprend avec une nouvelle ardeur. (*Idem*.)

(10) Tous les climats, m'écrit M. Baillon, conviennent à l'oie comme au canard, voyagant de même et passant des régions les plus froides dans les pays situés entre les tropiques. J'en ai vu arriver beaucoup à l'île de Saint-Domingue aux approches de la saison des pluies, et elles ne paraissent pas souffrir d'altération sensible dans des températures aussi opposées.

gal (1), au Congo (2) jusque dans les terres du cap de Bonne-Espérance (3), et peut-être jusque dans celles du continent austral. En effet nous regardons ces oies que les navigateurs ont rencontrées le long des terres Magellaniques, à la terre de Feu (4), à la

Nouvelle-Hollande (5), etc., comme tenant de très-près à l'espèce de nos oies, puisqu'ils ne leur ont pas donné d'autre nom. Néanmoins il paraît qu'outre l'espèce commune, il existe, dans ces contrées, d'autres espèces dont nous allons donner la description.

L'OIE DES TERRES MAGELLANIKES *.

SECONDE ESPÈCE.

ANSER MAGELLANICUS, Vieill.—ANAS MAGELLANICA, Lath., Linn., Cuv. (6).

CETTE grande et belle oie qui paraît être propre et particulière à cette contrée, a la moitié inférieure du cou, la poitrine et le haut du dos richement émaillés de festons noirs sur un fond roux; le plumage du ventre est ouvragé de mêmes festons sur un fond blanchâtre; la tête et le haut du cou sont d'un rouge pourpré; l'aile porte une grande tache blanche; et la couleur noirâtre du manteau est relevée par un reflet de pourpre.

Il paraît que ce sont ces belles oies que le commodore Byron désigne sous le nom d'*oies peintes*, et qu'il trouva sur la pointe Sandy, au détroit de Magellan (7). Peut-être aussi cette espèce est-elle la même que celle qu'indique le capitaine Cook sous la simple dénomination de *nouvelle espèce d'oie*, et qu'il a rencontrée sur ces côtes orientales du détroit de Magellan et de la terre de Feu, qui sont entourés par d'immenses lits flottants de *passé-pierre* (8).

(1) A la côte du Sénégal les oies, les cercelles sont d'un goût excellent. (Voyage de Lemaire aux îles Canaries; Paris, 1695, pag. 117.)

(2) Mandeslo, suite d'Olearius.

(3) Le pays (à la baie de Saldana) est rempli d'autruches, de hérons, d'oies, etc. (Voyage autour du monde, par Gemelli Carreri; Paris, 1719, tom. 1, pag. 449.) La taille des oies d'eau que l'on trouve au cap de Bonne-Espérance est la même que celle des oies domestiques que nous connaissons en Europe; et à l'égard de la couleur, il n'y a entre elles d'autre différence, sinon que les oies aquatiques ont sur le dos une raie brune mêlée de vert. Toutes ces diverses espèces d'oies sont bonnes à manger et très-saines. (Kolbe, Description du Cap, tom. 3, pag. 144.)

(4) On voit des oies sur le bord des Lagunes (à la baie de Saint-Julien), aux terres Magellaniques. (Quiroga, dans l'Histoire générale des Voyages, tom. 14, pag. 92.) Wallis trouva des oies au cap Froward, dans le détroit de Magellan (Collection d'Hawkesworth, tom. 2, pag. 31.) Dans la baie du cap Holland, mêmes parages. (Idem. *ibid.*, p. 65.) Oies et canards dans le canal de Noël, à la terre de Feu. (Second Voyage de Cook, tom. 4, p. 43.) Dans ce même canal, une anse est nommée l'*Anse*

des oies, une île, l'*île aux oies*. (Idem, *ibid.*, p. 20.) Les oies, les canards, les cercelles et d'autres oiseaux se trouvent au port d'Erismont (51 degrés latitude sud), en si grande quantité, que nos gens étaient las d'en manger; il était assez ordinaire de voir un canot rapporter soixante ou soixante-dix belles oies, sans avoir tiré un seul coup de fusil; pour les tuer il suffisait de se servir de pierres. (Voyage du commodore Byron, tom. 1 de la collection d'Hawkesworth, pag. 65.)

(5) Les oies aquatiques (à la Nouvelle-Hollande méridionale) sont les oies sauvages. Les canards sifflants qui se perchent. (Voyage de Cook, tom. 4, pag. 65.) Le capitaine Cook a fait présent à la Nouvelle-Zélande de l'espèce domestique, dont il a laissé quelques couples dans cette île, dans l'espérance qu'ils y multiplieraient. (Cook, Second Voyage, tom. 4, pag. 190.)

* Voyez les planches enluminées, n° 1006.

(6) M. Cuvier place ce palmipède dans le sous-genre bernache, l'un de ceux qu'il admet dans le grand genre canard, *anas* de Linnée. DESM. 1830.

(7) Voyage autour du monde par le commodore Byron. Collection d'Hawkesworth, tom. 1, pag. 47.

(8) Cook, Second Voyage, tom. 4, pag. 21.

L'OIE DES ILES MALOUINES OU FALKLAND.

TROISIÈME ESPÈCE.

ANAS LEUCOPTERUS, ANAS LEUCOPTERA, Lath., Linn., Gmel., Cuv. (1).

« De plusieurs espèces d'oies, dont la » chasse, dit M. de Bougainville, formait » une partie de nos ressources aux îles Ma- » louines, la première ne fait que pâtreur ; » on lui donne improprement le nom d'*ou- » tarde* ; ses jambes élevées lui sont néces- » saires pour se tirer des grandes herbes, » et son long cou la sert bien pour obser- » ver le danger ; sa démarche est légère » ainsi que son vol, et elle n'a point le cri » désagréable de son espèce ; le plumage du » mâle est blanc, avec des mélanges de noir » et de cendré sur le dos et les ailes ; la fe- » melle est fauve, et ses ailes sont parées de » couleurs changeantes ; elle pond ordinai- » rement six œufs ; leur chair saine, nour- » rissante et de bon goût, devint notre prin- » cipale nourriture ; il était rare qu'on en » manquât : indépendamment de celles qui » naissent sur l'île, les vents d'est en au- » tomne en amènent des volées, sans doute » de quelque terre inhabitée, car les chas- » seurs reconnaissaient aisément ces nou- » velles venues, au peu de crainte que leur » inspirait la vue des hommes. Deux ou trois » autres sortes d'oies que nous trouvions dans » ces mêmes îles, n'étaient pas si recher- » chées, parce que se nourrissant de pois- » sons, elles en contractent un goût hui- » leux (2). »

Nous n'indiquons cette espèce sous la dé- nomination d'*oie des îles Malouines*, que parce que c'est dans ces îles qu'elle a été vue et trouvée pour la première fois par nos navigateurs français ; car il paraît que les mêmes oies se rencontrent au canal de Noël, le long de la terre de Feu, de l'île Schagg

et sur d'autres îles près de la terre des États : du moins M. Cook semble renvoyer, à leur sujet, à la description de M. de Bougainville, lorsqu'il dit : « Ces oies paraissent très bien décrites sous » le nom d'*outardes* ; elles sont plus petites » que les oies privées d'Angleterre, mais » aussi bonnes ; elles ont le bec noir et court, » et les pieds jaunes ; le mâle est tout blanc, » la femelle est mouchetée de noir et de » blanc ou de gris, et elle a une grande ta- » che blanche sur chaque aile (3) ; » et quel- » ques pages auparavant il en fait une descrip- » tion plus détaillée en ces termes : « Ces oies » nous parurent remarquables par la diffé- » rence de couleur entre le mâle et la fe- » melle ; le mâle était un peu moindre » qu'une oie privée ordinaire et parfaite- » ment blanc, excepté les pieds qui étaient » jaunes, et le bec qui était noir ; la femelle, » au contraire, était noire avec des barres » blanches en travers, une tête grise, quel- » ques plumes vertes et d'autres blanches. » Il paraît que cette différence est heureuse, » car la femelle étant obligée de conduire » ses petits, sa couleur brune la cache mieux » aux faucons et aux autres oiseaux de » proie (4). » Or ces trois descriptions pa- » raissent appartenir à la même espèce, et ne » diffèrent entre elles que par le plus ou le » moins de détails. Ces oies fournirent aux » équipages du capitaine Cook un rafraîchis- » sement aussi agréable, qu'il le fut aux îles » Malouines à nos Français (5).

(3) Cook, *Second Voyage*, tom. 4, pag. 48.(4) *Idem, ibidem*, pag. 31.(5) Sur le côté est de l'île (Schagg), nous aperçûmes des oies, et après avoir débarqué avec peine, nous en tuâmes trois qui nous procurèrent un bon régal... Comme c'était la saison de la mue (en décembre), la plupart changeaient de plumes et ne pouvaient pas s'enfuir ; il y avait une grosse houle, et il nous fut très-difficile de débarquer ; il nous fallut ensuite traverser des rochers par de fort mauvais chemins, de sorte que des centaines d'oies nous échappèrent, quelques-unes s'envolèrent dans la mer, et d'autres dans l'île ; nous en tuâmes et primes cependant soixante-deux. (*Second Voyage*, tom. 4, pag. 31 et 32.)(1) Du sous-genre des bernaches, dans le genre canard, *anas*, Cuv. DESM. 1830.(2) La forme de ces dernières, ajoute M. de Bougainville, est moins élégante que celle de la première espèce ; il y en a même une qui ne s'élève qu'avec peine au-dessus des eaux ; celle-ci est criarde ; les couleurs de leur plumage ne sortent guère du blanc, du noir, du fauve et du cendré. Toutes ces espèces, ainsi que les cygnes, ont sous leurs plumes un duvet blanc ou gris très-fourru. (*Voyage autour du monde*, par M. de Bougainville, in-8°, tom. 1, pag. 115 et 116.)

L'OIE DE GUINÉE * (1).

QUATRIÈME ESPÈCE.

ANAS CYGNOIDES, Lath., Linn., Gmel., Cuv. (2).

Le nom d'oie-cygne (*swan-goose*), que Willoughby donne à cette grande et belle oie, est assez bien appliqué, si l'oie du Canada, tout aussi belle au moins, n'avait pas le même droit à ce nom, et si d'ailleurs les dénominations composées ne devaient pas être bannies de l'histoire naturelle. La taille de cette belle oie de Guinée surpasse celle des autres oies; son plumage est gris brun sur le dos, gris blanc au-devant du corps, le tout également nué de gris roussâtre, avec une teinte brune sur la tête et au-dessus du cou; elle ressemble donc à l'oie sauvage par les couleurs du plumage; mais la grandeur de son corps et le tubercule élevé qu'elle porte sur la base du bec l'approchent un peu du cygne, et cependant elle diffère de l'un et de l'autre par sa gorge enflée et pendante en manière de poche ou de petit fanon; caractère très-apparent et qui a fait donner à ces oies le nom de *jabotières*. L'Afrique et peut-être les autres terres méridionales de l'ancien continent, paraissent être leur pays natal, et quoique Linnæus les ait appelées *oies de Sibérie* (3), elles

n'en sont point originaires, et ne s'y trouvent pas dans leur état de liberté; elles y ont été apportées des climats chauds, et on les y a multipliées en domesticité, ainsi qu'en Suède et en Allemagne. Frisch raconte qu'ayant plusieurs fois montré à des Russes de ces oies qu'il nourrissait dans sa basse-cour, tous, sans hésiter, les avaient nommées *oies de Guinée*, et non pas *oies de Russie* ni de *Sibérie*. C'est pourtant sur la foi de cette fausse dénomination donnée par Linnæus, que M. Brisson, après avoir décrit cette oie sous son vrai nom d'*oie de Guinée*, la donne une seconde fois sous celui d'*oie de Moscovie*, sans s'être aperçu que ses deux descriptions sont exactement celles du même oiseau (4).

Non-seulement cette oie des pays chauds produit en domesticité dans des climats plus froids, mais elle s'allie avec l'espèce commune dans nos contrées; et de ce mélange il résulte des méis qui prennent de notre oie le bec et les pieds rouges, mais qui ressemblent à leur père étranger par la tête, le cou et la voix forte, grave, et néanmoins éclatante (5), car le clairon de ces grandes oies est encore plus retentissant que celui des nôtres, avec lesquelles elles ont bien des caractères communs. La même vigilance paraît leur être naturelle: « Rien, » dit M. Frisch, ne pouvait bouger dans la maison pendant la nuit, que ces oies

* Voyez les planches enluminées, n° 374.

(1) *Anser-cygnus Guineensis*. (Ray, *Synops. avi.*, pag. 138, n° 8.) *Anser Hispanicus*, aut potius *Guineensis*. (Willoughby, *Ornithol.*, pag. 275. — Klein, *Avi.*, pag. 129, n° 4.) *Anser Hispanicus*, seu *cygnoides*. (Marsigl. *Danub.*, tom. 5, pag. 104, avec une figure peu exacte, pl. 50.) *Cygnus sub-fuscus*, *collo longiori*, *rostro latiori basi gibbo*. (Browne, *Nat. hist. of Jamaica*, pag. 480.) *Anas rostrum semi-cylindrico*, *basi gibbo*; *cygnoïdes australis*. (*Idem*, *Syst. nat.*, ed. 10, gen. 61, sp. 2.) *Der chinesische gans, oder trompeter*. (Frisch, tom. 2, pl. 153; et pl. 154, la tête d'une variété à bec et front rouges ou jaune orangé.) *Oie d'Espagne*. (Albin, tom. 1, pag. 79, avec une figure mal coloriée, pl. 91.) *L'oie de Guinée*. (Salerne, *Ornith.*, pag. 411.) *Anser supernè griseo-fuscus*, *marginibus pennarum dilatioribus*, *infernè albus*; *tuberculo in exortu rostri carnosio luteo-aurantio paleari in gutture pendulo*; *teniâ a capite ad dorsum per summum collum fuscâ*, *collo inferiore et pectore fulvis*; *rectricibus griseo-fustis*, *albido fimbriatis*. . . . *Anser Guineensis*. (Brisson, *Ornith.*, tom. 6, pag. 280.)

(2) Du sous-genre des cygnes, dans le genre *anas*, Cuv. DESM. 1830.

(3) *Siberisk gans*. (Linnæus.)

(4) *L'oie de Moscovie*. . . Elle est un peu plus grande que l'oie domestique. . . La tête et le haut du cou sont d'un brun plus foncé sur la partie supérieure qu'à l'inférieure. . . . Sur l'origine du bec s'élève un tubercule rond et charnu. . . . Sous la gorge pend aussi une espèce de membrane charnue. (Briss., tom. 6, pag. 278.) *Nota*. Joignez à ces traits, auxquels l'oie de Guinée est parfaitement reconnaissable, ce que dit Klein, d'après la nomenclature duquel M. Brisson paraît avoir établi cette espèce; il ne regarde cette prétendue oie de Moscovie ou de Russie, que comme une variété de l'oie de Sibérie, que nous venons de voir n'être pas autre que l'oie de Guinée.—*Vidi varietatem in ansero Siberiæ, magis gutturoso, rostro pedibus nigris, tubere nigro depresso*. (Klein, *Avi.*, pag. 129.)

(5) Frisch.

» de Guinée n'en avertissent par un grand
 » cri ; le jour elles annonçaient de même les
 » hommes et les animaux qui entraient dans
 » la basse cour, et souvent elles les pour-
 » suivaient pour les becqueter aux jambes. »
 Le bec, suivant la remarque de ce natura-
 liste, est armé sur ses bords de petites den-
 telures, et la langue est garnie de papilles
 aiguës ; le bec est noir, et le tubercule qui
 le surmonte est d'un rouge vermeil. Cet oi-
 seau porte la tête haute en marchant (1) ;
 son beau port et sa grande taille lui donnent
 un air assez noble. Suivant M. Frisch, la
 peau du petit fanon ou la poche de la gorge

n'est ni molle ni flexible, mais ferme et ré-
 sistante, ce qui pourtant semble peu s'ac-
 corder avec l'usage que Kolbe nous dit qu'en
 font au Cap les matelots et les soldats (2).
 On m'a envoyé la tête et le cou d'une de ces
 oies, et l'on y voyait à la racine de la man-
 dibule inférieure du bec cette poche ou fan-
 on ; mais comme ces parties étaient à demi
 brûlées, nous n'avons pu les décrire exacte-
 ment ; nous avons seulement reconnu par
 cet envoi, qui nous a été adressé de Dijon,
 que cette oie de Guinée se trouve en France
 comme en Allemagne, en Suède et en Si-
 bérie.

L'OIE ARMÉE* (3).

CINQUIÈME ESPÈCE.

ANUS ÆGYPTIACA, Lath., Linn., Gmel., Cuv. — *ANSER VARIUS*, Meyer (4).

CETTE espèce est la seule, non-seulement
 de la famille des oies, mais de toute la tribu
 des oiseaux palmipèdes qui ait aux ailes des
 ergots ou éperons, tels que ceux dont le ka-
 michi, les jacanas, quelques pluviers et
 quelques vanneaux sont armés : caractère
 singulier que la nature a peu répété, et qui
 dans les oies distingue celle-ci de toutes les
 autres. On peut la comparer, pour la taille,
 au canard musqué ; elle a les jambes hautes
 et rouges ; le bec de la même couleur est
 surmonté au front d'une petite caroucule ;
 la queue et les grandes plumes des ailes sont
 noires ; leurs grandes couvertures sont ver-

tes, les petites sont blanches et traversées
 d'un ruban noir (trois) ; le manteau est roux
 avec des reflets d'un pourpre obscur ; le tour
 des yeux est de cette même couleur, qui
 teint aussi, mais faiblement, la tête et le
 cou ; le devant du corps est finement liseré
 de petits zigzags gris, sur un fond blanc
 jaunâtre.

Cette oie est indiquée dans nos plan-
 ches enluminées comme venant d'Égypte.
 M. Brisson l'a donnée sous le nom d'*oie de
 Gambie* ; et en effet, il est certain qu'elle
 est naturelle en Afrique, et qu'elle se trouve
 particulièrement au Sénégal (5).

(1) Collo decenter elato incedit. (Ray.)

(2) Les oies sauvages qui ont reçu le nom d'*oies
 jabotières*, ont, comme leur nom le désigne, cette
 partie du corps fort grosse. Les soldats et le com-
 mun du peuple des colonies s'en servent pour faire
 des poches à mettre du tabac, qui peuvent contenir
 environ deux livres. (Kolbe, Description du Cap,
 tom. 3, pag. 144.)

* Voyez les planches enluminées, n° 982, sous
 la dénomination d'*oie d'Égypte* ; n° 983, la fe-
 melle.

(3) *Anser Gambensis*. (Willoughby, Ornithol.,
 pag. 275. — Ray, Synops. avi., pag. 138, n° 9.)
Anser Chilensis. (Klein, Avi., pag. 129, n° 7.)
Anser superæ obscuro purpureus, inferæ albus ;

tuberculo in exortu rostri carnosio rubro ; alis in an-
 teriore parte calcari præditis. . . . *Anser Gambensis*.
 (Brisson, tom. 6, pag. 283.) *L'oise de Gamba*. (Sa-
 lerne, Ornithol., pag. 411.)

(4) Du sous-genre des bernaches, dans le grand
 genre canard, *anas*, Cuv. Elle ne diffère pas spéci-
 fiquement de l'oie d'Égypte, décrite à la page sui-
 vante. DESM. 1830.

(5) Les oies sauvages sont au Sénégal d'une cou-
 leur fort différente de celles d'Europe ; elles ont les
 ailes armées d'une substance dure, épineuse et
 pointue, qui a deux pouces et demi de longueur.
 (Histoire générale des Voyages, tom. 8, pag. 305.)
Nota. Cette longueur paraît exagérée. — Une autre
 note porte que cette oie s'appelle *hitt* au Sénégal.

L'OIE BRONZÉE*.

SIXIÈME ESPÈCE.

ANSER MELANOTOS, Vieill. — ANAS MELANOTOS, Linn., Gmel., Lath., Cuv. (1).

C'EST encore ici une grande et belle espèce d'oie, qui de plus est remarquable par une large excroissance charnue en forme de crête au-dessus du bec, et aussi par les reflets dorés, bronzés et luisants d'acier bruni, dont brille son manteau sur un fond noir; la tête et la moitié supérieure du cou sont mouchetées de noir dans du blanc par petites plumes rebroussées et comme bouclées sur le derrière du cou; tout le devant du corps est d'un blanc teint de gris sur les flancs. Cette oie paraît moins épaisse de corps, et a le cou plus grêle que l'oie sauvage commune, quoi-

que sa taille soit au moins aussi grande. Elle nous a été envoyée de la côte de Coromandel; et peut être l'oie à crête de Madagascar, dont parlent les voyageurs Rennefort et Flaccourt sous le nom de *rassangue* (2). n'est-elle que le même oiseau, que nous croyons aussi reconnaître à tous ses caractères dans l'*ipe-cotti-apoa*, des Brésiliens, dont Marcgrave nous a donné la description et la figure (3); ainsi cette espèce aquatique serait une de celles que la nature a rendues communes aux deux continents.

L'OIE D'ÉGYPTE** (4).

SEPTIÈME ESPÈCE.

ANAS ÆGYPTIACA, Lath., Linn., Gmel. — ANSER VARIUS, Meyer, Cuv. (5).

CETTE oie est vraisemblablement celle que Granger, dans son voyage d'Égypte, appelle l'oie du Nil (6). Elle est moins grande que notre oie sauvage; son plumage est richement émaillé et agréablement varié; une large tache d'un roux vif se remarque sur la poitrine; et tout le devant du corps est orné, sur un fond gris blanc, d'une hachure très-fine de petits zigzags d'un cendré teint de rousâtre; le dessus du dos est ouvragé de même, mais par zigzags plus serrés,

d'où résulte une teinte de gris rousâtre plus foncé: la gorge, le joues et le dessus de la tête sont blancs; le reste du cou et le tour des yeux sont d'un beau roux ou rouge bai, couleur qui teint aussi les penes de l'aile voisines du corps; les autres penes sont noires; les grandes couvertures sont chargées d'un reflet vert bronzé sur un fond noir; et les petites, ainsi que les moyennes, sont blanches; un petit ruban noir coupe l'extrémité de ces dernières.

* Voyez les planches enluminées, n° 937, sous le nom d'oie de la côte de Coromandel.

(1) Du sous-genre des cygnes, dans le genre *anas*. DESM. 1830.

(2) *Rassangue*, oie sauvage de Madagascar, qui a une crête rouge sur la tête. (Flaccourt, pag. 165.) Les oies sauvages qui se nomment *rassangues* à Madagascar, ont une crête rouge sur la tête. (Relation de Rennefort, dans l'histoire générale des Voyages, tom. 8, pag. 606.)

(3) Hist. nat. Brasil, pag. 218. — Jonston, p. 149. — Pison, pag. 82. — Willoughby, pag. 292. *Aprica-apoa*. (Ray, pag. 148, n° 2. — Salerne, pag. 436.)

** Voyez les planches enluminées, n° 379.

(4) *Anser Hispanicus*. (Ray, Synops. avi., p. 158, n° a, 1.) *Ganser des Anglais*. (Albin, tom. 2, p. 59, avec une mauvaise figure, planche 93. (Anser su-

perné obscuré, inferné diluté rufescens, fusco transversim et undatum striatus; vertice albo, maculâ per oculos dilutè castaneâ; maculâ in pectore infimo castaneâ; uropygio splendide nigro; ventre sordide albo; rectricibus alarum superioribus albis, majoribus tenui transversâ nigra notatis; rectricibus nigris, exterius supernè viridi colore variantibus. *Anser Ægyptius*, l'oie d'Égypte. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 284.)

(5) Cet oiseau est de la même espèce que l'oie armée de la page précédente. Il est du sous-genre des bernaches, selon M. Cuvier.

DESM. 1830.

(6) Les oiseaux d'Égypte sont l'ibis, l'oie du Nil, le chevalier, le courlis à bec recourbé en haut (l'avocette), le héron, etc. (Voyage en Égypte, par Granger; Paris, 1745, pag. 237.)

Cette oie d'Égypte se porte ou s'égare dans ses excursions quelquefois très-loin de sa terre natale; car celle que représentent nos planches enluminées, a été tuée

sur un étang près de Seulis; et par la dénomination que Ray donne à cette oie, elle doit aussi quelquefois se rencontrer en Espagne (1).

L'OIE DES ESQUIMAUX (2).

HUITIÈME ESPÈCE.

ANSER CÆRULESCENS, Vieill. — ANAS CÆRULESCENS, Lath., Linn., Gmel., Cuv. (3).

OUTRE l'espèce de nos oies sauvages qui vont en si grand nombre peupler notre nord en été, il paraît qu'il y a aussi dans les contrées septentrionales du nouveau continent, quelques espèces d'oies qui leur sont propres et particulières; celle dont il est ici question fréquente la baie d'Hudson et le pays des Esquimaux; elle est un peu moindre de taille que l'oie sauvage commune; elle a le bec et les pieds rouges; le croupion

et le dessus des ailes d'un bleu pâle; la queue de cette même couleur, mais plus obscure; le ventre blanc nué de brun; les grandes plumes des ailes et les plus près du dos sont noirâtres; le dessus du dos est brun, ainsi que le bas du cou, dont le dessous est moucheté de brun sur un fond blanc; le sommet de la tête est d'un roux brûlé (4).

L'OIE RIEUSE (5).

NEUVIÈME ESPÈCE.

ANSER ALBIFRONS, Cuv., Vieill. — ANAS ALBIFRONS, Lath., Linn., Gmel. (6).

EDWARDS a donné le nom d'oie rieuse à cette espèce, qui se trouve, comme la précédente, dans le nord de l'Amérique, sans nous dire la raison de cette dénomination, qui vient apparemment de ce que le cri de cette oie aura paru avoir du rapport avec un éclat de rire; elle est de la grosseur de notre oie sauvage; elle a le bec et les pieds rouges, le front blanc; tout le plumage au-dessus du corps d'un brun plus ou moins

foncé, et au-dessous d'un blanc parsemé de quelques taches noirâtres. L'individu décrit par Edwards, lui avait été envoyé de la baie d'Hudson; mais il dit en avoir vu de semblables à Londres dans les grands hivers. Linnæus décrit une oie qui se trouve en Helsingie (*Faun. Suec.*, no 92), et qui semble être la même; d'où il paraît que si cette espèce n'est pas précisément commune aux deux continents, ses voyages, du moins dans certaines circonstances, la font passer de l'un à l'autre.

(1) Anser Hispanicus parvus. (Vid. sup.)

(2) Blue Winged goose. (Hist. of Bird., tom. 3, page et planche 152 d'Edwards.) Anas grisea, subius alba, reetricibus alarum dorsoque postico cærulescentibus. Anser cærulescens. (Linnaeus, Syst. nat., ed. 10, gen. 61, sp. 10.) Anser supernè obscurè fuscus, pectore concolore; infernè albus, fusco adumbratus; capite et collo candidis; vertice rufescente, collo superiore nigricante maculato; uropygio dilaté cinereo-cærulescente; reetricibus obscurè fuscis, cinereo fimbriatis. Anser sylvestris freti Hudsonis. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 275.)

(3) C'est le jeune âge de l'oie de Neigne. *Anas hyperborea*, Gmel., qui appartient au sous-genre des oies, dans le genre canard, *anas*. DESM. 1830.

(4) Voyez Edwards, loco citato.

(5) Laughing goose. (Edwards, Hist., pag. et pl. 53.) Anas cinerea fronte albâ. (Linnaeus, Fauna Suec., no 92.) Anser Erythropus. (*Idem*, Syst. nat., ed. 10, gen. 61, sp. 8.) *Item*, Anser Canadensis fuscus maculatus. (*Ibid.*, sp. 7, var. 3.) Anser supernè albus, maculis nigris variis; plumulis basim mandibule superioris ambientibus albis; reetricibus griseo-fuscis, dilutiore colore fimbriatis. Anser septentrionalis sylvestris. (Brisson, Ornith., tom. 6, p. 269.)

(6) De la division des oies, dans le grand genre canard, *anas*, Cuv. DESM. 1830.

L'OIE A CRAVATE * (1).

DIXIÈME ESPÈCE.

ANSER CANADENSIS, Vieill. — ANAS CANADENSIS, Lath., Linn., Gmel. (2).

UNE cravate blanche passée sur une gorge noire distingue assez cette oie, qui est encore une de celles dont l'espèce paraît propre aux terres du nord du Nouveau-Monde, et qui en est du moins originaire; elle est un peu plus grande que notre oie domestique, et a le cou et le corps un peu plus déliés et plus longs; le bec et les pieds sont de couleur plombée et noirâtre; la tête et le cou sont de même noirs ou noirâtres; et c'est dans ce fond noir que tranche la cravate blanche qui lui couvre la gorge. Du reste, la teinte dominante de son plumage est un brun obscur et quelquefois gris. Nous connaissons cette oie en France sous le nom d'*oie du Canada*; elle s'est même assez multipliée en domesticité, et on la trouve dans plusieurs de nos provinces; il y en avait, ces années dernières, plusieurs centaines sur le grand canal à Versailles, où elles vivaient familièrement avec les cygnes: elles se tenaient moins souvent sur l'eau que sur les gazons au bord du canal, et il y en a actuellement une grande quantité sur les magnifiques pièces d'eau qui ornent les beaux jardins de Chantilly; on les a de même multipliées en Allemagne et en Angleterre; c'est une belle espèce qu'on pourrait aussi regarder comme faisant une nuance entre l'espèce du cygne et celle de l'oie.

* Voyez les planches enluminées, n° 346, sous le nom d'*oie sauvage du Canada*.

(1) The Canada goose. (Edwards, Hist. of Birds, tom. 3, pag. et pl. 151. — Catesby, Carolin., tom. 1, pag. 92, avec une figure exacte de la tête et du cou.) Anser Canadensis. (Willoughby, Ornith., pag. 276. — Ray, Synops. avi., pag. 139, n° 10; et pag. 191, n° 9. — Klein, Avi., pag. 129, n° 6.) Anas Canadensis Willoughbeii. (Sloane, Jamaïc., tom. 2, pag. 323, n° 6.) Anas fusca, capite colloque nigro, gula albâ. Anser Canadensis. (Linnaeus, Syst. nat., ed. 10, gen. 61, sp. 9.) Anser supernè griseus, marginibus penarum dilutioribus, infernè cinereo-albus, imo ventre candido; capite et collo nigris, ad violaceum vergentibus; genis et gutture albis; uropygio, reetricibusque nigricantibus. Anser Canadensis sylvestris. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 272.) *L'oie de Canada*. (Salerne, Ornithol., pag. 412.)

(2) De la division des cygnes, dans le genre canard, *anas*, Cuv. DESM. 1830.

Ces oies à cravate voyagent vers le sud en Amérique, car elles paraissent en hiver à la Caroline (3), et Edwards rapporte qu'on les voit dans le printemps passer en troupes au Canada, pour retourner à la baie d'Hudson et dans les autres parties les plus septentrionales de l'Amérique.

Outre ces dix espèces d'oies, nous trouvons dans les voyageurs l'indication de quelques autres qui se rapporteraient probablement à quelques-unes des précédentes, si elles étaient bien décrites et mieux connues; telles sont :

1° Les oies d'Islande, dont parle Anderson, sous le nom de *margées*, qui sont un peu plus grosses qu'un canard; elles sont en si grand nombre dans cette île qu'on les voit attroupées par milliers.

2° L'oie appelée *helsinguer* par le même auteur, laquelle vient s'établir à l'est de l'île, et qui en arrivant est si fatiguée qu'elle se laisse tuer à coups de bâton (4).

3° L'oie de Spitzberg, nommée par les Hollandais *oie rouge* (5).

4° La petite oie *loohe* des Ostiaks, dont M. de l'Isle décrit un individu tué au bord de l'Oby. « Ces oies, dit-il, ont les ailes et le dos d'un bleu foncé et lustré; leur estomac est rougeâtre, et elles ont au sommet de la tête une tache bleue de forme ovale, et une tache rouge de chaque côté du cou; il règne depuis la tête jusqu'à l'estomac une raie argentée de la largeur d'un tuyau de plume, ce qui fait un très-bel effet (6). »

5° Il se trouve à Kamtschatka, selon Kracheninnikow, cinq ou six espèces d'oies, outre l'oie sauvage commune, savoir: *la guemeniski*, l'oie à cou court, l'oie grise ta-

(3) Catesby.

(4) Histoire naturelle d'Islande et de Groënland, par Anderson, pag. 89.

(5) Nous vîmes (à Spitzberg) une troupe d'oies rouges: ces oies ont de longues jambes; on en voit quantité en Russie, en Norvege et en Jutland. (Recueil des Voyages du Nord, Rouen, 1716, tom. 2, pag. 110.)

(6) Voyage de de l'Isle, dans l'Histoire générale des Voyages, tom. 18, pag. 541.

chetée, l'oie à cou blanc, la petite oie blanche, l'oie étrangère. Ce voyageur n'a fait que les nommer, et M. Steller dit seulement que toutes ces oies arrivent à Kamtschatka dans le mois de mai, et s'en retournent dans celui d'octobre (1).

6^o L'oie de montagne, du cap de Bonne-Espérance, dont Kolbe donne une courte description, en la distinguant de l'oie d'eau, qui est l'oie commune, et de la jabotière, qui est l'oie de Guinée (2).

Nous ne parlerons point ici de ces prétendues oies noires des Moluques, dont les pieds sont, dit-on, conformés comme ceux des perroquets (3); car de semblables disparates ne peuvent être imaginées que par des gens entièrement ignorants en histoire naturelle.

Après ces notices, il ne nous reste, pour compléter l'exposition de la nombreuse famille des oies, qu'à y joindre les espèces du cravant, de la bernache et de l'eider, qui leur appartiennent et sont du même genre.

LE CRAVANT * (4)

ANSER TORQUATUS, Frisch., Vieill. — ANAS BERNICLA, Lath., Linn., Gmel. (5).

Le nom de cravant, selon Gesner, n'est pas autre que celui de *grau-ent* en allemand, *canard brun*; la couleur du cravant est effectivement un gris brun ou noirâtre assez uniforme sur tout le plumage; mais par le port et par la figure, cet oiseau approche plus de l'oie que du canard; il a la tête haute et toutes les proportions de la taille de l'oie sous un moindre module, et

avec moins d'épaisseur de corps et plus de légèreté; le bec est peu large et assez court; la tête est petite, et le cou est long et grêle; ces deux parties, ainsi que le haut de la poitrine, sont d'un brun noirâtre, à l'exception d'une bande blanche fort étroite qui forme un demi-collier sous la gorge; caractère sur lequel Belon se fonde pour trouver dans Aristophane un nom relatif à cet oiseau (6).

(1) Histoire de Kamtschatka, tom. 2, pag. 57.

(2) Le Cap fournit trois sortes d'oies sauvages: les oies de montagne, les jabotières et les oies d'eau. Ce n'est pas que toutes ne se plaisent extrêmement dans cet élément, mais elles diffèrent beaucoup, soit pour la couleur, soit pour la grosseur. L'oie de montagne est plus grosse que les oies qu'on élève en Europe, elle a les plumes des ailes et celles du sommet de la tête d'un vert très-beau et très-éclatant: cet oiseau se retire le plus souvent dans les vallées, où il se nourrit d'herbes et de plantes. (Kolbe, Description du Cap, tom. 3, pag. 144.)

(3) On voit aux Moluques de grandes troupes d'oies noires, dont les pieds ressemblent à ceux des perroquets. (Histoire générale des Voyages, tom. 8, pag. 377.)

* Voyez les planches illuminées, n^o 342.

(4) En italien, *ceson*; en anglais, *brent-goose*; en flamand, *ratgans*. Cane de mer. (Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 166.) Cane au collier blanc. (Idem, Portraits d'Oiseaux, pag. 34, a, mauvaise figure.) *Anas torquata* Belonii, *cane de mer gallice dicta*. (Aldrov., Avi., tom. 3, pag. 213.) *Bernicla auctoris*. (Idem, *ibid.*, pag. 166.) *Anas torquata* Belonii. (Jonston, Avi., pag. 97.) *Bernicla*, *brenta*.

(Idem, tab. 48.) *Brenta*. (Willoughby, Ornithol., pag. 275. — Ray, Synops. avi., pag. 137, n^o a, 6.) *Brenta*. (Charleton, Exercit., pag. 103, n^o 3; Onomazti., pag. 98, n^o 3.) *Anas brenta*. (Klein, Avi., pag. 130, n^o 8.) *Die baumgans*. (Frisch, tom. 2, pl. 165.) *Anas capite colloque nigris*. (Linnæus, Fauna Suec., n^o 91.) *Anas fusca*, *capite, collo, pectoreque nigris, collaribus albo*. *Bernicla*. (Idem, Syst. nat., ed. 10, gen. 61, sp. 11.) Oie de Brente. (Albin, tom. 2, pag. 80, avec une figure mal coloriée, planche 93.) *Anser cinereo-fuscus, pennis griseo in apice marginatis, capite, collo et pectore supremo nigricantibus, collo ad latera albo variegato*. *Imo ventre candido; retrictibus binis intermediis cinereo-nigricantibus, lateralibus nigricantibus*. *Brenta*. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 304.)

(5) De la division des bernaches, dans le genre canard, *anas*, Cuv. DESM. 1830.

(6) Pour ce que les oiseaux palustres font leurs nids contre terre, et sont aisés à nourrir, les paysans, après avoir trouvé leurs œufs, les font couvrir aux poules, et ainsi rendent ces oiseaux privés; et y en a par ainsi beaucoup d'espèces qu'on croit, qui seroient demeurées inconnues; et de la susdite manière avons eu connoissance des canes que décri-

Toutes les plumes des ailes et de la queue, ainsi que les couvertures supérieures de celles-ci, sont aussi d'un brun noirâtre; mais les plumes latérales et toutes celles du dessous de la queue sont blanches; le plumage du corps est gris cendré sur le dos, sur les flancs et au-dessus des ailes; mais il est gris pommelé sous le ventre, où la plupart des plumes sont bordées de blanchâtre; l'iris de l'œil est d'un jaune brunâtre; les pieds et les membranes qui en réunissent les doigts sont noirâtres ainsi que le bec, dans lequel sont ouvertes de grandes narines, en sorte qu'il est percé à jour.

On a long-temps confondu le cravant avec la bernache, en ne faisant qu'une seule espèce de ces deux oiseaux: Willoughby (1) avoue qu'il était dans l'opinion que la bernache et le cravant n'étaient que le mâle et la femelle (2), mais qu'ensuite il reconnut distinctement et à plusieurs caractères, que ces oiseaux formaient réellement deux espèces différentes (3). Belon, qui indique le cravant par le nom de *cane de mer à collier* (4), désigne ailleurs (5) la bernache sous le nom de *cravant* (6); et les habitants

vons; confessant ne les avoir vues sauvages. Mais ayant toujours eu égard de rendre les noms anciens aux choses modernes, soudain que les veismes porter un collier blanc, comme une cane-petière, soubsonnâmes qu'Aristophane avoit entendu d'elles où il disoit, *nittæ periesosmenæ*, que l'interprète exposoit, parce qu'on leur trouve comme une ceinture blanche autour du col, et de vrai étant de couleur tannée, portent autour du col un collier blanc. (Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 166.)

(1) Brantam (*le cravant*) a bernacle (*la bernache*) specie differre existimo, quamvis ornithologi eas confundant, et unius speciei synonyma faciunt.

(2) *Nota*. M. Frisch, en rendant raison du nom de *baumgans*, oie d'arbre, qu'il applique au cravant, dit que c'est parce qu'il fait son nid sur les arbres, à quoi il n'y a nulle apparence; il y en a bien plus à croire que ce nom est encore emprunté de la bernache, à qui la fable de sa naissance dans les bois pourris l'a fait donner. (Voyez ci-après l'article de cet oiseau.)

(3) Willoughby, Ornithologie, pag. 274.

(4) Nature des Oiseaux, pag. 166.

(5) *Ibidem*, pag. 158.

(6) *Nota*. Aldrovande se trompe beaucoup davantage en prenant l'Oiseau décrit par Gesner, sous le nom de *pica marina*, pour le cravant ou l'oie à collier de Belon; cette pie de mer de Gesner est le *guillemot*, et cette méprise d'un naturaliste aussi savant qu'Aldrovande, prouve combien les descriptions, pour peu qu'elles soient fautes ou confuses, servent peu en histoire naturelle pour donner une idée nette de l'objet qu'on veut représenter.

de nos côtes font aussi cette méprise (7); la grande ressemblance dans le plumage et dans la forme du corps, qui se trouve entre le cravant et la bernache, y a donné lieu: néanmoins la bernache a le plumage décidément noir, au lieu que dans le cravant il est plutôt brun noirâtre que noir; et indépendamment de cette différence, le cravant fréquente les côtes des pays tempérés, tandis que la bernache ne paraît que sur les terres les plus septentrionales; ce qui suffit pour nous porter à croire que ce sont en effet deux espèces distinctes et séparées.

Le cri du cravant est un son sourd et creux, que nous avons souvent entendu, et qu'on peut exprimer par *ouan, ouan*; c'est une sorte d'aboïement rauque que cet oiseau fait entendre fréquemment (8); il a aussi, quand on le poursuit ou seulement lorsqu'on s'en approche, un sifflement semblable à celui de l'oie.

Le cravant peut vivre en domesticité (9); nous en avons gardé un pendant plusieurs mois; sa nourriture était du grain, du son ou du pain détrempé; il s'est constamment montré d'un naturel timide et sauvage, et s'est refusé à toute familiarité; renfermé dans un jardin avec des canards-tadornes, il s'en tenait toujours éloigné; il est même si craintif qu'une sarcelle avec laquelle il avoit vécu auparavant le métrait en fuite. On a remarqué qu'il mangeait pendant la nuit autant et peut-être plus que pendant le jour; il aimait à se baigner et il secouait ses ailes en sortant de l'eau: cependant l'eau douce n'est pas son élément naturel (10); car tous ceux que l'on voit sur nos côtes y abor-

(7) Le cravant ou oie nonette, est très-commun sur cette côte (du Croisic), où l'on en voit de grandes troupes; le peuple l'appelle *bernache*, et je le croyais aussi avant d'en avoir vu un. (Note communiquée par M. de Querhoënt.)

(8) Cet oiseau fait beaucoup de bruit, et fait entendre, presque continuellement, une sorte de grognement; d'où est venu dans le pays le mot de *bour-nacher*, qu'on applique à ceux qui grondent toujours. (*Idem, ibid.*)

(9) Un gentilhomme de ces environs (du Croisic) en a conservé un dans sa basse-cour pendant deux ans; le premier printemps il fut très-malade au temps de la ponte; il mourut le second, en pondant un œuf. (Note communiquée par M. de Querhoënt.)

(10) Encore qu'elles (ces canes) soient oiseaux aquatiques, si est ce qu'on ne les voit point s'aimer dans les étangs d'eau douce, ainsi qu'il y fait entrer par force, elles en sortent soudainement. (Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 166.)

dent par la mer. Voici quelques observations sur cet oiseau, qui nous ont été communiquées par M. Baillon.

« Les cravants n'étaient guère connus sur nos côtes de Picardie avant l'hiver de 1740 ; le vent de nord en amena alors une quantité prodigieuse ; la mer en était couverte ; tous les marais étant glacés, ils se répandirent dans les terres, et firent un très-grand dégât en pâturant les blés qui n'étaient pas couverts de neige ; ils en dévoraient jusqu'aux racines ; les habitants des campagnes que ce fléau désolait, leur déclarèrent une guerre générale ; ils les approchaient de très-près pendant les premiers jours, et en tuaient beaucoup à coups de pierres et de bâtons, mais on les voyait, pour ainsi dire, renaître ; de nouvelles troupes sortaient à chaque instant de la mer et se jetaient dans les champs ; ils détruisirent le reste des plantes que la gelée avait épargnées....

» D'autres ont reparu en 1765, et les bords de la mer en étaient couverts ; mais le vent de nord qui les avait amenés ayant cessé, ils ne se sont pas répandus dans les terres, et sont partis peu de jours après.

» Depuis ce temps on en voit tous les hivers, lorsque les vents de nord soufflent constamment pendant douze à quinze jours ; il en a paru beaucoup au commencement de 1776 ; mais la terre étant couverte de neige, la plupart sont restés à la mer ; les autres qui étaient entrés dans les rivières ou qui s'étaient répandus sur leurs bords, à peu de distance des côtes, furent forcés de s'en retourner par les glaces que ces rivières chariaient ou que la marée y refoulait. Au reste, la chasse qu'on leur a donnée les a rendus sauvages, et ils fuient actuellement d'aussi loin que tout autre gibier. »

LA BERNACHE * (1).

ANSER LEUCOPSIS, Bechst., Vieill. — ANAS ERYTHROPUS, Lath., Linn., Gmel. (2).

ENTRE les fausses merveilles que l'ignorance, toujours crédule, a si long-temps

mises à la place des faits simples et vraiment admirables de la nature, l'une des

* Voyez les planches enluminées, n° 855.

(1) En anglais, *bernacle*, *scotch-goose* ; en écossais, *clakis* ou *claiks*, *clak-guse*, *claikees* ; aux Orcades, *rod-gans* ; en hitland, *rod-gees* ; en hollandais, *ratgans* ; en allemand, *baum-ganss* ; en norvégien, *raatne-gans*, *goul*, *gagl* ; en danois, *ray-gaas*, *rad-gaas* ; en islandais, *helsingen* ; en polonais, *ges*, *kaczka drzewna*. Nota. Quelquefois on a désigné la bernache sous le nom de *cravant*, et quelques naturalistes n'ont pas bien distingué ces deux oiseaux, comme on le peut voir ci-dessous.

Oie nonette ou *cravant*. (Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 158 ; et Portraits d'Oiseaux, pag. 31, b, avec une mauvaise figure.) *Clakis*. (Gesner, Avi., pag. 112, avec de très-mauvaises figures. — Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 166, figures empruntées de Gesner.) *Baum-ganzs*. (Gesner, Avi., pag. 112.) *Anser arborum*. (*Idem*, Icon. avi., p. 86, figure aussi mauvaise que les précédentes.) *Bernicia vel branta Anglorum*. (*Idem*, *ibid.*, pag. 135, figure qui n'est guère meilleure.) *Branta vel bernicia*. (*Idem*, Avi.,

pag. 109 et 805, figure défectueuse. — Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 165, figure copiée de Gesner, pag. 167.) *Branta seu bernicia et bernichia*. (Jons-ton, Avi., pag. 94.) *Bernicia sive bernacia*. (Wilmington, Ornithol., pag. 274.) *Bernicia seu bernacia*. (Ray, Synops. avi., pag. 137, n° a, 5.) *Anas montana Spitzbergensis* Frid. Martensii. (*Idem*, *ibid.*, pag. 139, n° 11.) *Bernacle*. (Clusius, Exot. auctuar., pag. 368.) *Anser arborens* Gesneri. (Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 213. — Rzaczynski, Auctuar. Hist. nat. Polon., pag. 359.) *Bernicia seu bernacia, orklakis*. (Sibbald, Scot. Illustr., part. 2, lib. 3, pag. 21.) *Schottische gans bernicia oder brenta*. (Frisch, tom. 2, pl. 189.) *Anas bernicia fusca, capite, collo pectoreque nigris, collaris albo*. (Muller, Zoolog. Danic., n° 114.) *La bernache*. (Salerne, Ornithol., pag. 509.) *La cane à collier*. (*Idem*, pag. 410.) *La petite bernache*.

(2) Type de la division des bernaches, dans le genre canard, *anas*, Cuv. DESM. 1830.

plus absurdes peut-être, et cependant des plus célébrées, est la prétendue production des bernaches et des macreuses dans certains coquillages appelés *conques anatifères*, ou sur certains arbres des côtes d'Écosse et des Orcades, ou même dans les bois pourris des vieux navires.

Quelques auteurs ont écrit que des fruits, dont la conformation offre d'avance des linéaments d'un volatile, tombés dans la mer, s'y convertissent en oiseaux. Munster (1), Saxon le grammairien et Scaliger l'assurent (2); Fulgose dit même (3) que les arbres qui portent ces fruits ressemblent à des saules, et qu'au bout de leurs branches se produisent de petites boules gonflées, offrant l'embryon d'un canard qui pend par le bec à la branche, et que, lorsqu'il est mûr et formé, il tombe dans la mer et s'envole. Vincent de Beauvais aime mieux l'attacher au tronc et à l'écorce dont il suce le suc, jusqu'à ce que déjà grand et tout couvert de plumes, il s'en détache.

Leslæus (4), Majolus (5), Oderic (6), Torquemada (7), Chavasseur (8), l'évêque Olaus (9) et un savant cardinal (10), attestent tous cette étrange génération; et c'est pour la rappeler que l'oiseau porte le nom d'*anser arboreus* (11), et l'une des îles Orcades où ce prodige s'opère, celui de *Pomonia*.

Cette ridicule opinion n'est pas encore as-

sez merveilleusement imaginée pour Cambden (12), Boëtius (13) et Turnèbe (14); car, selon eux, c'est dans les vieux mâts et autres débris des navires tombés et pourris dans l'eau, que se forment d'abord, comme de petits champignons ou de gros vers, qui peu à peu se couvrant de duvet et de plumes achèvent leur métamorphose en se changeant en oiseau (15). Pierre Danisi (16), Dentatus (17), Wormius (18), Duchesne (19), sont les prôneurs de cette merveille absurde, de laquelle Rondelet, malgré son savoir et son bon sens, paraît être persuadé.

Enfin chez Cardan (20), Gyraldus (21) et Maier, qui a écrit un Traité exprès sur cet oiseau sans père ni mère (22), ce ne sont ni des fruits, ni des vers, mais des coquilles qui l'enfantent; et, ce qui est encore plus étrange que la merveille, c'est que Maier a ouvert cent de ces coquilles prétendues anatifères, et n'a pas manqué de trouver dans toutes l'embryon de l'oiseau tout formé (23). Voilà sans doute bien des erreurs et même des chimères sur l'origine des bernaches: mais comme ces fables ont eu beaucoup de

(12) Description des îles Britanniques.

(13) Dans son Histoire d'Écosse.

(14) Apud Gesner.

(15) Un grave docteur, dans Aldrovande, lui assure avec serment, avoir vu et tenu les petites bernaches encore informes et comme elles tombaient du bois pourri.

(16) Description de l'Europe, article de l'Irlande.

(17) Apud Alex. ab Alex. Genial. Dier. or. 4.

(18) Citant l'Épître des Chroniques d'Écosse.

(19) Dans son Histoire d'Angleterre.

(20) De variet. Rer., lib. 7, cap. 3.

(21) Voyez le Traité de l'origine des Macreuses, chap. 37.

(22) Tractatus de volucris arboreis, absque patre et matre, in insulis Orcadam, formâ anserculorum proveniente. (Auct. Mich. Maiero Archiatro, comite imperiali, etc. Francofurti, 1629, in-12.)

(23) Au reste, le comte Maier a rempli son traité de tant d'absurdités et de puérités, qu'il ne faut pas, pour infirmer son témoignage, d'autres motifs que ceux qu'il fournit lui-même; il prouve la possibilité de la génération prodigieuse des bernaches, par l'existence des loups-garoux, et par celle des sorciers: il la fait dériver d'une influence immédiate des astres: et si sa simplicité n'était pas si grande, on pourrait l'accuser d'irrévérence dans le chapitre qu'il intitule: Cap. 6. Quòd finis proprius hujus volucris generationis sit, ut referat duplici snâ naturâ, vegetabili et animali, Christum Deum et hominem, qui quoque sine patre et matre, ut illa, existit.

(Idem, *ibid.*) *Rottgans*. (Klein, Avi., 170, n° 12.) *Anas fusca*, capite, collo, pectoreque nigris, collaribus albo. Bernicla. (Linnaeus, Syst. nat., ed. 10, gen. 61, sp. 11.) *Anas capite colloque nigris*. (Idem, Fauna Suec., n° 91.) *Nota*. M. Linnaeus paraît ne pas distinguer la bernache du cravant, et les comprendre tous deux sous ce même numéro, aussi bien que M. Klein, n° 8, pag. 130. *Anser supernè niger*, marginibus penarum cinereis, infernè albus, cinereo mixtus; vertice et collo nigris; capite anteriore et guttore albis, tæniâ utrinque rostrum inter et oculos, nigricante; rectricibus nigris... Bernicla, la bernache. (Brisson, tom. 6, pag. 300.)

(1) Géographie universelle, liv. 2.

(2) Dans son Commentaire sur le premier livre d'Aristote: *De Plantis*.

(3) Lib. 1, cap. 6.

(4) Chron. Scot.

(5) Dier. canicular. tract.

(6) Voyage en Tartarie, dans Ramusio.

(7) Hexameron, 2^e Journée.

(8) Catalogue de la gloire du Monde, part. 12, consid. 57.

(9) Rer. Scpt., lib. 19, cap. 6 et 7.

(10) Jacques Aconensis.

(11) *Baum-gans*, dans les langues du Nord.

célébrité, et qu'elles ont même été accréditées par un grand nombre d'auteurs (1), nous avons cru devoir les rapporter, afin de montrer à quel point une erreur scientifique peut être contagieuse, et combien le charme du merveilleux peut fasciner les esprits.

Ce n'est pas que, parmi nos anciens naturalistes, il ne s'en trouve plusieurs qui aient rejeté ces contes; Belon, toujours judicieux et sensé, s'en moque (2); Clusius (3), Deusingius (4), Albert-le Grand, n'y avaient pas cru davantage; Bartholin reconnaît que les prétendues conques anatifères ne contiennent qu'un animal à coquille d'une espèce particulière (5); et, par la description que Wormius (6), Lobel (7) et d'autres font

des *conchæ anatiferae*, aussi bien que dans les figures qu'en donnent Aldrovande et Gesner, toutes fautives et chargées qu'elles sont, il est aisé de reconnaître les coquillages appelés *pousse-pieds* sur nos côtes de Bretagne, lesquels, par leur adhésion à une tige commune, et par l'espèce de touffe ou de pinceaux qu'ils épanouissent à leur pointe, auront pu offrir à des imaginations excessivement prévenues les traits d'embryons d'oiseaux attachés et pendants à des branches, mais qui certainement n'engendrèrent pas plus d'oiseaux dans la mer du Nord que sur nos côtes. Aussi Æneas Sylvius raconte-t-il que, se trouvant en Écosse, et demandant avec épanouissement conduit aux lieux où se faisait la merveilleuse génération des bernaches, il lui fut répondu que ce n'était que plus loin, aux Hébrides ou aux Orcades, qu'il pourrait en être témoin; d'où il ajoute agréablement, qu'il vit bien que le miracle reculait à mesure qu'on cherchait à en approcher (8).

Comme les bernaches ne nichent que fort avant dans les terres du Nord, personne, pendant long-temps, ne pouvait dire avoir observé leur génération, ni même vu leurs nids; et les Hollandais, dans une navigation au 80^e degré, furent les premiers qui les trouvèrent (9); cependant les bernaches doivent nicher en Norvège, s'il est vrai, comme le dit Pontoppidan, qu'on les y voie

(1) Outre ceux que nous avons déjà cités, voyez le *Traité de l'origine des Macreuses*, par feu M. Graindorge, docteur de la faculté de médecine de Montpellier, et mis en lumière par M. Th. Malouin, etc., à Caen, 1680, petit in-12. Deusingii fasciculus dissert. selectarum, inter quas una de anseribus Scotiis... Groningæ, 1664, in-12. Ejusdem dissert. de Mandragoræ pomis, ubi, pag. 38, de anseribus Scotiis... Groningæ, 1659, in-12. Hering (Jo. Ernest.) dissert. de ortu avis Britannicæ. Wittembergæ, 1665, in-4^o. Robinson (Tancred.) Observations, on the macreusc, and the scot bernacle. (Phil. Trans., vol. 15, n^o 172, pag. 1036.) Relation concerning bernacles, by S. Robert Moray. (Phil. Trans., n^o 137, art. 2, etc.)

(2) Voyez au chapitre de son *cravant* qui est notre bernache.

(3) Exot. auctuar., pag. 368.

(4) In tract. de anseribus scot., sup. cit.

(5) Dans le *Traité des macreuses de Graindorge*, pag. 10 et 50.

(6) *Concha anatifera triquetra est, parva, foris ex albo-cærulea, lucida, levis, compressa, unciali longitudine et latitudine; ad perfectionem ubi devenit quatuor constans valvis, interdum pluribus, quarum priores duæ triplò majores posterioribus, quæ iis tanquam appendices adhærent, tenues valde circa partem crassiorem, quæ algæ adhærent operatæ; dum aperiuntur, ostentant aviculæ rudimenta et penas satis discretas.* (Wormius in *Musæo*, lib. 3, cap. 7.)

(7) *Conchas pediculo rugoso crassiore è navis anossæ carinâ avulsas habuimus; sunt ex pusillæ, foris albidæ, lucidæ, leves, tenuitatem habent testæ ovacæ, fragiles, bifores mituli modo. Nuci amygdalæ compressæ pares, pendulæ navium carinæ, quasi fungi pedicelli, cujus extremum inserebatur latusculæ conchæ basi; quasi vitam infunderet aviculæ cujus rudimenta è summâ parte conchæ hiulcæ conspiciuntur.* (Lobel, cité par Graindorge, dans son *Traité des macreuses*, pag. 6.)

(8) Apud Aldrov., tom. 3, pag. 171.

(9) Du côté d'occident (en Groënland), était un grand détour et plage qui ressemblait quasi une île; nous y trouvâmes plusieurs œufs de *barnicles* (que les Hollandais appellent *rotgansen*), nous les trouvâmes qui couvaient, et les ayant fait fuir, elles criaient *rot, rot, rot* (et de là leur a été donné ce nom); et d'une pierre qui fut jetée, nous en tuâmes une, laquelle nous fîmes cuire, et nous la mangéâmes avec soixante œufs que nous avions portés en la navire.

Ces oies ou barnicles étaient vraies oies, appelées *rotgansen*, qui viennent tous les ans en grand nombre autour de Wierengen en Hollande, et on n'a su jusqu'à présent où elles faisaient leurs œufs et nourrisaient leurs petits; de là est advenu qu'aucuns auteurs n'ont eu crainte d'écrire qu'elles naissent ex arbres en Écosse... Et ne se faut émerveiller que jusqu'à présent l'on ait ignoré où ces oiseaux font leurs œufs, vu que personne (que l'on sache) n'est jamais parvenu au 80^e degré, et que ce pays n'a jamais été connu, et moins encore ces oies couvant leurs œufs. (Trois navigations faites par les Hollandais au Septentrion, par Gerard de Vora; Paris, 1599, pag. 112 et 113.)

pendant tout l'été (1) ; elles ne paraissent qu'en automne et durant l'hiver sur les côtes des provinces d'York (2) et de Lancastré en Angleterre (3), où elles se laissent prendre aisément aux filets, sans rien montrer de la défiance ni de l'astuce naturelle aux autres oiseaux de leur genre (4) ; elles se rendent aussi en Irlande, et particulièrement dans la baie de Longh-foyle, près de Londonderry, où on les voit plonger sans cesse pour couper par la racine de grands roseaux, dont la moëlle douce leur sert de nourriture, et rend, à ce qu'on dit, leur chair très-bonne (5). Il est rare qu'elles descendent jusqu'en France, néanmoins il en a été tué une en Bourgogne, où des vents orageux l'avaient jetée au fort d'un rude hiver (6).

La bernache est certainement de la famille de l'oie, et c'est avec raison qu'Aldrovande reprend Gesner de l'avoie rangée parmi les canards ; à la vérité, elle a la taille plus petite et plus légère, le cou plus grêle, le bec plus court et les jambes proportionnellement plus hautes que l'oie ; mais

elle en a la figure, le port et toutes les proportions de la forme ; son plumage est agréablement coupé par grandes pièces de blanc et de noir ; et c'est pour cela que Belon lui donne le nom de *nonnette* ou *religieuse*. Elle a la face blanche et deux petits traits noirs de l'œil aux narines ; un domino noir couvre le cou et vient tomber, en se coupant en rond, sur le haut du dos et de la poitrine ; tout le manteau est richement ondé de gris et de noir, avec un frangé blanc ; et tout le dessous du corps est d'un beau blanc moiré.

Quelques auteurs parlent d'une seconde espèce de bernache, que nous nous contenterons d'indiquer ici (7) ; ils disent qu'elle est en tout semblable à l'autre, et seulement un peu moins grande ; mais cette différence de grandeur est trop peu considérable pour en faire deux espèces ; et nous sommes sur cela de l'avis de M. Klein, qui, ayant comparé ces deux bernaches, conclut que les ornithologistes n'ont ici établi deux espèces que sur des descriptions de simples variétés (8).

L'EIDER * (9).

ANAS MOLLISSIMA, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Temm. (10).

C'est cet oiseau qui donne ce duvet si doux, si chaud et si léger, connu sous le nom

d'*eider-don* ou *duvet d'eider*, dont on a fait ensuite *edre-don*, ou par corruption *aigle-*

(1) Voyez Journal étranger, février 1777.

(2) Lister, letter to M. Ray ; Trans. Phil., n° 175, art. 110.

(3) Willoughby.

(4) Johnson, dans Willoughby, pag. 276. *Nota.* Il dit cela de la petite bernache ; mais voyez ci-dessous ce que nous disons nous-mêmes de cette prétendue seconde espèce.

(5) Nat. Hist. of Ireland, pag. 192.

(6) Elle fut apportée à Dijon à M. Hébert, qui nous a communiqué ce fait.

(7) *Brenthus*. (Gesn., Avi., pag. 109. — Aldrovande, tom. 3, pag. 248. — Jonston, pag. 90. — Willoughby, Ornithol., pag. 276. — Ray, Synops., pag. 137, n° a, 7.) Oie du Canada. (Albin, tom. 1, pag. 80, pl. 92.) *Anas supernè obscurè cinereus marginibus pennarum albidis, infernè albus, vertice et collo superiore nigricantibus, capite anteriore et guttore fulvis, collo inferiore et pectore fuscis ;*

uropygio candido ; rectricibus intermediis nigris, utrinque extimis albis. . . Bernicla minor, la petite bernache. (Brisson, tom. 6, pag. 302.)

(8) Avi., pag. 130.

* Voyez les planches enluminées, n° 209, sous la dénomination d'*oie à duvet* ou *eider mâle de Danemark* ; et n° 208, l'*eider femelle*.

(9) Par quelques-uns, *oie à duvet*, *canard à duvet* ; en allemand, *eider-ente*, *eider-gans*, *eider-vogel* ; en anglais, *cutbert-duck*, *edder-fowl* ; en Écosse, *colca* ; en suédois, *ad*, *ada*, *aed*, *aeda*, *cider*, *gudunge* ; en danois, *edder-anden*, *edder-guasen*, *edder-fuglen*, *aer-fugt*, *aerbolte* ; à Drontheim, *ae-fugt*, *aesteig* ; en Islande, *ae-dar-fugt*, *adar*, *aeder*, *edder-fugt* ; en Norvège, *edder*, *edder-fugt* ; à l'île Féroë, *eider*, *eder-vogel*, et *eider-*

(10) De la division des eiders dans le grand genre canard, *anas*, Cuv. DESM. 1830.

don ; sur quoi l'on a faussement imaginé que c'était d'une espèce d'aigle que se tirait cette plume délicate et précieuse. L'eider n'est point un aigle, mais une espèce d'oie des mers du Nord, qui ne paraît point dans nos contrées, et qui ne descend guère plus bas que vers les côtes de l'Écosse.

L'eider est à peu près gros comme l'oie ; dans le mâle les couleurs principales du plu-

mage sont le blanc et le noir, et par une disposition contraire à celle qui s'observe dans la plupart des oiseaux, dont généralement les couleurs sont plus foncées en dessus qu'en dessous du corps, l'eider a le dos blanc et le ventre noir, ou d'un brun noirâtre ; le haut de la tête, ainsi que les penes de la queue et des ailes sont de cette même couleur, à l'exception des plumes les plus voisines du corps qui sont blanches ; on voit au bas de la nuque du cou une large plaque verdâtre ; et le blanc de la poitrine est lavé d'une teinte briquetée ou vineuse ; la femelle est moins grande que le mâle, et tout son plumage est uniformément teint de roussâtre et de noirâtre, par lignes transversales et ondulantes, sur un fond gris brun ; dans les deux sexes on remarque des échancrures en petites plumes rases comme du velours, qui s'étendent du front sur les deux côtés du bec et presque jusque sous les narines.

Le duvet de l'eider est très-estimé ; et sur les lieux même, en Norvège et en Islande, il se vend très-cher (1) : cette plume est si élastique et si légère, que deux ou trois livres, en la pressant et la réduisant en une pelote à tenir dans la main, vont se dilater jusqu'à remplir et renfler le couvre-pied d'un grand lit.

Le meilleur duvet, que l'on nomme *duvet vif*, est celui que l'eider s'arrache pour garnir son nid, et que l'on recueille dans ce nid même ; car outre que l'on se fait scrupule de tuer un oiseau aussi utile (2), le duvet pris sur son corps mort est moins bon que celui qui se ramasse dans les nids, soit que dans la saison de la nichée ce duvet se trouve dans toute sa perfection, soit qu'en effet l'oiseau ne s'arrache que le duvet le plus fin et le plus délicat, qui est celui qui couvre l'estomac et le ventre.

Il faut avoir attention de ne le chercher et ramasser dans les nids qu'après quelques jours de temps sec et sans pluie ; il ne faut point aussi chasser brusquement ces

blieck ou *aerblich* lorsque le plumage a pris sa couleur blanche ; à Bornholm, *ae-boer* ; en groënlandais, *mittek* ou *merkitt*, *mevelch*, selon Anderson ; et la femelle, *arnaviak* ; en lappon, *likka*.

Canard à duvet. (Anderson, Hist. nat. d'Islande et de Groënland, tom. 1, pag. 90 ; et tom. 2, pag. 68.) *Anas plumis mollissimis, eider*. (Willoughby, Ornith., pag. 277. — Sibbald., Scot. Illustr., part. 2, lib. 3, pag. 21.) *Colca, capricola*. (*Idem*, tab. 18. — Mus. Worm., pag. 302 et 310.) *Anser plumis mollissimis Willoughbei*. (Klein, Avi., pag. 130, n° 10.) *Berg-ente*. (*Idem*, pag. 169, n° 9.) *Anas Sancti-Cuthberti, seu Farnensis*. (Willoughby, Ornithol., pag. 28, avec une figure de la femelle, tab. 76. — Ray, Synops., pag. 141, n° 2, 3.) *Avis inter anserem et anatem feram media*. (Mus. Besler., pag. 96, n° 6, très-mauvaise figure de la femelle.) *Anas rostro semi-cylindrico : ungue obtuso ; cerâ supernè bifidâ rugosâ*. (Linnæus, Fauna Suec., n° 94.) *Anas rostro cylindrico, cerâ posticè bifidâ rugosâ*. *Anas mollissima*. (*Idem*, Syst. nat., ed. 10, gen. 61, sp. 12.) *Anas mollissima rostro cylindrico, cerâ posticè bifidâ rugosâ*. (Müller, Zoolog. Danic., n° 116.) *Eider*. (Histoire des îles de Féroë, par Luc. Jacobson Debes (Feroa referata), pag. 122. — Descrip. du Sondmoër, par Hans Stroem ; Sorø, 1762, pag. 261. — Hist. nat. de Norvège, par Erich Pontoppidan, vol. 2, pag. 132. — Th. Bartholini, acta Medic. Hafniens., vol. 1, pag. 90. — Theod. Thorlacii. Dissert. chorograph. Hist. Island. sub pref. aug. Stranck., 1661, fol. 15. — Hist. nat. de Groënland par P. Egède, pag. 50. — Pauli Egède. Dict. Groënland., Hafnia, 1750. — Relation de Groënland, par L. Dalager, pag. 19. — Oelamska Resa. Stokh., 1745, pag. 198 et 213. — Hist. nat. de l'Eider par Martin Thrane Brannich (en danois), Copenhague, 1763.) Grand canard noir et blanc. (Edwards, Hist., pag. et pl. 98.) L'ederdon ou plutôt l'eider. (Salerne, Ornithol., pag. 415.) *Anser supernè albus, collo et pectore supremo concoloribus, infernè niger, medio uropygio concolore ; summo capite splendidè nigro, tæniâ longitudinali in occipite candidâ ; colli superioris parte supremâ dilutè viridi ; reatricibus nigricantibus utrinque extimâ albidè terminata (mas)*.

Anser fusco rufescens, maculis transversis nigricantibus variis ; ventre fusco ; capite et collo supremo maculis longitudinalibus nigricantibus variatis ; reatricibus fuscis (fœmina). *Anser lanuginosus sive eider, l'oie à duvet ou l'eider*. (Brisson, tom. 6, pag. 294.)

(1) Histoire naturelle de Norvège, par Pontoppidan. Journal étranger, février 1757.

(2) Pontoppidan dit même qu'en Norvège, il est défendu de le tuer pour arracher le duvet ; « avec d'autant plus de raison, ajoute-t-il, que les plumes de l'oiseau mort sont grasses, sujettes à se pourrir et beaucoup moins légères que celles que la femelle s'arrache elle-même pour faire un lit à ses petits. » (Histoire naturelle de Norvège, à l'endroit cité.)

oiseaux de leur nid, parce que la frayeur leur fait lâcher la fiente, dont souvent le duvet est souillé (1); et pour le purger de cette ordure, on l'étend sur un crible à cordes tendues, qui, frappées d'une baguette, laissent tomber tout ce qui est pesant et font rejaillir cette plume légère.

Les œufs sont au nombre de cinq ou six (2), d'un vert foncé et fort bons à manger (3), et lorsqu'on les ravit, la femelle se plume de nouveau pour garnir son nid, et fait une seconde ponte, mais moins nombreuse que la première; si l'on dépouille une seconde fois son nid, comme elle n'a plus de duvet à fournir, le mâle vient à son secours et se dépouille l'estomac, et c'est par cette raison que le duvet qu'on trouve dans ce troisième nid est plus blanc que celui qu'on recueille dans le premier; mais pour faire cette troisième récolte on doit attendre que la mère eider ait fait éclore ses petits, car si on lui enlevait cette dernière ponte, qui n'est plus que de deux ou trois œufs ou même d'un seul, elle quitterait pour jamais la place; au lieu que si on la laisse enfin élever sa famille, elle reviendra l'année suivante en ramenant ses petits qui formeront de nouveaux couples.

En Norvège et en Islande, c'est une propriété qui se garde soigneusement et se transmet par héritage, que celle d'un canton où les eiders viennent d'habitude faire leurs nids. Il y a tel endroit où il se trouvera plusieurs centaines de ces nids; on juge par le grand prix du duvet du profit que cette espèce de possession peut rapporter à son maître (4); aussi les Islandais font-ils tout ce

qu'ils peuvent pour attirer les eiders chacun dans leur terrain, et quand ils voient que ces oiseaux commencent à s'habiter dans quelques-unes des petites îles où ils ont des troupeaux, ils font bientôt repasser troupeaux et chiens dans le continent, pour laisser le champ libre aux eiders, et les engager à s'y fixer (5). Ces insulaires ont même formé, par art et à force de travail, plusieurs petites îles, en coupant et séparant de la grande, divers promontoires ou langues de terre avancées dans la mer (6). C'est dans ces retraites de solitude et de tranquillité que les eiders aiment à s'établir, quoiqu'ils ne refusent pas de nicher près des habitations, pourvu qu'on ne leur donne pas d'inquiétude, et qu'on en éloigne les chiens et le bétail. « On peut même, dit M. Horrebows (7), comme j'en ai été témoin, aller et venir parmi ces oiseaux » tandis qu'ils sont sur leurs œufs sans qu'ils » en soient effarouchés, leur ôter ces œufs » sans qu'ils quittent leurs nids, et sans que » cette perte les empêche de renouveler » leur ponte jusqu'à trois fois. »

Tout ce qui se recueille de duvet est vendu annuellement aux marchands danois et hollandais (8) qui vont l'acheter à Drontheim et dans les autres ports de Norvège et d'Islande; il n'en reste que très-peu ou même point du tout dans le pays (9); sous ce rude climat, le chasseur robuste, retiré sous une hutte, enveloppé de sa peau d'ours, dort d'un sommeil tranquille et peut-être profond, tandis que le mol édreton transporté chez nous sous des lambris dorés, appelle en vain le sommeil sur la tête toujours agitée de l'homme ambitieux.

(1) Histoire naturelle de l'eider, par Martin Thrane Brunnich, art. 41.

(2) Il n'est pas extraordinaire, dit M. Troil, d'en trouver davantage et jusqu'à dix et au-delà dans un même nid qu'occupent deux femelles, qui vivent ensemble de tout bon accord. (Lettres sur l'Islande, pag. 131.)

(3) Anderson prétend que pour en avoir quantité, on fiche dans le nid un bâton haut d'un pied, et que l'oiseau ne cesse de pondre jusqu'à ce que le tas d'œufs égalant la pointe du bâton, il puisse s'asseoir dessus pour les couvrir; mais s'il était aussi vrai qu'il est peu vraisemblable que les Islandais employassent ce moyen barbare, ils entendraient bien mal leurs intérêts, en faisant périr un oiseau qui doit leur être aussi précieux, puisque l'on remarque en même temps qu'excédé par cette ponte forcée, il meurt le plus souvent. (Voyez Anderson, tom. I, pag. 92.)

(4) Prendre sur les terres d'un autre nid d'eider,

OISEAUX. Tome IV.

est réputé vol, d'après la loi islandaise. (Lettres sur l'Islande, par M. Troil, traduites par M. Lidblom; Paris, 1781, in-8°, pag. 130.)

(5) Brunnich, n° 48.

(6) Horrebows, dans l'Histoire générale des Voyages, tom. 18, pag. 21. — Troil, à l'endroit cité.

(7) A l'endroit cité.

(8) Une femelle dans sa couvée donne ordinairement une demi-livre de duvet, qui se réduit à moitié quand il est nettoyé... Le duvet nettoyé est estimé par les Islandais quarante-cinq poissons (dont quarante-huit font une rixdale) la livre; et celui qui ne l'est pas, seize poissons... La compagnie islandaise en vendit en 1750 pour trois mille sept cent quarante-sept rixdales, outre la quantité qui fut envoyée en droiture à Glückstad. (Troil, Lettres sur l'Islande, pag. 134.)

(9) Histoire des Voyages, tom. 18, pag. 21.

Nous ajouterons ici quelques faits sur l'eider que nous fournit M. Brunnich dans un petit ouvrage écrit en danois, traduit en allemand, et que nous avons fait nous-même traduire de cette langue en français.

On voit dans le temps des nichées des eiders mâles qui volent seuls et n'ont point de compagnes; les Norwégiens leur donnent le nom de *giæld-fuĝl*, *giæld-æe* (1); ce sont ceux qui n'ont pas trouvé à s'apparier, et qui ont été les plus faibles dans les combats qu'ils se livrent entre eux pour la possession des femelles, dont le nombre dans cette espèce est plus petit que celui des mâles (2); néanmoins elles sont adultes avant eux, d'où il arrive que c'est avec de vieux mâles que les jeunes femelles font leur première ponte, laquelle est moins nombreuse que les suivantes (3).

Au temps de la pariade on entend continuellement le mâle crier *ha ho*, d'une voix rauque et comme gémissante; la voix de la femelle est semblable à celle de la cane commune. Le premier soin de ces oiseaux est de chercher à placer leur nid à l'abri de quelques pierres ou de quelques buissons, et particulièrement des genevriers (4); le mâle travaille avec la femelle, et celle-ci s'arrache le duvet et l'enlève jusqu'à ce qu'il forme tout à l'entour un gros bourlet renflé, qu'elle rabat sur ses œufs quand elle les quitte pour aller prendre sa nourriture (5); car le mâle ne l'aide point à couvrir, et il fait seulement sentinelle aux environs pour avertir si quelque ennemi paraît; la femelle cache alors sa tête, et lorsque le danger est pressant, elle prend son vol et va joindre le mâle, qui, dit-on, la maltraite s'il arrive quelque malheur à la couvée; les corbeaux cherchent les œufs et tuent les petits; aussi la mère se hâte-t-elle de faire quitter le nid à ceux-ci peu d'heures après qu'ils sont éclos, les prenant sur son dos, et d'un vol doux les transportant à la mer.

Dès-lors le mâle la quitte, et ni les uns ni les autres ne reviennent plus à terre (6); mais plusieurs couvées se réunissent en mer, et forment des troupes de vingt ou trente petits avec leurs mères qui les conduisent

et s'occupent incessamment à battre l'eau pour faire remonter, avec la vase et le sable du fond, les insectes et menus coquillages dont se nourrissent les petits trop faibles encore pour plonger (7). On trouve ces jeunes oiseaux en mer dans le mois de juillet et même dès le mois de juin, et les Groënlandais comptent leur temps d'été par l'âge des jeunes eiders (8).

Ce n'est qu'à la troisième année que le mâle a pris des couleurs démêlées et bien distinctes (9); celles de la femelle sont beaucoup plus tôt décidées, et en tout, son développement est plus prompt que celui du mâle; tous, dans le premier âge, sont également couverts ou vêtus d'un duvet noirâtre.

L'eider plonge très-profondément à la poursuite des poissons, il se repait aussi de moules et d'autres coquillages, et se montre très-avide des boyaux de poissons que les pêcheurs jettent de leurs barques (10); ces oiseaux tiennent la mer tout l'hiver, même vers le Groënland, cherchant les lieux de la côte où il y a le moins de glaces, et ne revenant à terre que le soir, on lorsqu'il doit y avoir une tempête, que leur fuite à la côte durant le jour présage, dit-on, infailliblement (11).

Quoique les eiders voyagent et non-seulement quittent un canton pour passer dans un autre, mais aussi s'avancent assez avant en mer pour que l'on ait imaginé qu'ils passent de Groënland en Amérique (12); néanmoins on ne peut pas dire qu'ils soient proprement oiseaux de passage, puisqu'ils ne quittent point le climat glacial, dont leur fourrure épaisse leur permet de braver la rigueur, et que c'est en effet sans sortir des parages du nord, que s'exécutent leurs croisières, trouvant à se nourrir en mer partout où elle est ouverte et libre de glaces; aussi remarque-t-on qu'ils s'avancent à la côte de Groënland jusqu'à l'île Disco, mais non au-delà, parce que plus haut la mer est couverte de glaces (13); et même il semblerait que ces oiseaux fréquentent déjà moins ces côtes qu'ils ne faisaient autre-

(1) Brunnich, § 30.

(2) *Idem*, § 38.

(3) *Idem*, § 33.

(4) Linnæus, Fauna Suec.

(5) Brunnich, § 40.

(6) Willoughby.

(7) Brunnich, § 40.

(8) *Idem*, § 46.

(9) *Idem*, § 33.

(10) *Idem*, § 42.

(11) *Idem*.

(12) *Idem*, § 34.

(13) Anderson, Hist. nat. d'Islande.

fois (1); néanmoins il s'en trouve jusqu'au Spitzberg, car on reconnaît l'eider dans le *canard de montagne* de Martens, quoique lui-même l'ait méconnu (2); et il nous semble aussi retrouver l'eider à l'île de Bering et à la pointe des Kouriles, dans la note

de Steller citée ci-dessous (3). Quant à notre mer du Nord, les pointes les plus sud où les eiders descendent, paraissent être les îles Kerago et Kona près des côtes d'Écosse, Bornholm, Christiansø, et la province de Gothland dans la Suède (4).

LE CANARD * (5).

ANAS BOSCHAS, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Cuv., Temm. (6).

L'HOMME a fait une double conquête, lorsqu'il s'est assujéti des animaux habitants

à-la-fois et des airs et de l'eau. Libres sur ces deux vastes éléments, également prompts

(1) Les Groënländais disent qu'autrefois ils remplaissaient en très-peu de temps un bateau d'œufs d'eider-don, dans les îles qui sont autour de Ball-River, et qu'ils n'y pouvaient faire un pas sans casser des œufs sous leurs pieds; mais cette quantité commence à diminuer quoiqu'elle soit encore étonnante. (Histoire générale des Voyages, tom. 19, pag. 49, d'après Anderson.)

(2) Le canard de montagne est une espèce de canard ou plutôt d'oie sauvage de la grosseur d'une oie médiocre; son plumage est bigarré de diverses couleurs et fort beau; celui du mâle est marqué de noir et de blanc; et la femelle a les plumes de la même couleur que celles d'une perdrix... Ils font leurs nids dans les lieux bas avec leurs propres plumes qu'ils s'arrachent de dessous le ventre, et qu'ils mêlent avec de la mousse; mais ce ne sont pas les mêmes plumes qu'on nomme *duvet d'edder* (en quoi Martens se trompe, puisque tous les traits de sa description caractérisent l'eider). Nous trouvâmes dans leurs nids, tantôt deux, tantôt trois et quelquefois quatre œufs d'un vert pâle, et un peu plus gros que ceux de nos canards; nos matelots en firent sortir le jaune et le blanc en les perçant par les deux bouts, pour y passer un fil au milieu. Les vaisseaux qui étaient arrivés avant nous à Spitzbergen, avaient pris quantité de ces oiseaux. Durant les premiers jours ils ne sont du tout point farouches, mais avec le temps ils le deviennent si fort qu'on a de la peine à les approcher assez pour tirer juste. Ce fut dans le havre du sud, et le 18 juin, que nous en tuâmes un pour la première fois. (Recueil des Voyages du Nord, tom. 2, pag. 98.)

(3) M. Steller a vu, dans le mois de juillet, dans l'île de Bering, une huitième espèce d'oie, environ de la grosseur de la blanche tachetée; elle a le dos, le cou et le ventre blancs, les ailes noires, les ouïes d'un blanc verdâtre, les yeux noirs bordés de jaune, le bec rouge avec une raie noire tout autour, une excroissance comme l'oie de la Chine ou de Moscovie; cette excroissance est rose et jaunâtre, excepté

qu'elle est rayée d'un bout à l'autre de petites plumes d'un noir bleuâtre. Les naturels du pays rapportent que l'on trouve cette oie dans la première île Kurilski, mais on n'en voit jamais dans le continent. (Histoire de Kamtschatka, par Kracheninikow, tom. 2, pag. 57.)

(4) Brunnich, locis citatis.

* Voyez les planches enluminées, n° 776, le canard mâle; et n° 777, sa femelle.

(5) La femelle, *cane*; le petit *caneton* et *halle-brant*; en grec, *νησσα* ou *νηττα*; selon Varrou, *απο του νητυ*, à *natando*; et dans le même sens; par les Latins, *anas*; en italien, *anitra*, *anatre*, *andra*; en espagnol, *anade*; en portugais, *aden*; en catalan, *anech*; à Gènes, *ania*; à Parme, *sassa*; en allemand, *ent*, *endt*; et autrefois, *ant*, *ant-vogel*; le mâle, *racha*, *ractscha*, par rapport à sa voix enrouée; et par composition et corruption, *entrach*, *entrich*; la femelle, *endte*; en silésien, *hatsche*; en flamand, *aente*, *aende*; en hollandais, le mâle, *woordt* ou *waerd*; la femelle, *eendt*; en suédois, *graes-end*, *blaonacke* (le sauvage), *aneka* (le privé); en russe, *outha*; en groënländais, *kachlalong*; en anglais, *duck*, *wild-duck* (le sauvage), *tame-duck* (le privé); en polonais, *raczka*; en illyrien, *kaczier*; en grec moderne, *pappi* (nom générique pour les canards et sarcelles); selon d'autres, *papitsa*, *chena*; par les Indiens orientaux, *bebe*, suivant Aldrovande; à Luçon, *balivis*; en Barbarie, *brack* (nom commun à tous les oiseaux du genre, canards et sarcelles); aux îles de la Société, *mora*; en mexicain, *metzcanauhltli*.

En Normandie, suivant M. Salerne, le canard mâle s'appelle *malart*, la cane *bourre*, et le petit *bourret*; ces noms appartiennent à la race domestique; les Allemands le désignent sous les noms de *haus-endte*, *zam-ente*; les Italiens, sous ceux que

(6) Du groupe des canards proprement dits selon M. Cuvier, ainsi que toutes les espèces qui suivent.

DESJ. 1830.

à prendre les routes de l'atmosphère, à sillonner celles de la mer ou plonger sous les flots, les oiseaux d'eau semblaient devoir lui échapper à jamais, ne pouvoir contracter de société ni d'habitude avec nous, rester enfin éternellement éloignés de nos habitations et même du séjour de la terre.

Ils n'y tiennent en effet que par le seul besoin d'y déposer le produit de leurs amours; mais c'est par ce besoin même et par ce sentiment si cher à tout ce qui respire, que nous avons su les captiver sans contrainte, les approcher de nous, et par l'affection à leur famille les attacher à nos demeures.

Des œufs enlevés sur les eaux, du milieu des roseaux et des joncs, et donnés à couvrir à une mère étrangère qui les adopte, ont d'abord produit dans nos basses-cours des individus sauvages, farouches, fugitifs, et

sans cesse inquiets de trouver leur séjour de liberté; mais après avoir goûté les plaisirs de l'amour dans l'asyle domestique, ces mêmes oiseaux, et mieux encore leurs descendants, sont devenus plus doux, plus traitables et ont produit sous nos yeux des races privées; car nous devons observer comme chose générale, que ce n'est qu'après avoir réussi à traiter et conduire une espèce, de manière à la faire multiplier en domesticité, que nous pouvons nous flatter de l'avoir subjuguée; autrement nous n'assujettissons que des individus, et l'espèce, conservant son indépendance, ne nous appartient pas. Mais lorsque, malgré le dégoût de la chaîne domestique, nous voyons naître entre les mâles et les femelles ces sentiments que la nature a partout fondés sur un libre choix; lorsque l'amour a commencé à unir ces couples captifs, alors leur esclavage, devenu

nous avons déjà cités, et plus particulièrement par celui de *anitra domestica*; les dénominations suivantes désignent la race sauvage: en allemand, *wild-entde*, *mertze-entde*, *gros-entde*, *hag-ent*; sur le lac de Constance, *bläss-ent*; et sur le lac Majeur, *spiegel-ent*; en silésien, *raetsch-entde*; en italien, *anitra salvatica*, *cesone*; en polonais, *kaczka-dzika*.

Les phrases et indications suivantes regardent l'espèce sauvage. *Anas fera*. (Aldrovande, *Avi.*, tom. 3, pag. 202. — Rzaczynski, *Hist. nat. Polon.*, pag. 269. *Auctuar.*, pag. 355. — Charleton, *Onomast.*, pag. 99, n° 6. *Exercit.*, pag. 104, n° 6.) *Anas fera torquata minor*. (Schwenckfeld, *Avi. Siles.*, pag. 197.) *Anas sylvestris*. (Prosp. *Alpin. Ægypt.*, vol. 1, pag. 199.) *Anas sylvestris vera Alberti*, et major *Peuceri*. (Klein, *Avi.*, pag. 131, n° 3.) *Anas fera oblongo et crasso corpore*. (Barrère, *Ornithol.*, clas. 1, gen. 1, sp. 2.) *Anas torquata minor Aldrovandi*; *boschas major*. (Ray, *Synops. avi.*, pag. 145, n° a. 1.) *Boschas major*. (Willoughby, *Ornithol.*, pag. 284. — Jonston, *Avi.*, pag. 97. — Sibbald, *Scot. Illust.*, § 2, lib. 3, pag. 21.) *Boschas major*, sive *anas torquata minor*. (Aldrovande, *Avi.*, tom. 3, pag. 211.) *Anas caudæ rectricibus intermediis recurvis*. (Linnaeus, *Fauna Suecica*, n° 97.) *Anas rectricibus intermediis (maris) recurvatis, rostro recto*. *Boschas*. (*Idem*, *Syst. nat.*, ed. 10, gen. 61, sp. 34.) *Die wilde ente*. (Frisch, tom. 2, pl. 158, le mâle; 159, la femelle.) *Metzcanauhli*, seu *anas lunaris*. (Fernandès, *Hist. avi. Nov. Hisp.*, pag. 46, cap. 152. — Ray, *Syn.*, pag. 152.) *Canard sauvage*. (Belon, *Hist. nat. des Ois.*, pag. 160. — Kolbe, *Description du Cap*, tom. 3, pag. 146. — *Albiu*, tom. 2, pl. 100, le mâle; et tom. 1, pl. 99, la femelle.) *Le canard sauvage ordinaire*. (Salerne, *Ornithol.*, pag. 427.) *Anas cinereo-albo et cinereo-fusco transversim et undatim striata*; *capite et collo supremo viridi-aureis, violaceo colore variatibus*; *torque albo*; *pectore saturatè castaneo*;

uropygio nigro viridescente; *maculâ alarum viridiviolacæ*, *tæniâ primum nigrâ dein albâ utrinque donata*; *rectricibus quatuor intermediis nigro-virescentibus, sursum reflexis (mas)*.

Anas superuè fusca, *marginibus pennarum rufescentibus, infernè dilutè fulva*; *fusco maculata gutture rufescente, maculâ alarum viridiviolacæ, tæniâ primum nigrâ dein albâ utrinque donata*; *rectricibus albo rufescentibus, tæniis obliquis cinereo-fuscis insignatis (fœmina)*. *Anas fera*. *Le canard sauvage*. (Brisson, tom. 6, pag. 318.)

La nomenclature qui suit appartient à la race privée. *Anas*. (Gesner, *Icon. avi.*, pag. 73. — Aldrovande, *Avi.*, tom. 3, pag. 174. — Rzaczynski, *Hist. nat. Polon.*, pag. 300. — Moehring, *Avi.*, gen., 61.) *Anas cicur*. (Gesner, *Avi.*, pag., 96.) *Anas domestica*. (Aldrovande, *Avi.*, tom. 3, pag. 188. — Schwenckfeld, *Avi. Siles.*, pag. 195. — Jonston, *Avi.*, pag. 95. — Charleton, *Exercit.*, pag. 104, n° 1. *Onomast.* pag. 99, n° 1. — Prosp. *Alp. Ægypt.*, vol. 1, pag. 199.) *Anas domestica vulgaris*. (Willoughby, *Ornithol.*, pag. 293. — Ray, *Synops. avi.*, pag. 131, n° 1. — Sloane, *Jamaïc.*, pag. 323, n° 7. — Browne, *Nat. hist. of Jamaïc.*, pag. 480. — Frisch, pl. 177, *le mâle*.) *Anas versicolor, caudâ brevi, acutâ, sursum reflexa*. (Barrère, *Ornith.*, clas. 1, gen. 1, sp. 1.) *Anas caudæ rectricibus intermediis recurvis*. (Linn., *Faun. Suec.*, n° 97.) *Anas rectricibus intermediis (maris) recurvatis, rostro recto*. *Anas domestica*. (*Idem*, *Syst. nat.*, ed. 10, gen. 61, sp. 94, var. 1.) *Canard, cane*. (Belon, *Nat. des Oiseaux*, pag. 160; et *Portraits d'Oiseaux*, pag. 32, a, mauvaise figure.) *Canard domestique commun*. (Salerne, *Ornith.*, pag. 437.) *Canard de Madagascar*. (Albin, tom. 3, pl. 99.) *Anas versicolor, rostro recto*; *rectricibus quatuor intermediis in mare sursum reflexis*. . . . *Anas domestica*. (Brisson, *Ornithol.*, tom. 6, pag. 308.)

pour eux aussi doux que la douce liberté, leur fait oublier peu-à-peu leurs droits de franchise naturelle et les prérogatives de leur état sauvage; et ces lieux des premiers plaisirs, des premières amours, ces lieux si chers à tout être sensible, deviennent leur demeure de prédilection et leur habitation de choix; l'éducation de la famille rend encore cette affection plus profonde, et la communique en même temps aux petits, qui, s'étant trouvés citoyens par naissance d'un séjour adopté par leurs parents, ne cherchent point à en changer; car, ne pouvant avoir que peu ou point d'idée d'un état différent ni d'un autre séjour, ils s'attachent au lieu où ils sont nés comme à leur patrie, et l'on sait que la terre natale est chère à ceux même qui l'habitent en esclaves.

Néanmoins nous n'avons conquis qu'une petite portion de l'espèce entière, surtout dans ces oiseaux auxquels la nature semblait avoir assuré un double droit de liberté en les confiant à-la-fois aux espaces libres de l'air et de la mer; une partie de l'espèce est à la vérité devenue captive sous notre main, mais la plus grande portion nous a échappé, nous échappera toujours, et reste à la nature comme témoin de son indépendance.

L'espèce du canard et celle de l'oie sont ainsi partagées en deux grandes tribus ou races distinctes, dont l'une depuis longtemps privée se propage dans nos basses-cours, en y formant une des plus utiles et des plus nombreuses familles de nos volailles; et l'autre, sans doute, encore plus étendue, nous fuit constamment, se tient sur les eaux, ne fait, pour ainsi dire, que passer et repasser en hiver dans nos contrées, et s'enfonce au printemps dans les régions du nord pour y nicher sur les terres plus éloignées de l'empire de l'homme.

C'est vers le 15 d'octobre que paraissent en France les premiers canards (1); leurs bandes, d'abord petites et peu fréquentes, sont suivies en novembre par d'autres plus nombreuses; on reconnaît ces oiseaux dans leur vol élevé, aux lignes inclinées et aux triangles réguliers que leur troupe trace par sa disposition dans l'air; et, lorsqu'ils sont tous arrivés des régions du nord, on les

voit continuellement voler et se porter d'un étang, d'une rivière à une autre; c'est alors que les chasseurs en font de nombreuses captures, soit à la quête du jour ou à l'embuscade du soir, soit aux différents pièges et aux grands filets; mais toutes ces chasses supposent beaucoup de finesse dans les moyens employés pour surprendre, attirer ou tromper ces oiseaux qui sont très-défiants. Jamais ils ne se posent qu'après avoir fait plusieurs circonvolutions sur le lieu où ils voudraient s'abattre, comme pour l'examiner, le reconnaître et s'assurer s'il ne recèle aucun ennemi, et, lorsque enfin ils s'abaissent, c'est toujours avec précaution; ils fléchissent leur vol et se lancent obliquement sur la surface de l'eau, qu'ils effleurent et sillonnent; ensuite ils nagent au large et se tiennent toujours éloignés des rivages; en même temps quelques-uns d'entre eux veillent à la sûreté publique et donnent l'alarme dès qu'il y a péril, de sorte que le chasseur se trouve souvent déçu et les voit partir avant qu'il ne soit à portée de les tirer; cependant, lorsqu'il juge le coup possible, il ne doit pas le précipiter, car le canard sauvage au départ s'élevant verticalement (2), ne s'éloigne pas dans la même proportion qu'un oiseau qui file droit, et on a tout autant de temps pour ajuster un canard qui part à soixante pas de distance, qu'une perdrix qui partirait à trente.

C'est le soir, à la chute, au bord des eaux sur lesquelles on les attire en y plaçant des canards domestiques femelles (3), que le chasseur, gîté dans une hutte, ou couvert et caché de quelque autre manière (4), les

(2) Les oiseaux de rivière, comme aussi les canards sortant de l'eau, s'enlèvent incontinent contre mont, pour aller vers le ciel. (Belon, Nat. des Ois., pag. 168.)

(3) Cette manière d'attirer les canards est ancienne puisque Alcibiade cite l'expérience dans une de ses épiques :

Altilis allectator anas.
Congeneres cernens volitare per aera turmas,
Garrit, in illarum se recipitque gregem,
Incautas donec prætensa in retia ducat.

(1) Nota. Du moins dans nos provinces septentrionales; ils ne paraissent que plus tard dans les contrées du midi: à Malte, par exemple, suivant que nous l'assure M. le commandeur Desmazy, on ne les voit arriver qu'en novembre.

(4) En temps de neige j'allais à la chasse aux canards entièrement couvert d'une grande nappe de toile blanche, un masque de papier blanc sur le visage, un ruban blanc roulé sur le canon de mon fusil; ils me laissaient approcher sans défiance, et le ruban blanc me prolongeait la lumière de près

attend et les tire avec avantage ; il est averti de l'arrivée de ces oiseaux par le sifflement de leurs ailes (1), et se hâte de tirer les premiers arrivants ; car, dans cette saison, la nuit tombant promptement, et les canards ne tombant, pour ainsi dire, qu'avec elle, les moments propices sont bientôt passés. Si l'on veut faire une plus grande chasse, on dispose des filets, dont la détente vient répondre dans la hutte du chasseur, et dont les nappes occupant un espace plus ou moins

grand à fleur-d'eau peuvent embrasser, en se relevant et se croisant, la troupe entière des canards sauvages que les appellants domestiques ont attirés (2) ; dans cette chasse

d'une demi-heure ; je tirais même au clair de la lune, et j'en perdais très-peu sur la neige. (Mémoire communiqué par M. Hébert.)

(1) Voici une chasse dont j'ai été témoin et même acteur ; c'était dans une campagne entre Laon et Reims : un homme, et l'on juge aisément que ce n'était pas le plus opulent du pays, s'était établi au milieu d'une prairie ; là enveloppé dans un vieux manteau, sans autre abri qu'une claie de branches de noisetier, dont il s'était fait un abri contre le vent, il attendait patiemment qu'il passât à portée de lui quelque bande de canards sauvages ; il était assis sur une cage d'osier, partagée en trois cases et remplies de canards domestiques tous mâles ; son poste était au voisinage d'une rivière qui serpentait dans cette prairie, et dans un endroit où ses bords étaient élevés de sept à huit pieds ; il avait appliqué à un des bords de cette rivière une cabane de roseaux en forme de guérite, percée de petites meurtrières qu'on pouvait ouvrir et fermer à volonté pour avoir du jour, et choisir sa belle pour lâcher un coup de fusil : apercevait-il une bande de canards sauvages en l'air (et il en passait souvent, parce que dans la saison où il faisait cette chasse, on les tirait de tous côtés dans les marais), il lâchait deux ou trois de ses canards domestiques, qui prenaient leur volée et allaient se rendre à trente pas de sa guérite, où il avait semé quelques grains d'avoine que ces canards ne manquaient pas de ramasser avec avidité, car on les faisait jeûner ; il y avait aussi quelques femelles attachées aux perches piquées dans un des bords et couchées à fleur d'eau, de façon que ces canes ne pouvaient regagner la rive, et se trouvaient réduites à faire un cri d'appel aux canards domestiques. Les sauvages, après plusieurs tours en l'air, prenaient le parti de s'abattre et de suivre les canards domestiques, ou s'ils hésitaient trop long-temps, notre homme lâchait une seconde volée de canards mâles, et même une troisième, et alors il courait de son observatoire à sa guérite sans être aperçu, tous les bords étant garnis de branches d'arbres et de roseaux ; il ouvrait celle de ses meurtrières qui lui convenait le mieux, observait le moment de faire un bon coup, sans s'exposer à tuer ses appellants, et comme il tirait à fleur-d'eau presque horizontalement et qu'il visait aux têtes, il en tuait quelquefois cinq ou six d'un coup de fusil. (Extrait d'un Mémoire de M. Hébert.)

(2) Nous devons à M. Baillon, de Montreuil-sur-Mer, l'idée et le détail de cette espèce de chasse, dont nous lui faisons honneur, et que nous donnons ici avec plaisir dans ses propres termes.

« Une quantité considérable de canards sauvages se prend tous les hivers dans nos marécages voisins de la mer ; la ruse qu'on emploie pour les attirer dans les filets est très-ingénieuse ; elle prouve sensiblement le goût de ces oiseaux pour la société ; la voici :

» On choisit dans les marais une plage couverte d'environ deux pieds d'eau, qu'on y entretient par le moyen d'une légère digue, les plus grandes et les plus éloignées des haies et des arbres sont les meilleures ; on forme sur le bord une hutte en terre, bien garnie de glaise dans le fond, et couverte de gazons appliqués sur un treillis de branchages ; le tendeur y étant assis, l'extrémité de sa tête y excède le haut de la hutte.

» On tend dans l'eau des filets de la forme des nappes aux alouettes, et garnis de deux fortes barres de fer qui les tiennent assujetties sur la vase ; les cordes de détente sont fixées dans la hutte.

» Le tendeur attache plusieurs canes en avant des filets ; celles qui sont de la race des sauvages et provenues d'œufs de cette espèce dénichés au printemps, sont les meilleurs ; les mâles avec lesquels on a eu soin de les faire apparier dès le mois d'octobre, sont enfermés dans un coin de la hutte.

» Le tendeur attentif fixe l'horizon de tous côtés, surtout vers le nord ; aussitôt qu'il aperçoit une troupe de canards sauvages, il prend un de ces mâles et le jette en l'air ; cet oiseau vole sur-le-champ vers les autres et les joint ; les femelles, au-dessus desquelles il passe, erient et l'appellent ; s'il tarde trop à revenir on en lâche un second, souvent un troisième ; les cris redoublés des femelles les ramènent, les sauvages les suivent et se posent avec eux ; la forme de la hutte les inquiète quelquefois, mais ils sont rassurés en un instant par les traitres qu'ils voient nager avec sécurité vers les femelles qui sont entre la hutte et les filets ; ils avancent et les suivent ; le tendeur qui les veille saisit l'instant favorable, lorsqu'ils traversent *la forme* ; il en prend quelquefois une douzaine et plus d'un seul coup.

» J'ai toujours remarqué que les canards dressés à cette chasse se mettent rarement dans le coup de filets ; ils en traversent l'emplacement au vol, ils le connaissent quoique rien ne paraisse au-dehors.

» Tous les oiseaux de marais, tels que les siffleurs, les souchets, les sarcelles, les millouins, etc., viennent à l'appel des canes ou suivent les traitres.

» Cette chasse ne se fait que pendant la nuit au clair de la lune ; les instants les plus favorables sont le lever de cette planète et une heure avant l'aube du jour ; elle ne se pratique utilement que pendant

il faut que la passion du chasseur soutienne sa patience; immobile et souvent à moitié gelé dans sa guérite, il s'expose à prendre plus de rhume que de gibier; mais ordinairement le plaisir l'emporte et l'espérance se renouvelle, car le même soir où il a juré, en soufflant dans ses doigts, de ne plus retourner à son poste glacé, il fait des projets pour le lendemain (1).

En Lorraine, sur les étangs qui bordent la Sarre, on prend les canards avec un filet tendu verticalement et semblable à la pantière qui sert aux bécasses (2); en plusieurs autres endroits, les chasseurs sur un bateau couvert de ramée et de roseaux, s'approchent lentement des canards dispersés sur l'eau, et pour les rassembler ils lâchent un petit chien; la crainte de l'ennemi fait que les canards se rassemblent, s'attroupent lentement, et alors on peut les tirer un à un à mesure qu'ils se rapprochent, et les tuer sans bruit avec de fortes sarbacanes, ou bien on tire sur la troupe entière avec un gros fusil d'abordage qui écarte le plomb et en tue ou blesse un bon nombre; mais on ne peut les

les vents de nord et de nord-est, parce que le gibier voyage alors ou est en mouvement pour se rassembler. J'ai vu prendre plus d'une centaine de pièces aux mêmes filets dans une seule nuit; un homme faible ou sensible au froid ne pourrait résister à la rigueur de celui qu'on ressent à cette chasse; il faut rester immobile et souvent mouillé pendant toute la nuit au milieu des marais.

» J'ai toujours vu les canards sauvages descendre à l'appel des canes de leur espèce, quelque élevés qu'ils soient dans l'air; les traîtres volent quelquefois avec eux pendant plus d'un quart d'heure; chacun des tendeurs, au-dessus desquels la troupe passe, lui en envoie d'autres; elle se disperse, et chaque bande de traîtres en amène un détachement; celui des tendeurs dont les femelles sont sauvages, est toujours le mieux partagé.»

(1) En général, la chasse aux canards est séduisante, mais pénible; il faut y braver l'intempérie d'une saison qui souvent est déjà rigoureuse, les pieds dans l'eau, les doigts gelés; il faut se morfondre le soir dans sa hutte ou devancer le jour sur les ruisseaux et les petites rivières. Je me souviens d'avoir fait cette chasse presque tous les jours pendant un mois entier, par un froit excessif, disant chaque jour que je n'y retournerais plus, et pour comble, un excellent chien se noya sous mes yeux, pris dans les glaçons; je parle en vieux chasseur qui se rappelle ses pressesses. (Extrait de l'excellent Mémoire que M. Hébert a bien voulu écrire pour nous sur les canards.)

(2) M. Lottinger.

tirer qu'une fois, ceux qui échappent reconnaissent le bateau meurtrier et ne s'en laissent plus approcher (3). Cette chasse très-amusante s'appelle *le badinage*.

On prend aussi des canards sauvages au moyen d'hameçons amorcés de *mou de veau*, et attachés à un cerceau flottant; enfin la chasse aux canards est partout (4) une des plus intéressantes de l'automne (5) et du commencement de l'hiver.

(3) Les canards ont une sorte de mémoire qui leur fait reconnaître le piège d'où ils sont une fois échappés. A Nantua on faisait sur un des bords du lac une cabane avec des branches de sapin et de la neige, et on tâchait de les en faire approcher en les y chassant de loin avec deux bateaux; cela réussissait pendant huit ou dix jours, au bout desquels il était impossible de les faire revenir. (M. Hébert.)

(4) *Nota.* Navarette fait pratiquer aux Chinois, pour les canards, la même chose, dont Pierre Martyr donne l'invention aux Indiens de Cuba, qui nageant et la tête renfermée dans une calebasse et seule hors de l'eau, vont, dit-il, sur leurs laes prendre par les pieds les oies sauvages. (Voyez la description de la Chine, par Navarette, pag. 40 et 42, citée dans l'Histoire générale des Voyages, tom. 6, pag. 437.) Mais nous doutons qu'un Nouveau-Monde et à la Chine, cette chasse ait été d'un meilleur produit que la recette plaisante qu'un de nos journalistes nous a donnée de si bonne foi dans un certain cahier de la *Nature considérée sous ses différents aspects*, où l'auteur enseigne le moyen de prendre une bande entière de canards, qui tous l'un après l'autre viendront s'enfler à la même ficelle, au bout de laquelle est attaché un gland, lequel avalé par le premier de la troupe qui le rend au second, qui le rend au troisième, et ainsi de suite toujours filant la ficelle, tous successivement se trouvent enflés du bec à la queue. On peut se souvenir aussi de quel ton plaisant se moqua de cette ineptie un autre journaliste du temps, aussi ingénieux dans sa malice que notre *considérateur* de la nature est bon dans sa simplicité.

(5) On nous décrit ainsi celle que font les Kamtschadales: « L'automne est la saison de la grande chasse aux canards au Kamtschatka; on va dans les endroits couverts de laes ou remplis de rivières et entrecoupés de bois; on nettoie des avenues à travers ces bois d'un lac à l'autre; on tend entre deux des filets soutenus de hautes perches, qu'on peut lâcher au moyen de cordes dont on retient les bouts; sur le soir ces filets étant élevés à la hauteur du vol des canards, ces oiseaux viennent, en traversant, s'y jeter en si grand nombre et avec tant de force, qu'ils le rompent quelquefois, mais plus souvent y restent pris en grande quantité.

» Ces canards tiennent lieu de baromètre et de girouette aux Kamtschadales, car ils prétendent que ces oiseaux tournent et volent toujours contre le vent qui doit souffler. » (Hist. générale des Voyages,

De toutes nos provinces, la Picardie est celle où l'éducation des canards domestiques est la mieux soignée, et où la chasse des sauvages est la plus fructueuse, au point même d'être pour le pays un objet de revenu assez considérable (1); cette chasse s'y fait en grand et dans des anses ou petits

tom. 19, pag. 274.) Abundat in Polonia singularis multitudo anatum, præsertim in fluvio Styr Volhynie, etenim ibi duæ aut tres sexagenæ allecte fagopyro, simul ab aucupe panthere involvuntur. (Rzaczyński.)

(1) Une bonne partie des canards sauvages et autres oiseaux du même genre qui se consomment à Paris, y est apportée de la Picardie. La quantité qu'on y en arrête chaque hiver aux deux passages est étonnante. Cette chasse commence dans le Laonais, à quelques lieues de Laon : à partir de là jusqu'à la mer, il y a une suite non interrompue de marais ou de prairies inondées pendant l'hiver, qui n'a guère moins de trente lieues; lorsque les rivières d'Oise et de Serre sortent de leur lit, leurs eaux se réunissent et couvrent tout le pays qui est entre elles. La rivière de Somme couvre aussi un pays immense dans ses inondations. La chasse des canards fait donc une branche de commerce en Picardie; on m'a assuré qu'elle était affermée trente mille livres, sur le seul étang de Saint-Lambert près de la Fère; il est vrai qu'il a sept ou huit lieues de tour, et peut-être la pêche y est-elle réunie. Il y avait, dans le temps que j'habitais cette province, des barques qui se louaient depuis dix écus jusqu'à cinquante, suivant leur position plus ou moins avantageuse; on m'a encore assuré qu'il y avait telle de ces canardières où les filets faisaient un objet de trois mille livres.

En considérant ces vastes marais de dessus les hauteurs voisines, j'ai vu qu'on y ménageait de grandes clairières, en coupant les joncs entre deux eaux à la faux ou au croissant; ces clairières sont de forme à peu près triangulaire, et c'est dans les angles que sont placés les filets; ce sont, comme il m'a paru, des espèces de grandes nasses qu'on peut submerger en lâchant les contre-poids qui les tiennent à fleur-d'eau; je suis du moins certain que les canards s'y noient, plusieurs fois j'en ai vu des trentaines étendus sur la pelouse; on les faisait sécher au soleil, pour empêcher, m'a-t-on dit, que leur chair ne contractât, par l'humidité de la plume, une odeur de relai; et ce fut alors que j'appris qu'on noyait les canards dans les filets; on m'ajouta qu'on se servait de petits chiens roux assez ressemblants à des renards pour les rassembler et les faire donner dans ces filets; les canards s'assemblent autour du renard par une sorte d'antipathie, semblable à celle qui assemble autour du duc, du hibou et de la chouette tous les oiseaux de pipée; ces petits chiens sont dressés à les conduire où on leur a appris. (Extrait du Mémoire sur les canards, communiqué par M. Hébert.)

goltes disposés naturellement, ou coupés avec art le long de la rive des eaux et dans l'épaisseur des roseaux. Mais nulle part cette chasse ne se fait avec plus d'appareil et d'agrément que sur le bel étang d'Arminvilliers en Brie: voici la description qui nous en a été communiquée par M. Rey, secrétaire des commandements de S. A. Mgr le duc de Penthièvre.

« Sur un des côtés de cet étang qu'ombragent des roseaux et que borde un petit bois, l'eau forme une anse enfoncée dans le bocage, et comme un petit port ombragé où règne toujours le calme; de ce port, on a dérivé des canaux qui pénètrent dans l'intérieur du bois, non point en ligne droite, mais en arc sinueux; ces canaux nommés *cornes*, assez larges et profonds à leur embouchure dans l'anse, vont en se rétrécissant et en diminuant de largeur et de profondeur à mesure qu'ils se courbent en s'enfonçant dans le bois, où ils finissent par un prolongement en pointe et tout-à-fait à sec.

« Le canal, à commencer à peu près à la moitié de sa longueur, est recouvert d'un filet en berceau, d'abord assez large et élevé, mais qui se resserre et s'abaisse à mesure que le canal s'étrécit, et finit à sa pointe en une nasse profonde et qui se ferme en poche.

« Tel est le grand piège dressé et préparé pour les troupes nombreuses de canards, mêlées de rougets, de garots, de sarcelles qui viennent dès le milieu d'octobre s'abattre sur l'étang; mais pour les attirer vers l'anse et les fatales *cornes*, il faut inventer quelque moyen subtil, et ce moyen est concerté et prêt depuis long-temps.

« Au milieu du bocage et au centre des canaux, est établi le canardier, qui de sa petite maison va trois fois par jour répandre le grain dont il nourrit, pendant toute l'année, plus de cent canards demi-privés, demi-sauvages; et qui tout le jour nageant dans l'étang, ne manquent pas à l'heure accoutumée et au coup de sifflet, d'arriver à grand vol en s'abattant sur l'anse, pour enfler les canaux où leur pâture les attend.

« Ce sont ces *traîtres*, comme le canardier les appelle, qui, dans la saison, se mêlant sur l'étang aux troupes des sauvages, les amènent dans l'anse et de là les attirent dans les *cornes*, tandis que, caché derrière une suite de claires de roseaux,

» le canardier va jetant devant eux le grain
 » pour les amener jusque sous l'embouchure
 » du berceau de filets; alors se montrant par
 » les intervalles des claies, disposées s obli-
 » quement, et qui le cachent aux canards
 » qui viennent par derrière, il effraie les plus
 » avancés, qui se jettent dans le cul-de-sac,
 » et vont pêle-mêle s'enfoncer dans la nasse;
 » on en prend ainsi jusqu'à cinquante et
 » soixante à-la-fois; il est rare que les demi-
 » privés y entrent, ils sont faits à ce jeu, et
 » ils retournent sur l'étang recommencer
 » la même manœuvre et engager une autre
 » capture (1). »

Dans le passage d'automne, les canards sauvages se tiennent au large sur les grandes eaux, et très-éloignés des rivages; ils y passent la plus grande partie du jour à se reposer ou dormir. « Je les ai observés avec une lunette d'approche, dit M. Hébert, sur nos plus grands étangs qui quelquefois en paraissent couverts; on les y voit la tête sous l'aile et sans mouvement, jusqu'à ce que tous prennent leur volée une demi-heure après le coucher du soleil. »

En effet, les allures des canards sauvages sont plus de nuit que de jour; ils paissent, voyagent, arrivent et partent principalement le soir et même la nuit; la plupart de ceux que l'on voit en plein jour ont été forcés de prendre essor par les chasseurs ou par les oiseaux de proie. La nuit, le sifflement du vol décèle leur passage, le battement de leurs ailes est plus bruyant au moment qu'ils partent (2), et c'est même à cause de ce bruit que Varron donne au canard l'épithète de *quassagipenna* (3).

Tant que la saison ne devient pas rigoureuse, les insectes aquatiques et les petits poissons, les grenouilles qui ne sont pas en-

core fort enfoncées dans la vase, les graines du jonc, la lentille d'eau et quelques autres plantes marécageuses, fournissent abondamment à la pâture des canards; mais vers la fin de décembre ou au commencement de janvier, si les grandes pièces d'eau stagnantes sont glacées, ils se portent sur les rivières encore coulantes, et vont ensuite à la rive des bois ramasser les glands, quelquefois même ils se jettent dans les champs ensemencés de blé, et lorsque la gelée continue pendant huit ou dix jours, ils disparaissent pour ne revenir qu'aux dégelés dans le mois de février; c'est alors qu'on les voit repasser le soir par les vents du sud, mais ils sont en moindre nombre (4); leurs troupes ont apparemment diminué par toutes les pertes qu'elles ont souffertes pendant l'hiver (5). L'instinct social paraît s'être affaibli à mesure que leur nombre s'est réduit; l'attroupement même n'a presque plus lieu; ils

(4) La différence est grande entre ce qui arrive et ce qui s'en retourne; j'ai été à portée d'en faire la comparaison en Brie pendant six ou sept ans; il n'en repasse peut-être pas moitié, cependant leur population se soutient, et chaque année il en revient tout autant. (M. Hébert.)

(5) Il m'est souvent venu dans l'esprit de comparer la population des canards sauvages avec celle des freux, corneilles, etc.; on serait tenté de croire qu'il en repasse plus de ceux-ci qu'il n'en arrive, et cela parce qu'ils repassent en troupes. On n'en tue point; ils ont très-peu d'ennemis et prennent les précautions les plus sûres pour leur conservation. Les rigueurs de nos hivers ne peuvent rien sur leur tempérament ami du froid; à la fin la terre devrait en être couverte. Cependant leur multitude, toute innombrable qu'elle paraît, est fixée; cela prouve, ce me semble, qu'ils ne sont point, comme on le croit, favorisés d'une plus longue vie que les autres oiseaux, et s'ils ne font qu'une couvée par an, de cinq petits, comme j'en suis bien assuré, leur population ne doit pas être immense.

Je suppose que la cane sauvage pondre quinze à seize œufs et les couve, je les réduis à moitié à cause des accidents, œufs clairs, etc., et je porte la multiplication à huit petits par paire: en portant sa destruction pendant l'hiver à la moitié de ce produit, l'espèce peut, comme on voit, se soutenir sans que la population en souffre. On en tue plus de moitié en Picardie, et partout où il y a des canardières, mais très-peu en Brie, très-peu en Bresse où il y a beaucoup d'étangs. Et quand je réduis chaque couvée, l'une dans l'autre, à huit petits, je ne dis point trop peu; le busard de marais en détruit beaucoup, j'en suis certain; et le renard, dit-on, fait si bien aussi de son côté, qu'il en surprend toujours quelques-uns. (*Idem.*)

(1) *Nota.* Willoughby décrit exactement la même chasse qui se fait dans les comtés de Lincoln et de Norfolk en Angleterre, et où l'on prend, dit-il, jusqu'à quatre mille canards, apparemment dans tout un hiver; il dit aussi que, pour les attirer, on se sert du petit chien roux; et de plus, il faut qu'un grand nombre de canards niche dans ces contrées marécageuses, puisque la plus grande chasse, suivant sa narration, se fait lorsque les canards étant tombés en mue, les nacelles n'ont qu'à les pousser devant elles dans les filets tendus sur les étangs. (Willoughby, *Ornith.*, pag. 285.)

(2) Les canes et autres oiseaux de rivière sont de corpulence moult pesaute, pour quoi font bruit de leurs ailes en volant. (Belon.)

(3) Varron, apud Nonn.

passent dispersés, fuient pendant la nuit, et on ne les trouve le jour que cachés dans les joncs ; ils ne s'arrêtent qu'autant que le vent contraire les force à séjourner ; ils semblent dès lors s'unir par couples (1), et se hâtent de gagner les contrées du nord, où ils doivent nicher et passer l'été.

Dans cette saison ils couvrent, pour ainsi dire, tous les lacs et toutes les rivières de Sibérie (2), de Laponnie (3), et se portent encore plus loin dans le nord jusqu'au Spitzberg (4) et au Groënland (5). « En Laponnie, » dit M. Hægstroem, ces oiseaux semblent » vouloir, sinon chasser, du moins remplacer les hommes ; car dès que les Lapons » vont au printemps vers les montagnes, » les troupes de canards sauvages volent vers » la mer occidentale, et quand les Lapons » redescendent en automne pour habiter la » plaine, ces oiseaux l'ont déjà quittée (6). » Plusieurs autres voyageurs rendent le même témoignage (7). « Je ne crois pas, dit Regnard,

» qu'il y ait pays au monde plus abondante » en canards, sarcelles et autres oiseaux d'eau » que la Laponnie ; les rivières en sont toutes couvertes... ; et au mois de mai leurs » nids s'y trouvent en telle abondance, que » le désert en paraît rempli. » Néanmoins il reste dans nos contrées tempérées quelques couples de ces oiseaux, que quelques circonstances ont empêchés de suivre le gros de l'espèce, et qui nichent dans nos marais ; ce n'est que sur ces traîneurs isolés qu'on a pu observer les particularités des amours de ces oiseaux, et leurs soins pour l'éducation des petits dans l'état sauvage.

Dès les premiers vents doux, vers la fin de février, les mâles commencent à rechercher les femelles, et quelquefois ils se les disputent par des combats (8) ; la parade dure environ trois semaines ; le mâle paraît s'occuper du choix d'un lieu propre à placer le produit de leurs amours ; il l'indique à la femelle qui l'agrée et s'en met en possession ; c'est ordinairement une touffe épaisse de joncs, élevée et isolée au milieu du marais ; la femelle perce cette touffe, s'y enfonce et l'arrange en forme de nid en rabattant les brins de joncs qui la gênent ; mais quoique la cane sauvage, comme les autres oiseaux aquatiques (9), place de préférence sa nichée près des eaux, on ne laisse pas d'en trouver quelques nids dans les bruyères assez éloignées, ou dans les champs sur ces tas de paille que le labourneur y élève en meules, ou même dans les forêts sur des chênes tronqués, et dans de vieux nids abandonnés (10). On trouve ordinairement dans chaque nid dix à quinze et quelquefois jusqu'à dix-huit œufs ; ils sont d'un blanc

(1) Totâ hieme apud nos vagatur ; mense martio jam per paria circumvolat. (Klein.)

(2) On trouve dans la plaine de Mangasea, sur le Jenisca, des bandes innombrables d'oies et de canards de différentes espèces. (Voyage en Sibérie, par Gmelin, tom. 2, pag. 56.) Les aliments des Tartares barabins sont le lait, le poisson... le gibier, et surtout les canards et les plongeurs qui abondent dans ce canton. (*Ibid.*, pag. 171.)

(3) Je ne crois pas qu'il y ait pays au monde plus abondant en canards, cygnes, plongeurs, cercelles, etc., que la Laponnie. (Œuvres de Regnard, tom. 1, pag. 180.)

(4) Dans le Zuid-Haven ou Havre du Sud au Spitzberg, il y a plusieurs petites îles qui n'ont pas d'autres noms qu'*îles des Oiseaux*, parce qu'on y prend des œufs de canards et de kirmews. (Histoire générale des Voyages, tom. 1, pag. 270.)

(5) Lorsque le mauvais temps, arrivant plus tôt qu'à l'ordinaire, les surprend dans ces parages rigoureux, il en périt un grand nombre. « Dans l'hiver de 1751, les îles d'alentour de la Mission danoise du Groënland furent tellement couvertes de canards sauvages, qu'on les prenoit avec la main, en les chassant sur la côte. » (Grantz, Histoire du Groënland, dans le supplément à l'Histoire générale des Voyages, tom. 19, pag. 185.)

(6) Description de la Laponie suédoise, par M. Hægstroem, dans l'Histoire générale des Voyages : supplément, tom. 19, pag. 491.

(7) In septentrionalibus aquis tanta anatium copia ut ferè cunctas aquas cooperire videantur ; rarò ab aucupibus exturbantur, quia longè major venatione silvatica fit copia, quam aquatica. (Olaus Magnus, Hist. sept., lib. 19, cap. 6.)

(8) *Nota.* Les gens de l'étang d'Arminvilliers nous ont dit que quelquefois un mâle en a deux et les conserve ; mais comme les canards nourris sur cet étang sont dans un état mitoyen entre l'état sauvage et la vie domestique, nous ne rangerons point ce fait parmi ceux qui représentent les habitudes vraiment naturelles de l'espèce.

(9) Lacustris aves propè palustria atque herbida loca, quamobrem nullo negotio, etiam in ipso incubatu, possunt sibi cibum capere, neque omnino inediâ laborare. (Arist., lib. 6, cap. 7.)

(10) La cane sauvage est fort rusée, elle ne fait pas toujours son nid le long des eaux ni même par terre, on en trouve très-souvent au milieu des bruyères, à la distance d'un quart de lieue de l'eau ; de plus, on en a vu pondre dans des nids de pies, de corneilles, sur des arbres très-élevés. (Salerne, pag. 428.)

verdâtre, et le moyeu est rouge (1); on a observé que la ponte des vieilles femelles est plus nombreuse et commence plus tôt que celle des jeunes.

Chaque fois que la femelle quitte ses œufs, même pour un petit temps, elle les enveloppe dans le duvet qu'elle s'est arraché pour garnir son nid; jamais elle ne s'y rend au vol, elle se pose cent pas plus loin, et pour y arriver elle marche avec défiance, en observant s'il n'y a point d'ennemis; mais lorsqu'une fois elle est tapie sur ses œufs, l'approche même d'un homme ne les lui fait pas quitter.

Le mâle ne paraît pas remplacer la femelle dans le soin de la couvée, seulement il se tient à peu de distance; il l'accompagne lorsqu'elle va chercher sa nourriture, et la défend de la persécution des autres mâles; l'incubation dure trente jours; tous les petits naissent dans la même journée, et dès le lendemain la mère descend du nid et les appelle à l'eau; timides ou frileux, ils hésitent et même quelques-uns se retirent, néanmoins le plus hardi s'élance après la mère, et bientôt les autres le suivent; une fois sortis du nid ils n'y rentrent plus, et quand il se trouve posé loin de l'eau ou qu'il est trop élevé, le père (2) et la mère (3) les prennent à leur bec et les transportent l'un après l'autre sur l'eau (4); le soir la mère les rallie et les retire dans les roseaux où elle les réchauffe sous ses ailes pendant la nuit; tout le jour ils guettent à la surface de l'eau et sur les herbes, les moucheron et autres menus insectes qui font leur première nourriture; on les voit plonger, nager et faire mille évolutions sur l'eau avec autant de vitesse que de facilité.

La nature, en fortifiant d'abord en eux les muscles nécessaires à la natation, semble négliger pendant quelque temps la formation ou du moins l'accroissement de leurs ailes: ces parties restent près de six semaines courtes et informes; le jeune canard a déjà pris plus de la moitié de son accroissement, il

est déjà emplumé sous le ventre et le long du dos avant que les pennes des ailes ne commencent à paraître; et ce n'est guère qu'à trois mois qu'il peut s'essayer à voler. Dans cet état, on l'appelle *hallebran*, nom qui paraît venir de l'allemand, *halber-ente*, demi-canard (5); et c'est d'après cette impuissance de voler que l'on fait aux hallebrans une petite chasse aussi facile que fructueuse sur les étangs et les marais qui en sont peuplés (6). Ce sont apparemment aussi ces mêmes canards trop jeunes pour voler, que les Lapons tuent à coups de bâton sur leurs lacs (7).

(5) Cette dénomination était en usage dès le temps d'Aldrovande. *Allabranco vocitant anatum pullos*. (Jo. Bruerimus, De re cibariâ, apud Aldrov.)

(6) Voici ce que pratiquait un gentilhomme de ma connaissance, à Laon, dans un marais appelé le *marais de Chiores*, entre Laon et Notre-Dame de Liesse. Le fond de ce marais est de sable vitrifiable qui n'est jamais fangeux. Dans les mois de juin et de juillet, il n'y reste pas de l'eau plus haut que la ceinture aux endroits les plus profonds, et il y croît une sorte de roseaux qui s'élèvent peu, qui ne sont pas fort serrés, et qui servent néanmoins de retraite aux jeunes hallebrans. Mon gentilhomme vêtu d'une simple veste de toile entrait dans ce marais accompagné de son garde-chasse et d'un domestique; il avait fait couper les roseaux sur de très-longues bandes larges de sept à huit pieds, comme des routes dans une forêt, ou des canaux dans un marais; il se tenait le long de ces routes pendant que ses gens battaient le marais, et lorsqu'ils tombaient sur quelques bandes de hallebrans on l'avertissait. Les hallebrans ne sont en état de voler que vers le 15 d'août; ils fuyaient à la nage devant les gens qui commençaient à en tuer quelques-uns chemin faisant; les autres étaient forcés de traverser les routes qu'on avait pratiquées dans les roseaux; c'était au passage que cet habile chasseur les fusillait à son aise; on lui faisait repasser ceux qui étaient échappés, autre décharge et toujours fructueuse, d'autant plus que ces hallebrans ou jeunes canards sont un excellent manger. (Extrait du Mémoire communiqué par M. Hébert.)

(7) On ne connaît point dans nos climats tempérés l'usage des bâtons pour la chasse; ici (en Laponie) dans l'abondance extraordinaire du gibier, on se sert indifféremment de bâtons ou de fouets. Les oiseaux que nous primes en plus grand nombre furent des canards et des plongeurs, et nous admirâmes l'adresse de nos Lapons à les tuer; ils les suivaient de l'œil sans paraître occupés d'eux; ils s'en approchaient insensiblement, et lorsqu'en étant fort proche, ils les voyaient nager entre deux eaux, ils leur lançaient un bâton qui leur écrasait la tête contre la vase ou les pierres, avec une promptitude

(1) Les oiseaux de rivière ont le moyeu de l'œuf rouge, contraire aux terrestres qui l'ont jaunâtre. (Belon, Nat., pag. 51.)

(2) Suivant M. Hébert.

(3) Suivant M. Lottinger.

(4) Ce fait était connu de Belon: « Les canes, dit-il, ont l'industrie de faire leurs nids et d'éclore leurs petits dans les arbres, et les emportent avec leurs becs en l'eau. » (Nat. des Oiseaux, pag. 160.)

La même espèce de ces canards sauvages qui visitent nos contrées en hiver, et qui peuplent en été les régions du nord de notre continent, se trouve dans les régions correspondantes du Nouveau-Monde (1); leurs migrations et leurs voyages de l'automne et du printemps paraissent y être réglés de même et s'exécuter dans les mêmes temps (2); et l'on ne doit pas être surpris que des oiseaux qui fréquentent le nord de préférence, et dont le vol est si puissant, passent des régions boréales d'un continent à l'autre. Mais nous ne pouvons douter que les canards vus par les voyageurs et trouvés en grand nombre dans les terres du sud (3),

appartiennent à l'espèce commune de nos canards, et nous croyons qu'on doit plutôt les rapporter à quelqu'une des espèces que nous décrirons ci-après, et qui sont en effet propres à ces climats; nous devons au moins le présumer ainsi, jusqu'à ce que nous connaissions plus particulièrement l'espèce de ces canards qui se trouvent dans l'archipel austral. Nous savons que ceux auxquels on donne à Saint-Domingue le nom de canards sauvages, ne sont pas de l'espèce des nôtres (4), et par quelques indications sur les oiseaux de la zone torride (5), nous ne croyons pas que l'espèce de notre canard

que nos regards avaient peine à suivre; si les canards prenaient leur vol avant qu'ils s'en fussent approchés, d'un coup de fouet ils en abattaient plusieurs. (Histoire générale des Voyages, tom. 15, pag. 306, d'après Regnard.)

(1) A la Louisiane les canards sauvages sont plus gros, plus délicats et de meilleur goût que ceux de France, mais au reste entièrement semblables; ils sont en si grande quantité, que l'on en peut compter mille pour un des nôtres. (Le Page Dupratz, Histoire de la Louisiane, tom. 2, pag. 114.) J'ai reçu cette année de la Louisiane plusieurs oiseaux semblables à des espèces du même genre qui se trouvent en France, et dans les différentes parties de l'Europe, et particulièrement un canard entièrement semblable à notre canard sauvage mâle; il n'y avait aucune différence dans le plumage, l'individu paraissait seulement avoir été un peu plus grand. Les habitants de la Louisiane ont eux-mêmes reconnu tant de conformité entre ce canard et celui d'Europe, qu'ils l'ont nommé le *canard français*. (Note communiquée par M. le docteur Mauduit.) Metzanauhli, seu anas lunaris (altera); anatis species est domesticæ par, ac eisdem variata coloribus; vivit apud Mexicanam paludem. (Fernand., Hist. avi. Nov. Hisp., pag. 45, cap. 152.) Les canards canadiens sont semblables à ceux que nous avons en France. (Nouvelle relation de la Gaspésie, par le P. Leclerc; Paris, 1691, pag. 485.)

(2) A la fin d'avril, les canards arrivent en abondance à la baie d'Hudson. (Histoire générale des Voyages, tom. 14, pag. 657.) Pour peu que le soleil paraisse au mois de décembre, et que le froid soit tempéré, on tue (à la baie d'Hudson) autant de perdrix et de lièvres qu'on en désire; à la fin d'avril, les oies, les outardes, les *canards*, et quantité d'autres oiseaux y arrivent pour s'y arrêter environ deux mois. (Voyage du capitaine Robert Lade, etc. Paris, 1744, tom. 2, pag. 201 et 202.)

(3) Canards à la côte de Diemen, par le quarante-troisième degré de latitude. (Cook, Second Voyage, tom. 1, pag. 229.) Canards sauvages au cap Frowart, au détroit de Magellan. (Wallis, tom. 2, premier Voyage de Cook, pag. 31.) Dans la baie

du cap Holland, même détroit. (*Idem*, pag. 65.) En grande quantité dans le port Egmont. (Byron, tom. 1 du premier Voyage de Cook, pag. 65.) A Tanna, un étang offrait beaucoup de râles et de canards sauvages. (Second Voyage de Cook, tom. 3, pag. 184.) En traversant une petite rivière qui était sur notre passage (à Otaïiti), nous vîmes quelques canards; dès que nous fûmes à l'autre extrémité, M. Banks tira sur ces oiseaux et en tua trois d'un coup; cet incident répandit la terreur parmi les Indiens. (Premier Voyage de Cook, tom. 2, pag. 327.) Nous tuâmes (à la baie Famine, au détroit de Magellan) un grand nombre d'oiseaux de différentes espèces, et particulièrement des oies, des canards, des sarcelles, etc. (Wallis, tom. 2 du premier Voyage de Cook, pag. 64.) Deux grands lacs d'eau douce (à Tinian) offraient une multitude de canards, de sarcelles et de pluviers siffleurs. (Relation de l'amiral Anson, dans l'Hist. générale des Voyages, tom. 2, pag. 173.)

(4) Ce qu'on appelle *canards sauvages* à Saint-Domingue, diffère beaucoup du véritable canard sauvage d'Europe, tant par la grosseur que par le plumage et par le goût; la sarcelle n'est pas non plus la même que la sarcelle d'Europe. (Mémoire communiqué par M. le chevalier Lefebvre Deshayes.) Les canards sauvages de Cayenne sont les mêmes que ceux connus en Europe sous le nom de *canes de Barbarie*, canard musqué. (Remarques de M. Bajon.)

(5) Il y a dans ce pays (à la côte de Guinée), deux espèces de canards sauvages; depuis le temps que j'y suis, je n'en ai vu que deux de la première espèce... Ils ne différaient point en grosseur des autres canards, ni en figure, mais leur couleur était d'un très-beau vert, avec le bec et les pattes d'un beau rouge; ils étaient d'une couleur si haute et si belle, que je n'aurais point fait difficulté, s'ils eussent été en vie et à vendre, d'en donner cent francs et davantage... Il y a environ quatre mois que j'en vis un de la seconde espèce qui avait aussi été tué par quelques-uns de nos gens, et qui avait la même figure que les précédents, avec des pattes et un bec jaune, et le corps moitié vert et moitié gris, ainsi il s'en fallait beaucoup qu'il fût aussi joli. (Voyage de Bosman, lettre 15e.)

sauvage y ait pénétré, à moins qu'on n'y ait transporté la race domestique (1). Au reste, quelles que soient les espèces qui peuplent ces régions du midi, elles n'y paraissent pas soumises aux voyages et migrations dont la cause, dans nos climats, vient de la vicissitude des saisons (2).

Partout on a cherché à priver, à s'approprier une espèce aussi utile que l'est celle de notre canard (3); et non-seulement cette espèce est devenue commune, mais quelques autres espèces étrangères, et dans l'origine également sauvages, se sont multipliées en domesticité, et ont donné de nouvelles races privées; par exemple, celle du canard musqué, par le double profit de sa plume et de sa chair, et par la facilité de son éducation, est devenue une des volailles les plus utiles et une des plus répandues dans le Nouveau-Monde (4).

Pour élever des canards avec fruit et en former de grandes peuplades qui prospèrent, il faut, comme pour les oies, les établir dans un lieu voisin des eaux, et où des rives spacieuses et libres en gazons et en grèves leur offrent de quoi paître, se reposer et s'ébattre; ce n'est pas qu'on ne voie fréquemment des canards renfermés et tenus à sec dans l'enceinte des basses-cours, mais ce genre de vie est contraire à leur nature; ils ne

font ordinairement que dépérir et dégénérer dans cette captivité; leurs plumes se froissent et se rouillent; leurs pieds s'offensent sur le gravier, leur bec se fêle par des frottements réitérés, tout est lésé, blessé, parce que tout est contraint, et des canards ainsi nourris, ne pourront jamais donner ni un aussi bon duvet, ni une aussi forte race que ceux qui jouissent d'une partie de leur liberté et peuvent vivre dans leur élément; ainsi lorsque le lieu ne fournit pas naturellement quelque courant ou nappe d'eau, il faut y creuser une mare dans laquelle les canards puissent barboter, nager, se laver et se plonger, exercices absolument nécessaires à leur vigueur et même à leur santé. Les anciens qui traitaient avec plus d'attention que nous les objets intéressants de l'économie rurale et de la vie champêtre, ces Romains qui d'une main remportaient des trophées, et de l'autre conduisaient la charrue (5), nous ont ici laissé, comme en bien d'autres choses, des instructions utiles.

Columelle (6) et Varron nous donnent en détail, et décrivent avec complaisance la disposition d'une basse-cour aux canards (*nessotrophium*); ils y veulent de l'eau, des canaux, des rigoles, des gazons, des ombrages, un petit lac avec sa petite île (7); le tout

(1) Les canards privés ne sont connus sur la côte de Guinée que depuis quelques années. (Voyage de Bosman, écrit en 1705.) On conduisit les Hollandais dans l'appartement des canards (dans le palais du roi de Tubaoa à Java), ils les trouvèrent semblables à ceux de Hollande, excepté qu'ils étaient un peu plus gros, et que la plupart étaient blancs; leurs œufs sont du double plus gros que ceux de nos plus belles poules. (Second Voyage des Hollandais, Histoire générale des Voyages, tom. 8, pag. 137.)

(2) Au Tunquin on bâtit de petites maisons aux canards, afin qu'ils y aillent pondre leurs œufs; on les y enferme tous les soirs et on les laisse sortir tous les matins. . . . Le nombre des canards sauvages, des poules-d'eau et des sarcelles est innombrable; ces oiseaux viennent ici chercher à manger au mois de mai, de juin et de juillet, et alors ils ne volent que par couples; mais depuis octobre jusqu'en mars, vous en verrez de grandes troupes ensemble qui couvrent le pays qui est bas et marécageux. (Nouveau Voyage autour du monde, par Dampier; Rouen, 1715, tom. 3, pag. 30.)

(3) Il n'y a contrée en Europe et Asie, et principalement vers les rivages des eaux, où les paysans n'aient accoutumé de nourrir des canes et canards. (Belon, Nat. des Ois., pag. 160.)

(4) Voyez ci-après l'article du *Canard musqué*.

(5) *Gaudebat terra vomere laureato et triumphali aratore.* (Plin.)

(6) *De Re Rust., lib. 8, cap. 15.*

(7) *Mediâ parte defoditur lacus. . . . Ora cujus clivo paulatim subsideant, ut tanquam à littore descendatur in aquam. . . . Mediâ pars terrena sit, ut Colocasiis, aliisque familiaribus aque viridibus conseratur, quæ inopacent avium receptacula. . . . Per circuitum unda pura vacet, ut sine impedimento, cum apricitate diei gestiunt aves, nandi velocitate concertent. . . . Gramine ripæ vestiantur. . . . Parietum in circuitu effodiantur cubilia quibus nidificent aves, easque contegantur buxeis aut mirteis fruticibus. . . . Statim perpetuus canaliculus humi depressus constituatur, per quem quotidie mixti cum aquâ cibi decurrant; sic enim pabularum id genus avium. . . . Martio mense festuæ sarculicæ in aviario spargendi, quibus nidos struant. . . . Et qui *nessotrophium* constituere volet avium circa paludes ova colligat, et cohortalibus gallinis subjiciat, sic enim exclusi atque educati pulli deponunt ingenia silvestria. . . . Sed clathris superpositis, aviarium retibus contegatur, ne aut avolandi sit potestas domesticis avibus, aut aquilis vel accipitribus involandi.*

Je ne puis résister au plaisir de traduire librement ce morceau, sans espérer d'en rendre toute la grâce.
« Autour d'un lac à rives en pente douce, et du mi-

disposé d'une manière si entendue et si pittoresque, qu'un lieu semblable serait un ornement pour la plus belle maison de campagne.

Il ne faut pas que l'eau sur laquelle on établira ses canards soit infectée de sangsues, elles font périr les jeunes en s'attachant à leurs pieds, et, pour les détruire, on peuplera l'étang de tanches ou d'autres poissons qui en font leur pâture (1). Dans toutes les situations, soit le long d'une eau vive ou au bord d'une eau dormante, on doit placer des paniers à nicher couverts en dômes, et qui offrent intérieurement une aire assez commode pour inviter ces oiseaux à s'y placer; la femelle pond de deux en deux jours, et produit dix, douze ou quinze œufs; elle en pondra même jusqu'à trente et quarante si on les lui enlève, et si l'on a soin de la nourrir largement; elle est ardente en amour, et le mâle est jaloux; il s'approprie ordinairement deux ou trois femelles, qu'il conduit, protège et féconde: à leur défaut, on l'a vu rechercher des alliances peu assorties (2), et la femelle n'est guère plus réservée à recevoir des caresses étrangères (3).

Le temps de l'exclusion des œufs est de

lieu duquel s'élève une petite île ombragée de verdure et bordée de roseaux, s'étendra l'enceinte, percée dans son contour de loges pour nicher; devant ces loges coulera une rigole où chaque jour sera jeté le grain destiné aux canards, nulle pâture ne leur étant plus agréable que celle qu'ils puisent et qu'ils pêchent dans l'eau; là vous les verrez s'ébattre, se jouer, se dévancer les uns les autres à la nage; là vous pourrez élever et voir se former sous vos yeux une race plus noble, éclore d'œufs dérobés aux nids des sauvages; l'instinct de ces petits prisonniers, farouche d'abord, se tempère et s'adoucit; mais pour mieux assurer vos captifs, et les défendre en même temps de l'oiseau ravisseur, il convient que tout l'espace soit enveloppé et couvert d'un filet ou d'un treillis. »

(1) Observations de M. Tiburtius, extraites des mémoires de l'Académie de Stockholm, dans le Journal de physique, juin 1773.

(2) Un canard de ma basse-cour ayant perdu ses canes, se prit d'une belle passion pour les poules; il en couvrit plusieurs, j'en fus témoin; celles qui l'avait couvertes ne pouvaient pondre, et l'on fut obligé de leur faire une espèce d'opération césarienne pour tirer les œufs que l'on mit couver; mais soit défaut de soins, soit faute de fécondation, ils ne produisirent rien. (M. de Querhoënt.)

(3) J'ai vu deux années de suite une cane commune s'apparier avec le tadorne mâle et donner des métis. (M. Baillon.)

plus de quatre semaines (4); ce temps est le même lorsque c'est une poule qui a couvé les œufs; la poule s'attache par ce soin, et devient pour les petits canards une mère étrangère, mais qui n'en est pas moins tendre: on le voit par sa sollicitude et ses alarmes, lorsque, conduits pour la première fois au bord de l'eau, ils sentent leur élément et s'y jettent poussés par l'impulsion de la nature, malgré les cris redoublés de leur conductrice, qui du rivage les rappelle en vain, en s'agitant et se tourmentant comme une mère désolée (5).

La première nourriture qu'on donne aux jeunes canards est la graine de millet ou de panis (6), et bientôt on peut leur jeter de l'orge; leur voracité naturelle se manifeste presque en naissant, jeunes ou adultes ils ne sont jamais rassasiés; ils avalent tout ce qui se rencontre (7), comme tout ce qu'on leur présente; ils déchirent les herbes, ramassent les graines, gobent les insectes et pêchent les petits poissons, le corps plongé perpendiculairement et la queue seule hors de l'eau; ils se soutiennent dans cette attitude forcée pendant plus d'une demi-minute par un battement continuel des pieds.

Ils acquièrent en six mois leur grandeur et toutes leurs couleurs; le mâle se distingue par une petite boucle de plumes relevée sur le croupion (8); il a de plus la tête lustrée d'un riche vert d'émeraude, et

(4) Nota. Il paraît que les Chinois font éclore des œufs de canards, comme ceux des poules, par la chaleur artificielle, suivant cette notice de François Camel: *Anas domestica ytic Luzouiensibus, cunjs ova Sinæ calore fovent et excludunt.* (Trans. Philosoph., nomb. 285, art. 3.)

(5) Super omnia est admiratio anatum ovis subditis gallinæ, atque exclusis; primò non planè agnoscentis fatum, mox incertis incubitis sollicitè convocantis; postremo lamenta circa stagium, mergentibus se pullis, naturâ duce. (Plin., lib. 10, cap. 55.)

(6) Gratissima esca terrestris leguminis, panicum et milium, nec non et hordeum: sed ubi copia est, etiam glans ac vinacea præbeantur. Aquatilibus etiam cibus, si sit facultas, datur cammarus, et rivalis alecula, vel si quæ sunt incrementi parvi fluviorum animalia. (Columell. Rei Rustic., lib. 8, cap. 15.)

(7) Avis admodùm vorax; quæcumque cibi occurrit ingurgitat. (Aldrovande.)

(8) Suas plumas in uropygio surrectas, sive cirrhos habet. (Aldrovande.) Encore y a plusieurs sortes d'oiseaux de rivière qui ressemblent aux canes; toutefois n'y en a point à qui les plumes de dessus le croupion soient revirées contre-mont. (Belon.)

l'aile ornée d'un brillant miroir : le demi-collier blanc au milieu du cou, le beau brun pourpré de la poitrine et les couleurs des autres parties du corps sont assorties, nuancées, et font en tout un beau plumage, qui est assez connu et d'ailleurs fort bien représenté dans notre planche enluminée.

Cependant nous devons observer que ces belles couleurs n'ont toute leur vivacité que dans les mâles de la race sauvage ; elles sont toujours plus ternes et moins distinctes dans les canards domestiques, comme leurs formes sont aussi moins élégantes et moins légères ; un œil un peu exercé ne saurait s'y méprendre. Dans ces chasses où les canards domestiques vont chercher les sauvages, et les amènent avec eux sous le fusil du chasseur, une condition ordinaire est de payer au canardier un prix convenu pour chaque canard privé qu'on aura tué par méprise ; mais il est rare qu'un chasseur exercé s'y trompe, quoique ces canards domestiques soient pris et choisis de même couleur que les sauvages ; car, outre que ceux-ci ont toujours les couleurs plus vives, ils ont aussi la plume plus lisse et plus serrée, le cou plus menu, la tête plus fine, les contours plus nettement prononcés ; et dans tous leurs mouvements, on reconnaît l'aisance, la force et l'air de vie que donne le sentiment de la liberté. « A considérer ce » tableau de ma guérite, dit ingénieusement » M. Hébert, je pensais qu'un habile peintre aurait dessiné les canards sauvages. » tandis que les canards domestiques me » semblaient l'ouvrage de ses élèves. » Les petits même que l'on fait éclore à la maison d'œufs de sauvages, ne sont point encore parés de leurs belles couleurs, que déjà on les distingue à la taille et à l'élégance des formes ; et cette différence dans les contours se dessine non-seulement sur le plumage et la taille, mais elle est bien plus sensible encore lorsqu'on sert le canard sauvage sur nos tables ; son estomac est toujours arrondi, tandis qu'il forme un angle sensible dans le canard domestique, quoique celui-ci soit surchargé de beaucoup plus de graisse que le sauvage, qui n'a que de la chair aussi fine que succulente. Les pourvoyeurs le reconnaissent aisément aux pieds, dont les écailles sont plus fines, égales et lustrées, aux membranes plus minces, aux ongles plus aigus et plus luisants, et aux jambes plus déliées que dans le canard privé.

Le mâle, non-seulement dans l'espèce du

canard proprement dit, mais dans toutes celles de cette nombreuse famille, et en général dans tous les oiseaux d'eau à bec large et à pieds palmés, est toujours plus grand que la femelle (1) ; le contraire se trouve dans tous les oiseaux de proie, dans lesquels la femelle est constamment plus grande que le mâle. Une autre remarque générale sur la famille entière des canards et des sarcelles, c'est que les mâles sont parés des plus belles couleurs, tandis que les femelles n'ont presque toutes que des robes unies, brunes, grises ou couleur de terre (2), et cette différence, bien constante dans les espèces sauvages, se conserve et reste empreinte sur les races domestiques, autant du moins que le permettent les variations et altérations de couleurs qui se sont faites par le mélange des deux races sauvages et privées (3).

(1) Belon a déjà fait cette observation. (Nat. des Ois., pag. 160.)

(2) Edwards a fait cette observation. (Addit. au second volume, pag. 8.)

(3) On a observé que dans les troupes de canards sauvages, il s'en trouve plusieurs qui sont différents des autres, et qui se rapprochent des privés par la forme du corps et par les couleurs du plumage ; ces canards métis proviennent de ceux que les habitants des terres voisines des marécages élèvent tous les ans en grand nombre, et dont ils laissent toujours une certaine quantité sur les marais ; leur méthode d'éducation est aussi simple que curieuse.

« Les femelles, dit M. Bailou, sont mises à la couvée dans les maisons ; tous les lieux leur conviennent, parce qu'elles sont attachées à leurs œufs ; on en donne jusqu'à vingt-cinq à chacune ; on en fait aussi couver par des dindes et des poules, et on distribue aux canes les jeunes aussitôt qu'il sont éclos.

» Le lendemain de la naissance, chaque habitant fait sa marque aux siens ; l'un coupe le premier ongle du pied droit ; l'autre, le second ; celui-ci fait un trou à tel endroit de la peau du pied, etc. ; chaque habitant conserve sa marque, elle se perpétue dans sa famille, et elle est connue des autres habitants du même village.

» Aussitôt que les canetons sont marqués, on les porte, avec les mères, dans le marécage ; ils s'y élèvent seuls et sans soins ; on veille seulement à en écarter les oiseaux de proie, surtout les buzzards qui en détruisent beaucoup. Il y a tel habitant qui en met ainsi sept à huit cents à l'eau chaque année.

» A la fin du mai et plus tard, les habitants se réunissent pour les reprendre avec des filets, chacun reconnaît les siens ; des giboyeurs viennent de loin les acheter ; l'on en conserve dans les marais un certain nombre, tant pour servir pendant l'hiver à

En effet, comme tous les autres oiseaux privés, les canards ont subi les influences de la domesticité; les couleurs du plumage se sont affaiblies, et quelquefois même entièrement effacées ou changées; on en voit de plus ou moins blancs, bruns ou mélangés; d'autres ont pris des ornements étrangers à l'espèce sauvage; telle est la race qui porte une huppe (1); dans une autre race encore plus profondément travaillée, déformée par la domesticité, le bec s'est tordu et courbé (2); la constitution s'est altérée et les individus portent toutes les marques de

la dégénération; ils sont faibles, lourds et sujets à prendre une graisse excessive; les petits trop délicats, sont difficiles à élever (3). M. Frisch, qui a fait cette observation, dit aussi que la race des canards blancs est constamment plus petite et moins robuste que les autres races, et il ajoute que dans le mélange des individus de différentes couleurs, les petits ressemblent généralement au père par les couleurs de la tête, du dos et de la queue, ce qui arrive de même dans le produit de l'union d'un canard étranger avec une femelle de l'espèce commune. Quant à l'opinion de Belon sur la distinction d'une grande et d'une petite race dans l'espèce sauvage (4), nous n'en trouvons aucune preuve, et selon toute apparence cette remarque n'est fondée que sur quelques différences entre des individus plus ou moins âgés.

l'appel des sauvages, que pour multiplier l'espèce au printemps suivant: chacun se accoutume à revenir à la maison; on les y attire en leur jetant de l'orge qu'ils aiment beaucoup.

» Plusieurs de ceux-ci deviennent fuyards pendant les pluies d'octobre et de novembre, et se mêlent parmi les sauvages qui arrivent dans cette saison; ils s'apparient, et cette union produit des méteils qu'on reconnaît autant à la forme qu'au plumage....

» Ces méteils ont ordinairement le bec plus long, la tête et le cou plus gros que les sauvages, mais dans des proportions moindres qu'aux privés; ils sont ordinairement plus forts, ainsi qu'il arrive lorsqu'on croise les races....

» J'ai vu plusieurs fois des canards parfaitement blancs, passer avec des troupes de sauvages; ce sont apparemment de ces fuyards....

» Il n'est cependant pas impossible que cet oiseau prenne la couleur blanche dans le nord; mais j'en doute, parce qu'il est voyageur; il pourrait devenir blanc pendant l'hiver s'il y restait toujours ou longtemps.... Mais il en part tous les ans dès le commencement de l'automne, et s'avancant dans les régions tempérées à mesure que le froid se fait sentir, il fait la cause qui fait blanchir les autres; plus l'hiver est rigoureux, plus les émigrations sont nombreuses. Nous en avons vu des blancs en 1765 et 1775; mais ce n'était qu'un entre mille.

» Il est possible que cette couleur soit l'effet de la dégénération, comme dans d'autres oiseaux et animaux. car j'ai vu plusieurs canards blancs impuissants; les femelles blanches, plus communes que les mâles, sont ordinairement plus petites, plus faibles et quelquefois moins fécondes que les autres. J'en ai eu deux stériles dans ma basse-cour qui étaient d'une blancheur extrême, et dont les yeux étaient rouges.»

(1) Frisch a représenté ce canard huppé dans son second volume, pl. 178.

(2) *Le canard à bec courbé*. (Brisson, tom. 6, pag. 311.) *Anas domestica rostro adunco*. (Ray, pag. 150, n° 2. — Klein, pag. 133, n° 17. — Willoughby, pag. 294. — Albin, tom. 2, pl. 97 et 98; et tom. 3, pl. 100.) *Le canard domestique à bec crochu*. (Salerne. pag. 438.) *Anas adunca*. (Linnaeus, Syst. nat., gen. 61, pag. 35.)

Ce n'est pas que l'espèce sauvage n'offre elle-même quelques variétés purement accidentelles, ou qui tiennent peut-être à son commerce sur les étangs avec les races privées. En effet, M. Frisch observe que les sauvages et les privés se mêlent et s'apparient; et M. Hébert a remarqué qu'il se trouvait souvent, dans une même couvée de canards nourris près des grands étangs, quelques petits qui ressemblent aux sauvages, qui en ont l'instinct farouche, indépendant, et qui s'enfuient avec eux dans l'arrière-saison (5): or, ce que le mâle sauvage opère ici sur la femelle domestique, le mâle privé peut l'opérer de même sur la femelle sauvage, supposé que quelquefois celle-ci cède à sa poursuite; et de là proviennent ces différences en grandeur (6) et en cou-

(3) Frisch, tom. 2, pl. 179.

(4) Voyez Nat. des Oiseaux, pag. 160. Cette grande race est encore indiquée, mais suivant toute apparence d'après Belon, dans les phrases suivantes: *Anas torquata major*. (Gesner, Avi., pag. 114. — Aldrovande, tom. 3, pag. 213. — Jonston, pag. 97. — Schwenckfeld, pag. 198. — Klein, pag. 131, n° 3. — Barrère, clas. 1, gen. 1, sp. 3 et 4.)

(5) En dernier lieu j'en remarquai deux de cette sorte dans ma cour, nourris parmi d'autres du même âge; j'en avertis les domestiques, et donnai ordre qu'on leur rognât les ailes; on négligea de le faire, et un beau jour ils disparurent après deux mois de séjour dans cette petite cour, où ils ne manquaient de rien, et d'où ils ne pouvaient apercevoir la campagne ni même l'horizon. (Suite des notes communiquées par M. Baillon.)

(6) *Le petit canard sauvage*. (Salerne, pag. 436.)

leurs (1), que l'on a remarqué entre quelques individus sauvages (2).

Tous, sauvages et privés, sont sujets, comme les oies, à une mue presque subite, dans laquelle leurs grandes plumes tombent en peu de jours et souvent en une seule nuit (3), et non-seulement les oies et les canards, mais encore tous les oiseaux à pieds palmés et à becs plats, paraissent être sujets à cette grande mue (4); elle arrive aux mâles après la pariade, et aux femelles après la nichée, et il paraît qu'elle est causée par le grand épuisement des mâles dans leurs amours, et par celui des femelles dans la ponte et l'incubation. « Je les ai souvent observés dans ce temps de la mue, dit M. Baillon; quelques jours auparavant je les avais vus s'agiter beaucoup, et paraître avoir de grandes démangeaisons: ils se cachaient pour perdre leurs plumes; le lendemain et les jours suivants, ces oiseaux étaient sombres et honteux; ils paraissent

sentir leur faiblesse, n'osaient étendre leurs ailes, lors même qu'on les poursuivait, et semblaient en avoir oublié l'usage. Ce temps de mélancolie durait environ trente jours pour les canards, et quarante pour les cravans et les oies; la gaïeté renaissait avec les plumes, alors ils se baignaient beaucoup, et commençaient à voler. Plus d'une fois j'en ai perdu faute d'avoir remarqué le temps où ils se prouvaient à voler; ils partaient pendant la nuit; je les entendais s'essayer momentanément auparavant; je me gardais de paraître, parce que tous auraient pris leur essor. »

L'organisation intérieure dans les espèces du canard et de l'oie offre quelques particularités; la trachée-artère, avant sa bifurcation pour arriver aux poumons, est dilatée en une sorte de vase osseux et cartilagineux qui est proprement un second larynx placé au bas de la trachée (5), et qui sert peut-être de magasin d'air pour le temps où l'oiseau plonge (6), et donne sans doute à sa voix cette résonnance bruyante et rauque qui caractérise son cri: aussi les anciens avaient-ils exprimé par un mot particulier la voix des canards (7); et le silencieux Pythagore voulait qu'on les éloignât de l'habitation où son sage devait s'absorber dans la méditation (8); mais pour tout homme, philosophe ou non, qui aime à la campagne ce qui en fait le plus grand charme, c'est-à-dire le mouvement, la vie et le bruit de la nature, le chant des oiseaux, les cris des volailles variés par le fréquent et bruyant *kankan* des canards, n'offensent point l'oreille et ne font qu'animer, égayer davantage le séjour champêtre; c'est le clairon, c'est la trompette parmi les flûtes et les hautbois; c'est la musique du régiment rustique.

Et ce sont, comme dans une espèce bien connue, les femelles qui font le plus de bruit et sont les plus loquaces; leur voix

Anas fera sexdecima, seu minor quarta Schwencckfeldi. (Ray. — Voyez aussi Belon, à l'endroit cité précédemment.)

(1) *Schwartzewilde gans*, le canard sauvage noir: dans Frisch, tom. 2, pl. 193. — *Nota*. Nous avons vu nous-mêmes sur l'étang d'Armainvilliers, dont tous les canards ont la livrée sauvage, deux variétés, l'une appelée *rouge*, dont les flancs sont en plumes d'un beau bai brun; un autre était un mâle qui n'avait pas le collier, mais en place tout le bas du cou et le plastron de la poitrine, d'un beau gris. C'est à de pareils individus qu'il faut rapporter les deux variétés que donne M. Brisson, sous les noms de *boschas major grisea*, et *boschas major nœvia*. (Ornithol., tom. 6, pag. 326 et 327.)

(2) M. Salerne parle d'un canard sauvage tout blanc tué en Sologne; mais la grandeur qu'il lui attribue fait douter que cet oiseau fût en effet de l'espèce du canard. « Ce canard était presque tout blanc et blanc comme neige, mais ce qu'il y avait en lui de plus frappant, c'était sa grandeur qui égalait celle d'une oie de moyenne taille. » (Salerne, pag. 428.)

(3) Suivant M. Baillon.

(4) J'ai souvent remarqué, avec étonnement, des tadornes, des siffleurs, des cravans qui se dépouillaient en deux ou trois jours, ou même en une seule nuit, de toutes leurs plumes des ailes. (Suite des notes communiquées par M. Baillon.) « Dans la saison d'été, les canards d'Inde (canards musqués) perdent entièrement toutes leurs plumes; ils sont obligés de rester dans l'eau et dans les palétuviers, où ils sont en risque d'être mangés par les couleuvres, les câmans, les quachis et autres animaux de proie. Les Indiens vont faire la chasse dans ce temps-là dans les endroits où ils savent qu'ils sont communs: ils

en apportent des canots chargés; j'en ai trouvé cinq ou six dans une crique qui étaient sans une plume à leurs ailes; j'en ai tué un, les autres ont fui dans les mangles. » (Mémoire envoyé de Cayenne, par M. de la Borde, médecin du roi dans cette colonie.)

(5) Voyez Histoire de l'Académie, tom. 2, pag. 48; et Mémoires, 1700, pag. 496.

(6) Willoughby, Ornith., pag. 8. — Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 190.

(7) *Anates tetrinire*. (Autor Philomel.)

(8) Vide, apud Gesner.

est plus haute, plus forte, plus susceptible d'inflexions que celle du mâle qui est monotone, et dont le son est toujours enroué. On a aussi remarqué que la femelle ne gratte point la terre comme la poule, et que néanmoins elle gratte dans l'eau peu profonde, pour déchausser les racines ou pour détruire les insectes et les coquillages.

Il y a dans les deux sexes deux longs cœcum aux intestins, et l'on a observé que la verge du mâle est tournée en spirale (1).

Le bec du canard, comme dans le cygne et dans toutes les espèces d'oies, est large, épais, dentelé par les bords, garni intérieurement d'une espèce de palais charnu, rempli d'une langue épaisse et terminée à sa pointe par un ongle corné, de substance plus dure que le reste du bec; tous ces oiseaux ont aussi la queue très-courte, les jambes placées fort en arrière et presque engagées dans l'abdomen; de cette position des jambes résulte la difficulté de marcher et de garder l'équilibre sur terre, ce qui leur donne des mouvements mal dirigés, une démarche chancelante, un air lourd qu'on prend pour de la stupidité, tandis qu'on reconnaît au contraire, par la facilité de leurs mouvements dans l'eau, la force, la finesse et même la subtilité de leur instinct (2).

(1) Dans certains moments elle paraît assez longue et pendante, ce qui a fait imaginer aux gens de la campagne que l'oiseau ayant avalé une petite couleuvre, on la lui voit ainsi pendue vive à l'anus. (Sur ce conte populaire, voyez Frisch.)

(2) Nous avions un furet très-privé, et qui pour sa douceur était caressé de toutes nos dames; il était la plupart du temps sur leurs genoux; un jour un domestique entra dans le salon où nous étions, tenant à la main un canard domestique qu'il lâcha sur le parquet; le furet aussitôt se lança après le canard, qui ne l'eut pas plus tôt aperçu qu'il se coucha de son long; le furet s'acharna sur lui cherchant à le mordre au cou et à la tête; à l'instant le canard s'étendit le plus qu'il put et contrefit le mort; le furet alors se promena depuis la tête jusqu'aux pieds du canard en le flairant, et n'apercevant aucun signe de vie, il l'abandonna et revenait vers nous; lorsque le canard voyant son ennemi s'éloigner, se leva doucement sur ses pattes en cherchant à gagner aux pieds; mais le furet surpris de cette résurrection, accourant de nouveau, terrassa le canard, et de même une troisième fois. Plusieurs jours de suite nous nous sommes fait un jeu de répéter ce petit spectacle: je ne puis trop vous exprimer l'espèce d'intelligence qu'on apercevait dans la conduite du canard; à peine avait-il étendu son cou et sa tête sur le parquet et se trouvait-il débarrassé du furet, qu'il commençait à

La chair du canard est, dit-on, pesante et échauffante (3); cependant on en fait un grand usage, et l'on sait que la chair du canard sauvage est plus fine et de bien meilleur goût que celle du canard domestique. Les anciens le savaient comme nous, car l'on trouve dans Apicius jusqu'à quatre différentes manières de l'assaisonner. Nos Apicius modernes n'ont pas dégénéré, et un pâté de *canards d'Amiens* est un morceau connu de tous les gourmands du royaume.

La graisse du canard est employée dans les topiques; on attribue au sang la vertu de résister au venin, même à celui de la vipère (4); ce sang était la base du fameux antidote de Mithridate (5). On croyait en effet que les canards dans le Pont, se nourrissant de toutes les herbes venimeuses que produit cette contrée, leur sang devait en contracter la vertu de repousser les poisons; et nous observerons en passant, que la dénomination d'*anas ponticus* des anciens ne désigne pas une espèce particulière, comme l'ont cru quelques nomenclateurs, mais l'espèce même de notre canard sauvage qui fréquentait les bords du Pont-Euxin comme les autres rivages.

Les naturalistes ont cherché à mettre de l'ordre et à établir quelques divisions générales et particulières dans la grande famille des canards. Willoughby divise leurs nombreuses espèces en *canards marins* ou qui n'habitent que la mer, et *canards fluviaux* les

traîner la tête de façon à pouvoir examiner les démarches de son ennemi, ensuite il levait la tête doucement à plusieurs reprises, après quoi il se remettait sur ses pattes et fuyait de vitesse; le furet revenait à la charge et le canard recommençait le même manège. (Extrait d'une lettre écrite de Coulomiers, par M. Huvier à M. Hébert.)

(3) Comedi de ipsâ et calefecit me: dedi calefacto, et incaluit amplius; et rursus refrigerato, et calefecit denuo. (*Serapio* apud Aldrov., pag. 184.) Caro multi alimenti: auget sperma et libidinem excitat. (Willoughby.) M. Salerne après avoir dit, «on en fait peu de cas pour les tables,» dit, deux lignes après, «leur chair est plus estimée que celle de l'oie.»

(4) Galen., Euporist. 2, 143.

(5) Les anciens, pensants que les canes du pays de Pont se repaissent de venin, ont donné leur sang contre tous poisons, et de fait, Mithridate, qui n'était moins médecin que roi, et duquel nous avons le tant recommandé médicament de son nom, faisait endurcir le sang des canes afin qu'il le pût mieux garder et le détrempier en médecine quand il voudrait. (Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 160.)

ou qui fréquentent les rivières et les eaux douces; mais comme la plupart de ces espèces se trouvent également et tour-à-tour sur les eaux douces et sur les eaux salées, et que ces oiseaux passent indifféremment des unes aux autres, la division de cet auteur n'est pas exacte, et devient fautive dans l'application; d'ailleurs les caractères qu'il donne aux espèces ne sont pas assez constants (1). Nous partagerons donc cette nombreuse famille par ordre de grandeur, en la

divisant d'abord en *canards* et *sarcelles*, et comprenant sous la première dénomination toutes les espèces de canards qui, par la grandeur, égalent ou surpassent l'espèce commune; et sous la seconde, toutes les espèces de ce même genre dont la grandeur n'excède pas celle de la sarcelle ordinaire: et comme l'on donne à plusieurs de ces espèces des noms particuliers, nous les adopterons pour rendre les divisions plus sensibles.

LE CANARD MUSQUÉ * (2).

ANAS MOSCHATA, Lath., Linn., Gmel., Vieill.

Ce canard est ainsi nommé parce qu'il exhale une assez forte odeur de musc (3); il est beaucoup plus grand que notre canard

commun; c'est même le plus gros de tous les canards connus (4); il a deux pieds de longueur de la pointe du bec à l'extrémité de la queue; tout le plumage est d'un noir

(1) *Anates vel marinae sunt vel fluviatiles*. . . *Marinis rostra latiora, præcipuè lamina superior, magisque resima; cauda longiuscula, non acuta, digitus posticus amplus, latus, vel membranâ auctus: fluviatilibus rostrum acutius et angustius; cauda acuta; posticus digitus exiguus.* (Willoughby, Ornithol., pag. 277.)

* Voyez les planches enluminées, n° 989.

(2) Vulgairement, *canard d'Inde, cane de Guinée, canard de Barbarie*; par les Anglais, *guiny-duck, muscovy-duck, indian-duck*; par les Allemands, *indianischer entrach, teurkisch endte*; par les Italiens, *anatre d'India, anatre di Lybia*; par les Français de la Guyane, *canard franc*, ou simplement, *canard*: il nous semble qu'on doit y rapporter ces canards appelés au Chili, *patos reales*, qui ont sous le bec une crête rouge (Frézier, p. 74); et peut-être aussi l'*Anas magna regia* de Fr. Camel, appelé *papan* à Luçon.

Grosse cane de Guinée. (Belon, Nature des Oiseaux, pag. 176; et Portraits d'Oiseaux, pag. 37, a, mauvaise figure.) *Anas Indica.* (Gesner, Avi., pag. 122. — Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 192. Charleton, Exercit., pag. 104, n° 2; Onomast., pag. 99, n° 2.) *Anas Indica alia.* (Gesner, Avi., pag. 803. — Aldrovande, pag. 192.) *Anas Indica Gesneri.* (Willoughby, pag. 295. — Klein, pag. 131, n° 2. — Barrère, France équinoxiale, pag. 123.) *Anas Indica tertia.* (Aldrovande, pag. 192. — Jonston, Avi., pag. 96.) *Anas Lybica.* (*Idem, ibid.*) *Lybica Aldrovandi.* (*Idem, ibid.*) *Indica prima.* (*Idem, ibid.*) *Indica altera.* (*Idem, ibid.*) *Anas Lybica Belonii.* (Aldrov., tom. 3, pag. 196. — Willoughby, pag. 294.) *Lybica alia.* (Aldrov., pag. 197.) *Lybica.* (Charleton, Exercit., pag. 104, n° 3; Onomast., pag. 99, n° 3.) *Muscovitica.* (*Idem, ibid.*, n° 4.) *Anas peregrina.* (Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 196.) *Anas Cairina.* (Aldrovande,

tom. 3, pag. 199. — Jonston, pag. 96. — Charleton, Exercit., pag. 104, n° 5; Onomast., pag. 99, n° 5. — Willoughby, pag. 294.) *Anas moschata.* (Willoughby, Ornithol., *ibid.* — Ray, Synops. avi., pag. 150, n° 3; et 191, n° 11. — Sloane, Jamaica., pag. 324, n° 8.) *Anas moschata Cairina Aldrovandi.* (Marsigl., Danub., tom. 5, tab. 56 et 57. — *Nota.* Ces figures, ainsi que celles données dans Belon, Gesner, Aldrovande, Willoughby et Jonston, sont toutes fautes.) *Anas Americana moschata.* (Barrère, Ornithol., clas. 1, gen. 1, sp. 14.) *Anas maxima capite cerâ interruptâ obducto.* (Browne, Nat. hist. of Jamaica., pag. 480.) *Anas facie nudâ papilloâ.* (Linnaeus, Fauna Suec., n° 98.) *Anas moschata.* (*Idem*, Syst. nat., ed. 10, gen. 61, sp. 13.) *Anas sylvestris magnitudine anseris.* (Marcegrave, Hist. nat. Bras., pag. 213. — Jonston, pag. 146. — Willoughby, pag. 292. — Ray, Synops., pag. 148, n° 1.) *Ypeca-guacu.* (Pison, Hist. nat., pag. 83. — Willoughby, pag. 292. — Ray, pag. 149, n° 3.) *Turkische ente.* (Frisch, tom. 2, pl. 180.) *Cane d'Inde.* (Salerne, pag. 438.) *Canard sauvage du Brésil.* (*Idem*, pag. 436.) *Canard de Moscovie.* (Albin, tom. 3, pag. 41, pl. 97 et 98.) *Anas versicolor capite papilloso.* *Le canard musqué.* (Brisson, Ornith., tom. 6, pag. 313.)

(3) Anglice *the muscovy-duck* dicitur, non quòd à *Moscovia* huc translata sit, sed quòd satis validum odorem musci spiret. (Ray.) Le canard d'Inde est propre à ce pays (la Louisiane); il a des deux côtés de la tête, des chairs rouges plus vives que celles du dindou; la chair des jeunes est très-délicate et d'un très-bon goût, mais celle des vieux, et surtout des mâles, sent le musc; ils sont aussi privés que ceux d'Europe. (Le Page du Pratz, Histoire naturelle de la Louisiane, tom. 2, pag. 114.)

(4) *Maxima in genere anatum*. . . (Ray.)

brun lustré de vert sur le dos et coupé d'une large tache blanche sur les couvertures de l'aile; mais dans les femelles, suivant Aldrovande, le devant du cou est mélangé de quelques plumes blanches. Willoughby dit en avoir vu d'entièrement blanches (1); cependant la vérité est, comme l'avait dit Belon, que quelquefois le mâle est, comme la femelle, entièrement blanc, ou plus ou moins varié de blanc (2); et ce changement des couleurs en blanc est assez ordinaire dans les races devenues domestiques: mais le caractère qui distingue celle du canard musqué est une large plaque en peau nue, rouge et semée de papilles, laquelle couvre les joues; s'étend jusqu'en arrière des yeux, et s'enfle sur la racine du bec en une caroncule rouge, que Belon compare à une cerise; derrière la tête du mâle pend un bouquet de plumes en forme de huppe que la femelle n'a pas (3); elle est aussi un peu moins grande que le mâle, et n'a pas de tubercule sur le bec. Tous deux sont bas des jambes, et ont les pieds épais, les ongles gros et celui du doigt intérieur crochu; les bords de la mandibule supérieure du bec sont garnis d'une forte dentelure, et un ongle tranchant et recourbé en arme la pointe.

Ce gros canard a la voix grave et si basse qu'à peine se fait-il entendre, à moins qu'il ne soit en colère; Scaliger s'est trompé en disant qu'il était muet. Il marche lentement et pesamment, ce qui n'empêche pas que dans l'état sauvage il ne se perche sur les arbres (4); sa chair est bonne et même fort estimée en Amérique, où l'on élève grand nombre de ces canards, et c'est de là que vient en France leur nom de *canard d'Inde*; néanmoins nous ne savons pas d'où cette espèce nous est venue; elle est étrangère au nord de l'Europe, comme à nos contrées (5), et ce n'est que par une méprise de mots contre laquelle Ray semblait s'être

inscrit d'avance (6), que le traducteur d'Aïbin a nommé cet oiseau *canard de Moscovie*. Nous savons seulement que ces gros canards parurent pour la première fois en France du temps de Belon, qui les appela *canes de Guinée*; et en même temps Aldrovande dit qu'on en apportait du Caire en Italie; et tout considéré, il paraît, par ce qu'en dit Marcgrave, que l'espèce se trouve au Brésil dans l'état sauvage, car on ne peut s'empêcher de reconnaître ce gros canard dans son *anas sylvestris magnitudine anseris* (7), aussi bien que dans l'*ypecaguacu* de Pison; mais pour l'*ipecati-apoa* de ces deux auteurs, on ne peut douter, par la seule inspection des figures, que ce ne soit une espèce différente que M. Brisson n'aurait pas dû rapporter à celle-ci (8).

Suivant Pison, ce gros canard s'engraisse également bien en domesticité dans la basse-cour, ou en liberté sur les rivières, et il est encore recommandable par sa grande fécondité; la femelle produit des œufs en grand nombre, et peut couvrir dans presque tous les temps de l'année (9); le mâle est très-ardent en amour, et il se distingue entre les oiseaux de son genre par le grand appareil de ses organes pour la génération (10); toutes les femelles lui conviennent, il ne dédaigne pas celles des espèces inférieures; et s'apparie avec la cane commune, et de cette union proviennent des métis qu'on prétend être inféconds, peut-être sans autre raison que celle d'un faux préjugé (11). On nous

(6) Vid. suprâ, not. (4) pag. 307.

(7) *Anas sylvestris magnitudine anseris... tota nigra, exceptis principiis alarum quæ alba; nigredini tamen viride transplendet; crista in capite nigris plumis constans et massa carnosâ corrugata, rubra, supra rostri superioris exortum. Cutis quoque rubra circa oculos.* (Marcgrave.)

(8) Voyez ce que nous avons dit de l'*ipecati-apoa*, sous l'article de l'*oie bronlée*.

(9) Si ce n'étoit qu'il est de grande dépence, l'on en esleveroit beaucoup plus qu'on ne fait; car leur baillant à manger autant qu'il appartient, ils ponent beaucoup d'œufs, et en brief temps ont grande quantité de petits. (Belon.)

(10) L'on s'émerveillera d'entendre que tel oiseau ait si grand membre génital, qu'il est de la grosseur d'un gros doigt et long de quatre à cinq, et rouge comme sang. (*Idem.*)

(11) M. de la Nux rapporte qu'on n'a jamais vu éclore, à l'île Bourbon, aucun canard (d'une espèce quelconque) d'un œuf de la cane née de l'accouplement d'un canard barboteux avec un canard d'Inde

(1) Vidi aliquandò fœminam niveam (pag. 294).

(2) Tantôt le mâle est blanc, tantôt la femelle blanche, tantôt tous deux sont noirs, tantôt de diverses couleurs; par quoi l'on ne peut écrire honnement de leur couleur; sinon en tant qu'ils sont semblables à une cane, mais sont plus communément noirs et mêlés de diverses couleurs. (Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 176.)

(3) Aldrovande.

(4) Marcgrave.

(5) In prædiis magnatum culta; nullibi Suecici spontanea. (Fauna Succ.)

parle aussi d'un accouplement de ce canard musqué avec l'oie (1) ; mais cette union est apparemment fort rare , au lieu que l'autre a lieu journellement dans les basses-cours de nos colons de Cayenne et de Saint-Domingue (2), où ces gros canards vivent et se multiplient comme les autres en domesticité ; leurs œufs sont tout-à-fait ronds , ceux des plus jeunes femelles sont verdâtres , et cette couleur pâlit dans les pontes suivantes (3). L'odeur de musc que ces oiseaux répandent provient , selon Barrière, d'une humeur jaunâtre filtrée dans les corps glanduleux du croupion (4).

Dans l'état sauvage, et tels qu'on les trouve dans les savanes noyées de la Guyane, ils nichent sur des troncs d'arbres pourris ,

et la mère, dès que les petits sont éclos, les prend l'un après l'autre avec le bec, et les jette à l'eau (5). Il paraît que les crocodiles-caïmans en font une grande destruction, car on ne voit guère de familles de ces jeunes canards de plus de cinq à six, quoique les œufs soient en beaucoup plus grand nombre ; ils mangent, dans les savanes, la graine d'un gramin qu'on appelle *riz sauvage*, volant le matin sur ces immenses prairies inondées, et le soir redescendant vers la mer ; ils passent les heures de la plus grande chaleur du jour perchés sur des arbres touffus ; ils sont farouches et défiant ; ils ne se laissent guère approcher, et sont aussi difficiles à tirer que la plupart des autres oiseaux d'eau (6).

LE CANARD SIFFLEUR, ET LE VINGEON OU GINGEON* (7).

ANAS PENELOPE, Linn., Gmel., Lath., Vieill., Temm., Cuv.

UNE VOIX claire et sifflante que l'on peut comparer au son aigu d'un fifre (8), distin-

gue ce canard de tous les autres, dont la voix est enrouée et presque croassante ;

ou de Mauilles. (Histoire de l'Académie des sciences, année 1760, pag. 17 ; Frisch le témoigne de même.)

(1) M. de Tilly, habitant au quartier de Nippes, très-hon observable et très-digne de foi, m'a assuré avoir vu chez M. Girault, habitant à l'*Acul-des-Savanes*, des individus qui provenaient de cette copulation, et qui participent des deux espèces ; mais il n'a pu me dire si ces métis ont produit entre eux ou bien avec les oies ou les canards. (Note envoyée de Saint-Domingue, par M. Lefebvre Deshayes.)

(2) On voit à Saint-Domingue des canards dont le plumage est tout blanc, à l'exception de la tête qui est d'un très-beau rouge. Les Espagnols y en ont porté de musqués, et c'est la seule espèce qu'on élève, autant pour leur grosseur que pour la beauté de leur plumage ; ils font plusieurs pontes par an, et l'on observe que les canetons qui viennent de l'accouplement de ces canards étranges avec les canes de l'île, n'en font point d'autres. (Oviedo, lib. 5, cap. 9, etc. Voyez Histoire générale des Voyages, tom. 12, pag. 228 ; la même chose en substance dans Charlevoix, tom. 1, pag. 28 ; Histoire de Saint-Domingue.)

(3) Willoughby.

(4) France équinoxiale, pag. 123.

(5) Ce fait m'a été confirmé par des sauvages qui sont à portée de vérifier de pareilles observations. (M. de la Borde.)

(6) Extrait du Journal du Voyage de M. de la Borde dans l'intérieur des terres de la Guyane, dans le Journal de Physique du mois de juin 1773.

* Voyez les planches enluminées, n° 825.

(7) Nota. On a rapporté au canard siffleur, le nom grec de *πενελος*, qui vraisemblablement appartient à un canard à tête rousse ; mais qu'à ce titre l'on peut rapporter aussi bien au millouin. Jon appelle l'oiseau *penelops φουκαλιγγον*, *collum phænicei coloris* ; suivant Tzetzés, ces oiseaux avaient porté au rivage Pénélope encore enfant, jetée dans la mer par la barbarie de son père Icare : le pénélops est donc certainement un oiseau d'eau. Plin dit plus expressément, *penelops ex anserino genere*, lib. 10, cap. 22. Mais comme la grande affinité des deux genres de l'oie et du canard peut les faire aisément confondre, et qu'il faut trouver au pénélops un cou, *phænicei coloris*, ce qui ne se rencontre pas parmi les oies, rien n'empêche de chercher cet oiseau parmi les espèces de canards ; mais de décider si c'est en effet le canard siffleur plutôt que le millouin, c'est ce que le

(8) Pfeif-ente à sono acutiore quem fistula modo emittit. (Gesner, apud Aldrov., tom. 3, pag. 234.) Nota. M. Salerne semble croire que ce sifflement est produit par le battement des ailes, et nous verrons ci-dessous le voyageur Dampier dans le même préjugé ; mais ils se trompent, c'est une véritable voix, un sifflet rendu, comme tout autre cri, par la glotte.

comme il siffle en volant et très-fréquemment, il se fait entendre souvent et reconnaître de loin; il prend ordinairement son vol le soir et même la nuit; il a l'air plus gai que les autres canards; il est très-agile et toujours en mouvement; sa taille est au-dessous de celle du canard commun et à peu près pareille à celle du souchet; son bec fort court n'est pas plus gros que celui du garrot; il est bleu et la pointe en est noire; le plumage, sur le haut du cou et la tête, est d'un beau roux; le sommet de la tête est blanchâtre; le dos est liséré et vermiculé finement de petites lignes noirâtres en zigzags sur un fond blanc; les premières couvertures forment sur l'aile une grande tache blanche, et les suivantes un petit miroir d'un vert bronzé; le dessous du corps est blanc, mais les deux côtés de la poitrine

peu d'indication laissé là-dessus par les anciens, ne paraît pas rendre possible. — En quelques-unes de nos provinces le canard siffleur s'appelle *oignard*; en basse Picardie, *oigne*; en basse Bretagne, *penru*, ce qui veut dire *tête rouge*; sur la côte du Croisic on l'appelle *moreton*, nom appliqué ailleurs au milouin; en catalan, *piulla*; vers Strasbourg, *schmey* et *pfef-ente*; en Silésie, *pfef-endlin*; en suédois, *wri-and*; en anglais, *whim*, *wigeon*, *common wigeon*, *whewer*.

Penelops. (Gesn., Avi., pag. 108.) *Penelops avis*. (Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 217, avec de mauvaises figures, pag. 219 et 220.) *Penelope Aldrovandi*. (Willoughby, Ornithol., pag. 288. — Ray, Synops., pag. 146, n° a, 3.) *Anas fistularis*. (Gesner, Avi., pag. 121. — Aldrovande, pag. 234. — Jonston, pag. 98. — Raczynski, Auct., pag. 356. — Klein, Avi., pag. 132, n° 7.) *Boschas*, aliis *anas fistularis*. (Charleton, Exercit., pag. 106, n° 2; Onomast., pag. 100, n° 2.) *Anas fera undecima seu canora*. (Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 202.) *Anas clangosa*. (Barrère, Ornithol., clas. 1, gen. 1, sp. 7.) *Penelope*. ((Linnæus, Syst. nat., ed. 10, gen. 61, sp. 24. — *Idem*, Fauna Suec., n° 105.) *Canard vingeon brun*. (Salerne, Ornithol., pag. 432.) *Cane de mer*. (Albin, tom. 2, pl. 99.) *Anas supernè cinereo albo et nigricante transversim striata, infernè alba; capite et colli superioris parte supremâ castaneis; nigricante maculatis, vertice dilutè fulvo; gutture et colli inferioris parte supremâ fuliginosis; maculâ alarum viridî auréâ, teniâ splendidè nigrâ supernè et infernè donata; reetricibus binis intermediis cinereo-fuscis, laterilibus griseis, candicante marginatis (mas)*. — *Anas supernè griseo-fusca, marginibus pennarum rufescentibus, infernè alba; capite et collo supremo rufescentibus nigricante maculatis; reetricibus cinereo-fuscis, albo exteriùs et capite marginatis (femina)*. *Anas fistularis*. *Le canard siffleur*. (Brisson, tom. 6, pag. 391.)

et les épaules sont d'un beau roux pourpré; suivant M. Baillon, les femelles sont un peu plus petites que les mâles, et demeurent toujours grises (1), ne prenant pas en vieillissant, comme les femelles des souchets, les couleurs de leurs mâles. Cet observateur aussi exact qu'attentif, et en même temps très-judicieux, nous a plus appris de faits sur les oiseaux d'eau que tous les naturalistes qui en ont écrit; il a reconnu, par des observations bien suivies, que le canard siffleur, le canard à longue queue qu'il appelle *penard*, le chipeau et le souchet, naissent gris et conservent cette couleur jusqu'au mois de février; en sorte que dans ce premier temps l'on ne distingue pas les mâles des femelles; mais au commencement de mars leurs plumes se colorent, et la nature leur donne les puissances et les agréments qui conviennent à la saison des amours; elle les dépouille ensuite de cette parure vers la fin de juillet; les mâles ne conservent rien ou presque rien de leurs belles couleurs; des plumes grises et sombres succèdent à celles qui les embellissaient; leur voix même se perd ainsi que celle des femelles, et tous semblent être condamnés au silence comme à l'indifférence pendant six mois de l'année.

C'est dans ce triste état que ces oiseaux partent au mois de novembre pour leur long voyage, et on en prend beaucoup à ce premier passage; il n'est guère possible de distinguer alors les vieux des jeunes, surtout dans les *penards* ou canards à longue queue; le revêtement de la robe grise étant encore plus total dans cette espèce que dans les autres.

Lorsque tous ces oiseaux retournent dans le nord vers la fin de février ou le commencement de mars, ils sont parés de leurs belles couleurs, et font sans cesse entendre leur voix, leur sifflet ou leurs cris; les vieux sont déjà appariés, et il ne reste dans nos marais que quelques souchets, dont on peut observer la ponte et la couvée.

Les canards siffleurs volent et agissent toujours par bandes (2); il en passe chaque hiver quelques troupes dans la plupart de nos provinces, même dans celles qui sont éloi-

(1) *Fœmina cinereo-nebulosa, excepto pectore ventreque albo; maculâ alarum nullâ.* (Fauna Suec.)

(2) *Gregatim volant.* (Schwenckfeld.) *Turmatim consistent.* (Klein.)

gnées de la mer, comme en Lorraine (1), en Brie (2); mais ils passent en plus grand nombre sur les côtes, et notamment sur celles de Picardie.

« Les vents de nord et de nord-est, dit M. Baillon, nous amènent les canards siffleurs en grandes troupes; le peuple en Picardie les connaît sous le nom d'*oignes*; ils se répandent dans nos marais; une partie y passe l'hiver, l'autre va plus loin vers le midi.

« Ces oiseaux voient très-bien pendant la nuit, à moins que l'obscurité ne soit totale; ils cherchent la même pâture que les canards sauvages, et mangent comme eux les graines de jones et d'autres herbes, les insectes, les crustacées, les grenouilles et les vermisseaux. Plus le vent est rude, plus on voit de ces canards errer; ils se tiennent bien à la mer et à l'embouchure des rivières malgré le gros temps, et sont très-durs au froid.

« Ils partent régulièrement vers la fin de mars, par les vents de sud; aucuns ne restent ici; je pense qu'ils se portent dans le nord, n'ayant jamais vu ni leurs œufs ni leurs nids: je puis pourtant observer que cet oiseau naît gris, et qu'il n'y a avant la mue, aucune différence quant au plumage, entre les mâles et les femelles; car souvent, dans les premiers jours de l'arrivée de ces oiseaux, j'en ai trouvé des jeunes encore presque tous gris, et qui n'étaient qu'à demi couverts des plumes distinctives de leur sexe.

« Le canard siffleur, ajoute M. Baillon, s'accoutume aisément à la domesticité; il mange volontiers de l'orge, du pain, et s'engraisse fort ainsi nourri; il lui faut beaucoup d'eau; il y fait sans cesse mille caracoles, de nuit comme de jour; j'en ai vu plusieurs fois dans ma cour: ils m'ont toujours plu à cause de leur gaité. »

L'espèce du canard siffleur se trouve en Amérique comme en Europe; nous en avons reçu plusieurs individus de la Louisiane,

sous le nom de *canard jensen* (3) et de *canard gris* (4); il semble aussi qu'on doive le reconnaître sous le nom de *wigeon*, quelui donnent les Anglais, et sous ceux de *vingeon* ou *gingeon* de nos habitants de Saint-Domingue et de Cayenne. Et ce qui semble prouver que ces oiseaux des climats chauds sont en effet les mêmes que les canards siffleurs du nord, c'est qu'on les a reconnus dans les latitudes intermédiaires (5). D'ailleurs ils ont les mêmes habitudes naturelles (6), avec les seules différences que celle des climats doit y mettre; néanmoins nous ne prononçons pas encore sur l'identité de l'espèce du canard siffleur et du vingeon des Antilles (7).

(3) Voyez les planches enluminées, n° 955. *Nota.* Nous observerons néanmoins plusieurs traits de différence entre ce canard jensen de la Louisiane, tel qu'il est ici représenté, et notre canard siffleur; soit que ces différences puissent et doivent s'expliquer par celle des climats, soit qu'il se soit ici glissé quelque erreur dans les dénominations.

(4) J'ai reçu de la Louisiane un canard que les Français fixés dans ce pays y nomment *canard gris*; celui-ci répond au canard d'Europe, que M. Brisson a nommé le *canard siffleur*, et qu'on connaît en quelques provinces de France sous le nom d'*oignard*: entre le canard gris de la Louisiane et le canard siffleur d'Europe, il y a quelques légères différences; elles ne me paraissent pas assez considérables pour qu'on ne connaisse pas la même espèce dans ces deux oiseaux; le canard gris est un peu plus grand; il a le long du cou, de chaque côté, une raie verdâtre que n'a pas le canard siffleur d'Europe; d'ailleurs le plumage est le même à quelques traits, quelques nuances près, qui peut-être varient d'individus à individus; mais la forme du bec, sa couleur, la couleur des pieds, la forme de la queue qui est pointue, l'habitude de tout le corps, et la beaucoup plus grande partie du plumage, sont semblables dans le canard gris de la Louisiane et dans le canard siffleur d'Europe. Je me crois très-bien fondé à n'en faire qu'une seule et même espèce. (Extrait des notes communiquées par M. le docteur Mauduit.)

(5) Les canards siffleurs ne sont pas tout-à-fait si gros que nos canards ordinaires; mais ils n'en diffèrent point, soit pour la couleur, soit pour la figure; lorsqu'ils volent, ils font une espèce de sifflement avec leurs ailes qui est assez agréable; ils se perchent sur les arbres. (Dampier, dans son Voyage à la baie de Campêche, tom. 3, pag. 282.)

(6) *Nota.* Il faut en excepter celle que le P. Duterre attribue aux vingeons des Antilles, de quitter les rivières et les étangs, pour venir de nuit fouir les patates dans les jardins; « d'où est venu, dit-il, dans nos îles, le mot de *vingeonner*, pour dire dérocher les patates avec les doigts. » (Tom. 2, pag. 277.)

(7) Selon M. Vieillot, il est probable que ce vin-

(1) Observations de M. Lottinger.

(2) Quoique je n'aie jamais tué, ni même connu en Brie cette sorte de canard, je suis assuré qu'il y paraît aux deux passages; en ayant vu de fort près sur le bassin de l'orangerie du Palais-Royal à Paris, je me rappelai que j'avais vu sur nos grands étangs, mais de loin, des canards à tête rouge et à front blanc, qui nécessairement étaient les mêmes. (Observation de M. Hébert.)

Nos doutes à ce sujet et sur plusieurs autres faits seraient éclaircis , si la guerre , entre autres pertes qu'elle a fait essayer à l'histoire naturelle , ne nous avait enlevé une suite de dessins coloriés des oiseaux de Saint-Domingue , faite dans cette île avec le plus grand soin par M. le chevalier Lefebvre Deshayes , correspondant du Cabinet du Roi ; heureusement les mémoires de cet observateur , aussi ingénieux que laborieux , nous sont parvenus en duplicata ; et nous ne pouvons mieux faire que d'en donner ici l'extrait , en attendant qu'on puisse savoir précisément si cet oiseau est en effet le même que notre canard siffleur.

« Le *gingeon* que l'on connaît à la Martinique sous le nom de *vingeon*, dit M. le chevalier Deshayes , est une espèce particulière de canard , qui n'a pas le goût des voyages de long cours comme le canard sauvage , et qui borne ordinairement ses courses à passer d'un étang ou d'un marécage à un autre , ou bien à aller dévaster quelque pièce de riz , quand il en a découvert à portée de sa résidence. Ce canard a pour instinct particulier de se chercher quelquefois sur les arbres ; mais , autant que j'ai pu l'observer , cela n'arrive que durant les grandes pluies , et quand le lieu où il avait coutume de se retirer pendant le jour est tellement couvert d'eau , qu'il ne paraît aucune plante aquatique pour le cacher et le mettre à l'abri , ou bien lorsque l'extrême chaleur le force à chercher la fraîcheur dans l'épaisseur des feuillages.

« On serait tenté de prendre le *vingeon* pour un oiseau de nuit , car il est rare de le voir le jour ; mais aussitôt que le soleil est couché , il sort des layeux et des roseaux pour gagner les bords découverts des étangs , où il barbotte et pâture comme le reste des canards ; on aurait de la peine à dire à quoi il s'occupe pendant le jour ; il est trop difficile de l'observer sans être vu de lui ; mais il est à présumer que , quoique caché parmi les roseaux , il ne passe pas son temps à dormir : on en peut juger par les *gingeons* privés , qui ne paraissent chercher à dormir pendant le

jour que comme les autres volailles , lorsqu'ils sont entièrement repus

« Les *gingeons* volent par bandes , comme les canards , même pendant la saison des amours ; cet instinct qui les tient attroupés paraît inspiré par la crainte ; et l'on dit qu'en effet ils ont toujours , comme les oies , quelqu'un d'eux en vedette , tandis que le reste de la troupe est occupé à chercher sa nourriture : si cette sentinelle aperçoit quelque chose , elle en donne aussitôt avis à la bande par un cri particulier , qui tient de la cadence ou plutôt du chevrottement ; à l'instant tous les *gingeons* mettent fin à leur babil , se rapprochent , dressent la tête , prêtent l'œil et l'oreille ; si le bruit cesse , chacun se remet à la pâture ; mais si le signal redoublable et annonce un véritable danger , l'alarme est donnée par un cri aigu et perçant , et tous les *gingeons* partent en suivant le donneur d'avis , qui prend le premier sa volée.

« Le *gingeon* est babillard ; lorsqu'une bande de ces oiseaux pait ou barbotte , on entend un petit gazouillement continu qui imite assez le rire suivi , mais contrairement , qu'une personne ferait entendre à basse voix ; ce babil les décèle et guide le chasseur ; de même quand ces oiseaux volent , il y a toujours quelqu'un de la bande qui siffle , et dès qu'ils se sont abattus sur l'eau , leur babil recommence.

« La ponte des *gingeons* a lieu en janvier ; et en mars on trouve des petits *gingeonneaux* ; leurs nids n'ont rien de remarquable , sinon qu'ils contiennent grand nombre d'œufs. Les nègres sont fort adroits à découvrir ces nids , et les œufs donnés à des poules couveuses éclosent très-bien ; par ce moyen l'on se procure des *gingeons* privés ; mais on aurait toutes les peines du monde à apprivoiser des *gingeonneaux* pris quelques jours après leur naissance ; ils ont déjà gagné l'humeur sauvage et farouche de leurs père et mère , au lieu qu'il semble que les poules qui couvent des œufs de *gingeons* , transmettent à leurs petits une partie de leur humeur sociale et familière ; les petits *gingeonneaux* ont plus d'agilité et de vivacité que les canetons ; ils naissent couverts d'un duvet brun , et leur accroissement est assez prompt ; six semaines suffisent pour leur faire acquérir toute leur grosseur , et dès-lors les plumes

geon ou *gingeon* des Antilles se rapporte à l'espèce du canard siffleur à bec noir, *anas arborea*, Lath., Linn., Gmel., dont la description se trouve ci-après , pag. 315. DESM. 1830.

» de leurs ailes commencent à croître (1).
 » Ainsi avec très-peu de soins on peut se
 » procurer des gingeons domestiques ; mais
 » s'il faut s'en rapporter à presque tous ceux
 » qui en ont élevé, on ne doit guère espérer
 » qu'ils multiplient entre eux dans l'état de
 » domesticité ; cependant j'ai connaissance
 » de quelques gingeons privés qui ont pondu,
 » couvé et fait éclore.

» Il serait extrêmement précieux d'obte-
 » nir une race domestique de ces oiseaux,
 » parce que leur chair est excellente et sur-
 » tout celle de ceux qu'on a privés ; elle n'a
 » point le goût de marécage que l'on peut
 » reprocher aux sauvages ; et une raison de
 » plus de désirer de réduire en domesticité
 » cette espèce, est l'intérêt qu'il y aurait à
 » la détruire ou l'affaiblir du moins dans
 » l'état sauvage, car souvent les gingeons
 » viennent dévaster nos cultures, et les piè-
 » ces de riz semées près des étangs échap-
 » pent rarement à leurs ravages ; aussi est-
 » ce là que les chasseurs vont les attendre le
 » soir au clair de la lune ; on leur tend aussi
 » des lacets et des hameçons amorcés de vers
 » de terre.

» Les gingeons se nourrissent non-seule-
 » ment de riz, mais de tous les autres grains
 » qu'on donne à la volaille, tels que le maïs
 » et les différentes espèces de mil du pays ;
 » ils paissent aussi l'herbe, ils pêchent les
 » petits poissons, les écrevisses, les petits
 » crabes.

» Leur cri est un véritable sifflet, qu'on
 » peut imiter avec la bouche au point d'at-
 » tirer leurs bandes quand elles passent. Les

(1) On ne saurait croire jusqu'où les gingeons sauvages poussent l'amour paternel : M. le Gardeur, ci-devant membre de la chambre d'agriculture de Saint-Domingue, et qui joint à un esprit très-orné beaucoup de connaissances en histoire naturelle, m'a assuré en avoir vu fondre à coups de bec et avec le plus grand acharnement, sur un Nègre qui cherchait à enlever leur couvée ; ils l'embarraisaient au point de retarder la prise des petits, qui cependant fuyaient et se cachaient autant qu'il leur était possible. (Suite du Mémoire de M. le chevalier Lefebvre Deshayes.)

» chasseurs ne manquent pas de s'exercer à
 » contrefaire ce sifflet, qui parcourt rapide-
 » ment tous les tons de l'octave du grave à
 » l'aigu, en appuyant sur la dernière note
 » et en la prolongeant.

» Du reste, on peut remarquer que le gin-
 » geon porte en marchant la queue basse et
 » tournée contre terre, comme la pintade ;
 » mais qu'en entrant dans l'eau il la redresse ;
 » on doit observer aussi qu'il a le dos plus
 » élevé et plus arqué que le canard ; que ses
 » jambes sont beaucoup plus longues à pro-
 » portion ; qu'il a l'œil plus vif, la démar-
 » che plus ferme ; qu'il se tient mieux et
 » porte sa tête haute comme l'oie : caractè-
 » res qui, joints à l'habitude de se percher
 » sur les arbres (2), le feront toujours distin-
 » guer : de plus, cet oiseau n'a pas chez nous
 » le plumage aussi fourni, à beaucoup près,
 » que les canards des pays froids.

» Loin que les gingeons, dans nos basses-
 » cours, continue M. Deshayes, aient cher-
 » ché à s'accoupler avec le canard d'Inde ou
 » avec le canard commun, comme ceux-ci
 » ont fait entre eux, ils se montrent au con-
 » traire les ennemis déclarés de toute la vo-
 » laille, et font ligue ensemble lorsqu'il s'a-
 » git d'attaquer les canards et les oies ; ils
 » parviennent toujours à les chasser et à se
 » rendre maîtres de l'objet de la querelle,
 » c'est-à-dire du grain qu'on leur jette, ou
 » de la mare où ils veulent barboter ; et il
 » faut avouer que le caractère du gingeon
 » est méchant et querelleur ; mais comme
 » sa force n'égale pas son animosité, dût-il
 » troubler la paix de la basse-cour, on n'en
 » doit pas moins souhaiter de parvenir à pro-
 » pager en domesticité cette espèce de ca-
 » nard, supérieure en bonté à toutes les
 » autres. »

(2) Nota. C'est apparemment à cette espèce qu'il faut rapporter le nom de *canard branchu*, qui se lit dans plusieurs relations. « On distingue au Canada jusqu'à vingt-deux espèces de canards, dont les plus beaux et les meilleurs se nomment *canards branchus*, parce qu'ils se perchent sur les branches des arbres ; leur plumage est d'une variété fort brillante. » (Histoire générale des Voyages, tom. 15, pag. 227.)

LE SIFFLEUR HUPPÉ * (1).

ANAS RUFINA, Linn., Gmel., Lath., Vieill., Temm.

Ce canard siffleur porte une huppe, et il est de la taille de notre canard sauvage ; il a toute la tête coiffée de belles plumes roussees, déliées et soyeuses, relevées sur le front et le sommet de la tête en une touffe chevelue, qui pourrait avoir servi de modèle à la coiffure en cheveux dont nos dames avaient un moment adopté la mode, sous le nom de *hérisson* ; les joues, la gorge et le tour du cou sont roux comme la tête ; le reste du cou,

la poitrine et le dessous du corps sont d'un noir ou noirâtre qui sur le ventre est légèrement ondulé ou nué de gris ; il y a du blanc aux flancs et aux épaules, et le dos est d'un gris brun ; le bec et l'iris de l'œil sont d'un rouge de vermillon.

Cette espèce, quoique moins commune que celle du canard siffleur sans huppe, a été vue dans nos climats par plusieurs observateurs.

LE SIFFLEUR

A BEC ROUGE ET NARINES JAUNES ** (2).

ANAS AUTUMNALIS, Linn., Gmel., Lath., Vieill.

APPAREMMENT que cette dénomination de *siffleur* est fondée dans cette espèce, comme dans les précédentes, sur le sifflement de la voix ou des ailes ; quoi qu'il en soit, nous adoptons, pour la distinguer, la dénomination de *siffleur au bec rouge*, qu'Edwards lui a donnée en y ajoutant les *narines jaunes*, pour le séparer du précédent qui a aussi le bec rouge. Ce siffleur est d'une taille élevée, mais pas plus grosse que celle de la morelle ; sans être paré de couleurs vives et brillantes, c'est dans son genre un fort bel oiseau ; un brun marron étendu sur le dos y est nué de roux ardent ou orangé foncé ; le

bas du cou porte la même teinte qui se fond dans du gris sur la poitrine ; les couvertures de l'aile lavées de roussâtre sur les épaules, prennent ensuite un cendré clair, puis un blanc pur ; ses plumes sont d'un brun noirâtre, et les plus grandes portent du blanc dans leur milieu du côté extérieur ; le ventre et la queue sont noirs ; la tête est coiffée d'une calotte roussâtre qui se prolonge par un long trait noirâtre sur le haut du cou ; tout le tour de la face et la gorge sont en plumes grises.

Cette espèce se trouve dans l'Amérique septentrionale, suivant M. Brisson ; néanmoins nous l'avons reçue de Cayenne.

* Voyez les planches enluminées, n° 928.

(1) M. Salerne rapporte à cette espèce le nom de *moreton* ou *molleton*, que nous avons rapporté au millouin ; et celui de *rouge*, qui appartient au souchet ; à Rome, *capo rosso maggiore* ; en allemand, *brandt-ende*, *rott-kopf*, *rott-hals*, comme le millouin. — *Anas capite rufo major*. (Ray, Synops. avi., pag. 140, n° 2.) *Capo rosso maggiore*. (Willinghby, Ornithol., pag. 279.) *Anas cristata flavescens*. (Marsigl. Danub., tom. 5, pag. 110, tab. 53. — Klein, Avi., pag. 135, n° 26.) *Anas erythrocephalos*. (Raczynski, Auctuar., pag. 357.) *Erythrocephalos secundus*. (Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 201.) *Grand canard à tête rousse*. (Salerne, pag. 414.) *Canard huppé ou moreton*. (*Idem*, pag. 419.) *Anas cristata, supernè cinereo vinacea, infernè nigra* ; capite et gutture rufis ; cristâ dilutiùs rufâ ; collo et uropygio nigris ; pennis scapularibus

aureolis binis lunulatis albis insignitis ; reetricibus cinereis. . . . *Anas fistularis cristata*. *Le canard siffleur huppé*. (Brisson, tom. 6, pag. 398.)

** Voyez les planches enluminées, n° 826, sous la dénomination de *canard siffleur de Cayenne*.

(2) *Red-bill'd whistling duck*. (Edwards, tom. 4, pag. 194.) *Anas autumnalis*. (Linnaeus, Syst. nat., éd. 10, gen. 61, sp. 33.) Il semble qu'on peut y rapporter l'*anas fava mento cinnabario* de Marsigl., tom. 5, pag. 108 ; et de Klein, pag. 135, n° 25. — *Anas supernè castanea, infernè nigricans* ; capite superiore et collo dilute castaneis ; occipitio et uropygio nigricantibus ; genis, gutture et pectore griseis ; reetricibus alarum superioribus mediis fusco-rufescentibus, majoribus albidis ; reetricibus nigris. *Anas fistularis Americana*. *Le canard siffleur d'Amérique*. (Brisson, tom. 6, pag. 400.)

LE SIFFLEUR A BEC NOIR * (1).

ANAS ARBOREA, Linn., Gmel., Lath. (2).

Nous adoptons encore ici la dénomination d'Edwards, parce que l'indication de climat, donnée dans nos planches enluminées et dans l'ouvrage de M. Brisson, ne peut servir à distinguer cette espèce, non plus que la précédente, puisqu'il paraît que toutes deux se trouvent également dans l'Amérique septentrionale et aux Antilles. Les jambes et le cou, dans ces deux espèces, paraissent proportionnellement plus allongés que dans les autres canards; celui-ci a le bec noir ou noirâtre; son plumage, sur un fond brun, est

nué d'ondes roussâtres; le cou est moucheté de petits traits blancs; le front et les côtés de la tête, derrière les yeux, sont teints de roux; et les plumes noires du sommet de la tête se portent en arrière en forme de huppe.

Suivant Hans Sloane, ce canard, qui se voit fréquemment à la Jamaïque, se perche et fait entendre un sifflement. Barrère dit qu'il est de passage à la Guyane; qu'il pâtre dans les savanes, et qu'il est excellent à manger.

LE CHIPEAU OU LE RIDENNE ** (3).

ANAS STREPERA, Linn., Gmel., Lath., Vieill., Temm.

Le canard appelé *chipeau* n'est pas si grand que notre canard sauvage; il a la tête finement mouchetée et comme piquetée de brun noir et de blanc, la teinte noirâtre dominant sur le haut de la tête et le dessus du

cou; la poitrine est richement festonnée ou écaillée; et le dos et les flancs sont tout vermiculés de ces deux couleurs; sur l'aile sont trois taches ou bandes, l'une blanche, l'autre noire, et la troisième d'un beau marron.

* Voyez les planches enluminées, n° 804, sous la dénomination de *canard siffleur de Saint-Domingue*.

(1) *Opano*, à la Guyane. — *Black-bill'd whistling duck*. (Edwards, tom. 4, pag. 199.) *Anas fera major fistularis arboribus insidens*. (Barrère, France équinoxiale, pag. 123.) *Anas fistularis arboribus insidens*. (Sloane, Jamaïc., pag. 324. — Ray, Synops., pag. 192, n° 12.) *Anas sub-fusca major, rostro et vertice nigricantibus, alis variegatis*. (Browne, pag. 480.) *Anas arborea*. (Linnæus, Syst. nat., ed. 10, gen. 61, sp. 38.) *Anas supernè fusca, marginibus pennarum rufescentibus, infernè alba, nigro maculata; vertice et uropygio nigricantibus; genis, gutture et collo inferiore candidis, pectore rufescente, collo inferiore et pectore maculis nigris variegatis*. . . . *Anas fistularis Jamaïcensis*. *Le canard siffleur de la Jamaïque*. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 403.)

(2) M. Vieillot regarde comme se rapportant probablement à cette espèce, le vingeon ou gingeon des Antilles, dont il est fait mention ci-avant dans l'histoire du canard siffleur, pag. 311.

DESM. 1830.

** Voyez les planches enluminées, n° 958.

(3) S'appelle *ridelle* ou *ridenne*, en Picardie; en anglais, *gadwal* ou *gray*; en allemand, *schnarr* ou *schnarr-entde*, *schnatter-entde*, et par quelques-uns, *leiner*.

Anas strepera. (Gesner, Avi., pag. 121; Icon. avi., pag. 78. — Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 234. — Linnæus, Syst. nat., ed. 10, gen. 61, sp. 18. — Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 202. — Klein, Avi., pag. 132, n° 6.) *Anas platyrinchos rostro nigro et plano*. (Aldrovande, tom. 3, pag. 230. — Jonston, Avi., pag. 97. — Ray, Synops. avi., pag. 145, n° a, 2.) *Gadwal*, or gray. (Willoughby, Ornithol., pag. 287.) *Anas macula alarum rufa nigra alba*. (Linnæus, Fauna Suec., n° 101.) Le canard à large bec et à ailes bigarrées, connu en Normandie sous le nom de *chipeau*. (Salerne, Ornith., pag. 430.) *Anas supernè fusca, lineis candicantibus varia, infernè alba, griseo maculata; capite et collo supremo supernè fuscis, maculis rufescentibus variegatis, infernè albo rufescentibus, fusco maculatis; uropygio nigro, imo ventre candicante et griseo-fusco transversim et undatim striato; macula alarum splendide nigra, teniâ supernè rufâ, infernè albâ donata; reatricibus sex utrinque extimis griseis, candicante exteriùs et apice marginatis, quibusdam fulvo diluto notatis (mas). *Anas supernè fusca, marginibus pennarum albo rufescentibus, infernè alba, griseo maculata; macula alarum splendide nigra; teniâ supernè rufâ, infernè albâ donata; reatricibus sex utrinque extimis griseis, candicante exteriùs et apice marginatis, quibusdam fulvo diluto notatis (famina)*. . . . *Strepera, le chipeau*. (Brisson, tom. 6; pag. 339.)*

rougeâtre. M. Baillon a observé que de tous les canards, le chipeau est celui qui conserve le plus long-temps les belles couleurs de son plumage, mais qu'enfin il prend, comme les autres, une robe grise après la saison des amours; la voix de ce canard ressemble fort à celle du canard sauvage; elle n'est ni plus rauque ni plus bruyante, quoique Gesner semble vouloir le distinguer et le caractériser par le nom d'*anas strepera* (1), et que ce nom ait été adopté par les ornithologistes.

Le chipeau est aussi habile à plonger qu'à nager, il évite le coup de fusil en s'enfonçant dans l'eau; il paraît craintif et vole peu durant le jour; il se tient tapi dans les joncs, et ne cherche sa nourriture que de grand matin ou le soir, et même fort avant dans la nuit: on l'entend alors voler en compagnie des siffleurs, et comme eux il se prend à l'appel des canards. privés. « Les canards chi- » peaux, que nous appelons *ridennes*, dit » M. Baillon, arrivent sur nos côtes de Pi- » cardie au mois de novembre, par les vents » de nord-est, et lorsque ces vents se sou- » tiennent pendant quelques jours, ils ne » font que passer et ne séjournent pas. Dès » la fin de février, aux premiers vents de » sud, on les voit repasser retournant vers » le nord.

» Le mâle est toujours plus gros et plus » beau que la femelle: il a, comme les ca- » nards millouins et siffleurs mâles, le des- » sous de la queue noir, et dans les femel- » les cette partie du plumage est toujours » de couleur grise.

» Elles se ressemblent même beaucoup » dans toutes ces espèces; néanmoins un » peu d'usage les fait distinguer. Les femelles

» chipeaux deviennent fort rousses en vieil- » lissant.

» Le bec de cet oiseau est noir; ses pieds » sont d'un jaune sale d'argile, avec les » membranes noires, ainsi que le dessus des » jointures de chaque article des doigts; » le mâle a vingt pouces du bec à la queue, » et dix-neuf pouces jusqu'au bout des on- » gles; son vol est de trente pouces. La » femelle ne diffère que d'environ quinze » lignes dans toutes ses dimensions.

» Je nourris dans ma cour, depuis plu- » sieurs mois, continue M. Baillon, deux » chipeaux mâle et femelle, ils ne veulent » pas manger de grain et ne vivent que de » son et de pain détrempé: j'ai eu de même » des canards sauvages qui ont refusé le » grain; j'en ai eu d'autres qui ont vécu » d'orge dès les premiers jours de leur cap- » tivité. Cette différence vient, ce me sem- » ble, des lieux où ces oiseaux sont nés; » ceux qui viennent des marais inhabités » du nord, n'ont pas dû connaître l'orge et » le blé; et il n'est pas étonnant qu'ils refu- » sent, surtout dans les premiers temps de » leur détention, une nourriture qu'ils n'ont » jamais connue; ceux au contraire qui » naissent en pays cultivés sont menés la » nuit dans les champs par les pères et mè- » res, lorsqu'ils ne sont encore que halle- » brans; ils y mangent du grain et le con- » naissent très-bien lorsqu'on leur en offre » dans la basse-cour: au lieu que les autres » s'y laissent souvent mourir de faim, quoi- » qu'ils aient devant eux d'autres volailles » qui, ramassant le grain, leur indiquent » l'usage de cette nourriture. »

LE SOUCHET OU LE ROUGE* (2).

ANAS CLYPEATA, Linn., Gmel., Lath., Vieill., Temm. — *ANAS RUBENS*, Lath., Linn., Gmel. (3).

Le souchet est remarquable par son grand et large bec épâté, arrondi et dilaté par le

bout, en manière de cuiller, ce qui lui a fait donner les dénominations de *canard cuiller*,

(1) *Strepera*, a vocis strepitu graviore. (Gesner, apud Aldrovand., tom. 3, pag. 234.)

* Voyez les planches enluminées, n° 971, et n° 972 sa femelle.

(2) En Picardie, *rouge*, *rouge à la cuillère*; en anglais, *schoveler*; en all. mand. *breit-schnabel*, *schall-endtle*, *schiltent*, *schild-endtle*, et par quel-

ques-uns, *taeschennul*; en silésien, *laeffel endtle*; en catalan, *collier*.

Anas latirostra major. (Gesner, Avi., pag. 120.)

(3) M. Temminck regarde l'*anas rubens* de Latham et de Gmelin, comme n'étant qu'une variété du jeune mâle du souchet. DESM. 1830.

canard spatule, et le surnom de *platyrinchos*, par lequel il est désigné et distingué chez les ornithologistes parmi les nombreuses espèces de son genre; il est un peu moins grand que le canard sauvage; son plumage est riche en couleurs, et il semble mériter l'épithète de *très-beau* que Ray lui donne; la tête et la moitié supérieure du cou sont

d'un beau vert; les couvertures de l'aile près de l'épaule sont d'un bleu tendre, les suivantes sont blanches, et les dernières forment sur l'aile un miroir vert bronzé; les mêmes couleurs se marquent, mais plus faiblement, sur l'aile de la femelle, qui, du reste, n'a que des couleurs obscures d'un gris blanc et roussâtre, maillé et festonné de noirâtre; la poitrine et le bas du cou du mâle sont blancs, et tout le dessous du corps est d'un beau roux, cependant il s'en trouve quelquefois à ventre blanc (1). M. Baillon nous assure que les vieux souchets, ainsi que les vieux chioux, conservent quelquefois leurs belles couleurs, et qu'il leur vient des plumes colorées en même temps que les grises, dont ils se couvrent chaque année après la saison des amours; et il remarque, avec raison, que cette singularité dans les souchets et les chioux a pu tromper et faire multiplier, par les nomenclateurs, le nombre des espèces de ces oiseaux; il dit aussi que de très-vieilles femelles qu'il a vues, avaient, comme le mâle, des couleurs sur les ailes, mais que durant leur première année d'âge, ces femelles sont toutes grises; du reste, leur tête demeure toujours de cette couleur. Nous devons encore placer ici les bonnes observations qu'il a bien voulu nous communiquer sur le souchet en particulier.

« La forme du bec de ce bel oiseau, dit » M. Baillon, indique sa manière de vivre; » ses deux larges mandibules ont les bords » garnis d'une espèce de dentelure ou de » frange qui ne laissant échapper que la » boue, retient les vermineux et les menus insectes et crustacés qu'il cherche » dans la fange au bord des eaux; il n'a pas » d'autre nourriture (2). J'en ai ouvert plusieurs fois vers la fin de l'hiver et dans des » temps de gelée, je n'ai point trouvé d'herbe » dans leur sac, quoique le défaut d'insectes » eût dû les forcer de s'en nourrir; on ne les » trouve alors qu'auprès des sources; ils y » maigrissent beaucoup; ils se refont au » printemps en mangeant des grenouilles. » Le souchet barbotte sans cesse, principalement le matin et le soir, et même fort » avant dans la nuit; je pense qu'il voit

— *Idem*, Icon. avi., pag. 80, mauvaise figure de la tête. — Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 227.) *Anas latirostra*. (Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 205. — Klein, Avi., pag. 132, n° 10; et 134, n° 20.) *Latirostra sive clypeata*. (Frisch, pl. 161, *le mâle*.) *Latirostra tertia fusca*. (Pl. 163, *la femelle*.) *Anas platyrinchos erytropus*. (Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 230, *la femelle*. — Willoughby, Ornithol., pag. 283. — Jonston, pag. 97.) *Anas platyrinchos pedibus luteis*. (Aldrovande, pag. 230, *la femelle*. — Jonston, pag. 97. — Willoughby, pag. 284. — Ray, Synops. avi., pag. 144, n° 13.) *Alterum genus platyrinchii anatis*. (Gesner, Avi., pag. 119. — Aldrovande, tom. 3, pag. 124.) *Anas platyrinchos altera, sive clypeata Germanis dicta*. (Willoughby, Ornithol., pag. 283. — Ray, Synops. avi., pag. 143, n° 9.) *Anas schellaria, clangula Fabricii*. (Raczynski, Auctuar., p. 356.) *Anas rostro latiori, clypeato, pedibus rubris*. (Barrère, Ornithol., clas. 1, gen. 1, sp. 6.) *Anas virescens, seu capite virescente*. (Marsigl., Danub., tom. 5, pag. 120, tab. 58. — Klein, Avi., pag. 135, n° 28.) *Phasianus marianus*. (Charleton, Exercit., pag. 104, n° 8.) *Anas rostri extremo dilatato rotundatoque, ungue incurvo*. (Linnæus, Fauna Suecic., n° 102.) *Anas clypeata*. (*Idem*, Syst. nat., gen. 61, sp. 16.) *Anas macula alarum purpurea utrinque nigra albique, pectore rufescente*. (*Idem*, Fauna Suec., n° 103, *la femelle*.) *Anas platyrinchos*. (*Idem*, Syst. nat., gen. 61, sp. 17, *la femelle*.) *The schoveler*. (Brit. Zoolog., pag. 165.) *The blue winged schoveler*. (Catesby, Carol., tom. 1, pag. 96.) *The barbary schoveler, or anas platyrinchos*. (Shaw, Travels., pag. 254.) *Pelican d'Allemagne*. (Albin, tom. 1, pl. 97 et 98.) *Le canard à large bec ou le souchet*. (Salerne, Ornithol., pag. 421.) *Le canard à large bec et à pieds jaunes*. (*Idem*, pag. 425.) *Anas supernè nigro-viridescens, infernè castanea; capite et collo viridi-aureis, violaceo colore variantibus; pectore supremo albo, maculis lunulatis nigricantibus vario; tectricibus alarum superioribus cinereo-ceruleis; macula alarum viridi-aurea, cupri puri colore variante, taniâ candidâ superius donata; reetricibus octo intermediis in medio fuscis, ad margines caudicantibus (mas)*. *Anas supernè fusca marginibus penarum rufescentibus; infernè fulva, fusco maculata; macula alarum viridi-aurea, cupri puri colore variante, taniâ candidâ superius donata; reetricibus octo intermediis in medio fuscis, ad margines caudicantibus (femina)*. *Anas clypeata. Le souchet*. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 329.)

(1) Variétés dans Brisson.

(2) Il faut y joindre les mouches que le souchet attrape adroitement en voltigeant sur l'eau; d'où lui viennent les noms de *muggent* et d'*anas muscaria*, que lui donne Gesner.

» dans l'obscurité, à moins qu'elle ne soit
 » absolue; il est sauvage et triste; on l'ac-
 » coutume difficilement à la domesticité;
 » il refuse constamment le pain et le grain;
 » j'en ai eu un grand nombre qui sont morts
 » après avoir été embéqués long-temps,
 » sans qu'on ait pu leur apprendre à manger
 » d'eux-mêmes. J'en ai présentement deux
 » dans mon jardin, je les ai embéqués pen-
 » dant plus de quinze jours; ils vivent à
 » présent de pain et de chevrettes, dorment
 » presque tout le jour et se tiennent tapis
 » contre les bordures des buis; le soir ils
 » trottent beaucoup et se baignent plusieurs
 » fois pendant la nuit. Il est fâcheux qu'un
 » aussi bel oiseau n'ait pas la gaieté de la
 » sarcelle ou du tadorne, et ne puisse deve-
 » nir un habitant de nos basses-cours.

» Les souchets arrivent dans nos cantons
 » vers le mois de février; ils se répandent
 » dans les marais et une partie y couve tous
 » les ans; je présume que les autres gagnent
 » le midi, parce que ces oiseaux deviennent
 » rares ici après les premiers vents de nord
 » qui soufflent en mars. Ceux qui sont nés
 » dans le pays en partent vers le mois de
 » septembre; il est très-rare d'en voir pen-
 » dant l'hiver, sur quoi je juge qu'ils crai-
 » gnent et fuient le froid (1).

» Ils nichent ici dans les mêmes endroits
 » que les sarcelles d'été; ils choisissent,
 » comme elles, de grosses touffes de joncs
 » dans des lieux peu praticables et s'y ar-
 » rangent de même un nid; la femelle y dé-
 » pose dix à douze œufs d'un roux un peu
 » pâle; elle les couve pendant vingt-huit
 » à trente jours, suivant ce que m'ont dit
 » les chasseurs; mais je croirais volontiers
 » que l'incubation ne doit être que de vingt-
 » quatre à vingt-cinq jours, vu que ces oi-
 » seaux tiennent le milieu entre les canards
 » et les sarcelles, quant à la taille.

» Les petits naissent couverts d'un duvet
 » gris taché, comme les canards, et sont
 » d'une laideur extrême; leur bec est alors
 » presque aussi large que le corps, et son
 » poids paraît les fatiguer; ils le tiennent
 » presque toujours appuyé contre la poi-
 » trine; ils courent et nagent dès qu'ils sont
 » nés; le père et la mère les mènent et pa-
 » raissent leur être fort attachés; ils veillent
 » sans cesse sur l'oiseau de proie; au moindre

» danger la famille se tapit sous l'herbe, et
 » les père et mère se précipitent dans l'eau
 » et s'y plongent.

» Les jeunes souchets deviennent d'abord
 » gris comme les femelles; la première mue
 » leur donne leurs belles plumes, mais elles
 » ne sont bien éclatantes qu'à la seconde.»

Quant à la couleur du bec, les observa-
 teurs ne sont pas d'accord: Ray dit qu'il est
 tout noir; Gesner, dans *Aldrovande* (2),
 assure que la lame supérieure est jaune;
Aldrovande dit qu'il est brun (3); tout cela
 prouve que la couleur du bec varie suivant
 l'âge ou par d'autres circonstances.

Schwenckfeld compare le battement des
 ailes du souchet à un choc de *crotales*, et
 M. Hébert, en voulant nous exprimer le cri
 de cet oiseau, nous a dit qu'il ne pouvait
 mieux le comparer qu'au craquement d'une
 crecelle à main, tournée par petites se-
 cousses: il se peut que Schwenckfeld ait pris
 la voix pour le bruit du vol. Au reste, le
 souchet est le meilleur et le plus délicat des
 canards; il prend beaucoup de graisse en
 hiver; sa chair est tendre et succulente; on
 dit qu'elle est toujours rouge (4), quoique
 bien cuite, et que c'est par cette raison que
 le canard souchet porte le nom de *rouge*,
 notamment en Picardie, où l'on tue beau-
 coup de ces oiseaux dans cette longue suite
 de marais qui s'étendent depuis les envi-
 rons de Soissons jusqu'à la mer.

M. Brisson donne, d'après les ornitholo-
 gistes, une variété du souchet, dont toute
 la différence consiste en ce que le ventre est
 blanc, au lieu d'être roux marron (5).

Yacapatlahoac de Fernandez, canard
 que ce naturaliste caractérise par son bec
 singulièrement épâté, et par les trois cou-
 leurs qui tranchent sur son aile, nous paraît
 devoir être rapporté à l'espèce du souchet (6),

(2) Page 223.

(3) Page 230.

(4) M. Hébert.

(5) *Anas clypeata ventre candidiore.* (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 337.) *Anas muscaria.* (Gesner, Avi, pag. 118; et Icon., pag. 78. — *Aldrovande*, tom. 3, pag. 223. — Jonston, pag. 97. — Klein, pag. 132, n° 9. — Willoughby, pag. 287. — Ray, pag. 146. — Frisch, tom. 2, tab. 162.) *Anas fera decima-septima.* (Schwenckfeld, pag. 205. — Barrère, clas. 1, gen. 1, sp. 50.) *Mugg-ent, mus-entle, fliegen-entle*, par les Allemands. — *Le canard à mouches.* (Salerne, pag. 430.)

(6) *Yacapatlahoac, anatis fera species, longo ac lato rostro, præcipuè juxta extremum...* Alar par-

(1) *Nota.* Ils ne laissent pas de se porter en été assez au nord, puisque, suivant M. Linnæus, on en voit en Scanie et en Gotland. (Fauna Suecica.)

à laquelle nous rapporterons aussi le *tempatlahoac* du même auteur, dont M. Brisson a fait son *canard sauvage du Mexique* (1), quoiqu'à la ressemblance des traits caractéristiques (2), à la dénomination d'*avis latirostra* que lui donne Nieremberg (3), et au soin que prend Fernandez d'avertir que plusieurs donnent à l'*yacapatlahoac* ce même nom de *tempatlahoac*, il eût pu reconnaître qu'il ne s'agissait ici que d'un seul et même oiseau; et nous nous croyons d'autant plus fondés à le juger ainsi, que les observations de M. le docteur Mauduit ne nous laissent aucun doute sur l'existence de l'espèce du

souchet en Amérique. « Les individus de » cette espèce, dit-il, sont sujets en Europe » à ne se pas ressembler parfaitement dans » le plumage; quelques-uns ont dans leur » robe un mélange de plumes grises qui ne » se trouve pas dans les autres; j'ai remar- » qué dans sept ou huit souchets, envoyés » de la Louisiane, les mêmes variétés dans » le plumage qu'on peut observer dans un » pareil nombre de ces oiseaux tués au ha- » sard en Europe; et cela prouve que le » souchet d'Europe et celui d'Amérique ne » font absolument qu'une seule et même » espèce (4). »

LE PILET OU CANARD A LONGUE QUEUE * (5).

ANAS ACUTA, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Temm.

Le canard à longue queue, connu en Picardie sous les noms de *pilet* et de *pennard*, est encore un excellent gibier et un très-bel oiseau; sans avoir l'éclat des couleurs du souchet, son plumage est très-joli, c'est un gris tendre, ondé de petits traits noirs qu'on

dirait tracés à la plume; les grandes couvertures des ailes sont par larges raies, noir de jayet et blanc de neige; il a sur les côtés du cou deux bandes blanches semblables à des rubans, qui le font aisément reconnaître, même d'assez loin; la taille et les propor-

tim albæ, partim virides splendent et fuscæ... Analem regiam Hispani vocant: nec desunt qui tempatlahoac vocare malint. (Fernand., pag. 42, cap. 136.) *Le souchet du Mexique*. (Brisson, tom. 6, pag. 337.)

(1) Ornithologie, tom. 6, pag. 327.

(2) Tempatlahoac, seu avis latirostri... Anatis feræ genus... Alæ initio cyanæ, mox candidæ et tandem viridi micantes splendore, et earum extrema altero latere fulva. (Fernand., pag. 30, cap. 78.)

(3) Pag. 217. — Willoughby, pag. 299. — Ray, pag. 176.

(4) Note communiquée par M. le docteur Mauduit.

* Voyez les planches enluminées, n° 954.

(5) *Pilet*, en Picardie, par quelques-uns, *coque de mer*; à Rome, *coda lancea*; en catalan, *cual-larch*; en allemand, *fusan-ente*, *meer-ent*, *seevogel*, et en quelques endroits, *spitz-schwantz*; en Silésie, *spies endte*; en suédois, *ala*, *aler*, *ahl-fogel*; en anglais, *sea-pheasant*, *cracker*, et par les oiseleurs de Londres, *gaddel*; à la Jamaïque, *white-bellied duck*; en mexicain, *tzitzihoa*.

Anas caudacuta. (Gesner, Avi., pag. 121. — Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 234. — Jonston, Avi., pag. 98. — Willoughby, Ornithol., pag. 289. — Ray, Synops., pag. 147, n° a, 15. — Charle-ton, Exercit., pag. 106, n° 10; Onomast., pag. 99, n° 10. — Rzaczynski, Auctuar., pag. 355. — Frisch, vol. 2, pl. 160. — Schwenckfeld, Avi.

Siles., pag. 202. — Klein, Avi., pag. 133, n° 15.) Anas fera marina. (Gesner, Avi., pag. 120); et quædam marina. (Icon. avi., pag. 75.) Anas seevogel dicta. (Aldrovande, tom. 3, pag. 229.) Anas caudâ cuneiformi acutâ. (Linnaeus, Fauna Suec., n° 76.) Anas acuta. (Idem, Syst. nat., ed. 10, gen. 61, sp. 25.) Anas cinerea, caudâ duabus pen-nis nigris congestissimis definita. (Barrère, Ornithol., clas. 1, gen. 1, sp. 8.) *Tzitzihoa*. (Fernandez, Hist. avi. Nov. Hisp., pag. 35, cap. 104. — Ray, Synops., pag. 175.) *Phaisan de mer*. (Albin, tom. 2, planches 94 et 95.) *Le canard à queue pointue*. (Salerne, pag. 426; et pag. 432, le canard à queue fourchue.) Anas supernè fusco et cinereo transversim et undatim striata, infernè alba; capite et collo supremo fuscis, marginibus pennarum in vertice griseo-rufescentibus, occipitio cupri puri colore variante; taniâ longitudinali in collo superiore nigrâ, areâ candidâ utrinque donata; maculâ alarum cupri puri colore tincta, taniâ supernè fulvâ, infernè primùm nigrâ, dein dilutè fulvâ donata; rectricibus binis intermediis longissimis nigris (*mas*).

Anas supernè nigricante et rufescente varia, infernè candicans, griseo et griseo-fusco maculata; maculâ alarum ad cupri puri colorem vergente, taniâ supernè fulvâ, infernè primùm nigricante, dein albâ donata; rectricibus quatuor intermediis longioribus, nigricantibus rufescente transversim striatis (*femina*)... — Anas longicauda, *le canard à longue queue*. (Brisson, tom. 6, pag. 369.)

tions du corps sont plus allongées et plus sveltes que dans aucune autre espèce de canard ; son cou est singulièrement long et très-menu ; la tête est petite et de couleur de marron ; la queue est noire et blanche et se termine par deux filets étroits, qu'on pourrait comparer à ceux de l'hirondelle ; il ne la porte point horizontalement, mais à demi retroussée ; sa chair est en tout préférable à celle du canard sauvage, elle est moins noire, et la cuisse ordinairement dure et tendineuse dans le canard, est aussi tendre que l'aile dans le pilet.

« On voit, nous dit M. Hébert, le pilet » en Brie aux deux passages ; il se tient sur » les grands étangs ; son cri s'entend d'assez » loin, *h' zouè zouè*. La première syllabe » est un sifflement aigu, et la seconde, un » murmure moins sonore et plus grave.

« Le pilet, ajoute cet excellent observa- » teur, semble faire la nuance des canards » aux sarcelles, et s'approcher par plusieurs » rapports de ces dernières ; la distribution » de ses couleurs est analogue à celle des » couleurs de la sarcelle ; il en a aussi le » bec, car le bec de la sarcelle n'est

» point précisément le bec du canard. »

La femelle diffère du mâle autant que la cane sauvage diffère du canard ; elle a comme le mâle la queue longue et pointue, sans cela on pourrait la confondre avec la cane sauvage ; mais ce caractère de la longue queue suffit pour faire distinguer ce canard de tous les autres, qui généralement l'ont très-courte. C'est à raison de ces deux filets qui prolongent la queue du pilet, que les Allemands lui ont donné, assez improprement, le nom de canard-faisan (*phasan-ente*), et les Anglais, celui de faisau de mer (*sea-phasan*) ; la dénomination de *winter-and*, qu'on lui donne dans le Nord, semble prouver que ce canard ne craint pas les plus grands froids ; et en effet Linnæus dit qu'on le voit en Suède au plus fort de l'hiver (1). Il paraît que l'espèce est commune aux deux continents ; on la reconnaît dans le *tzitzihoa* du Mexique de Fernandez, et M. le docteur Mauduit en a reçu de la Louisiane un individu sous le nom de *canard paille-en-queue*, d'où l'on peut conclure que, quoique habitant naturel du Nord, il se porte jusque dans les climats chauds.

LE CANARD A LONGUE QUEUE DE TERRE-NEUVE * (2).

ANAS GLACIALIS, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Cuv., Temm. (3).

Ce canard, très-différent du précédent par le plumage, n'a de rapport avec lui que par les deux longs brins qui de même lui dépassent la queue.

La figure coloriée que donne Edwards de cet oiseau présente des teintes brunes sur

les parties du plumage où le canard nommé *miclon*, dans nos planches enluminées, a du noir ; néanmoins on reconnaît ces deux oiseaux pour être de la même espèce aux deux longs brins qui dépassent leur queue, ainsi qu'à la belle distribution de couleurs ; le blanc couvre la tête et le cou jusqu'au haut de la poitrine et du dos ; il y a seulement une bande d'un fauve orangé qui descend depuis les yeux le long des deux côtés du cou : le ventre, aussi bien que deux faisceaux de plumes longues et étroites, couchées entre le dos et l'aile, sont du même blanc que la tête et le cou ; le reste du plumage est noir aussi bien que le bec ; les pieds sont d'un rouge noirâtre, et on remarque un petit bord de membrane qui règne extérieurement le long du doigt intérieur, et au-dessous du petit doigt de derrière ; la longueur des deux brins de la queue de ce canard augmente sa dimension totale ; mais à peine dans sa grosseur égale-t-il le canard commun.

(1) Habitat in borealibus Sueciæ provinciis, hieme intensissimâ ad nos accedit. (Fauna Suec.)

* Voyez les planches enluminées, n° 1008, sous le nom de *canard de Miclon*.

(2) Long-tailed duck from new-found land. (Edwards, Glan., pag. 146, pl. 230.) *Anas supernè splendè nigra, infernè nigricans; capite anteriùs et ad latera, collicque lateribus griseo-vinaceis, maculâ ovatâ nigrâ utrinque notatis; capite posteriore, collo supernè et infernè, pennis scapularibus et imo ventre candidis, reetricibus binis intermediis longissimis nigris...* *Anas longicauda ex insulâ Terre-Novæ, le canard à longue queue de Terre-Neuve.* (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 382.)

(3) Le jeune individu de cette espèce a été décrit par Buffon, sous le nom de sarcelle de Féroé.

Edwards soupçonne, avec toute apparence de raison, que son *canard à longue queue de la baie d'Hudson* (1), est la femelle de celui-ci; la taille, la figure et même le plumage sont à peu près les mêmes; seulement le dos de celui-ci est moins varié de blanc et de noir, et en tout le plumage est plus brun.

Cet individu, qui nous paraît être la femelle, avait été pris à la baie d'Hudson, et l'autre tué à Terre-Neuve; et comme la même espèce se reconnaît dans le *havelda*

des Islandais et de Wormius (2), il paraît que cette espèce est, comme plusieurs autres de ce genre, habitante des terres les plus reculées du Nord; elle se retrouve à la pointe nord-est de l'Asie, car on la reconnaît dans le *sawki* des Kamtchadales, qu'ils appellent aussi *kiangitch* ou *aan-gitch*, c'est-à-dire, *diacre*, parce qu'ils trouvent que ce canard chante comme un diacre russe (3); d'où il paraît qu'un diacre russe chante comme un canard.

LE TADORNE * (4).

ANAS TADORNA, Linn., Gmel., Lath., Vieill., Temm.

Nous nous croyons fondés à croire que le *chenalopex* ou *vulpanser* (oie-renard) des anciens, est le même oiseau que le tadorne.

Belon a hésité et même varié sur l'application de ces noms; dans ses *Observations* il les rapporte au harle, et dans son livre de

(1) Long-tailed duck from Hudson's bay. (Edwards, *Histor.*, pag. et pl. 156.)

(2) *Anas Islandica*, protensâ caudâ, *havelda ipsis dicta*. (Mus. Worm., pag. 302.) *Anas caudacuta*. *Islandica havelda ipsis dicta*, Wormii. (Willoughby, *Ornithol.*, pag. 290.) *Anas caudacuta*, *haveldæ Wormii similis si non eadem*. (Ray, *Synops. avi.*, pag. 145, n° 14.) *Anas Islandica*, *havelda ipsis dicta*. (Charleton, *Exercit.*, pag. 104, n° 8; *Onomast.*, pag. 99, n° 8.) *Anas cauda cuneiformi forcipata*. (Linnæus, *Fauna Suec.*, n° 95.) *Anas hyemalis*. (*Idem*, *Syst. nat.*, ed. 10, gen. 61, sp. 26.) *Anas supernè nigricans*, pectore concolore, *infernè alba*; *occipitio cinereo*; *genis candidis*; *pennis scapularibus spadiceis*, *uroptygio albo*, *tæniâ longitudinali nigrâ notato*; *rectricibus binis intermediis longissimis nigris*.... *Anas longicauda Islandica*, le *canard à longue queue d'Islande*. (Bisson, *Ornith.*, tom. 6, pag. 379.)

(3) Histoire générale des Voyages, tom. 19, supplément, pag. 273 et 355.

* Voyez les planches enluminées, n° 53.

(4) En grec, *χρυζολωκίς*; en latin, *vulpanser* et *anas strepera*; en allemand, *berg-enten et fuchsgans*, noms qui répondent à celui de *vulpanser*; en anglais, *sheldrake*, *burrough-duck*, *bergander*; en suédois, *ju-goas*; sur nos côtes de Picardie, *herclan*.

Tadorne. (Belon, *Nature des Oiseaux*, pag. 172; et *Portraits d'Oiseaux*, pag. 36, b; mauvaise figure.) *Vulpanser*. (Gesner, *Avi.*, pag. 161. — Aldrovande, *Avi*, tom. 3, pag. 159. — Klein, *Avi.*,

pag. 130, n° 9.) *Vulpanser*, *Chenalopex*. (Charleton, *Exercit.*, pag. 103, n° 2. — *Idem*, *Onomast.*, pag. 98, n° 2.) *Vulpanser*, seu *Chenalopex quibusdam*. (Jonston, *Avi.*, pag. 94.) *Anas maritima*. (Gesner, *Avi.*, pag. 803. — *Idem*, *Icon. avi.*, pag. 134, assez bonne figure de la tête et du cou.) *Anas maritima Rondeletii*. (Jonston, *Avi.*, pag. 96.) *Anas indica quarta*, sive *anas maritima*. (Aldrovande, tom. 3, pag. 196, figure de la tête empruntée de Gesner.) *Tadorne Gallis dicta*. (*Idem*, *ibid.*, pag. 236, avec une très-mauvaise figure.) *Tadorne*. (Jonston, *Avi.*, pag. 98.) *Tadorna Belonii*, *vulpanser quibusdam*. (Willoughby, *Ornithol.*, pag. 278.) *Tadorna Belonii*. (Ray, *Synops. avi.*, pag. 140, n° a, 1. — Sibbald, *Scot. illustr.*, part. 2, lib. 3, avec une figure peu exacte, pl. 21. — Marsigl., *Danub.*, tom. 5, pag. 106, avec une figure très-mauvaise, tab. 51.) *Anas tadorna Belonii*; *vulpanser quorumdam*. (Rzaczynski, *Auctuar.*, *Hist. nat. Polon.*, pag. 433.) *Anas longirostra quarta*. (Schwenckfeld, *Avi. Siles.*, pag. 208.) *Anas albo variegata*, *pectoris lateribus ferrugineis*, *abdomine longitudinaliter cinereo maculata*. (Linnæus, *Fauna Suec.*, n° 93.) *Anas rostro simo*, *fronte compressâ*, *corpore albo variegato*. *Tadorna*. (*Idem*, *Syst. nat.*, ed. 10, gen. 61, sp. 3.) *Sheldrake*. (*British Zoolog.*, pag. 154.) *Die krachente*. (Frisch., tom. 2, pl. 166.) *Le Tadorne*. (Salerne, *Ornithol.*, pag. 415.) *Morillon*. (Albin, tom. 1, pag. 81, avec une figure fautive, planche 94.) *Anas candida tuberculo in exortu rostri carnosio*; *capite et collo supremo nigro-viridescensibus*; *cor-*

la *Nature des Oiseaux*, il les applique au cravant; néanmoins on peut aisément reconnaître par un de ces attributs de nature, plus décisifs que toutes les conjectures d'érudition, que ces noms appartiennent à l'oiseau dont il est ici question; le tadorne étant le seul auquel on puisse trouver, avec le renard, un rapport unique et singulier, qui est de se giter comme lui dans un terrier. C'est sans doute par cette habitude naturelle qu'on a d'abord désigné le tadorne, en lui donnant la dénomination de *renardoie*; et non-seulement cet oiseau se gite comme le renard, mais il niche et fait sa couvée dans des trous qu'il dispute et enlève ordinairement aux lapins.

Ælien attribue de plus au *vulpanser* l'instinct de venir, comme la perdrix, s'offrir et se livrer sous les pas du chasseur pour sauver ses petits; et c'était l'opinion de toute l'antiquité, puisque les Égyptiens, qui avaient mis cet oiseau au nombre des animaux sacrés, le figuraient dans les hiéroglyphes pour signifier la tendresse généreuse d'une mère (1); et en effet, l'on verra par nos observations le tadorne offrir précisément ces mêmes traits d'amour et de dévouement maternel.

Les dénominations données à cet oiseau dans les langues du Nord, *fuchs-gans* ou plutôt *fuchs-ente* en allemand (canard-renard); en anglo-saxon, *berg-ander* (canard-montagnard); en anglais, *burrough-duck* (canard-lapin) (2), n'attestent pas moins que son ancien nom, l'habitude singulière de demeurer dans des terriers pendant tout le temps de la nichée. Ces derniers noms caractérisent même plus exactement que celui de *vulpanser* le tadorne, en le réunissant à la famille des canards, à laquelle en effet il appartient et non pas à celle des oies; il est à la vérité un peu plus grand que le canard commun, et il a les jambes un peu plus hautes; mais du reste sa figure, son port et sa conformation sont semblables, et il ne diffère du canard que par son bec qui est plus relevé, et par les couleurs de son plu-

mage, qui sont plus vives, plus belles, et qui, vues de loin, ont le plus grand éclat; ce beau plumage est coupé par grandes masses de trois couleurs, le blanc, le noir et le jaune canelle; la tête et le cou, jusqu'à la moitié de sa longueur, sont d'un noir lustré de vert; le bas du cou est entouré d'un collier blanc; au-dessous est une large zone de jaune-canelle qui couvre la poitrine et forme une bandelette sur le dos; cette même couleur teint le bas-ventre; au-dessous de l'aile, de chaque côté du dos, règne une bande noire dans un fond blanc; les grandes et les moyennes pennes de l'aile sont noires; les petites ont le même fond de couleur, mais elles sont luisantes et lustrées de vert; les trois pennes voisines du corps ont leur bord extérieur d'un jaune canelle et l'intérieur blanc; les grandes couvertures sont noires et les petites sont blanches. La femelle est sensiblement plus petite que le mâle, auquel du reste elle ressemble même par les couleurs; on remarque seulement que les reflets verdâtres de la tête et des ailes sont moins apparents que dans le mâle.

Le duvet de ces oiseaux est très-fin et très-doux (3); les pieds et leurs membranes sont de couleur de chair; le bec est rouge, mais l'onglet de ce bec et les narines sont noires; sa forme est, comme nous l'avons dit, *sime* ou *camuse*, sa partie supérieure étant très-arquée, près de la tête, creusée en arc concave sur les narines, et se relevant horizontalement au bout en cuillère arrondie, bordée d'une rainure assez profonde et demi-circulaire; la trachée présente un double renflement à sa bifurcation (4).

Pline fait l'éloge de la chair du tadorne, et dit que les anciens Bretons ne connaissaient pas de meilleur gibier (5). Athénée donne à ses œufs le second rang pour la bonté après ceux du paon; il y a toute apparence que les Grecs élevaient des tadornes, puisque Aristote observe (6) que dans le nombre de leurs œufs il s'en trouve de clairs; nous n'avons pas eu occasion de goûter de la chair ni des œufs de ces oiseaux.

Il paraît que les tadornes se trouvent dans

pore anteriore latâ fasciâ rufâ cincto; pectore et ventre mediis nigro variegatis; maculâ alarum viridi aureâ; cupri puri colore variante; rectricibus candidis, duodecim intermediis apice nigris. Tadorna. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 344.)

(1) Vid. Pieri, in Orum, lib. 20.

(2) Suivant Willoughby, quod in foraminibus cuculorum nidifect.

(3) Plumæ mollissimæ, ut in eider. (Linnæus, Fauna Suec.)

(4) Willoughby.

(5) Suaviores epulas, olim, vulpansere non nove-rat Britannia. (Plin., lib. 10, cap. 22.)

(6) Lib. 3, cap. 1.

les climats froids comme dans les pays tempérés, et qu'ils se sont portés jusqu'aux terres australes (1); cependant l'espèce ne s'est pas également répandue sur toutes les côtes de nos régions septentrionales (2).

Quoiqu'on ait donné aux tadornes le nom de canard de mer (3), et qu'en effet ils habitent de préférence sur les bords de la mer, on ne laisse pas d'en rencontrer quelques-uns sur des rivières (4) ou des lacs même assez éloignés dans les terres (5), mais le gros de l'espèce ne quitte pas les côtes; chaque printemps il en aborde quelques troupes sur celles de Picardie, et c'est là qu'un de nos meilleurs correspondants, M. Baillon, a suivi les habitudes naturelles de ces oiseaux, sur lesquels il a fait les observations suivantes que nous nous faisons un plaisir de publier ici.

« Le printemps, dit M. Baillon, nous amène les tadornes, mais toujours en petit nombre : dès qu'ils sont arrivés ils se répandent dans les plaines de sables dont les terres voisines de la mer sont ici couvertes; on voit chaque couple errer dans les garennes qui y sont répandues, et y chercher un logement parmi ceux des lapins; il y a vraisemblablement beaucoup de choix dans cette espèce de demeure, car ils entrent dans une centaine avant d'en trouver une qui leur convienne. On a remarqué qu'ils ne s'attachent qu'aux terriers qui ont au plus une toise et demie de profondeur, qui sont percés contre des âmes ou monticules et en montant, et dont l'entrée, exposée au midi, peut être aperçue du haut de quelque dune fort éloignée.

» Les lapins cèdent la place à ces nouveaux hôtes, et n'y rentrent plus.

» Les tadornes ne font aucun nid dans ces trous; la femelle pond ses premiers œufs sur le sable nu, et lorsqu'elle est à la fin de sa ponte, qui est de dix à douze pour

» les jeunes, et pour les vieilles de douze à quatorze, elle les enveloppe d'un duvet blanc fort épais dont elle se dépouille.

» Pendant tout le temps de l'incubation, qui est de trente jours, le mâle reste assis dument sur la dune; il ne s'en éloigne que pour aller deux à trois fois dans le jour chercher sa nourriture à la mer; le matin et le soir la femelle quitte ses œufs pour le même besoin, alors le mâle entre dans le terrier, surtout le matin, et lorsque la femelle revient, il retourne sur sa dune.

» Dès qu'on aperçoit au printemps un tadorne ainsi en vedette, on est assuré d'en trouver le nid; il suffit pour cela d'attendre l'heure où il va au terrier; si cependant il s'en aperçoit, il s'envole du côté opposé, et va attendre sa femelle à la mer; en revenant ils volent long-temps au-dessus de la garenne, jusqu'à ce que ceux qui les inquiètent se soient retirés.

» Dès le lendemain du jour que la couvée est éclosée, le père et la mère conduisent les petits à la mer, et s'arrangent de manière qu'ils y arrivent ordinairement lorsqu'elle est dans son plein : cette attention procure aux petits l'avantage d'être plus tôt à l'eau, et de ce moment ils ne paraissent plus à terre. Il est difficile de concevoir comment ces oiseaux peuvent, dès les premiers jours de leur naissance, se tenir dans un élément dont les vagues en tuent souvent des vieux de toutes les espèces.

» Si quelque chasseur rencontre la couvée dans ce voyage, le père et la mère s'envolent; celle-ci affecte de culbuter et de tomber à cent pas, elle se traîne sur le ventre en frappant la terre de ses ailes, et par cette ruse attire vers elle le chasseur; les petits demeurent immobiles jusqu'au retour de leurs conducteurs, et on peut, si l'on tombe dessus, les prendre tous sans qu'aucun fasse un pas pour fuir.

» J'ai été témoin oculaire de tous ces faits; j'ai déniché plusieurs fois et vu dénicher des œufs de tadornes; pour cet effet on creuse dans le sable en suivant le conduit du terrier jusqu'au bout; on y trouve la mère sur ses œufs, on les emporte dans une grosse étoffe de laine, couverts du duvet qui les enveloppe, et on les met sous une cane; elle élève ces petits étrangers avec beaucoup de soin, pourvu qu'on ait eu l'attention de ne lui laisser aucun de ses œufs. Les petits tadornes ont, en naissant, le dos blanc et noir, avec le

(1) A la côte de Diemen, par 43 degrés de latitude, j'ai compté en oiseaux de mer, des canards, des sarcelles, des tadornes. (Cook, second voyage, tom. 1, pag. 229.)

(2) *Habitantem reperimus in solâ Gotlandiâ.* (Fauna Suec.)

(3) *Anas maritima.* (Gesner.)

(4) *Primo vere in fluviis solutâ glacie apparet.* (Schwenckfeld.)

(5) M. Salerne parle d'un couple de tadornes vu sur un étang en Sologne. (Histoire des Oiseaux, pag. 414.)

» ventre très-blanc , et ces deux couleurs
 » bien nettes les rendent très-jolis ; mais
 » bientôt ils perdent cette première livrée
 » et deviennent gris ; alors le bec et les pieds
 » sont bleus ; vers le mois de septembre ils
 » commencent à prendre leurs belles plu-
 » mes , mais ce n'est qu'à la seconde année
 » que leurs couleurs ont tout leur éclat.

» J'ai lieu de croire que le mâle n'est par-
 » faitement adulte et propre à la génération
 » que dans cette seconde année (1) , car ce
 » n'est qu'alors que paraît le tubercule rouge
 » sanguin qui orne leur bec dans la saison
 » des amours , et qui , passé cette saison ,
 » s'oblitére ; or , cette espèce de production
 » nouvelle paraît avoir un rapport certain
 » avec les parties de la génération.

» Le tadorne sauvage vit de vers de mer,
 » de *grenades* ou sauterelles qui s'y trou-
 » vent à millions , et sans doute aussi du frai
 » des poissons et des petits coquillages qui
 » se détachent et s'élèvent du fond avec les
 » écumes qui surnagent ; la forme relevée de
 » son bec lui donne beaucoup d'avantage
 » pour recueillir ces diverses substances ,
 » en écumant , pour ainsi dire , la surface
 » de l'eau , beaucoup plus légèrement que
 » ne peut faire le canard.

» Les jeune tadorne élevés par une cane
 » s'accoutument aisément à la domesticité
 » et vivent dans les basses-cours comme les
 » canards ; on les nourrit avec de la mie de
 » pain et du grain. On ne voit jamais les ta-
 » dorne sauvages rassemblés en troupes ,
 » comme les canards , les sarcelles , les sif-
 » fleurs : le mâle et la femelle seulement ne
 » se quittent point ; on les aperçoit toujours
 » ensemble , soit dans la mer , soit sur les
 » sables ; ils savent se suffire à eux-mêmes ,
 » et semblent , en s'appariant , contracter un
 » nœud indissoluble ; le mâle au reste se
 » montre fort jaloux (2) ; mais malgré l'ar-

» deur de ces oiseaux en amour , je n'ai ja-
 » mais pu obtenir une couvée d'aucune fe-
 » melle ; une seule a pondu quelques œufs
 » au hasard , ils étaient inféconds ; leur cou-
 » leur ordinaire est une teinte très-légère
 » de blond sans aucune tache ; ils sont de la
 » grosseur de ceux des canes , mais plus
 » ronds.

» Le tadorne est sujet à une maladie sin-
 » gulière ; l'éclat de ses plumes se ternit ,
 » elles deviennent sales et huileuses , et l'oi-
 » seau meurt après avoir languï près d'un
 » mois. Curieux de connaître la cause du
 » mal , j'en ai ouvert plusieurs , je leur ai
 » trouvé le sang dissous et les principaux
 » viscères embarrassés d'une eau rousse ,
 » visqueuse et fétide ; j'attribue cette mala-
 » die au défaut de sel marin , que je crois
 » nécessaire à ces oiseaux , au moins de temps
 » en temps , pour diviser par ses pointes la
 » partie rouge de leur sang , et entretenir son
 » union avec la lympe , en dissolvant les
 » eaux ou humeurs visqueuses que les grai-
 » nes dont ils vivent dans les cours amas-
 » sent dans leurs intestins. »

Ces observations détaillées de M. Baillon ne nous laissent que fort peu de chose à ajouter à l'histoire de ces oiseaux , dont nous avons fait nourrir un couple sous nos yeux ; ils ne nous ont pas paru d'un naturel sauvage ; ils se laissaient prendre aisément ; on les tenait dans un jardin où on leur donnait la liberté pendant le jour , et lorsqu'on les prenait et qu'on les tenait à la main , ils ne faisaient presque pas d'efforts pour s'échapper ; ils mangeaient du pain , du son , du blé et même des feuilles de plantes et d'arbriseaux ; leur cri ordinaire est assez semblable à celui du canard , mais il est moins étendu et beaucoup moins fréquent , car on ne les entendait crier que fort rarement ; ils ont encore un second cri plus faible quoique aigu , *uute uute* , qu'ils font entendre lorsqu'on les saisit brusquement , et qui ne paraît être que l'expression de la crainte ; il se baignent fort souvent , surtout dans les temps doux et à l'approche de la pluie ; ils nagent en se berçant sur l'eau , et lorsqu'ils

(1) La vie assez longue du tadorne paraît confirmer le fait de sa croissance tardive ; l'hiver dernier il m'en est mort un âgé de onze ans ; et il aurait vécu plus long-temps , mais il était devenu très-méchamment , s'était rendu le maître de toute la basse-cour , excepté un canard musqué plus fort que lui , avec lequel il se battait sans cesse : on crut conserver le plus faible en le renfermant ; mais il mourut peu de temps après , plutôt d'ennui de sa prison que de vieillesse. (Note de M. Baillon.)

(2) La domesticité qui adoucit les mœurs , en même temps les corrompt ; j'ai vu dans ma basse-cour un tadorne mâle s'accoupler deux années de suite avec une cane blonde , et cependant faire tou-

jours à sa femelle les mêmes caresses ; il avait alors cinq ans. Ce mélange a produit des métis qui n'avaient du tadorne que le cri , le bec et les pieds ; les couleurs ont été celles du canard ; il n'y avait de différence que sous la queue qui a conservé la teinte jaune. J'ai gardé pendant trois ans une femelle de ces métis , elle n'a jamais voulu écouter ni les canards ni les tadorne. (Note de M. Baillon.)

abordent à terre, ils se dressent sur leurs pieds, battent des ailes et se secouent comme les canards; ils arrangent aussi très-souvent leur plumage avec le bec; ainsi les tadornes qui ressemblent beaucoup aux canards par la forme du corps, leur ressemblent aussi par les habitudes naturelles, seulement ils ont plus de légèreté dans les mouvements, et montrent plus de gaieté et de vivacité; ils ont encore sur tous les canards, même les plus beaux, un privilège de nature qui n'appartient qu'à cette espèce; c'est de conserver constamment et en toute saison les

belles couleurs de leur plumage: comme ils ne sont pas difficiles à priver, que leur beau plumage se remarque de loin et fait un très-bel effet sur les pièces d'eau, il serait à désirer que l'on pût obtenir une race domestique de ces oiseaux; mais leur naturel et leur tempérament semblent les fixer sur la mer et les éloigner des eaux douces; ce ne pourrait donc être que dans les terrains très-voisins des eaux salées, qu'on pourrait tenter avec espérance de succès leur multiplication en domesticité.

LE MILLOUIN* (1).

ANAS FERINA, Linn., Gmel., Lath., Vieill., Temm. — ANAS RUFICOLLIS, Scopoli. — ANAS RUPA, Lath., Gmel.

Le millouin est ce canard que Belon désigne sous le nom de *cane à tête rousse*; il a en effet la tête et une partie du cou d'un brun-roux ou marron; cette couleur coupée en rond au bas du cou, est suivie par du noir ou brun noirâtre, qui se coupe de même en rond sur la poitrine et le haut du dos; l'aile est d'un gris teint de noirâtre et sans miroir; mais le dos et les flancs sont joliment ourvragés d'un liséré très-fin, qui court transversalement par petits zigzags noirs dans un fond gris de perle. Selon Schwenckfeld, la

tête de la femelle n'est pas rousse comme celle du mâle, et n'a que quelques taches roussâtres.

Le millouin est de la grandeur du tadorne, mais sa taille est plus lourde; sa forme trop ronde lui donne un air pesant; il marche avec peine et de mauvaise grâce, et il est obligé de battre de temps en temps des ailes pour conserver l'équilibre sur terre.

Son cri ressemble plus au sifflement grave d'un gros serpent, qu'à la voix d'un oiseau; son bec large et creux est très-propre à

* Voyez les planches enluminées, n° 803.

(1) En Brie, *moreton*; en Bourgogne, *rougeot*; en catalan, *buixot*; dans le Bolonais, *collo rosso*; en allemand, *rot-hals*, *rot-ent*, *mittel-ent*, *wildgrawe-ent*, *braun koeffichte endte*; en silésien, *braun endte*; en anglais, *pochard*, *red-headed widgeon*, *common gray widgeon*.

Cane à tête rousse. (Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 173. — Albin, tom. 2, pl. 98. — Jonston, Avi., pag. 98.) *Anas fera fusca vel media*. (Gesner, Avi., pag. 116; et Icon. avi., pag. 76. — Klein, Avi., pag. 132, n° 5.) *Anas fera fusca vel mediae magnitudinis*. (Aldrov., Avi., tom. 3, pag. 221.) *Anas fera-fusca Gesneri, Aldrovandi*. (Willoughby, Ornithol., pag. 288. — Ray, Synops. avi., pag. 143, n° a, 10.) *Anas fusca*. (Jonston, Avi., pag. 97. — Marsigl., Danub., tom. 5, pag. 122, pl. 59.) *Anas fusca*, quibusdam *media*. (Charleton, Exercit., pag. 105, n° 9. Onomast., pag. 99, n° 9.) *Anas*

fera octava seu erythrocephalos primus. (Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 201.) *Anas media Schwenckfeldii*. (Rzaczynski, Auctuar., pag. 357.) *Anas fera capite subrafo minor*. (Willoughby, pag. 282; paraît être la femelle.) *Penelops primus*, Ornithologia. (Aldrovande, tom. 3, pag. 218.) *Penelope*. (Jonston, Avi., pag. 98. — Charleton, Exercit., pag. 106, n° 3; Onomast., pag. 100, n° 9.) *Anas cinerea vertice et collo ferrugineis*. (Barrère, Ornithol., clas. 1, gen. 1, sp. 9.) *Anas alis cinereis immaculatis, utropygio nigro*. (Linnaeus, Fauna Suec., n° 107.) *Anas ferina*. (*Idem*, Syst. nat., ed. 10, gen. 61, sp. 27.) *Le canard brun*. (Salerne Ornithol., pag. 422.) *Anas superne cinereo-albo et fusco, inferne cinereo-albo et griseo transversim et undatim striata; capite et collo castaneis; corpore anteriùs fuliginoso; imo ventre dorso concolore; rectricibus cinereo-fuscis*. . . . *Penlope. Le millouin*. (Brisson, tom. 6, pag. 384.)

fouiller dans la vase, comme font les sou-chets et les morillons, pour y trouver des vers et pour pêcher des petits poissons et des crustacées. Deux de ces oiseaux mâles que M. Baillon a nourris l'hiver dans une basse-cour, se tenaient presque toujours dans l'eau; ils étaient forts et courageux sur cet élément et ne s'y laissaient pas approcher par les autres canards, ils les écartaient à coups de bec; mais ceux-ci en revanche les battaient lorsqu'ils étaient à terre, et toute la défense du millouin était alors de fuir vers l'eau. Quoiqu'ils fussent privés et même devenus familiers, on ne put les conserver long-temps, parce qu'ils ne peuvent marcher sans se blesser les pieds; le sable des allées d'un jardin les incommodait autant que le pavé d'une cour, et quel que soin que prit M. Baillon de ces deux millouins, ils ne vécutrent que six semaines dans leur captivité.

« Je crois, dit ce bon observateur, que ces oiseaux appartiennent au Nord: les miens restaient dans l'eau pendant la nuit, même lorsqu'il gelait beaucoup; ils s'y agitaient assez pour empêcher qu'elle ne se glaçât autour d'eux.

« Du reste, ajoute-t-il, les millouins ainsi que les morillons et les garrots, mangent beaucoup et digèrent aussi promptement que le canard; ils ne vécutrent d'abord que de pain mouillé, ensuite ils le mangeaient sec, mais ils ne l'avalèrent ainsi qu'avec peine, et étaient obligés de boire à chaque instant; je n'ai pu les accoutumer à manger du grain; les morillons seuls paraissent aimer la semence du jonc de marais. »

M. Hébert, qui, en chasseur attentif et même ingénieux, a su trouver à la chasse d'autres plaisirs que celui de tuer, a fait sur ces oiseaux, comme sur beaucoup d'autres, des observations intéressantes. « C'est, dit-il, l'espèce du millouin, qui après celle du canard sauvage, m'a paru la plus nombreuse dans les contrées où j'ai chassé. Il nous arrive en Brie, à la fin d'octobre, par troupes de vingt à quarante; il a le vol plus rapide que le canard, et le bruit que fait son aile est tout différent; la troupe forme en l'air un peloton serré, sans former des triangles comme les canards sauvages; à leur arrivée ils sont in-quiets, ils s'abattent sur les grands étangs, l'instant d'après ils en partent, en font plusieurs fois le tour au vol, se posent

» une seconde fois pour aussi peu de temps, » disparaissent, reviennent une heure après, » et ne se fixent pas davantage. Quand j'en ai tué, ça toujours été par hasard avec de très-gros plomb, et lorsqu'ils faisaient leurs différents tours en l'air; ils étaient tous remarquables par une grosse tête rousse, qui leur a valu le nom de *rougeot* dans notre Bourgogne.

« On ne les approche pas facilement sur les grands étangs; ils ne tombent point sur les petites rivières par la gelée, ni à la chute sur les petits étangs (1), et ce n'est que dans les canardières de Picardie que l'on peut en tuer beaucoup; néanmoins ils ne laissent pas d'être assez communs en Bourgogne, et on en voit à Dijon aux boutiques des rôtisseurs pendant presque tout l'hiver. J'en ai tué un en Brie au mois de juillet, par une très-grande chaleur; il me partit sur les bords d'un étang au milieu des bois, dans un endroit fort solitaire; il était accompagné d'un autre, ce qui me ferait croire qu'ils étaient appariés; et que quelques couples de l'espèce couvent en France dans les grands marais. »

Nous ajouterons que cette même espèce s'est portée bien au-delà de nos contrées, car il nous est arrivé de la Louisiane un millouin tout semblable à celui de France; et de plus, on reconnaît le même oiseau dans le *quapacheantauhli* de Fernandez (2), que M. Brisson, par cette raison, a nommé *millouin du Mexique* (3). Quant à la variété

(1) Comme on ne tue que rarement de ces oiseaux en Brie, il m'a été impossible d'en réunir plusieurs pour les comparer; mais je suis fort porté à croire qu'on confond sous la même dénomination de *moreton*, *morillon*, etc., deux espèces et même trois; le *millouin*, n° 803 des planches enluminées, le *chipeau*, n° 958, et le *canard sifflleur*, n° 825. Ces trois espèces ont beaucoup de rapport; leur plumage gris plus ou moins rembruni, ondé de traits noirs, semblables à des traits de plume, leur donne un air de famille; ils voyagent ensemble. Connaît-on bien les mâles et les femelles dans chacune de ces espèces? (Suite de la note de M. Hébert, qui nous fait voir qu'en Brie, et peut-être en plusieurs autres endroits, les noms de *morillon*, *moreton*, sont mal appliqués et donnés vulgairement au millouin, au chipeau, ou encore à d'autres canards.

(2) *Anatis feræ* genus, capite, collo, pectore ac ventre fulvo... Alis cum dorso e fusco fulvoque transversis tæniis variis... (Fernand., cap. 194, pag. 52.)

(3) Ornithologie, tom. 6, pag. 390.

dans l'espèce du millouin de France, donnée que nous en tenir à ce qu'il en dit (1); par ce dernier ornithologiste sous l'indication de *millouin noir*, nous ne pouvons cette variété du millouin ne nous étant pas connue.

LE MILLOUINAN*.

ANAS MARILA, Linn., Gmel., Lath., Vieill., Temm. — ANAS FRENATA, Sparm. (2).

Ce bel oiseau, dont nous devons la connaissance à M. Baillon, est de la taille du millouin, et ses couleurs, quoique différentes, sont disposées de même : par ce double rapport nous avons cru pouvoir lui donner le nom de *millouinan*. Il a la tête et le cou recouvert d'un grand *domino* noir à reflets vert cuivreux, coupé en rond sur la poitrine et le haut du dos; le manteau est joliment ouvragé d'une petite hachure noirâtre, courant légèrement dans un fond gris de perle; deux pièces du même ouvrage, mais plus serré, couvrent les épaules; le croupion est travaillé de même; le ventre et l'estomac

sont du plus beau blanc; on peut remarquer sur le milieu du cou l'empreinte obscure d'un collier roux; le bec du millouinan est moins long et plus large que celui du millouin.

L'individu que nous décrivons a été tué sur la côte de Picardie; et depuis, un autre tout-à-fait semblable, sinon qu'il est un peu plus petit, nous est venu de la Louisiane. Ce n'est pas, comme on l'a déjà vu, la seule espèce de la famille du canard qui se trouve commune aux deux continents; néanmoins ce millouinan, qui n'avait pas encore été remarqué ni décrit, ne paraît sans doute que rarement sur nos côtes.

LE GARROT ** (3).

ANAS CLANGULA, Linn., Gmel., Lath., Vieill., Temm. — ANAS GLAUCION, Lath., Gmel. (4).

Le garrot est un petit canard dont le plumage est noir et blanc, et la tête remarqua-

ble par deux mouches blanches posées aux coins du bec, qui de loin semblent être deux

(1) Ornithologie, pag. 389. *Anas fersa fusca* alia. (Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 221.)

* Voyez les planches enluminées, n° 1002.

(2) Selon M. Temminck, l'*anas frenata* de Sparmann n'est qu'une vieille femelle de cette espèce.

DESM. 1830.

** Voyez les planches enluminées, n° 802.

(3) En Lorraine, *canard de Hongrie*; en Alsace, *canard pie*; par les Italiens, *quatr'occhi*; en anglais *golden-eye*; en allemand, *kobel-ente*, *straus-ente*; et aux environs de Strasbourg, *weisser dritt-vogel*; par quelques-uns, *klinger*; en suédois, *knipa*, et dans la province de Skone, *dopping*.

Clangula. (Gesner, Avi., pag. 119. — *Idem*,

Icon. avi., pag. 79, une mauvaise figure de la tête. —

(4) Selon M. Temminck, il est incontestable que les descriptions latines de l'*anas glaucion* de Latham et de Gmelin indiquent très-exactement le plumage de la vieille femelle ou du jeune mâle du canard garrot; mais il est évident que toutes les indications françaises et quelques anglaises placées comme synonymes avec cette espèce nominale de l'*anas glaucion* doivent être énumérées dans la nomenclature du morillon (*Anas fuligula*, Linn.), et que ce sont des descriptions de double emploi, faites sur des femelles ou de jeunes mâles de cette espèce.

DESM. 1830.

yeux placés à côté des deux autres, dans la coiffe noire lustrée de vert qui lui couvre la tête et le haut du cou; et c'est de-là que les Italiens lui ont donné le nom de *quatr'occhi*; les Anglais le nomment *golden-eye*, œil d'or, à raison de la couleur jaune dorée de l'iris de ses yeux; la queue et le dos sont noirs, ainsi que les grandes plumes de l'aile, dont la plupart des couvertures sont blanches; le bas du cou avec tout le devant du corps est d'un beau blanc; les pieds sont très-courts et les membranes qui en réunissent les doigts s'étendent jusqu'au bout des ongles et y sont adhérentes.

La femelle est un peu plus petite que le mâle, et en diffère entièrement par les couleurs qui, comme on l'observe généralement dans toute la famille du grand canard, sont plus ternes, plus pâles dans les femelles; celle-ci les a grises ou brunâtres où le mâle les a noires, et gris blanches où il les a d'un beau blanc; elle n'a ni le reflet vert à la tête, ni la tache blanche au coin du bec (1).

Le vol du garrot quoique assez bas, est très-roide et fait siffler l'air (2); il ne crie pas en partant, et ne paraît pas être si défiant que les autres canards. On voit de petites troupes de garrots sur nos étangs pendant tout l'hiver, mais ils disparaissent au printemps, et sans doute vont nicher dans le Nord; du moins Linnæus, dans une courte notice du *Fauna Suecica*, dit que ce canard se voit l'été en Suède, et que dans cette saison, qui

est celle de la nichée, il se tient dans des creux d'arbres.

M. Baillon qui a essayé de tenir quelques garrots en domesticité, vient de nous communiquer les observations suivantes.

« Ces oiseaux, dit-il, ont maigri considérablement en peu de temps, et n'ont pas tardé à se blesser sous les pieds, lorsque je les ai laissé marcher en liberté; ils restaient la plupart du temps couchés sur le ventre; mais quand les autres oiseaux venaient les attaquer, ils se défendaient vigoureusement; je puis même dire que j'ai vu peu d'oiseaux aussi méchants. Deux mâles que j'ai eu l'hiver dernier me déchiraient la main à coups de bec toutes les fois que je les prenais; je les tenais dans une grande cage d'osier, afin de les accoutumer à la captivité, et à voir aller et venir dans la cour les autres volailles; mais ils ne marquaient, dans leur prison, que de l'impatience et de la colère, et s'élançaient contre leurs grilles, vers les autres oiseaux qui les approchaient; j'étais parvenu, avec beaucoup de peine, à leur apprendre à manger du pain, mais ils ont constamment refusé toute espèce de grains.

« Le garrot, ajoute cet attentif observateur, a de commun avec le millouin et le morillon, de ne marcher que d'une manière peinée et difficile, avec effort, et ce semble avec douleur; cependant ces oiseaux viennent de temps en temps à terre, mais pour s'y tenir tranquilles et en repos, debout ou couchés sur la grève, et pour y éprouver un plaisir qui leur est particulier. Les oiseaux de terre ressentent de temps en temps le besoin de se baigner, soit pour purger leur plumage de la poussière qui l'a pénétré, soit pour donner au corps une dilatation qui en facilite les mouvements, et ils annoncent par leur gaieté en quittant l'eau la sensation agréable qu'ils éprouvent; dans les oiseaux aquatiques, au contraire, dans ceux surtout qui restent un long temps dans l'eau, les plumes humectées et pénétrées à la longue, donnent insensiblement passage à l'eau, dont quelques filets doivent gagner jusqu'à la peau; alors ces oiseaux ont besoin d'un bain d'air qui dessèche et contracte leurs membres trop dilatés par l'humidité; ils viennent en effet au rivage prendre ce bain sec dont ils ont besoin, et la gaieté qui règne alors dans

Jonston, Avi., pag. 97. — Linnæus, Syst. nat., ed. 10, gen. 61, sp. 20.) *Anas clangula*. (Aldrov., Avi., t. 3, p. 224. — Klein, Avi., p. 133, n° 13.) *Anas platyrinchos*. (Aldrov., Avi., t. 3, p. 224.) *Anas platyrinchos mas Aldrovandi*. (Willoughby, Ornith., pag. 282. — Ray, Synops., pag. 142, n° a, 8. — Klein, pag. 135, n° 27. — Marsigl., Danub., tom. 5, pag. 114, tab. 55.) *Anas fera sexta seu cristata*. (Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 200. — Rzaczynski, Auctuar., pag. 357.) *Petit plongeon*. (Albin, tom. 1, pag. 83, pl. 96.) *Le canard aux yeux d'or*. (Salerne, Ornithol., pag. 420.) *Anas nigro alboque variegata; capite nigro-viridi; sinu oris alba macula*. (Linnæus; *Fauna Suecica*, n° 100.) *Anas supernè nigra, infernè alba, capite et collo supremo nigris, violaceo et viridi-aureo colore variantibus; maculâ utrinque rostrum inter et oculum, collo infimo, tectricibus alarum superioribus mediis et remigibus intermediis candidis; reetricibus nigricantibus*. . . . *Clangula. Le garrot*. (Brisson, Ornithol., tom 6, pag. 416.)

(1) Aldrovande.

(2) *Clangula ab alarum clangore, quæ firmissimæ et non sine sono in volatu moventur*. (*Idem*.)

» leurs yeux et un balancement lent de la » marche fait le même bruit qu'un claque-
 » tête, font connaître la sensation agréable » ment de mains ; ils s'aident de leurs ailes
 » qu'ils éprouvent ; mais ce besoin satisfait, » pour garder l'équilibre qu'ils perdent à
 » et en tout autre temps, les garrots, et » tout moment, et si on les presse, ils s'é-
 » comme eux, les millouins et les morillons, » lancent en jetant leurs pieds en arrière et
 » ne viennent pas volontiers à terre, et sur- » tombent sur l'estomac ; leurs pieds d'ail-
 » tout évitent d'y marcher, ce qui paraît » leurs se déchirent et se fendent en peu de
 » leur causer une extrême fatigue ; en effet, » temps par le frottement sur le gravier : il
 » accoutumés à se mouvoir dans l'eau par » paraît donc que ces espèces, uniquement
 » petits élans, dont l'impulsion dépend d'un » nées pour l'eau, ne pourront jamais aug-
 » mouvement vif et brusque des pieds, ils » menter le nombre des colonies que nous
 » apportent cette habitude à terre, et n'y » en avons tirées pour peupler nos basses-
 » vont que par bonds, en frappant si forte- » cours. »
 » ment le sol de leurs larges pieds, que leur

LE MORILLON * (1).

ANAS FULIGULA, Lath., Linn., Gmel., Vieill., — ANAS SCANDIACA,
 Lath., Linn., Gmel. (2).

Le morillon est un joli petit canard, qui, pour toutes couleurs, n'offre, lorsqu'on le voit en repos, qu'un large bec bleu, un

grand domino noir, un manteau de même couleur, et du blanc sur l'estomac, le ventre et le haut des épaules ; ce blanc est net

* Voyez les planches enluminées, n° 1001.

(1) En Brie, *le jacobin*; sur la Somme, du temps de Belou, *cotée*; en allemand, *scheel-ent*, *schill-ens*, *skel-endt*, *lepel-ganz*; en anglais, *spoon-bill'd duck*; en suédois, *brunnacke*.

Morillon. (Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 165; et Portraits d'Oiseaux, pag. 33, *b*, mauvaise figure.) *Glaucium*. (Gesner, Avi., pag. 108. — Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 215.) *Glaucius*. (Jonston, Avi., pag. 97. — Charleton, Exercit., pag., 106, n° 4. — Onomast., pag., 100, n° 4.) *Glaucium* Belonii. (Willoughby, Oroit., pag. 281. — Ray, Synops. avi., pag. 144.) *Anas platyrinchos*. (Gesner, Avi., pag. 118. — Aldrovande, tom. 3, pag. 225.) *Anas platyrinchos* Gesneri. (Mus. Worm., pag. 301. — Charleton, Exercit., pag. 104, n° 7. — Onomast., pag. 99, n° 7.) *Anatis platyrinchos* species. (Gesner, Icon., pag. 79.) *Anas platyrinchos* minor alter, seu *anas fuligula* alia. (Aldrovande, tom. 3, pag. 227.) *Anas fera fusca* minor. (Willoughby, Oroit., pag. 281. — Ray, Syn. avi., pag. 145, n° 11, peut-être la femelle.) *Anas fera* capite sub-rufo major. (Willoughby, pag. 282. — Ray, pag. 144, n° 12.) *Anas glaucia fera*. (Barrère, Ornithol., clas. 1, gen. 1, sp. 10.) *Anas oculator* iridibus flavis; capite griseo; collari albo. (Linnæus, Fauna Suec., n° 104.) *Glaucion*. (*Idem*, Syst. nat., ed. 10, gen. 61, sp. 23.) Reiger ente. (Frisch, OISEAUX. Tome IV.

tom. 2, pl. 117.) *Le morillon*. (Salerne, Ornithol., pag. 423.) *Le canard sauvage à tête roussâtre*. (*Idem*, *ibid.*, pag. 424.) *Anas cristata*, supernè fusco-nigricans, violaceo adumbrata, infernè alba, in pectore et imo ventre fusco variegata, capite et collo supremo splendide nigricantibus, ad violaceum vergentibus; collo infimo fusco-rufescente; tæniâ transversâ in alis candidâ; reetricibus fusco nigricantibus, ad violaceum vergentibus (*mas*). *Anas* supernè splendide fusca punctulis griseis aspersa, infernè alba, in pectore et imo ventre fusco variegata; capite et collo fuscis, nigricante variis; uropygio fusco-nigricante, viridi adumbrato; tæniâ transversâ in alis candidâ; reetricibus fusco-nigricantibus ad violaceum vergentibus (*femina*)... *Glaucium*. *Le morillon*. (Brisson, tom. 6, pag. 406.)

(2) M. Temminck rapporte à cette espèce, comme en étant le jeune mâle, le canard brun de Buffon, décrit ci-après, pag. 338.

Selon cet auteur, le petit morillon, aussi de Buffon, voyez pag. 331, est encore de la même espèce.

Enfin il regarde le morillon de Brisson (*anas scandiaca*, Lath., Linn., Gmel.) comme n'en étant que le jeune après la première mue et à l'âge d'un an. Voyez d'ailleurs notre note de la pag. 327.

DESM. 1830.

et pur, et tout le noir est luisant et relevé de beaux reflets pourprés et d'un rouge verdâtre; les plumes du derrière de la tête se redressent en pennache; souvent le bas du domino noir, sur la poitrine, est ondé de blanc; et dans cette espèce, ainsi que dans les autres du genre du canard, les couleurs sont sujettes à certaines variations, qui ne sont nullement spécifiques et qui n'appartiennent qu'à l'individu (1).

Lorsque le morillon vole, son aile paraît rayée de blanc; cet effet est produit par sept plumes qui sont en partie de cette couleur (2); il a le dedans des pieds et des jambes rougeâtre et le dehors noir; sa langue est fort charnue et si renflée à la racine, qu'il semble y en avoir deux; dans les viscères il n'y a point de vésicule du fiel (3). Selon regarde le morillon comme le *glaucium* des Grecs, n'ayant dit-il, *trouvé onc oiseau qui eût l'œil de couleur si véronne*: et en effet, le *glaucium*, dans Athénée, est ainsi nommé de la couleur *glauque* ou vert-d'eau de ses yeux.

Le morillon fréquente les étangs et les rivières (4), et néanmoins se trouve aussi sur la mer (5); il plonge assez profondément (6), et fait sa pâture de petits poissons, de crustacées et coquillages, ou de graines d'herbes aquatiques (7), surtout de celle du jonc commun; il est moins défiant, moins prêt à partir que le canard sauvage; on peut l'approcher à la portée du fusil sur les étangs, ou

(1) In hac et in aliis anatibus colores variant in diversis individuis. (Ray.)

(2) Il seroit totalement noir par-dessus le dos et aelles, n'estoit que quand on les lui étend, l'on voit sept plumes en chaque costé, qui lui font l'aëlle toute bigarée, ainsi comme à la pie; mais au reste toute l'aëlle, comme aussi la queue, est noire, qui ressemble proprement à celle d'un cormorant. (Belon, Nat., pag. 165.)

(3) Belon, Nat., pag. 165.

(4) Cet oiseau de rivière, dit Belon, commun ès rivières et étangs de toutes contrées; et dans ses observations, pag. 161, il dit avoir trouvé le morillon, avec plusieurs autres espèces aquatiques, sur le lac qui est au-dessus d'Antioche.

(5) Habitat in maritimis frequens. (Fauna Suecica.)

(6) Sachant faire le plongeon, il se peut contenir dessous l'eau moult long espace de temps. (Belon.)

(7) *Idem*.

mieux encore sur les rivières quand il gèle; et lorsqu'il a pris son essor, il ne fait pas de longues traversées (8).

M. Baillon nous a communiqué ses observations sur cette espèce en domesticité. « La couleur du morillon, dit-il, sa manière de se balancer en marchant et en tenant le corps presque droit, lui donnent un air d'autant plus singulier, que la belle couleur bleu clair de son bec toujours appliqué sur la poitrine, et ses gros yeux brillants, tranchent beaucoup sur le noir de son plumage.

» Il est assez gai et barbotte comme le canard pendant des heures entières; j'en ai privé facilement plusieurs dans ma cour; ils sont devenus si familiers en peu de temps, qu'ils entraient dans la cuisine et dans les appartements; on les entendait avant de les voir, à cause du bruit qu'ils faisaient à chaque pas, en plaquant leurs larges pieds par terre et sur les parquets; on ne les voyait jamais faire de pas inutiles, ce qui prouve, comme je l'ai dit, que l'espèce ne marche que par besoin et forcément; et en effet ils s'écorchaient les pieds sur le pavé; néanmoins il ne maigrissaient que fort peu, et ils auraient pu vivre longtemps si les autres oiseaux de la basse-cour les avaient moins tourmentés.

» Je me suis procuré, ajoute M. Baillon, plus de trente morillons, pour voir si la huppe, qui est très-appareute à quelques individus, constitue une espèce particulière; j'ai reconnu qu'elle est un des ornements de tous les mâles (9).

» De plus, les jeunes sont dans le premier temps d'un gris enfumé; cette livrée reste jusqu'après la mue, et ils n'ont toute leur belle couleur d'un noir brillant qu'à la deuxième année; ce n'est que dans le même temps que le bec devient bleu; les femelles sont toujours moins noires et n'ont jamais de huppées. »

(8) Observations de M. Hébert.

(9) J'en ai tué qui avaient sur le sommet de la tête quelques plumes plus longues et plus larges que les autres, ce qui formait comme une espèce de huppe peu appareute; j'en ai tué d'autres qui n'en avaient aucun vestige. (Note communiquée par M. Hébert.)

LE PETIT MORILLON (1).

ANAS FULIGULA, Lath., Linn., Gmel., Temm. (2).

Après ce que nous venons de dire de la diversité que l'on remarque souvent dans le plumage des morillons, nous serions tentés de rapporter aux mêmes causes accidentelles, la différence de grandeur sur laquelle on s'est fondé pour faire du petit morillon une espèce particulière et séparée de celle du morillon; cette différence en effet est si petite, qu'à la rigueur on pourrait la regarder comme nulle (3), ou du moins la rapporter à celles que l'âge et les divers temps d'accroissement mettent nécessairement entre les individus d'une même espèce. Néanmoins la plupart des ornithologistes ont indiqué ce petit morillon comme d'une espèce différente de l'autre, et ne pouvant les contredire par des faits positifs, nous consignons seulement ici nos doutes que nous ne croyons pas mal fondés. Selon même, que les autres ont suivi, et qui est le premier auteur de cette distinction d'espè-

ces, semble nous fournir une preuve contre sa propre opinion; car après avoir dit de son *petit plongeon*, qui est notre petit morillon, que *c'est un joli oiseau bien troussé, rond et raccourci, avec yeux si jaunés et luisants qu'ils sont plus clairs qu'airain poli...* et qu'avec le plumage semblable à celui du morillon, il a de même la ligne blanche par le travers de l'aile; il ajoute « si » est-ce qu'il s'en faut beaucoup qu'il soit » vrai morillon, car il a la huppe derrière » la tête comme le bièvre et le pélican, et » toutefois le morillon n'en a point (4). » Or, Belon se trompe ici, et ce caractère de la huppe est une raison de plus de rapporter l'oiseau dont il s'agit ici au vrai morillon, qui a en effet une huppe (5).

M. Brisson donne encore une variété dans cette espèce, sous le nom de *petit morillon rayé* (6); mais ce n'est certainement qu'une variété d'âge.

(1) *Wigge*, par les Suédois; en anglais, *tufted duck*; en allemand, *woll-enten*, et par quelques-uns, *rusgen*; à Venise, *capo negro*. — Petit plongeon, espèce de canard. (Belon, Nat., pag. 175.) Strausz endt. (Gesner, Avi., pag. 107.) *Fuligula*, (*Idem*, Icon. Avi., pag. 80. — Jonston, Avi., pag. 98.) *Anas fuligula* (à fuligineo totius corporis colore.) (Gesner, Avi., pag. 120. — Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 227.) *Anas cirrhata*. (Gesner, Avi., pag. 120. — Aldrovande, tom. 3, pag. 229. — Jonston, pag. 98.) *Anas cristata*. (Ray, Synops., pag. 142, n° a, 7.) *Anas platyrinchos minor* prior. (Aldrovande, pag. 228.) *Anas fuligula primâ* Gesneri, Aldrovandi. (Willoughby, Ornith., pag. 280. — Klein, Avi., pag. 133, n° 11. — Raczynski, Auctuar., pag. 356 et 393.) *Querquedula cristata seu colymbis Belonii*. (Aldrovande, tom. 3, pag. 210. — Jonston, pag. 97. — Charleton, Exercit., pag. 107, n° 2. Onomast., pag. 101, n° 2.) *Anas cristâ dependente*; corpore nigro; ventre maculéque alarum albis. (Linnaeus, Fauna Suecic., n° 99.) *Fuligula*. (*Idem*, Syst. nat., ed. 10, gen. 61, sp. 39.) Canard à tête noire. (Albin, tom. 1, pl. 95.) Le petit canard à large bec. (Salerne, pag. 419.) *Anas cristata*, supernè fusconigricans, punctulis dilutionibus aspersa, infernè

albo-argentea; capite et collo supremo saturatè violaceis; collo infimo et imo ventre fusco-nigricantibus; uropygio saturatè fusco, viridi obscure adumbrato; tæniâ transversâ in alis candidâ; rectricibus splendèdè fuscis... Glaucium minus. *Le petit morillon*. (Brisson, tom. 6, pag. 411.)

(2) Ce canard ne diffère pas spécifiquement du précédent. M. Temminck en a acquis la preuve par ses observations anatomiques. DESM. 1830.

(3) Le morillon... du bout du bec à celui de la queue, quatorze pouces neuf lignes; au bout des ongles, quinze pouces.

Le petit morillon... du bout du bec à celui de la queue, douze pouces six lignes; au bout des ongles, quatorze pouces dix lignes. (Brisson.)

(4) Nature des Oiseaux, pag. 175.

(5) *Nota*. Belon dit de plus qu'on nomme son petit plongeon *cotée*; nom que nous nous sommes cru en droit de rapporter au morillon. Il conjecture aussi que c'est le *colymbis* ou *colymbides* des anciens; mais nous avons rapporté ce dernier, avec plus de vraisemblance, au *castagneux*.

(6) Brisson, tom. 6, pag. 416. Cet ornithologiste y rapporte la *fuligula dicta Gesneri*; *scaup duck* de Willoughby, pag. 279; et de Ray, pag. 142, n° a, 6.

LA MACREUSE * (1).

ANAS NIGRA, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Temm. — ANAS CINERASCENS, Bechst. (2).

On a prétendu que les macreuses naissent, comme les bernaches, dans des coquilles ou dans du bois pourri (3); nous avons suffisamment réfuté ces fables, dont ici, comme ailleurs, l'histoire naturelle ne se trouve que trop souvent infectée; les macreuses pondent, nichent et naissent comme les autres oiseaux; elles habitent de préférence les terres et les îles les plus septentrionales, d'où elles descendent en grand nombre le long des côtes de l'Écosse et de l'Angleterre, et arrivent sur les nôtres en hiver, pour y fournir un assez triste gibier, néanmoins attendu avec empressement par nos solitaires, qui, privés de tout usage de chair et réduits au poisson, se sont permis celle de ces oiseaux, dans l'opinion qu'ils ont le sang froid comme les poissons, quoiqu'en effet leur sang soit chaud et tout aussi chaud que celui des autres oiseaux d'eau; mais il est vrai que la chair noire, sèche et dure de la macreuse est plutôt un aliment de mortification qu'un bon mets.

Le plumage de la macreuse est noir, sa taille est à peu près celle du canard com-

mun, mais elle est plus ramassée et plus courte. Ray observe que l'extrémité de la partie supérieure du bec n'est pas terminée par un onglet corné, comme dans toutes les espèces de ce genre; dans le mâle la base de cette partie, près de la tête, est considérablement gonflée et présente deux tubercules de couleur jaune; les paupières sont de cette même couleur; les doigts sont très-longs et la langue est fort grande; la trachée n'a pas de labyrinthe (4), et les *cæcums* sont très-courts en comparaison de ceux des autres canards.

M. Baillon, cet observateur intelligent et laborieux que j'ai eu si souvent occasion de citer au sujet des oiseaux d'eau, m'a envoyé les observations suivantes.

« Les vents du nord et du nord-ouest amènent le long de nos côtes de Picardie, depuis le mois de novembre jusqu'en mars, des troupes prodigieuses de macreuses; la mer en est, pour ainsi dire, couverte: on les voit voler sans cesse de place en place, et par milliers; paraître sur l'eau et disparaître à chaque instant; dès qu'une macreuse plonge, toute la bande l'imité et reparait quelques instants après; lorsque les vents sont sud et sud-est elles s'éloignent de nos côtes, et ces premiers vents, au mois de mars, les font disparaître entièrement.

« La nourriture favorite des macreuses est une espèce de coquillage bivalve lisse et blanchâtre, large de quatre lignes et long de dix ou environ, dont les hauts fonds de la mer se trouvent jonchés dans beaucoup d'endroits; il y en a des bancs assez étendus et que la mer découvre sur ses bords au reflux. Lorsque les pêcheurs remarquent que, suivant leur terme, les macreuses plangent aux vaineaux (c'est le nom qu'on donne ici à ces coquillages), ils tendent leurs filets horizontalement,

* Voyez les planches enluminées, n° 978.

(1) Les Anglais de la province d'York l'appellent *scoter*. — *Anas niger*, *eboracensis* *scoter*. (Willoughby, Ornithol., pag. 280.) *Anas niger minor*. (Ray, Synops. avi., pag. 141, n° a, 5.) *Anas tota nigra*, *basi rostri gibbâ*. *Anas nigra*. (Linnaeus, Syst. nat., ed. 10, gen. 61, sp. 6.) Le petit canard noir. (Salerne, Ornithol., pag. 417.) La petite macreuse. (*Idem*, pag. 418.) *Anas supernè splendidè nigra*, *infernè nigricans*; *tuberculo in exortu rostri carnosu rubro*, *lineâ flavâ diviso*; *capite et collo nigris*, *violaceo saturato colore variantibus*; *rectricibus nigricantibus*. *Anas nigra*. *La macreuse*. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 420.)

(2) *Cet anas cinerascens* de Bechstein est, selon M. Temminck, une jeune femelle de la macreuse. DESM. 1830.

(3) Voyez le Traité de l'origine des macreuses, par feu M. Graindorge, de la Faculté de Montpellier; Caen, 1680; et notre article de la *bernache*.

(4) Willoughby, Ornithologie, pag. 280.

» mais fort lâches, au-dessus de ces coquil-
 » lages et à deux pieds au plus du sable ;
 » peu d'heures après, la mer entrant dans
 » son plein, couvre ces filets de beaucoup
 » d'eau, et les macreuses suivant le reflux à
 » deux ou trois cents pas du bord, la pre-
 » mière qui aperçoit les coquillages plonge,
 » toutes les autres la suivent, et rencontrant
 » le filet qui est entre elles et l'appât, elles
 » s'empêtrent dans ces mailles flottantes, ou
 » si quelques-unes, plus déifiantes, s'en écar-
 » tent et passent dessous, bientôt elles s'y
 » enlacent comme les autres en voulant re-
 » monter après s'être repues ; toutes s'y
 » noient, et lorsque la mer est retirée les
 » pêcheurs vont les détacher du filet où elles
 » sont suspendues par la tête, les ailes ou
 » les pieds.

» J'ai vu plusieurs fois cette pêche : un
 » filet de cinquante toises de longueur, sur
 » une toise et demie de large en prend quel-
 » quefois vingt ou trente douzaines dans une
 » seule marée ; mais en revanche on tendra
 » souvent ses filets vingt fois sans en prendre
 » une seule ; et il arrive de temps en temps
 » qu'ils sont emportés ou déchirés, par des
 » marsouins ou des esturgeons.

» Je n'ai jamais vu aucune macreuse voler
 » ailleurs qu'au-dessus de la mer, et j'ai
 » toujours remarqué que leur vol est bas et
 » mou, et de peu d'étendue ; elles ne s'élè-
 » vent presque pas, et souvent leurs pieds
 » trempent dans l'eau en volant. Il est pro-
 » bable que les macreuses sont aussi fécon-
 » des que les canards, car le nombre qui en
 » arrive tous les ans est prodigieux ; et mal-
 » gré la quantité que l'on en prend, il ne
 » paraît pas diminuer. »

Ayant demandé à M. Baillon ce qu'il pen-
 sait sur la distinction du mâle et de la fe-
 melle dans cette espèce, et sur ces macreu-
 ses à plumage gris, appelées *grisettes*, que
 quelques-uns disent être les femelles ; voici
 ce qu'il m'a répondu.

« La grisette est certainement une ma-
 » creuse, elle en a parfaitement la figure ;
 » on voit toujours ces grisettes de compa-
 » gnie avec les autres macreuses ; elles se
 » nourrissent des mêmes coquillages, les
 » avalent entiers, et les digèrent de même.
 » On les prend aux mêmes filets, et elles
 » volent aussi mal et de la même manière,
 » particulière à ces oiseaux qui ont les os
 » des ailes plus tournés en arrière que les
 » canards, et les cavités dans lesquelles
 » s'emboîtent les deux fémurs très-près l'une

» de l'autre ; conformation qui leur donnant
 » une plus grande facilité pour nager, les
 » rend en même temps très-inhabiles à mar-
 » cher ; et certainement aucune espèce de
 » canards n'a les cuisses placées de cette
 » manière ; enfin le goût de la chair est le
 » même.

» J'ai ouvert trois de ces grisettes cet hi-
 » ver, et elles se sont trouvées femelles.

» D'un autre côté la quantité de ces ma-
 » creuses grisettes est beaucoup moindre
 » que celle des noires ; souvent on n'en
 » trouve pas dix sur cent autres prises au
 » filet ; les femelles seraient-elles en si pe-
 » tit nombre dans cette espèce ?

» J'avoue franchement que je n'ai pas as-
 » sez cherché à distinguer les mâles des fe-
 » melles macreuses ; j'en ai empaillé grand
 » nombre, je choisissais les plus noires et
 » les plus grosses, toutes se sont trouvées
 » mâles, excepté les grisettes ; je crois cepen-
 » dant que les femelles sont un peu plus pe-
 » tites et moins noires, ou du moins qu'elles
 » n'ont pas ce mat de velours qui rend le
 » noir du plumage des mâles si profond. »

Il nous paraît conclure de cet exposé, que
 les femelles macreuses étant un peu moins
 noires et plus grises que les mâles, ces gri-
 settes ou macreuses plus grises que noires,
 et qui ne sont pas en assez grand nombre
 pour représenter toutes les femelles de l'es-
 pèce, ne sont en effet que les plus jeunes
 femelles qui n'acquiescent qu'avec le temps
 tout le noir de leur plumage.

Après cette première réponse, M. Bail-
 lon nous a encore envoyé les notes suivan-
 tes qui toutes sont intéressantes. « J'ai eu,
 » dit-il, cette année 1781, pendant plusieurs
 » mois dans ma cour une macreuse noire ;
 » je la nourrissais de pain mouillé et de
 » coquillages ; elle était devenue très-fa-
 » milière.

» J'avais cru jusqu'alors que les macreu-
 » ses ne pouvaient pas marcher, que leur
 » conformation les privait de cette faculté ;
 » j'en étais d'autant plus persuadé, que j'a-
 » vais ramassé plusieurs fois sur le bord de
 » la mer, pendant la tempête, des macreu-
 » ses, des pingouins et des macareux tous
 » vivants, qui ne pouvaient se traîner qu'à
 » l'aide de leurs ailes ; mais ces oiseaux
 » avaient sans doute été beaucoup battus
 » par les vagues ; cette circonstance, à la
 » quelle je n'avais pas fait attention, m'avait
 » confirmé dans mon erreur ; je l'ai recon-
 » nue en remarquant que la macreuse mar-

» che bien et même moins lentement que le
 » millouin ; elle se balance de même à cha-
 » que pas , en tenant le corps presque droit ,
 » et frappant la terre de chaque pied alter-
 » nativement et avec force : sa marche est
 » lente ; si on la pousse elle tombe , parce
 » que les efforts qu'elle se donne lui font
 » perdre l'équilibre ; elle est infatigable dans
 » l'eau , elle court sur les vagues comme le
 » pétrel , et aussi légèrement ; mais elle ne
 » peut profiter à terre de la célérité de ses
 » mouvements ; la mienne m'a paru y être
 » hors de la place que la nature a assignée
 » à chaque être.

» En effet , elle y avait l'air fort gauche ,
 » chaque mouvement lui donnait dans tout
 » le corps des secousses fatigantes ; elle ne
 » marchait que par nécessité ; elle se tenait
 » couchée ou debout droite comme un pieu ,
 » le bec posé sur l'estomac ; elle m'a tou-
 » jours paru mélancolique , je ne l'ai pas
 » vue une seule fois se baigner avec gaieté ,
 » comme les autres oiseaux d'eau , dont ma
 » cour est remplie ; elle n'entrait dans le
 » bac qui y est à fleur de terre , que pour
 » y manger le pain que je lui jetais ; lors-
 » qu'elle y avait bu et mangé , elle restait
 » immobile : quelquefois elle plongeait au
 » fond pour ramasser les miettes qui s'y pré-
 » cipitaient ; si quelque oiseau se mettait
 » dans l'eau et l'approchait , elle tentait de
 » le chasser à coups de bec ; s'il résistait ou
 » s'il se défendait en l'attaquant , elle plon-
 » geait , et après avoir fait deux ou trois fois
 » le tour du fond du bac pour fuir , elle s'é-
 » lançait hors de l'eau en faisant une espèce
 » de sifflement fort doux et clair , sembla-
 » ble au premier ton d'une flûte traversière ;
 » c'est le seul cri que je lui ai connu ; elle le
 » répétait toutes les fois qu'on l'approchait.

» Curieux de savoir si cet oiseau peut de-
 » meurer long-temps sous l'eau , je l'y ai re-
 » tenu de force ; elle se donnait des efforts
 » considérables après deux ou trois minutes ,
 » et paraissait souffrir beaucoup ; elle reve-
 » nait au-dessus de l'eau aussi vite que du
 » liège ; je crois qu'elle peut y demeurer

» plus long-temps , parce qu'elle descend
 » souvent à plus de trente pieds de profon-
 » deur dans la mer , pour ramasser les co-
 » quillages bivalves et oblongs dont elle se
 » nourrit.

» Ce coquillage blanchâtre , large de qua-
 » tre à cinq lignes et long de près d'un
 » pouce , est la nourriture principale de
 » cette espèce ; elle ne s'amuse pas , comme
 » la pie de mer , à l'ouvrir , la forme de son
 » bec ne lui en donne pas le moyen comme
 » celui de cet oiseau ; elle l'avale entier et
 » le digère en peu d'heures ; j'en donnais
 » quelquefois vingt et plus à une macreuse ,
 » elle en prenait jusqu'à ce que son oeso-
 » phage en fût rempli jusqu'au bec ; alors
 » ses excréments étaient blancs , ils pre-
 » naient une teinte verte lorsqu'elle ne man-
 » geait que du pain , mais ils étaient toujours
 » liquides ; je ne l'ai jamais vu se repaître
 » d'herbes , de grains ou de semences de
 » plantes , comme le canard sauvage , les
 » sarcelles , les siffleurs et d'autres de ce
 » genre : la mer est son unique élément ; elle
 » vole aussi mal qu'elle marche ; je me suis
 » amusé souvent à en considérer des trou-
 » pes nombreuses dans la mer , et à les exa-
 » miner avec une bonne lunette d'approche ,
 » je n'en ai jamais vu s'élever et parcourir
 » au vol un espace étendu ; elles voletaient
 » sans cesse au-dessus de la surface de l'eau.

» Les plumes de cet oiseau sont tellement
 » lissées et si serrées qu'en se secouant au
 » sortir de l'eau il cesse d'être mouillé.

» La même cause qui a fait périr tant
 » d'autres oiseaux dans ma cour , a donné la
 » mort à ma macreuse ; la peau molle et ten-
 » dre de ses pieds était blessée sans cesse par
 » les graviers qui y pénétraient ; des calus se
 » sont formés sous chaque jointure des ar-
 » ticles , ils se sont ensuite usés au point que
 » les nerfs étaient découverts ; elle n'osait
 » plus ni marcher , ni aller dans l'eau , cha-
 » que pas augmentait ses plaies ; je l'ai mise
 » dans mon jardin sur l'herbe , sous une
 » cage , elle ne voulait pas y manger ; elle est
 » morte dans ma cour peu de temps après . »

LA DOUBLE MACREUSE * (1).

ANAS FUSCA, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Temm.

PARMI le grand nombre des macreuses qui viennent en hiver sur nos côtes de Picardie, l'on en remarque quelques-unes de beaucoup plus grosses que les autres, qu'on appelle *macreuses doubles*; outre cette différence de taille, elles ont une tache blanche à côté de l'œil et une bande blanche dans l'aile, tandis que le plumage des autres est entièrement noir; ces caractères suffisent pour qu'on doive regarder ces grandes

macreuses comme formant une seconde espèce qui paraît être beaucoup moins nombreuse que la première, mais qui du reste lui ressemble par la conformation et par les habitudes naturelles. Ray a observé dans l'estomac et les intestins de ces grandes macreuses, des fragments de coquillage, le même apparemment que celui dont M. Bailon dit que la macreuse fait sa nourriture de préférence.

LA MACREUSE A LARGE BEC ** (2).

ANAS PERSPICILLATA, Lath., Linn., Gmel., Temm.

Nous désignons sous ce nom, l'oiseau représenté dans nos planches enluminées sous la dénomination de *canard du Nord*, appelé *le marchand*, qui certainement est de la famille des macreuses, et que peut-être, à comparer les individus, nous jugerions ne faire qu'une avec la précédente. Quoi qu'il en soit, celle-ci est bien caractérisée par la largeur de son bec aplati, épâté, bordé d'un trait orangé, qui, entourant les yeux, semble figurer des lunettes (3). Cette grosse macreuse aborde en hiver en Angleterre;

elle s'abat sur les prairies dont elle paît l'herbe (4): et M. Edwards pense la reconnaître dans une des figures du petit recueil d'oiseaux publié à Amsterdam, en 1679, par Nicolas Vischer, où elle est dénommée *turma anser*, nom qui semble avoir rapport à sa grosseur qui surpasse celle du canard commun, et en même temps indiquer que ces oiseaux paraissent atroupés; et comme ils se trouvent à la baie d'Hudson, les Hollandais pouvaient les avoir observés au détroit de Davis, où se faisaient alors leurs grandes pêches de la balcine.

* Voyez les planches enluminées, n° 956.

(1) En suédois, *swaerta*; en anglais, *great black duck*. *Anas nigra*, rostro, rubro et luteo. (Aldrovande, *Avi.*, tom. 3, pag. 243.) *Anas niger*, Aldrovandi. (Willoughby, *Ornithol.*, pag. 278. — Ray, *Synops. avi.*, pag. 141, n° a, 4. — Klein, *Avi.*, pag. 133, n° 12. — Rzaczynski, *Auctuar.*, pag. 357.) *Anas nigra*. (Jonston, *Avi.*, pag. 98.) *Anas corpore obscuro*; maculâ ponè oculos lineâque alarum albâ. (Linnaeus, *Fauna Suec.*, n° 106.) *Anas nigricans*, maculâ ponè oculos lineâque alarum albis. *Anas fusca*. (*Idem*, *Syst. nat.*, ed 10, gen. 61, sp. 5.) *Die nordische schwarts ente*. (Frisch, tom. 2, pl. 165, supplément.) *Le canard noir*. (Salerne, *Ornithol.*, pag. 417.) *Anas nigra*; tuberculo in exortu rostri caroso nigro; capite et collo supremo nigro-virescentibus; maculâ ponè oculos et tæniâ longitudinali in alis candidis, reatricibus nigris (*mas*). *Anas fusca*; maculâ ponè oculos et tæniâ longitudinali in alis candidis;

reatricibus fuscis (*femina*). *Anas nigra major*. *La grande macreuse* (Brisson, *Ornithol.*, tom. 6, pag. 423.)

** Voyez les planches enluminées, n° 995, sous le nom de *canard du Nord*, appelé *le marchand*.

(2) *Great black duck from hudson's bay*. (Edwards, *Hist.*, pl. 155.) *Anser maximus niger*, *the whilk dictus*. (Ray, *Synops. avi.*, pag. 138, n° a, 2.) *Anas nigra*, vertice nuclâque albis maculâ nigrâ rostri ponè nares. *Anas perspicillata*. (Linnaeus, *Syst. nat.*, ed. 10, gen. 61, sp. 22.) *Anas nigrâ*; maculâ utrinque in exortu rostri quadratâ nigrâ; maculâ in vertice, alterâ infernè occipitium triangularibus candidis: reatricibus supernè nigris, subitè cinereo fuscis. . . . *Anas nigra major freti Hudsonis*. *La grande macreuse de la baie d'Hudson*. (Brisson, tom. 6, pag. 428.)

(3) *Anas perspicillata*. (Linnaeus.)

(4) Ray.

LE BEAU CANARD HUPPÉ * (1).

ANAS SPONSA, Lath., Linn., Gmel., Vieill.

Le riche plumage de ce beau canard paraît être une parure recherchée, une robe de fête que sa coiffure élégante assortit et rend plus brillante; une pièce d'un beau roux moucheté de petits pinceaux blancs couvre le bas du cou et la poitrine, et se coupe net sur les épaules par un trait de blanc, doublé d'un trait de noir; l'aile est recouverte de plumes d'un brun qui se fond en noir à riches reflets d'acier bruni; et celles des flancs, très-finement lisérées et vermiculées de petites lignes noirâtres sur un fond gris, sont joliment rubanées à la pointe de noir et de blanc, dont les traits se déploient alternativement, et semblent varier suivant le mouvement de l'oiseau; le dessous du corps est gris-blanc de perle; un petit tour du cou blanc remonte en mentonnière sous le bec et jette une échancrure sous l'œil, sur lequel un autre grand trait

de même couleur passe en manière d'un long sourcil; le dessus de la tête est relevé d'une superbe aigrette de longues plumes blanches, vertes et violettes, pendantes en arrière comme une chevelure, en pennaches séparés par de plus petits pennaches blancs; le front et les joues brillent d'un lustre de bronze; l'iris de l'œil est rouge; le bec de même avec une tache noire au-dessus, et l'onglet de la même couleur; sa base est comme ourlée d'un rebord charnu de couleur jaune.

Ce beau canard est moins grand que le canard commun, et sa femelle est aussi simplement vêtue qu'il est pompeusement paré; elle est presque toute brune, *ayant néanmoins*, dit Edwards, *quelque chose de l'aigrette du mâle*. Cet observateur ajoute que l'on a apporté vivants plusieurs de ces beaux canards de la Caroline en Angleterre, mais sans nous apprendre s'ils se sont propagés; ils aiment à se percher sur les plus hauts arbres, d'où vient que plusieurs voyageurs les indiquent sous les nom de *canards branchus* (2). Par celui du *canard d'été*,

* Voyez les plaques enluminées, n° 980, *le beau canard huppé de la Louisiane*; et n° 981 la femelle.

(1) The summer duck (Catesby, Carol., tom. 1, pag. 97. — Edwards, Hist., pag. et pl. 101.) *Ystactonyayauhqui* seu avis varii capit. (Fernandez, pag. 28, cap. 63. — Ray, Synops., pag. 176.) Avis non consistens. (Nieremberg, pag. 215. — Willoughby, Ornithol., pag. 299.) *Anas cristata americana*. (Klein, Avi., pag. 134, n° 21.) *American wood duck*. (Browne, Nat. hist. of Jamaica, pag. 481.) *Anas crista dependente duplici, viridicæruleo alboque varia*. Sponsa. (Linnaeus, Syst. nat., ed 10, gen. 61, sp. 37.) *Anas cristata, superne obscurè fusca, viridi-aureo colore varians, infernè alba; vertice viridi-aureo; capite ad latera et collo superiore splendè violaceis; lineâ supra oculos candidâ; cristâ ex viridi-aureo, albo et violaceo variegatâ; pectore castaneo vinaceo, maculis albis vario; lateribus albo et nigro transversim striatis; maculâ alarum viridi-aureâ, cæruleo et violaceo colore variante, tæniâ candidâ infernè donata; reetricibus binis intermediis obscurè viridi-aureis, tribus utrinque proximis exterius concoloribus (mas)*.

Anas cristata in toto corpore fusca (fœmina). *Anas retiva. Le canard d'été*. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 351.)

(2) Les plus beaux oiseaux que j'aie vus dans ce pays (au Port-Royal de l'Acadie), sont les *canards branchus*, qu'on appelle ainsi parce qu'ils perchent; rien n'est plus beau ni mieux mélangé que la diversité infinie des vives couleurs qui composent leur plumage; mais j'en étais encore moins surpris que de les voir perchés sur un sapin, un hêtre, un chêne, et de les voir faire leurs petits dans un creux de quelqu'un de ces arbres, qu'ils y élèvent jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour dénicher, et, selon leur naturel, aller avec leurs père et mère chercher à vivre dans les eaux. Ils sont bien différents des communs qu'ils appellent *noirs*, et qui le sont presque effectivement sans être variés comme les nôtres; les *branchus* ont le corps plus fin et sont aussi plus délicats à manger. (Voyage au Port-Royal de l'Acadie, par M. Dierville; Rouen, 1708, pag. 112.) On en voit une espèce que nous appelons *canards branchus*, qui se juchent sur les arbres, et dont le plumage est très-beau par la diversité agréable des couleurs qui le composent. (Nouvelle relation de la Gaspésie, par le Père Leclerc; Paris, 1691, pag. 485.)

que leur donne Catesby, on peut juger qu'ils ne séjournent que pendant l'été en Virginie et à la Caroline (1); effectivement ils y nichent, et placent leurs nids dans les trous que les pies ont faits aux grands ar-

bres voisins des eaux, particulièrement aux cyprès; les vieux portent les petits du nid dans l'eau, sur leur dos, et ceux-ci au moindre danger s'y attachent avec le bec (2).

LE PETIT CANARD A GROSSE TÊTE (3).

ANAS BUCEPHALA et ANAS RUSTICA, Linn., Gmel. — ANAS BUCEPHALA, Vieill. (4).

Ce petit canard, qui est de taille moyenne entre le canard commun et la sarcelle, a toute la tête coiffée d'une touffe de longs effilés agréablement teints de pourpre avec reflets de vert et de bleu; cette touffe épaisse grossit beaucoup sa tête, et c'est de là que Catesby a nommé *tête de buffle* (buffel's head duck) ce petit canard qui fréquente les eaux douces à la Caroline; il a derrière l'œil une large tache blanche; les ailes et le dos sont marqués de taches longitudinales noires et blanches alternativement; la

queue est grise; le bec plombé et les jambes sont rouges.

La femelle est toute brune avec la tête unie et sans touffe.

Ce canard ne paraît à la Caroline que l'hiver: ce n'est pas une raison pour le nommer, comme a fait M. Brisson, *canard d'hiver*, parce que, comme il existe nécessairement ailleurs pendant l'été, ceux qui pourraient l'observer dans ces contrées, auraient tout autant de raison de l'appeler *canard d'été*.

LE CANARD A COLLIER DE TERRE-NEUVE* (5).

ANAS HISTRIONICA, Lath., Linn., Gmel., Vieill. — ANAS MINUTA, Linn., Gmel. (6).

Ce canard de taille petite, courte et arrondie, et d'un plumage obscur, ne laisse

pas d'être un des plus jolis oiseaux de son genre; indépendamment des traits blancs

(1) *Nota.* Suivant le Page Dupratz, on les voit toute l'année à la Louisiane. « Les canards branchus sont un peu plus gros que nos cercelles; leur plumage est tout-à-fait beau, et si changeant que la peinture ne pourrait l'imiter; ils ont sur la tête une belle houpe des couleurs les plus vives, et leurs yeux rouges paraissent enflammés. Les naturels ornent leurs calumets ou pipes de la peau de leur cou; leur chaire est très-bonne, cependant quand elle est trop grasse elle sent l'huile. Cette espèce de canard n'est point passagère, on en trouve en toute saison, et elle se perche, ce que ne font point les autres; c'est de là qu'on les nomme *branchus*. (Le Page Dupratz, tom. 2, pag. 114.)

(2) Catesby, pag. 97.

(3) Buffel's headed duck. (Catesby, *Carolin.*, tom. 1, pag. 95.) *Anas minor capite purpureo.* (Klein, *Avi.*, pag. 134, n° 19.) *Anas bucephala.* (Linnæus, *Syst. nat.* ed. 10, gen. 61, sp. 19.) *Anas superne nigra, inferne alba; capite viridivireo, caruleo et violaceo colore variante; genis, collo, pennis scapularibus et fasciâ supra alas longitudinali candidis; rectricibus griseis (nas).* *Anas*

OISEAUX. Tome IV.

in toto corpore fusca (*femina.*) *Anas hyberna.* *Le canard d'hiver.* (Brisson, tom. 6, pag. 349.)

(4) Ce canard ne diffère pas spécifiquement de la sarcelle de la Caroline de Buffon, décrite ci-après page 352. Mais il ne faut pas, selon M. Vieillot, le confondre avec la sarcelle blanche et noire ou la religieuse de Buffon, voyez ci-après page 351, et surtout la note que nous avons placée au bas.

DESM. 1830.

* Voyez les planches enluminées, n° 798; et n° 799 sa femelle.

(5) Canard brun et tacheté. (Edwards, page et planche 99.) *Anas histrionica.* (Linnæus, *Syst. nat.*, ed. 10, gen. 61, sp. 30.) *Anas fusco-nigricans; capite superiore et collo nigris; maculâ utriusque rostrum inter et oculum, alterâ pone oculum, et teniâ longitudinali ad colli latera candidis; torque in medio albo, ad margines splendidâ nigro;*

(6) Latham rapporte à cette espèce, comme en étant la femelle, la sarcelle brune et blanche de Buffon, décrite ci-après page 296, ou l'*Anas minuta* de Gmelin.

DESM. 1830.

qui coupent le brun de sa robe, sa face semble être un masque à long nez noir et joues blanches; et ce noir du nez se prolonge jusqu'au sommet de la tête, et s'y réunit à deux grands sourcils roux ou d'un rouge bai très-vif; le domino noir, dont le cou est couvert, est bordé et coupé au bas par un petit ruban blanc, qui apparemment a offert à l'imagination des pêcheurs de Terre-Neuve, l'idée d'un cordon de noblesse, puisqu'ils appellent ce canard *the lord* ou *le seigneur* (1); deux autres bandelettes blanches lisérées de noir, sont placées de chaque côté de la poitrine qui est gris-de-fer; le ventre est gris brun; les flancs sont d'un roux vif, et l'aile offre un miroir bleu pourpré ou couleur d'acier brun; on voit encore une mouche blanche derrière l'oreille, et une petite ligne blanche serpentante sur le côté du cou.

La femelle n'a rien de toute cette parure, son vêtement est d'un gris brun noirâtre sur la tête et le manteau; d'un gris-blanc sur le devant du cou et la poitrine; et d'un blanc pur à l'estomac et au ventre: leur grosseur est à peu près celle du morillon, et ils ont le bec fort court et petit pour leur taille.

On reconnaît l'espèce de ce canard dans l'*Anas picta capite pulchrè fasciato* de Steller, ou *canard des montagnes* du Kamtschatka (2), et dans l'*Anas histrionica* de Linnæus, qui paraît en Islande, suivant le témoignage de M. Brunnich (3), et qu'on retrouve non-seulement dans le nord-est de l'Asie, mais même sur le lac Baikal, selon la relation de M. Georgi, quoique Krachenninikow ait regardé cette espèce comme propre et particulière au Kamtschatka (4).

LE CANARD BRUN *.

ANAS FULIGULA, Vieill., Temm. (5).

SANS une trop grande différence de taille, la ressemblance presque entière de plumage nous eût fait rapporter cette espèce à celle de la sarcelle brune et blanche ou canard brun et blanc de la baie d'Inulson d'Edwards (6); mais celui-ci n'a exactement que la taille de la sarcelle; et le canard brun est de grosseur moyenne entre le canard sauvage et le garrot. Au reste, il est probable que l'individu représenté dans la planche, n'est que la femelle de cette espèce; car elle porte la livrée obscure propre dans tout le genre des

canards au sexe féminin. Un fond brun noirâtre sur le dos, et brun roussâtre nué de gris blanc au cou et à la poitrine; le ventre blanc avec une tache blanche sur l'aile, et une large mouche de même couleur entre l'œil et bec, sont tous les traits de son plumage, et c'est peut-être celui que l'on trouve indiqué dans Rzaczynski, par cette courte notice: *Lithuana polesia alit innumeras anates inter quas sunt nigricantes* (7): il ajoute que ces canards noirâtres sont connus des Russes sous le nom de *uhle*.

tenia transversa ad exortum alarum concolore; pectore cinereo-cærulescente; lateribus rufis; uropygio nigro-cærulescente, rectricibus fuscis.... *Anas torquata* ex insulâ Terræ-Novæ. *Le canard à collier de Terre-Neuve*. (Brisson, tom. 6, pag. 362.)

(1) Edwards.

(2) Voyez l'Histoire générale des Voyages, tom. 19, pag. 273.

(3) Ornithologie boréale. Préf.

(4) Il dit qu'en automne on trouve les femelles dans les rivières, mais qu'on n'y voit point de mâles; il ajoute que ces oiseaux sont fort stupides, et qu'on les prend aisément dans les eaux claires; car lorsqu'ils voient un homme, au lieu de s'envoler,

ils plongent, et on les tue au fond de l'eau à coups de perche. (Histoire de Kamtschatka, tom. 2, pag. 59.)

* Voyez les planches enluminées, n° 1007.

(5) Ce canard, selon MM. Vieillot et Temminck, n'est qu'un jeune mâle de l'espèce du morillon, décrite ci-avant page 329; et, suivant M. Vieillot, c'est à tort que Gmelin le rapporte à l'*Anas minima* de Latham, qui d'ailleurs n'est pas une espèce particulière, mais la femelle du canard à collier de Terre-Neuve. DESM. 1830.

(6) Voyez ci-après, parmi les sarcelles, la dix-septième espèce.

(7) Hist. nat. Polon., pag. 269.

LE CANARD À TÊTE GRISE (1).

ANAS SPECTABILIS, Sparm., Lath., Linn., Gmel., Vieill., Temm.

Nous préférons cette dénomination donnée par Edwards, à celle de *canard de la baie d'Hudson*, sous laquelle M. Brisson indique cet oiseau; premièrement, parce qu'il y a plusieurs autres canards à la baie d'Hudson; secondement, parce qu'une dénomination tirée d'un caractère propre de l'espèce est toujours préférable pour la désigner à une indication de pays, qui ne peut que très-rarement être exclusive. Ce canard à tête grise est coiffé assez singulièrement d'une calotte cendrée bleuâtre, tombante en pièce carrée sur le haut du cou, et séparée par une double ligne de points noirs semblables à des guillemets, de deux plaques d'un vert tendre qui couvrent les joues; le tout est coupé de cinq moustaches noires, dont trois s'avancent en pointe sur le haut du bec, et les deux autres s'étendent en arrière sous ses angles; la gorge, la poitrine et le cou sont blancs; le dos est d'un brun noirâtre avec reflet pourpré; les grandes plumes de l'aile sont brunes; les

couvertures en sont d'un pourpre ou violet foncé, luisant, et chaque plume est terminée par un point blanc, dont la suite forme une ligne transversale; il y a de plus une grande tache blanche sur les petites couvertures de l'aile, et une autre de forme ronde de chaque côté de la queue; le ventre est noir: le bec est rouge, et sa partie supérieure est séparée en deux bourrelets, qui, dans leur renflement, ressemblent, suivant l'expression d'Edwards, à *peu près à des fèves*. C'est, ajoute-t-il, la partie la plus remarquable de la conformation de ce canard, dont la taille surpasse celle du canard domestique; néanmoins nous devons remarquer que la *femelle du canard à collier de Terre-Neuve*, planche enluminée, n° 799, a beaucoup de rapport avec ce canard à tête grise d'Edwards: la principale différence consiste en ce que les teintes du dos sont plus noires dans la planche de ce naturaliste, et que la joue y est peinte de verdâtre.

LE CANARD À FACE BLANCHE*.

ANAS LEUCOPSIS, Vieill. — ANAS VIDUATA, Linn., Gmel. — ANAS VIDUATA, Var. *a* Lath.

Nous désignons ce canard par le caractère de sa face blanche, parce que cette in-

dicacion peut le faire reconnaître au premier coup-d'œil; en effet, ce qui frappe d'abord en le voyant, est son tour de face tout en blanc, relevé sur la tête d'un voile noir, qui, embrassant le devant et le haut du cou, retombe en arrière; l'aile et la queue sont noirâtres; le reste du plumage est richement chamarré d'ondes et de festons de noirâtre, de roussâtre et de roux, dont la teinte plus forte sur le dos, va jusqu'au rouge briqueté sur la poitrine et le bas du cou. Ce canard qui se trouve au Maragnon, est de plus grande taille et de plus grosse corpulence que notre canard sauvage.

(1) Grey headed duck. (Edwards, Hist., pag. et pl. 156.) *Anas spectabilis*. (Linnæus, Syst. nat., ed. 10, gen. 61, sp. 4.) *Anas fusco-nigricans*, superne ad purpurascensem colorem inclinans; capite superiore dilutè cinereo cærulescente; triplici in fronte, duplici sub gutture, tæniâ et oculorum ambitu nigris; genis pallidè virescentibus; gutture, collo, pectore, maculâ in alis, alterâ in utroque uropygii latere candidis, rectricibus saturatè fuscis... *Anas freti Hudsonis*. *Le canard de la baie d'Hudson*. (Brisson, tom. 6, pag. 365.)

* Voyez les planches enluminées, n° 808, sous le nom de *canard du Maragnon*.

LE MAREC ⁽¹⁾,

ANAS BAHAMENSIS, Lath., Linn., Gmel., Vieill.;

ET LE MARÉCA ⁽²⁾,

ANAS BRASILIENSIS, Lath., Linn., Gmel., Vieill.

CANARDS DU BRÉSIL.

MARÉCA est, suivant Pison, le nom générale des canards au Brésil, et Marcgrave donne ce nom à deux espèces qui ne paraissent pas fort éloignées l'une de l'autre, et que par cette raison nous donnons ensemble, en les distinguant néanmoins sous les noms de *marec* et *maréca*. La première est, dit ce naturaliste, un canard de petite taille qui a le bec brun, avec une tache rousse ou orange à chaque coin; la gorge et les joues blanches, la queue grise, l'aile parée d'un miroir vert avec un bord noir. Catesby qui a décrit le même oiseau à Bahama, dit que ce miroir de l'aile est bordé de jaune; mais il y a d'autant moins de raison de désigner cette espèce sous le nom de *canard de Bahama*, comme a fait M. Brisson, que Ca-

tesby remarque expressément qu'il y paraît très-rarement, n'y ayant jamais vu que l'individu qu'il décrit (3).

Le maréca, seconde espèce de Marcgrave, est de la même taille que l'autre, et il a le bec et la queue noirs; un miroir luisant de vert et de bleu sur l'aile, dans un fond brun; une tache d'un blanc jaunâtre, placée, comme dans l'autre, entre l'angle du bec et l'œil; les pieds d'un vermillon, qui même après la cuisson, teint les doigts en beau rouge. La chair de ce dernier, ajoute-t-il, est un peu amère; celle du premier est excellente, néanmoins les sauvages la mangent rarement, craignant, disent-ils, qu'en se nourrissant de la chair d'un animal qui leur paraît lourd, ils ne deviennent eux-mêmes plus appesantis et moins légers à la course (4).

(1) *Mareca anatis sylvestris* species. (Marcgrave, Hist. nat. Brasil., pag. 214. — Jonston, pag. 146.) *Hathera duck*. (Catesby, tom. 1, pag. 93.) *Anas Bahamensis*. (Klein, Avi., pag. 134, n° 18. — Linnæus, Syst. nat., ed. 10, gen. 61, sp. 14.) *Anas Sylvestris, Brasiliensis* *mareca dicta prima Marcgravii*. (Willoughby, Ornithol., pag. 292. — Ray, Synops., pag. 149, n° 4.) *Le mareca*. (Salerne, pag. 436.) *Anas supernè fusco-rufescens; infernè griseo-rufescens, nigricante punctulata; maculâ utrinque in exorta rostri triangulari aurantiâ; capite superiore griseo-rufescente; genis, gutture et collo inferiore candidis; maculâ alarum viridi, tæniâ supernè flavicante, infernè primùm nigrâ, dein latiusculâ flavicante donata; reetricibus griseis*. . . . *Anas Bahamensis. Le canard de Bahama*. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 358.)

(2) *Mareca, alia species*. (Marcgrave, pag. 214. — Jonston, pag. 147.) *Anas Brasiliensis, mareca dicta*

tertia Marcgravii. (Willoughby, Ornithol., pag. 293. — Ray, Synops., avi., pag. 149, n° 5.) *Autre mareca*. (Salerne, page 437.) *Anas supernè saturatè fusca, infernè obscurè grisea, ad aureum colorem vergens; maculâ utrinque rostrum inter et oculum rotundâ albo-flavescente; gutture albicante; maculâ alarum viridi-ceruleâ, tæniâ nigrâ infernè donata; reetricibus nigris*. . . . *Anas Brasiliensis. Le canard du Brésil*. (Brisson, tom. 6, pag. 360.)

(3) Carolin., tom. 1, pag. 93.

(4) Ils ont des canards (au Brésil) dont ils ne mangent pas, de peur de devenir tardifs et pesants comme ces oiseaux, ce qui serait cause, disent-ils, qu'ils seraient facilement vaincus par leurs ennemis. Cette même raison les empêche de manger de quelque animal que ce soit qui marche ou qui nage pesamment. (Voyage de François Coréal aux Indes occidentales; Paris, 1722, tom. 1, pag. 178.)

LES SARCELLES.

LA forme que la nature a le plus nuancée, variée, multipliée dans les oiseaux d'eau est celle du canard : après le grand nombre des espèces de ce genre dont nous venons de faire l'énumération, il se présente un genre subalterne, presque aussi nombreux que celui des canards, et qui ne semble fait que pour les représenter et les reproduire à nos yeux sous un plus petit module ; ce genre secondaire est celui des sarcelles, qu'on ne peut mieux désigner en général, qu'en disant que ce sont des canards bien plus petits que les autres ; mais qui du reste leur ressemblent, non-seulement par les habitudes naturelles, par la conformation, et par toutes les proportions relatives de la forme (1), mais encore par l'ordonnance du plumage, et même par la grande différence

des couleurs qui se trouvent entre les mâles et les femelles.

On servait souvent des sarcelles à la table des Romains (2) ; elles étaient assez estimées pour qu'on prit la peine de les multiplier en les élevant en domesticité (3), comme les canards ; nous réussissons sans doute à les élever de même ; mais les anciens donnaient apparemment plus de soins à leur basse-cour, et en général beaucoup plus d'attention que nous à l'économie rurale et à l'agriculture.

Nous allons donner la description des espèces différentes de sarcelles, dont quelques-unes, comme certains canards, se sont portées jusqu'aux extrémités des continents (4).

LA SARCELLE COMMUNE * (5).

PREMIÈRE ESPÈCE.

ANAS QUERQUEDULA, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Temm. — ANAS CIRCIA, Linn., Gmel. (6).

SA figure est celle d'un petit canard, et sa grosseur celle d'une perdrix ; le plumage

du mâle avec des couleurs moins brillantes que celui du canard, n'en n'est pas moins

(1) La sarcelle, dit Belon, serait en tout semblable à un canard, si elle n'étoit plus petite, et qui se figure un canard de petite corpulence, aura image de la sarcelle.

(2) Elle étoit en grande estime ez banquets des Romains ; et n'est pas moins renommée ez cuisines françoises, tellement qu'une sarcelle sera bien souvent aussi chèrement vendue comme une grande oye ou chapon ; la raison est que chacun cognoist qu'elle est bien délicate. (Belon.)

(3) Nam clausæ pascuntur, Anates, Querquedula, Borchides, Phalerides, similesque volucres quæ stagna et paludes rimantur. (Colum., De re rust.)

(4) *Sarcelles*, dans les campagnes du Chili. (Frézier, pag. 74.) A la côte de Diemen. (Cook, Second Voyage, tom. 1, pag. 229.) Dans la baie du cap Holland, au détroit de Magellan. (Wallis, tom. 2 du premier Voyage de Cook, pag. 65.) Dans le port Egmont, en grande quantité. (Voyage du commodore Byron. *Ibid.*)

* Voyez les planches enluminées, n° 946 (le mâle).

(5) En grec, *κορκας* ; et chez les Grecs modernes, *pappi*, dénomination générique, appliquée à toutes les espèces du genre des canards. « Les Grecs n'ont d'expressions en leur vulgaire, pour distinguer les oiseaux de rivières, si proprement que nous faisons ; car ils nomment indifféremment les sarcelles et morillon du nom de canard, qu'ils appellent *pappi*. » (Observations de Belon, liv. 1.) En italien, *sartella*, *cercedula*, *cercevolò*, *garganello* ; en espagnol, *cerceta* ; en allemand, *murentlein*, *mittel-entle*, *scheckicht-entlein*, *sprenglicht-entle* ; en bas allemand, *crak kasona* ; et dans quelques endroits, comme aux environs de Strasbourg, *kernell*, selon Gesner ; en russe, *tchirka* ; à Madagascar, *sirire* ; dans quelques-unes de nos provinces, *garsotte*, suivant Belon ; en d'autres, *halbran* ; dans l'Orléa-

(6) La sarcelle d'été, décrite ci-après par Buffon (*anas circia*, Gmel.), pag. 344 et figure pl. enl. 946, est le vieux mâle de la sarcelle commune, et non une espèce particulière. DESM. 1830.

riche en reflets agréables, qu'il ne serait guère possible de rendre par une description; le devant du corps présente un beau plastron tissu de noir sur gris, et comme maillé par petit carrés tronqués, enfermés dans de plus grands, tous disposés avec

naïfs, la Champagne, la Lorraine, *arcanelle*; dans le Milanais et dans notre province de Picardie, *garganey*.

Sarcelle. (Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 175.) *Sarcelle*, *cercelle*, *cercerelle*, *alebrande*, *garstolle*. (Idem, Portraits d'Oiseaux, pag. 37, b, mauvaise figure.) *Boscas*. (Gesner, Avi., pag. 104.) Kernell, seu *querquedula varia*. (Idem, *ibid.*, pag. 107.) *Anas mediocris*. (Idem, *ibid.*, pag. 117, la femelle. — Klein, Avi., pag. 131, n° 4.) *Querquedula varia*. (Gesner, Icon. avi., pag. 77. — Rzaczynski, Auct. Hist. nat. polon., pag. 46.) *Boscas Belonii*. (Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 208, avec les figures prises de Belon, pag. 548.) *Querquedula prima*. (Idem, *ibid.*, pag. 209, avec une très-mauvaise figure, pag. 549.) *Anas kernell circa Argentoratum dicta*. (Idem, *ibid.*, pag. 210. — Jonston, Avi., pag. 97. — Phasas forte Gesnero. (Willoughby, Ornithol., pag. 289; il paraît qu'il s'agit de la femelle. — Ray, Synops., pag. 147, n° a, 4.) *Querquedula prima Aldrovandi*. (Willoughby, Ornithol., pag. 291. — Ray, Synops. avi., pag. 148, n° 8.) *Querquedula varia Gesneri, prima Aldrovandi*. (Klein, Avi., pag. 132, n° 8.) *Querquedula kernell circa Argentoratum dicta*. (Charleton, Exercit., pag. 107, n° 3; et Onom., pag. 101, n° 3, *βασκας* u *βασκω*, *pasco*, quæ *pascui avidissimè indulget*. (Idem, pag. 100.) On voit que Charleton dérive le nom grec de la sarcelle (*boscas*) d'une racine qui signifie manger avec avidité; mais cette étymologie ne devait pas lui être plus propre qu'au canard, vu qu'il est tout au moins aussi vorace. Suivant M. Frisch, le nom allemand de la sarcelle, *kriech ente* ou *kerk entlein*, signifie canard rampant, et paraît en effet convenir à un petit canard à jambes basses, et qui va se glissant et se poussant sous les roseaux et dans l'herbe des rivages. Quant au nom français *sarcelle*, il paraît clairement qu'il est dérivé du latin *querquedula*. — *Anas fera decima-quinta, seu minor tertia*. (Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 204.) *Anas fera quinta, seu media (la femelle)*. (Idem, pag. 199.) *Anas maculâ alarum viridi, lineâ albâ supra oculos*. (Lipnæus, Fauna Suecica, n° 108. — Idem, Syst. nat., ed. 10, gen. 61, sp. 28. — Frisch, tom. 2, pl. 74 et 75 mâle et femelle.) *La sarcelle*. (Salerne, Ornithol., pag. 433.) *La sarcelle à tête noirâtre*. (Idem, pag. 435.) *Anas supernè fusca, marginibus pennarum griseo-rufescentibus, infernè alba, ad latera nigricante transversim striata; capite et collo supremo fusco-rufescentibus, lineolis longitudinalibus albis variis; vertice et occipitio fusco-nigricantibus, lineolis longitudinalibus albis variis, vertice et occipitio fusco-nigricantibus; taniâ supra*

tant de netteté et d'élégance, qu'il en résulte l'effet le plus piquant; les côtés du cou et les joues jusque sous les yeux, sont ouvragés de petits traits de blanc, vermiculés sur un fond roux; le dessus de la tête est noir, ainsi que la gorge; mais un long trait blanc prenant sur l'œil va tomber au-dessous de la nuque; des plumes longues et taillées en pointe couvrent les épaules et retombent sur l'aile en rubans blancs et noirs; les couvertures qui tapissent les ailes sont ornées d'un petit miroir vert; les flancs et le croupion présentent des hachures de gris noirâtre sur gris blanc, et sont mouchetées aussi agréablement que le reste du corps.

La parure de la femelle est bien plus simple; vêtue partout de gris et de gris brun, à peine remarque-t-on quelques ombres d'ondes ou de festons sur sa robe; il n'y a point de noir sur la gorge (1), comme dans le mâle, et en général il y a tant de différence entre les deux sexes dans les sarcelles, comme dans les canards, que les chasseurs peu expérimentés les méconnaissent, et leur ont donné les noms impropres de *tiers*, *raucanettes*, *mercanettes*; en sorte que les naturalistes doivent ici, comme ailleurs, prendre garde aux fausses dénominations, pour ne pas multiplier les espèces sur la seule différence des couleurs qui se trouvent dans ces oiseaux; il serait même très-utile, pour prévenir l'erreur, que l'on eût soin de représenter la femelle et le mâle avec leurs vraies couleurs, comme nous l'avons fait dans quelques-unes de nos planches enluminées.

Le mâle, au temps de la parade, fait entendre un cri semblable à celui du râle; néanmoins la femelle ne fait guère son nid

oculos candidâ; pectore rufescente, fusco eleganter variegato; maculâ alarum viridi-aureâ, taniâ albâ supernè et infernè donatâ; reetricibus griseo-fuscis, exterius albedo marginatis (mas)... *Anas supernè fusca, marginibus pennarum griseo-rufescentibus, pectore supremo concolore, infernè alba; capite et collo rufescentibus, maculis fuscis variegatis; maculâ alarum nigricante, viridi-aureo adumbrata, taniâ alba inferius donatâ; reetricibus quatuor utrinque extimis griseo-fuscis, exterius albedo marginatis (fœmina)*. *Querquedula*. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 427.)

(1) *Fœmina magis decolor; gulâ nigrâ caret*. (Fauna Suecica.) Y a celle différence du mâle à la femelle de sarcelle, que celle qu'on trouve ez canes et canards... Le plus souvent les femelles sont grises autour du cou, et jaunâtres par-dessous le ventre; brunes dessus le dos, les ailes et le croupion. (Belon, Nat., pag. 175.)

dans nos provinces (1), et presque tous ces oiseaux nous quittent avant le 15 ou 20 d'avril (2); ils volent par bandes dans le temps de leurs voyages, mais sans garder, comme les canards, d'ordre régulier; ils prennent leurs essor de dessus l'eau et s'envolent avec beaucoup de légèreté; ils ne se plongent pas souvent, et trouvent à la surface de l'eau et vers ses bords, la nourriture qui leur convient; les mouches et les graines de plantes aquatiques sont les aliments qu'ils choisissent de préférence. Gesner a trouvé dans leur estomac de petites pierres mêlées avec cette pâture; et M. Frisch qui a nourri quelques couples de ces oiseaux pris jeunes, nous donne les détails suivants sur leur manière de vivre dans cette espèce de domesticité commencée. « Je présentai d'abord à ces sarcelles, dit-il, différentes graines, sans qu'elles touchassent à aucunes; mais à peine eus-je fait poser à côté de leur vase d'eau un bassin rempli de millet, qu'elles y accoururent toutes; chacune à chaque bequée allait à l'eau, et dans peu elles en apportèrent assez dans leurs becs, pour que le millet fût tout mouillé. Néanmoins cette petite graine n'était pas encore assez trempée à leur gré, et je vis mes sarcelles se mettre à porter le millet aussi bien que l'eau, sur le sol de l'enclos qui était d'argile, et lorsque la terre fut amollie et trempée, elles commencèrent à barboter, et il se fit par-là un creux assez profond, dans lequel elles mangeaient leur millet mêlé de terre; je les mis dans une chambre et elles portaient de même, quoique plus inutilement, le millet et l'eau sur le plancher; je les conduisis dans l'herbe, et il me parut qu'elles ne faisaient que la fouiller en y cherchant des graines sans en manger les feuilles, non plus que les vers de terre; elles poursuivaient les mouches et les happaient à la manière des canards; lorsque je tardais de leur donner la nourriture accoutumée, elles la demandaient par un petit cri enroué *quoak*, répété chaque demi-minute; le soir elles se gitaient dans des coins; et même le jour, lorsqu'on les approchait elles se fourraient dans les trous les plus étroits. Elles vécutent ainsi jusqu'à l'approche de l'hiver; mais le froid rigoureux étant venu, elles moururent toutes à-la-fois. »

LA PETITE SARCELLE * (3).

SECONDE ESPÈCE.

ANAS GRECCA, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Temm.

CETTE sarcelle est un peu plus petite que la première, et elle en diffère encore par

les couleurs de la tête qui est rousse et rayée d'un large trait de vert bordé de blanc, qui

(1) M. Salerne dit n'avoir jamais vu son nid dans la partie de l'Orléanais où il a observé.

(2) *Nota*. Comme la sarcelle ne paraît guère que l'hiver, Schwencckfeld en dérive son nom: Querquedula, quoniam querquero, id est frigido et hyemali tempore, maximè apparet.

* Voyez les planches enluminées, n° 947.

(3) On lui donne la plupart des noms de la sarcelle commune; les suivants paraissent lui être particuliers: en allemand, *troessel*, *krieg-enten*, *kruk-entle*, *graw-entlin*; et la femelle, *brunnkapflicht endtin*; en Suisse, *mour-entle*, *sor-entle*, *soeke*; en polonais, *cyranka*; en suédois, *aerta*; en hollandais, *taling*; dans notre Bourgogne par les chasseurs, *racanette*; en mexicain, *pepatzca*.

Pascas, (Gesner, *Avi.*, pag. 104.) *Pascas*, seu *querquedula minor*. (Aldrovande, *Avi.*, tom. 3, pag. 207.) *Querquedula*. (Gesner, *Avi.*, pag. 105; et *Icon. avi.*, pag. 77, figure inexacte.) *Querquedula secunda*. (Aldrovande, *Avi.*, tom. 3, pag. 209,

avec une figure très-mauvaise, pag. 550.) *Querquedula secunda Aldrovandi*. (Willoughby, *Ornithol.*, page 290. — Ray, *Synops. avi.*, pag. 147, n° a, 6; et 192, n° 14. — Sloane, *Jamaic.*, p. 324, n° 10.) *Querquedula*, nonnullis boscas minor. (Charleton, *Exercit.*, pag. 106, n° 14. Onomast., pag. 100, n° 14.) *Querquedula major*. (Jonston, n° 1, p. 96.) *Anas fera decima-tertia*; seu *minor prima*. (Schwencckfeld, *Avi. Siles.*, pag. 203. — Klein, *Avi.*, pag. 132, n° 8.) *Anas fera sexdecima*; seu *minor quarta*. (Schwencckfeld, *Avi. Siles.*, pag. 204 (la femelle). — Ray, *Synops.*, pag. 148, n° 9.) *Anas querquedula Francie*. (Klein, *Avi.*, pag. 133, n° 14.) *Anas querquedula secunda Aldrovandi*. (*Idem*, pag. 136, n° 31.) *Querquedula secunda Aldrovandi*, *Boschis Colmellæ*. (Rzaczynski, *Auctuar.*, pag. 416.) *Querquedula Varroni*, *Boscas Commelino*. (*Idem*, *Hist.*, pag. 293.) *Querquedula sylvestris minor*. (*Idem*, *Auctuar.*, pag. 416.) *Anas grisea*, *alis taniâ ex casio et viridi cinctis*.

s'étend des yeux à l'occiput ; le reste du plumage est assez ressemblant à celui de la sarcelle commune , excepté que la poitrine n'est point aussi richement émaillée, mais seulement mouchetée.

Cette petite sarcelle niche sur nos étangs, et reste dans le pays toute l'année ; elle cache son nid parmi les grands joncs, et le construit de leurs brins, de leur moelle et de quantité de plumes ; ce nid fait avec beaucoup de soin est assez grand et posé sur l'eau, de manière qu'il hausse et baisse avec elle ; la ponte, qui se fait dans le mois d'avril, est de dix jusqu'à douze œufs de la grosseur de ceux du pigeon ; ils sont d'un blanc sale, avec de petites taches couleur de noisette ; les femelles seules s'occupent du soin de la couvée ; les mâles semblent les quitter et se réunir pour vivre ensemble pendant ce temps ; mais en automne ils retournent à leur famille : on voit sur les étangs ces sarcelles par compagnies de dix à douze qui forment la famille ; et dans l'hiver elles se rabattent sur les rivières et les fontaines chaudes ; elles y vivent de cresson et de cerfeuil sauvage ; sur les étangs elles mangent les graines de jonc et attrapent de petits poissons.

Elles ont le vol très-prompt ; leur cri est

une espèce de sifflement, *vouire, vouire*, qui se fait entendre sur les eaux dès le mois de mars. M. Hébert nous assure que cette petite sarcelle est aussi commune en Brie que l'autre y est rare, et que l'on en tue grande quantité dans cette province. Suivant Rzaczynski, on en fait la chasse en Pologne, au moyen de filets tendus d'un arbre à l'autre ; les bandes de ces sarcelles donnent dans ces filets lorsqu'elles se lèvent de dessus les étangs à la brune.

Ray, par le nom qu'il donne à notre petite sarcelle (*the common teal*), paraît n'avoir pas connu la sarcelle commune : Belon, au contraire, n'a connu que cette dernière : et quoiqu'il lui ait attribué indistinctement les deux noms grecs de *boscas* et *phascas*, le second paraît désigner spécialement la petite sarcelle ; car on lit dans Athénée, que la phascas est plus grande que le petit *colymbis*, qui est le grèbe castagneux : or, cette mesure de grandeur convient parfaitement à notre petite sarcelle. Au reste, son espèce a communiqué d'un monde à l'autre par le Nord ; car il est aisé de la reconnaître dans le *pepatzca* de Fernandez ; et plusieurs individus que nous avons reçus de la Louisiane, n'ont offert aucune différence d'avec ceux de nos contrées.

LA SARCELLE D'ÉTÉ (1).

TROISIÈME ESPÈCE.

ANAS QUERQUEDULA, Lath., Vieill., Temm. — ANAS CIRCIA, Linn., Gmel. (2).

Nous n'eussions fait qu'une seule et même espèce de cette sarcelle et de la précédente,

(Barrère, Ornithol., clas. I, gen. I, sp. 12.) *Anas maculâ alarum viridi, lineâ albâ supra infraque oculos. Crecca.* (Linnæus, Syst. nat., ed. 10, gen. 61, sp. 29. — *Idem*, Fauna Suec., n° 109.) *Pepatzca, seu anas splendens.* (Fernandez, pag. 32, cap. 88.) *Cercelle.* (Albin, tom. 1, pag. 86, avec une mauvaise figure ; et une autre aussi fautive de la femelle, tom. 2, pl. 102, sous le nom de *cercelle de France.* (Frisch, tom. 2, pl. 76.) *La petite sarcelle.* (Salerne, pag. 434.) *Anas supernè albido et nigricante transversim et undatim striata, infernè alba ; vertice castaneo-fusco, pennis rufescente marginatis ; teniâ supra oculos albo-rufescente, infra oculos candidâ ; fasciâ ponè oculos viridi-aureâ ; genis et collo castaneis ; gutture fusco ; pectore maculis nigris variis ; maculâ alarum nigrâ et viridi-aureâ, teniâ dilatâ fulvâ superiùs donata, reetricibus fascis, albido marginatis (mas). Anas*

supernè fusca, pennis rufescente maculatis et marginatis, infernè rufescens ; maculâ alarum nigrâ et viridi aureâ, teniâ albâ supernè et infernè donata ; reetricibus griseo-fuscis, exteriùs rufescente maculatis et albido marginatis (femina). Querquedula minor. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 436.)

(1) En anglais, *summer teal* ; en écossais, *ateal* ; en allemand, *birchilgen*, *graw-endlin* ; dans notre province de Picardie, *criquart* ou *criquet*, si pourtant ce nom n'appartient pas à la petite sarcelle.

Anas circia. (Gesner, Avi., pag. 106. (Aldrovande, tom. 3, pag. 209. — Jonston, Avi., pag. 97.

(2) La sarcelle d'été, ou *anas circia* de Gmelin, ne forme pas une espèce particulière. C'est le vieux mâle de la sarcelle commune, décrite ci-avant, page 341, et figurée pl. enl. 946. DESM. 1830.

si Ray, qui paraît les avoir vues toutes deux (1), ne les eût pas séparées (2); il distingue positivement la petite sarcelle et la sarcelle d'été; nous ne pouvons donc que le suivre dans sa description, et copier la notice qu'il en donne. Cette sarcelle d'été, dit-il, est encore un peu moins grosse que la petite sarcelle, et c'est de tous les oiseaux de cette grande famille des sarcelles et canards, sans exception, le plus petit; elle a le bec noir; tout le manteau cendré brun, avec le bout des plumes blanc sur le dos; il y a sur l'aile une bande large d'un doigt, cette bande est noire avec des reflets d'un vert d'émeraude et bordée de blanc; tout le devant du corps est d'un blanc lavé de jaunâtre, tacheté de noir à la poitrine et au bas-ventre; la queue est pointue; les pieds sont bleuâtres et leurs membranes noires.

M. Baillon m'a envoyé quelques notes sur

— Charleton, Onomast., pag. 101, n° 1, Exercit., pag. 107, n° 1. — Sibbald. Scot. Illustr., part. 2, lib. 3, pag. 20.) *Anas circia*, seu *querquedula fusca*. (Gesner, Icon. avi., pag. 77.) *Circia* Gesneri. (Klein, Avi., pag. 132, n° 8.) *Anas circia* Gesneri. (Willoughby, Ornithol., pag. 291. — Ray, Synops. avi., pag. 148, n° 7.) *Querquedula fusca*. (Rzaczyński, Anctur, pag. 416.) *Anas testaceonebulosa*, *supercillius albidis*, *rostrum pedibusque cinereis*. (Fauna Suecica, n° 111.) *Anas maculata alarum variâ, lineâ albâ supra oculos, rostro pedibusque cinereis*. *Circia*. (*Idem*, Syst. nat., ed. 10, gen. 61, sp. 32.) *Anas supernè cinereo-fusca*, *marginibus pennarum candidatibus, infernè alborufescens, in imo ventre griseo maculata, teniâ supra oculos candidâ; genis et gutture castaneis; collo inferiore et pectore rufescentibus, pennis fusco marginatis; maculâ alarum nigra et viridi aurâ, teniâ albâ supernè et infernè donata; reatricibus cinereo-fuscis* (*mas.*) *Anas supernè cinereo-fusca; marginibus pennarum rufescentibus, infernè alborufescens, in imo ventre griseo maculata; teniâ supra oculos candidâ, genis et gutture albidis variegatis; maculâ alarum viridi aurâ, teniâ albâ infernè donata; reatricibus cinereo-fuscis* (*femina*). *Querquedula aestiva*. (Brisson, Ornith., tom. 6, pag. 445.)

(1) M. Klein n'y regarde pas de si près: « hæ omnes dit-il, sunt anates minimæ, vulgò querquedula, quas in suas species distribuere supervacaneum foret; sunt varietates. » Avi., pag. 132. Mais cela paraît dit trop légèrement, et il est certain du moins que l'espèce de la petite sarcelle est bien distincte de celle de la sarcelle commune.

(2) « Minima, dit-il, in anatino genere exceptâ sequente (la sarcelle d'été); » et celle dont il parle ici sous le nom de *minima*, est certainement notre petite sarcelle, comme la description qu'il en fait nous en a convaincus.

OISEAUX. Tome IV.

une sarcelle d'été, par lesquelles il me paraît qu'il entend par cette dénomination la petite sarcelle de l'article précédent, et non pas la sarcelle d'été décrite par Ray. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons que rapporter ici ses indications et ses observations qui sont intéressantes.

« Nous nommons ici (à Montreuil-sur-Mer) la sarcelle d'été, *criquard* ou *criquet*, dit M. Baillon; cet oiseau est bien fait et a beaucoup de grâces; sa forme est plus arrondie que celle de la sarcelle commune; elle est aussi mieux parée; ses couleurs sont plus variées et mieux tranchées; elle conserve quelquefois des petites plumes bleues, qu'on ne voit que quand les ailes sont ouvertes. Peu d'oiseaux d'eau sont d'une gaieté aussi vive que cette sarcelle; elle est presque toujours en mouvement, se baigne sans cesse, et s'appri-voise avec beaucoup de facilité; huit jours suffisent pour l'habituer à la domesticité; j'en ai eu pendant plusieurs années dans ma cour, et j'en conserve encore deux qui sont très-familiales.

« Ces jolies sarcelles joignent à toutes leurs qualités une douceur extrême. Je ne les ai jamais vues se battre ensemble ni avec d'autres oiseaux; elles ne se défendent même pas lorsqu'elles sont attaquées; aussi délicates que douces, le moindre accident les blesse; l'agitation que leur donne la poursuite d'un chien suffit pour les faire mourir; lorsqu'elles ne peuvent fuir par le secours de leurs ailes, elles restent étendues sur la place comme épuisées et expirantes; leur nourriture est du pain, de l'orge, du blé, du son; elles prennent aussi des mouches, des vers de terre, des limaçons et d'autres insectes.

« Elles arrivent dans nos marais voisins de la mer vers les premiers jours de mars; je crois que le vent de sud les amène: elles ne se tiennent pas attroupées comme les autres sarcelles et comme les canards siffleurs; on les voit errer de tous côtés et s'apparier peu de temps après leur arrivée; elles cherchent au mois d'avril, dans des endroits fangeux et peu accessibles, de grosses touffes de joncs ou d'herbes fort serrées et un peu élevées au-dessus du niveau du marais; elles s'y fourrent en écartant les brins qui les gênent, et à force de s'y remuer elles y pratiquent un petit emplacement de quatre à cinq pouces de diamètre, dont elles ta-

» pissent le fond avec des herbes sèches ; le
 » haut en est bien couvert par l'épaisseur
 » des joncs , et l'entrée est masquée par les
 » brins qui s'y rabattent ; cette entrée est
 » le plus souvent vers le midi ; dans ce nid
 » la femelle dépose de dix à quatorze œufs
 » d'un blanc un peu sale , et presque aussi
 » gros que les premiers œufs des jeunes
 » poules. J'ai vérifié le temps de l'incuba-
 » tion , il est , comme dans les poules , de
 » vingt-un à vingt-trois jours.

» Les petits naissent couverts de duvet ,
 » comme les petits canards , ils sont fort
 » alertes , et dès les premiers jours après
 » leur naissance le père et la mère les con-
 » duisent à l'eau ; ils cherchent les vermis-
 » seaux sous l'herbe et dans la vase ; si quel-
 » que oiseau de proie passe , la mère jette
 » un petit cri , toute la famille se tapit et
 » reste immobile jusqu'à ce qu'un autre cri
 » lui rende son activité.

» Les premières plumes dont les jeunes
 » criquards se garnissent sont grises , comme
 » celles des femelles ; il est alors fort diffi-
 » cile de distinguer les sexes , et même cette
 » difficulté dure jusqu'à l'approche de la sai-
 » son des amours ; car il est un fait parti-

» culier à cet oiseau , que j'ai été à portée
 » de vérifier plusieurs fois et que je crois
 » devoir rapporter ici : je me procure ordi-
 » nairement de ces sarcelles dès le commen-
 » cement de mars ; alors les mâles sont or-
 » nés de leurs belles plumes ; le temps de la
 » mue arrive , ils deviennent aussi gris que
 » leurs femelles , et restent dans cet état
 » jusqu'au mois de janvier ; dans l'espace
 » d'un mois , à cette époque , leurs plumes
 » prennent une autre teinte : j'ai encore ad-
 » miré ce changement cette année ; le mâle
 » que j'ai été présentement aussi beau qu'il
 » peut l'être ; je l'ai vu aussi gris que la fe-
 » melle. Il semble que la nature n'ait voulu
 » le parer que pour la saison des amours.

» Cet oiseau n'est pas des pays septen-
 » trionaux ; il est sensible au froid ; ceux que
 » j'ai eus allaient toujours coucher au pou-
 » lailler , et se tenaient au soleil ou auprès
 » du feu de la cuisine ; ils sont tous morts
 » d'accident , la plupart des coups de bec
 » que les oiseaux plus forts qu'eux leur don-
 » naient. Néanmoins j'ai lieu de croire que
 » naturellement ils ne vivent pas long-
 » temps , vu que leur croissance entière est
 » prise en deux mois ou environ. »

LA SARCELLE D'ÉGYPTE *.

QUATRIÈME ESPÈCE.

ANAS AFRICANA, Lath., Linn., Gmel. — ANAS NYROCA, Guld., Lath.,
 Linn., Gmel. — ANAS LEUCOPHTHALMOS, Bechst., Temm. (1).

CETTE sarcelle est à peu près de la gros-
 seur de notre sarcelle commune (*première*
espèce) ; mais elle a le bec un peu plus grand
 et plus large ; la tête , le cou et la poitrine
 sont d'un brun roux ardent et foncé ; tout
 le manteau est noir ; il y a un trait de blanc
 dans l'aile ; l'estomac est blanc et le ventre
 est du même brun roux que la poitrine.

La femelle , dans cette espèce , porte à
 peu près les mêmes couleurs que le mâle ,
 seulement elles sont moins fortes et moins
 nettement tranchées ; le blanc de l'estomac
 est brouillé d'ondes brunes , et les couleurs
 de la tête et de la poitrine sont plutôt brunes
 que rousses ; on nous a assuré que cette
 sarcelle se trouvait en Égypte.

LA SARCELLE DE MADAGASCAR **.

CINQUIÈME ESPÈCE.

ANAS MADASCARIENSIS, Lath., Linn., Gmel., Vieill.

CETTE sarcelle est à peu près de la taille
 de notre petite sarcelle (*seconde espèce*) ;

mais elle a la tête et le bec plus petits ; le
 caractère qui la distingue le mieux est une
 large tache vert pâle ou vert d'eau , placée

* Voyez les planches enluminées , n° 1000.

(1) Cet oiseau ne diffère pas spécifiquement du
 canard nyroca , dont il avait d'abord été séparé.
 DESM. 1830.

** Voyez les planches enluminées , n° 770 , sous
 la dénomination de *sarcelle mâle de Madagascar*.

derrière l'oreille, et encadrée dans du noir et du blanc; cette dernière couleur est celle qui couvre le derrière de la tête et du cou; du devant du corps; le dos et la queue la face et la gorge sont blanches; le bas du sont teints et lustrés de vert sur un fond cou, jusque sur la poitrine, est joliment noir ou noirâtre. Cette sarcelle nous a été ouvrage de petits lisérés bruns dans du roux envoyée de Madagascar.

LA SARCELLE DE COROMANDEL*.

SIXIÈME ESPÈCE.

ANAS COROMANDELIANA, Lath., Linn., Gmel., Vieill.

LES nos 949 et 950 de nos planches enluminées, représentent le mâle et la femelle de ces jolies sarcelles, qui nous ont été envoyées de la côte de Coromandel; elles sont plus petites au moins d'un quart que nos sarcelles communes (*première espèce*). Leur plumage est composé de blanc et de brun noirâtre; le blanc règne sur le devant du

corps; il est pur dans le mâle, et mêlé de gris dans la femelle; le brun noirâtre forme une calotte sur la tête, colore tout le manteau, et se marque sur le cou du mâle par taches et mouchetures, et par petites ondes transversales au bas de celui de la femelle; de plus, l'aile du mâle brille sur sa teinte noirâtre, d'un reflet vert et rougeâtre.

LA SARCELLE DE JAVA**.

SEPTIÈME ESPÈCE.

ANAS FALCARIA, Var. Lath., Linn., Gmel., Vieill.

LE plumage de cette sarcelle, sur le devant du corps, le haut du dos et sur le cou, est richement ouvragé de festons noirs et blancs; le manteau est brun; la gorge est blanche; la tête est coiffée d'un beau violet pourpré, avec un reflet vert aux plumes de l'occiput, lesquelles avancent sur la nuque, et semblent s'en détacher en forme de pen-

naches; la teinte violette reprend au bas de cette petite touffe, et forme une large tache sur les côtés du cou; elle en marque une semblable, accompagnée de deux taches blanches, sur les plumes de l'aile les plus voisines du corps. Cette sarcelle, qui nous est venue de l'île de Java, est de la taille de la sarcelle commune (*première espèce*).

LA SARCELLE DE LA CHINE*** (1).

HUITIÈME ESPÈCE.

ANAS GALERICULATA, Lath., Linn., Gmel., Vieill.

CETTE belle sarcelle est très-remarquable par la richesse et la singularité de son plu-

mage; il est peint des plus vives couleurs, et relevé sur la tête par un magnifique pen-

* Voyez les planches enluminées, n° 949, le mâle; et n° 950, la femelle.

** Voyez les planches enluminées, n° 930.

*** Voyez les planches enluminées, n° 805, sous la dénomination de *sarcelle mâle de la Chine*; et n° 806, sa femelle.

(1) *Kimnodsui*. (Kœmpfer, Hist. nat. du Japon, tom. 1, pag. 112, avec une figure, planche 10, faite sur un dessin japonais, par conséquent très-imparfaite.) *Sarcelle de la Chine*. (Edwards, tom. 2,

page et planche 102, belle figure.) *Querquedula indica*. (Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 209.) *Anas Sinensis*. (Klein, Avi., pag. 136, n° 34.) *Anas cristata dependente*, dorso postico utriusque pennæ recurvatâ, compressâ, elevatâ. *Anas galericulata*. (Linnaeus, Syst. nat., ed. 10, gen. 61, sp. 36.) *Anas cristata*, superne obscurè fusca, cœruleo et viridi colore varians, infernè alba; vertice et cristâ viridibus, cristâ teniâ purpureâ utriusque notatâ; genis candidis; collo supremo rubro aurantio, pec-

nache vert et pourpre, qui s'étend jus qu'au-delà de la nuque; le cou et les côtés de la face sont garnis de plumes étroites et pointues, d'un rouge orangé; la gorge est blanche, ainsi que le dessus des yeux; la poitrine est d'un roux pourpré ou vineux, les flancs sont agréablement ouvragés de petits lisérés noirs, et les pennes des ailes élégamment bordées de traits blancs: ajoutez à toutes ces beautés une singularité remarquable, ce sont deux plumes, une de chaque côté, entre celles de l'aile les plus près du corps, qui, du côté extérieur de leur tige, portent des barbes d'une longueur extraordinaire, d'un beau roux orangé, liséré de blanc et de noir sur le bord, et qui forment comme deux éventails ou deux larges ailes de papillon relevées au-dessus du dos; ces deux plumes singulières distinguent suffisamment cette sarcelle de toutes les autres,

indépendamment de la belle aigrette qu'elle porte ordinairement flottante sur sa tête, et qu'elle peut relever. Les belles couleurs de ces oiseaux ont frappé les yeux des Chinois; ils les ont représentés sur leur porcelaines et sur leurs plus beaux papiers; la femelle, qu'ils y représentent aussi, y paraît toujours toute brune; et c'est en effet sa couleur, avec quelque mélange de blanc, comme on peut le voir au n° 806 de nos planches enluminées; tous deux ont également le bec et les pieds rouges.

Cette belle sarcelle se trouve au Japon comme à la Chine, car on la reconnaît dans l'oiseau *kimnod sui*, de la beauté duquel Kœmpfer parle avec admiration (1), et Aldrovande raconte que les envoyés du Japon, qui, de son temps, vinrent à Rome, apportèrent, entre autres raretés de leur pays, des figures de cet oiseau (2).

LA SARCELLE DE FÉROÉ* (3)

NEUVIÈME ESPÈCE.

ANAS GLACIALIS, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Temm. — *ANAS HYEMALIS*, Var. β , Linn., Gmel. (4).

CETTE sarcelle, qui est un peu moins grande que notre sarcelle commune (*première espèce*), a tout le plumage d'un gris blanc uniforme sur le devant du corps, du cou et de la tête; seulement il est légèrement taché de noirâtre derrière les yeux, ainsi que sur la gorge et aux côtés de la poitrine; tout le manteau, avec le dessus de la

tête et du cou, est d'un noirâtre mat et sans reflets; ce sont là les seules et tristes couleurs de cet oiseau du Nord, et qui se trouve à l'île Féroé.

Toutes les espèces précédentes de sarcelles sont de l'ancien continent; celles dont nous allons parler appartiennent au nouveau; et quoique les mêmes espèces des oi-

tore vinaceo; lateribus albo et nigro transversim striatis; maculâ alarum cœruleo virescente, taniâ albâ inferiùs donata; remigibus binis interiùs spadiceis, versus apicem nigro fimbriatis, sursum reflexis; reetricibus fuscis, cœruleo colore variantibus. Querquedula Sinensis. (Brisson, Ornit., tom. 6, p. 450.)

(1) Il y a (au Japon) une espèce de canard dont je ne saurais m'empêcher de parler, à cause de la beauté particulière du mâle, appelé *kimnod sui*; elle est si exquise, que lorsqu'on me l'eût fait voir peint en couleur, je ne pouvais pas croire qu'on l'eût représenté fidèlement, jusqu'à ce que je vis moi-même cet oiseau, qui est fort commun. Ses plumes forment une nuance des plus belles couleurs que l'on puisse imaginer; mais le rouge domine autour du cou et de la gorge; il a la tête couronnée d'une aigrette magnifique; sa queue qui s'élève obliquement, et les ailes qui sont placées sur le dos d'une manière singulière, offrent à l'œil un objet

aussi curieux qu'il est extraordinaire. (Hist. Nat. du Japon, tom. 1, pag. 112. — La même chose dans l'Histoire générale des Voyages, tom. 10, pag. 669.)

(2) Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 209.

* Voyez les planches enluminées, n° 999, *sarcelle de l'île Féroé*.

(3) *Oedel*, à l'île Féroé, suivant M. Brisson. « *Anas supernè fusco-nigricans, infernè alba; taniâ longitudinali nigricante in vertice; capite ad latera dilutè griseo, oculorum ambitu candido; occipite et collo superiore nigricante et albido variis; gutture et collo inferiore fusco maculatis; maculâ alarum fusco-rufescente; reetricibus quinque utrinque extimis griseis exteriùs albido marginatis. Querquedula Ferroensis.* (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 466.)

(4) La sarcelle de Féroé est un jeune de l'espèce du canard à longue queue de Terre-Neuve, *anas glacialis*, Lath., décrit pag. 320. DESM. 1830.

seaux aquatiques soient souvent communes aux deux mondes, néanmoins chacune de ces espèces de sarcelles paraît propre et particulière à un continent ou à l'autre; et

à l'exception de notre grande et de notre petite sarcelle (*première et seconde espèce*), aucune autre ne paraît se trouver dans tous deux.

LA SARCELLE SOUCROUROU * (1).

DIXIÈME ESPÈCE.

ANAS DISCORS, Lath., Linn., Gmel., Vieill. (2).

POUR désigner cette sarcelle, nous adoptons le nom de *soucrorou* qu'on lui donne à Cayenne, où l'espèce en est commune; elle est à peu près de la taille de notre sarcelle (*première espèce*); le mâle a le dos richement festonné et ondé; le cou, la poitrine et tout le devant du corps sont mouchetés de noirâtre sur un fond brun roussâtre; au haut de l'aile est une belle plaque d'un bleu clair, au-dessous de laquelle est

un trait blanc, et ensuite un miroir vert; il y a aussi un large trait de blanc sur les joues; le dessus de la tête est noirâtre avec des reflets verts et pourprés: la femelle est toute brune.

Ces oiseaux se trouvent aussi à la Caroline, et vraisemblablement en beaucoup d'autres endroits de l'Amérique: leur chair, au rapport de Barrère, est délicate et de bon goût.

LA SARCELLE SOUCROUETTE ** (3).

ONZIÈME ESPÈCE.

ANAS DISCORS, Var. β , Lath., Linn., Gmel. (4).

QUOIQUE la sarcelle de Cayenne, représentée n° 403 de nos planches enluminées, soit de moindre taille que celle que M. Brisson donne, d'après Catesby, sous le nom de *sarcelle de Virginie*; la grande ressemblance dans les couleurs du plumage nous fait regarder ces deux oiseaux comme de la même espèce; et nous sommes encore fort portés à les rapprocher de celle de la sarcelle soucrorou de Cayenne dont nous ve-

nons de parler; c'est par cette raison que nous lui avons donné un nom qui indique ce rapport: en effet, la soucroquette a sur l'épaule la plaque bleue avec la zone blanche au-dessous, et ensuite le miroir vert, tout comme le soucrorou; le reste du corps et la tête sont couverts de taches d'un gris brun ondé de gris blanc, dont la figure de Catesby ne rend pas le mélange, ne présentant que du brun étendu trop uniformé-

* Voyez les planches enluminées, n° 966, sarcelle mâle de Cayenne, dite le *soucrorou*.

(1) *Querquedula minor varia*. Soucrorourou. (Barrère, France équinoxiale, pag. 146.) White faced teal. (Catesby, Carolin., tom. 1, pag. 100.) *Anas subfusca minor*, remigibus extimis cœruleis, mediis albis, maximis sub virescentibus, fasciâ albâ in fronte. (Browne, Nat. hist. of Jamaïc., pag. 481.) *Anas querquedula Americana variegata*. (Klein, Avi., pag. 134, n° 24.) *Anas supernè fusca*, griseo transversim et undatim striata, infernè rufescens, fusco maculata; capite et collo supremo violaceis, viridi colore variantibus; pennis basim rostri ambientibus et vertice nigris; tæniâ utrinque transversâ rostrum inter et oculum candidâ; tectricibus alarum superioribus cœruleis; maculâ alarum viridi, tæniâ albâ superius donata; reatricibus fuscis (*mas*). *Anas*

in toto corpore fusca (*fœmina*). *Querquedula Americana*. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 452.)

(2) La sarcelle soucrorou est le sexe mâle d'une espèce dont la soucroquette décrite ci-après est la femelle. DESAR. 1830.

** Voyez les planches enluminées, n° 403, sarcelle de Cayenne.

(3) Blue winged teal. (Catesby, Carolin., tom. 1, pag. et pl. 99.) *Anas quacula*. (Klein, Avi., pag. 134, n° 23.) *Anas supernè griseo-fusca infernè grisea*; tectricibus alarum superioribus cœruleis; maculâ alarum viridi, tæniâ albâ superius donata; reatricibus fuscis (*mas*). *Anas* in toto corpore fusca (*fœmina*). *Querquedula Virginiana*. (Brisson, Ornith., tom. 6, pag. 455.)

(4) Cette sarcelle n'est que la femelle de l'espèce précédente. DESM. 1830.

ment, ce qui conviendrait à la femelle, qui, selon lui, est toute brune; il ajoute que ces sarcelles viennent en grand nombre à la Caroline au mois d'août, et y demeurent jusqu'au milieu d'octobre, temps auquel l'on ramasse dans les champs le riz dont elles sont avides; et il ajoute qu'en

Virginie, où il n'y a point de riz, elles mangent une espèce d'avoine sauvage qui croît dans les marécages; qu'enfin elles s'engraissent extrêmement par l'une et l'autre de ces nourritures, qui donnent à leur chair un goût exquis.

LA SARCELLE A QUEUE ÉPIN EUSE

DOUZIÈME ESPÈCE.

ANAS SPINOSA, Lath., Linn., Gmel., Vieill.

CETTE espèce de sarcelle, naturelle à la Guyane, se distingue de toutes les autres par les plumes de sa queue qui sont longues, et terminées par un petit filet roide comme une épine, et formé par la pointe de la côte, prolongée d'une ligne ou deux au-delà des barbes de ces plumes qui sont d'un brun noirâtre; le plumage du corps est assez monotone, n'étant composé que d'ondes ou taches noirâtres, plus foncées au-

dessus du corps, plus claires en dessous, et festonnées de gris blanc dans un fond gris roussâtre ou jaunâtre; le haut de la tête est noirâtre, et deux traits de la même couleur, séparés par deux traits blancs, passent, l'un à la hauteur de l'œil, l'autre plus bas, sur la joue; les pennes de l'aile sont également noirâtres. Cette sarcelle n'a guère que onze ou douze pouces de longueur.

LA SARCELLE ROUSSE A LONGUE QUEUE ** (1).

TREIZIÈME ESPÈCE.

ANAS DOMINICA, Lath., Linn., Gmel., Vieill.

CELLE-CI est un peu plus grande que la précédente, et en diffère beaucoup par les couleurs; mais elle s'en rapproche par le

caractère de la queue longue et de ses pennes terminées en pointe, sans cependant avoir le brin effilé aussi nettement prononcé: ainsi sans prétendre réunir ces deux espèces, nous croyons néanmoins les devoir rapprocher. Celle-ci a le dessus de la tête, la face et la queue noirâtres; l'aile est de la même couleur, avec quelques reflets bleus et verts, et porte une tache blanche; le cou est d'un beau roux marron; les flancs sont teints de cette même couleur, et le dessus du corps en est ondé sur du noirâtre.

Cette sarcelle nous a été envoyée de la Guadeloupe; M. Brisson l'a reçue de Saint-Domingue, et il lui rapporte, avec toute apparence de raison, le *chilcanauhli*, sarcelle de la Nouvelle-Espagne de Fernandez, qui semble désigner la femelle de cette espèce par le nom de *colcanauhli*.

* Voyez les planches enluminées, n° 967, la sarcelle à queue épineuse de Cayenne.

** Voyez les planches enluminées, n° 968, sous la dénomination de *sarcelle de la Guadeloupe*.

(1) Chilcanauhli, seu *anas chilli colore*. (Fernandez, Hist. avi. Nov. Hisp., pag. 21, cap. 31. — Ray, Synops. avi., pag. 177.) Colcanauhli seu *anas coturnicum Mexicanarum colore*. (Fernandez, *ibid.*, pag. 49, cap. 175, probablement la femelle. — Ray, Synops. avi., pag. 176.) *Anas supernè rufa*, mediis pennarum nigricantibus, infernè griseo-fusca, albido mixta; capite anteriore fuliginoso; imo ventre dilutè rufa, griseo-fusco maculato; maculà alarum candidà; reetricibus nigricantibus, scapis aterrimis præditis. *Querquedula dominicensis*. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 472.)

LA SARCELLE BLANCHE ET NOIRE OU LA RELIGIEUSE* (1).

QUATORZIÈME ESPÈCE.

ANAS ALBEOLA, Linn., Gmel., Vieill. — ANAS BUCEPHALA, Lath. (2).

UNE robe blanche, un bandeau blanc avec coiffe et manteau noirs, ont fait donner le surnom de *religieuse* à cette sarcelle de la Louisiane, dont la taille est à peu près celle de notre sarcelle (*première espèce*); le noir de sa tête est relevé d'un lustre de vert et de pourpre, et le bandeau blanc l'entoure par derrière depuis les yeux.

« Les pêcheurs de la Terre-Neuve, dit Edwards, appellent cet oiseau *l'esprit*, je ne sais par quelle raison, si ce n'est qu'étant très-vif plongeur, il peut reparaître, instant après avoir plongé, à une très-grande distance; faculté qui a pu réveiller dans l'imagination du vulgaire les idées fantastiques sur les apparitions des esprits. »

LA SARCELLE DU MEXIQUE (3).

QUINZIÈME ESPÈCE.

ANAS NOVÆ HISPANIÆ, Lath., Linn., Gmel., Vieill.

FERNANDEZ donne à cette sarcelle un nom mexicain (*metzcanauhtli*), qu'il dit signifier *oiseau de lune*, et qui vient de ce que la chasse s'en fait la nuit au clair de lune; c'est, dit-il, une des plus belles espèces de ce genre: presque tout son plumage est blanc pointillé de noir, surtout à la poitrine; les ailes offrent un mélange de bleu, de vert, de fauve, de noir et de blanc; la tête est d'un brun noirâtre, avec des reflets de couleurs changeantes; la queue bleue en

dessous, noirâtre en dessus, est terminée de blanc; il y a une tache noire entre les yeux et le bec qui est noir en dessous et bleu dans sa partie supérieure.

La femelle, comme dans toutes les espèces de ce genre, diffère du mâle par ses couleurs qui sont moins nettes et moins vives; et l'épithète que lui donne Fernandez (*avis stertrix junceti*), semble dire qu'elle sait abattre et couper les joncs, pour en former ou y poser son nid.

* Voyez les planches enluminées, n° 948, sarcelle de la Louisiane, dite *la religieuse*.

(1) Petit canard noir et blanc. (Edwards, tom. 2, pag. et pl. 100.) *Anas parva ex nigro et albo variegata*. (Klein, Avi., pag. 136, n° 23.) *Anas alba*, dorso remigibusque nigris, capite cærulescente, occipite albo. *Albeola*. (Linnæus, Syst. nat., ed. 10, gen. 61, sp. 15.) *Anas alba*; capite et collo supremo viridi-aureis; violaceo colore in summo capite, genis et gutture variantibus, occipite candida; dorso splendidè nigro; propygio cinereo-albo; reetricibus cinereis, tribus utrinque externis exterius albo marginatis. *Querquedula Ludoviciana*. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 461.)

(2) Latham donne cette sarcelle pour le même oiseau que le petit canard à grosse tête, décrit ci-avant pag. 337, avec lequel elle a les plus grands rapports dans le plumage; mais M. Vieillot remarque qu'elle est plus grande et qu'elle n'a pas la tête aussi garnie

de plumes; aussi ne reste-t-il aucun doute à cet ornithologiste sur leur distinction spécifique.

DESM. 1830.

(3) *Toltecolotli*, seu *metzcanauhtli*, id est *avis lunatis*. (Fernandez, Hist. avi. Nov. Hisp., pag. 36, cap. 105 (*mas*). Ray, Synops. avi., pag. 175.) *Toltecolotli*, seu *avis stertrix junceti*. (Fernandez, *ibid.*, cap. 106.) *Anas alba*, nigro punctulata; capite fulvo, nigricante et viridi cærulea variegato; maculâ rostrum inter et oculos candidâ; tectricibus alarum superioribus et caudæ inferioribus cæruleis; maculâ alarum viridi, tertiâ supernè albâ, infernè fulvâ donata; reetricibus nigricantibus, exterius albicante marginatis (*mas*). *Anas supernè nigra*, marginibus penarum fulvescentibus et candidis. *infernè alba*, nigro mixta; maculâ alarum viridi; reetricibus nigricantibus; exterius albicante marginatis (*femina*). *Querquedula maxima*. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 458.)

LA SARCELLE DE LA CAROLINE ⁽¹⁾.

SEIZIÈME ESPÈCE.

ANAS RUSTICA et ANAS BUCEPHALA, Lath., Linn., Gmel. — ANAS BUCEPHALA, Vieill. ⁽²⁾.

CETTE sarcelle se trouve à la Caroline, vers l'embouchure des rivières à la mer, où l'eau commence à être salée : le mâle a le plumage coupé de noir et de blanc comme une pie; et la femelle, que Catesby décrit plus en détail, a la poitrine et le ventre d'un gris clair; tout le dessus du corps et les ailes sont d'un brun foncé; il y a une tache blanche de chaque côté de la tête derrière

l'œil, et une autre au bas de l'aile. Il est clair que c'est d'après cette livrée de la femelle que Catesby a donné le nom de *petit canard brun* à cette sarcelle, qu'il eût mieux fait d'appeler *sarcelle-pie* ou *sarcelle noire et blanche* : nous lui laissons la dénomination de *sarcelle de la Caroline*, parce que nous n'avons pas connaissance que cette espèce se trouve en d'autres contrées.

LA SARCELLE BRUNE ET BLANCHE ⁽³⁾.

DIX-SEPTIÈME ESPÈCE.

ANAS HISTRIONICA, Lath., Vieill., Temm. — ANAS MINUTA, Linn., Gmel. ⁽⁴⁾.

CET oiseau, qu'Edwards donne sous le nom de *canard brun et blanc*, doit néanmoins être rangé dans la famille des sarcelles, puisqu'il est à peu près de la taille et de la figure de notre sarcelle (*première espèce*); mais la couleur du plumage est différente, elle est toute d'un brun noirâtre sur la tête, le cou et les penes de l'aile; le brun

foncé s'éclaircit jusqu'au blanchâtre sur le devant du corps, qui de plus est rayé transversalement de lignes brunes; il y a une tache blanche sur les côtés de la tête, et une semblable au coin du bec. Cette sarcelle ne craint pas la plus grande rigueur du froid, puisqu'elle est du nombre des oiseaux qui habitent le fond de la baie d'Hudson ⁽⁵⁾.

(1) Little browne duck. (Catesby, *Carolin.*, tom. 1, pag. et pl. 98, figure de la femelle.) *Anas minor ex albo et fusco varia.* (Klein, *Avi.*, p. 134, n° 22.) *Anas fusco-cinerea*, maculâ aurima alarumque albâ. *Anas rustica.* (Linnæus, *Syst. nat.*, ed. 10, gen. 61, sp. 21.) *Anas ex albo et nigro varia (mas).* *Anas supernè saturatè fusca*, infernè dilutè grisea; maculâ ponè oculos et maculâ alarum candidis; reetricibus saturatè fuscis (*femina*). *Querquedula Carolinensis.* (Brisson, *Ornithol.*, tom. 6, pag. 464.)

(2) La sarcelle de la Caroline appartient à la même espèce que le petit canard à grosse tête qui a été décrit ci-avant page 337. DESM. 1830.

(3) Little brown and white duck. (Edwards, *Hist. of Birds*, tom. 3, pag. et pl. 157.) *Anas grisea*, auribus albis, remigibus primoribus nigricanti-

bus. *Anas minuta.* (Linnæus, *Syst. nat.*, ed. 10, gen. 61, sp. 31.) *Anasupernè obscurè fusca*, infernè alba, dilutè rufescente transversim striata; pennis basim mandibulæ superioris ambientibus, et maculâ ad aures candidis; summo pectore et uropygio fusco-rufescentibus; imo ventre rufescente et fusco transversim striato; reetricibus fusco rufescentibus. *Querquedula freti Hudsonis.* (Brisson, *Ornithol.*, tom. 6, pag. 469.)

(4) Latham, et d'après lui MM. Vieillot et Temminck, regardent la sarcelle brune et blanche comme étant la femelle du canard à collier de Terre-Neuve, décrit ci-avant page 337. DESM. 1830.

(5) On compte les sarcelles au nombre des oiseaux que l'on voit passer au printemps à la baie d'Hudson, pour aller faire leurs petits dans le Nord. (Histoire générale des Voyages, tom. 15, pag. 267.)

ESPÈCES

QUI ONT RAPPORT AUX CANARDS ET AUX SARCELLES.

Après la description et l'histoire des espèces bien reconnues et bien distinctes, dans le genre nombreux des canards et des sarcelles, il nous reste à indiquer celles que semblent désigner les notices suivantes, afin de mettre les observateurs et les voyageurs à portée, en complétant ces notices, de reconnaître à laquelle des espèces ci-devant décrites, elles peuvent se rapporter, ou si elles en sont en effet différentes, et si elles peuvent indiquer des espèces nouvelles.

I. Nous devons d'abord faire mention de ces canards nommés vulgairement *quatre ailes*, dont il est parlé dans la Collection académique en ces termes : « Vers 1680, » parurent dans le Boulonais une espèce de » canards qui ont les ailes tournées diffé- » remment des autres, les grosses plumes » s'écartant du corps et se jetant au-dehors ; » cela donne lieu au peuple de croire et de » dire qu'ils ont quatre ailes. » (*Collect. acad. part. étr., tom. 1, pag. 304*). Nous croyons que ce caractère pouvait n'être qu'accidentel, par la simple comparaison du passage précédent avec le suivant : « M. l'abbé Nollet a vu en Italie une troupe » d'oies, parmi lesquelles il y en avait plu- » sieurs qui semblaient avoir quatre ailes ; » mais cette apparence qui n'avait pas lieu » quand l'oiseau volait, était causée par le » renversement de l'aileron ou dernière por- » tion de l'aile qui tenait les grandes plu- » mes relevées, au lieu de les coucher le » long du corps ; ces oies étaient venues » d'une même couvée avec d'autres qui por- » taient leurs ailes à l'ordinaire, ainsi que » la mère, mais le père avait les ailerons » repliés. » *Histoire de l'Académie, 1750, pag. 7.*

Ainsi ces canards, comme ces oies à quatre ailes, ne doivent pas être considérés comme des espèces particulières, mais comme des variétés très-accidentelles, et même individuelles, qui peuvent se trouver dans toute espèce d'oiseaux.

II. Le canard ou plutôt la très-petite sar-
OISEAUX. *Tome IV.*

celle qu'indique Rzaczynski dans le passage suivant : *Lithuana polesia alit anates innu- meras, inter quas.... sunt.... in cavis arborum natae, molem sturni non excedentes.* (*Hist., pag. 269.*) Si cet auteur est exact au sujet de la taille singulièrement petite qu'il donne à cette espèce, nous avouons qu'elle ne nous est pas connue.

III. Le canard de Barbarie à tête blanche, du docteur Shaw (1), qui n'est point le même que le canard musqué, et qui doit plutôt se rapporter aux sarcelles, puisqu'il n'est, dit-il, que de la *taille du vanneau*; il a le bec large, épais et bleu, la tête toute blanche et le corps couleur de feu.

IV. L'*anas platyrinchos* du même docteur Shaw, qu'il appelle mal-à-propos *pélican de Barbarie*, puisque rien n'est plus éloigné d'un pélican qu'un canard; celui-ci d'ailleurs est aussi petit que le précédent : il a les pieds rouges, le bec plat, large, noir et dentelé; la poitrine, le ventre et la tête de couleur de feu; le dos est plus foncé, et il y a trois taches, une bleue, une blanche et une verte sur l'aile.

V. L'espèce que le même voyageur donne également sous la mauvaise dénomination de *pélican de Barbarie à petit bec*. « Celui- » ci, dit-il, est un peu plus gros que le pré- » cédent; il a le cou rougeâtre et la tête or- » née d'une petite touffe de plumes tannées ; » son ventre est tout blanc, et son dos » bigarré de quantité de raies blanches et » noires; les plumes de la queue sont poin- » tues, et les ailes sont chacune marquées » de deux taches contiguës, l'une noire et » l'autre blanche; l'extrémité du bec est » noire, et les pieds sont d'un bleu plus » foncé que ceux du vanneau (2). » Cette espèce nous paraît très-voisine de la précédente.

VI. Le *turpan* ou *tourpan*, canard de Sibérie, trouvé par M. Gmelin aux environs

(1) Tome 1, page 329.

(2) Voyage en Barbarie, par le docteur Shaw ; La Haye, 1743, tome 1, page 329.

de Selengensk, et dont il donne une notice trop courte pour qu'on puisse le reconnaître (1); cependant il paraît que ce même canard tourpan se retrouve à Kamtschatka, et que même il est commun à Ochotsk, où l'on en fait, à l'embouchure même de la rivière Ochotska, une grande chasse en bateaux, que décrit Kracheninikow (2). Nous observerons, au sujet de ce voyageur, qu'il dit avoir rencontré onze espèces de canards ou sarcelles au Kamtschatka, dans lesquelles nous n'avons reconnu que le tourpan et le canard à longue queue de Terre-Neuve; les neuf autres se nomment, selon lui, *selosni*, *tchirki*, *krohali*, *gogoli*, *lutki*, *tcherneti*, *pulonosi*, *suasi* et *canard montagnard*. « Les quatre premiers, dit-il, passent l'hiver dans les environs des sources, » les autres arrivent au printemps et s'en retournent en automne comme les oies (3). » On peut croire que plusieurs de ces espèces se reconnaîtraient dans celles que nous avons décrites, si l'observateur avait pris soin de nous en dire autre chose que leurs noms.

VII. Le petit canard des Philippines, appelé à Luçon *saloyazir*, et qui n'étant pas, suivant l'expression de Camel, *plus gros que le poing* (4), doit être regardé comme une espèce de sarcelle.

VIII. « Le *woures-feïque* ou *l'oiseau congnée* de Madagascar, espèce de canard, » ainsi nommé par ces insulaires, dit François Cauche, parce qu'il a sur le front une excroissance de chair noire, ronde, et qui va se recourbant un peu sur le bec, » à la manière de leurs cognées. Au reste,

(1) Aux environs de Selengensk nous trouvâmes un petit lac dont les bords étaient couverts de cygnes, d'oies, de tourpans et de bécassines; je ne puis exprimer la satisfaction que nous causa la vue de ces oiseaux: leur chant, inspiré par la nature, avait autant d'agrément que l'imitation qu'on voudrait en faire sur des instruments serait choquante et désagréable; les sons d'un tourpan ressemblent beaucoup à ceux d'un hautbois, et dans ce concert d'oiseaux ils faisaient à peu près l'office de la basse. Cet oiseau est une espèce de canard; son plumage est rouge de renard, excepté la queue et les ailes qui ont beaucoup de noir. (Gmelin, Voyage en Sibérie, tome 1, page 218. La même chose, d'après lui, dans l'Histoire générale des Voyages, tome 15, page 186.)

(2) Histoire du Kamtschatka, tom. 2, pag. 59.)

(3) *Ibid.*

(4) Tract. de avis Philipp. a Fr. Camel; Transact. philos., n° 285, art. 3.

» ajoute ce voyageur, cette espèce a la grosseur de nos oisons, et le plumage de nos canards (5). » Nous ajouterons qu'il se pourrait que ce n'en fût qu'une variété (6).

IX. Les deux espèces de canards et les deux de sarcelles que M. de Bougainville a vues aux îles Malouines ou Falkland, et dont il dit que les premiers ne diffèrent pas beaucoup de ceux de nos contrées, en ajoutant néanmoins qu'on en tua quelques-uns de tout noirs, et d'autres tout blancs. Quant aux deux sarcelles, l'un est, dit-il, *de la taille du canard*, et a le bec bleu; l'autre est beaucoup plus petite; et l'on en vit de ces dernières qui avaient les plumes du ventre *teintes d'incarnat*. Du reste, ces oiseaux sont en grande abondance dans ces îles, et du meilleur goût (7).

X. Ces canards du détroit de Magellan, qui, suivant quelques voyageurs, construisent leurs nids d'une façon toute particulière, d'un limon pétri et enduit avec la plus grande propreté; si pourtant cette relation est aussi vraie, qu'à plusieurs traits elle nous paraît suspecte et peu sûre (8).

(5) Voyage à Madagascar, par François Cauche; Paris, 1651, pag. 139.

(6) *Nota.* Flacourt nomme trois ou quatre espèces de sarcelles ou *siwre*, qu'il dit se trouver dans cette même île de Madagascar. *Tahie*, son cri semble articuler ce nom; elle a les ailes, le bec et les pieds noirs; *halive*, a le bec et les pieds rouges; *hach*, a le plumage gris avec les ailes rayées de vert et de blanc; *tatach*, est une espèce d'halive, mais plus petite. (Voyage de Flacourt, page 165.)

(7) Voyage autour du monde, par M. de Bougainville; in-8°, tom. 1, pag. 116.

(8) Les canards (du détroit de Magellan) sont assez différents des nôtres et beaucoup moins bons; ils sont en grand nombre et ont leur canton particulier dans l'île sur des rochers élevés, hors de la portée du mousquet. De ma vie je n'ai vu tant d'art et d'industrie dans des animaux privés de raison, surtout dans la manière d'arranger leurs nids; ils sont tellement disposés sur les hauteurs, que le plus grand géomètre ne pourrait distribuer le terrain de manière à y en placer un de plus; tous les cantons sont divisés par petits sentiers, larges seulement autant qu'il est nécessaire pour qu'un oiseau puisse y marcher; le terrain où sont les nids est dressé comme si on l'eût nivelé à main d'homme; les nids sont de terre pétrie et paraissent tous jetés dans le même moule; les canards apportent de l'eau dans leur bec, avec laquelle ils forment un mortier d'argile qu'ils façonnent en rond aussi bien qu'avec un compas; le fond est large d'un pied, l'ouverture de huit pouces, et la hauteur pareille; il n'y en a pas

XI. Le canard peint de la Nouvelle-Zélande, ainsi nommé dans le second Voyage du capitaine Cook, et décrit dans les termes suivants : « Il est de la taille du canard » musqué, et les couleurs de son plumage » sont agréablement variées ; le mâle et la » femelle portent une tache blanche sur » chaque aile ; la femelle est blanche à la » tête et au cou, mais toutes les autres plu- » mes, ainsi que celles de la tête et du cou » du mâle sont brunes et variées (1). »

XII. Le canard sifflant à bec mou ; autrement appelé canard gris-bleu de la Nouvelle-Zélande, remarquable en ce que le bec est d'une substance molle et comme cartilagineuse, de manière qu'il ne peut guère se nourrir qu'en ramassant, et pour ainsi dire suçant les vers que le flot laisse sur la grève (2-3).

XIII. Le canard à crête rouge, encore de la Nouvelle-Zélande, mais dont l'espèce n'y est pas commune, et qui n'a été trouvée que sur la rivière, au fond de la baie Dusky : ce canard qui n'est qu'un peu plus gros que la sarcelle, est d'un gris noir très-luisant au-dessus du dos, et d'une couleur de suie grisâtre foncée au ventre ; le bec et les pieds sont couleur de plomb ; l'iris de l'œil est dorée, et il a une crête rouge sur la tête (4).

XIV. Enfin, Fernandez donne dix espèces comme étant du genre du canard, dont nous ne pouvons que rejeter ici en notes les noms mexicains (5), et les descriptions la

plupart incomplètes ; jusqu'à ce que de nouvelles observations ou l'inspection des objets viennent servir à les compléter et à les faire reconnaître.

rem cinereum, pullo, nigrescente, permixto : cruribus proportione reliqui corporis parvis, pulli coloris ; advena est lacui. (Cap. 121, pag. 39.)

Yacatexotli seu avis rostro cyaneo. — Anatis penè domesticæ constat magnitudine ; rostro coloris superne cyanei ; infernè verò ex albo rubescentis, penarum superni corporis coloris fulvus est, infernè verò ex argenteo nigricat supernè verò parte alba nigra. (Cap. 70, pag. 29.)

Xztactzonayauhqui (altera : différent de l'ytactzonayauhqui de la page 28). Genus est anatis feræ parvæque cujus rostrum est cæruleum, et juxta extremum albâ quâdam distinctum maculâ, pedes etiam vergunt in cæruleum ; et reliquum corpus albo fulvoque variat colore. (Cap. 156, pag. 45.)

Colcanauhlicuioti. Anas sylvestris est fusca majori ex parte supernè, et aliquantisper candens, infernè verò alba, et partim fusca præter alas, quæ infernè prorsus candidæ sunt. Caput est superiori parte nigrum atque cinereum, sed in atrum præcipuè colorem inclinans, inferiori verò magis in cinereum. (Cap. 64, pag. 28.)

Atapalcatl, seu testa aquaria. Anati illi sylvestri (quam recentiores querquedula vocant, nostri verò cercetam) similis omnino esset, nisi rostrum haberet duplè latius ; colorem candentem et fulvum ; admodumque manum irritò protinùs innocuoque lancinaret morsu.

Tzonayauhqui, seu avis capitis varii (mas). Anas fera est circa lacus agens vitam, ac magnitudine domesticæ penè par : rostro lato, cyaneo supernè, binis tantum maculis interstincto, altera in extremi rostri exertâ quâdam, tenuique, quâ mordet, particulâ ; infernè verò ex cyaneo nigrescente ; cruribus brevibus, ac cæruleis, pallido tamen colore interdum imperso ; capite et collo crassis, juxta latera pavonino colore, aliquando tamen nigricans vertice : pectus nigrum est : ventris ac corporis latera candescentia, etsi caudam lineæ nigra transversim decurrentes condecorant : dorsum fasciâ nigra fulvescente latè digitos tres, ac in extremum usque caudæ procedente insignitur ; demum alæ nigro, fulvo, candido, atque cinereo promiscuè tinguntur colore. Indigena avis est. (Cap. 108, pag. 36.)

Nepapantototl. Anas fera, frequens Mexicanæ paludi, rostro in acutum quadantenus desinente, cætera autem similis, nisi quod nullum est genus coloris illas ornari solitum, quod huic soli non contingat, sitque ei spectando ornamento atque pulchritudini ; unde sortita est nomen. (Cap. 127, pag. 40.)

Opipixcan. Anas fera, rostro subrubro, cruribus verò ac pedibus fulvo ac candidi variatis colore ; reliquo verò corpore cinereo et nigro. (Cap. 147, pag. 44.)

Perutototl. Anas Peruina, quam velut nostro jun-

un différent de l'autre dans la forme ni dans les proportions. Ces nids leur servent plus d'une année ; ils y pondent leurs œufs que le soleil fait éclore, à ce que je crois. Nous ne pûmes trouver sur toute la place, un seul brin d'herbe, de paille, de fétu, de plumes ou de fiente d'oiseau ; tout est propre et net, aussi bien dans les nids que dans les sentiers, comme si on venait de le laver et balayer. (Histoire des navigations aux terres australes, tom. 1, pag. 243.)

(1) Second Voyage de Cook, tom. 1, pag. 208.

(2) *Idem*, *ibid.*, et pag. 163.

(3) Ce canard est sans doute celui que Latham a nommé *anas membranacea*. Desm. 1830.

(4) Second Voyage de Cook, tom. 1, pag. 163.

(5) Xaleuani, seu avis arenam deglutiens. — Anatis feræ species domesticæ paulò minor, rostro medioeriter lato, plumis infernè corpus tegentibus, albis, circa pectus tamen et supernam in partem fulvis, sed candidis discurrentibus transversim ; alis caudâque virenti, candido, nigro ac fusco colore variantibus desuper, subter verò albis atque cinereis ; circa caput viridi ab occipitio ad oculos discurrente tæniâ, reliquo verò capite ex albo vergente in colo-

LES PÉTRELS ⁽¹⁾.

De tous les oiseaux qui fréquentent les hautes mers, les pétrels sont les plus marins, du moins ils paraissent être les plus étrangers à la terre, les plus hardis à se porter au loin, à s'écarter et même s'égarer sur le vaste Océan ; car ils se livrent avec autant de confiance que d'audace au mouvement des flots, à l'agitation des vents et paraissent braver les orages. Quelque loin que les navigateurs se soient portés, quelque avant qu'ils aient pénétré, soit du côté des pôles, soit dans les autres zones, ils ont trouvé ces oiseaux qui semblaient les attendre et même les devancer sur les parages les plus lointains et les plus orageux ; partout ils les ont vus se jouer avec sécurité, et même avec gaieté sur cet élément terrible dans sa fureur, et devant lequel l'homme le plus intrépide est forcé de pâlir ; comme si la nature l'attendait là pour lui faire avouer combien l'instinct et les forces qu'elle a départis aux êtres qui nous sont inférieurs, ne laissent pas d'être au-dessus des puissances combinées de notre raison et de notre art.

Pourvus de longues ailes, munis de pieds palmés, les pétrels ajoutent à l'aisance et à la légèreté du vol, à la facilité de nager, la singulière faculté de courir et de marcher sur l'eau, en effleurant les ondes par le mouvement d'un transport rapide, dans lequel le corps est horizontalement soutenu et balancé par les ailes, et où les pieds frappent alternativement et précipitamment la surface de l'eau ; c'est de cette marche sur l'eau que vient le nom *pétrel* ; il est formé de *Peter*, *Pierre*, ou de *Petrill*, *Pierrot* ou *Petit-Pierre*, que les matelots anglais

ont imposé à ces oiseaux, en les voyant courir sur l'eau comme l'apôtre saint Pierre y marchait.

Les espèces de pétrels sont nombreuses ; ils ont tous les ailes grandes et fortes ; cependant ils ne s'élèvent pas à une grande hauteur, et communément ils rasent l'eau dans leur vol ; ils ont trois doigts unis par une membrane ; les deux doigts latéraux portent un rebord à leur partie extérieure ; le quatrième doigt n'est qu'un petit éperon qui sort immédiatement du talon, sans articulation ni phalange (2).

Le bec, comme celui de l'albatros, est articulé et paraît formé de quatre pièces, dont deux, comme des morceaux sur-ajoutés, forment les extrémités des mandibules ; il y a de plus le long de la mandibule supérieure, près de la tête, deux petits tuyaux ou rouleaux couchés, dans lesquels sont percées les narines ; par sa conformation totale, ce bec semblerait être celui d'un oiseau de proie, car il est épais, tranchant et crochu à son extrémité ; au reste, cette figure du bec n'est pas entièrement uniforme dans tous les pétrels, il y a même assez de différence pour qu'on puisse en tirer un caractère qui établit une division dans la famille de ces oiseaux ; en effet, dans plusieurs espèces la seule pointe de la mandibule supérieure est recourbée en croc : la pointe de l'inférieure, au contraire, est creusée en gouttière et comme tronquée en manière de cuiller, et ces espèces sont celles des *pétrels* simplement dits.

Dans les autres, les pointes de chaque mandibule sont aiguës, recourbées et font ensemble le crochet ; cette différence de caractère a été observée par M. Brisson, et il nous paraît qu'on ne doit pas la rejeter ou l'omettre, comme le veut M. Forster (3) ; et nous nous en servirons pour établir dans la famille des *pétrels*, la seconde division sous laquelle nous rangerons les espèces que nous appellerons *pétrels-puffins*.

(2) Willoughby appelle cet éperon ou ergot, un *petit doigt de derrière*, n'ayant pas l'idée d'une pointe sortant immédiatement du talon.

(3) Voyez les observations de M. Forster, pag. 164.

notam orbi, non curavimus describendam. (Cap. 16, pag. 47.)

Concanauhli. Genus anatis magnæ, lavanco nostratæ similis, quam ob eam rem non curavimus depingendam. (Cap. 66.)

(1) La synonymie des oiseaux du genre des pétrels est encore fort obscure, malgré les recherches auxquelles les ornithologistes se sont livrés dans ces derniers temps ; aussi sommes-nous loin d'assurer l'exactitude de celle que nous donnerons.

DES M. 1830.

Tous ces oiseaux, soit pétrels, soit puffins, paraissent avoir un même instinct et des habitudes communes pour faire leurs nichées; ils n'habitent la terre que dans ce temps qui est assez court, et comme s'ils sentaient combien ce séjour leur est étranger, ils se cachent ou plutôt ils s'enfouissent dans des trous sous les rochers au bord de la mer; ils font entendre du fond de ces trous leur voix désagréable, que l'on prendrait le plus souvent pour le croassement d'un reptile (1); leur ponte n'est pas nombreuse; ils nourrissent et engraisent leurs petits en leur dégorgeant dans le bec la substance à demi digérée et déjà réduite en huile, des poissons dont ils font leur principale et peut-être leur unique nourriture; mais une particularité dont il est très-bon que les dénicheurs de ces oiseaux soient

avertis, c'est que quand on les attaque, la peur ou l'espoir de se défendre leur fait rendre l'huile dont ils ont l'estomac rempli; ils la lancent au visage et aux yeux du chasseur; et comme leurs nids sont le plus souvent situés sur des côtes escarpées, dans des fentes de rochers à une grande hauteur, l'ignorance de ce fait a coûté la vie à quelques observateurs (2).

M. Forster remarque que Linnæus a peu connu les pétrels, puisqu'il n'en compte que six espèces, tandis que par sa propre observation M. Forster en a reconnu douze nouvelles espèces dans les seules mers du Sud (3); mais nous désirerions que ce savant navigateur nous eût donné les descriptions de toutes ces espèces; et nous ne pouvons, en attendant, que présenter ce que nous en savons d'ailleurs.

LE PÉTREL CENDRÉ* (4).

PREMIÈRE ESPÈCE.

PROCELLARIA GLACIALIS, Linn., Gmel., Temm. (5).

Ce pétrel habite dans les mers du nord; Clusius le compare, pour la grandeur, à une poule moyenne; M. Rolandson Martin, observateur suédois (6), le dit de la grosseur d'une corneille, et le premier de ces auteurs

lui trouve dans le port et dans la figure quelque chose du faucon; son bec fortement articulé et très-crochu, est en effet un bec de proie; le croc de la partie supérieure et la gouttière tronquée qui termine

(1) Les pétrels (*procellariæ*) s'enfoncent par milliers dans des trous sous terre; ils y nourrissent leurs petits et s'y retirent toutes les nuits. (Forster, Observations, pag. 181.) Les bois (à la Nouvelle-Zélande) retentissaient du bruit des pétrels cachés dans des trous sous terre, qui croassaient comme des grenouilles, ou qui criaient comme des poules. Il semble que tous les pétrels ont coutume de faire leurs nids dans des trous souterrains; car nous en avons vu de l'espèce bleue ou argent, placés de la même manière à la baie Dusky. (Forster, Second Voyage de Cook, tom. 2, pag. 110. — Voyez ci-après la description des espèces.)

(2) Les gazettes de Londres du mois de juin 1761 rapportent le malheur arrivé à M. Campbell, qui allant prendre un nid de pétrel sur un rocher escarpé, reçut dans les yeux l'huile que l'oiseau lui lança, lâcha prise et se tua en tombant des rochers. (Voyez Edwards, Préface de la troisième partie des Glanures, pag. 4.) — La plus petite espèce de pétrels, qui est l'oiseau de tempête, a également cette habitude. Charles Smith, dans son livre de l'état ancien et moderne de la province de Kerry en Irlande, en désignant le petit pétrel, dit que lorsqu'on le prend, il jette par le bec la quantité d'une petite cuillerée d'huile. (Idem, *ibid.*)

(3) Voyez les observations de M. Forster, pag. 184.

* Voyez les planches enluminées, n° 59, sous la dénomination de *pétrel de l'île de Saint-Kilda*.

(4) *Haff-hert*, aux îles Féroé; *hav-hest*, dans Pontoppidan; *scepfverd*, par les Allemands. — *Procellaire du nord ou cendrée*, Collection académique, partie étrangère, tom. 11, pag. 55. — *Haff-hert*. (Clusius, Exoticæ. Auctuar., pag. 368. — Nieremberg, pag. 237.) *Haffhert*, hoc est equus marinus. (Willoughby, Ornithol., pag. 306. — Jonston, Avi., pag. 129.) *Procellaria supernæ cinerea, infernæ alba*; capite et collo concoloribus; rectricibus duodecim intermediis cinereo-albis, utrinque extimâ candidâ... *Procellaria cinerea, le pétrel cendré*. (Brisson, tom. 6, pag. 143.)

(5) Gmelin cite cette page (312) de Buffon dans la synonymie de deux espèces, 1^o *procellaria glacialis*, et 2^o *procellaria puffinus*, var. β ; mais il y a tout lieu de penser qu'il y a erreur dans cette dernière.

Ce pétrel cendré est de la même espèce que le fulmar, *procellaria glacialis*, décrit ci-après.

DESM. 1830.

(6) Dans la Collection académique, citée ci-dessus.

l'inférieure, sont d'une couleur jaunâtre, et le reste du bec avec les deux tuyaux des narines sont noirâtres dans l'individu mort que nous décrivons; mais on assure que le bec est rouge partout, ainsi que les pieds, dans l'oiseau vivant (1); le plumage du corps est d'un blanc cendré; le manteau est d'un cendré bleu, et les plumes de l'aile sont d'un bleu plus foncé et presque noir; les plumes sont très-serrées, très-fourmies et garnies en dessous d'un duvet épais et fin, dont la peau du corps est partout revêtue.

Les observateurs s'accordent à donner le nom de *haff-hert* ou *hav-hest*, cheval de mer, à cet oiseau; et c'est, selon Pontoppidan, « parce qu'il rend un son semblable » au hennissement du cheval, et que le bruit » qu'il fait en nageant, approche du trot de » ce quadrupède (2); » mais il n'est pas aisé de concevoir comment un oiseau qui nage fait le bruit d'un cheval qui trotte; et n'est-ce pas plutôt à cause de la course du pétrel

sur l'eau, qu'on lui aura donné cette dénomination? Le même auteur ajoute que ces oiseaux ne manquent pas de suivre les bateaux qui vont à la pêche des chiens de mer, pour attendre que les pêcheurs jettent les entrailles de ces animaux; il dit qu'ils s'acharnent aussi sur les balcines mortes ou blessées dès qu'elles surnagent; que les pêcheurs tuent ces pétrels un à un à coups de bâton, sans que le reste de la troupe désespère: c'est d'après cet acharnement que M. Rolandson Martin leur applique le nom de *malemucke*; mais comme nous l'avons dit, ce nom appartient à un goéland.

On trouve ces pétrels cendrés depuis le soixante-deuxième degré de latitude nord, jusque vers le quatre-vingtième; ils volent entre les glaces de ces parages, et lorsqu'on les voit fuir de la pleine mer pour chercher un abri, c'est, comme dans l'*oiseau de tempête* ou *petit pétrel* (3), un indice pour les navigateurs que l'orage est prochain.

LE PÉTREL BLANC ET NOIR OU LE DAMIER * (4).

SECONDE ESPÈCE.

PROCELLARIA CAPENSIS, Lath., Linn., Gmel., Vieill.

Le plumage de ce pétrel marqué de blanc et de noir, coupé symétriquement et en manière d'échiquier, l'a fait appeler *damier* par tous nos navigateurs; c'est dans le même sens que les Espagnols l'ont nommé *pardelas*, et les Portugais *pintado*, nom adopté aussi

par les Anglais, mais qui pouvant faire équivoque avec celui de la *pintade*, ne doit point être admis ici, outre que celui de *damier* exprime et désigne mieux la distribution du blanc et du noir par taches nettes et tranchées dans le plumage de cet oiseau; il est à peu près de la grosseur d'un pigeon commun, et comme dans son vol il en a l'air et le port, ayant le cou court, la tête ronde, quatorze ou quinze pouces de longueur, et seulement trente-deux ou trente-trois d'envergure, les navigateurs l'ont souvent appelé *pigeon de mer*.

Le damier a le bec et les pieds noirs; le doigt extérieur est composé de quatre articulations, celui du milieu de trois, et l'intérieur de deux seulement, et à la place du petit doigt est un ergot pointu, dur, long d'une ligne et demie, et dont la pointe se dirige en dedans; le bec porte au-dessus les deux petits tuyaux ou rouleaux dans lesquels sont percées les narines; la pointe de la mandibule supérieure est courbée, celle de l'inférieure est taillée en gouttière et comme tronquée; et ce caractère place le damier dans la famille des pétrels, et le sé-

(1) Collection académique, citée ci-dessus.

(2) Histoire naturelle de Norvège, par Pontoppidan. (Journal étranger, février 1757.)

(3) Voyez ci-après l'article de *oiseau de tempête*.

* Voyez les planches enluminées, n° 964.

(4) *Damier*. (Feuillée, Journal d'observations, pag. 211.) *Le damier*. (Salerno, pag. 384.) *Le pierrot tacheté*. (Edwards, pl. 90.) *Procellaria albo fuscoque varia*; *procellaria capensis*. (Linnaeus, Syst. nat., ed. 10, gen. 64, sp. 3.) *Plautus albatros spurius minor*, e nigro et albo varius. (Klein, Avi., pag. 148, n° 14. — *Nota*. Klein confond mal-à-propos sous ce numéro les planches 89 et 90 d'Edwards, dont la première est un *puffin*, et la seconde le *damier*. — *Procellaria superne maculis nigricantibus varia*; capite, gutture et collo superiore nigricantibus; rectricibus lateralibus in exortu candidis in extremitate nigricantibus.... *Procellaria nevia*... *Le pétrel tacheté*, vulgairement appelé *damier*. (Brisson, Ornithol., tom. 4, pag. 146.)

pare de celle des puffins : il a le dessus de la tête noir, les grandes plumes des ailes de la même couleur, avec des taches blanches ; la queue est frangée de blanc et de noir, et lorsqu'elle est développée elle ressemble, dit Frezier, à une écharpe de deuil ; son ventre est blanc, et le manteau est régulièrement compartimenté par taches de blanc et de noir. Cette description se rapporte parfaitement à celle que Dampier a faite du *pintado* (1). Au reste le mâle et la femelle ne diffèrent pas sensiblement l'un de l'autre par le plumage ni par la grosseur.

Le damier, ainsi que plusieurs autres pétrels, est habitant né des mers antarctiques, et si Dampier le regarde comme appartenant à la zone tempérée australe (2), c'est que ce voyageur ne pénétrait pas assez avant dans les mers froides de cette région, pour y suivre le damier, car il l'eût trouvé jusqu'aux plus hautes latitudes. Le capitaine Cook nous assure que ces pétrels, ainsi que les pétrels bleus, fréquentent chaque portion de l'océan austral dans les latitudes les plus élevées (3). Les meilleurs observateurs conviennent même qu'il est très-rare d'en rencontrer avant d'avoir passé le tropique (4),

(1) Les *pintados* sont admirablement bien mouchetés de blanc et de noir ; ils ont la tête presque noire, de même que le bout des ailes et de la queue ; mais dans ce noir des ailes il y a des taches blanches qui paraissent être de la grandeur d'un demi-écu quand ils volent, et c'est alors qu'on voit mieux leurs taches ; les ailes sont aussi bordées tout autour d'un petit fil noir qui s'éclaircit peu à peu, et approche d'un gris obscur vers le dos de l'oiseau ; le bord intérieur des ailes et le dos même, depuis la tête jusqu'au bout de la queue, sont émaillés d'un nombre infini de jolies taches rondes, blanches et noires, de la grandeur d'un sou marqué ; le ventre, le cuisses, les côtés et le dessous des ailes sont d'un gris clair. (Dampier, tom. 4, pag. 84.)

(2) Nous vîmes des *pintados* depuis que nous fûmes à deux cents lieues ou environ de la côte du Brésil, jusqu'à ce que nous nous trouvâmes à peu près à la même distance de la Nouvelle-Hollande. Le *pintado* est un oiseau du pays méridional et de la partie tempérée de cette zone ; du moins je n'en ai jamais guère vu dans le nord du trentième degré de latitude méridionale. (Dampier, tom. 4, p. 84.)

(3) Cook, Second Voyage, tom. 1, pag. 284.

(4) Le damier est habitant des zones froides et tempérées de l'hémisphère austral, et si quelques couples de ces oiseaux suivent les vaisseaux au-delà du tropique, ils y restent peu de temps ; aussi voit-on rarement ensemble le damier et le paillon-queue. (Observations communiquées par M. le vicomte de

et il paraît en effet par plusieurs relations (5), que les premières plages où l'on commence à trouver ces oiseaux en nombre, sont dans les mers voisines du cap de Bonne-Espérance ; on les rencontre aussi vers les côtes de l'Amérique à la latitude correspondante (6). L'amiral Anson les chercha inutilement à l'île de Juan Fernandez ; néanmoins il y remarqua plusieurs de leurs trous, et il jugea que les chiens sauvages qui sont répandus dans cette île, les en avaient chassés ou les

Querhoënt.) — Le 4 octobre, par vingt-cinq degrés vingt-neuf minutes de latitude australe, un grand nombre de petits pétrels ordinaires, d'un brun de suie et qui avaient le croupion blanc (*procellaria pelagica*) volèrent autour de nous ; l'air était froid et vif ; le lendemain les albatros et les pintades (*procellaria capensis*), parurent pour la première fois. (Cook, Second Voyage, tom. 1, pag. 46.)

(5) Les jours suivants on vit ces mêmes oiseaux en plus grand nombre, qui ne nous quittèrent que bien loin au-delà du Cap ; les uns étaient noirs sur le dos et blancs sous le ventre, ayant le dessus des ailes bigarré de ces deux couleurs, à peu près comme un échiquier, et c'est pour cela sans doute que nos Français les ont surnommés *damier* ; ils sont un peu plus gros qu'un pigeon ; il y en a d'autres encore plus grands que les premiers, noirâtres pardessus et tous blancs par-dessous, excepté l'extrémité de leurs ailes qui paraît d'un noir velouté, que les Portugais appellent *mangas de velado*. (Premier Voyage de Siam, par le P. Tachard.) — Dampier se trouva sous un méridien éloigné, suivant son calcul, de douze cents lieues à l'orient de celui du Cap (de Bonne-Espérance). Rien ne lui parut fort remarquable dans cette route, excepté qu'il s'était vu accompagné, pendant le chemin, par quantité d'oiseaux ; surtout par des *pintades*. (Histoire générale des Voyages, tom. 11, pag. 217.)

(6) En allant de Rio-Janeiro jusqu'au Port-Désiré, et vers les trente-cinq ou trente-sixième degré de latitude sud, nous commencâmes à voir un grand nombre d'oiseaux voltiger autour de nous ; il y en avait de très-gros, dont quelques-uns avaient le plumage noir, d'autres blanc ; nous distinguâmes plusieurs compagnies de *pintades* : ces oiseaux tachetés de blanc et de noir, paraissaient un peu plus gros que des pigeons. (Voyage du capitaine Byron, tom. 1 du Premier Voyage de Cook, pag. 10.) — Dans cette latitude (de quarante-trois degrés trente minutes, côtes du Brésil), et dans celle du Cap-Blanc, qui est de quarante-six degrés, on vit quantité de baleines et de nouveaux oiseaux semblables à des pigeons, d'un plumage régulièrement mêlé de blanc et de noir, ce qui leur a fait donner, par les Français, le nom de *damier*, et celui de *pardela*, par les Espagnols. (Frézier, dans l'Histoire générale des Voyages.)

avaient détruits (1); mais peut-être dans une autre saison y eût-il rencontré ces oiseaux, supposé que celle où il les chercha, ne fût pas celle de la nichée; car, comme nous l'avons dit, il paraît qu'ils n'habitent la terre que dans ce temps, et qu'ils passent leur vie en pleine mer, se reposant sur l'eau lorsqu'elle est calme, et y séjournant même quand les flots sont émus, car on les voit se poser dans l'intervalle qui sépare deux lames d'eau, y rester les ailes ouvertes, et se relever avec le vent.

D'après ces habitudes d'un mouvement presque continu, leur sommeil ne peut qu'être fort interrompu; aussi les entend-on voler autour des vaisseaux à toutes les heures de la nuit (2); souvent on les voit se rassembler le soir sous la poupe, nageant avec aisance, s'approchant du navire avec un air familier, et faisant entendre en même temps leur voix aigre et enrôlée, dont la finale a quelque chose du cri du goéland (3).

Dans leur vol ils effleurent la surface de l'eau, et y mouillent de temps en temps leurs pieds qu'ils tiennent pendants. Il paraît qu'ils vivent du frai de poisson qui flotte sur la mer (4); néanmoins on voit le damier s'acharner, avec la foule des autres oiseaux de mer, sur les cadavres des baleines (5): on le prend à l'hameçon avec un morceau de chair (6); quelquefois aussi il

s'embarasse les ailes dans les lignes qu'on laisse flotter à l'arrière du vaisseau; lorsqu'il est pris et qu'on le met à terre ou sur le pont du navire, il ne fait que sauter sans pouvoir marcher ni prendre son essor au vol, et il en est de même de la plupart de ces oiseaux marins, qui sans cesse volent et nagent au large; ils ne savent pas marcher sur un terrain solide, et il leur est également impossible de s'élever pour reprendre leur vol; on remarque même que sur l'eau ils attendent, pour s'en séparer, l'instant où la lame et le vent les soulèvent et les lancent.

Quoique les damiers paraissent ordinairement en troupes (7), au milieu des vastes mers qu'ils habitent, et qu'une sorte d'instinct social semble les tenir rassemblés, on assure qu'un attachement plus particulier et très-marqué tient unis le mâle et la femelle, qu'à peine l'un se pose sur l'eau, que l'autre aussitôt vient l'y joindre; qu'ils s'invitent réciproquement à partager la nourriture que le hasard leur fait rencontrer; qu'enfin si l'un des deux est tué, la troupe entière donne à la vérité des signes de regret en s'abattant et demeurant quelques instants autour du mort, mais que celui qui survit donne des marques évidentes de tendresse et de douleur; il bequète le corps de son compagnon comme pour essayer de le ranimer, et il reste encore tristement et long-temps auprès du cadavre après que la troupe entière s'est éloignée (8).

(1) Voyage de l'amiral Anson, tom. 2, part. 1, pag. 45.

(2) Observations de M. le vicomte de Querhoënt.

(3) Ce fait et les suivants sont tirés des Mémoires communiqués par le même observateur.

(4) Dans l'estomac de ceux que j'ai ouverts, je n'ai jamais trouvé de poisson, mais un mucilage blanc et épais, que je crois être du frai de poisson.

(5) Dampier, tom. 4, pag. 78.

(6) Lettres édifiantes, 15^e recueil, pag. 341. Approchant de l'île Sainte-Hélène, à deux cents lieues de la terre de Natal, quantité d'oiseaux vinrent sur le bord de notre navire; nous en primes à foison avec des morceaux de chair, desquels nous cou-

vrions des hameçons; ils sont gros comme un pigeon, les plumes noires et blanches en carreau comme un échiquier, ce qui fut cause que nous les nommâmes *damiers*; la queue large et le pied comme le canard. (Voyage à Madagascar, par F. Cauche; Paris, 1651, pag. 137.)

(7) Tous les pintades en général vont par troupes, et ils balayent presque l'eau en volant. (Dampier, tom. 4, pag. 84.)

(8) Suite des observations faites par M. le vicomte de Querhoënt, dans ses navigations, et qu'il a eu la bonté de nous communiquer.

LE PÉTREL ANTARCTIQUE OU DAMIER BRUN.

TROISIÈME ESPÈCE.

PROCELLARIA ANTARCTICA, Lath., Linn., Gmel., Vieill. (1).

Ce pétrel ressemble au *damier*, à l'exception de la couleur de son plumage, dont les taches, au lieu d'être noires, sont brunes sur le fond blanc. La dénomination de pétrel antarctique que lui donne le capitaine Cook, semble lui convenir parfaitement, parce qu'on ne le rencontre que sous les hautes latitudes australes (2); et lorsque plusieurs autres espèces de pétrels, communes dans les latitudes inférieures, et en particulier celle du damier noir, ne paraissent plus (3).

Voici ce que nous lisons dans le second voyage de ce grand navigateur, sur cette nouvelle espèce de pétrels. « Par soixante-sept degrés quinze minutes latitude sud, nous aperçûmes plusieurs baleines jouant autour des îles de glace; deux jours auparavant nous avions remarqué plusieurs troupes de *pintades* (4) brunes et blanches, que je nommai *pétrels antarctiques*, parce qu'ils paraissaient indigènes à cette région; ils sont à tous égards de la forme

» des *pintades* (damiers), dont ils ne diffèrent que par la couleur; la tête et l'avant du corps de ceux-ci sont bruns, et l'arrière du dos, la queue et les extrémités des ailes sont de couleur blanche (5). » Et dans un autre endroit il dit: « tandis qu'on ramassait de la glace, nous primes deux *pétrels antarctiques*, et en les examinant nous persistâmes à les croire de la famille des pétrels; ils sont à peu près de la grandeur d'un gros pigeon; les plumes de la tête, du dos et une partie du côté supérieur des ailes sont d'un brun léger; le ventre et le dessous des ailes sont blancs; les plumes de la queue sont blanches aussi, mais brunes à la pointe. Je remarquai que ces oiseaux avaient plus de plumes que ceux que nous avions vus, tant la nature a pris soin de les vêtir suivant le climat qu'ils habitent; nous n'avons trouvé ces pétrels que parmi les glaces (6). »

Néanmoins, ces pétrels si fréquents entre les îles de glace flottantes, disparaissent ainsi que tous les autres oiseaux quand on approche de cette glace fixe, dont la formidable couche s'étend déjà bien loin dans les régions polaires du continent austral; c'est ce que nous apprend ce grand navigateur, le premier et le dernier peut-être des mortels qui ait osé affronter les confins de cette barrière de glace, que pose lentement la nature à mesure que notre globe se refroidit. « Depuis notre arrivée au milieu des glaces, dit-il, aucun pétrel antarctique ne frappa plus nos regards (7). »

(1) Ce pétrel ne paraît différer principalement de celui qui le précède et de celui qui le suit, que parce que ce qui est noir dans ceux-ci est remplacé chez lui par du brun. DESM. 1830.

(2) Par soixante-deux degrés dix minutes latitude sud, et cent soixante-douze degrés de longitude, nous vîmes la première île de glace, et nous aperçûmes en même temps un pétrel antarctique, quelques albatros grises, des *pintades* et des pétrels bleus. (Cook, Second Voyage, tom. 2, pag. 141.) A soixante-six degrés, M. Cook vit quelques pétrels antarctiques en l'air. — Par soixante-sept degrés huit minutes, nous reçûmes, dit-il, la visite d'un petit nombre de pétrels antarctiques. (Idem, tom. 2, pag. 148.)

(3) Idem, tom. 1, pag. 120.

(4) Il appelle *pintade* le damier.

(5) Cook, Second Voyage, tom. 1, pag. 120.

(6) Idem, tom. 2, pag. 150.

(7) Idem, tom. 1, pag. 142.

LE PÉTREL BLANC OU PÉTREL DE NEIGE.

QUATRIÈME ESPÈCE.

PROCELLARIA NIVEA, Lath., Vieill. (1).

Ce pétrel est bien désigné par la dénomination de *pétrel de neige*, non-seulement à cause de la blancheur de son plumage, mais parce qu'on le rencontre toujours dans le voisinage des glaces, et qu'il en est, pour ainsi dire, le triste avant-coureur dans les mers australes; avant d'avoir vu de près ces oiseaux, M. Cook ne les désigna d'abord que sous le nom d'*oiseaux blancs* (2); mais ensuite il les reconnut à la conformation de leur bec pour être du genre des pétrels; leur grosseur est celle d'un pigeon; le bec est d'un noir bleuâtre; les pieds sont bleus (3), et il paraît que le plumage est entièrement blanc.

« Quand nous approchions d'une large traînée de glace solide, dit M. Forster, savant et laborieux compagnon de l'illustre Cook, nous observions à l'horizon une réflexion blanche, qu'on appelle, sur les vaisseaux du Groënland, le *clignotement de la*

glace (4); de sorte qu'à l'apparition de ce phénomène nous étions sûrs de rencontrer les glaces à peu de lieues; et c'était alors aussi que nous apercevions communément des volées de pétrels blancs de la grosseur des pigeons, que nous avons appelés *pétrels de neige*, et qui sont les avant-coureurs de la glace. »

Ces pétrels blancs, mêlés aux pétrels antarctiques, paraissent avoir constamment accompagné ces courageux navigateurs dans toutes leurs traversées et dans leurs routes croisées au milieu des îles de glace (5), et jusqu'au voisinage de l'immense glacière de ce pôle. Le vol de ces oiseaux sur les flots, et le mouvement de quelques cétacés dans cette onde glaciale (6), sont les derniers et les seuls objets qui répandent un reste de vie sur la scène de la nature expirante dans ces affreux parages.

LE PÉTREL BLEU.

CINQUIÈME ESPÈCE.

PROCELLARIA CÆRULEA, Lath., Linn., Gmel., Vieill. — PRION
CÆRULEA, Lacep. — PACHYPTILA CÆRULEA, Illig.

Le pétrel bleu, ainsi nommé parce qu'il a le plumage gris-bleu (7), aussi bien que le

bec et les pieds (8), ne se rencontre non plus que dans les mers australes, depuis les vingt-huit ou trente degrés et au-delà, dans toutes les latitudes, en allant vers le pôle (9). M. Cook fut accompagné depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'au quarante-unième degré par des troupes de ces pétrels bleus et par des troupes de lamiers (10), que la grosse mer et les vents semblaient ne rendre que plus nombreuses (11); ensuite il revit les pétrels bleus par les cinquante-cinquième et

(1) Il n'est pas encore bien constaté que cette espèce, et les deux précédentes, soient distinctes.

DESM. 1830.

(2) A midi, par cinquante-un degrés cinquante minutes latitude sud, et vingt-un degrés de longitude est, nous aperçûmes quelques *oiseaux blancs*, à peu près de la grosseur des pigeons, qui avaient le bec et les pieds noirâtres; je n'en avais encore point vu de pareils, et je ne les connaissais pas; je les crois de la classe des *pétrels*, et indigènes de ces mers froides. Nous passâmes entre deux îles de glace qui étaient à peu de distance l'une de l'autre. (Cook, Second Voyage, tom. 1, pag. 92.)

(3) *Idem*, pag. 110.

(4) Observations faites dans l'hémisphère austral, à la suite du Second Voyage de Cook, tom. 5, pag. 64.

(5) Cook, Second Voyage, tom. 1, pag. 120.

(6) *Idem*, *ibid.*, pag. 94.

(7) *Idem*, *ibid.*, pag. 88.

(8) *Idem*, *ibid.*, pag. 104.

(9) *Idem*, *ibid.*

(10) Qu'il appelle *pintades*. (Procellaria capensis.)

(11) Cook, Second Voyage, tom. 1, pag. 88.

jusqu'au cinquante-huitième degré (1), et sans doute ils se trouvent de même dans tous les points intermédiaires de ces latitudes australes.

Ce qu'on remarque comme chose particulière dans ces pétrels bleus, c'est la grande largeur de leur bec et la forte épaisseur de leur langue (2); ils sont un peu moins grands que les pétrels blancs (3). Dans la teinte de gris-bleu qui couvre tout le dessus du corps, on voit une bande plus foncée, coupant en travers les ailes et le bas du dos; le bout de la queue est aussi de cette même teinte bleu-foncée ou noirâtre; le ventre et le dessous des ailes sont d'un blanc bleuâtre (4); leur plumage est épais et fourni. « Les pétrels » bleus qu'on voit dans cette mer immense » (entre l'Amérique et la Nouvelle-Zélande), dit M. Forster, ne sont pas moins » à l'abri du froid que les pinguis; deux » plumes au lieu d'une sortent de chaque » racine, elles sont posées l'une sur l'autre » et forment une couverture très-chaude: » comme ils sont continuellement en l'air, » leurs ailes sont très-fortes et très-longues. » Nous en avons trouvé entre la Nouvelle-Zélande et l'Amérique à plus de sept cents lieues de terre, espace qu'il leur serait impossible de traverser, si leurs os et leurs muscles n'étaient pas d'une fermeté prodigieuse, et s'ils n'étaient point aidés par de longues ailes.

« Ces oiseaux navigateurs, continue M. Forster, vivent peut-être un temps considérable sans aliments.... Notre expérience démontre et confirme à quelques égards cette supposition; lorsque nous blessions quelques-uns de ces pétrels, ils jetaient à l'instant une grande quantité

» d'aliments visqueux, digérés depuis peu, » que les autres avalaient sur-le-champ avec » une avidité qui indiquait un long jeûne. » Il est probable qu'il y a dans ces mers » glaciales plusieurs espèces de *mollusca* » qui montent à la surface de l'eau dans un » beau temps, et qui servent de nourriture » à ces oiseaux (5). »

Le même observateur retrouva ces pétrels en très-grand nombre et rassemblés pour nicher à la Nouvelle-Zélande; « les uns vo- » laient, d'autres étaient au milieu des bois » dans des trous en terre, sous des racines » d'arbres, dans les crevasses des rochers » où on ne pouvait les prendre, et où sans » doute ils font leurs petits; le bruit qu'ils » faisaient ressemblait au coassement des » grenouilles; aucun ne se montrait pen- » dant le jour, mais ils volaient beaucoup » pendant la nuit (6). »

Ces pétrels bleus étaient de l'espèce à large bec que nous venons de décrire; mais M. Cook semble en indiquer une autre dans le passage suivant: « Nous tuâmes des pé- » tres; plusieurs étaient de l'espèce bleue, » mais ils n'avaient pas un large bec, comme » ceux dont j'ai parlé plus haut, et les extré- » mités de leur queue étaient teintées de » blanc, au lieu d'un bleu foncé. Nos natu- » ralistes disputaient pour savoir si cette » forme de bec et cette nuance de couleur, » distinguaient seulement le mâle de la fe- » melle (7). » Il n'est pas probable qu'il y ait une telle différence de conformation dans le bec entre le mâle et la femelle d'une même espèce; et il paraît que l'on doit admettre ici deux espèces de pétrel bleu, la première à large bec, et la seconde à bec étroit, avec la pointe de la queue blanche.

LE TRÈS-GRAND PÉTREL, QUEBRANTAHUESSOS DES ESPAGNOLS.

SIXIÈME ESPÈCE.

PROCELLARIA GIGANTEA, Lath., Linn., Gmel., Vieill.

QUEBRANTAHUESSOS veut dire *briseur d'os*, et cette dénomination est sans doute rela-

tive à la force du bec de ce grand oiseau, que l'on dit approcher en grosseur de l'a-

(1) Cook, *Second Voyage*, pag. 108.

(2) Page 104.

(3) Le pétrel bleu est à peu près de la grosseur d'un petit pigeon. *Idem, ibid.*

(4) *Idem, ibid.*

(5) Forster, dans *Cook, Second Voyage*, tom. 1, pag. 107.

(6) *Idem, ibid.*, pag. 176.

(7) Nous étions par cinquante-huit degrés de latitude sud. (*Idem, ibid.*, pag. 108.)

batros (1). Nous ne l'avons pas vu; mais M. Forster, naturaliste aussi savant qu'exact, indique sa grandeur et le range sous le genre des pétrels (2); dans un autre endroit il dit: « Nous trouvâmes à la terre des États, des » pétrels gris (3), de la taille des albatros et » de l'espèce que les Espagnols nomment » *quebrantahuessos* ou briseurs d'os (4). » Les matelots de l'équipage appelaient cet oiseau *mère carey*; ils les mangeaient et le

trouvaient assez bon (5). Un trait naturel qui l'assimile encore aux pétrels, c'est de ne guère paraître près des vaisseaux qu'à l'approche du gros temps; ceci est rapporté dans l'Histoire générale des Voyages; on y a joint au sujet de cet oiseau quelques détails de description, mais qui nous paraissent trop peu sûrs pour les adopter, et que nous nous contentons de rapporter en note (6).

LE PÉTREL-PUFFIN* (7).

SEPTIÈME ESPÈCE.

PROCELLARIA PUFFINUS, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Temm. —
PROCELLARIA CINEREA, Gmel. (8).

Le caractère de la branche des *puffins*, dans la famille des pétrels, est, comme nous l'avons dit, dans le bec, dont la mandibule inférieure a la pointe crochue et recourbée en bas, ainsi que la supérieure;

conformation sans doute très-peu avantageuse à l'oiseau, et qui, dans l'usage de son bec et dans l'action de saisir, prête très-peu de force et d'appui à la mandibule supérieure sur cette partie fuyante de la mandibule inférieure. Du reste, les deux narines sont percées en forme de petits tuyaux comme dans tous les pétrels; et la conformation des pieds avec l'ergot au talon, ainsi que toute

(1) Cook, Second Voyage, tom. 4, pag. 73.

(2) Forster, Observation, pag. 184.

(3) Ailleurs il dit *bruns*. Second Voyage, tom. 4, pag. 73.

(4) Dans la Relation du Second Voyage de Cook, tom. 4, pag. 57.

(5) Cook, Second Voyage, tom. 4, pag. 73.

(6) Les pilotes de la mer du sud ont observé depuis long-temps, que lorsque le vent du nord doit souffler, on voit, un ou deux jours auparavant, voltiger sur la côte et autour des vaisseaux, une espèce d'oiseaux de mer qu'ils nomment *quebrantahuessos* (c'est-à-dire *briseurs d'os*), et qui ne paraissent guère dans un autre temps; on les voit s'abaisser et se soutenir sur les lames, sans s'éloigner du navire, jusqu'à ce que le temps soit calme. Il est assez étrange qu'à l'exception de ce temps, ils ne se montrent ni sur l'eau, ni sur la terre, et qu'on ne sache point quelles sont les retraites d'où ils accourent si ponctuellement, lorsqu'un instinct naturel leur fait sentir que le temps doit changer. Cet oiseau est un peu plus grand que le canard; il a le cou gros, court et un peu courbe; la tête grosse, le bec large et peu long, la queue petite, le dos élevé, les ailes grandes, les jambes petites; les uns ont le plumage blanchâtre, tacheté de brun obscur; d'autres ont tout le jabot, la partie intérieure des ailes, la partie inférieure du cou et toute la tête, d'une parfaite blancheur; mais le dos et la partie supérieure des ailes et du cou, d'un brun tirant sur le noir; aussi les distingue-t-on par le nom de *lomos prietos* (dos noirâtre); ils passent pour les plus sûrs avant-coureurs du gros temps. (Histoire générale des Voyages, tom. 13, pag. 498)

* Voyez les pl. enl., n° 962, sous le nom de *puffin*.

(7) *Manks puffin* ou *puffin of the isle of Man*, par les Anglais. — *Puffinus*. (Jonston, Avi., pag. 98.) *Puffinus anglorum*. (Willoughby, Ornith., pag. 251. — Ray, Synops. avi., pag. 134, n° a, 4. — Sillbald, Scot. illustr., part. 2, lib. 3, pag. 20.) *Sear-water*, id est aquae superficiei radens. (Willoughby, pag. 252. — Ray, pag. 133, n° a, 2.) *Sterna medica*, dorso fusco, ventre, uropygio et fronte albidis. — *White-faced shear-water*. (Browne, Jamaicae., pag. 482.) *Larus piger cunicularis*. (Klein, Avi., pag. 139, n° 18.) *Diomedea avis*. (Gesner, Avi., pag. 381.) *Avis diomedea*. (Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 57. — Jonston, pag. 92. — Willoughby, pag. 251. — Charleton, Exercit., pag. 100, n° 2; Onomast., pag. 94, n° 2.) L'oiseau de Diomède. (Salerne, pag. 398.) *Le puffin*. (*Idem*, pag. 399.) The puffin of the isle of Man (Edwards, Glan., pag. 3. pl. 359, fig. 2.) *Puffinus supernus saturatè cinereo-fuscus, infernè albus; reetricibus lateralibus exterioribus fuscis, interioribus candidis*. . . *Puffinus*. . . *Le puffin*. (Brisson, tom. 6, pag. 131.) *Nota*. Nous rapporterons ici le *puffin cendré* de M. Brisson (*ibid.* pag. 134), qui ne diffère guère du précédent qu'en ce qu'il a la queue blanche.

(8) M. Temminck voit dans le puffin de Buffon, *procellaria puffinus* de Gmelin, le jeune individu (peut-être de la première année) de cette espèce, et dans le *procellaria cinerea*, l'individu plus âgé ou le vieux.
DESM. 1830.

l'habitude du corps, est la même. Ce pétrel-puffin a quinze pouces de longueur totale; il a la poitrine et le ventre blancs; une teinte de gris jetée sur tout le dessus du corps, assez claire sur la tête, et qui devient plus foncée et bleuâtre sur le dos; ce gris-bleu devient tout à fait noirâtre sur les ailes et la queue, de manière cependant que chaque plume paraît frangée ou festonnée d'une teinte plus claire.

Ces oiseaux appartiennent à nos mers, et paraissent avoir leur rendez-vous aux îles Sorlingues, mais plus particulièrement encore à l'îlet ou écueil à la pointe du sud de l'île de Man, appelée par les Anglais *the calf of Man*; ils y arrivent en foule au printemps, et commencent par faire la guerre aux lapins qui en sont les seuls habitants; ils les chassent de leurs trous pour s'y nicher; leur ponte est de deux œufs, dont l'un, dit-on, reste ordinairement infécond; mais Willoughby assure positivement qu'ils ne pondent qu'un seul œuf. Dès que le petit est éclos, la mère le quitte de grand matin pour ne revenir que le soir, et c'est pendant la nuit qu'elle le nourrit, en le gorgeant, par intervalles, de la substance du poisson qu'elle pêche tout le jour à la mer; l'aliment à demi digéré dans son estomac, se convertit en une sorte d'huile qu'elle donne à son petit; cette nourriture le rend extrêmement gras; et dans ce temps quelques chasseurs vont cabaner sur la petite île, où ils font grande et facile capture de ces jeunes oiseaux en les prenant dans leurs terriers; mais ce gibier, pour devenir mangeable, a besoin d'être mis dans le sel, afin de tempérer en partie le mauvais goût de sa graisse excessive. Willoughby, dont nous venons d'emprunter ces faits, ajoute que comme les chasseurs ont coutume de couper un pied à chacun de ces oiseaux pour faire à la fin compte total de leurs prises, le peuple s'est persuadé là-dessus qu'ils naissaient avec un seul pied (1).

Klein prétend que le nom de *puffin* ou *pupin* est formé d'après le cri de l'oiseau: il remarque que cette espèce a ses temps d'apparition et de disparition; ce qui doit être en effet pour des oiseaux qui ne surgissent guère sur aucune terre que pour le besoin d'y nicher, et qui du reste se portent en mer, tantôt vers une plage et tantôt vers une autre, toujours à la suite des co-

lonnes des petits poissons voyageurs, ou des amas de leurs œufs, dont ils se nourrissent également.

Au reste, quoique les observations que nous venons de rapporter aient toutes été faites dans la mer du Nord, il paraît que l'espèce de ce pétrel-puffin n'est pas uniquement attachée au climat de notre pôle, mais qu'elle est commune à toutes les mers, car on peut la reconnaître dans le *friseur d'eau* (*shear-water*) de la Jamaïque de Browne (2); et dans l'*artenna* d'Aldrovande; en sorte qu'il paraît fréquenter également les différentes plages de l'Océan, et même se porter sur la Méditerranée, et jusqu'au golfe Adriatique et aux îles Tremiti, autrefois nommées *îles de Diomède*. Tout ce qu'Aldrovande dit, tant sur la figure que sur les habitudes naturelles de son *artenna*, convient à notre pétrel-puffin (3); il assure que le cri de ces oiseaux ressemble, à s'y tromper, aux vagissements d'un enfant nouveau-né (4); enfin, il croit les reconnaître pour ces *oiseaux de Diomède* (5), fameux dans l'antiquité par une fable touchante; c'étaient des Grecs, qui avec leur vaillant chef, poursuivis par la colère des dieux, s'étaient trouvés sur ces îles métamorphosés en oiseaux, et qui, gardant encore quelque chose d'humain et un souvenir de leur ancienne patrie, accouraient au rivage lorsque les Grecs venaient y débarquer, et semblaient, par des accents plaintifs, vouloir

(2) Voyez la nomenclature sous cet article.

(3) Voyez Aldrovande, *De ave Diomedea*. Avi., tom. 3, pag. 57 et suiv.

(4) Il raconte qu'un duc d'Urbain, étant allé coucher par plaisir sur ces îles, se crut pendant toute la nuit environné de petits enfants, et n'en put revenir que lorsqu'un jour on lui apporta de ces pleureurs qu'il vit être revêtus, non de maillots, mais de plumes.

(5) *Nota*. Ovide dit, en parlant de cet oiseau de Diomède,

Si volucrum quæ sit dubiarum forma requiris,
Ut non cygnorum, sic albis proxima cygnis.

Ce qui ne va pas trop à un pétrel; mais ici la poésie et la mythologie sont trop mêlées, pour qu'on doive espérer d'y retrouver exactement la nature. Nous remarquerons de plus que M. Linnæus ne fait pas un emploi heureux de son érudition, en donnant le nom de *diomedea* à l'albatros, puisque ce grand oiseau, qui ne se trouve que dans les mers australes et orientales, fut nécessairement inconnu des Grecs, et ne peut par conséquent pas être leur oiseau de Diomède.

(1) Willoughby, pag. 252.

exprimer leurs regrets : or, cette intéressante mythologie, dont les fictions trop blâmées par les esprits froids, répandaient au gré des âmes sensibles tant de grace, de

vie et de charme dans la nature, semble en effet tenir ici à un point d'histoire naturelle, et avoir été imaginée d'après la voix gémissante que ces oiseaux font entendre.

LE FULMAR, OU PÉTREL-PUFFIN GRIS-BLANC DE L'ÎLE SAINT-KILDA.

HUITIÈME ESPÈCE.

PROCELLARIA GLACIALIS, Linn., Gmel., Temm. (1).

FULMAR est le nom que cet oiseau porte à l'île Saint-Kilda : il nous paraît qu'on peut le regarder comme étant d'une espèce très-voisine de la précédente; elles ne diffèrent entre elles qu'en ce que ce pétrel fulmar a le plumage d'un gris-blanc sur le dessus du corps, au lieu que l'autre l'a d'un gris bleuâtre.

« Le fulmar, dit le docteur Martin (2), prend sa nourriture sur le dos des balei-

nes vivantes; son éperon lui sert à se tenir ferme et à s'ancrer sur leur peau glissante, sans quoi il courrait risque d'être emporté par le vent toujours violent dans ces mers orageuses.... Si l'on veut saisir ou même toucher le petit fulmar dans son nid, il jette par le bec une quantité d'huile, et la lance au visage de celui qui l'attaque (3). »

LE PÉTREL-PUFFIN BRUN (4).

NEUVIÈME ESPÈCE.

PROCELLARIA ÆQUINOXIALIS, Lath., Linn., Gmel., Vieill.

EDWARDS qui a décrit cet oiseau sous le nom de *grand pétrel noir*, remarque néanmoins que la couleur uniforme de son plu-

mage est plutôt un brun noirâtre qu'un noir décidé; il le compare, pour la grandeur, au corbeau, et décrit très-bien la conformation de bec qui, caractérisant ce pétrel, place en même temps cette espèce parmi les pétrels-puffins. « Les narines, dit-il, semblent avoir été allongées en deux tubes joints ensemble, qui, sortant du devant de la tête, s'avancent environ au tiers de la longueur du bec, dont les pointes toutes deux recourbées en croc en bas, semblent être deux pièces ajoutées et soudées. »

Edwards donne cette espèce comme naturelle aux mers voisines du cap de Bonne-Espérance, mais c'est une simple conjecture qui n'est peut-être pas assez fondée.

(1) Cet oiseau ne diffère pas spécifiquement du pétrel cendré, décrit ci-avant pag. 357.

DESMA. 1830.

(2) Voyage à Saint-Kilda, imprimé à Londres en 1698, pag. 55.

(3) Martin, dans Edwards, Préface de la 3^e partie des Glanures, pag. 4.

(4) The great black peteril. (Edwards, pl. 89.) Puffinus in toto corpore fusco-nigricans, reetricibus concoloribus.... Puffinus capitis Bonæ-Spei. *Le puffin du cap de Bonne-Espérance*. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 137.)

L'OISEAU DE TEMPÊTE * (1).

DIXIÈME ESPÈCE.

PROCELLARIA PELAGICA, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Temm.

QUOIQUE ce nom puisse convenir plus ou moins à tous les pétrels, c'est à celui-ci qu'il paraît avoir été donné de préférence et spécialement par tous les navigateurs. Ce pétrel est le dernier du genre en ordre de grandeur ; il n'est pas plus gros qu'un pinson, et c'est de là que vient le nom de *strom-finck* (2) que lui donne Catesby ; c'est le plus petit de tous les oiseaux palmipèdes, et on peut être surpris qu'un aussi petit oiseau s'expose dans les hautes mers à toute distance de terre ; il semble, à la vérité, conserver dans son audace le sentiment de sa faiblesse, car il est des premiers à chercher un abri contre la tempête prochaine ; il semble la pressentir par des effets de nature sensibles pour l'instinct, quoique nuls pour nos sens ; et ses mouvements et son approche l'annoncent toujours aux navigateurs.

Lorsqu'en effet on voit, dans un temps calme, arriver une troupe de ces petits pétrels à l'arrière du vaisseau, voler en même

temps dans le sillage et paraître chercher un abri sous la poupe, les matelots se hâtent de serrer les manœuvres (3), et se préparent à l'orage qui ne manque pas de se former quelques heures après (4) ; ainsi l'apparition de ces oiseaux en mer ; est à-la-fois un signe d'alarme et de salut ; et il semble que ce soit pour porter cet avertissement salutaire que la nature les a envoyés sur toutes les mers ; car l'espèce de cet oiseau de tempête paraît être universellement répandue : « On le trouve, dit M. Forster, également dans les mers du Nord et dans celles du Sud, et presque sous toutes les latitudes (5). » Plusieurs marins nous ont assuré avoir rencontré ces oiseaux dans toutes les routes de leurs navigations (6) ; ils

(3) *Catervatim hæc si navigantibus appropinquant, deponenda esse subito vela, intelligentes norunt.* (Clusius, *Auctuar.*, pag. 368.)

(4) Plus de six heures avant la tempête, il en a le pressentiment et se réfugie près des vaisseaux qu'il trouve en mer. (M. Linnæus, dans les Mémoires de l'Académie de Stockholm, Collection académique, partie étrangère, tom. 11, pag. 54.) Le 14 mai, entre l'île de Corse et celle de Monte Christo, nous vîmes derrière le vaisseau une troupe de pétrels, connus sous le nom d'*oiseaux de tempête*. Lorsque ces oiseaux arrivèrent près de nous, il était trois heures du soir ; le temps était beau, le vent au sud-est, presque calme ; mais à sept heures le vent passa au sud-ouest avec beaucoup de violence, le ciel se couvrit et devint orageux, la nuit fut très-obscur et des éclairs redoublés en augmentaient l'horreur, la mer s'enfla prodigieusement, et nous fûmes enfin obligés de rester toute la nuit sous nos basses voiles. (Extrait du journal d'un navigateur.) Il paraît que c'est quelque espèce de pétrel, et spécialement celle-ci que l'on trouve désignée chez plusieurs navigateurs, sous le nom d'*alcion*, comme accompagnant les navigateurs, suivant les vaisseaux, et bien différent, ainsi que l'on peut juger, du vrai alcion des anciens, dont nous avons parlé à l'article du martin-pêcheur. (Voyez l'histoire de ce dernier oiseau, tom. 3, des Oiseaux.)

(5) Observations, pag. 184.

(6) Ces oiseaux volent de tous côtés sur l'Océan Atlantique, et on les voit sur les côtes de l'Amérique aussi bien que sur celles de l'Europe, à plusieurs centaines de lieues de terre ; les gens de mer, dès qu'ils les aperçoivent, croient généralement que

* Voyez les planches enluminées, n° 993, le *pétrel* ou *oiseau de tempête*.

(1) Pinson de mer ou de tempête. (Catesby, *Append.*, pag. 14.) Petit pierrot (petteril). (Edwards, tom. 2, pl. 90.) *Strom-finck*. (Clusius, *Exotic. auctuar.*, pag. 368. — Nieremberg, p. 237. — Willoughby, *Ornithol.*, pag. 306. — Jonston, *Avi.*, pag. 129.) *Procellaria suecis stromvae sfogel*. (Linnæus *Fauna Suec.*, n° 249. — Moehring, *Avi.*, gen. 72.) *Procellaria nigra, uropygio albo*. *Procellaria pelagica*. (Forster, *Observat.*, pag. 184.) *Plautus minimus, procellarius*. (Klein, *Avi.*, pag. 148, n° 12.) *Plautus albatros spurius minimus*. (*Idem, ibid.*, n° 14.) Petit oiseau appelé *rotje*. (Anderson, Histoire d'Islande et de Groënland, tom. 2, pag. 54.) Pétrel des Anglais. (Albin, tom. 3, pl. 92.) *Nota*. Qu'outre que la planche est fort mal coloriée, l'éperon est figuré d'une manière très-fautive et comme sortant d'un petit doigt ou orteil qui n'existe pas. — Le pétrel ou oiseau de tempête ; petteril des Anglais ; pinson de mer de Catesby. (Salerne, *Ornithol.*, pag. 383.) *Procellaria supernæ nigricans, infernæ cinereo-fusca, tectricibus caudæ superioribus candidis, nigricante terminatis, reetricibus nigricantibus, tribus utrinque extimis in exortu albidis*. . . . *Procellaria. Le pétrel*. (Brisson, tom. 6, pag. 140.)

(2) Pinson de tempête.

n'en sont pas pour cela plus faciles à prendre, et même ils ont échappé long-temps à la recherche des observateurs, parce que, lorsqu'on parvient à les tuer, on les perd presque toujours dans le flot du sillage, au milieu duquel leur petit corps est englouti (1).

Cet oiseau de tempête vole avec une singulière vitesse, au moyen de ses longues ailes qui sont assez semblables à celles de l'hirondelle (2); et il sait trouver des points de repos au milieu des flots tumultueux et des vagues bondissantes; on le voit se mettre à couvert dans le creux profond que forment entre elles deux hautes lames de la mer agitée, et s'y tenir quelques instants, quoique la vague y roule avec une extrême rapidité. Dans ces sillons mobiles des flots, il court comme l'alouette dans les sillons des champs, et ce n'est pas par le vol qu'il se soutient et se meut, mais par une course, dans laquelle, balancé sur ses ailes, il effleure et frappe de ses pieds avec une extrême vitesse la surface de l'eau (3).

La couleur du plumage de cet oiseau est d'un brun noirâtre ou d'un noir enfumé, avec des reflets pourprés sur le devant du cou et sur les couvertures des ailes, et d'autres reflets bleuâtres sur leurs grandes pen-

c'est un pronostic de tempête. (Catesby, Histoire naturelle de la Caroline. Append., pag. 14.) J'ai vu une grande quantité de ces oiseaux ensemble au milieu des plus larges et des plus septentrionales parties de la mer d'Allemagne, où ils devaient être à plus de cent milles d'Angleterre loin de la terre. (Edwards.)

(1) Un de ces oiseaux, dit M. Linnæus, avait été tiré au vol et manqué, le bruit ne l'effraya point; ayant aperçu la bourre, il se jeta dessus, croyant que c'était un aliment, et on le prit avec les mains.

(2) Au moyen de ces longues ailes, il s'élève en un instant à perte de vue, ou s'éloigne au large, au point qu'on ne peut plus l'apercevoir; mais cette même étendue d'ailes si favorable en temps serein, fait, quand le vent est violent, qu'il en devient le jouet et souvent la victime; sentant donc derrière lui l'air chargé, il cherche un air plus libre, et devance, par sa rapidité, la tempête qui le suit de près. (Salerne, pag. 384.)

(3) Pegasus dixeris, siquidem super ipsos fluctus incredibili pedum velocitate transcurrere, ac nimbi instar ferri, non sine admiratione videas. (Clusius.) Quoique les pieds soient formés pour nager, ils le sont aussi pour courir; et c'est l'usage qu'ils en font le plus souvent, car on les voit très-fréquemment courir avec vitesse sur la surface des vagues dans leur plus grande agitation. (Catesby.)

nes; le croupion est blanc; la pointe de ses ailes plîées et croisées dépasse la queue; ses pieds sont assez hauts; il a, comme tous les pétrels, un éperon à la place du doigt postérieur: et par la conformation de son bec, dont les deux mandibules ont la pointe recourbée en bas, il appartient à la famille des *pétrels-puffins*.

Il paraît qu'il y a variété dans cette espèce; le petit pétrel de Kamtschatka a la pointe des ailes blanches (4); celui des mers d'Italie, sur la description desquels M. Salerne s'étend et qu'il sépare en même temps de notre oiseau de tempête (5), a, suivant cet ornithologiste, des couleurs bleues, violettes et pourprés; mais nous pensons que ces couleurs ne sont autre chose que les reflets dont le fond sombre de son plumage est lustré; et quant aux mouchetures blanches ou blanchâtres aux couvertures de l'aile, dont Linnæus fait mention dans sa description du petit pétrel de Suède, qui est le même que le nôtre, cette légère différence ne tient sans doute qu'à l'âge.

Nous rapporterons à ce petit pétrel le *rotje* de Groënland et de Spitzberg, dont parlent les navigateurs hollandais; car quoique leurs notices présentent des traits mal assortis, il en reste d'assez caractérisés pour qu'on puisse juger de la ressemblance de ce rotje avec notre oiseau de tempête. « Le rotje, » selon ces voyageurs, a le bec crochu..... » il n'a que trois doigts, lesquels se tiennent » par une membrane..... il est presque noir » par tout le corps, excepté qu'il a le ventre » blanc; on en trouve aussi quelques-uns » qui ont les ailes tachetées de noir et de

(4) Les *procellaria*, ou oiseaux qui présagent les tempêtes, sont environ de la grosseur d'une hirondelle; ils sont tous noirs, à l'exception des ailes, dont les pointes sont blanches. (Histoire de Kamtschatka, tom. 2, pag. 49.)

(5) « Il n'est pas, dit-il, plus grand que le *pinson de mer*; sa tête est presque entièrement bleue, ainsi que le jabot et les côtés, avec des reflets de violet et de noir; le dessus de son cou est vert et pourpre, changeant comme celui du pigeon; le sommet des ailes et le croupion sont mouchetés de blanc; tout le reste est noir; il a le regard très-vif et bien assuré. Cet oiseau paraît étranger à la terre, du moins personne ne peut dire l'avoir vu sur les côtes; sa présence est un présage certain de tempête prochaine, quoique le ciel, l'air et la mer ne paraissent pas l'annoncer et soient calmes et sereins, alors il ne vole pas un à un, mais tous ceux qui sont à vue d'un vaisseau (et ils le voient de loin) se réunissent. » (Salerne, Ornithol., pag. 384.)

» blanc.... du reste il ressemble fort à une hi-
 » rondelle (1).» Anderson dit que *rojet* veut
 dire *petit rat*, et que « cet oiseau a en effet
 la couleur noire, la petitesse et le cri d'un
 rat. » Il paraît que ces oiseaux n'abordent
 aux terres de Spitzberg et de Groënland,
 que pour y faire leurs petits; ils placent
 leur nid à la manière de tous les pétrels,
 dans des creux étroits et profonds, sous les
 débris des rocs écroulés, sur les côtes et
 tout près de la mer; dès que les petits sont
 en état de sortir du nid, les père et mère
 partent avec eux et se glissent du fond de
 leurs trous jusqu'à la mer, et ils ne revien-
 nent plus à terre (2).

Quant au *petit pétrel plongeur* de MM. Cook
 et Forster (3), nous les rapporterions aussi à

(1) Ils crient *rottet, tet, tet, tet, tet*, d'abord
 fort haut en baissant ensuite le ton par degrés; peut-
 être que ce cri leur a fait donner le nom de *rotjes* :
 ils font plus de bruit qu'aucun autre oiseau, parce que
 leur cri est plus aigu et plus perçant; ils font leurs
 nids avec de la mousse, la plupart dans les fentes
 des rochers, et quelques-uns sur les montagnes où
 nous tuâmes une grande quantité de leurs petits avec
 des bâtons; ils se repaissent de certains vers gris qui
 ressemblent à des crabes...; ils mangent aussi des
 chevrettes rouges et des langoustins. Nous tuâmes
 quelques-uns de ces oiseaux, pour la première fois
 sur la glace, le 29 mai; mais dans la suite nous en
 primes plusieurs à Spitzbergen. Ces oiseaux sont fort
 bons à manger, et les meilleurs après ceux que l'on
 appelle *strad copers runers* (coureurs de rivage);
 ils sont charnus et gras. (Recueil des Voyages du
 Nord; Rouen, 1716, tom. 2, pag. 93.)

(2) Histoire naturelle d'Islande et de Groënland,
 tom. 2, pag. 54.

(3) Dans le canal de la Reine-Charlotte (à la Nou-
 velle-Zélande), nous vîmes de grandes troupes de
 petits pétrels plongeurs (*procellaria tridactyla*),
 voltiger ou s'asseoir sur la surface de la mer, ou
 nager sous l'eau à une distance assez considérable
 avec une agilité étonnante; ils paraissaient exacte-
 ment les mêmes que ceux que nous avions vus, cher-
 chant la terre de M. Kerguelen, par quarante-huit
 degrés de latitude. (Cook, Second Voyage, tom. 1,
 pag. 217.) Par cinquante-six degrés quarante-six
 minutes latitude australe, le temps devint beau, et
 nous aperçûmes de *petits plongeurs*, comme nous
 les appelions, de la classe des *pétrels*; je n'en avais
 jamais vu à si grande distance des côtes; ceux-ci
 avaient probablement été amenés si loin par quel-
 ques bancs de poissons; en effet, il devait y avoir
 de ces bancs autour de nous, puisque nous étions
 environnés d'un grand nombre de pétrels bleus,
 d'albatros et d'autres oiseaux qu'on voit communé-
 ment dans le grand Océan. Tous ou presque tous
 nous quittèrent avant la nuit. (*Idem*, tom. 2,
 pag. 157.)

OISEAUX. Tome IV.

notre oiseau de tempête si ces voyageurs
 n'indiquaient pas par cette épithète que ce
 petit pétrel a une habitude que nous ne
 connaissons pas à notre oiseau de tempête,
 qui est celle de plonger.

Enfin, nous croyons devoir rapporter,
 non pas à l'oiseau de tempête, mais à la fa-
 mille des pétrels en général, les espèces in-
 diquées dans les notices suivantes.

I. Le pétrel que les matelots du capitaine
 Carteret appelaient *poulet de la mère Carey*,
 « qui semble, dit-il, se promener sur l'eau,
 » et dont nous vîmes plusieurs depuis notre
 » débouquement du détroit (de Magellan),
 » le long de la côte du Chili (4). » Ce pétrel
 est vraisemblablement l'un de ceux que nous
 avons décrits, et peut-être le *quebrantahues-
 sos*, appelé *mère Carey* par les matelots de
 Cook; un mot sur la grandeur de cet oi-
 seau eût décidé la question.

II. Les *oiseaux diables*, du P. Labat,
 dont on ne peut guère aussi déterminer
 l'espèce, malgré tout ce qu'en dit ce pro-
 lixe conteur de voyages; voici son récit que
 nous abrègerons beaucoup. « *Les diables* ou
 » *diablotins* commencent, dit-il, à paraître
 » à la Guadeloupe et à Saint-Domingue, vers
 » la fin du mois de septembre; on les trouve
 » alors deux à deux dans chaque trou; ils
 » disparaissent en novembre, reparassent
 » de nouveau en mars, et alors on trouve la
 » mère dans son trou avec deux petits qui
 » sont couverts d'un duvet épais et jaune, et
 » sont des pelotons de graisse; on leur donne
 » alors le nom de *cottons*. Ils sont en état
 » de voler, et partent vers la fin de mai;
 » durant ce mois on en fait de très-grandes
 » captures, et les nègres ne vivent d'autre
 » chose.... La grande montagne de la Sou-
 » frière, à la Guadeloupe, est toute percée
 » comme une garenne, des trous que creu-
 » sent ces diables; mais comme ils se pla-
 » cent dans les endroits les plus escarpés,
 » leur chasse est très-périlleuse.... Toute la
 » nuit que nous passâmes à la Soufrière,
 » nous entendîmes le grand bruit qu'ils fai-
 » saient en sortant et rentrant, criant comme

(4) Voyage de Carteret. Collect. d'Hawkesworth,
 tom. 1, pag. 203. — C'est vraisemblablement aussi
 le même dont Wafer a parlé en ces termes: « Les
 oiseaux gris (de l'île de Juan Fernandès) sont à
 peu-près de la grosseur d'un petit poulet, et font
 des trous en terre comme les lapins; ils s'y logent
 la nuit, et le jour ils vont à la pêche. » (Voyage de
 Wafer, à la suite de ceux de Dampier, tom. 4,
 pag. 303.)

» pour s'entre-appeler et se répondre les uns
 » les autres.... A force de nous aider, en nous
 » tirant avec des lianes, aussi bien que nos
 » chiens, nous parvinmes enfin aux lieux
 » peuplés de ces oiseaux; en trois heures
 » nos quatre nègres avaient tiré de leurs
 » trous cent trente-huit diables et moi dix-
 » sept.... C'est un mets délicieux qu'un jeune
 » diable mangé au sortir de la broche....
 » L'oiseau diable adulte est à peu près de la
 » grosseur d'une *poule à fleur* : c'est ainsi
 » qu'on appelle aux îles les jeunes poules
 » qui doivent pondre bientôt; son plumage
 » est noir; il a les ailes longues et fortes; les
 » jambes assez courtes; les doigts garnis de
 » fortes et longues griffes; le bec dur et fort
 » courbé, pointu, long d'un bon pouce et
 » demi; il a de grands yeux à fleur de tête
 » qui lui servent admirablement bien pen-
 » dant la nuit, mais qui lui sont tellement
 » inutiles pendant le jour, qu'il ne peut
 » supporter la lumière ni discerner les ob-
 » jets; de sorte que quand il est surpris par
 » le jour hors de sa retraite, il heurte contre
 » tout ce qu'il rencontre, et enfin tombe à
 » terre.... aussi ne va-t-il à la mer que la
 » nuit (1). »

Ce que le P. Dutertre dit de l'*oiseau dia-
 ble* ne sert pas plus à le faire reconnaître;
 il n'en parle que sur le rapport des chas-
 seurs (2); et tout ce qu'on peut inférer des
 habitudes naturelles de cet oiseau, c'est que
 ce doit être un pétrel.

III. L'*alma de maestro* des Espagnols,
 qui paraît être un pétrel, et que l'on pour-
 rait même rapporter au damier, si la notice
 où nous le trouvons désigné, était un peu
 plus précise, et ne commençait pas par une
 erreur, en appliquant le nom de *pardelas*,

qui constamment appartient au damier, à
 deux pétrels, l'un gris, l'autre noir, aux-
 quels il ne convient pas (3).

IV. Le *majagué* des Brésiliens (4), que
 Pison décrit comme il suit : « Il est, dit-il,
 » de la taille de l'oie, mais son bec à pointe
 » crochue lui sert à faire capture de pois-
 » sons; il a la tête arrondie, l'œil brillant;
 » son cou se courbe avec grâce comme celui
 » du cygne; les plumes du devant de cette
 » partie sont jaunâtres; le reste du plumage
 » est d'un brun noirâtre. Cet oiseau nage et
 » plonge avec célérité, et se dérobe ainsi
 » facilement aux embûches; on le voit en
 » mer vers l'*embouchure des fleuves*. » Cette
 dernière circonstance, si elle était constante,
 ferait douter que cet oiseau fût du nombre
 des pétrels, qui tous affectent de s'éloigner
 des côtes et de se porter en haute mer.

(3) On voit dans cette traversée (du Pérou au
 Chili), à une fort grande distance de la côte, des
 oiseaux que cette propriété rend fort singuliers; ils
 se nomment *pardelas*; leur grosseur est à-peu-près
 celle d'un pigeon; ils ont le corps long, le cou fort
 court, la queue proportionnée, les ailes longues et
 minces. On en distingue de deux espèces, l'une
 grise, d'où leur vient leur nom; l'autre noire : leur
 différence ne consiste que dans la couleur; on voit
 aussi, mais à moins de distance en mer, un autre
 oiseau que les Espagnols nomment *alma de maes-
 tro*, blanc et noir; la queue longue, et moins com-
 mun que les *pardelas*; il ne paraît guère que dans
 le gros temps, et c'est de là qu'il tire son nom.
 (Traversée des frégates la *Veles* et la *Rosa*, de Callao
 à Juan Fernandès; Histoire générale des Voyages,
 tom. 13, pag. 497.)

(4) *Majagué*, Pison, Hist. nat., pag. 83, avec
 une figure qui ne dessine point le caractère du bec,
 d'après lequel on pourrait juger si c'est véritable-
 ment un pétrel. — *Majagué* Brasiensium Pisoni.
 (Willoughby., Ornithol., pag. 252. — Ray, Synops.
 avi., pag. 133, n° 3.) *Puffinus fusco nigricans, collo
 inferiore flavo, rectricibus fusco nigricantibus. Le
 puffin du Brésil.* (Brisson, tom. 6, pag. 138.)

(1) Labat, tom. 2, pag. 408 et suiv.

(2) Voyez l'Histoire naturelle des Antilles, tom. 2,
 pag. 257.

L'ALBATROS * (1).

DIOMEDEA EXULANS, Linn., Gmel., Lath., Vieill., Cuv.

Voici le plus gros des oiseaux d'eau, sans même en excepter le cygne; et quoique moins grand que le pélican ou le flamant, il a le corps bien plus épais, le cou et les jambes moins allongées et mieux proportionnées; indépendamment de sa très-forte taille, l'albatros est encore remarquable par plusieurs autres attributs qui le distinguent de toutes les autres espèces d'oiseaux; il n'habite que les mers australes, et se trouve dans toute leur étendue, depuis la pointe de l'Afrique à celles de l'Amérique et de la Nouvelle-Hollande; on ne l'a jamais vu dans les mers de l'hémisphère boréal, non plus que les manchots, et quelques autres qui paraissent être attachés à cette partie maritime du globe, où l'homme ne peut guère les inquiéter, où même ils sont demeurés très-long-temps inconnus; c'est au-delà du cap de Bonne-Espérance, vers le sud, qu'on a vu les premiers albatros, et ce n'est que de nos jours qu'on les a reconnus assez distinctement pour en indiquer les variétés, qui, dans cette grosse espèce, semblent être plus nombreuses que dans les

autres espèces majeures des oiseaux et de tous les animaux.

La très-forte corpulence de l'albatros lui a fait donner le nom de *mouton du Cap*, parce qu'en effet il est presque de la grosseur d'un mouton. Le fond de son plumage est d'un blanc gris-brun sur le manteau, avec de petites hachures noires au dos et sur les ailes, où ces hachures se multiplient et s'épaississent en mouchetures; une partie des grandes plumes de l'aile et l'extrémité de la queue sont noires; la tête est grosse et de forme arrondie; le bec est d'une structure semblable à celle du bec de la frégate, du fou et du cormoran; il est de même composé de plusieurs pièces qui semblent articulées et jointes par des sutures, avec un croc sur-ajouté, et le bout de la partie inférieure ouvert en gouttière et comme tronqué; ce que ce bec, très-grand et très-fort, a encore de remarquable, et en quoi il se rapproche de celui des pétrels, c'est que les narines en sont ouvertes en forme de petits rouleaux ou étuvis, couchés vers la racine du bec, dans une rainure qui de chaque côté le sillonne dans toute sa longueur; il est d'un blanc jaunâtre, du moins dans l'oiseau mort; les pieds, qui sont épais et robustes, ne portent que trois doigts engagés par une large membrane, qui borde encore le dehors de chaque doigt externe; la longueur du corps est de près de trois pieds; l'envergure, au moins de dix (2); et, suivant la remarque d'Edwards, la longueur du premier os de l'aile est égale à la longueur du corps entier.

* Voyez les planches enluminées, n° 237, sous la dénomination de *albatros du cap de Bonne-Espérance*.

(1) Est nommé le *mouton* ou le *mouton du Cap* par nos navigateurs, *Jean de Jentén*, par les Hollandais du Voyage de Lemaire et Schouten; c'est mal-à-propos, suivant la remarque d'Edwards, que quelques-uns l'ont nommé le *vaisseau de guerre*, ce nom étant approprié à la frégate.

Albatros. (Edwards, tom. 2, pag. et pl. 88.) *Plautus albatrus*. (Klein, Avi., pag. 148, n° 13.) *Diomedea alis pennatis, pedibus tridactylis*. *Diomedea exulans*. (Linnaeus, Syst. nat., ed. 10, gen. 65, sp. 1.) *Vaisseau de guerre*. (Albin, tom. 3, pag. 34, avec une figure peu exacte de la tête, pl. 81.) *Albatrus superus fusco-rufescens, nigricante transversim striatus et maculatus, inferus albus; vertice griseo rufescente; collo superiore et lateribus fusco transversim striatis; remigibus majoribus nigris, minoribus, rectricibusque plumbeo-nigricantibus*. *Albatrus*. (*L'Albatros*. (Brisson, Ornith., tom. 6, pag. 126.)

(2) Nous nous trouvions sous le soixantième degré dix secondes de latitude sud, notre longitude étant de soixante-quatorze degrés trente secondes... Comme le temps était souvent calme, M. Banks allait dans un petit bateau pour tirer des oiseaux, et il rapporta quelques albatros; nous observâmes que ces albatros étaient plus gros que ceux que nous avions pris au nord du détroit de Lemaire; l'un de ceux que nous mesurâmes avait dix pieds deux pouces d'envergure. (Collection d'Hawkesworth,

Avec cette force de corps et ces armes, l'albatros semblerait devoir être un oiseau guerrier ; cependant on ne nous dit pas qu'il attaque les autres oiseaux qui croisent avec lui sur ces vastes mers ; il paraît même n'être que sur la défensive avec les mouettes, qui, toujours hargneuses et voraces, l'inquiètent et le harcèlent (1) ; il n'attaque pas même les grands poissons ; et selon M. Forster, il ne vit guère que de petits animaux marins, et surtout de poissons mous et de zoophytes mucilagineux, qui flottent en quantité sur ces mers australes (2) ; il se repaît aussi d'œufs et de frai de poissons que les courants charrient, et dont il y a quelquefois des amas d'une grande étendue. M. le vicomte de Querhoënt, observateur exact et judicieux, nous assure n'avoir jamais trouvé dans l'estomac de ceux de ces oiseaux qu'il a ouverts, qu'un mucilage épais et point du tout de débris de poissons.

Les gens de l'équipage du capitaine Cook, prenaient les albatros qui souvent environnaient le vaisseau, en leur jetant un hameçon amorcé grossièrement d'un morceau de peau de mouton (3). C'était pour ces navigateurs une capture d'autant plus agréable (4) qu'elle venait s'offrir à eux au

milieu des plus hautes mers, et lorsqu'ils avaient laissé toutes terres bien loin derrière eux (5) : car il paraît que ces gros oiseaux se sont trouvés dans toutes les longitudes et sur toute l'étendue de l'Océan austral, du moins sous les latitudes élevées (6) ; et qu'ils fréquentent les petites portions de terres qui sont jetées dans ces vastes mers antarctiques (7) ; aussi bien que la pointe de

Premier Voyage, tom. 2, pag. 297.) Par quarante degrés quarante minutes latitude sud, et vingt-trois degrés quarante-sept minutes longitude est... on tua des albatros et des pétrels que nous fîmes alors bien aises de manger. (*Idem*, tom. 4, pag. 128.)

(5) Nous eûmes une nouvelle occasion d'examiner deux différents albatros... Nous marchions depuis neuf semaines sans voir aucune terre. (Cook, Second Voyage, tom. 1, pag. 50.) Le 8 mars, par quarante-un degrés trente minutes latitude sud, et vingt-six degrés cinquante-une minutes longitude est... nous voyions chaque jour des albatros, des pétrels et d'autres oiseaux de mer ; mais rien n'annonçait terre. (*Idem*, tom. 4, pag. 128.)

(6) Nous étions par trente-deux degrés trente minutes latitude australe, et cent trente-trois degrés quarante minutes longitude ouest... Ce jour fut remarquable en ce que nous ne vîmes pas un seul oiseau : il ne s'en était encore passé aucun depuis que nous avions quitté terre sans apercevoir ou des albatros ou des coupeurs d'eau, des pintades, des pétrels bleus ou des poules du Port-Egmont. Ils fréquentent chaque portion de l'Océan austral dans les latitudes les plus élevées... Deux jours après, par vingt-neuf degrés de latitude, nous rencontrâmes le premier oiseau du tropique. (Cook, Sec. Voyage, tom. 1, pag. 284.) Nous voyions souvent des albatros ou des pétrels (par quarante-deux degrés trente-deux minutes latitude sud, et cent soixante-un degrés longitude ouest). (*Idem, ibid.*, pag. 279.) Par cinquante-cinq degrés vingt minutes latitude sud, et cent trente-quatre degrés longitude ouest, nous vîmes des albatros. (*Idem*, tom. 4, pag. 7.) Le 10 janvier, la latitude observée fut de cinquante-quatre degrés trente-cinq minutes, et la longitude quarante-sept degrés cinquante-six minutes ouest : il y avait beaucoup d'albatros et de pétrels bleus autour du vaisseau. (*Idem, ibid.*, pag. 78.) Le 11 juillet, à trente-quatre degrés cinquante-six minutes de latitude méridionale, et quatre degrés quarante-une minutes de longitude, M. de Querhoënt vit quelques croiseurs et un mouton (*albatros*). (Observations communiquées par M. le vicomte de Querhoënt.)

(7) En général, aucune partie de la Nouvelle-Zélande ne contient autant d'oiseaux que la baie Dusky ; nous y avons trouvé des albatros, des pingouins, etc. (Observations de Forster.) Il y avait aussi des albatros à la Nouvelle-Géorgie. (Cook, Second Voyage, tom. 1, pag. 86.)

tom. 2, pag. 297.) Les albatros, les frégates, les poissons volants, les dauphins et les requins jouaient autour du vaisseau ; nos messieurs avaient tué des albatros de dix pieds d'envergure. (Troisième Voyage de Cook, pag. 138.)

(1) Plusieurs grosses mouettes grises qui chassaient un albatros blanc, nous procurèrent un divertissement assez agréable ; elles l'atteignirent malgré la longueur de ses ailes, et elles tâchaient de l'attaquer par-dessous le ventre, cette partie étant probablement sans défense ; l'albatros, dans ces moments, n'avait d'autre moyen d'échapper qu'en plongeant son corps dans l'eau ; son bec formidable semblait alors les écarter. (Second Voyage de Cook, tom. 1, pag. 156.)

(2) *Idem, ibid.*

(3) Nous étions par trente-cinq degrés vingt-cinq minutes de latitude sud, vingt-neuf minutes à l'ouest du cap de Bonne-Espérance ; nous avions autour de nous une grande quantité d'albatros, dont nous prîmes plusieurs avec la ligne et l'hameçon amorcé d'un morceau de peau de mouton. (Second Voyage de Cook, tom. 1, pag. 84.)

(4) Nous écorchâmes les albatros, et après les avoir laissé tremper dans l'eau salée jusqu'au lendemain matin, nous les fîmes bouillir, et l'on y fit une sauce piquante ; chacun trouva très-bon ce mets ainsi apprêté, et nous en mangions volontiers lors même qu'il y avait du porc frais sur la table. (Cook,

l'Amérique (1) et celle de l'Afrique (2).

Ces oiseaux, comme la plupart de ceux des mers australes, dit M. de Quérhoënt, effleurent en volant la surface de la mer, et ne prennent un vol plus élevé que dans le gros temps et par la force du vent; il faut bien même que lorsqu'ils se trouvent portés à de grandes distances des terres ils se reposent sur l'eau (3); en effet l'albatros, non-seulement se repose sur l'eau, mais y dort (4); et les voyageurs Lemaire et Schouten, sont les seuls qui disent avoir vu ces oiseaux venir se poser sur les navires (5).

(1) Depuis notre débouquement du détroit de Magellan, et pendant notre passage le long de la côte du Chili, nous vîmes un grand nombre d'oiseaux de mer, en particulier des albatros. (Voyage du capitaine Carteret. Collection d'Hawkesworth, tom. 1, pag. 203.)

(2) *Nota.* M. Edwards n'avait pas les relations des illustres voyageurs d'après lesquels nous venons de parler, lorsqu'il disait : « On apporte ces oiseaux du cap de Bonne-Espérance, où ils sont en grand nombre. Je n'ai pas ouï dire qu'ils soient fréquents dans aucune autre partie du monde. » (Edwards, tom. 2, pag. 88.)

(3) Voyage d'un officier du roi aux îles de France et de Bourbon, pag. 68.

(4) Voyez la citation d'un passage de M. Forster, dans le discours intitulé, *les Oiseaux aquatiques*, troisième volume de cet ouvrage.

(5) On vit des *jeans de Genten* d'une grosseur extraordinaire, c'est-à-dire des monnettes de mer, qui avaient le corps aussi gros que des cygnes, et dont chaque aile étendue n'avait pas moins d'une brassée de long; elles venaient se percher sur le navire, et se laissaient prendre par les matelots (dans le détroit de Lemaire). (Relation de Lemaire et Schouten, tom. 4 du recueil de la Compagnie hollandaise, pag. 582. — La même chose dans l'histoire des Navigations aux terres Australes, tom. 1, pag. 355.)

Nota. Nous rapportons encore à l'albatros la notice suivante. — À quelque distance du cap de Bonne-Espérance, comme il faisait calme tout plat, nous vîmes flotter quelque chose sur l'eau; on mit la chaloupe à la mer, et l'on trouva que c'était deux grosses mouettes qui ne pouvaient voler faute de vent, et à cause de leur pesanteur; ainsi on les prit. Elles étaient blanches comme neige; mais leurs ailes étaient grises et plus longues que toute l'étendue des deux bras d'un homme: leur bec était crochu et de la longueur d'un quart d'aune de Hollande. (*Nota.* Ceci paraît exagéré); elles savaient bien s'en servir pour mordre. Leurs pieds étaient comme ceux des cygnes, et d'un empan de largeur. Leur goût était passable; nous vîmes aussi deux grandes baleines. (Voyage de Hagenar aux Indes orientales, dans le recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie. Amst., 1702, tom. 5, pag. 161.)

Le célèbre Cook a rencontré des albatros assez différents les uns des autres (6) pour qu'il les ait regardés comme des espèces diverses; mais d'après ses propres indications, il nous paraît que ce sont plutôt de simples variétés; il en indique distinctement trois, l'albatros *gris* (7), qui paraît être la grande espèce dont nous venons de parler; l'albatros d'un *brun foncé* (8) ou *couleur de chocolat* (9), et l'albatros à *plumage gris-brun*; et qu'à cause de cette couleur les matelots nommaient *l'oiseau quaker* (10); or; cet albatros nous paraît être celui qui est représenté dans nos planches enluminées, n° 963 (11), sous la dénomination d'*albatros de la Chine*; il est un peu moins grand que le premier; son bec ne paraît pas avoir les sutures aussi fortement prononcées, sur quoi nous devons observer que ce dernier albatros, moins grand que les premiers, et dont les sutures du bec n'étaient pas aussi fortement exprimées, pourrait bien être un oiseau jeune qui différait aussi des adultes par les teintes de son plumage; il se pourrait de même que des deux premiers albatros, l'un gris moucheté et l'autre brun, celui-ci fût le mâle et l'autre la femelle; et ce qui nous fait insister sur ces présomptions, c'est que toutes les premières et très-grandes espèces, tant dans

(6) Par cinquante-trois degrés trente-cinq secondes, il y avait autour du vaisseau un grand nombre d'albatros de différentes espèces. (Cook, Second Voyage, tom. 4, pag. 9.)

(7) La brume étant dissipée, nous aperçûmes des îles de glace très-hautes et très-escarpées, qui formaient à leur sommet divers pics; plusieurs avaient deux ou trois cents pieds d'élévation, et deux ou trois milles de circuit avec des côtés perpendiculaires, qui inspièrent la frayeur quand on les regardait: de tous les oiseaux qui nous avaient accompagnés, il ne restait que les albatros gris; mais nous reçûmes la visite d'un petit nombre de pétrels antarctiques (par les soixante-sept degrés cinq secondes latitude sud). (Cook, Second Voyage, tom. 2, pag. 148.)

(8) *Idem*, tom. 1, pag. 116.

(9) Nous aperçûmes des albatros couleur de chocolat, au milieu des glaces. (*Idem*, tom. 2, pag. 150.)

(10) Nous aperçûmes aussi de temps en temps les deux espèces d'albatros dont nous avons déjà parlé, ainsi qu'une troisième moindre que les deux autres, que nous nommâmes le *sooty*, et à laquelle nos matelots donnaient le nom d'*oiseau de quaker*, parce qu'elle a une couleur gris-brun (par quarante-huit degrés de latitude australe). (Second Voyage de Cook, tom. 1, pag. 88.)

(11) *Diomedea brachyura*, Temm. DESM. 1830.

les animaux quadrupèdes que dans les oiseaux, sont toujours uniques, isolées, et n'ont que rarement des espèces voisines; en sorte que nous ne compterons qu'une espèce d'albatros, jusqu'à ce que nous soyons mieux informés (1).

Ces oiseaux ne se montrent nulle part en plus grand nombre qu'entre les îles de glace des mers australes (2), depuis le quarantième degré jusqu'aux glaces solides qui bornent ces mers sous le soixante-cinquième ou le soixante-sixième degré. M. Forster a tué un albatros à plumage brun vers le soixante-quatrième degré douze minutes (3); et dès le cinquante-troisième, ce même navigateur en avait vu plusieurs de différentes couleurs (4), il en avait même trouvé au qua-

rante-huitième degré (5). D'autres voyageurs en ont rencontré à quelque distance du cap de Bonne-Espérance (6). Il semble même que ces oiseaux s'avancent quelquefois encore plus près du tropique austral (7), qui paraît être leur barrière dans l'Océan Atlantique; mais ils l'ont franchie, et même ont traversé la zone torride dans la partie occidentale de la mer Pacifique, si le passage suivant de la relation du troisième voyage du capitaine Cook est exact: les vaisseaux partaient de la hauteur du Japon, et marchaient au sud; « nous approchions, dit ce » relateur, des parages où l'on rencontre » les albatros avec les bonites, les dauphins » et les poissons volants (8). »

LE GUILLEMOT * (9).

URIA TROILE, Lath., Vieill., Cuv., Temm. — COLYMBUS TROILE, Linn., Gmel. (10).

Le guillemot nous présente les traits par lesquels la nature se prépare à terminer la

suite nombreuse des formes variées du genre entier des oiseaux. Ses ailes sont si étroites

(1) M. Cuvier adopte le doute de Buffon sur la réalité de la distinction des espèces qu'on a cru pouvoir distinguer dans le genre des albatros.

DESM. 1830.

(2) Nous commençâmes à voir ces oiseaux avec les îles de glace, et quelques-uns n'avaient pas cessé dès-lors de nous accompagner: ces albatros, ainsi que l'espèce d'un brun foncé et au bec jaune, étaient les seuls qui ne nous eussent pas abandonnés. (Second Voyage de Cook, tom. 1, pag. 116.)

(3) La tête et le dessus des ailes étaient un peu noirâtres, et elle avait les cils des yeux blancs. (Forster, dans le Second Voyage de Cook, tom. 1, pag. 116.)

(4) Forster, Second Voyage de Cook, tom. 4, pag. 9.

(5) *Ibid.*, tom. 1, pag. 88.

(6) On connaît encore à plusieurs autres marques quand on est proche du cap de Bonne-Espérance, comme par exemple aux oiseaux de mer qu'on rencontre, et surtout aux albatros, oiseaux qui ont les ailes fort longues. (Dampier, Voyage autour du monde, tom. 2, pag. 207.)

(7) Après que les *boubies* nous eurent quittés, nous ne vîmes plus d'oiseaux avant d'arriver par le travers de Madagascar... que nous aperçûmes un albatros, et depuis ce temps nous en découvriâmes

tous les jours un plus grand nombre. (Cook, Second Voyage, tom. 4, pag. 314.) — Albatros (*diomedea exulans*), par vingt-cinq degrés vingt-neuf secondes latitude sud, et vingt-quatre degrés cinquante-quatre secondes longitude, le 5 octobre, l'air étant vif et froid. (*Idem*, tom. 1, pag. 46.)

(8) Troisième Voyage de Cook, pag. 486.

* Voyez les planches enluminées, n° 903.

(9) Le nom de *guillemot*, en anglais, signifie un oiseau niais, et qui se laisse leurrer aisément; le guillemot s'appelle, au pays de Galles, *guillem*; dans la province de Northumberland, *sea-hen*; dans celle d'York, *shout*; en Cornouailles, *hiddaw*; à l'île Saint-Kilda, *lavy*; aux îles Féroë, *lomwier*, *lomwia*; en norvégien, *lomoie*, *lomgiovie*, *langevire*, *lumbe*; en danois, *aalge*; en lapon, *doppau*; en groënlandais, *tuglok*.

The guillemot. (British Zoolog., pag. 138. — Edwards, Glan., pag. 113, pl. 359, fig. 1.) *The lavy.* (Martin's Voy. Saint-Kilda, pag. 32.) *Lomwia.* (Clusius, Exotic. auctuar., pag. 367. — Nie-

(10) M. Temminck nomme cette espèce guillemot à capuchon. Il regarde le *colymbus minor*, Gmel., comme représentant les vieux individus, et le *colymbus troile*, Gmel., comme se rapportant aux adultes, dans leur plumage d'été ou de nœces. DESM. 1830.

et si courtes qu'à peine peut-il fournir un vol faible au-dessus de la surface de la mer (1); et que pour atteindre à son nid posé sur les rochers, il ne peut que voler ou plutôt sauter de pointe en pointe sur la roche, en prenant à chaque fois un instant de repos (2); et cette habitude ou plutôt cette nécessité lui est commune avec le macareux, le pingouin et autres oiseaux à courtes ailes, dont les espèces, presque bannies des contrées tempérées de l'Europe, se sont réfugiées à la pointe de l'Écosse et sur les côtes de la Norvège, de l'Islande et des îles de Féroë, dernières terres des habitants de notre nord, où ces oiseaux semblent lutter contre le progrès et l'envahissement des glaces. Il est même impossible qu'ils occupent ces parages en hiver; ils sont à la vérité assez accoutumés aux plus grandes rigueurs du froid, et se tiennent volontiers sur les gla-

çons flottants (3); mais ils ne peuvent trouver leurs subsistance que dans une mer ouverte, et ils sont forcés de la quitter dès qu'elle se glace en entier.

C'est dans cette migration, ou plutôt dans cette dispersion pendant l'hiver, et après avoir quitté leur séjour dans la région de notre nord, qu'ils descendent le long des côtes d'Angleterre (4), et que même quelques familles y restent et s'établissent sur des écueils et des îlets déserts; et notamment dans une petite île inhabitée, fautive d'eau, qui est en face de l'île d'Anglesey (5). Ils y nichent sur les rebords saillants des rochers, au sommet desquels ils se portent tout le plus haut qu'ils peuvent (6); leurs œufs sont de couleur bleuâtre, et plus ou moins brouillés de maculatures noires; ils sont fort pointus par un bout, et très-gros pour la grandeur de l'oiseau (7), qui est à peu près celle du morillon; il a le corps court, rond et ramassé, le bec droit, pointu, long de trois doigts, et noir dans toute sa longueur; la mandibule supérieure présente à sa pointe deux petits prolongements qui débordent de chaque côté sur l'inférieure. Ce bec est en grande partie couvert d'un duvet raz, du même cendré brun ou noir enfumé qui couvre toute la tête, le cou, le dos et les ailes; tout le devant du corps est d'un blanc de neige; les pieds n'ont que trois doigts et sont placés tout à l'arrière du corps, situation qui rend cet oiseau aussi bon nageur et plongeur qu'il est mauvais marcheur et faible pour le vol; aussi sa seule retraite, lorsqu'il est poursuivi ou qu'il se sent blessé, est-elle sous l'eau et même sous la glace (8); mais il faut pour cela que le danger soit pressant, car cet oiseau est très-peu défiant, il se laisse ap-

remberg, pag. 236. — Jonston, pag. 129. — Charleton, Exercit., pag. 102, n° 12.) *Lomwia insulæ farræ hoieri.* (Sibbald., Scot. illustr., part. 2, lib. 3, pag. 20. — Willoughby, Ornithol., pag., 214. — Ray, Synops. avi., pag. 120, n° 4.) *Lomben.* (Klein, Avi., pag. 148, n° 8; et 168, n° 3.) *Nota.* Klein observe fort bien que ce n'est point ici le *lumme* de Wormius, qui est un plongeon: voyez ci-devant, parmi ces oiseaux, l'article de *lumme*. — *Plautus rostro larino.* (*Idem.*, pag. 146, n° 2.) *Alka rostro lævioblongo; mandibulâ superiore margine flavescente.* *Lomvia.* (Linnæus, Syst. nat., ed. 10, gen. 63, sp. 4.) *Colymbus troile pedibus palmatis tridactylis, corpore nigro; pectore abdomineque niveo; remigibus secundariis apice albis.* (Muller, Zoolog. Danic., n° 152.) *Cataractes.* (Moehring, Avi., gen. 75.) *Uria.* (Gesner, Avi, pag. 129.) Par une application précaire, et une extension forcée du nom grec *οὐρα*, qui est celui du plongeon, à un oiseau des mers du Nord que les Grecs n'ont jamais connu. (Jonston, Avi., pag. 90. — Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 260.) *Nota.* Au chapitre *Uria*, Aldrovande ne fait que raisonner sur l'étymologie du mot, et indiquer quelques espèces de plongeurs. *Le lomwie ou guillemot.* (Salerne, Ornith., pag. 365.) *Le pigeon plongeur.* (Recueil des Voyages du Nord; Rouen, 1716, tom. 2, pag. 89.) *Poule de mer.* (Albin, tom. 1, pag. 74, pl. 84.) *Uria supernè fusco-nigricans, infernè alba, guttore et collo inferiori fusco-nigricantibus; remigibus minoribus apice albis; rectricibus fusco-nigricantibus.* *Uria. Le guillemot.* (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 70.)

(1) Ils volent fort bas sur la mer, et leur vol ressemble à celui des perdrix. (Recueil des Voyages du Nord, tom. 2, pag. 89.)

(2) Edwards, Histor., pag. 312.

(3) Ce fut le 3 mai et sur la glace, que je tirai pour la première fois un de ces oiseaux, et ensuite j'en tuai plusieurs à Spitzbergen, où ils sont en grande quantité. (Recueil des Voyages du Nord, tom. 2, pag. 89.)

(4) British Zoolog.

(5) Willoughby.

(6) Clusius, Exotic. auctuar., pag. 367.

(7) Willoughby.

(8) Ils nagent sous l'eau avec autant de vitesse que nous pouvions ramer avec la chaloupe; lorsqu'on les poursuit, ou qu'on les a tirés, c'est alors surtout qu'ils se plongent et se tiennent fort long-temps cachés sous l'eau; jusque-là que passant souvent sous la glace, ils y sont sans doute suffoqués. (Recueil des Voyages du Nord, cités plus haut.)

procher et prendre avec une grande facilité (1); et c'est de cette apparence de stupidité que vient l'étymologie anglaise de son nom guillemot (2).

LE PETIT GUILLEMOT,

IMPROPREMENT NOMMÉ COLOMBE DE GROËNLAND * (3).

URIA GRYLLE, Lath., Temm. — COLYMBUS GRYLLE, Linn., Gmel. —
COLYMBUS MARMORATUS, Frisch. — COLUMBA GROENLANDICA, Briss.
CEPHUS LACTEOLUS, Pallas. — URIA LACTEOLA, Lath., (pour la
description).

URIA ALLE, Lath., Temm. — ALCA ALLE, Linn., Gmel. — MERGULUS
ALLE, Vieill. — CEPHUS ALLE, Chv., (pour la figure) (4).

DANS ces contrées glacées où l'aiglon seul règne, où l'haleine du zéphyre ne se fait jamais sentir, les doux gémissements de la tendre colombe ne se font plus entendre; elle fuit toute terre trop froide pour l'amour,

et cette prétendue colombe de Groënland n'est qu'un triste oiseau d'eau qui ne sait que nager et plonger, en criant sans cesse d'un ton sec et redoublé *rottetet, tet, tet, tet* (5); il n'a de rapport avec notre colombe

(1) *Stolida avis*; facile capitur. (Ray, Synops, avi., pag. 120, n° a 4.)

(2) On le nomme en anglais *guillemot*, terme qui signifie un oiseau à qui l'on peut facilement en imposer; or tous les oiseaux de cette famille sont fort stupides. (Salerne.)

* Voyez les planches enluminées, n° 917, *le petit guillemot femelle* (*).

Nota. Cette indication donnée sur une conjecture d'Edwards, n'est pas certaine; ce peut être ici un individu jeune, ou entre sa livrée d'hiver et sa livrée d'été; voyez l'article ci-dessus.

(3) En anglais, *groënland-dove, sea turtle*; en suédois, *sjoe-orre, grista*; dans l'île d'Oëland, *alle*; et dans celle de Gothland, *grylle*; aux îles Féroë, *fuldakoppe*. — *Pigeon blanc de Groënland*. (Anderson, Hist. nat. d'Islande et de Groënland, tom. 2, pag. 54.) *Columba Groënlandica dicta*. (Willoughby, Ornithol., pag. 245. — Sibbald, Scot. illustr., part. 2, lib. 3, pag. 20.) *Columba Groënlandica hollandis*. (Ray, Synops. avi., pag. 121, n° 6.) *Columbus groënlandicus*. (Klein, Avi., pag. 168, n° 2.) *Plantus columbarius*. (*Idem*, pag. 146, n° 1.) *Rotje, rottetteje*. (*Idem*, pag. 148, n° 11; et 169, n° 6.) *Columba Groënlandica*. (Linnæus, Syst. nat., ed. 6, gen. 51, sp. 4.) *Alca rostro lævi subulato*, abdomine maculéque alarum albâ, pedibus rubris. *Grylle*. (*Idem*, ed. 10, gen. 63, sp. 5.) *Alca rostro*

lævi conico, abdomine fasciéque alarum albâ, pedibus nigris. *Alle*. (*Idem, ibid.*, gen. 63, sp. 6.) *Columbus pedibus tridactylis, palmatis*. (*Idem*, Fauna Suec., n° 124.) *Mergulus melanoleucos rostro acuto brevi*. (D. Browne, Willoughby, Ornith., pag. 261. — Ray, Synops., pag. 125, n° a, 5.) *Arctica*. (Moehring, Avi., gen. 69.) *Uria*. (*Idem*, gen. 75.) *The black guillemot*. (British Zoolog., pag. 138.) *The scaber*. (Martin's Voyez Saint-Kilda, pag. 32.) *Le pigeon de Groënland*. (Salerne, Ornithol., pag. 367.) *Colombe tachetée de Groënland*. (Edwards, pag. et pl. 50.) *Petit plongeon noir et blanc*. (*Idem*, pag. et pl. 91.) *Colombe de Groënland*. (Albin, tom. 2, pag. 53, pl. 80.) *Tourterelle de mer*. (*Idem*, tom. 1, pag. 74, pl. 85.) Nota. Edwards remarque que les deux figures d'Albin sont extrêmement fautes, et ne se rapportent point du tout à l'oiseau dont elles portent le nom. « *Uria nigricans, tectricibus alarum superioribus mediis, et majoribus corpori fuitimis candidis; rectricibus nigricantibus. Uria minor nigra, columba Groënlandica vulgò dicta.* » (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 76.)

(4) Cet article se rapporte à deux espèces distinctes; l'une d'elles à laquelle se rattache la description, se rapproche, surtout par les formes de son bec, du guillemot proprement dit. L'autre forme un sous-genre particulier, caractérisé par le bec plus court, plus arqué et sans échancrure: c'est celle qui est figurée planche enluminée 917.

DESM. 1830.

(*) Selon M. Temminck, la planche 917 est une figure très-exacte de la livrée d'hiver de l'espèce qu'il admet, d'après Brunnich et les autres auteurs cités plus haut, sous le nom de guillemot nain, *uria alle*. La description est celle de son guillemot à miroir blanc, *uria grylle*.
DESM. 1830.

(5) *Mergendo victum querit. rottetet, tet, tet, tet*, pronuncians continuò. (Klein.)

que par sa grosseur qui est à peu près la même (1); c'est un véritable guillemot, plus petit que le précédent, et dont les ailes sont aussi plus courtes à proportion; il a les jambes placées de même dans l'abdomen; la démarche également faible et chancelante (2), seulement le bec est un peu plus court, plus renflé et moins pointu: ses plumes toutes effilées ne semblent être qu'un chevelu soyeux (3); ses couleurs ne sont que du noir enfumé avec une tache blanche sur chaque aile, et plus ou moins de blanc sur le devant du cou et du corps; et ce dernier caractère varie, au point que certains individus sont tous noirs, et d'autres presque tous blancs (4); c'est en hiver, dit Willoughby, qu'il s'en trouve d'entièrement blancs (5), et comme dans le passage d'une de ces livrées à l'autre il doit nécessairement y en avoir de plus ou moins mélangés ou variés de noir et blanc, l'on ne doit faire qu'une seule et même espèce de *la colombe tachetée du Groënland* de M. Edwards (6), et des deux oiseaux représentés dans sa planche 91 (7), parce qu'ils n'offrent entre eux et avec les précédents, d'autres différences

que celles du plus ou moins de noir ou de blanc dans le plumage; nous devons donc également réduire à une seule les trois espèces de *petits guillemots* données par M. Brisson.

Ces oiseaux volent ordinairement par couples et en rasant de près la surface de la mer, comme fait le grand guillemot, avec un battement vif de leurs petites ailes (8). Ils posent leurs nids dans des crevasses de rochers peu élevés (9), d'où les petits peuvent se jeter à l'eau et éviter de devenir la proie des renards (10) qui ne cessent de les guetter. Ces oiseaux ne pondent que deux œufs; on en trouve quelques nids sur les côtes du pays de Galles et d'Écosse (11), ainsi qu'en Suède dans la province de Gothland (12); mais le grand nombre des nichées se fait sur des terres bien plus septentrionales, au Spitzberg et en Groënland où se tient le gros de l'espèce tant du grand que du petit guillemot (13).

Nous croyons devoir rapporter à cette dernière espèce le *kaiover* ou *kaior* de Kamtschatka, puisque Krachenninikow lui applique, d'après Steller, la dénomination de *columba groënlandica Batavorum*: il a, dit-il, le bec et les pieds rouges; il construit son nid au haut des rochers dont la mer baigne le pied, et crie ou siffle fort haut, d'où vient que les Cosaques l'ont surnommé *ivoskik*, ou le postillon (14).

(1) Ob quam rationem nomine columbæ insignita sit non capio, nisi fortè ob magnitudinem parem. (Ray.) — Suivant Martens, les matelots leur ont donné ce nom en les entendant piauler comme des poussins ou des petits pigeons; cependant il y a peu de rapport d'un pialement au petit cri que Klein exprime.

(2) Erecta incedit, tibiis ancipitibus. (Linnæus.)

(3) Plumæ crines imitantur. (Klein.)

(4) Klein, pag. 148, n° 11.

(5) Eadem avis, ut conjicio, quam ad insulas farnas *the puffinet* appellant, atque hieme totam albere aiunt. (Willoughby.) Dicuntur hieme colores mutare. (Klein, pag. 146, n° 1.)

(6) Planche 50. — *Le petit guillemot rayé*. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 78.)

(7) Le petit guillemot. (*Idem, ibid.*, pag. 73.)

(8) Ray, pag. 121.

(9) Nidificat in petris, non alto loco. (Linnæus.)

(10) Anderson, tom. 2, pag. 55.

(11) Klein.

(12) Linnæus.

(13) In rupidis nidificat, non solum in Groënlandia, sed et Spitzbergen regione frigidissimâ et perpetuis nivibus damnatâ. (Ray, loco citato.)

(14) Histoire de Kamtschalka; tom. 3, pag. 49.

LE MACAREUX * (1).

ALCA ARCTICA et LABRADORIUS, Lath., Linn., Gmel. — FRATERCULA ARCTICA, Vieill. — MORMON FRATERCULA, Vieill.

Le bec, cet organe principal des oiseaux, et duquel dépend l'exercice de leurs forces, de leur industrie et de la plupart de leurs facultés; le bec qui est à-la-fois pour eux la bouche et la main, l'arme pour attaquer, l'instrument pour saisir, doit par conséquent être la partie de leur corps dont la conformation influe le plus sur leur instinct et décide la nécessité de la plupart de leurs habitudes: et si ces habitudes sont infiniment variées dans les innombrables peuplades du genre volatile, si leurs différentes inclinations les dispersent dans l'air, sur la terre et les eaux, c'est que la nature a de même varié à l'infini, et dessiné sous tous les contours possibles, le trait du bec. Un croc aigu et déchirant arme la tête des fiers oiseaux de proie; l'appétit de la chair et la soif du sang, joints aux moyens d'y satisfaire, font qu'ils se précipitent du haut des airs sur tous les autres oiseaux, et même

sur tous les animaux faibles ou craintifs dont ils font également des victimes. Un bec en forme de cuiller large et plate, détermine l'instinct d'un autre genre d'oiseaux, et les oblige à chercher et ramasser leur subsistance au fond des eaux; tandis qu'un bec en cône, court et tronqué, en donnant à nos oiseaux gallinacées la facilité de ramasser les graines sur la terre, les disposait de loin à se rassembler autour de nous, et semblait les inviter à recevoir cette nourriture de notre main. Le bec en forme de sonde grêle et ployante, qui allonge la face du courlis, de la bécasse, de la barge et la plupart des autres oiseaux de rivage et de marais, les oblige à se porter sur les terres marécageuses pour y fouiller la vase molle et le limon humide; le bec tranchant et acéré des pics fait qu'ils s'attachent au tronc des arbres pour en percer le bois; et enfin le petit bec en alène de la plupart des

* Voyez les planches enluminées, n° 275.

(1) En langue kamtschadale, *ypatha*; en Norwége et aux îles Féroë, *lund, lunde, soë-papegoy*, et le petit *lund-toeller*; en Islande, *præst*; en groënländais, *killengak*; dans la partie septentrionale du pays de Galles, *puffin*; et dans la partie méridionale, *gulden-head, bottlenose et helegug*; dans la province de Cornouailles, *pope*; dans celle d'York, aux environs de Scarborough, *mullet*; dans la partie du nord de l'Angleterre, vers l'embouchure de la Tesa, *coulterneb*. *Nota.* Que c'est mal-à-propos que les Gallois septentrionaux lui donnent le nom de *puffin*.

Perroquet de Groënlund. (Anderson, Histoire naturelle d'Islande et de Groënl., tom. 2, pag. 55.) Perroquet plongeon. (Recueil des Voyages du Nord; Rouen, 1716, tom. 2, pag. 102.) Plongeon ou pie de mer à gros bec. (Albin, tom. 2, pag. 52, pl. 78 et 79.) Le lunde. (Salerne, Ornithol., pag. 366.) Lunda. (Clusius, Auctuar., pag. 367. — Nieremberg, pag. 236. — Jonston, Avi., pag. 129.) Anas arctica. (Clusius, Exotic., pag. 104.) Anas arctica Clusii. (Mus. Worm., pag. 302. — Sibbald., Scot. illustr., part. 2, lib. 3, pag. 20.) Anas arctica Clusii, pica marina vel fratercula Gesneri. (Wil-

loughby, Ornithol., pag. 244. — Ray, Synops. avi., pag. 120, n° a 5.) Puffinus vulgò ab anglis dictus. (Gesner, Icon. avi., pag. 80.) Puffinus Anglicus. (*Idem*, Avi., pag. 113 et 725. — Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 238.) Pica marina. (*Idem*, *ibid.*, pag. 215.) Spheniscus. (Moëhring, Avi., gen. 64.) The puffin, gallis macareux. (Charleton, Onomast., pag. 101, n° 15; et Exercit., pag. 107, n° 15.) The puffin. Le macareux. (Edwards, Glan., part. 3, pag. 307, pl. 358.) Papegay daycker. (Klein, Avi., pag. 169, n° 8.) Plautus arcticus. (*Idem*, pag. 146, n° 3.) Alca arctica rostro compresso, ancipite sulcato, sulcis quatuor; oculorum orbita temporibusque albis; palpebrâ superiore macronatâ. (Muller, Zoolog. Danic, n° 140.) Alca rostri sulcis quatuor, oculorum regione temporibusque albis. (Linnæus, Fauna Suecica, n° 118.) Alca rostro compresso, ancipite sulcato sulcis quatuor, oculorum orbita temporibusque albis. Alca arctica. (*Idem*, Syst. nat., ed. 10, gen. 63, sp. 3.) Fratercula supernè nigra, infernè alba; capite ad latera, guttureque sordidè albo griseis; reetricibus nigricantibus. Fratercula. *Le macareux*. (Brisson, Ornithol., tom. 6, pag. 81.)

oiseaux des champs, ne leur permet que de saisir les moucheron ou d'autres menus insectes, et leur interdit toute autre nourriture : ainsi la différente forme du bec modifie l'instinct et nécessite la plupart des habitudes de l'oiseau ; et cette forme du bec se trouve être infiniment variée, non-seulement par nuances, comme tous les autres ouvrages de la nature, mais encore par degrés et par sauts assez brusques. L'énorme grandeur du bec du toucan, la monstrueuse enflure de celui du calao, la difformité de celui du flammant, la figure bizarre du bec de la spatule, la courbure à contre-sens de celui de l'avocette, etc., nous démontrent assez que toutes les figures possibles ont été tracées, et toutes les formes remplies ; et pour que dans cette suite il ne reste rien à désirer ni même à imaginer, l'extrême de toutes ces formes s'offre dans le bec en lame verticale de l'oiseau dont il est ici question. Qu'on se figure deux lames de couteau très-courtes, appliquées l'une contre l'autre par le tranchant, c'est le bec du macareux ; la pointe de ce bec est rouge et cannelée transversalement par trois ou quatre petits sillons, tandis que l'espace près de la tête est lisse et teint de bleu ; les deux mandibules étant réunies sont presque aussi hautes que longues, et forment un triangle à peu près isoscèle, le contour de la supérieure est bordé près de la tête et comme ourlé d'un rebord de substance membraneuse ou calleuse, criblée de petits trous, et dont l'épanouissement forme une rosette à chaque angle du bec (1).

(1) M. Geoffroy de Valognes, qui me paraît être bon observateur, a bien voulu m'envoyer la note suivante au sujet du macareux.

« On m'a apporté, dit-il, un macareux qui a été pris dans les premiers jours de ce mois (de mai) à son passage sur nos côtes ; cet oiseau a été vu avec étonnement, même par les personnes qui fréquentent le plus souvent les rivages de la mer, ce qui me fait croire qu'il est étranger à notre pays.

« La position des pieds du macareux, près de l'anus, me fait présumer qu'il ne peut marcher qu'avec peine, et qu'il est plus fait pour nager sur l'eau ; le cendré, le noir et le blanc contrastent sensiblement dans son plumage ; la première de ces couleurs distingue les joues, les côtés de la tête, le dessous de la gorge où elle prend une nuance un peu plus forte ; la seconde domine sur la tête, le cou, le dos, les ailes, la queue, et s'étend à la gorge pour former un large collier, qui sépare à cet endroit le gris du blanc pur qu'on aperçoit seul au-dessous du corps, dont les

Ce rapport imparfait avec le bec du perroquet qui est aussi bordé d'une membrane à sa base, et le rapport non moins éloigné du cou raccourci et de la taille arrondie, ont suffi pour faire donner au macareux le nom de *perroquet de mer* ; dénomination aussi impropre que celle de *colombe* pour le petit guillemot.

Le macareux n'a pas plus d'ailes que ce guillemot, et dans ses petits vols courts et rasants, il s'aide du mouvement rapide de ses pieds, avec lesquels il ne fait qu'effleurer la surface de l'eau (2) ; c'est ce qui a fait dire que, pour se soutenir, il la frappait sans cesse de ses ailes (3) ; les plumes en sont très-courtes, ainsi que celles de la queue (4) ; et le plumage de tout le corps est plutôt un duvet qu'une véritable plume ;

plumes dérobent à la vue un duvet gris et épais qui garnit le ventre ; le noir du dessus de la tête s'éclaircit un peu vers la naissance du cou, sur les plumes des ailes, et à la terminaison des plumes qui couvrent le dos ; au haut des ailes règne une bordure blanche qui n'est bien apparente que lorsqu'elles sont ouvertes.

» Le bec a moins de longueur que de largeur si on le mesure à sa naissance ; sa forme est presque triangulaire, les deux pièces en sont mobiles ; le gris-fer dont il est peint en partie, est comme séparé par un demi-cercle blanc, d'un rouge vif qui en couvre la pointe et qui achève de l'embellir ; la pièce supérieure présente quatre stries ; l'inférieure trois, qui correspondent aux trois dernières de la pièce supérieure : toutes ces stries forment des espèces de demi-cercles ; la pièce du dessus est manie à sa base d'un bourrelet blanchâtre, sur lequel on aperçoit de petits trous disposés irrégulièrement ; il sort de quelques-uns de ces trous de fort petites plumes ; les narines sont placées sur les bords du bec supérieur, et sont allongées de trois lignes dans le sens de la longueur du bec ; j'ai aperçu dans le palais de l'oiseau plusieurs rangées de pointes charnues, dirigées vers l'entrée du gosier, dont l'extrémité transparente et luisante m'a paru un peu plus dure que le reste ; les yeux, bordés d'un rouge vermillon, ont de particulier qu'ils occupent le centre d'une excroissance triangulaire et de couleur grise ; les jambes courtes sont d'un orangé vif, ainsi que les pieds ; les ongles sont noirs et luisants, celui du doigt du milieu est le plus long et le plus large. » (Extrait d'une lettre de M. Geoffroy à M. le comte de Buffon, datée de Valognes le 8 mai 1782.)

(2) Si quando vel natat, vel aliter locum mutare velit, alarum pedumque extremitate aquâ nitens celeriter, quasi prorepens, præterlegit. (Gesner.)

(3) Willoughby.

(4) On y en compte douze, quoique M. Edwards dise en avoir compté seize à un individu de cette espèce.

quant à ses couleurs, qu'on se figure, dit Gesner, un oiseau habillé d'une robe blanche avec un froc ou un manteau noir, et un capuchon de cette même couleur, comme le font certains moines, et l'on aura le portrait du macareux, que par cette raison, ajoute-t-il, j'ai surnommé le petit moine, *fratercula* (1).

Ce petit moine marin vit de langoustes, de chevrettes, d'étoiles et d'araignées de mer, et de divers petits poissons et coquillages qu'il saisit en plongeant dans l'eau, sous laquelle il se retire volontiers (2), et qui lui sert d'abri dans le danger; on prétend même qu'il entraîne le corbeau son ennemi sous l'eau (3); et cet acte de force ou d'adresse paraît être au-dessus des forces de son corps, dont la grosseur n'est tout au plus qu'égalée à celle d'un pigeon (4): on ne peut donc attribuer cet effort qu'à la puissance de ses armes, et en effet son bec est très-offensif par le tranchant de ses lames et par le croc qui le termine.

Les narines sont assez près de la tranche du bec, et ne paraissent que comme deux fentes oblongues; les paupières sont rouges, et on voit à celles d'en haut une petite excroissance de forme triangulaire; il y a aussi une semblable caroncule, mais de figure oblongue, à la paupière inférieure; les pieds sont orangés, garnis d'une membrane de même couleur entre les doigts; le macareux, non plus que le guillemot, n'a point de doigt postérieur; ses ongles sont forts et crochus; ses jambes courtes, cachées dans l'abdomen, l'obligent à se tenir absolument debout, et font que dans sa marche chancelante, il semble se bercer (5); aussi ne le trouve-t-on sur terre que retiré dans les cavernes ou dans les trous creusés

sous les rivages (6), et toujours à portée de se jeter à l'eau lorsque le calme des flots l'invite à y retourner; car on a remarqué que ces oiseaux ne peuvent tenir la mer ni pêcher que quand elle est tranquille, et que si la tempête les surprend au large, soit dans leur départ en automne, soit dans leur retour au printemps, ils périssent en grand nombre; les vents amènent ces macareux morts au rivage (7), quelquefois même jusque sur nos côtes (8), où ces oiseaux ne paraissent que rarement.

Ils occupent habituellement les îles (9) et les pointes les plus septentrionales de l'Europe et de l'Asie, et vraisemblablement aussi celles de l'Amérique, puisqu'on les trouve en Groënland ainsi qu'au Kamtscharka (10). Leur départ des Orcades et autres îles voisines de l'Écosse, se fait régu-

(6) Latitat in cavernis. (Gesner, apud Aldrov., tom. 3, pag. 25.)

(7) Non possunt nisi pacato mari victum sibi parare, aut iter facere; quod si procelle in id tempus fortè inciderint, et mare turbidum fuerit, innumeri macilentis et mortui in littora ejecti reperuntur. (Willoughby, pag. 245.)

(8) Le vent du nord nous a envoyé cet hiver des milliers de macareux morts et noyés dans la mer; ils font tous les ans un voyage par mer vers la fin de février ou au commencement de mars; lorsqu'elle est orageuse, beaucoup se noient, et toujours les oiseaux de proie en dévorent un grand nombre; il est vraisemblable que le voyage est pénible, car tous les corps de ces oiseaux noyés sont toujours très-maigres: on trouve encore de ces oiseaux sur nos côtes de Picardie au mois d'août, mais ils sont alors en moindre nombre; le mal ne diffère de la femelle qu'en ce qu'il a les couleurs plus fortes; les vieux ont le bec plus large. (Lettre de M. Baillon, datée de Montreuil-sur-Mer, le 10 avril 1781.) Le macareux est connu sur cette côte (du Croisic) sous le nom de *gode*, et s'y trouve dans toutes les saisons; il ne vient presque jamais à terre, encore n'est-ce que sur la plage la plus voisine de la mer; il niche dans des creux de rochers escarpés, surtout près de Belle-Isle, à l'endroit que l'on nomme le Vieux-Château; il y pond à plate-terre trois œufs gris; on le trouve dans tout le golfe de Gascogne. (Lettre de M. le vicomte de Querhoënt, du 29 juin 1781.)

(9) In insulis Mona, Bardrey, Caldey, Prestholm, Farna, Godreve, Sorlingis aliisque. (Willoughby.)

(10) Les Kamtschadales appellent *ypatka* le plongeon de mer, désigné sous le nom de *canard du nord*, *anas arctica*; on le trouve sur toutes les côtes de la presqu'île. (Histoire gén. des Voyages, tom. 18, pag. 270, d'après Gmelin et Steller.)

(1) Gesner, apud Aldrovand., Avi., tom. 3, pag. 238.

(2) Recueil des Voyages du Nord, tom. 3, pag. 102.

(3) Le perroquet de mer a le bec large d'un pouce, et si tranchant qu'il peut venir à bout du corbeau son ennemi, et l'entraîner avec lui sous l'eau. (Histoire générale des Voyages, tom. 19, pag. 46.)

(4) Un pied de la pointe du bec au bout de la queue; treize pouces du bec aux ongles. L'échelle est omise dans la planche enluminée.

(5) Il marche en se tournant à tous moments de côté et d'autre. (Voyage du Nord.)

lièrement au mois d'août, et l'on prétend que dès les premiers jours d'avril on en voit reparaître quelques-uns qui semblent venir reconnaître les lieux, et qui disparaissent après deux ou trois jours, pour aller chercher la grande troupe qu'ils ramènent au commencement de mai (1).

Ces oiseaux ne font point de nid, la femelle pond sur la terre nue et dans des trous qu'ils savent creuser et agrandir; la ponte n'est jamais, dit-on, que d'un seul œuf très-gros, fort pointu par un bout et de couleur grise ou roussâtre (2). Les petits qui ne sont point assez forts pour suivre la

troupe au départ d'automne sont abandonnés (3), et peut-être périssent-ils; cependant ces oiseaux, à leur retour au printemps ne remontent pas absolument tous jusqu'aux pointes les plus avancées vers le nord; de petites troupes s'arrêtent en différentes îles ou îlets le long de côtes de l'Angleterre, et l'on en trouve avec des guillemots et des pingouins, sur ces rochers nommés par les Anglais *the needles* (les aiguilles), à la pointe occidentale de l'île de Wight. M. Edwards passa plusieurs jours aux environs de ces rochers (4) pour observer et décrire ces oiseaux.

LE MACAREUX DE KAMTSCHATKA * (5).

ALCA CIRRHATA, Pallas, Lath., Linn., Gmel. — FRATERCULA CIRRHATA, Vieill., Cuv.

Les femmes kamtschadales, dit Steller, se font avec la peau de goulu un ornement de tête taillé en croissant allongé de deux oreilles ou barbes blanches, et disent qu'avec cette parure elles ressemblent au *michagatchi*, c'est-à-dire à un oiseau tout noir et coiffé de deux aigrettes tombantes ou touffes de filés blancs, qui forment comme deux tresses de cheveux sur les côtés du cou (6); à ces traits non équivoques, on reconnaît le macareux de Kamtschatka donné dans nos planches enluminées, sous le nom de *mitchagatchi* (7), qu'il porte dans cette contrée; cependant cette terre qui fait la pointe du nord-est de l'Asie, n'est peut-être

pas la seule où se trouve cette seconde espèce de macareux, car le *kallingak* des Groënländais nous paraît être le même oiseau (8); il a, comme celui-ci, les deux tresses et les joues blanches, et le reste du plumage noir ou noirâtre, avec une teinte de bleu foncé sur le dos, et de brun obscur sur le ventre; son bec est sillonné sur la lame supérieure, et les narines sont posées près de la tranche; enfin, il y a de petites rosettes aux angles de ce bec comme sur celui de notre macareux: seulement la taille du *kallingak* ou macareux à aigrettes du Groënländ est un peu moins forte que celle du macareux de Kamtschatka.

(1) Voyez Willoughby, pag. 246.

(2) *Idem, ibid.*

(3) *Idem, ibid.*

(4) Il nous les représente comme un des ouvrages les plus étonnants de la nature. « J'ai quelquefois admiré, dit-il, la magnificence des palais des rois; l'antique majesté de nos vieilles cathédrales m'a souvent frappé d'une religieuse frayeur; mais quand de l'Océan j'ai vu à découvert cet ouvrage immense et prodigieux de la nature, combien m'ont paru faibles et petits tous les monuments de la puissance humaine! qu'on se figure une masse de rochers haute de six cents pieds, sur une longueur d'environ quatre milles, flanquée d'obélisques et de colonnes informes qui semblent s'élever immédiatement de la mer, et qui sont coupées par les bouches noires des cavernes creusées par les vagues; que de cette sombre profondeur l'œil effrayé mesure les flancs rompus et coupés à pic de ces rochers, dont les saillies, suspendues sur les flots, semblent menacer à chaque

instant d'abimer le spectateur: que, s'éloignant ensuite un quart de mille en mer pour jouir en plein de la vue de cet immense rocher, on tire un coup de canon de cette distance, on voit l'air obscurci du nuage noir que forment en s'élevant des milliers d'oiseaux rangés à la file sur les avances et les corniches du rocher, et qui sont, avec quelques brebis, les seuls habitants de cet écueil. »

* Voyez les planches enluminées, n° 761.

(5) *Alca monochroa, sulcis tribus, cimo duplici utrinque dependente; anas arctica cirrata.* (Steller, dans l'Histoire gén. des Voyages, tom. 19, pag. 270.)

(6) *Idem, ibid.*, pag. 253 et 270.

(7) Ou *monichagatka*, car c'est ainsi que ce mot est écrit, pag. 270 du tom. 19 de l'Histoire générale des Voyages, tandis que, pag. 253 du même tome, il est écrit *mitchagatchi*.

(8) Les Groënländais connaissent un perroquet de mer qu'ils appellent *kallingak*, tout-à-fait noir et gros comme un pigeon. (*Idem*, pag. 46.)

LES PINGOUINS ET LES MANCHOTS, OU LES OISEAUX SANS AILES.

L'OISEAU sans ailes est sans doute le moins oiseau qu'il soit possible ; l'imagination ne sépare pas volontiers l'idée du vol du nom d'oiseau ; néanmoins le vol n'est qu'un attribut et non pas une propriété essentielle, puisqu'il existe des quadrupèdes avec des ailes, et des oiseaux qui n'en ont point ; il semble donc qu'en ôtant les ailes à l'oiseau c'est en faire une espèce de monstre produit par une erreur ou un oubli de la nature ; mais ce qui nous paraît être un dérangement dans ses plans ou une interruption dans sa marche, en est pour elle l'ordre et la suite, et sert à remplir ses vues dans toute leur étendue : comme elle prive le quadrupède de pieds, elle prive l'oiseau d'ailes, et ce qu'il y a de remarquable, elle paraît avoir commencé dans les oiseaux de terre, comme elle finit dans les oiseaux d'eau, par cette même défec-tuosité ; l'autruche est pour ainsi dire sans ailes ; le casoar en est absolument privé ; il est couvert de poils et non de plumes, et ces deux grands oiseaux semblent à plusieurs égards s'approcher des animaux terrestres ; tandis que les pingouins et les manchots paraissent faire la nuance entre les oiseaux et les poissons ; en effet ils ont, au lieu d'ailes, de petits ailerons, que l'on dirait couverts d'écaillés plutôt que de plumes, et qui leur servent de nageoires (1), avec un gros corps uni et cylindrique, à l'arrière duquel sont attachées deux larges rames, plutôt que deux pieds ; l'impossibilité d'avancer loin sur terre, la fatigue même

de s'y tenir autrement que couché (2) ; le besoin, l'habitude d'être presque toujours en mer, tout semble rappeler au genre de vie des animaux aquatiques ces oiseaux informes, étrangers aux régions de l'air qu'ils ne peuvent fréquenter, presque également bannis de celles de la terre, et qui paraissent uniquement appartenir à l'élément des eaux.

Ainsi entre chacune de ses grandes familles, entre les quadrupèdes, les oiseaux, les poissons, la nature a ménagé des points d'union, des lignes de prolongement, par lesquelles tout s'approche, tout se lie, tout se tient ; elle envoie la chauve-souris voler parmi les oiseaux, tandis qu'elle emprisonne le tatou sous le têt d'un crustacé. Elle a construit le moule du cétacée sur le modèle du quadrupède dont elle a seulement tronqué la forme dans le morse, le phoque, qui de la terre où ils naissent, se plongeant dans l'onde, vont se rejoindre à ces mêmes cétacées, comme pour démontrer la parenté universelle de toutes les générations sorties du sein de la mère commune ; enfin elle a produit des oiseaux, qui moins oiseaux par le vol que le poisson volant, sont aussi poissons que lui par l'instinct et par la manière de vivre. Telles sont les deux familles des pingouins et des manchots, qu'on doit néanmoins séparer l'une de l'autre, comme elles le sont en effet dans la nature, non-seulement par la conformation, mais par la différence des climats.

On a donné indistinctement le nom de *pingouin* ou *pinguin* à toutes les espèces de ces deux familles, et c'est ce qui les a fait confondre. On peut voir dans le *Synopsis* de Ray (pag. 118 et 119), quel était l'embaras des ornithologistes pour concilier les caractères attribués par Clusius à son pingouin magellanique, avec les caractères

(1) Ils semblent former une espèce moyenne entre l'oiseau et le poisson ; car leurs plumes, surtout celles des ailes, diffèrent peu des écaillés, et ces ailes même ou plutôt ces ailerons, doivent être regardés comme des nageoires. (Premier Voyage de Cook, tom. 3, pag. 263.) Les ailes de ces animaux sont sans plumes, et ne leur servent que de nageoires ; ils vivent la plupart du temps dans l'eau. (De Gennes, Voyage au détroit de Magellan ; Paris, 1695, pag. 94.) Ces chicotés leur servent de nageoires quand ils sont dans l'eau. (Dampier.)

(2) Voyez ci-après les détails et les preuves dans la description des *manchots*.

qu'offraient les pingouins du nord. Edwards a cherché le premier à concilier ces contradictions; il dit avec raison, que loin de croire, comme Willoughby, le pingouin du nord de la même espèce que le pingouin du sud, on serait bien plutôt porté à les ranger dans deux classes différentes, ce dernier ayant quatre doigts, et le premier n'ayant pas même de vestiges du doigt postérieur; et n'ayant les ailes couvertes de rien qui puisse être appelé plumes; au lieu que le pingouin du nord a de très-petites ailes, couvertes de véritables plumes.

A ces différences, nous en ajoutons une autre encore plus essentielle, c'est que dans les espèces de ces oiseaux du nord, le bec est aplati, sillonné de cannelures par les côtés et relevé en lame verticale; au lieu que dans celles du sud il est cylindrique, effilé et pointu. Ainsi tous les pingouins des voyageurs au sud sont des manchots, qui sont réellement séparés des véritables pingouins du nord, autant par des différences essentielles de conformation, que par la distance des climats.

Nous allons le prouver par la comparaison des témoignages des voyageurs et par l'examen des passages dans lesquels nos manchots sont indiqués sous le nom de pingouins: tous les navigateurs au sud depuis Narborough, l'amiral Anson, le commodore Byron, M. de Bougainville, MM. Cook et Forster, s'accordent pour décrire ces manchots sous les mêmes traits, et tous différents de ceux des pingouins du septentrion (1).

(1) Les oiseaux les plus singuliers que l'on voie sur les côtes des Patagons, ont, au lieu d'ailes, deux espèces de moignons qui ne peuvent leur servir qu'à nager; leur bec est étroit comme celui d'un albatros (ce qui indique la forme allongée et cylindrique). (Voyage de l'amiral Anson, tom. 1, pag. 182.) Le pingouin... au lieu d'ailes, a deux moignons plats, comme des nageoires de poissons; et pour plumage une espèce de duvet court... il a le cou gros, la tête et le bec d'une corneille, excepté que la pointe tourne un peu en bas.... (Voyage du capitaine Narborough, dans celui de Coréal, tom. 2, pag. 223.) Il y a dans ce pays (à l'île de Lobos del mar, dans la mer Pacifique), quantité d'oiseaux, comme des boubies, mais principalement des pingouins, dont j'ai vu une abondance prodigieuse dans toutes les mers du Sud, sur la côte du pays nouvellement découvert, et au cap de Bonne-Espérance. Le pingouin est un oiseau marin, gros environ comme un canard, ayant les pieds faits de

« Le genre des pingouins (manchots), » dit M. Forster, a été mal à propos con- » fondu avec celui des *diomedea* (albatros), » et des *phaëtons* (paille-en-queue); quoi- » que l'épaisseur du bec varie, il a cepen- » dant le même caractère dans tous (cy- » lindrique et pointu); excepté que dans » quelques espèces la pointe de la partie » inférieure est tronquée (2); les narines » sont toujours des ouvertures linéaires, ce » qui prouve de nouveau qu'ils sont distin- » gués des *diomedea* (3); ils ont tous les » pieds exactement de la même forme (trois » doigts en avant, sans vestige de doigt pos- » térieur); les moignons des ailes étendus » en nageoires par une membrane, et cou- » verts de *plumules* placées si près les unes » des autres, qu'elles ressemblent à des » écailles, et par ce caractère, ainsi que » par la forme du bec et des pieds, ils sont » distingués du genre des *alcaë* (vrais pin- » gouins), qui sont incapables de voler, non » qu'ils manquent absolument de plumes » aux ailes, mais parce que ces plumes sont » trop courtes (4). »

C'est donc au manchot qu'on peut spécialement donner le nom d'oiseau sans ailes, et même s'en tenant au premier coup-d'œil, on pourrait aussi l'appeler l'oiseau sans plumes: en effet, non-seulement ses ailerons pendans semblent couverts d'écailles, mais tout son corps n'est revêtu que d'un duvet pressé, offrant toute l'apparence d'un poil serré et raz, sortant par pinceaux courts de petits tuyaux luisants, et qui forment comme une cotte de maille impénétrable à l'eau (5).

Néanmoins, en y regardant de très-près, on reconnaît dans ces *plumules*, et même dans les écailles des ailerons, la structure de la plume, c'est-à-dire une tige et des

même, mais avec le bec pointu; ils ne volent pas, ayant des chicots plutôt que des ailes, etc. (Dampier, Voyage autour du Monde, tom. 1, pag. 126.)

(2) Voyez ci-après l'article du manchot sauteur, gorfon de M. Brisson.

(3) Nota. M. Forster prodigue ici les preuves, et il n'en faut pas tant pour voir qu'un oiseau qui n'a que des moignons au lieu d'ailes, n'est pas du genre des oiseaux à grande envergure et à grand vol, tels que l'albatros ou le paille-en-queue.

(4) Observations de M. le docteur Forster, pag. 186.

(5) *Idem*, *ibid.*

barbes (1); d'où Feuillée a raison de reprendre Frézier, d'avoir dit, sans modification, que les manchots étaient couverts d'un poil tout semblable au poil des loups marins (2).

Au contraire le pingouin du nord a le corps revêtu de véritables plumes, courtes à la vérité, et surtout infiniment courtes aux ailes, mais qui offrent sans équivoque l'apparence de la plume, et non celle de poil, de duvet, ni d'écaillés.

Voilà donc une distinction bien établie, et fondée sur des différences essentielles dans la conformation extérieure du bec et du plumage entre les manchots ou prétendus pingouins du sud et les vrais pingouins du nord. Et de même que ceux-ci occupent les plages des mers les plus septentrionales, sans s'avancer que fort peu dans la zone tempérée, les manchots remplissent de même les vastes mers australes, se trouvent sur la plupart des portions de terre semées dans cette mer immense, et s'établissent, comme pour dernier asyle, le long de ces formidables glaces qui, après avoir envahi toute la région du pôle du sud, s'avancent déjà jusque sous le soixantième et le cinquantième degré.

« Le corps des manchots (3), dit M. Fors- » ter, est entièrement couvert de *plumules* » oblongues, épaisses, dures et luisantes..., » placées aussi près l'une de l'autre que les » écaillés des poissons... : cette cuirasse leur » est nécessaire aussi bien que l'épaisseur » de graisse dont ils sont enveloppés, pour

» les mettre en état de résister au froid, car » ils vivent continuellement dans la mer, » et sont confinés spécialement aux zones » froides et tempérées, du moins je n'en » connais point entre les tropiques (4). »

Et en suivant cet observateur, et l'illustre Cook, au milieu des glaces australes où ils ont pénétré avec plus d'audace et plus loin qu'aucun navigateur avant eux, nous trouvons partout les manchots, et en d'autant plus grand nombre, que la latitude est plus élevée et le climat plus glacial (5), jusque sous le cercle antarctique, aux bords de la glace fixe (6), au milieu des glaces flottantes (7), à la terre des États, à celle de

(4) Forster, Observations, pag. 181 et 186.

(5) *Pingouins* vus par cinquante-un degrés cinquante secondes latitude sud. (Cook, Second Voyage, tom. 1, pag. 96.) A cinquante-cinq degrés seize secondes latitude sud, nous vîmes plusieurs baleines, des *pingouins* et quelques oiseaux blancs. (*Idem*, pag. 99.) A cinquante-cinq degrés trente-une secondes latitude sud, nous vîmes quelques *pingouins*. (*Idem*, tom. 4, pag. 5.) Par soixante-trois degrés vingt-cinq secondes, nous vîmes un *pingouin* et du goémon. (*Idem*, *ibid.*, pag. 9.) Par cinquante-huit degrés latitude sud, on tua un second *pingouin* et quelques pétrels. (*Idem*, tom. 1, pag. 108.)

(6) En approchant des montagnes de glace (sous le cercle polaire austral), nous entendîmes des *pingouins*. (Cook, Second Voyage, tom. 2, pag. 168.) Étant par cinquante-cinq degrés cinquante-une secondes, nous aperçûmes plusieurs *pingouins* et un pétrel de neige, que nous prîmes pour les avant-coureurs de la glace. (*Idem*, pag. 79.) Le 24 janvier, notre latitude était de cinquante-trois degrés cinquante-six secondes, et notre longitude de trente-neuf degrés vingt-quatre secondes, nous avions autour de nous grand nombre de pétrels bleus et des *pingouins*. (*Idem*.)

(7) Les albatros nous quittèrent durant cette traversée au milieu des fies de glace, et nous n'en voyions qu'une seule de temps à autre; les pintades, les petits oiseaux gris, les hirondelles n'étaient pas non plus en aussi grand nombre: d'un autre côté les *pingouins* commencèrent à paraître, car ce jour nous en vîmes deux... Plusieurs baleines se montrèrent aussi parmi la glace, et variaient un peu la scène affreuse de ces parages... Nous ne passâmes pas moins de dix-huit fies de glace, et nous vîmes de nouveaux *pingouins*. (Cook, Second Voyage, p. 94.) (Le 28 janvier 1775) la mer était jonchée de grosses et de petites masses de glaces, différents *pingouins*, des pétrels de neige, d'autres oiseaux et quelques baleines frappèrent nos regards. (*Idem*, tom. 4, pag. 100. La latitude observée fut de soixante degrés quatre minutes, et la longitude vingt-neuf degrés vingt-trois secondes. — A soixante-six degrés,

(1) Quoique au premier coup-d'œil leurs petites ailes paraissent couvertes d'écaillés, cependant, lorsqu'on les observe au microscope, on découvre qu'elles sont couvertes de vraies petites plumes qui ont leurs tuyaux, leurs tiges et leurs barbes, tout comme les grandes plumes. (Glanures d'Edwards, tom. 2, préface, pag. 17.)

(2) Nous prîmes un jour dans un marais (au Chili), un de ces sortes d'amphibies, qu'on appelle *pingouins* ou *pinguins*, qui était plus gros qu'une oie; au lieu de plumes il était couvert d'une espèce de poil gris, semblable à celui des loups-marins; ses ailes ressemblent même beaucoup aux nageoires de ces animaux. Plusieurs relations en ont parlé, parce qu'ils sont fort communs au détroit de Magellan. (Voyage à la mer du Sud, etc., par Frézier; Paris, 1732, pag. 74.)

(3) L'Anglais dit toujours *pinguin* (qui se prononce *pingouin*), mais qui doit partout se traduire *manchot*, comme le prouve la discussion précédente.

Sandwich (1), terres désolées, désertes, sans verdure, ensevelies sous une neige éternelle; nous les voyions, avec quelques pétrels, habiter ces plages devenues inaccessibles à toutes les autres espèces d'animaux, et où ces seuls oiseaux semblent réclamer contre la destruction et l'anéantissement, dans ces lieux où toute nature vivante a déjà trouvé son tombeau. *Pars mundi damnata a rerum naturâ; æternâ mersa caligine* (Pline).

Lorsque les glaces, sur lesquelles les manchots sont gîtés, viennent à flotter, ils voyagent avec elles, et sont transportés à d'immenses distances de toute terre (2). « Nous » vîmes, dit M. Cook, au sommet de l'île de » glace qui passait près de nous, quatre » vingt-six pingouins (manchots); ce banc » était d'environ un demi-mille de circuit, » et de cent pieds et plus de hauteur, car il » nous mangea le vent pendant quelques » minutes, malgré toutes nos voiles. Le côté » qu'occupaient les pingouins s'élevait en » pente de la mer, de manière qu'ils grim- » paient par-là (3) : » d'où ce grand navigateur conclut, avec raison, que la rencontre des manchots en mer, n'est point un indice certain, comme on le croit, de la proximité des terres, si ce n'est dans les parages où il n'y a point de glaces flottantes (4).

Encore paraît-il qu'ils peuvent aller très-loin à la nage, et passer les nuits ainsi que les jours en mer (5); car l'élément de l'eau

nous vîmes plusieurs pingouins sur les îles de glace et quelques pétrels antarctiques dans l'air. (*Idem, ibid.*, pag. 145.) Un grand nombre de pingouins, juchés sur des morceaux de glace, passaient près de nous. (Vers soixante-un degrés latitude sud, et trente-un degrés longitude est.) (Cook, *idem*, tom. 1. pag. 114.)

(1) Cook, Second Voyage, tom. 4, pag. 58. — Forster, *ibid.*, pag. 57. Le froid était perçant, et les deux îles étaient couvertes de neige et de brume, et on n'y voyait ni arbres ni arbrisseaux, nous n'y apercevions aucun être vivant, si j'en excepte les nîgards et les pingouins; les derniers étaient en si grand nombre, qu'ils paraisaient former une croûte sur le rocher. (Troisième Voyage de Cook, pag. 82.)

(2) On trouve des pingouins, des pétrels et des albatros à six ou sept cents lieues au milieu de la mer du Sud. (Forster, Observations, pag. 192.)

(3) Second Voyage, pag. 110.

(4) *Idem*, *ibid.*

(5) Nous vîmes trois poules du Port-Egmont; le soir et plusieurs fois pendant la nuit nous entendîmes des pingouins, nous étions alors à quarante-neuf degrés cinquante-trois secondes latitude sud; et

convient mieux que celui de la terre à leur naturel et à leur structure : à terre leur marche est lourde et lente; pour avancer et se soutenir sur leurs pieds courts et posés tout à l'arrière du ventre, il faut qu'ils se tiennent debout, leur gros corps redressé en ligne perpendiculaire avec le cou et la tête; dans cette attitude, dit Narborough, on les prendrait de loin pour de petits enfants avec des tabliers blancs (6).

Mais autant ils sont pesants et gauches à terre, autant ils sont vifs et prestes dans l'eau : « ils plongent et restent long-temps » plongés, dit M. Forster, et quand ils se » remontent, ils s'élançant en ligne droite » à la surface de l'eau, avec une vitesse si » prodigieuse, qu'il est difficile de les tirer. » Outre que l'espèce de cuirasse ou de cotte de maille dure, luisante et comme écailleuse dont ils sont revêtus, et leur peau tres-forte, les font souvent résister aux coups de feu (7).

Quoique la ponte des manchots ne soit que de deux ou trois œufs au plus, ou même d'un seul (8), cependant comme ils ne sont jamais troublés sur les terres inhabitées où ils se rassemblent, et dont ils sont les seuls et paisibles possesseurs, l'espèce, ou plutôt les espèces de ces demi-oiseaux ne laissent pas d'être fort nombreuses. « On descendit » dans une île (9), dit Narborough, où l'on » prit trois cents pingouins (manchots), dans » l'espace d'un quart d'heure; on en aurait » pris aussi facilement trois mille, si la cha-

soixante-trois degrés trente-neuf secondes longitude est. (*Idem, ibid.*, pag. 134.) Un pingouin, qui semblait être de la même espèce que ceux que nous avions trouvés jadis près de la glace, vint se placer le matin sous nos agrès; mais ces oiseaux nous avaient si souvent trompés, que nous ne pouvions plus les regarder, non plus qu'aucun autre, dans ces latitudes, comme des signes certains du voisinage de terre. (Cook, Second Voyage, tom. 1, p. 137.)

(6) Relation du Voyage du capitaine Narborough, dans celui de Coréal. — Ils marchent debout, laissant pendre leurs nageoires, comme si c'étaient des bras, en sorte que de loin on les prendrait pour des pygmées. (Dampier.)

(7) Nous en blessâmes un, et le suivant de près nous lui tirâmes plus de dix coups chargés à petit plomb, et quoiqu'ils eussent porté, il fallut le tuer avec une balle. (Forster, dans Cook, Second Voyage, tom. 1, pag. 106.)

(8) Forster, Observations, pag. 182.

(9) A vue du Port-Désiré, sur la côte des Patagons.

» loupe avait pu les contenir : on les chas-
 » sait en troupeaux devant soi et on les tuait
 » d'un coup de bâton sur la tête (1).

» Ces *pingouins* (manchots), dit Wood (2),
 » qu'on place mal-à-propos au rang des oi-
 » seaux, puisqu'ils n'ont ni plumes ni ailes,
 » couvent leurs œufs, comme l'on m'assura,
 » vers la fin de septembre ou le commence-
 » ment d'octobre; c'est alors qu'on en pour-
 » rait prendre assez pour ravitailler une
 » flotte.... A notre retour au Port-Désiré,
 » nous ramassâmes environ cent mille de
 » ces œufs, dont quelques-uns furent gar-
 » dés à bord près de quatre mois sans qu'ils
 » se gâtassent.

» Le 15 de janvier, dit le rédacteur des
 » Navigations aux Terres Australes (3), le
 » vaisseau s'avança vers la grande île des
 » Pingouins, afin d'y prendre de ces oi-
 » seaux; en effet, on y en trouva une si
 » prodigieuse quantité, qu'il y aurait eu de
 » quoi en pourvoir plus de vingt-cinq navires,
 » et l'on en prit neuf cents en deux heures.»

Aucun navigateur ne manque l'occasion
 de s'approvisionner de ces œufs, qu'on dit
 fort bons (4), et de la chair même de ces
 oiseaux (5), qui ne doit pas être excellente,

mais qui s'offre comme une ressource sur
 ces côtes dénuées de tout autre rafraîchisse-
 ment (6); leur chair, dit-on, ne sent pas le
 poisson, quoique suivant toute apparence,
 ils ne vivent que de pêche (7); et si on les
 voit fréquenter dans les touffes du gram-
 men, l'unique et dernier reste de végétation
 qui subsiste sur leurs terres glacées,
 c'est moins, comme on l'a cru, pour en
 faire leur nourriture (8), que pour y trouver
 un abri.

M. Forster nous décrit leur établissement
 dans cette espèce d'asyle, qu'ils partagent
 avec les phoques; pour nicher, dit-il, ils

des îles Sorlingues : il sent le poisson. Pour l'ap-
 prêter, il faut l'écorcher, à cause qu'il est trop gras ;
 en tout c'est un manger passable, rôti, bouilli ou au
 four, mais plutôt rôti. Nous en salâmes douze ou
 treize tonneaux pour nous tenir lieu de bœuf salé.
 Cette chasse nous divertit beaucoup; on n'en peut
 faire de plus amusante, soit à les poursuivre et
 à leur couper chemin quand ils veulent gagner leurs
 terriers, la mer ou la montagne, ce qu'ils ne font
 pas sans tomber souvent dans leurs trous, soit à
 former une enceinte où on les enferme, et on les
 assomme à coups de bâton en les frappant sur la
 tête, car les coups donnés sur le corps ne les tue-
 raient pas, outre qu'il ne faut pas meurtrir la chair
 que l'on veut conserver salée.... Ces misérables pingouins,
 persécutés de toutes parts, se précipitaient
 les uns dans les autres, d'où on les tirait à milliers,
 les autres tombaient du haut des rochers sur la terre
 où ils se tuaient tout raides.... Les plus heureux
 gagnaient la mer, alors ils étaient en sûreté. (His-
 toire des Navigations aux Terres Australes, tom. 1,
 pag. 240.)

(6) Il y a des quantités prodigieuses de ces oiseaux
 amphibies (sur quelques îles près la terre des
 États), de sorte que nous en assommions autant qu'il
 nous plaisait avec un bâton; je ne puis pas dire s'ils
 sont bons à manger, souvent dans la disette nous les
 trouvions excellents, mais c'était faute d'autres ali-
 ments frais. Ils ne pondent pas ici, ou bien ce n'é-
 tait pas la saison (en janvier), car nous n'aperçûmes
 ni œufs ni petits. (Cook, tom. 4, pag. 72.) Spil-
 berg et Wood trouvent la viande de manchot de fort
 bon goût; mais cela dépend fort de la faim et de
 la disette d'aliments meilleurs, dans laquelle ils ont
 pu en manger.

(7) *Piscibus duntaxat vesci; non ideo tamen ingrati
 saporis, nec piscium saporum referebant.* (Clusius,
 Exotic., pag. 101.)

(8) Les îles des Pingouins (dans le détroit de Ma-
 gellan) sont au nombre de trois.... On ne voit dans
 ces îles qu'un peu d'herbe qui fait la nourriture des
 pingouins. (Relation de Spilberg, dans l'Histoire
 générale des Voyages, tom. 11, pag. 18.)

(1) Relation de Narborough, dans l'Histoire générale des Voyages, tom. 11, pag. 30.

(2) Voyage du capitaine Wood, à la suite de ceux de Dampier.

(3) Voyage de cinq vaisseaux au détroit de Magellan, dans l'Histoire des navigations aux Terres Australes, tom. 1, pag. 287.

(4) Il y a dans cette île (de *Lobos del mar*), quantité de *pingouins* (manchots), dont j'ai vu une abondance prodigieuse dans toutes les mers du Sud, sur la côte du pays nouvellement découvert et du Cap de Bonne-Espérance; leur chair est un médiocre aliment, mais leurs œufs sont un mets excellent. (Dampier, Voyage autour du monde, tom. 1, pag. 126.)

(5) Le 18, on jeta l'ancre dans le second goulet du détroit de Magellan, contre l'île des Pingouins, où les chaloupes furent bientôt chargées de ces oiseaux, qui sont plus gros que des canards. (Adams, dans l'Histoire générale des Voyages, tom. 2, pag. 215.) On retourna vers le milieu de septembre au Port-Désiré pour y faire de nouvelles provisions de veaux-marins, de *pingouins* et d'œufs de ces oiseaux. (Tom. 11, pag. 38; relation de Narborough.) — Une petite île à l'entrée de la baie de Saldana, a tant de veaux-marins et de *pingouins*, qu'elle en pourrait fournir de rafraîchissement la flotte la plus nombreuse. (Histoire générale des Voyages, tom. 1, pag. 384.) Le *pingouin* est meilleur que le plongeon

se creusent des trous ou des terriers (1), et choisissent à cet effet une dune ou plage de sable; le terrain en est partout si criblé, que souvent en marchant on y enfonce jusqu'aux genoux; et si le manchot se trouve dans son trou, il se venge du passant en le saisissant aux jambes, qu'il pince bien serré (2).

(1) Sur l'île du Nouvel-An, près de la terre des États, et à la Georgie australe, un gramen de l'espèce nommée *dactylis glomerata*, prend un accroissement singulier; il est perpétuel et affronte les hivers les plus froids; il vient toujours en touffes ou pennaches à quelque distance l'une de l'autre: chaque année les bourgeons prennent une nouvelle tête, et élargissent la pennache jusqu'à ce qu'il ait quatre ou cinq pieds de haut, et qu'il soit deux ou trois fois plus large au sommet qu'au pied; les feuilles et les tiges de ce gramen sont fortes et souvent de trois ou quatre pieds de long; les phoques et les manchots se réfugient sous ces touffes, et comme ils sortent de la mer tout mouillés, ils rendent si sales et si boueux les sentiers entre les pennaches, qu'un homme ne peut y marcher qu'en sautant de la cime d'une touffe à l'autre. (Forster, Observations, pag. 34.) La plus avancée et la plus grande de ces îles (au nord-est de la baie Spiring, à la vue du Port-Désiré, dans le détroit de Magellan) est celle qu'on nomme l'île des *Pingouins*, longue d'environ trois quarts de mille. Cette île n'est composée que de rochers escarpés, excepté vers le milieu qui est graveleux, et qui offre un peu d'herbe verte; c'est la retraite d'un prodigieux nombre de pingouins et de veaux-marins. (Relation de Narborough, dans l'Histoire générale des Voyages, tom. 11, pag. 30.)

(2) Voyage de cinq vaisseaux au détroit de Magellan, tom. 1, pag. 681 et suivantes, et tom. 1, pag. 287 de l'Histoire des Navigations aux Terres Australes. — Ils font des trous dans la terre, s'y tiennent comme font nos lapins et y font leurs œufs; mais ils vivent de poisson et ne peuvent voler, n'ayant point de plumes à leurs ailes qui pendent à leurs côtés comme des morceaux de cuir. (Voyage d'Olivier Noort, autour du monde, dans le Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes orientales, tom. 2, pag. 15.) Tout le rivage, près de la mer, est parsemé de terriers, où ces oiseaux font éclore leurs œufs; l'île du Détroit est pleine de ces trous, à l'exception d'une belle vallée d'herbe verte et fine, que nous imaginâmes que ces animaux réservaient pour leur pâturage. (Histoire des Navigations, tom. 1, pag. 240.) En une baie de la côte du Brésil, il se trouve une extrême quantité d'oiseaux que les Anglais appellent *pinguins*; ces oiseaux n'ont point d'ailes, sont plus grands que des oies, et font des trous ou tanières en terre, dans lesquels ils se retirent, ce qui fait que quelques Français les appellent *crapauds*. (Voyage autour du Monde, par Drack; Paris, 1641, pag. 17.)

Les manchots se rencontrent non-seulement dans toutes les plages australes de la grande mer Pacifique, et sur toutes les terres qui y sont éparses (3); mais on les voit aussi dans l'Océan Atlantique, et, à ce qu'il paraît, à de moins hautes latitudes. Il y en a de grandes peuplades vers le cap de Bonne-Espérance, et même plus au nord (4). Il nous paraît que les *plongeurs* rencontrés par les vaisseaux l'*Aigle* et la *Marie*, par le quarante-huitième degré cinquante minutes de latitude australe (5), avec les premières glaces flottantes, étaient des manchots; et il faut qu'ils se soient portés jusque dans les mers de l'Inde, si Pyrard est exact en les plaçant dans les *Atollons* des Maldives (6), et si M. Sonnerat les a en effet trouvés à la Nouvelle-Guinée (7). Mais excepté ces points

(3) En général, aucune partie de la Nouvelle-Zélande ne contient autant d'oiseaux que la baie Dusky; outre ceux dont on vient de parler, nous y avons trouvé des cormorans, des albatros, des mouettes, des *pingouins* (manchots). (Forster.) On ne peut pas compter les perroquets et les pingouins parmi les animaux domestiques, car quoique les naturels des îles des Amis et des îles de la Société apprivoisent quelques individus, ils n'en ont jamais eu de couvées. (Observations de Forster, pag. 181.)

(4) A vingt lieues au nord du Cap de Bonne-Espérance, il y a une multitude d'oiseaux, et entre autres une infinité de ceux qu'on nomme *pinguins*, tant qu'à peine pouvions-nous nous tourner au milieu d'eux; ils ne sont point accoutumés à voir des hommes, n'y ayant presque jamais de vaisseaux qui relâchent à cette île, si ce n'est par quelque fortune de mer, ainsi que nous avons fait. (Premier Voyage de G. Spilberg aux Indes orientales, dans le Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes orientales, tom. 2, pag. 420.)

(5) Et le septième degré de longitude. (Expédition des vaisseaux l'*Aigle* et la *Marie*; dans l'Histoire générale des Voyages, tom. 11, pag. 258.)

(6) Quantité de petites îles des Atollons des Maldives n'ont aucune verdure, et sont de pur sable mouvant, dont une partie est sous l'eau dans les grandes marées; on y trouve dans tous les temps quantité de gros crabes et d'écrevisses de mer, avec un si prodigieux nombre de *pingouins*, qu'on ne peut y mettre le pied sans écraser leurs œufs et leurs petits. (Voyage de François Pyrard, pag. 73.)

(7) Ce voyageur en parle en naturaliste éclairé: « Toutes les espèces de manchots, dit-il, sont privées de la faculté de voler; ils marchent mal, et portent en marchant le corps droit et perpendiculaire; leurs pieds sont tout à fait en arrière et si courts, que l'oiseau ne peut faire que des pas fort

avancés, on ne peut dire avec M. Forster, qu'en général le tropique est la limite que les manchots n'ont guère franchie, et que le gros de leurs espèces affecte les hautes et froides latitudes des terres et des mers australes.

De même, les vrais pingouins, nos pingouins du nord, paraissent habiter de préférence la mer Glaciale, quoiqu'ils en descendent pour nicher jusqu'à l'île de Wight : néanmoins les îles Féroë et les côtes de Norvège, paraissent être leur terre natale dans l'ancien continent; ainsi que le Groënland, le Labrador et Terre-Neuve dans le nouveau. Ils sont comme les manchots entièrement privés de la faculté de voler, n'ayant que de petits bouts d'ailes, garnies à la vérité de plumes, mais si courtes qu'elles ne peuvent servir qu'à voler.

Les pingouins comme les manchots, se tiennent presque continuellement à la mer, et ne viennent guère à terre que pour nicher ou se reposer en se couchant à plat, la marche et même la position debout leur

étant également pénible, quoique leurs pieds soient un peu plus élevés, et placés un peu moins à l'arrière du corps que dans les manchots.

Enfin les rapports dans le naturel, le genre de vie, et la conformation mutilée et tronquée, sont tels entre ces deux familles, malgré les différences caractéristiques qui les séparent, qu'on voit suffisamment que la nature en les produisant, paraît avoir voulu rejeter aux deux extrémités du globe, les deux extrêmes des formes du genre volatile; de même qu'elle y reléguait ces grands amphibiens, extrêmes du genre des quadrupèdes, les phoques et les morses; formes imparfaites et tronquées, incapables de figurer avec des modèles plus parfaits au milieu du tableau, et rejetées dans le lointain sur les confins du monde.

Nous allons présenter l'énumération et la description de chacune des espèces de ces deux genres d'oiseaux sans ailes, les *pingouins* et les *manchots*.

LE PINGOUIN * (1)

PREMIÈRE ESPÈCE.

ALCA TORDA et *ALCA PICA*, Linn., Gmel. (2).

QUOIQUE l'aile du pingouin de cette première espèce ait encore quelque longueur,

petits; les ailes ne sont que des appendices attachés à la place où devraient tenir les véritables ailes, leur usage ne saurait être que d'aider à soutenir l'oiseau chancelant, et de lui servir comme d'un balancier dans sa marche vacillante; ils vont à terre pour y passer la nuit et y faire leur ponte; l'impossibilité où ils sont de voler, la difficulté qu'ils ont à courir, les met à la merci de ceux qu'un hasard fait descendre sur les terres qui leur servent de retraite, et on les prend à la course; le défaut de leur conformation, qui les met hors d'état d'éviter leurs ennemis, les fait regarder comme des êtres stupides qui ne s'occupent pas même du soin de veiller à leur conservation; on n'en trouve point dans les lieux habités, et jamais il n'y en aura; c'est une race qui, hors d'état de se défendre et de fuir, disparaîtra toujours partout où se fixera l'homme destructeur qui ne laisse rien subsister de ce qu'il peut anéantir. » (Voyage à la Nouvelle-Guinée, pag. 178 et suiv.)

et qu'elle soit garnie de plusieurs petites plumes, néanmoins on assure qu'il ne peut

* Voyez les planches édulminées, n° 1003 (*) et 1004 sa femelle (**).

(1) En Norvège, *alk*; aux îles Féroë, *alck* ou *alka*; en Gothland, *tord*; en Angermanie, *tordmulé*; en Écosse, *scout*; dans l'Angleterre septentrionale, *auk*; dans l'Angleterre occidentale, *razorbill*; en Cornouailles, *murre*.

Alka. (Clusius Exotic. auctuar., pag. 367. —

(2) Les divers âges de ce pingouin ont été considérés comme appartenant à des espèces distinctes : ainsi les vieux en plumage d'hiver sont l'*alca balthica* de Brunnich; les jeunes de l'année sont l'*alca pica* de Gmelin, *alca minor* Briss., *alca unisulcata* Brunnich, ou le petit pingouin de Buffon décrit ci-après pag. 393; enfin dans le plumage d'été ou de nocé, c'est l'*alca torda* de Gmelin ou le pingouin du présent article de Buffon. DESM. 1830.

(*) Le plumage d'été.

(**) Le plumage d'hiver.

DESM. 1830.

point voler, même assez pour se dégager de l'eau (1). Il a la tête, le cou et tout le dessus du corps noirs; mais la partie inférieure plongée dans l'eau quand il nage est entièrement blanche. Un petit trait de blanc se trace du bec à l'œil, et un autre semblable trait traverse obliquement l'aile.

Nous avons dit que les pieds du pingouin n'ont que trois doigts, et que cette conformation, ainsi que celle du bec, le distingue bien sensiblement du manchot; le bec de ce premier pingouin est noir, tranchant par les bords, très-aplati par les côtés qui sont canelés de trois sillons dont celui du milieu est blanc; tout à côté de son ouverture et sous le velouté qui revêt la base du bec, les narines sont ouvertes en fentes longues. La femelle n'a pas le petit trait blanc entre le bec et l'œil, mais sa gorge est blanche.

Ce pingouin, dit Edwards, se trouve également dans les parties septentrionales de l'Amérique et de l'Europe. Il vient nicher aux îles Féroë (2), le long de la côte occidentale d'Angleterre (3), et jusqu'à l'île de Wight (4), où il grossit la foule des oiseaux de mer qui peuplent ces grands rochers, que les Anglais ont appelés *les Aiguilles* (the Needles). On assure que cet oiseau ne pond qu'un œuf (5) très-gros par rapport à sa taille (6).

On ignore encore dans quel asyle les pingouins, et particulièrement celui-ci, passent l'hiver (7) : comme il ne peuvent tenir la mer dans le fort de cette saison; que néanmoins ils ne paraissent point alors à la côte, et que d'ailleurs il est constant qu'ils ne se retirent pas vers les terres du midi; Edwards imagine qu'ils passent l'hiver dans des cavernes de rochers, dont l'ouverture est submergée, mais dont l'intérieur s'élève assez au-dessus des flots, pour leur fournir une retraite où ils restent dans un état de torpeur, et substantés par la graisse dont ils sont abondamment chargés (8).

Nous ajouterions, d'après Pontoppidan, quelques particularités à ce que nous venons de dire de cette première espèce de pingouin, qu'il est grand pêcheur de harengs, qu'ils se prend aux hameçons amorcés de ces poissons, etc., si le récit de cet écrivain n'offrait ici les mêmes disparates qui se trouvent ordinairement dans ses autres narrations; comme quand il dit « que ces oiseaux » en sortant tous à-la-fois des grottes où ils » s'abritent et où ils nichent, obscurcissent » le soleil par leur nombre, et font de leurs » ailes un bruit semblable à celui d'un » orage (9); » tout ceci ne convient point à des pingouins qui tout au plus ne peuvent que voler.

Nous reconnaissons plus distinctement le pingouin dans l'*esarokitsok* ou *petite aile* des Groënländais, « espèce de plongeon, » dit le relateur, qui a les ailes d'un demi-pied de long tout au plus, si peu fournies de plumes, qu'il ne peut voler; et dont les pieds sont d'ailleurs si loin de l'avant-corps et si portés en arrière, qu'on ne conçoit pas comment il peut se tenir debout et marcher (10). » En effet, l'attitude droite est pénible pour le pingouin; il a la marche lourde et lente, et sa position ordinaire est de nager et de flotter sur l'eau, ou d'être couché en repos sur les rochers ou sur les glaces.

Nieremberg, pag. 236. — Mus. Worm., pag. 303. — Jounston, Avi., pag. 129.) *Alca hoieri*. (Sibbald., Scot. illustr., part. 2, lib. 3, pag. 20. — Rzaczynski, Auct., Hist. nat. Polon., pag. 433. — Willoughby, Ornithol., pag. 243. — Ray, Synops. avi., pag. 119, n° a, 3.) *Alca rostri sulcis* quatuor, lineâ utrinque albâ a rostro ad oculos. Torda. (Linnaeus, Syst. nat., ed. 10, gen. 63, sp. 1. — *Idem*, Fauna Suecic., n° 120.) *Plantus tonsor*. (Klein, Avi., pag. 47, n° 5.) Oiseau à bec tranchant. (Albin, tom. 3, pag. 40, pl. 95.) L'alque. (Salerne, Histoire des Oiseaux, pag. 364.) The razor-bill. (Edwards, Glan., part. 13, pag. 307, pl. 388.) *Alca supernè nigra infernè albâ*; lineâ utrinque a rostro ad oculos candidâ; gutture et colli inferioris parte supremâ fuliginosis, remigibus minoribus albo in apice marginatis, rectricibus nigricantibus... *Alca*. *Le pingouin*. (Brisson, tom. 6, pag. 89.)

(1) Edwards, History, pag. 212.

(2) Hoier. apud Clus. auctuar., pag. 367.

(3) Ray. (4) Edwards.

(5) Linnaeus, Fauna Suecica. (6) Ray.

(7) Quò abeant et ubi hiemem transigant, incognitum. (Ray.)

(8) Glanures, part. 4, pag. 219.

(9) Histoire naturelle de Norwège, par Pontoppidan. Journal étranger; février 1767.

(10) Histoire générale des Voyages, tom. 19, pag. 45.

LE GRAND PINGOIN* (1).

SECONDE ESPÈCE.

ALCA IMPENNIS, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Cuv., Temm.

WILLOUGHBY dit que la taille de ce pingouin approche de celle de l'oie, ce qu'il faut entendre de la hauteur à laquelle il porte sa tête et non de la grosseur et du volume du corps, qui a beaucoup moins d'épaisseur; il a la tête, le cou et tout le manteau d'un beau noir, en petites plumes courtes, mais douces et lustrées comme du satin; une grande tache blanche ovale se marque entre le bec et l'œil, et le rebord de cette tache s'élève comme en bourlet de chaque côté du sommet de la tête qui est fort aplatie; le bec, dont la coupe ressemble, suivant la comparaison d'Edwards, au bout d'un large coutelas, a ses côtés aplatis et creusés d'entaillures; les plus grandes plumes des ailes n'ont pas trois pouces de longueur: on juge aisément que dans cette proportion avec la masse du corps, elles ne peuvent lui servir pour s'élever en l'air; il ne marche guère plus qu'il ne vole (2), et il

demeure toujours sur l'eau, à l'exception du temps de la ponte et de la nichée.

L'espèce en paraît peu nombreuse; du moins ces grands pingouins ne se montrent que rarement sur les côtes de Norvège (3); ils ne viennent pas tous les ans visiter les îles de Féroë (4), et ne descendent guère plus au sud dans nos mers d'Europe (5); celui qu'Edwards décrit, avait été pris par les pêcheurs sur le banc de Terre-Neuve: du reste, on ignore dans quelle plage ils se retirent pour nicher (6).

L'akpa de Groënlandais, oiseau grand comme le canard avec le dos noir et le ventre blanc, et qui ne peut ni courir ni voler (7), paraît devoir se rapporter à notre grand pingouin: pour les prétendus pingouins décrits dans le Voyage de la Martinière, ce sont évidemment des pélicans (8).

* Voyez les planches enluminées, n° 367.

(1) Par les Suédois, *pengwin*; par les Anglais, *northern penguin*; aux îles Féroë, *goifugel*. — *Pinguin*. (Mus. Worm., pag. 300.) *Penguin nautis nostratibus dicta*. (Willoughby, Ornithol., pag. 242.) *Penguin nautis nostratibus, quæ goifugel Hoieri esse videtur*. (Ray, Synops. avi., pag. 118, n° 1.) *Penguin du Nord*. (Edwards, pag. et pl. 147.) *Goifugel*. (Clusius, Exotic. auctuar., pag. 367.) *Goifugel*. (Nieremberg, pag. 237. — Jonston, Avi., pag. 129.) *Mergus Americanus*. (Clusius, Exotic., pag. 103. — Nieremberg, pag. 215. — Willoughby, tab. 42, mauvaise figure empruntée de Clusius. — Charleton, Exercit., pag. 102, n° 10. Onomast., pag. 96, n° 10.) *Chenalopes*. (Moërh., Avi., pag. 68.) *Alca torquata, subtus albicans, supernè nigricans*. (Barrère, Ornithol., clas. 1, gen. 6, sp. 50. — *Alca rostro compresso ancipiti, sulcato, maculâ ovatâ utrinque ante oculos. Alca impennis*. (Linnæus, Syst. nat., ed. 10, gen. 63, sp. 2.) *Alca rostri sulcis octo; maculâ albâ ante oculum*. (*Idem*, Fauna Suec., n° 119.) *Alca supernè nigra, infernè alba, maculâ utrinque rostrum inter et oculos ovatâ candidâ: gutture et colli inferioris parte supremâ nigris; remigibus minoribus albo in apice marginatis; rectricibus nigris...* *Alca major. Le grand pingoin*. (Brisson, tom. 6, pag. 85.)

(2) *Nec incedere nec volare visa est*. (Hoierus, apud Clusium. Exotic. auctuar., pag. 367.)

(3) *Habitat in mari Norwegico rariùs*. (Linnæus, Fauna Suecica.)

(4) *Rarissimè autem et nonnisi peculiaribus quibusdam annis visitur*. (Hoierus apud Clusium, Exotic. auctuar., pag. 367.)

(5) Edwards.

(6) *Ubi fœturæ operam det, nulli hominum exploratum*. (Hoierus, ubi suprâ.)

(7) L'akpa du Groënland a la grosseur d'un canard, le dos noir et le ventre blanc; cette espèce se tient en troupes bien avant sur la mer, et n'approche des terres que dans les grands froids; mais alors il en vient en si grand nombre, que les eaux qui couvrent les îles d'alentour semblent couvertes d'un brouillard noir et épais; alors les Groënlandais les poussent vers la côte, de façon à les prendre avec la main, parce que ces oiseaux ne peuvent ni courir ni voler. On s'en nourrit durant les mois de février et de mars, du moins à l'embouchure de Ballriver, car ils ne se trouvent pas indifféremment partout; leur chair est la plus tendre et la plus nourrissante de toutes celles des poules de mer, et leur duvet sert à garnir les vestes d'hiver. (Histoire générale des Voyages, tom. 19, pag. 46.)

(8) Ces oiseaux que notre patron nous dit se nommer *pingouins*, ne sont pas plus hauts que des cygnes, mais une fois plus gros, blancs de même, le cou aussi long que celui d'une oie, la tête beaucoup plus grosse, l'œil rouge et étincelant, le bec allant en pointe, d'un brun jaunâtre: et les pieds de même qui sont formés comme ceux des oies, et ont une

LE PETIT PINGOUIN ⁽¹⁾, OU LE PLONGEON DE MER DE BELON.

ALCA PICA et ALCA TORDA, Linn., Gmel. — ALCA UNISULGATA, Brunn.
ALCA MINOR, Briss. (2).

CET oiseau est indiqué dans Belon sous le nom de *plongeon de mer*, et par M. Brisson, sous celui de *petit pingouin*; néanmoins il nous reste un doute très-fondé sur cette dernière dénomination; car en examinant la figure donnée par cet ornithologiste, on voit qu'il a beaucoup de ressemblance avec le *petit guillemot*, n° 917 de nos planches enluminées; et tout au moins il est certain que son bec n'est pas celui d'un pingouin: et en même temps la plage où Belon dit avoir observé cet oiseau, savoir la mer de Crète, est un nouveau sujet de douter qu'il appartienne en effet au genre des pingouins, qui ne paraît pas s'être porté dans la Méditerranée, et que tout nous représente comme indigène aux mers du nord; en sorte que si nous osions soupçonner ici de peu de justesse un observateur d'ailleurs aussi instruit et toujours aussi exact que l'est Belon, nous croirions, malgré ce qu'il dit de la conformation des pieds de son *uttamaria* de Crète, qu'il appartient plutôt à quelque espèce de plongeon ou de castagneux, qu'à la famille des pingouins. Quoi qu'il en soit, il faut rapporter ce que dit notre vieux et docte naturaliste, de cet oiseau dont lui seul a parlé, Dapper et Aldro-

vande n'en ayant fait mention que d'après lui.

« Il y a, dit-il, en Crète une particulière
» espèce de plongeon de mer, nageant entre
» deux eaux, différente au cormoran et aux
» autres plongeurs nommés *mergi*, et que
» j'estime être celui qu'Aristote a nommé
» *ethia*. Les habitants du rivage de Crète
» l'appellent *vuttamaria* et *calicatzu*; il est
» de la grosseur d'une sarcelle, blanc par
» dessous le ventre et noir par tout le des-
» sus du corps; il n'a nul ergot derrière,
» aussi est-il seul entre tous oiseaux ayant le
» pied plat, à qui cela convienne; son bec
» est moult tranchant par les bords, noir
» dessus, blanc dessous, creux et quasi plat,
» et couvert de duvet jusque bien avant...
» qui provient d'un toffet de plumes noires
» qui lui croit sur quelque chose qu'il a sur
» le bec joignant la tête, eslevé gros comme
» une demie noix... Il a le sommet de la tête
» large, mais la queue si courte, qu'il sem-
» ble quasi qu'il n'en ait point; il est tout
» convert de fin duvet, qui tient si fort à la
» peau, qu'on jugerait proprement que c'est
» du poil, et qui se montre aussi fin que ve-
» lours, tellement que si on l'escorche on
» lui trouvera la peau bien épaisse, et si on
» la fait courroyer, semblera une peau de
» quelque animal terrestre (3). »

espèce de sac de près d'un pied de long, qui commence dès dessous le bec, continuant le long du cou jusqu'à la poitrine, en s'élargissant en bas, de telle sorte qu'il tient bien un pot de vide, dedans quoi ils réservent leurs mangeailles quand ils sont rassasiés, pour en repaître au besoin... Pour les manger, nous fîmes obligés de les écorcher, ayant la peau fort dure, de laquelle on ne peut tirer les plumes qu'avec grande peine. La chair en est très-bonne, de même goût que celle des *canards sauvages*, et fort grasse, de quoi nous fîmes bonne chère. (Pag. 147, 148 et 149, Voyage de la Martinière; Paris. 1671.)

(1) *Plongeon de mer*. (Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 179, avec une figure peu exacte, pag. 180. La même, Portraits d'Oiseaux, pag. 39, a.) *Oethia*. (Idem, Observations, pag. 18.) *Mergus Belonii*. (Aldrovande, Avi., tom. 3, pag. 240; figure em-

pruntée de Belon. — Jonston, tab. 47, même fig.) *Mergus Belonii*, *Aldrovandi*. (Willoughby, Ornith., pag. 243. — Ray, Synops., avi., pag. 119, n° 2.) Le plongeon de mer, *utmaria* de Belon. (Salerno, Ornithol., pag. 364.) *Alca superna nigra, inferna albâ; teniâ utrinque a rostro ad oculos albo punctulata, fasciâ infra oculos nigricante; remigibus minoribus albo in apice marginatis; rectricibus nigris...* *Alca minor*. *Le petit pingouin*. (Brisson, tom. 6, pag. 92.)

(2) Cet oiseau, qui est l'*alca pica* de Gmelin, est considéré comme le jeune du pingouin proprement dit, décrit ci-avant page 388. DESM. 1830.

(3) Nature des Oiseaux, pag. 179; et Observations, lib. 1, c. 9.

LE GRAND MANCHOT * (1)

PREMIÈRE ESPÈCE.

APTENODYTES PATAGONICA, Lath., Linn., Gmel. — EUDYPTES PATAGONICA, Vieill. (2).

CLUSIUS semble rapporter la première connaissance des manchots à la navigation des Hollandais dans la mer du Sud, en 1598. « Ces navigateurs, dit-il, étant parvenus » à certaines îles voisines du Port-Désiré, » les trouvèrent remplies d'une sorte d'oiseaux inconnus, qui y venaient faire leur » ponte; ils nommèrent ces oiseaux *pingouins* » (à *pinguedine*), à raison de la quantité de » leur graisse, et ils imposèrent à ces îles le » nom d'*Îles des Pingouins* (3).

» Ces singuliers oiseaux, ajoute Clusius, » sont sans ailes, et n'ont à la place que deux » espèces de membranes qui leur tombent » de chaque côté comme de petits bras; leur » cou est gros et court; leur peau dure et » épaisse comme le cuir du cochon; on les » trouvait trois ou quatre dans un trou; les » jeunes étaient du poids de dix à douze livres, mais les vieux en pesaient jusqu'à » seize, et en général ils étaient de la taille » de l'oie. »

* Voyez les planches enluminées, n° 975, sous la dénomination de *manchot des îles Malouines*.

(1) *Penguin* ou *pinguin*, par les navigateurs anglais et hollandais. *Pinguin*, à *pinguedine*, dit Clusius: l'auteur de la Relation du Voyage de cinq vaisseaux au détroit de Magellan, tom. 1, pag. 681, doute seul de cette étymologie; nous doutons à notre tour de celle qu'il y substitue. « Les *pingouins* sont ainsi nommés, dit-il, non parce qu'ils sont gras, ainsi que l'a cru l'auteur du présent journal, mais parce qu'ils ont la tête blanche. Le mot de *pinguin*, en anglais, a cette signification, ainsi qu'on le voit dans le Voyage du sieur Thomas Candish. » *Pinguin*. (Jean de Laët, Nov. orb.: p. 551.) *Pinguin batavorum*, seu *anser Magellicanus* Clusii. (Willoughby, Ornithol., pag. 242.) *Anser Magellicanus*. (Clusius, Exotic., lib. 5, cap. 5, pag. 101, avec une figure grossière, mais néanmoins reconnaissable.) *Nota*. Willoughby n'accuse la figure de Clusius d'être fautive en représentant un doigt postérieur, que parce qu'il prenait ce manchot pour un pinguin. (Nieremberg, pag. 206; et

A ces proportions il est aisé de reconnaître le manchot représenté dans nos planches enluminées sous le nom de *manchot des îles Malouines*, et qui se trouve, non-seulement dans tout le détroit de Magellan et les îles voisines, mais encore à la Nouvelle-Hollande, et qui delà a gagné jusqu'à la Nouvelle-Guinée (4). C'est en effet l'espèce la plus grande du genre des manchots; l'individu que nous avons fait représenter a vingt-trois pouces de hauteur; et ces manchots parviennent à un beaucoup plus grand accroissement, puisque M. Forster en a mesuré plusieurs de trente-neuf pouces (anglais), et qui pesaient jusqu'à trente livres.

« Diverses troupes de ces *pingouins*, les » plus gros que j'aie jamais vus; dit-il, » erraient sur la côte (à la Nouvelle-Géorgie); leur ventre était d'une grosseur » énorme, et couvert d'une grande quan-

Jonston, pag. 126, pl. 56; tous deux ont emprunté la figure de Clusius. — Charleton, Exercit., pag. 104. n° 5. Onomast., pag. 98, n° 5.) *Plautus pinguis*. (Klein, Avi., pag. 147, n° 4.) *Diomedea alis impennibus, pedibus tetradactylis*. *Diomedea demersa*. (Linnaeus, Syst. nat., ed. 10, gen. 65, sp. 5.) *Penguin-patagon*. (Transact. philos. vol. 66.) *Penguin aux pieds noirs*. (Edwards, pag. et pl. 94.) Première espèce de *pingouins* des îles Malouines. (Bougainville, voyez tom. 1, pag. 120.) *Manchot de la Nouvelle-Guinée*. (Sonnerat, Voyage à la Nouvelle-Guinée, pag. 178.)

Nota. M. Brisson se trompe, d'après Willoughby, en rapportant à l'oie *magellanique* de Clusius, ou au manchot, le *pinguin* de Wormius qui n'a point de doigt postérieur, et avait été apporté de Féroë.

(2) Du genre *gorfou* de M. Vieillot, dont M. Cuvier forme son sous-genre des manchots proprement dits dans le grand genre manchot, *aptenodytes*, de Forster et de Linnée.

DESM. 1830.

(3) Clusius, Exotic., pag. 101.

(4) Sonnerat, Voyage à la Nouvelle-Guinée, pag. 178 et suiv.

» tité de graisse ; ils portent de chaque côté
 » de la tête une tache d'un jaune brillant ou
 » couleur orangée, bordée de noir ; tout le
 » dos est d'un gris noirâtre ; le ventre, le
 » dessous des nageoires et l'avant du corps
 » sont blancs ; ils étaient si stupides qu'ils
 » ne fuyaient point, et nous les tuâmes à
 » coups de bâton.... Ce sont, je pense, ceux
 » que nos Anglais ont nommés aux îles
 » Falkland, *pingouins jaunes ou pingouins*
 » *rois* (1). »

Cette description de M. Forster convient parfaitement à notre grand manchot, en observant qu'une teinte bleuâtre est répandue sur son manteau cendré, et que le jaune de la gorge est plutôt citron ou couleur de paille qu'orangé : nos Français l'ont en effet trouvé aux îles Falkland ou Malouines, et M. de Bougainville en parle dans les termes

suiuants : « Il aime la solitude et les endroits
 » écartés ; son bec est plus long et plus dé-
 » lié que celui des autres espèces de man-
 » chots, et il a le dos d'un bleu plus clair ;
 » son ventre est d'une blancheur éblouis-
 » sante ; une palatine jonquille qui, partant
 » de la tête, coupe ces masses de blanc et
 » de bleu (gris-bleu) et va se terminer
 » sur l'estomac, lui donne un grand air
 » de magnificence ; quand il lui plaît de
 » chanter, il allonge le cou.... On espéra de
 » pouvoir le transporter en Europe, et d'a-
 » bord il s'appriivoisa jusqu'à connaître et
 » suivre la personne qui était chargée de le
 » nourrir, mangeant indifféremment le pain,
 » la viande et le poisson ; mais on s'aperçut
 » que cette nourriture ne lui suffisait pas et
 » qu'il absorbait sa graisse ; quand il fut amai-
 » gri à un certain point, il mourut (2). »

LE MANCHOT MOYEN* (3).

SECONDE ESPÈCE.

APTENOBYTES DEMERSA, Lath., Linn., Gmel. — EUDYPTES DEMERSA, Vieill.
 — SPHENISCUS NÆVIUS, Briss. — SPHENISCUS DEMERSUS, Cuv. (4).

De tous les caractères d'après lesquels on pourrait dénommer cette seconde espèce de manchots, nous n'avons cru pouvoir énoncer que la grandeur, parce que les autres caractères, quoique sensibles, ne sont peut-être pas constants, ou ne sont pas exclusifs ; ce sont ces manchots qu'Edwards appelle *pingouins aux pieds noirs* ; mais les pieds

du grand manchot sont noirs aussi : on les trouve indiqués sous le nom de *manchot du Cap de Bonne-Espérance* ou *des Hottentots*, dans nos planches enluminées, mais l'espèce s'en trouve bien ailleurs qu'au Cap, et paraît se rencontrer également aux terres Magellaniques (5) : nous avons pensé à l'appeler *manchot à collier* ; en effet, le man-

(1) Forster, dans le Second Voyage du capitaine Cook, tom. 4, pag. 86.

(2) Voyage autour du monde, par M. de Bougainville, tom. 1, pag. 120.

* Voyez les planches enluminées, n° 382, le *Manchot du Cap de Bonne-Espérance* ; et n° 1005, le *Manchot des Hottentots*, que nous jugeons être la femelle du premier.

(3) Pinguins aux pieds noirs. (Edwards, planche 49.) *Spheniscus supernè nigricans, infernè albus, capite ad latera, guttareque sordidè griseis ; rectricibus nigricantibus.... Spheniscus.* (Briss., tom. 6, pag. 97.) *Nota.* 1° Nous rapporterons ici le *Manchot tacheté* de M. Brisson, qui n'est que l'une des deux figures d'Edwards et de nos planches enluminées, lesquelles diffèrent trop peu entre elles pour en faire deux espèces, et qui, suivant toute apparence, représentent le mâle et la femelle. *Spheniscus supernè nigricans, punctulis cinereo-albis aspersus, infernè albus ; tenniâ utrinque supra*

OISEAUX. Tome IV.

oculos candidâ ; capite ad latera, guttareque fusconigricantibus, fasciâ supra pectus arcuatâ fusconigricante, utrinque secundum latera ad pedes usque protensâ ; rectricibus nigricantibus.... Spheniscus nœvius. Le Manchot tacheté. (Briss., tom. 6, pag. 99.) *Nota.* 2° M. Brisson rapporte sous son *Manchot tacheté* la phrase de Linnæus et la planche d'Edwards qu'il a déjà rapportées au manchot. — *Nota.* 3° Nous rapporterons encore à nos manchots du Cap, les deux que donne M. Sonnerat, sous les noms de *Manchot à collier de la Nouvelle-Guinée*, et de *Manchot papou* (pag. 179 de son Voyage) ; tous les rapports de stature et de plumage nous paraissent trop grands entre ces espèces pour devoir les séparer.

(4) Du sous-genre sphénisque dans le grand genre manchot, selon M. Cuvier, et du genre gorfou de M. Vieillot.

DESM. 1830.

(5) Voyez ci-après.

teau noir du dos embrasse le dos, et du cou par un collier, et laisse tomber sur les flancs deux longues bandes en manière de scapulaire ; mais cette livrée ne paraît bien constante que dans le mâle ; et la femelle , telle que nous la croyons représentée n° 1005 de nos planches enluminées, porte à peine quelque trace obscure de collier ; tous deux ont le bec coloré, vers le bout, d'une bandelette jaune ; mais peut-être ce trait ne se marque-t-il qu'avec l'âge ; ainsi nous sommes réduits à les indiquer par leur taille qui est en effet moyenne dans ce genre , et ne s'élève guère au-dessus d'un pied et demi.

Du reste , tout le dessus du corps est ardoisé , c'est-à-dire d'un cendré noirâtre , et le devant avec les côtés du corps sont d'un beau blanc , excepté le collier et le scapulaire ; le bout de la mandibule inférieure du bec paraît un peu tronqué ; et le quatrième doigt, quoique libre et non engagé dans la membrane, est néanmoins tourné plus en avant qu'en arrière ; l'aile est tout plat et semble recouvert d'une peau de chagrin , tant les pinceaux de plumes qui le revêtent sont petits, raides et pressés ; les plus grandes de ces plumules n'ont pas six lignes de longueur, et suivant la remarque d'Edwards, on en peut compter plus de cent à la première rangée de l'aile.

Ces manchots sont très-nombreux au Cap de Bonne-Espérance et dans les parages voisins (1). M. le vicomte de Querhoënt qui

(1) Il y avait là (au Cap de Bonne-Espérance) de ces oiseaux qu'on nomme *pingouins*, en grande quantité, qui sont gros comme une oie assez petite ; ils ont le corps couvert de petites plumes ; leurs ailes sont comme celles d'un canard dont on aurait tiré les plumes : ils ne peuvent voler, mais ils nagent fort bien et plongent encore mieux ; la vue des hommes les effraie et les fait fuir, mais on peut bien les attraper à la course. Chaque femelle fait deux œufs gros comme des œufs d'oie : ils font leurs nids dans des broussailles, grattant dans le sable et y faisant un trou, où ils se fourrent si bien, qu'en passant le long d'eux on ne les aperçoit qu'avec peine. Ils mordent bien fort quand ils sont près d'une personne qui n'y prend pas garde ; ils sont tachetés de noir et de blanc. (Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes orientales, tom. 3, pag. 581 ; Amsterdam, 1702.) Les oiseaux qui sont les plus fréquents en cette baie (de Saldaigne) sont les *pingouins* ; ils ne volent point, leurs ailes ne leur servent qu'à nager ; ils nagent aussi vite dans la mer, comme les autres oiseaux volent en l'air. (Flaccourt, pag. 249.) Nous appelâmes une petite île, qui est

les a observés à la rade du Cap, nous a communiqué la notice suivante. « Les pingouins » (manchots) du Cap, sont noirs et blancs, » et de la grosseur d'un canard ; leurs œufs » sont blancs, ils n'en font que deux à chaque » ponte, et défendent courageusement leur » nichée ; ils la font sur les petites îles le » long de la côte ; et un observateur di- » gne de foi m'a assuré que dans une de » ces petites îles était un monticule élevé, » où ces oiseaux nichaient de préférence, » quoique éloigné de plus d'une demi-lieue » de la mer ; comme ils marchent fort len- » tement, il jugea qu'il n'était pas possible » qu'ils allassent tous les jours chercher à » manger à la mer ; il en prit donc quelques- » uns pour voir combien de temps ils sup-

à quatre lieues au-delà du Cap de Bonne-Espérance, l'île des Oiseaux, pour le grand nombre et diverses espèces qui y sont ; il y a des *pingouins* différents seulement de ceux qui se trouvent sur le détroit de Magellan, en ce que ceux-ci ont le bec recourbé et les autres l'ont droit comme le *héron* ; ils sont de la grosseur d'un canard, pesant jusqu'à seize livres ; le dos couvert de plumes noires ; le ventre, de blanches ; le cou court et gros, ayant un collier blanc ; leur peau est fort épaisse, ayant de petits ailerons comme du cuir, qui pendent comme de petits bras couverts de rudés et petites plumes blanches, entremêlées de noires, qui leur servent à nager et non pas pour voler, venant rarement à terre, si ce n'est pour y faire leurs œufs et y couver ; ils ont la queue courte, les pieds noirs et plats ; ils se cachent dans des trous qu'ils font sur les bords de la mer, jamais plus de deux à la fois : ils pondent sur terre, et y couvent deux œufs seulement, qui sont de la grosseur de ceux des poules d'Inde. (Voyage à Madagascar, par François Cauche ; Paris, 1651.) On trouve dans ces quartiers (Aguada de San Bras, quarante-cinq lieues du Cap) une petite île ou un grand rocher, où il y a une multitude d'oiseaux qu'on nomme *pingouins*, de la grandeur d'un oison ; ils n'ont point d'ailes, ou du moins elles sont si petites et si courtes, qu'elles ressemblent plus à une fourrure ou à du poil de bête qu'à des ailes ; mais au lieu d'ailes ils ont une nageoire de plumes avec laquelle ils nagent ; ils se laissent prendre sans s'enfuir, marque qu'ils voyaient peu d'hommes ou qu'ils n'en voyaient point du tout ; quand on en eut tué ; on leur trouva la peau si dure, qu'à peine un sabre leur pouvait-il rien couper que la tête. Il y avait aussi sur ce rocher beaucoup de chiens-marins qui se mirent en défense contre les matelots ; on en tua quelques-uns, mais ni les chiens ni les oiseaux n'étaient pas bons à manger. (Premier Voyage des Hollandais aux Indes orientales, dans le Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie, tom. 1, pag. 213 et 214.)

» porteraient la diette, il les garda quatorze
 » jours sans boire ni manger, et au bout de
 » ce temps, ils étaient encore vivants et as-
 » sez forts pour pincer vigoureusement.»

M. de Pagès, dans la relation manuscrite de son Voyage au pôle austral, s'accorde sur les mêmes faits. « La grosseur des manchots du Cap, dit-il, est pareille à celle de nos plus gros canards; ils sont deux cravates oblongues de couleur noire, l'une à l'estomac, l'autre au cou; nous trouvions ordinairement dans chaque nid deux œufs ou deux petits rangés tête à queue; et l'un toujours au moins d'un quart plus gros que l'autre; les vieux n'étaient pas moins aisés à prendre que les jeunes; ils ne pouvaient marcher que lentement, et cherchaient à se tapir contre les rochers.»

Un fait qu'ajoute le même voyageur, c'est que les ailerons des manchots leur servent de temps en temps de pattes de devant, et qu'alors marchant comme à quatre ils vont plus vite; mais, suivant toute apparence, cela n'arrive que lorsqu'ils culbutent, et ce n'est point une véritable marche.

Du reste, nous croyons reconnaître ce même manchot d'espèce moyenne dans la seconde de celles que M. de Bougainville décrit aux îles Malouines (1); car il la dit la même que celle de l'amiral Anson (2), la-

quelle est aussi celle de Narborough: or, au poids et aux couleurs que Narborough attribue à son manchot, on peut le regarder comme de l'espèce dont nous parlons (3); et nous croyons encore que cette espèce est celle que M. Forster désigne comme *la plus commune* au détroit de Magellan, laquelle, dit-il, est de la grosseur d'une petite oie, et surnommée par les Anglais, aux îles Falkland ou Malouines, *jumping jachs*.

M. Forster observa ces manchots sur la terre des États, où ils lui offrirent une petite scène. « Ils étaient endormis, dit-il, et leur sommeil est très-profond, car le docteur Sparmann tomba sur un qu'il roula à plusieurs verges sans l'éveiller; pour le tirer de son assoupissement, on fut obligé de le secouer à différentes reprises; enfin ils se levèrent en troupes, et quand ils virent que nous les entourions, ils prirent du courage; il se précipitèrent avec violence sur nous et mordirent nos jambes et nos habits; après en avoir laissé un grand nombre sur le champ de bataille, qui paraissaient morts, nous poursuivîmes les autres; mais les premiers se relevèrent tout d'un coup, et piétonnèrent gravement derrière nous (4).»

tabliers blancs. (Voyage de l'amiral Anson, tom. 1, pag. 182.)

(1) Voyage autour du monde, tom. 1, pag. 120.

(2) On trouve sur la côte orientale (des Patagons) d'immenses troupeaux de veaux-marins, et une grande variété d'oiseaux de mer, dont les plus singuliers sont les *pingouins*; ils sont de la taille et à-peu-près de la figure d'une oie; mais au lieu d'ailes, ils ont deux espèces de moignons qui ne peuvent leur servir qu'à nager; quand ils sont debout ou qu'ils marchent, ils se tiennent le corps droit et non en situation à-peu-près horizontale, comme les autres oiseaux. Cette particularité, jointe à ce qu'ils ont le ventre blanc, a fourni au chevalier Narborough l'idée bizarre de les comparer à des enfants qui se tiennent debout, et qui portent des

(3) Il pèse environ huit livres; il a la tête et le dos noirs, le cou et le ventre blancs, et le reste du corps noirâtre; ses jambes sont aussi courtes que celles d'une oie; quand il y en a plusieurs en groupes et qu'on les voit de loin, on croit voir des enfants vêtus de blanc. Il pince bien fort, mais il n'est pourtant point du tout farouche, car il en vient des troupes entières autour des chaloupes, d'où on les tue facilement l'un après l'autre en leur donnant un coup sur la tête. (Voyage du capitaine Narborough, dans celui de Coréal, tom. 2, pag. 223.)

(4) Forster, Second Voyage de Cook, tom. 4, pag. 59 et 60.

LE MANCHOT SAUTEUR *.

TROISIÈME ESPÈCE.

APTENODYTES CHRYSOCOMA, Lath., Linn., Gmel. — EUDYTES CHRYSOCOMA, Vieill. (1).

Ce manchot n'a guère qu'un pied et demi de hauteur du bec aux pieds, et à peu près autant quand, la tête et le corps droits, il est posé et comme assis sur le croupion; ce qui est son attitude de nécessité à terre; il a le bec rouge, ainsi que l'iris de l'œil, sur lequel passe une ligne d'un blanc teint de jaune, qui se dilate et s'épanouit en arrière en deux petites touffes de filets hérissés, lesquels se relèvent sur les deux côtés du sommet de la tête; cette partie est noire ou d'un cendré noirâtre très foncé, ainsi que la gorge, la face, le dessus du cou, du dos et des ailerons; le reste, c'est-à-dire tout le devant du corps, est d'un blanc de neige.

Nos planches enluminées ont indiqué cet oiseau sous le nom de *manchot de Sibérie*; nous n'adoptons pas aujourd'hui cette dénomination, vu la grande division que paraît avoir fait la nature, des pingouins au nord et des manchots au sud; et M. de Bougainville l'ayant reconnu sur les terres Magellaniques, nous pensons qu'il ne se trouve pas en Sibérie, mais seulement dans les îles australes, où le même navigateur l'a décrit sous le nom de *pingouin sauteur*... « La troisième espèce de ces demi-oiseaux, dit-il, habite par familles comme la seconde, sur de hauts rochers où ils pondent. Les caractères qui distinguent ceux-ci des autres,

» sont leur petitesse, leur couleur fauve, un
» toupet de plumes de couleur d'or, plus
» courtes que celles des *aigrettes*, et qu'ils
» relèvent lorsqu'ils sont irrités; et enfin
» d'autres petites plumes de même couleur
» qui leur servent de sourcils; on les nomma
» *pingouins sauteurs*; en effet, ils ne se
» transportent que par sauts et par bonds.
» Cette espèce a dans sa contenance plus de
» vivacité que les deux autres (2). »

C'est, suivant toute apparence, ce même manchot sauteur à aigrette et à bec rouge que le capitaine Cook indique dans le passage suivant.... « Jusqu'ici (cinquante-trois degrés cinquante-sept minutes latitude sud), nous avons eu continuellement autour du vaisseau un grand nombre de *pingouins*, qui semblaient être différents de ceux que nous vîmes près de la glace; ils étaient plus petits avec des becs rougeâtres et des têtes brunes; la rencontre d'un si grand nombre de ces oiseaux, me donnait quelque espérance de trouver terre (3).... » Et dans un autre endroit... « Le 2 décembre, par quarante-huit degrés vingt-trois minutes latitude sud, et cent soixante-dix-neuf degrés seize minutes de longitude, nous aperçûmes plusieurs *pingouins au bec rouge* qui demeurèrent autour de nous le lendemain (4). »

* Voyez les planches enluminées, n° 984, sous la dénomination de *Manchot huppé de Sibérie*.

(1) Du genre *gorfou* de M. Vieillot, et du sous-genre de même nom selon M. Cuvier, dans le genre manchot, *aptenodytes* de Forster. DESM. 1830.

(2) Voyage autour du monde, par M. de Bougainville, tom. 1, in-8°, pag. 120 et suiv.

(3) Cook, Second Voyage, tom 1, pag. 136.

(4) Idem, ibid., tom. 2, pag. 139.

LE MANCHOT A BEC TRONQUÉ⁽¹⁾.

QUATRIÈME ESPÈCE.

APTENODYTES CATARRACTES, Linn., Gmel. — APTENODYTES DEMERSA, var. β , Lath., Linn., Gmel. (2).

Le bec des manchots se termine généralement en pointe : dans cette espèce l'extrémité de la mandibule inférieure est tronquée ; ce caractère a suffi à M. Brisson pour faire de ce manchot un genre à part, sous le nom de *gorfou* ; de quoi il était fort le maître, suivant l'ordre hypothétique et systématique de ses divisions ; mais ce qui n'était pas également arbitraire, c'est l'application qu'il a faite à ce même manchot, du nom de *catarractes* ou *catarracta*, par lequel Aristote a désigné un oiseau de proie aquatique (3), qui n'est certainement pas un manchot, genre duquel Aristote ne connut aucune espèce.

Quoi qu'il en soit, Edwards qui nous a fait connaître cette espèce de manchot, lui

(1) Phaëton alis impennibus, rostro mandibulis edentulis, digito postico distincto. Phaëton demersus. (Linnaeus, Syst. nat., ed. 10, gen. 67, sp. 2.) Catarractes supernè fusco-purpurascens, infernè albus; capite anteriore guttureque fuscis, retriçibus nigris... Catarractes. *Le gorfou*. (Brisson, tom. 6, pag. 102.)

(2) Cet oiseau du genre gorfou de M. Vieillot paraît, sous divers rapports, au moins très-voisin du manchot moyen décrit ci-avant pag. 393, qui est du sous-genre sphénisque de M. Cuvier ; mais néanmoins ce naturaliste le rapporte à un autre de ses sous-genres, celui qu'il nomme gorfou, *catarractes*.

Gmelin le considère comme une variété de l'*aptenodytes demersa*, en lui rapportant même la planche enluminée 1005 ; et cependant il cite plus loin la planche 49 d'Edwards comme représentant une espèce particulière à laquelle il applique le nom d'*aptenodytes catarractes*. Ne se pourrait-il pas que le présent article se rapportât à deux oiseaux différents : celui de Brisson, à bec tronqué (ou sphénisque, Cuv.), et celui d'Edwards, à bec pointu, à dos arrondi, avec la pointe un peu arquée (ou gorfou, *catarractes*, Cuv.) ?

DESM. 1830.

(3) Mari vicitat et cùm se alto ingurgitavit, manet non minus temporis quàm quo spatium iugeris transieris; minor est quàm ancipiter. (Aristot., Hist. animal., lib. 9, cap. 12.) Nous avons rapporté le *catarractes* avec beaucoup plus de vraisemblance à une espèce de mouette. (Voyez l'article du *goëland brun*, tom. 4, pag. 220 de cette Histoire naturelle des oiseaux.)

applique ce passage du chevalier Roë ; dans son Voyage aux Indes (4). « Dans l'île Pin- » guin (au Cap de Bonne-Espérance), il y » a un oiseau de ce nom qui marche tout » droit ; les ailes sont sans plumes, pendan- » tes comme des manches, avec le plastron » blanc ; ces oiseaux ne volent point, mais » se promènent en petite troupe, chacune » gardant régulièrement son quartier. »

Cependant M. Edwards n'assure pas que ce manchot soit du Cap plutôt que du détroit de Magellan : il était, dit-il, *gros comme une oie*, et avait le bec ouvert jusque sous les yeux, et rouge ainsi que les pieds ; la face d'un brun obscur ; tout le devant du corps blanc ; le derrière de la tête, le haut du cou et le dos, d'un pourpre terne, et couvert de très-petites plumes raides et serrées ; « Ces plumes, ajoute Ed- » wards, ressemblent plus à des écailles de » serpent qu'à des plumes ; les ailes, conti- » nue-t-il, sont petites et plates comme des » planchettes brunes, et couvertes de plumes » si petites et si raides, qu'on les prendrait » de quelque distance pour du chagrin ; il » n'y a d'apparence de queue que quelques » soies courtes et noires au croupion (5). »

Telles sont les quatre espèces de manchots que nous pouvons présenter comme connues et bien décrites ; si ce genre est plus nombreux, ainsi que paraît l'insinuer M. Forster, chaque espèce nouvelle viendra naturellement prendre ici sa place. En attendant, il nous semble en avoir quelques-unes d'indiquées, mais imparfaitement et confusément dans les notices suivantes.

I. « Entre les îles Maldives, dit un de » nos anciens voyageurs, il y en a une infi- » nité qui sont entièrement inhabitées... et » toutes couvertes de gros crabes et d'une » quantité d'oiseaux nommés *pingui*, qui font » là leurs œufs et leurs petits ; et il y en a

(4) Churchill., Collect., vol. 1, pag. 767.

(5) *Pinguin*. Edwards, tom. 1, page et planche 49.

» une multitude si prodigieuse, qu'on ne
 » saurait mettre le pied en quelque endroit
 » que ce soit, sans toucher leurs œufs et
 » leurs petits ou les oiseaux mêmes. Les
 » insulaires n'en mangent point, et toute-
 » fois ils sont bons à manger, et sont gros
 » comme pigeons, de plumage blanc et
 » noir (1). »

Nous ne connaissons pas d'espèce de manchot aussi petite qu'un pigeon, et néanmoins une semblable petite espèce d'oiseau sans ailes, sous le nom de *calcamar*, se retrouve à la côte du Brésil. « Le *calcamar* est de la grosseur d'un pigeon; ses ailes ne lui servent point à voler, mais à nager fort légèrement; il ne quitte point les flots; les Brésiliens assurent même qu'il y dépose ses œufs, mais sans expliquer comment ils y pourraient éclore (2). »

II. Les *aponars* ou *aponats* de Thevet (3), « lesquels, dit-il, ont petites ailes, pourquoi ils ne peuvent voler; ont le ventre blanc, le dos noir, le bec semblable à celui d'un cormoran ou autre corbeau, et quand on les tue, crient ainsi que pourceaux : » ce sont, suivant toute apparence, des manchots; Thevet les trouva à l'île de l'Ascension; mais il fait, sous le nom d'*aponar*, la même confusion que l'on a fait sous celui de *pingouin*, lorsqu'il parle des *aponars* que rencontrent les navires allant de France au Canada (4); ces derniers *aponars* sont des pingouins.

III. L'oiseau des mers Magellaniques, que les matelots de l'équipage du capitaine Walis, et ensuite ceux de Cook, appelèrent *race-horse* ou *cheval de course*, parce qu'il

courait sur l'eau avec une extrême vitesse en frappant les flots de ses pieds et de ses ailes, trop petites pour qu'elles pussent lui servir à voler (5). Cet oiseau semblerait, à ces caractères, être un manchot; néanmoins M. Forster lui donne le nom de *canard*, en le rapportant au *logger-head duck* des *Transactions philosophiques* (vol. 66, part. 1). Voici comme il en parle : « Il ressemblait, dit-il, au canard; excepté l'extrême brièveté de ses ailes, et sa grosseur qui était celle d'une oie; il avait le plumage gris, et un petit nombre de plumes blanches; le bec et les pieds jaunes, et deux grandes bosses calleuses nues, de la même couleur à la jointure de chaque aile. Nos matelots l'appelèrent *race-horse*, cheval de course, à cause de sa vitesse; mais aux îles Falkland, les Anglais lui ont donné le nom de *canard lourdaud* (6). »

IV. Enfin, selon d'autres voyageurs (7), on trouve sur les îles de la côte du Chili, après avoir passé Chiloé, et en approchant du détroit de Magellan, « une espèce d'oie qui ne vole point, mais qui court sur les eaux aussi vite que les autres volent : cet oiseau a un duvet très-fin que les femmes américaines filent, et dont elles font des couvertures qu'elles vendent aux Espagnols (8). » Si ces particularités sont exactes, elles indiquent dans ce genre une espèce moyenne entre les oiseaux à grandes plumes et les manchots à plumules écailléuses, qui ressemblent peu à un duvet, et ne paraissent pas susceptibles d'être filées.

(1) Voyage de François Pycard de Laval; Paris 1619, tom. 1.

(2) Histoire générale des Voyages, tom. 14, pag. 303.

(3) Singularités de la France antarctique, par André Thevet; Paris, 1558, pag. 40.

(4) Le même, au même endroit.

(5) Voyage de Wallis, tom. 2 de la Collection d'Hawkesworth, pag. 31 et planche 65. — Second Voyage de Cook, tom. 4, pag. 43 et 72.

(6) Forster, dans le Second Voyage de Cook, tom. 4, pag. 27.

(7) Voyage à la mer du Sud, par l'équipage de Wager, à la suite du Voyage de l'amiral Anson, pag. 359.

(8) Relation citée tout-à-l'heure.

NOTICES ET INDICATIONS

DE QUELQUES ESPECES D'OISEAUX

INCERTAINES OU INCONNUES.

QUELQUE attention que nous ayons eue, dans tout le cours de cet ouvrage, de discuter, d'éclaircir et de rapporter à leurs véritables objets les notices imparfaites ou confuses des voyageurs ou des naturalistes, sur les différentes espèces réelles ou nominales des oiseaux : quelque étendues et même quelque heureuses qu'aient été nos recherches, nous devons néanmoins avouer qu'il reste encore un certain nombre d'espèces que nous n'avons pu reconnaître avec certitude, parce qu'elles ne sont indiquées que par des noms que rien ne rappelle aux noms connus, ou qu'elles sont désignées par des traits obscurs ou vagues, et qui ne cadrent exactement avec aucun objet réel ; ce sont ces noms même et ces traits, tout confus qu'ils peuvent être, que nous recueillons ici, non-seulement pour ne rien négliger, mais encore pour empêcher qu'on ne regarde comme certaines ces notices douteuses, et surtout pour mettre les observateurs à portée de les vérifier ou de les éclaircir.

Nous suivrons dans cette exposition sommaire la marche de l'ouvrage, commençant par les oiseaux de terre, passant à ceux de rivage, et finissant par les oiseaux d'eau.

I. Le *grand oiseau* du Port-Désiré aux Terres Magellaniques, lequel est bien certainement un oiseau de proie, et dont la notice, telle que la donne le commodore Byron, paraît indiquer un *vautour*. « Sa tête, dit-il, serait parfaitement ressemblante à celle de l'aigle, si l'espèce de huppe dont elle est ornée était un peu moins touffue ; un cercle de plumes d'une blancheur éclatante forme autour de son cou un collier naturel de la plus grande beauté ; sur le dos son plumage est d'un noir de jais, et non moins brillant que

» ce minéral que l'art a su polir ; ses jambes » sont remarquables par leur grosseur et » leur force, mais les serres en sont moins » acérées que celles de l'aigle ; cet oiseau a » près de douze pieds d'envergure. » *Voyage du commodore Byron*, tome 1 du *Premier Voyage de Cook*, page 19.

II. L'oiseau de la Nouvelle-Calédonie, indiqué dans la relation du Second Voyage de Cook, comme une *espèce de corbeau*, quoiqu'il soit dit en même temps qu'il est de moitié plus petit que le corbeau, et que ses plumes sont nuancées de bleu. Au reste, cette terre nouvelle n'a offert aux navigateurs qui l'ont découverte, que peu d'oiseaux, entre lesquels étaient de *belles tourterelles et plusieurs petits oiseaux inconnus*. (Cook. *Second Voyage*, tome 3, page 300.)

III. L'*avis venatica* de Belon, le seul peut-être que ce judicieux naturaliste n'ait pas rendu reconnaissable dans ses nombreuses observations. « Nous veimes aussi » (vers Gaza) un oiseau qui, à notre avis, » passe tous les autres en plaisant chant ramage ; et croyons qu'il a été nommé par » les anciens *venatica avis*. Il est un peu » plus gros qu'un estourneau ; son plumage » est blanc par-dessous le ventre, et est cendré dessus le dos, comme celui de l'oiseau *molliceps*, qu'on appelle en françois » un gros-bec ; la queue noire qui lui passe » les ailes, comme à une pie ; il vole à la » façon d'un pic-vert. » *Observations de Belon*, page 139.

A la taille, aux couleurs, au nom d'*avis venatica*, on pourrait prendre cet oiseau pour une espèce de pic-grièche ; mais le *plaisant ramage* est un attribut qui paraît ne convenir à aucune de ces espèces méchantes et cruelles.

IV. Le *moineau de mer*, « que les habitants de Terre-Neuve nomment, dit-on, » l'*oiseau des glaces*, parce qu'il y habite toujours; il n'est pas plus grand qu'une grive; il ressemble au moineau par le bec, et a le plumage blanc et noir. » *Histoire générale des Voyages*, tome 19, page 46.

Malgré le nom de *moineau de mer*, on juge, par la conformation du bec, qu'il s'agit ici d'un oiseau de terre, dont l'espèce nous paraît voisine de celle de l'ortolan de neige.

V. Le petit *oiseau jaune*, appelé ainsi au Cap de Bonne-Espérance, et que le capitaine Cook a retrouvé à la Nouvelle-Georgie (*Second Voyage*, tome 4, pag. 86 et 87). Il est peut-être connu des ornithologistes, mais il ne l'est pas sous ce nom; et quant aux *petits oiseaux à joli plumage*, que ce même navigateur a trouvés à Tanna, l'une des Nouvelles-Hébrides, nous croyons aisément avec lui, que sur une terre aussi isolée et aussi lointaine, leurs espèces sont absolument nouvelles.

VI. L'oiseau auquel les observateurs embarqués pour le premier voyage du capitaine Cook, donnèrent le nom de *motacilla velificans*, en le voyant venir se poser sur les agrès du vaisseau en pleine mer, à dix lieues du cap Finistère (*Premier Voyage de Cook*, tome 2, page 117); et que l'on saurait certainement être une bergeronnette, si Linnæus, d'après lequel parlaient ces observateurs, n'avait appliqué, comme générique, le surnom de *motacilla* à des oiseaux tout différents les uns des autres, et à tous ceux en général qui ont un mouvement de secousse ou de balancement dans la queue.

VII. L'*ococolin*, de Fernandès que nous aurions dû placer avec les pics; car il dit expressément que *c'est un pic de la taille de l'étourneau, et dont le plumage est agréablement varié de noir et de jaune.* (Fernandès, *Hist. avi. Nov. Hisp.*, pag. 54, cap. 202.)

VIII. Les *oiseaux vus par Dampier à Céram*, et qui, à la forme et à la grosseur de leur bec, paraissent être des *calaos*; il les décrit en ces termes: « Ils avaient le » corps noir et la queue blanche; leur grosseur était celle d'une corneille; ils avaient le cou assez long et couleur de safran; leur bec ressemblait à la corne d'un bœuf; ils avaient la jambe courte et forte, les pieds de pigeon, et les ailes d'une lon-

gueur ordinaire, quoiqu'elles fissent beaucoup de bruit dans leur vol; ils se nourrissent de baies sauvages et se perchent sur les plus grands arbres. Dampier trouva leur chair de si bon goût, qu'il parut regretter de n'avoir vu de ces oiseaux qu'à Céram et à la Nouvelle-Guinée. » *Histoire générale des Voyages*, tome 2, page 244.

IX. Le *hoitzitzillin* de *Tepuscullu* de Fernandès, et le *nexhoitzillin* du même auteur, que l'on reconnaît pour être des colibris, vivants, dit-il, du miel des fleurs qu'ils suçent de leur petit bec courbé, presque aussi long que le corps, et des plumes brillantes desquels des mains droites composent de petits tableaux précieux. (Fernandès, pag. 47, c. 174; et pag. 31, c. 82.)

Quant à l'*hoitzitzil-papalou* du même naturaliste espagnol (cap. 55, pag. 25), quoiqu'il le compare à l'*hoitzitzillin*, il dit néanmoins expressément que c'est une sorte de papillon.

X. Le *quauchichil* ou *petit oiseau à tête rouge*, encore de Fernandès (pag. 13, c. 17), qu'il dit n'être qu'un peu plus grand que le *hoitzitzillin*, et qui néanmoins ne paraît pas être un colibri ni un oiseau-mouche; car il se trouve aussi dans les régions froides; il vit et chante en cage; caractères qui ne conviennent pas à ces deux genres d'oiseaux.

XI. L'oiseau demi-aquatique, décrit par M. Forster, et qu'il dit être d'un nouveau genre; « cet oiseau, que nous rencontrâmes dans notre excursion, était de la grosseur d'un pigeon, et parfaitement blanc; il appartient à la classe des oiseaux aquatiques qui marchent à gué; il avait les pieds à demi-palmés, et ses yeux ainsi que la base du bec entourés de petites glandes ou verrues blanches; il exhalait une odeur si insupportable, que nous ne pûmes en manger la chair, quoique alors les plus mauvais aliments ne nous causassent pas aisément du dégoût » (c'était sur la terre des États). Forster, *Second Voyage de Cook*, tome 4, page 59.

XII. Le *corbijan* de le Page Dupratz (*Histoire de la Louisiane*, tome 2, page 128), lequel n'est pas autre que le *courlis*, et dont nous ne rapportons ici le nom que pour compléter le système entier de dénominations relatives à cet oiseau et à l'ornithologie en général.

XIII. Le *chochopilli* de Fernandès (p. 19,

cap. 23) oiseau, dit ce naturaliste, du genre de celui que les Espagnols appellent chortito (qui est le courlis), et dans lequel on reconnaît notre grand courlis blanc et brun de Cayenne, espèce nouvelle, donnée n° 976 de nos planches enluminées; cet oiseau, ajoute Fernandès, est de passage sur le lac de Mexique, et sa chair a un mauvais goût de poisson.

XIV. L'ayaca qui, tant par le rapport de son nom avec celui d'ayaia que porte la spatule au Brésil, que par la ressemblance des traits, à l'altération près que souffrent toujours les objets en passant par les mains des rédacteurs de voyages, paraît être en effet une spatule; quoi qu'il en soit, voici ce qui est dit de l'ayaca. « Cet oiseau du » Brésil est d'une industrie singulière à » prendre les petits poissons, jamais on ne » le voit fondre inutilement sur l'eau; sa » grosseur est celle d'une pie; il a le plu- » mage blanc, marqueté de taches rouges, » et le bec fait en cuiller. » *Histoire générale des Voyages*, tom. 4, pag. 303.

L'aboukerdan de Montconys (1^{re} partie, pag. 198), est aussi notre spatule.

XV. L'acacahoactli ou l'oiseau du lac du Mexique à voix rauque de Fernandès, qu'il dit être une espèce d'alcion ou de martin-pêcheur; mais qui, suivant la remarque de M. Adanson, est plutôt une espèce de héron ou de butor, puisqu'il a un très-long cou, qu'il plie souvent en le ramenant entre ses épaules; sa taille est un peu moindre que celle du canard sauvage; son bec est long de trois doigts, pointu et acéré; le fond de son plumage est blanc tacheté de brun, plus brun en dessus, plus blanc en dessous du corps; les ailes sont d'un fauve vif et rougeâtre, avec la pointe noire. On peut, suivant Fernandès, apprivoiser cet oiseau en le nourrissant de poisson et même de chair, et, ce qui pourtant s'accorde peu avec une voix rauque, son chant, dit-il, n'est pas désagréable. (Fernandès, cap. 2, pag. 16.) C'est le même que l'avis aquatica raucum sonans de Nieremberg, lib. 10, cap. 236.

XVI. L'atototl, petit oiseau du même lac de Mexico, de la forme et de la taille du moineau, avec le plumage blanc dessous le corps, varié en dessus de blanc, de fauve et de noir; qui niche dans les joncs, et qui du matin au soir y fait entendre un petit cri pareil au cri aigu du rat; on mange la chair

de ce petit oiseau. (Fernandès, cap. 8, pag. 15.)

Il est difficile de dire si cet atototl est vraiment un oiseau de rivage ou seulement un habitant des marais comme le sont la rousserolle et la fauvette de roseaux: quoi qu'il en soit, il est fort différent d'un autre atototl donné par Faber, à la suite de Fernandès (pag. 672), et qui est l'alcatraz ou pélican du Mexique.

XVII. Le mentavaza de Madagascar, « oiseau à bec crochu, grand comme une » perdrix, qui fréquente les bords de la » mer; » et dont le voyageur Flaccourt ne dit rien d'avantage. (*Voyage à Madagascar*; Paris, 1661, page 165.)

XVIII. Le chungar des Turcs, kratzhot des Russes, au sujet duquel nous ne pouvons que rapporter la narration de l'historien des voyages, sans néanmoins adopter ses conjectures. « Les plaines de la grande Tar- » tarie, dit-il, produisent quantité d'oi- » seaux d'une beauté rare; celui dont on » trouve la description dans Abulghazi- » khan, est apparemment une espèce de » héron, qui fréquente cette partie du Mo- » gol qui touche à la Chine; il est tout-à-fait » blanc, excepté par le bec, les ailes et la » queue qu'il a d'un beau rouge; sa chair » est délicate et tire pour le goût sur celle » de la gelinotte; cependant comme l'auteur » dit qu'il est fort rare, on peut croire que » c'est le butor, qui est en effet très-rare » dans la Russie, la Sibérie et la grande » Tartarie, mais qui se trouve quelquefois » dans le pays des Mogols, vers la Chine, » et qui est presque toujours blanc. Abul- » ghazi-khan dit que ses yeux, ses pieds et » son bec sont rouges (pag. 37); et il ajoute » (page 86), que la tête est de la même cou- » leur; il dit que cet oiseau s'appelle chun- » gar en langue turque, et que les Russiens » le nomment kratzhot, ce qui fait conjec- » turer au traducteur anglais, que c'est le » même qui porte le nom de chon-kui dans » l'histoire de Timur-Bek, et qui fut pré- » senté à Jenghiz-khan par les ambassa- » deurs de Kadjak (1). » *Histoire générale des Voyages*, tom. 4, pag. 604.

(1) Petit de la Croix remarque au même endroit, que le chon-kui est un oiseau de proie, qu'on présente au roi du pays, orné de plusieurs pierres précieuses, comme une marque d'hommage; et que les Russiens, aussi bien que les Tartares de la Crimée,

XIX. L'*okeitsok* ou la *courte langue*, qui, dit-on, « est une poule de mer de » Groënland, laquelle n'ayant presque point » de langue, garde un silence éternel, mais » qui en revanche a le bec et la jambe si » longs, qu'on pourrait l'appeler la cigogne » de mer. Cet oiseau glouton dévore un nom- » bre incroyable de poissons qu'il va pêcher » à vingt ou trente brasses de profondeur, » et qu'il avale tout entiers quoique très- » gros; on ne le tue ordinairement que lors- » qu'il est occupé à faire sa pêche, car il a, » pour veiller à sa sûreté, de grands yeux » saillants et très-vifs, couronnés d'un cer- » cle jaune et rouge. » *Histoire générale des Voyages*, tom. 19, pag. 45.

XX. Le *tornoviarsuk* des mêmes mers glaciales en Groënland, qui est un oiseau maritime de la taille d'un pigeon, et approchant du genre du canard; il paraît difficile de déterminer la famille de cet oiseau, dont Égède ne dit rien davantage. (*Diction. Groënl. Hafnie*, 1750.)

XXI. Outre les oiseaux de Pologne, connus des naturalistes, et dont Rzaczynski fait l'énumération, il en nomme quelques-uns « qu'il ne connaît, dit-il, que par un » nom vulgaire, et qu'il ne rapporte à au- » cune espèce connue; il y en a particulièrement trois qui, à leurs habitudes naturelles, paraissent être de la tribu des » aquatiques fissipèdes.

» Le *derkacz*, ainsi nommé de son cri *der, der*, fréquemment répété; il habite les » prés bas et aquatiques; sa taille est appro- » chante de celle de la perdrix; il a les pieds » hauts et le bec long (ce pourrait être un » râle).

» Le *haystra*, qui est d'assez grande taille, » de couleur rembrunie, avec un gros et » long bec; il pêche dans les rivières à la » manière du héron, et niche sur les arbres.

» Le troisième est le *krzyzeczka*, qui pond » des œufs tachetés dans les joncs des ma- » rais. »

XXII. L'*arau* ou *kara* des mers du Nord; « c'est un oiseau plus gros que le canard; » ses œufs sont très-bons à manger, et sa » peau sert à faire des fourrures; il a la tête, » le cou et le dos noirs; le ventre bleu; le

» bec long, droit, noir et pointu. » *Histoire générale des Voyages*, tom. 19, pag. 270. A ces traits, l'*arau* ou *kara* doit être une espèce de plongeon.

XXIII. Le *Jean-van-Ghent* ou *Jean-de-Gand*, des navigateurs hollandais au Spitzberg (*Recueil des Voyages du Nord*, tom. 2, pag. 110), « lequel est, disent-ils, au moins » aussi gros qu'une cigogne et en a la figure; » ses plumes sont blanches et noires; il fend » l'air sans remuer presque les ailes, et dès » qu'il approche des glaces il rebrousse che- » min; c'est une espèce d'oiseau de faucon- » nerie, il se jette tout d'un coup et de fort » haut dans l'eau, et cela fait croire qu'il a » la vue fort perçante; on voit de ces mêmes » oiseaux dans la mer d'Espagne, et presque » partout dans la mer du Nord, mais prin- » cipalement dans les endroits où l'on pêche » le hareng. »

Ce *Jean-de-Gand* pourrait bien être la grande mouette ou grand goëland que nous avons surnommé le *manteau noir*.

XXIV. Le *hav-sule*, que les Écossais, dit Pontoppidan, appellent le *gentilhomme*, et qui nous paraît être aussi une espèce de mouette ou de goëland, peut-être la même que le *ratzher* ou *conseiller* des Hollandais; quoi qu'il en soit, nous transcrivons ce que dit Pontoppidan de son oiseau gentilhomme, mais avec le peu de confiance qu'inspire cet évêque norvégien, toujours près du merveilleux dans ses anecdotes et loin de l'exactitude dans ses descriptions. « Cet oiseau, » dit-il, sert de signal aux pêcheurs du ha- » reng; il paraît en Norvège à la fin de jan- » vier, lorsque les harengs commencent à » entrer dans les golfes, il les suit à la dis- » tance d'une lieue de la côte; il est telle- » ment avide de ce poisson, que les pêcheurs » n'ont qu'à mettre des harengs sur le bord » de leurs bateaux pour prendre des *gentil- » hommes*. Cet oiseau ressemble à l'oie, il a » la tête et le cou comme la cigogne, le bec » plus court et plus gros; les plumes du dos » et du dessous des ailes d'un blanc clair; » une crête rouge, la tête verdâtre et noire; » le cou et la poitrine blancs. » *Histoire naturelle de Norvège*, par Pontoppidan; *Journal étranger*, février 1757.

XXV. Les *pipelines*, dont je ne trouve le nom que dans Frézier (pag. 74), et qui ont, dit-il, de la ressemblance avec l'oiseau de mer appelé *mauve*; la mauve est la mouette; mais il ajoute que les *pipelines* sont de très-

sont obligés, par leurs derniers traités avec les Ottomans, d'en envoyer un chaque année à la Porte, orné d'un certain nombre de diamants. (*Histoire générale des Voyages*, tom. 6, pag. 604.)

bon goût, ce qui ne ressemble plus aux mouettes, dont la chair est très-mauvaise.

XXVI. Les *margaux*, dont le nom usité parmi les marins, paraît désigner des fous ou des cormorans, ou peut-être les uns et les autres. « Le vent n'étant pas propre pour » sortir de la baie de Saldana, dit Flaccourt, » on envoya deux fois à l'îlet aux *margaux*, » et à chaque voyage on emplit le bateau de » ces oiseaux et de leurs œufs; ces oiseaux » gros comme une oie, y sont en si grande » quantité, qu'étant à terre, il est impos- » sible qu'on ne marche sur eux; quand ils » veulent s'envoler, ils s'empêchent les uns » les autres; on les assomme en l'air à coups » de bâton lorsqu'ils s'élèvent. » *Voyage à Madagascar*, par Flaccourt; Paris, 1661, page 250.

« Il y avait en la même île (des Oiseaux, » près du Cap de Bonne-Espérance), dit » François Cauche, des *margots* plus gros » qu'un oison, ayant les plumes grises, le » bec rabattu par le bout comme un éper- » vier; le pied petit et plat avec pellicule » entre les ergots; ils se reposent sur mer; » ils ont une grande croisée d'ailes; font » leurs nids au milieu de l'île, sur l'herbe, » dans lesquels on ne trouve jamais que » deux œufs. » *Voyage à Madagascar*; Paris, 1651, pag. 135.

« En un canton de l'île (aux Oiseaux, route » du Canada), dit Sagar Théodat, étaient » des oiseaux se tenant séparés des autres et » très-difficiles à prendre, pour ce qu'ils » mordaient comme chiens, et les appe- » lait-on *margaux*. » *Voyage au pays des Hurons*; Paris, 1632, pag. 37.

A ces traits, nous prendrions volontiers le *margau* pour le *schag* ou *nigaud*, petit cormoran, dont nous avons donné la description.

XXVII. Ces mêmes *nigauds* ou *petits cormorans*, nous paraissent encore indiqués dans plusieurs voyageurs sous le nom d'*alcatraz* (1), bien différent du véritable et

grand alcatraz du Mexique, qui est un pélican. (*Voyez* l'article du *pélican*.)

XXVIII. Les *fauchets*, que nous rapporterons à la famille des hirondelles de mer. « Le désordre des éléments (dans une grande » tempête), dit M. Forster, n'écarta pas de » nous tous les oiseaux; de temps en temps » un *fauchet* noir voltigeait sur la surface » agitée de la mer, et rompait la force des » lames en s'exposant à leur action. L'aspect » de l'Océan était alors superbe et terrible. » (*Second Voyage de Cook*, tom. 2, pag. 91.) » — Nous apercevions de hautes terres ha- » chées (à l'entrée ouest du détroit de Ma- » gellan), et couvertes de neige presque » jusqu'au bord de l'eau; mais des grosses » troupes de *fauchets* nous faisaient espérer » de prendre des rafraichissements si nous » pouvions trouver un havre. » (*Idem*, tom. 4, pag. 13.) — *Fauchets* par les 27 degrés 4 minutes de latitude sud; et 103 degrés 36 minutes longitude ouest, les premiers jours de mars. (*Idem*, tom. 2, pag. 179.)

XXIX. Le *backer* ou *becqueteur* des habitants d'Oeland et de Gothland, que nous reconnaissons plus sûrement pour une hirondelle de mer, aux particularités qu'on nous apprend de son instinct. « Si quel- » qu'un va dans l'endroit où ces oiseaux ont » leurs nids, ils lui volent autour de la tête » et semblent vouloir le becqueter ou le » mordre; ils jettent en même temps un cri » *tirr, tirr*, sans cesse répété. Le *backer* » vient tous les printemps en Oeland, y » passe l'été et quitte ce pays en automne; » son nid lui coûte moins de peine que celui » des hirondelles ordinaires; il pond deux » œufs et les met à plate-terre dans le pre- » mier endroit où il se trouve; cependant il » a l'instinct de ne jamais les déposer au » milieu des herbes hautes; s'il pond sur un » terrain sablonneux, il y fait seulement un » petit creux de peu de profondeur; ses » œufs ont la grosseur de ceux de pigeons, » grisâtres et tachés de noir; cet oiseau » couve pendant quatre semaines; si on met » sous lui de petits œufs de poules, il les fait » éclore en trois semaines, et les *poulets* » *nés ainsi sont très-méchants, surtout les* » *mâles*. Le vent, même le plus fort, ne » peut l'empêcher de se tenir immobile en

(1) Histoire des Incas; Paris, 1744, tom. 2, pag. 277.—Voyage de Coréal; Paris, 1722, tom. 1, pag. 345.—Histoire générale des Voyages, tom. 1, pag. 448; et tom. 4, pag. 533.—On lit à ce dernier endroit cité, que « pendant la nuit les alcatraz prennent leur essor aussi haut qu'il leur est possible, et mettant la tête sous une de leurs ailes, ils se soutiennent quelque temps avec l'autre jusqu'à ce que le poids de leur corps les faisant approcher de l'eau, ils reprennent leur vol vers le ciel; ainsi répétant

plusieurs fois la même chose, on peut dire qu'ils dorment en volant.— Il est peu nécessaire sans doute d'avertir que touté cette relation n'est qu'une fable.

» l'air, et quand il a miré sa proie, il tombe
 » plus vite qu'un trait, et accélère ou ra-
 » lentit son mouvement, selon la profon-
 » deur à laquelle il voit le poisson dans
 » l'eau; quelquefois il n'y enfonce que le
 » bec, quelquefois aussi il s'y plonge tel-
 » lement que l'on ne voit plus au-dessus de
 » l'eau que la pointe de ses ailes et une par-
 » tie de sa queue : il a le plumage gris ;
 » toute la moitié supérieure de la tête d'un
 » noir de poix ; le bec et les pieds couleur
 » de feu ; la queue semblable à celle de l'hi-
 » rondelle. Plumé, il n'est guère plus gros
 » qu'une grive. » *Description d'un oiseau*
aquatique de l'île de Gothland ; Journal
étranger, février 1758.

XXX. Le *vourousambé* de Madagascar, ou *grisét* du voyageur Flaccourt (pag. 165), est vraisemblablement aussi une hirondelle de mer.

XXXI. Le *ferret* des îles Rodrigue et Maurice, dont Leguat fait mention en deux endroits de ses Voyages. « Ces oiseaux, dit-il, sont de la grosseur et à peu près de la figure d'un pigeon ; leur rendez-vous général était le soir dans un petit îlot entièrement découvert ; on y trouvait leurs œufs pondus sur le sable et tout proche les uns des autres, néanmoins ils ne font qu'un œuf à chaque ponte.... Nous emportâmes trois ou quatre douzaines de petits, et comme ils étaient fort gras, nous les fîmes rôtir ; nous leur trouvâmes à peu près le goût de la bécassine, mais ils nous firent beaucoup de mal, et nous ne fîmes jamais depuis tentés d'en goûter.... Étant retournés quelques jours après sur l'île, nous trouvâmes que les ferrets avaient abandonné leurs œufs et leurs petits dans tout le canton où nous avons fait notre capture.... Au reste, la bonté des œufs nous dédommagea de la mauvaise qualité de la chair des petits ; pendant notre séjour nous mangâmes plusieurs milliers de ces œufs ; ils sont tachetés de gris et plus gros que des œufs de pigeons. » *Voyage de François Leguat ; Amsterdam, 1708, tom. 1, pag. 104 ; et tom. 2, pag. 43 et 44.*

Ces ferrets paraissent être des hirondelles de mer, et il serait doublement intéressant d'en reconnaître l'espèce, par rapport à la bonté de leurs œufs, et à la mauvaise qualité de leur chair.

XXXII. Le *charbonnier*, ainsi nommé par M. de Bougainville, et qu'aux premiers traits

on prendrait pour une hirondelle de mer, mais qui aux derniers, s'ils sont exacts, en paraît différent. « Le charbonnier, dit M. de Bougainville, est de la grosseur d'un pigeon ; il a le plumage d'un gris foncé avec le dessus de la tête blanc, entouré d'un cordon d'un gris plus noir que le reste du corps ; le bec effilé, long de deux pouces et un peu recourbé par le bout ; les yeux vifs, les pattes jaunes, semblables à celles des canards ; la queue très-fournie de plumes arrondies par le bout ; les ailes fort découpées et chacune d'environ huit à neuf pouces d'étendue. Les jours suivants nous vîmes beaucoup de ces oiseaux (c'était au mois de janvier et avant d'arriver à la rivière de la Plata). » *Voyage autour du Monde, tom. 1, in-8°, pag. 21 et 22.*

XXXIII. Les *manches de velours, manches de velado* des Portugais, qui, suivant les dimensions et les caractères que lui donnent les uns, sembleraient être des pélicans, et suivant d'autres indications, offrent plus de rapports avec le cormoran. C'est à l'anse du Cap de Bonne-Espérance que paraissent les manches de velours ; on leur donne ce nom ou parce que leur plumage est uni comme du velours (*Histoire générale des Voyages, tom. 1, pag. 248*), ou parce que la pointe de leurs ailes est d'un noir velouté (*Tachard, pag. 58*), et qu'en volant leurs ailes paraissent pliées comme nous plions le coude (*Histoire générale des Voyages, ib.*). Suivant les uns ils sont tout blancs, excepté le bout de l'aile qui est noir ; ils sont gros comme le cygne ou plus exactement comme l'oie (Mérolla, dans *l'Histoire générale des Voyages, tom. 4, pag. 534*) ; selon d'autres ils sont noirâtres en dessus et blancs en dessous (*Tachard*) (1).

M. de Querhoënt dit qu'ils volent pesamment, et ne quittent presque jamais le haut fond ; il les croit du même genre que les *margaux d'Ouessant* (*Remarques faites à bord du vaisseau du roi la Victoire, par M. le vicomte de Querboënt*). Or, ces *margaux*, comme nous l'avons dit, doivent être des cormorans.

XXXIV. Le *stariki et gloupichi* de Steller qu'il dit être « des oiseaux de mauvais augure sur mer ; les premiers sont de la gros-

(1) Les manches de velours sont des fous de Bassan, âgés de trois ans. DESM. 1830.

» seur d'un pigeon, ils ont le ventre blanc,
 » et le reste de leur plumage est d'un noir
 » quelquefois tirant sur le bleu; il y en a
 » qui sont entièrement noirs avec un bec
 » d'un rouge de vermillon, et une huppe
 » blanche sur la tête.

» Les derniers, qui tirent leur nom de leur
 » stupidité, sont gros comme une hirondelle
 » de rivière. Les îles ou les rochers situés
 » dans le détroit qui sépare le Kamtschatka
 » de l'Amérique en sont tout couverts; on
 » dit qu'ils sont noirs comme de la terre
 » d'ombre qui sert à la peinture, avec des
 » taches blanches partout le corps. Les
 » Kamtschadales, pour les prendre, n'ont
 » qu'à s'asseoir près de leur retraite, vêtus
 » d'une pelisse à manches pendantes; quand
 » ces oiseaux viennent le soir se retirer dans
 » des trous, ils se fourrent d'eux-mêmes
 » dans la pelisse du chasseur qui les attrape
 » sans peine.

» Dans l'espèce des *stariki* et des *gloupi-*
 » *chi*, ajoute Steller, on compte le *kaiover*
 » ou *kaior*, qu'on dit être fort rusé; c'est un
 » oiseau noir avec le bec et les pattes rouges;
 » les Cosaques l'appellent *iswoshiki*, parce
 » qu'il siffle comme les conducteurs de che-
 » vaux. » *Histoire générale des Voyages*,
 tom. 19, pag. 271.

Ni ces traits, ni ces particularités, dont
 une partie même sent la fable, ne rendent
 ces oiseaux reconnaissables.

XXXV. Le *tavon* des Philippines, dont le
 nom *tavon* signifie, dit-on, *couvrir de terre*,
 parce que cet oiseau qui pond un grand nom-
 bre d'œufs, les dépose dans le sable et les en
 couvre. Du reste, sa description et son his-
 toire, dont Gemelli Carreri est le premier
 auteur (*Voyage autour du Monde*; Paris,
 1719, tom. 5, pag. 266), sont remplies de
 tant de disparates, que nous ne croyons pas
 pouvoir les rapporter ici autrement qu'en les
 rejetant en notes (1).

(1) De plusieurs oiseaux singuliers des îles, le
 plus admirable par ses propriétés est le *tavon*. C'est
 un oiseau de mer, noir et plus petit qu'une poule,
 mais qui a les pieds et le cou assez longs; il fait ses
 œufs dans des terres sablonneuses; leur grosseur est
 à peu près celle des œufs d'oies; ce qu'il y a de sur-
 prenant, c'est qu'après que les petits sont éclos, on
 y trouve le jaune entier sans aucun blanc... On
 rôtit les petits sans attendre qu'ils soient couverts de
 plumes, ils sont aussi bons que les meilleurs pigeons.
 Les Espagnols mangent souvent dans le même plat

XXXVI. Le *parginie*; nom que les Por-
 tugais donnent, suivant Kœmpfer, à une
 sorte d'oiseau que le Japonais Kanjemon
 trouva sur une île en allant de Siam à Ma-
 nille; les œufs de ces oiseaux sont presque
 aussi gros que des œufs de poule; on en
 trouve pendant toute l'année sur cette île,
 et ils furent d'une grande ressource pour
 la subsistance de l'équipage de ce voyageur
 japonais. (Kœmpfer, *Histoire naturelle du*
Japon, tom. 1, pag. 9 et 10.) On voit que
 l'on ne peut reconnaître, sur cette seule in-
 dication, le *parginie* des Portugais.

XXXVII. Le *misago* ou *bisago* que le
 même Kœmpfer compare à un épervier
 (tom. 1, pag. 113): il n'est guère plus
 reconnaissable que le précédent, mais nous
 croyons néanmoins devoir le ranger parmi
 les oiseaux aquatiques, puisqu'il se nourrit
 de poisson. « Le *misago*, dit-il, vit princi-
 » palement de poisson; il fait un trou dans
 » quelque rocher sur les côtes et y met sa
 » proie ou sa provision; et l'on a remarqué
 » qu'elle se conserve aussi parfaitement que
 » le poisson mariné ou l'*altiar*; et c'est la
 » raison pourquoi on l'appelle *bisagonohusi*
 » ou l'*altiar* de Bisago; elle a le goût salé et
 » se vend fort cher. Ceux qui découvrent
 » cette espèce de garde-manger en peuvent
 » tirer un grand profit, pourvu qu'ils n'en
 » prennent pas trop à-la-fois. »

XXXVIII. Enfin, les *açores*, sur lesquels
 nous n'avons point d'autre renseignement
 que celui-ci. « Le nom d'*açores* fut donné
 » aux îles qui le portent à cause du grand

la chair des petits et le jaune de l'œuf, mais ce qui
 suit mérite beaucoup plus d'admiration. La femelle
 rassemble ses œufs jusqu'au nombre de quarante ou
 cinquante, dans une petite fosse qu'elle couvre de
 sable, et dont la chaleur de l'air fait une espèce de
 fourneau. Enfin, lorsqu'ils ont la force de secouer
 la coque et d'ouvrir le sable pour en sortir, elle se
 perche sur les arbres voisins; elle fait plusieurs fois
 le tour du nid en criant de toute sa force, et les pe-
 tits excités par le son, font alors tant de mouvements
 et d'efforts, que forçant tous les obstacles, ils trou-
 vent moyen de se rendre auprès d'elle. Les *tavons*
 font leurs nids aux mois de mars, d'avril et de mai,
 temps où la mer étant plus tranquille, les vagues ne
 s'élèvent point assez pour leur nuire; les matelots
 cherchent avidement les nids le long du rivage; lors-
 qu'ils trouvent la terre remuée, ils l'ouvrent avec
 un bâton et prennent les œufs et les petits qui sont
 également estimés. (*Histoire générale des Voyages*,
 tom. 10, pag. 411.)

» nombre d'oiseaux de cette espèce qu'on y aperçut en les découvrant. » *Histoire générale des Voyages*, tom. 1, pag. 12.

Ces oiseaux açores ne sont pas sans doute d'une espèce inconnue; mais il n'est pas possible de les reconnaître sous ce nom,

que nous ne trouvons indiqué nulle autre part (1).

(1) M. Bory de Saint-Vincent dit que le mot açores est portugais, et signifie épervier. Il ajoute que les éperviers ne sont pas plus communs aux îles Açores qu'ailleurs.

DESM. 1830.

FIN DU TOME QUATRIÈME ET DERNIER DES OISEAUX.

TABLE RAISONNÉE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Les crabiers.	page 5	genre de vie, <i>ibid.</i> — Barrère en fait trois espèces, <i>ibid.</i> — Ce sont des variétés, <i>ibid.</i>
Crabiers de l'ancien continent.	<i>ib.</i>	
Le crabier caiot, 5. — Le crabier roux, 6. — Le crabier marron, <i>ibid.</i> — Le guacco, 7. — Le crabier de Mahon, <i>ibid.</i> — Le crabier de Coromandel, <i>ibid.</i> — Le crabier blanc et brun, 8. — Le crabier noir, <i>ibid.</i> — Le petit crabier, <i>ibid.</i> — Le blongios, <i>ibid.</i>		
Crabiers du nouveau continent.	9	
Le crabier bleu, 9. — Le crabier bleu à cou brun, 10. — Le crabier gris-de-fer, <i>ibid.</i> — Le crabier blanc à bec rouge, 11. — Le crabier cendré, <i>ibid.</i> — Le crabier pourpré, <i>ibid.</i> — Le cracra, 12. — Le crabier chalybé, <i>ibid.</i> — Le crabier vert, <i>ibid.</i> — Le crabier vert tacheté, 13. — Le zilatari, <i>ibid.</i> — Le crabier roux à tête et queue vertes, 14. — Le crabier gris à tête et queue vertes, <i>ibid.</i>		
Le bec-ouvert.	14	
Sa description, 14. — Étymologie de son nom, <i>ibid.</i> — Sa patrie, 15.		
Le butor.	15	
Différences qui le distinguent des hérons, 15. — Ses habitudes, 16. — Étymologie de son nom, <i>ibid.</i> — Ses mœurs solitaires, <i>ibid.</i> — C'est l' <i>asterias</i> des anciens, 17. — Son genre de vie, <i>ibid.</i> — Ses œufs, <i>ibid.</i> — Lieux qu'il fréquente, <i>ibid.</i> — Description de ses habitudes, par M. Baillon, 18.		
Oiseaux de l'ancien continent qui ont rapport au butor.	19	
Le grand butor, 19. — Le petit butor, <i>ibid.</i> — Le butor brun rayé, 20. — Le butor roux, <i>ibid.</i> — Le petit butor du Sénégal, 21. — Le pouacre ou butor tacheté, <i>ibid.</i>		
Oiseaux du nouveau continent qui ont rapport au butor.	21	
L'étoilé, 21. — Le butor jaune du Brésil, 22. — Le petit butor de Cayenne, <i>ibid.</i> — Le butor de la baie d'Hudson, 23. — L'onoré, <i>ibid.</i> — L'onoré rayé, <i>ibid.</i> — L'onoré des bois, 24.		
Le bihoreau.	24	
C'est le <i>nycticorax</i> ou corbeau de nuit des anciens, 24. — Sa description, 25. — Lieux où cet oiseau niche, <i>ibid.</i> — Il est de passage, <i>ibid.</i>		
Le bihoreau de Cayenne.	26	
L'ombrette.	<i>ib.</i>	
Le courliri ou courlan.	27	
Le savacou.	<i>ib.</i>	
Sa patrie, 27. — Forme de son bec, 28. — Son		
La spatule.	29	
Ses noms divers, 29. — Forme de son bec, <i>ibid.</i> Les anciens la connaissaient, 30. — Sa description, <i>ibid.</i> — Lieux qu'elle fréquente, 31. — Son nid, <i>ibid.</i> — Détails anatomiques, 32. — Ses migrations, <i>ibid.</i> — La spatule d'Amérique, 33. — Son plumage couleur de rose, <i>ibid.</i> — Leur genre de nourriture, <i>ibid.</i>		
La bécasse.	34	
Excellence de sa chair, 34. — Son apparition dans les pays qu'elle fréquente, <i>ibid.</i> — Ses habitudes, 35. — Ses yeux ne voient bien qu'au crépuscule, <i>ibid.</i> — Sa chasse, 36. — Citations de Belon, <i>ibid.</i> — Son genre de vie, <i>ibid.</i> — Texture de son bec, 37. — Sa taille, <i>ibid.</i> — Époque de son départ de la France, 38. — Manière dont elle fait son nid, <i>ibid.</i> — Pays qu'elle fréquente, 39.		
Variétés de la bécasse.	39	
1. La bécasse blanche, 39. — 2. La bécasse rousse, 40. — 3. Les bécasses grande et petite, <i>ibid.</i>		
Oiseau étranger qui a rapport à la bécasse. — La bécasse des Savanes.	40	
La bécassine.	41	
Ses caractères, 42. — Son cri, <i>ibid.</i> — Temps de son apparition, 43. — Ses allures, <i>ibid.</i> — Son vol, <i>ibid.</i> — Délicatesse de sa chair, <i>ibid.</i> — Pays où elle se rencontre, <i>ibid.</i> — La sourde, <i>ibid.</i>		
La petite bécassine surnommée la sourde.	44	
Sa taille, 44. — Ses caractères, <i>ibid.</i>		
La brunette.	45	
Est le <i>dunlin</i> de Willoughby, 45.		
Oiseaux étrangers qui ont rapport aux bécassines.	45	
La bécassine du Cap de Bonne-Espérance, 45. — La bécassine de Madagascar, 46. — La bécassine de la Chine, <i>ibid.</i>		
Les barges.	47	
La barge commune, 48. — La barge aboyeuse, <i>ibid.</i> — La barge variée, 49. — La barge rousse, 50. — La grande barge rousse, <i>ibid.</i> — La barge rousse de la baie d'Hudson, 51. — La barge brune, <i>ibid.</i> — La barge blanche, 52.		
Les chevaliers.	52	
Étymologie de leur nom d'après Belon, 52. — Le chevalier commun, 53. — Le chevalier aux pieds rouges, 54. — Le chevalier rayé, 55. — Le		

- chevalier varié, *ibid.* — Le chevalier blanc, 56. —
Le chevalier vert, 57.
- Les combattants, vulgairement paons
de mer. 57
Leur humeur querelleuse, 58. — Leurs migrations, *ibid.* — Leurs proportions, *ibid.* — Description, *ibid.* — Leurs amours, *ibid.* — Leurs combats, 59. — Leur parure de noces, *ibid.*
- Les maubèches. 60
La maubèche commune, 60. — La maubèche tachetée, 61. — La maubèche grise, *ibid.* — La sanderling, *ibid.*
- Le bécasseau. 62
Oiseaux confondus sous ce nom commun, 62. — Distinction du vrai bécasseau, 63. — Sa description, *ibid.* — Ses habitudes, *ibid.*
- La guignette. 64
- La perdrix de mer. 65
La perdrix de mer grise, 66. — La perdrix de mer brune, *ibid.* — La giarole, *ibid.* — La perdrix de mer à collier, 67.
- L'alouette de mer. 67
D'où lui vient ce nom erroné, 68. — Lieux que fréquente cet oiseau, *ibid.* — Il vit en troupes, *ibid.* — Ses habitudes, *ibid.* — Ses voyages, *ibid.* — Pays où on le trouve, 69.
- Le cincle. 69
Est le *cinelos* d'Aristote, 69. — Sa description, *ibid.*
- L'ibis. 70
Superstitions relatives à l'ibis, 70. — Idées des Égyptiens sur cet oiseau *sacré* dans leur théogonie, *ibid.* — Opinion des anciens historiens, 71. — Sa description tirée d'Hérodote, 72; — d'Aristote, *ibid.*; — de Strabon, 73; — de Pline et de Galien, 74. — On en connaît deux espèces, *ibid.*
- L'ibis blanc. 74
Sa description, 74. — Son organisation d'après Perrault, *ibid.* — Ses habitudes, 75. — Ses mœurs, *ibid.*
- L'ibis noir. 75
Description qu'en a donnée Belon, 75. — Ses caractères, *ibid.*
- Le courlis (première espèce). 76
Étymologie de son nom, 76. — Ses diverses dénominations, *ibid.* — Ses caractères extérieurs, 77. — Qualités de sa chair, *ibid.* — Rapidité de sa course, *ibid.* — Ses migrations, 78.
- Le corlieu ou petit courlis (seconde espèce). 79
Ses caractères différentiels d'avec le courlis, et ses divers noms, 79.
- Le courlis vert ou courlis d'Italie (troisième espèce). 80
- Le courlis brun (quatrième espèce). *ib.*
- Le courlis tacheté (cinquième espèce). 81
- Le courlis à tête nue (sixième espèce). 81
- Le courlis huppé (septième espèce). *ib.*
- Courlis du nouveau continent. — Le courlis rouge (première espèce). 82
Couleurs de son plumage, 82. — Changement que subissent les jeunes, *ibid.* — Ses habitudes, 83. — Ponte, *ibid.* — On l'éleve en domesticité, *ibid.* — Saveur de chair, *ibid.* — Son genre de vie à l'état sauvage, *ibid.* — Sa patrie, *ibid.*
- Le courlis blanc (seconde espèce). 84
- Le courlis brun à front rouge (troisième espèce). *ib.*
- Le courlis des bois (quatrième espèce). 85
- Le gouarona (cinquième espèce). *ib.*
- L'acalot (sixième espèce). 86
- Le matuitui des rivages (septième espèce). *ib.*
- Le grand courlis de Cayenne (huitième espèce). 87
- Le yanneau (première espèce). *ib.*
Étymologie de ses divers noms anciens et modernes, 87. — Ses habitudes et ses mœurs, 88. — Son cri, *ibid.* — Sa nourriture, *ibid.* — Ponte et amours, *ibid.* — Durée de l'incubation, 89. — État des petits dans les premiers jours de leur naissance, *ibid.* — Inconstance de ses goûts, *ibid.* — Sa patrie, 90. — C'est un gibier estimé, *ibid.* — Différences de taille dans les sexes, *ibid.* — Variétés de plumage, 91.
- Le vanneau suisse (seconde espèce). 91
- Le vanneau armé du Sénégal (troisième espèce). 92
- Le vanneau armé des Indes (quatrième espèce). *ib.*
- Le vanneau armé de la Louisiane (cinquième espèce). 93
- Le vanneau armé de Cayenne (sixième espèce). *ib.*
- Le vanneau-pluvier. 94
Belon le nomme *pluvier gris*, 94. — Sa description, *ibid.* — Ses divers noms, 95. — Conjectures d'Aldrovande à son égard, *ibid.*; — de Willoughby, *ibid.* — Lieux qu'il fréquente, *ibid.* — On doit rapporter à cette espèce le vanneau varié, *ibid.*
- Les pluviers. 96
Généralités sur les pluviers, 96. — Ils vivent en troupes nombreuses, 97. — Leurs habitudes et leurs mœurs, *ibid.* — Leur cri d'alarme, *ibid.* — Chasses abondantes qu'on en fait dans certain pays, 98. — Abondance des pluviers de nos contrées, *ibid.*
- Le pluvier doré (première espèce). 98
Dimensions et description, 99. — Pays divers qu'il habite, *ibid.* — Races citées par quelques auteurs, 90.
- Le pluvier doré à gorge noire (seconde espèce). 100

- Le guignard (troisième espèce). 101
 Sa comparaison avec le pluvier, 101. — Démonstrations géographiques de son espèce, *ibid.* — Chasses dont il est l'objet, *ibid.* — Sa stupidité, 102. — On en distingue une 2^e espèce, *ibid.*
- Le pluvier à collier (quatrième espèce). 102
 On en distingue deux races, 102. — Leurs caractères, 103. — Description du plumage du pluvier à collier, *ibid.* — Lieux et climats où il vit, *ibid.* — Ses habitudes et ses mœurs, *ibid.* — Ce qu'en dit Aristote, 104.
- Le kildir (cinquième espèce). 104
 Il habite la Caroline, 104. — On en connaît une espèce voisine de Saint-Domingue, *ibid.*
- Le pluvier huppé (sixième espèce). . . 105
 Le pluvier à aigrette (septième espèce). *ib.*
 Le pluvier coiffé (huitième espèce). . . 106
 Le pluvier couronné (neuvième espèce). *ib.*
 Le pluvier à lambeaux (dixième espèce). *ib.*
 Le pluvier armé de Cayenne (onzième espèce). 107
 Le pluvian. *ib.*
- Le grand pluvier, vulgairement appelé courlis de terre. 108
 Ce qu'on doit penser du nom de courlis de terre donné à cet oiseau, 108. — Sa taille, *ibid.* — Sa description, *ibid.* — Ses mœurs, 109. — Lieux qu'il fréquente de préférence, *ibid.* — Ponte et incubation, 110. — Éducation des petits, *ibid.* — Climats qu'il préfère, *ibid.* — Son genre de nourriture en captivité, *ibid.* — Son naturel est craintif et sauvage, *ibid.*
- L'échasse. 111
 L'échasse est aux oiseaux ce que la gerboise est aux quadrupèdes, 111. — Réflexions sur son organisation, *ibid.* — Description, *ibid.* — Son genre de vie, 112. — Lieux qu'elle habite, *ibid.*
- L'huitrier, vulgairement la pie de mer. 112
 Étymologie de ses deux noms, 113. — Il vit sur les côtes de France, *ibid.* — Lieux où on l'a rencontré sur le globe, *ibid.* — Sa taille, 114. — Coloration de son plumage, *ibid.* — Il ne fait pas de nid, *ibid.* — Sa femelle pond quatre à cinq œufs, *ibid.* — Discussion sur le nom d'*hamatopus* que lui donne Belon, 115.
- Le coure-vite. 116
 Le tourne-pierre. *ib.*
 Catesby est l'inventeur du nom de *tourne-pierre* donné à cet oiseau, 117. — Sa description, *ibid.* — L'espèce est commune dans les diverses provinces maritimes de France, *ibid.* — On en distingue une variété de Cayenne, *ibid.*
- Le merle d'eau. 118
 Comparaison avec le merle, 118. — C'est un oiseau aquatique, *ibid.* — Ses habitudes, 119. — Renseignements fournis par M. Hébert, *ibid.* —
- Singulier exercice auquel il aime à se livrer, *ibid.* — Il est sédentaire, *ibid.* — Sa description, 120.
- La grive d'eau. 120
 Le canut. 121
 C'est Edwards qui nomma *canut* cet oiseau de rivage, 121. — Il est commun en Angleterre, *ibid.*
- Les râles. 122
 Forment une famille naturelle, 122. — Leurs caractères généraux, *ibid.*
- Le râle de terre ou de genêt, vulgairement le roi des cailles (première espèce). 122
 Lieux où il se tient, 122. — Sa fécondité supposée, 123. — Manière dont son nid est fait, *ibid.* — Pays qu'il habite, 124. — Ses migrations vers le nord, *ibid.*
- Le râle d'eau (seconde espèce). 125
 Ses mœurs, ses habitudes, 125. — Sa patrie, *ibid.*
- La marouette (troisième espèce). . . . 126
 Ses divers noms, 126. — Ses mœurs, *ibid.* — Délicatesse de sa chair, *ibid.*
- Oiseaux étrangers de l'ancien continent qui ont rapport au râle. — Le tiklin ou râle des Philippines (première espèce). 127
 Le tiklin brun (seconde espèce). *ib.*
 Le tiklin rayé (troisième espèce). . . . 128
 Le tiklin à collier (quatrième espèce). *ib.*
- Oiseaux étrangers du nouveau continent qui ont rapport au râle. — Le râle à long bec (première espèce). *ib.*
 Le kiolo (seconde espèce). 129
 Le râle tacheté de Cayenne (troisième espèce). *ib.*
 Le râle de Virginie (quatrième espèce). 130
 Le râle bidi-bidi (cinquième espèce). *ib.*
 Le petit râle de Cayenne (sixième espèce). *ib.*
 Le caurale ou petit paon des roses. . . 131
 La poule d'eau. 132
 Ses nuances d'organisation avec les râles, 132. — Ses habitudes naturelles, *ibid.* — Soins que la mère prend de ses petits, 133. — Ses migrations, *ibid.* — On en connaît trois races, *ibid.*
- La poulette d'eau. 134
 La porzane ou la grande poule d'eau. . *ib.*
 La grinette. 135
 La smirving. *ib.*
 La glout. 136
- Oiseaux étrangers qui ont rapport à la poule d'eau. — La grande poule d'eau de Cayenne. *ib.*
 Le mittek. *ib.*
 Le kingalik. 137
 Le jacana (première espèce). *ib.*
 Analogie du jacana avec la poule d'eau, 137. —

- Notes fournies par M. Deshayes à son sujet, *ibid.*
— Description, 138.
- Le jacana noir (seconde espèce). 139
Le jacana vert (troisième espèce). *ib.*
Le jacana-péca (quatrième espèce). 140
Le jacana varié (cinquième espèce). *ib.*
La poule sultane ou le porphyriion. 141
Les anciens conservaient cet oiseau en vie, 142.
— C'est le *talève* de Madagascar, *ibid.* — Son genre de vie en captivité, 143. — Beauté de son plumage, *ibid.* — Lieux où vit la poule sultane, *ibid.*
- Oiseaux qui ont rapport à la poule sultane. 144
- La poule sultane verte (première espèce). *ib.*
La poule sultane brune (seconde espèce). *ib.*
L'angoli (troisième espèce). 145
La petite poule sultane (quatrième espèce). *ib.*
La favorite (cinquième espèce). 146
L'acintli (sixième espèce). *ib.*
La foulque. 147
Nommée aussi *morelle*, 147. — Son organisation, 148. — Ses habitudes, *ibid.* — Endroits où elle place son nid, *ibid.* — Détails sur sa vie dans les marécages, 149. — Pays qu'elle habite, *ibid.* — Nature de son plumage, 150. — Son cri, *ibid.*
- La macroule ou grande foulque. 150
A les plus grands rapports avec la foulque, 150.
- La grande foulque à crête. 151
Les phalaropes. *ib.*
Le phalarope cendré (première espèce). *ib.*
Le phalarope rouge (seconde espèce). 152
Le phalarope à festons dentelés (troisième espèce). *ib.*
Le grèbe (première espèce). 153
De la nature du duvet du grèbe, 153. — Amours, ponte et incubation, 154. — On en distingue deux familles, *ibid.*
- Le petit grèbe (seconde espèce). 155
Le grèbe huppé (troisième espèce). *ib.*
Le petit grèbe huppé (quatrième espèce). 156
Le grèbe cornu (cinquième espèce). *ib.*
Le petit grèbe cornu (sixième espèce). 157
Le grèbe duc-laart (septième espèce). 158
Le grèbe de la Louisiane (huitième espèce). *ib.*
Le grèbe à joues grises ou le jougris (neuvième espèce). *ib.*
Le grand grèbe (dixième espèce). 159
Le castagneux (première espèce). 160
Le castagneux des Philippines (seconde espèce). 161
- Le castagneux à bec cerclé (troisième espèce). 161
Le castagneux de Saint-Domingue (quatrième espèce). *ib.*
Le grèbe-foulque (cinquième espèce). 162
Les plongeurs. *ib.*
Considérations sur leur organisation appropriée à leurs mœurs, 162. — On en connaît cinq espèces, *ibid.*
- Le grand plongeon (première espèce). 163
Ses dimensions, 163. — Ses habitudes, *ibid.* — Son cri, *ibid.*
- Le petit plongeon (seconde espèce). 164
Son analogie avec l'espèce précédente, 164. — Il habite nos étangs, *ibid.*
- Le plongeon cat-marin (troisième espèce). 165
Étymologie de son nom, 165. — On en connaît une variété à tête noire, *ibid.*
- L'imbrim ou grand plongeon de la mer du Nord (quatrième espèce). 166
Ses dimensions, 166. — Côtes qu'il fréquente, *ib.*
- Le lumme ou petit plongeon de la mer du Nord (cinquième espèce). 167
Sa taille, 167. — Il vit dans le Nord, *ibid.* — Ses migrations, *ibid.* — On en distingue une variété, 168.
- Le harle (première espèce). 169
Opinion de Belon sur le harle, 169. — Sa taille, 170. — Sa natation, *ibid.* — Sa chair est sèche, *ibid.*
- Le harle huppé (seconde espèce). 171
La piette ou le petit harle huppé (troisième espèce). 172
Le harle à manteau noir (quatrième espèce). 173
Le harle étoilé (cinquième espèce). *ib.*
Le harle couronné (sixième espèce). 174
Le pélican. 175
Ses dimensions, 175. — Ses formes caractéristiques, *ibid.* — Son instinct pour la pêche qui lui fournit des aliments, 176. — Il nage en perfection, *ibid.* — Nature de ses plumes, *ibid.* — Son vol est étendu, 177. — Ses divers noms, 179. — Détails fournis par Perrault, 180. — C'est un oiseau vorace, 181. — Usage de sa poche membraneuse, *ibid.*
- Variétés du pélican. 182
Le pélican brun (première variété). 183
Le pélican à bec dentelé (seconde variété). 184
Le cormoran. *ib.*
Sa description, 184. — Palmure de ses pieds, 185. — Son adresse pour pêcher, *ibid.* — Utilité qu'on en retire en Chine, *ibid.* — Sa torpeur, 186.
- Le petit cormoran ou le nigaud. 187
Il quitte peu les rivages, 188. — Il est commun

- sur la côte de Cornouailles, *ibid.* — Son organisation interne, 189.
- Les hirondelles de mer.** 190
Leurs habitudes, leurs mœurs, 190. — Leurs pieds palmés, 191. — Endroits qu'elles fréquentent, *ibid.*
- La pierre-garin ou la grande hirondelle de mer de nos côtes (première espèce).** 192
Ses formes sveltes, 192. — Ses habitudes, sa fréquentation des côtes, *ibid.* — Ponte, incubation, 193. — Observations de M. Baillon, *ibid.*
- La petite hirondelle de mer (seconde espèce .** 194
Sa ressemblance avec la précédente, 194.
- La guifette (troisième espèce) .** 194
- La guifette noire ou l'épouvantail (quatrième espèce) .** 195
- Le gachet (cinquième espèce) .** 196
- L'hirondelle de mer des Philippines (sixième espèce) .** 197
- L'hirondelle de mer à grande envergure (septième espèce) .** *ib.*
- La grande hirondelle de mer de Cayenne (huitième espèce) .** 198
- L'oiseau du tropique ou le paille-en-queue.** *ib.*
Il est confiné entre les tropiques, 198. — Les navigateurs l'ont rencontré dans une foule d'endroits, 199. — Puissance de son vol, *ibid.* — Il se perche sur les arbres, *ibid.* — Sa taille, *ibid.* — Ses caractères particuliers, *ibid.* — Il ne peut vivre en captivité, 200.
- Le grand paille-en-queue (première espèce) .** 200
- Le petit paille - en - queue (seconde espèce) .** 201
- Le paille-en-queue à brins rouges (troisième espèce) .** *ib.*
- Les fous.** 202
Organisation des fous, 202. — Leur bon naturel, 203. — Leur lâcheté, *ibid.* — Leur manière de pêcher, 204. — Hostilités des frégates et des fous racontées par Dampier, *ibid.*
- Le fou commun (première espèce) .** . . . 205
Il est commun aux Antilles, 205. — Sa description par Catesby, 206.
- Le fou blanc (seconde espèce) .** 206
- Le grand fou (troisième espèce) .** . . . 207
- Le petit fou (quatrième espèce) .** . . . 208
- Le petit fou brun (cinquième espèce) .** *ib.*
- Le fou tacheté (sixième espèce) .** . . . *ib.*
- Le fou de Bassan (septième espèce .** . . 209
Habite le nord de l'Écosse, 209. — Ses dimensions, *ibid.* — Il vit de poissons, *ibid.* — Il est stupide et peu défiant, *ibid.* — Il niche dans les trous des rochers, 210. — Il change de contrée suivant les saisons, *ibid.*
- La frégate.** 210
Sa témérité et son audace, 212. — Ses proportions, *ibid.* — Elle recherche les îlots escarpés, 213. — Coloration de son plumage, *ibid.*
- Les goélands et les mouettes.** 214
Ils sont criards et voraces, 215. — Leur naturel hargneux, *ibid.* — Caractère de leur bec et de l'ensemble du corps, 216. — Nature de leur plumage, *ibid.* — Ils ne quittent guère les bords des mers, *ibid.* — Observations de M. Baillon, 217. — Manière de les prendre, 218.
- Le goéland à manteau noir (première espèce) .** 219
- Le goéland à manteau gris (seconde espèce) .** *ib.*
- Le goéland brun (troisième espèce) .** . . 220
- Le goéland varié ou le grisard (quatrième espèce) .** 222
Coloration de son plumage, 222. — Sa livrée dans le jeune âge, 223. — Son instinct vorace, *ibid.*
- Le goéland à manteau gris-brun ou le bourgmestre (cinquième espèce) .** . . 224
Description de son plumage et de ses caractères extérieurs, 224.
- Le goéland à manteau gris et blanc (sixième espèce) .** 225
- La mouette blanche (première espèce) .** 226
- La mouette tachetée ou le kutgeghof (seconde espèce) .** *ib.*
Est des mers du Nord, 227. — Ses mœurs, *ibid.*
- La grande mouette cendrée ou mouette à pieds bleus (troisième espèce) .** . . 228
- La petite mouette cendrée (quatrième espèce) .** 229
- La mouette rieuse (cinquième espèce) .** 230
- La mouette d'hiver (sixième espèce) .** . 231
Espèces de mouettes douteuses, 232.
- Le labbe ou le stercoraire.** 233
Ses analogies avec les mouettes, 233. — Ses divers noms, *ibid.* — Sa description, 234. — Ses habitudes et ses mœurs, *ibid.*
- Le labbe à longue queue.** 234
- L'aninga.** 235
Idées générales de l'ensemble des formes de l'aninga, 235. — Ses analogies avec les reptiles, *ibid.* — Longueur excessive de son cou, 236. — On en connaît trois espèces, 237.
- L'aninga roux.** 237
- Le bec-en-ciseaux.** 238
Singulière forme du bec de cet oiseau, 238. — Idées générales sur son organisation en rapport avec ses mœurs, *ibid.* — Lieux qu'il fréquente, 239.

- Le noddi.** 240
 Son extrême étourderie, 241. — Il habite entre les tropiques, *ibid.* — Il vit en troupes, *ibid.*
- L'avocette.** 242
 Singulière courbure de son bec, 242. — Difficultés que cet oiseau doit éprouver pour se nourrir, *ibid.* — Sa taille, ses hautes jambes, 243. — Sa rareté partout, 244.
- Le coureur.** 244
 Il habite le midi de l'Europe où il est rare, 244. — Est peut-être le *trochilos* d'Aristote et d'Athénée, 245.
- Le flamant ou le phénicoptère.** . . . 245
 Singularités de ses formes corporelles, 246. — Description, *ibid.* — Lieux qu'il fréquente, 247. — Sa manière de couvrir, 249. — Coloration de son plumage, variable suivant les âges, 250. — Sa nourriture, 251. — Ils quittent peu les rivages, *ibid.*
- Le cygne.** 253
 Le cygne semble être le roi paisible des eaux, tandis que l'aigle n'est que le sanguinaire tyran des airs, 253. — Il fait l'ornement de nos plus belles pièces d'eau, 254. — Sa vitesse à la nage et la hauteur de son vol, 255. — Longue durée de sa vie, 256. — Amours des cygnes; temps de la nichée, nombre des œufs de chaque ponte; éducation et accroissement des petits, 257. — Goût et soin du cygne pour la propreté, *ibid.* — Contrées où l'espèce s'est portée, 258. — Différence entre le cygne sauvage et le cygne privé, 259. — Qualités de la chair du cygne et de son duvet, 260. — Organes de la voix dans le cygne, *ibid.* — Fables des anciens sur le prétendu chant mélodieux du cygne expirant, et touchante expression tirée de ce préjugé, 261.
- L'oie.** 262
 L'oie est, dans le peuple de la basse-cour, un habitant de distinction, et l'un des plus intéressants et même des plus utiles de nos animaux domestiques, 263. — Nourritures que les oies recherchent de préférence, 264. — La ponte de l'oie se fait communément au mois de mars, *ibid.* — Différence de l'oie sauvage et de l'oie privée qui ne conserve rien ou presque rien de son état primitif, *ibid.* — Nombre des femelles qu'il convient de donner à un mâle; leurs amours, 265. — Assiduité de la femelle à sa couvée, *ibid.* — Durée de l'incubation; intervalle qui a toujours lieu entre l'exclusion des œufs d'une même couvée, *ibid.* — Manière d'engraisser les oies chez les anciens et parmi nous, 266. — L'oie défend sa couvée et se défend elle-même avec courage contre l'oiseau de proie, 267. — Temps du passage des oies sauvages dans nos contrées, 270. — Description du vol des oies sauvages, et de l'ordre qu'elles y observent, 271. — Diverses manières de les chasser, 272. — Lieux où le gros de l'espèce s'établit, 273.
- L'oie des Terres Magellaniques.** . . . 275
 Elle paraît propre et particulière à cette contrée, 275. — Sa description, *ibid.*
- L'oie des îles Malouines ou Falkland.** 276
 Description de cette oie par M. de Bougainville, 276.
- L'oie de Guinée.** 277
 Sa taille surpasse celle des autres oies, 277. — Sa description, ses rapports avec l'oie et le cygne, *ibid.*
- L'oie armée.** 278
 Elle est naturelle à l'Afrique et surtout au Sénégal, 278.
- L'oie bronzée.** 279
 Sa description, 279.
- L'oie d'Égypte.** 279
 Elle est moins grande que notre oie sauvage. Sa description, 279.
- L'oie des Esquimaux.** 280
 Sa description, 280.
- L'oie riuse.** 280
 L'oie riuse est indigène au nord de l'Amérique, 280. — Sa description, *ibid.*
- L'oie à cravate.** 281
 Caractère distinctif de cette oie dont l'espèce paraît propre au nord du Nouveau-Monde, 281. — Sa description, *ibid.*
- Le cravant.** 282
 Par le port et par la figure, cet oiseau approche plus de l'oie que du canard: sa description, 283.
- La bernache.** 284
 Les bernaches ne nichent que fort avant dans les terres du Nord, 286.
- L'eider.** 287
 Le duvet de l'eider est très-estimé et se vend toujours très-cher, 288. — Le meilleur duvet, que l'on nomme *duvet vif*, est celui que l'eider s'arrache pour garnir son nid, et que l'on recueille dans ce nid même, *ibid.* — Ponte de l'eider, nombre et couleur des œufs, 289. — Soins que prennent les Islandais pour attirer les eiders chacun dans son terrain, et les engager à s'y fixer, *ibid.* — Lieux où les eiders placent leurs nids, et manière dont ils les construisent, 290. — Le mâle n'aide pas la femelle à couvrir, mais fait sentinelle pour avertir si quelque ennemi paraît, *ibid.* — Éducation des petits eiders à la mer, *ibid.* — Les Groënlandais comptent leur temps d'été par l'âge des jeunes eiders, *ibid.* — Nourriture de l'eider, *ibid.* — Lieux où on les trouve, 291.
- Le canard.** 291
 Temps de l'automne où commencent à passer les bandes de canards sauvages: description du vol de ces oiseaux; précautions qu'ils prennent pour leur sûreté, 293. — Description de diverses chasses aux canards sauvages, *ibid.* — Nourriture des canards sauvages, 297. — Lieux où ils s'établissent, 298. — Temps et durée de leurs amours; description de leurs nids, *ibid.* — Nombre et couleur des œufs de la cane sauvage, 299. — Précaution que prend la cane pour la conservation de sa nichée, *ibid.* — Du-

- rée de l'incubation; naissance des petits; leur éducation, *ibid.* — Moyen d'élever des canards avec fruit, 301. — Quantité d'œufs que la femelle peut produire si on la nourrit largement, 302. — Elle est ardente en amour, et son mâle est jaloux, *ibid.* — Éducation des jeunes canards, *ibid.* — Ils acquièrent en six mois leur grandeur et toutes leurs couleurs. *ibid.* — Caractères distinctifs du mâle, 303. — Différences entre le mâle et la femelle pour la taille et les couleurs, *ibid.* — Variétés dans l'espèce du canard, 304. — Tous les canards sauvages et privés, sont sujets à une mue presque subite, 305. — Temps et cause de cette mue, *ibid.* — Particularités de l'organisation intérieure dans les espèces du canard et de Poie, *ibid.* — Conformation extérieure du canard, 306. — Qualité de la chair du canard, *ibid.* — Celle du canard sauvage est plus fine et de bien meilleur goût que celle du canard domestique, *ibid.* — Division de la nombreuse famille des canards, *ibid.*
- Le canard musqué.** 307
 Ses dimensions et description, 308. — Caractère distinctif de cette race, *ibid.* — On l'appelle en France *canard d'Inde*, *ibid.* — Il paraît qu'elle se trouve au Brésil dans l'état sauvage, *ibid.* — Sa fécondité, 309. — Le mâle est très-ardent en amour, *ibid.* — Organe d'où s'exhale l'odeur musquée que répandent ces oiseaux, *ibid.* — Leurs habitudes naturelles dans l'état sauvage, *ibid.*
- Le canard siffleur, et le vingeon ou gingeon.** 309
 Le canard siffleur a la voix claire et semblable au son d'un fifre, 309. — Sa description, 310. — Les canards siffleurs nagent et volent toujours par bandes, *ibid.* — Habitudes naturelles de cet oiseau, 311. — Il s'accoutume aisément à la domesticité, *ibid.* — L'espèce se trouve en Amérique comme en Europe, *ibid.* — Détails sur la ponte et sur l'éducation des jeunes gingéoneaux, 312. — Leur chair est excellente, 313. — Nourriture convenable aux gingéons, en domesticité, *ibid.* — Allures de ces canards, *ibid.*
- Le siffleur huppé.** 314
 Il est de la taille de notre canard sauvage; sa description, *ibid.*
- Le siffleur à bec rouge et narines jaunes.** 314
 Il est distingué par ses narines jaunes du précédent qui a comme lui le bec rouge, *ibid.* — Sa description, *ibid.*
- Le siffleur à bec noir.** 315
 Sa description: son espèce se trouve en Amérique, 315.
- Le chipeau ou le ridenne.** 315
 Le chipeau n'est pas si grand que notre canard sauvage, 315. — Sa description, 316. — Habitudes naturelles de cet oiseau, *ibid.* — Observations sur deux chipeaux élevés dans une basse-cour par M. Baillon, *ibid.*
- Le souchet ou le rouge.** 316
 Description de ce canard, 317. — Il se nourrit d'insectes et de crustacés, *ibid.* — Ses autres habitudes, 318. — Description des souchets nouveaux-nés et leur éducation, *ibid.*
- Le pilet ou canard à longue queue.** 319
 Description de ce canard, 319. — Sa chair est en tout préférable à celle du canard sauvage, *ibid.* — Différences du mâle avec la femelle, 320.
- Le canard à longue queue de Terre-Neuve.** 320
 Sa description, 320. — Sa taille, *ibid.*
- Le tadorne.** 321
 Le tadorne appartient à la famille des canards, et non pas à celle des oies; sa description, 323. — Ponte et durée de l'incubation, *ibid.* — Ruses employées par la mère tadorne pour sauver la couvée, *ibid.* — Description des petits tadornes, 324. — Nourriture du tadorne sauvage, *ibid.* — Maladie singulière des tadornes privés, causée par le défaut de sel marin, *ibid.* — Observations sur les animaux en domesticité, *ibid.* — Caractère particulier à cette espèce, de conserver en toute saison les belles couleurs de son plumage, 325.
- Le millouin.** 325
 Sa description, 325. — Habitudes naturelles de ces oiseaux, 326. — Ordre qu'ils tiennent en volant par troupes, *ibid.*
- Le millouinan.** 327
 Description du millouinan, *ibid.*
- Le garrot.** 327
 Description de ce canard, 327. — Habitudes de ces oiseaux en domesticité, 328.
- Le morillon.** 329
 Description de cet oiseau, 329. — Sa nourriture, 330. — Ses habitudes en domesticité; il est assez gai et se prive facilement, *ibid.*
- Le petit morillon.** 331
 Raisons de douter que cet oiseau soit d'une espèce différente de celle du morillon, 331.
- La macreuse.** 332
 Fable de la naissance de la macreuse dans des coquilles ou dans du bois pourri, 332. — Observation de M. Baillon, au sujet des macreuses, *ibid.* — Leur nourriture; description de la manière dont on les prend aux filets, *ibid.* — Habitudes naturelles de ces oiseaux, 333. — Description du coquillage bivalve dont la macreuse fait sa principale nourriture, 334. — Cet oiseau vole mal, *ibid.*
- La double macreuse.** 335
 Description et caractère particulier de cette espèce, 335.
- La macreuse à large bec.** 335
 Caractère particulier de cette espèce, qui abonde en Angleterre, 335.
- Le beau canard huppé.** 336
 Description de cet oiseau, 336.

- Le petit canard à grosse tête.** 337
Description de ce canard; différence du mâle à la femelle, 337.
- Le canard à collier de Terre-Neuve.** 337
Sa description, 337. — Différence du mâle et de la femelle, 338.
- Le canard brun.** 338
Sa description, 338.
- Le canard à tête grise.** 339
Description et caractères particuliers de cet oiseau, 339.
- Le canard à face blanche.** 339
Sa description, 339.
- Le marec et le maréca, canards du Brésil.** 340
Description du *marec* et du *maréca*, 340.
- Les sarcelles.** 341
Les sarcelles étaient assez estimées chez les Romains, pour qu'on prit la peine de les multiplier en les élevant en domesticité. Nous réussissons sans doute à les élever de même, 341.
- La sarcelle commune.** 341
Sa description; différence de la femelle avec le mâle, 341. — Ils volent par bandes dans le temps de leurs voyages, mais sans garder, comme les canards, d'ordre régulier, 343. — Leurs autres habitudes naturelles, *ibid.*
- La petite sarcelle.** 343
Sa description, 343. — Cette espèce niche dans nos étangs et reste dans le pays toute l'année, 344. — Habitudes naturelles de ces oiseaux, dont l'espèce est connue en Brie, *ibid.* — Chasse qu'on en fait en Pologne, *ibid.*
- La sarcelle d'été.** 344
Sa description, 345.
- La sarcelle d'Égypte.** 346
Description du mâle et de la femelle dans cette espèce, qu'on assure se trouver en Égypte, 346.
- La sarcelle de Madagascar.** 346
Sa description, 346.
- La sarcelle de Coromandel.** 347
Description de cette sarcelle, 347.
- La sarcelle de Java.** 347
Est de la taille de la sarcelle commune; sa description, 347.
- La sarcelle de la Chine.** 347
Sa description, 347. — Caractère singulier de cette espèce, 348.
- La sarcelle de Féroé.** 348
Est un peu moins grande que la sarcelle commune; sa description, 348.
- La sarcelle soucrourou.** 349
Sa description, 349. — Sa chair est délicate et de bon goût, *ibid.*
- La sarcelle soucrourette.** 349
Description de cette sarcelle, 349.
- La sarcelle à queue épineuse.** 350
Description et caractère distinctif de cet oiseau, 350.
- La sarcelle rousse à longue queue.** 350
Sa description; ses rapports et ses différences avec la sarcelle à queue épineuse, 350.
- La sarcelle blanche et noire, ou la religieuse.** 351
Sa taille est à-peu-près celle de notre sarcelle, 351. — Elle se trouve à la Louisiane, *ibid.*
- La sarcelle du Mexique.** 351
Sa description, 351.
- La sarcelle de la Caroline.** 352
Sa description, 352.
- La sarcelle brune et blanche.** 352
Description de cette sarcelle, 352.
- Espèces qui ont rapport aux canards et aux sarcelles.** 353
Notices tirées des ouvrages des observateurs et des navigateurs, sur divers oiseaux qu'on ne saurait rapporter avec précision aux espèces de canards et de sarcelles décrites ci-avant, et dont plusieurs sont sans doute encore inconnus, 353.
- Les pétrels.** 356
Les pétrels sont de tous les oiseaux qui fréquentent les hautes mers, les plus étrangers à la terre et pour ainsi dire les plus marins, et ceux qui se livrent le plus audacieusement aux vents et aux flots, 356. — Leurs espèces sont nombreuses; conformation caractéristique du bec et des pieds dans ces espèces, et leur division en deux familles, *ibid.* — Les *pétrels proprement dits* forment la première, et les *pétrels-puffins*, la seconde, *ibid.* — Leur ponte, et la nourriture de leurs petits, 357.
- Le pétrel cendré.** 357
Description de sa figure et des couleurs de son plumage, 357. — Acharnement de ces pétrels sur le cadavre de la baleine, 358.
- Le pétrel blanc et noir ou le damier.** 358
Sa taille, son port, son vol et les traits de sa conformation, qui le rangent dans la famille des pétrels proprement dits, 359. — Leur nourriture; hameçons pour les prendre; leur impuissance à se remettre au vol, lorsqu'ils sont une fois abattus, 360.
- Le pétrel antarctique ou damier brun.** 361
Ses ressemblances et ses différences avec le damier, 361. — Sa description par le capitaine Cook, *ibid.*
- Le pétrel blanc ou pétrel de neige.** 362
Ces oiseaux sont presque les seuls objets qui répandent un reste de vie sur les plages glacées où la nature paraît expirante, 362.
- Le pétrel bleu.** 362
Sa description, et les parages où il se trouve, 362. — Ils paraissent capables de vivre long-temps sans aliments, 363.

- Le très-grand pétrel, quebrantahuessos des Espagnols.** 363
 Quelques notices au sujet de cette espèce, 364.
- Le pétrel-puffin.** 364
 Caractères de la branche des puffins, dans la famille des pétrels, 364. — Dimensions et description de celui-ci, 365. — Ils ont leur temps réglé d'apparition et de disparition, *ibid.*
- Le fulmar ou pétrel-puffin gris-blanc de l'île Saint-Kilda.** 366
 Sa description et sa manière de se nourrir sur le dos des baleines vivantes, 366.
- Le pétrel-puffin brun.** 366
 Sa description par Edwards sous le nom de *grand pétrel noir*, 366.
- L'oiseau de tempête.** 367
 Est la plus petite espèce des pétrels et de la branche des pétrels-puffins, 367. — Il est en même temps le plus petit de tous les oiseaux palmipèdes, *ibid.* — Couleur de son plumage; conformation de son corps et variété de son espèce, *ibid.* — Addition à la famille des pétrels d'après quelques notices tirées des voyages, 369.
- L'albatros.** 371
 L'albatros est le plus gros des oiseaux aquatiques et n'habite que les terres australes, 371. — Description de la conformation de son corps et des couleurs de son plumage, 372. — Description et discussion des variétés que paraît offrir cette espèce, 373.
- Le guillemot.** 374
 Cette espèce habite les dernières terres voisines des glaces du Nord, 375.
- Le petit guillemot improprement nommé colombe de Groenland.** 376
 Ses ressemblances et ses différences avec la première espèce de guillemot, 377.
- Le macareux.** 378
 Conformation singulière de son bec, 378. — Sa taille, et particularités de sa conformation, 380.
- Le macareux de Kamtschatka.** 381
 Description de son plumage, et des deux tresses tombantes dont il est coiffé, 381.
- Les pingouins et les manchots, ou les oiseaux sans ailes.** 382
Oiseaux sans ailes, dénomination commune aux deux familles des pingouins et des manchots, 382. — Embarras des naturalistes sur la distinction de ces deux familles, 383. — Ponte des manchots; temps de leur couvée, 384. Ils se creusent des trous ou des terriers dans les dunes ou sur les plages de sable, 385. — Contrées habitées par les vrais pingouins du Nord, 388.
- Le pingouin.** 388
 Description de son plumage et de la forme du bec et des pieds, 389.
- Le grand pingouin.** 390
 Description de cet oiseau, 390. — Ses ailes ne peuvent lui servir pour s'élever dans l'air, *ibid.* — L'espèce en paraît peu nombreuse; lieux où elle se trouve, *ibid.*
- Le petit pingouin ou le plongeon de mer de Belon.** 391
 Sa description, par Belon, 391.
- Le grand manchot.** 392
 Le grand manchot se trouve non-seulement dans tout le détroit de Magellan et aux îles Malouines, mais encore à la Nouvelle-Hollande et à la Nouvelle-Guinée, 392. — Autre description de cet oiseau par MM. Forster et Bougainville, 393.
- Le manchot moyen.** 393
 L'espèce se rencontre aux Terres Magellaniques, aussi bien qu'au Cap, 393. — Leur description, *ibid.* — Ils sont très-nombreux au Cap de Bonne-Espérance et dans les parages voisins, 394. — Habitudes naturelles de ces manchots; leur ponte, 395. — Observations sur le naturel de ces oiseaux, par M. Forster, *ibid.*
- Le manchot sauteur.** 396
 Description de cet oiseau, 396. — Cette espèce a dans sa contenance plus de vivacité que les deux autres, *ibid.*
- Le manchot à bec tronqué.** 397
 Caractère distinctif de cette espèce, 397. — Description du manchot à bec tronqué, *ibid.* — Notices sur quelques espèces de manchots, différentes des précédentes, et dont les descriptions sont imparfaites et confuses, 398.
- Notices et indications de quelques espèces d'oiseaux incertaines ou inconnues.** 399
 Ces notices sont relatives à des oiseaux dont on n'a pu reconnaître et distinguer les espèces avec certitude, parce qu'ils ne sont indiqués que par des noms que rien ne rappelle aux noms connus, ou qu'ils sont désignés par des traits obscurs ou vagues, qui ne cadrent exactement avec aucun objet réel, 399 et suiv.

